AUTHOR:

HUIT, CHARLES

TITLE:

LA VIE ET L'OEUVRE DE PLATON

PLACE:

PARIS

DATE:

1893

Master Negative #

93-81297-1

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

Huit, Charles, 1845-1914.
La vie et l'oeuvre de Platon... Paris, Thorin, 1893.
2 v. plate. 25 cm.

"Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques."

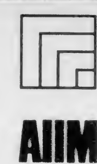
 Copy in Philosophy. Paris, Fontemoing, 1893.
Label pasted over imprint.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4-19-93 INITIALS JAMES
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

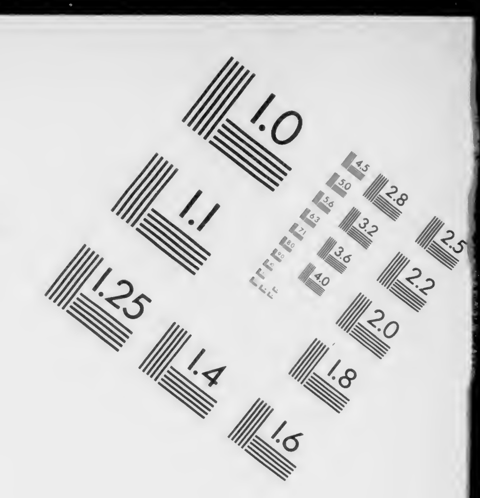
VOLUME 1

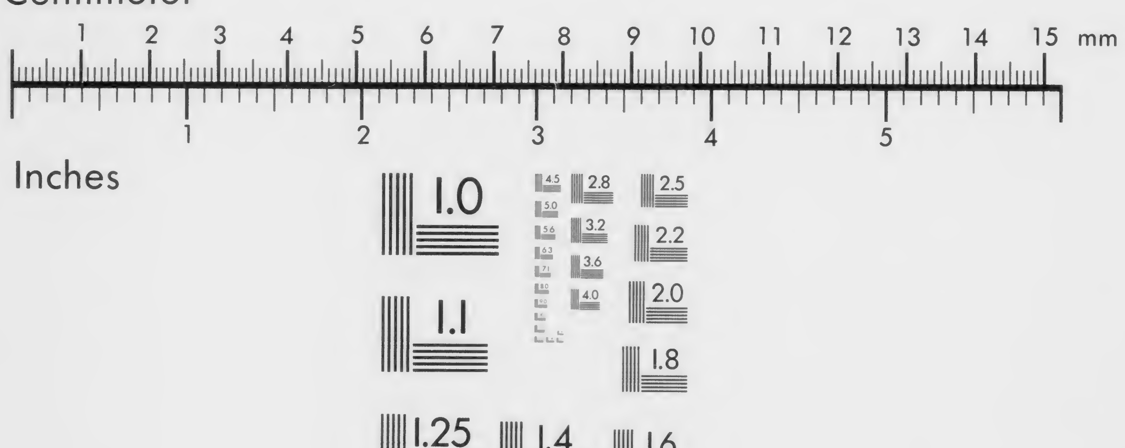


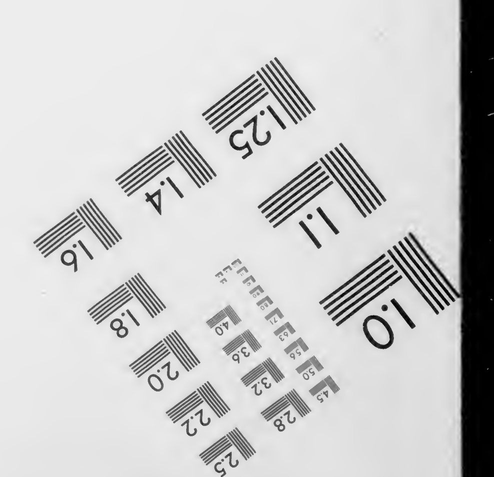
AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

PLATON

I

DU MÊME AUTEUR

De l'authenticité du Parménide, in-8°. — Thorin, 1873 . . . . 1 fr.

De priorum pythagoreorum vita et scriptis, in-8°. — Thorin, 1873 . . . . 1 50

Platon a l'Académie, in-8°. — Thorin, 1882 . . . . . 1 50

Le Gorgias, commentaire grammatical et littéraire des chapitres xxxvii-lxxxiii, précédé d'une étude sur le style de Platon et suivi d'un appendice sur les mythes de ce philosophe, in-8°. — Lahure, 1884 . . . . 2 fr.

Études sur le Philèbe, in-8°. — Picard, 1885 . . . . 1 50

Études sur le Politique attribué a Platon, in-8°. — Picard, 1888 . . . . 1 50

Études sur le Banquet de Platon, in-8°. — Thorin, 1889 . . . . 3 fr.

Examen de la date du Phèdre, in-8°. — Thorin, 1890. 2 fr.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — PICHAT ET [illegible]



PLATON
d'après un buste antique

LA VIE ET L'ŒUVRE
DE PLATON

PAR

CH. HUIT

Professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris

Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques

TOME PREMIER



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome,
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études Historiques.
4, RUE LE GOFF, 4

1893



PLATON

LA VIE ET L'ŒUVRE
DE PLATON

PAR

CH. HUIT

Professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

TOME PREMIER



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome,
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études Historiques.
4, RUE LE GOFF, 4

1893

AVANT-PROPOS

Voici, après beaucoup d'autres, deux volumes entiers sur Platon : quel genre particulier d'intérêt peuvent-ils offrir ?

Sans doute, l'illustre philosophe a trouvé en tout temps des interprètes et des admirateurs. Pour ne parler que de notre pays et de notre siècle, Cousin, P. Janet, Ch. Lévêque, A. E. Chaignet ont jeté une vive lumière sur certains aspects du platonisme : en 1868, A. Fouillée présentait à l'Académie des sciences morales sur la *Théorie des idées* un mémoire considérable qui lui a valu les éloges les plus flatteurs. Mais tandis que l'on s'efforçait de se rendre maître de la pensée platonicienne par le dedans, on oubliait de l'étudier par le dehors. On la considérait comme l'une des plus hautes manifestations de la pensée humaine : on négligeait de la replacer au milieu de son cadre propre, je veux dire,

dans la Grèce du IVe siècle, au milieu des événements et des luttes intellectuelles qui entourèrent son berceau. On connaissait ses emprunts aux théories antérieures : on ignorait quand et comment elle en avait subi l'influence. On la cherchait indifféremment dans tous les écrits qui portent le nom du grand philosophe : on ne prenait qu'un médiocre souci de s'assurer au préalable de leur authenticité. D'un mot, on appliquait à la doctrine de Platon les ressources les plus ingénieuses, les plus pénétrantes de la critique philosophique; on ne songeait pas ou l'on songeait à peine à appliquer à ses dialogues les règles sévères de la critique historique.

De là une lacune évidente qu'à l'occasion d'un concours ouvert en 1884 par cette même Académie des sciences morales nous avons essayé de combler.

La matière était si vaste qu'il était difficile, presque impossible de l'épuiser du premier coup. Tout en couronnant notre mémoire nos juges y signalaient des omissions et des imperfections que nous avons eu à cœur d'en faire disparaître. Ainsi s'explique le retard involontaire qu'a subi cette publication, retard qui d'ailleurs a été mis à profit pour instruire nos lecteurs de certaines œuvres récentes. Divers chapitres ont reçu des additions plus ou moins étendues.

Quelques mots maintenant sur le plan adopté, tel qu'il résulte du titre même de cet ouvrage.

Notre première préoccupation a été de reconstituer dans tous ses détails (autant du moins que la tradition le permet) la biographie de Platon, en insistant particulièrement sur ses voyages, sur la fondation et la constitution de son école, sur ses rapports personnels avec ses amis, disciples, émules ou contradicteurs [1]. On ne saurait vraiment comprendre, dès qu'on l'isole de son milieu, un philosophe qui a vécu assez complètement de la vie de ses contemporains pour nous donner de la civilisation grecque, telle qu'elle s'offrait à ses regards, une peinture plus fidèle qu'aucun historien.

Puis après la mort du philosophe nous suivons le sort de ses écrits et de ses enseignements dans son école d'abord et plus tard jusque dans le monde gréco-romain. De quelle manière, par quelle voie, à quelle date ses dialogues sont-ils entrés dans la publicité et quel accueil y ont-ils reçu? Quels sont ceux dont l'authenticité est garantie dès l'antiquité par des témoignages indiscutables? Voilà ce que l'on s'est efforcé d'établir. Il était inutile d'ailleurs de prolonger cette enquête au delà de l'ère païenne, car à partir de cette époque et durant de longs siècles les arrêts des

1. Cette *Vie de Platon* n'appartenait pas au mémoire couronné par l'Institut en 1887; mais elle en est la préface naturelle, et les chapitres les plus importants ont eu les honneurs d'une lecture devant l'Académie des sciences morales.

bibliographes alexandrins auront force de loi jusqu'à ce que la « question platonicienne » se pose devant la science moderne presque en même temps que la « question homérique. »

Un second volume est consacré à exposer et à juger les efforts tentés dans notre siècle avec autant d'ingéniosité que de persévérance pour donner de ce problème si complexe une solution satisfaisante. Examinant ensuite successivement tous les écrits platoniciens (ou réputés tels) contenus dans le catalogue de Thrasylle, après avoir fait la part certaine de l'authentique, la part au moins très probable de l'apocryphe, nous avons tenu, partout où le débat engagé ne nous a pas paru susceptible d'une solution définitive, à soumettre du moins au lecteur les arguments les plus probants invoqués pour ou contre l'authenticité.

Cette première recherche terminée, une seconde s'impose : dans quel ordre Platon a-t-il composé ses dialogues ? Est-il possible de fixer cet ordre avec quelque assurance ? Plusieurs en désespèrent. Résoudre un problème historique (et ici c'est bien d'un problème de ce genre qu'il s'agit) en l'absence de tout document historique leur paraît une prétention éminemment téméraire. Néanmoins, malgré ce qui subsiste de flottant dans les résultats, il y a un intérêt véritable à passer en revue les diverses méthodes, les unes anciennes, les autres toutes récentes, proposées et employées

tour à tour pour jeter quelque lumière sur ce sujet.

Enfin deux appendices donnent, le premier la liste des manuscrits de Platon contenus dans les bibliothèques de l'Europe, avec la description raisonnée de ceux qui font autorité aux yeux de la critique, le second l'indication des traductions les plus recommandables des dialogues soit en France, soit à l'étranger.

Si ces deux volumes répondent aux intentions de leur auteur, ils serviront d'utile complément et à certains égards d'introduction nécessaire aux études de toute nature publiées sur la philosophie même de Platon. Puissent-ils contribuer à faire apprécier ce génie extraordinaire qui, pour avoir ses défauts et ses ombres, n'en est pas moins, de l'aveu unanime, une des plus grandes figures de l'histoire de l'humanité !

Paris, 25 août 1892.

LA

VIE DE PLATON

LA

VIE DE PLATON

CHAPITRE I

INTRODUCTION

Les chefs-d'œuvre de la philosophie, de la poésie et de l'art ne sont pas des abstractions isolées au milieu du temps et de l'espace. Le génie vient du ciel : mais qui dira ce que peuvent les circonstances extérieures pour favoriser ou comprimer, pour hâter ou retarder sa libre expansion ? L'homme même le plus intérieur, le moins curieux des choses du dehors tient par cent liens invisibles au sol qui le porte, au siècle qui l'a vu naître ; pour ne demander qu'à la méditation ou au raisonnement l'explication de l'énigme du monde, le métaphysicien n'en paie pas moins son tribut, comme tout autre, aux événements dont sa génération est le témoin ou subit le contre-coup. Le philosophe semble n'être qu'une incarnation d'idées ; malgré tout c'est une figure vivante, surtout dans l'Athènes de Périclès et dans la Rome de César, où l'homme s'efface derrière le citoyen. De là l'indiscutable importance de la biographie dans l'histoire philosophique comme dans l'histoire littéraire[1].

1. « Nous avons étroitement uni la biographie des philosophes à l'histoire de leurs opinions, convaincu qu'en fait d'histoire rien n'est arbitraire et

Mais les anciens ont-ils soupçonné toute l'utilité d'une méthode qui replaçant chaque tableau dans son cadre primitif, lui rend ainsi à travers plusieurs siècles les vives couleurs de la réalité ? Sans doute dans la décadence du génie grec, je vois se multiplier les recueils biographiques ; et des auteurs tels que Dicéarque, Héraclide de Pont, Aristoxène avaient sans doute compris à l'avance cette phrase de Cicéron : « En suivant un homme célèbre dans les aventures et les dangers de sa vie, on est agité tour à tour par l'admiration ou l'attente, la joie ou la tristesse, l'espérance ou la crainte ». A défaut de tant de monuments perdus, les *Vies parallèles* de Plutarque sont là pour nous apprendre jusqu'où est allé en ce genre le talent de l'antiquité. Seulement si l'on eût demandé à ces écrivains ce qu'ils avaient fait non pour charmer ou intéresser leurs lecteurs, mais pour expliquer la vie idéale par les incidents de la vie pratique et pour travailler à cette espèce d'anatomie intellectuelle que des écrivains d'élite ont élevée dans notre siècle à la hauteur d'un genre littéraire, il est vraisemblable que la question fût restée sans réponse. Dans le rapprochement étroit ou plutôt dans la confusion de la légende et de l'histoire, leur sens critique n'était pas assez aiguisé pour ne s'arrêter qu'à la vérité des choses et faire de la biographie, au lieu d'un roman plus ou moins piquant, plus ou moins agréable, ce qu'elle est devenue de nos jours, un ouvrage de patience, de scrupule et d'information infinie.

Il faut le reconnaître, les personnages marquants de l'antiquité avaient entièrement oublié de préparer les éléments de cette analyse personnelle où triomphent à si peu de frais nos critiques contemporains. Dans la période brillante de l'hellénisme, rien de moins apprécié, rien de moins pratiqué que ces révélations interminables, que ces confidences parfois singulièrement apprêtées qu'on appelle *Journal intime* ou *Mémoires d'outre-tombe*. Personne n'était assez infatué de soi pour croire sa gloire intéressée à ce que le moindre de ses faits et gestes fût retracé à la postérité. Tandis que l'auteur moderne oubliant le mot fameux de Pascal, *le moi est haïssable*, entre en scène aussi souvent que possible, et prend plaisir à mettre en relief son individualité, l'auteur ancien disparaît en quelque sorte derrière son œuvre, sans nous laisser d'autre image de lui-même que celle qui se dégage à son insu de ses écrits : historien ou poète, il voit les choses d'une façon tout impersonnelle. Prenez l'*Anabase* de Xénophon et les *Commentaires* de César, ces autobiographies de deux grands capitaines : ce qu'elles racontent, ce qu'elles célèbrent, c'est l'habileté grecque, c'est le génie romain. Thucydide nous affirme sa passion pour la vérité : comment en douter, quand on sait à quelle hauteur il s'élève pour juger les événements où il a joué un rôle et cette démocratie d'Athènes qui l'a puni d'un insuccès par l'exil ? Il eût été mal aux philosophes de se laisser vaincre en désintéressement : aussi, quel que soit le nombre et l'éclat des systèmes qui se sont succédé en Grèce pendant trois siècles, le *Discours sur la méthode* est une confession qui n'a pas de modèle dans les annales de la pensée hellénique.

indifférent, et que les théories les plus générales dépendent plus ou moins du temps et des circonstances au milieu desquels elles naissent et se développent. » (Cousin, *Fragments philosophiques*, IX, 69.)

Si du moins nous possédions des lettres authentiques signées des grands noms de l'histoire politique ou littéraire ! Dans l'abandon de l'intimité, chacun de nous quitte son masque d'emprunt et se révèle tel qu'il est. Pour ne citer qu'un exemple, on sait l'heureux parti qu'un érudit ingénieux, M. Boissier, a tiré des renseignements épars dans la volumineuse correspondance de Cicéron. Mais dans le domaine épistolaire, surtout chez les Grecs, l'apocryphe abonde, et le critique effrayé renonce promptement à la tâche épineuse de dégager les parcelles de vérité ensevelies sous un pareil amas de fictions.

Voilà une entrée en matière peut-être bien longue pour une étude biographique sur le plus grand philosophe d'Athènes : elle ne sera pas inutile si elle a fait pressentir toute la difficulté de l'entreprise. Non que sur la vie de Platon les documents fassent défaut : il semble même que cette vie soit connue avec

un certain luxe de détails. Néanmoins aux yeux de qui prend la peine de réfléchir, que de points sur lesquels la tradition est hésitante, incomplète, contradictoire ! que d'obscurité mêlée à un peu de lumière ! que de faits de la plus haute importance à propos desquels nous sommes réduits à de simples conjectures ! N'a-t-on pas vu certains critiques récents rejeter en bloc, après un examen sévère, des données qui jusqu'ici avaient passé pour définitivement établies !

Pour trancher ces divers problèmes, inutile de nous adresser à Platon lui-même. Il n'a rien épargné pour exposer à sa façon les parties qu'il jugeait essentielles dans sa doctrine, les principes sur lesquels elle s'appuie, la méthode qui la justifie, les conséquences qu'il entend en déduire : en revanche sur sa personne, sur son rôle, il semble s'être juré à lui-même de garder le silence le plus absolu. A peine son nom se présente-t-il une ou deux fois sous sa plume : et là même où par la bouche de l'un de ses personnages il paraît faire un retour sur sa propre carrière[1], l'allusion est si vague, si contestable qu'on ne saurait en inférer aucune affirmation précise : *grammatici certant*.

Sans doute un érudit allemand de quelque mérite, Teichmüller, s'est avisé de considérer les dialogues platoniciens comme autant d'essais polémiques (*Streitschriften*) remplis d'allusions aux personnages et aux événements du temps : allusions qu'il s'est appliqué à retrouver, il est vrai avec plus de persévérance et de hardiesse que de véritable succès. Au reste ses découvertes fussent-elles inattaquables, elles seraient encore bien insuffisantes pour combler les lacunes des biographes ou redresser leurs erreurs, car ce que Platon a le plus scrupuleusement caché, ce que ses successeurs et ses interprètes nous laissent le plus ignorer, c'est précisément ce qui nous offrirait un intérêt exceptionnel, je veux dire les influences qu'il a subies, les écoles dont il s'est fait l'élève, et les circonstances qui

1. On a prétendu sans doute que dans une page célèbre du *Phédon*, Platon avait raconté les phases successives de son développement philosophique : mais une étude attentive n'autorise nullement cette conclusion.

ont décidé de sa destinée[1]. Il ne nous reste d'autre refuge que l'hypothèse sur les points où la possession de la vérité aurait pour nous le plus de prix.

Même silence, chose singulière au premier abord, chez les contemporains du grand philosophe. Socrate n'a pas seulement été entouré de son vivant d'amis et d'admirateurs : il a trouvé de nombreux et d'éloquents écrivains pour raconter sa vie et défendre sa mémoire : pareille fortune n'est pas échue à Platon, et je n'en suis point étonné. Le premier, figure saillante, originale, bien faite à coup sûr pour piquer la curiosité, avait vécu constamment en public, sous le regard de la foule, activement mêlé au mouvement général des esprits : par sa fin héroïque il immortalise sa mémoire ; aussi son nom reste-t-il dans toutes les bouches. Le second, au contraire, étranger en apparence aux agitations de l'agora et aux luttes de sa patrie, s'enferme sous les ombrages de l'Académie au milieu d'un cénacle de disciples, tout entier à la contemplation philosophique et à l'enseignement de sa doctrine : Gœthe le comparait spirituellement à un pur esprit égaré sur la terre. Aussi après réflexion n'éprouve-t-on qu'une demi-surprise à constater qu'il est à peine nommé par les grands hommes, politiques, orateurs ou historiens du temps.

Qu'était-ce que ce Περίδειπνον ou Ἐγκώμιον Πλάτωνος que nous voyons attribuer à Speusippe[2] ? Simplicius qui cite deux fois[3]

1. Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront de cette assertion en songeant aux *Lettres* habituellement publiées sous le nom de Platon. Il ne saurait entrer dans le plan de ce travail de les examiner ici l'une après l'autre, afin d'en déterminer avec précision le degré de valeur et d'authenticité : une pareille tâche réclame nécessairement une dissertation spéciale dont on trouvera les conclusions résumées dans notre second volume. Sauf de très rares exceptions, les critiques sérieux s'accordent aujourd'hui à les rejeter comme apocryphes. Il en est d'entièrement controuvées, d'autres paraissent l'œuvre de platoniciens instruits du rôle joué par leur maître ; mais on comprend que ces dernières elles-mêmes ne puissent être invoquées qu'avec une prudente réserve à l'appui des faits qu'elles attestent.

2. Diogène Laërce, III, 1 ; IV, 2, 11. On sait qu'on appelait περίδειπνον le repas qui suivait immédiatement les funérailles et auquel assistait toute la famille du défunt.

3. Dans son commentaire du *Traité du ciel*, 470 ª 27 : Ξενοκράτης ἐν τῷ

une biographie de Platon par Xénocrate avait-il entre les mains une œuvre d'une irrécusable authenticité? Quel était l'objet de la dissertation d'Hermodore Περὶ Πλάτωνος? Autant de questions que l'érudition contemporaine se pose sans les résoudre : toutes ces œuvres ont péri et cependant elles émanaient de témoins oculaires : Speusippe notamment, neveu de Platon, héritier de son patrimoine et, si cette expression n'est pas trop moderne, de sa chaire à Athènes, était désigné à l'avance pour servir de biographe au fondateur de l'Académie [1].

Reste Aristote : mais ce philosophe, si préoccupé dans ses divers écrits de combattre le système platonicien, daigne à peine nous transmettre deux ou trois renseignements biographiques sur le maître aux leçons duquel il avait, dit-on, assisté plus de quinze ans. Diogène Laërce cite à côté d'une *Vie de Platon* par Aristoxène [2], son *Eloge* par un certain Cléarque : et ce qui prouve que Platon avait attiré l'attention des érudits de la période alexandrine, c'est la phrase suivante d'Aulu-Gelle [3] : « Qui de Xenophontis Platonisque vita et moribus pleraque omnia exquisitissime scripsere. » Rappelons en passant les indications éparses sur cette matière dans Cicéron, Plutarque et Elien, et nous aurons la nomenclature à peu près complète des sources où ont puisé les seuls écrivains qui aient survécu [4].

C'est d'abord Diogène Laërce, lequel consacre à Platon un livre tout entier, le IIIe, de son *Histoire philosophique*, honneur qu'il n'a fait à aucun autre, sauf Epicure : puis Apulée, dans le préambule qu'il place en tête de sa dissertation *De habitudine*

περὶ Πλάτωνος βίου, et 474 a 12 : Ξενοκράτης ἐν τοῖς περὶ τοῦ Πλάτωνος βίου γεγραμμένοις. Il est à remarquer qu'aucun écrit de ce genre ne figure dans le catalogue des ouvrages de Xénocrate.

1. Les anciens nous le représentent en possession de ce que nous appellerions volontiers « des papiers de famille », *domesticis instructum documentis.*

2. Cf. Eusèbe, *Prép. évang.*, XV, 12.

3. *Nuits attiques*, XIV, 3. Au premier rang de ces écrivains Elien plaçait Favorinus, qu'il cite avec la même complaisance qu'Athénée.

4. On cite parmi les ouvrages analogues qui sont perdus un Ὑπόμνημα Πλάτωνος, composé par Harpocration, élève du néo-platonicien Atticus, et une *Vie de Platon* par Zozime. — Dans ses *Quæstiones Abulfaragianæ*, Röper a inséré une dissertation sous ce titre : *De Honaini vita Platonis.*

doctrinarum Platonis : en troisième lieu Olympiodore, auteur probable, sinon certain de la *Vie de Platon* annexée à son commentaire du *Premier Alcibiade*, enfin un fragment anonyme qui n'est qu'une reproduction à peine modifiée de la rédaction d'Olympiodore [1].

Sans doute six et huit siècles séparent ces divers auteurs du temps où vivait Platon : mais ils ont pu et dû se préoccuper de donner à leurs récits un caractère authentique et original par un recours judicieux aux travaux de leurs devanciers. Diogène Laërce, par exemple, ne nous affirme-t-il pas qu'il a recueilli avec un soin jaloux tout ce qui intéressait Platon [2] ? Il semble donc qu'il n'y ait aucune témérité à s'en remettre à leurs assertions.

Illusion commode, mais bientôt détruite ! Qu'on pénètre au fond des choses, et l'on ne tardera pas à s'apercevoir de certaines divergences capitales, de certaines contradictions même, et plus on avance dans cet examen, plus on se heurte à un manque absolu de critique. C'est de toutes mains que ces biographes ont pris ou reçu leurs matériaux, sans choix, sans discussion, sans contrôle. Olympiodore et son émule, en dignes néo-platoniciens, transforment Platon en une sorte de demi-dieu et font de sa vie un mythe où chaque événement, bon gré, mal gré, doit être le symbole d'une grande idée. Apulée n'est qu'un

1. En publiant pour la première fois cette biographie anonyme dans le 5e cahier de sa *Bibliothek der alten Literatur und Kunst* (1789), Heeren rapportait qu'elle avait été découverte en tête d'une *Introduction à la philosophie de Platon*, conservée dans un manuscrit du xe siècle, et il ajoutait : « Ad auctorem quod attinet, neque nomen ejus opusculo præfixum est, neque in ipsa scriptiuncula unde certum quid de eo constitui possit, quidquam occurrit : quanquam eum ex grege illo Neoplatonicorum fuisse, qui primis post Christum natum sæculis orbem terrarum inundabant, et omne genus scribendi et variæ superstitiones et vana quibus indulget commenta de numerorum vi et ratione satis ostendant ». Un autre critique allemand traite ce fragment de « höchst verdächtig, ungriechisch und ungrammatisch. »

2. Voici ses propres expressions (IV, 1) : Τὰ μὲν περὶ Πλάτωνος τοσαῦτα ἦν εἰς τὸ δυνατὸν ἡμῖν συγαγαγεῖν φιλοπόνως διειλήσασι τὰ λεγόμενα περὶ τἀνδρὸς. On sait que ce compilateur nomme plus de quarante auteurs dont il s'est servi dans la rédaction de son propre ouvrage.

bel-esprit du temps de la décadence, et Diogène Laërce, malgré une érudition incontestable, commet tant de méprises, tant d'erreurs notoires qu'on se défie involontairement même de ses affirmations les plus vraisemblables ou les mieux établies[1]. Montaigne disait finement de lui : « Que n'est-il plus étendu ou mieux entendu ! »

Peut-être s'attend-on à rencontrer ici une discussion approfondie du mérite et de la valeur de chacun des écrivains cités en témoignage par ces divers biographes : mais outre que cette tâche entraînerait des digressions presque infinies, d'autres déjà[2] s'en sont acquittés avec un soin si minutieux et une si réelle compétence que le sujet peut paraître épuisé. Il y a d'ailleurs quelque péril à vouloir en ces matières trancher tous les problèmes à l'aide de quelques appréciations générales. Tel historien, véridique d'ordinaire, a pu se rendre coupable d'une grave méprise : tel autre, sans le moindre souci d'exactitude, a pu nous conserver une indication précieuse que rien n'autorise à rejeter. Aussi nous paraît-il préférable d'instituer un débat spécial pour chaque cas particulier, et partant, de nous borner ici à quelques réflexions.

Les anecdotes, cette menue monnaie de l'histoire, empruntent à leur authenticité un prix parfois inestimable ; mais il est superflu aujourd'hui d'insister sur ce qui manque aux recueils de ce genre que nous a légués l'antiquité. Il lui est arrivé plus d'une fois depuis Xénophon et Thucydide de traiter assez légèrement la gravité de l'histoire, même écrite par des contemporains. Nul n'a protesté contre le vers de Juvénal :

Quidquid Græcia mendax
Audet in historia.

Dès lors qu'attendre de chroniqueurs frivoles, de compila-

1. Veut-on connaître le jugement de Schleiermacher sur cette partie de l'œuvre de Diogène Laërce ? Il s'appelle « ein rohes, ohne alles Urtheil zusammengeschriebenes Machwerk. »

2. Citons notamment Steinhart, *Plato's Leben* (p. 4-31 : *Quellen für Plato's Leben.*)

teurs plus avides d'amuser que d'instruire leurs lecteurs, surtout quand ces lecteurs de leur côté sont prêts à croire sur parole les plus flagrantes invraisemblances ? « Partout des prodiges et des fables : c'était l'esprit du temps ; il fit d'abord la tradition, et la tradition fit l'histoire[1]. »

L'antiquité hellénique aimait, on le sait, à traduire ses croyances par des légendes et à substituer aux faits de séduisantes allégories : telle fut l'origine de sa mythologie tout entière. Plus un personnage est célèbre, plus sont nombreuses les aventures accumulées sur sa tête, les fables prodiguées sur sa vie ; moins il a de points de contact précis avec l'histoire, plus l'imagination se donne libre carrière[2]. Ce mélange du vrai et du faux, cette absence de tout critérium décisif permettant de distinguer sûrement entre l'un et l'autre, voilà ce qui jette la critique moderne dans d'étranges perplexités : tout accepter et tout répudier sont à ses yeux deux partis également déraisonnables ; et par quel art divinatoire atteindre et s'arrêter à ce juste milieu qu'Aristote eût décoré du nom de vertu ?

Encore si l'érudit n'avait à se défendre que contre des inventions gracieuses ou plaisantes : mais il se trouve en présence d'insinuations perfides, d'attaques malveillantes. La rançon

1. V. Cousin. — Veut-on à l'appui un exemple dont l'analogie est incontestable ? « Les auteurs anciens se sont plu à charger la vie d'Hippocrate d'une foule de récits ou purement légendaires, ou tout à fait absurdes, et à transformer ainsi ce grand homme en personnage de roman. Dans la légende hippocratique, il y a deux parts, celle du vraisemblable, et celle du faux : dans cette dernière renchérissant les uns sur les autres, les biographes n'ont su éviter ni les contradictions les plus choquantes, ni les anachronismes les plus évidents. Bref, aucun des monuments écrits où se trouvent les actions qu'on prête à Hippocrate ne peut soutenir victorieusement l'épreuve de la critique. Il n'en est pas un qui offre le moindre degré de confiance et qui repose sur le plus petit fonds de vérité » (Daremberg, *Journal des Savants*, 1851). Ajoutons que le biographe moderne de Platon n'est pas tenu absolument à la même rigueur.

2. « Man wird sich doch wohl von dem Wahne trennen müssen, als besässen wir wirklich eine Biographie des Platon, und nicht vielmehr nur einen biographischen Mythus, der in geschichtlicher Hinsicht genau so viel und so wenig bedeutet, als irgend ein an den Namen eines grossen Mannes sich anschliessender Sagenkreis. » (Von Stein, *Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus*, II, p. 178.)

obligée de la gloire, n'est-ce pas la curiosité indiscrète des contemporains d'abord et plus tard de la postérité, n'est-ce pas surtout cette jalousie qui se plaît à rabaisser ce qu'elle désespère d'égaler ? Bien avant nos temps modernes une littérature de troisième ordre, sans beaucoup de profit pour elle ni pour personne, a aimé à faire collection de petits travers en vue de diminuer le prestige des grands noms. Un ancien[1] l'a dit avec raison : « C'est le propre de la gloire d'avoir autant d'envieux que d'admirateurs. » Forgée par le dépit ou l'animosité, propagée par la crédulité et l'ignorance, la calomnie ne tarde pas à prendre place dans l'histoire, et personne ne se présente pour faire justice de cette usurpation. Ces bons mots perfides sont répétés pour ce qu'ils ont de piquant et d'ironique par ceux même qui s'abstiennent d'y ajouter foi. On connaît l'étroite union du théâtre et de la vie publique dans l'antique Athènes ; or les poètes de la moyenne et de la nouvelle comédie ne sont que trop portés à livrer aux risées de leur parterre les philosophes, leurs inconséquences, leurs contradictions, et la malignité populaire prend à la lettre les boutades de ces censeurs improvisés.

Platon n'a pas été épargné[2] et quand plus tard nous aurons à apprécier son caractère, il sera nécessaire d'écarter maint témoin à charge pour cause d'incompétence ou de mauvaise foi. Disons cependant que pour n'avoir aucune base solide,

1. Sénèque, *De vita beata*. Ce mal commun à tous les peuples avait atteint dans la Grèce de la décadence les proportions d'un véritable fléau. Cicéron déjà fait cette remarque : « Sit ista in Græcorum levitate perversitas, qui maledictis insectantur eos a quibus de veritate dissentiant » (*de Finibus*, II, 25). La calomnie finit même par devenir l'arme favorite des écoles en lutte. Cf. Plutarque (*Non posse suav. vivi sec. Epic.* II, 1086 D) et Athénée (V, 220 A).

2. Un de ses plus récents biographes, après avoir rappelé le témoignage de Speusippe, ajoute : « Daneben geht eine trübere Strömung her, entsprungen theils aus dem einseitig strengen Urtheil politischer oder philosophischer Gegner, theils aus der neidischen Verkleinerungssucht persönlicher Feinde, verstärkt durch den Spott der Komödie, durch die herabsetzenden Urtheile einiger Historiker, genährt durch den eigenthümlichen Hang der Griechen zur Fabelei und Fälschung und durch die unermüdliche Anekdotensucht unkritischer Literaten. » Au premier rang de ces « collectionneurs de rognures scandaleuses » brille le compilateur Athénée.

épigrammes et sarcasmes dans l'Athènes d'autrefois aussi bien que dans le Paris du XIXe siècle n'en servent pas moins à jeter quelque jour sur l'état de l'opinion. C'est ainsi, écrit Teichmüller, que les étranges déformations subies par les images que réfléchissent certains miroirs nous éclairent merveilleusement sur les vraies lois de l'optique.

Toutes sommaires qu'elles soient, ces considérations permettent de mesurer les devoirs sérieux qui s'imposaient aux biographes modernes de Platon. En a-t-on toujours tenu compte ? Il fut un temps, et ce temps n'est pas très éloigné de nous, où dans toutes les questions d'histoire ancienne la tradition reçue régnait en souveraine : nul ne songeait à lui demander ses lettres de créance. Les mêmes assertions se retrouvaient sous toutes les plumes, sans autre différence que l'esprit plus ou moins piquant dont on assaisonnait leur reproduction. Depuis un demi-siècle, la science est revenue de ses illusions. Une critique infatigable s'est donné la mission de porter partout la lumière : et pour ne parler que de la philosophie, tous les systèmes ont été étudiés, analysés dans les textes authentiques laborieusement restitués : au vague des connaissances antérieures ont succédé des notions précises, intéressantes quand elles s'accordent avec la science moderne, plus intéressantes encore quand elles s'en séparent ou la contredisent.

Mais par une anomalie étrange les biographies anciennes continuent, dans notre pays surtout, à jouir largement du bénéfice de la prescription. Pour excuser cette fâcheuse condescendance, avouons que jusque dans le domaine de l'anecdote les Grecs ont su se montrer artistes : leurs récits sont pleins d'attrait et à défaut de la certitude qui leur manque, certaines pages de leur histoire s'imposent en quelque sorte par un charme tout particulier. Aussi dès que la critique ne se croit pas autorisée à rejeter l'ensemble, elle se hâte de passer condamnation sur les erreurs de détail, sans cesser pour autant de les reproduire. Il serait temps cependant de procéder en ces matières à une révision sévère, inspirée uniquement par la

préoccupation du vrai. Que vaut chaque témoignage? Tel fait est-il démontré ? Tel autre est-il vraisemblable? De sérieux motifs ne laissent-ils pas soupçonner ici l'ignorance d'un compilateur, là l'enthousiasme aveugle d'un disciple, plus loin la malveillance déloyale d'un adversaire ? Pour trancher avec sûreté ces difficiles problèmes, ce n'est point toujours assez d'une connaissance raisonnée du monde hellénique, et de la pratique des vraies méthodes ; il faut en outre une sorte d'intuition dont un petit nombre d'érudits sont seuls capables [1].

C'est ainsi que Tennemann écrivant sa *Vie de Platon* a mérité le reproche d'avoir tiré des données incertaines de la tradition une sorte de roman psychologique. Grote se fait l'écho docile de Diogène Laërce et d'Olympiodore, sans en excepter les puérilités dont ils accompagnent leur récit. Steinhart [2] enfin conçoit le caractère de Platon d'après sa doctrine métaphysique et morale, et les yeux fixés sur cet idéal, admet ce qui le confirme, et rejette ce qui le dément. Il nous a tracé de la sorte une image éloquente et, à ne prendre que les grands traits, assez fidèle de l'illustre disciple de Socrate ; mais sa méthode n'est pas celle d'une critique absolument impartiale.

Après ces trois érudits et bien d'autres qu'il est inutile de passer ici en revue [3], nous abordons à notre tour la même

1. « Durch zwei Mittel ersetzt alle Historie die Mängel ihrer Quellen, ihre Verfälschung und ihre Dürftigkeit : durch Kritik und Divination. Beide sind Künste zu denen man sich allerdings an Mustern bilden kann und die man verstehen muss um auch nur über das, was geleistet ist, zu urtheilen : ohne Beruf und Erweckung Kann es Keinem mit ihnen gelingen. » (Niebuhr)

2. *Plato's Leben*, Leipzig 1873, ouvrage posthume du savant critique.

3. Citons toutefois à titre de curiosité : 1° La *Vie de Platon*, écrite dès le milieu du xv[e] siècle par Guarini de Vérone pour Philippe de Milan et conservée manuscrite à la bibliothèque de Florence. Ayant promis à ce prince des éclaircissements sur les dates de la vie de Platon, il lui dit dans sa Préface : « Non contentus autem promissa tantum reddere, ut accumulatius hoc æs alienum tibi persolverem, ejus viri genus, vitam ac nonnulla ad divina ejus studia pertinentia conjunxi. » — 2° *La Vie de Platon escrite en vers français* par Jean-le-Masle, Angevin, Paris, 1512, publiée à la suite d'une traduction et d'un commentaire du *Criton*. Cette vie ne comprend pas moins de 552 vers de dix pieds, composés avec toutes les licences alors autorisées par l'usage.

tâche. Aurons-nous le secret d'être original sans dénaturer les faits, précis sans nous interdire des échappées à travers l'histoire de la société et de la civilisation d'Athènes ? Réussirons-nous à étendre sur ce terrain le domaine de ce qui doit être tenu pour certain ? Trois points surtout fixeront notre attention : l'éducation philosophique de Platon, ses voyages à l'étranger, la fondation et les premières vicissitudes de son école. Traiter notre sujet d'une manière à la fois nette et sobre, en écartant les détails qui ne constitueraient qu'un inutile inventaire, en mettant en relief ceux qui ont une signification et une importance véritables, telle est notre règle et notre ambition.

CHAPITRE II

ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

Athènes a été dans l'antiquité la cité philosophique par excellence, et cependant parmi les penseurs hors de pair, parmi les chefs d'école, Socrate, Platon et Epicure sont les seuls à qui l'Attique ait donné le jour.

Ce que fut le premier dans un siècle témoin d'une évolution intellectuelle et morale si rapide, si profonde, chacun le sait : moraliste populaire, sans aucune prétention à la science, et surtout à la science érigée en système, il s'intéresse au mouvement général des esprits plutôt qu'il ne le dirige. Sa sagesse fait penser à celle de notre Montaigne, content de questionner ses auteurs favoris, la vie et le monde, et de tenir soigneusement registre de leurs réponses, sans se flatter d'avoir toujours bien entendu, moins encore d'avoir sur chaque point pénétré jusqu'à l'explication dernière.

Quant à Epicure, ce sage désabusé qui renonce de parti pris à toute lutte, à toute ambition, à toute joie bruyante, et afin de se ménager plus sûrement une existence tranquille, de prudence en prudence resserre le cercle de son action au point d'aboutir à une sorte de passive et mélancolique inertie, on le comprendrait peu, et il nous paraîtrait à bon droit un intolérable anachronisme au lendemain du généreux enthousiasme suscité par l'expulsion du barbare. Au contraire il a vécu, il a enseigné dans une patrie asservie, où tout s'acheminait à la décadence au milieu des souvenirs importuns de l'indépendance et de la grandeur passées.

Ainsi de ces deux penseurs d'ailleurs si dissemblables, l'un pour ne pas s'être élevé assez haut, l'autre pour être né trop tard ne nous renvoie qu'une image imparfaite du génie philosophique athénien. Au contraire, celui qui le personnifie dans tout son éclat par la sérénité de son caractère, par le brillant de sa diction, par la tendance idéale de toute sa pensée, c'est Platon. On a dit de Descartes qu'il expliquait son siècle : on pourrait dire à plus juste titre de Platon qu'il s'explique par le sien. Sa vie, son œuvre, son système, pour apparaître dans leur véritable jour, demandent qu'on jette tout d'abord un rapide regard sur le théâtre peut-être unique dans les annales du monde où allait se produire et se développer sa merveilleuse vocation.

Poésie, beaux-arts, philosophie, tout ce qui fait le prix et le charme de l'existence a été créé par la Grèce ou du moins cultivé par elle avec une rare perfection. Ce n'est point ici le lieu de passer en revue les causes multiples qui prédestinaient à un tel succès cette race privilégiée. Mais au v[e] siècle, une seule ville va concentrer en elle, comme en un foyer puissant, tous ces rayons auparavant épars. C'était la cité qui pour le salut de la civilisation trois fois avait victorieusement bravé l'invasion médique; cité redoutable par la force de ses armes, et qui cependant avait choisi pour divinité protectrice Minerve, c'est-à-dire la sagesse divine : cité « peuplée d'une foule élégante et spirituelle, où la fortune indiquait à peine des rangs, où l'éducation, la même pour tous, n'en établissait pas : moins un peuple qu'une aristocratie populaire ; élevée à ce point de grandeur par son génie propre, résultat de sa position géographique et de son histoire, et par les institutions les plus humaines, les plus vraiment libérales que l'antiquité ait connues [1] ».

---

1. V. Duruy, *Histoire des Grecs.*

D'une extrémité à l'autre du monde hellénique, quelle province eût pu disputer à l'Attique le prix de la finesse, de la distinction, de l'élégance? Isocrate n'exagérait pas lorsque dans son *Panégyrique* il félicitait Athènes d'avoir fait du nom grec moins la qualification d'une race que le signe même de l'intelligence. Aussi rien de plus naturel que la fierté alors attachée au titre d'Athénien[1].

Cette grandeur qui semblable à un phare lumineux attirait à la fois de tous les points du monde hellénique le génie, la fortune et la puissance s'explique en outre par un concours vraiment prodigieux de circonstances. Aucun peuple ne vécut tant d'années avec une pareille intensité de vie : et de même qu'avant d'engendrer la frivolité et le scepticisme, le besoin d'un savoir plus étendu, d'une culture plus brillante, d'une éducation plus raffinée avait donné à la curiosité publique un ébranlement salutaire, de même avant de dégénérer en licence, la liberté démocratique s'était hâtée de produire ses plus heureux fruits. Un homme s'était rencontré, « influent par la noblesse de son caractère et par sa sagesse, signalé par une intégrité au-dessus de tout soupçon, capable de maîtriser le peuple avec franchise... Le gouvernement était une république de nom, et de fait une monarchie sous la direction du premier citoyen de l'Etat[2] ». J'ai nommé Périclès.

Pendant sa longue et glorieuse carrière, secondé par un cortège inespéré de talents illustres, il avait déployé une activité sans égale, marquant toutes choses d'une distinction impérissable. On peut discuter les vues qui présidèrent à ses vastes entreprises : il est permis de se demander si tant de splendeur n'allait pas tout à la fois amollir les mœurs au dedans et provoquer au dehors d'irréconciliables jalousies, mais ce qui est certain, c'est que les créations auxquelles est resté attaché le nom de Périclès ont été et resteront l'exemple de la postérité. « L'esprit qui dominait dans tous ces ouvrages était la liberté

1. Hérodote, I, 60. Thucydide, IV, 95.
2. Thucydide, II, 65.

soumise aux règles éternelles du vrai et tendant avec intelligence vers un idéal invariable; la force avec la grâce, la souplesse, le naturel, la vie dans sa plénitude et dans son indépendance, puis à côté de ces qualités esthétiques l'élévation morale, la dignité, le respect et la pleine possession de soi-même, le calme, la sagesse et la raison[1]. » Mais n'est-ce pas précisément de tous ces mérites qu'est faite la grandeur du génie platonicien?

Aussi bien voilà sur quel sol merveilleusement préparé Platon allait naître et grandir[2], à l'heure où le premier enthousiasme n'avait pas encore eu le temps de se refroidir, où tout autour de lui rayonnaient dans l'éclat de leur fraîcheur tant de trésors accumulés par deux et trois générations de penseurs, de poètes, d'orateurs, d'architectes, de peintres et de statuaires: heureuse époque, bien faite pour placer l'âme du jeune homme sur la voie de cet idéal qui devait être l'objet de ses rêves! Sans doute, comme le disait Dumas recevant M. Taine à l'Académie française, si du temps de Platon et d'Homère le *Phédon* et l'*Iliade* étaient cachés dans chaque cerveau, pour les en tirer il fallait quelque chose encore que peu de têtes grecques ont possédé : il fallait être Homère et Platon : mais si le Ciel distribue ces dons éminents à qui il lui plaît, du moins convient-il de reconnaître que dans les trente dernières années du

1. Burnouf, *Histoire de la littérature grecque*, I, p. 358. — La même pensée se dégage des lignes suivantes de M. Gebhart : « Πάντα διεκόσμησε νόος, ce principe d'Anaxagore est devenu la formule littéraire du siècle. Les dieux de Phidias, les héros de Sophocle, les personnages de Polygnote, l'architecture du Parthénon, la musique dorienne, la poésie de la nature, l'organisation politique de la cité athénienne, la prépondérance suprême de Périclès, les doctrines morales de Socrate, toutes ces choses si diverses ont entre elles un lien commun : elles expriment toutes, chacune à sa manière, la beauté et la supériorité de l'intelligence. »

2. « Plato gehörte zwar nicht mehr zu den Männern, welche das Athen des fünften Jahrhunderts geschaffen haben : aber er war ein Sohn des perikleischen Alters und brach die reifen Früchte des weltüberschattenden Baumes. Nichts was das reichste aller Jahrhunderte gezeitigt hatte für ihn vergebens geblüht: alles fand Raum in seinem umfassenden Geiste, mochte es in Poesie und Kunst, in Politik oder Rhetorik an das Licht getreten sein. » (Von Sybel).

ve siècle tout était disposé à Athènes pour favoriser et inspirer le génie naissant du plus grand d'entre les spiritualistes païens. Même dans cette capitale intellectuelle du monde antique, cent ans plus tôt ou cent ans plus tard, un Platon en possession d'un tel ensemble de qualités brillantes constituerait un phénomène à peu près inexplicable.

M'est-il permis de hasarder à la suite de ce qui précède une réflexion beaucoup plus personnelle ? Si Platon n'avait vu que l'apogée de cette époque mémorable, n'aurait-il pas été tenté de lui demander comme à la perfection même la règle suprême de la morale, de la politique, de la science et de l'art, assignant pour terme et limite à sa pensée l'horizon même de la réalité ? Mais avec les années il en a pu voir aussi le déclin. Les ombres ont apparu à son regard à côté de la lumière, et il a eu comme un pressentiment de ce qui manquait à cette civilisation cependant si radieuse pour assurer le règne de la vertu dans les individus, de la paix dans l'Etat, de la concorde et du bonheur dans l'humanité. Ainsi, comme l'avait fait avant lui Thucydide, au lieu de ne s'adresser qu'à ses contemporains, il a écrit pour le monde, il a parlé et enseigné pour la plus lointaine postérité.

CHAPITRE III

PLATON JUSQU'A LA MORT DE SOCRATE

1. FAMILLE, NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DU PHILOSOPHE

Chose assez étrange, Platon, si avare d'allusions à sa propre personne, n'a pas gardé le même silence sur ses ancêtres, et c'est une remarque très juste de M. Lachelier que ses dialogues suffisent pour reconstituer une notable partie de sa généalogie [1].

Le sceptique Alcibiade faisait remonter sa famille jusqu'à Zeus : est-ce que Platon, si sévère à l'endroit des fictions mythologiques, aurait eu recours à quelque prétention analogue pour rehausser l'origine de sa race ? On hésite à le croire : et cependant son père Ariston, au témoignage de Diogène Laërce [2], passait pour descendre par Codrus de Nélée et de Neptune : c'est même là le seul renseignement, peu historique à coup sûr, que nous ait légué sur lui l'histoire. Dans le *Timée* Critias, parlant de Solon, nous représente le célèbre législateur,

1. C'est là sans nul doute ce que Proclus avait déjà constaté, comme le prouvent les premières pages de son *Commentaire du Timée*.
2. IX, 37. Un ouvrage publié en 1512 sous ce titre : *Platonis auctoritates*, rattache Platon par son père à Neptune, par sa mère au très sage Salomon.

le plus populaire des hommes d'Etat athéniens, comme le parent et l'ami de Dropide son bisaïeul; quel était ce degré de parenté? le texte est trop vague pour qu'on puisse en tirer une conclusion précise [1]. Mais voici une indication un peu plus décisive. Dans le *Charmide*, le même Critias vante le goût que montre à la fois pour la dialectique et pour la poésie le jeune interlocuteur de Socrate ; et celui-ci de répondre : « Quoi de plus naturel chez un descendant de Solon! [2] » Or Charmide, cousin de Critias, était le frère de Périctione, mère de Platon [3].

Le même dialogue vante la grandeur et la beauté de l'oncle maternel de Charmide, Pyrilampe [4], dont certaine tradition fait le second mari de Périctione ; mais cette assertion ne s'appuie que sur l'introduction du *Parménide* [5] ou sur des textes qui comme celui de Plutarque, s'y réfèrent visiblement. Or sans même invoquer ici l'origine apocryphe de cet étrange traité philosophique, il suffit de rappeler les difficultés insurmontables qu'ont rencontrées les interprètes, lorsqu'ils ont cherché à justifier au point de vue chronologique le rôle attribué par l'auteur à cet Antiphon qu'il nous présente comme un frère maternel de Glaucon et d'Adimante. On sait avec quelle verve et quel succès Platon dans sa *République* a mis en scène ces deux jeunes gens que l'antiquité entière a reconnus

1. *Timée*, 20 E. Platon se sert du mot οἰκεῖος : or on lit dans le scholiaste : οἰκεῖοι λέγονται καὶ οἱ συγγενεῖς.

2. Certains manuscrits de Diogène Laërce (III, 1), sans doute par suite d'une erreur de copiste, substituent à ce nom celui de Ποτώνη.

3. 155 A : Τοῦτο πόῤῥωθεν ὑμῖν τὸ καλὸν ὑπάρχει ἀπὸ τῆς Σόλωνος συγγενείας, et 157 E : Ἡ πατρῴα ὑμῖν οἰκία ἡ Κριτίου τοῦ Δρωπίδου καὶ ὑπ' Ἀνακρέοντος καὶ ὑπὸ Σόλωνος καὶ ὑπ' ἄλλων πολλῶν ποιητῶν ἐγκεκωμιασμένη παραδέδοται ἡμῖν.

4. Plutarque parle d'un général de ce nom qui fut l'ami de Périclès et que les Lacédémoniens firent prisonnier à la bataille de Délium en 424 (*Périclès*, c. 13). Il l'appelle ὀρνιθότροφος et Glaucon passe précisément pour avoir possédé une très riche basse-cour (*République*. V, 459 A). — Un autre Pyrilampe est connu pour avoir pris devant l'Aréopage la défense de Thucydide l'ancien, adversaire politique de Périclès. Or l'oncle de Charmide nous est représenté par Platon comme ayant en plusieurs circonstances joué le rôle d'ambassadeur.

5. 126 A-B. L'expression employée par l'auteur laisse percer quelque doute. Τῷ πατρὶ, δοκῶ, Πυριλάμπης ὄνομα.

pour ses frères, sans s'arrêter à certaines difficultés historiques [1] : tous deux amis de la vérité, et passionnés pour la controverse, ce qui naturellement ne les empêche pas de professer à l'occasion un scepticisme discret et de bon ton : l'un plus profond, plus méditatif, avec une teinte visible de mélancolie ; l'autre plus ouvert, plus brillant, sachant estimer à leur prix les jouissances d'un esprit cultivé. En vain certains modernes ont-ils tenté de se séparer ici de la tradition ancienne [2] : il n'y a aucune raison sérieuse de la soupçonner d'erreur. Il n'est donc pas surprenant qu'au second livre de la *République* [3] Socrate, ravi des discours de Glaucon et d'Adimante, rappelle à « ces enfants d'un père illustre » qu'un ami a eu raison de leur consacrer une élégie commençant par ce vers : « Fils d'Ariston, issus d'une race divine. » La fierté de Platon avait sa part dans ce pompeux éloge.

Où naquit le grand philosophe? si nous en croyons le témoignage presque unanime de l'antiquité, ce fut dans cette cité d'Athènes dont il devait faire la gloire à l'égal des plus illustres poètes et des plus habiles hommes d'Etat [4]. Je dis presque unanime, car je n'ignore pas que Favorinus, auteur d'une *Histoire universelle* [5], place sa naissance à Egine, où son père était établi

1. Socrate affirme que Glaucon et Adimante s'étaient signalés à la journée de Mégare : or l'histoire d'Athènes ne mentionne aucune bataille sous les murs de cette ville qui soit postérieure à 424.

2. Hermann incline à voir dans les interlocuteurs de la *République* des oncles de Platon : il avait même cru pouvoir confondre Adimante avec le général dont la trahison, au témoignage de Pausanias (X, 911), avait amené le désastre d'Ægos-Potamos. — Adimante est cité dans l'*Apologie* (34 A) comme frère de Platon et fils d'Ariston : dans le *Discours sur les mystères* (c. 16), œuvre d'Andocide, nous voyons un Platon invoqué comme témoin, et un Adimante accusé d'avoir parodié les mystères avec Alcibiade dans la maison de Charmide, près du temple de Jupiter Olympien. D'un autre côté, Xénophon (*Mém.* III, 6) parle d'un Glaucon, père de Charmide et fils d'Ariston : il est vrai que c'est pour signaler son ignorance, sa vanité et son ambition.

3. II, 368 A.

4. M. Le Clerc, dans une note de son édition du traité *de Finibus*, affirme même que Platon vit le jour à l'Académie.

5. Diog. Laërce, III, 3. C'est ainsi qu'Epicure naquit à Samos d'un κληρούχος athénien.

comme colon. Après de longues années de prospérité et d'indépendance, Egine conquise était tombée au pouvoir d'Athènes en 455. Un demi-siècle plus tard les vainqueurs, appliquant un principe dont l'antiquité n'offre que trop d'exemples, expulsèrent les habitants de l'île afin d'étouffer plus sûrement tout germe de révolte : il fallut le triomphe définitif de Sparte en 404 pour rouvrir aux Eginètes les portes de leur patrie. C'est alors seulement, au dire de Favorinus, que le père de Platon serait rentré à Athènes : mais que devient dans cette hypothèse l'éducation philosophique du futur fondateur de l'Académie?

La date de sa naissance a donné lieu à des discussions bien autrement vives : il est vrai qu'à Athènes on ignorait nos registres si détaillés d'état civil. Chose curieuse, les anciens sont plus volontiers d'accord sur le jour que sur l'année : sans doute à cause de l'usage qui se conserva longtemps dans l'école de célébrer religieusement cet anniversaire [1]. Ne serait-ce pas une superstition au moins ingénieuse qui a déterminé les disciples de Socrate et de Platon à établir une coïncidence arbitraire entre le jour de naissance de ces deux grands hommes et les fêtes de Diane et d'Apollon à Délos?

Olympiodore fait naître Platon sous l'archontat d'Aminias [2], du vivant de Périclès, en 430 : date adoptée par Clinton, Sigonius, Ménage, Combes-Dounous, et plus récemment par Cousin et M. Rousselot.

Athénée [3] tient pour l'année suivante et l'archontat d'Apollodore : il a été suivi par Corsini, Dodwell, Ast, Böckh, Ch. Müller, Erdmann, Noack, Burnouf et M. von Stein. Cette opinion se trouve plutôt confirmée que contredite par une assertion de Diogène Laërce [4], rapportant que Platon naquit dans l'année qui fut marquée par la mort de Périclès.

1. Plutarque l'appelle Πλάτωνος γενέθλια. Pareil usage emprunté, semble-t-il, aux pratiques de la cour de Perse n'a commencé à se répandre en Grèce que pendant l'ère macédonienne.

2. Plusieurs critiques proposent de remplacer dans le texte d'Olympiodore le nom d''Αμεινίας par celui d''Επαμείνων.

3. V, 217.

4. III, 3.

D'après le même auteur, Isocrate, né en 435 [1], était de sept ans plus âgé que Platon, et si l'on peut ajouter foi au témoignage de la 7e lettre, le philosophe aurait eu à peu près quarante ans lors de son séjour à Syracuse (388). Enfin un de ses propres disciples, Hermodore [2], lui donne vingt-huit ans lorsqu'à la mort de Socrate (399) il chercha un refuge à Mégare. On voit comment après Scaliger et Fénelon, Zeller, Steinhart, Teuffel et Uberweg ont été amenés à s'arrêter de préférence à l'année 428 ou même 427. Quant à reculer avec Eusèbe et Ficin la naissance de Platon jusqu'à la première année de la quatre-vingt-neuvième Olympiade, c'est-à-dire jusqu'en 423, l'erreur est trop évidente pour qu'il y ait lieu de la réfuter.

Entre ces données divergentes l'écart, on le voit, n'est pas considérable et plût à Dieu que l'on connût avec la même approximation, j'allais dire avec la même précision la date de tous les événements importants de l'antiquité! Mais voici peut-être un moyen détourné d'arriver à une solution exacte. La tradition est unanime à placer la mort de Platon sous l'archontat de Théophile, en 347, première année de la cent huitième Olympiade : retrouve-t-on le même accord en ce qui touche la durée de sa vie? Si nous écartons le témoignage de Néanthe, qui le fait vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, et ceux de Valère-Maxime [3] et d'Athénée [4], lesquels parlent l'un et l'autre de quatre-vingt-deux ans, la croyance universellement accréditée est que Platon mourut au terme de sa quatre-vingt-unième année [5]. N'est-ce pas là un argument de plus pour fixer sa naissance en 428? Telle est la date que nous adoptons de préférence, et le lecteur nous saura gré de ne pas prolonger davantage la discussion.

1. *Vie des X orateurs*, II, 836 F.

2. Dans Diogène Laërce, II, 106.

3. VIII, 7.

4. V, 217.

5. Voir Hermippe dans Diog. Laërce (III, 2), Cicéron (*De Senectute*, V, 13), Sénèque (*Lettre* 58), Lucien (*De la longue vie*, 20), S. Augustin, *De Civitate Dei*, VIII, 2), Censorinus (*De die natali*, XV), sans parler de plusieurs autres autorités qu'il serait trop long de citer.

comme colon. Après de longues années de prospérité et d'indépendance, Egine conquise était tombée au pouvoir d'Athènes en 455. Un demi-siècle plus tard les vainqueurs, appliquant un principe dont l'antiquité n'offre que trop d'exemples, expulsèrent les habitants de l'île afin d'étouffer plus sûrement tout germe de révolte : il fallut le triomphe définitif de Sparte en 404 pour rouvrir aux Eginètes les portes de leur patrie. C'est alors seulement, au dire de Favorinus, que le père de Platon serait rentré à Athènes : mais que devient dans cette hypothèse l'éducation philosophique du futur fondateur de l'Académie?

La date de sa naissance a donné lieu à des discussions bien autrement vives : il est vrai qu'à Athènes on ignorait nos registres si détaillés d'état civil. Chose curieuse, les anciens sont plus volontiers d'accord sur le jour que sur l'année : sans doute à cause de l'usage qui se conserva longtemps dans l'école de célébrer religieusement cet anniversaire [1]. Ne serait-ce pas une superstition au moins ingénieuse qui a déterminé les disciples de Socrate et de Platon à établir une coïncidence arbitraire entre le jour de naissance de ces deux grands hommes et les fêtes de Diane et d'Apollon à Délos?

Olympiodore fait naître Platon sous l'archontat d'Aminias [2], du vivant de Périclès, en 430 : date adoptée par Clinton, Sigonius, Ménage, Combes-Dounous, et plus récemment par Cousin et M. Rousselot.

Athénée [3] tient pour l'année suivante et l'archontat d'Apollodore : il a été suivi par Corsini, Dodwell, Ast, Böckh, Ch. Müller, Erdmann, Noack, Burnouf et M. von Stein. Cette opinion se trouve plutôt confirmée que contredite par une assertion de Diogène Laërce [4], rapportant que Platon naquit dans l'année qui fut marquée par la mort de Périclès.

---

1. Plutarque l'appelle Πλάτωνος γενέθλια. Pareil usage emprunté, semble-t-il, aux pratiques de la cour de Perse n'a commencé à se répandre en Grèce que pendant l'ère macédonienne.
2. Plusieurs critiques proposent de remplacer dans le texte d'Olympiodore le nom d'Ἀμεινίας par celui d'Ἐπαμείνων.
3. V, 217.
4. III, 3.

D'après le même auteur, Isocrate, né en 435 [1], était de sept ans plus âgé que Platon, et si l'on peut ajouter foi au témoignage de la 7e lettre, le philosophe aurait eu à peu près quarante ans lors de son séjour à Syracuse (388). Enfin un de ses propres disciples, Hermodore [2], lui donne vingt-huit ans lorsqu'à la mort de Socrate (399) il chercha un refuge à Mégare. On voit comment après Scaliger et Fénelon, Zeller, Steinhart, Teuffel et Uberweg ont été amenés à s'arrêter de préférence à l'année 428 ou même 427. Quant à reculer avec Eusèbe et Ficin la naissance de Platon jusqu'à la première année de la quatre-vingt-neuvième Olympiade, c'est-à-dire jusqu'en 423, l'erreur est trop évidente pour qu'il y ait lieu de la réfuter.

Entre ces données divergentes l'écart, on le voit, n'est pas considérable et plût à Dieu que l'on connût avec la même approximation, j'allais dire avec la même précision la date de tous les événements importants de l'antiquité! Mais voici peut-être un moyen détourné d'arriver à une solution exacte. La tradition est unanime à placer la mort de Platon sous l'archontat de Théophile, en 347, première année de la cent huitième Olympiade : retrouve-t-on le même accord en ce qui touche la durée de sa vie? Si nous écartons le témoignage de Néanthe, qui le fait vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, et ceux de Valère-Maxime [3] et d'Athénée [4], lesquels parlent l'un et l'autre de quatre-vingt-deux ans, la croyance universellement accréditée est que Platon mourut au terme de sa quatre-vingt-unième année [5]. N'est-ce pas là un argument de plus pour fixer sa naissance en 428? Telle est la date que nous adoptons de préférence, et le lecteur nous saura gré de ne pas prolonger davantage la discussion.

---

1. *Vie des X orateurs*, II, 836 F.
2. Dans Diogène Laërce, II, 106.
3. VIII, 7.
4. V, 217.
5. Voir Hermippe dans Diog. Laërce (III, 2), Cicéron (*De Senectute*, V, 13), Sénèque (*Lettre* 58), Lucien (*De la longue vie*, 20), S. Augustin, *De Civitate Dei*, VIII, 2), Censorinus (*De die natali*, XV), sans parler de plusieurs autres autorités qu'il serait trop long de citer.

D'où venait à Platon son nom? Il ne paraît pas l'avoir tenu de sa famille : car alors selon les usages helléniques il est probable qu'il se fût appelé Aristoclès, à l'exemple de son aïeul. Ce n'est pas d'ailleurs que ce nom fût inconnu à Athènes [1] : sans parler de quelques autres philosophes demeurés plus ou moins obscurs, nous rencontrons dans l'histoire littéraire un Platon poète comique qui florissait précisément à la même époque. Pour expliquer ce surnom auquel, comme à celui de Cicéron, devait s'attacher tant de gloire, l'imagination des anciens déjà s'était donné carrière. La plupart l'attribuent à la robuste complexion physique du jeune Athénien, et particulièrement à la largeur de sa poitrine et de ses épaules [2] : il est vrai que l'antiquité parle volontiers de la belle et mâle prestance du fondateur de l'Académie : si l'auteur du *Phédon* a médit à ce point de « la prison du corps », on voit que de sa part c'était affaire de conscience, non de tempérament. D'autres supposent que ce nom était destiné à caractériser l'abondance de son éloquence, et si l'on me passe cette expression tout à fait moderne, la large envergure de son vol d'écrivain et de penseur [3]; en ce cas l'honneur de cette qualification ne lui aurait été décerné qu'assez tard, car chez l'adolescent le mieux doué ces admirables qualités ne sont et ne peuvent être qu'une espérance; ainsi le successeur d'Aristote s'appela sans doute longtemps Tyrtame avant de s'entendre saluer de l'épithète de Théophraste, c'est-à-dire « parleur divin ». Des conjectures plus ou moins plausibles, voilà donc à quoi nous sommes réduits en cette matière, et la divergence des traditions ferait même

1. Nous voyons par le lexique d'Hézychius que le mot faisait partie de la langue commune. On y lit en effet : Πλάτων · χαλκωμάτιόν τι, ᾧ τὸν ὀρὸν ἀντλοῦσιν, ὅτε γάλα συμπήσσουσιν.

2. Cf. Sénèque, *Lettre* 58 : « Nomen illi latitudo pectoris fecerat. »

3. Olympiodore et l'anonyme rapportent, sans se prononcer, l'une et l'autre tradition. Voici le texte de ce dernier : Αὐτὸς δ' ἐκαλεῖτο Ἀριστόκλης, εἰς ὄνομα τοῦ ἑαυτοῦ πάππου · μετεκλήθη δὲ Πλάτων ἢ διὰ τὸ πλατὺ τοῦ στέρνου, ἢ διὰ τὸ εὐρὺ τοῦ μετώπου ἢ, ὅπερ καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν, διὰ τὸ πλατὺ καὶ ἀναπεπτάμενον τῆς φράσεως. — Stésichore, d'abord appelé Tisias, nous offre un autre exemple remarquable de la substitution définitive d'une épithète au nom patronymique.

croire que nous avons simplement affaire à des inventions de biographes. On sait que chez les Latins le *cognomen* ou l'*agnomen* s'ajoutait d'ordinaire purement et simplement au nom de famille, sans exclure ce dernier : ainsi Fabius Pictor, Licinius Macer; le grec, au moins à l'époque classique, ne paraît pas s'être prêté à cette juxtaposition.

Avant de pousser plus loin notre travail, qu'il nous soit permis de placer ici une remarque qui n'est pas sans intérêt.

Pour nous modernes, qui voyons tout en savants plutôt qu'en poètes, le chêne est déjà tout entier dans le gland, l'arbre s'explique par le rejeton d'où il est sorti. C'est ainsi que l'enfance et la jeunesse de nos grands hommes non seulement n'échappent pas à notre curiosité, mais semblent même avoir pour elle un attrait particulier. A peine un biographe est-il entré en matière qu'il rencontre sur ses pas ou se forge à plaisir quantité de problèmes devant lesquels, de très bonne foi, il se croit tenu de s'arrêter. Généalogie, naissance, milieu social, parents et amis, jeux d'enfance, instruction, éducation première, occupations préférées, goûts naturels, aptitudes spéciales, tout cela nous intéresse et nous captive : nous ne consentons à aller plus loin qu'après avoir parcouru en tous sens, jusqu'à l'épuiser, ce vaste ensemble de préliminaires. Parmi tant de questions il y en a d'obscures, de mal définies? les documents nécessaires font défaut? Nous ne nous décourageons pas : l'observation et l'induction, l'analogie et l'hypothèse aideront à suppléer au silence de l'histoire. Et comme nous ne faisons grâce d'aucune réflexion à nos lecteurs, ce qui méritait une ligne devient la matière d'une page, la page tourne insensiblement au chapitre, et le chapitre se subdivisera, s'il le faut, pour atteindre aux proportions d'un petit volume. Les anciens, plus avisés ou moins généreux, passent sur ce noviciat préparatoire avec une rapidité qui nous étonne; il leur tarde de voir leur héros en scène, alors qu'il est parvenu à l'époque féconde de sa maturité : tout ce qui précède, ils l'ignorent et ne font aucun cas de le savoir. Sauf de rares exceptions, ils ne vont guère au delà d'une indication laconique sur la patrie et la famille

d'où descend le personnage dont ils ont entrepris de raconter la vie; quand il y a des raisons sérieuses, ils ajoutent le nom du maître ou des maîtres à l'école desquels il s'est formé. Toutes les autres influences qui ont pu déterminer sa carrière ou décider de sa vie, ils les passent sous silence, et en cela ils se conforment à la pratique commune.

Tout auteur contemporain qui croit devoir au public ses *Confessions* parle avec une prédilection marquée de ses jeunes années : chez les anciens il en est autrement ; on dirait qu'à leurs yeux l'homme jusqu'à quinze ans appartient à sa famille, jusqu'à trente à ses maîtres et à ses amis [1].

Ne soyons donc pas surpris si l'antiquité ne nous a transmis sur les premières années de Platon que des notices fort incomplètes, et dans lesquelles la fiction entre pour une large part. C'est qu'en effet Platon, lui aussi, comme Pythagore auparavant, comme Alexandre plus tard, a eu sa légende, légende pleine d'étranges fantaisies. De même que pour rendre hommage à l'étendue de son génie, on lui fera parcourir les contrées les plus lointaines, on le mettra en rapport immédiat ou éloigné avec toutes les célébrités du temps, de même, afin de mieux justifier son surnom de *divin*, on prêta un caractère merveilleux à sa naissance et à sa première éducation. Il faut en accuser beaucoup moins l'imagination populaire (notons en effet

1. Je lis dans les *Poètes latins de la décadence*, par D. Nisard (I, p. 345) : « A peine trouve-t-on çà et là chez les poètes anciens quelques traces des souvenirs de la première jeunesse : encore ces souvenirs se rattachent-ils toujours à un ordre de pensées viriles et philosophiques. Quelle est la principale raison de cette différence? C'est que la vie pour les anciens ne commençait que du jour où elle devenait publique. »

1. Cf. Plutarque, *Quæst. Conv.*, VIII, 1 :

Ἄξιόν ἐστιν περὶ Πλάτωνος ᾄδειν καὶ λέγειν τὸ
...... οὐδὲ ἐώκει
ἀνδρός γε θνητοῦ παῖς ἔμμεναι, ἀλλὰ θεοῖο.

et Apulée : « Sunt qui Platonem augustiori prosatu conceptum dicunt, quum quædam Apollinis figuratio Perictionæ se miscuisset. » Je n'ai pas à discuter ici l'interprétation injurieuse donnée par Brucker et Combes-Dounous à ce qu'ils considéraient comme une plate ineptie. — Saint Jérôme (*adv. Jovin.*, I) cite à son tour cette tradition : « Nec sapientiæ principem ferunt nisi de partu virginis editum. »

qu'il s'agit d'un métaphysicien) que l'espèce de culte dont Platon fut l'objet dans les siècles suivants. Observons toutefois combien ici encore le génie grec a été heureusement inspiré : le dieu de l'enthousiasme poétique, de l'harmonie, de la pureté morale, celui-là même qui avait déclaré Socrate le plus sage des Grecs, méritait bien de présider aux destinées d'un philosophe tel que Platon. C'est Apollon qui l'a engendré [1] : Platon vient au monde et il le quittera le jour même où l'on fête ce dieu : après sa naissance, pendant que ses parents offrent un sacrifice à Apollon sur l'Hymette, des abeilles viennent déposer leur miel sur ses lèvres [2]. Dans la suite certaines épitaphes le désigneront comme fils d'Apollon.

Une autre tradition bien différente, quoique non moins singulière, nous le représente, au mépris de toutes les vraisemblances, comme aux prises dans sa jeunesse avec les privations de la pauvreté [3]. Ici encore il s'agissait d'honorer sa mémoire, à une époque où le détachement des biens terrestres faisait partie intégrante de la dignité du philosophe. Les témoignages contraires sont nombreux. Sa famille appartenait à l'aristocratie athénienne, dont les révolutions populaires avaient amoindri l'influence, non détruit les richesses. Platon lui-même se donne dans l'*Apologie de Socrate* comme une caution solvable : ses voyages, le prix élevé auquel il paya, dit-on, certains traités pythagoriciens, sa manière de vivre et enfin son testament prouvent qu'il disposait d'une assez notable fortune, et ces diverses considérations ne sont pas seules à faire croire qu'il

1. C'est sous la même image gracieuse, empruntée à un vers célèbre d'Homère (*Iliade*, I, 249) que la légende traduit l'accueil enthousiaste fait aux poésies inspirées de Pindare (Elien, XII, 45). — Cf. Valère Maxime (I, 6) : « Apes Platonis solidæ et æternæ felicitatis indices extiterunt, dormientis in cunis parvuli labellis mel inserendo. Qua re audita, prodigiorum interpretes singularem eloquii suavitatem ore ejus emanaturam dixerunt. » La même réflexion se lit déjà dans Cicéron (*De divin.*, I, 78).

2. Aulu-Gelle, III, 17, — Apulée, 4, — Plutarque, *Solon*, 2, — Elien, III, 27, — Suidas, etc.

3. 58 B, ἐγγυητὴς ἀξιόχρεως. Diogène Laërce nous dit (III, 3 : ἐχορήγησεν Ἀθήνησιν) que Platon fut *chorège* : or les riches seuls pouvaient supporter les frais d'une chorégie. Cf. Plut., *Dion*, 17, *Aristide*, 1.

jouissait largement de ces avantages extérieurs, que son successeur Aristote plaçait au nombre des éléments nécessaires de la μεγαλοψυχία.

On aimerait pouvoir décrire avec quelque précision la physionomie et l'attitude extérieure du philosophe : mais sur ce point les textes anciens ne nous apportent que des indications éparses et de peu de valeur. Diogène Laërce nous a conservé sans doute deux vers d'un contemporain [1], mais il s'agit d'un poète comique très porté à railler maîtres et leçons chaque fois qu'il parle de l'Académie. Les monuments iconographiques nous laissent dans le même embarras. Avant Alexandre les bustes et portraits d'après nature des Grecs même les plus éminents ne sont que des exceptions : la démocratie athénienne souffrait difficilement cet honneur rendu à de simples particuliers. Plus tard les mœurs changèrent, et les statues des grands hommes devinrent l'ornement préféré des portiques publics et des bibliothèques privées [2]. Mais qui dirigeait alors le ciseau de l'artiste? une tradition nécessairement vague et incomplète, qui dans les détails tout au moins laissait une large place à l'inspiration personnelle [3].

Dans nos musées modernes plus d'un buste portant le nom de Platon attire l'attention des visiteurs et a même provoqué des exclamations admiratives qu'on voudrait savoir mieux justifiées. Au premier rang se place une tête de bronze placée dans

1. III, 25. C'est un fragment d'Amphis :

Ὦ Πλάτων,
ὡς οὐδὲν ᾖσθα πλὴν σκυθρωπάζειν μόνον,
ὥσπερ κοχλίας σεμνῶς ἐπηρκὼς τὰς ὀφρῦς.

Le mot κοχλίας avait paru suspect à M. Helbig : M. S. Reinach a tenté, non sans succès, de le défendre. Cf. Sextus Empiricus, *adv. Math.* I, 258.

2. Précisément en ce qui concerne Platon, Olympiodore affirme que ses images étaient partout répandues, πανταχοῦ ἀνακείμεναι. Le philosophe n'avait cependant pas joui du même honneur qu'Aristote, dont la statue, dès son vivant, avait été érigée à Delphes par Philippe de Macédoine en même temps que celles des princes de la famille royale.

3. On lit à ce sujet chez Pline l'Ancien (XXV, 2) cette phrase remarquable : « Quin imo etiam quæ non sunt, finguntur, pariuntque desideria non traditos vultus. »

la galerie des *Uffizi* à Florence. Est-ce bien celle que Girolamo de Pistoie vendit à Laurent de Médicis au xve siècle et qui provenait, dit-on, des fouilles faites sur l'emplacement même de l'Académie ? Visconti et Schuster l'affirment, d'autres le nient. Le désaccord n'est pas moins grand sur l'authenticité de l'inscription qui l'accompagne : tel la considère comme contemporaine de l'œuvre d'art elle-même, tel veut qu'elle ait été ajoutée subrepticement plus tard [1]. Schuster cite comme reproduisant le même profil une statuette de marbre, autrefois à Rome, maintenant en Angleterre, laquelle d'après les gravures qu'on en possède présenterait une grande analogie avec les statues assises de Ménandre et de Posidippe au Vatican. La tête est légèrement inclinée, dans l'attitude d'un homme qui prête l'oreille à une objection. Le personnage qui tient un rouleau à la main, pourrait bien être Platon le comique, et non le philosophe : la chevelure est abondante ,ce qui le différencie du Platon de Florence dont la tête est celle d'un homme au seuil de la vieillesse. Quoi qu'il en soit, voici en quels termes ce dernier buste est décrit par un des platoniciens les plus convaincus de ce siècle, Victor Cousin [2] :

« Platon revit tout entier dans ce marbre, de demi-mesure. Est-ce une copie réduite de la figure de la statue de bronze de Silanion [3] qui était placée dans l'Académie ? N'était la bandelette sacrée qui ceint la tête du divin personnage, on pourrait considérer ce petit marbre comme un portrait fait sur l'original, tant il est simple, aisé, naturel. L'ensemble de ces traits nobles

1. Le style de la sculpture, écrit M. S. Reinach, appartient à l'époque impériale, c'est-à-dire à un temps où le π majuscule à branches inégales de l'inscription avait cessé d'être en usage. Mais qui nous dit que statue et inscription ne sont pas la copie d'une œuvre antérieure?

2. Un moulage de cette tête célèbre lui avait été envoyé par le grand-duc de Toscane, et se voit encore dans sa bibliothèque à la Sorbonne, à côté d'un petit buste de caractère assez antique qui lui avait été également offert en hommage par des amis d'Italie. Le piédestal tout moderne porte au-dessous du mot ΠΛΑΤΩΝ, la devise suivante: Ὁ κατανοῶν ἐχέτω μέ.

3. Silanion, qui florissait vers l'an 325, l'avait faite sur l'ordre du Perse Mithridate et peut-être est-ce pour plaire à ce dernier qu'il a prêté au philosophe une coiffure à l'orientale.

et réguliers respire le sentiment de la proportion et de l'harmonie. Ce vaste front est bien le siège d'une vaste pensée ; les yeux un peu saillants et la bouche légèrement entr'ouverte indiquent l'enthousiasme, tandis que sur les mêmes lèvres repose un sourire fin et bienveillant. Cette large poitrine nous rappelle celle de Gœthe. »

Une autre reproduction supposée du grand philosophe a inspiré à M. Gebhart des réflexions presque semblables : « Le buste de Platon est au Vatican dans le cabinet de Méléagre. Il a le front droit et haut, les arcades sourcilières légèrement prononcées : les yeux, autour desquels on ne remarque aucun de ces plis délicats, signes des émotions intérieures, ont un regard assuré et immobile. Les joues unies, la bouche presque close et qui ne sourit pas, puis la chevelure qui retombe des deux côtés de la tête, et la barbe qui descend sur la poitrine, sans que rien ne trouble leur parfaite régularité, tout en un mot indique que chez le philosophe la sensibilité est endormie et que seule l'intelligence veille... Il contemple d'ailleurs plutôt qu'il ne raisonne : c'est Platon poète, le Platon du *Phèdre* et du *Banquet* oubliant la terre et songeant au ciel. »

M. Gebhart retrouve les mêmes caractères, mais avec un degré de plus de grandeur et de majesté dans le fort beau buste de bronze découvert à Herculanum le 18 avril 1759, et dont s'est enrichi le musée de Naples : « La tête par un mouvement admirable, s'incline en avant[1] : il plonge plus profondément dans les rêveries métaphysiques, il va pouvoir écrire les discussions subtiles du *Phédon*. » Veut-on maintenant entendre l'abbé Perreyve, cette âme jeune et enthousiaste, profondément éprise de la beauté philosophique : « Arrivé devant ce buste, j'ai été saisi d'admiration. J'ai longtemps contemplé ces traits sublimes. Quelle âme ! quelle vie immatérielle ! la force et la clarté de l'intelligence s'y reflètent comme en un miroir. La tête est légèrement inclinée comme celle d'un homme qui sort d'un rêve

1. Plutarque parle (*De aud. poet.*, 28 B) de gens qui prenaient plaisir à copier τὴν Πλάτωνος κυρτότητα.

et écoute ses souvenirs. Je ne puis croire que l'artiste n'ait pas pensé en ce moment au divin système de la réminiscence. Il y a sur ce front une pureté qui rayonne, un effort calme qui dénote la richesse de l'âme[1]. » Etrange ironie ! dans cette statue un juge de quelque autorité, Visconti, a cru reconnaître une figure de Bacchus triomphateur, ou comme s'expriment d'ordinaire les archéologues, du Bacchus indien. Pareille confusion n'est pas d'ailleurs sans tourner à l'honneur de Platon.

La question en était là, comme on peut s'en convaincre en parcourant la brochure si intéressante de Schuster[2], lorsqu'un élément nouveau fut jeté dans la discussion. En 1881, M. S. Reinach avait acheté à Smyrne une tête en marbre d'époque romaine, qui vint prendre place dans les collections du Louvre où elle était menacée de passer inaperçue, lorsqu'en 1886 l'attention du jeune érudit se trouva attirée au Musée de Berlin par une tête d'apparence à peu près semblable[3], avec un socle portant l'inscription : ΠΛΑΤΩΝ, laquelle, à en juger par la forme des lettres, n'est pas antérieure au siècle des Antonins. D'autre part, il existe au Vatican un buste analogue inscrit au nom de Zénon. Le cas est donc singulièrement embarrassant, mais MM. Helbig et Reinach[4] l'ont tranché tous deux en faveur de Platon. Ce dernier prétend même que pour retrouver la vraie physionomie du philosophe, avec sa sévérité et sa rudesse naturelles[5], c'est le buste de Smyrne qu'on doit avant tout considérer, le premier d'ailleurs et jusqu'ici le seul portrait de Platon incontestablement de provenance hellénique. La tête que l'on voit au Vatican, de proportions plus sveltes, est en même temps plus délicatement travaillée.

1. Ampère éprouve un égal ravissement en face de ce buste « sur le front duquel rayonne une si majestueuse sérénité, et dont le regard semble plonger de si haut dans de si profonds abîmes. »
2. *Ueber die erhaltenen Portraits der griechischen Philosophen* (1880).
3. Elle faisait partie précédemment de la collection Castellani.
4. Le premier de ces érudits a publié son travail dans le *Jahrbuch des deutschen archæologischen Instituts* (1886), le second dans l'*American Journal of Archeology* (IV, 1).
5. Voir le texte d'Amphis cité plus haut.

Sollicités par ces rapprochements, les archéologues se sont mis en campagne pour les multiplier et dès maintenant on compte jusqu'à huit répliques dérivant d'un même original. Ce chiffre élevé tendrait à prouver, d'après M. Reinach, qu'il existait dans l'antiquité une statue de Platon, datant de son époque, celle de Silanion peut-être, et d'après laquelle toutes les autres, dans la suite, furent modelées à peu près exclusivement. Mais la contradiction ne pouvait manquer de se produire et tout récemment M. Ravaisson a fait remarquer que ce type, d'expression plutôt vulgaire, où les tempes sont recouvertes par la chevelure, où le visage se rétrécit au lieu de s'élargir en remontant vers le haut de la tête, ne répond qu'assez mal à l'extérieur tout aristocratique, à l'imposante prestance et au large front que les anciens sont à peu près unanimes à attribuer à Platon [1]. De telle sorte qu'avec M. Heydemann nous devrions renoncer à posséder une seule représentation vraiment authentique de l'illustre Athénien.

Heureusement ses écrits sont là pour nous donner de son caractère et de toute sa personne la plus heureuse image : ce qui n'empêche pas d'attacher un véritable intérêt au témoignage d'Apulée, invoquant l'autorité de Speusippe pour attester à la fois l'heureux naturel et la brillante éducation du futur philosophe : « Nam Speusippus et pueri ejus acre in percipiendo ingenium et admirandæ verecundiæ indolem laudat et pubescentis primitias labore atque amore studendi imbutas refert et in viro harum incrementa virtutum et ceterarum convenisse testatur. »

A cet éloge j'ajouterai un dernier détail. Platon, nous dit Diogène Laërce [2], avait la voix faible. Cette circonstance n'aurait-

1. La tradition antique se résume tout entière dans ces mots d'Epictète (*Diss.* I, 8, 13) : Καλὸς ἦν Πλάτων καὶ ἰσχυρός, ainsi commentés au XVIe siècle par Le Masle dans des vers fort naïfs :

> Joint qu'il était robuste et d'un corsage
> Plaisant et beau, si bien que de son âge
> L'on n'eust sceu voir un subiect plus divin
> Qu'estoit l'obiect aggréable et divin
> De sa personne...

2. III, 7 : ἰσχνόφωνος ἦν.

elle pas contribué à décider de sa carrière, comme de celle d'Isocrate ? Impuissant à dominer par la parole le tumulte des assemblées populaires, il dut trouver d'autant plus de charme à instruire dans l'enceinte d'une école ou sous les ombrages d'un gymnase un groupe plus ou moins nombreux de disciples attentifs.

2. ÉDUCATION DE PLATON

Quels furent les premiers maîtres de Platon ? La tradition cite Denis [1], qui lui enseigna la lecture et l'écriture, Dracon, élève du célèbre Damon, la musique, et Ariston d'Argos, la gymnastique. S'il s'agissait d'un moderne, on ne manquerait pas de nommer le collège où il a grandi : chose surprenante, l'Athènes de Périclès ne paraît pas avoir possédé d'institution officielle ou privée qui répondît à notre enseignement secondaire. On ne soupçonnait pas alors l'importance décisive que nos mœurs et les habitudes de la vie moderne ont donnée à cette période de l'éducation. L'éphébie, à supposer qu'elle existât dans cette époque telle que nous la voyons fleurir plus tard, ouvrait ses rangs à des jeunes hommes, non à des enfants : au reste cette sorte de noviciat politique, militaire et religieux visait beaucoup moins à la culture de l'intelligence qu'à la formation du soldat et du citoyen : si l'antiquité hellénique a eu ses Rousseau et ses *Emile*, elle n'a pas eu de Rollin. Une fois en possession des premiers éléments, l'enfant se développait librement dans la société de ses égaux et dans le commerce du monde : loin d'éveiller en lui des ambitions prématurées, les anciens, même pour le choix d'une carrière, s'en remettaient volontiers à l'initiative individuelle ou à un heureux concours de circonstances : la vocation de Thucydide fut décidée par le succès d'une lecture d'Hérodote, celle de Démosthène

1. « Doctorem habuit in prima literatura Dionysium » (Apulée). Peut-être cette assertion n'a-t-elle d'autre origine que le rôle honorable assigné à un grammairien de ce nom dans le dialogue apocryphe les *Antérastes*, rôle que le biographe anonyme interprète comme un témoignage de reconnaissance.

par un triomphe oratoire de Callistrate. Or il arrive d'ordinaire que plus une résolution est spontanée, plus elle est personnelle et plus on met de courage à y persévérer.

Le biographe anonyme[1] veut que Platon ait remporté aux jeux publics une double couronne, à Olympie et à Némée. On peut admettre que le philosophe n'a pas partagé l'amer dédain d'Euripide pour les athlètes[2]; mais ses goûts naturels devaient le porter de préférence vers un autre théâtre. Je ne parle ni de la peinture, à laquelle il semble néanmoins avoir consacré une certaine étude[3], ni de la géométrie ou des autres sciences exactes dans lesquelles il se plongea, dit-on[4], avec passion, au point de ne le céder plus tard à aucun des savants les plus renommés de son temps.

Faut-il rappeler ici que les trente dernières années du ve siècle avant notre ère ont vu la poésie, comme tous les beaux-arts, atteindre à Athènes son plus haut degré de popularité et de perfection? La passion des vers était générale, et si j'en crois Aristophane[5], la capitale de l'Attique devait offrir une singulière ressemblance avec la Rome d'Auguste:

1. Ch. 10. — Cf. Servius *ad Æneid.* VI, 608, — Olympiodore, ch. 2, — Cyrille, *adv. Jul.*, VI, 208. Avant d'avoir connu Socrate, Platon était bien jeune pour descendre dans la lice : plus tard il apporta à la philosophie une âme trop enthousiaste pour se livrer aux exercices corporels avec l'ardeur d'un athlète.

2. Certaines phrases de la *République* (III, 404 A) trahissent cependant pour les gens de ce métier moins d'estime que de répulsion.

3. C'est ce qu'on peut inférer avec Olympiodore de certains développements du *Timée*. « In tractanda philosophia ea studia recolit Plato quibus fuerat juvenis deditus. Ita enim memoriæ traditum est, ut Socratem sculpturam, sic picturam Platonem in adolescentia attigisse. » (M. Bertrand, *De pictura et sculptura apud veteres rhetores*, 1881). On pourrait ajouter avec M. P. Girard (*L'éducation athénienne*, p. 223) que la vive imagination du philosophe, la poésie de sa pensée et de son style sont comme un reflet de cette passion lointaine qui l'avait attiré vers le dessin et les couleurs.

4. « Plato in geometria, musica, astris et numeris se contrivit. » (Cicéron, *de Finibus*, I).

5. *Grenouilles*, v. 89:

Οὔκουν ἕτερ' ἔστ' ἐνταῦθα μειρακύλλια
τραγῳδίας ποιοῦντα πλεῖν ἢ μύρια,
Εὐριπίδου πλεῖν ἢ σταδίῳ λαλίστερα; κ.τ.λ.

Cf. *Oiseaux*, 1444.

Puerique patresque severi
Fronde comas vincti cœnant et carmina dictant.
Scribimus indocti doctique poemata passim.

Pourquoi Platon, doué d'une imagination si riche et si brillante, eût-il lutté contre l'entraînement universel? lui qui plus tard devait porter la poésie jusque dans la métaphysique, comment n'eût-il pas été disciple des Muses avant de se faire l'élève de Socrate? Ainsi que tous les jeunes Athéniens, il s'était familiarisé par ses premières études avec les règles de la musique comme avec les chefs-d'œuvre de la Grèce littéraire, et celui qui devait plus tard, non sans regret, bannir les poètes de sa république, sans en excepter Homère lui-même, ne s'est pas fait faute dans sa jeunesse de les lire et de les admirer. A défaut de tout autre témoignage[1], la lecture de ses dialogues ne laisserait sur ce point aucun doute: Homère et Hésiode, Théognis et Tyrtée, Pindare et Eschyle, Sophocle et Euripide sont cités tour à tour, le plus souvent il est vrai de mémoire, et non avec cette précision rigoureuse que comportent nos habitudes modernes.

Et voyez quelle souplesse de style et d'inspiration! Epique, lyrique, tragique, comique, Platon est tout cela dans ses écrits. Un siècle plus tôt la philosophie aurait laissé entièrement Platon à la Muse. Mais qu'il ait eu une préférence marquée pour la tragédie, qu'il ait même composé le canevas de quelques drames, on le comprend sans peine. De tous les genres de poésie, n'était-ce pas, depuis Euripide surtout, le plus philosophique, et les tragiques n'avaient-il pas mérité le titre de « précepteurs de la Grèce » ? Elien rapporte[2] que Platon avait achevé une tétralogie destinée au concours solennel des Dionysiaques, et

1. Voir Diogène Laërce, III, 18, Valère-Maxime, VIII, 7. Parmi les œuvres dont Platon aurait fait une étude particulière, on cite volontiers les *mimes* de Sophron et les comédies d'Aristophane : aux uns il aurait demandé le talent de mise en scène que l'on admire au début de ses plus charmants écrits : aux autres, cette ironie à la fois discrète et mordante, dont il use à l'endroit des sophistes. Mais peut-être ne faut-il voir dans ces assertions que le désir secret de diminuer le mérite de ses dialogues.

2. II, 30. D'après une autre version, conservée par Eustathe, ce seraient des fragments d'épopée que Platon aurait jetés au feu avec mépris, après les avoir rapprochés des chefs-d'œuvre homériques.

même distribué déjà les rôles aux divers acteurs, lorsqu'il fut tout à coup captivé « par la sirène de Socrate », au point non seulement de se retirer du concours, mais d'abandonner pour toujours la poésie. L'anecdote n'est pas prouvée, mais elle n'a rien en soi d'invraisemblable, et on peut interpréter comme un souvenir personnel, aveu plus ou moins explicite d'une ancienne faiblesse, ces lignes de la *République* : « N'imiterons-nous pas la conduite des amants qui se font violence pour s'arracher à leur passion, après qu'ils en ont reconnu le danger? Par un effet de l'amour que nous avons conçu pour la poésie dès l'enfance, et qu'on nous a inspiré dans cette noble civilisation où nous avons été élevés, nous souhaiterons qu'elle nous apparaisse comme la plus sûre auxiliaire de la vertu et de la vérité ; mais tant qu'elle n'aura rien de solide à alléguer pour sa défense, nous l'écouterons en nous prémunissant contre ses enchantements, et nous prendrons garde de retomber dans la passion que nous avons ressentie pour elle étant jeunes, et dont le commun des hommes n'est pas guéri[1]. » A en croire certains témoignages, le mécontentement que la poésie avait donné à Platon quand il entra dans le monde fut ce qui le porta dans la suite à se déchaîner contre elle : en quoi, écrivait Dacier, il se conduisit comme ces amants qui parlent mal des belles personnes dont ils n'ont pu se faire aimer.

Il est clair d'ailleurs que si le futur disciple de Socrate renonce aux mètres et aux formes poétiques, malgré tout il ne dira point adieu à la poésie[2]. Que de fois dans ses écrits l'élan de son imagination lui fait-il oublier les sévères résolutions du philosophe? Qui oserait dire que ces premiers travaux, stériles en apparence, n'ont pas dans une large mesure préparé et servi son avenir? et serait-on mal venu à prétendre retrouver les aptitudes poétiques de l'enfant dans les ouvrages dus aux méditations prolongées de l'homme mûr, alors que tant de fois

1. *République*, X, 608 A : εὐλαβούμενοι πάλιν ἐμπεσεῖν εἰς τὸν παιδικόν τε καὶ τὸν τῶν πολλῶν ἔρωτα.
2. Le biographe anonyme dit de Platon devenu chef d'école : Πρὸ τοῦ διδασκαλείου τέμενος καθιέρωσε ταῖς Μούσαις.

les dialogues platoniciens ont été comparés à des drames, et que leur auteur dans les *Lois*[1] se proclame lui-même l'inventeur « d'une tragédie en possession d'une beauté et d'une noblesse supérieures » ?

Mais que penser des épigrammes et des vers érotiques qui nous ont été transmis sous le nom de Platon, en même temps que certains fragments épiques conservés dans l'*Anthologie*[2] ? La mission élevée que le philosophe ne cesse d'assigner à la poésie rend ces jeux d'esprit douteux, presque suspects[3]. Les épigrammes relatives à Agathias, à Phèdre et à Xanthippe font croire à une confusion entre le rôle de l'élève et celui de son maître Socrate : peut-être aussi a-t-on mis au compte du philosophe des vers isolés de son homonyme le poète comique ; enfin qui ignore la facilité avec laquelle l'antiquité prête à ses plus grands hommes des vers, des bons mots, des discours même dont ils n'ont jamais eu l'idée[4] ?

Jusqu'ici nous avons vu Platon chercher sa voie : où et comment doit-il la trouver? Par sa naissance, par sa condition, comme par ses talents et son mérite, il était appelé à occuper de bonne heure la scène politique : d'où vient qu'il ait résisté à cette ambition, d'ordinaire si impérieuse? Libre à lui de suivre à son gré l'exemple du superbe Alcibiade ou du patriote Lysias, de se faire publiciste à la façon d'Isocrate ou orateur et chef de parti sur les traces d'Andocide et d'Antiphon : comment et pourquoi a-t-il limité son horizon à l'école de Socrate d'abord, et plus tard à l'enceinte paisible de l'Académie ?

1. VII, 817 B : ἡμεῖς ἐσμὲν τραγῳδίας αὐτοὶ ποιηταὶ κατὰ δύναμιν ὅτι καλλίστης ἅμα καὶ ἀρίστης..
2. Voir Aulu-Gelle, XIX, 11, Athénée, XIII, 589, Diogène Laërce, III, 29. On lit dans Apulée, *Apologie de la magie*, c. 13 : « Platonis nulla carmina extant, nisi amoris elegia : nam cetera omnia, credo, quia tam lepida non erant, igni deussit. » Le texte d'Aulu-Gelle laisse tout au moins percer un doute : « Neque adeo pauci sunt scriptores veteres, qui versus eos Platonis esse philosophi affirmant. »
3. Sauf Grote, les critiques les plus autorisés s'accordent à les rejeter. La question a été étudiée spécialement par Wernicke, dans sa dissertation : *De epigrammatis quæ vulgo Platoni ascribuntur*, Thorn, 1824.
4. Voir notamment en ce qui touche Aristote, Eusèbe, *Prépar. évang.* XV, 2.

Pour donner à cette question une réponse complète, il faudrait introduire ici un chapitre entier d'histoire: bornons-nous à quelques réflexions.

A l'heure où Platon entrait dans la vie, la civilisation hellénique brillait, nous l'avons vu, d'une splendeur sans égale. Vainement la jalousie de Sparte mettant à profit les fautes de la politique athénienne avait soulevé contre sa rivale une coalition redoutable: Athènes pouvait se croire et se croyait assez forte pour tenir tête à l'orage. Thucydide nous représente sa patrie au lendemain d'épreuves cruelles, pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse, comme un poste militaire où chacun s'agite et lutte pour soutenir l'honneur de la cité. Vainement aussi les désastres militaires et les ravages de la peste menacent de tarir les sources de la prospérité nationale: durant cette période de luttes sanglantes, le génie des arts ne perd rien de son étonnante fécondité. Alors paraissent le *Philoctète* et l'*Œdipe* de Sophocle, l'*Hécube* et l'*Iphigénie* d'Euripide: alors s'achèvent les Propylées et l'Odéon, alors s'élève le gracieux temple d'Erechthée.

Mais des peuples comme des hommes illustres on peut dire avec Corneille:

> Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

C'était le midi d'un beau jour: six siècles l'avaient préparé, un seul suffira à en amener le déclin. L'édifice social construit par Périclès avait perdu en solidité ce qu'il avait gagné en éclat: les premiers coups une fois portés à l'antique constitution, le char de l'Etat, suivant une expression d'Ampère, se trouva lancé dans une carrière où il devait fournir une course brillante et rapide, et se briser dans son triomphe. Ne parlons ici ni de l'expédition de Sicile, entreprise au milieu de l'allégresse universelle et aboutissant à un immense désastre, ni des événements malheureux qui livrèrent un jour à la vengeance de Sparte sa fière rivale. D'autres maux étaient plus difficiles à réparer. C'est qu'en effet dès que les rênes du pouvoir tombèrent des mains mourantes de Périclès, Athènes, sans chef reconnu, sans programme politique, devint la proie des rhéteurs, des factions et des démagogues; époque troublée et confuse où tout flotte au hasard entre des conspirations oligarchiques et des séditions populaires, où le gouvernement passe d'une main à l'autre au gré des circonstances les plus futiles.

Ajoutons que Platon, attaché par sa famille et par toutes ses aspirations au parti aristocratique, voyait ce parti, deux fois frappé par Périclès dans la personne de Cimon et dans celle de Thucydide l'ancien, se discréditer chaque jour davantage aux yeux de l'opinion. Peu de temps avant le retour triomphal d'Alcibiade, les Quatre Cents avaient été portés au pouvoir: mais leurs excès, digne prélude de ceux des Trente, les firent déposer au bout de quatre mois. Redevenu maître et désormais sourd aux esprits trop fiers pour le flatter, le peuple se montra tour à tour le plus mobile des despotes et le moins scrupuleux des juges. S'il faut en croire la VIIe lettre, Platon aurait salué d'abord avec quelque satisfaction l'avénement des Trente comme une barrière opposée aux excès de la démocratie; mais d'éclatants abus de pouvoir ne tardèrent pas à lui apprendre que sous d'autres noms c'était encore le régime de l'arbitraire. En même temps s'affaiblissaient les antiques traditions, et avec elles les mœurs publiques. Quand s'est produit dans une grande cité un brusque accroissement de richesse, l'envahissement de la corruption est proche.

Plus tard Platon devenu philosophe sonda les causes secrètes du mal, et dans le concert d'éloges dont les historiens comblaient à l'envi Périclès, il n'hésita pas à jeter une note discordante: sans méconnaître le talent et surtout l'éducation philosophique qui éleva ce grand homme si fort au-dessus des politiques vulgaires, c'est lui qu'il accuse d'avoir rendu les Athéniens efféminés, disputeurs et avides[1]. Moins explicable est l'indifférence au moins apparente qu'il affecte dans ses écrits, à l'imitation de Thucydide, envers les créations artistiques des

1. *Gorgias*, 515 E et *Phèdre*, 270. Le jugement d'Aristote est moins éloigné qu'on ne le croit de celui de Platon (*Politique*, II, 9, 3). La postérité, fascinée par la gloire, s'est montrée plus enthousiaste.

Phidias et des Polygnote, des Ictinus et des Mnésiclès[1] : il y avait là une beauté, une grandeur morale bien faites pour attirer et séduire le futur auteur du *Phèdre* et du *Banquet*.

Quoi qu'il en soit, on pressent maintenant pourquoi, tout en suivant les événements d'un œil attentif[2], Platon qui n'avait pas l'âme vigoureusement trempée d'un Démosthène s'est détourné d'une arène où la lutte, presque toujours sans gloire, n'était jamais sans péril[3]. Il serait injuste de s'en prendre à Socrate qui loin de transformer ses élèves en disputeurs abstraits, semblables au Strepsiade des *Nuées*, rêvait de former une jeunesse capable d'apporter au maniement des affaires publiques autant de lumières que de vertus[4].

Platon abdique l'honneur de défendre et de relever Athènes : je le regrette pour sa patrie. Il aura celui d'instruire et de passionner à travers les siècles d'innombrables générations : ce sera tout profit pour la postérité.

Maintenant, comment se décida sa vocation philosophique ? à quelles influences a-t-elle obéi ? quelles en furent les phases les plus saillantes ?

Remarquons ici une fois de plus combien le génie de Platon fut heureusement servi par les circonstances. C'est précisément pendant sa jeunesse qu'Athènes devient le véritable centre de

1. De ces quatre artistes, les deux premiers ne sont cités qu'en passant dans les dialogues, les deux derniers n'y sont même pas nommés.

2. On en a la preuve dans les frappantes et profondes analyses du VIIIe livre de la *République*.

3. C'est un sujet de controverse entre les biographes anciens et modernes de Platon que la question de savoir s'il a porté les armes. Les uns l'affirment en alléguant que Athènes, pendant les dix dernières années du v[e] siècle, a couru d'assez redoutables dangers pour avoir dû ordonner l'enrôlement de toute la jeunesse. Les autres le nient, en invoquant soit des textes positifs (Elien, III, 24, Lucien, *Parasite*, 43), soit l'erreur manifeste de ceux qui le font combattre en même temps que Socrate, de quarante ans plus âgé, aux batailles de Tanagre et de Délium, ou sous les murs de Corinthe en 392. Le débat nous paraît trop stérile pour qu'il soit opportun de nous y arrêter davantage.

4. Qu'on relise notamment dans les *Mémoires de Socrate* (III, 7) soit la page où Socrate reproche à Charmide son indifférence et son abstention, soit celle où il rappelle à la modestie le jeune Glaucon qui, sans études spéciales et sans expérience, se croyait déjà homme d'Etat.

la sagesse et de la science helléniques. Cette cité où tant d'idées s'échangeaient et se heurtaient librement chaque jour ouvrait ses portes à toute doctrine, à tout homme célèbre avec une facilité peut-être imprudente, en tout cas en complet contraste avec l'esprit étroit et exclusif de Sparte. Ecartons pour un instant la personnalité si vivante, si originale de Socrate. Un spiritualisme encore hésitant y avait été prêché par Anaxagore, justement fier de compter Périclès parmi ses disciples : Empédocle y avait enseigné : la destruction de l'association pythagoricienne en Italie avait contraint Lysis, Simmias et Cébès à demander un asile à la Grèce ; Parménide peut-être, Zénon certainement était venu dans cette même Athènes planter le drapeau de l'éléatisme en face des derniers représentants de l'école ionienne : enfin les sophistes, avides de recueillir des richesses et des applaudissements, avaient fait de cette brillante capitale du monde grec leur quartier général, convaincus que là seulement ils pouvaient trouver un fructueux emploi de leurs multiples talents.

Est-il téméraire dès lors de se représenter le goût de la philosophie aussi répandu au sein des classes éclairées de l'Athènes d'alors qu'il a pu l'être dans notre Paris au XIII[e] siècle à l'âge d'or des anciennes universités ?

Ici se pose d'elle-même la question suivante : De quels philosophes, de quelle école Platon fut-il d'abord l'élève ?

A considérer les fruits étonnants que fit germer en lui l'enseignement de Socrate, à voir le disciple recevant avec avidité les doctrines du maître pour les développer à son tour, on serait tenté de croire qu'il lui apportait une intelligence déjà mûrie par des études et des controverses antérieures. Les premiers penseurs grecs, du moins à en juger par ses dialogues, ne paraissent l'avoir que médiocrement attiré. Il ne nomme nulle part ni Anaximène, ni Anaximandre, ni Diogène d'Apollonie. Il connaît les théories d'Anaxagore, mentionne en passant quelques assertions plus ou moins curieuses d'Empédocle, et place Thalès parmi les hommes que leurs habiles inventions ont rendus célèbres. Mais quels furent en ces matières

ses véritables maîtres ? D'après Aristote [1], un disciple d'Héraclite, Cratyle, aurait été le premier à initier Platon aux problèmes philosophiques. L'assertion est reproduite par Apulée [2], tandis que Diogène Laërce et Olympiodore s'accordent à regarder les rapports des deux philosophes comme postérieurs à la mort de Socrate [3]. Disons tout de suite que dans l'un et l'autre cas le maître n'a pas eu à se féliciter de son succès, car si sur un point déterminé, je veux dire le flux et le reflux perpétuel des choses sensibles, Platon a résolument accepté la théorie d'Héraclite, partout ailleurs il s'est montré son irréconciliable adversaire. Cratyle lui-même est si irrévérencieusement traité dans le dialogue qui porte son nom, il y fait preuve d'une telle opiniâtreté d'une part, et de l'autre d'une telle crédulité que Socher et Ast ont refusé de reconnaître dans ce singulier personnage un des maîtres de Platon.

A Cratyle Diogène Laërce associe Hermogène, un éléate, sans doute pour cet unique motif que ce sont les deux interlocuteurs de Socrate dans le *Cratyle*. Outre que le nom d'Hermogène est tout à fait inconnu dans l'histoire de la philosophie, il faut avouer que les profondes spéculations de Parménide n'eussent trouvé qu'un bien médiocre interprète dans un homme que Platon nous représente flottant incertain entre tous les systèmes et ne s'attachant aux théories de Protagoras que pour les répudier ensuite. Le silence d'Aristote et l'absence de toute trace d'éléatisme dans les dialogues vraiment authen-

1. *Metaphys.*, I, 6, 987 : Ἐκ νέου τε γὰρ συνήθης γενόμενος πρῶτον Κρατύλῳ καὶ ταῖς Ἡρακλειτείοις δόξαις. M. v. Stein écrit à ce propos (II, 49) : « Das aristotelische ἐκ νέου involvirt allerdings persönlichen und selbst vertrauteren Verkehr, dennoch aber nicht mit Nothwendigkeit ein eigentliches und wirksames Schülerverhältniss. »
2. « Et antea quidem Heracliti secta fuerat imbutus ». Röper, confondant l'historien Héraclite avec le philosophe de ce nom, avait, fort à tort, invoqué à l'appui de cette opinion la phrase suivante de Diogène Laërce (III, 5) : Ἐφιλοσόφει τὴν ἀρχὴν..... ὥς φησιν Ἀλέξανδρος ἐν διαδοχαῖς καθ' Ἡράκλειτον.
3. C'est à cette dernière hypothèse qui se sont arrêtés Combes-Dounous et Saisset. Pareille incertitude dans la tradition serait inexplicable, si le fait avait eu une réelle importance et une grande notoriété.

tiques [1] achèvent d'ôter toute créance à cette supposition [2].

Ce qui est fait davantage pour surprendre, c'est que Platon ne semble avoir connu ni les écrits ni la doctrine, ni même le nom de Démocrite, cependant l'un de ses plus remarquables devanciers; du moins il ne le cite et n'en parle nulle part. Souvenons-nous que la renommée n'est arrivée que tardivement au philosophe d'Abdère, lequel, dit-on, se plaignait amèrement d'être venu à Athènes, cette capitale intellectuelle de la Grèce, sans que personne eût pris garde à sa présence : dans les dernières années du ve siècle ses ouvrages y étaient sans doute encore ignorés. Il est vrai qu'Aristote le loue, le discute ou le combat en maint passage; mais outre qu'Aristote appartient à une génération plus récente, il est né et a grandi à Stagire, non loin d'Abdère, et dans sa famille les préoccupations scientifiques devaient être particulièrement en honneur.

A coup sûr il ne serait pas difficile de trouver dans les données de la tradition des points de contact entre Démocrite et Platon. Leur définition du bonheur est à peu près la même [3] : tous deux font de l'enthousiasme le premier don du poète. Puis, ce qui est bien autrement important, il y a chez le fondateur du matérialisme atomistique [4] une conception idéaliste du monde qui à certains égards le rapproche étonnamment du platonisme. Non seulement c'était, assure-t-on, un axiome favori de Démocrite, comme plus tard de Platon, que tout se produit dans l'univers par la raison et la nécessité : mais, ainsi que l'a fait remarquer M. Lévêque, si ce système fait au scepticisme sa part, c'est aux dépens de l'expérience et au profit de la raison : de part et d'autre, la connaissance sensible n'est qu'un point d'appui pour s'élever à la connaissance rationnelle. Jusque dans la

1. Ce sujet fera plus loin l'objet d'une étude spéciale.
2. Ast et Groen van Prinsterer sont d'accord avec Stallbaum et Hermann pour déclarer apocryphe l'assertion de Diogène Laërce relative à ce prétendu philosophe.
3. Voir Diogène Laërce, IX, 45.
4. Je crois en effet que ce titre longtemps reconnu à Leucippe, doit être restitué à Démocrite, mais ce n'est pas ici le lieu de justifier cette opinion.

façon de s'exprimer[1] les anciens avaient cru découvrir une affinité marquée entre les deux écrivains.

Et cependant, je n'hésite pas à le dire, malgré tout entre l'atomisme et Platon il y avait un abîme : au début comme au terme de sa carrière l'auteur des *Lois* et du *Timée* devait repousser de toute l'énergie de ses convictions une philosophie qui ignorait jusqu'au nom même de Dieu et de l'âme, et ramenant toutes les variétés des phénomènes à des variétés de composition, ne voulait expliquer que par des causes fortuites la majestueuse ordonnance de l'univers. L'antiquité en était si convaincue qu'elle a imaginé la puérile légende imaginée ou rapportée par Aristoxène[2] et d'après laquelle Platon aurait souhaité pouvoir réunir toutes les copies alors existantes de Démocrite afin de les livrer simultanément aux flammes et d'en détruire ainsi jusqu'au dernier vestige. Si ridicule qu'elle soit, cette invention d'un ennemi suffirait à nous mettre en garde contre les conjectures éminemment invraisemblables de certains érudits affirmant que le *Théétète* d'après les uns, le *Timée* d'après les autres, ne serait qu'un plagiat habilement dissimulé du métaphysicien d'Abdère. On ne s'arrêtera pas davantage à l'étrange supposition de Thrasylle[3] qui, sous prétexte que Démocrite avait abordé tous les genres de connaissances, croyait le reconnaître dans l'interlocuteur anonyme des *Rivaux* assimilant le philosophe à l'athlète vainqueur au pentathle.

En deux mots et pour conclure sur ce point spécial, il n'est pas impossible qu'une partie notable de la polémique contenue dans les derniers livres des *Lois* soit dirigée contre le matérialisme brutal, que dès lors certains esprits associaient étroitement à l'atomisme : mais dans sa jeunesse Platon n'a subi à aucun degré l'influence de la doctrine et des écrits de Démocrite.

Quelques auteurs[4] ont prononcé en dernier lieu le nom d'Hippocrate, sur la foi de Galien qui a composé un traité spécial sur les emprunts faits par Platon au maître illustre de Cos.

1. Voir Stobée, *Ecl. phys.* II, 7.
2. Diogène Laërce, IX, 40.
3. Ib., IX, 7.
4. Citons en particulier Joseph de Maistre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 2e entretien.

Sans doute ce dernier chez qui le médecin se doublait d'un psychologue offrait la plus noble alliance des qualités morales et intellectuelles[1], et les termes dont se sert Platon dans le *Protagoras*[2] prouvent que la renommée d'Hippocrate avait eu de son vivant du retentissement jusque dans la grande et savante cité d'Athènes. Mais il n'est nullement établi qu'il y soit jamais venu en personne exercer son art : tout ce que l'on peut affirmer, c'est que Platon a connu ses œuvres et en maintes circonstances a su en tirer un très heureux profit[3].

Après avoir ainsi passé sommairement en revue ces influences passagères, et si l'on me permet la comparaison, ces affluents secondaires[4], nous avons hâte de remonter à la source principale d'où a jailli le platonisme : cette source, c'est l'enseignement de Socrate.

3. PLATON A L'ÉCOLE DE SOCRATE

En 408, quand Platon atteignait sa vingtième année, Socrate n'était pas un inconnu dans sa ville natale : depuis longtemps il y exerçait au grand jour, dans les carrefours et sur les places publiques, ce rôle de réformateur populaire qui est resté

1. « Le traité d'Hippocrate *Des airs, des eaux et des lieux* renferme comme en un germe fécond toutes les idées de l'antiquité et des temps modernes sur la philosophie de l'histoire ». (Daremberg).
2. 311 B. — Cf. *Phèdre*, 270 C.
3. Notamment dans la partie anatomique et physiologique du *Timée* qui suppose une grande familiarité avec les données de la médecine. Les rapports des deux écrivains ont été approfondis dans un chapitre des plus curieux de Teichmüller (*Literarische Fehden*, II, p. 227-231) et dans une dissertation spéciale de Poschenrieder : *Die platonischen Dialoge in ihrem Verhältniss zu den hippokratischen Schriften*, Landshut, 1882.
4. On remarquera que je ne fais ici aucune mention des sophistes et Platon lui-même s'indignerait s'il se voyait rangé parmi leurs disciples : néanmoins il est certain que celui qui a dépeint ces faux sages dans le *Protagoras* avec une verve si enjouée et des couleurs si vivantes avait dû assister de sa personne à telle et telle de leurs leçons.

son premier titre d'honneur. Il avait soulevé contre lui l'opposition des sophistes, célèbres ou obscurs, dont il perçait à jour la science trompeuse et les prétentions ridicules, et celle des ambitieux, politiques et rhéteurs, devant lesquels son bon sens refusait de s'incliner. En revanche, des disciples venus à lui des points les plus divers se réunissaient autour de sa personne dans une sorte de vénération commune. Voilà Alcibiade et Critias, en quête des plus sûrs moyens de s'assurer la possession des honneurs : ce qu'ils demandent à Socrate, c'est le secret de son savoir, de son irrésistible dialectique, de l'ascendant qu'il exerce sur ceux-là mêmes qui tentent de s'y soustraire. Voici Euclide et Antisthène, avides de s'initier à ce que la métaphysique a de plus élevé, la théorie du devoir de plus impérieux et de plus austère.

D'où vient cette habileté à attirer et à retenir par la seule force d'une parole simple plutôt qu'éloquente les esprits les plus opposés ? Pour répondre à cette question, il ne faudrait rien moins qu'une analyse minutieuse et raisonnée du caractère, de la méthode et des croyances de Socrate : sujet intéressant entre tous, mais qu'il y aurait témérité à aborder ici par voie de digression. Du moins est-il naturel que Platon, tel que nous avons appris à le connaître, n'ait pas échappé au charme qui domptait même un Aristippe et un Alcibiade, et ce qui ferait croire que de bonne heure il noua d'étroites relations avec le sage d'Athènes, c'est que d'après la tradition, il était assez jeune pour lui avoir été présenté par son père.

Cet événement, dont les conséquences devaient porter si loin, a inspiré à l'antiquité une de ces fictions gracieuses dont elle avait le secret. Les plus avisés, sans se tromper sur l'origine de ces beaux récits, aimaient à les répéter en témoignage d'admiration. Socrate, nous dit-on[1], vit un jour en songe un

1. Cf. Pausanias, I, 30, 3 — Apulée, I, 158 — Diogène Laërce, III, 5 — Lactance, *Inst. div.*, III, 19 — Olympiodore, 4. On a parfois rapproché de ce récit le songe de Socrate dans le *Criton* (44 A) et le passage du *Phèdre* où Platon nous montre l'âme descendue du ciel reprenant ici-bas ses ailes à la vue de la beauté.

jeune cygne s'abattre dans son sein, y grandir et de là prendre son essor vers le ciel en faisant entendre des chants d'une douceur infinie : le lendemain le fils d'Ariston lui était amené. Selon une autre version, où l'allégorie est encore plus visible, Socrate aurait vu un cygne s'envoler de l'autel d'Eros et s'arrêter à l'ombre des grands arbres de l'Académie. Ce sont là des inventions futiles : mais les hommes et les choses veulent être jugés suivant leur époque.

Platon s'était-il déjà acquis alors un nom, une réputation? On l'ignore : mais d'une part, lié comme il l'était avec Critias et Charmide, Socrate ne pouvait qu'accueillir avec bienveillance leur jeune parent : de l'autre, sa longue expérience dut lui faire discerner promptement le génie naturel de son nouvel élève, lequel d'ailleurs lui apportait une âme neuve et docile, tandis que d'autres avant de se rallier à lui avaient traversé quelqu'une des écoles antérieures. De fait le seul passage des *Mémorables* où apparaît le nom de Platon[1] nous prouve que Socrate lui avait voué une affection particulière.

Il est vrai qu'il fut payé de retour. Sans avoir pour lui un culte aussi extérieur, un attachement aussi démonstratif que d'autres disciples, Platon ne l'aima pas d'un amour moins intime ni moins ardent. Plutarque[2] nous rapporte qu'à la fin de sa longue carrière Platon ne cessait de remercier son génie et les dieux d'abord de l'avoir fait naître Grec et non barbare, ensuite d'avoir permis que sa naissance se rencontrât avec l'époque de Socrate. Et voyez quel ingénieux moyen de témoigner à la face du monde sa reconnaissance envers ce maître vénéré ! L'histoire de la philosophie ne renferme pas un second exemple d'un penseur aussi illustre effaçant de son œuvre les moindres traces de sa personnalité, afin de faire spontanément hommage de ses méditations les plus profondes, de ses inspirations les plus éloquentes à celui dont les leçons lui avaient ouvert la voie de la vérité.

1. *Mem.*, III, 6, 1.
2. *Marius*, c. 46. La tradition, comme on sait, prête à Philippe de Macédoine une réflexion analogue.

Quel prix n'aurait pas à nos yeux, si Platon lui-même ou quelque historien de la philosophie nous les eût conservés, les premiers entretiens échangés entre le maître et le disciple[1], et l'initiation progressive de celui-ci aux plus graves, aux plus mystérieux problèmes de la métaphysique et de la psychologie ?

Mais en l'absence de tout témoignage précis que valent même les plus ingénieuses conjectures ? Faute de points de repère chronologiques, les dialogues eux-mêmes ne nous sont ici d'aucun secours. Bornons-nous à une seule remarque. Pour ce jeune homme à l'âme poétique, à l'imagination ardente, ce fut un bienfait inappréciable que la discipline de l'enseignement socratique, jointe au prestige de cette constance morale qu'aucune crainte, qu'aucune menace ne pouvait faire dévier du droit et de l'équité[2]. Lorsque dans le *Banquet*[3] Alcibiade traduit en termes si expressifs l'étrange impression produite au plus profond de son être par les paroles de Socrate, il ne fait qu'exprimer ce qu'avait éprouvé Platon lui-même, renonçant pour s'attacher sans réserve au sage athénien à tout ce qui jusque-là avait passionné sa jeunesse.

L'entourage même de Socrate lui communiqua plus d'une salutaire excitation. Il y avait là non seulement des hommes de tout pays qui peut-être lui suggérèrent la pensée de s'initier loin d'Athènes à d'autres doctrines et d'autres civilisations, mais des esprits de trempe opposée, propres à lui révéler les aspects divers de la vérité. Les uns, tels qu'Euclide et Aristippe, combinant les théories socratiques avec leurs penchants personnels ou leurs convictions antérieures, se feront à leur tour chefs d'école : nul mieux que Platon n'aura les moyens de les con-

1. Serait-il téméraire d'en rechercher le lointain écho dans certaines pages du *Phèdre* et du *Théétète* ?

2. On se rappelle notamment la noble et fière attitude de Socrate dans le procès intenté par l'inconstante Athènes aux vainqueurs des Arginuses.

3. 215 E : Ὅταν ἀκούω, πολύ μοι μᾶλλον ἢ τῶν κορυβαντιώντων ἥ τε καρδία πηδᾷ καὶ δάκρυα ἐκχεῖται ὑπὸ τῶν λόγων τῶν τούτου. A ce point de vue toute la page qui suit mérite d'être étudiée de près (Voir nos *Etudes sur le Banquet*, Thorin, 1889).

naître et le droit de les juger. Les autres, comme Eschine[1] et Xénophon, dédaigneux de toute métaphysique, se borneront à appliquer les maximes habituelles du maître aux mille problèmes de la vie quotidienne : Platon se détournera d'eux comme d'intelligences médiocres et de philosophes éminemment incomplets. D'autres enfin, esprits plus mûrs et plus ouverts aux choses de l'âme, Phédon, Simmias, Cébès, demanderont à Socrate la solution de leurs doutes et la règle de leur conduite : ce seront les amis et les condisciples préférés de Platon. Mais tous à des titres différents contribueront au complet épanouissement de cette philosophie nouvelle, spéculative et pratique, vaste et profonde tout ensemble, qui de l'Académie devait bientôt rayonner sur le monde.

Platon ne jouit guère que pendant huit ou neuf ans[2] des leçons de Socrate, car Suidas est évidemment dans l'erreur quand il parle de vingt ans de relations entre le maître et le disciple : il voulait sans doute reproduire ce qu'affirme Diogène Laërce invoquant le témoignage d'Hermodore, à savoir que Platon était âgé de vingt ans quand il se lia avec Socrate.

C'est à cette période, c'est-à-dire à l'intervalle compris entre 409 ou 408 et 400, que l'opinion commune fait remonter les premières compositions philosophiques de Platon. Ce n'est pas que le maître prêchât d'exemple : car Socrate, comme on le sait, n'a rien laissé par écrit : mais grâce à la nouveauté et au piquant d'une méthode originale, sa philosophie s'est imprimée si profondément dans le souvenir de ses nombreux disciples, que la forme qu'elle avait revêtue leur a paru inséparable du fond même des doctrines ; de telle sorte qu'elle est devenue le point de départ d'un genre littéraire dont Socrate se trouve avoir fourni le modèle sans avoir jamais songé ni à s'en servir lui-même ni à en tracer les règles[3]. Or n'est-il pas naturel d'en

1. Il est superflu de faire observer que cet Eschine est bien différent du célèbre adversaire de Démosthène.

2. J'ignore par quel raisonnement ou d'après quelle autorité Cousin a réduit ce chiffre à cinq ans.

3. Je ne fais que résumer ici une intéressante dissertation de M. E. Eg-

faire honneur de préférence à celui qui devait si rapidement le porter à sa perfection, plutôt que de croire que Platon avait été devancé sur ce point par quelque socratique obscur, Eschine, par exemple, ou le cordonnier Simon? Cette hypothèse trouve une confirmation indirecte dans ce fait que certains dialogues platoniciens, déjà remarquables par la mise en scène et le tour aisé et élégant de l'exposition, ne dépassent cependant pas, si l'on s'attache à l'analyse des doctrines, le niveau qu'atteignit l'enseignement socratique. Dès lors quoi de plus vraisemblable que d'en placer la rédaction dans les années où le disciple, malgré l'éclat hors ligne de ses qualités personnelles, était encore tout entier sous le charme du maître et sous sa direction? De la philosophie de Socrate aux plus hauts sommets de la théorie des idées, la distance est grande sans doute : mais c'est par la première que Platon a passé pour s'élever à la seconde, et au déclin de l'âge, après les inspirations élevées, parfois sublimes du *Banquet*, de la *République* et du *Timée*, ce fonds primitif qu'il tenait de Socrate reparaîtra dans les douze livres des *Lois*.

Il est vrai que ces dialogues de la jeunesse de Platon (citons en particulier le *Lachès*, le *Lysis*, le *Charmide*, et l'*Euthyphron*) sont aux yeux du plus grand nombre (je parle de la France) comme s'ils n'existaient pas : en dehors des initiés, combien en ont entendu parler! combien surtout les ont lus! Un de nos critiques en renom[1] a publié une étude des plus spirituelles intitulée : *Corneille inconnu* : il se plaint, non sans raison, qu'on croie être quitte envers notre grand poète, quand on a restreint son étude et ses applaudissements à quatre ou cinq tragédies, seules réputées *classiques*. Substituez au mot de tragédies celui de dialogues, et la phrase s'appliquera merveilleusement à Platon.

Mais, dira-t-on, quoique conçus dans un esprit qui n'est pas celui des chefs-d'œuvre du platonisme, ces dialogues sur plus

---

ger : *Socrate et le dialogue socratique*. La question sera d'ailleurs reprise et discutée plus à fond dans le second volume.

1. M. Jules Levallois (*Correspondant*, 1875).

d'un point dépassent visiblement le niveau moyen des entretiens rapportés dans les *Mémorables* : ils sont bien de Platon, non d'un simple disciple de Socrate, tel qu'Eschine ou Xénophon. Dès lors la question de date reste douteuse. — Il suffit, pour répondre, de rappeler certaines exclamations de Socrate conservées par les biographes anciens au sujet des infidélités ou des témérités de son plus brillant disciple[1]. Tel critique contemporain, Schaarschmidt ou Teuffel, par exemple, a trouvé un moyen commode de se dispenser ici de toute explication; c'est de traiter hardiment ces traditions d'apocryphes. Quant à les interpréter dans le sens d'une désapprobation formelle, on ne doit pas y songer. Que Socrate ait été surpris, émerveillé même du rôle qui lui était assigné dans certains dialogues, rien de plus naturel : à coup sûr il n'a pas eu le mauvais goût de s'en scandaliser.

Inutile de discuter longuement l'opinion de ceux qui soutiennent que des raisons de convenance ont dû empêcher Platon, du vivant de son maître, de le mettre en scène dans ses écrits. Eh quoi! Aristophane aurait pu dans les *Nuées* travestir sans pitié le sage Athénien et l'exposer sur le théâtre à la risée du parterre comme le plus décrié des sophistes, et Platon n'aurait pas eu le droit de le représenter à ses compatriotes comme un modèle de science, d'expérience et de vertu! Quel est l'auteur de dialogues qui se soit interdit de faire discourir ses contemporains?

Certains critiques, surtout en Allemagne, ont coupé court à toute controverse en déclarant purement et simplement que ces prétendus dialogues « socratiques » avaient été faussement attribués à Platon. Il est vrai que plusieurs étaient déjà suspects dans l'antiquité, quelques-uns même, tels que l'*Axiochus*, l'*Eryxias*, les *Antérastes*, ouvertement donnés comme apocryphes, quoique empreints d'un réel mérite, au moins dans cer-

---

1. Diog. Laërce, III, 35 : Ὅσα μου καταψεύδεται ὁ νεανίσκος. — Anonyme, 3 : Οὗτος ὁ νεανίας ἄγει με ὅπη θέλει, καὶ ἐφ' ὅσον θέλει, καὶ πρὸς οὓς θέλει. Socrate montrait ainsi qu'il ignorait ce vers devenu proverbial :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

taines parties. Si d'autres ont reçu un plus indulgent accueil, il ne faut s'en prendre, affirme-t-on, qu'au manque de critique ou de compétence des bibliographes anciens : le vrai Platon n'est jamais descendu au dessous de la hauteur où il s'est élevé dans ses chefs-d'œuvre, et aux partisans aveugles de la tradition il est en droit de dire avec la même fierté que Rodrigue au comte de Gormas :

> Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître
> Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

Ce n'est point ici le lieu de soumettre ces assertions à un débat approfondi, ni de demander aux auteurs de ces arrêts de proscription si l'impartialité consiste à crier également au faussaire, et quand un passage reproduit, fût-ce avec des variantes, quelque pensée de Platon, et quand il s'en éloigne. Pourquoi le génie du grand philosophe aurait-il été affranchi des conditions communes auxquelles est soumis l'esprit humain ? pourquoi n'aurait-il rien dû au travail, à l'étude, à l'expérience ? Thucydide, dit-on, n'a écrit que la *Guerre du Péloponnèse*. Mais Phidias a-t-il débuté par la Minerve du Parthénon, Démosthène par le *Discours sur la couronne* ?

Nous persistons donc à croire avec l'antiquité elle-même que Platon a inauguré du vivant de Socrate sa longue et glorieuse carrière d'écrivain: mais en même temps nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que la perte prématurée de ce maître, qu'il aimait et admirait tout ensemble, lui rendit son indépendance et ouvrit à sa science de plus vastes et de plus lumineux horizons.

Arrêtons-nous un instant sur cet événement si tristement célèbre de l'histoire de la Grèce antique: aussi bien a-t-il eu sur toute la suite des destinées de Platon une influence capitale.

Deux témoins oculaires, deux éminents historiens, Thucydide et Xénophon, nous ont laissé de l'état politique et social de la Grèce pendant les dernières années du ve siècle un tableau d'une irrécusable sincérité. Dans ce long duel entre les deux

cités maîtresses de la Grèce, la fortune des armes avait fini par pencher du côté de Sparte: contraints d'ouvrir leurs portes à Lysandre, et de subir toutes les exigences de leurs vainqueurs, les Athéniens avaient subi à leurs propres yeux et aux yeux du monde hellénique une cruelle et profonde humiliation. Sans doute au lendemain de l'expulsion des Trente et de la restauration si courageusement entreprise, si heureusement accomplie par Thrasybule, on put croire que l'antique Athènes allait revivre: l'amnistie qui couvrait le passé facilitait entre les partis une réconciliation durable: constitution de Solon, assemblées populaires, fêtes traditionnelles, tout avait été remis en honneur; mais ce n'était là qu'une trompeuse apparence, car ce que les exilés n'avaient pu rendre à leur patrie avec la liberté, c'étaient ses mœurs et sa puissance d'autrefois [1]. Dépouillée de son hégémonie, frappée dans son rôle politique, la capitale de l'Attique, la cité de Périclès, entre le Mède qu'elle ne craint plus et le Macédonien qu'elle ne redoute pas encore, ne sera plus qu'une ville de commerce habitée par une population avide de plaisirs, à peine capable de généreux sentiments et de vastes pensées.

Mais sans anticiper sur l'avenir, rentrons dans l'Athènes de 400 avant notre ère. Le peuple mécontent s'en prend des malheurs publics aux fauteurs de l'oligarchie, à leurs intrigues, à leurs cabales [2]: toute atteinte portée aux croyances ou aux institutions revêt à ses yeux le caractère d'une provocation, presque d'un sacrilège, et pendant que les uns, impatients de tout frein, proclament à la suite des Thrasymaque et des Calliclès les doctrines les plus subversives, les autres s'imaginent sauver l'Etat par un retour violent vers le passé.

Comment dès lors Socrate eût-il aisément trouvé grâce de-

1. L'histoire a gardé le souvenir de cette exclamation de Thrasybule, condamné à l'amende par ses ingrats concitoyens : « L'amende! mais c'est la mort que j'ai méritée pour avoir rendu à la liberté de pareilles gens! »
2. Il nous reste peu de renseignements précis sur la période troublée qui succéda immédiatement au rétablissement de l'ancienne démocratie. On sait seulement que plusieurs des Trente, ayant réussi à s'échapper d'Eleusis, épièrent longtemps à l'étranger l'occasion de restaurer leur domination.

vant la démocratie restaurée, lui, le moraliste novateur, l'adversaire résolu des superstitions et des préjugés de la foule, le maître d'Alcibiade, l'ami de Charmide et de Critias, ces deux irréconciliables antagonistes de la souveraineté populaire? « Cet homme qui ne servait aucun parti, mais qui les dominait et les gourmandait tous au nom de la raison et de la patrie, devait soulever bien des haines sourdes et vivaces; il devait avoir pour ennemis tous les ambitieux, tous les fourbes, tous les égoïstes, tous les sots, c'est-à-dire la grande majorité de cette société athénienne, si supérieure qu'elle fût[1]. »

Je n'ai pas à rappeler ici l'histoire de ce fameux procès, les noms des accusateurs, l'étrange libellé de l'acte d'accusation : ce sont choses gravées dans toutes les mémoires, de même que la noble fierté de Socrate comparaissant devant les Héliastes non comme un prévenu, comme un coupable, comme un suppliant, mais comme le maître et le juge de ses propres juges. Blessé au vif par cette attitude qui ressemblait à un défi, l'aréopage populaire qui par un premier vote avait condamné le philosophe, par le second l'envoya à la mort.

Dans ces conjonctures critiques Platon fit voir l'amour et le dévouement qu'il portait à son maître. Après avoir vainement offert sa fortune pour qu'il fût sursis au jugement, il se présenta pour prendre sa défense[2] : repoussé de la tribune par les murmures et les cris de l'auditoire, et réduit à s'éloigner sous le coup d'une amère douleur[3], il se vengea en léguant à la postérité l'*Apologie* qui nous est parvenue sous son nom. Que dire de l'admirable récit qu'il a composé des derniers moments de Socrate, de ce *Phédon* que Cicéron ne pouvait lire sans attendrissement, et où une mélancolie pénétrante se mêle à la pensée radieuse de l'immortalité? A l'en croire cependant,

1. M. Pellissier, *Les grandes leçons de la civilisation classique*, p. 265.
2. C'est du moins ce qu'affirme Diogène Laërce (II, 41) d'après Juste de Tibériade. Xénophon (*Mémorables*, IV, 8) veut que Socrate, dédaignant tout avocat, ait seul pris la parole devant ses juges.
3. Cf. Plutarque, *De la force morale*, X, 449 : Τίς ἂν φαίη ἴσην εἶναι τῇ Πλάτωνος ἐπὶ Σωκράτει τελευτήσαντι λύπῃ τὴν Ἀλεξάνδρου διὰ Κλείτου ἑαυτὸν ἀνελεῖν ὁρμήσαντος;

il n'assistait point à cet entretien suprême : crainte sans doute d'être taxé d'indifférence et d'ingratitude, Platon, qui affecte de ne jamais écrire son nom, a dérogé une seule fois à cette règle, et c'est pour nous apprendre que la maladie le retenait loin de son maître expirant[1].

1. *Phédon*, 59 B : Πλάτων δὲ, οἶμαι, ἠσθένει. Ce passage a été diversement interprété. Les uns l'entendent au pied de la lettre, et l'expliquent par le désespoir qui s'était emparé de Platon à la nouvelle de la sentence fatale : les autres, frappés de tant d'éloquence, de naturel et de vérité dans le *Phédon*, y reconnaissent les vivants souvenirs d'un témoin oculaire et ne voient dans cette réflexion jetée comme en passant qu'un artifice oratoire permettant à Platon d'agrandir et d'idéaliser, selon sa coutume, les dernières paroles du sage mourant.

CHAPITRE IV

PLATON APRÈS LA MORT DE SOCRATE

1. SÉJOUR A MÉGARE

Inutile de dérouler ici une fois de plus le tableau de la mort de Socrate, de cette fin si calme et si héroïque, tant de fois célébrée par l'éloquence des orateurs et des poètes comme par la main du peintre et du sculpteur. Mais qu'allait désormais devenir l'œuvre de cet étonnant initiateur ? Cent ans auparavant, dans la Grande-Grèce, un soulèvement populaire avait détruit en quelques jours l'association pythagoricienne, jugée hostile aux aspirations de la démocratie ; maître et disciples payèrent de la mort ou de l'exil l'éclat de leur gouvernement éphémère. Le procès de Socrate avait-il déchaîné à Athènes une animosité aussi passionnée ? A-t-il eu pour conséquence immédiate d'exposer à de semblables rigueurs ceux qui passaient pour les légitimes dépositaires et héritiers de son enseignement ? Le philosophe, ami de Sparte, était regardé comme peu sympathique aux institutions nationales : c'est au parti oligarchique qu'appartenaient en assez grand nombre ses amis et ses élèves [1].

1. Cf. Eschine, *contre Timarque*, 71, — *Mémorables*, I, 2, 3, — Elien, *Hist. var.*, III, 17.

Mais ce que visaient ses ennemis, c'était sa personne plus encore que ses doctrines, et rien dès lors n'autorise à conclure qu'après avoir satisfait leur haine contre le maître les Athéniens aient tourné leur colère contre ses disciples.

Néanmoins il est naturel que les socratiques se soient tous sentis atteints par la sentence des Héliastes et qu'ils aient jugé prudent de s'éloigner au moins momentanément d'Athènes. Il n'y a donc aucune raison décisive de contester la tradition qui nous les montre, au lendemain de la scène funèbre, quittant d'un commun accord une ville si ingrate envers la philosophie, une ville qui venait de condamner froidement à mort, comme impie, comme corrupteur de la jeunesse, le sage dont elle aurait dû se montrer le plus fière.

Deux d'entre eux, Cléombrote et Aristippe, avaient pris les devants et s'étaient retirés à Egine [1] : en attendant des temps moins orageux les autres, dit-on, cherchèrent un asile dans la cité voisine de Mégare, patrie de Terpsion et d'Euclide, si attachés l'un et l'autre à la personne de Socrate. Le motif allégué pour expliquer cet exode général est sans doute inexact [2] et les textes historiques qui s'y rapportent sont peu concluants, car nous n'avons d'autre garant qu'Hermodore et il y a désaccord entre les deux citations que lui emprunte Diogène Laërce [3]. Toutefois le fait en lui-même n'a rien d'invraisemblable.

Platon partagea-t-il cet exil volontaire ou forcé [4] ? Tout le laisse supposer et l'on conçoit même très bien qu'en cette cir-

1. *Phédon*, 59 C.
2. Δείσαντας τὴν ὠμότητα τῶν τυράννων, écrit Diogène. Il ne saurait être ici question des Trente chassés d'Athènes depuis le retour de Thrasybule et des bannis. L'auteur ancien aurait-il voulu désigner par le mot τύραννοι les démagogues dont l'arbitraire n'avait été satisfait que par la condamnation de Socrate ? Cette opinion de M. Zeller (*Philosophie des Grecs*, 2e édit. II, p. 295) n'a été acceptée ni par Susemihl ni par Uberweg.
3. II, 10, 106, et III, 6. Il est à remarquer que nous ne trouvons rien de semblable dans la vie d'aucun des socratiques, même les plus influents. — Cet exil et cette fuite ont fourni à Libanius un brillant thème oratoire dans son *Apologie de Socrate*.
4. La septième lettre platonicienne est complètement muette sur ce point.

constance il ait été le premier à prêcher d'exemple. Qui donc, sinon lui, le disciple par excellence de Socrate[1], l'ami dévoué et enthousiaste du maître, devait reprocher amèrement à sa patrie l'injustice commise? Athènes à ses yeux s'était rendue coupable d'un meurtre juridique; ses concitoyens avaient imprimé à leur front une tache indélébile. Et si dès lors l'indignation lui avait arraché en public les jugements sévères du *Gorgias* sur la démocratie athénienne et sur ses idoles, qui devait être plus suspect que cet aristocrate incorrigible, parent des oligarques naguère encore les plus redoutés? En même temps le début du *Théétète* atteste que les relations amicales nouées à l'école de Socrate entre Platon et Euclide ont continué plus tard, alors que ce dernier s'efforçait de créer dans sa patrie un centre d'études philosophiques.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que le péril commun joint à une certaine fraternité de sentiments et de regrets ait contribué à réunir les socratiques à Mégare, leurs dissidences doctrinales ne devaient pas tarder à les disperser. Euclide n'avait ni la science ni l'ascendant nécessaires pour retenir sous son autorité et fondre dans une même discipline des tendances divergentes et bientôt même entièrement opposées. Chacun retrouva bientôt son indépendance d'esprit et son individualité propre. On rapporte sans doute qu'Eschine lut à Mégare quelques-uns de ses dialogues[2]: mais de bonne heure nous voyons Xénophon rentrer dans les luttes de la vie politique[3], pendant qu'Aristippe et Antisthène se font chefs d'école, l'un pour vanter le plaisir, l'autre pour le fouler aux pieds.

1. Gladisch (*Einleitung in die Weltgeschichte*, p. 318) va même jusqu'à dire : son unique disciple. « Sokrates hat in Warhrheit nur einen Schüler gehabt, den Platon. Denn so herrschend und alt die Ansicht ist, welche ihn zur gemeinsamen Quelle auch der megarischen, kynischen und noch anderer Richtungen der Philosophie macht, als so oberflächlich erweist sie sich bei genauerer Prüfung. »

2. Diogène Laërce, II, 7, 62.

3. L'origine apocryphe des *Lettres des socratiques* est aujourd'hui universellement admise. Je rappellerai cependant, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, que dans une de ces lettres (la 23e d'Orelli, et dans les *Epistolographi græci* de Didot, p. 622) Xénophon raconte qu'il a lu à Mégare un dialogue de Platon où celui-ci en avait pris à son aise avec la réalité historique. En cet endroit le texte est d'ailleurs très mutilé.

En ce qui touche Platon, peut-on dire qu'il ait été l'élève d'Euclide? Selon le témoignage de Cicéron, ce serait plutôt les Mégariques qui, dès ce moment ou dans la suite, auraient fait à Platon de larges emprunts[1]. Si l'on se borne à admettre qu'à Mégare il a eu l'occasion d'étudier de plus près des problèmes métaphysiques dont Socrate s'était constamment détourné, si l'on ajoute qu'il s'y est familiarisé avec certains artifices de dialectique renouvelés des Eléates et notamment de Zénon, on sera moins éloigné de la vérité qu'en parlant d'une « période mégarique » pendant laquelle l'enseignement d'Euclide aurait tout à coup exercé sur son esprit une influence capitale, bien plus, lui aurait imprimé pour un temps une orientation nouvelle. Si gratuite qu'elle soit, cette hypothèse a été tant de fois reproduite que nous sommes contraints de nous y arrêter.

Assurément l'Éléatisme mérite à bien des égards d'attirer l'attention de l'historien de la philosophie grecque, et dans un passage célèbre du *Théétète*[2] Platon lui-même n'a pas dédaigné de payer un légitime tribut d'hommage à la mémoire de Parménide. Par opposition aux φυσιόλογοι de l'école d'Ionie, Pythagoriciens et Eléates représentent le côté idéaliste du génie hellénique, protestant chez ceux-là contre les abaissements de la démocratie, chez ceux-ci contre les égarements de la mythologie populaire : en fallait-il davantage pour leur valoir toutes les sympathies de Platon? Maintenant, que Xénophane ait été un illuminé et un prophète à la façon d'Empédocle, ou au contraire un métaphysicien bien supérieur à tous ses devanciers; que Parménide, en proclamant l'identité de la connaissance avec son objet, ait entendu ramener la pensée à l'être, ou réduire l'être à la pensée : qu'il ait soutenu un idéalisme plus extraordinaire que celui de Hegel, ou qu'il ne faille voir dans sa doctrine qu'un naturalisme raffiné : qu'il ait professé un véritable mé-

1. *Acad.*, II, 42 : Hi quoque multa a Platone.

2. 183 E.

pris pour les données de l'expérience, ou que devançant nos positivistes contemporains il ait affirmé à sa manière le divorce fatal de la métaphysique et de la science; que l'opposition du monde intelligible et du monde sensible, ce fondement du platonisme, ait été mise en lumière avec plus de force encore par d'autres philosophes et d'autres écoles du v[e] siècle; que Zénon ait été un sophiste subtil et redoutable, ou un profond dialecticien ayant conscience des plus grandes difficultés que puisse soulever la pensée humaine: nous ne nous arrêterons pas à discuter ces intéressants problèmes. Il nous suffira de faire remarquer qu'il était réservé à un Athénien de personnifier l'un des rôles les plus glorieux de sa patrie en réconciliant deux systèmes en apparence contradictoires, nés aux deux extrémités opposées du monde grec, Héraclite enseignant la mobilité incessante de toutes choses, et Parménide enfermant toute réalité au sein de l'être absolu dont l'unité immuable n'admet ni séparation ni différence.

Quand et comment l'Éléatisme fut-il apporté à Athènes? Quel accueil y a-t-il trouvé? Sur ces deux points l'histoire est muette, et l'entretien que dans le *Théétète* Socrate se vante d'avoir eu avec Parménide paraît n'être qu'une ingénieuse fiction. Mais évidemment la même initiation aux théories éléatiques qui a été possible à Euclide n'a pas dû être impossible à Platon, et l'on se représente sans peine l'auteur du *Phèdre* lisant avec émotion les premiers vers de Parménide tout pénétrés d'une sorte d'enthousiasme mystique. On est porté néanmoins à croire qu'il a dû être frappé plutôt qu'attiré par l'argumentation fallacieuse de Zénon, par cette dialectique destructive, justement comparée à une débauche de l'esprit qui se grisait avec des raisonnements comme avec une liqueur enivrante non encore éprouvée.

Sur l'origine et les destinées de l'école de Mégare, nous ne possédons malheureusement que des renseignements épars et incomplets. Il est probable que d'assez bonne heure Euclide a dû interpréter et développer les doctrines de Socrate à sa façon, c'est-à-dire en y mêlant une pointe manifeste de sophis-

tique[1]. Rapprochés d'abord par certaines tendances communes, les deux anciens disciples de Socrate ont pris ensuite des routes divergentes, et leur désaccord doctrinal n'a fait que grandir. Aussi bien, tout en s'exprimant avec une visible bienveillance sur le compte de celui dont il avait été autrefois l'hôte à Mégare, Platon ne vante nulle part ou son génie ou son système philosophique.

Maintenant M. Riaux a-t-il eu raison de dire que la métaphysique hardie des Éléates contribua spécialement à communiquer à la philosophie platonicienne cette profondeur qui en fait un des grands monuments de l'histoire? Sans doute la question serait tranchée s'il est vrai que « Platon a absorbé toutes les idées, par suite toute réalité et toute pensée dans l'unité morte et vide des Éléates[2] » : mais où sont les textes certains et authentiques qui justifient une pareille interprétation ? à qui persuadera-t-on que Platon « s'est enfermé dans l'enceinte glacée du monde abstrait que la raison pure crée avec une stérile puissance; qu'il s'est condamné à vivre avec les pâles abstractions qui peuplent les espaces vides, sans forme et sans lumière, de la pensée intérieure, isolée, séparée de tout ce qui fait la vie et la splendeur de la création? »

Prévue ou non, la conclusion, nous dit-on, est inévitable: voyez plutôt ces trois dialogues qui s'appellent le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*: comment les expliquer si on n'admet pas pas qu'après le *Protagoras* et l'*Apologie*, mais avant le *Banquet* et le *Phédon*, Platon a été subitement transformé sous le charme de l'éléatisme tel qu'il a appris à le connaître à Mégare, au point de ne plus penser, de ne plus écrire qu'à l'imitation de Parménide et de Zénon? Quel autre événement aurait pu l'arracher à ce point à ses admirations et à ses con-

1. Dans sa *Vie de Platon* (p. 93) Steinhart écrit en parlant d'Euclide : « Selbst seine Hinneigung zu jenen unpraktischen dialektischen Gedankenspielen, die seine Nachfolger in den Ruf sophistischer Eristik brachten, war dem Platon bei seinem Bestreben, die sokratischen Elemente der Logik zu einer kunstvollen Dialectik auszubilden, eben so willkommen als förderlich. »

2. J. Simon.

victions antérieures pour imprimer brusquement à ses idées un cours tout nouveau et changer du même coup en lui et le philosophe et l'écrivain ?

Sans sortir ici du point de vue historique et en écartant les grandes discussions d'authenticité que nous réservons pour un second volume, il suffira de constater que ce « mégarisme » prétendu de Platon, loin de reposer sur des preuves solides, n'a pas même les probabilités en sa faveur. Il faut descendre jusqu'à Apulée et au biographe anonyme pour voir compter l'éléatisme au nombre des sources où a puisé Platon; encore le second de ces auteurs fait-il intervenir à ce propos non pas Euclide, mais cet Hermogène dont le rôle est d'ailleurs inconnu. Avant eux, il est vrai, Aristote avait insisté sur les rapports entre l'éléatisme et la théorie des idées, mais précisément pour établir comment le platonisme était allé au devant de l'argumentation de Parménide qui réduisait tous les êtres à un être unique, l'être en soi[1]. En supposant même que cette opposition soit réelle et qu'elle doive être mise au compte des méditations prolongées de Platon, non de la pénétration tardive d'Aristote, est-il plus exact de faire du célèbre Éléate un des maîtres du platonisme que de Locke un des maîtres de Berkeley[2]?

Ajoutons une dernière réflexion. Si au lendemain de la mort de Socrate Platon, on ne sait pourquoi, avait cru devoir abandonner son premier maître pour se plonger dans l'étude de Parménide, il faut nous attendre à le voir peu après, pendant son voyage en Italie, se rendre à Élée pour y recueillir le souvenir encore vivant des fondateurs de l'école et goûter quelques-unes de ces impressions qu'éprouvait Cicéron visitant à Athènes avec une sorte de respect l'emplacement solitaire de l'Académie. Or aucun texte, de quelque époque que ce soit, ne nous révèle chez

1. M. Matinée fait remarquer que jusque dans les dialogues réputés « éléatiques » nul n'a mieux signalé que Platon l'insuffisance et les contradictions de l'éléatisme.

2. Le lecteur trouvera développée et approfondie dans les premiers chapitres de notre thèse sur l'*Authenticité du Parménide* (Thorin, 1873) la discussion dont nous ne pouvions lui offrir ici qu'un sommaire très abrégé.

Platon la moindre préoccupation de ce genre : aucun n'associe, même de loin, la pensée de Xénophane et de Parménide à sa présence dans la Grande-Grèce. C'est là, si je ne me trompe, une preuve de plus, et une preuve assez décisive, à l'encontre de certaines illusions.

N'oublions pas d'ailleurs que le philosophe n'a pas dû prolonger son séjour à Mégare loin d'Athènes, où l'état des esprits s'était rapidement modifié. Le même peuple qui avait tant de fois pardonné à Alcibiade ses trop réelles défections, ne pouvait tenir obstinément rigueur à l'immoralité et à l'impiété imaginaires de l'enseignement socratique. Sur ce double point la mort du sage avait été, si on peut le dire, plus éloquente encore que sa vie. Une tradition veut que peu de temps après, lors de la représentation d'un drame d'Euripide, à cette exclamation d'un personnage : « Vous avez tué, vous avez tué le plus juste et le meilleur des Grecs, » un frémissement universel ait trahi l'émotion et les remords secrets de la foule. Faut-il aller plus loin et admettre qu'une réaction soudaine de l'opinion fit bonne justice tout à la fois des calomnies et des calomniateurs? A en croire Thémistius[1], autorité bien insuffisante, la mémoire de Socrate aurait été honorée de toutes les cérémonies d'un deuil public, un arrêt de mort lancé contre Mélitus, une sentence d'exil contre ses complices, et tous ceux qui avaient trempé dans cet attentat atteints d'une sorte d'excommunication politique. Si la mobilité trop connue du caractère athénien laisse à cette assertion toute sa vraisemblance, en revanche le silence des écrivains les plus considérables provoque et autorise bien des doutes.

Il est donc raisonnable de supposer qu'après un temps assez court passé dans le commerce d'Euclide, Platon a profité de ce retour d'opinion pour rentrer dans sa ville natale[2] et préparer les plans de son futur édifice philosophique. En même temps

1. *Discours*, IV, p. 101 (éd. 1630). — Cf. Meiners, *Histoire des sciences*, II, 508.

2. Clinton (*Fasti hellenici*) et Teichmüller supposent, d'après Diogène Laërce (III, 8), que Platon prit part à l'expédition tentée par les Athéniens contre Corinthe (394-392).

qu'il dit un nouvel et irrévocable adieu aux affaires publiques, il sent grandir au dedans de lui son ardeur pour les méditations désintéressées qui doivent lui assurer la possession de la vérité. Socrate discourant familièrement sur le bien et sur l'utile avait conquis ses sympathies et son admiration: Socrate persécuté, condamné, et mourant avec le calme et la sérénité de la vertu, revêt à ses yeux les proportions d'un type idéal, entourant d'une sorte de consécration surhumaine les croyances qu'il avait généreusement payées de sa vie. On dit qu'Isocrate n'avait pas craint de porter publiquement le deuil du philosophe: Platon fera mieux encore; au risque de ranimer bien des colères, il ne laissera passer aucune occasion de protester avec une éloquente indignation contre l'inique sentence [1], bien plus, il élèvera en l'honneur de son maître un monument indestructible, *monumentum ære perennius*, et leurs deux noms seront désormais inséparables dans le souvenir de la postérité. C'est qu'en effet, selon une parole très juste de Cicéron, quand on lit les admirables dialogues où Socrate semble respirer et se dévoiler tout entier, l'imagination malgré l'éloquence vraiment divine du disciple se forme du maître une idée plus imposante encore.

Mais tandis que Platon n'avait été jusqu'ici que le plus brillant et le plus éminent des socratiques, désormais il sera lui-même : à l'école de Socrate, il a appris à philosopher : libre maintenant, et fort de la discipline acquise, il va s'élancer d'un vol hardi vers ces régions de la métaphysique, rarement abordées par l'esprit pratique de Socrate préoccupé avant tout de la conscience, de la morale et du devoir : distinction des deux parties de notre être, supériorité de l'âme sur le corps, destinée immortelle et idéal moral de l'homme, existence d'un Dieu personnel, à la fois toute-science et providence, ces vérités, patrimoine essentiel de l'humanité, Platon les enseignera, les

1. Parmi beaucoup d'autres passages, signalons en particulier *Gorgias* 515 C, *Théétète* 173 C, *République*, VI, 488 A et au second livre de ce même dialogue, l'admirable tableau du juste persécuté, calomnié et expirant dans les supplices.

affirmera comme son maître, mais avec quelle richesse d'arguments, avec quelle puissance d'inspiration, avec quel ensemble imposant de déductions et de conséquences !

Et maintenant de quel droit soutenir, comme le font certains critiques, que cette période nouvelle dans sa carrière d'écrivain et de penseur ne s'est ouverte que bien plus tard, après la fondation de l'Académie, et que semblable à un fugitif, l'auteur des dialogues pendant douze ans a brisé sa plume, si l'on peut ainsi parler, et erré de pays en pays sans revoir cette cité d'Athènes où tant de motifs le rappelaient? Faut-il s'étonner de voir les biographes s'occuper si peu de ces premières années de méditations et de recherches personnelles, passées loin des agitations de l'agora, loin même de tout rôle politique, dans une demi-solitude qui au début surtout pouvait paraître commandée par les circonstances ? On ne nous persuadera pas aisément que de trente à quarante ans, c'est-à-dire à l'heure des grandes ambitions, de l'activité féconde et des courageuses initiatives, un génie tel que Platon se soit laissé gagner par une vaine et lâche paresse, indifférent à ce qui devait être le but souverain de sa vie [1].

Rien ne s'oppose donc à ce que nous nous représentions Platon, pendant les années qui suivirent la mort de Socrate, travaillant à composer, peut-être même occupé à publier quelques-uns de ses dialogues [2]. L'*Apologie* et le *Criton*, auxquels certains critiques ajoutent l'*Euthyphron*, sont ce que nous appellerions des brochures de circonstance, visiblement destinées à éclairer l'opinion par la réfutation victorieuse de certains préjugés. Des imputations injurieuses avaient soulevé contre Socrate

1. Certains érudits, surtout en Allemagne, rapprocheraient volontiers la carrière de Platon de celle de Göthe, écrivant à 23 ans *Werther* et *Götz von Berlichingen*, et attendant ensuite près de quinze ans pour inaugurer la période la plus féconde de ses créations poétiques.

2. M. P. Janet écrit à ce sujet (*Journal des savants*, février 1867) : « L'idée que Platon n'a rien pu écrire pendant son absence d'Athènes est insoutenable. Il ne voyageait pas sans interruption. Il séjournait dans des villes éclairées et lettrées d'où il pouvait très bien faire passer à Athènes les protestations des socratiques indignés. »

l'antipathie de ses concitoyens : il fallait en faire éclater à tous les yeux la fausseté. Le sage athénien avait été travesti en audacieux révolté contre les lois de sa patrie : il était nécessaire de montrer en lui tout au contraire le citoyen religieusement soumis à toutes leurs injonctions, à tous leurs arrêts, même les plus sévères, même les moins équitables. Socrate avait succombé sous le poids des méfiances et des haines créées par l'intolérance du paganisme athénien : il importait à l'honneur de sa mémoire d'établir que dans la théorie comme dans la pratique nul n'avait professé des opinions plus conformes à la justice et à la notion que l'on doit se faire de la divinité. De telles démonstrations en rapport aussi visible, aussi immédiat avec l'accusation intentée par Mélitus se comprendraient mal vingt ou trente ans après l'événement.

De même le *Gorgias*, dialogue encore tout socratique, est plein d'une généreuse indignation contre les procédés oratoires et les maximes corrompues des sophistes : l'homme de bien a le même dédain et pour les acclamations de la multitude, quand il doit les acheter au prix de concessions déshonorantes, et pour ses anathèmes lorsqu'il se sent soutenu par le témoignage d'une bonne conscience. En écrivant ces pages animées d'un souffle si élevé, Platon, n'en doutons pas, a encore devant les yeux le procès de Socrate : d'un côté, la fière attitude du sage, de l'autre les misérables calomnies de ses ennemis.

Des préoccupations morales toutes semblables se font jour dans les premiers développements d'un dialogue que l'on n'a pas coutume de rapporter à cette date, parce que quelques-unes de ses parties nous montrent Platon parvenu au terme de ses méditations philosophiques et désormais en complète possession de son système. Mais quand donc a-t-il dû rêver avec plus d'enthousiasme d'une cité idéale reposant tout entière sur l'idée de la justice, qu'en face de l'injustice triomphante envoyant à la mort, comme un vulgaire criminel, le meilleur et le plus sage des hommes ? Dans les deux premiers livres de la *République* quelle protestation empreinte d'amertume contre tous ceux, rhéteurs ou sophistes, dont le grand art consiste à déguiser l'injuste sous les apparences de l'honnête ! Pour eux qu'est-ce que la justice ? Une immense et niaise simplicité : incomparablement plus forte, plus libre et plus puissante, l'injustice seule mérite les noms de sagesse et de vertu. Et on croit voir Platon assistant avec une sourde irritation au procès de son maître quand il écrit ces lignes admirables : « Je crains que ce ne soit une impiété de souffrir qu'on injurie devant moi la vertu sans la défendre, alors qu'il me reste encore un souffle de vie et la force nécessaire pour parler [1] ».

A première vue, le *Théétète* paraît appartenir à la même période. Le débat fait allusion à des événements militaires qui devaient être encore dans la mémoire de tous : Euclide y est mis en scène, et en termes d'une visible sympathie : enfin Platon y établit en apparence *ab irato* une démarcation qui semble absolue entre les spéculations du philosophe et le soin des affaires humaines. Mais si le plan primitif de ce dialogue a pu lui être suggéré durant son séjour à Mégare, le texte que nous possédons est certainement d'une date plus récente : c'est l'œuvre d'un esprit plus calme, plus maître de ses impressions, plus familiarisé avec les difficultés de la science et l'enseignement des systèmes antérieurs.

En revanche, dans le *Ménon* le rôle donné à Anytus et des allusions évidentes à la fin tragique de Socrate nous ramènent à la période de la vie de Platon à laquelle nous sommes arrivés, sans que le mérite et la portée philosophiques du dialogue obligent à lui chercher une origine plus récente. Enfin l'*Euthydème* a très bien pu être inspiré à Platon par l'effrayant abus des subtilités logiques qui a fait donner à l'école de Mégare le surnom peu glorieux d'éristique [2].

---

1. *République*, II, 368 C.
2. Euclide, son fondateur, en aurait le premier donné l'exemple, s'il faut en croire Timon :

. . . . . ἐριδάντεω
Εὐκλείδου, Μεγαρεῦσιν ὃς ἔμβαλε λύσσαν ἐρισμοῦ.

2. LES VOYAGES DE PLATON

Rentré dans sa ville natale après une absence qui n'a pas dû être de très longue durée, rendu à sa vocation première et redevenu arbitre de sa destinée, Platon suivra-t-il pas à pas les traces de son maître?

Socrate ne devait sa sagesse qu'à lui-même et à ses propres réflexions[1] : il est vrai que cette sagesse, jugée des hauteurs de la métaphysique, avait quelque chose d'étroit, ou si l'on aime mieux, de populaire et de timide. Il avait exploré d'un pas sûr certains domaines de la pensée, ceux qui touchent de près à la direction quotidienne de la vie : aller plus loin, franchir ces modestes limites, c'eût été à ses yeux une imprudence ou une impiété. Contre les sophistes ses contemporains, il soutenait une lutte où brillait d'ailleurs avant tout la subtilité du génie attique : les systèmes d'autrefois, qu'ils s'accordassent ou non avec son tour d'esprit personnel, l'avaient laissé profondément indifférent.

Tout autre était Platon. Sa vive intelligence s'était enrichie de tout ce que pouvait offrir alors l'éducation la plus complète et la plus libérale. Si avant qu'il fût entré dans la pensée de son maître, quelque respect qu'il eût pour elle, ses efforts devaient tendre non pas à continuer seulement, mais à étendre, à développer en tous sens l'œuvre de Socrate. Mieux qu'Aristote, à qui il manque cette imagination gracieuse, âme des épopées d'Homère et des fictions de la mythologie, Platon est un résumé vivant du génie hellénique[2] : sa doctrine, riche en réminiscences de tout genre, ressemble à ces fleuves qui tout en jaillissant à flots pressés de leur source n'en reçoivent pas moins le long de leur cours de continuels affluents.

1. Ἐμαυτὸν ἐδιζησάμην, disait fièrement de lui-même Héraclite : Socrate pouvait s'approprier cette devise du sage d'Ephèse.

2. « In dem einen Platon wohnt gleichsam ganz Hellas zusammen » (Gladisch).

Que de bonne heure il ait eu le tempérament et l'ambition d'un chef d'école, c'est ce que l'on serait mal fondé à contester. Quel intérêt n'aurions-nous pas dès lors à être instruits de sa situation au milieu de ses condisciples, lorsqu'eut disparu celui dont la bonhomie spirituelle et piquante servait de trait d'union entre des esprits venus des points les plus opposés? Reconnaissaient-ils Platon pour le plus éminent d'entre eux, comme il l'était en effet[1]? Sur ce point les biographes sont muets : toutefois est-il téméraire de penser que sa jeunesse, ses allures aristocratiques, je ne sais quelle fierté native de caractère ne lui permettaient pas de réussir immédiatement dans la tâche où avait échoué Euclide? Quelques indices nous mettent même sur la voie de mésintelligences que le temps ne fit qu'accentuer.

Si l'on en croit Athénée, Platon, dans un banquet où il avait réuni les disciples de Socrate pour leur proposer d'accepter sa direction[2], ayant bu à la santé d'Apollodore l'un d'eux, s'attira cette verte réponse : « J'eusse préféré recevoir la ciguë des mains de Socrate que cette coupe de celles de Platon ».

Comment triompher de ces jalousies mesquines? comment réduire au silence des rivaux tout prêts à devenir des adversaires? comment surtout en gardant une religieuse fidélité aux enseignements de Socrate, leur donner non seulement pour l'Athènes du IVe siècle, mais pour la plus lointaine postérité ce complément de grandeur, de force et d'élévation qu'ils attendaient encore? A toutes ces questions la fondation de l'Académie servira de réponse, mais le jeune philosophe aura garde de se poser en maître avant le jour où en possession de théories

1. N'est-ce pas à lui-même et au rôle qu'il ambitionnait que Platon songeait lorsque dans le *Phédon* (78 A), à cette question de Cébès : — « Maître, puisque tu nous abandonnes, où trouver le bon enchanteur qui nous est nécessaire? » — il fait répondre par Socrate : « La Grèce est vaste, et l'on y trouve un grand nombre d'hommes habiles. D'ailleurs il y a bien des pays étrangers, qu'il convient de parcourir et de fouiller pour y découvrir un tel trésor. Il faut aussi que vous le cherchiez parmi vous, car peut-être ne trouverez-vous personne plus capable de s'acquitter de cette tâche que vous-mêmes. »

2. *Deipnosoph.*, XI, 507 B : Πλάτων παρεκάλει μὴ ἀθυμεῖν αὐτούς, ὡς ἱκανὸς αὐτὸς εἴη ἡγεῖσθαι τῆς σχολῆς.

à la fois plus compréhensives et plus hautes, il aura conçu un système où seront harmonieusement associées les vérités éparses dans les doctrines antérieures.

Seulement où trouver le moyen de s'initier aux progrès déjà accomplis par l'esprit humain ? Tous les chefs d'école de l'âge précédent, Parménide, Héraclite, Démocrite ont disparu de la scène, sans laisser de successeurs capables de continuer leur œuvre ; leurs livres sont rares, d'acquisition coûteuse et difficile : ni rois ni républiques n'avaient encore créé ces magnifiques collections littéraires et scientifiques dont Alexandrie, Pergame et Rome se montreront bientôt si fières. Une voie restait ouverte, celle des voyages. Qui devra s'y sentir plus attiré que Platon, si largement comblé des dons de la fortune et non moins avide de légendes mystérieuses que de théories savantes ? Socrate, dit Le Clerc, n'était jamais sorti de la Grèce : Platon voulait s'assurer s'il ne trouverait pas ailleurs, dans les leçons de quelque autre instituteur des hommes, quelques vérités secrètes inspirées par un autre génie. La même pensée a été exprimée par un célèbre érudit avec plus de profondeur : « C'était le temps des voyages philosophiques : on bravait la fatigue pour aller chercher la sagesse ou ce qu'on prenait pour elle : et l'amour de la vérité lançait dans des entreprises où l'amour du gain, encore peu inventif, n'eût pas osé se hasarder[1]. Il y a dans ces excursions lointaines quelque chose de romanesque qui nous les rend à peine croyables. Nous ne saurions nous imaginer qu'à ces époques reculées, où la géographie était si peu perfectionnée et le monde encore enveloppé d'obscurité, des philosophes pussent par l'effet d'une louable curiosité quitter leur patrie et parcourir, malgré mille obstacles et en traversant des régions inconnues, des parties considérables de

1. Tout apocryphe qu'elle soit, la XIe lettre platonicienne mérite peut-être quelque créance pour l'assertion que voici : καὶ νῦν πάντα κινδύνων ἐν ταῖς πορείαις ἐστὶ μεστά (358 E). Aussi un écrivain du XVIe siècle, Leroy, vante-t-il « le philosophe estimant peu, pour le désir qu'il avait de sçavoir, les dangiers qui lui en pouvoyent advenir, estant lors le monde divisé en plusieurs seigneuries et la mer couverte d'escumeurs et de coursaires. »

l'ancien continent. Mais on ne peut pas nier tous les faits qui embarrassent, et ceux de ce genre se multiplient chaque jour, à mesure qu'on approfondit l'histoire ancienne de l'Orient[1]. »

Sans doute, même chez Platon, le Grec ne manque aucune occasion de se distinguer du barbare, et d'affirmer comme une vérité indiscutable sa supériorité sur tout ce qui n'est pas lui : mais c'est en même temps un esprit curieux, avide de progrès ; sans le dire tout haut et parfois en célébrant plus que de raison son originalité personnelle, il fait discrètement des emprunts aux coutumes et aux croyances des peuples qui l'avoisinent. Cette race hellénique, forcée par les conditions économiques de son sol à vivre en relations continuelles avec l'étranger, est une race de hardis marins, doués d'un esprit d'initiative et d'aventure qui enverra des colonies sur tous les rivages. Bien différent, le Romain ne sait rien et ne veut rien savoir de ce qui dépasse l'horizon de sa pensée : plus tard la défense du territoire l'appellera de la Calédonie à l'Egypte, et des colonnes d'Hercule aux limites de la Pannonie : mais à aucune époque, et moins encore avant son contact avec la Grèce, il n'entreprendra d'enquête intellectuelle approfondie sur les peuples soumis à son empire : il lui suffit de les savoir domptés et obéissants.

En Grèce au contraire, et à Athènes surtout, quel ne fut pas en tout temps l'attrait de la nouveauté ? Sauf à Sparte, partout on se presse autour de quiconque apporte des connaissances ou des lumières nouvelles : les sophistes si applaudis venaient tous de contrées plus ou moins éloignées[2]. Depuis le temps

1. Abel Rémusat. — On lit dans les conseils adressés à Démonique par Isocrate, un contemporain de Platon : « N'hésitez pas à entreprendre un long voyage pour vous rendre auprès des hommes qui font profession d'enseigner des choses utiles. Lorsque les commerçants traversent de si vastes mers pour accroitre leur fortune, il serait honteux pour les jeunes gens de ne pas affronter sur terre les voyages qui doivent enrichir leur intelligence. » Les recommandations d'Archytas n'étaient pas moins pressantes.

2. Un mot suffit à l'un des biographes de Pythagore pour expliquer son succès extraordinaire à Crotone. On accourut pour l'entendre, dit-il, ὡς ἀνδρὸς ἀφικομένου πολυπλάνου.

d'Homère, c'est un titre d'honneur de ressembler à cet Ulysse lequel, selon la traduction d'Horace,

mores hominum multorum vidit et urbes.

C'est qu'à la curiosité le Grec joint la finesse et au désir de voir le don de réfléchir. Or au témoignage d'Aristote[1], jamais cette avidité intellectuelle ne fut poussée plus loin que dans le siècle qui suivit les guerres médiques.

Enfin s'il est manifeste que les voyages dans le monde ancien étaient moins rapides, moins aisés, moins sûrs qu'aujourd'hui, néanmoins on aurait tort de se les représenter comme particulièrement coûteux ou toujours compliqués de difficultés insurmontables. Du Pirée à Egine la traversée coûtait deux oboles (de trente à quarante centimes); du Pirée en Egypte, deux drachmes (entre deux et trois francs)[2]. Des caravanes sillonnaient l'Asie en tout sens[3] et Hérodote décrit avec une précision surprenante la route qui à travers le pays des Scythes reliait la Grèce aux régions qu'on appelait hyperboréennes. Dès les temps les plus reculés (le XVe livre de l'*Odyssée* en fait foi) les Phéniciens, marchands avisés ou audacieux corsaires, abordaient à toutes les côtes, à toutes les îles de la Méditerranée, servant ainsi de trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Un obstacle peut-être plus sérieux, c'était la diversité des langues : mais Hérodote lui-même nous apprend comment il s'était formé en Egypte une classe spéciale d'interprètes, et l'exemple des géographes et *périégètes* prouve que le touriste d'aujourd'hui trouve à peine pour se renseigner des facilités plus grandes que ses émules d'autrefois.

En fait, il n'est pour ainsi dire aucun homme d'Etat, aucun législateur de l'ancienne Grèce, que la tradition ne fasse voyager

1. *Politique*, VIII, 6.
2. Chiffres empruntés au savant traité de Bœckh, qui lui-même les a tirés de plusieurs ouvrages anciens.
3. Les relations commerciales du monde gréco-romain avec l'Orient et même l'extrême Orient ont été récemment l'objet de recherches considérables, parmi lesquelles il me sera permis de signaler celles de feu M. l'abbé Durand, professeur de géographie à l'Institut catholique de Paris.

dans les pays d'alentour, en quête des règlements les plus justes, des institutions les mieux éprouvées : il n'est presque pas un philosophe de renom qui n'ait tenu à approfondir à leur propre source les théories et les systèmes dont la renommée était arrivée jusqu'à lui. Connaître par soi-même les grands courants de la pensée humaine, voir les hommes, causer avec eux, s'inspirer de leurs idées pour compléter une première éducation, si étendue qu'elle ait pu être, a été depuis Pythagore jusqu'à Cousin, l'ambition de tous les grands esprits. C'est ainsi que les sept sages avaient acquis une bonne part de leur célébrité. Hérodote lui-même nous montre Solon se rendant à la cour d'Amasis et plus tard à celle de Crésus. Le premier de ces voyages était une tradition conservée dans la famille de Platon : du moins Critias le rappelle dans le *Timée* avec de curieux détails.

L'exemple de Thalès qui rapportait, dit-on, aux prêtres d'Egypte les données fondamentales de son système a très bien pu déterminer Pythagore à aller s'instruire à leur école. Je sais que certains historiens et notamment M. E. Zeller refusent d'ajouter foi aux témoignages de l'antiquité relatifs au séjour de ce dernier philosophe en Egypte : mais quelque soin que l'on mette à écarter les fables alexandrines, il est peu raisonnable de ne tenir aucun compte des assertions d'Hérodote et d'Isocrate[1]. Après le pays des Pharaons, le sage de Samos avait-il parcouru l'Orient[2] ? On a le droit d'en douter, malgré les affirmations de tant d'écrivains anciens : en tout cas les pérégrinations bien connues d'Hérodote attestent qu'une telle entreprise n'avait rien d'impossible. De l'Italie à la Bactriane, et de la Scythie aux déserts de l'Afrique, il n'est presque aucune partie du globe alors civilisé où l'historien d'Halicarnasse n'ait

1. Hérodote (II, 81) assimile les deux épithètes Πυθαγόρειοι et Αἰγύπτιοι : quant au *Busiris* d'Isocrate, faut-il contester à cette dissertation toute valeur historique, pour ce seul motif qu'on y sent la main d'un rhéteur?
2. M. Faye pense que Thalès et Pythagore, instruits déjà par les marins, sont allés à Memphis et à Babylone compléter leur éducation astronomique.

pénétré[1], se promenant à travers tous les pays, comme à travers tous les âges, avec le dessein d'apprendre et de publier des choses dignes de mémoire. Les ruines qu'exhume l'archéologie moderne montrent que là où il se donne comme témoin oculaire, il a tout décrit avec une très suffisante exactitude.

Presque à la même époque nous voyons Hippocrate, le fameux médecin de Cos, parcourir successivement la Thessalie, la Thrace, l'Asie mineure et l'Egypte ; enfin les Dix Mille, au retour de leur expédition aventureuse (399), avaient dû exciter à la fois la sympathie par le tableau de leurs souffrances et la curiosité par la description des contrées traversées. Mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est un aveu de Démocrite, dont le texte nous a été conservé par deux écrivains chrétiens[2] : cet Aristote anticipé, qui le premier a embrassé dans ses recherches l'universalité des connaissances humaines, énumère avec complaisance les sources multiples où il était allé puiser son prodigieux savoir.

On le voit, l'obscurité des traditions ne permet pas de méconnaître la part considérable qu'ont eue les voyages dans ce que j'ose appeler l'éducation intellectuelle des premiers sages de la Grèce : reste à examiner si la philosophie pure en a profité au même titre que les connaissances pratiques, l'expérience morale et la culture scientifique. Rejeter *a priori* ces récits et les traiter de fables, demeure sans doute la dernière ressource de l'incré-

1. Les assertions contraires de M. Sayce, traitant irrévérencieusement Hérodote de « voyageur en chambre, » n'ont trouvé aucun écho.
2. Clément d'Alexandrie (*Stromates* I, xv, 69) et Eusèbe (*Prép. évang.*, X, 4) : Ἐγὼ δὲ τῶν κατ' ἐμεωυτὸν ἀνθρώπων γῆν πλείστην ἐπεπλανησάμην ἱστορέων τὰ μήκιστα καί ἀνεράς τε καὶ γέας πλείστας ἴδον καὶ λογίων ἀνθρώπων πλείστων ἐσήκουσα..... ἐπ' ἔτεα ὀκτωκαιδέκα ἐπὶ ξείνης ἐγενήθην (je cite d'après la restitution proposée par M. B. ten Brinck). Diodore de Sicile (I, 98) fait rester Démocrite cinq ans en Egypte : Strabon (XV, 703) et Diogène Laërce (IX, 34) nous le montrent visitant la plus grande partie de l'Asie : enfin, au dire d'Elien (IV, 20), Théophraste le félicitait d'avoir rapporté de ses lointains voyages des trésors que n'avaient amassés ni Ménélas ni Ulysse. — Cf Müllach, *Fragmenta phil. græc.*, I. ch. 4, et Berthelot, *Les origines de l'alchimie*, p. 147 : « Démocrite avait voyagé en Egypte, en Chaldée et dans diverses régions de l'Orient et il avait été initié aux connaissances théoriques et peut-être aussi aux arts pratiques de ces contrées. »

dulité systématique, mais une critique sérieuse s'impose le devoir de s'enquérir des faits avant de s'arroger le droit de les nier.

Et maintenant de ce qui précède quelle conclusion tirer en ce qui touche Platon ? Ne sommes-nous pas doublement autorisés à lui appliquer sans restriction ce qu'écrit M. Chaignet de Pythagore : « Il n'est pas surprenant que comme tous les esprits avides de savoir le philosophe ait entrepris ces grands et nombreux voyages dont on s'étonne et dont on doute trop volontiers. Il faudrait s'étonner plutôt qu'il n'eût pas obéi à l'impulsion naturelle qui entraînait à cette époque les intelligences curieuses et qui faisait des voyages comme une préparation universelle et nécessaire à l'étude et à la science[1]. » En réalité, comme on peut aisément s'en convaincre, tous les biographes de Platon sont unanimes à soutenir qu'il passa plusieurs années hors de sa patrie.

Mais ce point une fois admis et même, autant qu'il est permis en pareille matière de parler de démonstration, une fois démontré[2], la tâche des biographes de Platon ne s'en trouve guère avancée. C'est qu'en effet, dès qu'on descend aux détails, on se heurte, comme on devait le prévoir, à des divergences considérables. Quelles contrées parcourut le philosophe? Dans quel ordre? Pour quels motifs ? Jusqu'où a-t-il poussé ses explorations ? autant de questions dont la solution échappe à toute détermination certaine, en face de renseignements incomplets, parfois même contradictoires[3].

Songe-t-on pour s'éclairer à interroger Platon lui-même ? à peine obtient-on une réponse: chose d'autant plus surprenante au premier abord qu'en cette matière on a plus à se défier des

1. *Pythagore et la philosophie pythagoricienne*, p. 39.
2. Au déclin du paganisme, la tradition régnante s'affirme une dernière fois, non sans une exagération manifeste, sous la plume de saint Augustin: « Quam longe lateque potuit peregrinatus est Plato, quaquaversum eum alicujus nobilitate scientiæ percipiendæ fama rapiebat. » (*Cité de Dieu*, VIII, 4.)
3. Faut-il sur ce point s'attacher invariablement à Apulée, sous prétexte qu'il avait sous les yeux les *Commentaires* de Speusippe? Cette opinion de Stallbaum n'a pas trouvé faveur.

exagérations familières à la vanité. Pas un de ses dialogues ne porte distinctement une couleur étrangère ; ses nombreux écrits ne contiennent aucune allusion explicite aux enseignements qu'il est allé chercher au dehors, aux pays qu'il a visités, aux projets qu'il caressait en abordant tour à tour des rivages bien différents. Sauf son séjour à la cour de Denys l'ancien, ce tyran soupçonneux et cruel dont l'image était assez manifestement présente à sa pensée quand il composa le neuvième livre de la *République*, ses voyages n'apparaissent dans ses livres que sous forme de vagues réminiscences, susceptibles en général d'une autre explication [1].

Cependant si l'on veut y réfléchir, il n'est pas difficile de se rendre compte de ce silence de Platon. D'abord, ainsi qu'on l'a bien des fois remarqué, chez les anciens les confidences personnelles sont rares : leurs œuvres, à l'inverse de celles des modernes, nous parlent de tout, sauf de leurs auteurs ; et si ce caractère éminemment objectif, pour parler comme en Allemagne, est un des charmes les plus appréciables de l'antiquité, en revanche il nous prive d'une foule d'éclaircissements et de satisfactions qui auraient pour nous un véritable prix. Un seul exemple nous suffira : que nous apprennent de la vie et de la carrière d'Aristote, de son long séjour à la cour de Macédoine, de ses relations si étroites avec Alexandre, les nombreux ouvrages sortis de sa main ? En second lieu, ne l'oublions pas, le porte-parole à peu près constant de Platon écrivain, c'est Socrate, Socrate qui ne s'était pas plus éloigné d'Athènes que Kant de Königsberg, et dans la bouche duquel des détails précis sur les monuments et les institutions de l'étranger eussent été dès lors fort peu à leur place.

1. Ainsi que nous le verrons plus loin, il convient de faire ici une exception en ce qui touche l'Égypte. Il en est de même du temple de Neptune qui est décrit dans le *Critias*, et dont l'aspect général a quelque chose de barbare. Il semble que Platon, comme tous les touristes en Orient, ait été frappé de ce système de décoration qui remplace par la profusion des matières précieuses les inspirations de l'art. Les traits de ce genre, a-t-on dit, ne sont pas de ceux que l'imagination invente : elle les recueille et s'en empare pour les appliquer à d'autres temps, à d'autres lieux.

Veut-on en outre quelques rapprochements empruntés à des temps plus modernes ? Dante a beaucoup écrit : que nous apprend-il lui-même de précis sur les cruelles vicissitudes de sa vie errante de poète, de fugitif et de proscrit ? Plus près de nous, Descartes, peu satisfait de la science des écoles, s'était décidé à « fermer tous ses livres pour consulter le grand livre du monde » : quelles traces ses voyages ont-ils laissées dans ses ouvrages ? Cet homme qui a visité tant de contrées diverses, qui a été frappé par tant de curieux spectacles, qui veut être témoin d'un jubilé à Rome afin de voir défiler sous ses yeux « le plus de peuple possible, » a cependant une philosophie toute abstraite, toute spéculative, toute intérieure. On l'a dit avec raison, ces curiosités du dehors ne sont évidemment pour lui qu'un accessoire négligeable [1] ; si le désir de s'instruire en écoutant et en observant a été pour quelque chose dans son départ pour la Hollande d'abord, et plus tard pour l'Allemagne, il n'y a rien assurément de germanique dans le système qu'il a ébauché sinon construit dans la solitude de son « poêle ».

Un critique qui tient les voyages de Platon pour suspects pourrait être tenté d'invoquer certaine interdiction formulée au douzième livre des *Lois* [2]. Platon, s'y inspirant évidemment des pratiques lacédémoniennes, veut que le législateur n'autorise à sortir du pays que des citoyens de principes sûrs, et encore faut-il qu'ils soient à l'âge où l'esprit a acquis toute sa force et le jugement toute sa maturité : ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de réclamer, pour constituer le sénat gardien de sa constitution, des vieillards qui à plusieurs reprises se soient expatriés par amour de la science [3]. La défense rappelée plus haut et dictée, si l'on peut ainsi parler, par des considérations d'hygiène morale [4], n'a donc qu'une portée relative, sans compter

1. Voyez le peu de place qu'il leur accorde dans son *Discours de la méthode*, et à plus forte raison dans ses *Méditations*.
2. 950 D. Toute la suite de ce passage règle les voyages entrepris « dans l'intérêt public. »
3. 961 A : τοὺς ἐκδημήσαντας εἰς ζήτησιν.
4. Les mêmes qui faisaient écrire à Cicéron dans une page célèbre sur la corruption des villes maritimes : « Importantur non merces solum adventi-

qu'il arrive maintes fois aux philosophes et aux moralistes de blâmer en théorie ce qu'ils s'accordent sans scrupule dans la pratique. Au reste à l'Athénien des *Lois* on peut opposer le Socrate du *Phédon* invitant ses disciples à chercher, quand il ne sera plus, non pas en Grèce seulement, mais jusque chez les peuples barbares, et cela sans épargner ni leur or ni leurs peines, le sage qui les maintiendra dans les voies de la vérité.

Aristote et Théophraste, on devait s'y attendre, ne font aucune mention des voyages de Platon : ces deux auteurs, tout occupés de la genèse et du développement des systèmes, négligent entièrement la biographie des philosophes. Les ouvrages de Speusippe et de Xénocrate, héritiers et successeurs immédiats du fondateur de l'Académie, nous manquent. Mais pourquoi ne pas reconnaître l'écho de leurs affirmations dans les récits d'Hermippe, de Cicéron et des divers écrivains de l'époque gréco-romaine? Justement suspecte après trois et quatre siècles en matière de doctrines, la tradition mérite quelque créance quand elle conserve le souvenir d'événements d'ailleurs parfaitement vraisemblables: ici en effet nous n'avons point affaire, comme avant Platon pour Pythagore, comme après lui pour Apollonius de Tyane, à un hiérophante, à un mystagogue, à un thaumaturge, et l'absence à peu près complète de merveilleux autorise à penser que nous sommes sur le terrain solide des faits, non dans le domaine enchanté de la légende. Que si avec le cours du temps certains points sont tombés dans l'oubli, si d'autres au contraire ont été volontairement ou involontairement exagérés par l'imagination de tel ou tel narrateur, si dès lors il s'en est suivi quelque confusion dans le détail des témoignages, c'est ce qui ne surprendra aucun esprit familiarisé avec l'histoire de l'antiquité.

---

tiæ, sed etiam mores, ut nihil possit in patriis institutis manere integrum » (*De republica*, II, 4.)

3. RAPPORTS ENTRE LA GRÈCE ET L'ORIENT

A. *Considérations générales*

Platon a quitté Athènes, il a voyagé, mais pourquoi? Est-ce par pur divertissement? est-ce au contraire attiré par l'enseignement de penseurs ou d'écoles célèbres, séduit par la réputation lointaine de quelque théorie profonde sur la nature et la destinée de l'homme, sur les rapports de la divinité avec le monde, sur les origines et les éléments constitutifs de l'univers? Pour tout dire d'un mot, devons-nous faire honneur à ses voyages de cette supériorité éminente qui l'élève au premier rang parmi les philosophes non seulement de la Grèce du IVe siècle, mais de tous les pays et de tous les temps? Alors même que cette thèse n'aurait pas été formellement soutenue, la question à coup sûr vaut la peine qu'on s'y arrête, et aucun historien sérieux du platonisme n'a le droit de la passer dédaigneusement sous silence. Aussi bien pour connaître vraiment le cours d'un fleuve est-il indispensable de connaître quelque chose des contrées qu'il traverse et de l'importance de ses affluents.

Que l'Egypte, que l'Asie mineure, que la Phénicie, que la Babylonie et tant d'autres riches provinces soumises encore à la fin du Ve siècle au sceptre des Achéménides aient sur bien des points devancé la Grèce dans les voies de la civilisation, c'est aujourd'hui chose absolument hors de conteste; mais cette antériorité peut-elle être affirmée notamment lorsqu'il s'agit des théories scientifiques en général, et plus particulièrement de celle qui domine et embrasse toutes les autres, de la théorie philosophique? A la date que nous venons de rappeler, l'Orient offrait-il aux intelligences avides quelque centre intellectuel comparable à ce qu'était alors Athènes, à ce que sera bientôt Alexandrie? Allons plus loin : la sagesse orientale a-t-elle pu être, a-t-elle été en effet la secrète inspiratrice des systèmes cosmologiques et métaphysiques qui se sont succédé sur le sol de la

Grèce depuis Thalès jusqu'à Aristote ? Nous sommes ici, on le voit, en face d'un problème d'une portée immense et d'une gravité capitale : il s'est posé dès la Renaissance, mais c'est surtout depuis les découvertes assez récentes des orientalistes modernes que la discussion est ouverte, et il ne paraît pas qu'elle soit à la veille de se fermer.

D'un côté, des amis enthousiastes de la Grèce, qui croient son honneur intéressé à ce qu'elle soit entièrement isolée de tout ce qui la précède et de tout ce qui l'entoure, au point d'interdire à ses sages et à ses politiques jusqu'à la pensée de la quitter en vue de s'instruire ailleurs : de l'autre, des adversaires non moins prévenus, qui dans le monde de la science, sinon dans celui de la poésie et de l'art, vont jusqu'à contester au génie hellénique toute originalité. Dans les deux camps on se croit en possession d'arguments décisifs : si nous ne pouvons songer à en augmenter le nombre, notre dessein est d'en peser exactement la valeur.

Relevons tout d'abord la confusion commise par plusieurs écrivains modernes qui établissent sans raison un lien étroit ou plutôt une sorte d'enchaînement nécessaire entre les voyages d'un philosophe et le développement de son système : ainsi, à les entendre, il serait illogique d'admettre que Platon pouvait s'exposer, sans y succomber, à l'attrait soit des théories égyptiennes, soit des rêveries chaldéennes, et faux de supposer qu'il était libre au philosophe, sans sortir d'Athènes et de la Grèce, d'associer aux enseignements de Socrate des éléments d'origine étrangère à la culture hellénique.

Des deux côtés l'erreur est égale.

En premier lieu, si c'est une vérité d'expérience que les circonstances décident sans peine de la destinée d'un homme vulgaire, le génie, et ce mot n'a rien d'exagéré quand on songe à Pythagore, à Démocrite, à Platon, ne relève pas d'elles. Comment nous persuader qu'il fût impossible à un Grec, si pénétré de sa supériorité intellectuelle et morale sur le barbare, de mettre le pied sur le sol de l'Egypte ou de l'Asie sans renier son éducation première, sans se passionner soudain pour des

civilisations propres à l'étonner plus qu'à le séduire ? Il en était de l'Athénien du ve et du vi^e siècle comme du Français du xixe : qualités et défauts, sa physionomie nationale est trop accentuée pour s'effacer par un séjour à l'étranger.

En second lieu, on a fort exagéré l'isolement des nations antiques, leur indifférence réciproque, leur dédain des cultes et des usages qui n'étaient pas les leurs ; à ces hautes époques, comme de nos jours, la civilisation fut une œuvre commune[1], et il a toujours été vrai de dire avec Ozanam que si dans les conseils des hommes les frontières doivent être des lignes de séparation entre les peuples, dans les desseins providentiels ce sont des points de contact et de rendez-vous. « Les échanges d'idées entre l'Orient aryen et l'Occident, s'ils se sont jamais interrompus, ont dû certainement reprendre bien longtemps avant l'époque tardive où nous pouvons clairement les constater[2]. »

Des infiltrations lentes ou des migrations invisibles transportent parfois les idées de la façon la plus imprévue à travers le temps et l'espace : après une longue éclipse, on est surpris de les voir tout à coup reparaître[3]. Ajoutons que l'Athènes de Solon et de Pisistrate était devenue un centre intellectuel sans

---

1. C'est la thèse qu'expose et développe M. Soury dans son livre intitulé : *Théories naturalistes dans l'antiquité*, p. 63 et suiv.

2. M. Darmesteter, *Revue critique* du 21 février 1881. — Cf. Ampère, *Histoire littéraire de la France*, I, 85 : « Dans l'histoire du genre humain, les rapports qui s'établissent entre les peuples ne sont jamais stériles. Les idées, les connaissances, les traditions voyagent avec les denrées et les marchandises, cargaison précieuse, quoique souvent inaperçue, que le navigateur emporte avec lui et sème sur tous les rivages. »

3. Pourquoi Aristote dans les pages qu'il consacre à la discussion des systèmes antérieurs se préoccupe-t-il si peu de l'ordre de succession des philosophes et des écoles ? Voici la réponse de M. Victor Egger : « Noverat deesse sive testimonia, sive auctoritates : noverat doctrinam per libros e longinquo et quasi secreto posse tradi... Sunt præterea fortuiti occursus et inter opiniones insperati concursus, quibus successio ita mire fingitur ut historicum levioris judicii possint fallere. » (*De fontibus Diogenis Laertii*, p. 10). Et l'auteur ajoute cette remarque qui a son prix : « Quas periculosæ viæ salebras ipsa Aristotelis docta modestia clarius fatetur quam recentiorum ab Alexandrinis usque ad Laërtium historiæ philosophicæ scriptorum fiducia sæpius indocta. »

égal, exerçant au loin une attraction en rapport avec sa propre force de rayonnement. Qu'au VI[e] siècle Pythagore de Samos ne connût que par une vague renommée les merveilles de Babylone et de Memphis, je l'accorde; mais ce qui est invraisemblable, c'est qu'à Athènes, à la fin du V[e] siècle, l'Égypte, la Phénicie et la Perse fussent des contrées absolument ignorées. Le drame le plus applaudi d'Eschyle peignait au vif les mœurs des cours asiatiques. Pendant toute la durée de la guerre du Péloponnèse, n'avait-on pas vu maintes fois des ambassadeurs du Grand Roi venir solliciter l'alliance des cités grecques et promettre l'appui de leur souverain? Sans parler de la *Cyropédie* de Xénophon, dont la date est un peu postérieure, les *Muses* d'Hérodote n'étaient-elles pas à elles seules une source inépuisable de renseignements précieux sur les croyances asiatiques et égyptiennes? Nous n'avons plus les écrits des logographes antérieurs; mais Hécatée de Milet et Hellanicus de Lesbos, pour ne citer que les plus célèbres, avaient dû jeter plus d'un trait de lumière sur ce monde oriental, tout à tour objet de terreur et de curiosité pour le génie grec.

Donc en quelque sens que le biographe de Platon tranche la question controversée de ses voyages, l'exégèse platonicienne n'en continuera pas moins à se trouver en face de ce problème: Platon a-t-il puisé à d'autres sources qu'à des sources helléniques et quelle partie de son système en a été dérivée? Encore une fois, fallût-il admettre comme authentiques une foule de détails biographiques qu'une critique plus sévère relègue dans le domaine de la légende, la discussion demeurerait à peu près entière.

Or deux circonstances surtout donnent une apparence de probabilité à l'opinion qui fait descendre de l'Orient la philosophie grecque: d'une part les aveux des anciens, aveux tardifs et irréfléchis, souvent d'ailleurs détournés par les modernes de leur véritable sens, et de l'autre les ressemblances positives que paraît offrir tel ou tel système avec les théories cosmogoniques ou mythologiques de certaines nations orientales.

Nous allons examiner successivement ces deux points avec toute l'attention qu'ils méritent.

Les premiers sages de la Grèce, penseurs ou politiques, n'ont nulle part affirmé, nulle part laissé même soupçonner qu'ils avaient été les disciples des prêtres et des savants de l'Orient. De la guerre de Troie aux guerres médiques, les haines nationales ont dû s'allier à la vanité patriotique pour détourner la race hellénique de l'étude et de l'imitation des barbares. Toutefois, chose remarquable, au lieu d'avoir comme nous les yeux fixés sur l'avenir, les Grecs les tournaient de préférence vers le passé. Il semble que ce petit peuple n'ait réalisé de si admirables progrès qu'en se défendant sans cesse d'en accomplir. Plus une cité, plus une institution remontait à des temps reculés, plus elle paraissait mériter de respect[1]. L'antiquité, si décriée aujourd'hui, était aux yeux du Grec un gage de sagesse, presque de divinité. C'était, dit Platon lui-même[2], le temps où vivait une race meilleure, où les dieux étaient plus près des hommes, et les hommes plus rapprochés des dieux.

Ici s'applique merveilleusement le mot de Tacite: *Omne ignotum pro magnifico est.* La haute opinion qu'on se faisait de la sagesse profonde de ces temps reculés était encore singulièrement accrue par la rareté même des monuments où elle était contenue: comme on l'a dit avec finesse, rien n'élève plus le prix de certaines choses que d'avoir subi une destruction presque totale. Voilà comment la vieillesse des nations orientales les entourait d'une sorte de prestige. Quelles que fussent les obscurités de la tradition, la Grèce ne pouvait ignorer qu'elle avait été précédée dans le monde par de vastes et puissantes monarchies qui s'attribuaient une durée extraordinaire et vraiment fabuleuse: on parlait de calculs astronomiques, d'observations généthliaques qui remontaient en Égypte à des myriades de

1. Ce sentiment a même survécu chez cette race à la ruine de beaucoup d'autres. On peut lire encore dans Tacite (*Histoires*, II, 4): « Lætum antiquitatibus Græcorum genus multa incertæ vetustati affingit. »
2. *Philèbe*, 16 C.

siècles, en Babylonie à quatre cent soixante-dix mille ans[1] : et ces ridicules exagérations trouvaient créance.

Les parties les plus anciennement habitées du monde hellénique, la Thrace et la Crète par exemple, avaient acquis une sorte de caractère sacré. Sans insister davantage, rappelons seulement que c'est aux dires des anciens qu'en appelle le poète[2] ; ce sont d'antiques légendes que les tragiques transportent sur la scène, que le génie du peintre et du sculpteur immortalise sur les murs du Pécile ou sur le fronton du Parthénon.

Interrogeons-nous Platon lui-même ? non seulement il invoque à plusieurs reprises une ancienne tradition (παλαιὸς λόγος), mais certains passages de ses dialogues sont conçus dans un ton solennel et sacerdotal, lequel contraste étrangement avec la simplicité et la bonhomie socratiques : un pas de plus, et il céderait à la tentation de subordonner les droits du libre examen à l'ascendant de l'autorité. La voix populaire prêtait à Orphée [3], à Musée, personnages demi-historiques, demi-légendaires, un enseignement mystérieux. « Au contraire d'Aristote, dit très bien M. Jules Girard[4], Platon avait une affinité de nature avec ces hommes pieux et inspirés. Ces « rêveries de gens ivres » dont triomphe la logique de son infidèle disciple, il ne dédaigne pas de les recueillir comme une tradition de la sagesse antique ou comme une vague conscience que l'humanité avait eue des vérités introuvables, et il s'unit de sentiment avec ceux dont elles avaient transporté l'âme ou excité l'esprit ingénieux[1] ». Des théologies, voilà le nom vénérable dont se servaient les Grecs pour désigner ce qui subsistait des préoccupations intellectuelles d'un passé que l'absence totale de monuments authentiques rend, pour nous du moins, si complètement silencieux.

Dans le *Timée* Platon a exprimé à sa manière, c'est-à-dire d'une façon spirituelle et charmante, son respect pour l'antiquité. Il s'agit de l'Egypte, qu'il regarde comme préservée de tout temps, par une faveur spéciale, de ces convulsions matérielles ou sociales qui sont en quelque sorte la loi commune des nations. Voici le passage :

« Solon disait que parfaitement accueilli à son arrivée en Egypte il avait interrogé sur le passé les prêtres les plus versés en ces matières, et reconnu que ni lui ni personne parmi les Grecs n'en savait, pour ainsi parler, le premier mot. Un jour, voulant engager les prêtres à s'expliquer sur l'antiquité, il entreprit de raconter ce que nous connaissons de plus ancien, Phoronée, Niobé, et, après le déluge, Deucalion et Pyrrha, avec tout ce qu'on en rapporte : il fit la généalogie de tous leurs descendants, et essaya, en supputant les années, de fixer la date des événements. Mais l'un des plus vieux entre les prêtres de s'écrier : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours des enfants : il n'y a pas de vieillards en Grèce ! » — « Que veux-tu dire ? » repartit Solon. — Vous êtes jeunes par l'intelligence, répondit le prêtre, car vous ne possédez aucune antique tradition, aucune connaissance blanchie par le temps[2]. »

1. Cicéron, *De divin.*, I, 1 : « Eamdem artem (il s'agit de la divination) etiam Ægyptii longinquitate temporum innumerabilibus pœne sæculis consecuti putantur. » Le scepticisme de l'écrivain romain perce, il est vrai, un peu plus loin : « Neminem habemus auctorem, qui id aut fieri dicat, aut factum sciat ». — Par la comparaison des textes, Th. H. Martin a fait justice de l'opinion mensongère d'après laquelle les Chaldéens auraient fourni aux compagnons d'Alexandre dix-neuf siècles d'observations astronomiques.

2. Pindare, *Olymp.*, VII, 54 : Φαντὶ δ' ἀνθρώπων παλαιαὶ ῥήσιες.

3. Platon cite tantôt Orphée (*Lois*, II, 669 C — *Cratyle*, 402 B, — *Philèbe*, 66 D) tantôt τοὺς περὶ 'Ορφέα (*Protagoras*, 306 D, *Cratyle* 400 C). Aristote n'emploie que l'expression légèrement dédaigneuse : τὰ καλούμενα 'Ορφέως ἔπη. — Sur les doctrines attribuées dès le v[e] siècle à la Sibylle, voir le savant ouvrage de M. de Launay : *Moines et Sibylles dans l'antiquité judéo-grecque.*

4. *Le sentiment religieux en Grèce*, p. 298.

1. Aux yeux de Maxime de Tyr, poésie et philosophie ont un fonds identique et jaillissent d'une même source. « Qu'est-ce que la poésie, sinon la philosophie, antique sous le rapport de l'origine, harmonique quant à la mesure, allégorique quant au fond des choses ? Qu'est-ce encore que la philosophie, sinon la poésie plus récente sous le rapport de l'origine, plus uniforme quant à la mesure, et plus à découvert pour le fond des choses ? » (*Diss.* X)

2. *Timée*, 22 A-B. Οὐδεμίαν ἔχετε δι' ἀρχαίαν ἀκοὴν παλαιὰν δόξαν οὐδὲ μάθημα

Il n'est pas jusqu'au sévère Aristote, qui ne parle d'une science ancienne, dont il n'a survécu que de rares débris[1]. Néanmoins ni lui ni son maître n'étaient allés dans cette voie au-delà de vagues réminiscences : ni l'un ni l'autre, si préoccupés cependant de recueillir, pour les discuter, les systèmes antérieurs, n'ont parlé d'une philosophie égyptienne ou orientale. Tous deux, évoquant les noms et les théories de leurs devanciers, d'un Thalès, d'un Empédocle, d'un Pythagore, sont convaincus que la Grèce seule a le droit de les revendiquer[2].

Mais à la fin du IVe siècle un changement soudain se produit. Les conquêtes prodigieuses d'Alexandre avaient fait apparaître tout d'un coup aux yeux des Grecs un monde immense, dont la civilisation, vieille de quinze et vingt siècles, devait en imposer d'autant plus que les qualités distinctives du génie hellénique allaient s'effaçant davantage. En pleine lumière de l'histoire, le siècle d'Alexandre ne se montre pas moins ami du merveilleux que celui d'Homère : il est vrai qu'il se passionne de préférence pour l'extraordinaire et le fabuleux. Soit ressouvenir des contrées qui avaient servi de berceau à l'humanité, soit étonnement en face de ces monuments grandioses, de ces palais gigantesques, irrécusables témoignages d'antiques dynasties disparues, l'Orient attire tous les regards : l'imagination frappée repeuple ces cités ruinées ou à moitié désertes. Les prêtres égyptiens à la cour des Ptolémées, les Chaldéens à celle des Séleucides font sonner bien haut la sagesse de leurs premiers ancêtres, et de jour en jour, selon

χρόνῳ πολιὸν οὐδέν. Ce passage et d'autres analogues justifient au moins en partie l'assertion de Clément d'Alexandrie (*Stromates*, I, 15) : Ὁ Πλάτων δῆλον ὅτι σεμνύνων ἀεὶ τοὺς βαρβάρους εὑρίσκεται.

1. *Métaphysique*, XII, 8, 1074 b 10 : Κατὰ τὸ εἰκὸς πολλάκις εὑρημένης εἰς τὸ δυνατὸν ἑκάστης καὶ τέχνης καὶ φιλοσοφίας καὶ πάλιν φθειρομένων καὶ ταύτας τὰς δόξας ἐκείνων οἷον λείψανα περισεσῶσθαι μεχρὶ τοῦ νῦν.

2. Clément d'Alexandrie ajoute sans doute en parlant de Platon, immédiatement après la phrase transcrite dans une note précédente : μεμνημένος αὐτοῦ τε καὶ Πυθαγόρου τὰ πλεῖστα καὶ γενναιότατα τῶν δογμάτων ἐν βαρβάροις μαθόντοιν. Mais les preuves qu'il donne à l'appui de cette assertion ou sont absolument insuffisantes, ou résultent des interprétations les plus forcées.

le mot de M. Havet, on voit les Grecs accorder davantage aux exemples de ces aînés du genre humain.

Peut-être la Grèce n'avait-elle pas entièrement oublié, même au temps le plus glorieux de son indépendance, la communauté d'origine qui la rattachait à l'Orient[1], peut-être, en dépit de ses prétentions à l'autochthonie, se souvenait-elle d'avoir emporté jadis de la Haute-Asie des traditions poétiques et religieuses : du moins elle n'en avait gardé qu'une bien lointaine impression. Désormais cette croyance flottante va prendre corps et se traduire dans des faits, dont on précisera et le lieu et la date. Les plus célèbres auteurs grecs se virent attribuer des livres dans lesquels ils avouaient ou faisaient avouer à leurs maîtres qu'ils étaient redevables de leur sagesse à des prêtres et à des philosophes étrangers. Il semblait que la renommée, que l'autorité des sages, des législateurs, des philosophes recevrait une fâcheuse atteinte, si on ne les supposait initiés aux lumières qu'on accumulait à plaisir dans l'antique Orient[2]. Or « il est presque démontré que les anciens ne s'expliquaient la ressemblance des opinions et l'analogie des doctrines que par des rapports réels et personnels : là où l'on supposait les unes, on était conduit à imaginer les autres... Il était clair et certain pour eux que le grand mode de la communication des idées, c'était la communication personnelle et orale[3]. » De là les conjectures intéressées, les insinuations habiles, les citations faus-

1. Nous en avons une preuve bien remarquable dans un passage célèbre des *Perses* d'Eschyle. La reine Atossa raconte qu'elle a vu en songe deux femmes d'une rare beauté, parées, l'une, de l'habit des Perses, l'autre, du costume dorien : *c'étaient deux filles de la même race*, écrit le poète, *c'étaient deux sœurs*. — En revanche je crains qu'il n'y ait beaucoup de subtilité dans cette réflexion d'un critique contemporain : « Pythagore selon les uns, Parménide selon les autres, avait découvert l'identité de l'étoile du matin et de l'étoile du soir. Que peut-on imaginer de plus aimable pour exprimer la communauté d'origine des spéculations grecques et orientales ? »

2. Le fait fut affirmé non seulement de Solon, mais encore de Lycurgue cependant si foncièrement, si exclusivement Spartiate. — Cf. Diod. Sic., I, 98. — Tout récemment dans son cours de démotique à l'Ecole du Louvre, M. Révilloud enseignait qu'aujourd'hui on sait avec certitude que Solon a calqué beaucoup de lois d'Athènes sur celles d'Egypte.

3. M. Chaignet, *Pythagore*, I, 46.

ses ou suspectes par lesquelles les Alexandrins tentèrent de réparer le silence de l'histoire, et de relier par une chaîne ininterrompue la civilisation grecque et celle des vieilles monarchies de l'Orient. Le syncrétisme de la décadence, en confondant toutes les doctrines et toutes les écoles, enlève du même coup aux idées grecques leur netteté originelle et leur caractère national : au lieu d'une vérité de fait longtemps obscurcie et dont on retrouve enfin les preuves, nous sommes en présence d'une théorie forgée de toutes pièces et d'autant mieux accueillie qu'elle flatte également, quoique à des titres divers, la vanité des Grecs et des Barbares, des vainqueurs et des vaincus. L'exagération est poussée si loin qu'un Diogène Laërce lui-même, quelque insuffisante que soit sa critique, fait entendre dans sa préface une protestation indignée. « On veut que la philosophie descende des Barbares : parler de la sorte, s'écrie-t-il, c'est méconnaître la grandeur du génie grec[1]. »

Ces relations philosophiques entre la Grèce et l'Orient, que l'Antiquité avait d'abord pressenties sans les définir et plus tard affirmées sans en posséder les preuves, des savants modernes ont prétendu les exposer au grand jour de façon à défier toute contradiction. Une érudition colossale et un labeur infini ont été dépensés à établir que chacun des systèmes antérieurs à Socrate répondait à l'une des théories cosmogoniques en honneur chez les divers peuples de l'Orient. C'est ainsi notamment qu'une série de dissertations de Gladisch, dans lesquelles des vues profondes se mêlent à des assertions téméraires, nous montrent dans Pythagore la philosophie des Chinois[2], dans Parménide celle des Hindous, dans Héraclite celle des Perses, dans Empédocle celle des Égyptiens, dans Anaxagore enfin celle des Juifs[3]. Tout récemment un écrivain dont

1. *Préface*, 3 : Λανθάνουσι δ'αὐτοὺς τὰ τῶν Ἑλλήνων κατορθώματα... Βαρβάροις προσάπτοντες.

2. Théorie déjà soutenue au siècle dernier par de Guignes dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions.

3. « Die vier grundeigenthümlichen Hauptbildungen der Geschichte des alten Morgenlandes und der Geschichte der früheren hellenischen Philosophie sind je die eine mit der andern dieselbigen. » (Gladisch, *Einleitung in das Verständniss der Weltgeschichte*, Posen, 1844, p. 9.)

les sciences philosophiques déplorent la mort prématurée, M. Teichmüller, sans aboutir à des conclusions aussi précises, n'en avait pas moins mis au service d'une thèse assez voisine ses recherches infatigables, son savoir prodigieux, son tour d'esprit piquant et original.

Qu'à côté de divergences réelles des analogies existent, que sur certains points elles aillent bien au-delà de ce que les profanes en ces matières pourraient soupçonner, c'est incontestable : reste à se prononcer sur les conclusions qu'on a voulu en tirer.

Disons-le de suite : le premier, le plus utile résultat de cette vaste enquête philosophique a été de démontrer une fois de plus cette vérité trop oubliée par les Grecs de Périclès et par leurs admirateurs modernes : à savoir que la Grèce ne fait pas exception aux lois de l'histoire, que d'autres civilisations se sont épanouies antérieurement ou parallèlement à la sienne, et que son véritable titre de gloire est moins en général d'avoir inventé que d'avoir su par un éclectisme de génie choisir au dehors les éléments qu'elle pouvait s'assimiler, pour les porter ensuite à leur perfection[1]. Tout homme est héritier et tout homme est ancêtre, a dit un penseur de nos jours ; qu'ils en aient conscience ou non, « les descendants continuent l'œuvre commencée, développent l'idée entrevue, la pensée laissée à l'état de germe par leurs plus lointains aïeux[2]. »

Au reste, il suffit d'un regard jeté sur la carte du monde ancien pour se convaincre que la Grèce a été en contact perpétuel avec l'Asie-Mineure, longtemps au pouvoir des Achéménides : ses nombreuses colonies ont noué des alliances commerciales ou politiques avec les monarchies de la Lydie et de la Phrygie, toutes pénétrées des usages et des croyances des peuples conquérants de la vallée du Tigre et de l'Euphrate. La race hellé-

1. C'est ce qne reconnaît explicitement l'auteur, quel qu'il soit, de l'*Epinomis*, parlant de la connaissance du ciel et des phénomènes célestes.

2. M. J. Soury, ouvrage cité.

nique, l'histoire en fait foi, leur a été redevable de l'excitation intellectuelle qui a fait naître ses premiers poètes, ses premiers historiens, et ce qui nous intéresse ici particulièrement, ses premiers philosophes. On peut, en effet, considérer aujourd'hui comme chose certaine que l'école d'Ionie n'a fait que traduire sous une forme abstraite des théories dissimulées sous le merveilleux de certaines cosmogonies antiques. Ce qui contribue à nous montrer dans Thalès l'émule et peut-être l'élève des prêtres chaldéens, c'est qu'à leur exemple nous le voyons prédire d'abord une éclipse de lune, puis une abondante récolte. Mais la Grèce en a-t-elle moins le droit de réclamer pour elle les doctrines et la gloire d'Héraclite et d'Anaxagore, de Pythagore et de Platon?

Quelques rapprochements éclaireront ici ma pensée.

A peine est-il nécessaire de rappeler que dans ce domaine de l'art où la Grèce a réalisé des prodiges, Lydiens et Phrygiens lui avaient frayé la voie. Parmi ces trésors que de persévérants et hardis explorateurs ont mis au jour sur tant de points divers : à Santorin, à Tanagre, à Mycènes, en Troade, que de choses trahissent une origine et même une fabrication étrangère! Qu'on lise attentivement les épopées d'Homère : constructions, vêtements, joyaux et parures ont encore un caractère oriental indiscutable. Mais qui donc s'en autoriserait pour nier l'inspiration originale des statues de Phidias et des frises du Parthénon [1] ?

Dans l'ordre poétique il y a des traits de ressemblance frappants, résultant de l'identité des conceptions ou des habitudes intellectuelles, entre tel fragment de l'*Iliade* et telle page du *Ramayana*, entre la *Théogonie* d'Hésiode et certaines cosmogonies asiatiques, entre les fables d'Esope et maint apologue

1. « Les Grecs ont ignoré ou volontairement méconnu l'influence qu'eurent sur leur civilisation l'Asie et l'Egypte. Toutefois si certains éléments leur sont venus du dehors, les principes nettement formulés, la science des proportions, la beauté et l'unité de l'ensemble, le choix admirable des détails, en un mot, tout ce qui constitue la création n'en appartient pas moins aux Grecs. » (Beulé).

devenu populaire en Orient : le drame d'Eschyle et de Sophocle, avec sa splendeur artistique et son élévation morale, la comédie d'Aristophane et de Ménandre, avec sa verve ici spirituelle et enjouée, là incisive et mordante, en sont-ils moins des fleurons inaliénables du génie athénien [1] ?

J'irai plus loin : la mythologie grecque offre des points de contact multiples avec celles de l'Asie et de l'Egypte, des éléments assyriens et phéniciens s'y sont introduits à plusieurs reprises, et cependant tous les systèmes qui ont cherché à l'expliquer dans son ensemble par des emprunts faits au dehors ont dû être abandonnés. Interrogez les archéologues : ils vous diront que deux divinités peuvent avoir des attributs semblables sans avoir un berceau commun [2].

Et l'on voudrait que la Grèce eût demandé aux nations de l'Orient, et de l'Orient le plus reculé, ses tentatives d'explication de l'homme et de l'univers ! l'on voudrait qu'à une heure donnée, sans doute par l'effet de quelque heureux hasard, des systèmes philosophiques, c'est-à-dire les conceptions les plus abstraites, les moins aisément communicables, aient été transplantées de toutes pièces du fond de la Chine et de l'Inde à Samos, à Élée, à Éphèse ! Qui ne voit ce qu'une pareille thèse soulève *à priori* de contradictions ?

D'abord, comme l'a très bien fait voir M. Zeller, que l'on ne peut éviter de citer en ces matières, s'il existait des rapports extérieurs et historiques entre ces systèmes que l'on croit frères, « on devrait expliquer ce phénomène inconcevable que

1. Comment ne pas être frappé de voir en Grèce le génie littéraire se développer avec une régularité si admirable, avec une conscience aussi claire de ses lois et de ses œuvres? et pour les amis des lettres grecques quel noble plaisir à contempler ainsi l'hellénisme dans sa simplicité sereine, au milieu de tant de nations qui contrastent avec lui par l'immobilité de leur antique civilisation ou par leur persistante barbarie?

2. Il est à remarquer, selon l'observation très juste de M. Maury, que si la Cybèle phrygienne, la Diane d'Ephèse, l'Apollon lydien, l'Isis égyptienne ont successivement acquis droit de cité en Grèce, « l'importation de ces types étrangers ne suffisait pas pour introduire dans la religion hellénique les idées mythiques qui s'attachaient à ces figures » (*Histoire des religions de la Grèce antique*, III, p. 258).

les diverses doctrines orientales ont pu aller d'Orient en Grèce, et prendre racine dans ce dernier pays sans se mêler les unes aux autres, en restant au contraire isolées et parallèles, de façon à produire exactement autant de systèmes grecs, et cela dans l'ordre même qui répond aux rapports géographiques et historiques des peuples en question[1]. »

Moins téméraire que quelques-uns de ses disciples ou de ses continuateurs, Gladisch l'avait compris, et plus il accumule les arguments, moins il se hâte de conclure[2]. Les Phéniciens dont les relations s'étendaient de la côte Est de l'Inde jusqu'aux rives de l'Espagne, avaient réussi sans doute à rendre l'univers entier tributaire de l'industrie des fabriques établies à Tyr et à Sidon ; mais les créations de la pensée ne se transmettent pas comme celles de la main de l'homme : pour leur diffusion, elles ont un besoin impérieux de ce vêtement extérieur qui s'appelle le langage : or chaque langue est un dépôt dont les initiés ont seuls la clef. Un guide même illettré peut vous raconter les origines d'une ville ou d'un temple, les particularités les plus saillantes de leur histoire : un système de philosophie ne s'accommode pas d'interprètes vulgaires. Ce qui peut se propager par les récits des voyageurs, ce sont des croyances populaires, des sentences morales, des proverbes, même développés à la manière orientale sous forme d'apologues, non des théories métaphysiques[3].

Or, tout nous le montre, les Grecs étaient peu portés aux investigations philologiques. Hérodote a noté avec une diligente

1. *Philosophie des Grecs*, Introduction (page 34 de la traduction française).

2. « In diesem Dunkel genauer zu forschen, écrit-il, wird hier um so lieber Anderen überlassen, je schwerer es scheint, darin über Vermuthungen und Wahrscheinlichkeiten hinaus zu gelangen. »

3. Je trouve cette réflexion très bien présentée dans les lignes suivantes de M. Ziegler (*Archiv für die Geschichte der Philosophie*, I, 23) : « So leicht religiöse Anschauungen von solcher Allgemeinverständlichkeit wie die Lehre von der Seelenwanderung von Volk zu Volk übertragen werden können, so schwierig, ja geradezu unmöglich dürfte dies bei wirklich philosophischen Gedanken, die sich nur in und mit dem ganzen Ideenkreis, in und mit dem ganzen Sprachschatz des fremden Volkes erfassen lassen, selbst für die Gebildetsten und Höchststehenden in jener frühen Zeit gewesen sein. »

exactitude les indications, vraies ou imaginaires, qu'il tenait des prêtres d'Egypte ; il ne paraît pas avoir cherché à pénétrer le sens des inscriptions gravées sur les murs des temples ou les parois des tombeaux, et pour les Grecs, même après Alexandre, cette langue des hiéroglyphes a toujours eu quelque chose de barbare. Dion Chrysostôme et d'autres auteurs parlent d'une traduction indienne d'Homère: il n'est nulle part question d'une traduction grecque des *Védas* ou du *Ramayana*. « L'œuvre des Septante, dit M. Havet, est très probablement la première traduction qui ait été faite d'un livre quelconque. Aucun peuple chez les anciens, pas même chez les Grecs, n'était assez curieux de pénétrer dans la pensée des autres peuples pour aller jusqu'à étudier patiemment une langue barbare et jusqu'à traduire mot à mot des livres où tout lui était étranger[1]. »

Donc avant Platon, et même au temps de ce philosophe, la philosophie orientale, si toutefois il en existait une, n'avait que la tradition orale pour se révéler à la Grèce: or, cette tradition, chacun le sait, est exposée à d'autant plus d'altérations qu'elle doit se perpétuer pendant un plus long intervalle et s'éloigner davantage de la contrée qui lui a servi de berceau. Les analogies, les rapprochements curieux poursuivis par Gladisch jusque dans le dernier détail appellent nécessairement une autre explication.

Cette explication, heureusement, se présente d'elle-même à qui veut réfléchir. Dans tous les siècles et dans tous les pays, l'humanité n'offre-t-elle pas certains traits permanents, les mêmes facultés, des préoccupations morales à peu près identiques, le même besoin de s'expliquer l'énigme du monde,

1. L'auteur ajoute en note : « Je pense que c'est une pure illusion de croire que les Grecs dans tout l'Orient aient formé de grands ateliers de traduction pour s'approprier la science orientale. On ne peut appuyer cette assertion que sur un témoignage sans autorité, celui de George Syncelle (p. 271), qui ne parle d'ailleurs que d'Alexandrie. » Le seul exemple certain d'une traduction dans la littérature classique nous est fourni par Thucydide, lequel dit en parlant d'un message du Grand Roi intercepté par les Athéniens : Τὰς μὲν ἐπιστολὰς μεταγραψάμενοι ἐκ τῶν 'Ασσυρίων γραμμάτων ἀνέγνωσαν (IV, 20).

la même intelligence, limitée dans son horizon et cependant avide de comprendre l'infini ? Pour tout dire d'un mot, ces ressemblances qu'on étale sous nos yeux sont intérieures et non extérieures, psychologiques et non historiques [1].

Gladisch voit dans sa théorie une démonstration irréfutable de la Providence [2]; il est séduit par le spectacle de ces peuples qui, dès l'origine des temps, se transmettent l'un à l'autre le flambeau de la science, selon la comparaison si justement admirée de Lucrèce :

Et quasi cursores vitai lampada tradunt.

Il y a, ce me semble, quelque chose de plus frappant encore dans cette manifestation aussi décisive qu'imprévue de l'identité du genre humain, dans ce fait que l'homme, par cela seul qu'il est homme, se montre partout et en tout temps préoccupé des mêmes problèmes et agitant ces questions d'origine et de fin qu'une philosophie récente voudrait lui interdire, sous couleur de perfectionnement et de progrès. Or les solutions fondamentales sont en petit nombre : en matière de métaphysique, on l'a fait remarquer avec raison, l'originalité absolue est un fait excessivement rare, pour ne pas dire introuvable. Si donc à travers le temps et l'espace certaines conceptions paraissent se faire mutuellement écho, cela prouve uniquement qu'elles répondent mieux à la nature des choses et aux aspirations de l'esprit humain; si de plus nous voyons chez des peuples bien différents les mêmes principes engendrer les mêmes conséquences, et des écoles parallèles se greffer sur les mêmes enseignements, c'est qu'une seule et même logique préside de part et d'autre aux règles du raisonnement. Changez un arbre de pays, il ne changera pas de nature, sa croissance sera plus ou moins rapide, sa sève plus ou moins abondante, mais de son tronc sortiront les mêmes rameaux. C'est ainsi que des usages semblables, que des lois communes se rencontrent dans des centres de civilisation absolument séparés [1].

1. Pour expliquer entre nations éloignées des rapprochements non moins curieux sur le terrain de la littérature et de l'art, on est réduit de même à invoquer « cette unité immortelle et universelle de l'esprit humain, lequel est le même en tout temps et en tout pays et, procédant selon des lois immuables, produit des œuvres qui se ressemblent, parce qu'elles portent pareillement l'empreinte de sa nature uniforme. »

2. « Der Schauplatz der Weltgeschichte könnte denn nicht mehr erscheinen wie ein unübersehliches Kirchhof der hingeschiedenen Völker und grossen Männer, denen blos Grabschriften zu setzen die Geschichtsforschung den traurigen Beruf hätte, sondern die Leben und Arbeiten der Völker würden erkannt werden als zusammenhängende Ringe einer einzigen grossen Kette der Entwicklung, als fortlaufende Stufen hinauf zum Altare des Christenthums »

Pour avoir méconnu ces vérités fort simples, maint historien de la philosophie ancienne s'est égaré en d'étranges et insoutenables hypothèses. Mais cette démonstration passerait pour incomplète, si, l'histoire en main, nous ne faisions toucher du doigt l'invraisemblance de l'opinion qui réduit les plus illustres philosophes de la Grèce à n'être que les disciples, presque les copistes serviles de la Chine, de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte. Tel est l'objet des pages qui vont suivre.

Cette argumentation comprend deux parties distinctes. On peut d'abord établir que, sauf l'Inde, aucun des pays dont il vient d'être parlé n'a été le théâtre d'un mouvement philosophique égal ou comparable à celui de la Grèce. Au commencement de ce siècle, en l'absence de tout document authentique, cette assertion n'était qu'une présomption plausible; aujourd'hui la publication et l'examen de textes chaque jour plus nombreux ont transformé cette présomption en certitude. Jadis l'Orient était pour nous un monde inconnu : on devait être surpris que rien ou presque rien n'eût transpiré de sa gloire : mais l'admiration s'abritait derrière cette ignorance même. Désormais il faut compter avec la réalité. Or il est visible que dans la haute Asie la science n'a jamais cessé d'être ou mêlée plus ou moins étroitement à la religion, comme dans

1. Après avoir rappelé que l'analogie des croyances et des erreurs n'autorise pas plus à conclure à une parenté historique entre deux races que celles des vertus et des vices, Ritter ajoute : « Die Elemente der menschlichen Denkweise sind überall dieselben, und die innere Einheit der menschlichen Art verbindet die Völker genauer, als ihre äusserlichen Berührungen und Verhältnisse zu einander. »

l'Inde, ou inféodée à des applications pratiques, comme en Babylonie et en Chaldée. Tandis qu'un des traits distinctifs du Grec, c'est ce don de généralisation et de déduction qui constitue l'esprit scientifique, l'infériorité de l'Orient, en dépit de connaissances patiemment accumulées pendant des siècles, se trahit par l'absence à peu près totale de logique, de dialectique, en un mot, de méthode.

En second lieu, qu'est-ce que l'histoire nous apprend des relations établies entre la société hellénique et les races qui l'entourent? De ses témoignages résulte, comme on va s'en convaincre, l'invraisemblance absolue d'une action profonde, durable, exercée par l'Orient avant le règne d'Alexandre sur la pensée hellénique.

Cette double démonstration achevée, on sera conduit à cette conclusion importante et pour l'histoire de la pensée grecque en général et pour celle du platonisme en particulier : c'est sur l'horizon de la Grèce que s'est levée pour la première fois dans toute sa netteté d'abord et plus tard, au temps de Platon et d'Aristote, dans toute sa splendeur la lumière de la philosophie.

B. *L'Inde*

La Chine ancienne ne nous arrêtera qu'un instant. Ce qu'elle nous offre, ce sont surtout des recueils de maximes morales, politiques, administratives et même économiques ; ici toute renommée pâlit devant celle de Lao-Tseu, et cependant rien de moins aisément intelligible, rien de moins vraiment philosophique que la doctrine de ce sage qui eut, dit-on, le mérite de restaurer au milieu d'un siècle de confusion intellectuelle la notion d'un Etre absolu à l'action duquel est soumise la création tout entière. Quant aux essais que peut revendiquer dans les lettres chinoises la science spéculative, ou ils sont d'importatation étrangère, comme le panthéisme des brahmanes, ou comme certaines rêveries sur le rôle et le pouvoir des nombres, ils ne rappellent que de loin les théories de Pythagore, et en tout cas ne lui ont pas servi de modèle.

En passant de la Chine à l'Inde, nous touchons au seul pays de l'Orient capable d'être mis en parallèle avec la Grèce. Lorsqu'il y a cent ans l'intelligence du sanscrit vint brusquement déchirer le voile qui cachait à tous les regards les richesses littéraires de l'Inde antique, il y eut chez les savants et les érudits autant d'enthousiasme que de surprise : l'auteur présumé du *Mahabharata*, Vyasa, parut plus grand qu'Homère lui-même : la nouveauté a toujours ce privilège d'exercer un irrésistible attrait. C'était bien en effet une civilisation inconnue qui venait de se révéler, appuyée sur un développement plusieurs fois séculaire et d'une fécondité en harmonie avec la végétation luxuriante de ces régions tropicales. Aussi dans la première ardeur de l'exploration et de la conquête, on crut avoir retrouvé les ancêtres de notre race, les plus anciens initiateurs de l'humanité[1]. Depuis on est revenu à des idées plus justes, et la méprise n'est plus possible : mais l'Inde n'a pas cessé d'attirer l'attention et de provoquer les recherches.

Ne parlons ni des hymnes védiques où éclate avec tant de force l'exaltation du croyant, ni de ces épopées où hommes et choses sont peints en traits si gigantesques. Comparée, non sans raison, à un immense laboratoire de symboles et de métaphysique religieuse, l'Inde a eu, elle aussi, sa philosophie laquelle, dissimulée d'abord à l'ombre du sanctuaire, a conquis graduellement une sorte d'indépendance : et s'il est vrai que la littérature soit le reflet fidèle des mœurs et des habitudes intellectuelles d'un peuple, il semble qu'à une époque lointaine la société hindoue, depuis les castes les plus humbles jusqu'aux plus élevées, se soit universellement passionnée pour le grave problème de la destinée humaine.

Après un premier âge presque exclusivement théologique[2], nous voyons se produire un panthéisme où Brahma, substance

1. Dès 1802 Anquetil-Duperron publiait en France sa *Theologia et philosophia indica*.
2. Voir le savant livre de Bergaigne intitulé : *La religion védique*. Le *Rig-Véda* contient fort peu de métaphysique : cependant on y lit une page singulière (X, 129) qu'on pourrait croire détachée de la *Logique* de Hegel.

et matière des choses, est conçu comme l'âme suprême, enfantant le monde par un de ses désirs; à ce premier système s'ajoute ou plutôt s'oppose une physique atomistique et corpusculaire, puis une dialectique où la scolastique indienne, abandonnant la réalité pour les excès de la spéculation la plus intempérante, dépasse de bien loin en subtilité les logiciens du moyen-âge, enfin dans les *Védantas* un commentaire plus ou moins métaphysique des principes posés dans les *Védas*[1]. De tels documents attestaient l'existence d'un mouvement intellectuel confus sans doute, mais puissant et incontestable, en face duquel M. Renan n'hésitait pas à écrire : « La philosophie hindoue me paraît du nombre des grandes choses qui grandissent tous les jours », et on pouvait lire dans la première édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques* : « La Grèce doit beaucoup à l'Inde qui l'a devancée de plusieurs siècles... Sans doute ces doctrines ne tiennent pas dans Platon la place suprême qu'elles occupent dans la philosophie sanscrite : mais le point de vue est absolument le même, et quand on songe que la langue dans laquelle Platon écrit vient de l'Inde[2], que les dieux populaires de son pays en viennent également, on peut croire que des croyances philosophiques lui sont venues de cette source, bien que certainement il ne la soupçonnât pas. L'identité de pensée est manifeste sur un principe essentiel, et ici encore s'en référer au hasard, ce serait fermer les yeux à la lumière ». Le Clerc avait écrit auparavant : « Si Platon ne pénétra pas jusqu'à l'Inde, il en connut du moins la cosmogonie et les principales croyances, comme le prouvent les nombreux rapports de ses livres avec le *Védam* et le *Shastah.* »

Cependant peu à peu des appréciations plus saines et plus modérées se faisaient jour. Tout d'abord, à quelle époque placer l'apogée de la philosophie indienne? Est-elle antérieure ou postérieure à l'ère chrétienne? L'Inde, on a pu s'en convaincre, n'a jamais recherché, jamais connu l'exactitude de l'histoire :

1. La *Revue des cours littéraires* (25 novembre 1865) a publié un très intéressant résumé des leçons de M. P. Janet sur la philosophie de l'Inde.
2. Cette théorie, on le sait, n'a plus cours aujourd'hui.

même à l'heure présente, après un siècle et plus de discussions, les savants ne sont rien moins que fixés sur la date à assigner aux plus importants monuments de sa science et de sa littérature[1]. En second lieu, dans ces interminables élucubrations d'un génie si peu semblable à celui de notre Occident, que d'incohérences, que de mystères, et qu'on est loin de la précision et de la netteté grecques ! Parlant des *Oupanishads* M. Barthélemy Saint-Hilaire en faisait naguère l'aveu : « L'historien de la philosophie peut y jeter un regard, mais nous les donner comme modèles et nous recommander le peu de métaphysique qu'elles contiennent, c'est pousser l'indulgence beaucoup trop loin... Lorsqu'on a derrière soi la philosophie antique représentée par Socrate, Platon et Aristote, pour ne citer qu'eux, et dans les temps modernes la philosophie de Descartes, il faudrait être bien modeste pour s'imaginer qu'on puisse profiter en quoi que ce soit à l'école de l'Inde brahmanique ou bouddhique[2]. » C'est qu'en effet, qu'il s'agisse de métaphysique, de géométrie[3] ou d'histoire naturelle, il sera toujours vrai de redire à la suite du même auteur : « Dans les annales de l'intelligence humaine, la science n'a véritablement commencé que chez les Grecs pour s'accroître depuis eux jusqu'à nous. C'est la Grèce qui a ouvert la première cette admirable et sûre carrière où nous ne faisons absolument que la suivre, bien que

1. D'après M. Halévy, les *Védas* et à plus forte raison toute la littérature qui s'y rattache n'auraient été transcrits sous leur forme actuelle qu'après l'expédition d'Alexandre. On y avait vu d'abord l'élan spontané d'un peuple jeune laissant naïvement déborder son enthousiasme. Bergaigne, qui a approfondi plus que personne cette étrange poésie, la considère comme le produit d'une caste sacerdotale déjà experte et pourvue d'un rituel des plus compliqués. — Quant à la philosophie, un critique contemporain déclare que l'Inde n'en a pas connu d'autre que le Védanta, le Sankhya étant resté à l'état de formule figée et stérile. Sir William Jones faisait remonter le code de Manou à 1300 ans avant J.-C. On est beaucoup plus près de la vérité, écrit M. Barthelémy Saint-Hilaire (*Journal des savants*, février 1889), en indiquant le second siècle de notre ère comme l'époque approximative où la rédaction d'abord en prose a été versifiée.
2. *Journal des savants*, 1888.
3. Comme Cantor, Teichmüller ne voyait dans la géométrie indienne qu'un emprunt fait à la Grèce.

nous ayons quelquefois la prétention de nous frayer des routes nouvelles. On dirait que la science avec ses méthodes précises, avec ses investigations constantes, ses analyses minutieuses et positives, est pour l'Inde et l'Asie un emploi trop viril et trop fort de la raison [1]. »

Les apparences contraires ne doivent pas et ne peuvent pas nous faire longtemps illusion. Bornons-nous à quelques exemples.

On sait combien Platon se plaît à présenter la philosophie comme une purification, comme une délivrance de l'âme, et ces mots ne sont pas chez lui simples métaphores et pur jeu d'esprit : c'est ainsi également que la comprenaient les brahmanes ; pour eux la sagesse suprême consiste à s'affranchir de tout lien avec ce monde périssable, à se perdre dans le divin et l'infini. Mais quelle distance entre le *nirvâna* indien et l'existence supérieure que Platon rêve pour l'âme reproduisant en elle la merveilleuse harmonie du monde des Idées !

Les *Védantas*, commentaire du texte sacré, sont pleins de la doctrine de la transmigration des âmes, et des juges autorisés inclinent à penser que l'Inde, qui a donné un développement si considérable à la doctrine de la métempsycose et l'a poussée jusqu'à ses dernières limites, est aussi le pays qui l'a vue naître. Platon soutient, avec l'éclat que l'on sait, l'hypothèse d'une vie antérieure, mais assurément c'est par de tout autres motifs que ceux qui font envisager l'existence à tant de races asiatiques comme un anneau dans une chaîne indéfinie d'expiations.

Objet presque unique de la contemplation du solitaire, la nature si imposante, si grandiose dans ces régions tropicales, au pied des vastes montagnes de l'Himalaya, éveilla chez les philosophes de l'Inde la conscience d'une âme univer-

1. *Journal des savants*, 1868, p. 573. La même remarque s'applique aux conceptions de la mythologie et aux créations de l'art. Pour marquer le contraste, un des admirateurs les plus convaincus de la littérature sanscrite s'est servi d'une heureuse comparaison : « C'est l'Inde qui a fourni le bloc de marbre, mais c'est la Grèce qui l'a ciselé et qui en a fait une statue. »

selle, pénétrant également tout ce qui respire : Platon dans le *Timée* admet une âme du monde : mais combien sont différentes les preuves qu'il invoque et les considérations dont il s'inspire !

Les lois de Manou [1] dont l'esprit rappelle sur tant de points celui des prescriptions platoniciennes s'ouvrent par une dissertion métaphysique où sont mêlées les conceptions les plus disparates : cosmogonie, maximes de morale, préceptes d'économie rurale et domestique, moyens d'atteindre à la béatitude finale, tout s'y rencontre, et ce qui frappe surtout, c'est la distinction, comme dans Platon, de trois âmes répondant aux trois instincts ou qualités fondamentales de la nature : mais la division tout analogue des facultés dans le traité de psychologie le plus moderne est-elle nécessairement empruntée à Manou et à Platon ?

Et si nous remontons au delà de Platon dans les annales philosophiques, qui pourrait être tenté d'assimiler au panthéisme brahmanique, où déborde l'exaltation religieuse, les spéculations si exclusivement, si rigoureusement abstraites d'un Xénophane et d'un Parménide ? Pythagore, qui croyait à la métempsycose, a fondé une association dont les pratiques et la discipline intérieure font songer immédiatement à certaines sectes de l'Inde : faut-il dès lors reporter jusque dans l'Asie centrale une des sources de la théosophie qui a rendu célèbre l'école de Crotone [2] ? — Des savants de grand mérite ont

1. Dans la légende indienne, Manou n'est rien moins que « le fils du soleil. » L'analogie de ce nom avec ceux de Ménès et de Minos (Cf. le grec μένος, et le latin *mens*) ne saurait être entièrement fortuite. — Ce code célèbre a été l'objet d'une remarquable étude de M. Barthélemy Saint-Hilaire (*La législation hindoue*, dans le *Journal des savants* de février 1889).

2. « Hat Pythagoras auch nachweislich die indische Seelenwanderungslehre vorgetragen ? Die Geschichten von dem bekannten Lügner Herakleides Pontikos aus der Zeit Alexander's des grossen wo die Griechen schon in Berührung mit Indien getreten waren, darf man nicht als lautere Quelle füt die Zeit des Pythagoras benutzen. Die allgemeinen Zahlen als Pythagoreische Principien sind doch das gerade Gegentheil von einer mit individuellen sich umwandelnden Seelen operirenden Physik. Auch fehlt in den Nachrichten über Pythagoras das indische Colorit des Daseinsschmerzes und der Weltflucht : wir haben vielmehr mit grossen praktischen Staats-

reconnu dans les *Védas* et les hymnes orphiques [1] des vers presque identiques: doit-on en conclure que les auteurs des seconds avaient les premiers sous les yeux?

Il serait aisé de multiplier les points de contact qui viennent d'être signalés entre la pensée grecque et la pensée indienne: encore une fois, est-ce à des relations directes et historiquement démontrées qu'on peut en demander l'explication [2] ? Quelques érudits pensent que d'assez bonne heure, et probablement dès le temps des guerres médiques, la renommée des *Yavanas* ou Grecs a dû pénétrer jusque dans l'Inde. La réciproque n'est pas aussi certaine. Il est très contestable que Scylax, à qui Hécatée et Hérodote ont emprunté leurs données sur l'extrême Orient, ait réellement visité l'Inde, et l'assertion d'après laquelle Démocrite aurait été en rapport avec les gymnosophistes [3] n'a aucun fondement sérieux. Si le philosophe d'Abdère a parlé de l'Inde, dit Mullach, il ne l'a fait que par ouï-dire, et le premier Grec qui en personne ait franchi l'Indus, c'est Alexandre. Une tradition conservée dans le Dabistan veut que pendant le règne même du conquérant Callisthène ait envoyé en Macédoine, entre autres curiosités de cette contrée reculée, un système technique de logique d'où Aristote aurait

männern, Generalen und Gelehrten zu thun. Wenigstens klingt doch kein Laut von den indischen Vorstellungen über die welterschaffende Macht des Opfers und dergleichen durch die pythagoreischen Fragmente. » (Teichmüller, *Literarische Fehden.*)

1. Dont la date est d'ailleurs, comme on le sait, extrêmement problématique.

2. Strabon, qui taxe de fables tout ce que les Grecs ont écrit avant lui sur l'Inde (II, 1, 9 : Ἅπαντες οἱ περὶ τῆς Ἰνδικῆς γράψαντες ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ψευδόλογοι γεγόνασι) rapporte que Mégasthène, envoyé comme ambassadeur auprès des petits rois de ce pays peu de temps après Alexandre, fut frappé des analogies que présentait le brahmanisme avec certaines doctrines grecques : τοὺς Βραχμᾶνας περὶ πολλῶν τοῖς Ἕλλησιν ὁμοδοξεῖν (XV, 1, 59). Il a fallu les découvertes d'Anquetil-Duperron et de William Jones pour ramener l'attention sur ce curieux problème, après vingt siècles d'indifférence.

3. Diogène Laërce, IX, 61 : Καὶ τοῖς γυμνοσοφισταῖς ἐν Ἰνδίᾳ συμμῖξαι. — Je préférerais admettre à la suite de M. Brochard (*Les sceptiques grecs*, p. 73), que c'est dans leur société que Pyrrhon a puisé ce profond sentiment de la vanité des choses humaines qui se traduisait chez lui par une si parfaite et si tranquille abnégation.

tiré toute sa méthode. Il y a un demi-siècle, A. Rémusat posait le problème sans oser le résoudre : « L'analyse du raisonnement aurait-elle été opérée dans l'Inde indépendamment du beau génie auquel l'Occident en attribue la découverte? Les sectateurs du *Nyaya* ont-ils précédé Aristote dans la connaissance du syllogisme ou en doivent-ils l'usage comme tous les autres peuples qui le possèdent à des philosophes de l'école péripatéticienne? [1] » Pour la science actuelle l'incertitude a disparu. Je n'ai pas à dresser ici un parallèle entre le Ghotama indien et le fondateur du Lycée: l'identité fût-elle complète, il faudrait se résigner à mettre le syllogisme et sans doute aussi les catégories sur le compte de l'esprit humain et de son énergie naturelle. Ce qui ne peut être contesté, c'est que l'*Organon* est aussi foncièrement aristotélicien que la *Métaphysique*, et l'on a le droit d'étendre à toutes les créations de la pensée hellénique cette conclusion de M. Barthélemy Saint-Hilaire : « L'Inde ne doit rien à la Grèce, la Grèce ne doit rien à l'Inde: le *Nyaya* et l'*Organon* sont aussi distincts l'un de l'autre que le Gange est distinct de l'Eurotas, que l'Himalaya l'est du Pinde [2]. »

A dater du IIIe siècle avant notre ère, le génie grec et le génie indien se pénètrent mutuellement [3]. De même qu'à cette époque de nombreuses additions aux rhapsodies primitives se glissent dans le *Mahabharata*, et que le théâtre indien se transforme au contact de celui d'Euripide, d'Aristophane et de Mé-

1. *Journal des savants*, avril 1826.

2. Au lieu de prétendre que les brahmanes ont civilisé la Grèce, il est plus exact de dire qu'à certains égards la Grèce a fait l'éducation du brahmanisme. Telle est la thèse soutenue par M. Soury ; « Bien loin que les Hellènes aient emprunté à l'Inde leurs connaissances les plus sublimes, c'est l'Inde qui a reçu de la Grèce les éléments mêmes de sa haute culture scientifique. » Pour ne citer qu'un exemple, on retrouve chez les astronomes indiens les noms grecs des douze signes du zodiaque : eux-mêmes reconnaissent que ce sont des termes étrangers qui n'ont pas leurs racines dans leur langue. — Il se trouve même des orientalistes pour faire dériver de l'alphabet grec l'alphabet sanscrit, et de fait les ouvrages sanscrits parlent toujours des Grecs avec le plus grand respect.

3. Les Séleucides ont entretenu des ambassadeurs pendant un demi-siècle à la cour du célèbre roi bouddhiste Açoka et de ses successeurs.

nandre[1], de même on peut avec M. Burnouf attribuer aux doctrines religieuses et philosophiques de l'Inde un rôle dans le développement de l'école juive et des sectes gnostiques dont Alexandrie fut le berceau[2]. Philon nomme le Bouddha et Cicéron [3] a entendu vanter la constance des sages de l'Inde. Elien[4], Lucien[5] et l'auteur des *Philosophoumena*[6] parlent en termes exprès des brahmanes et c'est auprès de leur chef Iarchas que Philostrate conduit Apollonius. Mais on peut être assuré que ni Parménide ni Platon n'ont dérobé à l'Inde, celui-là son panthéisme, celui-ci sa psychologie et sa cosmologie.

C. *La Perse*

Bienveillante ou hostile, la Perse dès ses premiers rois ne fut pas une inconnue pour les populations helléniques, avec lesquelles, par ses provinces de l'Asie-Mineure, elle était en contact incessant. Sauf la durée relativement assez courte de

1. Cf. Plutarque, *De Alex. fortuna*, 5. — On lira avec intérêt sur ce point le mémoire rédigé par M. Senart à l'occasion du soixantième anniversaire de la *Société asiatique*. Windisch (*Der griechische Einfluss in indischen Dramen*, Berlin, 1882) fait de tout ou de presque tout ce qui nous reste du théâtre hindou un reflet direct, une sorte d'adaptation du théâtre grec de l'époque macédonienne. C'est aussi l'opinion de Phil. Chasles.

2. Sur ce point même les avis des érudits sont partagés. Cf. Gough, *The philosophy of the Upanishads and ancient indian metaphysics*, Londres, 1882. E. Egger s'étonnait que les Grecs d'Alexandre eussent rapporté de l'Inde si peu de notions précises sur les castes, sur la réforme bouddhiste, sur l'immense richesse de poésie accumulée par le travail des siècles chez les nations riveraines de l'Indus et du Gange. On a jadis conjecturé, écrit-il, que la philologie alexandrine devait quelque chose de ses procédés et de ses méthodes subtiles à l'esprit des grammairiens hindous : ces conjectures ne résistent pas à un examen impartial.

3. L'auteur des *Tusculanes* (V, 27) appelle l'Inde un pays sauvage : « Quæ barbaria India vastior aut agrestior ? »

4. *Var. Hist.*, XVI, 5.

5. *Pérégrinus*, Ch. 25. A ce propos M. Renan (*Marc-Aurèle*, p. 462) fait observer avec raison que dans les derniers siècles du paganisme « l'emploi du mot Inde était extrêmement vague; quiconque s'était embarqué à Clysma et avait fait la navigation de la mer Rouge était censé avoir été dans l'Inde. L'Yemen était souvent désigné par ce nom. »

6. Ch. 24.

l'empire maritime d'Athènes, elle a eu sous sa domination constante cette Ionie où sont nés les arts et les sciences de la Grèce [1]. Or au VIIe et au VIe siècle le royaume des Achéménides était en possession d'une culture littéraire et scientifique très développée, et d'une civilisation qui, sauf l'éclat de la poésie et de l'art, le cédait peu à celle de la Grèce. Le système religieux de la Perse se résume dans le grand nom de Zoroastre auquel la tradition, histoire ou légende, attribue l'honneur d'avoir restitué aux croyances nationales leur pureté et leur grandeur primitives. Je dis histoire ou légende, car Zoroastre, incarnation de la loi et du bien moral, est-il un être purement mythique ou un ancien sage dont la réputation vénérée servit à consacrer une réforme religieuse ? Dans l'état actuel de nos connaissances, la question reste douteuse[2] : on ignore même la date à laquelle remonte la rédaction actuelle de l'*Avesta* : M. Hovelacque regarde le texte actuel comme contemporain des Achéménides, tandis que M. Darmesteter ne le croit pas antérieur à la première moitié du IVe siècle de notre ère.

Chose assez étrange, le nom de Zoroastre n'apparaît nulle part chez Hérodote ni chez Xénophon. Pythagore passait auprès des Alexandrins pour s'être rencontré à Babylone avec le rénovateur du parsisme : on ne saurait rien concevoir de plus

1. Deux vers de Phocylide (sont-ils bien authentiques ?) conservés par Dion Chrysostôme (*Orat.* LXXX) nous révèlent des relations établies dès le VIe siècle entre la Haute-Asie et les rivages grecs : « Une petite ville sur un rocher, mais bien ordonnée, écrivait le poète gnomique, vaut mieux que l'extravagante Ninive. » — Voir Strabon, XV, 3, 23.

2. Pline et Plutarque s'accordent à reléguer Zoroastre dans une lointaine et presque fabuleuse antiquité. Le premier (*Hist. nat.*, XXX, 2) dit en parlant de la magie : « Eudoxus qui inter sapientiæ notas clarissimam utilissimamque eam intelligi voluit, Zoroastrem hunc sex millibus ante Platonis mortem fuisse prodidit ; sic et Aristoteles. » Le second ne pouvait manquer de donner une place au réformateur persan dans son Panthéon, où figurent avec les cultes helléniques la plupart de ceux de l'Orient. Il le fait vivre cinq mille ans avant la guerre de Troie (*Isis et Osiris*, 46); son traité *contre Colotès* (1115 A) mentionne un livre d'Héraclide de Pont intitulé *Zoroastre*. — Consulter le savant travail de M. de Harlez, professeur à Louvain : *Les origines du Zoroastrisme* (*Journal asiatique*, années 1879 et 1880), et la très récente étude de M. Barthélemy Saint-Hilaire (*Journal des savants*, 1892).

imaginaire. Certains critiques ont voulu rapporter aux doctrines du mazdéisme, les uns le système philosophique d'Héraclite, les autres, comme M. Eugène Lévêque, celui d'Empédocle ; malgré certaine vraisemblance apparente, ces assertions ne méritent pas plus de créance [1]. Sans doute aucune religion païenne n'a célébré en termes plus magnifiques la toute-puissance du Dieu suprême, aucune n'a plus vivement senti, plus hautement proclamé la perpétuité de la lutte entre le bien et le mal : mais une théogonie et une cosmogonie ne sont pas par elles-mêmes une philosophie [2]. Or dans l'*Avesta* comme dans les *Oupanishads*, le mythe se substitue aux spéculations rationnelles, la liturgie à la morale. La *Cyropédie* est un roman si l'on veut : mais Xénophon connaissait la Perse, et il est d'autant plus frappant de voir dans ce livre Cyrus mourant s'inspirer exclusivement des pensées de Socrate. L'auteur du *Premier Alcibiade*, racontant qu'en Perse l'un des quatre précepteurs de l'héritier des rois est chargé de lui enseigner « la magie de Zoroastre, fils d'Oromaze, » interprète aussitôt ce mot de magie par « culte des dieux [3]. » Entre le platonisme et

1. Voir notamment M. Zeller, *Philosophie des Grecs*, (t. II de la traduction française, p. 135, en note.)

2. Voici néanmoins comment s'exprime M. Perrot dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er octobre 1882) : « Leur pensée hardie (il s'agit des prêtres de la Chaldée) a même tenté d'expliquer l'origine et la nature des choses : quoique présentées sous forme de mythes, leurs hypothèses cosmogoniques ont peut-être été jusque sur les bords de la mer Egée provoquer le premier éveil du génie spéculatif de la race grecque : on croit en retrouver la trace dans les doctrines des plus anciens philosophes de l'école ionique. » — De même, après avoir analysé les tendances si originales et si profondes de la morale de Platon, M. Denis (*Théories et idées morales dans l'antiquité*, I, 127), ajoute : « Platon n'a-t-il pas reçu quelque influence immédiate de la Haute-Asie, et la doctrine de Zoroastre lui est-elle complètement demeurée inconnue ? N'y a-t-il pas des rapports de parenté entre les *Ferouers* de l'un et les *Idées* de l'autre ? Tous les deux ne considèrent-ils pas la vie comme un combat dont le prix est plus haut que ce monde ? » J'ajoute : lorsque dans le *Timée*, après avoir décrit la formation de l'âme du monde par le Dieu suprême, Platon confie à des dieux inférieurs le soin d'achever l'œuvre de la création, ne se rencontre-t-il pas d'une façon surprenante avec un des dogmes du parsisme ? Il est vrai, si nous en croyons M. Waddington, que les croyances de Zoroastre n'ont pris un caractère philosophique qu'avec l'apparition du manichéisme, c'est-à-dire au IIIe siècle de notre ère.

3. *Alcibiade* I, 122 A : 'Εστὶ δὲ τοῦτο θεῶν θεράπεια. — Cette mention isolée

le mazdéisme, un seul rapprochement est possible : c'est la supposition d'une double âme du monde, l'une bienfaisante, l'autre mauvaise, telle qu'on la rencontre au Xe livre des *Lois*. Mais tout tend à établir que même sur ce point la pensée de Platon est vraiment originale [1].

Nous venons de parler de magie. Plus tard dans tout l'Occident, l'imagination populaire s'empara avec avidité de ce que l'on racontait des mages, de leur talent de divination, des évocations et des formules conjuratoires par lesquelles ils se vantaient de suspendre ou de modifier à leur gré le cours de la nature. Il est assez naturel que l'astrologie ait vu le jour avec les premières théories astronomiques en Chaldée, dans un pays où l'on adorait le soleil et les astres, et où des plaines immenses favorisent la contemplation et l'inspection du ciel [2]. Dans les ruines des palais de Ninive on a trouvé en foule des tablettes plates et carrées couvertes de paroles et de prescriptions superstitieuses. Or de bonne heure la Grèce prêta l'oreille à ces étranges pratiques. Ainsi Pline affirme qu'un mage de la suite de Xerxès passionna toute la Grèce par son enseignement [3].

Ailleurs on raconte que ce prince, en reconnaissance de l'hospitalité empressée qu'il avait reçue dans sa fuite chez le père de Démocrite, lui laissa à son départ des mages pour présider à l'éducation de son fils [4] : et quoique la date de la naissance du

de Zoroastre ne prouve d'ailleurs nullement que sa patrie, son époque et à plus forte raison son œuvre fussent connus à Athènes au temps de Platon.

1. Au témoignage de Diogène Laërce (mais quelle peut en être la valeur ?), dans le premier livre du traité περὶ φιλοσοφίας Aristote avait parlé des deux principes opposés que l'on découvre au fond du mazdéisme.

2. « In Syria Chaldæi cognitione astrorum solertiaque ingeniorum antecellunt » (Cicéron).

3. *Hist. nat.*, XXX, 2 : « Hic maxime Hostanes ad rabiem, non aviditatem modo scientiæ ejus Græcorum populos egit. » Les esprits les plus fermes subirent eux-mêmes le charme, si toutefois l'écrivain romain est dans le vrai quand il ajoute : « Certe Pythagoras, Empedocles, Democritus, Plato, ad hanc discendam navigavère, exiliis potius quam peregrinationibus susceptis. »

4. Philostrate (*Vies des Sophistes*, I, 10) dit que Protagoras s'instruisit auprès des mêmes maîtres.

philosophe ôte à cette assertion toute vraisemblance, son nom, dans l'Egypte hellénisante comme plus tard durant tout le moyen âge, n'en fut pas moins celui du chef d'une école de magiciens et d'astrologues qui donnèrent son nom à leur traité fondamental : *Physica et mystica*. Le mot même de *mages*, dont on se servit d'abord pour désigner les prêtres de Zoroastre, n'était sans doute qu'une altération de leur nom national *Mogh*, *Mogbed* ; plus tard, malgré des différences évidentes, les prêtres chaldéens de Babylone qui pratiquaient aussi l'art des enchantements et des divinations furent confondus par les Grecs avec ceux de la Perse. En Assyrie la magie se liait de préférence à l'observation des astres ; la pensée se détournant de la terre, selon l'expression légèrement ambitieuse d'un contemporain, se transportait au ciel afin d'épeler dans ce livre aux lettres lumineuses les arcanes de nos destinées : voilà comment le nom de Chaldéens devint synonyme de tireurs d'horoscopes.

Il est à remarquer que le terme de « mages » n'apparaît qu'une fois chez Platon et chez Aristote : le premier l'emploie dans un sens figuré[1], le second[2] pour rappeler que ces interprètes de la sagesse orientale s'accordaient avec Empédocle et Anaxagore pour faire intervenir un bon principe à l'origine des choses. Cicéron parle à plusieurs reprises de l'art des Chaldéens[3], et sous les empereurs cet art conquit à Rome un tel prestige que tous les philosophes de quelque renom furent censés s'y être initiés. De là ces récits qui font de Platon (comme avant lui d'Empédocle) un élève des mages, qu'il en ait rencontré dans ses voyages, ou qu'il ait vu leurs rites en honneur chez les Perses, alors maîtres de l'Egypte. Mais nulle part les anciens ne mentionnent et ne décrivent une philosophie proprement dite soit

1. *République*, IX, 572 E : Οἱ δεινοὶ μάγοι. — L'auteur de l'*Axiochus* (371 A) met dans la bouche de Socrate une peinture du dernier jugement et du monde à venir, peinture qu'il dit tenir du mage Gobryas.
2. *Métaphysique*, XIV, 1091 b 10.
3. Voici un texte choisi entre beaucoup d'autres · « Magi augurantur et divinant : quod genus sapientium et doctorum habebatur in Persis ».

chez les mages de la Perse, soit chez les émules en général fort peu recommandables qu'ils suscitèrent en Occident.

D. *L'Egypte*

Inutile d'insister sur la haute réputation de sagesse que s'étaient acquise les Egyptiens dans l'ancien monde. Bien des siècles avant que la Grèce apparaisse dans l'histoire, quand le reste de la terre paraît encore plongé dans la barbarie, l'Egypte est en pleine possession non seulement d'une industrie florissante, de monuments magnifiques, œuvres d'un savoir et d'un art consommés, mais encore d'un développement littéraire des plus remarquables. Les joyaux exposés dans les vitrines du Louvre montrent avec quelle perfection on savait y travailler l'or, l'argent et les métaux précieux : en même temps les papyrus des sarcophages et des hypogées attestent que la profession de scribe ou d'écrivain était justement honorée.

En outre s'il est un peuple de l'antiquité que l'érudition moderne ait réussi à arracher à la destruction et à l'oubli, c'est l'Egypte qui a gardé quelque chose de grandiose jusque dans ses ruines[1]. Ses palais, ses nécropoles, ses pyramides, ses arts, ses croyances, tout ressuscite sous nos yeux ; chaque jour nous distinguons mieux entre le fétichisme dégradant des classes populaires et les connaissances plus pures, plus élevées qui étaient le privilège de la caste sacerdotale. Deux cents ans avant les merveilleuses découvertes de nos égyptologues modernes, Bossuet en avait eu comme le pressentiment : « Il n'appartenait qu'à l'Egypte, écrit-il, de dresser des monuments pour la postérité... Ce n'était pas néanmoins sur les choses inanimées que l'Egypte travaillait le plus : ses plus nobles travaux et son plus bel art consistaient à former les hommes... L'Egypte a régné

1. L'Egypte, écrivait François Lenormant, est pour nous le pays que l'on connaît le mieux actuellement dans tous les détails de sa vie et de son organisation, même aux époques les plus reculées — mieux que l'Athènes de Périclès, la Rome d'Auguste ou même la Florence du XV[e] siècle.

dans le monde par sa civilisation, et cet empire de l'esprit lui parut plus utile et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. »

Toutefois, à le prendre dans son ensemble, ce peuple semble avoir eu plus de penchant aux jouissances du bien-être qu'aux spéculations intellectuelles : il estimait la science, mais surtout à cause de ses résultats pratiques. Sans doute les prêtres étaient en possession d'une doctrine plus haute, mais ils en gardaient le dépôt avec un soin jaloux, bien fait pour lui assurer une mystérieuse inviolabilité : les pensées philosophiques sur la destinée des âmes ne se produisaient au dehors que pour demeurer à l'état d'énigme sur la pierre des tombeaux. Selon l'auteur des *Réponses aux orthodoxes*, longtemps attribuées à saint Justin, tandis que l'astronomie, la géométrie et l'astrologie passaient dans l'antique Egypte pour des sciences vulgaires [1], certaines théories, soustraites sous leur forme hiéroglyphique à la curiosité des profanes, se transmettaient dans les temples au petit nombre de ceux qui en étaient jugés dignes [2]. Plutarque, dans son curieux traité intitulé *Isis et Osiris*, parle également d'une philosophie mystique, composée d'emblèmes et d'allégories qui ne laissent apercevoir la vérité qu'à travers un voile épais : mais lui-même proteste contre l'idée exagérée que s'en faisaient autour de lui des esprits trop crédules [3]. Que le monothéisme réel ou supposé de Pythagore ait ses racines en Egypte [4], que, selon le témoignage d'Hérodote [5],

1. Les écrivains grecs les plus différents, tels qu'Isocrate et Aristote, s'accordent à proclamer les progrès surprenants des mathématiques chez le peuple qui a construit les pyramides. Si nous en croyons le savant Ideler, les Grecs n'auraient que médiocrement profité à cette école : « Die griechischen Philosophen, die gerade nicht den Talent gehabt zu haben scheinen, sich fremde Idiome und Schriftzüge mit Leichtigkeit anzueignen, können auch in der Mathematik nur wenig von den Egyptern gelernt haben ».

2. Τίμια δὲ ἦν τότε παρ'αὐτοῖς μαθήματα τὰ ἱερογλυφικὰ καλούμενα, τὰ ἐν τοῖς ἀδύτοις οὐ τοῖς τυχοῦσιν, ἀλλὰ τοῖς ἐγκρίτοις παραδεδομένα.

3. *Amat.*, XVII : Καίτοι λεπταί τινες ἀπόρροιαι καὶ ἀμυδραὶ τῆς ἀληθείας ἔνεισι ταῖς Αἰγυπτίων ἐνδιεσπαρμέναι μυθολογίαις, ἀλλὰ ἰσχνηλάτου δέονται.

4. C'est ce qu'affirme l'auteur de l'*Exhortation aux Grecs* (ch. 19) : Πυθαγόρας ἄξια καὶ αὐτὸς τῆς εἰς Αἴγυπτον ἀποδημίας περὶ ἑνὸς θεοῦ φρονῶν φαίνεται.

5. II, 123 : Πρῶτοι δὲ καὶ τοῦδε τοῦ λόγου Αἰγύπτιοί εἰσιν οἱ εἰπάντες, ὡς ἀν-

la Grèce ait puisé à la même source sa croyance à l'immortalité et à la métempsycose, les textes originaux que l'on connaît ou que l'on déchiffre tous les jours se prêtent sans peine à cette double hypothèse. « Prise à son berceau, écrit M. de Vogüé [1], et avant les mythes subtils qui la défigureront plus tard, la doctrine égyptienne nous présente « le voyage aux terres divines » comme une série d'épreuves, au sortir desquelles s'opèrent l'ascension dans la lumière, « la manifestation au jour [2] » et la réunion de la parcelle errante à la substance éternelle ».

Maintenant cherche-t-on un enseignement philosophique proprement dit? En dehors d'assertions purement gratuites [3], ni les affirmations des anciens ni les découvertes si étendues des modernes ne permettent de penser que l'Egypte à aucune époque ait eu un Anaxagore et un Parménide, moins encore un Platon et un Aristote. Un ensemble raisonné de théories cosmologiques ne se rencontre dans aucun des innombrables monuments de tout genre aujourd'hui connus [4]. Ainsi soutenir avec Röth [5] que l'ancienne spéculation grecque est sortie tout entière des croyances égyptiennes, c'est se placer de parti pris en dehors des faits et de l'histoire.

θρώπων ψυχὴ ἀθάνατός ἐστι, τοῦ σώματος δὲ καταφθίνοντος ἐς ἄλλο ζῶον ἀεί γιγνόμενον ἐσδύεται... Τούτῳ τῷ λόγῳ εἰσιν οἱ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, οἱ μὲν πρότερον, οἱ δὲ ὕστερον, ὡς ἰδίῳ ἑωυτῶν ἐόντι. Notons à ce propos qu'aucune religion ancienne n'a proclamé avec plus de force le dogme de la liberté, partant, de la responsabilité humaine soit en ce monde, soit surtout dans le monde à venir. « L'élément essentiel de la vraie religion égyptienne, c'était l'homme et sa destinée... L'Egyptien croyait en Dieu et il croyait également, par la même raison, en la persistance de l'âme humaine : être un nouvel Osiris, comme lui impeccable, comme lui déifié, telle était sa continuelle préoccupation pendant sa vie, son idéal après sa mort... De là le soin extrême que mettaient les moralistes à indiquer aux hommes leurs devoirs » (M. Révilloud).

1. *Histoires orientales.*

2. Telle est, on le sait, la traduction littérale du titre que porte le rituel célèbre sous le nom de *Livre des morts.*

3. Rien de plus vague, par exemple, que cette phrase de Strabon (XVII, 1, 46) : Λέγονται δὲ καὶ ἀστρόνομοι καὶ φιλόσοφοι μάλιστα οἱ ἐνταῦθα ἱερεῖς.

4. C'est ce qui est affirmé dans la thèse récente de M. Amelineau, *Le gnosticisme égyptien*, p. 299.

5. *Geschichte unserer abendländischen Philosophie*, I, p. 74 et 228.

Sans doute, Homère nous en donne la preuve, les Grecs ont eu de bonne heure une vague connaissance de l'éclat que jetaient la science et l'industrie sur la terre des Pharaons[1]. A une date encore plus lointaine, leurs diverses tribus entretenaient avec l'Egypte des relations assez suivies. Le fait est attesté déjà par les fables grecques et les traditions classiques : Persée, Danaüs, Ménélas, Canopus, Pàris, Hélène sont, au témoignage de Brugsch, autant de noms qui ont les rapports les plus étroits avec la géographie et l'histoire de l'angle nord-ouest du delta du Nil. Une instructive et vénérable antiquité, voilà ce que les Grecs admiraient dans l'Egypte, sans que cependant avant le règne de Psammétique leur religion, leurs rites et leur culture intellectuelle portent des marques irrécusables de cette influence[2]. Fiers de la durée tant de fois séculaire de leur race, orgueilleux de leur science, les prêtres de Memphis répondaient aux questions des étrangers avec une assurance et un dogmatisme qui en imposaient à leurs naïfs interlocuteurs. Hérodote en a fait l'expérience, prévenu qu'il était de l'antiquité de toutes choses sur la terre d'Egypte et de leur nouveauté sur le sol hellénique : avec sa promptitude habituelle à accueillir les récits dont on berce ses oreilles, il admet trop aisément que la Grèce a emprunté aux rives du Nil ses fêtes et ses cérémonies[3] : du moins il ne va pas plus loin. Platon malgré l'admiration réfléchie que lui inspire par certains côtés la civilisation égyptienne, ne laisse pas soupçonner un seul instant qu'il ait puisé à cette source tout ou partie de sa dialectique et de sa métaphysique[4]. Plus tard, sans doute, au commencement de

1. Certains anciens se sont ingéniés à chercher dans les deux épopées d'Homère des traces matérielles du séjour de ce poète en Egypte : nous ne les suivrons pas sur ce terrain.

2. A cet égard les *Suppliantes* d'Eschyle offrent un intéressant sujet d'étude.

3. « Le système théogonique de l'Égypte, dit à ce sujet M. Maury, est essentiellement distinct de celui des contrées helléniques et les emprunts que la Grèce a pu faire postérieurement à la mythologie égyptienne ont été très superficiels. » La même thèse est soutenu par Letronne et M. Renan.

4. « Trotz berühmter neuerer Versuche bleibt noch immer eine Anknüpfung der Platonischen wie der griechischen Philosophie überhaupt an

l'ère chrétienne, Diodore de Sicile se fait l'écho complaisant des prêtres d'Egypte, ne réclamant plus seulement pour leur pays, comme au temps d'Hérodote, l'honneur d'avoir enseigné à la Grèce sa religion, mais prétendant que leurs ancêtres avaient servi de maîtres à tout ce que la Grèce compte de personnages illustres, depuis Orphée et Musée jusqu'à Platon et Démocrite, sans oublier Lycurgue et Solon. Il est vrai que le texte des *Annales sacrées* et les autres documents invoqués ou rappelés par l'historien[1] n'en imposent pas à une critique sévère, qui sait jusqu'où allaient alors la supercherie et la crédulité. Enfin, nous ne serons pas surpris de voir l'école d'Alexandrie, fille de l'Egypte hellénisée, assigner l'Egypte pour berceau et à la philosophie de Pythagore et à celle de Platon : opinion absurde que les néo-platoniciens ont léguée à plus d'un érudit de la Renaissance[2].

E. *La Judée*

Pour achever cette étude, une dernière question reste à traiter. En dehors même de toute foi religieuse, les Israélites, par la pureté et la grandeur de leurs croyances, méritent une place d'honneur parmi les nations de l'antiquité. Or n'auraient-ils pas, peut-être à leur insu, une part à réclamer dans la renommée philosophique de la Grèce ? On comprend tout l'intérêt qui s'attache à cette recherche, et si la valeur d'une opinion scientifique dépendait du nombre de ceux qui l'ont partagée et du temps pendant lequel elle a prévalu, il n'y aurait pour

Ægypten ein misliches Wagstück... Dass ubrigens die Acten über den Einfluss der ägyptischen Religion über die griechische noch lange nicht geschlossen sind, wird man gern anerkennen, doch immer mit dem Geständniss, dass Philosophie in den bis jetzt erschlossenen Schriftdenkmälern sich noch nicht hat zeigen wollen » (Steinhart, Plato's Leben p. 134 et 310).

1. I, 98 : Ἱστοροῦσιν ἐκ τῶν ἀναγραφῶν τῶν ἐν ταῖς ἱεραῖς βίβλοις.., πάντων δὲ τούτων σημεῖα δεικνύουσιν τῶν μὲν εἰκόνας, τῶν δὲ τόπων ἢ κατασκευασμάτων ὁμωνύμους προσηγορίας.

2. « Platonis esoterica philosophia tota est ex Ægyptia desumpta. » (Patritius.)

ainsi dire aucun doute possible sur cette alliance intellectuelle entre la Grèce et la Judée. Dans les chapitres qui précèdent, nous étions en face de conjectures plus ou moins spécieuses, auxquelles la rareté des textes et une chronologie encore flottante enlevaient toute base solide. Ici nos pas sont mieux assurés: nous avons affaire à des documents authentiques, dont chacun porte sa date. Le *Pentateuque* est le plus ancien des livres : les lois de Moïse sont antérieures à celles de Solon et de Lycurgue, et les *Psaumes* aux hymnes d'Orphée et de Pindare [1].

Je laisse de côté, comme ne rentrant qu'indirectement dans mon sujet, l'argument qu'on a tiré parfois de certaines locutions, de certaines formes de pensée, de certaines images communes notamment à Platon et à la Bible. Je ne sache pas que les croyants même les plus convaincus aient jamais soutenu que l'inspiration divine ait pour effet de faire parler à l'homme une langue qui n'ait plus rien d'humain. Pour traduire des conceptions de l'ordre le plus élevé, pour parler de l'absolu, de l'infini, les mêmes comparaisons, tirées de ce que le spectacle de la nature a de plus sublime, se présentent comme d'elles-mêmes sous la plume de l'écrivain né poète. Aussi à ceux qui ne savent expliquer les rapprochements dont je parle que par une imitation directe, Villemain avait raison de répondre : « Dans le silence de Platon sur une telle révélation, quelques rencontres de génie, quelques formes d'imagination ne suffisent pas pour affirmer ce commerce d'intelligence [2]. »

Il n'en est pas tout à fait de même de ressemblances d'un autre ordre qui touchent au fond des choses et dans lesquelles du premier coup et sans discussion on peut être tenté de voir autre chose que les effets distincts d'une inspiration commune. De ce nombre sont plusieurs maximes de la *République* et des *Lois*, qu'on croirait renouvelées des prescriptions mosaïques, des tableaux, comme celui du juste persécuté et mis en croix,

1. « Lorsque les Grecs étaient encore des enfants et que leur éloquence bégayait encore, la sagesse des Hébreux avait atteint la perfection. » Balzac, *Relation à Ménandre*.
2. *Essai sur le génie de Pindare et la poésie lyrique*, p. 52.

qui rappellent ceux des prophètes, enfin et surtout certaines pages du *Timée* où l'on a cru retrouver des traces manifestes de la création biblique.

Ici encore c'est aux données de l'histoire que nous demanderons la lumière.

Sans doute il serait naturel d'admettre que le culte juif, si fermement spiritualiste et monothéiste, si frappant par les caractères qui lui sont propres, ait attiré l'attention et même excité l'admiration des sages de la Grèce. Mais il faudrait établir tout d'abord que ces derniers ont eu l'occasion de le connaître, et la volonté de l'étudier ; or, c'est précisément cette preuve qui nous manque, car on ne peut appeler de ce nom des assertions que rien ne vient confirmer.

Ainsi Hermippe [1] et Eusèbe après lui [2] affirment que Pythagore a eu communication des livres de Moïse : le Νοῦς d'Anaxagore, introduisant l'ordre et l'harmonie dans le monde, c'est, dit Gladisch, l'Esprit de Dieu flottant sur le chaos à la première page de la *Genèse*. Au dernier siècle avant l'ère chrétienne, l'école juive d'Alexandrie, dans un intérêt facile à comprendre, n'avait rien négligé pour persuader aux Hellènes d'alors que toute la sagesse grecque dérivait des *Écritures* : c'était, avant de travailler à la conquête de l'hellénisme, se ménager des intelligences dans le camp ennemi. A la suite d'Aristobule, Philon fait de vains efforts pour retrouver dans les Livres Saints toute la doctrine des idées de Platon, son maître préféré. Par une étrange confusion d'opinions, le même Philon, dans sa *Vie de Moïse*, nous représente le grand Hébreu comme l'élève de maîtres appelés à grands frais de la Grèce pour présider à son éducation : assertion d'autant plus surprenante que Philon condamne formellement la littérature hellénique comme remplie de frivolités et de fictions scandaleuses. Plus tard, dans son livre *Contre Apion*, l'historien Josèphe, cédant à l'entraînement de la polémique, reven-

1. V. Josèphe (*Contre Apion*, I, 22) : Τῶν Ἰουδαίων καὶ Θρᾳκῶν δόξας μιμούμενος καὶ μεταφέρων εἰς ἑαυτὸν (Πυθαγόρας).
2. *Préparation évangélique*, VIII, 6, — XIII, 12.

dique pour sa nation le mérite d'avoir instruit la Grèce, et sur la foi de je ne sais quel Cléarque, il va jusqu'à faire d'Aristote un disciple des Juifs. Le précepteur d'Alexandre, ayant pénétré en Palestine à la suite du conquérant, y aurait connu les livres de Salomon d'où il aurait tiré les principaux éléments de sa philosophie.

Chez les premiers Pères de l'Église, c'est une opinion admise à peu près sans conteste que l'initiation des philosophes grecs en général et de Platon en particulier aux révélations de l'Ancien Testament[1]. Mais en l'absence de tout document positif, ils se bornent à invoquer tour à tour une tradition à laquelle, à tort sans doute, leurs croyances leur paraissaient intéressées. Les uns y voyaient un moyen d'humilier la sagesse grecque, les autres, au contraire, celui de la transformer en une sorte de christianisme anticipé.

Parmi le grand nombre des textes qui s'offrent ici à l'érudit[2], je ne citerai que les plus saillants.

Numénius n'appelait Platon que le *Moïse attique*[3] : saint Justin ramène à l'Ancien Testament les vues élevées du philosophe sur la nature de la divinité[4], sur l'origine des choses[5] et la destinée des âmes[6] ; Théophile d'Antioche[7] ne voit dans les croyances des philosophes et des poètes de la Grèce qu'un pâle et faible plagiat de Moïse ; Clément d'Alexandrie fait

1. Tertullien (*De l'âme*, ch. 2) et Lactance sont à peu près seuls à déclarer cette thèse insoutenable.
2. On les trouvera réunis dans Ménage (*ad Diog. L.* III, 6) et Fabricius (*Bibl. græca*, III, p. 62 et 148.) — Je passe sous silence les emprunts qu'Homère lui-même était censé avoir faits à la Bible.
3. Μωύσης ἀττικίζων (Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 342).
4. *Cohort. ad Græc.*, 20 et 22 : (Πλάτων) ἀποδεξάμενος, ὡς ἔοικεν, τὴν περὶ ἑνὸς καὶ μόνου Θεοῦ Μούσέως καὶ τῶν ἄλλων προφητῶν διδασκαλίαν, ἣν ἐν Αἰγύπτῳ γενόμενος ἔγνω... καὶ σφόδρα ἀρεσθεὶς τοῖς περὶ ἑνὸς θεοῦ εἰρημένοις.
5. D'après cet apologiste, lorsque Platon dit en parlant des premiers éléments du monde : Τὰς δ' ἔτι τούτων ἀρχὰς ἄνωθεν Θεὸς οἶδε καὶ ἀνδρῶν ὃς ἂν ἐκείνῳ φίλος ᾖ (*Timée*, 53 D), c'est à Moïse et aux prophètes qu'il fait allusion.
6. Voir notamment *Cohort. ad Græc.*, 27 : Ἐν Αἰγύπτῳ ταῖς τῶν προφητῶν ἐντυχὼν μαρτυρίαις καὶ τὴν περὶ τῆς τοῦ σώματος ἀναστάσεως δεξάμενος διδασκαλίαν.
7. *Ad Autolycum*, III, 17, 20-30.

de Platon un disciple des Hébreux[1]. En face de cette phrase célèbre du *Timée* : « Nous disons de l'Être éternel : il a été, il est, il sera ; il est, voilà la seule chose que nous puissions en affirmer, » saint Augustin se rappelle l'*Ego sum qui sum* de l'*Exode* et s'écrie : « En vérité, Platon connaissait nos Saints Livres[2] ! »

Au moyen âge, c'est là une tradition consacrée que Jean de Salisbury, dans son *Policraticus*[3], est seul à combattre. Ficin écrit une dissertation *De concordiâ Mosis et Platonis*[4]. Plein de cette conviction, Dacier non seulement rapproche sans cesse les images et les tournures du philosophe grec de celles des prophètes hébreux, mais il ne veut pas que Platon ait puisé ailleurs ses grandes vues sur la politique : l'expérience, dit-il, n'aurait pas pu lui fournir les traits les plus remarquables de son tableau. Ainsi pensaient également la plupart des savants du XVIIe siècle qui aimaient à se représenter la mythologie grecque comme une copie infidèle de la religion révélée[5].

Les objections cependant ne pouvaient faire défaut. Si l'Ancien Testament ne leur a point été fermé, pourquoi les philosophes grecs, et Platon en particulier, se sont-ils bornés à de rares et pauvres emprunts, passant indifférents à côté de tout le reste? Pourquoi en ont-ils si soigneusement dissimulé l'origine, pourquoi n'ont-ils pas su ou n'ont-ils pas voulu faire apparaî-

1. Τὸν ἐξ Ἑβραίων φιλόσοφον (*Pédag.* 3.)
2. *La Cité de Dieu*, VIII, 11. Mais Parménide n'avait-il pas dit avant Platon, et presque dans les mêmes termes, en parlant de l'être absolu :

Οὐδὲ ποτ' ἦν οὐδ' ἔσται, ἐπεὶ νῦν ἔστιν ὁμοῦ πᾶν...

3. VII, 5.
4. C'est, dit-il, nous amener à Moïse et aux prophètes que nous introduire à l'école de Platon.
5. Montucla dans son *Histoire des mathématiques* (1758) après avoir rappelé cette maxime platonicienne, τὸν Θεὸν ἀεὶ γεωμετρεῖν (pensée sublime, dit-il, et dont la physique démontre de plus en plus la vérité, à mesure qu'on l'approfondit davantage) ajoute : « On pourrait soupçonner que cette idée de Platon a été excitée en lui par ce passage de l'*Ecclésiaste* : *Omnia in pondere, numero, mensura constant*. Car on est dans une opinion assez fondée qu'il connaissait nos Livres Saints. » Mais alors déjà contre cette opinion des protestations motivées s'étaient fait entendre : citons notamment celles de Clericus et de Dom Calmet.

tre la vérité à tous avec le pur éclat dont elle avait brillé à leurs regards ? C'est à cause du mépris attaché au nom juif, répond Serranus : c'est par un inexcusable orgueil, avait dit Tatien, et par conscience de leur impuissance à comprendre toute la largeur de ces hautes pensées [1] ; c'est, selon saint Justin [2], par crainte d'un nouvel Anytus et des rigueurs de l'Aréopage. Réponses peu concluantes, on doit l'avouer.

Mais il y a plus. Pythagore et Platon ont-ils réellement connu les Juifs et leurs livres sacrés [3] ? Ni l'histoire, ni même la légende ne les conduisent à Jérusalem [4] ; rien de surprenant, puisqu'avant Alexandre les Juifs n'étaient pas connus des Grecs, même de nom. Or, comme tous les peuples de l'Orient, et plus qu'aucun autre peuple peut-être, les Hébreux au temps de leur prospérité se montrèrent jaloux de ne communiquer à personne le dépôt qu'il avait plu à la divinité de leur confier ; une aversion implacable séparait le lévite de l'étranger adorateur des faux dieux. Si dans les derniers siècles de l'antiquité les Juifs ont passé pour les moins éclairés d'entre les barbares, c'est précisément à cause de la sévérité avec laquelle ils s'inter-

1. *Adversus Græcos*, 40 : Πολλοὶ οἱ καθ' Ἕλληνας σοφισταί, κεχρημένοι περιεργίᾳ, ὅσα παρὰ τῶν κατὰ Μωϋσέα καὶ τῶν ὁμοίως αὐτῷ φιλοσοφησάντων ἔγνωσαν, καὶ παραχαράττειν ἐπειράθησαν, πρῶτον μὲν ἵνα τί λέγειν ἴδιον νομισθῶσι, δεύτερον δὲ ὅπως, ὅσα μὴ συνίεσαν, διά τινος ἐπιπλάστου ῥητολογίας παρακαλύπτοντες, ὡς μυθολογίαν τὴν ἀλήθειαν παραπρεσβεύωσι.

2. *Cohort. ad Græcos*, 25.

3. Plus d'un écrivain profane (Cf. Himérius, *Orat.* XIV, 25 et Philostrate, *Vie d'Apollonius*, I, 1) qualifie les prêtres de l'Egypte de *prophètes*, expression générique par laquelle on désignait tantôt les prêtres qui remplissaient uniquement des fonctions sacerdotales, tantôt ceux qui y joignaient celle d'interpréter songes et oracles. Ainsi s'explique une tradition très vague qui faisait rencontrer Platon avec Jérémie sur les bords du Nil. Saint Augustin qui l'avait d'abord adoptée (*De doctrina christ.*, II, 28), a reconnu plus tard (Retract., II, 4) que Platon était postérieur de deux siècles au prophète hébreu.

4. Lactance (*Inst. div.*, IV, 2) s'en étonne : « Soleo mirari, écrit-il, quod cum Pythagoras et postea Plato amore indagandæ veritatis accensi ad Ægyptios et Magos et Persas usque penetrassent ut earum gentium ritus et sacra cognoscerent (suspicabantur enim sapientiam in religione versari) ad Judæos tamen non accesserunt, penes quos tunc solos erat et quo facilius ire potuissent. » Lactance ne voit d'autre explication du fait qu'une disposition providentielle.

disaient tout contact intellectuel et religieux avec l'infidèle. Ainsi autant le Talmud accorde à la langue grecque de respect et d'honneur, autant il a pour la science grecque de dédain, on pourrait même dire d'exécration.

Sans doute, les malheurs de la guerre, les captivités, le commerce amenèrent peu à peu la dispersion des Israélites et, selon le mot de Villemain, jetèrent dans l'univers les feuillets de leurs livres sacrés. Néanmoins ce n'est pas avant la fin du IVe siècle qu'on les voit former en Égypte une colonie destinée à prendre tout à coup, sous Ptolémée Philadelphe, un immense accroissement. On peut se demander avec un critique contemporain si le Juif a toujours orgueilleusement gardé pour lui le trésor de révélations qu'il tenait de ses pères, s'il en a toujours et partout considéré comme indignes les nations qu'il visitait dans ses excursions mercantiles, en un mot si aux derniers siècles de l'ère païenne comme au temps de ses rois il était absolument destitué de l'esprit de prosélytisme. L'histoire établirait plutôt le contraire : mais la vérité est qu'avant la traduction des *Septante* il n'existait aucune version hellénique de l'Ancien Testament, et que cette version elle-même fut mal accueillie des vrais Israélites. Il ne semble pas d'ailleurs que dans le monde gréco-romain elle soit devenue un objet d'étude ou de curiosité, car un rhéteur du temps d'Aurélien est le premier à citer un texte de la *Genèse* [1], de même qu'avant Cicéron on ne connaît pas un seul témoignage authentique d'un écrivain classique sur la Judée.

Ainsi tout montre que ces deux littératures, hellénique et hébraïque, si brillantes l'une et l'autre, quoique d'un éclat dissemblable, n'ont eu pendant mille ans aucun point de contact. Dogmes et doctrines commentés dans les synagogues n'ont pas

1. Deux vers de Juvénal (*Satire* XIV, 101) sur les Juifs ne contiennent qu'une vague allusion :

Judaicum ediscunt et servant ac metuunt jus
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.

Galien parle de la *Genèse* comme d'un livre contenant une affirmation éloquente de la toute-puissance divine.

attiré le regard des philosophes avides de nouveautés et curieux de systèmes. Ni les destinées de ces deux races n'étaient les mêmes, ni leur esprit. « Quelle parenté peut-on trouver entre la naïve simplicité des récits et des croyances bibliques et cette dialectique subtile, audacieuse, éminemment sceptique dans sa forme, sur laquelle se fonde la théorie des idées et des nombres [1] ? » Laissons la philosophie humaine à sa place et la révélation divine à la sienne : loin d'y perdre aux yeux même des croyants, Platon y gagnera un surcroît de grandeur [2].

F. *Conclusion*

Il ne sera pas inutile de résumer brièvement les conclusions qui se dégagent des pages qui précèdent.

L'Orient est la patrie du merveilleux : là pas de réflexion qui discute, analyse et contrôle : l'âme est tendue tout entière de désir vers les choses surnaturelles. C'est la patrie des croyants et des prophètes. La Grèce a produit avant tout des artistes, des prêtres, des philosophes ; mais c'est la terre par excellence de la critique savante, de la méthode, de la spéculation rationnelle. La liberté et l'audace de la pensée se mouvant en tous sens sans que rien ne l'enchaîne, le coup d'œil sûr et pénétrant qui veut atteindre aux causes des choses, le don de la généralisation et de la déduction scientifiques, voilà à quels signes se reconnaît l'esprit hellénique.

1. M. Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*. — « Les Juifs ont tellement senti le peu de crédit que leur donnait leur nouveauté singulière dans le monde hellénique qu'ils ont voulu y remédier et qu'ils ont supposé des livres apocryphes, attribués à des écrivains grecs qui étaient censés avoir parlé d'eux. » (E. Havet.)

2. C'est bien à tort qu'on s'est parfois obstiné à vouloir retrouver dans Platon la Trinité chrétienne, et surtout qu'on l'a accusé d'en avoir dérobé la notion à l'Ancien Testament, où elle n'est nulle part implicitement enseignée. S'il est vrai, ce que je conteste, que Platon prête les mêmes attributs divins à l'ἀγαθόν, au λόγος et à l'âme du monde, il n'y a rien de semblable, quoi qu'en dise Théodoret (*Thérapeutes*, 2), dans la théologie et la philosophie des Hébreux.

L'Orient a constamment demandé à une révélation supérieure la connaissance de Dieu et du monde : toutes ses théories sur l'origine et la destinée des choses ont des considérations religieuses pour point de départ et surtout pour appuis. Les philosophes grecs au contraire, qu'ils s'appellent Thalès ou Socrate, Xénophane ou Platon, non seulement ne se bornent pas à commenter les croyances populaires, mais ils s'en séparent ou même entrent résolument en lutte contre elles. Leurs systèmes nous apparaissent comme le produit immédiat de leurs méditations personnelles, appliquées tantôt aux problèmes eux-mêmes, tantôt aux théories ou aux solutions professées par leurs prédécesseurs. Tandis que d'une race et d'une contrée à l'autre les croyances de l'Orient, marquées d'un caractère national et local, présentent une absence de continuité qui se comprend sans peine, dans les créations de la pensée grecque tout se suit, tout se développe naturellement, tout s'explique par le génie même du peuple, ses ressources intellectuelles, le degré d'avancement de sa civilisation : à ce point que si l'on se met en quête d'explications différentes, l'intervention d'influences étrangères égare la critique, loin de servir à l'éclairer. On peut comparer la Grèce à ces personnages illustres de l'histoire politique et littéraire qui tout en se rattachant à des ancêtres connus, tout en tenant à leur temps par de profondes racines, n'en occupent pas moins un rang exceptionnel, qu'autour d'eux vainement on chercherait à leur disputer.

Aussi tout en faisant une place dans leurs recherches aux systèmes à demi théologiques qui avaient prévalu dans l'ancien Orient, les historiens de la philosophie les plus autorisés sont unanimes à proclamer l'originalité saisissante de la pensée grecque, et l'harmonie logique de ce qu'on peut appeler son développement interne depuis Thalès jusqu'à Zénon et Épicure, en passant par ces sommets lumineux, Platon et Aristote. Comment ne pas admirer la fécondité intellectuelle qui rassemble dans un petit coin de terre les systèmes conçus isolément, pendant une longue suite de siècles, par d'immenses nations ?

Sans doute dans leurs migrations d'Asie en Europe les populations helléniques avaient emporté avec elles des traditions qui leur étaient communes avec les autres rameaux de la famille aryenne [1]; sans doute encore, dans le cours des âges, plus d'un élément étranger épuré, transformé [2], a été incorporé par elles à leurs institutions, à leurs croyances, à leur littérature et à leurs arts. Mais vue de loin et de haut, la Grèce garde dans l'ensemble des peuples païens un caractère à part, qui la met hors de pair. C'est faire tort au mérite philosophique des Hellènes que de le réduire avec Gladisch à une forme plus nette, plus savante donnée aux idées de l'Orient. Il y a dans leur génie quelque chose de compréhensif, d'universel qui prédestinait cette race à découvrir par elle-même et à personnifier en elle de la façon la plus brillante tout ce qu'avait entrevu ou enfanté ailleurs l'antiquité. Ce génie qui, dans le seul domaine littéraire, a créé le drame, l'histoire, l'éloquence, a créé sa philosophie, ce qui suffirait à sa gloire, peut-être même toute philosophie [3].

Mais ce point capital accordé, est-ce à dire que les Grecs soient restés dans une ignorance systématique et d'ailleurs absolument inexplicable de tout ce qui avait été conçu, pensé, imaginé en dehors d'eux et avant eux ? Croit-on que s'ils n'avaient pas connu ou tout au moins pressenti les trésors de savoir accumulés dans les nations orientales par le travail et l'expérience des siècles, leurs sages les plus célèbres auraient les uns après les autres affronté les difficultés certaines et les périls probables de ces voyages lointains qu'une critique sévère n'a pas le droit de nier, si elle a le devoir d'être en garde contre d'évidentes exagérations ? N'est-il pas visible qu'entre

1. Platon lui-même n'a-t-il pas reconnu que les Grecs ont emprunté aux barbares (terme qui pour lui désigne par excellence les peuples de l'Orient) la plupart de leurs noms ?

2. C'est avec une juste fierté que l'auteur de l'*Epinomis* (987 E) pouvait écrire : Λάβωμεν ὡς ὅ τί περ ἂν Ἕλληνες βαρβάρων παραλάβωμεν, κάλλιον τοῦτο εἰς τέλος ἀπεργάζονται.

3. Telle était visiblement l'opinion de Platon lui-même, lorsque dans un passage célèbre de la *République* (435 E) il assigne comme caractère distinctif aux Grecs τὸ φιλομαθές, aux Phéniciens et aux Égyptiens τὸ φιλοχρήματον.

l'âge d'Homère et celui de Socrate une révolution s'est opérée dans les idées religieuses de la Grèce et que, pour ne citer que cet exemple, la double doctrine de l'expiation terrestre et de la rémunération future a pris une signification de plus en plus morale en même temps qu'elle s'imposait avec plus de force aux esprits réfléchis ? On sait avec quelle insistance Platon l'enseigne, avec quel pieux respect il reproduit et commente les mythes qui la renferment, mythes qu'il rapporte expressément aux dires de l'Orient. De graves historiens, tels que M. Duruy, assignent la même origine à la théorie si caractéristique des quatre âges, acceptée et célébrée par Hésiode.

Que dire ici des mystères ? contenaient-ils un enseignement secret, ou ne doivent-ils leur réputation qu'à l'étrangeté de la plupart de leurs cérémonies ? La question est indécise, et sans doute elle le demeurera encore longtemps : ce qui est manifeste, c'est qu'ils supposent un ordre d'idées assez différent du culte officiel, et bien supérieur à la simple mythologie poétique. Ainsi à moins de les considérer avec G. Hermann comme les restes de l'antique foi nationale obscurcie ou persécutée à la suite de quelque révolution politique, on ne peut guère s'empêcher d'y reconnaître une influence étrangère, laquelle ne saurait être qu'une influence orientale. Ici encore l'Asie et l'Egypte ont fourni des croyances plus ou moins confuses, plus ou moins cohérentes : la Grèce la première en a soupçonné et découvert le sens profond et vraiment philosophique ; elle a été l'artiste qui après avoir dégagé ces matériaux précieux leur a donné le poli et l'éclat.

Notons qu'à plusieurs reprises [1] Platon fait allusion à des traditions antiques, conservées selon toute vraisemblance par le canal des mystères, traditions qui tenaient déjà une grande place dans l'enseignement de l'école de Pythagore, lui aussi,

1. Par exemple *Phédon*, 62 B, 66 E, 67 C, — *Gorgias*, 493 A, — *Lois*, IV, 715 et ailleurs. Le même philosophe, qui a écrit tant de pages admirables sur l'éminente dignité intrinsèque de la science, semble parfois incliner vers cette pensée d'un de nos contemporains : « La science fait douter l'homme, le mystère le fait croire. »

comme on l'a défini, un homme de l'Occident éclairé par l'Orient. J. de Maistre a dit avec raison que par certain côté l'inspiration de ces deux initiateurs de la pensée grecque était voisine du sanctuaire : trait caractéristique, qui n'a rien ou presque rien d'hellénique ni surtout d'athénien. Ce qui distingue Platon, c'est précisément la préoccupation de saisir l'âme humaine par toutes ses opérations, par toutes ses facultés, de s'attacher avec une sorte de prédilection à la solution des problèmes qui entourent la destinée de l'homme et de la société. Or dans ce domaine il est une question redoutable par excellence, c'est la question du mal et de son expiation[1] : aucun philosophe grec ne l'avait encore abordée, tandis qu'elle était au fond de quelques-uns des symboles et des cultes le plus en honneur en Orient. A ces vues plutôt sombres s'oppose et s'ajoute heureusement chez l'auteur du *Phédon* une tendance optimiste qui lui fait accueillir avec empressement toute pensée capable et de relever la divinité aux yeux de l'homme par la notion de ses perfections, et de relever l'homme lui-même à ses propres yeux par la considération de ce qu'il y a en lui de céleste et de divin.

Platon est attiré par le surnaturel, à prendre ce mot dans son acception la plus large : autant qu'il est en lui, il vit par la pensée dans cette région supérieure où il se plaît à chercher la solution des problèmes de la science et à laquelle, selon les expressions mêmes de Cousin[2], il emprunte « avec sa force secrète dans les combats qu'il rend sur cette terre, l'inaltérable sérénité de son âme au milieu des ruines qui l'entourent et sur le bord du scepticisme universel. »

1. Un philosophe contemporain, M. Lévy-Brühl, tout en louant Platon d'avoir fait place en plusieurs passages de ses dialogues à l'idée fondamentale d'une chute originelle, regrette qu'il ait laissé à son exposition le vague inséparable du mythe, et il ajoute : « Cette idée, probablement empruntée à l'Orient, ne pouvait peut-être encore s'assimiler au génie hellénique. Au moins n'en voyons-nous plus trace après Platon jusqu'à l'époque du grand mouvement d'idées qui fondit les conceptions religieuses de l'Orient avec la philosophie de la Grèce et prit à juste titre le nom de renaissance platonicienne. » (*De la responsabilité*, p. 158).

2. Dans son Argument du *Lysis*.

Sans doute si l'on n'envisage que la méthode, tout est grec chez Platon, de même que tout est attique, si l'on n'a en vue que la forme : il est si loin notamment de croire à la théurgie et de s'abandonner à l'extase, que ces noms mêmes lui sont inconnus. Sans doute aussi Pythagore avait longtemps auparavant donné l'exemple d'une association secrète où le symbolisme appliqué aux vérités morales et politiques doit avoir joué un rôle considérable : Empédocle se représente le monde comme « une terre de malheurs » : et à entendre les plus récents interprètes[1], Héraclite philosophait sous l'influence immédiate des croyances égyptiennes, lorsqu'il s'enveloppait d'une obscurité calculée pour introduire la théologie dans l'étude de la nature. Néanmoins il y a dans l'enseignement et surtout dans l'esprit platonicien un élément ou, pour me servir d'un mot que je crois plus exact, une teinte, un reflet particulier qui ne s'explique ni par Parménide, ni par Socrate, ni même par Héraclite, et qui ne tire pas son origine d'Athènes : visiblement le philosophe a été en contact direct ou indirect avec des civilisations étrangères et de ce contact il a rapporté non pas un système complet et fermé, ou quelque dogme positif qu'il ait reproduit avec une fidélité littérale[2], mais une profondeur de sentiment rare chez ses contemporains, un attrait pour l'au-delà, dont on citerait difficilement un second exemple dans la Grèce d'Homère et de Phidias.

Parmi les nombreuses légendes où se complaît son âme de poète, il faut placer au premier rang les mythes à la fois cosmogoniques et religieux qui essayent de jeter quelque lumière sur les mystères du monde à venir. Or Platon ne semble-t-il pas nous révéler quelle en est à ses yeux la lointaine et vérita-

1. Consulter l'ouvrage de Pfleiderer, *Die Philosophie des Herakleitos von Ephesus im Lichte der Mysterien* (Berlin, 1886) et plusieurs articles remarquables de M. Tannery dans la *Revue philosophique*, reproduits dans sa curieuse publication : *Pour l'histoire de la science hellène* (Voir notamment p. 173).

2. On a dit et répété que l'organisation de la cité idéale de Platon était calquée sur celle des castes héréditaires de l'Egypte et de l'Orient. Les ressemblances, s'il en existe, sont plus qu'effacées par les différences, et pour ma part je considère cette explication comme bien peu satisfaisante.

ble origine, lorsqu'il met dans la bouche d'*Her l'Arménien* les récits merveilleux qui couronnent le livre X et dernier de sa *République?* Il semble s'être attaché de propos délibéré à développer des mythes égyptiens et orientaux, refusant d'emprunter à la mythologie hellénique ses conceptions même les plus ingénieuses, la fable charmante de Psyché et de l'Amour, par exemple.

Met-on en parallèle avec les rêveries alexandrines ou avec les bizarres excentricités de théories du genre de la Kabbale, la doctrine platonicienne, à quelques exceptions près si complètement lumineuse, si profondément humaine, si harmonieusement coordonnée en toutes ses parties, on concède sans peine qu'on ne lui refuse pas l'honneur « d'avoir emprunté à la raison seule son autorité, sa force et ses lumières[1]. » Mais qu'on la replace dans son milieu naturel, qu'on la rapproche de ce que fut immédiatement avant elle l'enseignement de Socrate et celui d'Aristote immédiatement après, le contraste ne peut pas ne pas surprendre, et pour l'expliquer il ne paraît pas qu'il suffise d'invoquer des inclinations ou des préférences personnelles à Platon.

Il y avait chez Socrate, au témoignage unanime des anciens, une foi raisonnée dans la divinité, un sentiment religieux toujours en éveil, mais sa *manteutique*, comme on l'appelle, n'a rien de mystérieux : ses réflexions d'un tour moins savant que populaire s'appuient sur ce qui autour de lui est « le plus généralement admis[2] » : ce n'est pas au sentiment qu'il s'adresse, et en fait d'anciennes traditions, il ne connaît que les maximes des poètes et des sages de son pays. Ouvrons maintenant les écrits de son disciple : au lieu de cette sobriété, un enthousiasme communicatif ; au lieu de cette clarté un peu pâle du bon sens, le rayonnement d'une imagination brillante, qui crée à son service toute une mythologie philosophique. Il a fallu,

1. M. Franck, *La Kabbale*, 2e édition, p. 200.
2. *Mémorables*, IV, 6, 15 : διὰ τῶν μάλιστα ὁμολογουμένων ἐπορεύετο. — Consulter le mémoire si curieux d'Eichthal, inséré dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques (1880) : *Socrate et son temps*.

n'en doutons pas, des causes puissantes pour entraîner Platon si loin des voies familières au maître pour lequel il professe une si sincère admiration[1].

Et maintenant qu'on étudie Aristote : jamais dans l'antiquité l'esprit scientifique n'a remporté plus complet triomphe : quelle méthode rigoureuse, quelle logique sévère, quel empire absolu reconnu aux données et aux démonstrations de la raison, quelle défiance du prestige de la poésie, des insinuations du sentiment, quelle aversion marquée pour tout ce qui touche au mythe et au symbole ! Ici l'influence de l'Orient, de cet Orient parcouru par Alexandre en triomphateur, et qui allait s'ouvrir de toutes parts à l'action de la culture hellénique, est manifestement absente : tout est l'œuvre du génie grec, aiguisé par la logique et gravissant avec une calme et fière assurance les plus hauts sommets de la métaphysique. Par là même qu'il a voulu être et qu'il a été en effet plus compréhensif, Platon n'a pu atteindre à cette surprenante précision. C'est un de ces philosophes dont jusqu'à la fin l'âme est restée perpétuellement ouverte à tout ce qui pouvait lui apporter un écho même lointain des éternelles vérités.

Aussi, sans admettre avec Hermann que chacun de ses voyages l'a initié à d'autres doctrines et l'a jeté dans une voie nouvelle, il est plus inexact encore de soutenir avec Schleiermacher que, dès sa jeunesse, Platon avait arrêté dans son esprit toutes les lignes essentielles de son système et le plan de la série des dialogues dans lesquels il avait résolu de le développer. M. Zeller, qui ne consacre dans son grand ouvrage que dix lignes d'une note aux rapports de Platon avec l'Orient, affirme que dans le système de l'illustre philosophe athénien tout a son origine et son explication dans la Grèce[2] : s'il entend par là qu'un Grec, et un Grec du IVe siècle, pouvait seul s'élever à

1. Telle est la thèse que Bouchitté s'est attaché à mettre en lumière dans son livre intitulé : *Preuves de l'existence de Dieu*.
2. « Der philosophische Gehalt seines Systems erscheint von anderen als hellenischen Einflüssen durchaus unabhängig. » (*Philosophie der Griechen*, II, 1, 303, note.)

cette hauteur, et embrasser les aspects multiples du problème des choses avec une si merveilleuse harmonie, il a raison ; mais je me refuse à le suivre, s'il entend exclure de l'épanouissement du génie de Platon toute influence étrangère. Platon est un disciple de Socrate, un Grec d'Athènes, mais un Grec qui a échauffé son imagination aux rayons du soleil de l'Orient[1]. S'il est permis de comparer la philosophie platonicienne à une œuvre d'art, le dessin du tableau, si élégant et si pur, le plan de l'édifice, si régulier et si grandiose, n'ont rien que d'hellénique : néanmoins, à examiner de près les détails de l'exécution, un regard exercé découvre sans peine le reflet d'heureux emprunts faits à d'autres races, à d'autres croyances, à d'autres civilisations.

4. PLATON EN ÉGYPTE

Quels modèles l'Orient pouvait-il offrir aux méditations de la pensée grecque ? L'histoire en mains, qu'est-ce que la Grèce de la période classique lui a réellement emprunté ? Voilà les deux points que nous venons d'étudier, en donnant à nos recherches une portée très générale, et avec des développements

1. C'est la thèse de M. de Pressensé (*Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales*, vol. 86, p. 381) et de M. Hebberd (*Journal of speculative Philosophy*, avril 1877). Il y a, dit ce dernier auteur, des penseurs qui sont une protestation contre leur race et leur siècle, bien loin de les incarner en eux : c'est le cas de Platon. Les conceptions grecques tendent à la glorification de l'humanité ; elles sont empreintes d'un matérialisme, tout au moins d'un naturalisme excessif. A cette exaltation de la nature humaine, Platon oppose l'ascétisme : à l'affirmation de la liberté, la nécessité d'une tutelle politique et sociale d'un corps de sages analogues aux prêtres de l'Égypte : c'est un absolutiste ; enfin ses tendances idéalistes et antisensualistes sont bien connues. Platon est donc un génie oriental : c'est là ce qui explique comment il a eu si peu d'influence sur ses compatriotes et comment sa philosophie est redevenue florissante à l'époque alexandrine, période d'orientalisme et d'affaissement graduel du génie hellénique. — Tout ressemblant qu'il puisse paraître, ce portrait a néanmoins un tort, celui de ne tenir compte que de l'un des multiples aspects de Platon.

qui paraîtront excessifs et inexcusables à quiconque n'a pas conscience de l'importance exceptionnelle du sujet. Toutefois nous avons hâte d'en revenir au philosophe dont nous écrivons la biographie, et d'aborder, en ce qui touche les voyages de Platon, l'examen et la discussion des opinions régnantes, qu'elles s'appuient sur des textes anciens ou sur des hypothèses modernes. Ici, plus peut-être que partout ailleurs, il faut savoir se tenir en garde et contre un scepticisme irréfléchi et contre une imagination trop complaisante.

Ainsi parce que Plutarque fait voyager Platon sur les côtes de l'Asie-Mineure, parce qu'aux siècles précédents les colonies ioniennes de Milet et d'Éphèse avaient donné le jour à des philosophes de renom, enfin parce que dans un curieux passage du *Théétète* [1] Platon a tracé un tableau ironique de l'activité déployée en Ionie par les partisans d'Héraclite contre leurs adversaires, Schleiermacher et Erdmann en ont conclu sans hésiter que Platon s'y était rendu en quittant Athènes : et Ast croit que ce voyage supposé aura été transformé plus tard par la tradition en une excursion dans les contrées les plus reculées de l'Orient. Mais en l'absence de tout autre témoignage, ces raisons quoique spécieuses en apparence sont sans valeur aux yeux d'une sage critique.

D'autres, sur la foi de Quintilien [2], d'Apulée [3] et de Diogène Laërce [4], le font séjourner à Cyrène, comme élève du célèbre mathématicien Théodore [5], si honorablement mis en scène dans le *Théétète*. Nul n'ignore le rôle décisif assigné aux mathématiques dans la dialectique platonicienne : mais comment concevoir que Platon ait été réduit à venir chercher un enseignement scientifique sur la rive africaine de la Méditerranée ? Les traits sous lesquels Théodore est dépeint ne peuvent s'expliquer, dit-on, que par une connaissance personnelle et des rap-

1. 179 D-E : Ἀλλὰ περὶ μὲν τὴν Ἰωνίαν καὶ ἐπιδίδωσι πάμπολυ (ἡ μάχη).
2. *Inst. orat.*, I, 12, 15.
3. *De Dogm. Plat.*, I, 3.
4. III, 6. — E. Zeller a une note intéressante sur la date controversée de ce voyage (*Phil. des Grecs*, II, 1, p. 301).
5. Proclus (*in Euclidem*) fait de ce savant géomètre un assez grand éloge.

ports étroits ; mais l'ami et le maître du jeune Théétète s'était fait connaître à Athènes bien avant la mort de Socrate [1]. Si donc Platon a abordé à Cyrène, c'est que cette cité florissante, plus d'une fois chantée par Pindare, était une des stations préférées des marins grecs qui se rendaient en Afrique. La même conjecture est également plausible en ce qui concerne soit la Phénicie, où les armateurs helléniques faisaient volontiers escale, soit l'île de Crète, dont il est souvent question dans les *Lois* [2] : le philosophe n'aurait-il pas suivi lui-même quelque jour le chemin qui conduit de Cnosse à la grotte d'Ida, chemin si agréablement décrit au premier livre de ce dialogue?

Mais ce que les biographes de Platon nous affirment avec une imposante unanimité, c'est sa présence en Égypte à l'exemple de plus d'un Grec illustre de l'âge précédent. Longtemps la vaste et opulente monarchie des Pharaons était, selon l'expression d'E. Egger, restée fermée à l'indiscrète curiosité de la petite tribu des Hellènes. La bienveillance peut-être intéressée des derniers rois nationaux avait levé ces obstacles, et aussitôt des relations commerciales chaque jour plus étendues s'étaient établies entre les deux peuples, qu'une mer sillonnée par de nombreux navires rapprochait plutôt qu'elle ne les séparait. Pendant les guerres médiques nous voyons à plusieurs reprises les flottes athéniennes porter secours aux Egyptiens révoltés. De plus les récits d'Hérodote n'avaient pas manqué de rendre populaires en Grèce les merveilles du Nil, les monuments grandioses de l'Egypte, les singularités de son culte et de ses usages, sans oublier, ce qui devait surtout intéresser un philosophe, les écoles savantes de ses prêtres. Dès lors quoi de plus naturel que la résolution de Platon de s'instruire à son tour à cette source où tant d'autres passaient pour avoir déjà puisé ? Que si parmi les divers motifs qui l'y ont déterminé, chaque biographe fait ressortir de préférence celui qui

1. Cf. *Théétète*, 143 D, et *Mémorables*, IV, 2, 10.
2. Voir notamment p. 834. — A ce propos Teichmüller plaisante les biographes qui, un atlas en mains, croient pouvoir décider de l'itinéraire suivi par tel ou tel savant de l'antiquité au cours de ses voyages.

lui paraît le plus décisif, il n'y a rien là qui doive surprendre.

Pour les uns, il voulait par une initiation approfondie aux sciences exactes, et notamment à l'astronomie, se rendre capable de pénétrer dans les secrets de la mathématique de Pythagore [1]. Il est certain qu'en Egypte ce genre d'étude était en grand honneur [2], encore que la multitude des observations pratiques n'y eût contribué que médiocrement au développement de la théorie.

D'autres, et c'est le plus grand nombre, songent surtout aux symboles en usage dans l'art hiératique [3]. Strabon raconte qu'on lui montra aux portes d'un temple d'Héliopolis la maison où Platon, disait-on, avait passé treize ans avec Eudoxe : et Proclus, jaloux de passer pour mieux renseigné encore, n'hésite pas à nous donner les noms des prêtres dont il s'était fait le disciple [4]. Ceci montre tout au plus, dit Steinhart, que déjà dans l'antiquité les *cicerone* avaient une imagination ingénieuse. Diogène Laërce donne Euripide pour compagnon de voyage au philosophe : assertion ridicule, ce poète étant mort sept ans avant Socrate.

Combien de temps Platon passa-t-il en Egypte [5] ? Ce voyage se place-t-il avant ou après celui qu'il fit en Italie [6] ? Se préparait-il à sa vocation future ou, comme quelques auteurs le pré-

1. Cf. Apulée : « Quod Pythagoreorum ingenium adjutum aliis disciplinis sentiebat » : assertion qui devait trouver et qui a trouvé en effet grande faveur auprès de toute l'école néo-platonicienne.
2. On lit déjà dans Aristote, *Mét.*, I, 1, 981 b 23 : Διὸ περὶ Αἴγυπτον αἱ μαθηματικαὶ πρῶτον τέχναι συνέστησαν· ἐκεῖ γὰρ ἀφείθη σχολάζειν τὸ τῶν ἱερέων ἔθνος. — Cf. Hérodote, II, 102, — Diodore de Sicile, I, 69 et 81.
3. Diogène Laërce, III, 6, — Plutarque, *Isis et Osiris*, 10, — Apulée, *de Dogm. Plat.*, 3 : « Astrologiam adusque Ægyptum ivit petitum, ut inde prophetarum etiam ritus addisceret », — Olympiodore, 2, et la 28e lettre socratique, dont l'origine est incontestablement apocryphe.
4. Clément d'Alexandrie nomme également, parmi les maîtres de Platon à Héliopolis, un Juif nommé Sechnuphis (*Stromates*, I, 15).
5. Stallbaum suppose que Platon ne quitta pas l'Egypte avant 389 et qu'aussitôt après il repartit d'Athènes pour Syracuse.
6. Parmi les partisans de cette dernière opinion, je remarque Quintilien (I, 14) : « Non contentus disciplinis quas præstare poterant Athenæ, non pythagoreorum ad quos in Italiam navigaverat, Ægypti quoque sacerdotes adiit, atque eorum arcana perdidicit. »

tendent, était-il déjà en possession d'une célébrité véritable [1] ? Sur tous ces points la tradition est flottante : mais outre que ces incertitudes se retrouvent dans presque toutes les biographies que nous a laissées l'antiquité, elles doivent d'autant moins nous préoccuper que dans les écrits de Platon des allusions indirectes et néanmoins suffisamment explicites attestent qu'il avait vu de ses yeux la terre des anciens Pharaons.

Ainsi cette légende à la fois si curieuse et si profonde de l'invention des lettres et des sciences par Theuth, légende esquissée dans le *Philèbe* et si ingénieusement développée dans le *Phèdre* [2], ne trahit-elle pas immédiatement son origine ? N'est-ce pas un témoin oculaire qui en plus d'un passage décrit le régime des castes, tel qu'il se pratiquait en Egypte [3] ? Quand Platon signale la religieuse sollicitude avec laquelle les souvenirs historiques sont conservés dans les temples [4], ou qu'il vante la perpétuité des institutions et des coutumes égyptiennes [5], n'est-ce pas pour avoir constaté par lui-même et admiré l'harmonie et la stabilité sociales qui en étaient le résultat ? En dehors de la Grèce, il n'est aucun pays dont la mention revienne aussi fréquemment sous sa plume ; quand on parle avec tant d'empressement d'une contrée, de ses lois, de ses usages,

---

1. Voici comment s'exprime Valère Maxime (VIII, 7) dans un langage bien digne d'un rhéteur : « Ægyptum peragravit (Plato), dum a sacerdotibus ejus gentis geometriæ multiplices numeros, atque cælestium observationum rationem percepit. Quoque tempore a studiosis juvenibus certatim Athenæ Platonem doctorem quærentibus petebantur, ipse Nili fluminis inexplicabiles ripas, vastissimosque campos, effusam barbariem et flexuosos fossarum ambitus, Ægyptiorum senum discipulus lustrabat. » — Saint Jérôme (*Adv. Ruf.*) semble favorable à cette supposition : « Quoique maître et puissant à Athènes, où sa doctrine était reçue dans toutes les écoles de l'Académie, Platon se fit voyageur et disciple. »
2. 274 C-275 B.
3. *République,* IV, 435, *Timée,* 24 A et plusieurs passages des *Lois* mentionnés plus loin.
4. *Timée*, 23 A.
5. *Lois,* II, 656 D. — Pour ceux qui croient à l'authenticité du *Politique,* ce dialogue mérite à cet égard d'être remarqué. En effet, on peut admettre que l'auteur ne parle du caractère sacré des rois d'Egypte (290 E) que d'après la tradition ; mais les détails dans lesquels il entre sur les procédés de pisciculture en usage sur les bords du Nil trahissent la curiosité personnelle d'un voyageur (264 C).

c'est qu'on y est amené par la vivacité d'impressions toutes personnelles. — On objecte que Platon a fort incomplètement saisi le caractère spécial de l'ancienne civilisation égyptienne. — Mais quel est l'écrivain ancien, quel est, avant Champollion, le voyageur moderne qui soit à l'abri de ce reproche ?

Il convient donc sur cette question de s'en rapporter au témoignage unanime des anciens [1] plutôt qu'aux scrupules peu justifiés de certains critiques de notre siècle [2]. Gardons-nous toutefois d'exagérer les emprunts faits par Platon à l'Égypte [3]. Entre l'organisation sociale qui avait prévalu dans cette contrée et le gouvernement idéal de la *République,* il y a des analogies incontestables : cependant l'Etat rêvé par le philosophe grec exclut absolument la caste sacerdotale, toute-puissante au contraire à Thèbes et à Memphis. Si Platon loue l'éducation scientifique qu'y reçoit la jeunesse [4], il la blâme d'être trop exclusive et par là même d'allumer trop facilement dans les âmes la soif du gain [5]. De même il condamne en termes exprès les mesures de rigueur longtemps opposées à l'établissement des étrangers [6]. Platon a jugé cette civilisation si différente de celle

---

1. Aux textes cités précédemment il faut ajouter : Cicéron, *de Rep.*, I, 10, *De Finibus*, V, 29. — Strabon, XVII, 806. — Diodore, I, 96. — Pline, *Hist. nat.*, XXX, 2. — Lucain, *Pharsale*, X, 181. — Pausanias, IV, 32.
2. Niebuhr (*Kleine hist. und phil. schriften*, 1828, p. 475) avait révoqué en doute le voyage de Platon en Egypte, que M. Chassang (*Histoire du roman dans l'antiquité grecque et latine*, p. 198) croit supposé pour répandre par un fait matériel et sensible l'opinion de l'influence exercée par la sagesse égyptienne sur la philosophie grecque. M. von Stein se contente d'affirmer que le fait ne repose sur aucune base certaine : « Erweislich ist der Ægyptische Aufenthalt keinenfalls, selbst wenn er Thatsache gewesen sein sollte. » (*Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus,* II, 173.)
3. Cf. L. Ménard, *Les ouvrages hermétiques.* — Ce qui domina en Egypte, nous dit-on, au point de faire négliger tout le reste, ce fut l'idée de l'Être bon et de son imitation par l'homme, appelé à être bon comme lui. Sommes-nous en présence d'un rapprochement purement fortuit avec le rôle prépondérant joué dans la doctrine de Platon par l'idée du Bien ? En toute hypothèse il y a loin de considérations morales, si admirables qu'on les suppose, à la profonde synthèse d'un système philosophique.
4. *Lois*, VII, 819 A.
5. *Lois*, V, 747 C et II, 657 A. Platon va même jusqu'à employer cette expression : πανουργία ἀντὶ σοφίας.
6. *Lois*, XII, 953 E.

d'Athènes sans prévention, mais sans enthousiasme. Isocrate parle quelque part de philosophes renommés dont l'Égypte est l'idéal ; s'il pensait à Platon, il s'est trompé, et en tout cas il est plus exact de répéter à la suite de Philostrate [1] : « Platon s'est servi de ce qu'il a emprunté aux prêtres et aux devins de l'Égypte comme un peintre qui prendrait une esquisse pour l'enrichir des plus brillantes couleurs. »

Après son séjour en Égypte, Platon a-t-il pénétré plus avant dans l'Orient ? Diogène Laërce et Apulée lui attribuent le projet de visiter la Perse ; mais, ajoutent-ils, les guerres d'Asie l'en détournèrent [2]. De quelles guerres ont-ils voulu parler ? L'histoire ne nous suggère aucune réponse. L'initiation de Platon à la magie orientale n'en est pas moins une tradition courante dans l'antiquité, au moins depuis le premier siècle avant notre ère [3]. Nous avons vu précédemment pourquoi cette étrange assertion a obtenu si facile créance. Au temps de Strabon, d'Apulée et de Philostrate, par exemple, les regards se tournaient comme d'eux-mêmes vers l'Orient : dès lors on comprend sans trop de peine comment ces érudits d'ailleurs si peu philosophes, oubliant ce qui s'enseignait de longue date à Éleusis et ce que nous pouvons à cette heure encore lire dans Homère et dans Pindare, ont été conduits à se représenter Platon comme redevable aux brahmanes et aux gymnosophistes de l'Inde de ses théories si profondes sur les récompenses et les châtiments de l'autre vie [4].

1. *Vie d'Apollonius*, I, 2. — C'est à l'Egypte que Proclus rapporte les hypothèses et les allégories cosmogoniques auxquelles aboutit le *Phédon*.

2. Apulée, 159 : « Ad Indos et magos intendisset animum, nisi eum bella tunc vetuissent Asiatica. » Il ne peut être ici question de la lutte entre Artaxerxès et son frère Cyrus, laquelle se dénoua d'une façon si tragique pour ce dernier à la bataille de Cunaxa.

3. Cicéron, *Tusculanes*, IV, 19. — Pline, *Hist. nat.*, XXX, 2. — Clément d'Alexandrie, *Cohort.*, 46 A. — Lactance, IV, 2. — Olympiodore, 4 : Ἀφίκετο εἰς τὴν Φοινικίαν καὶ μάγοις ἐκεῖ ἐντυχὼν παρέλαβε τὴν μαγικήν. — Le biographe anonyme : Εἶτα ἐλθὼν εἰς Φοινίκην, περιέτυχεν ἐκεῖ Πέρσαις καὶ ἔμαθε παρ' αὐτοῖς τὴν Ζωροάστρου παιδείαν.

4. Cf. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, III, 6 et VI, 6, et Apulée (*Florides*, XV) lequel après avoir parlé des maîtres que Platon put entendre sur la terre hellénique, ajoute : « Sed non his artibus animi expletum, mox Chaldæos atque inde brachmanas adiisse. »

Quant aux assertions semblables de certains modernes, malgré l'apparence de démonstration historique dont elles se réclament, il suffit de rappeler que ceux mêmes dont la conviction paraissait d'abord le plus assurée ont été peu à peu obligés par l'évidence à abandonner leurs premières affirmations. Laissons aux néo-platoniciens, quatre et huit siècles plus tard, l'honneur incontestable d'étaler leurs relations personnelles avec des sages plus ou moins authentiques venus en Syrie et en Égypte des bords de l'Indus, de l'Araspe ou de l'Euphrate. Platon a recueilli ce que de vagues traditions lui apportaient des croyances de ces pays lointains : il n'a pas songé, le premier ou l'un des premiers entre les Grecs, à se faire, lui l'un des maîtres de la science et de la raison helléniques, l'élève et l'adepte crédule des rêveries d'ailleurs à peine connues qui avaient alors cours en Orient.

De l'Égypte, où au contraire tout est prêt dès lors pour la naissance d'un nouveau foyer d'hellénisme, Platon passa selon toute apparence en Sicile et en Italie. Peut-être fit-il dans l'intervalle un court séjour à Athènes : c'est un point qu'on ne peut établir avec certitude. Nous allons le suivre dans le pays où avait fleuri moins d'un siècle auparavant la philosophie de Pythagore, plus tard celle de Xénophane : quoi d'étonnant si, à la différence du précédent, un tel voyage a exercé une réelle influence sur les transformations ultérieures de l'enseignement platonicien ?

5. PLATON DANS LA GRANDE GRÈCE

Il n'est pas étonnant que de bonne heure les Grecs se soient sentis attirés vers la riche péninsule qui les avoisine à l'occident. L'Italie avec la Sicile était à leurs portes et, pour en prendre possession, les idées helléniques n'y avaient pas à lutter, comme en Egypte et en Asie-Mineure, contre le pres-

tige d'une civilisation fière de son antiquité. Aussi voyons-nous de nombreuses et importantes colonies grecques y grandir rapidement au sein de la paix et de la prospérité. Les odes de Pindare nous montrent Syracuse, Agrigente, Himère, Camarina se couvrant de gloire dans les luttes nationales de Delphes et d'Olympie. Il semble donc que lorsque Thucydide nous représente la Sicile comme une terre plus ou moins inconnue, ce soit de sa part pur artifice d'écrivain. De toute manière, l'expédition de 415 avait tourné les regards des Athéniens vers cette île florissante, première étape, imaginait-on alors, d'une série de conquêtes qui devait soumettre à la Grèce la plus grande partie de l'Occident.

Dans le domaine intellectuel, les échanges d'idées entre les deux contrées se multipliaient tous les jours. Avant que les ambassadeurs d'Athènes vinssent en Sicile soulever les cités ioniennes contre la suprématie croissante de l'élément dorien, Gorgias avait porté à Athènes les secrets de la rhétorique, invention de Corax et Tisias. Si Géla donne asile aux dernières années d'Eschyle, si le *Prométhée* remanié est joué à la cour de Hiéron, si la Sicile apprend par cœur les drames d'Euripide, assez longtemps auparavant avec Epicharme elle avait légué à la finesse de l'esprit attique un type remarquable de comédie. Enfin, ce qui nous touche ici de plus près, tandis que l'Asie-Mineure envoyait dans la Grande-Grèce Pythagore, l'un de ses plus illustres enfants, la Grande-Grèce à son tour voyait naître à Élée et se répandre plus tard jusqu'à Athènes une philosophie hardie, profonde, qu'aucune autre école ne surpassera en rigueur métaphysique. Ce seul mot de Grande-Grèce n'est-il pas déjà à lui seul une révélation? Quelle qu'en soit l'origine, n'atteste-t-il pas une haute ambition d'une part, et, de l'autre, des rapports étroits avec la mère-patrie[1] ?

1. Rathgeber (*Grossgriechendanl und Pythagoras*, Gotha, 1866) incline à croire que ce nom dérive précisément de l'association pythagoricienne, dont il résumait les ambitions, de même que dans la première moitié de ce siècle, la *Grande-Allemagne* était de l'autre côté du Rhin le mot d'ordre de mainte société secrète.

Nous ne serons donc pas surpris de voir Platon, à son retour d'Égypte, en 390, faire voile vers la Sicile et l'Italie. Il est certain qu'en dehors des lettres qui lui sont attribuées, il faut descendre jusqu'à Hermippe avant de rencontrer une allusion à ce voyage; mais ce silence de l'histoire n'a rien d'inexplicable, et d'ailleurs, quelque soin que prenne Platon de ne pas prêter témérairement à Socrate sa propre individualité, certaines pages de la *République* et des *Lois* portent, comme nous le verrons, l'empreinte irrécusable de souvenirs personnels.

Quelle pensée a dicté à Platon ce voyage? Une curiosité sans but ou une vague ambition politique? C'est peu probable. Je préfère croire qu'ici, comme lorsqu'il abordait en Égypte, il n'a écouté que son amour de la science, et que les circonstances seules ont pu l'amener plus tard, presque malgré lui, de la Grande-Grèce à Syracuse. C'est en philosophe qu'il est venu dans une contrée où depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à travers le moyen âge et la Renaissance, la philosophie avec ses théories les plus audacieuses n'a pas cessé d'être en honneur.

A cette date précise quel système florissait sur la terre italique ou du moins y était encore en possession d'un prestige durable? Sur ce point l'histoire sérieusement consultée ne nous laisse aucun doute : la Grande-Grèce gardait le vivant souvenir d'un de ces hommes dont le génie trace un sillon désormais ineffaçable. Au déclin de l'hellénisme, Pythagore a inspiré plusieurs de ces biographies louangeuses où la figure des personnages célèbres est présentée à l'admiration des hommes comme un type de science, d'héroïsme et de vertu. Toutefois alors même qu'elle a soufflé presque à regret sur tant de mensonges plus ou moins innocents, la critique demeure en face d'une individualité des plus surprenantes. Sur les ruines de l'école, écrit A. Laugel, dans la poussière des commentateurs, malgré la confusion qui a fait méconnaître l'origine de tant de découvertes, le nom de Pythagore a continué à planer porté par l'instinctive vénération des siècles et

par la conscience cachée de l'humanité. Si l'antiquité est muette sur l'influence exercée dans la Grèce propre par ce grand homme et par ses disciples, trois siècles plus tard, à l'apogée de la grandeur romaine, Cicéron n'hésite pas à ramener à cette source quelques-unes des institutions fondamentales de sa patrie. « Comment, dit-il, lorsque la Grande-Grèce comptait dans son sein plusieurs des villes les plus puissantes et les plus considérables de l'Italie, lorsque Pythagore et son école y avaient jeté un si vif éclat, serait-il vraisemblable que nos ancêtres aient fermé l'oreille à de si précieux enseignements? On ne peut même s'expliquer la sagesse de Numa qu'en faisant de lui, au mépris de toute chronologie, un disciple de Pythagore [1]. »

Le sage de Samos était mort près d'un siècle avant Socrate : mais il avait laissé après lui un grand nom, des héritiers et des imitateurs : en faut-il davantage pour deviner ce que Platon venait chercher et recueillir en Italie? L'antiquité l'avait parfaitement compris et elle n'a pas songé à se mettre en quête d'une autre explication [2].

Par quels événements, par quels incidents ce voyage fut-il marqué? La tradition ne nous apprend rien ou presque rien à ce sujet. Mais si le biographe de Platon a le droit de passer indifférent, il n'en est pas de même de l'historien du platonisme. Dans ce système si profondément grec, si éminemment

1. *Tusculanes,* IV, 1. — Cf. *Tusc.* V, 4 et 16 : « Quum in Italiam venisset Pythagoras, exornavit eum Græciam quæ Magna dicta est, et privatim et publice, præstantissimis et institutis et artibus... tenuit magnam illam Græciam quum honore disciplinæ, tum etiam auctoritate : multaque sæcula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti haberentur. » Il est vrai que la Rome d'Ennius avait vu se produire comme un réveil pythagoricien.

2. Il nous suffira ici de citer Cicéron (*Tusc.* I, 17) : « Platonem ferunt, ut Pythagoreos cognosceret, in Italiam venisse et didicisse Pythagorea omnia. » — Saint Augustin (*Cité de Dieu,* VIII, 4) : « Inde in eas partes Italiæ veniens ubi Pythagoreorum fama celebrabatur, quidquid Italica philosophia tunc florebat, auditis eminentioribus in ea doctoribus facillime comprehendit » — enfin le biographe anonyme : Ἀπῆλθε πρὸς τοὺς Πυθαγορείους, τὸ δι' ἀρίθμων τὰ πράγματα σημαίνειν παρ' αὐτῶν κατορθῶσαι βουλόμενος, ὅθεν πολλὸν τούτων μέμνηται ἐν τῷ Τιμαίῳ.

compréhensif, on est d'accord pour retrouver, rapprochées et fondues avec un art merveilleux, les théories des philosophes antérieurs : toutefois, Socrate excepté, c'est au pythagorisme qu'on le rattache de la façon la plus étroite, comme si le rôle de Platon, redevable à Pythagore des bases essentielles et des données fondamentales de son système, se bornait à avoir donné une forme plus précise à ce qui n'était qu'une intuition vague, et publié dans des œuvres empreintes d'une incomparable éloquence des idées enfermées jusque là dans un cercle étroit d'initiés. On comprend dès lors que la curiosité historique ne soit pas seule intéressée à l'examen des rapports vrais ou prétendus entre Platon et Pythagore : une question décisive d'originalité se trouve ici en jeu.

6. PLATON ET LE PYTHAGORISME

Le premier problème à résoudre est évidemment celui-ci : que fut Pythagore et que savons-nous de son enseignement? Sujet déjà traité bien des fois et tout récemment de main de maître dans le savant ouvrage en deux volumes de M. Chaignet [1]. Qu'il nous suffise de puiser dans les travaux antérieurs ce que réclame la présente discussion.

Une double difficulté attend l'historien moderne du pythagorisme : malgré ce que cette affirmation offre au premier abord de paradoxal, il est également embarrassé par la pénurie et par l'abondance des informations. D'une part, pénurie de textes certains et dignes de confiance, puisque cette école ne nous a légué que des ouvrages de provenance plus que suspecte, et que les rares écrivains qui pourraient avoir à nos yeux quelque autorité ne nous parlent de Pythagore et de ses amis que dans des passages dispersés et à propos d'objets

1. *Pythagore et sa philosophie,* (Paris, Didier, 1873). On nous permettra de rappeler ici notre thèse latine de doctorat : *De priorum Pythagoreorum doctrina et scriptis* (Thorin, 1873), où l'on trouvera en particulier la condamnation motivée de tous les fragments attribués aux premiers Pythagoriciens.

différents. D'autre part, abondance de textes apocryphes et de relations émanant d'auteurs postérieurs les uns de deux, les autres de six et huit siècles à la destruction de la société établie par Pythagore. Non seulement la plupart ont puisé à des sources diversement falsifiées et corrompues durant un si long espace, mais encore s'adressant à un âge avide de fables et de merveilleux, et désireux eux-mêmes d'entourer d'une sorte d'auréole le nom d'un sage vénéré, ils ont donné carrière à leur imagination enthousiaste, sans le moindre souci de la vérité : dès lors cette affluence apparente de renseignements se réduit et fond pour ainsi dire au souffle de la critique. Des dix-neuf auteurs cités au hasard par Diogène Laërce dans sa Vie de Pythagore, il n'en est pas un sur le témoignage duquel on ait droit de se reposer [1].

En ce qui concerne la personne de Pythagore, deux points paraissent ressortir avec une certitude au moins relative au milieu de ce chaos d'opinions. Le premier, c'est que ce fut un des savants dont l'antiquité est le plus justement fière, et que la musique, l'astronomie et les mathématiques en général lui ont été redevables de précieux progrès : le second, c'est que ce savant a été amené ou par une vocation personnelle ou par

1. Comme en s'exprimant ainsi on court le risque de se faire accuser d'un scepticisme injustifiable, il n'est pas hors de propos de citer les lignes suivantes d'un de nos érudits les plus justement estimés, d'autant qu'elles concernent un des anciens sur le compte desquels l'invention devait paraître le plus téméraire : « Les auteurs anciens se sont plu à charger la vie d'Hippocrate d'une foule de récits ou purement imaginaires, ou tout à fait absurdes et à transformer ainsi ce grand homme en un personnage de roman. Dans la légende hippocratique il y a deux parts, celle du vraisemblable et celle du faux : dans cette dernière, renchérissant les uns sur les autres et ne prenant pas la peine de se mettre d'accord ni entre eux ni avec eux-mêmes, les biographes n'ont su éviter ni les contradictions les plus choquantes, ni les anachronismes les plus évidents... Possède-t-on des moyens certains de contrôle, sait-on à quelles sources primitives on a puisé, peut-on suivre la transmission des documents d'âge en âge, enfin connait-on les écrivains qui se sont chargés de nous raconter les faits? Aucune de ces conditions, on peut l'affirmer hardiment, n'est remplie : aucun des monuments écrits où se trouvent les actions qu'on prête à Hippocrate ne peut soutenir victorieusement cette série d'épreuves; il n'en est pas un qui offre le moindre degré de confiance et qui repose sur le plus petit fonds de vérité. » (Daremberg, *Journal des savants*, 1851.)

un concours imprévu de circonstances à se métamorphoser en un réformateur politique et social, doué tout à la fois d'une originalité puissante et d'un incontestable ascendant [1].

Ce qu'il importe surtout de noter, c'est qu'aucune tradition authentique n'attribue à Pythagore lui-même, comme à Empédocle, à Démocrite et à Anaxagore, un système déterminé de philosophie. Le silence d'Aristote notamment, dans les écrits authentiques duquel on chercherait vainement ce nom cependant si illustre, est à lui seul une objection décisive. En effet, que jusqu'alors cette philosophie ait été répandue uniquement par des traditions orales ou qu'elle fût en outre consignée dans des ouvrages anciens, quelque rares d'ailleurs et précieux qu'on les suppose, il est certain qu'Aristote était plus en état que tout autre d'en parler avec autorité. Dicéarque, l'un des premiers péripatéticiens et des plus estimés, reconnaissait que de son temps on continuait à ignorer ce qu'avait été l'enseignement de Pythagore. Diogène Laërce a la prétention de nous offrir une exposition systématique du pythagorisme : mais de bons juges, E. Zeller en tête, pensent avec raison qu'elle s'applique non à la doctrine primitive, mais à sa résurrection au premier siècle avant notre ère, alors que l'éclectisme avait effacé toute frontière entre les diverses écoles [2].

Inutile d'énumérer ici les découvertes scientifiques dont la

1. « Le but immédiat de l'institution pythagoricienne », tel fut le sujet mis au concours en 1830 par l'Université de Göttingue. La dissertation de Krische qui fut couronnée aboutit à la conclusion que voici : « Societatis scopus fuit mere politicus, ut lapsam optimatum potestatem non modo in pristinum restitueret, sed firmaret amplificaretque : cum summo hoc scopo duo conjuncti erant, moralis alter, alter ad litteras spectans. »

2. M. Chaignet est d'un avis différent. On lit sans doute à la page 71 de son premier volume : « C'est ici à la fois une société politique comme le seraient les Jacobins, un couvent de moines aspirant à la perfection religieuse et morale, une académie de musique, une académie des sciences et une école de philosophie »; mais plus loin se trouve cette affirmation : « Un élément essentiel et suivant moi l'élément principal du pythagorisme a été d'être une philosophie, c'est-à-dire une conception rationnelle et une explication scientifique des choses. » Et son second volume tout entier n'a pas d'autre objet.

postérité d'un commun accord a fait hommage à Pythagore; lorsqu'on songe à l'éclat dont son nom a été entouré dans l'antiquité, on a quelque peine à s'expliquer d'une part l'appréciation sévère du vieil Héraclite [1], de l'autre ce qu'affirmait naguère M. Faye : « Pour transformer une notable partie des sciences humaines, il n'a manqué à l'école pythagoricienne qu'un homme de génie influent. » Peut-être cependant M. G. Guizot n'était-il pas très loin de la vérité lorsqu'il écrivait dans son ingénieuse étude sur Ménandre : « A peine Pythagore s'est-il fixé parmi les Doriens d'Italie que ses efforts se détournent des spéculations abstraites; tout ce qu'il avait acquis jusque là se transforme pour servir à organiser et à régler la vie terrestre de ceux qu'il enseigne, à établir un corps de morale austère et le cadre invariable d'une vaste association, à réduire la science de la politique et de la religion à des traditions pratiques capables de se transmettre et de durer. » Une discipline sévère, impérieuse, voilà l'idéal poursuivi. L'antiquité n'offre pas un second exemple d'un homme dont l'autorité ait eu une égale puissance pour prévenir toute dissidence et rendre même inutile chez ses disciples l'usage de la raison et du raisonnement.

Maintenant quel était au juste le rêve politique de Pythagore et de ses adeptes ? sur quelles cités s'étendit leur pouvoir ? à quels moyens secrets ou avoués eurent-ils recours pour préparer et perpétuer leur domination ? Ce n'est pas ici le lieu de peser et de contrôler les uns par les autres les récits quelque peu divergents des historiens [2]. Ce qui est certain, c'est que la prospérité de cette ἑταιρία, comme s'exprimaient les

1. Diogène Laërce, VII, 6.
2. Je lis dans François Lenormant ce texte curieux : « Dans le silence de l'histoire, la numismatique des Tarentins prouve qu'ils faisaient partie de la ligue commerciale et monétaire qui dans le VIe siècle avant l'ère chrétienne se forma sous les auspices de l'école pythagoricienne et groupa momentanément dans des intérêts communs toutes les villes helléniques de l'Italie méridionale. Elle émit notamment des monnaies de poids semblable et de même fabrication, aux types et aux noms des différentes cités, dites monnaies incuses. »

Grecs, fut aussi éphémère que brillante : longtemps comprimée, l'indépendance populaire se vengea à la fin par la révolte et le massacre. Néanmoins les principes adoptés par les membres de l'association survécurent à sa ruine : philosophes et poètes comiques des premières années du IVe siècle parlent également d'un βίος Πυθαγορικός, comme d'un genre de vie particulier et distinctif, auquel demeurait attaché un renom de savoir et de dignité : ceux-là pour en faire l'éloge, ceux-ci pour railler des imitateurs dont le zèle n'était sans doute pas exempt d'affectation. Voilà pourquoi dans les pièces d'un Cratinus, d'un Alexis, d'un Aristophon, de même que plus tard jusque dans les idylles d'un Théocrite, les disciples du fondateur se virent malignement confondus avec ceux qui prirent leur costume et leur extérieur sans trop se préoccuper d'hériter de leur vie laborieuse et de leur amour de la science.

Pythagore, chef reconnu d'une école philosophique, aurait eu un successeur; l'histoire cependant ne lui en donne aucun : elle se borne à citer sous le nom assez vague de pythagoriciens, dans le siècle qui s'écoula entre le soulèvement de Crotone et la fondation de l'Académie, des personnages investis de rôles assez divers, savants, médecins, politiques, hommes d'Etat. Porté plutôt à exagérer l'importance philosophique de Pythagore, M. Nourrisson n'en reconnait pas moins qu'à sa mort « ce n'est pas une doctrine qui subsiste, s'accroisse et se fortifie : ce n'est plus qu'une tradition qui va sans cesse en s'oblitérant ».

Il faut, il est vrai, se hâter d'ajouter que plusieurs de ses disciples auraient incontestablement mérité le titre de philosophes, si les traités qui leur sont attribués ou même les seuls fragments qui nous en ont été conservés avaient une authenticité indéniable. Pythagore, jaloux de conformer sa pratique à ses préceptes, n'avait rien écrit; ceux qui vinrent après lui, retrouvant leur indépendance d'esprit, ont évidemment très bien pu ne pas se croire tenus à la même réserve. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, on peut affirmer que ces divers ouvrages ont été absolument ignorés avant la période alexan-

drine : il en est même dont la première mention ne se rencontre que sous la plume d'un compilateur de basse époque, Stobée. Que jusqu'à la fin du ve siècle ils ne soient cités par aucun écrivain, historien, moraliste ou philosophe, c'est ce que l'on peut à la rigueur s'expliquer. Mais qu'Aristote qui possédait, comme le prouvent ses écrits, les ouvrages de ses devanciers, n'ait pas fait effort pour rassembler aussi tout ce qui existait des anciens pythagoriciens, si réellement de son temps il en existait quelque chose ; qu'en pareil cas au lieu d'exposer et de discuter séparément les opinions de chacun d'eux, comme il le fait pour tous les autres philosophes, il ait préféré, on ne sait pourquoi, recourir perpétuellement à cette expression générique *les Pythagoriciens*, voilà ce qui est contraire à toute vraisemblance. Au temps d'Auguste Denys d'Halicarnasse parle, et parle avec éloges, d'une littérature pythagoricienne, celle peut-être que contenait la collection composée par les ordres du roi Juba de Mauritanie : ce n'est pas le seul indice que nous ayons d'un réveil du pythagorisme, résultat, si nous en croyons Mullach, du dégoût inspiré par les vaines subtilités dialectiques auxquelles s'attachaient de plus en plus les autres écoles philosophiques, et du discrédit jeté par les théories épicuriennes et sceptiques sur la croyance à l'immortalité. Evidemment pareille heure était propice à la composition et à la diffusion d'ouvrages supposés [1].

Non seulement les fragments philosophiques que nous possédons manquent ainsi d'attestations historiques vraiment décisives, mais leur examen attentif fournit des armes redoutables pour en combattre l'authenticité. A la date où il faudrait

1. Personne ne contestera le mérite exceptionnel de Diels dans ces questions soumises à tant de controverses. Or voici comment s'exprime cet éminent érudit : « Constat Alexandriæ intermortuæ Pythagoreæ philosophiæ velut igniculos esse servatos. Pauca et obscura de his nota sunt. Atque consulto ipsi sua studia celasse videntur, nam librorum fabrica per fraudem Pythagoræ subditorum tunc vigere cœpit. Certe ultimo a. Ch. sæculo quæ subito emergunt pseudepigrapha Pythagoreorum scripta Stoicorum et Peripateticorum (j'ajouterais sans hésiter : Platonicorum) doctrina differta partim jam antea aliquanto Alexandriæ circumlata esse veri est simillimum » (*Doxographi græci*, p. 150).

les placer, la plupart constitueraient, comme on l'a dit, autant de miracles chronologiques, tant y est manifeste l'empreinte d'idées et d'écoles postérieures. Le Περὶ κόσμω attribué à Timée de Locres est depuis longtemps démasqué : c'est un pastiche qualifié par un bon juge de pâle imitation de la doctrine et de la manière pythagoriciennes [1]. Le traité Περὶ τᾶς τοῦ πάντος γενέσιος, publié sous le nom d'ailleurs inconnu d'Ocelus [2], respire d'un bout à l'autre le plus pur péripatétisme. Les fragments d'Archytas qui trouvaient encore en 1833 un défenseur convaincu dans la personne d'E. Egger, ont été depuis, tant en France qu'en Allemagne, l'objet d'une révision sévère qui a abouti à leur condamnation [3]. Reste Philolaüs, qui a passé longtemps pour le créateur véritable du pythagorisme philosophique [4] et dont les fragments, couverts par l'autorité assurément considérable de Bœckh, semblaient dès lors pouvoir défier tous les assauts de la critique moderne. Leur authenticité n'en a pas moins soulevé récemment une opposition très vive, des mains de laquelle il n'est pas sûr qu'elle sorte victorieuse. De ces débats [5] ressort cette conclusion : les assertions d'Aristote, sur lesquelles nous aurons à revenir, sont l'unique source que puisse consulter (et encore avec quelles précautions ?) l'historien du pythagorisme primitif dont le caractère, on ne saurait trop

1. « Ce n'est sans doute qu'un apocryphe sorti comme tant d'autres de cette officine de contrefaçons, de cette fabrique d'archaïsmes en tout genre établie à Alexandrie un ou deux siècles avant notre ère » (Cousin).

2. Telle est l'orthographe assignée à ce mot par les inscriptions.

3. « Mathematica Archytæ fragmenta E. Zeller tuitus est : quæ neque suspiciosi quicquam præbent et multa habent antiquæ originis indicia, tum argumento ipso a fraudis suspicione multo magis remota sunt quam reliqua. Logica scripta pleraque et moralia apertissimum est post Aristotelem demum confecta esse » (Blass).

4. « Actuellement, l'histoire du pythagorisme antérieur à Philolaüs est purement conjecturale : on devra s'estimer suffisamment heureux si de nouvelles conjectures permettent de jeter un peu plus de clarté dans ces ténèbres et d'imaginer un peu plus fidèlement et le mystérieux point de départ de la doctrine pythagoricienne et sa lente évolution » (Tannery).

5. Ne pouvant ici qu'en donner un résumé extrêmement sommaire, je renvoie pour tous les détails, en dehors de la thèse latine citée dans une note précédente, aux travaux de Bywater en Angleterre, de Hartenstein et de Schaarschmidt en Allemagne.

le répéter, fut scientifique beaucoup plus que métaphysique.

Mais qu'était devenue cette école, et par qui était-elle représentée au temps où Platon faisait ses premières armes à l'école de Socrate ? Tel est pour nous le second problème à résoudre.

A ce moment la tradition, quelques incertitudes qu'elle offre d'ailleurs, ne nous montre sur le sol de la Grande Grèce que des individualités isolées, sans aucun centre où l'autorité d'un maître reconnu et obéi perpétue fidèlement les enseignements du fondateur . Près de cent ans s'étaient écoulés depuis le jour où la haine populaire avait accompli son œuvre de destruction ; sans doute l'association pythagoricienne avait gardé quelque prestige, grâce au talent incontesté de quelques-uns de ses membres, grâce au rang élevé qu'ils occupaient ; mais nous ne voyons pas qu'elle ait réussi à réunir de nouveau ses débris épars. S'il est déjà surprenant que des hommes tels qu'Archytas et Timée, investis par la confiance de leurs concitoyens des charges les plus hautes, n'aient pas été détournés par leur rôle politique de leurs travaux de géomètres et d'astronomes, comment se les représenter occupés en outre, dans un isolement à peu près absolu, des plus hautes spéculations métaphysiques ?

A quelle époque les théories pythagoriciennes ont-elles été pour la première fois apportées à Athènes, où elles ont dû, dit Cousin, arriver comme un écho merveilleux ? Pour répondre à cette question, nous n'avons que des hypothèses. Il est certain que des relations existaient entre l'Attique et la Sicile longtemps avant la fatale expédition conseillée par Alcibiade. Aussi est-il difficile d'admettre que Pythagore et son institut aient été inconnus en Grèce jusqu'au jour où les pythagoriciens violemment dispersés vinrent y chercher un asile, quelques-uns même se mettre à l'école de Socrate, comme le firent Simmias et Cébès. C'est à Lysis que Th. H. Martin[1] rapporte l'honneur d'avoir donné au pythagorisme droit de cité à Athènes. Plus tard Philolaüs à son tour séjourna et enseigna à

1. *Etudes sur le Timée*, I, 44.

Thèbes[1] où il s'était rendu, nous dit Olympiodore dans son *Commentaire du Phédon*, afin de faire des libations sur la tombe de ce même Lysis qui avait été son maître et son ami. Socrate lui-même n'a pas connu Philolaüs et n'en parle que par ouï dire. Les deux moralistes par excellence de ce temps, Xénophon et Isocrate, ne nomment aucun pythagoricien. Ainsi à en juger par les textes, rien de plus vague que la connaissance qu'on avait alors en Grèce des premières destinées du pythagorisme.

Dans quelle mesure Platon lui-même, si avide de puiser à toutes les sources de savoir et de sagesse, a-t-il été initié à cette doctrine avant les voyages qui le conduisirent successivement en Égypte et en Italie ? La question serait tranchée, si comme le voulait Schleiermacher, il avait du vivant même de Socrate débuté dans sa carrière d'écrivain par le *Phèdre*, car après le *Timée* c'est de tous ses dialogues celui où l'on a cru retrouver le plus d'éléments pythagoriciens. Mais après avoir été longtemps en faveur, cette opinion est aujourd'hui à peu près abandonnée, et l'influence socratique est seule manifeste, seule apparente dans les écrits de Platon antérieurs à son départ d'Athènes, ce qui ne veut pas dire que le bruit de la renommée scientifique et politique des disciples de Pythagore ne fût pas encore parvenu jusqu'à lui. Or, il n'en fallait pas davantage pour le déterminer à se rendre en Italie.

En effet, Platon était un des savants, un des géomètres les plus remarquables de son temps, et la théorie des nombres dut de bonne heure offrir à son esprit les mêmes séductions que la

1. Bœckh qui tient Philolaüs pour un grand philosophe et ses fragments pour absolument authentiques, suppose que ses ouvrages furent composés à Thèbes, et il ajoute : « Gesetzt aber auch, Philolaos hätte bei seinem Aufenthalt in Theben noch nichts geschrieben gehabt, so ist kaum denkbar, dass bei dem lebhaften Eifer für das Philosophiren, welchen Anaxagoras, Sokrates und die Sophisten in Athen erregt hatten, von den Gedanken des benachbarten Philosophen nichts aus Böotien nach Athen gedrungen sein sollte : dass die geistige Speise und das geistige Licht bei den körperlichen Böotern geblieben wäre, indess doch Kopäische Aale für die attischen Gaumen und Böotische Dächte für die attischen Lampen nach Athen kamen. »

théorie des Idées : comment n'eût-il pas souhaité se mettre en rapport avec les représentants d'une école pour laquelle les mathématiques étaient la science par excellence, au point d'en avoir usurpé le nom [1]. Platon, blessé des injustices aveugles d'une démocratie sans frein et sans contrepoids, offusqué par l'individualisme à outrance dont souffrait alors Athènes, rêvait d'un Etat où le pouvoir serait confié aux seules mains dignes de le détenir, et où des prescriptions sévères rendraient impossible tout conflit d'intérêts ; comment n'eût-il pas admiré cette aristocratie pythagoricienne qui réalisait, dit-on, le gouvernement des peuples par les sages, et l'éducation des sages par une discipline toute de science et de vertu [2] ?

La tradition donne pour maîtres à Platon pendant son séjour en Italie quelques-uns des pythagoriciens les plus célèbres. Diogène Laërce parle de Philolaüs et d'Eurytus : Apulée, d'Eurytus et d'Archytas ; d'autres nomment Timée, Acrion de Locres et Échécrate de Phlius : désaccord qui ne s'explique que par l'absence de tout document positif. Ce que nous apprenons de Timée dans le dialogue qui porte son nom atteste ou des relations personnelles on des informations puisées à une source autorisée. Quant à Philolaüs, était-il retourné en Italie après son séjour en Grèce ? Sa vie s'est-elle prolongée au delà de celle de Socrate [3] ? On l'ignore : en tout cas Platon n'en a pas parlé comme d'un homme envers lequel il se sentit lié par l'admiration ou par la reconnaissance, soit que l'on cherche sa pensée dans l'appréciation en somme peu flatteuse qu'il met dans la bouche de Cébès, soit que l'on rapporte à Philolaüs un passage du *Gorgias* où les meilleurs auteurs ont vu une

1. Sans doute le mot μάθημα a conservé jusqu'à la fin sa signification originelle, tout à fait générale : mais dès le temps de Platon (*Lois*, VIII, 817 E) et d'Aristote nous le voyons employé avec cette acception spéciale, plus fréquente encore et plus marquée dans ses divers dérivés. — Cf. Aulu-Gelle, I, 9.

2. La plupart des critiques contemporains s'accordent à placer dans les dix années qui suivirent la mort de Socrate la conception et même la rédaction des cinq premiers livres de la *République*.

3. M. Chaignet place la vie de Philolaüs entre 469 et 399. En ce cas il n'y aurait pas eu de rapports personnels entre Platon et ce philosophe.

allusion pythagoricienne [1]. Reste Archytas avec lequel Platon doit avoir noué une étroite amitié, bien qu'on ignore les circonstances précises qui les rapprochèrent à Tarente d'abord, et plus tard à la cour de Syracuse [2]. Aristote et Cicéron nous le représentent non comme l'auteur ou le défenseur d'un système métaphysique, mais bien comme un moraliste, un sage à la manière de Solon. Son nom, écrit Lenormant, est toujours cité dans l'antiquité au premier rang parmi ceux des rares philosophes qui parvinrent à appliquer leurs idées dans le gouvernement des peuples et dont la vertu ne se démentit pas dans l'épreuve du souverain pouvoir. Ajoutons que certains anciens, intervertissant les rôles non sans quelque raison peut-être, font au contraire d'Archytas un disciple de Platon, sans l'appui duquel il ne serait même pas sorti de l'obscurité [3].

Jusqu'ici, comme on peut s'en convaincre, des textes historiques que nous possédons il ne résulte pas d'une manière certaine que le système de Platon ait pu être emprunté, moins encore qu'il ait été emprunté en effet à l'enseignement pythagoricien. Aussi l'imagination des anciens, à une date où cette thèse devait inévitablement trouver faveur, s'est-elle mise en quête d'une autre démonstration. C'est par une voie non moins sûre, quoique plus détournée, que le disciple de Socrate était arrivé à ses fins.

Un des premiers le sillographe Timon, dans une poésie satirique sans plus grande prétention à l'exactitude que les charges plaisantes d'Aristophane, avait donné à entendre que

1. « Quel peut être ce gymnase (γυμνάσιον) où l'on aime tant le symbole, l'allégorie, l'image, et où ce goût est poussé si loin qu'il pouvait et devait paraître au bon sens ironique de Socrate un raffinement et comme un jeu mythologique? Il faut l'aveuglement d'une opinion préconçue pour nier que ce soit l'école italique, que désignaient déjà aux esprits non prévenus les mots Σικελικὸς τις ἢ Ιταλικός et l'analogie de ces formules avec celles du *Phédon* rapportées à Philolaüs » (M. Chaignet). Si le fond de ces allégories est pythagoricien, l'explication en revanche est visiblement platonicienne.

2. Les noms d'Archytas et de quelques-uns de ses amis reviennent fréquemment dans les lettres platoniciennes : mais ce ne sont pas là des documents authentiques.

3. Voir l'Ερωτικός attribué à Démosthène.

Platon s'était procuré au poids de l'or « un petit livre, l'original du *Timée* »[1]. Mal interprétée par les uns, complaisamment exagérée par les autres, cette anecdote plus moins authentique a été racontée plus tard de cent manières différentes : c'est une sorte de mythe dont le développement peut être suivi en quelque sorte pas à pas. On lisait chez Néanthe de Cyzique, contemporain du roi Attale, qu'Empédocle avait été parmi les pythagoriciens le premier à violer l'obligation du secret : même infidélité était à redouter de la part de Platon, un bel esprit, lui aussi, et un poète : aussi l'entrée de l'association lui fut-elle impitoyablement fermée. Avide de venger cet affront, le philosophe mit tout en œuvre pour se procurer une copie quelconque des enseignements en honneur dans l'école : heureusement pour lui aucun sacrifice n'était au dessus de sa brillante fortune. Des biographes jaloux de paraître mieux informés, précisent le nom de l'auteur : le manuscrit est de Philolaüs, accusé d'avoir en cette circonstance, trahi sa parole et ses engagements : on indique le prix de cette trahison : quarante mines d'après l'un [2], cent mines d'après l'autre [3]. Celui-ci veut que Denys ou Dion ait interposé son autorité pour triompher de la résistance qu'on opposait aux sollicitations du philosophe [4], celui-là, que Philolaüs lui-même ait récompensé par cette insigne faveur les efforts persévérants de Platon pour obtenir la liberté d'un de ses disciples [5].

Qu'à Tarente ou ailleurs Platon ait eu occasion de lire ou même de se procurer certains écrits pythagoriciens [6], je l'accorde, bien que Th. H. Martin, peu porté cependant à rabaisser

1. Καὶ σύ, Πλάτων, καὶ γάρ σε μαθητείης πόθος ἔσχεν,
Πολλῶν ἀργυρίων ὀλίγην ἠλλάξαο βίβλον
Ἔνθεν ἀφορμηθεὶς τιμαιογράφειν ἐπεχείρεις.
(Aulu-Gelle, III, 17 — Cf. Eusèbe, *Prép. évang.*, XIV, 18).

2. Diogène Laërce, VIII, 85.

3. *Ibid.* VIII, 15. Le chiffre paraît énorme : mais Aristote n'a-t-il pas payé trois talents les livres de Speusippe ?

4. *Ibid.*, VIII, 9.

5. *Ibid.* VIII, 85.

6. C'est ce qu'exprime simplement Cicéron (*de Rep.*, I, 10) : « Audisse te credo Platonem Philolai commentarios esse nactum ».

le rôle joué dans l'antiquité par l'école de Pythagore, déclare que sans offrir aucune invraisemblance, le fait en lui-même est au moins fort douteux [1] : à une condition toutefois, c'est qu'on se hâte d'ajouter avec cet érudit : « Ce qu'il est nécessaire de contester, c'est l'importance qu'on y a attaché plus tard et les conséquences qu'on a prétendu en tirer. »

Mais dans le débat philosophique qui nous occupe, nous avons oublié jusqu'ici le témoin et l'acteur par excellence : il est temps de l'interroger. Qu'est-ce que Platon nous apprend lui-même de ses rapports avec le pythagorisme ? Peut-être, à côté ou à défaut de révélations et d'aveux explicites, surprendrons-nous chez lui quelques-unes de ces confidences involontaires qui échappent aux écrivains même les plus maîtres de leurs impressions.

Tout d'abord, en admirant, comme il le mérite, l'art dont Platon a fait preuve dans l'exposition de ses doctrines, on a parfois regretté qu'en toute circonstance il ait réservé à Socrate un rôle, et presque toujours le rôle principal. Que n'a-t-il également évoqué sur la scène, avec son incomparable habileté à dessiner un caractère, les vieilles gloires philosophiques de la Grèce, un Pythagore, un Héraclite, un Empédocle, un Anaxagore ! L'intérêt dramatique de son œuvre y eût grandi, mais sa profonde vénération pour Socrate ne le lui a point permis : ce n'est que par accident en quelque sorte que ces grands noms trouvent place sous sa plume. « L'égoïsme de la gloire, écrit à ce propos M. Nourrisson, a fait tort à son divin génie, et si je l'ose dire, il a manqué d'art, parce qu'il a manqué de reconnaisance. »

Néanmoins à la règle qu'il semble s'être imposée nous rencontrons une exception [2] et une exception assurément surpre-

1. E. Zeller et M. von Stein refusent de se prononcer. Quant à Steinhart, lequel dans sa *Vie de Platon* avait tenté de concilier les récits divergents des biographes, il s'est entendu reprocher assez durement de n'avoir pas su dans cette circonstance imiter l'ἐποχὴ des platoniciens de la moyenne Académie.

2. Il en en existe une seconde, si l'on tient le *Parménide* pour authentique,

nante. Le soin d'exposer et de développer ses vues sur la nature et sur l'univers, il le confie à un philosophe qui eut quelque renom parmi les pythagoriciens, quoique Platon lui-même, chose étrange, évite de l'appeler de ce nom. [1] Plus loin nous aurons à revenir sur les enseignements mêmes contenus dans le *Timée*.

Dans le reste de l'œuvre cependant si considérable de Platon, les allusions au moins explicites à Pythagore et à son école sont des plus rares. Ici, par exemple, il rappelle que ce philosophe et ses disciples ont dû leur renom à la discipline irréprochable qui présidait à leur association [2] : ailleurs il répète avec et après les pythagoriciens que l'astronomie et la musique sont sœurs. [3] Trois pythagoriciens figurent dans le *Phédon*, et à en juger par l'expression employée, c'est de la même source que l'auteur du *Gorgias* dérive une assertion citée plus haut. Si donc, s'en tenant aux déclarations expresses, on refuse d'étendre cette énumération par voie de conjectures, quelques lignes, et de peu d'importance, voilà tout ce que Platon accorde à la mémoire de l'école italique.

Mais, dira-t-on, il a craint de nuire à sa propre gloire en faisant sonner trop haut le nom de ceux à qui il devait la plus grande et la plus belle part de son système. Précaution utile peut-être au regard de ses contemporains, vaine assurément en ce qui touche la postérité! Auprès de lui, parmi ses élèves, grandit un philosophe porté aux recherches érudites, avide de connaître toutes les hypothèses par lesquelles l'antiquité a tenté de résoudre le problème des choses, peu favorable d'ailleurs à Platon son maître et prêt à relever avec une sévérité jalouse tout ce qui peut diminuer le prestige éclatant de ce grand génie.

---

opinion aujourd'hui peu en faveur. Encore les critiques ne savent-ils comment rattacher ce singulier dialogue aux enseignements de l'école éléatique.

1. Cette circonstance justifie mal l'assertion de Th. H. Martin : « Platon doit beaucoup aux Pythagoriciens pour toute sa philosophie et tant s'en faut qu'il le dissimule ».
2. *République*, X, 600 B.
3. *République*, VII, 530 D.

Or aux yeux d'Aristote la théorie des idées, ce point central vers lequel tout converge dans le platonisme, est une théorie essentiellement platonicienne, dont les origines et en quelque sorte le premier éveil doivent être cherchés dans les vues et la méthode de Socrate. Plus tard sans doute Platon y associa d'autres éléments au risque de l'obscurcir, en cherchant à donner aux brillantes conceptions de son imagination de poète l'appui d'une construction en apparence scientifique. Lorsque, exilé volontairement d'Athènes après la condamnation de Socrate, il recueillit dans la Grande Grèce les derniers échos de l'ancien pythagorisme, cette nouvelle école qui se révélait à lui présentait des points de contact manifestes avec ses vues personnelles : pourquoi s'étonner qu'il ait songé à lui faire quelques emprunts ?

Telle est la seule conclusion qu'autorise le rapport d'Aristote : ses déclarations prouvent que le platonisme et le pythagorisme après un développement parallèle, mais indépendant, ont fini par conclure une alliance plus ou moins étroite : il se plaît, comme Théophraste après lui, à les rapprocher dans son exposition, sans affecter ainsi qu'on l'a prétendu, de faire de Platon un élève de Pythagore.

Mais plus tard à une époque d'éclectisme l'assimilation, pour ne pas dire l'identification des deux doctrines et des deux écoles semble devenir un lieu commun de la critique dans ces âges reculés. Pour le comprendre, souvenons-nous des étranges destinées du pythagorisme qui au moment même où il semble atteint d'une décadence irréparable, s'impose par je ne sais quel mystérieux ascendant aux maîtres de l'Académie. Speusippe et Xénocrate sont appelés pythagoriciens par les mêmes auteurs qui d'Archytas feraient volontiers un élève de Platon. Valentin Rose a-t-il raison d'affirmer que les premiers écrits sur la doctrine de Pythagore, ou du moins sur ce qui en constitue le trait essentiel et distinctif, les rapports et les propriétés des nombres, ont vu le jour à Athènes et dans le voisinage très immédiat de l'Académie ? Ce qui est certain, c'est que par un juste retour le pythagorisme renaissant se mit

résolument à l'école de Platon. De là entre les deux philosophes une confusion qui ira toujours grandissant, et que paraissait d'ailleurs justifier mainte tendance commune. Même répulsion contre les premières théories naturalistes des physiciens d'Ionie : même propension apparente à chercher la raison des choses dans une classe spéciale d'entités intelligibles [1] : même caractère religieux imprimé à l'ensemble de la doctrine : même séduction exercée par le caractère grave et inspiré de l'enseignement. Trouvait-on dans les écrits de Platon quelque allusion mystérieuse à d'antiques traditions ou au rôle de certains nombres cabalistiques ? Aussitôt on évoquait le souvenir de l'école italique : bien plus, ce fut dès lors une idée familière à l'antiquité que d'expliquer le génie de Platon par une fusion entre la philosophie idéale et élevée de Pythagore et la sagesse pratique et très familière de Socrate [2].

Ce qui dut contribuer singulièrement à propager cette erreur, ce fut la quantité d'ouvrages apocryphes qui virent le jour sous les premiers Ptolémées et groupèrent autour de Pythagore et de ses principaux disciples toute une littérature éminemment suspecte. Lorsque dans tel écrit de Timée de Locres ou de Philolaüs on retrouvait la substance des dialogues platoniciens les plus célèbres, comment Dicéarque et Athénée [3], Apulée [4] et Numénius [5] n'auraient-ils pas exprimé, chacun à

1. « Der Ablehnung der Sinnlichkeit nähern sich die Pythagoreer Beträchtlich, da sie nicht bloss für die Forschung das rational Erkennbare zur alleingültigen Norm erhoben, sondern ferner auch das rational Erforschliche der οὐσία der Dinge gleichsetzen. So wenigstens Philolaos, für den daher auch Tannery die idealistische Tendenz anerkennt » (Natorp).

2. Entre beaucoup de textes, je choisis les suivants : Cicéron, *République* I, 10 : « Leporem Socraticum subtilitatemque sermonis cum obscuritate Pythagoræ et cum illa plurimorum artium gravitate contexuit. » — Eusèbe, *Prép. Evang.*, XIV, 5 : Κεράσας Σωκράτει Πυθαγόραν, τοῦ μὲν δημοτικώτερος, τοῦ δὲ σεμνότερς ὤφθη — et cette épigramme de l'*Anthologie* :

Σωκρατικῷ Σάμιον κεράσας κρητῆρι φρόνημα,
Κάλλιστον σεμνῆς ἅμμα διχοστασίης.

3. *Deipnosoph.* XI, 15.

4. *Florid.*, p. 131 : « Porro noster Plato nihil ab hac secta vel paululum devius pythagorissat in plurimis ».

5. Ce philosophe qui avait disserté sur la théorie des nombres, est cité

sa manière, la croyance générale qui ne reconnaissait dans Platon qu'un pythagoricien déguisé? Les Pères de l'Eglise [1] ne font aucune difficulté de l'admettre, et on a pu dire avec raison que néo-pythagoriciens et néo-platoniciens ne sont que les deux faces d'une même médaille, les uns et les autres également égarés par une imagination téméraire, également enclins à remplacer la raison par l'extase, la netteté du génie grec par les divagations confuses du mysticisme oriental.

Qu'arriva-t-il ? C'est qu'une erreur confirmée en apparence par le témoignage de tant d'écrivains se transmit de l'antiquité aux temps qui suivirent et passa longtemps pour un axiome de l'histoire philosophique. Sans parler ni des auteurs du moyen-âge, continuateurs dociles d'une tradition que l'absence des textes originaux rendait inattaquable, ni des platoniciens de la Renaissance, dont le premier foyer d'inspiration était non pas Athènes mais Alexandrie, je me bornerai à résumer brièvement les assertions de quelques modernes.

« Socrate et Platon n'ont presque rien de beau qui ne soit de Pythagore », écrit le P. Rapin, et il ajoute que Platon se fit pythagoricien pour rentrer en grâce auprès des Athéniens qui ne lui auraient jamais pardonné de prendre pour premier modèle ce Socrate par eux publiquement condamné. Au siècle suivant Deslandes dans son *Histoire de la philosophie* soutient que les platoniciens ont puisé leurs dogmes principaux dans la philosophie de Pythagore, comme à une source féconde. Le savant Brucker s'est rendu coupable à son tour de la même confusion [2] : il est vrai qu'il insiste beaucoup plus sur les règles de morale que sur les explications métaphysiques.

Cousin, à qui revient l'indiscutable mérite d'avoir renouvelé et agrandi dans notre France l'étude des anciens philosophes, ne s'est pas fait impunément, en ce qui concerne Platon, l'édi-

tantôt comme pythagoricien, tantôt comme platonicien, ainsi que plusieurs autres de cette époque, Philon le Juif par exemple.

1. Cf. Eusèbe, X, 3.

2. Voir dans ses *Miscellanea hist. phil.* (p. 66 et suiv.) sa dissertation sous ce titre : *De convenientia numerorum Pythagoræ cum ideis Platonis.*

teur et l'admirateur de Proclus, « cet Homère de l'école alexandrine » que d'autres ont appelé « le dernier des Hellènes ». On lit dans une note de sa traduction du *Banquet* : « Je penche à croire avec Proclus et en général avec les Alexandrins qu'en effet le fond des idées platoniciennes a été puisé dans les doctrines pythagoriciennes et les traditions orphiques. On dit que Proclus avait fait un livre intitulé : *Accord d'Orphée, de Pythagore et de Platon*: je souscrirais volontiers à tout ce qu'annonce un pareil titre, pourvu qu'après l'accord on signalât les différences [1] ».

Plus récemment, dans un ouvrage où Pythagore est peint avec les plus brillantes couleurs, un helléniste qui par une rare exception est en même temps un orientaliste du plus haut mérite, Röth, a cherché à ramener toute la doctrine de Platon aux idées que Pythagore avait lui-même empruntées à Zoroastre. Un autre érudit allemand, Rathgeber, croit plus fermement à l'inspiration personnelle du sage de Samos, à ses yeux le représentant par excellence de la vieille philosophie éolienne : en revanche il lui sacrifie plus complètement encore, si c'est possible, l'originalité et la gloire de Platon.

Enfin, veut-on connaître sur cette délicate question l'opinion de M. Nourrisson, chargé par l'Académie des sciences morales du rapport sur le concours relatif à l'école pythagoricienne ? elle ne le cède en rien à celles que nous venons d'analyser. « Si Platon ne doit pas tout à Pythagore, que ne lui doit-il pas ? Ce n'est point seulement en physique et dans le *Timée* qu'il

1. *Traduction de Platon*, VI, 493. — La préface de son édition de Proclus contenait une déclaration plus explicite encore : « Illius quoque (Pythagoræ) esse videtur theoria idearum et quodcumque in Platonis doctrina superius ». Ailleurs Cousin la reproduit, mais en l'accompagnant de réserves qu'il importe de noter : « Les traditions de l'Orient, celles des pythagoriciens, par leur antiquité, leur renommée de sagesse, leur caractère religieux et les vérités profondes qu'elles renfermaient, avaient charmé Platon, comme tous les grands esprits de tous les siècles et servaient de base à ses conceptions. Mais pour la forme de la pensée, l'unique et le véritable antécédent de Platon est l'esprit attique représenté par Socrate. Or la manière de penser modifie essentiellement la pensée et produit une pensée nouvelle ».

pythagorise. Sa politique, sa morale, sa psychologie même lui viennent de Pythagore plus encore que de Socrate, et si le mouvement ordonné de la dialectique, si le vol de l'amour l'élèvent en métaphysique à des régions où Pythagore n'a pas eu accès, n'est-ce point à Pythagore qu'il emprunte la base d'où il prend son élan ? Nous en avons pour garant la parole irrécusable d'Aristote : « Les idées de Platon, ce sont les nombres de Pythagore ».

Nous verrons plus loin quelle créance mérite cette dernière assertion. Rappelons d'abord les protestations autorisées qui dès le siècle dernier se font entendre contre une tradition qui prise à la lettre réduirait la plus célèbre, sinon la plus vaste philosophie de l'antiquité à n'être qu'un rameau plus ou moins dissimulé du tronc pythagoricien. Déjà Eberhard dans son *Histoire générale de la philosophie* [1] soutenait que, pour avoir fait fortune chez les modernes, l'opinion d'après laquelle Platon avait emprunté aux Pythagoriciens sa théorie des idées n'en est pas mieux justifiée. Après lui Stallbaum, Zeller et Ribbing, placés d'ailleurs à des points de vue divers, ont fait justice des exagérations étranges auxquelles s'étaient laissés aller en cette matière la plupart de leurs contemporains.

De même en France MM. Lévêque et Rousselot n'ont pas hésité à se séparer de la tradition régnante, à laquelle s'était rangé si docilement Cousin [2]. Allant plus loin encore, M. Fouillée, comme nous le verrons, incline à considérer le pythagorisme non comme la source inspirée, mais bien plutôt comme le mauvais génie du platonisme.

Quelle solution donner à ce problème difficile qui partage les meilleurs esprits ? Consulter les traités philosophiques originaux de Pythagore et de ses disciples ? ceux qui nous sont parvenus ne portent qu'un nom et un titre usurpés. Interroger Platon lui-même ? Indifférence ou calcul, il garde un silence à peu près complet. Devenu pour quelque temps en Italie l'hôte

1. Halle, 1788, p. 140.
2. On trouvera une protestation semblable dans l'édition du *Timée* récemment publiée en Angleterre par M. Archer-Hind (p. 12).

et l'ami des derniers représentants d'une école alors dispersée, quel profit a-t-il retiré de cette intimité? Aucun document authentique n'est là pour nous l'apprendre.

Il ne reste donc qu'à feuilleter attentivement les écrits de Platon pour y relever non plus seulement, comme nous l'avons fait plus haut, les passages où il est fait expressément mention de Pythagore et de son école, mais les affirmations et les théories qui paraissent dériver de cette source. Tout d'abord il convient d'écarter du débat, en dépit de certaines prétentions contraires, les mythes si nombreux et si fréquents dans les dialogues postérieurs à la mort de Socrate : entre ces poétiques représentations de la vérité et les symboles en honneur dans l'école de Crotone il y a non pas une filiation directe, mais tout au plus une lointaine analogie. Au reste, si marquées que puissent être et que soient ici en effet les divergences dans la forme, c'est le degré de parenté des idées qui doit avant tout nous préoccuper.

Commençons par le *Phèdre*, sur lequel s'est arrêtée spécialement l'attention des critiques : dialogue curieux à plus d'un titre, qu'E. Egger n'hésitait pas à déclarer « tout pythagoricien » et qui a fait dire à Cousin que « Platon se pénétra de l'esprit de ces doctrines avant même d'en avoir fait une étude didactique dans les ouvrages qui les renfermaient. »

Où donc, nous demande-t-on, Platon a-t-il trouvé l'idée première de cette ascension des âmes partant de la maison des dieux pour s'élever jusqu'aux dernières hauteurs du ciel et de là dans la région supracéleste des idées? En admettant même que dans un texte de Philolaüs conservé par Stobée le fond des pensées seul soit philolaïque, ne doit-on pas reconnaître dans l'Olympe de ce fragment la plaine céleste du mythe du *Phèdre*[1]? — La réponse est facile. Ce n'est pas sur une concordance de détail d'ailleurs douteuse, c'est sur l'ensemble qu'il convient de juger ces pages brillantes, où la poétique imagination de

1. Voir dans les *Fragments de philosophie ancienne* de Cousin le curieux chapitre intitulé : *Les antécédents du Phèdre*.

Platon se donne carrière avec une si étonnante liberté d'essor : la tradition même la plus complaisante a-t-elle mis jamais pareille peinture de la vie antérieure au compte de Pythagore ou de l'un de ses disciples ? Cousin, qui a senti la force de l'objection, a fait en essayant d'y échapper un aveu significatif : « Il est évident pour moi, écrit-il, que la manière dont Platon se sert des données pythagoriciennes dans le *Phèdre* montre un jeune homme encore dominé par la première impression d'une grande doctrine plutôt qu'un maître qui la possède et la développe profondément[1] ».

De même le passage bien connu où dans ce même dialogue Socrate fait le procès de l'écriture a rappelé à plusieurs la défense faite par Pythagore de rédiger et de publier ses doctrines. Mais outre qu'on ignore à quelle partie de son enseignement s'appliquait cette interdiction après lui d'ailleurs si mal observée, il suffit de se souvenir que dans le *Phèdre* c'est Socrate qui parle, Socrate qui au témoignage unanime de l'antiquité n'avait jamais manié la plume : ici du reste c'est dans l'intérêt de la dialectique et de l'évolution spontanée de la vérité au fond des âmes que se trouve recommandée une précaution prise dans l'école pythagoricienne à seule fin d'assurer à ses membres une supériorité propre à servir leurs visées politiques.

Si voisin du *Phèdre* par son inspiration fondamentale, le *Banquet* ne nous offre aucun élément qu'on puisse qualifier de pythagoricien. Sans doute la beauté y est assimilée à une harmonie : mais n'est-ce pas là, si on peut ainsi s'exprimer, la *dominante* de l'esprit grec et surtout du génie platonicien ?

La même remarque s'applique à cette maxime de Socrate dans le *Phédon*, ὅτι ἐν εὐφημίᾳ δεῖ τελευτᾶν[2], maxime qu'il plaît

1. *Traduction de Platon*, VI, 457.
2. 117 E. Le *Phédon* se termine, comme on le sait, par un mythe cosmologique, où devrait, semble-t-il, se rencontrer plus d'un élément pythagoricien, et cependant au jugement de Teichmüller tout y appartient en propre à Platon. Quant aux preuves ici données de l'immortalité de l'âme, c'est par erreur que M. Chaignet (I, 328) les suppose empruntées à Pythagore ainsi

à Olympiodore d'attribuer à Pythagore. Lorsque Simmias et Cébès proposent de ne voir dans l'âme que « l'harmonie d'une lyre », reproduisent-ils simplement, comme on l'a prétendu, la théorie commune de toute leur école ? Les textes manquent pour l'affirmer; mais sur ce point, au lieu d'une adhésion, c'est une protestation formelle que Platon leur oppose. Quant à la théorie de la réminiscence, partie essentielle de la philosophie platonicienne quoiqu'elle n'en soit pas inséparable, elle va bien au delà de ce qu'avait enseigné Pythagore relativement à une vie antérieure des âmes. « Je n'ai pas rencontré, écrit Cousin, un seul passage pythagoricien où l'ἀνάμνησις se trouvât positivement énoncée ».

Dans le *Philèbe*, premier exemple de cette philosophie abstraite à l'allure scientifique, si bien accueillie par toute l'ancienne Académie, Platon rapporte « aux anciens qui valaient mieux que nous, parce qu'ils étaient plus près des dieux » une théorie à ses yeux fondamentale, la présence dans tous les êtres de deux éléments, l'un fini, l'autre infini, jouant dans le monde le rôle l'un de principe régulateur, l'autre de principe matériel. On assure qu'il avait ici en vue les Pythagoriciens : je ne vois rien qui contredise cette thèse, rien non plus qui l'élève à la hauteur d'une vérité démontrée. En tout cas, si l'on se croit autorisé à découvrir du pythagorisme dans ce passage, c'est un pythagorisme véritablement transformé et singulièrement approfondi[1].

On sait combien étaient étrangères aux préoccupations de Socrate les hypothèses physiques et astronomiques qui jouent un si grand rôle dans la cosmogonie du *Timée* : si Platon a voulu nous le donner à entendre par le choix qu'il a fait dans ce dialogue d'un nouvel interlocuteur, quelle raison concluante

que ce dogme lui-même, sur la foi de cette phrase de Cicéron (*Tusculanes*, I, 17) : « (Platonem) de animorum æternitate non solum sensisse idem quod Pythagoram, sed rationem etiam attulisse ».

1. Sur les analogies que présentent certaines assertions du *Philèbe* avec ce que nous définirons un peu plus loin sous le nom de « pythagorisme platonicien », consulter nos *Etudes* sur ce dialogue (notamment pages 66-72).

a-t-on de méconnaître dans cette tentative d'explication de l'univers le côté divinateur et parfois si aventureux de son génie ? Tous les écrivains sérieux de l'antiquité, à commencer par Aristote, proclament ici à l'envi son originalité : aucun ne parle d'écrits ou de philosophes antérieurs dont il se serait fait le docile écho. Sans doute ses vues sur l'âme du monde pourraient être rapprochées de certaines assertions qui passent pour pythagoriciennes[1] : mais elles sont exposées avec tant de détails et si habilement rattachées au reste du système qu'il est impossible de n'y voir qu'un emprunt déguisé. L'idée d'une intelligence créatrice est essentiellement platonicienne, ou du moins ne remonte pas au delà de Socrate et d'Anaxagore : il en est de même, et avec plus d'évidence encore, de la distinction des trois essences constitutives de l'âme du monde[2]. On chercherait même en vain dans le *Timée* ce qui parait avoir fait chez les anciens la réputation propre de Philolaüs, je veux dire son système astronomique[3].

Est-ce en psychologie, est-ce en logique que Platon serait tributaire de Pythagore ? La psychologie pythagoricienne, « tour à tour abstraction creuse ou matérialisme grossier, n'offre rien qui réponde à la haute réputation du système[4] » : Aristote[5] et ses commentateurs sont unanimes à reprocher à l'école l'insuffisance et la grossièreté de sa dialectique : et il n'est pas même certain qu'elle ait ébauché une théorie quelconque de la connaissance. « Recueillir et coordonner systématiquement les idées des pythagoriciens sur l'entendement humain, écrit M. Chauvet, voilà sans contredit l'un des plus difficiles problèmes que puisse se donner à résoudre la critique moderne. Ce n'est

1. On lit dans Cicéron qui avait peut-être puisé ce renseignement à une source stoïcienne : « Pythagoras Deum esse censuit animum per naturam rerum intentum et commeantem, ex quo animi nostri carperentur » (*Dè natura Deorum*, I).

2. Cf. Martin, *Etudes sur le Timée*, I, 383.

3. Enseigné déjà avant lui par un autre membre de l'école, Hicétas de Syracuse.

4. M. Nourrisson.

5. Λίαν ἁπλῶς ἐπραγματεύθησαν, écrit-il.

plus ici ce demi-jour de l'école ionienne qui, sans laisser distinguer les détails, permet au moins d'entrevoir les masses. C'est une nuit épaisse où il faut errer en trébuchant à la lueur vacillante de la plus courageuse et de la plus impuissante érudition. » En serait-il ainsi si les disciples de Pythagore avaient préparé, même de loin, les pages si lumineuses du *Théétète* et de la *République* ?

Reste la morale pythagoricienne, qui a eu de tout temps assez bon renom dans le monde et pour laquelle M. Chaignet professe une admiration sans réserve. Mais où sont les textes précis qui autoriseraient une comparaison d'abord, et ensuite une conclusion positive? Dans son *Histoire de la philosophie morale et politique* M. Janet se borne à affirmer que « Platon emprunta peut-être au pythagorisme ce principe que l'homme est naturellement en guerre avec lui-même ». C'est peu, on en conviendra. Pour l'honneur de Platon, je voudrais mettre au compte de l'association pythagoricienne les bizarres utopies sociales de la *République* : du moins il est permis de croire qu'elle n'a pas été étrangère à cette conception du gouvernement des sages » à laquelle le disciple de Socrate a prêté l'éloquence de sa plume et l'éclat de son nom.

Jusqu'ici nous n'avons découvert dans les écrits de Platon que des points de contact très éloignés entre ses théories et celles de l'école pythagoricienne : ne serait-il pas possible d'y noter en retour certaines dissidences? On lit dans la *Vie de Marcellus* par Plutarque que Platon reprochait vivement à Eudoxe et à Archytas de perdre et de gâter ce qu'il y a de meilleur dans la géométrie en l'obligeant à déserter pour les objets sensibles la région intellectuelle et idéale[1]. Or le même grief est reproduit à la fin du VI[e] livre de la *République*, et une préoccupation analogue se fait jour dans un passage du livre VII, où Socrate ajoute, après avoir rappelé les recherches des Pythagoriciens

1. Socrate tombe sous le coup du même blâme, lui qui approuvait l'étude de la géométrie jusqu'à ce qu'on fût capable de « mesurer exactement une terre » (*Mémorables*, IV, 7).

sur la longueur des cordes sonores : « Nous adopterons leur opinion sur ce point et sur d'autres encore, s'il y a lieu, mais en observant avec soin notre maxime, c'est-à-dire en veillant à ce que les jeunes gens que nous élèverons n'entreprennent point en ces matières des études qui demeureraient imparfaites et n'aboutiraient pas au terme où doivent tendre toutes nos connaissances », et plus loin : « Les hommes que nous nous sommes proposé d'interroger sur l'harmonie ne vont pas jusqu'à ne voir dans ces accords qu'un moyen pour découvrir quels sont les nombres qui sont harmoniques et ceux qui ne le sont pas, et l'origine de cette différence. — Tu parles là, réplique Glaucon, d'une étude vraiment sublime ». [1]

Il semble que notre enquête soit maintenant achevée : il n'en est rien. Si nous ouvrons les écrits d'Aristote, témoin irrécusable, sinon toujours impartial, un second Platon va pour ainsi dire se révéler à nos yeux, et un Platon d'un caractère tout nouveau, dont les affinités avec certaines tendances caractéristiques du pythagorisme ne peuvent être contestées. « C'est dans la *Métaphysique*, dit à ce sujet M. Ravaisson, que nous trouvons encore et l'histoire la plus authentique et le jugement le plus sûr du pythagorisme platonicien : c'est là que la théorie dont les dialogues nous représentent le mouvement et les formes se laisse voir enfin jusqu'au fond, dans le secret de ses principes et l'entraînement intime de ses conséquences :

Apparet domus intus, et atria longa patescunt. »

Au sixième chapitre du livre I de la *Métaphysique*, Aristote après un résumé des tentatives encore si imparfaites des Pythagoriciens et des Ioniens dans les divers domaines de la pensée, ajoute : « A ces diverses philosophies succéda celle de Platon, d'accord le plus souvent avec la doctrine pythagoricienne,

1. *République*, VII, 530 E. — Rappelons également, pour ceux qui croient à l'authenticité du *Politique*, que l'auteur s'y moque de « ces habiles qui s'imaginent que l'art de mesurer s'étend à tout, et explique tout, aussi incapables d'ailleurs d'apercevoir la véritable distinction des choses que de renfermer dans leur unité essentielle tous les êtres d'une même famille ».

mais qui quelquefois aussi a ses vues particulières et s'écarte de l'école italique. Les Pythagoriciens disent que les êtres sont à l'imitation des nombres, Platon qu'ils existent grâce à ce qu'ils participent avec eux : le nom seul est changé. Sur ce point que l'unité est l'essence par excellence et que rien autre chose ne peut prétendre à ce titre, Platon ne se sépare pas des Pythagoriciens ». Ce texte très précis en apparence à première lecture ne laisse pas que d'être assez embarrassant par les problèmes de tout genre qu'il soulève. « Faut-il en conclure, écrit M. P. Janet, que la théorie des idées n'est au fond qu'une théorie des nombres, ou que cette doctrine des nombres n'est que la traduction symbolique de la théorie des idées ? C'est un point qui nous semble insoluble, vu l'absence de données claires et suffisantes ». Nous croyons pouvoir être un peu plus affirmatif.

Faisons d'abord une première remarque et de la plus haute importance : en parlant de ceux qu'il nomme les Pythagoriciens, Aristote ne donne nulle part à entendre qu'ils aient imaginé et professé une théorie des idées : c'est toujours de nombres, et de nombres seulement qu'il s'agit : l'assertion opposée est une fable accréditée par les commentateurs des âges suivants, parce qu'elle flattait le syncrétisme alors en honneur. Dans le chapitre même dont nous venons de transcrire un passage, Aristote explique nettement de quelle manière la doctrine platonicienne naquit du rapprochement des vues de Socrate et d'Héraclite : plus tard la publication de nombreux textes apocryphes faussement attribués à Philolaüs, à Archytas et jusqu'au poète comique Epicharme [1] fit seule croire à des critiques peu éclairés que le platonisme avait été enseigné cent cinquante ans avant Platon [2]. De quel droit faire honneur d'une découverte aussi

1. Lorsque Platon parle d'Epicharme, c'est, comme l'antiquité tout entière, le poète comique qu'il a en vue, jamais le philosophe. Diogène Laërce (III, 10, 11, 14, 17) cite, il est vrai, comme appartenant à Epicharme des vers où la théorie des idées est au moins implicitement contenue : mais dans un savant mémoire lu au Congrès des Sociétés savantes en 1876 M. Denis a établi que nous sommes ici en présence de textes apocryphes.

2. C'est ainsi qu'en exposant la doctrine pythagoricienne Sextus Empiricus (X, 288) se sert des expressions mêmes qu'emploie toute l'antiquité en parlant du système platonicien.

capitale que la théorie des idées à des génies inconnus, au détriment d'une renommée consacrée par le témoignage unanime des siècles ? Tout au contraire, le pythagorisme peut être cité avec raison, ainsi que nous allons nous en convaincre, comme la doctrine qui permet le mieux de mesurer la réaction du génie propre de Platon contre les influences extérieures.

Lorsque sur la foi de certains passages d'Aristote on rapproche Platon de Pythagore au point d'en faire son disciple et son continuateur, on commet un double anachronisme, d'une part en attribuant au second de ces philosophes des vues qui ne furent jamais les siennes, de l'autre en mettant au compte de Platon des théories qui sous la forme où on nous les présente n'ont eu cours qu'après lui dans son école.

Se persuader que dans la Grande-Grèce, longtemps avant le grand mouvement intellectuel dont la Grèce proprement dite et Athènes en particulier furent le théâtre au ve siècle, un système de métaphysique proprement dite avait pu se constituer de toutes pièces, c'est méconnaître les lois régulières du développement de l'esprit humain. La distinction entre le monde sensible et un monde idéal était impossible dans le cercle de notions absolument concrètes où se mouvaient les plus anciens philosophes grecs et que les Éléates ont les premiers essayé de briser. Avant Philolaüs, écrit M. Tannery, nul certainement n'a songé à faire des nombres ou la cause efficiente, ou la cause matérielle, ou la cause formelle des choses, et Philolaüs lui-même selon toute apparence ne s'est pas élevé jusqu'à une explication qu'on doit croire postérieure à la première conception de la théorie des idées : jusque-là cette formule, *les choses sont nombres*, pouvait tout au plus signifier que les choses sont constituées par des combinaisons en proportions définies d'éléments géométriquement figurés. J'ajoute que ce qui fait précisément la faiblesse du pythagorisme, c'est de vouloir enchaîner dans le même système et expliquer de la même façon les formes de la

matière et les formes de l'absolu, les propriétés réelles des êtres et les rapports mystérieux des nombres : de tels principes ne sont applicables que dans le monde des corps, et là même ils sont insuffisants pour rendre compte de l'existence de la moindre réalité[1]. Il est donc très probable que cette théorie des nombres n'avait aux yeux des Pythagoriciens qu'une valeur symbolique ; et il est certain qu'elle n'a abouti entre leurs mains qu'à des essais enfantins de définition et de classification.

Les nombres considérés soit en eux-mêmes, soit dans leurs rapports jouissent de propriétés très remarquables, dont l'étude approfondie a suffi à la célébrité de plus d'un savant moderne. Mathématiciens et géomètres, Pythagore et ses disciples avaient découvert quelques-unes de ces propriétés, ce qui les avait amenés à rapprocher par voie d'analogies plus ou moins fantaisistes certains nombres d'une part, certaines notions ou certains êtres de l'autre[2]. C'est en cet état que Platon a trouvé leur théorie, et s'il l'applique ou s'en inspire à son tour, il laisse deviner en maint endroit[3] qu'il y voit tout d'abord un intéressant jeu d'esprit, ce qui ne l'empêchera pas d'associer à son tour dans le *Timée* les applications des sciences exactes aux rêves les plus hardis de son imagination poétique. Mais en même temps il transforme et ennoblit cette tendance en lui assignant un rôle supérieur et cette fois vraiment fécond. Entre les idées confinées dans le monde intellectuel et les choses que contient

1. C'est le reproche que leur adresse déjà Aristote, *Métaph.*, XIV, 3, 1090 a 32. — « S'il y a quelque chose au monde d'évident, a dit un moderne, c'est que les propriétés des nombres sont purement mathématiques, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent s'étendre en aucun sens au delà de la sphère des calculs et des mesures sans que jamais il en puisse résulter un effet quelconque sur les objets calculés ou mesurés ».

2. Conformément à l'adage célèbre : Τῷ ἀρίθμῳ πάντ' ἐπέοικε. « L'esprit de vertige ou d'ivresse qui s'empare facilement des esprits adonnés à l'abstraction fit franchir à l'école pythagoricienne tous les degrés qui conduisent d'une vue ingénieuse et vraie à l'absurdité. D'ailleurs il est difficile de dire aujourd'hui si elle avait commencé par être sage ou si elle le devint avec le temps » (Thurot).

3. Par exemple, *République*, VIII, 546. Il y reconnait un peu plus de sérieux, *Timée*, 35 B.

le monde réel, entièrement séparé du premier, le nombre qui semble toucher à la fois à l'un et à l'autre de ces deux mondes lui fournira un trait d'union et un intermédiaire longtemps cherché. Celui qui écrivit, dit-on, sur la porte de son école : *Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre*, avait été conduit par une voie toute naturelle à envisager les recherches et les calculs mathématiques comme la préface des méthodes sévères de la dialectique, comme la préparation la plus opportune à la contemplation de l'éternel et de l'immuable[1] : les nombres cessent d'être des principes pour se transformer en autant d'introducteurs des idées. Il est probable même (bien que nous n'ayons ici d'autre garant que la parole d'Aristote[2]) que Platon entré dans cette voie y a fait vers la fin de sa carrière un pas décisif en avant. Les Pythagoriciens avaient surtout envisagé les rapports du nombre et des choses : Platon essaiera de pénétrer les rapports du nombre et de l'idée. S'agissait-il pour lui d'enrichir sa théorie d'un développement nouveau, ou de lui donner une base scientifique qui jusqu'alors lui faisait défaut ? le philosophe a-t-il eu l'illusion d'un progrès où nous serions plutôt tentés de découvrir une décadence ? Les textes nous manquent pour répondre à ces questions.

Ici se place au premier rang l'étonnante distinction des nombres idéaux et des nombres mathématiques[3], distinction qui

1. Entre tant de passages, bornons-nous à citer *République*, VII, 527 B, où la géomètrie est définie ὁλκὸν ψυχῆς πρὸς ἀλήθειαν καὶ ἀπεργαστικὸν φιλοσόφου διανοίας.

2. Je ne parle pas ici de ces mystérieux ἄγραφα δόγματα que M. Chaignet qualifie avec tant de raison de *terra ignota*.

3. Tandis que ces derniers sont συμβλητοὶ (XIII, 7), ἀδιάφοροι, et quoique ἀΐδια καὶ ἀκίνητα (I, 6) néanmoins ταὐτὸν ὡς ἓν καὶ ὡς ἄπειρα τὸ πλῆθος (*Rép.*, VII, 525 A), les nombres idéaux au contraire, objet d'intuition, sont ἓν ἕκαστον μόνον (I, 6), οὐ συμβλητοὶ (XIII, 7), ce qui leur ôte leur véritable caractère numérique, μὴ ὁμοειδεῖς (I, 991 b 24), ayant par conséquent chacun une sorte d'individualité ou de personnalité distincte, χωριστοὶ, οὐκ ἐν τόπῳ, πρῶτοι (XIII, 8), ἔχοντες τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον, etc. Plus on y réfléchit, et moins on voit, même en s'aidant des révélations plus ou moins véridiques d'Aristote, quelle place cette théorie des nombres a pu tenir dans la pensée et dans le système de Platon. « Die Idealzahlen sind völlig sinnlos in dem Platonischen System, und darum ist es auch noch Niemanden gelungen, einen Sinn hineinzubringen » (Rose). De là cette protestation bien jus-

portait en germe, si nous en croyons certains érudits, les trois plus grandes découvertes de la science moderne, l'algèbre, la géométrie analytique et le calcul infinitésimal. Que Platon ait ainsi accru ou diminué les obscurités de son système, il sera toujours vrai de répéter à la suite de M. Fouillée [1] : « Platon a eu tort d'abuser des symboles mathématiques : peut-être même a-t-il fini par les prendre trop au sérieux : mais c'est là une erreur qui ne compromet pas sa vraie doctrine, la doctrine des idées. Le pythagorisme de Platon peut être chimérique : le platonisme véritable n'est pas atteint par la critique d'Aristote ; tant que Platon demeure lui-même, il est dans le vrai : quand il retourne à Pythagore, il est dans le faux. »

Mais cette déviation du platonisme, sur laquelle nous ne possédons d'autres documents que des textes assez obscurs épars dans la *Métaphysique*, fut-elle, comme on l'a cru longtemps, l'œuvre exclusive de son fondateur ? Lorsque Platon mourut, l'alliage entre les anciennes et les nouvelles parties de son système était-il définitivement formé ? ou au contraire la transformation dont il avait en quelque sorte pris l'initiative s'est-elle poursuivie après lui, et bien au delà des limites qu'il aurait voulu lui assigner ? cette seconde hypothèse nous parait éminemment plus vraisemblable[2].

Ce sont, à n'en pas douter, les premiers académiciens qui sont coupables, pour s'être précipités sans réflexion dans la route qui venait de leur être ouverte. Intelligences d'un rang inférieur et d'une trempe moins forte, ils se sont arrêtés au signe, au lieu de remonter jusqu'à la chose signifiée : ce qui pour Platon n'était qu'une représentation et un symbole est devenu un dogmatisme aussi stérile que tyrannique. Les mathématiques ont pris la place de la philosophie dont elles ne devaient être que la préface [1].

tifiée de Teichmüller : « Aus dem alten geistesstarken Plato hat man einen elenden schwachsinnigen Phantasten gemacht, der sinnlose Einbildungen seiner eigenen kraftvollen wissenschaftlichen Erkenntniss vorgezogen hätte... Diejenigen, welche das Pythagorisiren des alten Plato so viel im Munde führen, mögen sich im Stillen bekennen, dass sie keine Gedanken dabei hatten, die das Tageslicht vertragen könnten » (*Literarisehe Fehden*, I, 239).

1. *Philosophie de Platon*, II, 198.

2. Une théorie signalée par Aristote (*Mitaph.*, 1090 b 20) et complaisamment développée par Philon le Juif dans le *De opificio mundi* identifiait avec les premiers nombres idéaux les divers solides géométriques. Malgré l'autorité des commentateurs, Alberti et Bonitz refusent de l'attribuer à Platon, de même qu'un parallélisme analogue proposé dans le Περὶ ψυχῆς (I, 2, 9) au sujet des divers degrés de connaissance, renfermés tous dans la décade appelée αὐτοζῶον.

Abandonné à lui-même et à ses seules forces, le pythagorisme était resté jusque là à l'état plus ou moins flottant : à dater de son alliance avec le platonisme il aura son histoire, dont les premières phases, et les plus saillantes, sont consignées dans les livres d'Aristote. A Platon qui sépara le nombre mathématique du nombre idéal, succèdent Speusippe qui supprime le second et Xénocrate qui l'assimile au premier. « La divergence d'opinions entre les premiers philosophes au sujet du nombre montre le trouble continuel où les jette la fausseté de leurs systèmes. Ceux qui n'ont reconnu que les êtres mathématiques comme indépendants des objets sensibles ont rejeté le nombre idéal, parce qu'ils avaient vu les difficultés, les hypothèses absurdes qu'entraînait la doctrine des idées. Ceux qui ont voulu admettre tout à la fois l'existence des idées et celle des nombres ne voyant pas bien comment, en reconnaissant deux principes, on pourrait rendre le nombre mathématique indépendant du nombre idéal, les ont identifiés verbalement, supprimant en réalité le nombre mathématique : car le nombre est alors un être particulier, hypothétique, et non plus le nombre mathématique. [2] »

On n'a peut-être jusqu'ici pas assez remarqué qu'Aristote, témoin de la fondation et des premiers développements de l'Académie, ne parle cependant nulle part des Platoniciens. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a substitué à ce nom celui des Pythagoriciens qu'ils se donnaient eux-mêmes ou qu'ils s'étaient vu très

1. On se rappelle ce mot sévère d'Aristote sur ses contemporains : Γέγονε τὰ μαθήματα τοῖς νῦν ἡ φιλοσοφία (*Met.* I, 9,992 a 32). L'auteur de l'*Epinomis*, ce complément apocryphe des *Lois*, fait de la science des nombres la première condition de l'art de rendre les peuples sages et heureux.

2. *Métaphysique*, XIII, 9, 1085 b 36.

justement imposer ? Dans son exposition du pythagorisme une partie seulement remonte à un temps et peut-être à des documents antérieurs : pour le reste il n'a eu qu'à prêter l'oreille à des enseignements qui se donnaient sous ses yeux [1].

Mais s'il en est ainsi, Platon ne doit pas être responsable des écrits de ses successeurs. M. Ravaisson se trompe lorsqu'il affirme qu'idées et nombres sont réductibles aux mêmes principes : sans aller jusqu'à définir « le pythagorisme une physique et le platonisme une sublime théologie », il faut reconnaître que le nombre pythagoricien, emprisonné au sein des choses, a pour double attribut d'être étendu et pondérable, par opposition à l'idée platonicienne, exclusivement et éminemment immatérielle, et se convaincre que « cette audace heureuse de couper pour ainsi dire le câble qui attachait le nombre à la terre est le trait caractéristique, essentiel, original de la théorie de Platon [2] ». M. Ravaisson se trompe également, lorsqu'il impute indifféremment au pythagorisme et au platonisme le tort de « confondre avec l'être, objet tout intelligible de pure intuition, la quantité au moyen de laquelle nous faisons perpétuellement effort pour l'imaginer » : méprise partagée par Saisset, auquel il semble que le premier livre de la *Métaphysique* réduise le platonisme à « un système tout logique et tout abstrait, d'où sont bannies à jamais la réalité et la vie, une sorte de panthéisme mathématique, où les êtres de la nature s'évanouissent dans les idées et dans les nombres, où les nombres eux-mêmes s'absorbent dans une creuse et vide unité [3]. » Confondre ainsi, répond très justement M. Fouillée [4], le platonisme avec le pythagorisme qui ramène toutes choses à la quantité dont il fait l'élément universel, c'est méconnaître entièrement le caractère propre du platonisme dans lequel la première place revient à la qualité qui tend à l'être, tellement que l'existence même semble

1. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui ressort assez directement des mots par lesquels Aristote termine son exposé de la doctrine pythagoricienne : Παρὰ μὲν οὖν τῶν πρότερον καὶ τῶν ἄλλων τοιαῦτα ἔστι λαβεῖν (*Met*. I. 5, 987).
2. M. Chaignet.
3. *Dict. des sciences philos.*, art. *Matière*.
4. *Philosophie de Platon*, I, 43 (1re édit.)

s'évanouir dans les qualités qui la déterminent. L'Idée implique précisément entre le monde intelligible et le monde sensible le rapport logique que les nombres suppriment [1].

Ainsi pour résumer cette digression, dont le voyage de Platon en Italie nous a fourni l'occasion, Platon ne doit aux Pythagoriciens aucun des traits essentiels de sa philosophie dont l'origine est manifestement ailleurs : toutefois dans les dernières années de sa vie et en particulier dans son enseignement oral, il paraît avoir fait à certaines tendances de cette école des concessions, exagérées après lui par ses successeurs. Ce qui n'est pas moins évident, et ce qui explique plus d'une erreur des historiens tant anciens que modernes, c'est que Platon a pour ainsi dire enveloppé les Pythagoriciens dans les plis de sa gloire : sans les rapports qui s'établirent entre eux et l'Académie, il est probable que leur réputation n'eût pas dépassé celle des sept sages ou des premiers philosophes ioniens. Rapproché d'eux par des aspirations communes, Platon a tenté de s'emparer de leur méthode dans l'intérêt de sa propre doctrine [2] : c'en fut assez pour que dans l'antiquité d'abord, et plus tard dans la suite des âges, son nom et le leur aient été inséparablement unis dans les éloges comme dans les critiques de la postérité.

7. PLATON EN SICILE

De la Grande-Grèce Platon avant de rentrer à Athènes [3] passa

1. Si vous demandez à Valentin Rose en quoi consiste au fond l'originalité propre de Platon, voici sa réponse : « Ipsa numeri et mensuræ intellecta dignitas et definitio dialectica rerum genera distinguens logicisque finiti et infiniti momentis constans, cujus symbolum est idea ».
2. Après avoir fait un partage égal de gloire entre Pythagore et Platon, Numénius félicitait le premier de ces philosophes d'avoir trouvé à l'Académie des disciples si dociles : ᾧ συνακολουθοῦντες σεφθέντες τε οἱ (Πλάτωνος) γνώριμοι ἐγίγνοντο πολυτιμητίζεσθαι αἰτιώτατοι τὸν Πυθαγόραν. (Eusèbe, *Prép. évang.*, XIV, 5, 727 B.)
3. Tchorzewski (*De Politia, Timæo, Critia*, Kasan, 1847) admet au contraire

en Sicile. Pareille résolution s'explique en quelque sorte d'elle-même : ce qui n'a pas empêché historiens et commentateurs de se mettre en frais d'imagination pour en découvrir les motifs, à moins d'invoquer avec Plutarque une inspiration directe du ciel. Ceux-ci pensent que le philosophe fut attiré, comme aurait pu l'être Démocrite ou Aristote, par les phénomènes géologiques si curieux que l'on observe dans cette île [1] ; ceux-là, qu'il voulait connaître par lui-même les institutions et les principes politiques qui y avaient prévalu [2]. Viennent ensuite les adversaires qui, dans leurs médisances, s'égarent aisément jusqu'à la calomnie. Le philosophe, prétend-on, n'avait pas pu résister à la séduction de la bonne chère et du plaisir [3], ou au désir de faire sa cour aux tyrans [4]. Je ne veux pas affirmer que Platon fût un stoïcien rigide, une sorte de Caton ou de Thraséas ; mais si jamais il se fit homme de cour, j'imagine que ce fut pour gagner les rois à sa sévérité, non pour se laisser envahir et corrompre par leur mollesse. La suite, d'ailleurs, l'a bien prouvé.

Certains textes parlent d'un appel que Denys lui adressa [5] :

---

que dans l'intervalle Platon séjourna quelque temps à Athènes et s'y fit connaître du public philosophique par la publication de certains dialogues.

1. Diogène Laërce, III, 18 : Κατὰ θέαν τῆς νήσου καὶ τῶν κρατήρων, ou comme s'exprime Hégésandre dans Athénée (XI, 507 B) : Τῶν ῥυάκων χάριν. Plusieurs critiques ont fait la remarque que la description des courants de lave dans le *Phédon* (111 C, 112 B) est une réminiscence du spectacle que Platon dut avoir sous les yeux en visitant l'Etna.

2. C'est ce qu'affirment Apulée et l'auteur de la septième lettre.

3. La même accusation a été renouvelée, avec plus de force encore, au sujet de son second voyage en Sicile. Nous discuterons à cette occasion les textes les plus importants ; mais, dès maintenant, il importe de remarquer que la septième lettre platonicienne contient un essai au moins indirect d'apologie : Ἐλθόντα δέ με ὁ ταύτῃ λεγόμενος βίος εὐδαίμων, Ἰταλιωτικῶν τε καὶ Συρακουσίων τραπεζῶν πλήρης, οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἤρεσε (236 B), phrase traduite littéralement par Cicéron dans la Ve *Tusculane* : « Quo quum venissem, vita illa beata quæ ferebatur plena Italicarum Syracusiarumque mensarum nullo modo mihi placuit. » — Cf. Olympiodore, *Vie de Platon*, 4.

4. Tzetzès, X, 822. — L'auteur de la septième lettre tranche la difficulté en mettant ce voyage de Platon à Syracuse au compte d'une inspiration fortuite : Εἰς Συρακούσας διεπορεύθην, ἴσως μὲν κατὰ τύχην (320 D).

5. Cornélius Népos, *Dion*, 2 : « Dionysius quidem, quum Platonem Tarentum venisse fama in Siciliam esset perlata, adolescenti negare non potuit, quin eum arcesseret, quum Dion ejus audiendi cupiditate flagraret. » — Cf. Diodore de Sicile, XV, 7, et Diogène Laërce, III, 18.

en ce cas, Platon devait-il ne répondre que par un refus ? n'a-t-il pas écrit lui-même qu'il n'est pas permis aux intelligences d'élite, auxquelles il a été donné de contempler la vérité dans toute sa splendeur, de ne plus vouloir s'abaisser au niveau des malheureux captifs enfermés dans la caverne des sens pour prendre part à leurs travaux, à leurs honneurs même, quel que soit le cas qu'on doive en faire [1]. D'ailleurs pourquoi n'aurait-il pas rêvé de devenir le Socrate d'une autre Athènes ? Il avait pu se convaincre de la prospérité des cités pythagoriciennes [2] : son âme dut s'ouvrir à l'espérance, peut-être même à des illusions trompeuses, lorsqu'il vit régner en Italie ces sages que la Grèce bannissait de ses conseils, quand son aveuglement n'allait pas jusqu'à les envoyer à la mort. La pensée que le genre humain ne retrouverait pas le bonheur, avant que les philosophes ne se fissent rois ou les rois philosophes, devint à ses yeux un axiome indiscutable, où les uns ont vu le vœu du bon sens et de l'expérience, les autres une sorte de requête présentée aux puissants d'alors par une ambition doublée de quelque naïveté. C'est ce que les Pythagoriciens déjà avaient mis en pratique, en confiant les rênes de l'Etat à une aristocratie préparée de longue main à cette mission. Moins ambitieux en apparence, Platon dans toute une cité ne demandait qu'à convertir un prince. Il savait, selon le mot de Plutarque [3], que la parole d'un sage s'adressant à un personnage considérable fait en un seul le bonheur d'un grand nombre. Mais ici ce personnage, quel est-il ?

Pour se faire une juste idée du caractère de Denys l'ancien, il faut lire dans Grote par quelles voies il parvint au pouvoir,

---

1. *République*, VII, 519 D. — Cf. *Politique*, 259 A : « Celui qui est capable de diriger le roi d'une contrée tout en n'étant qu'un simple particulier, ne dirons-nous pas qu'il a lui-même la science que devrait posséder celui qui exerce le commandement ? »

2. Cicéron, *De Amic.*, IV, 13 — Justin, XX, 2, 4 — Dion Chrysostôme, *Orat.* XLIX.

3. *Cum princ. convers.*, 1.

par quelles intrigues il s'y maintint. De noble extraction, selon quelques-uns, fils d'un homme obscur, d'après la tradition commune [1], pour capter la faveur populaire il mit en œuvre une stratégie bien digne de l'admiration de Machiavel. Il semble qu'il n'y ait pas dans toute l'histoire grecque un second exemple d'un homme parti de si bas pour s'élever si haut, et cette fortune scandaleuse, rapprochée de ses violences, nous explique comment son nom était invoqué si volontiers comme un argument contre la Providence [2]. Exploitant au profit de sa puissance les dangers de l'Etat et la réputation qu'il devait à ses victoires, il feignit de se poser en champion des revendications populaires, en même temps qu'il dénonçait les généraux malheureux ou incapables comme autant de traîtres gagnés par l'or de Carthage. Une fois maître suprême dans Syracuse (406), il donna libre cours aux emportements de sa nature. De minutieuses précautions le protégeaient contre les assassins, mais le livraient sans défense aux soupçons et aux alarmes [3]. Avide, comme Néron, de lauriers poétiques [4], il envoyait aux carrières un courtisan coupable d'avoir trouvé ses vers médiocres, et mettait au-dessus de tous ses succès le triomphe remporté par un de ses drames aux Lénéennes d'Athènes. De même, quoique peu disposé par tempérament à se conformer aux prescriptions des philosophes, il n'en recherchait pas moins leur société et leur approbation [5], sauf à leur faire sentir ensuite sa colère, comme nous le verrons dans un instant.

---

1. Démosthène (*Discours contre la loi de Leptine*, 161) nous le représente comme un scribe vulgaire, métier fort méprisé. Cicéron au contraire l'appelle « homo doctus a puero, et artibus ingenuis eruditus, musicorum perstudiosus. »

2. Voir le langage de Cotta dans le *De natura deorum*, III, 81-85.

3. Cicéron dépeint en deux mots cette existence lamentable : « Sic se Dionysius adolescens irretierat erratis, eaque commiserat, ut salvus esse non posset, si sanus esse cœpisset. » (*Tusculane* V, 20.)

4. Polyclète à Samos, Pisistrate à Athènes, avaient eu recours à des moyens analogues pour faire accepter plus docilement leur usurpation. — « La haine des lettres est rare chez les plus mauvais souverains : c'est le dernier signe de la réprobation chez les tyrans » (Ampère).

5. Grote établit ici un parallèle plus ingénieux peut-être qu'exact entre

A quelle époque Denys reçut-il la visite de Platon ? La septième lettre dit que ce dernier avait alors quarante ans : nous sommes conduits ainsi à l'année 388, et Grote, étudiant la biographie du tyran, se prononce pour cette date ou pour une date très voisine [1].

Au témoignage de Cornélius Népos, Denys introduisit son hôte en grande pompe dans sa ville et dans son palais [2], et l'admit dans son intimité. Que se passa-t-il entre ces deux hommes si peu faits pour s'entendre? On le pressent, bien que l'histoire n'en ait pas gardé le souvenir. Olympiodore nous rapporte un dialogue fort intéressant entre le philosophe et le tyran [3] : mais c'est une imitation évidente de celui de Solon et de Crésus dans Hérodote, et le dénouement seul suffirait à nous avertir de son peu d'authenticité. Plusieurs écrivains anciens se sont plu à faire de la rencontre réelle ou supposée de Platon avec Aristippe à la cour de Syracuse la matière d'anecdotes auxquelles prêtait naturellement l'opposition des deux caractères [4]. Grote reproche au philosophe non seulement de n'avoir pas mis à profit son ascendant momentané pour obtenir de Denys des réformes immédiates, mais d'avoir tout compromis par une rigueur au moins inopportune.

Quoi qu'il en soit, traité de sophiste par les courtisans dont il avait dénoncé les menées corruptrices [5], Platon put méditer à loisir sur la pensée d'Horace :

Denys l'ancien et Napoléon Ier, fort méprisant pour ceux qu'il appelait dédaigneusement les *idéologues*.

1. Eusèbe, dans sa *Chronique*, écrit à propos de cette même année (Ol. 97, 4) : *Plato philosophus agnoscitur*, ce qui peut s'entendre ou de son séjour à Syracuse ou de la fondation de l'Académie. M. Teichmüller place en 388 les Jeux olympiques où, selon la tradition, Platon parut dans tout l'éclat de sa renommée, les mêmes sans doute auxquels Denys avait pris part avec ses quadriges, ses odes et ses musiciens (Diodore de Sicile, XIV, 109).

2. « Magna cum ambitione Syracusas perduxit. » — Cf. Pline, *Hist. nat.*, VII, 30.

3. Ce dialogue a été imité par Vauvenargues, dans ses *Œuvres posthumes*.

4. Voir Diodore de Sicile, XV, 9, — Sénèque, ép. 47, — Plutarque, *Dion*, 5, *De tranquillitate animi*, 12.

5. Plutarque, *Dion*, 14.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici,
Expertus metuit.

Tous les récits s'accordent à constater que pour avoir parlé avec trop de franchise il faillit payer son courage de sa liberté, presque de sa vie. « Ces discours sont d'un vieillard qui n'est qu'un radoteur », lui disait Denys, et Platon de répliquer : « Les tiens sont d'un maître qui n'est qu'un tyran. » Au reste, la tâche entreprise ne pouvait aboutir [1]. « L'âme de Denys, écrit Plutarque [2], était comme ces tablettes sur lesquelles on a beaucoup écrit. Le philosophe la trouva chargée de souillures et ne pouvant perdre cette teinture de despotisme que le temps avait rendue ineffaçable. »

Ce n'est jamais impunément qu'on affronte la mauvaise humeur d'un tyran. Reçu la veille avec transport, Platon le lendemain fut chassé avec mépris. Ici encore l'imagination des biographes n'est pas restée oisive [3]. Théodoret raconte qu'il fut enchaîné et condamné aux carrières : Diodore de Sicile [4], qu'il fut mis en vente sur le marché de Syracuse; d'autres, que Denys, alors allié de Sparte, le déclara prisonnier de guerre et le livra comme tel à l'ambassadeur lacédémonien Pollis, lequel, à son tour, le vendit à Egine comme esclave. Platon, le

1. Niebuhr, avec sa rudesse habituelle, en a fait au philosophe un reproche amer : « Ihn traf die gerechteste Strafe durch die Verirrung, den Versuch zu machen, einen Mohren zu waschen, einen heillosen bœsen Buben wie Dionysius zu bekehren und durch ihn, im Pfühl der syrakusanischen Lasterhaftigkeit und Ueppigkeit, die Philosophie auf den Thron zu setzen, und die kaum geringere Thorheit in einem von der Tyrannei so tief angesteckten Verwegnen wie Dion einen Helden und ein Ideal zu sehen. Wer hier Erfolg möglich glaubte und an einem Volke wie das attische verzweifelte, der hatte es weit gebracht im Mückensaugen und Elephantenverschlingen. » (*Kleine historische und politische Schriften*, p. 480). — Dans sa belle édition de Démosthene M. Weil rappelle qu'Euphræos, un des disciples de Platon, envoyé par ce dernier à Perdiccas, essaya non moins inutilement d'initier ce prince aux spéculations de l'Académie, et de monter sa cour sur un pied philosophique.

2. *Cum princ. convers.*, 4.

3. La lettre VII garde sur ces événements un silence complet et difficilement explicable, quel que soit d'ailleurs son degré d'authenticité.

4. XV, 7. — Tzetzès (X, 996) dit qu'Archytas après avoir racheté Platon le garda à son service, afin d'en faire un pythagoricien.

grand philosophe, le riche athénien, réduit en servitude ! quel beau thème de réflexions morales et de déclamations oratoires ! les anciens, comme on pense, ne l'ont pas laissé échapper [1].

Les Eginètes étaient les ennemis jurés d'Athènes [2] : mais, apprenant, dit-on, que leur captif était un philosophe, c'est-à-dire un rêveur bien innocent, à coup sûr, de tous les maux causés par la politique, ils le renvoyèrent sans rançon. D'après une autre version, Platon, reconnu comme Athénien, aurait couru au contraire les plus grands périls, s'il n'eût été racheté au prix de huit sesterces par Annicéris de Cyrène [3], dont la bienveillance fournit en outre à ce nouvel Ulysse les moyens de regagner Ithaque, je veux dire Athènes. On ajoute même que son libérateur se refusant à rentrer en possession de la somme déboursée, les amis de Platon l'auraient, après délibération, affectée à l'achat d'une maison voisine des jardins d'Académus. De pareils détails sont difficiles à concilier entre eux et avec ce que nous savons de la fortune personnelle du philosophe.

Rappelons enfin, pour ne rien omettre, qu'à entendre Plutarque [4] ce furent les amis de Platon qui, pour le soustraire aux mains de Denys, le firent embarquer sur la trirème de Pollis : mais le tyran déjoua leur généreux dessein en priant sous main l'ambassadeur spartiate de servir ses projets de vengeance.

De tous ces récits divergents que conclure avec quelque certitude ? Un fait, un seul, c'est que le voyage de Platon en Si-

1. Voir les dissertations morales de Sénèque, auquel fait écho Isidore de Péluse (*Lettres*, III, 154) : Πλάτων ἐμπολῃθεὶς οὐχ ἡγεῖτο ἐμπεπτωκέναι τῆς ἐλευθερίας. En tête d'un manuscrit de Chalcidius on lit ce vers ;

Emptus Plato fuit major vendente pyrata.

2. Des hostilités avaient même éclaté entre les deux cités pendant les dernières années de la guerre de Corinthe (390-388).

3. On lit dans Lactance (*De fals. sap.* III, 25) : « Platonem redemisse Anniceris quidam traditur sestertiis octo. Itaque insectatus est hunc ipsum redemptorem Seneca quod parvo Platonem æstimaverit ». Le rhéteur Aristide disait, au contraire, que ce seul fait avait suffi pour tirer Annicéris de son obscurité.

4. *Dion*, 5.

cile faillit avoir un dénouement fatal. Faut-il en accuser uniquement le ressentiment de Denys ? Faut-il s'en prendre aux événements politiques, ou même à l'inclémence des éléments [1] ? La réponse est difficile : du moins, nous avons ici sous les yeux un remarquable exemple de la liberté que s'accordaient, sans doute avec l'agrément de leurs lecteurs, les biographes de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, c'est une date décisive dans la carrière de Platon que celle de son retour à Athènes [2]. Ce n'était plus seulement le disciple de Socrate, doué d'un heureux naturel merveilleusement servi par les circonstances : c'était un génie mûri par l'expérience des hommes, riche d'une abondante moisson de connaissances, et instruit au contact d'une foule de nations et de mœurs différentes. Il y a plus. De son dernier voyage (*homines postrema meminere*, a dit l'historien Salluste) Platon, on ne saurait en douter, rapportait une résolution arrêtée, celle de vivre désormais à l'écart des factions, des agitations stériles de la vie politique, de se consacrer tout entier à la science et à la méditation, et d'enseigner la vérité non aux puissants ou à la foule qui veulent également qu'on les flatte, mais à des esprits disposés à la recevoir et dignes de s'en pénétrer. Ecoutons ses aveux dans le *Théétète* : ils méritent d'être recueillis :

« Le vrai philosophe ignore dès sa jeunesse le chemin de la place publique : il ne sait où est le tribunal, où est le sénat et les autres lieux de la ville où se tiennent les assemblées. Il ne voit ni n'entend les lois et décrets proposés ou promulgués, les compétitions des partis qui se poussent au pouvoir ... A vrai dire, il n'est présent que de corps dans la cité : son âme, considérant le peu de prix ou plutôt le néant de ce qui est autour d'elle, le prend en mépris et se promène de tous côtés, mesurant, comme dit Pindare, et la profondeur de la terre et l'étendue de sa surface, s'élevant jusqu'aux cieux pour y suivre le cours des astres et arrêtant ses regards sur la nature intime des seules choses qui sont des êtres véritables [1]. »

1. Quelques auteurs parlent d'un naufrage que Platon aurait essuyé près d'Hélice, sur les côtes du Péloponnèse.

2. 386, d'après Grote. — Rappelons ici, à titre de curiosité philologique, qu'un érudit allemand a cru découvrir dans les écrits de Platon postérieurs à cette date un emploi beaucoup plus fréquent des deux locutions ἀλλὰ μήν et τί μήν, très usitées, dit-il, en Sicile (Voir l'*Hermès*, année 1881).

Auparavant Platon n'a été pour ainsi dire qu'un élève, un esprit avide d'apprendre et de savoir : il va désormais paraître sur la scène avec l'autorité d'un maître, attirant et formant à ses leçons l'élite intellectuelle de son époque. Pour suivre rigoureusement l'ordre chronologique, il conviendrait donc de passer immédiatement au récit de la fondation et des premiers développements de l'Académie : mais c'est là évidemment dans une biographie de Platon un sujet d'une importance tout à fait exceptionnelle : avant de l'aborder et pour n'en pas interrompre l'exposé, nous demandons à dire rapidement quelques mots des deux derniers voyages du philosophe en Sicile : aussi bien, comme on va le voir, ils se rattachent par des liens étroits à celui dont nous venons de nous occuper.

8. DEUXIÈME VOYAGE EN SICILE

Depuis vingt ans, le rêve de Platon était accompli et il présidait avec un éclat croissant aux destinées de son école. Fidèle à ses propres principes et évitant avec soin toute participation aux orages et aux débats du gouvernement démocratique [2],

1. *Théétète*, 173 C-E. On peut trouver comme une première ébauche de ce passage dans les lignes suivantes de la *République* (livre VII) écrites manifestement sous une inspiration analogue : « Ne t'étonne plus, Glaucon, que ceux qui sont parvenus à cette sublime contemplation dédaignent de prendre part aux affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à se fixer en haut... Ceux qu'on a laissés passer toute leur vie dans l'étude et la méditation sont impropres au gouvernement des états, parce qu'ils ne consentiront jamais à se charger d'un pareil fardeau, se croyant déjà, dès leur vivant, dans les îles fortunées. »

2. Bien différent en cela de Socrate qui en toute circonstance et sans ménager personne, avait courageusement rempli jusqu'au bout son devoir de

il s'était renfermé dans l'étude désintéressée des vérités philosophiques les plus hautes. Tout à coup nous le voyons, à notre grande surprise, quitter Athènes, et pourquoi ? Pour retourner dans cette Sicile où cependant déceptions et infortunes ne lui avaient pas été épargnées. Qu'était-il donc arrivé ?

En 368 Denys l'Ancien mourait, laissant le pouvoir aux mains de son fils aîné, Denys le Jeune, sous la tutelle de Dion avec lequel Platon s'était lié d'amitié pendant son premier voyage. Au témoignage de Plutarque[1], que l'on peut soupçonner de quelque prévention en faveur de son héros, « Dion était de sa nature fier, magnanime et courageux, qualité qu'il développa lorsqu'une fortune toute divine conduisit Platon en Sicile, contrairement à tous les calculs de la prudence humaine. Nourri sous un tyran dans les habitudes serviles d'une vie corrompue, il n'eut pas plus tôt goûté de la raison, de cette philosophie souveraine, que son âme fut tout enflammée pour la vertu. » Voyant le jeune Denys mutilé par l'ignorance, perdu de mœurs et redoutant, avec raison, que son autorité fût impuissante à ramener ce prince à la vertu, Dion crut que Platon seul avait l'éloquence et le prestige nécessaires pour obtenir un pareil triomphe. » Ses conseils, nous dit l'historien grec[2], souvent renouvelés et semés de passages empruntés à Platon même[3], inspirent à Denys un désir vif et comme furieux de voir Platon

citoyen, Platon croyait avec Cousin que la mission de la philosophie est de vivre en paix avec toutes les puissances que les hommes ont coutume de respecter.

1. *Dion*, 4. — Cornélius Népos traçait déjà de Dion un portrait analogue : « Præter nobilem propinquitatem generosamque majorum famam, multa alia ab natura habuit bona : in his ingenium docile, aptum ad artes optimas, magnam corporis dignitatem, quæ non minimum commendatur. » — Toutes ces données ont été très bien résumées par Steinhart (*Platons Leben*, p. 146).

2. *Dion*, 11.

3. *Ibid.*: Τοῦ Δίωνος τῶν λόγων τοῦ Πλάτωνος ἔστιν οὕστινας ὑποσπείροντος. Si, dans cette phrase, on pouvait interpréter le mot λόγοι par « dialogues », on en tirerait la conclusion que quelques-uns au moins des écrits de Platon, et sans doute d'assez importants, furent de bonne heure connus en Sicile.

et de l'entendre. Il part aussitôt pour Athènes un grand nombre de lettres de la part de Denys, accompagnées de nombreuses sollicitations de Dion auxquelles s'ajoutent celles des Pythagoriciens d'Italie[1].

Tout autre eût pu être flatté d'être l'objet de démarches aussi pressantes et aussi honorables. La première impression de Platon, on doit le croire, fut tout opposée, et rien n'est plus vraisemblable que les longues hésitations prêtées au philosophe par l'auteur de la septième lettre, avant qu'il se rendît à l'appel de ses amis et à la séduction de ses propres illusions. Pourquoi, faisant violence à ses goûts, eût-il quitté, pour redescendre dans l'arène politique, « ce temple des sages », dont Lucrèce vantera plus tard l'inaltérable sérénité ? Pourquoi eût-il renouvelé une expérience dont il devait cette fois, instruit par le passé, prévoir et redouter l'insuccès[2] ?

Il est probable que, dans l'entourage du philosophe, on lui reprochait vivement son impuissance avouée à réaliser l'idéal politique dont son intelligence était éprise. Plus son imagination prêtait de grandeur et de stabilité à la cité fondée sur ses principes, plus il était mis en demeure de prouver qu'elle était autre chose qu'une séduisante utopie[3]. Or d'une part,

1. M. Duruy, dans son *Histoire de la Grèce*, n'a-t-il pas cédé trop aisément au désir d'établir un rapprochement ingénieux, lorsqu'il considère ce double appel de Platon « comme un hommage volontaire ou forcé rendu à l'opinion publique dont les philosophes étaient alors, comme ils le furent dans notre XVIIIe siècle, les représentants et les organes. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'opinion publique ne devait pas avoir un bien grand poids à la cour des tyrans de Syracuse ou même de Catherine de Russie.

2. De bonne heure la jalousie a essayé de donner une explication aussi peu honorable de ce second voyage de Platon en Sicile que du premier. Citons entre beaucoup d'autres textes Thémistius, *Orat.* XXIII, 285 C : Ἐπὶ χρήμασι καὶ τραπέζῃ, et le mot railleur de Diogène le cynique (dans Elien XIV, 33). — Les Pères de l'Eglise, ceux du moins qui nourrissaient le plus d'hostilité contre la sagesse grecque, ont accueilli sans la vérifier cette étrange accusation. Tertullien, traduisant à la lettre une phrase de Tatien (*Disc. contre les Grecs*, 2) écrira : « Plato Dionysio ventris gratia venditatur » (*Apologétique*, 46).

3. On dit qu'il se trouva plus tard, dans l'empire romain, des platoniciens assez épris de l'idée du maître pour aller en tenter la réalisation au

témoin de la décadence des institutions athéniennes, ennemi-né du gouvernement démocratique, il est naturel que Platon ait cherché hors de sa patrie un terrain plus propice à ses projets de régénération sociale : de l'autre, en Sicile, à l'avénement d'un nouveau règne, il semblait que la guérison d'un seul homme, la tête du corps politique, suffit pour ramener la santé dans l'île entière [1]. Platon ignorait que Syracuse était depuis longtemps la proie de factions ardentes et sauvages, et Dion ne cessait de lui répéter que son ami Denys le Jeune partageait son propre enthousiasme pour la philosophie et se prêterait de lui-même à toutes les réformes. Quel temps plus favorable attendre ? ajoutait-il : hâtons-nous de mettre à profit les avances de la Providence. De son côté, Platon pour chasser les souvenirs importuns de son premier voyage, devait se dire : Denys l'Ancien était une âme fermée aux conseils de la sagesse par une longue habitude du pouvoir et l'abus invétéré du plaisir : son successeur est jeune encore et la philosophie peut légitimement espérer de faire de lui un souverain modèle [2]. N'est-ce pas la situation de Fénelon, bien convaincu par l'évidence des faits qu'il n'y avait pas à lutter contre l'absolutisme de Louis XIV et travaillant avec d'autant plus d'ardeur à préparer à la France, dans la personne du duc de Bourgogne, le gage d'un meilleur avenir ?

milieu de tribus encore barbares : l'expérience seule pouvait prouver à Platon ce qu'il y avait de chimérique dans ses conceptions politiques.

1. Plutarque, *Dion*, 11. C'est précisément ce qu'on lit dans la septième lettre (328 B) : Εἴ ποτέ τις τὰ διανοηθέντα περὶ νόμων τε καὶ πολιτείας ἀποτελεῖν ἐπιχειρήσοι, καὶ νῦν πειρατέον εἶναι · πείσας γὰρ ἕνα μόνον ἱκανῶς πάντα ἐξειργασμένος ἐσοίμην ἀγαθά. — Cf. Diog. Laërt., III, 21, et Thémistius, *Orat.* XXVII, 215 B.

2. N'y a-t-il pas dans le passage suivant des *Lois* (IV, 799 E) comme un écho des réflexions auxquelles Platon dut alors se livrer : « Législateur, dis-nous quelles conditions tu exiges et dans quelle situation tu veux qu'on te remette un Etat pour pouvoir te promettre du reste de lui donner de sages lois ? — Donnez-moi un Etat gouverné par un tyran : que ce tyran soit jeune, qu'il ait de la mémoire, de la pénétration, du courage, de l'élévation dans les sentiments ; et, afin que toutes ces qualités puissent servir au dessein que je me propose, qu'il possède, en outre, cette modération qui doit accompagner toutes les parties de la vertu ».

Ces considérations et d'autres semblables triomphèrent à la fin des résistances de Platon, et laissant la direction de l'Académie à un de ses disciples, Hermocrate, il s'embarqua une seconde fois pour Syracuse accompagné de Speusippe, son neveu. La fortune parut d'abord lui sourire. « Dès la première rencontre, écrit Plutarque [1], on a pour lui des égards et des honneurs étonnants. A la descente de la trirème, il trouve un char royal magnifiquement orné. Denys offre un sacrifice comme pour l'événement le plus heureux de son règne. La simplicité du repas, l'appareil modeste de la cour, la douceur du tyran dans chacune de ses audiences font concevoir aux citoyens de merveilleuses espérances de changement. Un élan emporte tout le monde vers les lettres et la philosophie : le palais royal est semé partout de la poussière où l'on trace des figures géométriques. »

Une transformation aussi prodigieuse était trop factice pour que cet heureux début pût durer longtemps. Denys le Jeune était une nature à la fois faible et violente, mélange de bonnes intentions stériles et de passions insatiables, faisant des coquetteries à la philosophie jusqu'à l'heure où de la théorie il fallait passer à la pratique. De plus, il fut aisé aux ennemis de Dion d'exciter la jalousie du tyran contre ce sophiste athénien plus puissant à lui seul et plus redoutable que ne l'avaient été jadis pour Syracuse les armées de Nicias et d'Alcibiade. On savait que Platon avait en Dion un fidèle protecteur : c'est contre ce dernier que se déchaina l'orage. Quatre mois après l'arrivée du philosophe [2], les intrigues de Philiste et de ses partisans aboutirent à jeter Dion en exil. La tyrannie de Denys n'eut dès lors plus de contre-poids, et Platon, qui ne se sentait pas en sûreté à Syracuse, n'attendait que l'autorisation de regagner Athènes. Mais le tyran redoutait des révélations im-

1. *Dion*, ch. 13.

2. En 367 d'après Grote, en 366 d'après Ast. Dans une note du XXXIII[e] chapitre du *Voyage du jeune Anacharsis*, Barthélemy veut établir en se fondant sur des calculs astronomiques, que le second voyage de Platon en Sicile est de 364, le troisième de 361.

portunes : il demanda au philosophe de ne pas s'éloigner ; il fallut obéir, car les prières des tyrans sont des ordres [1]. Gardé d'abord à vue sous couleur d'hospitalité généreuse, Platon en butte à des attaques incessantes fut peu après congédié avec dédain par le tyran qui avait vainement essayé de le plier à ses vues despotiques [2].

En achevant ce récit, ne semble-t-il pas que sous d'autres noms nous venions d'écrire une des pages les plus connues de l'histoire de Voltaire ? Bornons-nous à signaler au vol quelques rapprochements. Qu'on se rappelle l'auteur des *Lettres philosophiques*, tourmenté lui aussi du désir de diriger et de régenter les cabinets, pressé en 1740 par Frédéric de se rendre à Potsdam, accueilli par le maître avec un empressement et des caresses que devait copier, en les exagérant, une cour disciplinée comme un régiment [3]. Au témoignage des contemporains, ce fut à qui dès l'abord lui ferait fête et lui montrerait le plus d'égards : l'hôte était trop illustre pour qu'on ne se le disputât point. En échange d'un titre sonore et d'une existence princière, que lui demandait-on ? De donner au roi une heure chaque jour pour arrondir ses ouvrages de prose et de vers. Mais chacun se regimbe contre les coups de langue mordants du nouveau-venu et bientôt l'œil pénétrant de Voltaire discerne des symptômes révélateurs faits pour tenir sur le qui-vive un observateur intéressé : la sécurité et la confiance l'abandonnent. « L'épée de Damoclès, écrit-il, est incessamment suspendue sur ma tête : j'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux ». Frédéric, mécontent de cet hôte indiscret, n'en a pas moins faim et soif de sa présence, et pour s'éloigner de Potsdam, Voltaire poursuivi par le ressentiment de tous ceux qu'ont atteints ses sarcasmes est obligé d'élaborer tout un plan d'évasion. Ce n'est pas tout. Le roi qui le supposait, non sans vraisemblance, profondément ulcéré et s'attendait pour sa part à quelque éclaboussure, le fait garder à vue à Francfort sous un assez étrange prétexte : singulier dénouement, on en conviendra, à une tendresse que l'on prétendait inaltérable ! Le trop spirituel écrivain réduit, selon ses propres expressions, à opposer sa philosophie à des choses si peu philosophes, ne recouvre définitivement sa liberté qu'après avoir traversé des heures d'alarmes mortelles.

Est-il facile d'imaginer, à deux mille ans de distance et en dépit du caractère et du rôle différents des circonstances et des personnages, un parallèle plus complet et surtout plus instructif, pour qui veut mesurer l'influence de la raison sérieuse ou railleuse sur les destinées des cours [1] ? Ce sera là l'excuse de cette courte digression.

1. C'est l'expression même employée par l'auteur de la septième lettre (329 D) : Τὰς τῶν τυράννων δεήσεις ἴσμεν ὅτι μεμιγμέναι ἀνάγκαις εἰσὶν.

2. On lit à la fin de cette même lettre : « Il m'a semblé que je devais vous indiquer les motifs qui m'ont fait entreprendre mon second voyage en Sicile, à cause des événements singuliers et extraordinaires qui ont suivi. » — Dans l'antiquité déjà, Platon a payé cher l'ambition qu'il eut d'entreprendre l'éducation et la conversion d'un tyran. Cependant aux péripatéticiens qui l'attaquaient, ses disciples pouvaient répondre : « Si dans Alexandre nous cherchons les qualités de l'homme, non les exploits du conquérant, fait-il beaucoup plus d'honneur à Aristote ? Et cependant c'était une âme bien plus accessible aux grands sentiments et qui, dès l'enfance, avait été confiée au futur fondateur du Lycée. »

3. Je puise ce détail et les suivants dans l'ouvrage si curieux de M. Desnoiresterres : *Voltaire et la société au* XVIII*e siècle.*

9. TROISIÈME VOYAGE EN SICILE

Chassé de Syracuse, Dion qui jusque dans sa disgrâce avait conservé des revenus princiers était venu se fixer à Athènes, où Platon se hâta de l'attirer à l'Académie, espérant, dit Plutarque [2], que le commerce de Speusippe, chez qui l'éloquence s'associait à une plaisanterie délicate et opportune, adoucirait le caractère du Syracusain [3]. Cependant Denys, qui voyait le

1. L'histoire de ces deux époques fournirait aisément la matière d'un second rapprochement. Le marquis d'Argens ne représente-t-il pas à la cour de Frédéric ce qu'était auprès de Denys le jeune cet Aristippe dont les exemples comme les leçons prêchaient la mollesse et le plaisir ?

2. *Dion*, 17.

3. « Lorsque Dion se retire après avoir soupé, comme on soupait chez

parti de son rival grandir en influence, se repentait d'avoir si mal profité des leçons de Platon et par l'intermédiaire d'Archytas conjurait le philosophe de revenir à sa cour, lui promettant en échange une réconciliation complète et durable avec Dion.

Avant d'oublier le passé et d'accepter la tâche de rapprocher ceux-là même que, peu de temps auparavant, sa présence avait séparés, Platon, au rapport d'un écrivain ancien, voulut consulter les plus marquants de ses auditeurs, ceux du moins qui étaient le plus versés dans les choses de la politique [1]. Leur réponse fut unanime, si bien que, malgré son grand âge, le philosophe, incapable de ressentiments et cédant aux instances de Dion auquel l'unissaient de profondes sympathies [2], se rendit à Syracuse sur un vaisseau de guerre mis à sa disposition.

Son arrivée remplit Denys d'une grande joie et la Sicile d'un sérieux espoir. Mais aux conseils, puis aux instances de Platon, le tyran répondit, comme il l'avait fait une première fois, par des ajournements, ensuite par des récriminations mal dissimulées sous mille honneurs et mille complaisances. Non seulement le philosophe était en butte à la calomnie : sa vie finit par être menacée [3]. Archytas, qui s'était porté garant de sa sûreté, s'émut et intervint pour l'arracher à des sévices imminents [4]. Plutarque, qui rapporte, en outre, le mot suivant de Platon, en réponse à certaines appréhensions bien légitimes

Platon, avec des olives, si, comme l'abbé Barthélemy, vous faites dire par le philosophe à ses convives : « Dion est aujourd'hui victime de la tyrannie, je crains qu'il ne le soit un jour de la liberté », je relis Platon pour y trouver ces mots et je les cherche en vain. Vous m'avez donné une phrase moderne pour une anecdote grecque » (Villemain, *Tableau de la littérature au* XVIII[e] *siècle*, III, p. 288).

1. Le texte grec porte μεγιστᾶνες, mot qu'on ne s'attendait guère à voir employé ici.

2. Cf. Cicéron, *De Oratore*, III, 34. Nous voyons Dion, de son côté, faire avec une somptueuse munificence les frais d'une chorégie dont Platon avait été chargé.

3. C'est ce que donne à entendre l'auteur de la septième lettre (333 D) : Διαμαχόμενος τοῖς διαβάλλουσιν ἡττήθην.

4. Voir Plutarque, *Dion*, 20 : Aristide p. 304 (éd. Dindorf); Maxime de Tyr, XXI, 9; Philostrate, *Vies des sophistes*, VII, 1 : Tzetzès, *Chil.*, X, 996.

du tyran : « A Dieu ne plaise qu'il y ait une telle disette de sujets à l'Académie, qu'on en vienne à faire mention de toi ! » ajoute : « Tel fut, dit-on, le renvoi de Platon, bien que son témoignage ne soit pas entièrement conforme ». Eût-il parlé de la sorte de la plus importante des lettres platoniciennes s'il eût cru d'une foi inébranlable à leur authenticité ?

Tout espoir de réconciliation ayant disparu, Dion se prépara à rentrer à Syracuse les armes à la main. Je garderais le silence sur cette expédition, si elle n'eût pas rencontré à l'Académie un appui moral et matériel, preuve de la répulsion constamment inspirée à Platon et à ses disciples par la tyrannie [1]. Salués d'abord par l'enthousiasme général [2], les libérateurs de Syracuse, pour asseoir leur autorité sur une populace corrompue et toujours avide de révolutions, cédèrent à la tentation de recourir à leur tour à la force. Dion paya de sa vie en 353 de regrettables abus de pouvoir et pendant que Platon s'éteignait à Athènes, Denys le Jeune redevenu maître du trône poursuivait le cours de ses violences et de ses exactions. Heureusement où l'éloquence d'un philosophe avait tristement échoué, l'intègre fermeté d'un homme d'action trouva le succès [3].

1. On lit, il est vrai, chez Athénée, qui s'est fait l'écho complaisant des accusations méritées ou calomnieuses dirigées contre Platon : Ὥσπερ καὶ οἱ πολλοὶ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ τυραννικοί τινες καὶ διάβολοι γενόμενοι (XI, 118). — L'enthousiasme de Plutarque est à son tour suspect d'exagération lorsqu'il lui fait écrire : « Dion, après avoir entendu Platon, Brutus après avoir lu ses écrits sont sortis tous deux de la même palestre pour de grands combats. » (*Dion*, 1).

2. Dans son *Discours contre la loi de Leptine* (§ 162), Démosthène cite comme un des coups de théâtre de la fortune Denys, maitre naguère de tant de trirèmes, de tant de cités, de tant de mercenaires et chassé du pouvoir par Dion qui n'avait pour lui qu'une barque et une poignée de soldats.

3. C'est au vertueux Timoléon qu'il était réservé de rendre à Syracuse son premier éclat et son ancienne prospérité. On sait comment, après avoir refoulé les Carthaginois et purgé l'île de ses tyrans, il descendit du pouvoir avec la même dignité qu'il en avait été revêtu. Rousseau ne pardonne pas à Platon de s'être laissé ravir cet honneur ; mais il y a, entre la théorie et la pratique, entre les principes et les faits, un tel écart que rarement on peut se féliciter de voir un philosophe prendre en main les rênes d'un Etat, surtout d'un Etat en proie à des troubles et à des révolutions. Un conquérant qui se connaissait en hommes l'a dit : « Pour qu'il y eût un vra peuple libre, il faudrait que les gouvernés fussent des sages et les gouvernants des dieux. »

On comprend sans peine le dégoût que dut laisser dans l'âme de Platon l'avortement définitif d'une entreprise à laquelle en dépit de tous les mécomptes une sorte d'amour-propre l'avait dès le premier jour invinciblement attaché [1] : mais si les enseignements du philosophe furent perdus pour la Sicile, lui-même mit à profit les leçons de l'expérience, leçons si chèrement achetées. Non seulement il a pu à Syracuse étudier sur le vif ce qu'il a exposé dans des pages magistrales, je veux dire les phases traversées par les mauvais gouvernements dans leur décadence progressive, non seulement l'observation lui a révélé les causes secrètes qui du sein d'une démocratie sans règle et sans frein font germer la tyrannie, comme le fruit sort naturellement de la fleur [2], mais il a compris en outre que pour traduire dans la réalité ses conceptions politiques il faut des hommes qui n'aient rien de commun avec ceux de son temps, il a compris que, pour arriver à une réforme pratique et durable, il est de toute nécessité de recourir non seulement aux exhortations des sages ou aux démonstrations d'une théorie savante, mais encore et surtout aux prescriptions et aux sévérités d'une législation accommodée aux choses et aux circonstances. De là ce traité des *Lois*, l'œuvre unique de ses dernières années [3], désaveu implicite ou tout au moins habile correctif des exagérations de la *République*, testament à la fois philosophique et social dans lequel Platon, sur plus d'un point, nous a légué ce que, à l'exemple de saint Augustin, j'appellerai volontiers ses « rétractations ».

1. L'auteur de la septième lettre a donc raison de nous le montrer (350 D) μεμισηκὼς τὴν περὶ Σικελίαν πλάνην και ἀτυχίαν, et rien n'est plus vraisemblable que la réponse faite, dit-on, par Platon aux Cyrénéens venus pour lui demander des lois : « Vous êtes trop opulents pour cela » (Plutarque, *ad princ. inerud.*, 1).

2. Voir le IX[e] livre de la *République*.

3. On sait que le *Critias*, complément du *Timée* et de la *République*, est demeuré inachevé. Cette interruption ne se rapporterait-elle pas à l'un des derniers voyages de Platon à Syracuse, et la disposition d'esprit du philosophe à son retour ne suffit-elle pas pour expliquer l'abandon où il laissa ces jeux de son imagination ?

CHAPITRE V

PLATON A L'ACADÉMIE

1. L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE AU VI[e] ET AU V[e] SIÈCLE

De nos jours, à quoi aspire tout philosophe de quelque renom ? A occuper une chaire, à fonder ou à continuer une école, à donner du retentissement à ses doctrines, à multiplier les héritiers et les continuateurs de sa pensée : il en est bien peu qui, tout entiers aux austères jouissances de la méditation, préfèrent s'approprier la fière devise de Descartes : *Qui bene latuit, bene vixit.*

En était-il de même des premiers philosophes grecs ? Si Thalès, Anaximène ou Anaximandre ont eu des disciples, disciples plus ou moins infidèles, puisque chacun, tout en obéissant à certaines tendances générales, se fit comme un point d'honneur d'attacher son nom à une solution nouvelle du problème du monde, on ne peut pas dire qu'ils aient été chefs d'école : en parlant d'eux les anciens évitent de se servir de ce terme, et si quelques modernes emploient l'expression d'« école ionienne», elle ne saurait s'entendre que d'une certaine communauté de vues philosophiques, et comme on l'a dit ingénieusement, de « sympathies métaphysiques [1] ».

1. Chez ces libres-penseurs ioniens du VI[e] siècle, écrit M. Soury, nul esprit

Ce n'est pas que dès ces temps reculés des exemples analogues fissent défaut. Il existait des écoles poétiques telles que les Homérides de Chio dont Wolf a tiré un parti si inattendu pour la démonstration de sa thèse, et des familles sacerdotales au sein desquelles se transmettait religieusement la connaissance des rites traditionnels de tel ou tel culte. L'art chez les Dédalides, la médecine chez les Asclépiades étaient pareillement héréditaires.

Au contraire, ces philosophes, ces sages du VIIe et du VIe siècle vivent tantôt dans une demi-retraite, tantôt et plus souvent distingués et honorés au milieu de la foule, mais sans contact immédiat avec elle. Leur réputation, s'ils en ont une, leur vient des services qu'ils ont rendus à leur patrie, plutôt que des progrès qu'ils ont réalisés dans la science. Aussi leurs théories ne se répandent guère en dehors d'un cercle assez restreint : chacun, comme on l'a dit, abondait dans son propre sens, insouciant de la logique ou de l'enseignement du voisin.

Ce qui attire plus sérieusement l'attention, ce sont les efforts tentés par l'association pythagoricienne définie par M. Chai-

---

de propagande ni de prosélytisme. Comparés aux philosophes athéniens du Ve et du IVe siècle, si militants, ils présentent presque la même opposition que les penseurs anglais du XVIIe siècle et les philosophes français du XVIIIe. Platon et Aristote donnent encore à σχολή son sens primitif, celui de « loisir. » (Même *Lois*, VII, 820 C, on ne saurait l'entendre autrement). Les écrivains de l'ère gréco-romaine sont les premiers à se servir de ce mot pour désigner des disciples réunis autour d'un maître avec l'intention arrêtée de propager son enseignement. Plutarque notamment en fait un fréquent emploi. Cicéron préfère les mots latins *familia, disciplina*, ou les périphrases telles que *qui a Zenone profecti sunt* : néanmoins le mot *schola* se rencontre sous sa plume, ce qui semble bien indiquer que de son temps déjà σχολή était usité en grec avec cette acception nouvelle.

Il faut reconnaître d'ailleurs que même dans nos langues modernes le mot d'*école* est loin d'avoir un sens nettement défini. Ainsi Lessing ne voulait l'entendre en matière d'esthétique que dans sa signification la plus restreinte, de telle sorte que l'emploi devrait en être proscrit dans l'histoire avant le temps où la tradition se forme et par conséquent où l'art a acquis une certaine perfection. Quatremère de Quincy (*Le Jupiter Olympien*, p. 177) a pris vivement à partie cette thèse de Lessing : « Il doit suffire, écrit-il, qu'un artiste ait influé sur le goût de son siècle par l'ascendant de son talent pour qu'on puisse l'appeler chef d'école. »

gnet, ainsi qu'on l'a vu plus haut « à la fois société politique comme le seraient les Jacobins, couvent de moines aspirant à la perfection religieuse et morale, académie de musique, académie des sciences, enfin école de philosophie. » Bornons-nous ici à faire observer que, visant à l'origine à établir un système particulier de gouvernement, cette association avait enrôlé des partisans, recruté des adeptes plutôt que groupé des disciples. Plus tard les Pythagoriciens dispersés se reconnurent sans doute à certains principes philosophiques qu'ils professaient en commun : mais aux yeux de la foule, leur signe de ralliement continua à être plutôt extérieur : je veux parler d'une certaine sévérité au moins apparente dans leur allure et leur genre de vie.

Tout autre était l'enseignement des Éléates : ce panthéisme abstrait qui rompait en visière au bon sens populaire, paraît s'être transmis exclusivement de main en main pendant deux ou trois générations. Si l'usage a prévalu de parler de l'école éléatique, c'est uniquement parce qu'on possédait ainsi une façon commode de désigner le groupe philosophique dont Xénophane fut le fondateur, Zénon et Mélissus les derniers représentants.

Quant à Héraclite, il lui était arrivé, suivant la tradition, le même mécompte qu'à Hégel : personne ne l'avait compris. Désespéré de cet isolement intellectuel, il alla, dit-on, confier ses mystérieux écrits au temple d'Ephèse où Euripide, admis à les lire, eut la bonne fortune d'en graver certains passages dans sa mémoire. Mais cette histoire de Tatius a tout l'air d'un conte, car dans le *Théétète* il est parlé expressément des « Héraclitéens » de l'Ionie.

Au temps même de la naissance de Platon, Empédocle, Démocrite et Anaxagore avaient-ils une école ? Non, si l'on entend par là un auditoire permanent où le maître enseigne sur un plan suivi une doctrine que le disciple accepte plus qu'il ne la contrôle et ne la discute.

Les sophistes, contemporains de ces philosophes, n'ont pas eu de plus constante préoccupation que de s'entourer partout

où ils séjournent d'un nombre croissant d'élèves ; en donnant des leçons de morale, de rhétorique ou de pédagogie à une aristocratie passionnée pour la science, quelques-uns d'entre eux ont amassé une immense fortune : mais nous croirions profaner le terme d'école en l'appliquant à un enseignement sans principes, partant sans base solide, livré à toutes les fluctuations de la mode et de l'opinion.

Enfin, autour de Socrate lui-même, le maître de Platon, je vois un cercle d'auditeurs et d'amis plutôt qu'une école : car on ne saurait appeler de ce nom cette réunion d'hommes de tout âge, de toute position sociale, attirés et retenus par la nouveauté de sa méthode et l'originalité piquante de sa parole. Comment un Athénien bien né n'aurait-il pas recherché ces entretiens où le plaisant et le sérieux se mêlaient avec un enjouement parfait ? La discussion était peut-être un peu subtile, un peu compliquée pour notre goût moderne ; mais aux yeux des Grecs,de tels défauts étaient presque des qualités. Socrate se montrait le plus facile et le plus infatigable des causeurs : son enseignement avait le charme de la conversation parce qu'il en conservait non seulement les images et les expressions, mais encore le laisser-aller et les heureuses saillies.

Néanmoins il ne plaisait pas à tous. Dans une discussion il y a nécessairement un vaincu ; or pour l'interlocuteur de Socrate, l'humiliation de la défaite se mesurait à la publicité du combat. C'est ainsi que le sage d'Athènes avait des ennemis jaloux, sans cesse prêts à épier ses pas, à surveiller ses démarches, à travestir ses doctrines et ses intentions. Il semble dès lors que pour jouir librement des sympathies de ses amis, il ait dû chercher loin du bruit de l'Agora une retraite plus ou moins inviolable, capable d'offrir à sa parole un asile sûr et tranquille. A-t-il succombé à cette tentation ? L'a-t-il éprouvée même ? J'en doute, ou plutôt l'histoire nous apprend nettement le contraire. C'eût été à ses yeux une abdication.

Quelle était, en effet, sa mission ? Corriger les erreurs et les préjugés de la foule, railler les prétentions orgueilleuses des sophistes, amener les hommes à se connaître, et par là les

guérir de leur présomptueuse ignorance et de leur inexorable vanité. La réforme qu'il méditait visait avant tout les mœurs et les croyances. Socrate était une sorte d'apôtre populaire, et selon l'expression tout à la fois exacte et originale de Grote, « un missionnaire religieux faisant œuvre de philosophie. »

Aussi le voit-on passer ses journées dans les rues et carrefours d'Athènes, sous les portiques, partout où s'assemble la foule, partout où se nouent les gais entretiens. Ouvrez les *Mémorables* de Xénophon : Socrate converse avec le matelot, avec le potier, avec l'artiste, et parle à chacun le langage qui convient à son état. Quel enseignement suivi, méthodique, attendre de ces dialogues sans cesse repris et interrompus, de ces réunions qui se tenaient un peu au hasard, enfin d'un philosophe dont le dicton favori était : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ? »

La plupart de ses disciples, je parle de ceux qui se bornèrent à continuer son œuvre, marchèrent sur ses traces et Thémistius [1] loue les anciens socratiques d'avoir mis à profit pour l'instruction du peuple les fêtes et les solennités dont la Grèce se montrait si prodigue.

Ainsi nous touchons à la fin du ve siècle sans avoir vu se constituer ni à Athènes, ni dans aucune autre partie du monde hellénique un groupe de disciples participant à un enseignement commun et rapprochés par d'égales obligations envers l'homme de génie qui leur découvre les secrets de la nature, en même temps qu'il leur réserve par un droit de préférence le trésor de ses méditations.

Avec Platon la science entre dans des voies nouvelles qui répondaient au tempérament particulier du grand philosophe ou qui lui étaient inspirées, peut-être imposées par les circonstances. L'Académie, qu'il ait prévu ou non cet honneur, fut le type et le premier modèle de ces réunions philosophiques destinées à survivre pendant des siècles à leur fondateur et qui dès

1. *Orat.*, XVIII, 342 A.

lors à toutes les époques ont servi à un si haut degré à exciter tout à la fois et à guider la spéculation intellectuelle.

2. LE DESSEIN DE PLATON

Entre les œuvres d'un homme et son tempérament psychologique il y un rapport étroit qui oblige à examiner de près celui-ci, quand on veut se rendre un compte exact de celles-là. Or la nature de Platon, son génie, son éloquence élevée et communicative, tout le prédestinait à devenir un chef d'école. Il avait visiblement la passion non pas seulement de savoir et d'écrire, mais encore d'enseigner. Ses deux plus grands ouvrages attestent l'importance exceptionnelle qu'il attachait à l'éducation. Il était impossible qu'il se désintéressât d'une mission dont il comprenait la noblesse et où lui était promis le succès.

Mais quelle forme allait revêtir son enseignement ?

Platon, tout nous le prouve, appartenait à ce que j'oserais appeler « l'aristocratie intellectuelle, » aristocratie nécessaire à toute société pour y maintenir un élément constant de dignité et de grandeur. Il pouvait s'approprier en toute vérité ce mot de Cicéron, ami de Pompée, avant de se faire le panégyriste de César : « *Mihi nihil unquam populare placuit.* » Socrate, sans fortune, sans prestige extérieur, conversait avec les plus humbles dans un langage à l'allure parfois triviale, mettant toute son ambition à être entendu et compris de la foule. Au contraire, l'antiquité se représente volontiers Platon et ses disciples sous les traits de gens élégants et raffinés, peu disposés évidemment à se contenter pour toute chaire de la pierre du carrefour ou de l'échoppe d'un artisan. S'il y avait eu, comme à Paris, une Sorbonne à Athènes, je suis assuré que Platon eût concouru pour y occuper une chaire: mais la capitale de la Grèce au temps de sa plus brillante splendeur, n'avait encore aucun enseignement officiel: l'initiative privée suppléait largement à cette lacune, et dans l'Athènes d'Antiphon et d'Isocrate, de

Prodicus et de Gorgias, ce ne sont pas les maîtres qui faisaient défaut aux élèves studieux.

J'ajoute que la doctrine de Platon n'est pas de celles qui s'accommodent aisément des hasards et des surprises de l'improvisation [1] : elle avait trop d'ampleur d'une part, et de l'autre trop d'élévation. Jusqu'alors les esprits même les plus éminents s'étaient pour ainsi dire renfermés dans un canton spécial de la science : tel se consacrait tout entier à l'esthétique, tel autre à la politique, celui-ci avait approfondi la métaphysique et celui-là la morale. Le premier à Athènes Platon apportait ou du moins se flattait d'apporter une philosophie, dont toutes les parties en harmonie les unes avec les autres s'éclairaient et se fortifiaient mutuellement [2]. Un enseignement régulier était seul capable de coordonner entre eux tant de graves problèmes, et d'en faire ressortir l'étroit enchaînement. Et à côté de ces amples proportions, quel élan vers l'idéal ! quelle ascension constante vers les plus hauts sommets de la pensée ! quel dédain du terre-à-terre de l'expérience quotidienne ! quand nous lisons les pages les plus célèbres de la *République* et du *Banquet*, que nous sommes loin de la familiarité de ces entretiens socratiques dont Xénophon nous a transmis le fidèle écho ! La foule n'était pas capable de saisir des déductions à la fois si élevées et si profondes, et de suivre pas à pas le philosophe dans ses spéculations austères, écho du monde invisible : un tel enseignement ne convenait qu'à des disciples choisis et préparés par une véritable initiation.

1. Après avoir exposé avec beaucoup de finesse les multiples raisons qui expliquent pourquoi Socrate, passé maître dans l'art de provoquer un entretien, n'a jamais pris la plume, E. Zeller ajoute : « Eine Gesprächsführung wie die sokratische in der auch der Leiter des Gesprächs doch immer in höherem oder geringerem Grade von der Fähigkeit und dem Gedankengange der Mitunterredner abhängig ist, konnte dem Plato nicht genügen. » (*Hermes*, XI, p. 87).

2. Cf. Danzel, *Plato philosophiæ in disciplinæ formam redactæ parens et auctor*, Leipzig, 1845. Le croirait-on? C'est là ce que la nouvelle Académie goûtait le moins dans le philosophe dont elle se portait l'héritière. Les *Académiques* de Cicéron (I, 17) expriment le regret que la doctrine de Platon, bien différente en cela de celle de Socrate, soit devenue « ars quædam philosophiæ et rerum ordo et descriptio disciplinæ. »

Enfin l'on peut remarquer que Socrate, fier de n'avoir jamais franchi les murs d'Athènes, sinon comme soldat, et assez insouciant de la renommée pour n'avoir lui-même rien laissé par écrit, ne s'adressait et ne prétendait s'adresser qu'aux Athéniens du ve siècle, ses compatriotes et ses contemporains. Platon sans doute n'a répété dans aucun de ses dialogues le mot fameux que Thucydide inscrivait en tête de son histoire [1]: néanmoins il est impossible qu'il n'ait pas eu conscience de la grandeur du système auquel devait rester attaché son nom, et il eût été coupable de se reposer sur la fortune du soin de le répandre et de le perpétuer. Heureusement pour lui, le philosophe chez Platon était doublé d'un écrivain incomparable, et tant que la langue grecque et les discussions philosophiques seront en honneur, des livres tels que le *Phédon* et le *Gorgias* sont assurés de trouver des lecteurs. Mais écoutez l'auteur du *Phèdre ;* il vous dira qu'un texte écrit n'offre qu'un squelette de la pensée : que dans l'impuissance où il est de se défendre contre les attaques ou de se protéger contre les méprises, il ne peut que servir de délassement ou aider la mémoire : seule la parole se prête à toutes les circonstances et sait se proportionner aux choses dont elle parle, comme à l'auditoire qui l'écoute : d'ailleurs elle a sur les intelligences un tout autre ascendant que le livre [2]: n'est-elle pas par excellence le foyer des fortes convictions, la source des durables enthousiasmes ?

Et maintenant est-il possible que l'homme qui pense de la sorte et à qui par surcroît le Ciel a départi les dons les plus précieux de l'orateur ne mette pas au service de sa doctrine sa vive et séduisante éloquence ? Les foules ne l'applaudiront pas dans les brillantes assemblées du Pnyx : sa parole n'en

1. Κτῆμα εἰς ἀεί.
2. Exacte partout, cette réflexion s'applique particulièrement aux anciens Grecs. L'amour, on pourrait presque dire le culte pieux de la parole vivante, est un des traits les plus saillants qui les distinguent des peuples orientaux, chez lesquels on constate au contraire un respect particulier pour le livre écrit. A Athènes on courait aux leçons des sophistes que l'on payait fort cher, alors qu'il était aisé de se procurer leurs manuels ou τέχναι.

sera que plus avidement savourée par quelques esprits d'élite dans la calme enceinte d'une école.

On a dit que Platon a été encouragé dans son dessein par la pensée de lutter avec plus d'efficacité contre l'influence délétère des sophistes. Sans doute les plus fameux d'entre ces étranges professeurs de sagesse, Protagoras, Prodicus, Gorgias, avaient déjà disparu de la scène : mais leur prestige leur avait survécu. Fallait-il laisser les disciples obscurs de ces maîtres si vantés continuer sans opposition leur enseignement corrupteur ? Platon avait la vérité à défendre, la mémoire de Socrate à venger : pour s'acquitter de cette double tâche, ce n'était pas trop à ses yeux d'une protestation solennelle et permanente.

Après ce que nous venons de dire, la fondation de l'Académie n'a rien qui surprenne : et l'on cherche en vain pourquoi certains auteurs ont supposé qu'elle fut le résultat d'un dépit secret, de je ne sais quelle misanthropie envahissant l'âme de Platon enfin désenchanté de ses rêves de régénération sociale. Sans doute le philosophe né à l'heure même de la plus grande splendeur d'Athènes avait promptement discerné les premiers symptômes de la décadence publique : les troubles qui signalèrent les dernières années de la guerre du Péloponnèse, la prise et l'humiliation de sa patrie, l'inique condamnation de Socrate achevèrent de lui ouvrir les yeux et de le convaincre qu'il travaillerait plus efficacement au bien général en formant par l'étude et la méditation une génération d'hommes d'État et d'orateurs, qu'en briguant lui-même les suffrages d'une foule inconstante et aveugle. Le rôle d'un Lycurgue et d'un Solon n'avait rien qui pût le tenter.

Mais, dira-t-on, d'où vient donc qu'à la fleur de l'âge nous retrouvions Platon auprès des deux Denys à Syracuse et comment le même philosophe qui, fatigué des agitations de sa ville natale, devait un jour exprimer si éloquemment dans le *Théétète* l'indifférence du sage pour toutes les questions qui passionnent le vulgaire en vint-il au point de rechercher l'amitié d'un tyran et une influence à sa cour ? A ce problème, nous avons plus haut cherché plutôt que réussi à donner une réponse.

Voilà donc, vers 387, Platon, longtemps disciple de Socrate, dont le trépas lui avait causé autant d'enthousiasme pour la vertu du sage que d'indignation contre l'iniquité de ses juges, Platon familiarisé avec toutes les doctrines, initié par ses voyages, comme le héros de l'*Odyssée*, aux mœurs et aux civilisations les plus diverses, résumant en lui tout le passé littéraire de la Grèce, ayant tout lu, sophistes et orateurs, poètes et philosophes, prêt à jeter dans sa parole cette ampleur, ce brillant, ce savoir aimable, et pour tout dire d'un mot, cette éloquence qui séduit sous sa plume : le voici qui va inaugurer son enseignement à Athènes, et du même coup assurer à sa patrie pour de longs siècles l'honneur d'être la capitale du monde philosophique. Auparavant on avait vu la philosophie, de même que la poésie avant Eschyle, émigrer de rivage en rivage, de cité en cité : après Socrate et bien plus sûrement que Socrate lui-même, Platon va fixer ses destinées en lui créant un lieu de refuge, un centre et un foyer [1]. L'invasion, puis la conquête étrangère ravira à la Grèce sa gloire et son indépendance : Rhodes, Antioche, d'autres villes encore disputeront à Athènes le privilège de former des orateurs : dans les voies de l'érudition et de la science, Pergame et Alexandrie acquerront une renommée supérieure. Jusqu'au dernier souffle du monde païen, Athènes gardera ses écoles philosophiques et demeurera ainsi le trait d'union intellectuel entre Rome et l'Orient.

Et maintenant imitons un Grec du IVe siècle, attiré par la réputation extraordinaire de l'école nouvelle, et à peine débarqué à Athènes se rendant droit à l'Académie.

3. L'EMPLACEMENT DE L'ACADÉMIE

L'emplacement choisi par Platon répondait admirablement

1. Rien, pas même les plus brillants pastiches de Cicéron, ne justifie ce vers de Claudien :

In Latium spretis Academia migrat Athenis.

aux desseins du grand philosophe. On sait avec quel soin jaloux les Grecs se préoccupaient de l'éducation physique et du développement de la vigueur corporelle : la seule ville d'Athènes possédait, et depuis longtemps [1], trois gymnases au moins destinés aux exercices variés de la la jeunesse : l'Académie, le Lycée, le Cynosarge. Qu'on se figure des constructions assez étendues, élevées avec un certain luxe : salles couvertes, édicules, portiques et colonnades où se poursuivaient les doctes entretiens, stades pour les divers jeux gymnastiques, promenades ombragées avec des espaces découverts disposés de distance en distance, rien n'avait été négligé de ce qui pouvait servir ou plaire. C'étaient autant de lieux de rendez-vous pour les gens de loisir, autant d'auditoires à la libre disposition des maîtres de tout genre capables d'avoir l'oreille de la jeunesse. L'Athénien, ne l'oublions pas, connaissait peu les douceurs du foyer : sa vie se passait en plein air, au Pnyx à débattre les intérêts de la république, sur l'agora à être à l'affût des nouvelles, sous les portiques à commenter la chronique de la veille ou les prévisions du lendemain.

A la fin du Ve siècle, le voyageur qui sortait d'Athènes par la porte Dipyle [2] s'engageait sur la route d'Eleusis, sans contredit la plus fréquentée de l'Attique, car d'un côté elle conduisait dans le Péloponnèse, de l'autre dans la partie occidentale de la Béotie. On cheminait à travers le Céramique extérieur, entre des temples et des tombeaux, l'usage ayant prévalu d'y ensevelir des citoyens de distinction [3]. C'est qu'en effet dans les sociétés antiques les morts, ceux du moins qui laissaient après

1. « Sæculis multis ante gymnasia inventa sunt, quam in his philosophi garrire cœperunt. » (Crassus dans le *De oratore*, II, 5).

2. On lit dans Tite-Live (XXXI, 24) : « Porta ea velut in ore urbis posita, major aliquanto patentiorque quam ceteræ est et intra eam extraque latæ sunt viæ, et extra limes mille ferme passus longus in Academiæ gymnasium ferens. » — L'emplacement ancien de cette porte est universellement fixé à 150 mètres environ de l'église actuelle d'Hagia Trias.

3. Aristophane, *Oiseaux*, v. 393 :

Ὁ Κεραμεικὸς δέξεται νώ,
δημοσίᾳ γὰρ ἵνα ταφῶμεν.

eux quelque trace glorieuse, tenaient une grande place parmi les vivants. Pour être écartés le plus souvent de l'enceinte des villes, les tombeaux du moins n'étaient pas relégués dans des lieux déserts et presque oubliés. Le long du Céramique à Athènes ou de la Voie Appienne à Rome la vue de ces monuments, plus sûrement encore que celle des statues prodiguées aujourd'hui de toutes parts sur nos places, devait exciter dans l'âme de de la jeunesse de patriotiques ambitions [1].

A six ou huit stades de la porte Dipyle (1100 à 1500 mètres) non loin du monticule de Colone, chanté par Sophocle et fameux par le bois sacré des Euménides, s'étendait une plaine d'où l'on apercevait au premier plan la cité avec ses monuments, plus loin le golfe qui s'arrondit entre le Pirée et le cap Colias, et au milieu duquel Egine et Salamine sortent gracieusement du sein des eaux : enfin comme fond de tableau, très au loin vers le sud, émergent dans la lumineuse atmosphère de l'Attique les montagnes du Péloponnèse et le large sommet en plate forme de l'Acrocorinthe.

Cette plaine, c'était l'Académie. D'où lui venait ce nom ?

Selon les uns, de son dernier possesseur, riche citoyen qui l'avait léguée à la cité à condition d'y établir un gymnase : selon d'autres, et ils citent à ce propos un vers d'Eupolis dans les *Soldats en révolte* [2], du héros auquel elle était consacrée. M. Burnouf fait remarquer quelque part qu'il est arrivé à la Grèce ancienne de forger ainsi des héros jusque dans les siècles historiques. Ainsi, dit ce savant, pour la fête des Céramiques les

1. « On élevait ainsi la jeunesse en la présence des ancêtres dont les monuments promettaient, comme tous ceux que la Grèce en son meilleur temps consacrait aux morts, le bonheur dans l'immortalité... Ce qu'on appelait les Jardins à Athènes, c'était une région couverte d'oliviers, de lauriers, d'orangers, de myrtes et toute embaumée de fleurs, arrosée qu'elle était par les eaux intarissables du Céphise : et cette région n'était autre que celle qu'occupait le Céramique. Les tombes y étaient semées sous des ombrages qui devaient figurer aux imaginations les jardins enchantés de l'Elysée. » (M. Ravaisson)

2. Diogène Laërce, III, 7 : Ἐν εὐσκίοις δρόμοισιν Ἀκαδήμου θεοῦ. — On lit dans les *Anecdota græca* de Bachmann (I, 52) : Ἐκλήθη δὲ (τὸ γυμνάσιον) ἀπὸ τοῦ καθιερώσαντος αὐτὸ Ἀκαδήμου.

Athéniens inventèrent un héros Céramos, comme si pour festoyer dans le jardin des Tuileries, les Parisiens avaient besoin d'une sainte Tuile [1].

Hipparque, fils de Pisistrate avait entouré à grands frais l'Académie d'un rempart. Au rapport de Plutarque [2], Cimon le vainqueur de l'Eurymédon, habile à soutenir sa popularité par d'intelligentes largesses, fut le premier qui transforma l'Académie, emplacement jusque-là sec et aride, en un bois arrosé de fontaines, orné d'allées nombreuses, rafraîchi pendant les ardeurs de l'été par des eaux courantes. Il n'en fallait pas tant pour en faire le rendez-vous préféré de la génération qui succède aux combattants de Marathon et de Salamine.

Les *Nuées* d'Aristophane nous en apportent une preuve inattendue. Dans ce mémorable plaidoyer où le grand comique athénien met aux prises le Juste et l'Injuste se disputant l'éducation de Phidippide, quel langage tient le premier au fils de Strepsiade : « Si tu veux imiter tes pères, race vaillante, au lieu de te corrompre dans les bains publics et de perdre ton temps en disputes stériles, tu iras te promener à l'Académie sous l'ombrage des oliviers sacrés, la tête ceinte de joncs en fleur, avec un sage ami de ton âge; au sein d'un heureux loisir tu respireras le parfum des ifs et des pousses nouvelles du peuplier, goûtant les douceurs du printemps, alors que le platane et l'ormeau confondent leurs murmures [3]. » La peinture est séduisante : fût-elle même un peu flattée. quel cadre charmant pour des discussions philosophiques ou même pour de simples rêveries ! A coup sûr, en composant ces vers, Aristophane était

1. Un oracle de la Pythie de Delphes mentionne trois Ménades recrutées à Thèbes par les envoyés de Magnésie. L'une fut enterrée au Koskobounos : il est bien possible, fait remarquer à ce propos M. S. Reinach, que ce nom, dont l'étymologie était obscure, ait fait imaginer la Ménade Kosko, de même qu'au dire des Athéniens (Pausanias, I, 25) Musaios était enseveli dans la colline du Musée.

2. *Cimon*, 13 : Τὴν δ' Ἀκαδημίαν ἐξ ἀνύδρου καὶ αὐχμηρᾶς κατάῤῥυτον ἀποδείξας ἄλσος, ἠσκημένον ὑπ' αὐτοῦ δρόμοις καθαροῖς καὶ συσκίοις περιπάτοις. Ailleurs (*Sylla*, 12) Plutarque appelle l'Académie δενδροφορωτάτη προαστείων, et Diogène Laërce (III, 7), προάστειον ἀλσῶδες.

3. *Nuées*, v. 1002.

loin de prévoir que moins d'un demi-siècle plus tard on accourrait dans cette même Académie pourquoi ? pour y entendre le disciple par excellence de ce Socrate dont il faisait alors le procès avec un si étrange acharnement.

Pendant la guerre du Péloponnèse, chaque fois que la fortune des armes amena les Lacédémoniens sous les murs d'Athènes, l'Académie fut exposée à de tristes ravages : mais il semble qu'une crainte superstitieuse ait empêché les ennemis de toucher aux oliviers de Minerve [1]. D'ailleurs pendant les longues années de paix qui suivirent le rétablissement de la démocratie sous Thrasybule, l'Académie dut retrouver toute sa beauté d'autrefois. Un fait rapporté par Xénophon [2] nous atteste qu'en 369, c'est-à-dire à l'apogée de la gloire de Platon, l'Académie avait conservé sa destination première de jardin public. Iphicrate, prêt à marcher au secours des Spartiates, donne à ses hoplites l'ordre de s'y réunir et d'y prendre leur repas du soir.

Trois siècles plus tard, — la guerre a des nécessités cruelles,— les splendides ombrages de l'Académie et du Lycée tombèrent sous la hache du soldat romain pendant le siège de la ville par Sylla [3]. Cependant les vainqueurs de la Grèce ne dédaignaient pas à l'occasion de témoigner de la bienveillance à cette terre, mère de tous les arts; ne pouvant lui rendre sa gloire ancienne, ils l'embellissaient de monuments nouveaux. En voici un assez curieux exemple emprunté à une lettre de Cicéron à Atticus : « J'ai encore une chose à vous proposer, lui écrit-il en terminant. J'apprends qu'Appius fait bâtir un portique à Eleusis : pourra-t-on trouver mauvais que j'en fasse

1. C'est du moins ce qu'atteste le scoliaste de l'*Œdipe à Colone*. Plutarque (*Thésée*, 32) invoque à ce propos une raison bien différente tirée de la fable. Académus, dit-il, avait révélé aux Lacédémoniens où était cachée Hélène, ravie par Thésée.

2. *Helléniques*, VI, 5, 49.

3. Dans la phrase où Tite-Live parle de la dévastation des environs d'Athènes pendant que Philippe en faisait le siège, l'Académie n'est pas expressément nommée : « Sed et Cynosarges et Lyceum et quicquid sancti amœnique circa urbem erat incensum est. »

élever un à l'Académie ? Point de scrupule là-dessus, me direz-vous : eh bien ! mandez-le moi par écrit. J'ai pour Athènes des sympathies dont je veux laisser des marques publiques [1]. »

On connaît par cœur le beau passage par lequel s'ouvre le Ve livre du traité *de Finibus*, et le charme avec lequel Cicéron analyse l'impression éprouvée en face des lieux jadis illustrés par la présence de quelque grand homme. Il s'agit précisément des souvenirs ineffaçables laissés par Platon sur le théâtre de sa carrière philosophique. Remarquons ici que l'orateur romain a soin de se rendre avec ses amis à l'Académie au moment où ces vastes parcs sont à peu près solitaires [2] : preuve qu'à d'autres heures du jour la foule continuait à s'y porter avec empressement [3]. De même une des choses qu'Horace se rappelle avec le plus de bonheur en pensant à son séjour à Athènes, c'est le temps où il philosophait négligemment à l'Académie :

Atque inter sylvas Academi quærere verum [4].

Pausanias, dans son *Voyage historique* [5], nous a laissé une courte mais intéressante description de l'Académie, telle sans

1. *Ad Atticum*, VI, 1. Dans le poème qu'il écrivit sur son consulat, Cicéron avait dit en parlant des deux lumières de la sagesse grecque :

Inque Academia umbrifera nitidoque Lyceo
Fuderunt claras fecundi pectoris artes (*de Divin.*, I, 13).

2. « Maxime quod is locus ab omni turba id temporis vacuus esset... solitudo erat ea quam volueramus. »

3. Un des correspondants de Cicéron, Sulpicius, parlant des funérailles de Marcellus, son collègue, qu'il avait fait enterrer à Athènes, rend un éclatant hommage à la célébrité de l'Académie. Voici ses propres paroles : « In nobilissimo orbis terrarum gymnasio Academia locum delegimus ibique eum combussimus » (*Ad Fam.*, IV, 12).

4. *Epitres*, II, 2, 45.

5. I, 30. Strabon (IX, 1, 17) et Plutarque (*de exilio*, 10) attestent également la beauté des monuments de l'Académie, décorés, dit le savant géographe, de la main des premiers artistes, θαυμαστὰ ἔχοντα τεχνιτῶν ἔργα. Nous savons par le scoliaste de l'*Œdipe à Colone* (v. 56) que Prométhée avait un autel dans ce gymnase où son image était associée à celle de Vulcain (Cf. *Corp. inscr. gr.* 527).

doute qu'elle s'offrit à ses yeux à la fin du IIe siècle de notre ère. A l'entrée, un autel était consacré à Eros [1] : d'autres à l'intérieur aux Muses, à Minerve, à Mercure et à Hercule, divinités dont le culte simultané n'a rien qui surprenne dans un lieu destiné à exercer aussi bien l'adresse et la force du corps que les plus nobles facultés de l'esprit. Au temps de Synésius, au dernier crépuscule du paganisme, c'était encore un sujet de fierté pour les amis de la philosophie d'avoir vu de leurs yeux et foulé de leurs pieds l'Académie, le Lycée et le Pécile.

Parmi les spectacles pleins d'enseignements qu'offrent les lieux illustrés par de grands souvenirs, en est-il de plus saisissant que le contraste entre leur gloire passée et leur abandon présent? Du séjour enchanteur que nous venons de décrire, que reste-t-il à l'heure présente? Rien qu'un nom : la plaine s'appelle encore *Akadhimia* : les Athéniens modernes, et on doit les en louer, ont conservé aux sites les plus remarquables de leur capitale des désignations toutes pleines de poésie antique, mais les temples, les jardins, le gymnase où Platon et ses successeurs ont enseigné ne sont plus : le temps et les invasions qui ont détruit tant de merveilles ne les ont point respectés. « Aujourd'hui tout a disparu de cette Académie, écrivait un voyageur du XVIIIe siècle, Le Roy, hors la beauté du lieu et la fertilité du terrain, deux choses qui savent résister aux révolutions du temps. » Ecoutons maintenant Châteaubriand dans son *Itinéraire* : « En nous rapprochant d'Athènes, nous errâmes assez longtemps dans les environs de l'Académie. Rien ne fait plus reconnaître cette retraite du sage. Ses premiers platanes sont tombés sous la hache de Sylla et ceux qu'Adrien y fit peut-être cultiver de nouveau n'ont point échappé à d'autres barbares. L'autel de l'Amour, celui de Prométhée et celui des Muses ont disparu : tout feu divin s'est éteint dans le bocage où Platon fut si souvent inspiré ». Mais est-il permis de pleurer

1. C'est à cet autel que les éphèbes allumaient leurs torches dans les lampadophories célébrées aux Panathénées.

sur l'Académie quand le Pnyx est sans voix et le Parthénon mutilé [1] ?

Le touriste contemporain peut encore se représenter par la pensée ces nombreux auditeurs groupés dans un site gracieux pour recueillir les leçons sorties d'une bouche éloquente : il n'a devant lui que des bas-fonds couverts de plants d'oliviers et d'herbes potagères. En été on y trouve encore un reste d'ombre alors que la campagne environnante est brûlée par le soleil. Des quatre fleuves de l'Attique, seul le Céphise athénien abandonnant à chaque instant son lit raviné et les roseaux de ses rives pour suivre malgré lui d'étroites rigoles de pierre, va distiller encore quelques gouttes à un sol altéré et semer çà et là sur son passage quelques fleurs et quelque végétation [2]. Mais si l'œuvre des hommes a disparu, la nature demeure : à l'horizon le même panorama se déroule aux regards, encadré entre l'Hymette couvert d'arbustes sauvages, le Parnès et sa chaîne sombre, le Lycabette et ses rochers aigus : maintenant encore, comme au temps de Sophocle [3], le chant du rossignol retentit dans le bois d'oliviers voisin et la cigale chère aux Athéniens remplit de son sifflement aigu ces lieux jadis si célèbres, aujourd'hui presque abandonnés [4].

1. Hâtons-nous d'ajouter qu'Ovide, témoin de la résurrection de la Grèce actuelle, n'écrirait plus ce vers mélancolique :

Quid Pandioniæ restant, nisi nomen, Athenæ?

2. Je dois à l'extrême obligeance d'un professeur distingué de la Sorbonne, ancien élève de l'école d'Athènes, les indications suivantes sur l'aspect actuel des lieux. L'emplacement de l'Académie, occupé en partie par le jardin botanique, est coupé par la route de Patissia, laquelle se bifurque au delà de ce village et conduit d'un côté à Marathon, de l'autre à Ménidi (l'*Acharnes* des anciens). L'Académie devait s'étendre surtout à gauche de la route, vers Colone qu'elle rejoignait peut-etre. Au milieu des oliviers et des cyprès, on aperçoit çà et là des champs labourés, des vergers, des vignes et des arbres fruitiers : les propriétés sont séparées par des murailles en terre jaune, hautes de deux à trois pieds.

3. *Œdipe à Colone*, 17 :

Πυκνότεροι δ'
εἴσω κατ 'αὐτὸν εὐστομοῦσ' ἀηδόνες.

4. On lit dans le *Dictionnaire* de Larousse (I, p. 42) que de nos jours un Athénien, propriétaire d'un emplacement qu'il prétendait être celui de

Après ce qui précède, il est superflu, je pense, d'énumérer les motifs qui amenèrent Platon à s'établir de préférence à l'Académie pour y réunir ses disciples : on sait même qu'il possédait dans le voisinage une habitation entourée d'un petit domaine évalué par Plutarque à la modeste somme de 3000 drachmes [1], et dans un chapitre antérieur nous avons mentionné la tradition d'après laquelle les amis de Platon l'auraient acheté avec la somme inutilement offerte par eux à Annicéris qui avait payé la rançon du philosophe. Ce dernier en mourant le légua à Speusippe et dès lors ce fonds de terre devint la propriété inaltérable de l'école elle-même, personnifiée dans son chef ou διάδοχος.

Mais l'imagination des biographes anciens aime à se donner carrière et comme si la simple vérité était sans charme à leurs yeux, ils excellent à y mêler leurs propres fictions. Ainsi d'après certaine version Platon aurait fait choix de l'Académie parce que l'insalubrité du lieu empêchait de détourner au profit de l'embonpoint et des satisfactions du corps les forces que le philosophe entendait réserver tout entières pour la culture de l'âme. Cette bizarre assertion qu'on rencontre pour la première fois chez Elien [2] a été reproduite par saint

l'Académie, — un verger et un petit bâtiment d'exploitation, — l'a mis en loterie sous le nom pompeux d'*Académie de Platon* et a fait vendre des billets dans toute l'Europe. Avec quel succès? Sur ce point le Dictionnaire est muet. Tout récemment la *Revue des études grecques* annonçait l'achat de ce domaine au prix de 62,000 francs, ajoutant ce souhait que nous répétons avec empressement : « Espérons que l'acheteur est un archéologue et qu'il ne laissera chômer ni la pioche ni la pelle. »

1. Plutarque (l. l.) se sert de l'expression : οἰκητήριον Πλάτωνος. Apulée (c. 160) dit de Platon : « Patrimonium in hortulo qui junctus Academiæ fuit, reliquit »; c'était sans doute la propriété bornée au couchant par le Céphise et ainsi désignée dans son testament : τὸ ἐν Εἰρεσιδῶν χώριον. C'est là que Platon éleva un μουσεῖον, où Speusippe plaça une statue des Grâces; c'est là que se retirait Polémon après sa promenade philosophique (Diog. Laërce, IV, 19). Isidore (c. 8) et Origène (6, 11) se servent même du mot d'Académie pour désigner la demeure du philosophe. — Cf. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, ch. VII.

2. *Var. Hist.*, IX, 10. Elien ajoute : « Les médecins conseillaient à Platon de s'établir de préférence au Lycée. Il s'y refusa en disant : « Si c'est pour prolonger ma vie, je ne voudrais pas même me fixer sur les hauteurs de

Jérôme [1] et saint Basile [2] qui va même dans la circonstance jusqu'à comparer Platon au vigneron effeuillant sans pitié sa vigne pour l'obliger à porter de meilleurs fruits. Sans doute, de nos jours, toute cette partie de la banlieue d'Athènes qui avoisine le Céphise est réellement peu salubre, comme la campagne romaine et peut-être pour des causes analogues : mais en était-il ainsi au plus beau temps de la prospérité de l'Attique, et les Athéniens auraient-ils oublié la sage devise d'Hippocrate, au point d'élever le plus célèbre de leurs gymnases sur un emplacement reconnu pour malsain? Personne ne voudra l'admettre, et la description d'Aristophane coupe court ici à toute discussion.

Un autre motif non moins curieux est prêté à Platon par un auteur du moyen âge, Jean de Salisbury [3]. A l'entendre, les tremblements de terre étaient fréquents à l'Académie, et le philosophe aurait habilement profité des appréhensions

l'Athos. » L'absurdité de la réponse achève de mettre en relief la pauvreté de l'invention.

1. D'après ce docteur, c'était pour mieux confondre les reproches insolents de Diogène. « Sed et ipse Plato, cum esset dives, et toros ejus Diogenes lutatis pedibus conculcaret, elegit Academiam, villam ἐν τοῖς προαστείοις ab urbe procul, non solum desertam, sed et pestilentem, ut cura et assiduitate morborum libidinis impetus frangerentur, discipulique sui nullam aliam sentirent voluptatem, nisi earum rerum quas discerent » (*Adv. Jovin.*, II, 203). Le Masle s'est inspiré assez plaisamment de cette tradition, non sans y ajouter quelques détails de sa façon; voici ses vers :

Finalement, luy estant de retour
Dedans Athène, il eslut pour séjour
L'Académie, une place fort sombre
Triste, mal saine et remplie d'encombre.
Aussi fut-il par l'espace d'un an
Avec six mois en détresse, et ahan
Par une fièvre, en quarte convertie
Que toutes fois il rendit amortie
En recouvrant sa première santé
Par tempérance et grand' sobriété.

2. *Homélie aux jeunes gens sur la lecture des auteurs profanes*, ch. IX. — Cf. Porphyre, *de Abstin.*, I, 36.

3. *Polycraticus*, VII, 3 : « Hunc vero locum cæteris prætulit eo quod ad incutiendum terrorem, quo vitia reprimerentur et agnita conditione sui modestia fidelius servaretur, maxime visus est ex frequenti terræ motu, quo sæpe colliditur, esse idoneus. »

qu'ils excitaient pour rappeler ses disciples au sentiment de leur propre faiblesse et les fortifier dans la lutte contre leurs passions. De pareils contes n'ont pas besoin d'être réfutés.

Mais c'est assez et trop insister sur des considérations tout extérieures. Il est temps pour nous de franchir le seuil de l'école et de nous mêler à la foule des disciples que le grand philosophe tient suspendus à ses lèvres. Comment va se produire cet enseignement nouveau ? à qui s'adresse-t-il ? quel en est le but, la méthode ? quelles hautes vérités doit-il renfermer ? Voilà les questions d'un intérêt indiscutable qui s'offrent maintenant à notre examen.

4. CE QU'ÉTAIT L'ÉCOLE DE PLATON

Les hommes vraiment supérieurs n'ont besoin ni des éloges ni des applaudissements de leurs contemporains pour passer à la postérité. La trace lumineuse qu'ils laissent sur leur passage suffit pour qu'à une distance même de plusieurs siècles ils ne cessent pas d'attirer les regards. Mais à côté de ceux dont la carrière tout entière appartient à l'histoire, il en est, et le nombre en est grand dans l'antiquité, dont le rôle social, si marquant qu'il fût, ne peut plus être aujourd'hui que deviné.

Tel est le cas de Platon, professeur de philosophie. Sur la plupart des points qui nous intéressent, les renseignements précis dont nous serions avides manquent entièrement. Lui-même, semble-t-il, est ici le premier coupable : ne garde-t-il pas en effet le silence le plus complet sur sa personne et sur son œuvre ? Dans ses écrits aucune allusion à l'établissement ou au régime intérieur de son école, moins encore à sa décadence ou à sa prospérité. Le mot d'Académie se rencontre une fois sous sa plume, mais comme au hasard. C'est au début du *Lysis* où nous voyons Socrate, préludant par une coïncidence curieuse aux destinées de la philosophie grecque, se rendre

par le chemin qui suit les murs de la ville, de l'Académie au Lycée. Il est vrai que, donnant presque partout le premier rôle à son maître, Platon ne pouvait se permettre des révélations personnelles qu'au prix de graves anachronismes [1].

D'un autre côté, aucun de ses contemporains n'a étudié, aucun du moins n'a peint en lui le chef d'école [2]. La grande littérature ne compte en somme que peu de représentants dans la première moitié du IVe siècle, et le plus grand nombre des compilations historiques ou biographiques rédigées à cette époque ou dans l'âge immédiatement suivant a péri. L'érudition moderne est donc réduite à des conjectures inspirées, je n'ose pas dire justifiées, par certains récits d'une date postérieure. Aussi malgré l'intérêt exceptionnel du sujet, les historiens de la philosophie les plus autorisés, Zeller et Grote par exemple, consacrent à peine trois pages à l'école de Platon, tandis que d'autres auteurs se contentent d'une sèche mention.

Serait-il impossible de combler cette lacune, sans confondre à la légère des inductions légitimes et d'arbitraires hypothèses ?

Nous avons vu dans un chapitre précédent qu'il n'y a aucune raison sérieuse pour contester la présence de Platon en Egypte et en Italie.

Or le premier de ces pays était, nul ne l'ignore, la terre des écoles sacerdotales et des initiations mystérieuses, et les Livres Saints sont d'accord avec les écrivains du paganisme pour décerner à la science égyptienne des éloges tout particu-

---

1. La septième des lettres attribuées à Platon, document précieux à plus d'un titre, quelle que soit d'ailleurs l'origine qu'on lui assigne, nous donne ou prétend nous donner sur d'autres points des indications minutieuses : de l'Académie, de l'école de Platon il n'est pas même question. L'auteur de l'*Axiochus* mentionne parmi les terreurs suspendues sur la tête du jeune homme « le Lycée, l'Académie, et les bâtons des gymnasiarques » (366. E). On sait que ce dialogue avait été placé par les anciens eux-mêmes au nombre des apocryphes : il date sans doute d'une époque voisine de la mort de Socrate.

2. Le silence de Lysias et de Démosthène s'explique sans peine : en revanche on ne peut que s'étonner de celui d'Isocrate et de Xénophon.

liers. « Sous la dénomination de *Thot,* que Champollion traduisait par « *congrégation* », les prêtres égyptiens formaient un véritable institut, une véritable académie... C'était le foyer de cette sagesse qui a étonné les nations et que les écrivains de tous les siècles ont saluée de leurs hommages [1]. »

En Italie, à défaut du spectacle tout semblable que lui eût offert la société pythagoricienne au temps de sa splendeur, Platon dans la Grande-Grèce put en recueillir du moins le vivant souvenir. Ses propres paroles dans la *République* [2] attestent qu'il connaissait et admirait cette réunion tout à la fois politique et philosophique, sorte de couvent où un petit nombre d'initiés était soumis à une règle de vie austère. Il n'avait pas suffi à Pythagore du silence imposé à ses disciples, de cette réglementation excessive complaisamment exposée par Aulu-Gelle : pour mieux protéger ses théories contre toute indiscrétion profane, il avait adopté un langage symbolique, dont il se réservait l'interprétation, ne laissant au vulgaire que l'image superstitieuse.

Or l'expérience disait à Platon qu'il ne fallait transporter en Grèce ni la caste savante des prêtres de l'Egypte, ni les conciliabules secrets des Pythagoriciens. Le génie tout démocratique d'Athènes réclamait quelque chose de plus ouvert, de moins mystérieux ; au lendemain de la conjuration des Quatre-Cents et de la tyrannie des Trente, de pareilles tentatives étaient condamnées à l'avance, et Platon l'ignorait moins que personne.

Devait-il en revanche, à l'exemple de ces sophistes contre lesquels il a épuisé tous les traits d'une mordante ironie, parcourir les villes et les bourgs de la Grèce ? Ces pérégrinations oratoires, occasion sans cesse renouvelée d'ovations éphémères, ne sauraient convenir à qui veut faire pénétrer dans les esprits un corps complet et durable de doctrines. Construire à grands frais de rhétorique des périodes retentis-

1. Guiraud, *Encyclopédie du* XIXe *siècle.*
2. X, 600 E.

santes, émerveiller son auditoire par des assonances habiles ou des morceaux d'apparat savamment ordonnés, Platon assurément en était capable ; mais cet art stérile n'obtenait de lui qu'indifférence ou mépris [1]. Faire luire la vérité dans les intelligences, fortifier au fond des cœurs les convictions qui éclairent et ennoblissent la vie, voilà aux yeux du disciple de Socrate le rôle par excellence du philosophe, voilà sa première ambition.

En outre, sa dignité ne pouvait s'accommoder de cette chasse à la jeunesse, comme il s'exprime lui-même, de ce trafic de la science, tel que l'avaient imaginé les Prodicus et les Gorgias, tel que le pratiquaient sans doute encore sous ses yeux leurs émules et leurs continuateurs : il lui répugnait de s'abaisser à une propagande où l'avidité personnelle ne se dissimulait qu'à demi sous de spécieux dehors. Socrate et Platon [2] s'indignent l'un et l'autre de ces contrats entre celui qui donne et celui qui reçoit le bienfait de l'instruction, contrats que nos sociétés modernes, établies sur d'autres bases, ont inscrits sans hésiter dans leurs usages et leurs lois. Ils enseignaient sans rétribution [3], sauf à accepter à l'occasion les présents de leurs amis ; mettre à prix son habileté dans la statuaire ou dans l'éloquence était chose admise ; mais spéculer sur la morale, faire de la philosophie parade et marchandise [4], passait alors pour illibéral au premier chef.

1. Il semble que dans quelques lignes de la *République* (VI, 499 A) Platon ait très bien défini son œuvre par opposition à celle des sophistes : « On n'a point encore assisté, dit-il, à des entretiens d'hommes vraiment libres et vertueux, où l'on cherche la vérité avec ardeur par toutes les voies possibles, dans la seule vue de la connaître, où l'on ne parle ni par esprit de convention ni pour montrer son éloquence, où l'on rejette bien loin tout ce qui sent les vains ornements et la fausse subtilité. »
2. Voir notamment les premières pages du *Grand Hippias.*
3. Diogène Laërce, IV, 2, dont on peut rapprocher l'auteur de la *Vie anonyme* : Τὸ γὰρ μὴ ἐπὶ μίσθῳ διδάσκειν, ἠθικὸν ὄν, πρῶτος εὗρεν. L'exemple fut suivi par ses premiers successeurs, dont les honoraires furent prélevés uniquement sur la fortune commune, accrue de legs faits par des élèves ou des amis généreux. Il faut attendre le règne de Vespasien pour voir les professeurs de philosophie d'Athènes recevoir un traitement du fisc impérial.
4. C'est l'expression même dont use Cicéron pour caractériser l'enseignement des sophistes : « Ostentationis et quæstus gratia philosophari. »

Nous avons déjà parlé précédemment des nombreux motifs qui détournaient Platon de recommencer par des voies identiques l'œuvre de Socrate. Il avait suffi à ce dernier, moraliste populaire avant tout, de répandre autour de lui son esprit, et dans une certaine mesure sa méthode; Platon, aristocrate de naissance et de tempérament, orateur et métaphysicien, avait un système complet à exposer et à défendre contre des objections lesquelles, nous en avons la preuve, ne tardèrent pas à se produire. Et voyez les conséquences de cette diversité de vocation. Tandis que par la liberté de ses démarches et de ses paroles, Socrate s'est créé des ennemis publics que rien n'a pu désarmer sinon sa condamnation et sa mort, les vicissitudes intérieures et extérieures de l'histoire d'Athènes ne paraissent pas avoir troublé un seul instant la paisible carrière de Platon. En revanche, le premier a eu des amis dévoués et enthousiastes et il expire dans sa prison au milieu de ses disciples en pleurs : le second semblable à un illustre philosophe de notre siècle, lui aussi chef d'école, n'exerce sa supériorité intellectuelle qu'en provoquant des résistances, et sa vieillesse est attristée par des défections de plus d'un genre.

Si la démonstration qui précède est exacte, c'est bien une nouveauté que Platon tentait à ce moment à Athènes. N'est-il pas intéressant de se demander quel appui ou quel obstacle ses projets allaient rencontrer dans les habitudes et les mœurs de sa patrie? Est-il vrai que son école soit une création sans rapport aucun avec le milieu social auquel elle était destinée? ou au contraire certaines conditions n'étaient-elles pas réunies pour préparer son succès?

Pour trancher cette question, il n'est pas inutile de rappeler en peu de mots ce qu'était l'éducation publique chez les Grecs [1]. Œuvre harmonieuse, comme tout le reste dans cette contrée privilégiée, elle embrassait l'homme tout entier, visant à développer la grâce et la vigueur du corps, en même temps qu'à donner à l'âme toute la perfection dont elle était capable. Il nous paraît ou du moins il nous paraissait il y a fort peu de temps encore chose fort naturelle d'assujettir à l'immobilité, durant plusieurs heures du jour, la jeunesse de nos écoles et de nos collèges, et d'obliger l'enfant à retrancher d'autant plus à l'activité physique, qu'il accordera davantage au travail intellectuel : l'idée même d'un pareil système n'est pas venue aux Grecs, si amis cependant des choses de l'esprit. Ils eussent infailliblement redouté de porter ainsi un coup funeste à l'équilibre nécessaire entre les deux parties de notre être.

1. Pour tous les détails, voir le savant livre de M. Paul Girard, *L'éducation athénienne au* v^e^ *et au* ive *siècle* (Paris, 1889).

Aussi, tandis qu'au vi^e^ et au ve siècle nous voyons s'élever en grand nombre des gymnases publics, pépinière de futurs athlètes, à notre profond étonnement nos regards cherchent en vain dans les grandes villes de la Grèce des établissements permanents destinés à l'instruction de la jeunesse [1]. Sauf quelques prescriptions générales relatives à l'éducation élémentaire, l'Etat semble se désintéresser absolument de l'avenir de chaque citoyen. Il est vrai que l'émulation individuelle, libre de toute entrave, faisait des prodiges, et sans lycées ni Université, sans examens ni programmes officiels, Athènes a très bien su enfanter des Phidias et des Périclès, des Sophocle et des Aristophane.

Ainsi, que se passait-il? Après l'enseignement primaire, l'enfant entrait en quelque sorte de plain-pied dans la vie publique : c'est aux pompes et aux fêtes religieuses, c'est aux entretiens de l'Agora, c'est aux délibérations du Pnyx, c'est aux représentations dramatiques, en un mot, c'est au commerce des hommes qu'il appartenait de compléter cette éducation

1. Dans le recueil de *Problèmes* qui nous est parvenu sous le nom d'Aristote, le philosophe se demande pourquoi depuis si longtemps la Grèce a coutume de décerner des prix de gymnastique et non des prix de sagesse. Voici sa réponse : « D'abord il n'est pas sans péril de prétendre assigner aux hommes un rang pour la sagesse : ensuite il n'y a pas pour la vertu de récompense plus noble que la vertu elle-même » : belle pensée ainsi rendue par le poète :

Scilicet ipsa sibi virtus pulcherrima merces.

première. J'ai déjà eu occasion de le faire remarquer : le Grec n'est pas ce que nous appellerions volontiers un homme d'intérieur : ce qu'il demande à sa demeure, où rien ne le retient, où rien ne l'attire, c'est uniquement un abri pour la nuit et le repas du soir : la vie de famille ne vient qu'au second rang, bien après la vie de société. A Athènes surtout, foyer de lumières et centre par excellence de la vie hellénique, l'existence des gens d'esprit et de loisir était un cours perpétuel d'instruction. Ils n'avaient ni journaux, ni revues, peu de livres, peu ou presque point de bibliothèques : mais quel échange incessant d'idées, que de discussions animées [1] ! Quiconque est avide de connaître va où l'appelle le talent, où l'entraîne la vogue, ou simplement où l'attirent ses goûts. L'attrait du nouveau et l'amour de la controverse sont deux traits distinctifs de l'Athénien : aussi le voit-on accourir partout où il sait que doit retentir une parole éloquente, et cela quel que soit le sujet traité.

J'ajoute que dans la seconde moitié du v[e] siècle Socrate et les sophistes, quoique avec des vues bien différentes, avaient également contribué à mettre à la mode les controverses philosophiques ; et je n'en suis pas surpris. Un esprit capable de suivre dans l'assemblée du peuple l'argumentation d'un Périclès ou d'un Démosthène, et de prêter une sympathique attention aux moindres détails d'un drame de Sophocle et d'Euripide, ne devait pas être pris complètement en défaut en face d'une question de morale ou même de métaphysique [2]. Φιλοσοφοῦμεν ἄνευ μαλακίας, s'écrie fièrement Périclès dans cette belle harangue que nous a conservée Thucydide.

Ainsi Platon, fondant son école, avait la certitude que son appel ne resterait pas sans écho. Au reste n'avait-il pas reçu en partage, au dire de tous ses biographes, cette aptitude

1. La patrie d'Alcibiade et de Socrate était la ville où l'on s'abandonnait le plus librement et le plus volontiers à ces σύλλογοι σχολαστικοί dont Aristote déplore l'absence partout où règne la tyrannie (*Politique*, V, 11, 1313b, 4).

2. Surpris, peut-être même secrètement contrarié par le merveilleux épanouissement de la spéculation philosophique dans l'Athènes de Périclès, Littré écrivait : « La métaphysique a eu sa raison d'être en Grèce. Ce peuple heureux, riche sans travail, avait le temps de rêver. »

communicative, cette facilité d'épanchement qui sont autant de gages presque infaillibles de succès ? Dans cette Grèce passionnée pour le beau langage, aussi curieuse de tout entendre qu'apte à tout comprendre et lassée enfin, il est permis de le croire, des élucubrations trompeuses des sophistes, les entretiens savants et éloquents tout à la fois de l'Académie étaient appelés à attirer l'élite des classes éclairées. Aussi comme tant de professeurs célèbres de nos Universités au moyen âge, Platon a exercé de son vivant une sorte de royauté intellectuelle. Ce ne sont pas seulement, qu'on veuille bien le remarquer, des philosophes de profession qui fréquentent son école : toutes les carrières, toutes les conditions sociales s'y trouvent également représentées [1]. Eudoxus le mathématicien s'y rencontre avec Démosthène, Isocrate avec Phocion. Thémistius ajoute que pour avoir le bonheur d'entendre Platon on accourait en foule même de l'étranger ; ce n'est là sans doute que l'exagération maladroite d'un compilateur qui invente plus qu'il ne raconte ; mais elle nous prouve tout au moins la haute idée que l'antiquité s'était faite de l'Académie naissante.

D'après certains textes [2], Platon aurait même débuté, à l'exemple de Socrate, par se faire entendre sur les places et sous les portiques d'Athènes : mais il n'aurait pas tardé à se convaincre qu'un enseignement tel que le sien convenait mal à la multitude légère et désœuvrée laquelle, en dépit de son ignorance, entend être juge de tout. C'est alors qu'il fit choix, loin de l'Agora et cependant à proximité de la cité, du gymnase de l'Académie, désigné à ses préférences et par la beauté du site et par le concours quotidien de la population. Platon, en s'y établissant, ne faisait qu'user d'un droit accordé à tous

1. Πολλοὺς πάνυ πρὸς μάθησιν ἀφείλκετο, nous dit Olympiodore, qui affirme que dans l'auditoire de Platon figuraient quelques Athéniennes avides d'une instruction plus relevée et dès lors peu disposées à respecter les limites imposées à leur sexe. Certains auteurs nous parlent même de femmes revêtant des habits d'homme, pour se mêler, sans être remarquées, à l'entourage du philosophe.

2. Saint Jérôme s'accorde sur ce point avec Diogène Laërce.

et pour y réunir ses disciples, il n'avait besoin que de la tolérance des magistrats, nullement d'une autorisation expresse [1].

Si l'on en croit la tradition, Platon n'aurait dès lors quitté l'Académie qne pour poursuivre en Sicile à deux reprises différentes la réalisation toujours déçue de ses plans politiques. Mais le silence de l'antiquité n'a pas arrêté l'abbé Barthélemy. Au chapitre LIX du *Voyage d'Anacharsis*, il nous montre le grand philosophe debout au milieu de ses amis sur le promontoire de Sunium. Une violente tempête vient de bouleverser les flots; puis le calme s'est fait. Sortant alors d'un profond recueillement pendant lequel « on eût dit que la voix terrible et majestueuse de la nature retentissait encore autour de lui », Platon expose dans un langage éloquent imité du *Timée* ses vues sur la divinité et sur la Providence. Ce récit est éminemment dramatique : le cadre est ici en parfaite harmonie avec le tableau, la scène avec les personnages, et quelque distance qu'il y ait entre la fiction la plus vraisemblable et la réalité, plus d'un écrivain s'est laissé aller à prendre cette page ingénieuse pour de l'histoire [2].

---

1. Nous lisons dans l'*Eryxias* (399 A) que Prodicus argumentant avec un jeune homme dans le Lycée, le maître du gymnase (ὁ γυμνασίαρχος) survint et le fit sortir, sous prétexte que ses discours, inutiles à la jeunesse, ne pouvaient être que dangereux. Pareil mécompte n'a pu arriver à Platon.

2. Un des grands poètes de ce siècle, V. de Laprade, s'en est heureusement inspiré dans une ode qu'il a publiée lui-même sous ce titre : *Sunium*. On nous permettra d'en transcrire ici quelques strophes :

> ... O divin Platon, fils des vieux sanctuaires
> Lorsqu'au fond de l'éther vous sommeilliez encor,
> La muse vous nourrit des saints électuaires
> Et toucha votre bouche avec ses lèvres d'or.
>
> Elle vous fit ainsi poète entre les sages :
> Tous les autres parlaient, et vous avez chanté!
> La myrrhe au sein de l'or se garde après des âges :
> Tous vos enseignements vivront dans la beauté.
>
> Je vous vois, ô vieillard, assis sous les portiques,
> Et marchant lentement sous les platanes verts,
> Et sur un lit d'ivoire en ces festins antiques
> Où coulaient à la fois le nectar et les vers.
>
> Là couronné de fleurs, ô hiérophante, ô prêtre!
> Vous découvriez le seuil d'un monde radieux;

Les biographes anciens s'accordent à dire qu'après avoir longtemps enseigné à l'Académie, Platon se renferma plus tard dans l'enceinte de sa propriété voisine du gymnase [1] : ce qui signifie sans nul doute qu'en avançant en âge il renonça graduellement à l'enseignement public, afin de se consacrer tout entier à ses véritables disciples.

5. LE PROGRAMME, ET LES CONDITIONS D'ADMISSION

C'est à coup sûr un fait important dans l'histoire intellectuelle d'Athènes que l'ouverture de la première école véritable de philosophie, école destinée de plus à acquérir une célébrité exceptionnelle. Or qui le croirait? Cet événement si bien fait

---

> Vos amis se pressaient, beaux comme leur beau maître,
> Et leurs regards suivaient le chemin de vos yeux...
>
> Sunium, Sunium, ô sacré promontoire,
> Que la mer de Myrto baigne amoureusement!
> Ta cime a vu trôner le sage dans sa gloire,
> Il a mêlé sa voix à ton gémissement!
>
> Il venait là s'asseoir sur la roche dorée,
> Le poète! il parlait avec un front riant;
> Parfois, comme pour lire une page inspirée,
> Il s'arrêtait, les yeux plongés dans l'Orient.
>
> Ses disciples drapés dans leur manteau de laine,
> Dans les myrtes en fleur se groupant au hasard,
> Recevaient en leurs cœurs, muets et sans haleine,
> Le baume qui coulait des lèvres du vieillard.
>
> Sunium, Sunium, as-tu fait à sa place
> Fleurir un laurier rose ou quelque arbre inconnu?
> As-tu plus de parfums pour la brise qui passe?
> Tes échos chantent-ils depuis qu'il est venu?
>
> (*Odes et poèmes*, 1844)

1. On lit à ce propos dans Diogène Laërce (III, 5) : Ἐφιλοσόφει δὲ τὴν ἀρχὴν ἐν Ἀκαδημίᾳ, εἶτα ἐν τῷ κήπῳ τῷ παρὰ τὸν Κολωνόν, ὥς φησιν Ἀλέξανδρος ἐν διαδοχαῖς καθ' Ἡράκλειτον. Preller considère comme une interpolation maladroite les mots εἶτα... Κολωνόν. — La même assertion pouvait se lire chez Elien (III, 19) : Ἔνδον ἐβάδιζε σὺν τοῖς ἑταίροις ἀναχωρήσας ἐν τῷ κήπῳ τῷ ἑαυτοῦ, ἀποστὰς τοῦ ἔξω περιπάτου. Elien attribue cette détermination à l'attitude agressive qu'aurait prise un jour Aristote à l'égard de son maître.

pour frapper les esprits, a dû passer inaperçu[1]. A peine les anciens en parlent-ils : ils en ignorent certainement la date, et les modernes qui ont essayé de la fixer ne sont nullement d'accord[2]. On dirait que Platon, craignant de soulever contre lui la haine encore mal éteinte des ennemis de Socrate, s'est contenté d'abord de grouper modestement autour de lui quelques amis, laissant au temps le soin de développer avec une prudente lenteur l'œuvre commencée[3].

L'érudition contemporaine a provoqué à ce propos un débat assez curieux. Parmi les dialogues de Platon il en est un, le *Phèdre*, qui certes n'est pas, comme on l'a cru, une œuvre de jeunesse (la métaphysique y occupe une trop grande et trop belle place), mais qui n'en est pas moins écrit avec une verve toute juvénile, avec un enthousiasme rayonnant qu'on ne retrouve pas ailleurs. C'est par le chemin de l'éloquence, alors si brillante et si populaire à Athènes, que le lecteur y est con-

1. « Il ne semble pas que pendant longtemps les Athéniens, en tant que peuple, se soient beaucoup préoccupés de cette fondation : et c'est ce qui expliquerait le mécontentement chronique du philosophe » (M. Fontane, *Athènes*, p. 349).

2. Tennemann proposait 399, Burnouf 395. Les critiques les plus autorisés, Hermann, Stallbaum, Uberweg, Teichmüller penchent pour une date telle que 388 ou 387, postérieure non seulement à la mort de Socrate, mais au retour de Platon à Athènes après son premier voyage politique en Sicile.

3. M. Schaarschmidt, à qui cette hypothèse paraît particulièrement sourire, l'appuie sur un de ces rapprochements plus apparents que solides dont il se montre prodigue. Si la légende platonicienne, dit-il, n'est pas née à Alexandrie, c'est là du moins, c'est-à-dire dans un milieu tout pénétré des idées de l'Orient, qu'elle a pris sa forme définitive. Or la tradition orientale suppose à peu près invariablement que les hommes marquants, législateurs et prophètes, ont inauguré leur carrière publiquement à quarante ans, âge où s'achève la maturité. Ne serait-ce pas par analogie qu'on nous montre Platon s'affirmant tout à coup à quarante ans comme docteur et chef d'école? — On nous permettra de rappeler à cette occasion un mot de Schopenhauer : « Helvétius fait cette juste et profonde observation que toutes les conceptions vraiment originales dont un homme éminent est capable, naissent dans son esprit jusqu'à sa 35e ou au plus tard jusqu'à sa 40e année : on peut même y voir avant tout le résultat des combinaisons intellectuelles de sa première jeunesse dont ses ouvrages, bien que composés beaucoup plus tard, ne sont que le remaniement, le développement et l'explication... L'intervalle entre la vingtième année et les débuts de la trentaine est pour l'intellect ce que mai est pour les arbres, l'époque où leurs fleurs nouent pour donner naissance aux fruits à venir. »

duit par degrés aux sommets les plus élevés de la philosophie : de plus ce dialogue a le mérite de résumer sous une forme aussi gracieuse que saisissante presque tous les éléments essentiels de la doctrine platonicienne ; enfin le rôle de la parole dans l'éducation des âmes y est mis en pleine lumière. N'aurions-nous pas là, se sont demandé certains critiques, une composition de circonstance, quelque chose comme l'écho agrandi du discours d'inauguration de l'institut nouveau ? Si Platon, à cette heure solennelle de sa vie, a dû publier ce que nous appellerions aujourd'hui sa profession de foi, n'est-ce pas de préférence sous de pareils dehors et comme créateur d'une rhétorique supérieure qu'il s'est révélé à ses concitoyens ?

La conjecture est ingénieuse et admissible, encore qu'elle tende à ne faire de la première partie du dialogue qu'un hors d'œuvre, brillant sans doute, mais à peu près inutile. Au reste l'idée même d'un discours d'inauguration est toute moderne et ne fût pas venue à l'esprit d'un Grec du ɪvᵉ siècle ; enfin, il faut l'avouer, c'est à nos yeux du moins une étrange manière d'annoncer un événement que de s'abstenir d'y faire la moindre allusion[1].

Mais qu'il ait été rendu public ou non, quel était en réalité le programme de l'école nouvelle ? Embrassait-il toute l'étendue des connaissances humaines, au point de présenter comme un résumé encyclopédique de la science d'alors ? Telle avait été la prétention de certains sophistes s'offrant orgueilleusement à discuter envers et contre tous sur le premier sujet venu. De leur part, c'était une fatuité ridicule dont Socrate fit bonne justice. Quant à Platon, ses écrits sont là pour attester la prodigieuse diversité de ses études ; politique, beaux-arts, rhétorique, sciences exactes, sciences naturelles, tout a trouvé

1. N'aurait-on pas plus de raison encore de chercher ce programme dans la *République*, où Platon s'exprime avec tant de force sur les réformes impérieusement réclamées par la société grecque, ou dans le *Banquet*, modèle plus ou moins idéal des discussions auxquelles il conviait ses disciples ? (Cf. von Sybel : *Platon's Symposion, ein Programm der Akademie*, Marburg, 1888). et notre mémoire intitulé : *Examen de la date du Phèdre*, Thorin, 1890.

place sous sa plume; ses dialogues, dit Cicéron[1], embrassent toutes les connaissances qui peuvent à l'occasion fortifier ou orner l'argumentation oratoire. J'ajoute que la crainte d'être ou de paraître long n'a pas empêché Platon de développer dans la *République* et surtout dans les *Lois* un système intégral d'éducation. N'aurions-nous pas dans ces pages un résumé authentique de son propre enseignement[2], et de l'inépuisable variété de l'écrivain n'est-on pas en droit de conclure à celle du professeur ? Voilà ce qu'ont pensé certains critiques qui volontiers nous représenteraient Platon laissant là le monde des Idées pour donner à ses heures des leçons de musique ou de géométrie, d'anatomie ou d'éloquence.

Dans ce raisonnement, les prémisses sont exactes, la conséquence ne l'est pas. Platon, ce vaste génie, l'auteur du premier système philosophique vraiment complet qu'ait enfanté l'antiquité, n'a pu se soustraire à l'obligation de marquer les rapports qui unissent toutes les sciences humaines à la science par excellence; et autant qu'il était en lui, il a satisfait à ce devoir. Mais en même temps il méprise trop les demi-savants, victimes d'une érudition hâtive et mal digérée[3], pour ne pas abandonner aux hommes spéciaux l'enseignement de chaque science particulière.

Etudiée dans ses principes d'abord, ensuite et surtout dans son application à la pratique quotidienne de la vie, la philosophie lui offrait un assez riche et assez vaste domaine pour qu'il ne fût pas tenté d'en franchir témérairement les limites.

1. Parmi beaucoup d'autres passages, qu'il suffise de citer ici le suivant : « Fateor me oratorem non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis exstitisse. Illa enim sunt curricula multiplicium variorumque sermonum, in quibus Platonis primum impressa sunt vestigia » (*Orator*, ch. III).

2. Un travail étendu de M. Tannery sous ce titre : *L'éducation platonicienne* a paru dans la *Revue philosophique*. L'auteur estime que de toutes les pages de la *République* et des *Lois*, celles où il est parlé d'éducation sont les moins chimériques. Peut-être cependant le titre choisi par M. Tannery ne donne-t-il qu'une idée inexacte de ses recherches, qui tendent surtout à marquer l'état de chaque science à l'avénement de Platon, et les progrès qu'y a réalisés ce grand philosophe un demi-siècle avant son disciple et rival Aristote.

3. Voir notamment *Lois*, VII, 819 A.

C'est comme philosophe et sous cet unique aspect qu'il a apparu à ses contemporains ; c'est avec ce seul titre qu'il a passé à la postérité : sa gloire n'en réclame pas d'autre.

Mais précisément parce qu'il se réservait le couronnement et non la construction entière de l'édifice intellectuel, Platon pouvait et devait exiger davantage de celui qui voulait être son disciple. Son enseignement n'avait pas pour objet une science ou un art quelconque, mais la vérité absolue, véritable centre où toutes les connaissances humaines viennent converger comme les rayons d'un astre au foyer d'un miroir. En France nous nous faisons en général une idée très inférieure de la philosophie, ne la concevant guère que sous la forme où elle nous a jadis apparu au collège. Dans une contrée voisine on rit, plus qu'il ne convient peut-être, de nos jeunes dialecticiens de seize ans ; là en effet c'est aux Universités seules qu'appartient le droit d'exposer les antinomies de la raison pure ou de disserter sur les subtilités de la logique. Il est à croire que Platon, s'il avait à se prononcer, inclinerait vers le système allemand ; du moins il nous l'a fait pressentir, car dans la constitution de son état idéal ce n'est qu'à trente ans et après avoir passé par toutes les initiations convenables qu'on est admis à l'étude de la dialectique [1]. Si étonnante que soit pour nous cette prescription, sur ce point, il est juste de le reconnaître, les mœurs athéniennes [2] donnaient gain de cause au fondateur de l'Académie.

1. Voici un passage où l'auteur de la *République* va plus loin encore : « Il faut que les enfants et les jeunes gens s'appliquent aux études de leur âge et que dans cette saison de la vie où le corps croît et se fortifie, on en prenne un soin particulier, afin qu'un jour il puisse mieux seconder l'esprit dans ses travaux philosophiques. Avec le temps, et à mesure que l'intelligence se forme et se mûrit, on renforcera le genre d'exercice qu'on lui donne. Enfin lorsque les forces usées ne permettront plus d'aller à la guerre, ni de s'occuper des affaires de l'Etat, alors on sera libre de se livrer tout entier à la philosophie et de ne faire nulle autre chose, si ce n'est en passant. » E. Saisset était d'un avis différent : « J'ai entendu des gens d'esprit, écrivait-il, soutenir que la philosophie ne se fait bien qu'avant trente ans. C'est l'âge de la spontanéité et de la liberté : passé ce terme, on est ressaisi par les préjugés et les ambitions vulgaires. »

2. Voltaire y fait allusion dans ces lignes bien connues où il parle du

Gardons-nous cependant de croire que les philosophes anciens aient jamais subordonné à quelque savant interrogatoire l'accès à leur enseignement[1]. D'abord la chose leur eût été difficile, puisqu'ils parlaient pour la plupart dans des endroits publics et, partant, ouverts à tout citoyen ; ensuite, de même qu'ils s'en remettaient à la fortune, ou mieux encore à leur renommée, du soin de leur amener des disciples, ils comptaient sur les austérités de la science pour éloigner les vocations insuffisantes ou mal affermies.

Platon s'était-il montré plus sévère ? Nous n'avons aucune raison de le penser. Toutefois la tradition, si muette qu'elle soit sur ce point, nous a conservé, — elle s'en vante du moins, — l'un des articles, peut-être l'unique article du programme d'admission à l'école platonicienne. Au-dessus de la porte non pas de l'Académie, gymnase public, mais de sa propriété voisine, réservée à un cercle plus étroit d'auditeurs, Platon avait fait graver, dit-on, cette défense célèbre : *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre* [2].

De nos jours pareille exigence aurait lieu de surprendre et selon toute apparence serait prononcée de préférence au profit de la physiologie et des sciences naturelles. Mais de la part de Platon, bien des considérations rendent le trait dont nous parlons sinon certain, du moins très vraisemblable.

N'oublions pas en effet que les mathématiques avaient reçu dans l'antiquité un développement tout à fait inattendu [3] :

P. Porée, son professeur de rhétorique au collège Louis le Grand : « Les heures de ses cours étaient des heures délicieuses et j'aurais voulu qu'il eût été établi, dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de pareilles leçons : je serais revenu souvent les entendre. »

1. On sait notamment que l'école d'Epicure, ouverte aux ignorants dans la mesure même où elle se fermait aux subtilités de la science et aux élégances du langage, n'exigeait ni étude préalable ni initiation lente et pénible.

2. C'est à Tzetzès (*Chil.* VIII, 972) qu'il faut demander ici le texte le plus curieux et le plus complet : Πρὸ τῶν προθύρων τῶν αὐτοῦ γράψας ὑπῆρχε Πλάτων· μηδεὶς ἀγεωμέτρητος εἰσίτω μου τὴν στέγην, ce que le compilateur, en vrai pythagoricien, se hâte d'interpréter ainsi : Τοῦτ' ἔστιν ἄδικος μηδεὶς παρεισερχέσθω τῇδε.

3. Je parle ici évidemment des savants de ce temps, et non de la foule, car dans le système pédagogique athénien l'arithmétique tenait une place

notamment presque toutes les propriétés des courbes du second degré avaient été dès lors reconnues avec une sagacité merveilleuse, et dans des conditions d'autant plus difficiles que le calcul algébrique était entièrement ignoré.

En second lieu, Platon lui-même était un grand géomètre, le plus grand peut-être de son temps, puisqu'on lui attribue la découverte de l'analyse géométrique [1] et une solution nouvelle du fameux problème déliaque [2]. Comme Descartes, comme Pascal, comme Leibniz, « Platon a marqué pour l'avenir, dans le domaine des mathématiques pures, la trace puissante de son génie ; ailleurs il toucha des lambeaux de la vérité scientifique que l'antiquité sut découvrir, mais qu'elle laissa échapper pour en léguer la gloire à l'âge moderne [3]. » Néanmoins sa supériorité en ces matières a fourni un thème à la légende : on a même parlé d'une sorte d'école polytechnique anticipée, formant sous sa haute direction comme une section spéciale à l'Académie [4].

Sans aller si loin, il importe de remarquer que dans la *République* Platon se donne en termes assez explicites comme le premier qui ait enseigné la stéréométrie. Pour lui d'ailleurs, comme pour Pythagore, la précision rigoureuse, caractère distinctif des sciences exactes, était l'image par excellence de l'ordre divin ; de là cette définition qu'au dire de Plutarque [5], il avait volontiers à la bouche : *Dieu, c'est l'éternel géomètre* : de

des plus modestes, et Platon lui-même dans les *Lois* (VII, 819 B) déclare qu'il rougit de l'ignorance de ses compatriotes incapables, à l'entendre, de distinguer entre les mesures linéaires, carrées et cubiques.

1. Favorinus dans Diogène Laërce, III, 24.

2. Problème des moyennes proportionnelles, que Ménechme, un géomètre du IVe siècle, résolvait à l'aide d'une courbe hyperbolique et de ses asymptotes.

3. M. Tannery, qui a porté dans l'étude de ces questions une sagacité et une pénétration bien remarquables. Cf. Montucla, *Histoire des mathématiques*, I, 164.

4. La tradition nomme parmi les disciples de Platon Hélicon de Cyzique, auquel Aristote donne expressément le titre de mathématicien, Laodamas à qui le maître aurait confié comme au plus digne sa méthode d'analyse, et Eudoxe de Cnide, auquel la géométrie est redevable de sérieux progrès.

5. *Quæst. Symp.*, VIII, 2 : τὸν θεὸν ἀεὶ γεωμετρεῖν.

là aussi l'influence décisive qu'il reconnaît aux mathématiques pour conduire l'âme à la vérité et lui frayer en quelque sorte la route, du domaine des choses sensibles à la sphère céleste des idées. La science antique, il ne faut pas le perdre de vue, se plaisait à ne considérer les quantités et les grandeurs que par leur côté abstrait et idéal : par essence elle était étrangère à ce qui est la préoccupation dominante du savant contemporain, l'application pratique des principes et des spéculations théoriques. Nous avons vu plus haut que Platon reprochait à ses amis pythagoriciens de méconnaître sur ce point l'éminente dignité de la science.

Enfin en demandant à ses futurs élèves une initiation géométrique [1], Platon voulait peut-être avant tout donner à entendre qu'à moins de s'être familiarisé avec la spéculation dans un domaine plus aisément accessible, on ne pouvait que difficilement espérer s'engager d'un pas sûr dans les régions ardues de la métaphysique [2].

Ces diverses questions préliminaires traitées, il nous reste à écouter le philosophe pour nous rendre compte de son action et pénétrer, s'il se peut, le secret de sa méthode.

6. LE RÔLE DU MAÎTRE

Nul n'ignore que les renseignements historiques sur le rôle

1. La même préoccupation se trouve chez ses successeurs, s'il est vrai que Xénocrate éloignait de son école, « comme un vase sans anses » quiconque ignorait la géométrie, l'astronomie et la musique.

2. C'est une conviction pour Platon que l'effet habituel des mathématiques est de rendre un homme tout différent de lui-même pour la sagacité de l'esprit et les services qu'il peut attendre de son talent. Aussi dans les *Lois* (VII, 820 C) Clinias approuve l'Athénien qui veut qu'on répande chez les hommes libres la connaissance de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie, et qu'on y exerce la jeunesse après avoir pris soin à l'origine de faire de cette étude un divertissement. Mais cet enseignement a ses limites : Platon le comprenait, car il ajoute : « Que faut-il apprendre en ce genre ? à qui est nécessaire une étude approfondie de toutes ces choses ? jusqu'à quel point, en quel temps, dans quelle mesure convient-il d'aborder telle et telle science ? Voilà ce qui doit être l'objet de nos réflexions. »

personnel de Platon sont rares et sur certains points presque contradictoires : un vaste champ s'ouvre donc aux conjectures et selon leur coutume les érudits en ont largement profité. Ceux-ci, en effet, se figurent Platon à l'intérieur de son école comme un autre Socrate, supérieur au premier par sa science, ses grandes vues et ses nobles ambitions, mais l'imitant dans la spontanéité et le laisser-aller plein de charme de ses piquants entretiens. Ceux-là, au contraire, font de Platon un autre Aristote, réduisant la philosophie, même l'esthétique et la morale, en formules et en théorèmes, procédant avec la même rigueur que son disciple, sinon avec la même sécheresse et effrayant les profanes par l'austère appareil de ses démonstrations.

Si différents qu'ils paraissent, ces deux portraits ne sont pas absolument inconciliables, et je ne suis pas éloigné, pour ma part, de croire que Platon a joué en réalité l'un et l'autre de ces rôles, inclinant tantôt vers le premier, tantôt vers le second, selon les circonstances et les exigences du moment. Ne voyons-nous pas chez Sophocle et Euripide les longues tirades dramatiques, récits ou monologues, se marier sans effort aux vives répliques des stichomythies, comme s'expriment les récents éditeurs ? L'esprit grec, ne l'oublions pas, est d'une souplesse merveilleuse : il n'est pas plus absent des discussions de l'*Organon* que des descriptions de l'*Iliade*.

Les dialogues mêmes de Platon peuvent être ici invoqués en témoignage : tous les genres du style, toutes les formes de dissertation s'y rencontrent, et sans disparate. Mais, pris dans leur ensemble, ils portent l'irrécusable empreinte du procédé socratique tel qu'il nous apparaît dans les quatre livres des *Mémorables*. Au reste, pourquoi Platon eût-il cherché à se distinguer sur ce point de son maître ? d'où pouvait lui venir la tentative de répudier une méthode qui conduit si agréablement au but ? Il l'a complétée, perfectionnée, n'en doutons pas ; mais il a eu garde de l'abandonner.

Rien de moins justifié à coup sûr que de se figurer Platon, au moins au début de sa carrière, comme un maître montant

en chaire à des jours et à des heures fixés par un règlement invariable, et laissant tomber de haut ses doctrines au milieu d'un auditoire attentif et recueilli. Tout au plus cette image convient-elle à tel ou tel philosophe des derniers siècles de l'antiquité : je ne sais si elle est exacte en parlant d'Aristote, j'affirme qu'elle ne l'est pas en parlant de Platon. On rapporte même, et nous en trouvons une preuve indirecte dans les allusions des comiques ses contemporains, qu'il philosophait en se promenant un peu au hasard des circonstances[1] : coutume ingénieuse qu'Aristote après lui adoptera au point de se l'approprier, d'où le nom de Péripatéticiens. Cela ne signifie nullement, comme on pourrait se l'imaginer, que nos deux métaphysiciens n'avaient d'autre cortège qu'un petit nombre d'amis. Rappelons-nous l'affluence qui se pressait sur les pas des sophistes et la charmante description des allées et venues de Protagoras sous le portique du riche Callias[2]. A l'éclat du coloris comme à la netteté du trait, on reconnaît une scène empruntée à la vie réelle ; or pour l'honneur d'Athènes, je veux croire que l'Académie a présenté plus d'une fois le même spectacle.

Dans son *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, M. Petit de Julleville a esquissé en quelques lignes le tableau des écoles athéniennes avant leur réorganisation officielle sous les Antonins : malgré ce qu'il y a de hasardeux à confondre des temps bien différents, le passage me paraît applicable à l'Académie qui fut leur premier modèle : « Dans ces libres écoles, l'enseignement n'avait rien de suivi ni de dogmatique : une discussion animée où le maître n'avait pas tout seul la parole en était la forme la plus habituelle. Aucun plan tracé, nul programme[3]. La foule des curieux et des oisifs se joignait librement aux disciples réguliers. Il n'est pas douteux qu'une

1. Cf. Elien, III, 19 : ἐβάδιζε σὺν ἑταίροις.
2. *Protagoras*, 315 A-E.
3. Sous ce titre : *Plato's Technik an Symposion und Euthydem nachgewiesen* (Marburg, 1889) M. de Sybel a tenté sans doute de tirer de ces deux dialogues, si peu semblables qu'ils soient, « le programme (Lehrgang) de l'Académie platonicienne ». Mais cette prétention n'a eu qu'un très médiocre succès.

doctrine plus complète et mieux enchaînée ne fût distribuée à part à un petit nombre de disciples choisis[1]. Mais l'action du maître sur le public s'exerçait sous cette forme variée, attrayante et singulièrement efficace de la conversation[2] ».

Quel enseignement vivant que celui où le maître est ainsi en communication incessante avec ses élèves, non seulement admis, mais invités à lui exposer leurs objections et leurs doutes ! sûr moyen d'échapper à ces affirmations extrêmes, à ces intempérances de pensée ou d'expression si fréquentes chez les méditatifs systématiquement enfermés dans la solitude, loin de cet échange d'idées où les esprits même les plus absolus finissent par prendre conscience de leurs faiblesses. Quelque affinité qu'on puisse relever entre le génie de Platon et celui de Pythagore, l'αὐτὸς ἔφα du premier n'a jamais été la devise du second, aux yeux duquel la science, loin d'être un système arrêté qui s'impose, doit être au contraire le fruit d'un effort personnel et par conséquent toujours en rapport avec la préparation et la part d'activité apportées par l'élève. On pourrait même croire que si Platon a évité avec un pareil scrupule d'intervenir personnellement dans ses dialogues[3], c'était avec l'arrière-pensée d'atténuer, si je puis ainsi parler, sa responsabilité philosophique, comme si en dehors de quelques points particuliers sur lesquels il insiste, les autres parties de sa doctrine ne lui paraissaient point encore « assises sur le roc. » C'est ainsi que le Socrate du *Phédon* parle de l'immortalité, non comme d'une certitude, mais comme d'une « espérance dont il est bon de s'enchanter soi-même ». Et précisément l'un des reproches que l'on serait tenté d'adresser au grand philosophe,

1. Ce point mérite discussion et en ce qui touche Platon en particulier sera examiné plus loin.
2. On sait que dans les auditoires philosophiques du moyen-âge la *disputatio* était la forme préférée de l'enseignement. Le maître disputait devant les élèves, souvent même contre eux, et les élèves à leur tour disputaient entre eux en présence du maître.
3. Tout autre devait être et fut en réalité le procédé d'Aristote. Au témoignage de Cicéron, même dans ses dialogues (dont l'authenticité a d'ailleurs été contestée) « sermo ita inducitur ceterorum, ut penes ipsum sit principatus » (*ad Att.*, XIII, 19).

c'est d'avoir ouvert toute large la porte au scepticisme par le vague, inconscient ou délibéré, dans lequel il laisse les plus importantes de ses conclusions[1]. En face des erreurs et des ténèbres des croyances païennes, il n'a point assez osé, et cette conviction robuste, seule capable d'entraîner à sa suite les générations humaines, trop souvent lui fait défaut[2].

Mais aussi, cette réserve posée, nul n'a mieux pratiqué, nous pouvons le croire, les règles de conduite dont il s'est fait dans le *Phèdre* l'éloquent apôtre : ses dialogues nous initient à merveille à cette pédagogie féconde (ψυχαγωγία) qui se plie à tous les états d'esprit[3] et s'adresse à toutes les facultés afin de mieux saisir l'homme tout entier. Pour corriger Athènes, cité élégante et frivole, Aristophane dans ses pièces avait à dessein, dit-on, poussé la gaieté jusqu'à la folie, pensant que la livrée du bouffon serait le meilleur passeport pour les rudes vérités du sage. Platon qui avait débuté par être poète voulut, selon la célèbre comparaison qu'il a léguée à Lucrèce, enduire de miel les bords de la coupe : joignant la beauté de la forme à l'élévation de la pensée, il appellera à son aide les séductions de la poésie, non de cette poésie factice qui ne se trahit que par le rythme et la mesure, mais de cette poésie supérieure qui

1. « On s'explique mal la manière négligée, flottante dont Platon s'exprime souvent sur les points les plus élevés et les plus essentiels de sa philosophie. Est-ce impuissance, incurie, arrière-pensée, scepticisme, artifice, prudence, enjouement? Là est selon nous un des plus difficiles problèmes que Platon ait laissés après lui, et il est encore à résoudre » (Rémusat).

2. C'est ce qu'exprime avce une justesse merveilleuse ce mot de saint Augustin (*De la vraie religion*, I, 2) : « Suavius ad legendum quam potentius ad persuadendum scripsit Plato ». Aussi qui connaît le tour d'esprit de M. Renan ne sera pas surpris de le voir écrire en parlant de la philosophie : « En tant que science nous l'avons fort développée. Mais l'art exquis de jouer de la lyre sur les fibres les plus intimes de l'âme, de poser sans les résoudre les problèmes de l'ordre transcendant : la philosophie, dis-je, entendue comme la musique sacrée des âmes pensantes, quel chef-d'œuvre produira-t-elle jamais comparable aux dialogues qu'ont entendus les jardins de l'Académie et les bords de l'Ilissus ? »

3. Socrate dans le *Ménon* : « Il est plus conforme aux lois de la dialectique de ne point se borner à faire une réponse vraie, mais de n'y faire entrer que des choses dont celui qui interroge avoue qu'il est instruit ».

même malgré nous nous transporte dans une sphère idéale[1].

Et pendant que je cherchais à me représenter Platon enseignant à l'Académie, quelques lignes me sont revenues à la mémoire, où j'ai cru le retrouver tout entier. C'est le portrait, tracé par une plume éloquente, d'un philosophe qui fut longtemps une des puissances intellectuelles de ce pays. Une affinité intime l'avait attiré de bonne heure vers Platon à la célébrité duquel il a plus que personne contribué dans notre siècle. J'ai nommé V. Cousin, ainsi loué par Jules Favre dans son discours de réception à l'Institut :

« Sa voix, à la fois harmonieuse et puissante, semblait être la vibration d'un instrument pénétré d'un feu intérieur. Ce feu animait aussi son regard profond et ferme, d'où son âme s'échappait en éclairs, quand le souffle de l'éloquence l'agitait. Son geste sobre et contenu, l'émotion et la solennité de son débit, la richesse de son langage, l'art merveilleux avec lequel il savait tirer des abstractions les plus hautes d'éblouissantes images, faisaient de lui la personnification vivante de l'initiateur. »

Oui, c'est bien sous ces traits que je conçois Platon conversant avec ses disciples, et il y a sans doute moins de flatterie qu'on ne pense dans cette phrase d'Olympiodore : « Platon mettait dans sa parole une telle éloquence que ses auditeurs le quittaient n'ayant plus d'autre ambition que celle de devenir philosophe[2]. »

Mais pourquoi ne pas céder à la tentation bien naturelle de demander aux dialogues mêmes de Platon l'écho direct des entretiens qui se nouaient entre le maître et ses élèves ? C'est là qu'il nous semble l'entendre faisant assaut de finesse avec ses interlocuteurs, les reprenant doucement de leur crédulité ou de

1. Le satirique Timon comparait la douce éloquence de Platon au chant des cigales qui peuplaient les bosquets d'Académus :

Ἡδυεπής, τέττιξιν ἰσογράφος, οἵ θ' Ἑκαδήμου
Δένδρει ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσαν ἱεῖσι. (Diogène Laërce, III, 7.)

2. Cf. Elien, II, 10 et ce que Plutarque (*De discr. amici et adulat.*, 71 et *De fraterno amore*, 21) rapporte de la conversion de Speusippe.

leur ignorance, venant à leur secours dans leur embarras, leur suggérant adroitement la réponse et prêt en toute circonstance à leur accorder l'indulgence qu'ils sollicitent.

En vérité qui nous empêche de penser que plus d'une fois, sur le seuil des jardins d'Académus, Platon aura redit à quelque jeune ami de la philosophie ces paroles de Socrate à Phèdre : « Ici nous trouvons de l'ombre, un air frais et du gazon qui nous servira de siège ou même de lit si nous voulons. Par Junon, le charmant lieu de repos ! Comme ce platane est large et élevé ! et cet agnus-castus avec ses rameaux élancés et son bel ombrage, ne dirait-on pas qu'il est là tout en fleurs pour embaumer l'atmosphère ? »

Plus loin, n'est-ce pas lui qui, sous les traits de Socrate, gourmande la timidité ingénue de Théétète : « Ne désespère pas de toi-même et crois-en un peu tes maîtres : applique-toi à toutes choses et particulièrement à la science, afin d'en bien comprendre l'essence et la nature. — *Théétète* : S'il ne tient qu'à faire des efforts, nous en viendrons à bout. — *Socrate* : Réponds-moi autant que tu en es capable, et si après avoir examiné ta réponse, je la juge une chimère et qu'en conséquence je la rejette, ne t'emporte pas contre moi, à l'exemple de plusieurs qui ne comprennent pas que j'agis ainsi pour leur bien, et qu'il ne m'est permis en aucune manière ni de transiger avec l'erreur ni de tenir la vérité cachée. »

Accusait-on l'éloquent philosophe de s'attarder à quelque sujet préféré ou d'accueillir avec trop de facilité les digressions qui se présentaient, il répondait sans nul doute comme le Socrate du même dialogue : « Nous ne sommes pas les esclaves des discours : au contraire ce sont les discours qui sont comme nos serviteurs et chacun d'eux attend le moment où il nous plaira de le terminer. Comme les poètes, nous n'avons ni juge, ni spectateur qui préside à nos entretiens, nous réprimande et nous fasse la loi. »

Plus d'une fois aussi, en prenant congé de ses auditeurs, il a entendu murmurer à son oreille ces mots flatteurs : « Assurément j'ai dit avec ton aide bien plus de choses que je n'en avais dans l'âme... Si tu pouvais persuader à tous les autres, comme à moi, la vérité de ta doctrine, il y aurait plus de paix et moins de maux parmi les hommes. » Pareil éloge n'était-il pas pour le philosophe la plus douce et la plus enviée des récompenses ?

Tel est l'attrait des dialogues de Platon qu'on a peine à fermer le livre qu'on vient d'ouvrir : c'est à pleines mains qu'on voudrait extraire remarques et citations de cette mine inépuisable. Mais poursuivons notre étude.

7. LA MÉTHODE.

Jusqu'ici nous avons vu revivre dans Platon l'esprit de Socrate porté par les dons du plus heureux génie à d'admirables hauteurs : examinons maintenant en quoi le disciple a dépassé le maître et préparé à la philosophie grecque des destinées tout à fait nouvelles.

Ce qui domine manifestement chez Socrate, c'est le réformateur populaire, parlant au premier venu dans une langue à la portée des plus simples, presque des plus ignorants. Dans sa parole rien d'énigmatique, dans sa méthode rien de mystérieux. S'il a des procédés qui lui appartiennent pour amener à la vérité des esprits novices ou rebelles, c'est avant tout au bon sens et à la logique naturelle qu'il s'adresse : il semble dédaigner ou même ne pas connaître l'art de solliciter doucement les imaginations. Suivre des voies si planes, si unies, si prosaïques, dirais-je volontiers en écartant de ce mot toute pensée de blâme, ne pouvait suffire au génie inspiré de Platon. De là dans sa philosophie un élément nouveau, un procédé d'exposition auquel il a eu recours dans ses écrits si fréquemment et avec tant de succès que dans son enseignement oral à l'Académie il n'a pas pu ne pas lui réserver une place d'honneur ; et ce qui nous confirme dans cette croyance, c'est qu'Aristote en plus d'un passage y voit un des traits ca-

caractéristiques du platonisme. Avant Platon personne ne s'en était servi : après lui on ne l'imitera que de loin, comme si le grand philosophe avait emporté avec lui son secret dans la tombe. Ceux-ci ne le prennent que pour une parure éloquente : ceux-là le considèrent comme un habile artifice. C'est le mythe.

La foi païenne a trouvé son expression, variable et changeante comme elle, dans cet ensemble de récits légendaires qu'on appelle la mythologie. Quelle en fut l'origine ? Placé en face des phénomènes attrayants ou redoutables de la nature, l'homme n'a pas résisté au désir d'en posséder l'explication. A ses yeux ils semblaient porter la marque d'un dessein préconçu, et d'un autre côté l'intelligence, encore incapable d'abstraction, donnait à toutes ses conceptions une forme concrète et vivante. Appliquée aux objets de la science, la mythologie est la conséquence naturelle de la difficulté d'exprimer certaines idées, certaines lois dans des langues encore mal préparées à ce rôle. Toutefois qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas un pur jeu d'esprit, et comme l'a écrit Ozanam, les poètes des anciens âges avaient un sentiment confus de l'universelle harmonie : pour eux toute comparaison était sérieuse, ils professaient comme croyances positives les mythes auxquels ils donnaient des dehors si ingénieux.

Bien que le paganisme en tant que religion eût accepté avec empressement ce vêtement poétique qui devait le rendre si populaire, pouvait-il en être de même de la philosophie ? L'aurore de la critique, a-t-on dit très justement, marque le crépuscule des mythes, et la nouvelle sagesse qu'enseignaient les Thalès, les Xénophane, les Anaxagore devait inévitablement se montrer hostile à la vieille mythologie. La raison devenue capable de réfléchir sur elle-même et sur le monde ne pouvait s'en contenter [1]. La poésie et la philosophie, si souvent confondues à l'origine des civilisations, se séparèrent dès

1. C'est ce que donne clairement à entendre Aristote dans sa *Métaphysique*: Ἀλλὰ περὶ τῶν μυθικῶς σοφιζομένων οὐκ ἄξιον μετὰ σπουδῆς σκοπεῖν.

lors, pour ne plus se rencontrer qu'à de longs intervalles.

Mais ce n'était pas en vain que durant des siècles l'esprit grec avec une fécondité presque inépuisable avait enfanté tant de créations gracieuses ou touchantes : ce n'était pas en vain que de longues suites de générations leur avaient prêté une oreille empressée, si bien qu'au temps même de Socrate Thucydide s'attendait à n'avoir qu'un petit nombre de lecteurs, pour avoir dédaigné les récits merveilleux si chers à ses devanciers. Dans un ordre d'idées évidemment assez voisin de la philosophie, les mystères et en particulier ceux d'Eleusis, si vénérés à Athènes, devaient leur principal attrait à des cérémonies allégoriques. Amoureux de symboles, les Pythagoriciens et les Orphiques à leur suite eurent recours aux mythes : du moins c'est le nom qu'emploie Aristote pour désigner certaines parties moitié cosmologiques, moitié religieuses de leur doctrine. Anaxagore, à l'aide d'une interprétation plus ou moins subtile, se flattait de donner à maint récit d'Homère un sens philosophique. Pendant ce temps, de Pindare à Euripide, les poètes s'attachaient à dégager des légendes antiques les leçons morales et religieuses qu'y avait déposées une imagination inconsciente, et les sophistes eux-mêmes, comprenant tout ce que de pareilles fictions offraient de charme, mêlaient à leurs élucubrations oratoires des morceaux semblables à l'apologue d'Hercule entre le Vice et la Vertu.

Socrate, nous n'éprouvons aucune surprise à l'apprendre, paraît avoir enveloppé dans le même dédain et les mythes et leurs trop ingénieux interprètes. Il était réservé à Platon, en pleine possession de son système philosophique, d'unir étroitement ce que son temps tendait de plus en plus à séparer, le raisonnement et la croyance, et de faire des mythes, non pas des fleurs jetées comme en passant sur un texte jugé trop aride, mais des pierres importantes de son édifice. Irons-nous avec Ast et Hermann jusqu'à affirmer que la philosophie de Platon doit être cherchée avant tout dans ses mythes, comme c'est le cas pour plus d'un sage de l'Orient ? Non sans doute : mais visiblement c'est avec intention que le philosophe emploie

ce langage symbolique, d'abord et de préférence dans les parties obscures de la théorie de l'âme et du monde, et ensuite dans d'autres domaines où il était le premier à y recourir.

D'où vient cette prédilection, un peu surprenante au premier abord ?

C'était, n'en doutons pas, une satisfaction donnée aux instincts religieux de son âme, tout ouverte à l'impression du divin et jalouse de recueillir comme autant de restes d'une révélation supérieure ces traditions où elle découvrait un puissant moyen d'enseignement moral et même de salut [1]. A un autre point de vue, pourquoi le philosophe se verrait-il interdire un procédé pris dans la nature, où l'invisible se conclut du visible, où ce qui frappe nos sens sert à nous élever à ce que nos sens ne peuvent atteindre ? Comme le fait très bien remarquer Olympiodore commentant les derniers chapitres du *Gorgias* : « Si nous étions une pure intelligence sans imagination, l'esprit uniquement occupé des choses intelligibles n'aurait pas besoin de mythes. Si au contraire privés d'intelligence nous n'avions d'autre faculté que l'imagination, le mythe suffirait à tout : mais nous avons en nous intelligence, opinion et imagination. Voulez-vous vous conduire d'après l'intelligence ? vous avez la voie de la démonstration. D'après l'opinion ? vous avez celle du témoignage. Par l'imagination ? vous avez les mythes. » Or convaincu comme il l'était de l'harmonie intime de toutes les puissances de l'âme, Platon entendait mettre au service de la vérité les forces réunies de la raison et du cœur, et s'accommoder à la variété des esprits par la diversité des enseignements dans l'unité de la doctrine. Chez lui, écrit M. Janet, il s'établit pour ainsi dire une sorte d'équilibre entre la poésie et la science ; cette harmonie constitue son caractère original et ce serait faire une analyse inexacte de sa méthode que de n'en pas marquer le côté poétique.

D'ailleurs en fait d'images aucun génie ne s'est montré plus

1. Cf. *République*, X, 621, B, à propos du récit d'Her l'Arménien : « Cette fable, mon cher Glaucon, s'est conservée jusqu'à nous et si nous y ajoutons foi, elle est très propre à nous sauver nous-mêmes. »

créateur. Platon était né poète et s'il condamne avec sévérité la mythologie et ses inventions licencieuses, s'il va jusqu'à chasser Homère de sa cité idéale, il se hâte de montrer à quel prix la fiction peut être tolérée, que dis-je ? recherchée par la philosophie. Ces récits, ces tableaux attirent le commun des hommes par le charme de la forme, et captivent les esprits réfléchis par l'attrait de la doctrine qui s'y cache. Il y a là comme une revanche spirituelle de la muse contre celui qui exilait ses prêtres.

Ce qui précède permet de mesurer l'importance des mythes dans l'enseignement platonicien. Ce n'est pas le caprice d'une pensée juvénile qui ne s'est point encore pliée à la suprématie de la raison : depuis le *Phèdre* jusqu'aux *Lois*, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il a été chef d'école, Platon n'a pas varié dans sa méthode. Ce n'est pas davantage un aveu d'impuissance : ses fictions les plus brillantes se rencontrent précisément au cours de ses expositions les plus achevées. Est-ce à dire que le philosophe se fit illusion au point de mettre sur la même ligne les conclusions de ses mythes et les résultats conquis par la voie lente mais sûre de la dialectique ? Non sans doute, et il n'entrait pas davantage dans ses vues de donner le change à ses auditeurs. Il lui suffisait ici d'égayer la discussion par quelque récit plein d'esprit et de grâce, là de donner à ses théories une personnification transparente propre à les graver dans le souvenir : telle la statue qui traduit au dehors la forme idéale rêvée par l'artiste. Tantôt le mythe lui servait de point de départ : tantôt, selon l'expression d'un commentateur, il y ramenait la discussion comme dans un port, afin que l'esprit pût se reposer doucement dans la contemplation de la lumière. Déjà dans l'antiquité, des critiques sévères avaient blâmé ce mélange de science exacte et de poésie mystérieuse : où finit l'une, où commence l'autre ? La limite est souvent indécise et c'est même là le triomphe de cet art étonnant dont Platon semble avoir emporté avec lui le secret dans la tombe.

Mais l'emploi du mythe n'est pas le seul point par où Platon rejette le tour éminemment populaire de l'enseignement socra-

tique. Chez lui, là même où l'entretien a le plus d'abandon le maître apparaît, et la tâche qu'il entreprend n'est pas de celles auxquelles suffit une heure ou un jour : elle comporte une suite, un enchaînement[1]. Ses dialogues inaugurent en Grèce le style philosophique, indice d'une pensée qui aime à se mouvoir dans la sphère intellectuelle avec ordre et clarté. Ses devanciers en parlant ou en écrivant n'avaient usé que de la langue commune ou des métaphores de la poésie : Platon se crée une prose où la cadence de la période et la variété infinie des tons s'allient à une précision jusque là inusitée dans les termes : c'est un ensemble systématique de doctrines qui s'affirme et s'incarne pour ainsi dire dans une terminologie nouvelle[2]. Si l'écrivain n'est que l'écho du professeur, ce n'est pas aux premiers venus que s'adressaient les analyses délicates, les considérations profondes semées d'un bout à l'autre de traités en forme tels que la *République*, le *Phédon* ou le *Philèbe*. Tout attrayante qu'en soit la lecture, les œuvres de Platon exigent pour être comprises une véritable maturité d'esprit : à peine est-on en droit de faire exception pour l'une ou l'autre de ces compositions de sa jeunesse qui sont appelées *socratiques*.

Ceci nous conduit à une autre observation. Le dialogue qui se prête si bien à la recherche en commun de la vérité, devient d'un maniement difficile quand il s'agit de réunir comme en un faisceau tous les fils d'une discussion. Platon l'avait très bien saisi. Certes il n'éprouvait que dédain, il l'a dit et répété

1. C'est évidemment d'après sa propre expérience ou d'après celle de témoins oculaires que l'auteur, quel qu'il soit, de la VII[e] lettre platonicienne prête à Platon cette déclaration : « C'est avec beaucoup de temps et de peine que l'on peut acquérir la double science de ce qu'il y a de vrai et de ce qu'il y a de faux en toutes choses. Quand on a bien examiné en les éclairant les uns par les autres les noms, les définitions et les impressions de toute espèce dans des discussions paisibles où l'envie n'aigrit ni les questions ni les réponses, c'est alors seulement que la lumière de la science et de l'intelligence se répand sur les objets et nous guide vers la perfection permise à la nature humaine ». — Cf. *République*, IV, 435 A.

2. Beaucoup de termes (δύναμις, οὐσία, ὅρος, θεωρία, etc.) empruntés au langage ordinaire ont reçu alors pour la première fois un baptême philosophique.

bien haut[1], pour les longs discours d'apparat chers de tout temps aux rhéteurs et aux sophistes, mais il ne reculait pas devant des expositions suivies, destinées à présenter dans toute leur ampleur, à étudier sous toutes leurs faces les grandes lois métaphysiques et morales, fondement de sa doctrine. C'est une de ces intelligences supérieures qui ne sont satisfaites qu'après avoir réuni dans une synthèse lumineuse et féconde les vérités découvertes pas à pas par l'observation et l'analyse. De là dans ses écrits, et sans doute aussi dans quelques-unes de ses leçons, ces développements d'un tissu dialectique si serré, ces épilogues où se donne carrière sa vive imagination émue au souvenir de quelque tradition religieuse, de quelque fable antique. Les esprits d'un grand souffle (et Platon est du nombre) triomphent dans ce genre d'enseignement que Socrate, on peut l'affirmer, avait à peine pratiqué, à peine connu[2].

D'ailleurs, comme l'a si bien dit le poète, *multa recedentes adimunt anni :* il est des transformations que les années entraînent presque inévitablement après elles. A mesure que Platon s'éloignait de la jeunesse, il lui devenait difficile de soutenir un dialogue avec un égal brillant et une égale vigueur : la verve éblouissante qui anime les pages du *Phèdre* et du *Banquet* devait céder le pas graduellement à des qualités d'un autre ordre. De longues années de vie commune avaient formé ceux de ses auditeurs qui lui demeuraient fidèles : appuyée désormais sur des bases solides, leur instruction philosophique pouvait sans crainte être poussée plus loin.

Enfin dans la mesure où Platon creusait sa propre doctrine et où les déceptions de la vie le rejetaient dans la méditation, il devait incliner davantage vers les spéculations abstraites.

1. Voir notamment *Protagoras* 328 E, et *Gorgias* 449 B.

2. On en citerait à peine l'un ou l'autre exemple dans les quatre livres des *Mémorables*. — « Dans la controverse, la contradiction elle-même soutient : si elle risque de vous dérouter par ses interruptions, elle vous provoque en même temps par ses arguments et vous complète par ses répliques. Il ne manque pas de gens qui, lutteurs assez passables dans un duel oratoire à courtes alternatives, se trouvent tout d'un coup perdus et décontenancés quand on leur ouvre un champ sans mesure » (Antonin Rondelet).

Initié par les pythagoriciens aux secrets de la théorie des nombres, il crut y découvrir l'intermédiaire qu'il cherchait depuis longtemps entre l'idée et la réalité, entre le monde métaphysique et le monde sensible, le moyen terme qui permettait de résoudre la redoutable antinomie du fini et de l'infini, de la matière et de l'esprit. De là le tour plus austère, plus scientifique et, disons-le, quelque peu obscur que prit son enseignement, tandis que le *Philèbe*, le *Timée* et les *Lois* marquent une évolution parallèle dans son talent d'écrivain.

Ces divers motifs rendent assez vraisemblable ce que rapportent certains historiens de l'antiquité, invoquant d'ailleurs à ce propos le témoignage de Speusippe et de Xénocrate, à savoir que Platon, l'élève par excellence de Socrate, n'avait pas hésité, à la fin de sa carrière, à inaugurer de véritables cours[1]. Simplicius, transformant à la légère l'école de Platon en un auditoire moderne de Faculté, va jusqu'à nous montrer les élèves prenant des notes qu'ils rédigent ensuite, sans rien changer à l'obscurité énigmatique de tel ou tel passage[2]. Je crains qu'il ne se soit ici laissé induire en erreur par un rapprochement inexact avec l'école péripatéticienne où ces procédés tout didactiques ont dû être particulièrement en honneur[3].

On comprend sans peine que sous cette forme nouvelle l'enseignement de Platon ait perdu de la popularité, ou si ce mot

1. Appelés par les commentateurs ἀκροάσεις, plus rarement λόγοι.

2. *In Phys.*, 104 b : Οἱ Πλάτωνος ἑταιροὶ παραγενόμενοι τοῖς αὐτοῦ λόγοις ἀνεγράψαντο τὰ ῥηθέντα αἰνιγματωδῶς ὡς ἐρρήθη. Le même commentateur cite notamment une rédaction « sur le bien », œuvre d'Aristote, laquelle paraît avoir existé encore de son temps : et c'est probablement un document analogue qu'Aristote lui-même a en vue quand il allègue (*de l'Ame*, I, 2, 404a 19 τὰ περὶ φιλοσοφίας λεγόμεκα. Suidas y fait allusion (I, 17).

3. Au début du IIe livre du traité *De finibus*, Cicéron entre dans des détails assez curieux sur la méthode comparée des diverses sectes philosophiques. (Cf. *Orator*, ch. XXXIII.) — Comme on l'a très justement fait remarquer, plus tard l'école d'Aristote sera non seulement un foyer intellectuel, un enseignement où se forment des esprits, mais un laboratoire d'études, un centre de recherches et de découvertes occupé à conserver la science acquise et à continuer l'édifice des sciences nouvelles, d'un mot comme s'exprime Cicéron dans le *de Finibus*, un atelier de tous les arts) *omnium artium officina*.

ne paraît pas à sa place, de la renommée dont il était d'abord entouré.

Un trait rapporté par Aristoxène[1], disciple immédiat d'Aristote, aurait un véritable intérêt s'il méritait entière créance. Un jour, raconte-t-il, Platon, exposant les bases de sa doctrine, classait au nombre des biens non seulement le bien suprême, l'Un, mais encore la connaissance des mathématiques et de l'astronomie. Les auditeurs entendant un tel langage ne pouvaient revenir de leur étonnement : ils s'attendaient à ce qu'on leur parlât de l'un de ces prétendus biens humains, la richesse, la santé, la force, en un mot, à ce qu'on leur dépeignît un bonheur merveilleux. Aussi lassés de suivre le philosophe dans ses déductions savantes, ils l'abandonnèrent les uns après les autres, sauf quelques rares fidèles, à la tête desquels se trouvait Aristote[2]. Veut-on maintenant savoir ce que peut devenir entre les mains d'un compilateur sans critique, une anecdote brièvement contée par un de ses devanciers ? Qu'on lise le XXIe discours de Thémistius[3].

Cependant, quelle qu'ait été cette transformation dans la méthode et le fond de la doctrine, ce serait une étrange erreur de se figurer l'Académie dégénérant peu à peu en une sorte de

1. *Harm. elem.*, II. 30 (éd. Meibom). Rose a rapproché de ce récit quelques lignes du *Philèbe* très voisines. D'après Diogène Laërce, qui cite Favorinus (III, 37), il s'agissait dans cette circonstance d'une lecture publique du *Phédon*. Cette version est très peu vraisemblable. A la suite de l'anecdote que nous venons de rapporter, Aristoxène ajoute qu'il lui paraît préférable de suivre dans un traité l'exemple d'Aristote, lequel annonçait à l'avance à ceux qui venaient l'entendre le sujet et le plan de ses leçons.

2. Pareille mésaventure, si nous en croyons Cicéron (*Brutus*, LI, 191), était arrivée à Antimaque de Claros, lisant en public sa volumineuse *Thébaïde*. Seul Platon continuait à l'entendre : « Legam nihilo minus, s'écrie le poète, Plato enim mihi unus instar est omnium millium ». Et Cicéron ajoute : « Recte ». Platon ne pouvait-il pas en dire autant de son grand élève Aristote ?

3. A entendre ce rhéteur, la campagne d'Athènes se dépeuplait pour grossir l'auditoire de Platon. « Platone in Piræo disputante, ingentes fiebant hominum concursus non modo ex urbe descendentis populi, sed et ex agris ac vineis, atque argenti fodinis. Et vero tum cum illos de bono sermones haberet, turba ipsa vertigine quodam correpta æstuare tandem cœpit, seque e cœtu subduxit ut demum in consuetum gregem Platoni consessus ille redigeretur. »

cloître monastique. Sans doute Platon avait une trop haute idée et de la dignité de la science et de la vocation du philosophe pour permettre des divertissements vulgaires aux élèves dont il s'entourait de préférence. S'il avait hérité de Socrate une facilité aimable à se laisser approcher, la plus franche cordialité n'ôtait rien à la gravité ni au sérieux de son enseignement [1]. Un auteur ancien rapporte que le philosophe recommandait plus particulièrement trois choses à ses jeunes amis : la sagesse dans l'âme, le silence sur les lèvres, la pudeur sur les traits [2], et M. Chaignet développant une pensée d'Elien [3] ajoute : « Platon exclut du sanctuaire de la science le rire qui semble un oubli du respect et dissipe la force d'attention nécessaire au travail ». Les disciples ont eu garde d'oublier ces exhortations : car la comédie moyenne qui oppose leur attitude digne et aristocratique au laisser aller et à la grossièreté préméditée des cyniques, nous les représente « sans voix, sans mouvement, les yeux fixés à terre, méditant longuement [4] » Dans cette demi-satire, fait observer M. Gebhart, il y a un tableau expressif et vrai : l'Académie groupée autour du maître comme une assemblée de statues pensantes.

Toutefois le disciple de Socrate avait appris à mêler, selon le conseil des poètes, l'agréable à l'utile : il connaissait trop bien l'humeur athénienne pour ne pas chercher à retenir par d'autres attraits ceux qu'auraient pu décourager les aridités de la dialectique. Impossible d'attribuer une attitude systématique-

---

1. C'est ce qui ressort du portrait même que nous en ont retracé les comiques du temps : qu'on en juge par ces vers d'Epicrate :

Τὶ Πλάτων
Καὶ Σπεύσιππος καὶ Μενέδημος; πρὸς τίσι
Νυνὶ διατρίβουσιν; ποία φρόντις, ποῖος λόγος
Διερευνᾶται παρὰ τοῖσιν; (Athénée, II, 59 C.)

2. Boissonade, *Anecdota græca*, II, p. 468 : Πλάτων παρεκελεύετο τοῖς νεοῖς τρία ταῦτα ἔχειν · ἐπὶ μὲν τῆς γνώμης σωροσύνην, ἐπὶ δὲ τῆς γλώττης σιγὴν, ἐπὶ δὲ τοῦ προσώπου αἰδῶ.

3. III, 35 : Πρότερον ἐν Ἀκαδημίᾳ μηδὲ γελάσαι ἐξουσίαν εἶναι. (Cf. Diog. Laërce, III, 26).

4. Athénée, II, 54, et un autre fragment d'Ephippe dans les *Fragmenta comic. græc.* p. 494.

ment rébarbative et morose à celui qui a écrit les pages plaisantes et badines du *Phèdre*, et qui invitait avec tant d'insistance le laborieux Xénocrate à « sacrifier aux Grâces ». Pascal a raison : « On n'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages constamment graves et sérieux : c'étaient des honnêtes gens qui riaient comme les autres avec leurs amis. » Je n'en veux pas d'autre preuve que les banquets institués par Platon à l'Académie et auxquels il se faisait un plaisir de convier, en dehors du cercle de ses élèves, des hommes tels que Timothée et Isocrate [1]. « C'était un moyen d'entretenir des rapports de confraternité et d'amitié entre les membres de l'association et de faire naître un esprit de corps propre à conserver la doctrine dans sa tendance et ses principes caractéristiques. Il y avait des banquets de cette sorte dans toutes les écoles, et Diogène Laërce cite ceux des Diogénistes, des Antipatristes, des Panétiastes [2]. » Nul ne sera surpris de voir la conduite de Platon susciter ainsi de tous côtés des imitateurs : la civilisation moderne elle-même a-t-elle rien imaginé de plus efficace pour rapprocher les hommes et cimenter leurs sympathies mutuelles? Au reste loin d'ouvrir la porte à de regrettables excès, ces repas *académiques*, si cette expression peut être ici employée, se distinguaient, assure-t-on, autant par le charme tout attique et le ton relevé de la conversation que par la gaieté et l'affabilité des convives [3]. L'exemple du *Banquet*, si l'on passe sur certains traits où se trahit trop ouvertement pour nous modernes la licence de l'esprit grec, peut nous apprendre à quelle hauteur s'élevaient parfois de pareils entretiens [4].

---

1. L'antiquité nous a laissé sur ce point de nombreux témoignages. Voir notamment Elien, II, 18, — Athénée, X, 14 et XII, 547, — Diogène Laërce, II, 8. etc.

2. M. Chaignet, *Psychologie d'Aristote*, p. 31.

3. On connaît là dessus le trait charmant rapporté par Cicéron (*Tusc.* V, 35) : « Timotheum clarum hominem Athenis et principem civitatis ferunt quum cœnavisset apud Platonem eoque convivio admodum delectatus esset, vidissetque eum postridie, dixisse : Vestræ quidem cœnæ non solum in præsentia sed etiam postero die jucundæ sunt. »

4. Un érudit allemand, von Wilamovitz, a même fait sur l'origine de ce

La préoccupation dominante de Platon, nous dit son biographe grec, était de se survivre à lui-même ou dans la pensée de ses amis ou dans le texte de ses écrits [1]. Ne semble-t-il pas que ses vœux aient été doublement comblés ?

Mes lecteurs savent déjà comment Platon fut conduit à ambitionner le rôle de fondateur et de chef d'école : pendant près de quarante ans, sans jamais se lasser, il s'est appliqué à répandre ses doctrines, à leur assurer après lui un groupe patiemment formé d'interprètes et de défenseurs : tout autre emploi de ses hautes et merveilleuses facultés lui eût paru moins noble et moins louable, et celui qui fut le premier écrivain de son temps et peut-être de l'antiquité entière n'a pas cessé de mettre au-dessus de tout le reste l'action immédiate de la parole. Le livre, dira-t-on, n'est-il pas l'écho fidèle de la voix ? oui, mais ce n'est qu'un écho, une image, εἴδωλον, selon le mot même de Platon : il ne part pas aussi directement du cœur : il ne trahit pas au même degré les émotions d'une âme qui s'intéresse à ses idées, à ses convictions autant qu'à sa vie même, qui est fière de leur triomphe et s'indigne des hésitations, des oppositions auxquelles elles se heurtent. La parole s'accompagne de l'accent, du geste, du regard, et cet accent, ce geste, ce regard mettent celui qui parle en communication étroite avec l'esprit et le cœur de celui qui l'écoute. Voilà, aux yeux des anciens surtout, la véritable, j'allais dire la seule éloquence. Combien pâlit par comparaison l'action de l'écrivain sur un public qu'il ne connaissait pas et dont il n'est pas connu ? Sa pensée sera-t-elle exactement saisie, judicieusement interprétée ? N'est-elle pas comme livrée à tous les hasards ? Ces

dialogue une hypothèse curieuse : « Ich kann es nicht beweisen, aber mich dünkt es fast unmittelbar einleuchtend, dass das Symposion das Gedicht ist, in welchem der Thiasarch des frisch gegründeten Musenvereins in der Akademie ein ideales Vorbild für die Festmahle seines Thiasos zeichnet. » — Même sous les successeurs de Platon, qui demeurèrent invariablement fidèles à cette coutume du maître, les banquets de l'Académie avaient lieu, selon l'expression d'Athénée, τὸ πλεῖστον ἕνεκεν ἀνέσεως καὶ φιλολογίας.

1. Diogène Laërce, III, 46 : Ἠξίου μνημόσυνον αὑτοῦ λείπεσθαι ἢ ἐν φίλοις ἢ ἐν βιβλοῖς.

considérations n'avaient pas échappé à Platon : et elles lui ont dicté ce passage remarquable du *Phèdre*, où nous rencontrons tout à la fois un indice non équivoque de ses secrètes préférences et une justification de la conduite de Socrate :

« Si le sage sème dans les jardins de l'écriture, il ne le fera que par manière de divertissement : en se créant un trésor de souvenirs et pour lui-même quand la vieillesse amènera l'oubli, et pour tous ceux qui suivent les mêmes traces, il se réjouira de voir croître les plantes de ces jardins. Mais s'il est noble de s'amuser à ce travail, il est plus noble encore de s'en occuper sérieusement, de semer et de planter dans une âme bien préparée, à l'aide de la dialectique, des pensées capables de se défendre elles-mêmes et celui qui les a semées : pensées fécondes qui en germant dans d'autres cœurs, y enfantent d'autres pensées semblables, lesquelles se reproduisant sans cesse immortalisent la précieuse semence. »

Ou je me trompe, ou Platon en écrivant ces lignes songeait non sans complaisance à l'école au sein de laquelle allait se perpétuer son enseignement : mais une autre réflexion, dont à l'école de Socrate il avait sans doute fait l'expérience personnelle, était présente à son esprit. Il savait qu'on résiste sans trop de peine aux démonstrations du livre, même éloquentes, même irréfutables, tandis qu'il est difficile de ne pas céder à la parole tour à tour pressante ou insinuante d'un maître ou d'un ami. Permis à un romancier de tirer vanité de ses multiples éditions et de ses innombrables lecteurs : aujourd'hui comme autrefois, les conquêtes préférées d'un philosophe, ce sont les auditeurs qui se pressent au pied de sa chaire ou les intelligences qui se confient à lui pour trouver la lumière.

D'ailleurs, si nous en croyons Platon, la science n'est pas une richesse étrangère qui ne peut nous venir que du dehors [1] : nous en recélons en nous le germe mystérieux : c'est une étincelle qu'il faut faire jaillir, c'est un souvenir lointain

1. Cf. *Rép.*, VII, 518 B.

qu'il faut réveiller, c'est un spectacle oublié sur lequel il faut ramener nos yeux. Voilà la véritable initiation dialectique, faute de laquelle les plus belles théories courent risque de demeurer incomprises : pour porter des fruits les leçons du philosophe, à plus forte raison ses ouvrages, doivent s'adresser à un auditoire préalablement éclairé. Parmi les traités qui font la gloire d'Aristote, en est-il beaucoup qui sauf pour des dialecticiens de profession, puissent être lus utilement en l'absence de tout commentaire ? et si vraiment nous les possédons dans leur rédaction définitive, s'ils n'étaient pas destinés à subir une révision ultérieure, n'est-il pas visible qu'en les composant le Stagirite n'a pensé qu'à ses élèves et aux exigences quotidiennes de son enseignement [1] ?

Evidemment Platon n'a pas eu des vues aussi spéciales : si conformément aux déclarations du *Phèdre*, il a cherché ses premiers lecteurs dans le cercle familier de ses auditeurs [2], la distinction qu'il marque en toute circonstance entre les données de l'opinion et celles de la science, l'art achevé avec lequel il encadre les discussions les plus profondes dans des scènes tirées ou imitées de la vie réelle, la longueur inattendue de certains développements, le charme et l'illusion répandus à dessein sur l'ensemble, tout nous montre qu'il comptait sur quelques-uns au moins de ses dialogues pour gagner des adeptes à la philosophie en dehors même des rangs de ceux qui faisaient profession d'être ses disciples. En prenant la plume Platon manifestement songeait à la postérité : autrement il n'eût pas travaillé ses écrits avec ce soin qu'atteste la tradition et qui le place au premier rang des modèles dans l'art d'écrire. Nous n'insisterons pas davantage sur un point auquel notre second volume nous fournira l'occasion de revenir.

1. Voir notamment le V[e] livre de la *Métaphysique* et la première moitié du XII[e]. La question a été discutée par E. Zeller dans un article spécial : *Uber den Zusammenhang der platonischen und aristotelischen Schriften mit der persönlichen Lehrthätigkeit ihrer Verfasser*. (*Hermès*, XI, 84.)

2. Galien faisant allusion à certains passages des dialogues où le raisonnement est à peine esquissé, écrit : Συνηθὲς τὸ τοιοῦτο τάχος τῷ φιλοσόφῳ καὶ καθάπερ ἐπὶ σημείων ἐπιφέρειν τὰ πολλά, διὰ τὸ πρὸς τοὺς ἀκηκοότας ἤδη γράφεσθαι.

Il en est de même d'une question bien autrement importante, et que l'on s'attend peut-être à voir traitée ici. Nous venons d'étudier par le dehors, si l'on peut ainsi parler, et dans son organisation extérieure l'enseignement donné à l'Académie : mais qu'était au fond cet enseignement ? Quelles théories, quelles discussions psychologiques, morales, scientifiques y défrayaient les entretiens habituels du maître et des élèves ? Que pensait de la divinité, de l'homme et du monde ce philosophe si avide d'attirer auprès de lui l'élite des jeunes générations ? D'un mot, en quoi consiste le platonisme ?

De telles recherches ne sont pas de celles auxquelles on peut toucher en passant et qu'il est loisible d'aborder et de terminer en quelques pages : ce qu'elles exigent, ce n'est rien moins qu'un volume entier, dont ce n'est point ici la place. Toutefois il y a lieu, ce nous semble, de résoudre dès maintenant une question incidente d'un intérêt tout spécial, et d'ailleurs rattachée à ce qui précède par un lien des plus étroits.

7. PLATON AVAIT-IL UNE DOCTRINE SECRÈTE?

Jadis on prêtait volontiers aux sages du paganisme de même qu'à certains de ses prêtres une double doctrine, l'une publique, destinée à donner une satisfaction quelconque à la foi du vulgaire, l'autre secrète et réservée à la raison éclairée d'un petit groupe d'initiés [1]. Entendue de tel ou tel peuple, de tels ou tels mystères, même de telle ou telle école philosophique des premiers ou des derniers siècles du paganisme, du pythagorisme par exemple [2], cette assertion est d'une exacti-

1. La vanité des disciples servait ici merveilleusement les prétentions du maître. Il est si doux, écrit quelque part M. Renan, de se considérer comme une petite aristocratie de la vérité et de se persuader qu'on est seul avec quelques privilégiés à posséder le plus précieux des trésors ! Aussi tout ésotérisme, qu'il soit philosophique ou esthétique, est en tout temps assuré de rencontrer des adeptes.

2. Cf. Proclus, *Commentaire du Timée*, V, 295 : Οἱ Πυθαγόρειοι τῶν λόγων τοὺς

tude rigoureuse : on n'a eu que le tort de l'ériger en loi universelle [1]. Malgré sa célébrité comme philosophe ou plutôt à cause de cette célébrité même, Platon n'a pas échappé à l'imputation commune. En vain la tradition lui attribue-t-elle tout d'une voix un système parfaitement déterminé dont les bases essentielles et les applications principales se retrouvent en effet dans ses écrits : on a soutenu sans hésiter que les dialogues renfermaient le côté brillant et populaire de sa doctrine, non les assises profondes sur lesquelles elle repose : les conséquences de ses principes dans les divers ordres de connaissance, non ces principes eux-mêmes dans leur austère abstraction. Parmi les disciples qui ont suivi ses leçons, aucun, que nous sachions, ne s'est vanté d'avoir reçu des confidences particulières du maître : on a affirmé que pour certains auditeurs de choix admis, comme dans un cénacle, dans sa propriété personnelle voisine de l'Académie, Platon tenait en réserve des enseignements dissimulés avec soin dans ses entretiens ordinaires. Défendue par Tennemann et Bœckh en Allemagne, cette thèse aventureuse, réfutée presque aussitôt par Schleiermacher et Steinhart, n'avait trouvé que peu d'écho en France, lorsque certains érudits ont entrepris de la tirer de l'oubli. M. Druon en a fait l'objet d'une thèse de doctorat [2], et on peut lire ce qui suit dans un savant ouvrage de M. Vast sur Bessarion :

« Comme Pythagore, comme les plus anciens philosophes, comme les Druides eux-mêmes, Platon donnait un enseignement secret à quelques initiés. Il a vécu à un moment où le philosophe, où le sage était encore une sorte d'hiérophante pontifiant en secret devant un auditoire choisi et ne dévoilant ses hautes pensées qu'avec mesure et à des disciples suffisam-

μὲν ἔφασαν μυστικούς, τοὺς δε ἐξωτερικούς (ou comme il s'exprime ailleurs, ὑπαιθρίους). Parallèlement on distinguait dans l'école les μαθηματικοί (2e degré) et les ἀκουσματικοί (1er degré).

1. Par l'emploi qu'il fait à plusieurs reprises du mot ἐξωτερικοὶ λόγοι, Aristote lui-même a paru avoir deux doctrines, l'une ostensible, l'autre secrète (Voir *Journal général de l'instruction publique*, 1864, p. 535).

2. An fuerit interna sive exoterica Platonis doctrina, Paris, 1859.

ment préparés. Il n'y avait pas longtemps que Socrate avait rendu la philosophie plus humaine. »

Ce n'est pas sous de pareils traits que nous avons été amenés à nous représenter le fondateur de l'Académie. Néanmoins examinons brièvement les arguments invoqués.

Tout d'abord, il faut renoncer à trouver dans les textes authentiques de Platon un aveu, formel ou implicite, de ce double enseignement [1]. Il est vrai qu'en revanche cet aveu s'étale au grand jour dans quelques-unes des lettres prétendues platoniciennes : là au mépris de toutes les vraisemblances, Platon est transformé en véritable mystagogue. Voici ce qu'il écrit au tyran de Syracuse : « Tu n'es pas content de l'explication que je t'ai donnée de la nature première. Je vais la reprendre sous le voile de l'énigme, afin que s'il arrive quelque malheur à cette lettre sur terre ou sur mer, celui qui la lira ne puisse en saisir le sens. » Et plus loin : « Prends bien garde que ces mystères n'arrivent aux oreilles des ignorants : car je crois qu'il n'y a pas de doctrine qui paraisse plus ridicule au peuple, quoiqu'il n'y en ait pas qui plaise davantage aux hommes bien élevés... Aie soin surtout de ne rien écrire sur ces matières : il faut tout confier à la mémoire, car on n'est jamais sûr que le papier ne vous échappera pas. Aussi n'ai-je rien écrit, et il n'y a et il n'y aura jamais de traité de Platon ». Même langage dans une lettre adressée aux parents et aux amis de Dion, lettre où la philosophie intervient d'une façon absolument inattendue au milieu de réflexions et de conseils qui ne relèvent que de la politique : « Pour ceux qui ont écrit ou qui écriront ce qu'ils croient être mes véritables principes, qu'ils prétendent les avoir appris de moi-même ou d'autres, je déclare qu'à mon avis ils ne peuvent en savoir un mot. Je n'ai jamais rien écrit et je n'écrirai jamais rien sur ces ma-

1. Les deux passages, l'un du *Phèdre* (275 A-E), l'autre de la *République* (VI, 506 D), allégués par Bœckh, justifient assez peu les inductions qu'il en a tirées. Dans le *Timée*, Platon dit en parlant de l'Etre suprême : « Il est impossible de le faire connaître à tout le monde ». Il n'y a là ni secret ni mystère : c'est l'impuissance de l'homme en face de l'infini.

tières. Cette science ne s'enseigne pas comme les autres avec des mots. Une telle instruction ne convient qu'au petit nombre d'hommes qui sur de premières indications savent eux-mêmes discerner la vérité ». Voilà des déclarations en apparence absolument formelles, si inadmissible que soit la conclusion à laquelle de part et d'autre elles aboutissent : toutefois qui oserait aujourd'hui en appeler des décisions à peu près unanimes de la critique, et faire le moindre fond sur des documents ou manifestement apocryphes ou tout au moins singulièrement interpolés ?

Mais, ajoute-t-on, il y a, dans la philosophie comme dans les écrits de Platon, des obscurités et même des contradictions. Sur ce dernier point, un mot me suffira. J'accorde qu'il est difficile ou pour mieux dire, impossible sans forcer le sens des mots de mettre d'accord le *Parménide* et le *Sophiste*, par exemple, avec le reste de l'œuvre de Platon : mais, lorsque des raisons extrêmement graves font penser que nous sommes ici en présence de compositions étrangères portant un nom usurpé, pourquoi préférer croire ou que Platon ne s'est pas même douté de ces divergences choquantes, ou que, les ayant aperçues, il les a sans hésiter signées de sa main ? Toute autre solution paraît plus raisonnable. Quant à l'obscurité très réelle de certaines parties de la doctrine, pourquoi admettre qu'elle est volontaire et réfléchie de la part de Platon ? Quel est le métaphysicien qui a pu s'avancer en pleine clarté jusqu'aux dernières limites de son système ? Est-ce Aristote ? Est-ce Leibniz ? Il y toujours au fond de l'intelligence d'un penseur de génie un coin reculé qui reste obscur à ses yeux.

L'argument par excellence sur lequel s'appuie M. Druon, ce sont les ἄγραφα δόγματα, les ἄγραφοι συνουσίαι qu'invoque Aristote précisément dans les passages où, discutant la nature des idées et des choses et leurs mutuels rapports, il attribue à son maître des théories dont on a peine à retrouver l'équivalent dans ses dialogues. Mais outre que des documents inconnus ne sauraient fournir aucune base solide de discussion, où est le philosophe, où est le savant, si féconde qu'on suppose sa

plume, qui au cours de quarante ans d'enseignement n'ait pas abordé dans ses cours et dans ses entretiens certains points de doctrine dont il n'est pas question dans ses écrits ? et ceux de ses disciples qui plus tard rappellent ces souvenirs doivent-ils être du même coup soupçonnés de lui prêter une doctrine secrète ?

En faveur de la même thèse on allègue en outre les éléments plus poétiques que philosophiques introduits par Platon dans ses dialogues, allégories, légendes grecques ou orientales, réminiscences mythologiques certainement étrangères (on l'affirme du moins) à l'enseignement régulier de l'école. Autant l'emploi du mythe comme procédé d'exposition et de démonstration déconcerte nos habitudes modernes, autant, en parfaite harmonie avec l'esprit grec, il devait offrir un attrait particulier à l'âme religieuse et inspirée de Platon. Pour lui nulle appréhension, et surtout nul remords de passer aux yeux d'un grand nombre pour un révélateur venant d'un monde invisible annoncer des choses inconnues. Nous l'avons montré plus haut, l'auteur du *Phédon* et du *Banquet* n'aurait pas voulu d'une philosophie qui n'eût intéressé ni l'imagination ni le cœur, et sur une terre artiste par excellence, c'est à dessein qu'il a emprunté le langage de l'art. Enfin si ce procédé avait pour premier résultat de mettre à l'épreuve la pénétration tant de ses auditeurs que de ses lecteurs, et de décourager quiconque se déclarait incapable de goûter et de comprendre ces allégories ingénieuses, cette circonstance, soyons-en sûrs, n'était pas pour lui déplaire [1].

Il nous reste maintenant à expliquer pourquoi Platon dans ses dialogues n'a pas donné place à toutes les théories, sans exception, qui lui ont été attribuées dans la suite par des disciples ou des adversaires. On pourrait d'abord rechercher si

1. C'est ce qu'un savant de la Renaissance a assez heureusement exprimé : « Vetus Platonica philosophia ut multitudinis contaminationem declinet atque discentium exerceat ingenia, tota quasi in quodam involucro posita delitescit. » — Cf. Diogène Laërce, III, 63 : Ὀνόμασι Πλάτων κέχρηται ποικιλοῖς πρὸς τὸ μὴ εὐσύνοπτον εἶναι τοῖς ἀμάθεσι τὴν πραγμάτειαν.

cette omission, au lieu d'être calculée, ne serait pas l'effet des circonstances, la métaphysique étant complètement hors de cause dans les *Lois*, le dernier et probablement le seul ouvrage de la vieillesse de Platon. Mais écartons cette réponse. Qui donc, je le demande, obligeait notre philosophe à faire de ses écrits l'écho de toutes les discussions qu'il agitait au sein de son école? Des livres destinés au public (et c'était le cas du plus grand nombre des dialogues platoniciens) ne comportent pas aisément des spéculations abstraites, des démonstrations écrites en style technique. J'ajoute que pour perpétuer la partie la plus savante, la moins accessible de son enseignement, Platon s'était ménagé (du moins il devait le croire) une garantie inconnue avant lui à un Héraclite et à un Parménide, dans la personne des disciples à l'instruction desquels il s'était consacré.

Il est presque certain, tant la chose a de vraisemblance, qu'avec le temps il s'opéra dans l'auditoire de Platon, je ne dirai pas une scission, mais une séparation inévitable. D'un côté, les auditeurs qu'on pourrait appeler de passage, attirés à l'Académie par l'éclat de sa réputation, fort désireux d'assister à quelques-unes de ces expositions éloquentes auxquelles le maître se laissait aller si volontiers sur le terrain de la théodicée, de la politique ou de la morale, du reste très peu curieux de scruter les bases métaphysiques du système. De l'autre, les adhérents convaincus, qui apportaient dans leurs recherches tout à la fois une curiosité intellectuelle des plus ardentes et un zèle que ne refroidissait aucune difficulté. C'est chose en vérité fort naturelle que Platon ait réservé à ceux-ci des explications qu'il refusait prudemment à ceux-là [1] : Alcinoüs, entre plusieurs autres, affirme le fait dans son *Introduction à la doctrine platonicienne* [1]. Ne soyons donc point surpris qu'une tradition orale, celle-là même sur laquelle s'appuie Aristote, ait perpétué au sein de l'école des théories métaphysiques inconnues dans les dialogues, au moins sous des dehors aussi abstraits et aussi scientifiques. J'admets qu'Aristote se trompe dans l'interprétation qu'il donne à tel ou tel dogme platonicien, dans les conséquences qu'il lui plait d'en tirer pour les besoins de sa cause : je n'irai pas jusqu'à l'accuser ou de s'être entièrement mépris sur l'enseignement de son maître ou de l'avoir systématiquement travesti aux yeux de la postérité.

Et puis, aux partisans de je ne sais quel Platon ésotérique n'est-on pas en droit de demander : quelle est la partie de sa doctrine que le philosophe éprouvait le besoin de dissimuler à tous les regards? Ses vues sur la divinité et la Providence? il les a affirmées bien haut en face des préjugés et des superstitions du polythéisme. Ses censures de la politique et de la constitution d'Athènes, de cette démocratie sans cesse menacée de dégénérer en démagogie? mais elles remplissent ses écrits. Ses utopies sociales? il les développe dans sa *République* avec une complaisance qu'on peut trouver exagérée. A quoi bon cacher des principes dont on dévoile au grand jour toutes les applications?

Il y a plus, Platon lui-même a répudié hautement le projet qu'on lui prête. Par la bouche de Socrate, dans le *Théétète* il

1. Que l'on compare, dans les écrits de Cousin, le programme qu'il avait rédigé en vue de son enseignement philosophique à l'école normale et les leçons populaires de la Sorbonne sur *le Vrai, le Beau et le Bien* : à n'envisager que la forme, rien de plus dissemblable. — On voit par là jusqu'où l'on peut souscrire à ce jugement porté par de Gérando sur Platon : « Nous pensons que la doctrine publique était l'introduction destinée à préparer les voies à la doctrine occulte, que celle-là était en quelque sorte le portique, celle-ci le sanctuaire; et, en effet, en méditant avec soin les écrits de Platon, on voit qu'ils se dirigent tous par une tendance commune vers un ordre de vérités qui en est le corollaire nécessaire, quoiqu'il ne soit jamais textuellement exprimé ». Je préfère appliquer à Platon ce portrait de Ballanche par une plume amie : « Pareil à ces initiateurs antiques dont il avait si bien pénétré les doctrines mystérieuses, il sentait si bien lui-même qu'il distribuait une doctrine au lieu d'offrir un amusement, que malgré les grâces de son imagination, malgré les charmes de son langage dont la douceur attirait les plus simples des hommes, il modérait d'avance l'empressement de la foule qui aurait pu envahir l'entrée du temple ».

1. Ch. XXVII : Πάνυ γοῦν ὀλίγοις τῶν γνωρίμων καὶ τοῖς γε προκριθεῖσι τῆς περὶ τοῦ ἀγαθοῦ ἀκροάσεως μετέδωκε. — Athénée (I, 4), sur la foi de l'on ne sait quel document, fixe à vingt-huit le nombre de ces privilégiés.

se moque agréablement de Protagoras qui débite devant son public des énigmes dont il donne le secret à ses élèves en particulier. Le Socrate de l'*Apologie* ne tient pas un autre langage. Comment donc Platon, au mépris de protestations aussi formelles, eût-il commis pareille faute, lui qui a écrit la belle parole déjà citée dans ce travail : « Il n'est jamais permis de consentir à l'erreur ni de tenir la vérité cachée. »

Et maintenant pour clore cette discussion, examinons d'où a pu surgir dans l'antiquité l'opinion que nous venons de combattre. La réponse ne sera pas difficile. Platon a joui pendant les derniers siècles du paganisme d'une renommée bien supérieure à celle de son rival Aristote. Il est donc naturel que son autorité ait été invoquée avec persistance dans le conflit des diverses écoles philosophiques et surtout dans la mêlée ardente d'opinions que souleva la prédication du christianisme. Païens et chrétiens se disputaient le nom et l'appui du grand philosophe, et de part et d'autre, quand les textes authentiques faisaient défaut pour soutenir ces prétentions rivales, on forgeait un autre Platon, celui-là caché et secret, à qui il était aisé d'imputer toutes les théories que par intérêt ou par admiration on voulait mettre sous son patronage. Les Néo-platoniciens [1] brillèrent au premier rang de ces intrépides téméraires, et la critique moderne ne s'est pas toujours tenue suffisamment en garde contre tant de ridicules inventions.

Notre conclusion sera donc celle de M. Perrens : « Il faut définitivement renoncer à ce Platon mystérieux qui ne saurait donner une plus haute idée de ce maître de la philosophie que ne le fait le Platon depuis longtemps connu et admiré. »

8. LES ÉLÈVES DE PLATON

Avant de prendre congé de l'école fondée à l'Académie, il

1. C'est ainsi que le philosophe Numénius publie un livre entier sur le sujet suivant : Περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνι ἀπορρήτων.

nous reste une dernière question à traiter. Platon a-t-il obtenu auprès de ses contemporains tout le succès auquel il pouvait et devait prétendre ? a-t-il eu la joie de récolter la moisson semée pendant quarante ans d'enseignement ? Oui, répond l'antiquité, Platon a vu non pas seulement Athènes, mais la Grèce entière rendre hommage à son talent [1]. De toutes les parties du monde hellénique ont accouru à l'Académie des disciples jaloux, les uns de puiser aux sources mêmes de la métaphysique et de la dialectique platoniciennes, les autres de s'inspirer des principes du maître pour régénérer la politique, les sciences, les arts et l'éloquence. Les noms d'un assez grand nombre nous ont été conservés : mais il convient de ne pas accepter sans contrôle les données des anciens en cette matière : aux yeux des érudits alexandrins notamment il suffisait d'avoir approché et connu Platon pour être aussitôt classé parmi ses amis et ses élèves : à défaut de preuves historiques, la critique de l'époque en inventait sans trop de scrupule, parfois non sans esprit.

Speusippe et Xénocrate, ses premiers successeurs, paraissent avoir eu pour lui un attachement particulier : mais nous ne possédons sur leurs rapports personnels avec le maître que de très vagues indications. On sait tout ce que lui doit Aristote dont le successeur Théophraste avait également débuté par être un platonicien. S'il faut en croire certains modernes, Philippe d'Opunte, l'éditeur présumé des *Lois*, esprit plus ou moins superstitieux, aurait occupé auprès de Platon une charge analogue à celle de Tiron dans la maison de Cicéron. Un autre de ses élèves, Héraclide d'Héraclée ou de Pont, spirituel et instruit, plus amoureux de brillant que de vérité, a laissé le sou-

1. Les railleries mêmes des comiques, ce complément obligé de toute grande réputation dans l'Athènes du ve et du vi^e siècle, ne lui ont pas manqué. Les fragments conservés d'Antiphane et d'Alexis n'ont sans doute rien de la verve caustique et mordante d'Aristophane : mais ces poètes de la comédie moyenne n'étaient pas sans esprit. Platon dans leurs pièces s'entend reprocher tantôt de draper ses ignorances de poésie et de fictions, tantôt de se perdre dans des divisions infinies, dans des classifications bizarres, dans des spéculations nébuleuses.

venir d'un ingénieux érudit. Dans une sphère bien différente, c'est à ses leçons que se sont formés plusieurs savants remarquables de l'époque et notamment le mathématicien Hermodore, le géomètre Ménechme et les deux astronomes Hélicon et Eudoxe [1]. Parmi les hommes d'Etat, il eut pour auditeurs Chabrias [2], cet adversaire irréconciliable de la démocratie athénienne, un des partisans les plus résolus de Phocion, Léon de Byzance [3], enfin Phocion lui-même dont l'intégrité ne fut jamais suspectée, mais à qui manqua soit l'élévation de pensée requise pour concevoir un idéal, soit l'énergie de caractère nécessaire pour le réaliser.

Tel sortit de l'Académie si enthousiasmé des rêves politiques de Platon que pour les traduire en acte il n'a pas hésité à usurper dans sa patrie le souverain pouvoir [4] : tel autre, si convaincu par les anathèmes du philosophe contre la tyrannie qu'il mit sa gloire à débarrasser les états helléniques de leurs tyrans [5]. Lycurgue et Hypéride, ce deux représentants du parti national à Athènes, sont-ils redevables à l'enseignement de Platon de quelques-unes des qualités de leur éloquence? Certains l'affirment, plusieurs ajoutent même à ces deux noms le nom bien autrement célèbre de Démosthène. Certes entre l'orateur et le philosophe il y avait plus d'une affinité de génie, plus d'une aspiration ou d'une répulsion commune : comme Platon, écrit M. Fontane, Démosthène s'élevait au-dessus de la terre, ne reconnaissant que les forces morales. Mais passe-t-on de la théorie à la pratique, impossible d'imaginer une dissidence plus frappante, un contraste plus complet. Aussi, quels que soient le poids et le nombre des témoignages de l'antiquité [1], la critique moderne a cru devoir se montrer défiante : et pendant que M. Chaignet écrit : « Au souffle héroïque qui est la beauté et la vertu de sa parole, on devinerait, si on ne le savait pas, que Démosthène fut le disciple de Platon », le biographe le plus autorisé du grand orateur, M. Schäfer, s'inscrit en faux contre la tradition. Ce qui est plus probable, c'est que Platon a attiré à ses leçons quelques-unes de ces femmes savantes qui au temps de Philippe faisaient de la philosophie comme au temps de Périclès elles faisaient de la politique [2].

1. « Eudoxus, Platonis auditor, in astrologia judicio doctissimorum hominum facile princeps » (Cicéron, *De divin.*, II, 47). Strabon et Proclus le qualifient de Πλάτωνος ἑταῖρος, Plutarque de συνήθης.

2. D'après une tradition très peu vraisemblable rapportée par Diogène Laërce (III, 23), Platon lui aurait prêté le concours de son éloquence contre une accusation capitale.

3. Plutarque, *Phocion*, 14.

4. Tel ce jeune prince d'Héraclée dont Memnon nous a conservé l'histoire.

5. Justin, XVI, 5. — Cf. le langage de Démosthène au sujet d'Euphré dans sa troisième *Philippique*.

D'ailleurs, de cette célébrité incontestable faut-il conclure que le philosophe a eu des élèves dignes d'un pareil maître? Cicéron compare ingénieusement l'école d'Isocrate au cheval de Troie d'où il ne sortit que des chefs : le même éloge est-il applicable à celle de Platon? Il est vrai que former un métaphysicien est tâche autrement plus difficile et moins populaire que former un rhéteur! En plus d'un passage l'auteur des dialogues se demande avec mélancolie comment les plus grands hommes politiques de son pays sont morts sans léguer à la république aucun héritier de leur prestige et de leur talent. Hélas! malgré toute sa gloire il ne devait pas lui être donné davantage de faire de l'un des siens un second Platon : ou plutôt ce second Platon, l'égal du premier par le génie, n'a pas tardé à devenir son plus redoutable adversaire. Parmi ceux qui firent preuve de la plus grande fidélité aux enseignements du maître, en est-il un seul qui s'en soit vraiment pénétré, qui les ait vraiment compris? Ou au contraire, le grand

1. Cicéron affirme le fait en maint passage et se fonde avant tout sur le ton élevé de l'éloquence démosthénienne : « idque apparet ex genere et granditate verborum » (*De oratore* I, 20, — *Brutus*, 31. — *Orator*, IV, 15). Après lui on lit la même assertion chez Quintilien (XII, 2. 22), Plutarque (*Démosthène*, 5), Lucien (*Eloge de Dém.*, 12), Diogène Laërce (III, 46) et l'auteur du *Dialogue des orateurs*, qui parlant de l'influence des philosophes sur l'éloquence, s'exprime ainsi : « Si testes desiderantur, quos potiores nominabo quam apud Græcos Demosthenem, quem studiosissimum Platonis auditorem fuisse memoriæ proditum est? » (Ch. XXXII).

2. Lasthénie de Mantinée et Axiothée de Phliunte sont citées nommément par plusieurs auteurs.

philosophe ne mérite-t-il pas qu'on le plaigne d'avoir eu dans ses premiers successeurs « des partisans trop faibles pour défendre sa doctrine, assez présomptueux pour l'altérer, assez négligents pour la mutiler par l'abandon de quelques points essentiels, d'ailleurs assez peu intelligents pour ne pas en saisir l'idée véritable [1] ? »

Quand se tut la voix éloquente qui si longtemps avait fait la renommée de l'Académie, les esprits qu'elle avait réussi provisoirement à discipliner reprirent leur pente naturelle. Il fut manifeste que la plupart sympathisaient avec la personne de Platon plus qu'avec son système : dès qu'ils ne furent plus sous le charme, les uns revinrent aux théories de Pythagore, vantées peut-être avec excès par le maître, les autres, incapables de soutenir contre des doctrines rivales une lutte sans cesse renaissante, rendirent les armes et frayèrent les voies au probabilisme d'abord, puis au scepticisme. Ainsi non seulement il ne se trouva personne à la mort de Platon pour recueillir et accroître son magnifique héritage, mais pendant sa longue existence l'école académique ne sut même pas vivre de souvenirs.

Il y a plus. Sous les yeux mêmes de Platon la concorde au sein de l'Académie se trouva maintes fois compromise. Le fait n'a rien d'inexplicable : ce qui surprendrait davantage, ce seraient quarante ans de paix sans nuages et de domination incontestée. Un des éloges le plus volontiers accordés à Socrate, c'est qu'il avait le don de provoquer l'élan des esprits sans engager leur indépendance. Ainsi Antisthène et Aristippe lui étaient également attachés : Cyniques et Cyrénaïques, ceux-là ennemis, ceux-ci esclaves du plaisir, se réclament au même titre de son enseignement. Pareille liberté de penser, que comportait la largeur d'esprit socratique, n'était guère compatible avec un système bien plus dogmatique et surtout bien plus compréhensif. En outre le caractère de Platon n'était peut-être pas exempt d'une certaine hauteur, que tout défaut d'adhésion froissait à

1. Th. H. Martin, *Etudes sur le Timée*, II, p. 194.

l'égal d'une opposition déclarée. De là des dissensions fâcheuses, des rébellions même auxquelles ses deux absences en Sicile donnèrent un nouvel aliment : on alla, dit-on, jusqu'à vouloir l'expulser de cette Académie où toute une génération était venue l'applaudir, et il ne fallut rien moins que l'intervention des magistrats pour lui en assurer la paisible jouissance.

Au premier rang des révoltés j'aperçois Aristote qui, fier de son propre génie et rebelle à toutes les séductions d'une métaphysique idéale, n'hésita pas à faire schisme du vivant de son maître [1] : l'opiniâtreté avec laquelle il a poursuivi la lutte montre qu'entre ces deux esprits toute réconciliation définitive était impossible. Il nous semble dès lors voir Platon, déjà avancé en âge, réduit au rôle de Schelling remontant à soixante-six ans en 1841 dans sa chaire de Berlin pour combattre son propre disciple et essayer d'enrayer le développement menaçant de l'hégélianisme.

Ainsi cette même curiosité intellectuelle qui au début avait été pour l'école platonicienne un incontestable élément de succès, allait se retourner contre elle le jour où à son exemple d'autres sectes auraient arboré au Lycée, au Pécile, leur bannière rivale. Mais supposons un instant qu'Aristote conquis par l'ascendant du maître ait résolument apporté à la défense des théories de Platon le génie prodigieux qu'il a déployé dans l'attaque : quelle transformation incalculable dans les destinées philosophiques de notre Occident !

Platon était abandonné, presque trahi par son plus illustre disciple. C'est à son neveu Speusippe qu'en mourant il dut léguer avec la majeure partie de son patrimoine ce qu'il avait de plus cher au monde, la direction de son école. Cette transmission de pouvoirs eut-elle lieu avec une solennité particulière, ou pour marquer son choix sans cependant éveiller des récriminations bruyantes, Platon eut-il recours à quelque moyen ingénieux analogue à celui qui servit en pareil cas à

1. Voir plus loin le chapitre intitulé : *Platon et Aristote*.

Aristote [1] ? L'histoire ne le dit pas : nous savons seulement que sa conduite fut imitée par les chefs successifs de l'Académie [2]; chacun d'eux continua à déléguer pour le remplacer dans sa charge celui de ses disciples en qui il avait le plus de confiance. Hélas ! dans cette longue dynastie philosophique qui commence à la mort de Platon pour finir avec les décrets de Justinien en 529, que de noms inconnus ou obscurs ! Après Speusippe et Xénocrate et avant l'apparition du néo-platonisme, Arcésilas et Carnéade presque seuls ont triomphé de l'oubli.

Mais laissons là les destinées de l'Académie : aussi bien n'est-ce pas son histoire, mais uniquement sa fondation que nous avions ici à raconter.

1. Aulu-Gelle, XIII, 5.
2. Cf. Diog. Laërce, IV, 3. — Au temps de Marc-Aurèle, en échange d'une dotation officielle, l'Etat intervient dans la nomination des professeurs, préalablement désignés par les suffrages des notables d'Athènes. Tatien raille ces prétendus moralistes qui reçoivent de l'empereur six cents pièces d'or afin de ne pas porter gratuitement leur longue barbe.

CHAPITRE VI

VIEILLESSE ET MORT DE PLATON

Platon vieillissant a-t-il été entouré, comme tel et tel savant de nos jours qu'il est inutile de citer, de l'estime et de la vénération publiques? A-t-il jamais été de son vivant fêté par les siens comme Périclès, comme Alcibiade ? On nous dit qu'Arcadiens et Thébains, émus par sa renommée, vinrent lui demander une constitution comme on eût fait en d'autres temps à l'oracle de Delphes : les Athéniens ses contemporains se doutaient-ils que ce rêveur, ce métaphysicien qu'ils rencontraient parfois absorbé dans sa méditation contribuerait éminemment à grandir Athènes aux yeux de la postérité ? Toujours est-il que si longtemps la Fortune combla Platon de ses faveurs, ses dernières années ne furent exemptes ni de déceptions ni de chagrins.

Sur le terrain politique, il avait dû renoncer à réaliser la cité de ses rêves, et ses efforts pour gagner à sa cause les tyrans de Syracuse avaient abouti à une série d'échecs : au point de vue moral, son éloquence n'avait pas suffi pour retenir Athènes sur la pente de la décadence, et jusque dans le domaine réservé de la philosophie son autorité rencontrait plus d'une défaillance et provoquait plus d'une contradiction. Lui-même, revenu de l'ivresse métaphysique de sa jeunesse, commençait à avoir des doutes sur la solidité de l'édifice bâti au

prix d'une si infatigable persévérance. Mais comment combler l'intervalle de plus en plus visible qui sépare le monde idéal du monde réel ? Platon s'était initié au pythagorisme, et s'il faut en croire le témoignage d'Aristote, c'est à la théorie des nombres considérée dans ce qu'elle a de plus abstrait qu'il aurait fini par demander et la confirmation de sa propre théorie et l'explication de l'essence des choses. Voilà, sans doute, ce qui faisait dire au péripatéticien Aristoxène qu'à la fin de sa vie Platon laissa envahir graduellement sa doctrine par les obscurités du mysticisme.

Mais celui qui avait débuté dans la carrière par défendre la morale contre l'indifférence frivole du plus grand nombre ou les dénégations audacieuses des sophistes devait demeurer jusqu'au bout fidèle à ce noble devoir. Au seuil de la vieillesse [1], ἐπὶ γήραος οὐδῷ, pour parler comme Homère, le disciple de Socrate, héritier jusqu'au bout des aspirations de son maître, conçut le projet d'un vaste ouvrage d'un caractère à la fois politique et moral, dans lequel, désavouant certaines erreurs et renonçant à des chimères diversement séduisantes, il affirmerait une fois de plus solennellement les principes auxquels il avait attaché son intelligence et son cœur. Je veux parler des *Lois*, ce délicieux ouvrage qui paraissait à M. de Sacy tranquille et doux comme une belle soirée. C'est l'œuvre d'un homme à qui la perte de ses illusions n'a rien ôté de sa foi dans le bien et dans le beau. Touchant spectacle que celui de Platon sur le bord de la tombe, retrouvant son ardeur de jeune homme pour combattre ceux qui osent nier Dieu, la Providence, le bien moral, l'âme et ses hautes destinées [2] !

Si nous en croyons la tradition, il était encore occupé à revoir et à perfectionner cet ouvrage quand la mort vint le saisir [3]. Il lui avait été donné, ainsi qu'à beaucoup d'autres Grecs

1. Le IVe livre des *Lois* contient un passage (709 D-712 B) qui ne trouve son explication naturelle qu'à la condition d'avoir été composé après les deux derniers voyages de Platon en Sicile.

2. Aussi ce traité en douze livres a-t-il été appelé par M. Havet « le catéchisme des hommes religieux en Grèce jusqu'aux temps chrétiens ».

3. Voici comment s'exprime un ancien : Ἀδιορθώτους αὐτοὺς κατέλιπεν

célèbres [1], d'atteindre en pleine possession de ses forces et de son talent une vieillesse avancée : peut-être en fut-il un peu redevable à l'art pratiqué par Fontenelle et ses émules du XVIIIe siècle, si habiles, selon la piquante expression d'un critique, à économiser leur cœur tout en prodiguant leur esprit. Du moins celui qui dans le *Gorgias* et le *Phédon* avait écrit des pages si éloquentes sur la vie à venir, sur la justice et la bonté des dieux devait plus que tout autre « s'enchanter de cette espérance », et voir approcher sans effroi l'heure qui marquait pour lui non l'anéantissement, mais la délivrance.

En quelle année Platon mourut-il ? Selon Hermann et l'auteur d'une biographie de Démosthène, en 348 [2] : selon la plupart des historiens, en 347. Suidas rapporte que le philosophe s'étant endormi à la suite d'un festin rendit le dernier soupir durant son sommeil [3], Cicéron qu'il expira la plume à la main [4], tradition qui dérive sans doute uniquement de la sollicitude avec laquelle il retouchait et, selon l'expression de Denys d'Halicarnasse, peignait et frisait sans cesse ses ouvrages [5]. Le rôle pour ainsi dire cabalistique assigné à certains nombres dans l'antiquité ne nous permet guère de prendre au sérieux cette assertion de Sénèque : « Hoc scio, Platoni diligentiæ suæ beneficio contigisse, quod natali suo discessit et annum unum atque octo-

καὶ συγκεχυμένους μὴ εὐπορήσας χρόνου διὰ τὴν τελευτὴν πρὸς τὸ συνθεῖναι αὐτούς. — Cf. Diogène Laërce, III, 37 : Ἔνιοί φασιν ὅτι Φίλιππος ὁ Ὀπούντιος τοὺς Νόμους αὐτοῦ μετέγραψεν ὄντας ἐν κηρῷ.

1. Citons notamment Xénophon, Simonide, Sophocle et Diogène, qui atteignirent quatre-vingt-dix ans : Xénophane, Epicharme, Philémon, Isocrate et Zénon qui dépassèrent ce chiffre : enfin Solon, Thalès, Hippocrate et Démocrite qui moururent, dit-on, plus que centenaires.

2. Dans la première année de la 108e olympiade. — Cf. Diogène Laërce, V, 9, et Athénée, V, 57. Les registres de l'école, où la date de l'entrée en fonctions des divers διάδοχοι a dû être religieusement consignée, nous apprennent que Xénocrate succéda dans la deuxième année de la 110e olympiade à Speusippe, qui lui-même avait conservé pendant huit ans la direction de l'Académie. Nous sommes ainsi ramenés à l'année 347.

3. Εὐωχήθη δ'ἐν ἑορτῇ, καὶ ὑπνῶν ἀπεβίω.

4. *De Senectute*, V, 13.

5. Voir Diogène Laërce, III, 37 : Denys d'Halicarnasse, *De compositione verborum*, 25 et *De adm. vi Demosth.*, 51 : — Quintilien, VIII, 6 : — Valère Maxime, VIII, 7, 3.

gesimum implevit sine ulla deductione[1]. » Et ce qui achève de prouver que nous sommes ici en pleine légende, c'est ce que Sénèque ajoute aussitôt après; en apprenant cette remarquable coïncidence, des mages qui se trouvaient alors à Athènes se hâtèrent de lui sacrifier comme à un génie supérieur aux autres mortels. Une autre version, rapportée par Jean de Salisbury, qui d'ailleurs la déclare apocryphe, explique sa mort d'une façon toute différente[2]. Terminons en rappelant une gracieuse fiction d'Olympiodore, d'après lequel Platon, ayant eu sur son lit de mort un songe prophétique, se vit changé en cygne volant d'arbre en arbre d'un vol rapide et déjouant les efforts des oiseleurs attachés à sa poursuite. L'invention n'est même pas un produit de la fantaisie alexandrine, car Olympiodore y ajoute l'interprétation qu'en avait donnée Simmias : ces oiseleurs, disait-il, ce sont les exégètes et les commentateurs impuissants à saisir la pensée des anciens.

Par une faveur du sort, Sophocle et Euripide étaient morts assez tôt pour ne pas voir Athènes leur patrie contrainte d'ouvrir ses portes à l'orgueilleux Spartiate : par un privilège semblable, Platon, qui put sans doute soupçonner les projets ambitieux de la Macédoine, du moins ne fut pas condamné comme Isocrate à être témoin de la défaite et de l'asservissement de la Grèce. Divisée au dedans, impuissante au dehors, Athènes marchait à une décadence inévitable. Après le désastre d'Ægos-Potamos, arrachée à ses conquérants par l'énergie de Thrasybule, elle avait cherché à ressaisir l'empire de la mer. Mais la politique de ses gouvernants, sans but et sans principes, se traînait à la remorque des événements, selon l'énergique expression de Démosthène, au lieu de songer à les diriger et à les prévenir : ce ne sont que luttes mesquines et sans gloire, alliances aussitôt brisées que conclues. Pendant qu'Aristophon et Callistrate tentent de relever l'ascendant d'Athènes sinon sa puissance, Eubule et ses partisans réclament la paix à tout

1. Lettre 58.
2. Platon serait mort de dépit de n'avoir pu résoudre un problème que lui proposaient des matelots.

prix. En même temps grandissait au nord la puissance qui allait mettre la main sur la Grèce, et bientôt sur la Perse et sur l'Asie. La prise d'Olynthe en 348 fut le prélude de ces bouleversements politiques qui vingt ans plus tard, arrachaient à Eschine dans le *Procès de la couronne* cette exclamation mémorable : « Que d'événements étranges, inattendus, accomplis en nos jours ! Non, nous n'avons pas vécu de la vie des hommes : nous sommes nés pour l'étonnement de la postérité ». Aussi le biographe de Platon est-il tenté de lui adresser les mêmes paroles que Tacite à Agricola : « Tu vero felix non vitæ tantum claritate, sed etiam opportunitate mortis ». Ce qui est certain, c'est qu'après avoir fondé la plus brillante peut-être de toutes les écoles et légué à la postérité des écrits admirables, le philosophe, à sa dernière heure, eut le droit de s'écrier avec plus de raison encore qu'Horace : « Non omnis moriar ». En attendant les honneurs que devait lui décerner la postérité, il s'était élevé lui-même un monument, impérissable et éternel comme son génie.

A sa mort, plus justes envers lui qu'ils ne l'avaient été envers Socrate à qui cependant ils devaient davantage, les Athéniens lui firent ou du moins permirent qu'on lui fît de superbes funérailles. Un tombeau lui fut élevé dans sa propriété près de cette Académie que son enseignement avait rendue à jamais célèbre : il subsistait encore au temps de Pausanias[1]. Les anciens mentionnent différentes épitaphes qui y auraient été gravées[2] : mais il n'en est aucune qui ait pour elle une authenticité bien démontrée. Celle que l'Anthologie[3] attribue à Speusippe nous paraît digne d'être citée ici :

Σῶμα μὲν ἐν κόλποις κατέχει τόδε γαῖα Πλάτωνος,
Ψυχὴ δ' ἰσοθέων τάξιν ἔχει μακάρων.

1. I, 30 : Ἀκαδημίας οὐ πόῤῥω Πλάτωνος μνῆμά ἐστιν.
2. Diogène Laërce, III, 43-45. — Cf. Osann, *Uber einige Grabschriften auf Platon* (dans ses *Beiträge zur griechischen und römischen Literaturgeschichte*, 1835).
3. II, 634.

Maxime de Tyr [1] et Porphyre [2] en rapportent une seconde assez ingénieuse :

Τοὺς δύ' Ἀπόλλων φῦσ', Ἀσκλήπιον ἠδὲ Πλάτωνα
Τὸν μὲν ἵνα ψυχὴν, τὸν δ' ἵνα σῶμα σόοι.

Une troisième, contenue dans l'Anthologie, a été ainsi traduite par un de nos vieux poètes :

Debout sur cette tombe, aigle, dis-nous pourquoi
Tu contemples des cieux la demeure étoilée ?
— De l'âme de Platon, vers l'Olympe envolée
C'est l'image que j'offre en moi :
Mais son corps, produit de la terre,
Au sol athénien a rendu sa poussière.

Platon trouva dans l'antiquité des admirateurs qui allèrent, dit-on, jusqu'à élever des temples ou du moins des ἡρῷα en son honneur [3] : parmi les inscriptions grecques découvertes par Letronne en Egypte, il en est une où Nicagoras d'Athènes demande au philosophe, comme à une sorte de génie tutélaire, de continuer à protéger son voyage [4]. Des monnaies furent frappées à son effigie. Chaque année ses disciples se réunissaient pour fêter par un banquet l'anniversaire de sa naissance, et l'on trouvera ailleurs la description des hommages enthousiastes décernés à sa mémoire par les Platoniciens grecs et italiens du xve et du xvie siècle.

Rien ne nous autorise à révoquer en doute l'authenticité du testament de Platon, tel qu'il est rapporté par Diogène Laërce [5] :

1. XXII, 5.

2. *De abstinentia*, I. — Comme exemple de l'étonnante crédulité des écrivains des derniers siècles, je transcris ici quelques lignes empruntées au *Journal des savants* (1715, p. 520) : « On voit dans Paul Diacre qu'au temps de Constantin VI on ouvrit le tombeau de Platon et qu'on lui trouva une lame d'or au col sur laquelle il était écrit : « Le Christ naîtra d'une Vierge, je crois en lui, et toi, soleil, tu me reverras une seconde fois sous l'empire de Constantin et d'Irenne. » Il est vrai que l'auteur de l'article damnait impitoyablement Aristote et déclarait Descartes un fort médiocre dialecticien.

3. Aristide le rhéteur, ἱερὸς λόγος, 5.

4. Ἵλεως ἡμῖν Πλάτων καὶ ἐνταῦθα (Letronne, *Voyage en Égypte*, II, 285).

5. Diog. Laërce, III, 41-43. — D'après M. V. Egger (*De Fontibus Diogenis*

l'inventaire qu'il contient comme les dispositions qu'il consacre répond bien à une fortune telle que nous pouvons nous représenter celle du philosophe [1]. Le jeune enfant [2] qu'il désignait pour son héritier n'a dû jouir de ses biens que fort peu de temps. Speusippe, appelé à les recueillir, ordonna qu'ils constitueraient, après sa mort, la propriété inaliénable de l'école, personnifiée au point de vue juridique dans les scolarques ses successeurs (διάδοχοι) : on sait combien la législation antique était favorable au droit d'association [3]. Quels furent, dans la suite, les bienfaiteurs les plus généreux de l'Académie ? on l'ignore [4] : ce que divers témoignages nous apprennent, c'est

Laërtii, 1881), le texte de ce testament aurait été emprunté aux Ἀπομνημονεύματα d'Ariston de Céos. Schulin fait à ce propos la remarque suivante : « Das Testament des Plato ist im wesentlichen ein Vermögensverzeichniss. Als rechtliche Verfügungen erscheinen nur ein Veräusserungsverbot in Betreff eines Grundstückes, die Freilassung einer Sklavin und die Ernennung von sieben ἐπίτροποι oder Testamentsexecutoren ».

1. On lit dans Apulée (*De dogmate Platonis*, 1) une énumération plus modeste : « Patrimonium in hortulo qui junctus Academiæ fuit et in duobus ministris et in patera qua diis supplicabat, reliquit ». — Que de discussions Platon n'eût-il pas prévenues, s'il avait eu l'heureuse pensée de dresser lui-même dans ce testament ou ailleurs un catalogue complet et authentique de ses écrits ? On sait que nulle part il n'en a revendiqué un seul comme sorti de sa main. L'absence de toute indication analogue dans le testament d'Aristote, contrairement aux données de la tradition, a fait dire à M. Chaignet que ce dernier document ne nous est parvenu que tronqué.

2. Ἔστω Ἀδειμάντου τοῦ παιδίου. Est-ce un fils de Glaucon ? est-ce un petit-fils d'Adimante ? On ne peut rien affirmer.

3. Il est probable que les platoniciens, comme plus tard les péripatéticiens, sollicitèrent et obtinrent d'être admis au bénéfice des privilèges accordés spécialement aux associations fondées en vue d'un but religieux, aux *Kultusgenossenchaften*, selon l'expression des érudits allemands.

4. Cf. Damascius dans Photius, *Biblioth.*, CCXLII, 346 *a*). — A l'Académie comme au Lycée, la liste des successeurs en titre de Platon et d'Aristote dut être rédigée et conservée aussi scrupuleusement qu'ailleurs celles des prêtres des sanctuaires ou des magistrats des cités. Il est regrettable que Diogène Laërce n'ait pas songé à édifier ses lecteurs sur le degré de richesse de l'Académie aux différents siècles en transcrivant les dispositions de dernière volonté de quelques-uns de ses chefs, dispositions constituant le fidéi-commis indispensable pour la possession légale de l'école. — Dans l'*Annuaire* de l'Association pour l'encouragement des études grecques (1882) M. R. Dareste a publié une intéressante étude sur les *Testaments des philosophes grecs*.

que grâce à des legs et à des dons faits à des époques différentes, les revenus annuels de l'institution pendant l'ère impériale dépassaient mille statères, c'est-à-dire environ vingt mille francs de notre monnaie.

CHAPITRE VII

LES JUGEMENTS DES ANCIENS SUR PLATON

Au terme de cette biographie qui est l'histoire d'une doctrine plutôt que celle d'un homme, tant les événements extérieurs y occupent peu de place, il nous reste une tâche à remplir, celle de porter un jugement sur le philosophe. Cherchons donc à fixer les traits distinctifs de sa physionomie et à nous rendre compte de la place qu'il a occupée parmi ses contemporains.

A ne consulter que la tradition commune, c'est une figure noble et imposante entre toutes dans l'antiquité païenne que celle de Platon. Sauf de rares exceptions les Pères de l'Eglise, pour faire son éloge, donnent la main aux plus grands écrivains du paganisme : à l'exemple des Alexandrins, les érudits de la Renaissance lui vouent un culte. Il semble que la tendance constamment idéale de ses pensées se reflète sur sa figure pour l'entourer d'une sorte d'auréole. Mais examinons les choses de plus près, et à ce concert nous entendrons se mêler quelques notes discordantes. N'en soyons pas surpris. De tout temps la grandeur a excité l'envie : selon le mot d'Horace, quiconque éclipse les talents vulgaires blesse les yeux par l'éclat de sa couronne.

« Ce siècle-ci est dur au génie, écrivait Bersot en parlant d'une de nos célébrités modernes : nous n'aimons plus l'admiration. Au lieu d'aborder avec respect les écrivains éminents, de chercher à comprendre le don qui les a faits tels et de reconnaître l'empreinte divine, nous nous enquérons curieusement de leur défaut, et nous triomphons quand nous l'avons découvert, prêts à le supposer si nous ne le découvrons pas. Il faut à tout prix que nous retrouvions en eux notre argile. » Peut-être ces exigences indiscrètes de la critique sont-elles poussées aujourd'hui plus loin qu'autrefois [1], mais elles n'ont pas attendu notre temps pour se produire. Cette passion de prescrire contre les réputations établies existait déjà dans les républiques antiques. Homère a eu son Zoïle et avant Justinien on a vu plus d'un Procope : tâche aussi facile qu'elle est peu honorable, car de même que les auteurs les plus classiques ont leurs imperfections, de même les hommes les plus éminents ont leurs faiblesses, et un jugement d'une rigueur absolue laisserait peu de statues debout sur leur piédestal. Mais revenons à Platon.

Parmi les anciens qui avaient écrit contre notre philosophe, on signale Théopompe [2] et Zoïle [3] : mais, si nous devons en juger par les textes arrivés jusqu'à nous, Athénée s'est particulièrement distingué dans cette campagne, allant jusqu'à se faire une arme contre le maître des mœurs déréglées des platoniciens dont il était contemporain [4]. Nul n'ignore que ce Tallemant des Réaux de la décadence romaine semble s'être

1. Je fais allusion à cette causerie anecdotique, sceptique et malicieuse qu'aucune barrière n'arrête et qui déshabille les personnages en vue, vivants ou morts, avec une audace sans égale. Des disciples, des intimes qui avaient tout vu, tout entendu, même ce qui ne se fait pas en plein jour, même ce qui ne s'est pas dit et ne pouvait pas se dire tout haut, n'ont refusé au public aucune confidence.

2. Dans une dissertation sous ce titre : Κατὰ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς.

3. L'ouvrage que lui attribue Denys d'Halicarnasse est ainsi défini : Λόγος κατὰ Πλάτωνος καταδρομὴν περιέχων τοῦ ἀνδρός.

3. Voir notamment *Deipnosoph.*, XI, 509 A.

4. Brucker (*Hist. critica phil.*, I, 379) l'appelle « in conquirendis nulla veritatis cura philosophorum opprobriis liberrimus. »

donné la mission de recueillir les débris de l'histoire scandaleuse de l'antiquité [1]. Veut-on savoir les deux sources où lui et ses émules puisent de préférence? Ce sont les pièces des comiques et les écrits des philosophes : d'un côté le caprice et la boutade, de l'autre la jalousie souvent voisine de la haine.

On connaît le tour agressif et tout personnel des satires de l'ancienne comédie et ce qu'il en a coûté à Socrate d'avoir été pris par Aristophane pour le premier et le plus habile des sophistes. La comédie moyenne dut user de plus de réserve : mais les démêlés des écoles philosophiques avaient alors, comme au siècle précédent les luttes des factions politiques, le don de mettre toutes les têtes en mouvement, et l'on ne sera pas surpris de voir des poètes qui ne respectent ni Anaxagore ni Socrate abonder en railleries sur l'Académie et sur la résurrection de l'école de Pythagore [2]. Encore Platon, mis en scène par Aristophane sous son propre nom, attaqué dans plusieurs des pièces d'Alexis et d'Epicrate, peut-il se féliciter de n'avoir guère souffert que d'égratignures sans conséquence [2]. Quoi qu'il en soit, tout en tenant en suspicion ces témoignages accusateurs, les auteurs anciens ne laissent pas de les rappeler, et tandis que disparaissent la plupart des comédies grecques, un essaim de mots ailés et méchants a survécu à ce naufrage.

Du côté de ses rivaux, Platon n'a pas été plus épargné [3]. Aristippe et ses disciples lui reprochent tantôt d'afficher un dogmatisme fort peu socratique [4], tantôt au contraire d'être un rêveur incorrigible, sans doute parce qu'il croit à d'autres

1. Cf. Diog. Laërce, III, 26 et Athénée, II, 59.

2. On en jugera par les vers suivants d'Antiphane :

Ὦ τάν, κατανοεῖς τις πότ' ἐστιν οὑτοσὶ
Ὁ γέρων ἀπὸ τῆς μὲν ὄψεως Ἑλληνικός,
Λευκὴ χλανίς, φαιὸς χιτωνίσκου καλὸς,
Πιλίδιον ἁπαλόν, εὔρυθμος βακτηρία,
Βαιὰ τράπεζα. Τί μακρὰ δεῖ λέγειν; ὅλως
Αὐτὴν ὁρᾶν γὰρ τὴν Ἀκαδημίαν δοκῶ.

3. On connaît le mot de Cicéron : « Sit ista in Græcorum levitate perversitas, qui maledictis insectantur eos a quibus de veritate dissentiunt. »

4. Aristote, *Rhétorique*, II, 23, 1398 *b* 29.

réalités qu'à la volupté et au plaisir. Les cyniques, à commencer par Antisthène, prennent à partie sa fierté et son faste : Diogène, un jour de réception solennelle, se promène avec dédain sur les tapis superbes de Platon : « Je foule aux pieds ton orgueil », dit-il d'un ton railleur au grand philosophe. « Par un orgueil d'une autre nature », lui fut-il répondu [1]. Plusieurs de ses disciples, Aristote à leur tête, donnèrent l'exemple d'une polémique peu mesurée contre les théories préférées de leur maître [2].

C'est ici le cas de se souvenir d'un mot de Voltaire : « Pour croire le bien, un seul témoignage suffit : pour croire le mal, ce n'est pas assez de cent ». Que l'on tire des théories de Platon certaines conséquences plus ou moins imprévues, plus ou moins bizarres, ce n'est point le lieu d'opposer à ces déductions une réfutation en règle ; mais si l'on attaque la personne même du philosophe, sa conduite, son caractère, avant de rendre les armes nous tenterons de le défendre et, s'il se peut, de le venger [3].

Devons-nous, en effet, refuser à Platon nos éloges, alors que Bossuet a pu, sans fausser la vérité, louer « la doctrine de Socrate, admirable et vraiment sublime pour son temps, quoiqu'elle ne soit que l'enfance de la morale » ? Faudra-t-il approuver ces modernes qui, dupes de certaines assertions à tout le moins controuvées, imputent à Socrate et à Platon une révoltante turpitude de mœurs et s'inscrivent en faux contre « l'austère vénération de tous les philosophes anciens et modernes et l'estime éblouie d'une foule de chrétiens » ? Mais alors, tant d'exhortations éloquentes à la vertu, tant de con-

1. Diogène Laërce, VI, 7 et 26.
2. *Ibid.*; Καὶ γὰρ τὰ δόγματα διέβαλον αὐτοῦ τινές, καὶ τοὺς λόγους ἐμέμψαντο, πρῶτον μὲν ὁ γνησιώτατος αὐτοῦ μαθητὴς Ἀριστοτέλης.
3. N'oublions pas, en effet, cette règle judicieuse posée par un érudit du dernier siècle : « In omni accusatione primum est, ut fidem atque auctoritatem testium exploremus, et quis sit testimoniorum inter se consensus, quod dissidium, quæ pugna perpendamus ; deinceps priori hoc examine instituto, ut videamus an asseveratio testium in causa dubia, tum silentio aliorum elevetur, tum universa illius quem onerant vita, moribus, scriptis refellatur. » (Luzac, *Lectiones atticæ*, 22.)

damnations du vice répandues à toutes les pages des dialogues de Platon ne seraient là que pour nous donner le change, et celui qui savait si bien convertir les autres avait lui-même une vie des plus coupables ! Il y aurait chez lui, comme chez Salluste, du faux honnête homme, dissimulant son inconduite sous un sévère étalage de moralité ? Mais autre chose est un court préambule placé avec préméditation en tête d'une composition historique, autre chose un corps de doctrines qui est l'âme de tout un enseignement et qui brille du plus vif éclat dans une longue suite d'ouvrages, dont le plus ancien date des jours enthousiastes de la jeunesse, et le plus récent des dernières années d'une longue carrière. Un système conçu avec une telle largeur et professé avec une telle constance équivaut à un sûr indice du caractère : impossible que la pensée et la vie, que la théorie et la pratique passent aussi longtemps à côté l'une de l'autre sans se coudoyer et même sans se voir. Le fils du célèbre Fichte nous apprend avec quelle joie son père, ayant achevé sa théorie philosophique, y trouva la satisfaction des aspirations les plus intimes de son âme : une jouissance semblable, n'en doutons pas, a été goûtée par Platon.

Est-ce à dire que notre philosophe ait été absolument exempt de toutes les imperfections de l'humaine nature? Telle n'est pas notre pensée. Il arrive même aux hommes illustres que plus ils ont de vertus, moins on tolère leurs faiblesses : un écrivain aura d'autant plus de peine à se faire pardonner quelques taches que dans son style brille un plus grand nombre de beautés.

Ainsi le lecteur chrétien et moderne qui vient de parcourir certaines pages du *Charmide*, du *Lysis*, du *Phèdre* et du *Banquet* éprouve malgré lui une sorte de nausée morale. Il en veut à Platon non pas sans doute d'avoir loué le vice impur qui déshonora l'antiquité grecque, mais de ne pas l'avoir flétri avec une vigoureuse énergie et tout en essayant sincèrement de l'ennoblir, d'en avoir parlé et même de l'avoir peint avec une indiscutable complaisance. Mais si le philosophe n'est arrivé qu'au déclin de l'âge à condamner comme elle le mérite cette

lamentable aberration [1], si au lieu de briser cet instrument vicieux, il s'est trop longtemps flatté, selon l'expression d'un critique, d'en tirer des airs célestes, n'oublions pas combien il est difficile même aux esprits les plus fermes, même aux caractères les plus indépendants d'échapper entièrement à l'influence dominante de leur temps et de leur milieu. Ils voudraient résister : le courant les entraîne,

> Atque illos prono præceps rapit alveus amni.

Dans un domaine voisin, comment un génie tel que Platon a-t-il pu en venir à inscrire au nombre de ses dogmes politiques la promiscuité des sexes et l'infanticide légal? Sans doute il n'avait jamais connu ni les douceurs de la vie de famille ni les attraits du foyer [2]. Mais à vouloir sur ces deux points instruire en toute équité le procès du grand philosophe, il ne faudrait rien moins que mettre en discussion son système de politique et de morale presque entier. Pareille controverse n'est point ici à sa place : il nous suffira d'affirmer qu'en dépit de ces incroyables égarements il n'avait pas fermé son cœur aux plus forts ni aux plus touchants sentiments de la nature, celui qui a réprouvé avec une indignation éloquente l'enfant capable d'oublier sa mère « qu'il chérit depuis si longtemps et que des liens si sacrés lui unissent » et son vieux père, « le plus ancien et le plus nécessaire de ses amis [3]. »

Nous sommes évidemment mal placés pour nous prononcer sur d'autres griefs beaucoup plus personnels dont les anciens se sont montrés assez vivement touchés. Ils ont repris chez le disciple de Socrate son air habituellement sévère et morose :

1. *Lois*, 636 B-D, 836 D, 841 D. — La prétendue lettre platonicienne à Dion, traduite par Cicéron dans sa 5e *Tusculane* (ch. xxxv), renouvelle et confirme la même condamnation.

2. Comme il arrive assez fréquemment, l'homme ici était en contradiction formelle avec le philosophe. Que lisons-nous en effet dans les *Lois* (IV, 721) : « On se mariera entre trente et trente-cinq ans : quiconque ne l'aura pas fait sera puni dans ses biens et dans son honneur... En remplaçant une génération par une autre l'homme se procure une espèce d'immortalité. C'est donc un crime de se priver volontairement de cet avantage. »

3. *République*, IX, 574 B.

après Amphis, poète comique que cite Diogène Laërce [1], après Denys d'Halicarnasse [2], Martial gourmande avec peu de respect

> Democritos, Zenonas, inexplicitosque Platonas,
> Quidquid et hirsutis squalet imaginibus [3].

Il est assez probable, en effet, que Platon devint en vieillissant d'humeur concentrée plutôt qu'expansive, et que même dans ses heures d'abandon ses disciples trouvaient en lui un maître, non un familier. Sans remonter plus haut dans l'histoire, de nos jours on en a dit autant des Guizot et des Royer-Collard, lesquels, il est vrai, s'estimaient honorés plus encore que blessés par cette critique,

Platon s'est entendu ensuite reprocher son amour du luxe et sa vanité. A coup sûr nous ne trouvons pas en lui un philosophe de carrefour, se raillant de toutes les distinctions sociales : aux yeux de qui faisait son idéal de l'impudent Diogène ou des allures toutes populaires de Socrate, l'élégance de Platon et des siens ne pouvait manquer d'être un objet de scandale. Mais combien de cyniques auxquels le fondateur de l'Académie était en droit d'appliquer sa réplique mordante à leur chef : « Je vois l'orgueil qui perce à travers les trous de ta guenille » ! Que si par vanité on entend la vanité d'auteur, quel intervalle entre la suffisance d'un Cicéron qui redoute sans cesse de ne pas occuper assez l'attention, et l'effacement volontaire de Platon reportant à Socrate son maître tout l'honneur de ses découvertes ! Ce que ses ennemis ont pris pour une morgue blâmable, n'était-ce pas plutôt dignité de caractère et fierté légitime ? Ou bien ce désintéressement si remarquable de l'écrivain ne serait-il qu'un habile artifice destiné à donner le

1. III, 28 :

> Ὦ Πλάτων,
> Ὡς οὐδὲν ᾔσθα πλὴν σκυθρωπάζειν μόνον,
> Ὥσπερ κοχλίας σεμνῶς ἐπηρκὼς τὰς ὀφρῦς.

2. VI, 756.

3. IX, 48. La plupart des traducteurs avaient rendu *inexplicitus* par *reconditæ doctrinæ*. Quicherat, en s'appuyant sur deux passages d'Horace (*Satires*, II, 125 ; *Odes*, III, 29, 16) a rétabli le vrai sens de cette épithète.

change à la postérité sur l'orgueil accablant qu'il affectait à l'égard de ses contemporains?

Sur ce dernier point, il faut l'avouer, nous sommes en présence d'accusations formelles [1], et toute l'antiquité s'étonne de ne retrouver parmi les amis de Platon, Euclide excepté, le nom d'aucun des disciples les plus connus de Socrate. Que l'auteur du *Banquet* et de la *République* ait exprimé tout haut son peu de sympathie pour le rigorisme grossier d'Antisthène ou les théories si relâchées d'Aristippe, c'était son droit : s'il est allé plus loin et s'il a dirigé contre le premier de ces philosophes des attaques toutes personnelles [2], on ne doit pas oublier qu'Antisthène, fondateur d'une école rivale de l'Académie, en avait donné le signal ou du moins les rendit avec usure : parmi ses écrits les plus populaires figurait un dialogue intitulé Σάθος, véritable pamphlet dirigé contre Platon [3].

Qu'Eschine, arrivant à la cour de Denys de Syracuse dans le plus modeste équipage, ait été l'objet de quelques quolibets de la part de Platon, traité par le tyran en grand seigneur, l'anecdote n'a rien d'invraisemblable, quoique à l'assertion de Diogène Laërce on puisse opposer celle de Plutarque [4]. Idoménée de Lampsaque prétendait que Platon avait injustement attribué à Criton, au détriment d'Eschine, l'honneur d'avoir tout préparé pour faciliter l'évasion de Socrate : je préfère croire que les deux disciples, et sans doute plus d'un autre avec eux, s'étaient chargés en commun de ce rôle de dévouement, et que

1. Voyez Denys d'Halicarnasse, VI, 755 et Athénée, XI, 506 ; Τὸ καθόλου πᾶσι τοῖς Σωκράτους μαθηταῖς ἐπεφύκει μητρυίας ἔχων διάθεσιν. Cette accusation se retrouve sous la plume des Pères de l'Eglise ; c'est ainsi que Platon nous est représenté par saint Jean Chrysostôme comme ζηλοτύπως πρὸς ἅπαντας διακείμενος.

2. Sans parler du *Sophiste* (251 C), c'est Antisthène que l'on croit désigné dans l'*Euthydème* (301 A).

3. Diogène Laërce (III, 34 et VI, 7), et Athénée (V, 220 et XI, 507) mentionnent des traits plus ou moins satiriques échangés entre ces deux adversaires.

4. Diog. Laërce, III, 36 ; Plutarque, *De adul. et amico*, 26. Cette page de Plutarque est une des plus fines et des plus ingénieuses du moraliste grec, dont le témoignage est confirmé par la 23e lettre socratique (29e dans Orelli).

parmi tant de généreux complices l'auteur du *Criton*, moraliste et philosophe et non historien, a librement choisi celui dont le caractère présentait avec la pensée si élevée de Socrate le contraste le plus propre à la mettre en lumière.

Enfin, la longue polémique de Platon contre Lysias, rapprochée surtout de ses sympathies pour Isocrate, ne doit-elle pas être interprétée dans le sens d'une profonde animosité politique? Nouveau grief aux yeux de ceux qui voient dans Lysias le type du véritable patriote, dans Isocrate au contraire un esprit faible, flottant au gré des événements et accessible à toutes les séductions.

Philosophe, homme d'Etat ou poète, l'homme de génie qui a conscience de sa valeur affecte même involontairement certains airs dominateurs : l'histoire entière est une justification de ce mot de Tacite : « Cupido dominandi cunctis affectibus flagrantior » [1]. Celui qui a réussi à grouper autour de sa personne tant de disciples divers, et qui se faisait un plaisir d'inviter à sa table amicalement hospitalière des Athéniens de distinction en dehors du cercle de ses auditeurs ordinaires [2], devait être aussi sensible aux marques de déférence et de respect qu'aux tentatives d'indépendance et aux paroles de mépris : dès lors, si nous ne nous trompons, l'abbé Barthélemy a apprécié Platon sans flatterie comme sans partialité quand il nous le représente « difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit luimême ». Tel sera sur ce point notre propre jugement.

Quoique suffisamment instructives par elles-mêmes, les réflexions générales qui précèdent nous donnent-elles une idée précise de la place que tenait Platon dans le monde pensant de son époque, du rôle qu'il a cru devoir jouer à l'égard des plus

1. *Annales*, XV, 53.

2. Voir Diogène Laërce, II, 8 ; Elien, II, 18 ; Athénée, X, 14. On peut remarquer que l'auteur, quel qu'il soit, de la trente-deuxième lettre socratique (quarante-unième dans l'édition d'Orelli), censée adressée par Speusippe à Xénocrate, se fait l'écho d'une tradition entièrement sympathique à Platon : Τῶν μὲν γὰρ ὡς γεννήσας, τῶν δὲ ὡς εὐεργέτης ἐπεμελεῖτο· κοινῇ δὲ πρὸς ἅπαντας θεοῦ τάξιν εἶχεν.

marquants d'entre ses contemporains? A la seule condition de recueillir patiemment et d'interpréter habilement les données, trop rares à notre gré, de l'histoire, il nous a paru que son biographe pouvait et devait aller plus loin : voilà ce qui nous a engagé à étudier dans autant de chapitres distincts les rapports de Platon avec Xénophon, autrefois son condisciple dans l'entourage de Socrate, avec Aristophane, le grand poète comique, le Molière et le Gavarni de l'Athènes d'alors, avec Isocrate, fondateur d'une école de rhétorique dont l'éclat égala et surpassa peut-être celui de l'Académie, avec Aristote enfin, son élève d'abord et plus tard son rival de gloire aux yeux de la postérité.

CHAPITRE VIII

RAPPORTS PERSONNELS DE PLATON AVEC SES CONTEMPORAINS

---

1. XÉNOPHON

Entre les disciples de Socrate Xénophon a conquis un rang à part, sinon dans l'histoire philosophique, du moins dans l'histoire littéraire. L'enthousiasme de Platon pour leur maître commun a pu être plus élevé et plus profond, son attachement n'a pas été plus fidèle ni plus dévoué : tous deux d'ailleurs, leurs écrits en font foi, avaient recherché et suivi avec trop d'empressement ses entretiens pour ne pas s'y être fréquemment rencontrés. Or, chose remarquable, le nom et le souvenir de Xénophon sont complètement absents des écrits de Platon, lequel à son tour n'a été nommé qu'une fois par l'auteur des *Mémorables*. L'un et l'autre n'eussent-ils pas trouvé sans peine, s'ils l'eussent voulu, l'occasion de se donner quelque marque d'estime? Les biographes anciens l'ont cru sans hésiter; de là à imaginer entre ces deux hommes une inimitié jalouse, il n'y avait qu'un pas, et ce pas a été promptement franchi.

Mais si pareille conclusion est justifiée en apparence, l'est-elle en réalité? Ne met-elle pas au compte d'une préméditation blâmable ce qui peut résulter uniquement du hasard et des

circonstances ? Combien de fois trouvons-nous le nom d'Hérodote dans la prose de Thucydide, et ce dernier nom dans celle de Xénophon ? Sans la déplorable affaire du quiétisme, que saurions-nous de Bossuet par Fénelon, et de Fénelon par Bossuet ? Ajoutons que chez les anciens, et notamment chez les Grecs, les citations formelles ou indirectes sont très rares, ce qui s'explique sans peine dans un temps où l'histoire littéraire, avec ses ramifications aujourd'hui variées presque jusqu'à l'infini, était chose encore inconnue.

D'ailleurs, qu'on veuille bien le remarquer, en dehors d'une admiration affectueuse pour le sage d'Athènes, dont tous deux s'étaient faits les disciples, quoique dans des vues bien différentes, en vain chercherait-on quelque trait marqué de ressemblance entre Platon et Xénophon : on dirait bien plutôt ces deux frères, Amphion et Zéthus, opposés l'un à l'autre avec tant d'esprit dans l'*Antiope* d'Euripide [1]. D'une part, le philosophe épris de l'idéal, passionné pour les questions les plus vastes et les plus hautes, mettant bien au-dessus de toute autre ambition l'honneur de travailler par la parole et par la plume à la diffusion et à la défense de ses théories : de l'autre, l'Athénien né pour la chasse et pour la guerre, le chef heureux d'une troupe de mercenaires à la solde d'un roi barbare, le publiciste d'abord mêlé aux luttes des partis, plus tard retiré sous les frais ombrages de Scillonte [2]. Les événements politiques ont achevé d'isoler l'un de l'autre ces deux hommes déjà séparés autant par la divergence de leurs vocations que par l'opposition de leurs goûts. Tandis que les autres socratiques vivaient à Athènes ou aux portes d'Athènes, luttant avec Platon sur le terrain même des doctrines, Xénophon, à peine de retour en Grèce au terme de l'expédition fameuse des Dix

1. Teichmüller se fonde sur ce désaccord pour affirmer qu'entre Platon et Xénophon une polémique était non seulement probable, mais encore inévitable. Malgré le talent avec lequel il a soutenu cette thèse, il ne nous parait pas que sa démonstration soit vraiment décisive.

2. On trouvera ce parallèle ingénieusement développé dans la belle thèse de M. Alfred Croiset : *Xénophon, son caractère et son talent*, Paris, 1873.

Mille, se hâte de rejoindre Agésilas alors en Asie ; plus tard, frappé d'une sentence de bannissement à cause d'un « laconisme » poussé à Coronée jusqu'à la trahison, il dit à sa patrie un éternel adieu. Dès lors quel rôle Platon, si sobre d'allusions directes à ses contemporains, devait-il réserver au milieu des personnages de ses dialogues à ce déserteur d'Athènes et de la philosophie [1] ?

De son côté Xénophon, on le comprend, n'est pas plus coupable. Le seul passage des *Mémorables* où il nomme Platon fait penser à toute autre chose qu'à de l'animosité ou du dédain. « Socrate, nous dit-il, accordait sa bienveillance au jeune Glaucon en considération de Charmide et de Platon [2]. » Mais pourquoi ce silence observé partout ailleurs ? Xénophon, la chose n'est pas douteuse, aurait donné à notre curiosité une satisfaction d'un prix exceptionnel, si les circonstances l'avaient rendu témoin des premières conversations entre Socrate et son plus illustre disciple [3] ; seulement il n'est pas homme à substituer en ces matières la fiction à la réalité, et peut-être hésitait-il à considérer comme un véritable socratique quiconque ne jurait pas par la parole du maître. N'a-t-il pas d'ailleurs laissé systématiquement de côté ou du moins relégué au second plan la partie

1. Au moment du procès et de la condamnation de Socrate, Xénophon se trouvait depuis longtemps déjà en Asie : on ne doit donc éprouver aucune surprise en ne rencontrant son nom ni dans le *Phédon* ni dans l'*Apologie*. Athénée (XI, 504), avec sa malignité ordinaire, s'en fait une arme contre Platon. « Plût au Ciel, écrit à ce propos un moderne, que toute calomnie fût aussi aisée à réfuter ! »

2. *Mémorables*, III, 6, 1. Glaucon, on le sait, était un des frères de Platon. Cf. Cobet, *Prosopographia Xenophontea*, pp. 46 et 66. — Teichmüller (*Literarische Fehden*, II, 47, 49, 65) fait observer que Glaucon et Charmide, tous deux parents de Platon et par suite élevés si haut par le philosophe (voir le *Charmide*, *passim*, et *République*, 367 E), sont traités par Xénophon avec infiniment moins d'égards. En serons-nous surpris, et faudra-t-il aussi nous étonner de voir Xénophon ici ménager assez peu Critias, alors que Platon ne néglige aucune occasion de vanter cet adversaire fameux de la démocratie, là citer avec quelque admiration les élucubrations morales d'un Prodicus, dont Platon ne fait l'éloge qu'en y mêlant plus d'un grain d'ironie ?

3. Un critique moderne est allé jusqu'à féliciter Xénophon de n'avoir pas compromis Platon en le confondant au milieu des jeunes gens dont Socrate tantôt blâme la suffisance, tantôt gourmande la timidité.

spéculative de l'enseignement de Socrate, comme s'il eût craint de s'aventurer à la légère dans une région où il n'était qu'un profane ? Allèguera-t-on maintenant ses autres écrits, si nombreux, si variés ? La philosophie proprement dite en est si complètement absente que Socrate lui-même n'apparait qu'une fois dans l'*Anabase* et dans les *Helléniques*, jamais dans la *Cyropédie* : au reste maint socratique, et non des moins célèbres [1], n'a pas obtenu de l'auteur des *Mémorables* l'honneur d'une seule mention.

Mais, ajoutent les anciens, Platon et Xénophon ont composé des ouvrages semblables, parfois même sous un titre identique: tous deux nous ont légué un *Banquet* et une *Apologie* : tous deux ont écrit leurs *Mémoires sur Socrate*: si l'un est justement fier d'avoir rédigé sa *République* et ses *Lois*, l'autre doit peut-être la meilleure part de sa réputation au roman à la fois politique et philosophique connu sous le nom de *Cyropédie*. Comment expliquer ce singulier parallèle, sinon par l'effet d'une animosité envieuse qui à aucun prix ne veut abandonner à un compétiteur, à un rival, un bien dont celui-ci soit seul à jouir [2] ? — Les prémisses sont exactes: mais le raisonnement n'est rien moins que concluant. Ainsi que de sujets dramatiques ont été un objet de concurrence entre les plus illustres des tragiques athéniens! Sophocle et Euripide ont-ils été pour cela accusés d'une basse jalousie ? Applaudissons au contraire à une émulation qui produit des fruits si merveilleux : la voilà bien, cette estimable rivalité que le vieil Hésiode déjà proclamait digne des éloges du sage.

Une autre explication se présente, plus simple et plus vraisemblable. Platon et Xénophon n'avaient-ils pas la même haine contre les sophistes, le même enthousiasme pour leur maître ? Quoi de plus naturel chez ces deux témoins de son enseignement que le dessein de venger sa mémoire en retraçant

1. Il suffit de citer ici, entre beaucoup d'autres, Eschine, Euclide, Théétète, Ménexène, Terpsion.

2. Diogène Laërce, III, 34 : Ὥσπερ γοῦν διαφιλονεικοῦντες τὰ ὅμοια γεγράφασι.

une image vive et animée de ce qu'on pourrait appeler sa prédication quotidienne [1] ? La postérité a eu d'autant plus à se louer de cette conspiration tacite, que les deux élèves nous ont laissé des portraits différents de Socrate [2], à peu près, dit à ce propos un critique du dernier siècle, comme les mêmes plantes ont plus ou moins de force et de beauté selon le terrain où elles sont cultivées. — Tous deux ont écrit un *Banquet*: mais qui ignore que chez les « honnêtes gens » d'Athènes, discussions savantes, succès dramatiques, intrigues politiques, tout était prétexte à des réunions de ce genre, où une gaieté bruyante avait sa part à côté d'un piquant étalage d'esprit et parfois d'érudition ? La philosophie elle-même, dans la personne de Platon, plus tard d'Aristote et d'Epicure, devait prendre officiellement sous sa protection une coutume en aussi parfaite harmonie avec les idées et les mœurs grecques. Ni Platon ni Xénophon ne pouvaient imaginer un cadre plus heureux pour mettre en scène sous tous ses aspects la personnalité si complexe et si originale de Socrate [3]. — Enfin ces deux grands Athéniens ne professaient-ils pas la même admiration pour Sparte, la même défiance envers les institutions démocratiques ? et dans un temps où les vieilles mœurs étaient ébranlées, où l'idée monarchiqne entrait peu à peu dans tous les esprits, pourquoi s'étonner de voir l'un et l'autre également

1. La littérature philosophique du IVe siècle paraît avoir été très riche en ἀπομνημονεύματα τοῦ Σωκράτους et en λόγοι σωκρατικοί (Aristote, *Poétique*, 1447 b 11).

2. Ayant à étudier ici le caractère comparé de deux hommes, non de deux doctrines, nous n'insisterons pas sur ce point, mais on lira avec intérêt dans la traduction de M. Belot le parallèle aussi juste qu'ingénieux établi par M. E. Zeller entre ces deux historiens de l'enseignement socratique. Ajoutons que Xénophon ne se départit jamais de son rôle d'apologiste, tandis que, selon la remarque de M. Croiset, Platon a écrit ses dialogues dans le cours d'une très longue vie, lorsque les préjugés qui avaient assailli Socrate vivant disparaissaient de jour en jour avec ses contemporains.

3. Est-il nécessaire de rappeler ici le double exemple du *Banquet des sept sages* de Plutarque et des *Sophistes à table* d'Athénée ? — Pour plus de détails sur ce curieux côté des mœurs grecques, consulter nos *Etudes sur le Banquet de Platon* (Paris, 1879) et le compte-rendu qu'en a fait M. Lévêque en présentant cet ouvrage à l'Académie des sciences morales.

préoccupés de tracer à leur génération le plan d'un gouvernement idéal ? En vérité, pour conclure de pareils rapprochements à des dispositions pleines de malveillance, il faut être visiblement sous l'empire de quelque prévention.

Mais on insiste et l'on dit : ce ne fut pas assez pour Platon et Xénophon de traiter les mêmes sujets, ils y ont apporté un esprit tout différent. Veut-on donner à entendre par là que le premier y a mis autant d'aimable et noble gravité que le second de fine et gracieuse élégance ? Rien de plus exact ; mais aussi quoi de plus spontané, quoi de plus éloigné de toute préméditation et de tout calcul ? — Détrompez-vous, ajoute-t-on : de même que la critique a surpris dans tel vers de l'*Électre* d'Euripide une satire détournée des *Choéphores* d'Eschyle, de même une lecture attentive fait découvrir ici des traces assez peu équivoques de ressentiment et de malveillance.

Examinons en détail ce que vaut une pareille assertion.

Sur l'*Apologie* nous serons brefs : aussi bien celle de Xénophon, de l'aveu à peu près unanime, est regardée aujourd'hui comme une œuvre apocryphe [1]. Le *Banquet* de Platon a-t-il précédé ou suivi celui de Xénophon ? Les opinions sont contradictoires, et des données chronologiques précises font défaut pour trancher ce problème [2]. Il est vrai que sur certains points sans importance les deux auteurs ont adopté des dispositions différentes : ainsi les convives, chez Xénophon, ne consentent pas à se passer des joueuses de flûte, tandis que chez Platon, à l'arrivée de Socrate, ils les renvoient, afin de se livrer plus librement et plus complètement aux charmes de la discussion. Sous peine de se contredire, l'auteur du *Protagoras* ne pouvait agir autrement : n'avait-il pas écrit en effet : « Lorsque les ignorants et les gens du commun s'invitent à un

1. Cf. Pohle, *Die angeblich Xenophonteische Apologie in ihrem Verhältniss zum letzten Capitel der Memorabilien*, Altenburg, 1874.

2. Il parait néanmoins probable que la priorité appartenait à Xénophon. C'est du moins l'avis de Cousin (*Traduction de Platon*, VI, 413), de Hug (*Uber das gegenseitige Verhältniss der Symposien des X. und P.*) et de Hartmann.

festin, comme ils ne sont pas capables de parler entre eux de belles choses et de fournir à la conversation, ils gardent le silence et empruntent des voix pour causer : ils louent à grands frais des chanteuses et des joueuses de flûte, qui suppléent à leur ignorance et à leur grossièreté. Mais les honnêtes gens, qui ont reçu une véritable éducation, quand ils mangent ensemble, ne font venir ni chanteuses, ni danseuses, ni joueuses de flûte : ils ne sont pas embarrassés de s'entretenir eux-mêmes sans toutes ces niaiseries et ces puérils amusements [1]. » Est-il besoin de rappeler que ces lignes étaient écrites bien longtemps avant que parût le *Banquet* de Xénophon ? D'ailleurs le fond des deux dialogues n'est pas absolument le même : on le comprend : Platon, constamment préoccupé de nous montrer dans Socrate le créateur et le modèle de la véritable philosophie, le représente ici toujours maître de lui au milieu des gaietés de l'ivresse [2], et s'élevant aux considérations les plus hautes sur la nature de la beauté et la métaphysique de l'amour. Xénophon n'a jamais rêvé de cette sphère supérieure : il n'a d'autre ambition, ses premiers mots en témoignent [3], que de nous révéler le côté plaisant et spirituel du caractère de Socrate, invité à un festin par quelques joyeux compagnons.

Je passe à la *Cyropédie*. On sait combien l'auteur y a flatté le portrait de son héros : or, voici ce qu'on lit au IIIe livre des *Lois* : « Je conjecture que Cyrus, qui était d'ailleurs un grand général et un ami de sa patrie, n'avait pas reçu les principes de la vraie éducation, et qu'il ne s'appliqua jamais à l'administration de ses affaires domestiques, souffrant que des femmes et des eunuques élevassent ses enfants à la manière des

1. *Protagoras*, 347 C-D.

2. Platon, dit à ce propos Aullu-Gelle (xv, 2), a pensé qu'on pouvait, la coupe à la main, prendre un repos honnête et salutaire. Il faut paraître sur le champ de bataille, se mesurer de près avec les voluptés et mettre sa tempérance sous la garde de la force et de la modération. — Cf. Macrobe, *Saturnales*, II, 8.

3. Οὐ μόνον τὰ μετὰ σπουδῆς πραττόμενα ἀξιομνημόνευτα, ἀλλὰ καὶ τὰ ἐν ταῖς παιδιαῖς. — On sait avec quel succès Plutarque s'est inspiré de ce programme dans ses biographies.

Mèdes, au sein de la corruption qu'engendre le bonheur : aussi cette négligence eut-elle les suites qu'il était naturel d'en attendre [1]. » Si l'allusion est certaine, ce qui demeure à la rigueur contestable, qu'a voulu Platon ? Mettre en garde les lecteurs de la *Cyropédie* contre une crédulité trop absolue. Ce livre n'ayant d'autre but que de donner une idée d'un grand prince, sans aucune prétention à l'exactitude historique, Xénophon, si toutefois il a vécu assez longtemps pour lire cette page des *Lois*, ne pouvait pas s'offenser d'une remarque de la vérité de laquelle il était le premier persuadé. Hâtons-nous d'ajouter que le dessein même de son ouvrage était hautement approuvé dans un autre passage du même traité, où Platon déclare « que ceux qui ont été bien élevés deviennent d'ordinaire des hommes estimables, et qu'ainsi l'éducation est le premier des biens pour un cœur vertueux, lorsqu'elle a pour but de nous former à la vertu dès notre enfance et de nous inspirer le désir ardent d'être un citoyen accompli, et de savoir commander ou obéir selon la justice [2]. » N'est-on pas également en droit de considérer comme un éloge indirect de Xénophon la peinture séduisante que Socrate trace dans le *Premier Alcibiade* de la discipline des Perses et de la fertilité de leur territoire, alors surtout que pour donner plus de poids à ses paroles il invoque l'autorité d'un témoin digne de foi, du nombre des Grecs qui se rendirent auprès du grand roi [3] ?

On voit ainsi s'évanouir l'un après l'autre les arguments prétendus invoqués à l'appui de l'opinion que nous discutons. Mais l'esprit si aisément inventif des critiques est allé plus loin. On s'est aperçu, par exemple, que certains passages de l'*Ion* paraissaient empruntés au *Banquet* de Xénophon [4] : aussitôt sans plus de souci de la date que du degré d'authenti-

1. *Lois*, III, 694 C et 695 A.
2. *Lois*, I, 643 E et 644 A.
3. *Alcibiade I*, 123 B : Πότ' ἐγὼ ἤκουσα ἀνδρὸς ἀξιοπίστου τῶν ἀναβεβηκότων πρὸς βασιλέα. Cette allusion à l'*Anabase* (I, 4, 9) supposerait évidemment un anachronisme : mais ce n'est pas le seul que Platon aurait à se reprocher.
4. Que l'on compare notamment *Ion*, 530 B, 536 E et 538 B avec Xénophon (*Banquet*, III, 6 et IV, 6).

cité du premier de ces écrits, on a crié au plagiat, alors que les deux auteurs n'avaient qu'à s'inspirer d'un spectacle qui chaque jour, pour ainsi dire, s'offrait à leurs yeux : cent témoignages nous apprennent que la sottise des rapsodes de ce temps n'avait d'égale que leur suffisance.

Mais voici que dans le *Ménon* Platon choisit comme principal interlocuteur l'un des plus en vue parmi les Grecs à la solde de Cyrus le Jeune, et oublie de lui prêter, dès ses premiers rapports avec Socrate, toute la perfidie et toute la scélératesse dont il a fait preuve dans la suite, d'après le récit de l'*Anabase*. Là-dessus, Dacier affirme que Xénophon n'a tracé un portrait aussi affreux de Ménon que pour le punir d'avoir été intime ami de Platon, qui l'avait loué : au contraire, Athénée voudrait nous persuader que Platon ne s'est montré si indulgent que par esprit d'opposition contre son rival. Lequel croire ? De part et d'autre l'erreur est égale, d'autant plus que si certains détails sont relevés chez Xénophon avec une vivacité particulière, au fond, la physionomie de ce triste personnage est esquissée par Platon en termes d'une très médiocre sympathie.

Enfin, nous dit-on, tandis que le Socrate de Xénophon se garde de disserter sur les causes naturelles et sur les mouvements célestes, convaincu que la connaissance de ces mystères doit être regardée comme un privilège de la divinité, le Socrate de Platon est bien éloigné d'observer une égale réserve. — Il suffit de se rappeler que le premier parle en son propre nom, au lieu que le second est l'interprète des spéculations souvent hardies de son disciple : toute autre explication serait superflue.

Ainsi, chose extraordinaire, tandis que les inimitiés entre écrivains qui courent une même carrière ne négligent aucune occasion de s'afficher au grand jour, celle que l'on suppose entre Platon et Xénophon met tous ses soins à se dissimuler. Les passages que l'on cite trahissent non un dissentiment irréconciliable, mais tout au plus de ces divergences d'opinions sur lesquelles un homme d'esprit n'appuie qu'en souriant. Platon s'y prend d'autre façon, quand il a devant lui un ennemi

véritable à combattre : Gorgias, Calliclès, Thrasymaque, Antisthène en savent quelque chose. Et non seulement les textes et les faits sont rebelles à la démonstration qu'on veut à toute force en faire sortir, mais encore, considérée en elle-même, la thèse dont il s'agit a bien peu de vraisemblance.

En effet, Xénophon est un homme grave, religieux : Dacier lui-même avoue qu'il est impossible de l'accuser de calomnie et d'imposture. Sa beauté noble et modeste , dit M. Deltour, était une image fidèle de son caractère droit, modéré, affectueux et juste. De son côté Platon, qui a trouvé des paroles si éloquentes pour flétrir l'envie et les envieux [1], avait l'âme trop élevée et trop généreuse pour se créer sans motif des adversaires et des ennemis. Or, qu'avait-il à redouter dans Xénophon ? une rivalité de doctrines ? non certainement : une rivalité d'influence ? moins encore : une rivalité littéraire ? Je n'ignore pas que les jalousies de ce genre sont parfois implacables, et que les anciens déjà attribuaient à Platon un secret dépit d'entendre appeler Xénophon tantôt *la Muse*, tantôt *l'abeille attique* [2] : mais qui nous assurera qu'il y a là autre chose qu'une simple conjecture ? On oublie que l'auteur des *Helléniques* et des *Mémorables* était pour lui un allié, allié des plus précieux à la fois et des plus honorables, sur presque tous les champs de bataille où il déployait sa verve éloquente [3]. Il y a mieux, on peut citer une page entière d'un des traités les plus célèbres de Platon, sa *République* [4], où se rencontrent à la fois la peinture et l'éloge d'une destinée singulièrement voisine de celle de Xénophon. Une courte citation en fournira la preuve : « Celui qui goûte et qui a goûté la douceur et le bonheur qu'on trouve

1. Au Ve livre des *Lois*.
2. Voir Diogène Laërce, II, 57 : Ὅθεν καὶ πρὸς ἀλλήλους ζηλοτύπως εἶχον.
3. M. Teichmüller a cru retrouver sous la plume de Platon, notamment dans le *Protagoras*, toute une suite de réflexions contenant une réfutation indirecte de certaines pensées, de certains raisonnements prêtés à Socrate dans les *Mémorables*. Ces rapprochements, si piquants qu'ils puissent paraître, prouvent tout au plus, ce que l'on sait depuis longtemps, que les deux écrivains, disciples du même maître, n'avaient ni le même tempérament ni surtout la même originalité philosophique.
4. VI, 496 B.

dans la sagesse, voyant la folie du reste des hommes, et le désordre introduit dans les Etats par ceux qui se mêlent de les gouverner, plein de ces réflexions, se tient en repos, uniquement occupé de ses propres affaires : et comme un voyageur assailli d'un violent orage s'estime heureux de rencontrer un mur pour se mettre à l'abri de la pluie et des vents, de même, sachant que l'injustice partout règne impunément, il met le comble du bonheur à pouvoir conserver dans la retraite son cœur exempt d'iniquité et de crimes, passer ses jours dans l'innocence et sortir de cette vie avec une conscience tranquille et pleine des plus belles espérances. — Ce n'est pas peu de chose de sortir de ce monde après avoir vécu de la sorte. — J'en conviens, cependant il n'a pas rempli ce qu'il y avait de plus grand dans sa destinée, faute d'avoir trouvé une forme de gouvernement qui lui convînt. » A ces traits, qui sans doute font songer tout d'abord à Platon lui-même, n'est-il pas permis aussi de reconnaître le sage de Scillonte, condamné par les événements à vivre et à mourir en exil ?

Il nous reste maintenant, pour achever cette étude, à remonter, autant qu'il est possible, jusqu'à la naissance de l'étrange supposition qu'après un critique éminent, Bœckh, nous venons de discuter. La première fois qu'elle prend corps sous nos yeux, si l'on peut ainsi parler, c'est dans un curieux morceau d'Aulu-Gelle [1] qui, tout en la rapportant et en se l'appropriant avec plus de légèreté que de critique, ne laisse pas néanmoins de faire des réserves formelles à l'endroit de certaines assertions de ses devanciers. « On a vu, dit-il, que ces deux Athéniens n'avaient pas été exempts de certains accès de jalousie [2]. Mais s'il faut admettre quelquefois de telles opinions ou de tels soupçons, on ne peut, quand il s'agit d'hommes aussi sages et aussi graves, invoquer de misérables passions que ne connaît pas la philosophie. Or tous deux, qui le nie ? se sont fait un renom comme philosophes. Quelle est la vérité en ces matières ? La

1. *Nuits attiques*, XIV, 3.
2. « Non abfuisse ab eis motus quosdam tacitos et occultos simultatis et æmulationis mutuæ. »

voici. La parité des talents, l'égalité du mérite, même en l'absence de toute rivalité, créent cependant une apparence d'émulation. En effet, aussitôt que deux génies ou davantage s'illustrent dans le même art et acquièrent une réputation égale ou à peu près, leurs partisans les comparent et rivalisent pour les exalter. Voilà comment Platon et Xénophon, ces deux flambeaux de la philosophie socratique, ont paru rivaux. C'étaient les autres qui disputaient de leur supériorité. »

Après Aulu-Gelle, il est à remarquer que Diogène Laërce [1] essaie de tenir la balance égale entre les deux prévenus, si même il ne préfère pas mettre cette rupture au compte de Xénophon : Athénée [2] au contraire, fidèle à sa tactique habituelle, en accuse formellement Platon, et quelle autorité invoque-t-il ? D'abord Hégésandre, sans doute aussi empressé à propager la calomnie qu'incapable de l'inventer, ensuite Théopompe, de tous les historiens anciens celui dont Platon et les socratiques en général ont eu le plus à souffrir [3] ; tout porte à croire que nous n'avons pas à chercher ailleurs l'auteur responsable de cette malveillante insinuation.

Il existe bien une lettre de Xénophon à Eschine, lettre plus ou moins injurieuse à l'endroit de son prétendu rival, auquel il reproche sa vénération pour les mystères de l'Egypte et l'illuminisme de Pythagore [4] ; mais un document si visiblement apocryphe ne mérite aucune créance, quoique Dacier s'en soit servi pour faire ressortir la haute vertu du philosophe ainsi outragé [5].

---

1. III, 34 ; Ἔοικε δὲ καὶ Ξενοφῶν πρὸς αὐτὸν ἔχειν οὐκ εὐμενῶς. — Cf. Himérius, VIII, 6.

2. XI, 504 C et suiv. Ajoutons toutefois qu'au commencement du chap. 112, il emprunte à Favorinus pour excuser les deux disciples de Socrate la réflexion même que nous venons de lire dans Aulu-Gelle.

3. Bœckh l'appelle « omnium et hominum et civitatum calumniatorem maledicentissimum ».

4. Αἰγύπτου ἠράσθη καὶ τῆς Πυθαγόρου τερατώδους σοφίας, ὧν τὸ περιττὸν καὶ τὸ μὴ μόνιμον ἐπὶ Σωκράτει ἤλεγξεν ἔρως τυραννίδος καὶ ἀντὶ λιτῆς διαίτης Σικελιῶτις γαστρὸς ἀμέτρου τράπεζα. On sait que le séjour de Platon en Sicile lui a valu plus d'une épigramme de la part de ses contemporains.

5. « Platon, écrit Dacier, ne répond point à ces invectives, et ne dit pas un seul mot de Xénophon, en quoi on ne saurait trop louer sa modestie, et ce fut peut-être ce qui aigrit le plus Xénophon : car la plus grande injure qu'on puisse faire à un écrivain, ce n'est pas de dire du mal de lui, c'est de n'en rien dire » (*Les Œuvres de Platon*, I, p. 551).

2. ARISTOPHANE

Nous avons cherché Xénophon chez Platon, et nous ne l'y avons pas trouvé : en revanche dans un de ses dialogues les plus célèbres nous faisons une rencontre bien propre à étonner.

En représentant ses *Nuées* sur le théâtre d'Athènes, Aristophane passe pour avoir le premier forgé les chefs d'accusation sous lesquels devait plus tard succomber Socrate. N'était-ce pas assez pour que Platon lui vouât une aversion égale à l'affectueuse admiration que jusqu'à son dernier jour il a professée pour son maître ? Loin de là ; sans que rien ne l'y oblige, il fait une place à Aristophane aux côtés de Socrate parmi les personnages de son *Banquet*, en lui réservant, ou peu s'en faut, un rôle d'honneur : et ce n'est pas là, au dire de la tradition, la seule marque de bienveillance qu'il ait donnée au poète comique son contemporain.

Ce problème moral mérite à coup sûr d'attirer l'attention.

Premier point à éclaircir. Comment s'explique la composition des *Nuées* ?

Le siècle de Périclès vit s'accomplir en Grèce une de ces évolutions irrésistibles qui décident de l'avenir intellectuel et social d'un peuple. Une Athènes nouvelle s'infiltrait au sein de l'Athènes ancienne, et ceux qui regardaient les vertus et la gloire du passé comme inséparables des mœurs qui avaient prévalu alors se trouvaient entraînés dans une opposition implacable à l'esprit nouveau : une pierre arrachée leur semblait le prélude de la ruine de tout l'édifice. De ce nombre était Aristophane, impitoyable aux innovations qui dans l'art, dans l'éducation, dans la politique, prétendaient se substituer à des institutions consacrées en apparence par leurs bienfaits.

A la tête du mouvement sont les rhéteurs, les sophistes et les philosophes : il n'en faut pas davantage pour que le comique athénien soit tenté, comme Rousseau, quoique dans un dessein tout différent, de mettre au compte des lettres, des sciences et des arts la corruption, ou si ce mot paraît excessif, la décadence dont il est le témoin. Avec tous les grands penseurs de sa génération, il poursuit de sa haine « l'enseignement sophistique et ses spéculations stériles, également dangereuses pour les croyances et la moralité, enseignement qui, au lieu de bons citoyens et d'hommes religieux, ne sait produire que de blêmes chicaneurs, des libres-penseurs athées, des hommes sans conscience et sans respect du droit[1] ». Inutile d'insister sur un sujet que tant d'écrivains remarquables[2] ont approfondi sous toutes ses faces.

Or, précisément en ce temps-là, il y avait à Athènes un personnage étrange, qui se posait hautement en réformateur de la cité : les anciens usages, quand ils choquaient sa raison, ne trouvaient pas plus grâce à ses yeux que les récents préjugés. Tout en affichant une complète ignorance, il passait pour n'avoir pas son pareil dans l'art de manier les esprits, de provoquer et de diriger une discussion. Ses habitudes, sa manière de vivre, étaient plus bizarres encore que ses discours. Les remueurs d'idées ont eu dans tous les siècles le privilège d'exciter chez quelques-uns une opposition jalouse, chez tous une curiosité indiscrète. Celui dont nous parlons, dit M. Deschanel, « avait tout justement la popularité qu'il faut pour être mis sur le théâtre, et l'originalité moyennant laquelle on est aisément tourné en caricature ». La nature l'avait franchement disgracié et si, comme le pensaient les Athéniens, il fallait mesurer en lui la beauté morale à la beauté physique, on l'eût pris difficilement pour un modèle de vertu. Bref, en l'entendant, Aristophane a dû s'écrier : « Quel type de comédie ! » et ajouter en le

1. M. Zévort, *Aristophane et son temps* (Annales de la Faculté des Lettres de Caen, 4e année, nº 1).
2. Donnons ici une mention spéciale aux deux volumes récemment publiés par M. Denis sur la *Comédie grecque*.

regardant : « Quel masque de sophiste ! » La mine qui s'offrait à lui était si riche qu'en vain dans ses *Nuées* il a semé à pleines mains le ridicule : il n'a réussi, a-t-on dit, qu'à peindre un Socrate moins amusant, moins comique que celui de la réalité.

En second lieu, quelle tentation pour le poète d'exercer sa verve aux dépens d'un homme qui en toute circonstance prenait plaisir à interpeller, à aiguillonner, à gourmander ses compatriotes, à contraindre les plus fiers de confesser leur ignorance, enfin qui s'exprimait avec une liberté presque téméraire sur le compte des démagogues du temps !

Sans doute ces petits travers du caractère de Socrate (et qui nous dit qu'ils n'ont pas été particulièrement accentués au début de sa carrière ?) sont aujourd'hui oubliés, et il ne reste sous les yeux de la postérité que la grande image d'un homme dont la vie fut d'un sage et la mort d'un martyr. Mais les Athéniens de 423 pouvaient et devaient s'en faire une idée bien différente. Permis aux hommes pratiques ou prétendus tels, écrit M. Zévort, de ne pas avoir une foi entière dans ce Socrate dont nous avons fait un demi-dieu à distance, mais qu'ils coudoyaient chaque jour, et dont le parlage moitié sérieux, moitié cynique avait plus d'une fois exercé leur patience. N'arrivera-t-il pas à Caton lui-même[1] de le traiter, en plein sénat, de bavard et d'ambitieux ?

Certains scoliastes anciens prétendent qu'Aristophane n'aurait écrit les *Nuées* que pressé par Anytus et Mélitus, qui voulaient tâter les dispositions des Athéniens à l'égard de Socrate : anachronisme manifeste. A leur tour, des érudits modernes veulent que le poète, mis lui-même à l'épreuve de la maïeutique de Socrate, ait eu à se venger d'une humiliation personnelle : hypothèse aussi inutile qu'invraisemblable. Comme on l'a très bien fait remarquer, Aristophane n'est ni le seul ni le premier qui ait attaqué Socrate : il s'est borné à ramasser des bruits courants et à prendre sa part dans le concert de l'opinion ou de l'erreur publique. Tel Beaumarchais, dans le

1. Voir sa *Vie* par Plutarque.

Mariage de Figaro et le *Barbier de Séville*, critique impitoyable des abus de l'ancien régime, sans qu'on puisse lui imputer les excès de la Révolution : avec cette différence toutefois que les *Nuées* mettaient en scène non un personnage de convention, mais Socrate lui-même, désigné nominativement à la vindicte de la foule.

Sans doute Aristophane a eu le tort grave de transformer l'adversaire résolu des sophistes en bouc émissaire de la sophistique, de prêter au sage d'Athènes des rêveries cosmologiques et des subtilités grammaticales pour lesquelles celui-ci n'avait aucun goût : il a surtout dépassé toute mesure en le présentant comme le type de ces charlatans éhontés qui enseignaient et, à l'occasion, pratiquaient le mépris de la famille, la fourberie et le vol. Ne s'est-il pas abaissé de la sorte au rang des sycophantes que sa verve a si cruellement flagellés ?

Chose étrange, pour disculper l'audacieux poète, on a invoqué des considérations absolument contradictoires. — Ceux-ci demandent qu'on lui pardonne en raison de ses convictions étroites, si l'on veut, mais ardentes. Ne jugeant que sur les apparences, Aristophane, disent-ils, a vu ou du moins a cru voir dans Socrate un citoyen réellement dangereux. Le rôle même qui lui est assigné par Platon, le discours plein de verve et d'esprit qu'il improvise au festin d'Agathon, tout cela d'après Zeller[1] serait inexplicable, si le poète comique avait pu un seul instant passer aux yeux de l'auteur du *Banquet* pour un caractère moralement méprisable. Ceux-là, au contraire, considèrent les *Nuées*, en réalité l'une des premières pièces du poète, comme un péché de jeunesse, comme une de ces élucubrations irréfléchies qu'on se permet à trente ans, sauf à s'en repentir à cinquante. N'appelons pas calomnie, dit M. Denis, ce qui n'est que légèreté.

La vérité est que nous avons affaire ici à un état d'esprit passager du poète. C'est un procès qu'il plaide, c'est un com-

1. Voir *La philosophie des Grecs*, pages 193 et 197 du 3e volume de la traduction française.

bat qu'il livre ; il travestira au besoin celui dont il veut se jouer :

Dolus an virtus, quis in hoste requirat ?

Mais avec les années il a reconnu son erreur. Sa haine contre les démagogues et contre Euripide sera irréconciliable : Socrate ne reparaîtra plus sur la scène[1] et cependant son titre plus ou moins justifié de collaborateur d'Euripide fournissait au poète une occasion merveilleuse de les envelopper l'un et l'autre dans un commun ridicule. Bien mieux, certaines traditions nous représentent Aristophane vivant à la fin de sa carrière dans la familiarité de plus d'un socratique.

Cela dit, convient-il, ainsi que l'a fait déjà plus d'un historien ancien, de mettre au compte du poète comique de 423 la sentence révoltante des Héliastes de 399 ?

Qu'il en soit absolument innocent, c'est ce qu'il est difficile d'admettre. Un mot fameux de Voltaire est là pour attester qu'au sein des foules le mensonge ne fait que trop aisément son chemin. Platon lui-même dans l'*Apologie* non seulement évoque le souvenir d'Aristophane, mais il prend soin de faire remarquer que l'une des accusations portées contre Socrate n'était que le résumé d'une scène capitale des *Nuées*. Néanmoins, à tout prendre, ces allusions laissent percer si peu de ressentiment qu'elles paraissent même à M. Denis une justification indirecte du poète. N'en soyons pas surpris. Dans cette campagne contre Socrate, Aristophane n'avait-il eu ni allié ni complice ? Nous avons vu le contraire : d'autres comiques avaient succombé à la même tentation, et Platon citant quelques-unes de leurs épigrammes les plus mordantes dans un passage célèbre de la *République*[2] avait parfaitement raison d'écrire : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que la poésie est brouillée avec la phi-

1. Est-il nécessaire de discuter ici quelques allusions fugitives dans les *Oiseaux* (v. 1282 et 1553) et les *Grenouilles* (v. 1491) ? Encore est-il à noter que dans ce dernier passage Aristophane, d'après un scoliaste, entendait parler non de Socrate le philosophe, mais d'un auteur dramatique d'ailleurs inconnu.

2. Livre X, 607 B.

losophie. » On sait que cette dernière, de son côté, ne s'est pas crue toujours tenue à plus de ménagements.

En second lieu, la verve d'Aristophane s'est déchaînée avec autant et plus d'emportement encore contre bien d'autres personnages : que sur le moment leur amour-propre ou leur vanité en ait souffert, soit : je ne vois pas que leur prestige en ait été sérieusement ébranlé. Cléon a-t-il cessé d'être l'idole de la foule? Euripide a-t-il reçu moins d'applaudissements de ses nombreux admirateurs? Aristophane espérait-il réellement ruiner dans la conscience populaire les dieux dont il exploitait avec tant d'irrévérence la légende et les aventures? On peut le croire, la pensée que ses pièces auraient pour résultat de conduire devant les tribunaux ses innombrables victimes ne lui est jamais entrée dans l'esprit. Ni dans l'antiquité, ni au moyen-âge, ni même de nos jours, la satire et la comédie n'ont demandé à être prises au sérieux, c'est-à-dire au tragique.

Socrate lui-même en était le premier persuadé. Il aimait le théâtre, cette peinture agrandie de la vie humaine : or, non seulement, assistant à la représentation des *Nuées*, il resta, dit-on, jusqu'à la fin, immobile et impassible, mais il se leva au lieu de rester assis, afin qu'étrangers et Athéniens pussent comparer à l'original vivant le masque de l'acteur et apprécier la ressemblance. Qui peut même dire s'il ne vérifiait pas à l'avance l'assertion de Diogène Laërce, ici sans doute l'écho de quelque écrivain antérieur : « En s'efforçant de dénigrer Socrate, les comiques souvent le glorifient involontairement et sans le savoir. » Et de fait, remarque M. Denis, il y a tel passage des *Nuées* qui est plus à l'honneur du philosophe qu'à son désavantage. Les véritables ennemis de Socrate, c'étaient les politiques ou soi-disant tels dont il avait mis à nu la trop réelle incapacité : sa mort, comme sa vie et son rôle, ne s'explique que si l'on tient compte des révolutions intérieures d'Athènes. Il fut une des victimes de la réaction démocratique qui succéda à la chute des Trente.

C'est qu'en effet on oublie trop que cette pièce des *Nuées*,

proclamée le chef-d'œuvre de son auteur [1] par plus d'un critique moderne, a reçu en somme un assez froid accueil du public athénien. Les spectateurs s'étaient-ils aperçus de la charge et faut-il considérer leur peu d'enthousiasme comme une protestation tacite? Ou bien, comme E. Egger le donne à entendre, ce drame, si éloigné qu'il soit de nos habitudes et de nos goûts, était-il encore trop raisonnable pour captiver l'auditoire ingénieux et mobile qui remplissait le théâtre de Bacchus? Toujours est-il que le poète essaya de refondre sa pièce, et que la seconde édition, la seule arrivée jusqu'à nous, ne reparut pas au théâtre. Etait-elle plus virulente que la première, où Socrate, d'après une conjecture de Chiappelli, était représenté comme un rêveur, non comme un corrupteur de la jeunesse? ou au contraire préparait-elle entre le pamphlétaire comique et le philosophe cette espèce de réconciliation et de bienveillance qu'atteste le *Banquet* de Platon? M. Denis, qui pose le problème, finit par se prononcer contre cette dernière solution.

Quoi qu'il en soit, dans un temps où il n'existait ni librairie pour multiplier et répandre partout les copies d'une pièce, ni journaux et feuilletons pour en perpétuer le souvenir, il reste donc, pour ranger Aristophane parmi les complices à coup sûr inconscients de Mélitus et d'Anytus, le fait d'une représentation unique, donnée vingt-trois ans auparavant, et cela dans dans des conditions qui ne ressemblaient guère à un triomphe : par comparaison avec ce que nous éprouverions nous-mêmes, si l'événement appartenait à l'histoire contemporaine, la démonstration sera jugée peu concluante.

Tel était, n'en doutons pas, l'avis de Platon lui-même, et il sera toujours permis de souscrire à cette conclusion de M. Deschanel : « S'il était constant qu'Aristophane eût pu être considéré comme l'instigateur de la condamnation et de la mort de Socrate, Platon n'eût pas parlé aussi favorablement qu'il l'a fait de l'homme qui eût été, en quelque sorte, le meurtrier de son

1. C'était là du reste, les anciens nous l'apprennent, la prétention d'Aristophane, lequel dans la parabase des *Guêpes* se vante d'avoir fait dans les *Nuées* quelque chose d'éminemment neuf et original.

maître chéri : il ne nous les eût pas montrés tous deux buvant ensemble et conversant amicalement dans son *Banquet*, peu d'années après la représentation des *Nuées* : il y aurait eu là une inconvenance morale et une invraisemblance littéraire qui eussent choqué également son esprit et son cœur[1]. »

Mais voici un second problème d'histoire littéraire non moins curieux que le premier.

Ce même Aristophane, nous dit-on, qui a si indignement travesti Socrate, n'a pas respecté davantage son illustre disciple. Qu'on prenne en effet dans son théâtre la pièce intitulée l'*Assemblée des femmes*, représentée en 391 ou 390 : on l'y verra parodier sur la scène un communisme qui rappelle par bien des côtés les aberrations inouïes du grand philosophe dans sa *République*. Il serait trop long de relever ici l'une après l'autre les analogies qui existent entre ces deux ouvrages ; aussi bien, tant en France qu'en Allemagne, de nombreux critiques, et tout récemment M. Denis[2], se sont acquittés de cette tâche avec un plein succès.

Leur argumentation est séduisante ; est-elle péremptoire? Nous ne le croyons pas. Qu'Aristophane ait imaginé lui-même de toutes pièces ces utopies sociales agrémentées de tant de joyeusetés rabelaisiennes, c'est ce qu'il serait bien difficile d'admettre ; mais qu'il n'ait pu en trouver l'idée première que dans l'enseignement de Platon, c'est ce qui n'est nullement démontré[3]. Le communisme, a-t-on dit, est de tous les siècles, et Aris-

1. *Etudes sur Aristophane*, p. 154. — Cf. E. Müller, *Geschichte der Kunst bei den Alten*, I, 243.

2. *La comédie grecque*, 2e volume, p. 188-197. — Au reste il y a entre les conceptions du poète et les théories du philosophe des divergences très appréciables. Que l'on examine, par exemple, en quels termes l'un et l'autre parlent de la souveraineté de la femme, de la communauté des biens, du mariage, etc.

3. Aux critiques qui invoquent à ce propos le texte du *Timée* (18 C) et l'affirmation d'Aristote M. Tocco répond : « Queste testimonianze non vogliono dire altro se non che il primo a discutere scientificamente le suddette riforme politiche fu appunto il filosofo ateniese, chi le ricavò come conseguenze necessarie del fine che assegnava allo stato. Il che non es-

tophane qui avait jeté un regard si perçant sur la société de son temps, a dû entendre plus d'une dispute violente causée par le *tien* et le *mien*. A un autre point de vue le *Protagoras* et le *Gorgias* nous apprennent à quel point s'étaient multipliés à Athènes les λακωνίζοντες, c'est-à-dire les hommes qui ne rêvaient que de l'imitation de Sparte : de plus Antisthène et les cyniques s'étaient chargés de traduire dans la pratique quelques-unes au moins de ces peu édifiantes théories. Nous ne sommes pas obligés assurément de prendre au pied de la lettre les paroles du chœur[1], faisant honneur du mérite de l'invention à Praxagora, l'instigatrice de cette révolution féminine. Le magistrat avait-il peut-être déjà

Défendu de marquer les noms et les visages ?

Ce qui est incontestable, c'est que les caricatures préméditées d'Aristophane sont plus immédiatement et plus directement reconnaissables : s'il avait eu Platon en vue, il ne nous l'aurait pas laissé ignorer[2]. Au reste, aucun scoliaste, aucun historien, aucun commentateur de l'antiquité ne lui prête cette intention : c'est une conjecture dont les modernes ont été les premiers à s'aviser. Elle suppose d'ailleurs que la composition des quatre premiers livres tout au moins de la *République* est antérieure à 390 et ainsi à la fondation de l'Académie[3] : hypothèse récente en face de laquelle hésitent encore la plupart des critiques.

D'autre part, que les satires d'Aristophane n'aient pas suffi pour guérir Platon d'une illusion qui à nos yeux constitue une sorte de scandale, nous n'en serons pas surpris : celui qui osait entrer en lutte contre la gloire d'Homère n'était pas homme à

clude che simiglianti idee abbiano potuto eziandio pullulare per intemperanza di propositi e vaghessa di novità nelle agitazioni demagogiche. »

1. V. 576-580.

2. Je crois moins encore avec M. Fontane (*Athènes*, p. 227) que les chimères de Platon étaient directement visées dans les brillantes féeries des *Oiseaux*.

3. C'est ce qu'affirme M. Chiapelli dans sa brochure : *Le Ecclesiazuse di Aristofane e la Repubtica di Platone*, 1882.

se laisser déconcerter par les moqueries même les plus spirituelles d'un contemporain. La philosophie s'incliner devant les arrêts plus ou moins burlesques de la comédie ! A ses yeux quelle déchéance ! Au reste, si j'en crois Teichmüller [1], de toute manière il était interdit au philosophe d'en vouloir au poète dont la verve railleuse avait donné à ses rêveries humanitaires le plus vaste et le plus sonore retentissement.

Ainsi, malgré toutes les apparences contraires, Platon a pu croire qu'il n'avait à défendre contre les déclamations plaisantes d'Aristophane ni sa propre renommée ni celle de son maître : le *manet alta mente repostum* ne trouve ici aucune application. En revanche, que d'affinités électives, comme aurait dit Gœthe, entre le philosophe et le poète ! Une aversion égale contre la sophistique, même conception idéale du rôle assigné à la poésie et à l'art, même incurable défiance à l'endroit du gouvernement populaire. On raconte que Denys de Syracuse ayant demandé à Platon comment il pourrait se faire une idée exacte de la situation à Athènes, celui-ci se contenta de lui répondre : « Prenez et lisez les comédies d'Aristophane. » Le mot est-il historique ? je l'ignore : en tout cas, il est ingénieux : où trouver une peinture plus saisissante, plus complète des mœurs politiques et sociales du temps ?

Il y a plus : quelle admiration ne devait pas éprouver Platon pour un écrivain de tant de verve, de tant d'esprit, si habile à marier, quand il le veut, l'élévation et la grâce familière, si attentif à garder je ne sais quelle finesse jusque dans les grossièretés calculées de son exposition [2] ? On citerait sans peine tel et tel journal contemporain dont un ou deux rédacteurs pétillants d'esprit ont assuré la fortune, chacun, ennemi ou ami politique, voulant lire à tout prix ce qui sortait de leur

1. Dans le langage pittoresque de l'érudit allemand le service inoubliable qu'Aristophane rendait à Platon, c'était « seine politischen Erfindungen an die grosse Glocke zu hängen. »

2. D'après Chiapelli, Aristophane n'avait pas pour le talent de Platon une moindre estime : et c'est en s'inspirant des recommandations du philosophe que dans son *Plutus* (388) il aurait inauguré un genre nouveau.

plume. A cet égard, Aristophane peut être appelé tout à la fois le Voltaire, le Mirabeau, le Beaumarchais de son siècle. Sans doute les excès de langage et de hardiesse de la comédie ancienne n'étaient pas pour plaire à Platon : n'est-ce pas lui qui écrit dans les *Lois* [1] : « Nous interdisons à tout poète faiseur de comédies, d'iambes ou d'autres pièces de vers de tourner aucun citoyen en ridicule, ni ouvertement, ni par portrait, que la colère ait inspiré ou non ces railleries ». Et cependant, quand il arrive au philosophe de mettre en scène un Protagoras ou un Thrasymaque, un Hippias ou un Calliclès, n'y a-t-il pas dans son ironie élégante et discrète une imitation des meilleures pages d'Aristophane ? Dans l'*Euthydème* un rapprochement attentif permettrait de reconnaître plus d'une réminiscence à peine déguisée du grand comique.

Lorsque Platon mourut, on trouva, dit-on, dans sa chambre avec les mimes de Sophron le théâtre d'Aristophane dont il avait fait son livre de chevet : certes la nouvelle n'a rien d'invraisemblable. Quant à l'épigramme platonicienne bien connue, si flatteuse pour l'auteur des *Oiseaux* et des *Guêpes* [2], j'inclinerais avec Zimmermann à croire qu'elle est de Platon le comique.

Mais revenons à notre point de départ. Quelque solution que l'on donne aux divers problèmes que nous venons d'examiner, un fait demeure certain : Platon a fait une place à Aristophane dans une composition qui passe auprès de quelques-uns [3] pour son chef-d'œuvre, et il l'y rapproche à la fois de Socrate et du poète Agathon, une autre des victimes de l'ancienne comédie [4]. Quel est son but ? S'est-il arrêté à ce choix malgré l'hostilité manifestée par Aristophane contre le sage d'Athènes, ou,

1. XI, 935 E.

2. L'édition Didot de la biographie de Platon par Olympiodore nous en offre la version suivante :

Αἱ χάριτες τέμενός τι λαβεῖν, ὅπερ οὐχὶ πεσεῖται
Ζητοῦσαι, ψυχὴν εὗρον Ἀριστοφάνους.

3. « S'il fallait citer entre toutes les littératures le chef-d'œuvre de l'art de composer et d'écrire, je ne serais pas éloigné de nommer le *Banquet* » (Rémusat).

4. Voir *Les femmes à la fête de Cérès*.

comme le veut Ch. Lenormant, à cause de cette hostilité même?

Tout d'abord, s'il faut en croire Olympiodore, Platon avait songé à se venger du poète comique : la vengeance en ce cas serait assez innocente, il faut en convenir. Qualifier l'auteur des *Femmes à l'assemblée* de serviteur dévoué de Bacchus et de Vénus [1], le montrer contraint de différer son tour de parole en raison d'un hoquet, suite d'un trop copieux festin, il n'y a pas là, j'imagine, de quoi humilier à l'excès celui qu'on a appelé « le Rabelais antique ». Quant au discours même que Platon lui prête (on sait que le *Banquet* est une sorte de concours d'éloquence sur ce sujet : « l'éloge de l'Amour » entendu à la manière grecque), c'est en somme une comédie en abrégé, spirituelle, si l'on veut, mais sans profondeur [2], un tableau aux vives couleurs dans lequel un bon sens primesautier et baroque coudoie des traits d'un *humour* très moderne ; le rôle, on l'avouera, a été écrit pour l'acteur [3].

Ce discours, il est vrai, est précédé du colloque suivant entre le poète et Eryximaque : « Fais attention, mon cher Aristophane; sur le point de prendre la parole tu railles, et lorsque tu pouvais discourir en paix, tu me forces à être sur mes gardes pour m'assurer que tu ne diras rien qui prête à rire. — Tu as raison, Eryximaque, reprit Aristophane en souriant. Prends donc que je n'ai rien dit, et ne va pas me surveiller : car je crains, non pas de faire rire avec mon discours, ce qui est le propre de ma muse et deviendrait pour elle un triomphe, mais de dire des choses ridicules. — Après avoir lancé la flèche, répliqua Eryximaque, tu penses m'échapper ? Pèse ce que

1. 177 E.

2. « Si mythologum igitur, si sophistam in Convivium Plato suum induxit de amore disserentes, quid mirum, si festivis illis salibus, quibus Attica comœdia præstitit, nullam aliam ob causam, ut multi crediderunt, quam pro mitiganda cæterarum orationum severitate et animos remittendi gratia, locum impertiverit ? » (*Cur Plato Aristophanem in Convivium induxerit*, thèse de Ch. Lenormant, 1838).

3. « Qua oratione Plato ita pingit Aristophanis ingenium, ut vix quicquam cogitari possit divinius. Sed inde nihil aliud consequitur, nisi hoc, probe Platonem perspexisse solertissimam Aristophanis rerum comice inveniendarum et describendarum rationem » (Zimmermann).

tu vas dire, et parle comme devant rendre compte de chacune de tes paroles. Peut-être, si bon me semble, te traiterai-je avec indulgence [1] ». N'est-ce pas ici Platon qui, par la bouche d'un de ses convives, constate la légèreté excessive d'Aristophane et en même temps nous fait savoir qu'il plaidera volontiers pour ce railleur téméraire les circonstances atténuantes ?

La même morale se dégage des paroles suivantes de Socrate, à la seule condition de lire *satire* où Platon a écrit *éloge* : « Jusqu'ici j'avais été assez simple pour croire qu'on ne devait faire entrer dans un éloge que des choses vraies : que c'était là l'essentiel, et qu'il ne restait plus ensuite qu'à choisir parmi ces choses les plus belles et à les disposer de la manière la plus convenable. Mais il parait que cette méthode ne vaut rien, et qu'il faut attribuer les plus grandes perfections à l'objet qu'on a entrepris de louer, qu'elles lui appartiennent ou non, la vérité ou la fausseté n'étant en cela d'aucune importance : comme s'il avait été convenu, à ce qu'il paraît, que chacun de nous aurait l'air de faire l'éloge de l'Amour, mais ne le ferait pas en réalité [2] ». Une allusion non moins ironique se cache peut-être dans une autre phrase [3] où Socrate oppose sa science, modeste en somme et équivoque, à l'excellente et abondante sagesse que trente mille Grecs viennent d'applaudir au théâtre, dans la personne du héros du festin : à quoi Agathon répond : « Tu es un moqueur : mais nous examinerons tantôt de nous deux qui l'emporte, et Bacchus sera notre juge. »

Ajoutons que le discours même d'Aristophane contient des allusions assez évidentes et plus ou moins malicieuses à quelques-uns de ses vers [4], et que, chose bien autrement décisive, le poète assiste au triomphe intellectuel et moral de celui sur la tête duquel ses *Nuées* avaient fait pleuvoir mensonges et calomnies. Dans le *Banquet* en effet, ainsi que l'affirme Schleier-

1. 189 A-B.
2. 198 D-E.
3. 175 E.
4. Que l'on compare, par exemple, les passages 190 C, 191 D du *Banquet* avec *Plutus* (v. 1113) et les *Nuées* (v. 1071-85).

macher, tout est calculé pour mettre en relief la personnalité de Socrate, pour concilier l'admiration des contemporains et de la postérité à cet intrépide réformateur populaire, longtemps méconnu de son vivant par plus d'un observateur frivole qui s'obstinait à le juger sur les dehors. Platon le fait apparaître devant nous comme le sage idéal, comme le philosophe accompli, et cela qu'on considère ou son enseignement ou sa conduite, qu'on envisage en lui le citoyen, le soldat ou le fondateur d'une doctrine nouvelle.

D'une part, l'esthétique spiritualiste a-t-elle rien de comparable, sauf peut-être chez Plotin, à ce discours de Diotime mis dans la bouche de Socrate, à cette ascension qui des beautés incomplètes et fugitives d'ici-bas doit conduire l'âme comme par degrés à la contemplation de la beauté sans nuages, immuable et éternelle ? De l'autre, Alcibiade fait de la tempérance, du courage, de la patience de son maître dans les conjonctures les plus diverses une peinture absolument enthousiaste : et ce qui est piquant, c'est qu'Aristophane est invité, ou pour mieux dire, obligé de contribuer lui-même aux frais de cet éloge. Ainsi pour célébrer la fermeté déployée par Socrate lors de la déroute de Délium, Alcibiade se sert à dessein des expressions littérales employées jadis par le poète comique pour désigner sa victime aux risées de la foule[1] : ce qui dans les *Nuées* était une insultante raillerie devient ici le plus honorable des témoignages. Et, bien qu'à la fin du dialogue, les adversaires d'autrefois nous soient représentés fraternisant en vieux amis, cette thèse que démontre Socrate contrairement à l'opinion habituelle de Platon[2], à savoir qu'il appartient au même talent de briller à la fois dans la comédie et dans la tragédie, ne cacherait-elle pas une allusion à la catastrophe préparée de loin par les invectives mordantes des *Nuées* ?

Platon prouvait ainsi qu'il n'entendait être ni oublieux,

1. 221 B : Ἔπειτ' ἔμοιγ' ἐδόκει, ὦ Ἀριστόφανες, τὸ σὸν δὴ τοῦτο, κἀκεῖ διαπορεύεσθαι ὥσπερ κἀνθάδε, βρενθυόμενος καὶ τὠφθαλμὼ παραβάλλων. Rapporter le vers 361 des *Nuées*.

2. Voir notamment *République*, III, 295 A.

ni vindicatif outre mesure; séduit, on le comprend, par la verve dramatique, par l'imagination pétillante d'Aristophane, il a voulu montrer qu'il réprouvait l'abus que le poète avait fait autrefois de ces dons contre celui qui fut « le meilleur, le plus sage et le plus juste des hommes[1]. » Mais dans la punition qu'il en tire il entre en somme infiniment plus de belle humeur que de ressentiment[2] ; en cette circonstance, sa reconnaissance profonde, sa fidélité inviolable à la mémoire de Socrate se concilient, comme il convient chez le plus attique d'entre les attiques, avec la tolérance et la souplesse de l'homme d'esprit.

3. ISOCRATE

Grand admirateur de la constance de Socrate, Cicéron a cependant contre le sage Athénien un grief des plus sérieux : à l'entendre, c'est de l'enseignement socratique que serait sorti le divorce entre la philosophie et l'éloquence, divorce profondément antipathique à son éclectisme oratoire. Les écrits de Platon, en partie du moins, ne sont pas pour lui donner tort. Il est évident que l'auteur du *Gorgias* s'est fait de la rhétorique une tout autre idée que les sophistes les plus fameux du v[e] siècle. Quel intérêt n'aurions-nous pas à connaître l'accueil que ses protestations ont reçu des maîtres de la parole, surtout l'influence qu'elles ont pu exercer ? Or aucun des rhéteurs d'alors n'a été aussi fêté, aussi entouré, aussi applaudi qu'Isocrate dont l'étoile, comme professeur d'éloquence, n'a jamais pâli. D'autre part, à certains égards, l'auteur du *Panégyrique*

1. Expressions du *Phédon*.

2. M. Hild (*Aristophanes impietatis reus*, p. 98) va jusqu'à supposer qu'il y eut entre le philosophe et le poète converti tout un échange de bons procédés. « Unde non solum potest colligi nullas jam, si quæ unquam fuerunt, in Socratis censorem piissimo discipulo remansisse inimicitias, sed inter poetam philosophumque communia quædam fuisse studia, ita ut comicus suavitate ingenii gravissimum virum delectaret, ipse seria multa edisceret quorum vestigia in ultimis ejus fabulis deprehendi possunt. »

et celui de la *République* ont couru la même carrière ; c'est assez dire tout ce que la connaissance de leurs mutuelles relations offrirait de piquant au moraliste et à l'érudit.

Mais à notre grande surprise (car il s'agit d'écrivains dont l'œuvre entière nous a été conservée) textes et documents font absolument défaut à qui cherche à résoudre ce problème. Platon n'a parlé d'Isocrate que dans un seul passage, et ce passage est conçu de telle sorte qu'il prête à des interprétations divergentes ; quant à Isocrate, moins généreux encore, il n'a pas daigné nommer une seule fois Platon, pas plus qu'Euclide, Xénophon ou Eschine, ou tout autre de ceux avec qui il avait entendu les leçons de Socrate. Serait-ce un exemple de ce que les modernes appellent la « conspiration du silence » ? Il est bien difficile d'admettre que, tandis qu'il composait ses nombreux discours, il n'ait jamais songé à aucun de ses contemporains, amis ou adversaires, pour les gratifier ceux-là d'un éloge, ceux-ci d'une critique ; mais telle est la hauteur où aime à planer sa parole que ces questions de personnes perdaient à ses yeux toute importance. Chose encore plus surprenante, cet écrivain qui a sans cesse à la bouche les mots de philosophie et de philosophes ne paraît pas s'être donné la peine d'étudier sérieusement l'histoire de la pensée grecque. En ce qui touche Platon en particulier, se poser ouvertement en rival et en antagoniste ne répondait ni au tempérament ni aux préférences d'Isocrate ; d'un autre côté, certaine compétition d'amour-propre le détournait du rôle d'admirateur et de panégyriste.

Voyons cependant si un examen plus approfondi n'autorisera pas tout au moins quelques hypothèses probables sur les relations réciproques de ces deux célèbres Athéniens[1].

Isocrate, l'aîné de Platon de neuf ans environ (il est né en 436), put jouir assez longtemps de l'intimité de Socrate. « Il se fit remarquer auprès du maître par l'intérêt avec lequel il écoutait sa conversation, par la justesse de ses réponses, par le

1. Dans ses *Scolica hypomnemata* (1884) Bake a inséré sous ce titre : *De æmulatione Platonem inter et Isocratem*, une étude qui m'est restée inconnue.

sincère désir qu'il laissait paraître d'être lui-même bon et vertueux, ainsi que d'éclairer et de corriger les méchants[1]. » Mais n'a-t-il pas prêté une égale attention aux leçons des Corax, des Tisias et des rhéteurs plus ou moins suspects qui se firent un nom et une fortune durant les tristes péripéties de la guerre du Péloponnèse ? Quoi qu'il en soit, après avoir fait du vivant même de Socrate ses débuts au barreau d'Athènes, si l'on nous permet cette expression toute moderne, désespéré par la faiblesse de son organe qui l'empêchait de se faire entendre sur la place publique, il ouvrit une école d'éloquence[2]. Chose curieuse, ce fut Chio et non la capitale de l'Attique qui eut les prémices de son enseignement. Le prix élevé de son cours (mille drachmes) semble avoir accru plutôt que ralenti l'empressement des nombreux disciples attirés par sa réputation de toutes les parties de la Grèce et même des contrées limitrophes. Comment s'en étonner, alors qu'il a pris soin lui-même de nous avertir qu'il était entouré, parmi les Athéniens, d'une renommée semblable à celle dont jouissait Athènes elle-même au milieu du monde hellénique ? Un esprit plus porté à la critique qu'à l'enthousiasme, mais étrangement amoureux d'atticisme, Paul-Louis Courier, s'écriait après avoir lu les chefs-d'œuvre d'Isocrate : « Quel écrivain ! Quel écrivain ! » Et en vérité ceux qui, dociles aux conseils de Buffon, affectent dans leur élocution une noblesse et une élégance soutenues ne sauraient se proposer un modèle plus accompli. Impossible de concevoir pour la pensée un vêtement plus ample, un tour plus harmonieux. Platon lui-même, malgré la hauteur et l'originalité de sa pensée a dû, si nous en croyons M. Perrot, apprendre certains secrets du métier chez cet Isocrate dont il fait un si vif éloge[3]. La chose, il est vrai, n'est rien moins que certaine.

1. Perrot, *L'éloquence à Athènes*, p. 290.

2. On l'a dit avec raison : pour qu'Isocrate trouvât dans sa patrie un théâtre digne de lui et en rapport avec ses aptitudes, il eût fallu qu'à côté d'un Sénat, l'Athènes de Périclès eût son Institut, mais au milieu de tant de choses brillantes ou utiles celle-là lui faisait défaut.

3. Il est un fait tout au moins que M. Campbell et d'autres critiques ont mis en lumière : c'est que dans le style de Platon vieillissant se trahit

D'autres mérites sans doute contribuaient à rendre le rhéteur cher au philosophe.

On sait ce que pense Platon du gouvernement d'Athènes : or Isocrate, l'ennemi-né des mœurs démagogiques, n'est pas tendre même pour cette démocratie plus modérée qu'avait tenté de constituer Périclès ; las des caprices et des excès de la multitude, il ne dissimule pas son aversion contre ceux qui élèvent au pouvoir ou y laissent élever « les hommes les plus pervers, les plus audacieux, les plus indifférents à la prospérité du pays. » Cet Athénien de la vieille roche n'a pas de plus ardent désir que de voir sa patrie revenir aux mœurs et aux institutions qui firent autrefois sa grandeur.

Socrate et Platon avaient voulu faire de la philosophie un instrument efficace de régénération sociale : Isocrate s'abandonne au même rêve en ce qui touche la rhétorique, laquelle, dit-il, n'a d'autre objet que de nous disposer et de nous former à toutes les vertus [1]. Il fait lui-même de visibles efforts pour atteindre à cet idéal et fulmine contre l'avilissement de l'art par les sophistes. A l'entendre, son école est fermée à leurs tromperies, à leur vantardise : on n'y exalte que ce qui est vraiment digne de tout éloge, la grandeur d'âme, le désintéressement, le culte des antiques souvenirs. La réalité répondait-elle de tout point à de si belles promesses ? Je n'ose m'en porter garant ; aussi bien n'est-ce pas le sort de maints programmes de souffrir des lacunes dans leur exécution ? Du moins qu'on relise le *Panégyrique* ; rarement dans l'éloquence profane de plus nobles pensées furent exprimées sous des dehors d'une plus irréprochable perfection. Quel qu'en soit le titre, tous les grands discours d'Isocrate sont une perpétuelle prédication morale, à telles enseignes que son dernier traducteur français, le duc de Clermont-Tonnerre, voyait en lui

l'influence visible de la méthode de composition dont Isocrate est le plus saillant, sinon le plus éminent représentant.

1. « J'ai souhaité surtout l'approbation de ceux qui n'écoutent rien avec plus de plaisir qu'un discours où se trouvent rappelées les gloires des personnages célèbres et les mœurs d'une cité bien gouvernée. »

« une sorte de chrétien anticipé, à qui avait manqué seulement un rayon de la lumière évangélique. » Sans aller aussi loin, nous reconnaîtrons volontiers qu'Isocrate, *honesti studiosus*, comme le définit très sensément Quintilien, est du petit nombre des auteurs païens qu'on peut mettre en entier, sans restriction ni réserve, entre les mains de la jeunesse. Bref, pour parler avec un des appréciateurs les plus compétents de la Grèce antique, notre maître regretté Emile Egger [1], « l'œuvre d'Isocrate nous le représente comme un personnage toujours grave et décent, toujours préoccupé des plus sévères intérêts de la vie, fidèle à ses amis, courtois envers ses ennemis jusqu'à les attaquer en termes si vagues qu'on a peine aujourd'hui à les reconnaître aux traits par où il nous les désigne, justement fier de la nombreuse clientèle que ses talents lui avaient assurée parmi la meilleure société d'Athènes et de la Grèce, mais tournant toute sa popularité au bien public par la défense des idées qui font la force et l'honneur d'une grande nation. »

Voilà certes autant de points de contact, autant d'occasions de rapprochement entre Platon et Isocrate ; mais en cherchant bien, ne trouverait-on pas quelques ombres au tableau ?

Pour Isocrate, le premier des arts, c'est la rhétorique qu'il définit à la façon de Gorgias, « l'ouvrière de la persuasion [2]. » Tout lui est subordonné, même la philosophie, ou ce qu'il plaît à l'auteur du *Panégyrique* d'appeler de ce nom ; car ses vertueuses déclamations ne prouvent pas qu'il se soit jamais fait de la philosophie une idée bien élevée. Laissons même de côté, si l'on veut, d'aussi frivoles jeux d'esprit que l'*Eloge d'Hélène* : libre à l'auteur de varier son sujet par les digressions les moins justifiées ; néanmoins, quand il veut faire honneur à la fille de Léda des heureuses conséquences d'une guerre allumée par sa passion adultère, on ne pardonne plus, et l'on regrette une fois encore le tort irréparable fait aux âmes par la sophistique. Mais jusque dans les compositions en appa-

1. *Notice historique sur le duc de Clermont-Tonnerre*, 3e édit., p. 40.
2. Πειθοῦς δημιουργός.

rence les plus sérieuses d'Isocrate, que trouvons-nous? Sont-ce de sérieuses et profondes méditations sur la nature de l'âme et sur ses hautes destinées? Non, mais bien plutôt des lieux communs élégamment développés. Il y a plus : tout ce qui dépasse ce niveau, en somme assez modeste, est traité par lui jusqu'à sa dernière heure de rêveries de sophistes, de vains discours, d'éristique embarrassante et stérile, sans aucun profit pour les nécessités de la vie. Tout à l'heure il nous semblait assister aux entretiens de Socrate; maintenant nous croyons entendre Calliclès ou l'un de nos *utilitaires* modernes, fiers de proclamer que « les hommes qui se laissent guider par l'opinion sont plus d'accord entre eux et plus heureux dans leurs entreprises que les fanfarons de doctrine [1]. »

Considère-t-on maintenant le caractère? Mêmes divergences à côté de certaines analogies. Platon est avant tout un esprit religieux pénétré de sérieux moral et d'ardeur scientifique, et si peu soucieux de paraître que, dans ses nombreux écrits, il n'y a pas une seule page où il nous parle en son propre nom. Isocrate au contraire est une nature orgueilleuse, vivant d'applaudissements, constamment tourmentée de l'appréhension qu'on ne rende pas une justice suffisante à la noblesse de sa diction et à la cadence de ses périodes. Inconnu au premier, le « moi haïssable » de Pascal s'étale triomphalement chez le second.

Enfin il n'est pas jusqu'à ce culte exagéré de la forme que Platon n'ait dû condamner. Sans s'approprier entièrement ces réflexions d'un moderne : « l'abus d'aussi perpétuelles séductions de langage nous fatigue : on s'impatiente de tant d'efforts pour nous être agréable, et l'on irait plus volontiers au but qu'il nous désigne, s'il nous y menait par des voies plus courtes et moins fleuries », l'auteur du *Phèdre* et du *Gorgias* a une manière différente et plus philosophique à coup sûr de produire la persuasion, et d'atteindre à l'éloquence. Les plus brillants élèves d'Isocrate dans le genre historique, Théopompe et Ephore, loin d'égaler la profondeur et la pénétration de Thucydide, n'ont guère cherché dans le récit des événements qu'un prétexte à de brillantes amplifications et à des harangues pompeuses : comme à leur maître, l'esprit philosophique leur a entièrement manqué. On l'a dit avec raison, tout se ressent chez Isocrate du rôle mal défini d'un rhéteur qui avait emprunté aux sophistes leur talent et leurs finesses, tout en réprouvant leur scepticisme et leur dédain pour tout principe.

1. *Contre les sophistes*, 4 : μᾶλλον ὁμονοοῦντας καὶ πλείω κατορθοῦντας τοὺς ταῖς δόξαις χρωμένους ἢ τοὺς τὴν ἐπιστήμην ἔχειν ἐπαγγελλομένους. Or qui a plus fréquemment, plus éloquemment insisté que Platon sur l'infériorité de l'opinion (δόξα) comparée à la lumière éclatante de la science (ἐπιστήμη)? — Ce qu'Isocrate traite avec dédain de τερατολογία dans son *Discours sur l'Antidosis*, ne sont-ce pas les spéculations cosmogoniques de Pythagore et de Platon?

Ainsi par la complexité de sa nature, portée d'elle-même au bien et à la vertu, mais en même temps dupe de son faible pour les périodes aussi vagues que sonores, l'auteur du *Panégyrique* avait, selon les circonstances, de quoi provoquer et l'admiration et le blâme de la part d'un juge tel que Platon. C'est l'histoire même de ces sentiments divers, presque opposés, qu'a essayé tout récemment de reconstruire un érudit très ingénieux en même temps que très hardi dans ses conjectures, Teichmüller.

Si nous l'en croyons, Isocrate, alors simple logographe, se serait senti visé au moins indirectement dans les dialogues où Platon nous trace un portrait si vivant d'Hippias et de Protagoras; aussitôt il aurait riposté par la composition de son *Discours contre les sophistes* [1]. « Je voudrais, s'écrie-t-il, pouvoir imposer silence à ces impertinents discoureurs [2] : car je vois que les injures n'atteignent pas seulement les coupables, mais tous ceux qui consacrent leur vie à l'étude de la philosophie. » Plus loin, il ajoute : « Et que personne ne suppose qu'à mes

1. Isocrate, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même (*Antidosis*, 195), le rédigea νεώτερος καὶ ἀκμάζων, vers l'an 396.

2. Dans un autre passage, il les qualifie de « sophistes nouvellement éclos » (οἱ ἄρτι τῶν σοφιστῶν ἀναφυόμενοι). — On sait ce que sera l'*idée* pour Platon : Isocrate ne voit dans ἰδέα qu'une forme de langage, un type déterminé de composition ou d'éloquence.

yeux la justice soit une science qui puisse être enseignée, car je ne crois pas qu'il y ait un art capable de faire pénétrer la sagesse dans les âmes mal disposées pour la vertu. » Dans l'*Éloge d'Hélène,* composé vers la même époque, nouvelle protestation contre ceux « qui soutiennent que la valeur, la sagesse, la justice sont une seule et même chose; que nous ne tenons de la nature aucune de ces vertus, que l'éducation seule nous les transmet. » N'est-ce pas là, selon une remarque déjà faite par Grote, une critique intentionnelle des doctrines et des écrits de Platon ?

C'est maintenant (toujours d'après Teichmüller) au grand philosophe de prendre sa revanche dans le *Gorgias* d'abord et ensuite dans l'*Euthydème*[1]. A la fin de ce dernier dialogue, Criton raconte qu'il a entendu un jour ce propos : « La philosophie mérite d'autant moins l'estime qu'elle ne rapporte absolument aucun profit. » — « Qui parlait ainsi? » demande Socrate. — « Ce n'est point un orateur, et je ne crois pas qu'il ait jamais plaidé; mais on dit qu'il sait fort bien le droit, et qu'il compose d'excellents plaidoyers pour les autres. » — « J'entends: c'est un de ceux que Prodicus plaçait entre la politique et la philosophie; ils se tiennent pour de très habiles gens, et se flattent de passer pour tels dans l'esprit de la plupart des hommes; mais ils s'imaginent que les philosophes seuls empêchent leur réputation d'être universelle, et dès lors ils se persuadent que s'ils pouvaient les décrier et les rendre méprisables, ils jouiraient sans conteste d'une gloire pleine et entière... Ces demi-politiques et ces demi-philosophes ne doivent prendre rang qu'après les philosophes et les politiques : et cependant ils se placent sans façon au-dessus d'eux. Il faut avoir de l'indulgence pour leur vanité[2]. »

1. Composé, d'après Teichmüller, en 390.
2. *Euthydème,* 305 B-307 C. Il est certain que l'expression dont se sert Socrate (ῥήτωρ τις ἢ ποιητὴς λόγων) est directement applicable à Isocrate. C'est ce dernier également que vise sans nul doute Aristote, lorsque dans les dernières pages de sa *Morale à Nicomaque* il juge avec tant de sévérité les sophistes qui se donnent comme maitres ès sciences politiques. Dans son *Panhellénique* Isocrate se plaint des moqueries dont le poursuivent les

Mais passons de l'*Euthydème* au *Théétète* : ni la satire ne paraîtra moins fine, ni le portrait moins ressemblant. « Quand un homme dont l'âme est petite, âpre et exercée à la chicane, est appelé à s'expliquer sur la justice et l'injustice, sur leur nature, sur ce qui les distingue l'une de l'autre et de tout le reste, il rend les armes au philosophe ; suspendu en l'air et peu accoutumé à contempler de si haut les objets, la tête lui tourne ; il est étonné, interdit; il ne sait ce qu'il dit, et il apprête à rire à quiconque a reçu une éducation supérieure à celle des esclaves[1]. »

Tout cela, on en conviendra, ne témoigne pas d'une sympathie bien vive. Mais les choses vont changer. Sur ces entrefaites, Platon a achevé et publié sa *République*, et le succès de cette composition remarquable à tant de titres a ouvert les yeux à Isocrate sur ce qui sera désormais sa véritable mission[2]. Déjà dans son *Busiris,* il fait campagne commune avec Platon contre les poètes et contre la mythologie ancienne, et cela en s'appuyant sur des arguments à peu près identiques. Plus tard, entrant dans une nouvelle manière et devenu le premier publiciste de son siècle, il va mériter, par l'élévation du style et des idées de son *Panégyrique*[3], les encouragements et les éloges que Platon lui décerne dans le *Phèdre*. Le grand philosophe, lui aussi, semble s'être converti. Le *Gorgias* et le *Protagoras* ont des railleries sanglantes contre la rhétorique du

jeunes gens qui fréquentent le Lycée. Un de ses amis, nommé Céphisodore, prit sa défense dans un livre que Denys d'Halicarnasse mentionne avec éloge : chose à noter, l'auteur s'attaquait à Platon, le regardant comme solidaire de son disciple Aristote dans cette entreprise téméraire sur le domaine oratoire.

1. 175 B—D : σμικρὸς ἐκεῖνος τὴν ψυχὴν καὶ δριμὺς καὶ δικανικός. On lit un peu plus loin, à propos de certains lieux communs de morale : ὁ λεγόμενος γραῶν ὕθλος (176 B) : serait-ce une allusion aux perpétuelles homélies d'Isocrate?
2. S'est-il reconnu pour un de ces petits hommes (ἀνθρωπισκοί) devenus célèbres dans leur τεχνίον (comme nous dirions : dans leur cabinet) et jaloux d'emprunter à la philosophie la majesté de son nom, d'ailleurs semblables, selon l'expression sévère de Platon, à ces criminels qui s'échappent de leur prison pour se réfugier dans les temples? (*République*, VI, 495 C).
3. Teichmüller pense qu'Isocrate l'avait achevé dès 380, sauf à ne le publier que plus tard.

temps : quant au *Phèdre*, c'est tout à la fois une rupture en règle signifiée par l'auteur à tous ceux qui trafiquent sans conscience de l'art de la parole, et une apologie de ce même art, ramené à sa vraie méthode et à son rôle glorieux [1]. En plus d'un passage, Platon laisse percer le désir de fonder ou de voir se fonder sous sa direction une école d'orateurs philosophes; c'est la réputation qu'Isocrate avait déjà, ou du moins qu'il pouvait acquérir sans effort. De leur maître commun Socrate, le rhéteur disert avait appris à mettre les idées morales en première ligne. Platon lui en sait gré, dit M. Croiset, et en reconnaissance de cette bonne intention, il ne dit de lui qu'un mot, et un mot d'éloge.

Mais citons textuellement ce passage si curieux. Phèdre vient d'être prié par Socrate de faire part à son ami Lysias de leurs réflexions sur l'éloquence et notamment de cette conclusion : « Celui qui n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et écrit à loisir, en tourmentant sa pensée, en y ajoutant et y retranchant sans cesse, n'est-il pas juste de l'appeler, non philosophe, mais poète, discoureur et faiseur de lois ? » A quoi Phèdre réplique : « Et toi, que vas-tu faire ? car il ne faut pas non plus que tu oublies ton ami ». — « De qui veux-tu parler ! » — « Du bel Isocrate. Que lui diras-tu ? ou que dirons-nous de lui ? » — « Isocrate est encore jeune, mon cher Phèdre ; je veux néanmoins te faire part de ce que j'en attends. Il me paraît avoir trop de génie pour assimiler son éloquence à celle de Lysias, et il a une nature plus généreuse. Je ne serais nullement étonné si en avançant en âge il l'emportait dans le genre qu'il cultive au point que ses prédécesseurs paraîtront des enfants auprès de lui et si, peu content de ses succès, il se sentait poussé vers des occupations plus hautes par une inspiration divine. Car il y a dans son âme une disposition naturelle aux méditations philosophiques. Voilà ce que j'ai à annoncer de la part des dieux de ces rivages à mon bien-aimé Isocrate [1] ». On sent dans toute cette page, dit M. Perrot, une effusion, une chaleur que ne suffit point à expliquer la suite de la vie et des travaux d'Isocrate. Pour moi, je ne sais si je m'abuse, mais sous l'éloge il me semble entrevoir un avertissement.

1. Déjà relevées par Quintilien dans l'antiquité (II, 15), ces variations d'un grand esprit n'étonnent point M. Barthélemy Saint-Hilaire. « A voir, écrit-il, l'emploi que l'on fait de l'éloquence devant nos tribunaux et devant nos assemblées politiques, les plus sages peuvent encore ressentir les mêmes perplexités et éprouver les mêmes hésitations. »

Quoi qu'il en soit de ces diverses interprétations, quelques mots suffisent pour résumer, d'après Teichmüller, les rapports entre Platon et Isocrate : d'abord une rivalité de tendances, engendrée par toute une série de froissements d'amour-propre; puis une réconciliation durable, fondée sur un rapprochement réciproque. Comme on a pu s'en convaincre, cette restitution (si ce terme archéologique est ici de mise) est fort habilement construite, et l'auteur des *Literarische Fehden* tire de textes presque muets des conclusions bien séduisantes.

Mais l'hypothèse ne joue-t-elle pas ici un rôle un peu excessif ? Lorsque Isocrate se sépare avec tant d'éclat des philosophes qui se perdent en disputes de mots, en controverses stériles [2], n'aurait-il pas en vue au lieu de Platon, tel ou tel des socratiques imparfaits, et tout particulièrement Euclide et l'école de Mégare à laquelle est resté attaché dans l'histoire précisément le nom d'école *éristique?* Si ailleurs il frappe de sa réprobation « ceux qui professent l'art des débats politiques [3] », ne

1. *Phèdre*, 278 E-279 B. — M. P. Girard (*L'éducation athénienne*. p. 312) fait à propos de ce passage quelques réflexions bonnes à transcrire : « Cet art sur lequel Isocrate s'étend si complaisamment, qu'il défend contre ses ennemis, dont il s'efforce de montrer l'utilité et la grandeur, il l'appelle sa *philosophie*. Ce terme revient à chaque instant dans ses discours... Aux yeux des Grecs, philosopher, c'est avoir des idées générales et appliquer ces idées aux choses dont on s'occupe. Voilà ce que fait Isocrate. Il a des idées générales sur l'éloquence, qu'il croit faite pour conduire les hommes à la sagesse et au bonheur, et ce sont ces idées qui lui servent de guides, soit qu'il écrive, soit qu'il enseigne. C'est en cela qu'il est philosophe. »

2. Οἱ περὶ τὰς ἔριδας κυλινδούμενοι (*Discours contre les sophistes*, 11) — οἱ περὶ τὰς ἔριδας διατρίβοντες, πράγματα παρέχειν τοῖς πλησιάζουσι δυναμένας (*Eloge d'Hélène*, 1).

3. Οἱ τοὺς πολιτικοὺς λόγους ὑπισχνούμενοι (*Contre les Sophistes*, 5).

faut-il songer qu'à Platon, dans une cité et dans un temps où les problèmes d'organisation et de réorganisation sociale préoccupaient tous les esprits ? S'il mentionne « les dialogues de discussion » parmi les additions introduites de son temps dans les programmes d'éducation de la jeunesse, ceux de Platon étaient-ils seuls alors à justifier cette définition [1] ? D'un autre côté, dans ces portraits de rhéteurs et de sophistes vaniteux, crayonnés avec tant de verve en plus d'un dialogue platonicien, pourquoi Isocrate serait-il visé plus personnellement que Théodore de Byzance, ou Thrasymaque, ou Polycrate, ou tel autre de leurs émules ? Ne peut-on même pas découvrir plus d'un rapprochement curieux entre le logographe prétentieux désigné à mots couverts dans l'*Euthydème*, et le Calliclès mis en scène avec tant de verve et de vigueur dans le *Gorgias* composé selon toute apparence pendant la même période ?

Puis toute la construction de Teichmüller repose sur cette conclusion que le *Phèdre* au lieu d'être — comme le voulait Schleiermacher — le premier en date des dialogues de Platon, n'a pris place au contraire dans la collection platonicienne qu'à une époque assez postérieure. Or si disposé que nous soyons sur ce dernier point à lui donner gain de cause, nous n'ignorons pas que l'opinion opposée compte encore de nombreux partisans. C'est ainsi que des textes cités plus haut M. P. Girard a tiré une induction toute différente. Platon a débuté par féliciter Isocrate, sauf à substituer dans la suite à cette appréciation flatteuse d'assez âpres critiques. « Ce changement de ton fut sans doute amené par la vanité d'Isocrate, de plus en plus insupportable à mesure qu'il avançait en âge, et par le dédain qu'il témoignait pour les subtilités de la philosophie platonicienne ; mais à l'époque du *Phèdre* aucun nuage ne s'était encore élevé entre les deux auteurs : Platon retrouvait chez Isocrate cette générosité de sentiment et cette prédilection pour la morale où se reflétait si exactement l'enseignement de leur

1. Voir sur ce point les thèses contradictoires de Bonitz (*Platonische Studien*) et de Reinhardt (*De Isocratis æmulis*).

commun maître : peut-être aussi, comme on l'a dit, éprouvait-il d'autant moins de peine à le louer, qu'il sentait dans ce lettré à l'esprit fin, mais manquant de force, un talent incapable de lui faire jamais ombrage [1]. »

En elle-même cette explication assurément n'a pas moins de vraisemblance que celle de Teichmüller : mais un critique, philosophe avant d'être érudit, se résoudra difficilement à considérer le *Phèdre* comme antérieur à l'*Euthydème*. Il est vrai que Spengel [2] a cru trouver précisément dans la prophétie relative à Isocrate un argument qu'il croit péremptoire en faveur de la thèse de Schleiermacher. Pareille prédiction, écrit-il, n'est possible et raisonnable qu'autant que le talent d'Isocrate dans toute sa première ferveur pour l'enseignement socratique ne s'est point encore dessiné sous sa forme définitive : l'auteur de l'*Eloge d'Hélène*, ou même du *Panégyrique* et du *Panathénaïque*, ne pouvait en aucun cas justifier de semblables espérances et en 387 l'illusion de Platon eût été sans excuse. Ce jugement est bien sévère et ce n'est pas ainsi, si nous en croyons Cicéron, que l'antiquité avait interprété le texte du *Phèdre* [3]. Pourquoi Socrate n'aurait-il pas réellement auguré de la sorte de l'avenir de son jeune disciple ? et qui empêchait Platon de rappeler ce souvenir dans un dialogue où, attaquant les rhéteurs en général, il éprouvait le besoin de ménager un orateur de grand renom, en mesure de contribuer à son tour à la renommée et à la prospérité de l'école qui se fondait à l'Académie. En outre Isocrate était pour lui un allié précieux dans sa polémique contre Antisthène [4] aussi bien que contre les partisans du goût vulgaire. Il n'en faut pas davantage pour nous expliquer ce passage du *Phèdre* où l'éloge, tout flatteur qu'il puisse

1. Ouvrage cité, p. 313.
2. Voir son mémoire dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences de Munich* (1855, p. 731) et la réponse d'Uberweg (*Philologus*, XXXII).
3. Elle y voyait plutôt ce qu'elle appelait un *vaticinium ex eventu*. — Cf. *Orator*, 13 : « Hæc de adolescente Socrates auguratur, et de seniore Plato scribit æqualis. »
4. Sans être nommé, Antisthène est assez clairement désigné dans l'exorde de l'*Eloge d'Hélène*.

faut-il songer qu'à Platon, dans une cité et dans un temps où les problèmes d'organisation et de réorganisation sociale préoccupaient tous les esprits? S'il mentionne « les dialogues de discussion » parmi les additions introduites de son temps dans les programmes d'éducation de la jeunesse, ceux de Platon étaient-ils seuls alors à justifier cette définition [1]? D'un autre côté, dans ces portraits de rhéteurs et de sophistes vaniteux, crayonnés avec tant de verve en plus d'un dialogue platonicien, pourquoi Isocrate serait-il visé plus personnellement que Théodore de Byzance, ou Thrasymaque, ou Polycrate, ou tel autre de leurs émules? Ne peut-on même pas découvrir plus d'un rapprochement curieux entre le logographe prétentieux désigné à mots couverts dans l'*Euthydème*, et le Calliclès mis en scène avec tant de verve et de vigueur dans le *Gorgias* composé selon toute apparence pendant la même période?

Puis toute la construction de Teichmüller repose sur cette conclusion que le *Phèdre* au lieu d'être — comme le voulait Schleiermacher — le premier en date des dialogues de Platon, n'a pris place au contraire dans la collection platonicienne qu'à une époque assez postérieure. Or si disposé que nous soyons sur ce dernier point à lui donner gain de cause, nous n'ignorons pas que l'opinion opposée compte encore de nombreux partisans. C'est ainsi que des textes cités plus haut M. P. Girard a tiré une induction toute différente. Platon a débuté par féliciter Isocrate, sauf à substituer dans la suite à cette appréciation flatteuse d'assez âpres critiques. « Ce changement de ton fut sans doute amené par la vanité d'Isocrate, de plus en plus insupportable à mesure qu'il avançait en âge, et par le dédain qu'il témoignait pour les subtilités de la philosophie platonicienne; mais à l'époque du *Phèdre* aucun nuage ne s'était encore élevé entre les deux auteurs : Platon retrouvait chez Isocrate cette générosité de sentiment et cette prédilection pour la morale où se reflétait si exactement l'enseignement de leur

1. Voir sur ce point les thèses contradictoires de Bonitz (*Platonische Studien*) et de Reinhardt (*De Isocratis æmulis*).

commun maître : peut-être aussi, comme on l'a dit, éprouvait-il d'autant moins de peine à le louer, qu'il sentait dans ce lettré à l'esprit fin, mais manquant de force, un talent incapable de lui faire jamais ombrage [1]. »

En elle-même cette explication assurément n'a pas moins de vraisemblance que celle de Teichmüller : mais un critique, philosophe avant d'être érudit, se résoudra difficilement à considérer le *Phèdre* comme antérieur à l'*Euthydème*. Il est vrai que Spengel [2] a cru trouver précisément dans la prophétie relative à Isocrate un argument qu'il croit péremptoire en faveur de la thèse de Schleiermacher. Pareille prédiction, écrit-il, n'est possible et raisonnable qu'autant que le talent d'Isocrate dans toute sa première ferveur pour l'enseignement socratique ne s'est point encore dessiné sous sa forme définitive : l'auteur de l'*Eloge d'Hélène*, ou même du *Panégyrique* et du *Panathénaïque*, ne pouvait en aucun cas justifier de semblables espérances et en 387 l'illusion de Platon eût été sans excuse. Ce jugement est bien sévère et ce n'est pas ainsi, si nous en croyons Cicéron, que l'antiquité avait interprété le texte du *Phèdre* [3]. Pourquoi Socrate n'aurait-il pas réellement auguré de la sorte de l'avenir de son jeune disciple? et qui empêchait Platon de rappeler ce souvenir dans un dialogue où, attaquant les rhéteurs en général, il éprouvait le besoin de ménager un orateur de grand renom, en mesure de contribuer à son tour à la renommée et à la prospérité de l'école qui se fondait à l'Académie. En outre Isocrate était pour lui un allié précieux dans sa polémique contre Antisthène [4] aussi bien que contre les partisans du goût vulgaire. Il n'en faut pas davantage pour nous expliquer ce passage du *Phèdre* où l'éloge, tout flatteur qu'il puisse

1. Ouvrage cité, p. 313.
2. Voir son mémoire dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences de Munich* (1855, p. 731) et la réponse d'Uberweg (*Philologus*, XXXII).
3. Elle y voyait plutôt ce qu'elle appelait un *vaticinium ex eventu*. — Cf. *Orator*, 13 : « Hæc de adolescente Socrates auguratur, et de seniore Plato scribit æqualis. »
4. Sans être nommé, Antisthène est assez clairement désigné dans l'exorde de l'*Eloge d'Hélène*.

paraître, n'est qu'indirect et si l'on peut ainsi parler, conditionnel.

Que si des écrits de Platon nous passons à sa biographie, l'unique témoignage qu'elle contienne sur ses rapports avec Isocrate est dans le sens d'une amitié véritable entre ces deux célébrités de l'Athènes du ve siècle [1]. Praxiphane imagina même de leur prêter un entretien sur les poètes dont la scène était la maison de campagne où le rhéteur recevait la généreuse hospitalité du philosophe. On a dit souvent que l'idéalisme platonicien avait projeté quelques-uns de ses reflets sur l'éloquence enflammée de Démosthène : au cas où Platon eût été pris pour juge, qui sait si, moraliste et métaphysicien avant d'être patriote, il n'eût pas donné la palme à l'éloquence plus calme, plus solennelle, tranchons le mot, moins politique et plus philosophique d'Isocrate [2] ?

4. ARISTOTE

Les pages qui précèdent nous ont permis d'étudier Platon dans ses relations avec quelques-uns des plus marquants d'entre ses contemporains, dont il était à la fois rapproché par certaines aspirations communes, et éloigné par une émulation d'amour-propre ou une dissidence de doctrines. Il ne serait pas moins intéressant de l'examiner de plus près dans son attitude à l'égard de la génération nouvelle à laquelle il s'imposait avec l'ascendant que l'âge et l'expérience ajoutent au rayonnement du génie. Or parmi ses disciples il en est un dont la réputation surpasse, et de loin, celle de tous les autres, et sur la vie

1. Diogène Laërce, III, 8. En revanche la trentième des lettres dites *socratiques* reproche à Isocrate de n'avoir pas épargné Platon dans les écrits qu'il adressait à Philippe.

2. La question vient d'être reprise et approfondie à un point de vue spécial par M. Dümmler. Sa brochure (*Chronologische Beiträge zu einigen platonischen Dialogen aus den Reden des Isocrates*, Bâle, 1890) témoigne, comme ses précédentes publications, d'une remarquable faculté de combinaison.

duquel à ce titre se trouve projetée une plus vive lumière. J'ai nommé Aristote.

Pour Platon c'est une gloire assurément d'avoir formé un tel élève : mais de quel prix n'a-t-il pas payé cette faveur du sort? La rivalité de ces deux grands noms se poursuit à travers les siècles : Platon l'avait vue éclater de son vivant, j'ose dire sous ses yeux. Essayons d'en retracer l'origine et les principaux épisodes, pour autant du moins qu'ils appartiennent non à l'histoire philosophique, mais à la biographie de ces deux chefs d'école : aussi bien ce n'est pas là un des chapitres les moins curieux de la chronique intellectuelle de l'antique Athènes.

Sauf de rares exceptions, tous les écrivains anciens s'accordent à dire qu'Aristote né, comme on le sait, dans la ville macédonienne de Stagire en 383, vint à Athènes à l'âge de dix-sept ans. Qu'avait été jusque-là sa jeunesse, que fut-elle dans la suite ? A cette question Athénée et Elien n'ont que des réponses peu édifiantes, heureusement nous ne sommes nullement tenus de les croire sur parole : autrefois, comme de nos jours, la calomnie s'est attaquée de préférence aux réputations éclatantes [1]. Quoi qu'il en soit, à la date dont nous parlons, Aristote, possesseur d'une belle fortune et très disposé à en jouir, n'a pu manquer, dans une cité comme Athènes, d'attirer sur lui les regards [2].

A ce moment, entraîné par les sollicitations de Dion, Platon était allé pour la seconde fois à Syracuse tenter la réalisation de ses rêves politiques. En l'absence du maître, ce fut, paraît-il, Xénocrate qui fit au nouveau venu les honneurs de l'Académie : de là sans doute entre lui et Aristote cette amitié qui dès lors survécut à toutes les vicissitudes.

1. « Grosse Mænner haben es überhaupt schlimm : da man sich mit ihnen nicht vergleichen kann, passt man ihnen auf. » (Gœthe).

2. Diodore de Sicile (XV, 76) compte Aristote au nombre des personnages remarquables qui se produisirent sous l'archontat de Céphisodore (366 av. J.-C.). Le jeune âge du philosophe n'est pas à lui seul une raison suffisante pour contester absolument cette assertion.

Platon n'en garda pas moins à son école pendant près de vingt ans le futur auteur de la *Métaphysique*[1], lequel de ce commerce prolongé devait retirer toute autre chose que l'affectueuse admiration dont son maître s'était épris autrefois pour Socrate. Ce n'est pas que ses heureuses dispositions pour l'étude aient été contrariées ou ses talents méconnus. Loin de là : Platon était le premier à rendre hommage aux aptitudes étonnantes de ce nouveau disciple : il l'appelait tantôt « le liseur[2] », tantôt l'esprit de son auditoire[3] », faisant allusion tour à tour à l'ardeur avec laquelle, pour mieux connaître le passé, il se plongeait dans les recherches d'érudition, et à sa facilité à s'assimiler les questions les plus abstraites. N'est-ce pas cet Aristote qui un jour où Platon au Pirée donnait une lecture publique du *Phédon* (d'autres disent du *Philèbe*), était demeuré seul à ses côtés, tandis que se dispersait graduellement le reste de l'auditoire, rebuté par une si savante dialectique[4] ? Lorsqu'il rapprochait Xénocrate d'Aristote, le maître se plaisait à dire[5] que l'intelligence laborieuse, mais lente du premier, avait besoin de l'éperon, tandis qu'un frein était plutôt nécessaire à la nature vive et ouverte du second.

Cependant il y avait dans le disciple plus d'un trait peu fait pour plaire au maître[6]. Si l'on tient compte de la distinction

1. Galien (*Hist. phil.*, 3) : Ἀριστοτέλης Πλάτωνι πάνυ πολὺν χρόνον συνδιαγεγονώς. Teichmüller croit même qu'Aristote a eu sur Platon une influence semblable à celle de Hegel sur Schelling : « Er brachte in Platon, möchte ich glauben, die dialektische Strenge und die systematische Richtung zum Uebergewicht. » C'est, il nous semble, aller bien loin.

2. Au témoignage du biographe anonyme.

3. Philon, *De ætern. mundi*, VI, 27 : Ὑπὸ Πλάτωνος τοσοῦτον τῆς ἀγχινοίας ἠγάσθη, ὡς νοῦς τῆς διατριβῆς ὑπ' αὐτοῦ προσαγορεύεσθαι. — Une statue de la galerie du palais Spada à Rome représente Aristote, la tête appuyée sur ses mains, dans l'attitude de la méditation.

4. Aristoxène, *Harm. élém.*, II, 30.

5. Diogène Laërce, IV, 6. — Isocrate, au témoignage de Cicéron, disait aussi « se calcaribus in Ephoro, contra autem in Theopompo frenis uti solere ». Il y a des mots qui font leur tour d'Europe, d'autres leur tour de France, d'autres enfin le tour de Paris seulement. Ceux des Athéniens, on le voit, faisaient volontiers leur tour de Grèce.

6. Πλάτων οὐ προσίετο τὸν ἄνδρα. Stahr traduit : « Platon lui avait interdit son cours. » C'est une erreur : le vrai sens est le suivant : « Aristote ne lui revenait pas. » Comparer l'expression dont se sert Socrate dans le Phédon (97 B) en parlant des raisonnements et surtout de la méthode des prédécesseurs d'Anaxagore : Ταῦτα οὐδαμῇ προσίεμαι.

en honneur à l'Académie, un faible même exagéré pour le luxe[1] n'était pas ce qui devait choquer le plus en lui : mais son peu de goût pour les allégories et les mythes répondait mal aux préférences marquées de l'auteur du *Timée* et de la *République*, lequel d'ailleurs n'avait pas été longtemps sans observer l'allure réservée, parfois même dissidente, d'Aristote. Pendant qu'au cours d'un entretien ses condisciples donnaient libre cours à leur enthousiasme, seul il s'abstenait d'applaudir, estimant sans doute qu'il se mêlait à ces brillantes expositions trop de symboles et trop de poésie : d'autres fois, après une discussion comme celles que rappellent le *Théétète* et le *Philèbe*, on a dû le voir, au milieu du silence général, signaler avec une liberté toute philosophique les lacunes ou les faiblesses de la démonstration, qui sait ? peut-être même embarrasser le maître par quelque question captieuse[2]. A des élèves aussi curieux on peut très bien ne pas refuser son estime, il est difficile que l'on éprouve pour eux une bien vive sympathie.

Le même phénomène s'est produit sans doute parallèlement chez Aristote. Il n'est pas impossible qu'au début il ait été séduit, comme tant d'autres, par les charmes d'une parole merveilleusement éloquente. « Transporté dès sa jeunesse au milieu de la société la plus polie d'Athènes, et lui-même le disciple le plus distingué de Platon, Aristote avait commencé par imiter son maître. Il avait pratiqué pour son compte cet art de la composition dont il devait indiquer tous les secrets dans sa *Poétique*, dans sa *Rhétorique* et sa *Réfutation des Sophismes*.

1. Diogène Laërce, V, 1. — Un critique allemand dit à ce sujet : « Weniger sein etwas geziertes Lispeln als der spöttige Zug um den Mund war dem Platon missfällig », et ce qu'écrit Schuster de l'hôte de Philippe s'appliquait déjà certainement au disciple de l'Académie : « Es scheint fast als habe die Luft an den Höfen des Hermeias und Philipp schon den Stagiriten mehr zum Cavalier in der Wissenchaft als zum Typus des vertrockneten Scolastikers ausgebildet. »

2. Si nous en croyons Plutarque (*adv. Colot.*, 1115 B), le caractère d'Aristote n'était pas exempt d'une certaine jalousie.

Si nous avions conservé ses dialogues, nous pourrions refaire la genèse de ses idées et voir comment il s'est peu à peu écarté de l'enseignement platonicien pour devenir le penseur systématique et profond que nous connaissons seul. » Je laisse volontiers à M. Thiaucourt, à qui est empruntée cette citation, le soin de s'entendre avec Valentin Rose, qui déclare tout uniment apocryphe l'ensemble des dialogues d'Aristote. Ce dernier critique, célèbre par ses audacieuses athétèses [1], attribue également à des disciples du Lycée, plus amoureux d'érudition que de dialectique, les extraits ou les résumés des grandes compositions de Platon, présentés et admis jusqu'ici comme l'œuvre du maître pendant son séjour à l'Académie.

Pour en revenir à notre sujet, Aristote, doué d'une sagacité si perspicace, n'a pas tardé, lui aussi, à se convaincre de la divergence qui existait entre ses vues, ses tendances, ses habitudes d'esprit et celles de Platon. D'un côté, la contemplation, l'enthousiasme des vérités éternelles remplaçant les déductions sévères de la logique : de l'autre, l'expérience sensible, l'observation patiente des faits particuliers, une analyse précise, une application rigoureuse de l'art de raisonner : là une sorte d'indifférence, presque de dédain, à l'endroit des sciences naturelles, considérées comme le domaine propre de la vraisemblance, de la conjecture et du hasard : ici une vie presque entière consacrée à l'étude de la nature et tout particulièrement des êtres vivants. Or, Aristote avait un tempérament trop original, trop indépendant pour se plier malgré lui sans réserve à l'autorité d'autrui [2]. Il a donc dû, de bonne heure, manifester son dissentiment, peut-être même entrer en lutte, et en faisant sortir de cette résistance une philosophie nouvelle, il a,

1. Parmi les ouvrages communément considérés comme venant d'Aristote, Rose n'en conserve que dix-neuf d'authentiques, les vingt-sept autres ne sont pour lui que des apocryphes.

2. Dans un passage conservé par Philoponus, Proclus appliquait à l'attitude prise par Aristote en face de la théorie des idées ces paroles tirées, croit-on, d'un des dialogues de ce philosophe lui-même : σαφέστατα κεκραγὼς μὴ δύνασθαι τῷ δόγματι τούτῳ συμπαθεῖν, κἂν τις αὐτὸν οἴηται διὰ φιλονεικίαν ἀντιλέγειν.

hâtons-nous de le dire, bien plus dignement honoré le génie du disciple de Socrate que s'il n'eût été qu'un imitateur froid, inintelligent et stérile, à la façon d'un Speusippe et d'un Xénocrate.

Platon vieillissant n'a sans doute pas échappé à cette loi commune qui condamne le génie à se refroidir, si l'on ose ainsi parler, et à s'obscurcir dans l'hiver de la vie humaine. Ne serait-il pas excusable si, comme Eschyle assistant aux glorieux débuts de Sophocle, ou Corneille à ceux de Racine, il n'avait pas vu sans quelque secret dépit le lever d'un astre nouveau ? Cependant, proclamons-le à son honneur, dans toutes les traditions relatives à la séparation du disciple et du maître, c'est invariablement Aristote qui est désigné comme le coupable : c'est à lui qu'on reproche une ingratitude injustifiable [1] ; nul n'impute à Platon ni jalousie sénile, ni sévérité exagérée à son égard.

Mais que penser de ces traditions elles-mêmes et quels titres ont-elles à notre créance ?

Que le conflit des doctrines ait dégénéré peu à peu du côté du disciple dissident en polémique personnelle, et que cette polémique ait éclaté du vivant même de Platon, c'est un point sur lequel la concordance des témoignages ne peut guère laisser de doute [2]. Tous les chefs d'école en savent quelque chose :

1. Parmi les accusations dirigées contre le chef de son école, le péripatéticien Aristoclès n'en reconnaissait que deux comme légitimes. Voici la première : ὅτι ἠχαρίστησε Πλάτωνι (Eusèbe, *Prép. évang.*, XV, 793 B.) — Consulter Emmerich, *De ingrato Aristotelis erga Platonem animo*, Meiningen, 1786.

2. Citons entre autres Diogène Laërce, V, 2 — Thémistius (Scol. ad Analyt. post. 228 b) : Ἱστορεῖται δ' ὅτι καὶ ζῶντος τοῦ Πλάτωνος καρτερώτατα περὶ τούτου τοῦ δόγματος (il s'agit de la théorie des Idées) ἐνέστη ὁ Ἀριστοτέλης τῷ Πλάτωνι — Théodoret (IV, p. 832, éd. Schulze) : Ὁ δὲ Ἀριστοτέλης ἔτι ζῶντι Πλάτωνι προφανῶς ἀντετάξατο, καὶ τὸν κατὰ τῆς Ἀκαδημίας ἀνεδέξατο πόλεμον — Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VIII, 12, etc. — Aussi ne saurais-je partager sur ce point l'avis de M. Victor Egger (*Revue internationale de l'enseignement*, août 1890, p. 136) : « De 367 à 347, Aristote resta à Athènes, disciple convaincu de Platon, écrivant à son exemple des dialogues d'un style élégant et soigné, racontant comme lui les merveilles du monde des idées, le néant du monde sensible : pendant de longues années la pensée d'Aristote s'imprégna ainsi de platonisme : elle se moula sur la

leurs plus irréconciliables adversaires sont ceux-là même qu'ils ont le plus vivement, mais aussi le plus vainement, tenté de conquérir à leur système. Le philosophe qui dans ses divers traités a accumulé plus tard tant d'objections de tout genre [1] contre la théorie des Idées n'a pas attendu assurément la mort de son maître pour manifester son opposition. Comment trouver extraordinaire qu'à trente ans Aristote fût en possession des doctrines dont le développement constituera son système philosophique [2] ? Est-il étrange qu'à cet âge il ait eu conscience de son génie et que sa forte et vive intelligence ait été choquée de voir le platonisme osciller entre la poésie mal définie de son début et la sécheresse toute mathématique de son déclin ? La lutte, a-t-on dit, révèle la force parce qu'elle la réclame et l'excite : c'est par la polémique même que les idées s'accentuent, se précisent, se fortifient, s'étendent.

Mais, ne pourrait-on pas, s'est demandé récemment Teichmüller, découvrir dans les écrits mêmes de Platon des traces irrécusables de cette polémique ? Dans ses discours, dans ses ouvrages le grand philosophe a-t-il pu garder le silence alors qu'en public son disciple révolté le disséquait sans pitié [3] ? Sans doute Platon n'a pas, comme Aristophane et Démosthène, l'habitude de nommer en toutes lettres ses adversaires : mais il excelle à leur opposer à l'occasion une réfutation tantôt sérieuse, tantôt ironique. Consultons donc ses dialogues.

Ici comment ne pas songer tout aussitôt au *Parménide*, dont la première partie est consacrée précisément à battre en brèche la théorie des Idées à l'aide d'arguments offrant presque tous

---

pensée du maître : elle se disciplina à son école, et il devint incapable de voir les choses autrement qu'à travers le système platonicien. »

1. Schwalbe, dans son étude sur le *Parménide*, n'en a pas compté moins de cinquante-quatre.

2. Pour emprunter aux temps modernes des exemples parallèles, rappelons que Spinosa a publié à 29 ans son traité *De Deo et homine*, et Schopenhauer à 31 ans son célèbre ouvrage : *Die Welt als Wille und Vorstellung*.

3. « Plato wird als todt oder still duldend gedacht, wenn Aristoteles ihn secirt und die Eingeweide nach pathologischer Anatomie prüft ».

une analogie frappante avec ceux que développe Aristote ? C'est même là une hypothèse fort commode entre les mains de ceux qui, malgré tout, persistent à regarder comme authentique cette singulière composition : il n'y a plus, en effet, à se demander comment Platon a pu être amené à mettre ainsi au grand jour les côtés faibles de son système : il s'agissait pour lui de reproduire, sans doute pour en étaler à tous les yeux l'impuissance, les attaques imaginées par l'esprit critique de son subtil disciple. Le malheur est qu'on en cherche en vain la réfutation dans la seconde partie du dialogue : et comme d'ailleurs d'autres considérations non moins décisives nous détournent d'attribuer à Platon le *Parménide*, nous aurons garde d'insister sur ce sujet.

Si nous ouvrons la *Morale à Nicomaque*, nous y trouvons Aristote en contradiction formelle avec son maître sur plus d'un point d'extrême importance. Platon, à la suite de Socrate, avait déclaré involontaire toute injustice, confondant la vertu avec la science, le vice avec l'ignorance du bien. Aristote, loin d'accepter cette théorie que dément la pratique quotidienne de l'humanité, non seulement montre que les actions commises sous l'empire de la joie ou de la crainte demeurent volontaires, mais encore analyse avec une précision inattendue les divers éléments qui préparent et constituent en nous l'acte libre [1]. Or, que lit-on au IXe livre des *Lois* [2], au cours d'une longue discussion sur la légitimité et l'étendue du droit de punir? « Je soutiens que tous ceux qui sont injustes le sont volontairement : quoique quelques-uns par esprit de dispute ou pour se distinguer prétendent que si l'injustice en soi est involontaire, la plupart des actions injustes sont volontaires. Telle est leur pensée, mais ce n'est pas la mienne. » Ce passage, dit Teichmüller, ne trahit-il pas une réponse faite indirecte-

---

1. C'est là du moins la thèse que M. Franck a entrepris de démontrer contre M. Nourrisson (voir le *Journal des savants*, 1862). — La célèbre maxime : οὐδεὶς ἑκὼν κακός ne se trouve nulle part réfutée avec plus de force que dans le IIIe livre de la *Morale à Nicomaque* (7, 1-8).

2. 860 D.

ment à un rival ? Un peu plus loin [1] Platon n'a-t-il pas en vue l'argument que les philosophes, et Aristote à leur tête, tirent des lois et de leurs diverses sanctions en faveur du libre arbitre ? Et cette phrase : « Ce n'est pas ici le lieu de discuter sur les mots [2] », ne s'applique-t-elle pas de tout point à ceux qui, comme l'auteur de la *Morale à Nicomaque* et de la *Rhétorique*, se plaisent à invoquer la lexicographie et l'étymologie à l'appui de leurs subtiles distinctions ?

Passant à une autre question, nous nous souvenons que Platon considérait le bien comme la fin véritable et universelle de tous les actes humains. Aristote admet cette thèse [3]. Mais frappé de la multiplicité des biens particuliers qui peuvent être ensemble ou tour à tour l'objet de nos efforts, il rejette toute définition générale du bien [4], entendu au sens que lui donne le VI[e] livre de la *République*. En quoi, demande-t-il avec une pointe visible d'ironie, en quoi sera-t-on meilleur tisserand, médecin plus avisé, pilote plus habile pour avoir, avec les yeux de l'âme, contemplé l'idée du bien ? Or dans ce même traité des *Lois*, Platon riposte aux railleries de son rival, au point de sembler le prendre personnellement à partie : « Nous avons expliqué quel est le but où doit tendre l'art du pilote, du médecin et du général : reste à déterminer celui de l'homme d'Etat. Supposons pour un instant que nous parlons à un de ces politiques, et demandons-lui : « Et toi, mon cher, qui te piques de l'emporter en sagesse sur tous les autres, quel est ton objet ? Quel est le but précis auquel tu tends ? A la supériorité intellectuelle ?... Or est-il pour l'éducation de l'esprit, une méthode plus exacte que celle qui nous rend capables d'embrasser sous une seule idée plusieurs choses qui diffèrent entre elles [5] ? » Ainsi ce qui importe aux gardiens de l'Etat, c'est de savoir

1. 861 B.
2. 864 A. On peut même remarquer une frappante analogie d'expressions entre le maître et le disciple : ainsi 860 E et *Eth. Nic.*, V, 110, 1135 b 23, 861 E et 1135 b 6, etc.
3. *Eth. Nic.*, III, 6, 1113ª, 23.
4. *Ib.*, I, 4, 1097ª.
5. *Lois*, XII, 963 B.

saisir et expliquer aux autres en quoi réside l'unité essentielle de la beauté et du bien comme de la vertu. « Quiconque n'aura pas assez de talents pour joindre ces connaissances aux vertus civiles ne sera jamais digne de commander en qualité de magistrat et sera bon tout au plus à exécuter les ordres d'autrui [1]. »

Sur la notion même de la vertu, pareil désaccord : inutile d'ailleurs d'entrer dans le détail de toutes les controverses qu'atteste entre le maître et le disciple ce seul traité d'Aristote. Mais une observation générale de Teichmüller mérite tout particulièrement notre attention : autant, dit-il, Platon dans cette dispute déploie tout à la fois de finesse et de courtoisie, autant Aristote se plaît, en parlant de son adversaire, à se servir d'expressions telles que les suivantes : « Semblable théorie est ridicule, illogique, insensée [2]. »

Toutes ces remarques sont à coup sûr fort intéressantes : malheureusement si du côté d'Aristote elles reposent sur des textes précis et formels, il n'en est pas de même du côté de Platon. Toute la thèse de Teichmüller a pour base une hypothèse fort peu vraisemblable, malgré les nombreuses conjectures par lesquelles il essaie de la défendre : elle suppose, en effet, que la *Morale à Nicomaque*, un des ouvrages les plus achevés d'Aristote, a été composée par ce dernier presque au début de sa carrière philosophique, de telle sorte que Platon ait saisi avec empressement l'occasion d'y répondre dans les derniers livres des *Lois*. De prémisses aussi incertaines, pour ne pas dire si peu probables [3], il faut renoncer à tirer une conclusion solide.

Qu'Aristote ait contredit son maître, cela ne fait aucun doute :

1. 968 A.
2. ῎Ατοπον, γελοῖον, κ. τ. λ.
3. Elles ont été contestées tout récemment par un critique anglais, M. Benn, dans son livre intitulé : *The greek philosophers*. Teichmüller soutient que pour composer cette *Morale* où il entre, dit-il, plus d'érudition que d'expérience personnelle, il suffisait à Aristote de connaître les écrits de ses devanciers, et notamment de Platon, sur les différentes vertus privées et publiques.

mais est-il allé plus loin ? a-t-il cherché à le supplanter dans l'estime et l'admiration de ses auditeurs ? A-t-il, selon l'expression connue, élevé autel contre autel du vivant même de Platon ? Je ne le crois pas.

Aristoxène rapporte sans doute qu'une tentative de ce genre se produisit ; mais il n'en désigne pas les auteurs : d'autres, moins réservés, l'ont mise au compte d'Aristote [1]. Nous avons même sur cet incident une page curieuse d'Elien [2] que je demande la permission de citer :

« Voici, écrit ce compilateur, quelle fut l'origine du différend qui s'éleva entre Platon et Aristote. Platon n'approuvait ni la manière de vivre d'Aristote ni le soin qu'il prenait de se parer... On voyait de plus sur le visage de ce dernier un certain air moqueur qui, joint à la démangeaison de parler hors de propos, décelait le fond de son caractère... Platon, qui remarquait ces ridicules, en conçut de l'éloignement pour Aristote, et lui préférait Xénocrate, Speusippe, Amyclas, quelques autres encore qu'il traitait avec toutes sortes d'égards et avec qui il s'entretenait familièrement. Pendant un voyage que Xénocrate était allé faire dans sa patrie, Aristote, accompagné d'une troupe de ses disciples, vint un jour attaquer Platon dans le dessein de le surprendre. Le philosophe avait quatre-vingts ans : par suite de son grand âge, la mémoire commençait à lui manquer et Speusippe, alors malade, n'était point auprès de lui. Aristote, profitant de la circonstance, tomba comme dans une embuscade sur le vieillard : il affecta de lui poser des questions embarrassantes qui étaient de véritables objections. L'injustice et l'ingratitude étaient manifestes. Depuis ce jour, Platon s'abstint de toute sortie hors de chez lui : il ne se promena plus

1. Eusèbe, *Préparat., évang.*, xv, 2 : Ἐν γὰρ τῇ πλάνῃ καὶ τῇ ἀποδημίᾳ Ἀριστοξένης φησὶν ἀπανίστασθαι καὶ ἀντοικοδομεῖν αὐτῷ τινὰς περίπατον, ξένους ὄντας. Οἴονται οὐκ ἔνιοι ταῦτα περὶ Ἀριστοτέλους λέγειν αὐτόν. Ce point était controversé dès l'antiquité. On lit dans des scolies sur Porphyre : Περιπατητικοὶ δὲ ἐλέγοντο... μὴ τολμῶντες ἐγκαθέδρους ποιεῖσθαι τὰς συνουσίας Πλάτωνος περίοντος. Ἄλλοι δέ φασιν ὅτι ψευδές ἐστι.

2. III, 19.

qu'à l'intérieur avec ses amis. Xénocrate, de retour de son voyage, rencontra Aristote se promenant dans le lieu où il avait laissé Platon et l'entretien terminé, reprenant le chemin de son logis au lieu de se rendre chez le maître avec ses disciples. « Où est Platon ? » demanda-t-il à quelqu'un de ceux qui se trouvaient là, comme s'il soupçonnait que le philosophe fût malade. — « Platon se porte bien, lui fut-il répondu ; mais contraint par l'importunité d'Aristote d'abandonner sa promenade ordinaire, il s'est retiré chez lui et ne cause plus philosophie que dans son jardin. » Sur cette réponse, Xénocrate vole chez Platon ; il le trouve discourant au milieu d'un cercle nombreux, composé des personnages les plus considérables et des jeunes gens les plus distingués. Xénocrate et lui s'embrassèrent cordialement, comme on peut le penser, mais aussitôt que la conversation eut pris fin, Xénocrate, sans rien dire à Platon, sans rien écouter, assembla ses camarades et après avoir reproché à Speusippe, en termes très vifs, d'avoir cédé la promenade au philosophe de Stagire, il alla lui-même prendre Aristote à partie avec une extrême véhémence et y mit tant d'amour-propre qu'il l'obligea à abandonner le terrain et à restituer à Platon sa promenade habituelle ». C'est ainsi que le vieil athlète, selon l'expression d'un moderne, aurait été ramené sur le théâtre de sa gloire.

Ce récit d'Elien, d'ailleurs si habilement présenté, est trop conforme aux temps et à la vraisemblance pour être entièrement controuvé : en revanche, l'autorité de cet écrivain ne suffit pas à lui donner la valeur d'un témoignage historique [1]. Ammonius ajoute que les projets d'Aristote furent déjoués par l'intervention énergique de Chabrias et de Timothée : mais le premier était mort dès 357, et pendant les dernières années de Platon le second se trouvait en exil. On lit ailleurs qu'Aristote avait poussé l'audace jusqu'à falsifier dans son propre intérêt

1. Le jugement de M. Chaignet est plus sévère : « La puérilité de ces anecdotes en détruit seule la vraisemblance : on peut les accumuler sans crainte d'être contredit, car l'histoire est muette sur ces détails intimes de la vie privée » (*Psychologie d'Aristote*, 6).

les écrits mêmes de son maître [1] : mais ces armes déloyales, trop souvent employées dans la suite [2], ne furent jamais les siennes.

Quelques anciens affirment même qu'il ne songea à se faire chef d'école qu'assez longtemps après la mort de Platon [3]. Lorsqu'en 347 il fallut remplacer l'illustre philosophe à la tête de l'Académie, on ne voit pas qu'Aristote ait songé à se poser en compétiteur de Speusippe : huit ans plus tard seulement, si nous en croyons un fragment retrouvé dans les papyrus d'Herculanum, il se serait mis sur les rangs pour succéder à Speusippe, et s'étant vu préférer Xénocrate, qu'avait lui-même désigné son prédécesseur [4], il serait allé créer une école à Héraclée. De fait, c'est en 335 que la plupart des biographes s'accordent à placer la fondation du Lycée.

Ce qui a pu donner lieu à une certaine confusion, c'est qu'Aristote paraît avoir ouvert antérieurement une école de rhétorique, en opposition directe avec celle d'Isocrate l'harmonieux parleur [5] : rivalité qui a contribué certainement à faire approfondir par Aristote, avec une prédilection visible, un art dont par tempérament il devait plutôt se désintéresser. A ce moment, il est si peu en lutte ouverte contre Platon que Céphisodore, pour venger Isocrate, ne trouve rien de mieux que de s'attaquer, non à Aristote, mais à Platon lui-même [6].

---

1. L'accusation, au dire d'Eusèbe (*Prép. évang.*, XV, 2), remonte à Eubulide, un des ennemis personnels d'Aristote (Diogène Laërce, II, 109).

2. Hiéroclès (dans Photius, cod. 251, p. 754) : Πολλοὶ τῶν ἀπὸ Πλάτωνος καὶ τῶν ἀπὸ Ἀριστοτέλους μέχρι τούτου φιλονεικίας καὶ τόλμης ἔλασαν, ὡς καὶ τὰ συγγράμματα τῶν οἰκείων νοθεῦσαι διδασκάλων, εἰς τὸ μᾶλλον ἐπιδεῖξαι τοὺς ἄνδρας ἀλλήλοις μαχομένους.

3. De ce nombre est Denys d'Halicarnasse (*Epître à Ammée*, I, 7) : Συνῆν Πλάτωνι καὶ διέτριψεν ἕως ἐτῶν ἑπτὰ καὶ τριάκοντα οὔτε σχολῆς ἡγούμενος, οὔτε ἰδίαν πεποιηκὼς αἵρεσιν.

4. Une lettre supposée de Speusippe à Xénocrate (32e du recueil d'Orelli) l'invite dans les termes les plus pressants à rentrer à Athènes, ἵνα παραγενόμενος εἰς Ἀκαδημίαν τὸν περίπατον τοῖς σοῖς λόγοις συνέχοις. Mullach, nous ne savons trop pourquoi, traduit ainsi cette phrase : « Ut Peripateticorum licentiam tuis verbis comprimas. »

5. Cicéron (*De Oratore*, III, 35) qui dit de ces deux rivaux : « Uterque, suo studio delectatus, contempsit alterum. » — Cf. Diogène Laërce, V, 1. 3.

6. Eusèbe (*Prép. évang.*, XIV, 6, 9), d'après Numénius : Ὁ δὲ Κηφισόδωρος

N'oublions pas également les termes pleins d'un regret sympathique par lesquels l'auteur de la *Morale à Nicomaque* s'excuse en quelque sorte de prendre parti contre son maître : sans doute que sur ce point on lui avait adressé plus d'un reproche. « Il m'en coûte, dit-il, de combattre une doctrine défendue par des hommes qui sont mes amis : mais si, de part et d'autre, mes sentiments sont en jeu, il n'est que juste de préférer la vérité [1]. » A propos de cette phrase, empruntée d'ailleurs à Platon lui-même, on a dit avec plus d'esprit que de justesse : « Celui qui a parlé ainsi aimait la philosophie de Platon, il n'aimait pas Platon lui-même. » Quoi qu'il en soit, pourquoi Aristote n'est-il pas resté constamment fidèle à cette noble attitude ? Que n'eût-il pas ajouté à sa gloire si jusqu'au bout de sa polémique il s'était laissé guider par la préoccupation dont la phrase citée plus haut n'est que la loyale traduction ?

Enfin, s'il fallait ajouter foi à un texte isolé d'Olympiodore [2], Aristote aurait écrit une *Vie de Platon* dans laquelle il avait glissé son panégyrique. Mais cet ouvrage est tenu pour suspect par Egger, tandis que Heitz le déclare expressément apocryphe. L'expression citée ne peut s'entendre que d'une biographie régulière : or, aucun des biographes de Platon, pas même Olympiodore, n'a songé à y recourir, moins encore à en faire mention. Il est probable que dans ce passage le commentateur néoplatonicien aura attribué par mégarde à Aristote l'Ἐγκώμιον Πλάτωνος de Speusippe : il est vrai qu'immédiatement après [3]

οἰηθεὶς κατὰ Πλάτωνα Ἀριστοτέλην φιλοσοφεῖν ἐπολέμει μὲν Ἀριστοτέλει, ἔβαλλε δὲ Πλάτωνα.

1. *Morale à Nicomaque*, I, 4, 1096a 16 : ἄμφοιν ὄντοιν φίλοιν ὅσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν. C'est exactement la même pensée qu'avait exprimée Platon dans la *République* (X, 595 C), lorsque, malgré sa profonde admiration pour le mérite poétique d'Homère, il se déclarait obligé de le couronner de fleurs pour le bannir ensuite : οὐ γὰρ πρό γε τῆς ἀληθείας τιμητέος ἀνήρ.

2. Comm. in Gorg., 41 : Ὅτι δὲ καὶ Ἀριστοτέλης σέβει αὐτὸν ὡς διδάσκαλον δῆλός ἐστι γράψας ὅλον λόγον ἐγκωμιαστικόν, ἐκτίθεται γὰρ τὸν βίον αὐτοῦ καὶ ὑπερεπαινεῖ.

3. Οὐ μόνον δὲ ἐγκώμιον ποιήσας αὐτοῦ ἐπαινεῖ αὐτὸν, ἀλλα καὶ ἐν τοῖς ἐλεγείοις τοῖς πρὸς Εὔδημον αὐτὸν ἐπαινῶν Πλάτωνα ἐγκωμιάζει γράφων οὕτως. Suivent sept vers parmi lesquels les deux que voici :

il transcrit certains vers tirés d'une épître d'Aristote à Eudème, et où il est question d'un autel élevé à Platon après sa mort, en gage de vénération et de reconnaissance. Mais en admettant qu'il ne s'agisse pas ici d'une simple métaphore, la forme même de la phrase indique que l'auteur des vers ne revendiquait nullement pour lui-même cette démonstration solennelle de respect en l'honneur du philosophe le plus illustre d'Athènes.

Pour nous résumer, Platon, à la fin de sa carrière, a dû plus d'une fois déplorer l'attitude d'Aristote, lequel, loin de dissimuler les divergences qui le séparaient de son maître, les a en toute circonstance laissées éclater au grand jour : mais le premier n'a pas plus à se reprocher une sévérité hautaine à l'égard du second, que le second des procédés ou des pratiques in qualifiables à l'égard du premier.

Quant à la polémique d'Aristote contre les doctrines platoniciennes en général, et contre la théorie des Idées en particulier, ce n'est pas ici le lieu de l'aborder, moins encore de la discuter. Deux choses sont certaines ; la première, c'est qu'en dépit de tout, Aristote est resté beaucoup plus platonicien, ou, si l'on aime mieux, a beaucoup plus emprunté à Platon qu'il ne lui plaît de le reconnaître [1] : la seconde, c'est que là où il a modifié soit dans ses principes, soit dans ses conséquences l'enseignement de l'Académie, il tire plus de vanité de son rôle de novateur qu'il ne montre de respect et de justice pour les vues qu'il critique. Alors que tant de motifs le sollicitaient à se donner comme un disciple, il a préféré, vis-à-vis de Platon, se poser en rival, et son jugement, chose regrettable, est devenu celui de la postérité.

Εὐσεβέως σέμνης φιλίης ἱδρύσατο βῶμον
'Ανδρός, ὃν οὐδ' αἰνεῖν τοῖσι κακοῖσι θέμις.

1. La remarque en a été faite dans l'antiquité déjà par plus d'un commentateur.

CHAPITRE IX

PLATON ET LA POLITIQUE ATHÉNIENNE

Une biographie de Platon offrirait une réelle et grave lacune, si l'on y passait sous silence l'attitude prise par le philosophe en face de sa patrie et de ses libres institutions. De quelle manière les a-t-il appréciées ? Dans quel sens a-t-il exercé une action sur les destinées d'Athènes au IVe siècle ? a-t-il même songé un seul instant à faire servir pratiquement au bien public les qualités éminentes qu'il avait reçues ? Sur tous ces points, il faut l'avouer, sa mémoire n'est pas restée à l'abri de tout reproche.

On se rappelle avec quel soin jaloux le Grec des guerres médiques se distinguait du barbare : il semblait que l'humanité cessât où finissait le monde hellénique, et que dans l'amour de la patrie il entrât moins encore de sympathie pour des concitoyens que de haine contre l'étranger. Entre les cités grecques elles-mêmes comme les guerres étaient fréquentes, les alliances peu sincères et peu durables ! Peu à peu cependant d'autres sentiments se font jour, à mesure que s'abaissent les barrières entre la Grèce et les nations voisines, à mesure que s'étendent et se multiplient les relations pacifiques du commerce et de l'industrie. D'ailleurs si l'horizon politique, déterminé par les circonstances, se termine rigoureusement aux frontières de la cité, le philosophe interprète, si l'on en croit Platon, des vérités

immuables, s'adresse, qu'il le veuille ou non, aux hommes de tous les temps et de tous les pays. Le métaphysicien est par excellence cet écrivain sans cité, ἄπολις, tel que Lucien rêvait l'historien. Aussi Plutarque [1] loue-t-il Socrate de s'être fait l'apôtre de l'idée cosmopolite de la fraternité universelle, en déclarant qu'il n'était ni Grec ni Athénien, mais citoyen du monde. Démocrite, Aristippe, Diogène répèteront à l'envi la même parole [2], et le Portique en fera un siècle plus tard, de même que le positivisme moderne, l'un des articles de son code de morale. La poésie elle-même par la bouche d'Euripide, aidait à cette transformation de l'esprit public : après avoir fait dire à Iphigénie mourante : « Libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Dois-je après tout, tenir tant à l'existence ? O ma mère, c'est dans l'intérêt commun des Grecs que tu me l'as donnée, et non pour toi seule... Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs : ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté » — le même auteur écrivait ailleurs : « Comme toute région de l'air est ouverte au vol de l'aigle, toute terre est une patrie pour l'homme de bien [3]. »

On l'a dit avec raison, en promulguant ce qu'on pourrait appeler sa déclaration des droits de l'homme, la philosophie dans un pays partagé entre tant d'états divers portait un coup mortel à la cité. Sans nous demander ici dans quelle mesure la civilisation devait profiter ou souffrir de la brèche ainsi pratiquée par le cosmopolitisme dans l'étroite enceinte du patriotisme hellénique, constatons du moins que Platon fut avant

1. *De exilio*, 5 : Ὁ δὲ Σωκράτης βέλτιον, οὐκ Ἀθηναῖος, οὐδὲ Ἕλλην, ἀλλὰ κόσμιος εἶναι φήσας. — Cf. Epictète, *Diss.*, I, 9, 2.

2. Cf. Cicéron, *Tusc.*, V, 37; *De Finibus*, IV, 4; Sénèque, *De tranq. animi*, 3; *De otio sapientis*, 31; *Lettres à Lucilius*, 68; Lucien, *Vit. auct.*, 8; Diogène Laërce, VI, 63.

3. Stobée, *Serm.*, XXXVIII : Ἅπασα δὲ χθὼν ἀνδρὶ γενναίῳ πατρίς. Rappelons à cette occasion trois vers bien connus de notre première tragédie nationale, *Le siège de Calais*, de Belloy :

> Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
> Qui voyant ses malheurs dans une paix profonde,
> S'honorent du grand nom de citoyens du monde.

tout un Grec, plein d'amour pour sa terre natale qu'il savait glorieuse malgré ses fautes. S'il reconnaît hautement que certaines lumières n'ont pas été refusées aux barbares [1], s'il a frayé les voies à la fusion qui s'est faite plus tard entre le rationalisme grec et le mysticisme oriental, il déclare que des liens d'amitié doivent unir entre eux tous les enfants de la grande famille grecque pour lesquels le barbare ne sera jamais qu'un étranger [2].

Toutefois en même temps que chez Platon le Grec se souvient de ce qu'il doit à sa terre natale, le citoyen, l'Athénien a-t-il droit aux mêmes éloges ? A nous placer au point de vue antique, il serait difficile de répondre à cette question par l'affirmative. Niebuhr a porté contre lui une sentence bien dure et bien sévère [3], répétée depuis lors par plus d'un critique [4]. Sans doute des accusations analogues avaient déjà retenti dans l'antiquité, car la cinquième des lettres attribuées à Platon est selon toute apparence l'œuvre de disciples jaloux de réhabiliter sur ce point la mémoire de leur maître.

Mais combien sont-ils, les spéculatifs et les penseurs du mé-

1. Il a fallu la fausse subtilité de certains platoniciens du Ier siècle de notre ère pour tirer de passages tels que *Phédon*, 78 A, *Banquet*, 209 E, la démonstration d'une prétendue supériorité de la barbarie sur l'hellénisme. On peut même soutenir que Platon est plus foncièrement grec que son disciple de Stagire, à qui la chute de la Grèce a pour ainsi dire ouvert le monde.

2. *République*, V, 470 C : Φημὶ γὰρ τὸ μὲν Ἑλληνικὸν γένος αὐτὸ αὑτῷ οἰκεῖον εἶναι καὶ ξυγγενές, τῷ δὲ βαρβαρικῷ ὀθνεῖόν τε καὶ ἀλλότριον. On peut rapprocher de cette phrase l'exclamation prêtée à Platon par Plutarque (*Vie de Marius*, 46) et raillée par Lactance (*De falsa sap.*, 19).

3. *Rheinisches Museum*, 1827, p. 196 : « Plato war auch kein guter Bürger, Athen's werth war er nicht, unbegreifliche Schritte hat er gethan : er steht wie ein Sünder gegen die heiligen, Thukydides und Demosthenes. »

4. C'est ainsi que dans son *Histoire des théories morales et politiques dans l'antiquité* (Tome I, p. 171), M. Denis résume comme il suit le rôle de Platon : « Le résultat le plus clair de ses efforts et de ses idées politiques a été d'entretenir le mécontentement de toutes les âmes orgueilleuses et chagrines contre la démocratie. » — L'historien allemand Curtius, lequel admire volontiers Platon, n'en fait pas moins la remarque suivante : « Il faut convenir qu'il était impossible de tirer de l'Académie des principes solides pour résoudre les questions politiques de l'époque... La politique idéaliste des Platoniciens était sans doute capable d'enflammer les esprits, mais impuissante à prendre une forte situation au milieu des luttes du temps et encore moins à guérir les maux de l'Etat ».

rite de Platon, à qui il a été donné tout à la fois de creuser dans le silence de la retraite les bases immuables de leur système et de descendre dans l'arène changeante des intérêts et des partis avec le lourd fardeau du pouvoir? D'abord, la biographie du philosophe a pu nous l'apprendre, les circonstances ont plus contribué encore que son caractère à le détourner de prétendre à la gloire d'un Solon et d'un Thrasybule. Ses écrits nous attestent sans détours son peu de sympathie pour les institutions politiques et sociales d'Athènes : je parle de l'Athènes de son temps; car à ses yeux sa patrie, comme l'humanité elle-même, a eu dans le passé son âge d'or. Avec quelle fierté ne rappelle-t-il pas ces glorieux souvenirs [1], non sans protester avec éloquence contre les procédés despotiques des Lacédémoniens vainqueurs [2]? Il remontera, s'il le faut, jusqu'aux temps héroïques pour y saluer la cité de ses rêves : « La ville qui est aujourd'hui Athènes était renommée par la perfection de ses lois, et ses actions et son gouvernement l'élevaient au-dessus de tous les autres Etats que nous ayons connus sous le ciel [3]. » Depuis, quel changement! Ceux même qui passent pour avoir le mieux mérité de la démocratie athénienne ont travaillé à sa ruine [4]. Plus d'amour de la patrie, plus de respect des lois : l'égoïsme du grand nombre, les prétentions de quelques ambitieux, les brigues des partis opposent leur redoutable coalition à toute tentative sérieuse de réforme, et quant aux mœurs privées, les plaidoyers de Démosthène nous édifient sur l'étendue de la corruption [5]. En religion, en morale, en politique, le progrès

1. Voir notamment *Lois*, II, 642 C; III, 698; IV, 707.

2. *République*, V, 469 B : Πρῶτον μὲν ἀνδραποδισμοῦ πέρι δοκεῖ δίκαιον Ἕλληνας Ἑλληνίδας πόλεις ἀνδραποδίζεσθαι; Ὅλῳ καὶ παντὶ διαφέρει τὸ φείδεσθαι.

3. *Timée*, 23 C, et les deux pages suivantes.

4. Parmi les grands hommes d'Etat d'Athènes, Solon et Aristide sont les seuls dont Platon fasse un éloge sans réserve : au contraire, avec quelle sévérité ne juge-t-il pas Thémistocle et même Périclès?

5. Nous avons sur ce point, outre le témoignage formel de l'impartial Thucydide (II, 82), les aveux indirects d'Euripide (*Iphigénie à Aulis*, v. 1089 et suiv.). — On lit dans la 7e lettre platonicienne : « La législation de chaque Etat est à peu près incurablement corrompue, à moins que le hasard n'amène quelque restauration extraordinaire. »

des idées avait ébranlé l'ancien édifice et il n'était au pouvoir de personne de le relever. Aristophane, le regard obstinément tourné vers le passé, n'a rien empêché, rien corrigé : le triobole, la manie des procès, l'aveuglement du bonhomme Dèmos ont survécu à ses sarcasmes. Blessé par tout ce qui l'entoure, les yeux fixés sur un lointain avenir, Platon, comme Rousseau au XVIIIe siècle, se met en quête d'une république idéale, mais comme Rousseau il glisse en pleine utopie et en vient lui-même, éclairé par la réflexion ou désabusé par l'expérience, à traiter ses propres conceptions de chimères. Dès lors cet homme qu'un passage célèbre de la *République* [1] nous représente naturellement fait pour la politique, mais éloigné des affaires par la dépravation générale et l'impossibilité de réaliser le bien qu'il souhaite, cet homme qui se confine dans la retraite pour s'y consacrer tout entier à la méditation, n'est-ce pas Platon lui-même [2]?

Je sais qu'il est une science égoïste, aimant à s'isoler dans ses tranquilles spéculations et méprisant si bien les bruits du dehors qu'elle cesse volontairement de les entendre [3] : ne semble-t-il pas que ce renoncement aux préoccupations publiques, que cette désertion d'impérieux devoirs diminue l'homme dans la proportion même où grandit le savant? La sagesse de Platon, il faut l'avouer, avait je ne sais quoi de superbe et d'aristocratique [4]. « Sa naissance, ses relations, surtout son génie fait de grâce et sa pensée qui cherchait toujours à monter plus haut l'empêchaient de descendre aux soins vulgaires dont s'occupait l'agora. Il ne comprit ni le développe-

1. VI, 496 D, texte déjà cité dans le chapitre précédent.

2. Cf. Cicéron (*Ad fam.*, I, 9) : « Hanc quidem Plato causam sibi ait non attingendæ reipublicæ fuisse quod quum offendisset populum atheniensem prope jam desipientem senectute, quumque eum nec persuadendo nec cogendo regi posse vidisset, quum persuaderi posse diffideret, cogi fas esse non arbitraretur ». C'est une traduction presque littérale de la 5e lettre platonicienne.

3. On connaît la devise épicurienne d'Atticus : λαθὲ βιώσας, et le fameux *Suave mari magno* de Lucrèce.

4. « L'erreur de Socrate et de Platon, c'est d'avoir dépossédé les humbles esprits du royaume de Dieu » (Séailles).

ment historique d'Athènes ni les efforts de ses plus grands hommes pour assurer sa puissance maritime [1]. » Ce n'est pas tout. Le malheur des temps le condamnait, selon l'expression de M. Havet, à voir de jour en jour sa patrie plus faible, plus mal gouvernée [2], et l'ombre s'étendant sur la ville de Pallas et sur la Grèce entière : mais en même temps la nature avait fait de lui un de ces maîtres des esprits tellement pleins de leur grandeur qu'ils regardent tout ce qui est au-dessous d'eux avec une sereine indifférence et qu'ils n'ont peut-être pas le cœur aussi large que le génie. Ils ne s'intéressent pas assez à la foule de leurs frères obscurs et ne ressentent pas comme il faudrait tout ce qui touche l'humanité [3].

Du moins Platon ne manquait pas d'exemples à invoquer pour couvrir sa conduite. Quelqu'un reprochait à Anaxagore de se désintéresser des discussions de l'agora. Il répondit en montrant le ciel étoilé : « Pensez mieux de moi, j'ai grand souci de ma patrie. » Sans reculer jamais en face d'un devoir civique à accomplir, même dans les circonstances les plus critiques, Socrate n'avait brigué aucune charge, aucun honneur : à qui veut entreprendre de corriger les hommes ses paroles et ses actes prêchaient bien haut l'abdication de toute ambition. Antiphon lui en fit un jour la remarque : « Tu te flattes de former des hommes d'Etat, ce qui suppose que tu connais la politique ; d'où vient alors que tu ne prends aucune part aux affaires de la cité ? » — « Comment puis-je mieux servir la patrie ? répartit Socrate : est-ce en me consacrant de ma personne à la politique active, ou en m'efforçant de lui donner le plus grand nombre possible d'hommes d'Etat capables [4] ? »

1. M. Duruy, *Histoire de la Grèce*.
2. Platon n'était pas de ceux à qui une prospérité apparente déguise le mal caché. Athénée cite de lui ce mot profond : Τὸν μὲν Ἀθηναῖον δῆμον εὐπρόσωπον μὲν εἶναι, δεῖν δ'αὐτὸν ἀποδύσαντας θεωρεῖν· ὀφθήσεται γάρ, φησίν, περίβλεπτον ἀξίωμα περικείμενος κάλλους οὐκ ἀληθινοῦ (XI, 506 D).
3. On croit entendre Amphion répondre à son frère Zéthus, dans une scène célèbre d'Euripide : « Quelle folie de s'occuper sans nécessité d'une foule de tristes affaires, alors qu'on peut vivre heureux au sein d'un doux loisir ? »
4. *Mémorables*, I, 6.

Et en effet, comme Platon le lui fait dire dans la *République* [1] : « C'est avec raison que dans les cités vulgaires le philosophe refuse de prendre sa part du fardeau du gouvernement : elles n'ont rien fait pour lui : il n'a rien à faire pour elles ». Le silence gardé par l'histoire, et le texte des écrits d'Aristote autorisent également à affirmer que le fondateur du Lycée, tout entier à son zèle pour la science, a réussi à se désintéresser des graves événements qui bouleversaient alors la Grèce et le monde.

Au reste, les faits venaient de montrer avec une cruelle évidence le sort réservé au sage qui osait s'attaquer à ces sophistes, à ces rhéteurs, flatteurs de la multitude dont ils recueillaient en retour les applaudissements [2]. Platon songeait déjà à lui-même tout autant qu'à son maître, quand il écrivait dans l'*Apologie* : « Quiconque voudra lutter franchement contre les passions d'un peuple, celui d'Athènes ou tout autre, quiconque voudra empêcher qu'il ne se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un Etat, ne le fera jamais impunément. Il faut de toute nécessité que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier [3]. » Et il est évident que si Platon a consacré deux traités complets à l'étude des lois du gouvernement des hommes, il l'a fait en penseur et en philosophe, non en politique qui lance fièrement un programme en attendant le jour où tout un parti l'élèvera au pouvoir avec mission ou même avec mandat impératif de le réaliser. N'ayant jamais, à l'exemple de son maître, provoqué ouvertement par ses sarcasmes la vanité athénienne, Platon ne connut pas la faveur, mais aussi il lui fut donné d'éviter la disgrâce. Comme l'a dit

1. VII, 520 B.
2. Après Socrate, Phocion fut victime de la lutte qui se poursuivit au IVe siècle, selon les paroles si expressives de l'historien de l'éloquence grecque M. Blass, « zwischen dem selbstständigen Hochsinn philosophischer Charaktere und der bald platten, bald wilden Politik demokratischer Stadtgemeinden. »
3. Voir dans la *République* (VI, 492 et suiv.) le développement éloquent de ces mélancoliques réflexions.

un homme d'esprit, les gouvernements laissent volontiers toute liberté à ceux dont ils n'ont rien à redouter. Ils tirent prétexte de cette longanimité pour vanter leur puissance et, en vérité, ils n'y ont pas grand mérite.

Peut-être cependant Platon, qui n'a pas dédaigné de mettre la main, sans aucun succès il est vrai, au relèvement d'une cité étrangère, Syracuse, presque aussi corrompue que l'était Athènes elle-même, a-t-il désespéré trop tôt de rendre à ses concitoyens dégénérés l'énergie et la dignité dont ils se déshabituaient depuis trop longtemps : peut-être a-t-il renoncé trop aisément à exercer sur eux une salutaire et durable influence. Cette abdication, que Niebuhr n'hésitait pas à qualifier de « lâche et coupable indifférence » [1], frappe par son parfait contraste avec les efforts héroïques déployés peu d'années après lui, dans des temps plus critiques encore, par le dernier défenseur de la liberté nationale, Démosthène. Certes, c'est une belle figure que celle du grand orateur, passionné pour l'honneur et l'indépendance de la Grèce, et s'en remettant noblement aux dieux de l'issue d'une lutte trop manifestement inégale. Néanmoins, tant de courage resta stérile, et l'on peut dire que l'histoire elle-même a ménagé ainsi à Platon une triste et décisive apologie. Athènes était un vaisseau désemparé, condamné au naufrage ; pourquoi le sage se fût-il assis au gouvernail ? Dans sa retraite, il travaillait à l'éducation non d'une seule cité et d'un seul siècle, mais de tous les peuples et de tous les temps.

1. Je crois utile de reproduire ici, ne fût-ce qu'à titre de document historique, la condamnation portée contre Platon par le célèbre historien allemand : « Einen nicht guten nenne ich ihn, weil Faktionsgeist und angewurzelte Persönlichkeiten ihn gegen die ererbte und gesetzmässige Verfassung gehässig und einer Partei gewogen machten, deren heuchlerische Vorgespielungen überführt waren, als sie die Macht besass : weil er für Athen auch nicht die mindeste Anerkennung und Liebe äussert, sondern hingegen der Hohn und die Verächtlichkeit, womit er sich gegen die Demokratie ergeht, ihre Heftigkeit und Lebendigkeit daher erhalten, dass er dabei die Mutterstadt im Gedanken hatte : weil er mit allen Gaben, dieser wohlthätig zu sein und sie zum Heil zu leiten, sich vornehm von ihr zurückzog » (*Kleine historische und politische Schriften*, p. 472). — En Allemagne même ce

Fort bien, dira-t-on ; mais qui obligeait Platon d'une part à se faire le panégyriste de Lacédémone, de l'autre à entrer en relations avec Philippe ?

N'oublions pas qu'au IVe siècle, les meilleurs esprits à Athènes se prenaient à douter de la durée d'une démocratie sans frein et sans barrière. Le gouvernement de Sparte, dont la stabilité apparente était d'autant plus admirée qu'on en soupçonnait moins les vices cachés, semblait, au contraire, reposer sur la base inébranlable du respect religieux de la loi. L'estime en laquelle le tenait Platon [1], sur les traces de Socrate [2], ne saurait être comparée à l'enthousiasme quelque peu aveugle de Xénophon, et n'excluait nullement certaines critiques, même sévères [3] : aussi Aristote, dans sa *Politique*, n'aura qu'à reproduire presque trait pour trait le jugement de son maître sur Sparte. Le penchant de Platon vers le dorisme, où des esprits distingués prétendent trouver le vrai génie grec, ne peut donc pas plus être interprété comme un manque de patriotisme que l'*anglomanie* de Montesquieu et de tant d'autres publicistes du XVIIIe et du XIXe siècle [4].

En ce qui concerne la Macédoine, il est juste de rappeler que Philippe, allié d'Athènes avant d'être son antagoniste et son vainqueur, ne jeta le masque qu'après une longue période d'intrigues et de dissimulations. Platon ne fut pas le seul Athénien de marque à se laisser tromper par ses promesses [5] : demandez plutôt à Isocrate et à celui que la postérité a

jugement a été vivement pris à partie et réfuté par Delbrück (*Vertheidigung Plato's*, Bonn, 1828).

1. Il est à remarquer que les passages cités le plus fréquemment à cette occasion appartiennent à des dialogues d'une authenticité contestée, comme le *Grand Hippias* (283 E, 285 B) et le *Premier Alcibiade* (122 C).

2. *Mémorables*, I, 2, 9 ; IV, 4, 15.

3. Ainsi *République*, VIII, 547 E — *Lois*, II, 673 E.

4. C'est ainsi que Tacite, spectateur attristé de la décadence romaine, offrait comme un modèle à ses contemporains les mœurs et les institutions de la Germanie barbare.

5. Athénée (XI, 506 E) cite une lettre où Speusippe rappelle à Philippe que Platon lui a aidé à usurper le trône : mais quelle est la valeur de cette citation ? Nous n'avons aucun témoignage de ce prétendu intérêt que le philosophe portait au roi de Macédoine. Théopompe (Diog. Laërce, III, 40)

surnommé l'intègre Phocion. Dans un récent ouvrage, un critique allemand d'un certain renom [1] considère l'enseignement de Socrate et de l'Académie comme le dissolvant le plus actif du vieux patriotisme grec : il s'étonne de trouver parmi les disciples ou les amis de Platon tant de partisans de la Macédoine : oublie-t-il qu'au même cercle appartenaient également Lycurgue, Hypéride, Léon de Byzance et ce Xénocrate qui repoussa avec tant de fierté les présents d'Antipater ? Entre un système métaphysique et un parti politique, il peut exister certaines « affinités électives », il est rare qu'il y ait un lien logique indissoluble : de fait, on vit se rencontrer à l'Académie des représentants des opinions les plus opposées [2].

---

parle au contraire d'un blâme jeté sur Platon par ce monarque ambitieux. Ce qui est certain, c'est que la façon dont Archélaüs est traité dans le *Gorgias* ne trahit pas un flatteur quand même de la Macédoine.

1. Bernays, *Phokion und seine neueren Beurtheiler*, Berlin, 1881.

2. E. Egger (*La littérature grecque*, p. 287) en cite un bien curieux exemple. Platon compta à la fois parmi ses disciples Cléarque, un tyran d'Héraclée, et les principaux meurtriers de ce même Cléarque, c'est-à-dire l'ambitieux, infidèle aux leçons du maître, et les conspirateurs patriotes qui devaient le châtier de cette infidélité.

CHAPITRE X

TRAITS DISTINCTIFS DE L'ESPRIT PLATONICIEN

Si complète et si étendue qu'elle doive paraître, l'apologie qu'on vient de lire ne suffit pas à notre dessein. Il nous reste une tâche non moins importante et certainement plus agréable, celle de résumer en quelques traits l'impression générale que laissent la vie et les œuvres de Platon. Dans toute l'histoire de la philosophie, peu de noms ont un égal prestige. D'où vient ce respect et, si le mot n'a rien d'excessif, cette constante vénération ?

Ce qui frappe tout d'abord dans Platon, ce qui fut sa devise [1], ce que tous les commentateurs ont signalé à l'envi [2], c'est cette tendance constante qui le porte vers ce qu'il y a de plus noble, de moins terrestre dans les conceptions de l'humaine intelligence, c'est cette poursuite incessante de la vérité, de la beauté suprême, entrevues par notre âme dans les choses créées qui nous en apportent le reflet. On a pu lui appliquer sans exagération les vers célèbres d'Horace sur la vertu des héros :

Cœtusque vulgares et udam
Spernit humum fugiente penna.

---

1. *République*, X, 621 C : Τῆς ἄνω ὁδοῦ ἀεὶ ἑξόμεθα.

2. Thémistius, qui rappelle la phrase de la *République*, gâte cette belle pensée par une hyperbole ridicule : Πλάτων ἄνω ἀεὶ · προιὼν δὲ καὶ αὐτὸν ὑπερέβη τὸν οὐρανόν (*De prof. sua*, 33).

Gœthe a dit de lui : « Platon se comporte dans le monde comme un esprit bienheureux à qui il plaît d'y séjourner quelque temps : il cherche moins à le connaître qu'à lui communiquer généreusement ce qu'il lui apporte des régions célestes. S'il pénètre dans les abîmes, c'est plutôt pour les remplir de son éloquence que pour en sonder exactement la profondeur. »

C'est le philosophe religieux par excellence dans l'antiquité : il a le respect du mystère et le goût du divin [1]. Il croit, et d'un cœur ému, non seulement au Bien absolu d'où dérive tout être, mais à l'existence de l'âme, à sa destinée immortelle et à une justice distributive s'exerçant dans un monde à venir. Son nom est comme le symbole d'une sainte élévation au-dessus de la terre, du pressentiment d'une seconde vie destinée à réconcilier les antinomies de celle-ci. S'il n'a pas condamné expressément le polythéisme, s'il n'a rien fait pour détruire le culte national auquel la mythologie servait de fondement, c'est que, croyant une religion nécessaire, il ne savait quels autels élever à la place de ceux devant lesquels s'était si longtemps prosternée la Grèce [2]. Du moins se rencontre-t-il merveilleusement avec le christianisme dans ce résumé fondamental de sa morale : « Ressembler à la divinité. »

De là vient que nous découvrons dans son génie tout à la fois cette sérénité lumineuse, ce joyeux enthousiasme, privilège des plus célèbres écrivains de l'hellénisme, et cette mélancolie voilée dont le christianisme a révélé à la terre la secrète douceur [3].

1. Athénée l'appelle ὁ ἱερώτατος. Saint Augustin (*Cité de Dieu*, VII, 4) déclare que, seuls d'entre les philosophes païens, Platon et ses premiers disciples peuvent se prêter à un débat sérieux sur la religion.

2. Le mythe final de la *République* marque la transaction proposée par Socrate et Platon aux défenseurs du culte traditionnel. Ils consentaient au maintien des noms et des récits consacrés par la tradition, pourvu qu'une révolution introduite dans le fond même des choses assurât le triomphe des vérités de conscience, auxquelles la vieille mythologie faisait si peu de place.

3. Ὦ τοῦ βίου, καὶ τῆς ὄντως εὐδαιμονίας, s'écriait Timothée, opposant les

A un autre point de vue, on peut admirer dans Platon un esprit étonnamment compréhensif, où des facultés différentes et bien rarement associées se tiennent dans le plus heureux équilibre [1] : la hauteur des pensées et la délicatesse du sentiment, la gravité du raisonnement et l'élan de l'imagination, une morale presque toujours pure, parfois même austère et une sensibilité exquise pour le beau. Il a été tout ensemble l'Homère et le Phidias de la philosophie grecque, revêtant ses démonstrations des tours lumineux de la poésie, et imposant une forme artistique même aux plus insaisissables abstractions de la métaphysique.

Ce dont je louerai surtout Platon, c'est d'avoir su réaliser dans sa doctrine et ses écrits l'accord parfait du cœur et de la raison. La pensée, a dit justement M. Ravaisson, ne suffit pas à la philosophie, il lui faut l'âme entière et avant tout ce qui semble en être et le principal et le meilleur : c'est qu'en effet, selon le mot de Joseph de Maistre, il y a des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec l'esprit de son cœur. Platon n'a pas cru qu'il ajouterait à l'autorité de son système en s'interdisant toute phrase, toute formule qui fût autre chose qu'un effort d'intelligence : quand il touche à ces questions vitales, Dieu, l'âme, la vertu, la justice, le monde à venir, il penserait trahir sa mission s'il gardait le calme impassible du logicien. C'est qu'en effet il avait compris que ce n'est pas seulement par la voie de la dialectique qu'on acquiert la conviction du monde spirituel, mais par un acte libre de vertu toujours suivi d'un acte de foi à la beauté morale et, si l'on peut ainsi parler, d'une vue intérieure de Dieu et du ciel [2]. Sa doctrine, c'est la vie dans la vérité : il fait plus et mieux que nous montrer la route, il nous y entraîne à sa suite [3]. Qu'on lise

entretiens élevés de Platon à ses préoccupations habituelles de général et d'homme d'Etat (Elien, II, 10).

1. Olympiodore a dit avec raison de Platon, en le rapprochant d'Homère : Δύο γὰρ αὗται ψυχαὶ λέγονται γενέσθαι παναρμόνιοι.

2. Voir le beau livre de M. Charaux intitulé : *La méthode morale*.

3. Je trouve ces considérations admirablement résumées dans la phrase suivante du dernier biographe de Platon en Allemagne, Steinhart : « Wie

attentivement ses dialogues, et l'on s'écriera volontiers avec un écrivain du dernier siècle : « Une ligne de son œuvre suffit pour faire oublier et ses défauts, s'il en eut, et les reproches de ses ennemis [1]. »

Il est vrai que la logique et l'enthousiasme marchent rarement du même pas et qu'aux yeux de certains esprits particulièrement exigeants en matière de méthode, Platon a pu passer pour avoir de la sorte compromis la solidité de sa doctrine. Sans doute, quelque vigoureuse opposition qu'il ait faite aux déclamations à la fois pompeuses et vides des sophistes, on ne saurait nier qu'il n'ait imprimé à la philosophie grecque une tendance à la finesse, à l'agrément, à l'éclat du style, tendance qui aboutit plus tard aux dissertations de Plutarque, pleines d'une monotone élégance, et aux thèses oratoires d'un Himérius et d'un Thémistius. Mais s'il avait suffi pour sauver l'esprit grec, de prendre une route tout opposée et de pousser à l'extrême le dédain de la forme, les épicuriens d'un côté et les stoïciens de l'autre, pour ne rien dire de certains écrits d'Aristote, avaient tout ce qu'il fallait pour s'acquitter supérieurement de cette tâche. Puisque le bon sens ingénieux a parlé par la bouche de Socrate, puisque la logique et la métaphysique, dans ce qu'elles ont de plus subtilement abstrait, allaient trouver dans Aristote le plus savant interprète, félicitons-nous de voir la pensée de Platon se donner un si hardi

---

kein Weiser des hellenischen Alterthumes der christlichen Wahrheit näher kam als er, so steht sein Bild, befreit von den Verdunkelungen und Entstellungen neidischer Verkleinerung, in idealer Hoheit und Reinheit hoch erhaben über den Stürmen unedler, nie befriedigter Leidenschaften, über dem Schmutz und den mit fruchtlosen Mühen nur immer das eigene Selbst vordrängenden Kämpfen und Aengsten des gemeinen Lebens, über den lockenden Scheinen des Gewinns, des Ruhms, der Macht, durchleuchtet von den Strahlen jenes Lichtes, das aus einer höheren Welt verklärend und vergeistigend auf diese Erde niedersteigt und den, der es aufnimmt, zum Bürgerthum dieses himmlischen Reiches erhebt » (*Plato's Leben*, 239).

1. Art. *Platon* dans l'*Encyclopédie*. A la suite de ces deux lignes se lit cette singulière déclaration : « Il semble qu'il soit plus permis aux grands hommes d'être méchants. Le mal qu'ils commettent passe avec eux, le bien qui résulte de leurs ouvrages dure éternellement. Après tout, cette éponge des siècles fait honneur à l'espèce humaine. »

et si généreux essor [1]. L'auteur de la *République* et du *Timée* a-t-il construit un système parfaitement arrêté dans toutes ses parties ? On l'a contesté. Après lui ce système a-t-il jamais été compris et enseigné avec une religieuse fidélité ? L'histoire prouverait plutôt le contraire. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il y a une manière platonicienne d'envisager tout ce qui touche à Dieu, à l'âme et aux espérances les plus chères de l'humanité : d'un mot, il y a un esprit platonicien [2], et ce n'est pas trop s'avancer de prétendre que de la Grèce antique à l'heure présente cet esprit a été le partage et la marque distinctive des plus nobles intelligences.

Mais ce philosophe, qui avait si brillamment développé par l'étude et la méditation les dons d'une heureuse nature, a-t-il de son vivant, en dehors des limites de l'Académie, exercé une influence profonde ? Est-il devenu l'oracle de sa cité et de sa génération ? Tel n'est pas, en général, le sort des génies spéculatifs, tel n'a pas été celui de Platon. On pourrait citer plus d'un illustre savant, plus d'un célèbre artiste qui n'ont jamais connu même de loin la popularité. Alors que Descartes cherchait une retraite en Hollande pour mourir plus tard à Stockholm, la France de Louis XIII ne se doutait pas que la philosophie cartésienne mettrait son empreinte sur tous les chefs-d'œuvre du grand siècle : de même les contemporains de Platon n'ont pas soupçonné que ce professeur de métaphysique, qui sortait si peu de sa paisible retraite, ferait plus d'honneur à sa patrie que bien des généraux et des hommes d'Etat.

Au reste, tout nous le montre, Platon s'est résigné de grand

---

1. On demandait un jour à Rossini quel était le premier des musiciens modernes. « C'est Beethoven, répondit-il. » — « Et Mozart ? » — « Mozart, c'est le seul. » Ne pourrait-on pas, dans le domaine de la philosophie ancienne, appliquer ces deux réponses, la première à Aristote, et la seconde à Platon ?

2. C'est ce qu'un savant allemand, d'ailleurs assez peu métaphysicien, Carus, a très bien rendu dans les lignes suivantes : « Plato's Philosophie hat den mächtigsten Einfluss auf Vorzeit und Zukunft ausgeübt. Niemand könnte in Plato selbst ein besonderes System seiner Philosophie nachweisen, und doch fühlt jeder aus seinen Werken einen begeisternden Hauch echter Philosophie wehen. »

cœur à n'être goûté dans sa ville natale que d'un petit cercle d'initiés. Pythagore, dans la Grande-Grèce, avait tenté de faire de sa théorie la charte constitutive d'une société nouvelle : Platon a vécu à Athènes presque en étranger à toute politique. Socrate s'était donné à lui-même une mission essentiellement populaire : Platon avait des visées plus hautes qui devaient le rendre presque indifférent au relèvement intellectuel des classes inférieures [1], et la séduction de son merveilleux talent ne pouvait lui conquérir que les lettrés et les délicats. Enfin un homme, si éminent qu'on le suppose, n'est applaudi par ses contemporains qu'autant qu'il personnifie leurs grandeurs ou leurs faiblesses. Or Platon parlait d'idéal à un siècle qui s'en détournait chaque jour davantage, de réformes sociales à une cité qui s'étourdissait sur sa décadence au milieu de désordres de tout genre. Du reste mieux que tout autre il connaissait le prix d'une grande âme [2], et si son enseignement, continué pendant quarante ans, n'a donné à Athènes et à la Grèce qu'un si petit nombre de nobles et virils caractères, c'est que cette tâche dépassait alors les forces mêmes d'un Platon.

Justement mécontent du présent, le philosophe, selon le mot de Sénèque [3], a travaillé pour l'avenir, et la postérité lui a rendu au centuple les hommages que lui refusaient ses contemporains [4]. De la Rome de Cicéron à la France de 1815, en passant par les jours brillants de la Renaissance, à peine l'histoire de la civilisation peut-elle citer un réveil intellectuel auquel le nom illustre de Platon ne se trouve étroitement associé.

---

1. Ce n'est pas à Platon seulement, c'est aux philosophes païens en général qu'on a reproché d'avoir pris trop facilement leur parti des iniquités et des misères sociales, comme si elles étaient fatales et nécessaires.

2. *République*, VI, 495 B : Σμικρὰ φύσις οὐδὲν μέγα οὐδέποτε οὐδένα οὔτε ἰδιώτην οὔτε πόλιν δρᾷ.

3. *Epist. ad Lucil.*, 79 : « Paucis natus est qui populum ætatis suæ cogitat. Multa annorum millia, multa sæculorum supervenient : ad illa respice. »

4. L'antiquité déjà en avait fait la remarque. Ainsi on lit dans le rhéteur Aristide (I, 549) : Πλάτωνος οὐ πολὺς ἦν λόγος ἐπ' αὐτοῦ Πλάτωνος, ἀλλ' ὕστερον προὔβη ἡ δόξα.

L'ŒUVRE DE PLATON

L'ŒUVRE DE PLATON

INTRODUCTION

Habent sua fata libelli. Un nom, quelques sentences ou quelques phrases détachées, voilà ce qui nous reste de plus d'un écrivain ancien qui peut-être a eu son heure de gloire : d'autres survivent pour nous dans une partie plus ou moins considérable de leur œuvre : enfin quelques rares privilégiés ont passé tout entiers à la postérité. Tel livre a été détruit, tel autre conservé par suite de circonstances absolument imprévues. Le croirait-on? tandis que nous déplorons tant de pertes à jamais irréparables, il est des auteurs qui auraient plutôt à se plaindre des faveurs de la fortune : après eux leur héritage s'est grossi de richesses étrangères, inscrites sous un nom usurpé. Sans parler du moyen âge et des temps modernes, dans les seules annales des lettres classiques que d'attributions fausses ou inexactes !

A quiconque, historien ou critique, veut se constituer juge impartial des doctrines du passé, on fait avec raison un devoir de remonter aux sources, au lieu de s'attarder à consulter des matériaux de seconde et de troisième main. Mais ces sources elles-mêmes sont-elles pures? ces textes prétendus originaux méritent-ils entière confiance? Tant que cette question préalable n'est pas tranchée, les investigations même les plus judicieuses courent risque de s'égarer : le savoir le plus étendu,

la finesse la plus pénétrante n'arrivent à tracer de l'objet de leurs recherches qu'un portrait de fantaisie.

Ce n'est donc pas sans motif que les questions d'authenticité ont pris dans notre siècle une importance exceptionnelle et qu'en toute circonstance nos jeunes érudits sont invités à contrôler et à discuter la valeur intrinsèque des monuments. Sans faillir absolument à ce devoir, la critique française s'était longtemps tournée de préférence vers d'autres travaux, où ses qualités maîtresses trouvaient un terrain mieux préparé : mais elle a prouvé que même en ce domaine elle était capable de se produire avec honneur.

Il faut le reconnaître, de semblables discussions offrent plus d'un écueil. Non seulement par nature elles sont arides et épineuses et il est malaisé de rencontrer des lecteurs disposés à vous suivre jusqu'au bout à travers d'aussi âpres sentiers : mais en ces matières les mêmes talents esthétiques que l'on apprécie le plus ailleurs égarent parfois le critique au lieu de l'éclairer. Au cours de ses explorations, il n'est pas rare qu'il voie se dresser sur ses pas des obstacles à peine soupçonnés au début de l'entreprise : la solution si laborieusement cherchée se dérobe ou n'apparaît qu'au terme d'une minutieuse enquête : faute de points de repère mieux établis, c'est à tel ou tel détail insignifiant en apparence que sont ou paraissent suspendues les plus graves conclusions.

Mais dès les premiers pas une objection nous arrête.

A quoi bon, nous dit-on, soulever de pareils débats? N'est-ce pas s'imposer en pure perte une tâche inutile ? Une tradition qui a pour elle l'autorité des siècles a fondé l'histoire littéraire et philosophique, et assigné à chacun sa part de richesses dans l'héritage classique : pourquoi ne pas l'accepter docilement? de quel droit voudrait-on en appeler de ses décisions ? et, d'ailleurs, où se flatter de découvrir des juges mieux informés ? En vérité, écrit un des plus spirituels d'entre nos contemporains, c'est un curieux et édifiant spectacle qu'un homme du XIXe siècle se vantant d'en savoir plus long que les anciens sur les choses de l'antiquité.

A première vue pareille argumentation paraît irréprochable, et il ne manque pas d'esprits très distingués qui traitent de témérité coupable non seulement toute révolte ouverte, mais toute dissidence en face des opinions reçues [1].

Néanmoins, pour être magistralement enseignée ou ingénieusement défendue, cette théorie, nous le verrons, n'en a pas moins ses inconvénients et ses périls, et en mettant au concours l'étude des dialogues de Platon, l'Académie des sciences morales entendait manifestement que la question tout entière fût soumise de nouveau à un examen complet et approfondi.

Loin de moi la pensée de bannir arbitrairement la tradition sans l'avoir entendue et sans avoir instruit son procès. Pour s'inscrire en faux contre des témoignages qui ont traversé les siècles, il faut autre chose évidemment que de simples préférences personnelles ou même d'intéressantes conjectures. Ces assertions que l'on suspecte ou que l'on combat, il faut savoir d'où elles sont parties, comment elles ont pu naître et s'accréditer, il faut s'être rendu compte de ce qui les explique et au besoin de ce qui les excuse. Autant il importe de se garder ici d'un scepticisme systématique, autant il est permis de recourir au doute méthodique, et d'imiter de loin Descartes, « rejetant comme faux tout ce en quoi il pourrait imaginer la moindre erreur, afin de voir s'il ne resterait pas après cela quelque chose en sa créance qui fût indubitable ».

Mais puisque les partisans de la tradition invoquent sans cesse les droits de la vérité historique, il est indispensable de les suivre sur ce terrain.

Deux questions sont à examiner.

Premièrement, que pouvait être et qu'était en réalité l'activité littéraire dans la Grèce du Ve et du IVe siècle ? Dans quelles conditions ont été composées et répandues les œuvres même les plus célèbres ? Par quels intermédiaires un livre

1. Comment ne pas se rappeler ici la réflexion si juste et si profonde de Thucydide (I, 20) à propos d'une erreur historique accréditée de son temps : Οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας καὶ ἐπὶ τὰ ἑτοῖμα μᾶλλον τρέπονται.

passait-il alors des mains de l'auteur dans celles du public? A quelle époque ont apparu les premiers libraires et les premiers éditeurs dans ces cités civilisées entre toutes, Athènes, Alexandrie, Rhodes et Pergame? Autant de problèmes souvent posés et qui néanmoins attendent encore leur solution. Le fait n'est pas pour surprendre. La lumière de l'histoire n'éclaire d'ordinaire que les sommets, laissant dans l'ombre les profondeurs où s'accomplit le travail quotidien des sociétés; considérée sous cet aspect particulier, la vie antique n'a eu dans l'antiquité même ni archives ni historiographes. Ce n'est pas davantage aux écrivains eux-mêmes qu'il faut demander ces renseignements : si les modernes sont sobres de confidences sur leurs rapports plus ou moins courtois avec leurs éditeurs, les anciens, les Grecs surtout, se montrent sur ce point absolument muets. Et cependant, pour un ami des lettres classiques, quoi de plus curieux que de savoir comment ses auteurs favoris se sont fait connaître à leurs contemporains et ménagé les suffrages de la postérité [1] ?

Secondement, en quel temps et de quelle façon s'est formée la tradition dont on se réclame aujourd'hui? Ceux qui l'ont établie ont-ils fait œuvre de critiques, au sens véritable et complet de ce mot? De quelles ressources disposaient-ils pour s'acquitter de leur tâche? Quel degré de confiance et de respect méritent leurs décisions?

Tels sont les divers problèmes dont l'examen va successivement nous occuper. Dans une première partie nous étudierons quand et comment furent publiés les écrits de Platon : dans la suivante nous discuterons spécialement tout ce qui peut nous éclairer sur leur authenticité. Mais qui ne reconnaît de suite combien est vaste le champ d'études ainsi défini? Il importe donc essentiellement de le restreindre en écartant tous les développements qui ne touchent pas par quelque côté à notre

1. Je ne connais pas d'autre titre de dissertation composée *ex professo* sur ce sujet que le suivant : *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, par Eckhard, Iena, 1777.

sujet : en revanche nous insisterons sur ce que l'histoire nous apprend de la façon dont Platon avait compris son enseignement, comme aussi sur les circonstances de toute nature qui ont provoqué, favorisé ou entravé la composition et la diffusion de ses dialogues.

PREMIÈRE PARTIE

LA PUBLICATION DES DIALOGUES

CHAPITRE I

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE AU SIÈCLE DE PÉRICLÈS

La Grèce d'Aristide et de Sophocle était justement fière des chefs-d'œuvre littéraires enfantés par son génie depuis l'âge déjà lointain d'Homère ; et cependant l'on n'y découvre encore aucune trace d'une organisation quelconque destinée à assurer à l'écrivain une sérieuse et durable publicité.

Je n'entends pas seulement par là que le livre une fois publié appartenait à tout le monde et que la propriété littéraire était aussi inconnue que le privilège de l'éditeur [1]. On ne

1. M. E. Caillemer (*De la propriété littéraire à Athènes*) montre que cette propriété et les droits qui en découlent n'existaient à Athènes ni en droit ni en fait : l'auteur ne vendait pas à un éditeur le privilège de la publication. Mais, ajoute-t-il, si la législation ne consacrait au profit de l'écrivain aucun droit exclusif de reproduction, en revanche elle lui garantissait que son œuvre resterait perpétuellement attachée à son nom et que nul ne pourrait l'augmenter par des additions imprudentes ou s'en attribuer injustement l'honneur. — Les dispositions de la loi avaient-elles une précision aussi ri-

soupçonnait pas alors l'avénement encore lointain de cette littérature industrielle laquelle, abaissant le plus noble exercice de l'esprit au rang d'une profession vulgaire, ne sait et ne veut mesurer qu'au nombre des éditions le mérite d'un ouvrage.

Platon et ses contemporains, qui s'indignaient si fort qu'un maître de sagesse fît payer ses leçons, n'auraient pas admis davantage qu'il spéculât sur sa plume et trafiquât de ses ouvrages. Le grand philosophe, nous disent ses biographes, eut la préoccupation constante de se survivre à lui-même dans ses amis d'abord et ensuite dans ses livres : c'était là son unique ambition. Reconnaissons ici ces Grecs dont Horace a dit avec tant de raison que s'ils ont été comblés des faveurs de la Muse, c'est parce qu'ils étaient uniquement avides de renommée.

Il existait sans doute quelques copies des poètes anciens : mais c'est surtout de vive voix que leurs vers continuaient à être transmis. Dans les écoles nous voyons le maître non pas indiquer à ses élèves dans un livre quelconque le morceau ou la page qu'ils doivent apprendre, mais leur dicter le passage qu'ils ont à confier à leur mémoire après en avoir entendu le savant commentaire. Si Alcibiade s'oublie jusqu'à souffleter un instituteur coupable de n'avoir dans son école aucun exemplaire de l'*Iliade*, c'est que cette épopée est une œuvre absolument à part, comme la Bible et l'Abécédaire des Grecs de ce temps.

On sait que les premiers orateurs, un Thémistocle, un Aristide par exemple, n'écrivaient pas leurs discours. Ce n'est pas seulement parce que l'art de lier ses preuves et de composer un ensemble était encore dans l'enfance : l'absence de toute publicité organisée doit être pour beaucoup dans un fait si regrettable au double point de vue de la littérature et de l'histoire.

Hérodote ne paraît pas avoir publié lui-même son ouvrage,

goureuse ? On en doute, et en tout cas les faits se sont chargés d'en attester la parfaite inefficacité. Rappelons à ce propos que chez les modernes la propriété littéraire, sous la forme où nous la connaissons, ne date guère que de la fin du XVIII[e] siècle.

pas plus que Thucydide, lequel, à ce que l'on assure, fut édité après sa mort selon les uns par un certain Cratippe, selon d'autres par Xénophon son continuateur [1].

Les premiers philosophes n'ont rien laissé par écrit, et si leurs théories se sont perpétuées, c'est grâce à la tradition orale; la rareté et l'insuffisance des témoignages suffiraient à l'attester. S'ils se créaient des disciples, ils les devaient uniquement à leur enseignement personnel [2]: entre l'auteur et le public l'échange des idées avait alors quelque chose de plus immédiat qu'aujourd'hui, et jamais ne s'affirma mieux la supériorité de la parole vivante sur l'écriture muette. C'est ainsi qu'Hérodote va réciter son Histoire aux Grecs réunis aux Jeux Olympiques, et la pratique de ces lectures est confirmée au moins indirectement par un passage célèbre de la préface de Thucydide. Pour se créer un nom et une fortune les sophistes avides n'imaginent rien de mieux que de promener de ville en ville leur pompeuse éloquence : en cela ils ne font que suivre l'exemple des esprits les plus graves et les plus sérieux. Le *Parménide* nous montre une foule de beaux esprits se rendant chez Pythodore, dans le Céramique extérieur, avec l'espoir d'entendre lire les écrits de Zénon, que ce philosophe et son maître apportaient alors à Athènes pour la première fois. Xénophon nous apprend que Prodicus fit plusieurs lectures publiques de son apologue d'Hercule, et s'il faut en croire Diogène Laërce [3], Protagoras aurait lu son livre *Sur les Dieux* dans la maison d'Euripide, sauf à emprunter plus tard la voix claire et sonore d'Archagoras, un de ses disciples pour le faire connaître aux Athéniens réunis au Lycée. Socrate dans le *Phédon* [4] raconte avec quelle profonde satisfaction il entendit un jour lire un remarquable traité d'Anaxagore. C'est un pro-

1. Diogène Laërce, II; 57 : Λέγεται δ'ὅτι καὶ τὰ Θουκυδίδου βιβλία λανθάνοντα ὑφελέσθαι δυνάμενος αὐτὸς εἰς δόξαν ἤγαγεν.

2. C'est ce que montre le verbe ἀκούειν constamment employé pour désigner cette filiation intellectuelle.

3. IX, 54.

4. 97 B. Le texte semble indiquer que cette lecture fut faite par Anaxagore en personne.

cédé tout semblable qu'emploie Eschine pour se faire apprécier de ses concitoyens de Mégare [1], et de même que Sophocle accusé par ses fils se borne pour toute défense à réciter devant les juges son *Œdipe à Colone*, de même Démocrite, menacé de ne pas être enseveli dans sa patrie pour avoir dissipé inutilement son patrimoine en voyages et en travaux scientifiques, assemble ses compatriotes et leur lit son Μέγας διάκοσμος, qui est salué par d'unanimes applaudissements [2]. Lycon dans son testament distingue avec soin ceux de ses ouvrages qui sont inédits (ἀνέκδοτα) de ceux dont on connaît déjà le texte, ne fût-ce que par une simple lecture (ἀνεγνωσμένα).

Il n'entre pas dans mon sujet de suivre cette coutume à travers les âges : chacun sait combien elle fut en honneur au milieu des cercles lettrés de la Rome impériale [3]. Bornons-nous à tirer de ce qui précède une double conséquence : la première, c'est que pour se pénétrer des doctrines de quelque penseur d'élite, dans la Grèce jusqu'au temps de Platon il n'y avait guère d'autre moyen que de s'attacher à ses pas et de suivre assidûment ses leçons [4] : la seconde, c'est que les seuls témoins absolument compétents pour nous renseigner sur les théories des anciens philosophes sont leurs disciples ou tout au moins leurs contemporains.

La rareté des copies, qu'il faille l'attribuer au prix relati-

1. Voir l'anecdote racontée par Diogène Laërce, II, 62.

2. Diogène Laërce, IX, 39. M. Tannery ne croit pas que les écrits de Démocrite aient été connus et répandus à Athènes avant le temps d'Aristote. C'est ainsi sans doute qu'il faut expliquer l'oubli dans lequel le philosophe d'Abdère a été laissé pendant toute la période socratique.

3. L'histoire de la civilisation offrant des retours tout à fait inattendus, une Revue publiait naguère l'information suivante : « L'industrie du livre étant aujourd'hui en Allemagne au moins aussi peu lucrative qu'en France, les auteurs allemands ont adopté le système de lire leurs ouvrages en public dans les grandes villes de l'empire avant de les publier. »

4. Une expression qui revient fréquemment à propos des ouvrages ou des résumés sortis de la main des premiers philosophes, c'est celle de περιτυχεῖν (Diogène Laërce, par exemple, l'emploie (II, 12) en parlant de l'ἔκθεσις d'Anaximandre citée par Apollodore). Sans doute nous disons encore : « Le hasard a fait tomber sous mes yeux telle brochure, tel livre » : mais ce n'est qu'à titre d'exception.

vement élevé du papyrus [1], au temps considérable qu'exigeait leur confection ou au peu d'empressement que mettaient les anciens à livrer sans retour à la curiosité publique les produits de leur plume, donne seule quelque vraisemblance à certains récits, d'après lesquels un traité de Philolaüs, par exemple, aurait été payé 100 mines attiques (près de 10,000 francs) et le Μέγας διάκοσμος de Démocrite jusqu'à 30 talents [2]. Plusieurs auteurs veulent qu'Aristote ait acheté trois talents (près de 18,000 francs) les livres de Speusippe [3] : rien ne fait supposer que ce fussent ses autographes auxquels se serait attaché un prix exceptionnel; cette passion devait être d'autant plus étrangère aux collectionneurs de l'antiquité que le premier auteur lui-même recourait d'ordinaire à la main des copistes, et qu'entre des documents d'époque différente, mais sans date, il était difficile de distinguer sûrement le plus ancien [4].

Un dernier fait peut servir à prouver combien à l'époque dont nous parlons les livres sont encore peu répandus. Aujourd'hui désirons-nous préciser ou rectifier un souvenir, hésitons-nous sur un titre, sur un passage saillant de tel ou tel ouvrage, nous allons droit au livre lui-même ou tout au moins à une de ces Anthologies de morceaux choisis déjà si appréciées au

1. D'après des calculs que nous pouvons croire exacts, la feuille de papyrus revenait à une drachme et deux oboles : aussi écrivait-on sur des tablettes de cire ou des planchettes de bois tout ce qui n'avait pas une réelle importance. En tout cas le prix du papyrus était hors de toute proportion avec la valeur de notre papier d'aujourd'hui.

2. La légende pythagoricienne contient à cet égard un trait bien significatif. Un des membres de la communauté, chargé de la bourse de tous, la perd : pour se procurer des ressources, on décide simplement qu'on publiera un ouvrage géométrique, dont le trésorier recueillera les profits.

3. Aulu-Gelle dit qu'il s'agissait d'un très petit nombre d'ouvrages (III, 17) : « pauculos libros. »

4. L'adjectif αὐτόγραφος lui-même est de création relativement récente ; il se rencontre chez Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, V, 7), et Plutarque (*Vie de Sertorius*). Ce dernier écrivain est le premier à employer les deux substantifs αὐτόγραφον et χειρόγραφον. Les textes conservés ne laissent d'ailleurs supposer aucune distinction essentielle entre l'original et une copie. Cependant Pline et Aulu-Gelle se préoccupent de l'origine des manuscrits : s'ils ne peuvent rencontrer *manus scriptorum*, ils recherchent au moins des copies *de domo ac familia Vergilii*.

déclin de l'antiquité. Chez les contemporains de Platon, rien de semblable. Si l'on connaissait l'existence de ce qui avait été écrit et publié antérieurement, on n'en avait presque jamais sous les yeux la teneur exacte, sauf pour certaines assertions devenues en quelque sorte proverbiales et fixées dès lors dans toutes les mémoires. On citait de souvenir [1], sans viser en aucune manière à l'exactitude matérielle, et pour juger un homme ou un système, on s'appuyait sur la tradition à laquelle, comme chacun le sait, on ne doit demander ni précision, ni clarté.

Il faut convenir que la situation, telle que nous venons de la dépeindre, tend à se modifier dès la première moitié du IVe siècle. Dans des cités où « tout dépendait du peuple, et où le peuple dépendait de la parole », il est bien naturel qu'avant tout l'on ait demandé réputation et célébrité à l'action personnelle, soit en public du haut de la tribune, soit auprès d'un auditoire recruté en vue d'un but déterminé. Mais ceux à qui, comme à Isocrate, il manquait ces deux qualités essentielles de l'orateur, la voix et l'assurance, ou encore ceux qui voulaient se tenir à l'écart du tumulte de l'agora et des compétitions des partis, devaient-ils par là même se condamner sans retour à l'obscurité et au silence ? devaient-ils renoncer à tout espoir d'agir dans un sens donné sur l'opinion publique ? Non, sans doute, et nous voyons notamment les brochures politiques se multiplier à cette époque d'une façon assez inattendue. Ce serait à coup sûr une erreur étrange de se figurer alors une publicité analogue à celle de nos grands journaux : Isocrate avoue n'écrire que « pour qui voudra l'accepter [2] » : mais il semble qu'à ses yeux l'écrivain peut prétendre désormais à la même renommée que l'orateur, et personnellement il est assuré, en prenant la plume, d'être agréable aux hommes les plus distingués de la patrie hellénique.

Les logographes eux-mêmes ne se contentent plus des succès

1. Voir, par exemple, *Gorgias*, 484 B.

2. *Panathénaïque*, 102 : Τοῖς βουλομένοις λαμβάνειν.

remportés à l'audience : ils songent à se faire connaître et apprécier dans un cercle plus étendu. Phèdre, dans le dialogue qui porte son nom [1], se figure encore que « les hommes les plus puissants et les plus considérables dans les cités grecques rougissent de composer des discours et de laisser des écrits, craignant de passer pour des sophistes aux yeux de la postérité ». Socrate le tire charitablement d'erreur. « Tu n'entends rien, mon cher Phèdre, aux détours de la vanité et tu ne vois pas que nos hommes d'Etat les plus fiers, dès qu'ils ont achevé quelque composition, sont si jaloux de l'admiration publique qu'ils n'ont rien de plus pressé que d'y inscrire le nom de tous ceux qui leur ont donné leurs suffrages... L'approbation du grand nombre enivre l'écrivain : sa froideur le désole. Donc loin de dédaigner ce métier, ils l'ont en grande estime ». N'oublions pas que dans le monde antique Athènes était la cité artistique et lettrée par excellence.

Si l'on demande pourquoi Démosthène, après sa réconciliation plus ou moins sincère avec Midias, a néanmoins rédigé à loisir sa *Midienne*, on peut répondre qu'il s'est servi de l'intermédiaire des copistes pour tirer de son peu scrupuleux adversaire une vengeance aussi publique que l'eût été une condamnation judiciaire.

Les philosophes ne sont pas les derniers à entrer dans cette voie : aussi bien les questions qu'ils agitent, loin de n'avoir qu'une actualité éphémère, sont-elles de tous les temps. Si Xénophane et Parménide avaient voulu écrire pour leurs seuls disciples, ils n'eussent pas composé les deux poèmes auxquels ils ont attaché leur nom. Héraclite dépose une rédaction de

1. 257 D. — Aristote (*Rhétorique*, III, 12, 1413 b 12) est le premier à nous parler d'ἀναγνωστικοί, c'est-à-dire d'auteurs dramatiques renonçant, comme nous dirions aujourd'hui, aux honneurs de la rampe, et composant avec l'unique dessein d'être lus par le public lettré. Parmi les quatorze cents drames dont les historiens littéraires font mention, bon nombre étaient faits exclusivement ou surtout pour la lecture. Entre cette action « à distance » et celle que produit la parole vivante et animée de l'orateur, il y a un intermédiaire : celui de l'écrivain qui donne lui même lecture de ses propres compositions devant un auditoire plus ou moins étendu. La Grèce du IVe siècle a connu comme nous cette triple forme de l'éducation intellectuelle.

son système dans le temple de Diane à Éphèse : il se fait accuser, il est vrai, de s'être à cette occasion enveloppé à dessein d'une obscurité systématique ; n'a-t-il pas pris soin lui-même de nous avertir qu'il n'écrivait que pour les rares esprits capables de le comprendre ? Socrate, nous dit Xénophon, feuilletait avec ses amis les trésors laissés dans leurs écrits par les sages d'autrefois [1] : mais n'oublions pas qu'il s'agit ici autant et plus peut-être des anciens poètes que des anciens philosophes. D'après une tradition plus que suspecte, dans un accès d'indignation Platon avait parlé d'anéantir les écrits de Démocrite. Rêve chimérique, lui fut-il répondu : car ces écrits se trouvent déjà en plusieurs mains [2].

Un passage de l'*Apologie* [3] a soulevé sur ce point une curieuse discussion ainsi tranchée par Cousin: « Pour dire qu'on peut aller entendre débiter au théâtre pour une drachme la doctrine d'Anaxagore, Socrate se sert de l'expression πρίασθαι δραχμῆς ἐκ τῆς ὀρχήστρας, *acheter de l'orchestre pour une drachme*, et non pas avec tous les traducteurs français, *à l'orchestre*, ou *dans l'orchestre*, ce qui transforme l'orchestre antique (la partie du théâtre où se tenait le chœur) en une espèce de librairie et semble faire croire que les livres y étaient étalés en vente comme au foyer de nos théâtres modernes ».

Bientôt les philosophes eux-mêmes ne dédaigneront pas de se faire polygraphes. Les ouvrages d'Antisthène ne remplissent pas moins de dix volumes [4] : Aristote et Théophraste donneront à leurs disciples l'exemple d'une activité littéraire infatigable ; enfin les stoïciens, et notamment Chrysippe, laisseront après eux des écrits presque innombrables.

Puis les disciples d'un homme célèbre se font comme un pieux devoir de perpétuer le souvenir de ses leçons par des *Mémoires* [5] qui pouvaient être très fidèles, si tous avaient

1. *Mémorables*, I, 6, 14 : Τοὺς θησαύρους τῶν πάλαι σοφῶν ἀνδρῶν, οὓς ἐκεῖνοι κατέλιπον ἐν τοῖς βιβλίοις γράψαντες, ἀνελίττων διέρχομαι. — Cf. *Mem*. I, 2, 56.
2. Diogène Laërce, IX, 40 : Παρὰ πολλοῖς γὰρ εἶναι τὰ βιβλία.
3. 26 D.
4. Diogène Laërce, VI, 15.
5. Appelés selon les cas, tantôt ὑπομνήματα, tantôt ἀπομνημονεύματα. Pour

imité le cordonnier Simon sténographiant pour ainsi dire les entretiens de Socrate [1]. Moins heureux que son maître, Platon n'a pas eu la bonne fortune de posséder dans son école de nouveaux Xénophons occupés à tenir registre des incidents marquants de sa carrière philosophique : il est vrai que plus que tout autre il pouvait se passer de ces auxiliaires improvisés. Faisons cependant une exception en faveur d'un chapitre particulièrement essentiel de son enseignement. Au témoignage de Simplicius, plusieurs platoniciens, et des plus considérables, avaient publié une dissertation περὶ τἀγαθοῦ [2], qui n'était selon toute apparence que le résumé ou le développement d'une des leçons les plus savantes du maître.

Enfin ce sont les habitudes sociales qui se modifient graduellement. Jusqu'alors la vie publique, si intense dans les cités grecques et notamment à Athènes, ne laissait que bien peu de loisirs même aux plus riches, même aux plus amoureux des choses de l'esprit. Il eût été difficile de rencontrer un homme dont l'existence s'écoulât dans la retraite silencieuse d'un cabinet de travail : de près ou de loin chacun prenait sa part à la bruyante agitation du Pnyx ou de l'Agora. Au ve siècle l'Athénien, comme on l'a dit, vivait les yeux distraits par tous les spectacles, l'oreille ouverte à tous les bruits du dehors : quand et comment eût-il eu la pensée de se retirer à l'écart pour se livrer à de patientes méditations ? Au contraire, à partir des dernières années de la guerre du Péloponnèse, les humiliations nationales, les révolutions intestines et je ne sais quelle lassitude détournent peu à peu de la vie politique une fraction notable de la population. L'érudition jadis plutôt dédaignée ou même tenue quelque peu pour suspecte [4]

---

tout ce côté de la littérature antique, nous renvoyons volontiers à un article inséré dans les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, année 1859.

1. Diogène Laërce, II, 122.

2. Ad Arist. phys. 32 : Πάντες γὰρ συνέγραψαν καὶ διεσώσαντο τὴν δόξαν αὐτοῦ, et plus loin, f. 104 b : 'Ανεγράψαντα τὰ ῥηθέντα αἰνιγματωδῶς, ὡς ἐῤῥήθη.

3. On connaît le mot sévère d'Héraclite : Πολυμαθηίη νόον οὐ διδάσκει.

commence à être en honneur, et le poète Euripide n'est pas seul de son temps à recueillir les productions littéraires les plus remarquables des âges précédents. L'envoi d'un livre nouveau devient le moyen de s'attirer la faveur de quelque amateur riche ou puissant, tandis que plus tard ce seront de préférence les tableaux des vieux maîtres sicyoniens qu'Aratus enverra à Ptolémée III dont il brigue l'alliance. Denys de Syracuse paie en présents à Eschine plusieurs dialogues dont celui-ci lui a fait hommage [1], et nous voyons ce tyran, qui connaissait ses hôtes, témoigner sa sympathie à Aristippe par le don d'une somme d'argent, à Platon par celui d'un ouvrage [2].

On ne sera donc pas surpris de voir l'industrie du libraire faire à ce moment son apparition en Grèce, pour grandir par degrés dans la période suivante, et atteindre un remarquable développement dans l'empire des Césars. Malheureusement en ce qui touche ses premiers débuts, nous ne possédons que de bien pauvres indications. Lorsque Xénophon nous parle [3] de livres pillés en même temps que des lits et des coffres dans certains navires que la tempête avait jetés sur les côtes de la Thrace, on ne sait s'il s'agit de quelque circonstance fortuite ou au contraire d'une spéculation commerciale déjà entrée dans les mœurs. Au fond, cette dernière hypothèse est fort peu vraisemblable. En ce cas en effet, ne se fût-on pas préoccupé avant tout de reproduire les œuvres des écrivains populaires entre tous, c'est-à-dire des orateurs et des poètes ? Or précisément dans ce double domaine, au ve siècle, quelles pertes immenses et à jamais regrettables !

En descendant jusqu'au IIIe siècle, nous rencontrons un renseignement assez curieux dans une anecdote de la vie de Zénon [4]. Venu de Cittium à Athènes à l'âge de trente ans, le

---

1. Diogène Laërce, II, 61.

2. Ib., II, 81 et 83. — Dans une lettre à Philippe, attribuée à Speusippe, on lit qu'Isocrate vendit (ἐπώλει) à Denys le tyran, puis avec quelques changements à Alexandre de Phères, l'éloge qu'il avait d'abord dédié à Agésilas.

3. *Anabase*, VII, 5. 8 : βίβλοι γεγραμμέναι.

4. Diogène Laërce, VII, 2.

futur fondateur du Portique s'assit chez un libraire occupé par hasard à donner lecture du second livre des *Mémorables* devant un cercle plus ou moins nombreux. Charmé de ce qu'il venait d'entendre, le jeune étranger s'enquit où il pourrait faire la connaissance d'un semblable maître de sagesse. Cratès le cynique vint précisément à passer. « Voilà celui que tu cherches », dit le libraire, et dès ce moment la vocation de Zénon fut irrévocablement décidée. On raconte de même [1] qu'Epicure fut gagné à la philosophie pour avoir lu par hasard les écrits de Démocrite, comme chez nous Malebranche pour avoir ouvert un traité de Descartes.

Un fait cependant est de nature à nous éclairer sur le peu de services que cette industrie a rendu à la science. Quatre siècles après Platon, Cicéron, si avide de littérature, si prodigue quand il s'agit d'enrichir sa bibliothèque, en est réduit à demander à ses amis de lui prêter tel ou tel livre même très connu : c'est ainsi qu'il s'adresse à Lucullus pour consulter les ouvrages d'Aristote et de Varron, ou qu'il prie Atticus de demander pour lui à Philoxène le traité de Panétius *Sur la Providence* [2].

Au terme de ces considérations préliminaires, quelques mots nous suffiront pour les résumer. Jusqu'au commencement du IVe siècle, l'écrivain ne dispose d'aucune publicité régulière : il garde entre ses mains son œuvre, sauf à mettre à profit pour la faire connaître, tantôt les circonstances, comme l'historien ou le poète, tantôt, comme le philosophe, ses relations personnelles avec ses disciples. Rien qui ressemble à un éditeur, je veux dire à un intermédiaire attitré entre l'auteur et le public.

1. Ib., IX, 2.
2. *Ad Attic.*, XIII, 8. — Rien de plus fréquent dans les lettres de Cicéron que l'expression *describere aliquid ab aliquo*, emprunter un texte pour le copier. Les *librarii* qui à Rome sont chargés de transcrire ses œuvres reçoivent la défense expresse d'en disposer sans son autorisation formelle et celle d'Atticus. « Ea tunc foras dari, quum utrique nostrum videbitur », écrit-il à son ami au sujet des *Académiques* (*ad Attic.*, XIII, 22).

CHAPITRE II

PUBLICITÉ DONNÉE AUX ÉCRITS DE PLATON

Chose étrange, Platon, ce modèle des écrivains, n'eût jamais dû écrire s'il eût voulu demeurer conséquent avec lui-même. Il met une véritable coquetterie d'artiste à se montrer plein de dédain pour ces dialogues auxquels depuis deux mille ans sa gloire est attachée.

« Les meilleurs écrits, lisons-nous dans le *Phèdre* [1], ne servent qu'à réveiller le souvenir de ceux qui sont déjà instruits : les discours dialectiques, véritablement écrits dans les âmes des auditeurs et consacrés au juste, au beau et au bien, réunissent seuls la clarté, la solidité et le sérieux : seuls ils peuvent passer à juste titre pour les enfants légitimes de leur auteur ; les autres ne sont dignes d'aucune attention... Celui qui n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et écrit tout à loisir, en tourmentant sa pensée, en y ajoutant et en retranchant sans cesse, nous lui laissons les noms de poète, de discoureur et de publiciste. » Platon ne chante-t-il pas la palinodie dans telle page des *Lois* où il proclame bien haut l'influence légitime de la littérature sur le mouvement des esprits ? nous

1. 278 A-D.

n'agiterons pas la question : il nous suffit d'avoir constaté que le fondateur de l'Académie eût peu goûté ce mot d'un de nos académiciens : « La science est dans les livres. Le livre est le plus complaisant des guides : c'est le maître des maîtres. »

Et cependant, bien que Platon éprouvât plus de fierté à voir la jeunesse athénienne affluer à ses leçons qu'à supputer le nombre de lecteurs que lui réservait l'avenir, on peut affirmer qu'à l'exemple des plus grands d'entre ses contemporains, et notamment de Thucydide, il a songé à la postérité [1]. S'il avait voulu seulement se parler à lui-même, selon un mot de Göthe, ou laisser à ses interlocuteurs un sommaire quelconque des entretiens qui avaient animé la solitude de l'Académie, il n'eût certainement pas pris aussi au sérieux sa tâche d'écrivain [2].

On a dit, il est vrai, que « les Grecs, ces artistes par excellence, n'ont presque jamais retouché leurs ouvrages et que du premier coup ils ont atteint à la perfection [3]. » Ne nous en persuadons pas trop aisément. Leur heureux naturel n'a jamais méprisé ni exclu le secours de l'art. Qui ignore que les poètes dramatiques du siècle de Périclès, instruits par la critique, n'ont pas hésité à refondre plusieurs de leurs pièces, et qu'Isocrate a consacré la moitié de sa vie à remanier et à polir son *Panégyrique* ? Le même rhéteur n'avoue-t-il pas [4] qu'une des considérations qui le détournent de détruire son *Panathénaïque*, c'est la peine qu'il lui a coûtée? Phanias n'était apparemment pas seul de son temps à trouver que certaines harangues de Démosthène « sentaient l'huile ».

1. Diogène Laërce (III, 38) rapporte de lui un trait qui fait songer à une phrase bien connue de La Bruyère. On agitait devant le philosophe la question de savoir si on le citerait plus tard comme ses prédécesseurs. Il répondit : «Faisons-nous un nom d'abord, et ensuite les citations se multiplieront d'elles-mêmes ».

2. Longin (Voir la *Vie de Plotin* par Porphyre, ch. 20) nomme quelques philosophes de son temps qui, après avoir initié personnellement à leurs vues le petit groupe de leurs élèves, s'étaient fort peu préoccupés de la valeur de leurs écrits, πάρεργον τῇ τοιαύτῃ χρησάμενοι σπουδῇ καὶ μὴ προηγουμένην περὶ τοῦ γράφειν ὁρμὴν λαβόντες. — Personne ne prêtera une pareille résolution à l'auteur de la *République* et du *Timée*.

3. De Laprade.

4. *Panathénaïque*, ch. 91.

Tout philosophe qu'il fût, Platon n'a pas été indifférent au charme de l'expression : et s'il a possédé ces dons supérieurs, « les grâces incomparables, la sérénité suprême et comme le demi-sourire de la sagesse divine [1] », ce n'est pas assurément sans les avoir un peu cherchés. Sans insister ici, disons seulement que si chez Platon la clarté logique n'égale pas toujours la beauté esthétique, le brillant éclat de l'ensemble est tel qu'à peine on s'aperçoit de l'obscurité des détails. D'un mot, si le mérite d'un ouvrage de raison se mesure à la séduction exercée sur le lecteur, parmi les philosophes tant anciens que modernes l'auteur du *Gorgias* et du *Phédon* est incontestablement sans rival.

Il est ainsi presque établi qu'après avoir composé ses dialogues Platon ne s'est nullement hâté de les publier [2] : la même conclusion se dégage en outre de tous les témoignages de l'antiquité. Cicéron [3] nous le représente « mourant la plume à la main », voulant dire par là que resté jusqu'à la dernière heure en possession de toutes ses facultés, Platon n'avait pas cessé de développer et de perfectionner son œuvre. Denys d'Halicarnasse va même jusqu'à lui attribuer un soin aussi extrême de la forme qu'à Isocrate [4]. Lorsque Cicéron consacrait une sollicitude toute particulière à sa *République*, de tous ses traités philosophiques le plus personnel et le plus original, il

1. Cousin.

2. D'une manière générale, qu'était-ce que *publier* un ouvrage au temps de Platon et jusque dans les siècles suivants ? C'était livrer son œuvre à ceux qui désiraient en prendre copie pour leur propre usage ou pour la vente. Même alors l'auteur gardait non seulement le droit, mais la facilité de retoucher et d'agrandir sur son exemplaire personnel. De là la possibilité de diverses *éditions* successives du vivant de l'auteur, et des variantes parfois considérables de l'une à l'autre de ces copies prises à différentes dates.

3. *De senectute*, ch. 5.

4. *De adm. vi Demosth.*, 51. — Le même auteur s'exprime ainsi dans un autre de ses ouvrages (*De comp. verborum*. 25, p. 208) : Πᾶσι δήπου τοῖς φιλολόγοις γνώριμα τὰ περὶ τῆς φιλοπονίας τἀνδρὸς ἱστορούμενα. — Platon, appelé par Quintilien (IX, 1, 77) « diligentissimus compositionis » aurait pu dire avant J. J. Rousseau : « Mes manuscrits raturés, barbouillés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois » (*Confessions*, III, p. 80).

ne faisait qu'imiter l'exemple de Platon [1] : comme il connaissait le faible de ses concitoyens pour le beau langage, celui qui, dit-on, retourna de vingt façons différentes la première phrase de son dialogue capital, afin de la rendre aussi flatteuse que possible à l'oreille [2] !

> Membranis intus positis, delere licebit
> Quod non edideris,

dira plus tard Horace : Platon le savait. Tout porte donc à croire que, jaloux d'une perfection vraiment idéale, il a dû différer lui-même d'année en année l'heure où il se séparerait de ses écrits pour les livrer au public par l'intermédiaire ou de ses copistes ou de ses amis. Il convient aussi de remarquer que les plus importants contiennent une censure plus ou moins expresse des Athéniens, de leurs institutions, de leurs grands hommes, de cette démocratie à laquelle ils semblaient d'autant plus attachés qu'elle se compromettait davantage : faire paraître au grand jour d'aussi franches critiques, n'était-ce pas s'exposer à de sévères représailles ? Ils étaient encore rares, ceux qui répudiaient le titre de citoyen d'Athènes pour celui de « citoyen du monde », et semblable opposition, pour être tolérée dans l'enceinte d'une école, fût devenue promptement dangereuse en affectant une plus vaste et plus bruyante publicité.

On lit sans doute dans une lettre prétendue d'Eschine que les théories de Platon l'ont rendu célèbre dès son vivant en Si-

1. Cron (*Der Platonische Staat*, 1876) considère la *République* non seulement comme l'œuvre platonicienne par excellence, mais comme le point central autour duquel seraient venus successivement se coordonner et se grouper tous les autres éléments du système. Si nous en croyons cet érudit, Platon a eu sans cesse ce dialogue entre les mains pour l'étendre, le corriger et l'adapter aux conquêtes successives de sa pensée. Les deux premiers livres seuls, à peu près contemporains du *Charmide* et du *Lysis*, composaient l'œuvre primitive, d'allure toute socratique : les huit autres, ajoutés à diverses époques, marquent les étapes parcourues par le génie personnel du philosophe.

2. On lit à ce propos dans Quintilien (VIII, 6) : « Neque aliud potest sermonem facere numerosum quam opportuna ordinis mutatio ; neque alio

cile et en Italie [1] : mais si cette affirmation avait la moindre valeur historique, les voyages du philosophe et de ses auditeurs l'expliqueraient d'eux-mêmes, sans qu'il fût nécessaire d'invoquer la diffusion de ses écrits.

Des considérations d'ordre différent vont nous conduire au même résultat.

On se figure volontiers les anciens (je parle des savants et des philosophes) enfermés dans leurs idées personnelles, étrangers les uns aux autres et habitant pour ainsi dire un monde à part au milieu de leurs concitoyens. Le portrait n'est vrai que de quelques-uns. Les rivalités de mérite, les divergences d'opinion, les jalousies de métier n'ont pas été plus inconnues des Grecs d'autrefois que des Français d'aujourd'hui : elles ont dû même être aussi promptes, aussi ardentes à se produire au grand jour. Lorsque les prosateurs anciens écrivaient pour la postérité, c'était en général des œuvres de longue haleine patiemment méditées, dont nous admirons à cette heure encore les vastes proportions, et qu'ils savaient capables de porter leur nom avec honneur devant les âges à venir. On est dès lors d'autant plus fondé à penser (hypothèse d'ailleurs confirmée par l'examen des textes) que les compositions moins étendues, parfois même assez courtes, qui ont pris place à côté de ces œuvres magistrales, ont été très probablement dictées par quelque motif de circonstance, réponse à une agression ouverte ou détournée, réfutation d'une thèse jugée fausse ou périlleuse, désir de faire briller à son tour sur un sujet donné son esprit ou son savoir [2]. C'est le cas de plusieurs traités d'Isocrate et de

ceris Platonis inventa sunt quatuor illa verba, quibus in illo pulcherrimo operum *in Piræum se descendisse* significat, plurimis modis scripta, cum numerum eorum quam maxime perfectum facere experiretur. »

1. La vingt-huitième dans la collection Orelli : Πλάτων μὲν δύναταί τι μέγα καὶ ἀπὼν τοῖς λόγοις· ὅθεν ἤδη καὶ περὶ Ἰταλίαν θαυμάζεται, καὶ περὶ Σικελίαν πᾶσαν. — Cf. Tzetzes, *Chil.*, X, 790.

2. C'est ce que fait remarquer M. Henry à propos de la *Cyropédie* composée, si l'on en croit Aulu-Gelle, en réponse aux deux premiers livres de la *République* de Platon : « So gewinnen wir ein Bild von der Art und Weise wie damals solche Scriften zu entstehen pflegten, die wir fast wie Fossilien

Xénophon : le même fait aide à expliquer l'abondance presque incroyable de dissertations de toute espèce qui avaient cours sous le nom des principaux péripatéticiens et stoïciens de l'ère macédonienne. Il va de soi qu'après vingt, après quarante ans, auteur et lecteurs se désintéressaient aisément de cette seconde catégorie d'écrits : on sait à quel oubli sont fatalement condamnés chez nous les revues et les journaux de la veille. Or il est incontestable que plusieurs dialogues platoniciens offrent de près ou de loin le caractère que nous venons de rappeler.

Mais ce n'est pas seulement à ces œuvres d'importance secondaire et composées peut-être non sans quelque hâte, c'est à des ouvrages d'une portée supérieure que s'applique un autre ordre de considérations.

Aujourd'hui après la suppression de toutes les castes, de toutes les distinctions sociales, après la chute des barrières matérielles et surtout morales qui autrefois séparaient les peuples, l'écrivain peut avoir l'ambition d'être lu et connu par tous, dans les nombreuses contrées conquises à la civilisation. Chez les anciens au contraire, comme l'a fait voir un érudit contemporain, les ouvrages passaient avec lenteur d'une personne à l'autre : donner un livre à ses amis ou le répandre dans le public ne différait que par la quantité des copies que l'on en faisait faire. La limite était indécise et il était bien difficile de dire à quel moment précis commençait la publication. Presque tout ce que l'on écrivait alors s'adressait presque nécessairement à un petit nombre, élite intellectuelle au milieu d'une élite politique. Les dédicaces à tel ou tel personnage déterminé, qu'il s'agisse d'un enseignement donné, d'une curiosité satisfaite ou d'un hommage rendu, doivent être prises infiniment plus au pied de la lettre que de nos jours : selon toute vraisemblance, le *Discours à Nicoclès*, par exemple, et la *Rhétorique à Hérennius* ont été composées pour Nicoclès et pour Hérennius plus sûrement encore que le *Discours sur l'histoire universelle* ne le fut

---

anzustaunen gewohnt sind, die in Wirklichkeit aber weit mehr Gelegenheitsschriften, Streit-oder Parteischriften waren, als wir heute glauben. »

pour le Dauphin [1]. Au dire de Diogène Laërce [2], Chrysippe se fit accuser de hauteur pour ce seul motif qu'il n'avait dédié à aucun prince le moindre de ses innombrables écrits.

Pour ne pas sortir de l'histoire des idées, accordons que les sophistes et quelques esprits plus sérieux, tels qu'Empédocle, avides comme eux d'une mise en scène imposante, ont brigué les suffrages et les applaudissements de la foule : en revanche il ne paraît pas contestable qu'à dater de la fondation des grandes écoles les philosophes grecs, en rédigeant leurs doctrines, ont eu d'abord et surtout en vue le cercle restreint de leurs disciples [3]. La chose est surtout évidente en ce qui touche la plupart des ouvrages d'Aristote : ils reflètent si fidèlement ses leçons du Lycée [4] qu'abandonné à ses seules réflexions un lecteur même rompu aux sujets en discussion a peine à comprendre, et qu'aux reproches réels ou prétendus d'Alexandre à propos de

---

1. Cicéron écrit à Atticus (XVI, 2) : « Je vous ai envoyé mon traité *De la gloire* ; qu'il soit pour vous seul, selon l'usage ; cependant marquez les bons endroits et Salvius pourra les lire à table devant des amis ». Cette fois Atticus a si bien gardé la consigne que pour nous le livre est perdu.

2. VII, 7, 185 : Δοκεῖ δ'ὑπερόπτης τις γεγονέναι.

3. Galien l'affirme en termes exprès des écrits « acroamatiques » d'Aristote. — Zumpt (*Die philosophischen Schulen in Athen*) dit au sujet de la littérature philosophique si riche en apparence chez les Grecs : « Dieser Reichthum hängt mit der Lehrthätigkeit der Autoren zusammen : man kann nicht zweifeln, dass die meisten Schriften als Vorträge für die Schule ausgearbeitet wurden ». — Plusieurs des écrits d'Hippocrate ont été de même professés pendant longtemps dans son école avant d'être définitivement publiés.

Un passage obscur, mais curieux, de la *Vie de Plotin* par Porphyre (ch. 4) mérite ici une mention. Porphyre raconte qu'il a trouvé les écrits de son maître entre fort peu de mains (ὀλίγοις ἐκδεδομένα) et il ajoute · Οὐδὲ γὰρ ἦν ῥᾳδία ἡ ἔκδοσις, οὐδὲ εὐσυνειδήτως (tour de la basse grécité qu'on pourrait rendre par *à l'aventure*) ἐγίγνετο, οὐδ' ἁπλῶς κἀκ τοῦ ῥᾴστου, ἀλλὰ μετὰ πάσης κρίσεως τῶν λαμβανόντων ; ce que Zévort traduit ou plutôt paraphrase ainsi qu'il suit : « On se les procurait avec peine : l'intelligence d'ailleurs en était difficile : aussi Plotin ne les confiait-il pas légèrement et au hasard, mais seulement en connaissance de cause et quand il était sûr de ceux à qui il les remettait. » De toute manière il ressort de ce texte que même au IIIe siècle de notre ère une édition n'était pas chose qu'on entreprit à la légère : on tenait le plus grand compte des dispositions et du niveau intellectuel de ceux à qui elle était spécialement destinée.

4. Il est à peu près certain, par exemple, que le XIIe livre de la *Métaphysique* est un canevas de cours dont la seconde partie seule a reçu quelques développements.

leur publication prématurée, son ancien précepteur eut le droit de répondre : « Sois sans crainte : nul autre que nous n'en tirera profit ». Qu'on compare à cet égard les écrits d'Isocrate et ceux de Platon : malgré une véritable élévation de pensée et d'expression, les premiers sont à la portée de tous les lecteurs : les seconds au contraire, sauf exception, n'ont tout leur prix que pour des auditeurs initiés à l'avance, je ne dis pas seulement aux procédés subtils et ingénieux du maître, mais encore aux détours assez inattendus de l'entretien [1].

Ce n'est pas que Platon ait affecté dans la communication de ses doctrines le tour énigmatique et mystérieux cher à l'école pythagoricienne [2] : néanmoins il y a chez lui maint passage qui pour être parfaitement entendu demande à être souligné par le sourire demi-ironique qu'il avait appris de Socrate, ou éclairé par des indications complémentaires qui certainement n'avaient pas été refusées aux familiers de l'Académie. On peut même faire à ce propos une remarque instructive. Les biographes et commentateurs de Platon nous donnent à entendre qu'avec les années il modifia peu à peu la forme extérieure de son enseignement : aux libres conversations inaugurées par Socrate succédèrent plus tard des leçons suivies à la façon d'Aristote. Or une transformation parallèle, sans doute en rapport direct et étroit avec la première, est visible dans la disposition de ses ouvrages.

1. Aussi Platon les appelle-t-il lui-même dans le *Phèdre* (275 D) λόγους γεγραμμένους τοῦ τὸν εἰδότα ὑπομνῆσαι. « Platon ist überzeugt, dass alle philosophischen Scriften hinter der persönlichen Anleitung und Belehrung an Werth weit zurückstehen und diese nie ersetzen können : er glaubt, sie können nur von denen mit Nutzen gebraucht werden, welche durch jene in den Stand gesetzt sind, sie zu verstehen und zu vertheidigen » (Zeller). — L'histoire de notre siècle offre plus d'un exemple analogue. Ainsi Sainte-Beuve écrit au sujet de la plupart des livres de Ballanche : « L'expression *publiés* est ici inexacte : il faudrait dire *imprimés aux frais de l'auteur et distribués à quelques amis et à quelques juges.* » La publication véritable n'eut lieu qu'après sa mort.

2. Jamblique, historien d'ailleurs peu sûr, dit qu'au dehors de l'école on se vantait sans doute de connaître les dogmes de Pythagore, mais qu'en réalité rien d'important n'avait transpiré dans le public et que le secret avait été religieusement gardé (ἐν τοῖς τοίχοις μόνον ἐγνωρίζετο).

Qu'on ouvre un de ses dialogues au hasard : on y retrouvera les traces encore sensibles de ce que j'oserais appeler la parole vivante [1]. Ce sont des discussions vécues, si l'on me permet ce néologisme, plutôt qu'improvisées dans la solitude du cabinet. Mais tandis qu'Aristote semble n'avoir jamais porté ses regards au delà de son école, Platon a voulu gagner à la philosophie le plus d'âmes possible : et choisissant librement parmi les divers incidents de sa vie ou de son enseignement quotidien ceux qu'il jugeait les plus propres tout à la fois à captiver et à instruire, il n'a pas dédaigné d'y joindre çà et là dans l'intérêt de ses futurs lecteurs des éclaircissements et des réflexions utiles pour le grand nombre, superflus peut-être pour des logiciens ou des métaphysiciens de profession [2]. Etait-il amené plus tard dans certaines circonstances exceptionnelles à prendre la parole devant un auditoire plus étendu, ces dialogues si attrayants lui fournissaient un texte ou tout au moins un exorde d'un tour particulièrement heureux. C'est ainsi qu'au témoignage de ses biographes il aurait un jour donné lecture du *Phédon* à la foule assemblée au Pirée.

Donc, que l'on considère chez Platon les scrupules de l'écrivain ou les préoccupations du philosophe [3], rien ne trahit en

1. Ce que Bergck définit très bien « die unmittelbare Gewalt der lebendigen Rede ».

2. Il y a peut-être autre chose qu'une gracieuse ironie dans la proposition que fait Platon de classer parmi les ouvrages « approuvés » ses discours sur l'éducation. « Je ne crois pas pouvoir présenter de meilleur modèle au gardien des lois, instituteur de la jeunesse, ni pouvoir mieux faire que d'exhorter les maîtres à faire apprendre ces discours à leurs élèves » (*Lois*, VII, 811 D). M. Faye s'est cru également autorisé à tirer des premières pages du *Timée* la conclusion que ce dialogue était écrit pour le grand public du temps et non pas exclusivement pour des initiés (ὀλιγίστοις ἀκροαταῖς, comme s'exprime Galien, IV, p. 726).

3. Malgré certains mérites de composition, je tiens avec Cousin pour apocryphe la septième des lettres platoniciennes. Cependant l'auteur est coupable d'exagération plutôt que d'erreur totale lorsqu'il prête à Platon et aux anciens philosophes la maxime suivante : « Je crois que de tels enseignements (il s'agit de métaphysique) ne conviennent qu'au petit nombre d'hommes qui sur de premières indications savent eux-mêmes découvrir la vérité. Quant aux autres, on ne ferait que leur inspirer un fâcheux mépris ou les remplir de la vaine et superbe confiance qu'ils ont acquis les plus sublimes connaissances ».

lui un auteur pressé de mettre le public dans la confidence de ses méditations. Mais ce qu'il n'a pas fait, ou n'a pas voulu faire lui-même, un autre ne l'aurait-il pas fait à sa place ? L'illustre philosophe a-t-il eu comme Cicéron la bonne fortune de posséder un Atticus, c'est-à-dire un ami riche, intelligent et dévoué, constamment prêt à annoncer et à répandre ses ouvrages, se constituant par sympathie ou par calcul le héraut de sa renommée[1] ? ou bien, comme Diodore de Sicile, aurait-il eu à se plaindre qu'on lui eût dérobé, pour les publier à son insu, quelques fragments considérables de son œuvre ? Les deux suppositions ont rencontré des partisans.

Certains penseurs éminents de notre siècle, Cousin en tête, ont eu auprès d'eux des secrétaires chargés d'une notable partie de leurs rapports avec le public letttré. On a été parfois tenté d'assigner auprès de Platon un rôle semblable à Philippe d'Opunte : mais le peu que nous savons de ce disciple fort obscur de l'Académie n'autorise rien au delà d'une très vague conjecture. En revanche, et ce point mérite quelque attention, on nous parle d'un certain Hermodore qui, avec ou sans le consentement de Platon, aurait flairé dans la publication de ses dialogues une spéculation des plus profitables.

Mais d'abord, qu'est-ce que cet assez étrange personnage ? On ne possède sur son compte que des renseignements insignifiants et généralement peu favorables[2]. Il est vrai que si la

1. C'est ainsi qu'en parlant des *Académiques*, traité retiré par lui de la publicité afin de lui donner une forme plus savante et plus brillante, Cicéron écrit à Atticus ce qui suit (XIV, 13) : « Il faudra vous consoler de la dépense inutile que vous avez faite pour la transcription de ces premiers livres ». On lit dans une autre de ses lettres à propos du Ve livre du livre *De Finibus* : « Je n'ai pas refondu entièrement ce livre, mais j'y ai introduit des changements : aussi veuillez ne pas laisser sortir les autres : autrement Balbus aurait une copie informe » (*Ad Atticum*, XIII, 21).

2. Suidas dit de lui : Ἀκροατὴς γέγονε Πλάτωνος καὶ τοὺς ὑπ' αὐτοῦ συντεθειμένους λογίσμους εἰς Σικελίαν ἐπώλει. Hermodore avait d'ailleurs écrit sous ce titre Περὶ Πλάτωνος, une dissertation mentionnée par Simplicius (*in Arist. phys.*, 54) et à laquelle Diogène Laërce a emprunté la notice (deux fois reproduite dans sa compilation, II, 106 et III, 6) de la fuite de Platon et des autres socratiques à Mégare après la tragique issue du procès de Socrate. Zeller (*De utroque Hermodoro*, Marburg, 1859) veut qu'on le distingue d'Hermodore d'Ephèse lequel passe fort à tort pour avoir pris part à la rédaction des XII Tables.

restitution qu'on a tentée d'un papyrus d'Herculanum était exacte[1], Hermodore aurait répandu gratuitement les leçons de son maître dans la Sicile sa patrie, peut-être avec le secret dessein de se faire considérer et applaudir comme le représentant officiel de sa doctrine : vanité qui lui aurait justement attiré les railleries des comiques.

Dans l'expression proverbiale dont se sert Cicéron[2], Ast voit la preuve que les disciples mêmes de Platon faisaient de ses ouvrages un commerce illicite. On doit croire au contraire que si la conduite d'Hermodore a donné naissance à un dicton populaire, c'est qu'elle constituait une anomalie exceptionnelle et particulièrement répréhensible. Au reste tandis que l'érudition allemande incline à tenir toute l'anecdote pour suspecte, M. Chaignet écrit sans hésiter : « Platon n'était pas mort lorsque Hermodore son disciple entreprit comme une affaire industrielle une édition destinée à la vente, qui semble avoir été générale et qui faite avec l'approbation de l'auteur, sans doute sous ses yeux, avait été probablement revue par lui », et il ajoute : « Ce fut un véritable libraire travaillant pour l'exportation ». Autant d'hypothèses intéressantes, malheureusement non moins gratuites. La seule conclusion vraisemblable est qu'un Syracusain, après avoir été l'élève de Platon à l'Académie, est rentré dans sa patrie emportant avec lui quelques écrits ou plutôt quelques entretiens du philosophe, dont il s'est habilement servi dans son propre intérêt.

Ainsi, encore un coup, nous ne possédons aucun document, aucune indication qui établisse ou même qui fasse supposer que Platon de son vivant ait donné ou fait donner par d'autres une édition complète et authentique de ses œuvres[3], ce qui ne

1. Ἑρμόδωρος ὁ καὶ πε[ρι αυτου]γράψας, καὶ τοὺς λόγους εἰς Σικελίαν [δ]ωρε[αν] ἐκφέρων.

2. *Ad Atticum*, XIII, 21 : « Placetne tibi primum edere injussu meo ? Hoc ne Hermodorus quidem faciebat, is qui Platonis libros solitus est divulgare : ex quo λόγοισιν Ἑρμόδωρος. »

3. A ce propos, l'histoire de la langue nous permet une constatation qui

l'a pas empêché de distribuer ou de laisser prendre des copies de tel ou tel dialogue en particulier. Au reste, pareil fait paraît avoir été chose rare pendant les beaux siècles de l'antiquité grecque[1] : les grands écrivains de ce temps, poètes et orateurs exceptés, ont été plus célèbres auprès de leurs successeurs qu'auprès de leurs contemporains. Puis à côté des ouvrages achevés (συγγράμματα πρὸς ἔκδοσιν), philosophes et hommes de science avaient des notes (ὑπομνήματα) réservées pour leur usage personnel ; mais tout ce qui nous vient de l'antiquité est si précieux que nous pardonnons bien volontiers aux premiers éditeurs de nous avoir tout transmis sans distinction. Notamment en ce qui concerne Aristote, ce n'est pas, je pense, manquer de respect à sa gloire que de considérer le plus petit nombre seulement de ses écrits comme destinés par lui à être publiés sous leur forme et dans leur rédaction actuelles : si le temps le lui eût permis, il se proposait sans nul

n'est pas sans intérêt. On sait que notre verbe *éditer* se rend en grec et en latin par les deux termes absolument équivalents ἐκδίδωμι et *edere*. L'expression complète εἰς ὄχλον ἐκδιδόναι τὸ σύνταγμα se rencontre chez Denys d'Halicarnasse (*Lettre à Ammée*, 1). Or il est à noter que sauf cette phrase d'Isocrate : Ὁ πρότερον ἐκδοθεὶς λόγος (*Lettre à Philippe*, 35, 84 D) et les locutions évidemment beaucoup plus générales d'Aristote (*Poétique*, XV : ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις) et de Polybe (ἐκδεδομένη ἱστορία), ce verbe ne se rencontre pas avec son acception spéciale avant les écrivains de l'ère chrétienne.

1. C'est ainsi qu'au témoignage de Diogène Laërce (II, 6, 57), l'admirable histoire de Thucydide n'aurait vu le jour que grâce à un charitable larcin de Xénophon : c'est ainsi encore que le fils d'Isocrate, Apharée, se fit l'éditeur et le commentateur des ouvrages paternels (*Vie des dix Orateurs*, 16). Dans une phrase d'ailleurs un peu obscure (Πρῶτος Ἀναξαγόρας καὶ βιβλίον ἐξέδωκε συγγραφῆς) le même Diogène Laërce rapporte à Anaxagore le premier exemple du contraire. Une des exceptions les mieux constatées à l'usage général est celle que nous offrent certains discours de Démosthène (*Philippiques, plaidoyers contre ses tuteurs, harangue sur la loi de Leptine, Procès de l'Ambassade*). On paraît assez d'accord pour admettre que ces divers textes ont été publiés de son vivant et sinon par lui, du moins avec son agrément, ce qu'explique sans peine d'ailleurs l'importance des causes débattues et des intérêts engagés. Au contraire il est à peu près universellement reconnu que la *Midienne* a été tirée par le premier éditeur des papiers de l'orateur. — Si nous descendons le cours des siècles, nous voyons qu'il a été impossible à Cicéron de répandre lui-même ses livres : il avait en effet fort peu de copistes à son service, puisqu'il dit à propos du *De Finibus* (*adAttic.*, XIII, 21) que ses gens ont réussi à grand' peine à en transcrire un unique exemplaire.

doute de combler dans ses derniers ouvrages mainte lacune et d'y corriger beaucoup d'irrégularités choquantes[1].

Et maintenant, à défaut d'une édition dans les formes, quels moyens Platon a-t-il dû prendre, à quelles précautions a-t-il eu recours en fait pour assurer la conservation fidèle et intégrale de ce qui était sorti de sa plume ? Voilà ce qu'il nous importerait de savoir et sur ce point capital comme sur tant d'autres, nous ne pouvons que nous livrer à des conjectures.

Certains auteurs, même célèbres, ont fait preuve à l'égard de leurs propres productions d'une indifférence presque inexplicable. Shakespeare, par exemple, laissait flotter négligemment, assure-t-on, ses compositions dramatiques dans la publicité des théâtres et de ces éditions à part, connues sous le nom des *in quarto*, éditions défectueuses, incomplètes, souvent frauduleuses, dont on déplore aujourd'hui les imperfections criantes. Plus tard le poète devenu homme de loisir aurait pu et dû réunir ces *disjecti membra poetæ*. Il n'en continua pas moins à abandonner au hasard ces enfants de sa Muse : sur les trente-six ou trente-sept pièces qui lui sont attribuées, dix-huit à peine furent imprimées de son vivant. Ce ne fut que sept ans après sa mort qu'on vit paraître une édition soi-disant complète et correcte, quoique bourrée de fautes et pleine de lacunes[2]. Et cependant depuis plus de cent ans l'imprimerie était inventée !

Platon, je l'imagine, ne s'est pas rendu coupable d'une pareille insouciance : ses grands ouvrages lui avaient coûté trop de soins pour être livrés par lui sans défense à tous les caprices de la fortune : mais, encore une fois, de quelle façon pou-

1. Voir sur ce sujet dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales (vol. LXXVIII, p. 56) un savant mémoire de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

2. De là les discussions souvent passionnées et de nos jours plus vives que jamais au sujet de la véritable origine de quelques pièces ou même de l'œuvre entière. Mais ici, par une singulière interversion des rôles, tandis que la critique anglaise ne reconnaît comme authentiques que les 36 ouvrages insérés dans l'in-folio de 1623, la critique allemande d'ordinaire si exigeante accepte d'emblée et comme par acclamation le pseudo-Shakespeare à côté du vrai.

vait s'exercer sa sollicitude ? Il a réservé, nous dit-on, une place d'honneur à ses dialogues dans sa bibliothèque, installée au local acheté de ses deniers auprès de l'Académie et approprié par lui à son enseignement. Mais qui nous l'affirme ? Des érudits modernes : dans l'antiquité personne ne parle de la chose, personne même n'y fait allusion[1]. L'érudition philosophique fort étendue pour le temps, qui perce dans le *Théétète* ou le *Phèdre* par exemple, laisse supposer, je le veux bien, que Platon connaissait ses devanciers autrement que par tradition. Si le savoir immense d'un Aristote ne peut s'expliquer que par la fréquentation directe des sources, comme nous dirions aujourd'hui, si en particulier la multitude de données et de références de toute nature accumulées dans ses nombreux écrits dépasse certainement ce qu'il devait à son expérience personnelle[2], il est permis de croire que Platon en possession d'une réelle fortune, épris de la vérité autant que de la beauté dans les créations de l'esprit, avait fait avant son disciple les premiers pas dans cette voie. Un demi-siècle plus tard, ne voyons-nous pas Zénon se faire copier les livres qui lui étaient indispensables par des serviteurs que le roi Antigone avait obligeamment mis à sa disposition ? Toutefois il y a loin de là à soutenir que Platon avait une bibliothèque méthodiquement disposée comme chacun de nos érudits contemporains a la sienne : que ses volumes, dûment étiquetés, y occupaient sous une rubrique distincte une place spéciale, de façon à prévenir sûrement toute confusion : que cette bibliothèque ainsi ordonnée a été gardée même après lui avec une scrupuleuse vigilance : qu'on s'y référa constamment plus tard : autant d'assertions séduisantes, mais qui attendent et qui attendront sans doute longtemps en-

1. Au temps de Xénophon, collectionneurs et bibliothèques sont encore assez rares pour mériter d'être signalés à l'attention (Voir *Mémorables*, IV, 2). Il faut même descendre jusqu'à Théophraste pour trouver mentionné un ensemble de livres classés avec méthode et catalogués avec quelque exactitude, c'est-à-dire précisément ce que nous entendons aujourd'hui quand nous parlons d'une bibliothèque.

2. On raconte à ce propos que dès le temps de ses études Platon son maître l'avait baptisé de l'épithète bien caractéristique d'ἀναγνωστής, *le liseur*.

3. Diogène Laërce, VII, 36 : Εἰς βιβλιογράφειν πεμπόμενοι.

core leur démonstration. C'est ainsi à coup sûr que les choses se passeraient de nos jours, mais l'analogie est un guide trompeur quand il s'agit d'un passé aussi reculé.

Admettons même, si l'on veut, que nos doutes soient excessifs et que le cabinet de travail de Platon offrait aux regards une riche collection de manuscrits de tout genre, les siens d'abord, puis tous ceux que sa curiosité lui avait fait rechercher et que ses revenus lui avaient permis d'acquérir : collection destinée par lui ou par ses premiers héritiers à demeurer la propriété de son école. Cette hypothèse, la plus favorable de toutes, nous donne-t-elle une garantie absolue pour la conservation intacte de ses titres littéraires ? Je ne le pense pas. Tout d'abord les socratiques qu'on nomme *imparfaits*, Euclide, Aristippe, Phédon, Antisthène, ainsi que leurs disciples, ont écrit et beaucoup écrit. Diogène Laërce relève plus de cent dialogues composés par eux, sans parler de ceux dont on avait dans l'intervalle perdu le souvenir : quelques-uns, circonstance à noter, ont des titres que nous retrouvons aujourd'hui dans la collection platonicienne. En second lieu la carrière philosophique de Platon a été longue : il a eu des amis et des disciples qui selon l'habitude[1] se sont plu à reprendre à leur manière les sujets traités dans les entretiens de l'Académie : telle était d'ailleurs dans les écoles antiques, comme dans celles du moyen-âge, l'intimité de l'enseignement qu'il ne faut point s'étonner de voir des élèves s'approprier jusqu'à un certain point non seulement les idées, mais, ce qui est plus remarquable, les expressions, le style et jusqu'au tour d'esprit du maître. Or il est bien probable que Platon, ici par déférence, là par antipathie et pour les besoins de la polémique, aura voulu posséder les écrits de ses anciens condisciples, sortis comme lui de ce que l'on a appelé « le giron socratique : » il est non moins probable que les ouvrages de son entourage philosophique, composés à son imitation, peut-être sous son inspiration et sa direction personnelles,

1. Cicéron, *de Finibus*, I, 2. — Les disciples écrivaient, selon l'expression d'un ancien, κατὰ ζῆλον τοῦ διδασκάλου.

sont venus peu à peu prendre place à côté des siens [1]. Dans un cas comme dans l'autre, supposons que le nom de l'auteur ait cessé d'être connu, qu'il ait été effacé ou par hasard ou à dessein : n'était-il pas à redouter qu'après une ou deux générations on fît de ces *chartæ socraticæ* autant d'écrits platoniciens [2] ? Pareille confusion s'est certainement produite dans l'école péripatéticienne [3], et c'est là, si je ne me trompe, non pas la seule, mais bien la première et la plus naturelle origine de tant d'apocryphes que nous a transmis l'antiquité [4].

1. Uberweg étend cette supposition jusqu'à des écrits composés par des adversaires mêmes du grand philosophe. « Von dem Clitopho, écrit-il, ist es nicht unwahrscheinlich, dass derselbe zur Platonischen Zeit von einem Gegner Plato's verfasst, hernach irrthümlicherweise unter die Schriften Plato's gerathen ist. »

2. « Die Schriftsteller setzten keineswegs immer dem Titel der Schrift ihren Namen bei : so waren sicher Platonische Dialoge und Schriften von Xenophon ohne Namen im Umlauf. Die Verfasser waren genügend bekannt, solange die Literatur noch einen mässigen Umfang hatte. Für philosophische Schriften bildete sich übrigens zuerst eine festere Tradition in der Platonischen Akademie. Doch wurden hier zugleich Schriften verfasst, welche nur nach der Schule als Platonische bezeichnet, später leicht dem Platon selbst beigelegt werden konnten » (Bœckh, Encyklopedie und Methodologie der philog. Wissenschaft, p. 231.)

3. Faut il ajouter foi à tout ce que l'on nous raconte de la cave de Scepsis? Si le fait est exact, il est à peu près certain que les livres qui y accompagnaient ceux d'Aristote furent publiés sous son nom. — Cf. Valentin Rose (*Aristoteles pseudepigraphus*, p. 4) : « Aristotelici magisterii auctoritas scholæque peripateticæ fama quum plurimorum discipulorum scriptis continuata propagaretur, eis quidem quæ quasi e magistri sententia disputantium ejusque identidem scientiam recolentium auctorum nominibus passim aut carerent, aut, si quæ gessissent, librariorum incuria facile eis destituerentur, factum est ut quoniam tituli ab aliis postea librariis male suppleti Aristotelis esse perhiberent quod Aristotelicum reperiretur, multorum Aristotelis discipulorum periret memoria, eo præsertim tempore quo in bibliothecas novo more conditas exemplaria undequaque congererentur. » — On lit également dans la préface de la *Chirurgie* d'Hippocrate, éditée par M. Pétrequin, les lignes suivantes qu'il est utile de citer : « Sa qualité de fondateur d'une école rivale, son caractère réformateur, la voie où il s'était engagé comme polémiste, tout lui faisait une nécessité de recueillir les productions de Cnide. Aussi à sa mort sa bibliothèque dut-elle se trouver garnie de livres cnidiens mêlés aux siens et à ceux de ses fils et de ses disciples. Loin que leur présence m'y étonne, elle me paraît au contraire si inévitable que je ne concevrais pas qu'il en fût autrement ».

4. Tel dialogue communément attribué à Lucien, quoique tout à fait indigne de ce spirituel écrivain (les Μακρόβιοι, par exemple), ne fait aujourd'hui partie de ses œuvres que parce qu'il lui a été offert en hommage

Reste à examiner quel a été après la mort de Platon le sort de ses écrits, lesquels, si nos conjectures sont exactes, depuis un temps plus ou moins long connus et appréciés dans son école, n'étaient point encore, comme nous dirions aujourd'hui, entrés dans le domaine public [1]. Littré parlant des livres hippocratiques a eu raison d'affirmer que ce qui leur manque surtout dans la période comprise entre Hippocrate et la fondation d'Alexandrie, c'est une publicité véritable et étendue : ils restent enfermés entre un petit nombre de mains parmi ses élèves et ses descendants : l'accès en est fermé à la plupart des écrivains. Un fait analogue, on doit le croire, s'est produit pour Platon.

L'héritage d'un auteur de mérite, aussi bien dans la Grèce ancienne que dans l'Europe moderne, comprend presque inévitablement des éléments de plus d'un genre [2]. D'abord des ouvrages achevés, en possession de toute leur perfection [3] : ces pensées auxquelles avait été donnée leur expression définitive étaient confiées au papyrus, plus tard au parchemin. En second lieu des compositions demeurées incomplètes, soit que la mort soit venue surprendre l'auteur, soit qu'il ait été distrait de son projet par d'autres soins [4]. Viennent enfin des ébauches, de simples notes, des canevas de leçons ou de traités, attendant

et que, l'ayant trouvé dans son héritage, on l'a publié sous son nom. — Cf. E. Havet (*Le Christianisme et ses origines*, II, p. 4). « L'esprit de Platon n'avait pu s'éteindre avec lui ; s'il ne régnait pas à l'Académie, il vivait certainement dans beaucoup d'âmes... La littérature platonique se continuait et quelques monuments en sont arrivés jusqu'à nous, recueillis à la suite des livres du maître. »

1. Ce que les grammairiens grecs désignent par les mots : ἐκπεσεῖν εἰς ἀνθρώπους.

2. Ainsi Thucydide laissait à sa mort des parties de son histoire entièrement achevées (I-V, 25 et l'expédition de Sicile, livres VI et VII), d'autres qui attendaient une dernière main (la fin du livre V et le livre VIII en entier), enfin des notes non encore rédigées, utilisées par Xénophon dans les deux premiers livres de ses *Helléniques*. Nous avons déjà eu occasion de rappeler que *La guerre du Péloponnèse* n'a été publiée qu'apres Thucydide par Xénophon, ou selon d'autres, par Aristippe.

3. On a vu plus haut que les anciens les appelaient volontiers συγγράμματα εἰς ἔκδοσιν.

4. C'est le cas notamment du *Discours contre les sophistes* composé par Isocrate.

l'éloquence qui leur donnera la vie ou le talent qui en fera une œuvre régulière : c'était d'ordinaire sur des tablettes enduites de cire que les anciens avaient coutume de recueillir ainsi leur première inspiration : aucune matière ne se prêtait plus docilement aux transformations requises par les variations de la pensée ou la mobilité des impressions.

A cette règle Platon n'a pas fait exception. Quarante années d'activité philosophique et littéraire ininterrompue lui avaient permis de mettre la dernière main à tous ceux de ses dialogues qu'il en avait jugés dignes, et il est naturel de penser qu'il en avait fait rédiger un exemplaire de choix. L'un d'eux, le *Critias*, est resté inachevé : pour quel motif? nous l'ignorons. En outre on raconte qu'à la mort de son maître Philippe d'Opunte trouva les *Lois* écrites sur la cire (ὄντας ἐν κηρῷ). Faut-il prendre ce récit et surtout cette expression au pied de la lettre? Très commodes pour écrire des lettres cursives, des tablettes se prêtent évidemment assez peu à recevoir des ouvrages aussi volumineux. Il est donc probable qu'il s'agit seulement d'une partie de cet important traité, ou que la locution doit être prise au figuré et entendue en ce sens que Platon rêvait une rédaction moins imparfaite pour ce résumé magistral de son expérience politique et de ses convictions.

Quoi qu'il en soit, voilà un dialogue tout au moins qui, au témoignage de la tradition, a été l'objet d'une publication posthume.

Plusieurs écrivains de l'antiquité, sachant combien autour d'eux les erreurs d'attribution étaient fréquentes, ont pris la sage précaution de dresser à l'avance un catalogue exprès de leurs écrits. Ainsi au début du second livre *De la divination*, Cicéron nous a laissé une énumération précieuse aujourd'hui pour nous de ses divers ouvrages de rhétorique et de philosophie. De même Galien arrivé au terme de sa carrière voulut rédiger et publier sous ce titre spécial : *Des livres de ma composition* [1], un dénombrement méthodique de tous les écrits

1. Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων. — Citons encore le curieux exemple de Diodore

qu'il avait signés de sa main. De même encore on peut lire dans les *Rétractations* de saint Augustin une liste complète et raisonnée où il a eu soin d'authentiquer, si l'on me passe cette expression, les quatre-vingt-quatorze ouvrages qu'il passe en revue. Non content de rappeler les noms des interlocuteurs et les circonstances qui chaque fois l'ont déterminé à écrire, il va jusqu'à transcrire les premiers mots de la phrase initiale. Combien il est à regretter que Platon et Aristote n'aient pas fait preuve d'une égale prévoyance [1] ! De quel flot de contradictions et de polémiques n'eussent-ils pas ainsi délivré à jamais leurs interprètes ! Parmi leurs disciples immédiats nous ne voyons personne qui se soit acquitté à leur place de cette tâche en classant leurs écrits avec un soin pieux, comme devait le faire plus tard Porphyre pour les traités de Plotin son maître, traités dont il a noté tout à la fois les titres, l'origine et l'ordre chronologique. Il est même à remarquer que les grands hommes de l'antiquité ont eu rarement la bonne fortune de rencontrer ainsi presque au lendemain de leur mort un éditeur intelligent capable de discerner d'un coup d'œil sûr leurs véritables écrits au milieu de tout ce qui était en circulation sous leur nom. Pour Platon en particulier, nous n'avons pas même, comme pour Euripide, la ressource d'un catalogue incomplet gravé par une main plus ou moins érudite sur la pierre d'un tombeau ou le socle d'une statue.

On a vu plus haut combien était rare chez les Grecs, au moins avant le siècle d'Alexandre, le fait d'une édition générale et complète entreprise par l'auteur lui-même. Chez les philosophes on peut dire que ce fut la coutume et presque la règle de déléguer ce soin à un disciple, soit qu'ils n'aient pas

de Sicile prenant soin, au début de sa *Bibliothèque historique*, de dresser la table des matières de tout l'ouvrage, et dans quel but? Βουλόμενος τοὺς διασκευάζειν εἰωθότας βίβλους ἀποτρέψαι τοῦ λυμαίνεσθαι τὰς ἀλλοτρίας πραγματείας (I, 5, 2).

1. Parmi les écrits attribués à Démocrite, il s'en trouve un qui était intitulé Κρατυντήρια, c'est-à-dire *Confirmations*. Suidas explique ce mot en disant que dans cet ouvrage le philosophe révisait tous ses autres traités, au sujet desquels il portait un jugement à la fois critique et confirmatif.

voulu s'imposer une préoccupation incommode, soit qu'ils aient imaginé rehausser ainsi le prix de leur enseignement oral [1]. Les testaments d'un certain nombre de chefs d'école qui nous ont été conservés par Diogène Laërce sont à cet égard assez instructifs, et depuis les travaux de M. Dareste en France et de M. Bruns en Allemagne, il n'est plus permis de n'y voir que des textes apocryphes [2]. Celui qui est attribué à Aristote est muet sur ce chapitre : néanmoins, s'il faut en croire Strabon [3], le Stagirite en mourant avait légué sa bibliothèque à son disciple Théophraste, lequel à son tour la donna par testament à Nélée. Pourquoi cette donation faite à un homme sans réputation philosophique ? C'était, répond Grote, dans le dessein de le désigner comme son successeur qu'il le mettait en possession de ce que l'école péripatéticienne avait de plus précieux, les manuscrits de son fondateur. D'après le commentaire d'Asclépius de Tralles, ce n'est pas seulement d'un de ses traités de morale [4], mais de sa *Métaphysique*, encore imparfaite, qu'Aristote avait confié à Eudème de Rhodes la rédaction ou du moins la révision définitive ; mais celui-ci serait mort avant d'avoir mené à bonne fin une tâche dont il avait mesuré toutes les difficultés [5], et après lui une notable partie du manuscrit confié

1. Porphyre nous apprend expressément que Plotin lui avait commis le soin de revoir et de classer ses nombreux écrits : Αὐτὸς τὴν διάταξιν καὶ τὴν διόρθωσιν τῶν βιβλίων ποιεῖσθαι ἡμῖν ἐπέτρεψεν (*Vie de Plotin*, 24).

2. M. Gebhart rejette cependant le long testament de Théophraste, semblable, dit-il, à ces exercices de rhéteur dont se raille Pétrone et plein de ces formalités minutieuses dont le droit compliqué de l'ère impériale entourait les actes de dernière volonté.

3. XIII, 1.

4. Toutes les vraisemblances concourent à nous représenter les Ἠθικὰ Εὐδήμια (titre qui d'ailleurs d'après l'usage du grec répond bien plutôt à *Morale d'Eudème* qu'à la traduction courante *Morale à Eudème*) comme une rédaction des leçons du maître préparée et publiée par les soins de son disciple. — M. Campbell croit trouver dans un motif analogue l'explication du titre que porte la *Morale à Nicomaque* : « Nicomachus probably had something to do with them in the way of editing. »

5. Ἐκεῖνος ἐνόμισε μὴ εἶναι καλὸν ὡς ἔτυχεν ἐκδοθῆναι εἰς πολλοὺς τηλικαύτην πραγμάτειαν. C'est ce même Eudème que nous voyons écrire à Théophraste pour obtenir une copie plus certaine du V[e] livre de la *Physique* (*Scol. Arist.*, 404b 10), traité dont il composa une paraphrase très complète.

à sa sollicitude aurait été ou égarée ou détruite. Nous voyons de même Straton léguer à Lycon son successeur tous ses livres, à l'exception de ceux qu'il avait composés et écrits lui-même [1] : d'après l'interprétation de M. Dareste, ces autographes compris dans le legs des meubles meublants devaient être remis à deux de ses disciples préférés, Lampyrion et Arcésilas, avec charge de les publier. A son tour Lycon lègue ses ouvrages inédits à Callinus [2], afin qu'il veille diligemment à leur publication [3], tandis que ceux de ses livres qui sont déjà connus (ἀνεγνωσμένα) doivent devenir la propriété de son affranchi Charès.

Mais alors que se perpétue au sein de l'école péripatéticienne cette sollicitude légitime, inspirée peut-être par les déplorables vicissitudes des manuscrits du maître, les annales de l'Académie, à notre grand étonnement, ne contiennent aucune indication de ce genre. Platon lui-même, dans son testament que Diogène Laërce prétend nous avoir conservé [4], garde un silence absolu sur ses écrits et sur sa bibliothèque et, encore une fois, à s'en tenir rigoureusement aux données de l'histoire, nous ne pouvons que faire des conjectures sur le sort réservé après lui aux originaux de ses célèbres dialogues.

Ici apparaît une théorie, j'allais dire une construction à laquelle est attaché avant tout autre dans notre siècle le nom de Grote. Appuyé d'une part sur la création de l'école platonicienne, qui du vivant de son fondateur et pendant près de trois siècles après lui eut à l'Académie son domicile fixe, son centre intellectuel et sans doute aussi ses archives, de l'autre sur ce fait, remarquable à coup sûr et presque unique dans l'histoire des lettres anciennes, que l'œuvre de Platon est arrivée jusqu'à nous dans son intégrité, le critique anglais affirme que les manuscrits mêmes du philosophe ont dû se transmettre dans des conditions toutes particulières, propres à entourer

1. Diogène Laërce, V, 62.

2. Sans doute le calligraphe dont Lucien nous vante l'habileté dans le passage cité plus loin (page 398).

3. Diogène Laërce, V, 73 : Ὅπως ἐπιμελῶς αὐτὰ ἐκδῷ.

4. Voir les paragraphes 41-43 de son III[e] livre.

l'authenticité de tous et de chacun de garanties absolument exceptionnelles.

Ces divers points méritent de notre part un examen des plus attentifs.

En premier lieu, qu'aucun des ouvrages authentiques de Platon ne soit perdu pour nous, c'est ce qui est aujourd'hui universellement admis [1], tant les objections contraires paraissent de peu de valeur. Si l'auteur du *Sophiste* nous annonce deux dialogues, l'un sur le politique, l'autre sur le philosophe, dialogues dont un seul nous est parvenu, la suite de ce mémoire montrera pourquoi nous demeurons indifférents ou à la perte du second ouvrage ou à l'oubli dans lequel on l'a laissé. Les mêmes considérations ne sont pas applicables à l'*Hermocrate* qui devait compléter le *Critias*; mais l'inachèvement du second explique très bien pourquoi Platon n'a jamais composé le premier.

Aristote parle d'assertions et même de divisions (διαιρέσεις) platoniciennes que nous ne possédons plus, et on serait d'abord tenté de croire qu'elles étaient tirées d'ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; mais n'est-ce pas la chose du monde la plus naturelle qu'un disciple citant de son maître des traits, des exemples, ou même des développements entiers pour les avoir entendus de sa bouche, et non pour les avoir lus dans ses écrits [2]? Ainsi dans les *Topiques* Aristote s'oppose à l'emploi de mots non approuvés par l'usage, et il cite à ce propos des exemples empruntés à Platon [3]: autant de réminiscences probables de

1. Je ne connais de critiques dissidents que Stallbaum en Allemagne, et Miller en France; encore ce dernier, qui pour s'être beaucoup occupé des lexicographes leur reconnaissait une autorité au moins exagérée, croyait-il plutôt à des lacunes dans la transmission de certains dialogues.

2. En parlant d'Aristote, Diogène Laërce (V, 34) a trouvé un mot heureux pour désigner tout ce qui se perpétue ainsi par la seule tradition, ἀγράφου φωνῆς εὐστοχήματα.

3. *Topiques*, VI, 2, 140a 3 : Οἷον Πλάτων ὀφρυόσκιον τὸν ὀφθαλμὸν ἢ τὸ φαλάγγιον σηψιδακές, ἢ τὸν μυελὸν ὀστεογενές. — C'est également un souvenir de l'Académie que renferme ce passage des *Problèmes* (XXX, 6) : « A cette question de Néoclès : — Pourquoi l'homme mérite-t-il d'être obéi plus qu'aucun autre animal? — Platon répondait : Parce que seul il sait compter. »

ses leçons orales, autant de termes échappés aux hardiesses de l'improvisation. La leçon Περὶ φιλοσοφίας citée dans le traité *De l'Ame* [1] est une rédaction d'Aristote qui avait jugé utile de consigner par écrit, soit d'après la tradition soit d'après ses propres souvenirs, les enseignements les plus généraux de son maître sur la philosophie. Si maintenons nous passons à une époque plus récente, quelle importance attacher à une phrase inconnue, citée comme appartenant au *Timée* par Sextus Empiricus [2] ? Lorsque dans les dernières lignes du *De Mundo*, l'auteur, quel qu'il soit, après avoir rappelé divers mythes, notamment ceux des Parques et d'Adrastée, ajoute que Platon faisait de ces noms autant d'appellations de la divinité [3], cette assertion n'est-elle pas suffisamment justifiée par ce que nous lisons à la fin du X[e] livre de la *République* ? Le rhéteur Ménandre [4] dit avoir découvert dans le *Critias* que Platon appelait son *Timée* « l'hymne de l'univers : » c'est une réminiscence probable d'une phrase de ce dernier dialogue [5]. Marc-Aurèle [6] cite une belle pensée de Platon sur la nécessité pour le sage d'envisager comme d'un lieu élevé les choses de la terre : c'est bien là en tout cas l'esprit du grand philosophe : mais selon toute apparence il faut substituer Philon [7] à Platon dans le texte du Πρὸς ἑμαυτόν. Apulée [8] attribue à Platon deux mots qui ne figurent pas dans notre Platon actuel : mais comme son ouvrage n'est qu'une vaste compilation, il est très possible que cet érudit assez superficiel ait confondu dans un commentaire les paroles d'un disciple et celles du maître : la même observa-

1. I, 2, 7. — Cf. Brandis, *De perditis Aristotelis libris de Ideis et de bono*, Bonn, 1823.

2. *Adv. Math.* VII, 391.

3. 401 b 23 : Ταῦτα δὲ πάντα ἐστὶν οὐκ ἄλλο τι πλὴν ὁ θεός, καθάπερ καὶ ὁ γενναῖος Πλάτων φησίν.

4. Περὶ ἐπιδεικτ., 143.

5. 27 C.

6. VII, 48.

7. On lit en effet dans le traité de Philon *Sur les lois spéciales* : « Alors abaissant du haut du ciel comme on ferait d'un observatoire l'œil de ma pensée, je contemplai sur la terre les frivoles occupations des hommes. »

8. *De doctr. Plat.*, I, 161 : « Ἀπερίμετρος et ἀκατονόμαστος, ut ait ipse. »

tion s'applique aux objections analogues que suggèrent certaines expressions des lexiques platoniciens de Didyme et de Timée [1]. Lorsque Athénée [2] et Doxopater [3] mentionnent deux dialogues intitulés *Cimon* et *Thémistocle*, le premier visiblement veut parler du *Gorgias*, et l'erreur du second est d'autant plus manifeste que Platon ne pouvait sans un anachronisme inexcusable donner comme interlocuteur à Socrate le héros de Salamine. Diogène Laërce [4] énumère sans doute des dialogues que nous n'avons plus : mais l'antiquité tout entière en a ignoré l'existence, et il se hâte lui-même de les désigner comme apocryphes. Sur la foi d'un catalogue arabe [5], certains critiques avaient affirmé que Platon était l'auteur d'un dialogue sous ce titre : *Mnésistrate*; Röper a fait justice de cette assertion. Enfin un mythographe du moyen-âge, Léontius [6], voulait que Platon eût écrit un *Philosophe* : mais l'extrait qu'il en donne fait songer immédiatement à une source toute différente, et comme évidemment il se borne à reproduire sans les vérifier des assertions antérieures, nous ne lui ferons pas l'honneur d'une réfutation.

Ainsi, tandis que des plus illustres poètes de l'Athènes de Périclès, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane nous ne possédons plus qu'un petit nombre de pièces, même parmi celles qui leur avaient valu des acclamations et des couronnes, Platon a eu cette bonne fortune que son héritage entier a passé à la postérité. Ce fait seul nous donne la mesure de sa célébrité et de son prestige aux divers âges qu'a traversés depuis l'humanité. Il est évident en effet que si dans les années qui suivirent

1. Cf. Hermann, *Geschichte der platonischen Philosophie*, 556.
2. XI, 115 : Ἐν τῷ Κίμωνι οὐδὲ τῆς Θημιστοκλέους φείδεται κατηγορίας.
3. *Rhetores græci*, Walz, II, p. 130 : Ὥσπερ ὁ περὶ Θεμιστοκλέους λόγος Θεμιστοκλῆς ἐπιγέγραπται Πλάτωνι καὶ ὁ περὶ πολιτείας πολίτεια.
4. III, 62 : Μίδων ἢ Ἱπποτρόφος, Φαίακες, Χελιδών, Ἑβδόμη, Ἐπιμενίδης. — Quant aux poèmes que Platon passait pour avoir composés dans sa jeunesse (Diog. Laërce, III, 4), lui-même sans doute n'en regretterait que bien légèrement la perte.
5. Casiri, *Bibliothèque arabe*, I, 302.
6. Cité dans Maï, *Auctores classici*, III, 183.

immédiatement sa mort la fondation de son école a contribué à cet heureux résultat, d'autres causes ont dû intervenir pour préserver la collection platonicienne pendant toute la suite de l'antiquité et du moyen-âge contre des éléments de destruction malheureusement trop efficaces. Si nous possédons aujourd'hui tout Platon, c'est pour le même motif qui explique la conservation presque intégrale de l'œuvre de Cicéron et de Démosthène : je veux dire l'éminente supériorité de la pensée, d'une part, et de l'autre le charme incomparable du style, double séduction si puissante que plus d'un grand esprit aurait été prêt à s'écrier avec Cicéron : « Malo errare cum Platone quam cum cæteris vera sentire. »

Si un Romain ou un moderne peut parler de la sorte, quelle devait être l'admiration d'un Grec cultivé? Par un rare privilège Platon réunit la sublimité de Bossuet, la grâce de Fénelon et l'esprit de Voltaire, et dans tous les temps les générations qui n'ont pas eu la force de pénétrer jusqu'au fond des enseignements du philosophe se sont justement éprises du talent de l'écrivain.

Mais nous avons hâte d'arriver à un autre problème, particulièrement important et difficile. Rien de ce que Platon avait écrit ne s'est perdu, voilà sur quoi chacun est d'accord; est-ce à dire que rien de ce que d'autres ont écrit ne nous a été transmis sous le couvert de ce grand nom? L'héritage du philosophe est intact : mais peut-on soutenir avec la même assurance qu'il est pur de toute addition étrangère? Sur ce second point Grote n'est pas moins affirmatif que sur le premier, et cette partie essentielle de sa thèse vient d'être reprise et habilement développée en France dans un mémoire de M. Charles Waddington [1]. Il est inutile, je pense, d'en faire ressortir l'importance extrême et même décisive par rapport à la discussion présente.

Voici en substance le raisonnement sur lequel se fonde le

1. Voir les *Comptes-rendus* de l'Académie des sciences morales (juillet 1886).

savant anglais. Le catalogue des écrits de Platon a été dressé par les critiques alexandrins; si l'on réussit à établir que depuis la mort du philosophe jusqu'au temps d'Aristophane et de Thrasylle aucun apocryphe n'a pénétré dans la collection, les décisions de ces deux grammairiens doivent nous servir de règle; or sauf les exceptions universellement admises, ils reconnaissent comme authentique la totalité des dialogues qui nous sont parvenus.

Sans doute depuis son premier retour de Syracuse Platon est demeuré invariablement fidèle à l'Académie : c'est là qu'il a enseigné, c'est là qu'il est mort, c'est là qu'a été élevé son tombeau. Après lui comme de son vivant, le local dont il y était devenu possesseur fut le centre et le foyer de sa doctrine. Une suite ininterrompue de scolarques ont hérité non seulement de ses biens et de ses propriétés, mais encore de l'honneur de présider aux destinées de l'école qui durant plusieurs siècles n'a pas cessé d'être fréquentée. Elle survécut même aux dévastations dont ce faubourg d'Athènes fut le théâtre pendant le siège de la ville par Sylla [1] : on la transporta alors au Ptolemæum où Cicéron entendit les leçons d'Antiochus [2]. Speusippe et Xénocrate, les continuateurs immédiats de Platon, avaient grandi à ses côtés : eux-mêmes et leurs successeurs étaient donc à même, dit Grote, de donner des réponses précises à quiconque les interrogeait sur l'authenticité de toute composition publiée sous le nom de Platon. On rapporte [3] que les libraires des derniers siècles de l'ère païenne ne se faisaient aucun scrupule de mettre en circulation force discours prétendus d'Isocrate auxquels ce laborieux écrivain n'avait certes jamais songé : mais aussi où trouver une personne connue et d'accès facile, en possession d'affirmer qu'elle a en mains tous les manuscrits d'Isocrate et que

1. 87 avant Jésus-Christ.

2. Il est à craindre qu'au milieu de cette époque si troublée et si malheureuse de l'histoire d'Athènes des déprédations n'aient été commises au détriment de l'Académie. En ce cas, nous dit M. Waddington, Cicéron n'eût pas manqué de nous en prévenir. Mais comment eût-il été amené à faire une enquête pour s'en instruire lui-même?

3. Denys d'Halicarnasse, *de Isocrate*, p. 576.

telle ou telle publication n'y figure pas? Or ce moyen de contrôle aussi commode qu'infaillible, les scolarques l'avaient constamment à leur disposition, et ce seul fait, continue Grote, n'a pas seulement déjoué toutes les fraudes, il a dû même décourager et désarmer à l'avance les faussaires qui évidemment ne pouvaient l'ignorer.

Voilà, semble-t-il, des assertions singulièrement précises et en apparence presque évidentes; en réalité sont-elles justifiées par les textes et les documents? Nous savons déjà qu'il ne s'est pas rencontré de Lycurgue pour donner une recension officielle des dialogues, à l'exemple de celle qui fut ordonnée pour les chefs-d'œuvre des grands tragiques. Du moins Speusippe et Xénocrate ont-ils mis à conserver tout à la fois la doctrine et les écrits de Platon la même sollicitude dont les Pythagoriciens avaient entouré les enseignements de leur maître [1]? Nullement. On a vu des écoles philosophiques se piquer d'une conformité absolue aux théories de leur fondateur, sauf peut-être quelques variantes plus ou moins heureuses qui n'aliaient jamais jusqu'à en dénaturer la substance : ce ne fut point le cas de l'Académie. Qu'on nous permette de répéter à cette occasion le jugement de Th. H. Martin : « Platon a eu le malheur d'avoir dans ses premiers successeurs des partisans trop faibles pour défendre sa doctrine, assez présomptueux pour l'altérer, assez négligents pour la mutiler par l'abandon de quelques points essentiels, d'ailleurs assez peu intelligents pour ne pas en saisir l'idée véritable [2]. » Ils veulent être fidèles, et sont infidèles, faute de cette pénétration supérieure qui avait permis à Platon de fondre dans son système les courants les plus divers. Speusippe en particulier abandonne la spéculation pour se livrer aux recherches expérimentales ou pour tomber dans le pythagorisme [3] : bientôt la lutte qui s'établit au sein même de

1. Jamblique (*Vie de Pythagore*, 199) leur rend ce témoignage : Θαυμάζεται ἡ τῆς φυλακῆς ἀκρίβεια.

2. Numénius, un contemporain de Marc-Aurèle, avait écrit une dissertation Περὶ τῆς τῶν Ἀκαδημαϊκῶν περὶ Πλάτωνα διαστάσεως (Eusèbe, *Prép. évang.*, XIV).

3. Voir sur ce philosophe, outre la thèse latine de M. Ravaisson, quelques

l'école entre des tendances rivales ôtera tout prix à l'unité et à la persistance de la tradition.

Or, je le demande, comment ceux qui traitaient avec tant de légèreté les théories du maître se fussent-ils montrés jaloux de défendre son nom et ses écrits contre toute usurpation ? Pourquoi, si indifférents à son héritage philosophique, auraient-ils été pleins de sollicitude et de respect pour son héritage littéraire? Nous ne savons que bien peu de chose de leurs propres travaux : mais rien absolument ne nous autorise à penser qu'ils avaient sérieusement feuilleté et médité les modèles platoniciens. Crantor est le premier, dit-on [1], qui ait songé à en commenter le texte, et on cite comme un trait saillant d'Arcésilas, à côté de son admiration au moins apparente pour Platon, le fait qu'il possédait ses ouvrages [2].

Grote affirme que l'original de chaque dialogue était gardé si précieusement à l'Académie qu'il était interdit d'en prendre copie sans l'autorisation du scolarque. C'est là une assertion toute gratuite. Cicéron [3] nous montre sans doute Crassus lisant le *Gorgias* à Athènes sous la direction de Charmadas : faut-il en conclure que ce dialogue ne se trouvait pas ailleurs? Non, mais bien que le grand orateur avait voulu en puiser à la source même un commentaire particulièrement autorisé.

Les chefs de l'école étaient, nous dit-on, merveilleusement armés pour réduire à l'impuissance les tentatives des faussaires : mais dans la lutte il n'est utile d'être armé qu'autant que l'on sait et que l'on veut faire usage de ses armes. Des archives ont un prix inestimable pour la conservation des actes publics : à

pages remarquables de M. von Stein (*Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus*, II, 142 et suiv.).

1. Cicéron, *Acad. post.*, I, 19, 34.

2. Diogène Laërce, IV, 3 : Ἐῴκει θαυμάζειν τὸν Πλάτωνα καὶ τὰ βιβλία ἐκέκτητο αὐτοῦ.

3. *De Oratore*, I, 11 : « Platonis cum Charmada diligentius legi Gorgiam » : ce que M. Waddington interprète comme suit : « L'orateur M. Crassus obtint par grande faveur du scolarque Charmadas de consulter sous ses yeux et d'étudier avec lui le manuscrit du *Gorgias*. Telles étaient les garanties qu'offrait alors aux érudits la collection conservée à l'Académie. »

une condition, c'est qu'on n'oublie pas de les consulter. Chaque fois que l'apparition de quelque dialogue sous le nom de Platon était de nature à provoquer le moindre doute, il suffisait, dit Grote, d'en référer aux scolarques, en possession de fournir toutes les indications désirables : le malheur est que ni lecteurs ni commentateurs ni éditeurs ne songeaient à leur en demander.

Nous avons vu que selon toute apparence aucune édition d'ensemble des œuvres de Platon n'avait été entreprise par ses soins et sous ses ordres. A quelle date, dans quelles circonstances ses dialogues furent-ils publiés après lui pour la première fois ? Sur ce point la tradition est absolument muette. Pour un de ses contemporains, le célèbre médecin Hippocrate, nous savons que la chose se fit tard et mal. La collection hippocratique, écrit Littré, a fait soudainement son apparition au grand jour de la publicité et cela dans un désordre extrême ; aucun critérium en effet ne permettait de discerner l'origine de chaque traité. Il est probable que Platon eut un sort analogue, tout au moins qu'il en fut du philosophe athénien comme de nos grands écrivains modernes, dont les ouvrages, inégalement importants ou inégalement populaires, sont aussi dans une proportion correspondante fort inégalement réimprimés ; tel dialogue célèbre était déjà connu et répandu au loin, alors que tel autre demeurait presque ignoré. Néanmoins tout porte à croire qu'au plus tard au temps de la création des grandes bibliothèques une édition complète vit le jour à Athènes, par l'initiative et sous la direction de quelque familier de l'Académie ; ce qui le montre, c'est qu'elle s'étendit sans exception à tout ce qui était sorti de la plume de l'illustre philosophe ; travail qui évidemment ne pouvait pas plus être conçu que réalisé loin des lieux où Platon avait vécu et enseigné. Du même coup, nous avons la preuve indirecte que ce fut une édition posthume. En effet si Platon lui-même avait pu être consulté, il n'eût apparemment pas cru ajouter beaucoup à sa réputation en publiant à côté de ses chefs-d'œuvre des ébauches de jeunesse ou un travail aussi brusquement interrompu que le *Critias*. Ne soyons pas surpris de cette

sorte de fétichisme, poussé plus loin encore pour certains modernes à la mémoire desquels on n'a fait grâce d'aucune lettre, d'aucun billet, d'aucune phrase, d'aucune ligne signée de leur nom. Est-ce là le fait d'une piété véritable? ou plutôt n'est-ce pas un mobile très différent qui poussait les héritiers d'Aristote à vendre pêle-mêle à Apellicon tout ce que le hasard avait fait tomber entre leurs mains, œuvres du maître et de ses élèves [1], simples notes et traités complets? que leur importaient les embarras presque inextricables qu'ils allaient préparer à la critique?

Quoi qu'il en soit, il est probable que la perpétuité de l'enseignement du platonisme à l'Académie, le renom universel du grand philosophe, l'industrie des libraires tenue en éveil par l'admiration, la reconnaissance ou la curiosité des disciples, l'Orient et l'Occident s'ouvrant presque simultanément aux influences helléniques à la fin du IVe siècle, tout a contribué à multiplier avec les années les copies de Platon, tout au moins de ceux de ses dialogues qui avaient le plus rapidement atteint à la célébrité [2].

La première édition à laquelle les textes conservés fassent allusion est contemporaine d'Antigone de Caryste, érudit du IIIe siècle avant notre ère [3]. Sa date nous reporte immédiatement au grand mouvement littéraire inauguré par les créations des Ptolémées, et les détails dans lesquels entre à ce sujet Diogène Laërce ne peuvent que confirmer cette supposition. On sait en effet qu'afin de mettre de l'ordre dans les annotations si diver-

1. La critique moderne croit avoir reconnu dans la collection hippocratique à côté de la main du maître celles de Thessalus et de Dracon ses fils, de Polybe son gendre, enfin d'Hippocrate III et d'Hippocrate IV ses petits-fils.

2. Un fragment du *Phédon*, récemment rapporté du Fayoum par M. Flinders Petrie et édité par M. Mahaffy dans le 8e cahier des *Cunningham Memoirs* remonte au règne du second des Ptolémées. Ce papyrus, dont les colonnes comptent assez régulièrement 22 lignes, est ainsi antérieur de onze siècles au moins au célèbre manuscrit d'Oxford, le véritable archétype de notre texte platonicien actuel.

3. Diogène Laërce, III, 66 : Ἅπερ, ὥς Ἀντίγονός φησιν, νεωστὶ ἐκδοθέντα εἴ τις ἤθελε διαγνῶναι, μισθὸν ἐτέλει τοῖς κεκτημένοις.

ses que réclame un texte difficile, « les éditeurs d'alors avaient imaginé des signes particuliers dont chacun répondait à un genre particulier de notes et, placé à la marge du texte, avertissait le lecteur de recourir au commentaire [1]. » Or voici ce que nous lisons dans Diogène, au livre consacré à Platon [2] :

« Avant tout il ne sera pas hors de propos de donner l'explication de quelques signes originaux qui se rencontrent dans ses ouvrages. Le × indique les locutions inusitées ou figurées et en général les tours personnels à Platon : le double trait (>) [3] désigne les opinions et les doctrines qui lui sont propres : le × entre deux points (·×·) est la marque des locutions élégantes : le double trait entre deux points (·>·) indique les endroits que quelques auteurs ont corrigés : les passages que l'on supprime témérairement sont marqués d'un trait entre deux points (÷) : le sigma renversé entre deux points (·Ↄ·) désigne les phrases à double sens et les transpositions de mots : par la foudre (\|/) on indique la liaison des idées philosophiques : par l'astérisque (·※·) l'accord des doctrines, et par le trait (—) les passages à rejeter. Tels sont les signes que l'on rencontre dans les ouvrages de Platon. Dans son traité sur Zénon, Antigone de Caryste prétend qu'à l'époque de leur apparition ceux qui les possédaient ne les communiquaient que moyennant salaire ».

Ces dernières lignes ont été interprétées en ce sens que l'édition en question constituait en son temps une nouveauté complète, quelque chose comme ce que l'on appelait à la Renaissance une *édition princeps* : il est bien plus probable que ce qui

1. E. Egger.

2. L. I. — C'est à Aristophane de Byzance lui-même qu'Ozann (*Anecdotum Romanum*, 101) rapporte les signes dont il va être question.

3. C'est le signe si célèbre dans les plus anciennes éditions d'Homère sous le nom de *diple*. Remarquons à ce propos qu'à part le trait ou *obel* qui marque pareillement les vers frappés d'athétèse, il serait difficile de trouver une seule coïncidence complète dans l'emploi de ces divers signes appliqués d'un côté au prince des poètes, de l'autre à l'Homère des philosophes. C'est le caprice de l'éditeur qui faisait loi. De là l'initiation nécessaire à laquelle fait allusion la dernière phrase de la citation. — Platon aura-t-il un jour comme Homère ses *Scolies* de Venise et son Villoison?

en faisait la rareté et le prix, ce sont précisément les notes spéciales qui y avaient été introduites.

Platon a donc été édité au IIIe siècle ? mais où ? par les soins de qui ? à l'usage des platonisants ou dans l'intérêt du grand public ? on l'ignore. Les beaux esprits et les savants à qui la la munificence des Ptolémées accordait au Musée d'Alexandrie une hospitalité princière avaient certainement groupé autour d'eux un cercle de copistes et de lettrés. C'est dans ce milieu qu'ont été créées à la fois la science et la profession de grammairien-éditeur : pour tenir son rôle dans les discussions sans fin, les unes subtiles et ingénieuses, les autres ridicules et frivoles, qui s'engageaient sur le style et sur le sens des anciens poètes, chacun devait être jaloux de posséder leur texte, tel que l'érudition d'alors avait cru devoir le fixer. Mais qui donc a entendu parler du goût des critiques alexandrins pour la philosophie ? Ils ont composé sur Homère des montagnes de dissertations dont il ne nous reste que des débris : ont-ils commenté un seul philosophe ? Il n'est donc nullement démontré que Platon, comme d'autres écrivains de mérite bien inférieur, ait trouvé dans leurs rangs des mains assez habiles pour donner de ses écrits une recension absolument digne de confiance[1]. C'est une pure conjecture que d'attribuer l'édition dont il vient d'être question à Aristophane de Byzance, lequel en publiant l'*Iliade* s'était montré, nous dit Pierron, aussi sage et aussi modéré que Zénodote avait été violent et téméraire. Même incer-

1. Pour ne parler ici que de la constitution du texte, quelques érudits, s'appuyant sur le fragment dont il a été question dans une note précédente, affirment que la critique alexandrine crut rendre service à Platon en accommodant son style aux préceptes des rhéteurs et en y introduisant certains raffinements qu'ils jugeaient indispensables à une prose modèle : elle n'aboutit ainsi, selon l'expression de l'un d'eux, qu'à « verser une large portion d'eau dans le vin de Platon » : la concision énergique, parfois rude du philosophe a disparu en maint endroit sous d'ennuyeuses paraphrases et sous les interpolations d'un goût timoré. Une comparaison minutieuse du texte nouveau et de la version courante a montré que de part et d'autre il y a des passages défigurés, ici par des gloses explicatives, là par le fait d'un scribe ignorant ou inattentif. Il est clair que plus un dialogue était lu et demandé, plus les copies s'en multipliaient, et plus les chances d'altération allaient en augmentant.

titude en ce qui concerne Dercyllidas et Thrasylle, qui travaillèrent après Aristophane à une classification tout artificielle des écrits platoniciens. Le texte de Diogène Laërce [1] n'autorise nullement les inductions que l'on en a tirées et M. Chaignet a eu parfaitement raison d'écrire : « Thrasylle ne semble pas avoir eu l'intention de donner une édition meilleure, une recension critique du texte de Platon ; il eut plutôt pour objet l'exégèse, comme le dit expressément Porphyre, qui sous ce rapport lui préfère infiniment les travaux de Plotin. »

Dans la suite il n'est plus fait mention d'aucune édition jusqu'au temps de Galien (IIe siècle de l'ère chrétienne). Dans son opuscule intitulé Περὶ τῶν ἐν Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένων, il rapporte spécialement aux « copies attiques » [2] un membre de phrase [3] qui se lit actuellement dans tous nos manuscrits. Mais que faut-il entendre par ces « copies attiques » ? Avaient-elles été collectionnées sur les manuscrits originaux conservés à Athènes, par opposition à celles qui auraient été confectionnées à Alexandrie ? Olympiodore dans son *Commentaire du Phédon*, parle sans doute d'une classe spéciale d'« interprètes attiques » (ἀττικοὶ ἐξηγηταί) parmi lesquels il range Speusippe et Xénocrate probablement à cause des réminiscences platoniciennes contenues dans leurs divers ouvrages. Néanmoins il suffit d'un simple coup d'œil pour se convaincre qu'il a en vue, non des éditeurs au sens moderne du mot, mais une catégorie spéciale de commentateurs réguliers appartenant au temps où l'école platonicienne avait à Athènes son siège officiel et reconnu [4]. Ainsi tout en admettant avec Cousin que pour venir d'un écrivain du sixième siècle, ce renseignement n'est pas sans valeur, et que

1. III, 56.
2. Voici la phrase textuelle de Galien : Αὕτη μὲν ἡ ἐξήγησίς μοι γέγονε κατὰ τὴν τῶν Ἀττικῶν ἀντιγράφων ἔκδοσιν. — On sait que le mot ἀντίγραφον (Athénée II, 58 D et VI, 266 E. — Plutarque, *Vie de Sylla*, 26) désigne toute reproduction, aussi bien celle d'une œuvre d'art que d'un texte original.
3. *Timée*, 77 C : Διὰ τὸ τῆς ἔξω ἑαυτοῦ κινήσεως ἐστερῆσθαι.
4. Cousin a tiré des rares exemples cités la preuve que leur exégèse, comparée à celle des Alexandrins, se recommandait par plus de naturel et moins de subtilité (Voir le dernier chapitre de ses *Fragments de philosophie ncienne*).

le seul défaut à reprendre dans les indications d'Olympiodore, c'est leur extrême brièveté qui excite la curiosité au lieu de la satisfaire, il faut renoncer à trouver chez ce néo-platonicien une explication de la phrase de Galien.

En revanche un autre rapprochement peut et doit avoir ici son prix. On possédait également dans l'antiquité des « copies attiques » de Démosthène, et le fameux manuscrit Σ de notre bibliothèque nationale se termine par cette mention : Διώρθωται ἀπὸ δυὸ Ἀττικιανῶν. N'est-il pas logique de penser que dans un cas comme dans l'autre nous sommes en présence d'exemplaires provenant de la même source et tenus en assez haute estime pour servir désormais de modèles? Mais à qui les attribuer? Puisqu'il ne s'agit pas exclusivement de Platon, il est difficile ou pour mieux dire impossible de songer au platonicien Atticus, laborieux commentateur contemporain de Marc-Aurèle, dont Eusèbe et Proclus nous ont conservé de si curieux extraits, le premier dans sa *Préparation évangélique*, le second dans son étude sur le *Timée* [1]. Lucien mentionne comme deux « copistes » un Callinus et un Atticus, vantant la remarquable calligraphie de l'un et la scrupuleuse exactitude de l'autre [2]. Pourquoi ne pas identifier cet Atticus avec l'ami de Cicéron auquel il sert tout à la fois d'Aristarque, d'éditeur et de commissionnaire en librairie [3]? Nous savons que c'était un bibliophile des plus distingués, passionné pour toute la littérature tant grecque que latine, ayant sous ses ordres une série d'esclaves instruits, choisis avec soin et également dressés à dicter

1. Ces éditions d'Atticus, sur lesquelles M. Christ a lu à l'Académie des sciences de Munich en 1882 un mémoire plein de savantes conjectures, étaient sur papyrus, non sur parchemin. Chaque ligne comptait en moyenne 35 lettres et des repères placés en marge servaient à diviser l'ensemble en fragments égaux. — Cf. Harpocration, 12 et 22.

2. *Adv. indoct.*, 24 : Ἵνα δέ σοι δῶ αὐτὰ ἐκεῖνα κεκρικέναι, ὅσα ὁ Καλλῖνος εἰς κάλλος καὶ ὁ ἀοίδιμος Ἀττικὸς σὺν ἐπιμελείᾳ τῇ πάσῃ γράψαιεν, σοὶ τί ὄφελος. Une de nos scolies du *Timée* mentionne expressément une annotation (ἐπισημαίνεσθαι) d'Atticus.

3. Cette identification, proposée d'abord par Schneidewin, a été acceptée par Usener (*Nouvelles de la Société royale des sciences et de l'Université de Gœttingue*, 1892) et par M. Weil (*Journal des Savants*, oct. 1892).

et à écrire les textes qu'il faisait reproduire pour répondre aux commandes des lettrés du temps [1]. Reste à expliquer de quelle manière Atticus s'y est pris pour publier, comme nous en possédons la preuve tout au moins en ce qui touche Platon et Démosthène, des éditions dont l'autorité était égale sinon supérieure à celle des éditions d'Alexandrie. Voici l'hypothèse en somme assez plausible imaginée récemment par la critique en réponse à ce problème.

On sait qu'en matière de littérature latine Atticus avait trouvé un conseiller et un auxiliaire singulièrement précieux dans la personne de Varron et de Cornélius Népos. En matière de littérature grecque, Tyrannion paraît lui avoir rendu des services analogues. Or ce grammairien avait eu à sa disposition la bibliothèque d'Aristote, confisquée par Sylla et transportée à Rome après la prise d'Athènes. Accrue dans l'intervalle de celle de Théophraste, elle contenait sans doute une copie, d'autant plus exacte qu'elle était plus ancienne, de l'œuvre entière de Platon et de Démosthène; c'est cette copie qui aurait servi de modèle à Tyrannion pour la dictée ou la correction des exemplaires mis en vente par Atticus, et dont la supériorité se trouverait ainsi justifiée [2].

Quant aux traductions de Platon en langue étrangère et notamment en latin, il en sera parlé dans une autre partie de cet ouvrage. A Rome Cicéron paraît être le premier qui ait songé à mettre quelques dialogues au moins du grand philosophe à la portée de ses concitoyens.

Un des arguments invoqués par Grote à l'appui de sa thèse nous oblige pour ainsi dire à terminer ce chapitre par une apparente digression. Aux heureuses destinées des manuscrits de Platon le critique anglais oppose triomphalement le sort déplorable de ceux d'Aristote. Quelle merveille de conservation

1. Voir sa *Vie* par C. Népos (ch. 13).

2. L'expression employée par Galien (ἡ τῶν Ἀττικῶν ἀντιγράφων ἔκδοσις, et non ἡ Ἀττικὴ ou Ἀττικιανὴ ἔκδοσις) est en complète harmonie avec cette supposition.

d'un côté, s'écrie-t-il, quel prodige d'abandon de l'autre! Il ne voit pas ou ne veut pas voir que ce parallèle, si frappant qu'il soit, se retourne par un certain côté contre ses propres assertions. Les conditions absolument exceptionnelles de la transmission des écrits platoniciens nous garantissent, dit-il, la parfaite exactitude des catalogues alexandrins. Mais ces mêmes conditions, telles qu'il les énumère, ne se rencontrent-elles pas quand il s'agit d'Aristote?

Platon a fondé une école : son rival de même. Le premier a eu pour successeurs immédiats à l'Académie deux de ses élèves : le Lycée après la mort de son fondateur, a été dirigé pendant près d'un demi-siècle par Théophraste, le plus capable à coup sûr et le plus éclairé des disciples d'Aristote. L'auteur du *Phédon* et du *Timée* n'a pas dédaigné l'érudition : Aristote a fait plus encore : il lui a emprunté une partie considérable et de sa gloire et de sa science. Les premiers péripatéticiens nous sont représentés comme des hommes de valeur et de mérite fermement attachés aux enseignements de l'école : savants et lettrés autant que philosophes. C'est au Lycée que la biographie et la bibliographie ont pris naissance, et elles n'ont pas cessé d'y être en honneur [1].

Eh bien! je le demande, quel profit Aristote a-t-il retiré de toute cette activité littéraire? A-t-elle abouti à léguer à la postérité une édition modèle des œuvres du maître, édition où se trouve soigneusement distingué ce qu'il a composé lui-même, ce qu'il a simplement ébauché, enfin ce que des faussaires ou des ignorants avaient cherché témérairement à lui attribuer? S'il est probable que des copies de certains traités plutôt exotériques d'Aristote circulèrent d'assez bonne heure dans la Grèce et l'Orient, il est en revanche à peu près établi qu'aucune édition un peu complète ne parut avant la découverte des manuscrits que recélait la cave de Skepsis [2], et même, si

1. Au dire de Strabon, Aristote serait même le premier qui aurait mis en pratique l'art inconnu jusqu'à lui de disposer méthodiquement une bibliothèque.

2. Plutarque (*Vie de Sylla*, 26) affirme qu'au temps de ce dictateur les écrits

l'on en croit certaines traditions, avant la coordination du texte entreprise bien plus tard par Andronicus de Rhodes. Dira-t-on que c'est l'état d'inachèvement dans lequel Aristote avait laissé ses écrits qui a déterminé Théophraste à n'en publier aucun? L'argument ne vaut que pour un certain nombre, et le désordre actuel du texte aristotélicien tient peut-être uniquement aux altérations matérielles qu'avaient subies les manuscrits originaux avant d'arriver aux premiers éditeurs. L'édition d'Apellicon, qu'elle ait compris tous les traités d'Aristote, comme le veut Strabon, ou le plus grand nombre seulement, ainsi que nous l'apprend Plutarque [1], était remplie de fautes et bien peu digne de l'auteur de l'*Organon*. Qu'attendre en effet de ce que nous appellerions aujourd'hui un fureteur, un amateur de raretés, poussant sa manie jusqu'à dérober dans les temples les originaux des actes publics? En mettant la main sur les autographes d'Aristote, il dut éprouver quelque chose de cette joie inintelligente qui transportait Verrès, lorsque une bonne fortune lui faisait rencontrer un Myron ou un Phidias. Et voilà comment a failli échapper à la postérité, malgré la création d'une école qui a eu ses heures de gloire, le travail infatigable d'un homme à propos duquel on a pu dire qu'« il y a quelque chose de divin dans la continuité d'austères méditations que supposent tant d'ouvrages [2]. »

Si donc, et ce sera notre conclusion, Platon n'a pas eu à traverser de semblables vicissitudes, ce privilège doit s'expliquer par d'autres causes que celles sur lesquelles Grote insiste avec tant de complaisance. En tout cas, en ce qui concerne Aristote, elles n'ont pas empêché l'apocryphe de se mêler à l'authentique : de quel droit prétendre que pour Platon elles ont eu infailliblement cette salutaire et inappréciable influence?

d'Aristote n'étaient encore connus que du petit nombre dans le monde romain (οὔπω τότε σαφῶς γνωριζόμενα τοῖς πόλλοις).

1. La première assertion est d'autant plus invraisemblable que, d'après la tradition, Apellicon aurait lui-même transcrit en entier tous les manuscrits dont il était possesseur : tâche presque surhumaine, s'il s'agissait de tout Aristote.

2. E. Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*.

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTHENTICITÉ DES DIALOGUES

CHAPITRE I

RÈGLES DE LA CRITIQUE D'ATTRIBUTION

Les pages qui précèdent ont montré que, malgré certaines apparences particulièrement favorables, les écrits attribués à Platon par la croyance commune ne sont pas dispensés de justifier de leur origine et de subir, comme les autres productions de l'antiquité, l'épreuve de la critique. Or l'authenticité d'une œuvre littéraire se reconnait à une double pierre de touche. Premièrement, les idées s'accordent-elles avec ce que nous savons des doctrines de l'auteur, la composition et le style avec avec ses qualités comme écrivain ? Secondement la tradition qui le désigne est-elle ancienne, éclairée, constante et unanime ? C'est ce que les érudits allemands, rompus aux recherches de ce genre, ont appelé le *critérium interne* et le *critérium externe*. Assez souvent les conclusions auxquelles conduit le premier ont l'inconvénient d'être arbitraires, les recherches qu'exige le second celui d'être stériles : pour mener à bonne fin ces deux enquêtes il faut d'un côté une sûreté de goût, de l'autre une étendue d'érudition peu commune, et je ne suis point surpris

de la réputation exceptionnelle conquise dans notre siècle par ceux qui se sont acquittés avec le plus d'éclat d'une aussi difficile et délicate mission.

Que dans une question semblable à celle qui nous occupe l'emploi du critérium externe suppose une connaissance approfondie de toute l'histoire littéraire et philosophique du monde hellénique, c'est ce qu'il est superflu de constater. Quels sont les anciens qui ont parlé de tel ouvrage ? quel jugement en ont-ils porté ? et quelle valeur convient-il d'accorder à leur témoignage ? Voilà quels sont je ne dirai pas les seuls, mais les plus importants problèmes à résoudre. Et si, comme le cas se présente trop fréquemment quand il s'agit de traités philosophiques, le livre qu'on examine n'a reçu qu'une publicité restreinte, ne fût-ce que parce qu'il n'offrait d'intérêt qu'au petit nombre, si en outre les textes qui s'y rapportent faisaient partie d'ouvrages mutilés ou détruits par le temps, dans quel embarras se trouvera jeté le critique ? et lorsqu'ailleurs il se heurtera à des réticences inattendues, à des affirmations contradictoires, par quel artifice réussira-t-il à découvrir sûrement la vérité ?

D'autre part, si l'on fait abstraction de l'histoire et des documents extérieurs de tout genre pour se mettre uniquement en présence de l'œuvre à juger, il faut s'être singulièrement pénétré des pensées et de la diction d'un auteur pour pouvoir dire avec assurance : « Il est ici » ou « il n'y est pas ». C'est là une sorte de témérité que M. Chaignet [1] fait ressortir en quelques lignes fort remarquables : « D'où peut-on se former une idée du style et du système d'un philosophe, si ce n'est de la lecture de ses ouvrages : mais n'est-il pas clair comme le jour que si vous supprimez *a priori* quelques-uns des traits qui composent le caractère de son style et la physionomie de son système, vous ne les retrouverez pas dans la représentation que vous vous en faites et qui dépend absolument du choix que

1. *La vie et les écrits de Platon*, p. 105. — Cf. M. Waddington, mémoire cité, p. 16 et suiv.

vous aurez déterminé d'abord ? Loin donc d'être le résultat de vos lectures, c'est cette idée qui a présidé et préexisté à elles, et le portrait, comme on devait s'y attendre, ne vous renvoie que ce que vous y avez mis : c'est un vrai portrait de fantaisie. » De là des divergences étonnantes qui font le scandale des profanes, et un discrédit inévitable jeté sur les sentences opposées de juges surpris en flagrant désaccord [1].

Sans insister davantage sur une question que nous aurons à reprendre plus loin, disons que l'esprit de discussion est appelé à rendre aux sciences historiques les plus sérieux services, à condition toutefois de s'incliner devant les faits et de ne pas dégénérer en un scepticisme systématique. Au XVI[e] et au XVII[e] siècle les érudits dans leurs polémiques retentissantes invoquaient des règles de critique superficielles ou compliquées qui relevant en grande partie du sentiment personnel, contribuaient à éterniser les différends plutôt qu'à les résoudre. Mieux inspirée, la science moderne a cherché ailleurs ses solutions : à son exemple, c'est à l'étude patiente des textes et des documents que nous demanderons avant tout la lumière, et si plus tard nous avons recours à d'autres procédés et à une autre méthode, ce ne sera que contraint par les lacunes et les insuffisances de la première.

1. En veut-on un exemple ? Par un phénomène peut-être unique dans l'histoire de la littérature grecque, l'héritage d'Aristote renferme trois *Morales* qui ont trop de parties communes pour être sorties toutes trois de sa main comme autant de publications distinctes. Or Schleiermacher considère la *Grande Morale* comme l'œuvre aristotélicienne par excellence : Spengel au contraire y voit une copie très postérieure. L'*Ethique à Eudème* est pour le premier l'œuvre d'un imitateur plus ou moins habile, pour le second, un monument authentique du plus fidèle des disciples d'Aristote. Spengel proclame l'*Ethique à Nicomaque* un vrai chef-d'œuvre : Schleiermacher déclare qu'un ouvrage où règne pareille confusion, pareille incohérence, est digne tout au plus d'un écolier.

CHAPITRE II

LE CRITÉRIUM EXTERNE OU LES TÉMOIGNAGES HISTORIQUES

I. RARETÉ DES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS DE PLATON

Comme nous l'avons dit au début de ce travail, l'histoire littéraire et philosophique repose essentiellement sur une tradition qui, une fois établie, s'est fait accepter d'autant plus docilement que le contrôle en devenait plus difficile. Malgré l'éloignement des temps la tâche du critique serait assez simple, si dans chaque cas donné il pouvait remonter jusqu'à l'origine la chaîne des témoignages, sans que celle-ci se trouvât jamais interrompue. Mais quand il s'agit de l'antiquité, cette satisfaction lui est bien rarement accordée.

Certes, si les anciens avaient pressenti d'un côté les prétentions et les exigences, de l'autre les hésitations et les doutes de la science moderne, s'ils avaient prévu avec quelle curiosité impatiente et inquiète nous commenterions leurs moindres textes, ils n'eussent point refusé de donner une solution précise et définitive à tant de problèmes historiques qui nous tiennent en suspens. Seuls capables sur bien des points d'éclairer notre religion, ils ne l'ont pas fait. Les documents qu'ils nous ont légués sont

peu nombreux, incomplets, parfois équivoques ou même contradictoires : tantôt assez vagues pour laisser dans l'embarras, tantôt assez peu vraisemblables pour provoquer une légitime défiance.

En matière de goût, la race hellénique a toujours été citée comme un modèle, et chez ce peuple privilégié la critique littéraire a suivi de près les chefs-d'œuvre confiés, si je puis ainsi parler, à son intelligente administration [1]. A la fin du ve siècle, elle se montre avec éclat et dans le débat à la fois si plaisant et si élevé qui occupe la seconde partie des *Grenouilles* d'Aristophane, et dans les pages ingénieuses consacrées par Platon lui-même à analyser avec une remarquable finesse le talent des plus grands orateurs de l'époque. Mais cette autre branche de la critique était encore à naître, qui fonde l'histoire littéraire en discutant et en justifiant les titres de propriété de chaque écrivain. Les rhapsodes avaient un commentaire pour tous les vers d'Homère, longtemps avant que la fameuse question homérique surgît au milieu des polémiques érudites du Musée d'Alexandrie.

La chose ne doit pas surprendre. On sait l'explication ingénieuse que M. Janet donne de notre foi au témoignage. Aussi longtemps que nous n'avons pas été trompés, une induction bien naturelle nous fait prendre la parole d'autrui pour ce qu'elle doit être, c'est-à-dire pour l'expression franche et sincère de la pensée. De même, si les anciens n'ont pas suspecté la tradition, c'est qu'ils n'avaient pas conscience de ses erreurs; s'ils sont si mal sur leurs gardes contre les manœuvres des faussaires, c'est qu'ils n'avaient eu que de très rares occasions de les surprendre en flagrant délit d'imposture.

L'histoire de la philosophie, chose digne de remarque, paraît avoir précédé celle de la poésie et de l'éloquence [2] : seulement

1. C'est ce qu'a très bien mis en lumière E. Egger dans son bel ouvrage, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, dont une seconde édition a été publiée en 1886 après la mort de l'auteur.

2. « Ueberhaupt ist die Geschichte keiner Wissenschaft so früh und so eifrig nach allen Richtungen hin Gegenstand der Forschung geworden, wie die der Philosophie » (Bergck).

à ses débuts qu'elle est vague et incertaine! Platon et Aristote s'intéressent l'un et l'autre à leurs devanciers : mais la filiation authentique des écoles et des doctrines semble leur être à peu près indifférente, sans doute faute de documents suffisamment précis pour la constater. Théophraste cherche à combler au moins en partie cette lacune fâcheuse [1]; toutefois les premiers auteurs de « successions de philosophes » (διαδοχαί) sont Mnésistrate de Thasos [2] et Sotion [3], tous deux du commencement du second siècle avant notre ère; or quand ces esprits curieux, quand ces laborieux compilateurs prirent la plume pour raconter la vie et énumérer les écrits des anciens philosophes, bien des confusions, bien des erreurs avaient eu déjà le loisir de s'accréditer.

Pour en revenir à Platon, accordons à M. Waddington qu'il est absurde de traiter le célèbre philosophe comme quelqu'un dont nous ne savons absolument rien, comme un homme ayant vécu dans un monde qui nous serait totalement inconnu : reconnaissons que c'est avec raison encore qu'il exige de certains érudits qu'ils acceptent le Platon de l'histoire, au lieu de s'en créer un dans leurs rêves : reste à déterminer si l'écrivain et le chef d'école nous sont assez connus pour couper court à tous les doutes, et rendre inutiles et vaines les conjectures même les plus ingénieuses et les mieux fondées des modernes.

On a vu que de tous les auteurs du IVe siècle le plus muet sur Platon, c'était, ou peu s'en faut, Platon lui-même [4] : nous n'avons pas à rechercher ici les causes de ce fait, dont le plan

1. Dans un grand ouvrage en 18 livres sous ce titre : Φυσικαὶ δόξαι.

2. Cité par Diogène Laërce (III, 47) dans un passage dont le sens n'a pas été compris par son traducteur Zévort. — Hermippe, disciple de Callimaque, avait essayé un classement chronologique des divers philosophes.

3. Cet auteur, né à Alexandrie, paraît avoir écrit de 200 à 175 avant Jésus-Christ. Autant que nous pouvons en juger, il s'était consacré particulièrement à l'étude des premiers siècles de la littérature grecque.

4. Son nom n'apparaît que dans l'*Apologie* et le *Phédon*, où il se trouve amené par des considérations toutes personnelles, et c'est une singulière assertion que celle d'un moderne, affirmant que Platon a voulu ainsi conférer une sorte d'authenticité privilégiée à ces deux ouvrages.

général des dialogues ne donne qu'une explication manifestement insuffisante [1]. Mais ce qui doit encore plus surprendre, et ce qui serait tout à fait étonnant et vraiment inexplicable si l'on supposait les ouvrages de Platon publiés et répandus dès son vivant à plusieurs éditions, c'est le silence que gardent à leur endroit tous les contemporains. Qu'on y réfléchisse en effet. Telle qu'elle apparait dans les dialogues platoniciens, la philosophie est bien encore la science universelle : elle ne comprend pas seulement une psychologie, une cosmologie et une théodicée, elle ne se limite pas aux problèmes fondamentaux de la dialectique, de l'esthétique et de la morale. Nous la voyons entreprendre des incursions prolongées dans le domaine de la politique, élaborer des codes et des constitutions, promulguer les règles d'une rhétorique nouvelle, toucher successivement à tous les problèmes de l'organisation sociale, à tous les ressorts de la vie morale, pénétrer dans les profondeurs de la terre, s'élever dans les régions du firmament.

En un mot les écrits de Platon, comme plus tard les traités d'Aristote, mais avec une supériorité indiscutable dans la forme, offrent à tout esprit cultivé, de quelque côté que le portent ses goûts et ses préférences, une lecture intéressante et instructive à la fois. Ajoutons que dans le monde philosophique pendant la première moitié du IVe siècle avant notre ère la réputation de Platon ne pouvait guère avoir de rivale. Dès lors n'est-il pas naturel de se persuader que ses écrits supposés connus et très connus ont été transcrits, cités et discutés autour de lui comme ils le seront à Rome au temps de Cicéron et de Sénèque ? Or c'est le contraire qui a lieu, à ce point qu'on dirait que personne en dehors de son école n'en sait ou n'en soupçonne l'existence.

Pareille indifférence s'explique, si l'on veut, chez Eschine et Démosthène étrangers à la philosophie proprement dite, et d'ailleurs absorbés l'un et l'autre dans d'âpres querelles personnelles ou dans des luttes politiques d'un bruyant retentissement. Elle se comprend déjà beaucoup moins de la part d'Isocrate et de Lysias dont Platon parle si volontiers, ici pour soumettre leur talent à une critique incisive, là pour leur décerner des éloges mêlés d'une malicieuse ironie. Comment ces deux orateurs, dont le premier tout au moins affecte des allures de dialecticien et de moraliste, n'ont-ils fait aucune allusion directe à des compositions qui les épargnaient si peu ? Notre étonnement grandit encore quand il s'agit de l'auteur de la *Cyropédie*, comme Platon au nombre des familiers de Socrate, et les anciens qui fort à tort sans doute ont interprété ce mutisme de Xénophon dans le sens d'une rupture formelle avaient en faveur de leur thèse les apparences de la vraisemblance.

1. Il est certain en effet que sans manquer aux lois de la vraisemblance, Socrate en plus d'un dialogue eût pu faire allusion à Platon, son élève, et même nous esquisser à l'avance à l'aide de ce que les anciens appelaient *vaticinium ex eventu* son rôle philosophique vraiment exceptionnel.

Voilà pour les écrivains du temps dont les ouvrages ont survécu. Mais que pensaient de Platon ses nombreux condisciples aux leçons de Socrate, devenus un jour, eux aussi, chefs d'école, Aristippe, Antisthène, Phédon, Euclide, Eschine (pour ne nommer que les principaux), les uns dont involontairement ou à dessein il a omis de parler, les autres qu'il a mis en scène avec tant de sympathie ou attaqués avec si peu de ménagement ? Comment ont-ils accueilli la fondation de cette Académie qui devait les éclipser et qui dès sa naissance avait sans doute jeté assez d'éclat pour qu'ils en prissent ombrage ? Ont-ils eu en mains ses dialogues, tout au moins ceux dont la composition appartient à la première moitié de la carrière du philosophe ? En ont-ils tenté la réfutation, chaque fois que leurs doctrines s'y trouvaient spirituellement travesties ou énergiquement combattues ? Autant de questions dont la solution aurait pour nous un intérêt extraordinaire, mais auxquelles nous ne savons que répondre : pour cela il faudrait en effet posséder les écrits de ces divers philosophes, écrits irrémédiablement perdus, sans doute parce que dans l'antiquité les quatre grands systèmes qui seuls étaient représentés et enseignés à Athènes ont fini par absorber l'attention des lettrés comme du public. Il est permis cependant de penser que si leurs livres eussent contenu quelques asser-

tions saillantes sur la personne de Platon, sur sa vie et sur ses ouvrages, le souvenir tout au moins s'en serait conservé, de telle sorte que les biographes, les commentateurs et les scoliastes n'eussent point manqué de nous en instruire [1]; le silence constant de l'antiquité donne à croire qu'au point de vue qui nous occupe cette mine où nous aurions tant aimé puiser ne renfermait que de maigres trésors.

Ce premier problème bibliographique en appelle un autre. Parmi les nombreux disciples que compta, dit-on, l'Académie naissante, parmi ceux qui avaient approché l'illustre maître et entendu sa parole à coup sûr prodigieusement séduisante, combien, lui mort, ont continué ces méditations philosophiques qu'il avait inaugurées et poursuivies ensuite pendant quarante ans avec tant d'éclat? combien y ont trouvé à leur tour, à Athènes ou loin d'Athènes, réputation et célébrité? Il faut nous résigner à l'ignorer : mais du vivant même de Platon, le soir venu, quand entretiens et discussions avaient pris fin, au milieu des divers groupes où s'en prolongeait l'écho, quelles réflexions circulaient, quelles appréciations échangeaient non pas de futurs adversaires de la doctrine nouvelle, comme Aristote, mais ses partisans et ses admirateurs? Aucun souvenir n'en a survécu, et cependant que ne donnerions-nous pas aujourd'hui pour posséder de telles confidences qui du même coup nous instruiraient à peu près infailliblement de l'ordre dans lequel se succédèrent les différents dialogues, des circonstances qui en ont provoqué la composition, du rôle qu'ils jouaient dans l'enseignement du maître, enfin de l'accueil que leur firent leurs premiers lecteurs?

Or combien ce que nous savons de tout cela est peu de chose! Pour entendre parler de l'œuvre de Platon, il faut attendre une ou plusieurs générations après lui, et puisque ici comme en tout le reste la rareté des documents fait leur prix, notre plus importante préoccupation, comme notre premier devoir sera

1. C'est à dessein que je ne m'arrête pas au Σάθος, pamphlet grossier et injurieux par lequel Antisthène se vengea, dit-on, de certaines attaques très vives de Platon.

de nous attacher avec un soin particulier à recueillir et à mettre en lumière ces brèves et tardives attestations [1].

2. ARISTOTE

On a nommé plus haut Isocrate, que la tradition nous représente tantôt comme l'ami, tantôt comme l'adversaire de Platon. Chose surprenante, rien de précis sur ce philosophe dans ceux de ses ouvrages que nous possédons, bien que certains textes attribuent à Isocrate une étude intitulée ὑπὲρ Πλάτωνος et qu'une phrase de son *Discours à Philippe* ait paru faire allusion à deux des dialogues platoniciens les plus importants. Comme on le verra plus tard, l'érudit allemand Suckow a même prétendu fort à tort trouver dans ce passage un argument contre l'authenticité des *Lois* [2].

A Speusippe et à Xénocrate, ces deux platoniciens par excellence, particulièrement qualifiés pour nous fournir des informations précises, s'applique de tout point le jugement sévère porté par V. Egger sur Théophraste : « Sa première tâche aurait dû être de dresser l'inventaire des ouvrages laissés par Aristote, de les classer, d'écrire l'histoire de leur composition, d'en établir soigneusement le texte, enfin d'en faire une édition modèle; il eût ainsi rendu à l'avance impossibles et les attributions mensongères, et les interpolations, et toutes les autres

1. Les érudits allemands et français n'ont pas manqué à cette tâche (Cf. Suckow, p. 157 et suiv. : Uberweg., p. 184 et suiv.) : mais il nous a paru utile tantôt de résumer en quelques lignes leurs longs commentaires, tantôt d'insister plus qu'ils ne l'ont fait sur certains points d'une importance spéciale.

2. Voici comment s'exprime Isocrate (*Disc. à Phil.*, 84) : Ὁμοίως οἱ τοιοῦτοι τῶν λόγων ἄκυροι τυγχάνουσιν ὄντες τοῖς Νόμοις καὶ ταῖς Πολιτείαις ταῖς ὑπὸ τῶν σοφιστῶν γεγραμμέναις. Remarquons d'une part, qu'aux yeux d'Isocrate σοφιστής et φιλόσοφος sont presque synonymes, et de l'autre, que le pluriel Πολίτειαι vise d'autres traités encore que la République de Platon. L'histoire nous apprend que les troubles intérieurs d'Athènes et de la Grèce avaient alors dirigé du côté du problème politique l'attention de tous les esprits curieux (Voir Aristote, *Politique*, II, 7).

tions saillantes sur la personne de Platon, sur sa vie et sur ses ouvrages, le souvenir tout au moins s'en serait conservé, de telle sorte que les biographes, les commentateurs et les scoliastes n'eussent point manqué de nous en instruire [1]; le silence constant de l'antiquité donne à croire qu'au point de vue qui nous occupe cette mine où nous aurions tant aimé puiser ne renfermait que de maigres trésors.

Ce premier problème bibliographique en appelle un autre. Parmi les nombreux disciples que compta, dit-on, l'Académie naissante, parmi ceux qui avaient approché l'illustre maître et entendu sa parole à coup sûr prodigieusement séduisante, combien, lui mort, ont continué ces méditations philosophiques qu'il avait inaugurées et poursuivies ensuite pendant quarante ans avec tant d'éclat? combien y ont trouvé à leur tour, à Athènes ou loin d'Athènes, réputation et célébrité? Il faut nous résigner à l'ignorer : mais du vivant même de Platon, le soir venu, quand entretiens et discussions avaient pris fin, au milieu des divers groupes où s'en prolongeait l'écho, quelles réflexions circulaient, quelles appréciations échangeaient non pas de futurs adversaires de la doctrine nouvelle, comme Aristote, mais ses partisans et ses admirateurs? Aucun souvenir n'en a survécu, et cependant que ne donnerions-nous pas aujourd'hui pour posséder de telles confidences qui du même coup nous instruiraient à peu près infailliblement de l'ordre dans lequel se succédèrent les différents dialogues, des circonstances qui en ont provoqué la composition, du rôle qu'ils jouaient dans l'enseignement du maître, enfin de l'accueil que leur firent leurs premiers lecteurs?

Or combien ce que nous savons de tout cela est peu de chose! Pour entendre parler de l'œuvre de Platon, il faut attendre une ou plusieurs générations après lui, et puisque ici comme en tout le reste la rareté des documents fait leur prix, notre plus importante préoccupation, comme notre premier devoir sera

1. C'est à dessein que je ne m'arrête pas au Σάθος, pamphlet grossier et injurieux par lequel Antisthène se vengea, dit-on, de certaines attaques très vives de Platon.

de nous attacher avec un soin particulier à recueillir et à mettre en lumière ces brèves et tardives attestations [1].

2. ARISTOTE

On a nommé plus haut Isocrate, que la tradition nous représente tantôt comme l'ami, tantôt comme l'adversaire de Platon. Chose surprenante, rien de précis sur ce philosophe dans ceux de ses ouvrages que nous possédons, bien que certains textes attribuent à Isocrate une étude intitulée ὑπὲρ Πλάτωνος et qu'une phrase de son *Discours à Philippe* ait paru faire allusion à deux des dialogues platoniciens les plus importants. Comme on le verra plus tard, l'érudit allemand Suckow a même prétendu fort à tort trouver dans ce passage un argument contre l'authenticité des *Lois* [2].

A Speusippe et à Xénocrate, ces deux platoniciens par excellence, particulièrement qualifiés pour nous fournir des informations précises, s'applique de tout point le jugement sévère porté par V. Egger sur Théophraste : « Sa première tâche aurait dû être de dresser l'inventaire des ouvrages laissés par Aristote, de les classer, d'écrire l'histoire de leur composition, d'en établir soigneusement le texte, enfin d'en faire une édition modèle; il eût ainsi rendu à l'avance impossibles et les attributions mensongères, et les interpolations, et toutes les autres

1. Les érudits allemands et français n'ont pas manqué à cette tâche (Cf. Suckow, p. 157 et suiv. : Uberweg., p. 184 et suiv.) : mais il nous a paru utile tantôt de résumer en quelques lignes leurs longs commentaires, tantôt d'insister plus qu'ils ne l'ont fait sur certains points d'une importance spéciale.

2. Voici comment s'exprime Isocrate (*Disc. à Phil.*, 84) : Ὁμοίως οἱ τοιοῦτοι τῶν λόγων ἄκυροι τυγχάνουσιν ὄντες τοῖς Νόμοις καὶ ταῖς Πολιτείαις ταῖς ὑπὸ τῶν σοφιστῶν γεγραμμέναις. Remarquons d'une part, qu'aux yeux d'Isocrate σοφιστής et φιλόσοφος sont presque synonymes, et de l'autre, que le pluriel Πολίτειαι vise d'autres traités encore que la République de Platon. L'histoire nous apprend que les troubles intérieurs d'Athènes et de la Grèce avaient alors dirigé du côté du problème politique l'attention de tous les esprits curieux (Voir Aristote, *Politique*, II, 7).

tares dont la critique moderne s'efforce aujourd'hui de purifier la collection aristotélique, et un pareil travail aurait servi de base solide à l'édifice futur de la science péripatéticienne. » Tout nous prouve que Speusippe et Xénocrate n'ont jamais songé, même de loin, à rendre à leur maître cet inappréciable service. L'avaient-ils du moins cité dans leurs écrits? Pour nous l'apprendre, les fragments qui nous en restent sont trop insignifiants. La tradition attribue à Speusippe un *Eloge de Platon* : était-ce un de ces discours d'apparat, aux allures nécessairement un peu vagues et déclamatoires, qui étaient en usage dans les banquets traditionnels de l'école, ou une étude consciencieuse, à la façon des critiques contemporains? La première supposition est de beaucoup la plus vraisemblable, ce qui est de nature à atténuer nos regrets.

Mais Platon a eu comme élève, avant de l'avoir pour rival, un des hommes les plus illustres de l'antiquité. Je veux parler d'Aristote, dont les écrits sont en grande partie parvenus jusqu'à nous. Voilà un témoin dont la compétence ne saurait être discutée, et qui semble donner un démenti éclatant à l'axiome juridique : *Testis unus, testis nullus*. Est-il possible en effet d'admettre avec Ast qu'Aristote, induit en erreur par des ressemblances apparentes ou des confusions intéressées, ait attribué à son maître des œuvres composées par des amis ou des disciples? Non seulement il avait vu et connu Platon, mais pendant plusieurs années il avait été un de ses auditeurs très assidus, sinon toujours très fidèles, et si d'autres étaient entrés plus avant dans l'intimité du philosophe, nul sans doute ne s'était initié de plus près à sa doctrine, nul n'en avait plus sérieusement approfondi, plus finement saisi les lacunes et les imperfections. En outre, au même titre que Platon, Aristote est un génie universel qui a abordé tour à tour tous les problèmes et touché à toutes les sciences cultivées de son temps; et comme on l'a fait observer avec raison, il est platonicien là même où il s'efforce de ne pas l'être; ainsi, qu'il se montre docile ou rebelle à son maître, c'est toujours Platon qui lui sert de point de départ. Mais si admirablement placé qu'il fût pour nous raconter

l'histoire du platonisme, il a été entraîné par son tempérament et par les circonstances à ne nous en laisser pour ainsi dire que la critique [1].

Hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons ni à exposer ni à juger le mémorable conflit philosophique qui mit aux prises les deux plus vastes intelligences de l'antiquité : dans l'histoire des idées, peu d'épisodes ont gardé une plus grande importance et provoqué un plus vaste retentissement. C'est avant tout, sinon uniquement, comme témoin autorisé de l'activité littéraire de Platon qu'Aristote a droit ici à toute notre attention. Or que le génie particulier des ouvrages platoniciens lui ait échappé, qu'il n'ait ni saisi ni goûté la révolution introduite dans l'enseignement et la diffusion de la philosophie par le dialogue socratique, nous n'en serons qu'à moitié étonnés : mais ce qu'il faut déplorer, c'est que parlant si volontiers et si fréquemment de Platon, il l'ait si rarement cité avec cette précision que recherchent et qu'exigent les modernes. Le plus souvent, au lieu de reproduire le texte même d'un dialogue qu'il avait ou du moins qu'il pouvait avoir aisément sous les yeux, il préfère résumer ou développer à sa manière la pensée qu'il a en vue, traitant ainsi Platon comme tous les philosophes antérieurs, dont les opinions lui étaient évidemment mieux connues que les ouvrages [2]. La plupart de ses citations sont des réminiscences de lectures étendues, qu'il introduit dans un intérêt de polémique. C'est un motif de plus pour regretter la perte des monographies, comme nous dirions aujourd'hui, qu'il avait rédigées sur certains points spéciaux de l'enseignement donné à l'Académie [3]. Mais là même sans doute on eût inutilement cherché

1. « Nicht die Treue eines geschichtlichen Referenten, sondern die Einsicht eines philosophischen Dogmatikers » : voilà en quels termes parfaitement mesurés Alberti caractérise les dispositions d'Aristote.

2. Platon tombe sous le coup d'un reproche semblable : c'est ainsi que visiblement familiarisé avec l'œuvre entière d'Hippocrate il ne mentionne néanmoins aucun des traités de ce célèbre médecin.

3. Consulter la dissertation déjà citée de Brandis : *De perditis Aristotelis libris de ideis et de bono*. D'après Plutarque (*adv. Colot.*, 20) Aristote dans une étude spéciale intitulée τὰ Πλατωνικά remontait jusqu'à Socrate.

soit une genèse complète et détaillée du système de Platon, soit un catalogue authentique de ses écrits.

Il est certain que dans ses grands traités ce ne sont pas seulement des expressions ou des phrases isolées, mais bien des pages entières qu'il consacre à exposer et à discuter les théories et la méthode de son maître : la polémique reparait partout, sous mille formes diverses, en morale comme en politique, en physique comme en métaphysique. Chose étrange, le Platon dont s'occupe Aristote diffère par plus d'un point de celui que nous connaissons. Les dialogues n'étaient-ils que très imparfaitement connus, en dehors de quelques compositions plus générales et plus étendues que les autres? ou bien Aristote s'est-il plus attaché à recueillir les explications orales de Platon qu'à méditer ses ouvrages? a-t-il indiscrètement attribué au maître, pour peu qu'il y trouvât un avantage, les opinions de ses infidèles disciples? ou enfin Platon, pendant les quinze ou vingt dernières années de sa vie, a-t-il réellement tenté de donner une autre base et pour ainsi dire d'imprimer un courant différent à sa pensée [1]? Il est probable que toutes ces causes se sont réunies pour amener cette divergence, si bien faite pour éveiller la curiosité des critiques et en même temps pour les jeter dans une singulière perplexité.

Quoi qu'il en soit, tandis que les commentateurs anciens, chose assez étrange, n'ont prêté aucune attention aux citations d'Aristote comme s'il était sans compétence pour parler de son rival, il n'est pas un critique moderne depuis Schleiermacher qui n'ait compris le rôle important qu'elles pouvaient et devaient jouer dans la question platonicienne [2]. Je sais bien qu'un scepticisme poussé à l'extrême ne craint pas de mettre en sus-

1. C'est la thèse soutenue par Susemihl (*Die Genetische Entwicklung der Platonischen Ideenlehre*, II, 2, p. 507).

2. Citons en particulier Trendelenburg, *Platonis de ideis et numeris doctrina ex Aristotele illustrata*, 1826. — Zeller, *Platonische Studien*, 1839. — Suckow, *Die wissenschaftliche und künstlerische Form der Platonischen Schriften*, 1855, p. 49-101. — Uberweg, *Untersuchungen über die Echtheit und Zeitfolge Platonischer Schriften*, 1861, p. 130-184. — Alberti, *Uber Geist und Ordnung der Platonischen Schriften*, 1864. — Bonitz, *Index Aristotelicus*.

picion les écrits d'Aristote lui-même, à commencer par la *Métaphysique*, et quand elle ne les rejette pas comme apocryphes, de les déprécier comme ayant été l'objet de remaniements et d'interpolations sans nombre. Ce n'est point ici le lieu de discuter des conclusions aussi téméraires, et lorsqu'on les prend dans leur ensemble, aussi manifestement injustes.

Il a paru opportun à Platon de rattacher à sa *République* le *Timée* d'une part et les *Lois* de l'autre, et cette circonstance a fait supposer bien à tort que ces trois savants traités appartenaient à une même période de sa carrière philosophique. Ce qui est évident, c'est qu'en ce qui les concerne, Aristote est aussi explicite que possible : non seulement il les cite, mais il en donne expressément Platon comme l'auteur [1], ce qui n'a pas empêché un professeur de Bordeaux, M. Ladevi-Roche, de refuser tout caractère platonicien au *Timée*, et un éminent érudit allemand, M. Zeller, de contester avec Suckow et Ribbing l'authenticité des *Lois* [2].

Ailleurs il arrive à Aristote de discuter une assertion ou une théorie de Platon que nous retrouvons aujourd'hui dans un de ses dialogues, et de citer dans un autre passage le dialogue lui-même : sans être aussi explicite que dans le cas précédent, le rapprochement de ces deux témoignages différents constitue indubitablement une très sérieuse garantie d'authenticité.

1. Le *Timée* notamment est cité vingt-deux fois, entre autres *De l'âme*, I, 2, 406b 16, *Physique*, IV, 2, 209b 11, etc. La *République* presque aussi fréquemment, p. ex. : *Politique*, II, 1, 1261a 4, *Rhétorique*, III, 4, 1406b 32. Les *Lois* plus rarement, mais d'une façon non moins expresse, *Politique*, II, 7, 1266b 5, et 9, 1271b 1; etc. Alberti, dans l'ouvrage indiqué plus haut, a discuté avec beaucoup de finesse le sens et la portée philosophiques de chacune de ces citations d'Aristote : il m'a paru inutile de le suivre ici sur ce terrain. Ces trois ouvrages de Platon sont ceux qu'Aristote a traités avec le plus de faveur : et cependant quel peu d'exactitude dans les citations ou les résumés qu'il en donne!

2. L'examen attentif de la *République*, et quelques indications très vagues venues de l'antiquité même (par exemple Aulu-Gelle, XIV, 3) font supposer que les 10 livres qui composent ce traité ont été composés à des époques différentes et rapprochés plus tard dans une œuvre unique. Uberweg, frappé de certaines assertions singulières du Xe livre, est allé jusqu'à en mettre en doute l'authenticité. Nous ne croyons pas devoir le suivre dans cette voie.

Ainsi dans ses *Topiques*[1], Aristote rappelle la définition de l'âme donnée par Platon : « Ce qui se meut soi-même », et au XII[e] livre de sa *Métaphysique*[2] il fait cette réflexion : « Quelques philosophes, tels que Leucippe et Platon, veulent que le mouvement, et l'acte par conséquent, soit éternel, toutefois sans s'expliquer sur son origine, sa nature et sa cause :... mais il est interdit à Platon de prendre pour principe, comme il le fait quelquefois, ce qui se meut soi-même : car l'âme n'a qu'une existence postérieure, contemporaine de celle du ciel. » Les premières lignes de cette citation font penser sans doute au *Timée*[3] : mais elles trouvent un écho encore plus immédiat dans les lignes suivantes du *Phèdre*[4] : « L'être qui se meut lui-même est le principe du mouvement, et il ne peut ni naître ni périr... et personne ne craindra d'affirmer que la puissance de se mouvoir soi-même est l'essence de l'âme. » En outre on lit dans la *Rhétorique*[5] : « Les épithètes, les mots composés ou étranges conviennent à ceux qui parlent le langage de la passion : mais on peut s'exprimer ainsi avec ironie comme on le voit dans le *Phèdre*. » Ces deux citations, rapprochées l'une de l'autre, montrent qu'Aristote connaissait notre dialogue et qu'il le considérait comme l'œuvre de Platon.

La même réflexion s'applique de tout point au *Phédon*, dont le titre se retrouve quatre fois sous la plume d'Aristote, et dans des passages où très certainement il a en vue Platon. Ainsi au milieu de la discussion à laquelle il soumet la théorie des idées dans sa *Métaphysique*[6] il dit : « On trouve affirmé dans le

---

1. VI, 3, 140b 3.
2. 6, 1071b 31. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la contradiction réelle ou prétendue qu'Aristote s'empresse de signaler entre le *Phèdre* et le *Timée*, où la génération de l'âme pourrait n'être racontée que d'une façon symbolique.
3. 30 A et 52 D.
4. 245 C-E.
5. III, 7, 1408b 20. Aristote a ici en vue des expressions telles que νυμφόληπτος, qu'emploie Socrate en parlant de lui-même (238 C) ou les épithètes étranges par lesquelles Phèdre traduit son enthousiasme croissant pour Socrate (234 D, 235 E).
6. I, 9, 991b 3. — Cf. XIII, 5, 1080a 2, et *Phédon* 100 B.

Phédon que les idées sont cause et de l'être et du devenir. » La même pensée est reproduite ailleurs[1] comme enseignée par Socrate dans le *Phédon*. Enfin dans la *Météorologie*[2] Aristote s'inscrit en faux contre « ce que le *Phédon* renferme au sujet des fleuves et de la mer. » Comment supposer un seul instant qu'Aristote a considéré un platonicien quelconque, et non Platon lui-même, comme l'auteur de ce dialogue ?

Il est certain également qu'Aristote avait lu le *Banquet*, bien qu'il se serve en en parlant d'une désignation plus vague[3], au lieu du titre précis qui lui a été donné depuis. « Pour nous, écrit-il dans sa *Politique*[4], le bien suprême de l'Etat, c'est la sympathie entre ses membres, puisqu'elle prévient toute dissension civile... Nous savons qu'Aristophane dans la discussion sur l'amour dit précisément que la passion, quand elle est violente, nous donne le désir de fondre notre existence dans celle de l'objet aimé et de ne faire qu'un seul et même être avec lui... Or la communauté, dans l'Etat où elle prévaudra, éteindra toute bienveillance réciproque. » Qu'il y ait ici une allusion manifeste au discours d'Aristophane dans le *Banquet*, c'est chose évidente : et il est incontestable, selon la remarque d'Uberweg, que pour conserver quelque force et n'être pas un trait d'esprit absolument déplacé, ce rapprochement a dû être emprunté par Aristote à Platon lui-même. A ses yeux le *Banquet* était donc un écrit platonicien. Mais, qu'on veuille bien le remarquer en passant, à quoi sommes-nous redevables de cette citation ? à l'une des graves et belles questions philosophiques discutées dans ce dialogue ? non ; c'est à une particularité en elle-même insignifiante qui avait par hasard frappé l'attention de l'auteur de la *Politique*.

---

1. *De gener. et corrupt.*, II, 9, 335b 9.
2. II, 2, 355b 32. — Cf. *Phédon* 111 C.
3. Οἱ ἐρωτικοὶ λόγοι.
4. II, 4, 1262b 7 (Ce texte figure au premier chapitre du même livre dans la traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire). Nous n'éprouvons aucune surprise à voir Aristote, selon son habitude presque constante, traiter comme une affirmation sérieuse ce qui chez Platon n'est qu'une ingénieuse boutade.

Voici maintenant trois dialogues qui ont passé certainement sous les yeux d'Aristote, et que ce philosophe cite par leur titre, mais sans qu'on puisse inférer du texte ni même du contexte avec une pleine et entière assurance qu'il en considérait Platon comme l'auteur. Ce sont le *Gorgias*, le *Ménon* et le *Petit Hippias*.

En ce qui touche le premier de ces dialogues, on en rencontre sans doute plus d'un écho dans les divers écrits d'Aristote : mais il convient de ne pas attacher trop d'importance à des rapprochements qui pourraient être purement fortuits. Ainsi lorsqu'au début de sa *Rhétorique* on lit cette déclaration : « C'est ici un art qui s'occupe de choses susceptibles d'être connues sans le secours d'aucune science déterminée », est-il nécessaire de supposer qu'elle a été calquée sur les paroles suivantes de Socrate à Polus : « La rhétorique n'est point un art, mais une pratique, une routine, d'autant que pour se conduire elle n'a aucun principe certain [1] ? » Le même doute n'est plus possible en face de cette phrase du *Traité des réfutations sophistiques* [2] : « Ce qui engendre le plus de paradoxes, comme le dit Calliclès dans le *Gorgias*, c'est le contraste entre la nature et la loi ». Sans doute l'accord entre les deux textes n'est pas absolu : mais les anciens, nous le savons, ne nous ont pas habitués dans leurs citations à un degré supérieur d'approximation.

Quant au *Ménon*, Aristote le mentionne deux fois dans ses *Analytiques* [3], il est vrai sans aucune allusion à Platon. Mais ailleurs [4], en discutant expressément les théories de son maître, il rappelle les discussions que contient ce dialogue. Dans un de ces textes, il ajoute la remarque καθάπερ ᾤετο Σωκράτης, au sujet de laquelle Uberweg a imaginé une distinction des plus subtiles. D'après ce savant érudit, l'imparfait dans les phrases de ce genre se rapporterait au Socrate historique [5],

1. *Gorgias* 465 A.
2. 12, 173a 8; comparer *Gorgias* 483 A.
3. *Premiers Analytiques*, II, 21, 67a 21. — *Seconds Analytiques*, I, 1, 71a 27.
4. Par exemple, *Morale à Nicomaque*, I, 10, 1099b 10 et *Politique*, I, 13, 1260a 21.
5. La chose est évidente dans des textes tels que les suivants : Σωκράτης

tandis que les autres temps reproduiraient une assertion prêtée au sage d'Athènes dans quelque dialogue socratique. N'est-ce pas bien rigoureux ? Mais Uberweg n'en est pas resté là, et il veut que par analogie Aristote se serve de l'imparfait chaque fois qu'il a en vue uniquement les leçons orales de son maître, tout autre temps impliquant du même coup une allusion à un dialogue offrant sinon la même pensée, du moins un enseignement analogue [1]. Même dans la patrie de l'auteur, ce système par trop ingénieux n'a pas trouvé d'écho.

Enfin certains raisonnements contenus dans le *Petit Hippias* se trouvent non pas textuellement transcrits, mais assez exactement résumés au IVe livre de la *Métaphysique* [2]. On y lit en effet : « C'est un argument sophistique que celui de l'*Hippias*, d'après lequel toute distinction disparaît entre le menteur et l'homme véridique... De même on y place l'homme volontairement méchant au-dessus de celui qui l'est sans le savoir ». Telles sont bien les deux thèses soutenues en deux passages différents de notre dialogue [3]. Mais ici à l'opposé des deux cas précédents, rien ne prouve qu'aux yeux d'Aristote l'auteur du dialogue était vraiment Platon, et s'il fallait s'en rapporter uniquement au contexte, on serait plutôt tenté de songer à Antisthène, dont une théorie caractéristique se trouve citée et discutée quelques lignes plus haut.

Néanmoins les partisans de la tradition font valoir à ce propos deux considérations qu'il serait injuste de passer complètement sous silence. Il semble d'abord, disent-ils, qu'Aristote n'ait cité par leur titre que les seuls écrits de Platon, soit qu'il ait

τὰ καθόλου οὐ χωριστὰ ἐποίει (*Métaphysique*, 1078b 24), *Morale à Nicomaque*, 1144b 18, 1176b 3, etc.

1. Voir l'ouvrage d'Uberweg, p. 140. La facilité avec laquelle à l'occasion la langue allemande crée des mots composés a permis à ce savant de traduire sa pensée par un néologisme tout à fait expressif. Les passages en question d'Aristote renferment, dit-il, *eine Mitbeziehung auf eine Schrift*. On peut du reste constater que sauf le cas d'une énumération historique (par exemple : *Métaphysique*, 987b 22) Aristote cite presque toujours Platon au présent.
2. IV, 29, 1025a 2-13.
3. 366 C et 369 B.

voulu témoigner ainsi de leur célébrité exceptionnelle, soit qu'il se fût familiarisé d'une façon plus particulière avec tout ce qui se rattachait aux leçons de l'Académie. — Que l'élève ait connu de près non seulement les enseignements, mais encore les dialogues de son maître, qu'il en ait possédé des copies conformes dans sa bibliothèque, rien de plus naturel, rien de plus facilement explicable [1] : est-ce à dire que mettant en scène, comme il le fait, tant d'autres philosophes contemporains ou antérieurs, il se soit interdit de mentionner leurs ouvrages [2]? La chose serait d'autant plus surprenante que des nombreuses allusions qu'il fait aux doctrines d'un grand nombre on est presque en droit de conclure qu'il était en possession de leurs écrits.

Mais, ajoute-t-on, sauf en ce qui concerne Alexandre de Téos, le prétendu créateur du dialogue, Diogène Laërce nous a conservé la liste des écrits attribués à chacun des socratiques, et nous n'y voyons figurer ni *Gorgias*, ni *Ménon*, ni *Hippias*. — Selon une remarque fort juste d'Alberti, le fait est très loin de constituer une démonstration péremptoire de l'origine platonicienne de ces trois dialogues. En effet, les catalogues transcrits avec plus ou moins de fidélité et d'exactitude par Diogène Laërce datent de l'époque où les bibliothécaires alexandrins firent entre les grands

1. Aussi M. Weil a-t-il dit en parlant de l'édition de Platon par Atticus, faite sur les documents venus de Skepsis: « Pour ce qui est de Platon en particulier, où pouvait-on s'attendre à trouver un exemplaire correct de ses écrits, si ce n'est dans la bibliothèque de son grand disciple ? »

2. Aristote nomme trois fois Antisthène (*Topiques*, I, 104b 20, *Métaphysique*, 1013b 24 et 1024b 32), une fois Aristippe (*Métaphysique*, 996b 32) et trois fois Speusippe. Il ne parle nulle part de Phédon ni de Xénophon : quant à l'Euclide cité dans la *Poétique* (1456a 7), il est évident qu'il n'a rien de commun avec le disciple de Socrate. Néanmoins la profonde connaissance qu'avait Aristote de toute la philosophie grecque justifie la réflexion d'Alberti au sujet des dialogues qui nous occupent : « Wenn zwar die durchgängige Rücksicht des Aristoteles auf Plato die Präsumption ihres platonischen Ursprunges ist, muss doch die Kritik die Möglichkeit der Ausnahmen einräumen. » Ajoutons qu'en dehors de Platon les ouvrages philosophiques portaient en général des titres d'une banalité désespérante et dès lors bien peu intéressants ou utiles à reproduire. Qui nous dit d'ailleurs que telle assertion habituellement rapportée au Socrate historique n'a pas été empruntée par Aristote à quelque dialogue socratique où le sage athénien, selon la coutume de ce genre, jouait e premier rôle?

noms du passé la répartition un peu arbitraire, on en aura plus tard la preuve, des richesses philosophiques de leur temps. Il fallait de toute nécessité refuser tel ou tel dialogue aux autres socratiques, dès l'instant où l'on était décidé à inscrire à côté de son titre le nom de Platon.

Il reste donc établi, toute hypothèse d'interpolation étant écartée [1], que du vivant d'Aristote les trois dialogues dont nous parlons avaient vu le jour : mais tandis que certaines allusions nous permettent d'affirmer avec une extrême vraisemblance que le fondateur du Lycée considérait le *Gorgias* et surtout le *Ménon* comme appartenant à la collection platonicienne, cette constatation nous fait entièrement défaut en ce qui touche l'*Hippias*.

Un doute semblable et non moins justifié surgit à propos du *Ménexène*, qu'Aristote ne connait pas sous ce titre, mais qu'il semble néanmoins citer sous le nom de λόγος ἐπιτάφιος, comme si à l'éloge funèbre, véritable fond de l'ouvrage, n'était venu que plus tard s'ajouter l'entretien d'ailleurs fort étrange qui lui sert de cadre. « Il faut considérer, écrit l'auteur de la *Rhétorique* [2], devant qui l'on fait un panégyrique. Ainsi, comme disait Socrate, il n'est pas difficile de louer les Athéniens à Athènes. » La même pensée se retrouve dans notre dialogue : mais le tour employé par Aristote fait songer de préférence à un mot historique de Socrate, et si cette allusion était isolée, il ne serait pas déraisonnable d'admettre que c'est l'auteur du *Ménexène* qui en a tiré profit. Toutefois une seconde citation un peu plus précise paraît vraiment décisive. « Socrate dit avec raison dans l'*Oraison funèbre* que le difficile n'est pas de louer les Athéniens au milieu des Athéniens, mais de le faire parmi les Lacédémoniens [3] ». Le texte du *Ménexène* porte : « Parmi les Péloponnésiens »; mais au IVe siècle, après la fatale guerre intestine dont la Grèce avait été le théâtre, les deux termes à

1. La traduction arabe de la *Métaphysique* que suit Averroès ne fait aucune mention de l'*Hippias*.

2. I, 9, 1367b 8.

3. III, 14, 1415b 30.

Athènes pouvaient passer pour synonymes. Nous en conclurons que la partie la plus importante du *Ménexène* est au moins contemporaine d'Aristote : en revanche toutefois, sans parler des objections relatives à l'authenticité du IIIe livre de la *Rhétorique* auquel est empruntée la seconde citation, il est opportun de constater qu'à cette occasion le nom de Platon ne se trouve nullement prononcé. Ainsi ces deux textes ne nous assurent aucune garantie d'authenticité[1].

Deux dialogues très importants ne sont pas cités sous leur titre par Aristote, mais il attribue plus ou moins expressément à Platon quelques-unes des théories qui y sont défendues[2]. Ainsi dans la *Métaphysique*[3], il approuve ce philosophe d'avoir distingué très judicieusement le médecin du profane, en ce qui concerne la prévision de l'avenir du malade; or cette assertion qui paraît empruntée plutôt à un ouvrage écrit qu'à une leçon orale, se retrouve presque textuellement dans le *Théétète*[4]. Il n'en est pas de même d'une autre phrase d'Aristote, blâmant certaine définition du mouvement donnée par son maître[5] : le rapprochement est ici éloigné, et il est vraisemblable que nous avons simplement affaire à une réminiscence des entretiens de l'Académie.

Au second chapitre du livre X de la *Morale à Nicomaque*, on lit après un résumé de l'opinion d'Eudoxe sur le plaisir : « C'est par un raisonnement analogue que Platon démontre que le plaisir n'est pas le souverain bien. La vie de plaisir est plus désirable avec la sagesse, mais si le mélange de la sagesse et du plaisir est meilleur que le plaisir, il s'en suit que le plai-

1. Voir sur ce point les pages 145 à 148 de l'ouvrage d'Uberweg.
2. Il importe à ce sujet de remarquer qu'au IVe siècle avant notre ère, faire mention d'un ouvrage par son titre était chose encore très rare. Les œuvres des historiens et des orateurs n'en avaient pas. et en ce qui touche les poètes, on omettait presque toujours d'indiquer le chant ou la pièce que l'on citait.
3. IV, 5, 1010b 011.
4. 178 C.
5. *Topiques*, IV, 2, 122b 26 : φορὰν τὴν κατὰ τόπον κίνησιν. Comparez *Théétète*, 181 C.

sir tout seul n'est pas le vrai bien[1]. » L'allusion au *Philèbe* ne paraît pas contestable : même façon de poser le problème : même manière de le résoudre : que peut-on demander de plus ? D'autres textes aristotéliciens offrent un écho assez apparent de tel ou tel argument du *Philèbe*[2] : mais s'ils sont trop peu précis pour qu'on puisse y reconnaître autant de preuves péremptoires de l'authenticité du dialogue, en revanche il faut convenir à la suite de M. von Stein qu'ils trouvent leur explication naturelle dans l'ouvrage même dont ils sont à leur tour comme le commentaire.

Pour le *Sophiste* et le *Politique*, tout ce que l'on peut affirmer, c'est que certains passages d'Aristote présentent des analogies généralement assez lointaines avec ce qu'enseignent ou ce que renferment ces dialogues. Dans deux endroits de la *Métaphysique*[3] on lit que Platon assignait aux sophistes le non-être pour domaine : pensée profonde dont le développement poétique ou du moins métaphorique se rencontre dans le *Sophiste*[4] : mais à en juger par les expressions qu'emploie ici Aristote, il a bien plutôt en vue des assertions orales, d'autant plus que pour justifier cette définition de la sophistique par le non-être il invoque des considérations fort étrangères à ce dialogue. Aurions-nous un témoignage moins incertain dans un passage du traité *Sur les parties des animaux*[5], où Aristote blâme les classifications fondées uniquement sur des caractères accidentels et extérieurs, citant à ce propos des γεγραμμέναι διαιρέσεις où une partie des oiseaux se trouve isolée du reste de l'espèce afin d'être rangée parmi les êtres aquatiques ? Il semble à première vue que cette faute ait été commise précisément par l'auteur du *Sophiste*[6], mais à la réflexion on constate

1. 1172b 28, où le présent ἀναιρεῖ semble bien indiquer qu'Aristote vise un texte écrit qu'il a sous les yeux.
2. L'un de ces textes, emprunté à la *Grande Morale* (II, 7), n'appartient qu'à l'école d'Aristote.
3. VI, 2, 1026b 14 et XI, 8, 1064b 29, où on lit : Πλάτων ἔταξεν, et Πλάτων εἴρηκε φήσας.
4. 254 A.
5. I, 2, 642b 10.
6. 220 A-B. — Cf. *Politique*, 264 E.

des divergences qui ôtent à ce rapprochement presque toute valeur. Qu'étaient d'ailleurs ces γεγραμμέναι διαιρέσεις? Impossible de les confondre avec les διαιρέσεις qu'Aristote[1] attribue nommément à Platon et qui roulent sur de tout autres considérations.

Quant au *Politique*, on a cru découvrir une analogie manifeste entre l'une des dichotomies qui y occupent une place si étendue et un texte de la *Métaphysique*[2]. Mais ici encore on s'était trop hâté. D'autre part, faudra-t-il, parce que l'auteur de ce dialogue établit entre une grande maison et une petite cité un rapprochement[3] que blâme Aristote au début de sa *Politique*, en conclure aussitôt que lui seul peut être ici en cause? Enfin Aristote parlant d'une théorie sur les gouvernements de décadence qui se rapproche beaucoup des vues exposées dans ce dialogue, se sert du mot τὶς τῶν πρότερον[4] : comment supposer que par cette vague périphrase il a entendu désigner celui de tous les philosophes qui lui était le mieux connu?

Deux passages de la *Rhétorique*[5] semblent être un écho de l'*Apologie* : la ressemblance de l'argumentation est en réalité très frappante, mais Aristote qui à cette occasion d'ailleurs ne nomme pas plus Platon que le dialogue, a très bien pu s'inspirer ou des souvenirs historiques laissés par Socrate ou des écrits d'un autre de ses nombreux apologistes. Une remarque analogue s'applique au *Charmide*, où certains problèmes philosophiques d'une réelle importance (l'idée de relation, le rôle du sens moral, par exemple) se trouvent posés exactement comme ils le sont chez Aristote[6].

Enfin je crois pouvoir passer sous silence les tentatives faites par quelques critiques récents, et notamment par Uberweg[7], pour établir que dans tel ou tel passage Aristote fait allusion soit au *Lysis* ou au *Lachès*, soit au *Protagoras* ou au *Cratyle*.

1. *De gen. et corrupt.*, II, 3.
2. VII, 12, 1038a 12.
3. *Politique*, 259 B.
4. *Politique*, IV, 2, 1289b 5.
5. II, 23, 1398a 1 et III, 18, 1419a 8.
6. Voir J. Ohse, *Le Charmide de Platon*, Fellin, 1886.
7. P. 171-175 de ses *Untersuchungen*.

Outre qu'il s'agit ici de rapprochements très peu concluants, il n'en résulterait en aucun cas la preuve qu'Aristote considérait ces divers écrits comme l'œuvre de son maître. Sur tous les autres dialogues de la collection, son silence est complet[1].

En somme, Aristote, sur lequel la critique moderne serait si heureuse de s'appuyer, ne suffit nullement pour trancher définitivement dans toutes ses parties ce qu'on est en droit d'appeler la question platonicienne. Il est vrai que pour Platon, de même que pour tous les autres philosophes de son siècle ou des siècles précédents, il se préoccupe infiniment moins de la date du titre et de la provenance des ouvrages que de la genèse et de la valeur des doctrines. Ast était allé jusqu'à soutenir qu'on ne peut tirer de ses écrits aucune preuve solide pour ou contre l'authenticité de n'importe quel dialogue. Dans les deux sens, mais dans le premier surtout, l'exagération est évidente.

Au fond il n'y a que six des dialogues de Platon que l'on puisse considérer comme couverts contre toutes les objections par l'autorité d'Aristote ; et il faut ajouter que ce sont précisément ses œuvres maîtresses, celles dont tous les siècles ont été unanimes à lui faire hommage, celles qui donnent la plus juste comme aussi la plus haute idée de ce grand génie, à la fois profond métaphysicien et brillant écrivain. Il était impossible de lui refuser de pareils chefs-d'œuvre : après avoir interrogé Aristote, nous les lui attribuons avec une triomphante assurance.

Maintenant en conclurons-nous que tous les autres dialogues sans exception sont apocryphes? Malgré toutes ses audaces, Schaarschmidt lui-même n'a point osé aller aussi loin. Pour écarter cette condamnation en masse, il est même inutile de

1. D'autres textes d'Aristote, je ne l'ignore pas, ont été allégués et discutés par quelques critiques à l'appui de l'authenticité de certains dialogues : mais visant uniquement ou presque uniquement des assertions et des éclaircissements philosophiques, ils sortaient du cadre qui m'était imposé dans ce chapitre. Je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter l'étrange supposition de Schaarschmidt occupé à flairer partout des faussaires en quête de phrases d'Aristote dont ils puissent s'inspirer pour donner du même coup un point d'appui et une sanction à leurs écrits soi-disant platoniciens.

faire remarquer que nous ne possédons pas absolument tous les traités d'Aristote et que plus d'un parmi ceux que le temps nous a enviés aurait précisément pour l'histoire du platonisme un intérêt exceptionnel. Que l'auteur de la *Métaphysique*, chez qui le penseur était doublé d'un remarquable érudit, n'ait pas connu ou cherché à connaître dans l'intérêt même de sa polémique tout ce que Platon avait destiné à la publicité, c'est ce qu'il est difficile de prétendre ; mais que connaissant l'existence de certains dialogues, il ait omis de les mentionner, c'est une chose parfaitement admissible et qui arrive encore tous les jours même aux plus « livresques » d'entre nous [1]. Aussi bien interrogeons-nous nous-mêmes. A quoi tient une citation, une allusion de plus ou de moins dans nos propres ouvrages ? A la nature du sujet, au tour de la question, à une réminiscence soudaine ou à un oubli momentané, à la présence d'un texte sous nos yeux ou à son absence, souvent à des causes plus futiles encore.

Descartes et Kant ne sont-ils pas au nombre des philosophes qui furent les plus lus et les plus discutés, de leur vivant et après leur mort ? Est-il cependant absolument sûr que tous leurs écrits aient été nommés par leurs contemporains ou par leurs disciples immédiats ?

Il est étonnant peut-être, mais nullement inexplicable qu'Aristote, cet adversaire convaincu des sophistes, cet ingénieux moraliste qui a remué tant de problèmes, n'ait rencontré aucune occasion de citer ou la piquante comédie retracée avec tant de verve dans le *Protagoras*, ou ces compositions d'un tour si piquant, le *Charmide* et l'*Euthyphron*, ou des dissertations spéciales telles que le *Lysis* et le *Lachès*, ou une étude psychologique aussi pénétrante que le *Premier Alcibiade*. Aujourd'hui d'un maniement facile, les livres sont à la portée de tous, même du plus humble travailleur; au IVe siècle avant notre ère, vastes rouleaux assez peu commodes, c'était encore un luxe plutôt qu'un instrument habituel de travail. Inutile d'ajouter qu'en parlant de la sorte, nous n'entendons nullement affirmer par contre-coup l'origine platonicienne de ces divers dialogues, mais uniquement établir qu'elle ne peut être victorieusement attaquée par le seul fait du silence d'Aristote.

Cette réflexion, nous l'étendrions volontiers même à un cas spécial au sujet duquel maint critique a jugé difficile et presque illogique de garder une semblable réserve. Lorsque, par exemple, Aristote se contente de nommer l'*Hippias* sans aucune autre désignation, n'est-ce pas, dit-on, nous avertir tacitement que de son temps le second dialogue de ce nom, le *Grand Hippias*, était encore inconnu ? Je ne sais si de nos jours pareille conséquence paraîtrait inattaquable et si, par exemple, un écrivain ne peut se borner à citer *Faust* sans se faire aussitôt accuser de ne pas connaître l'existence d'un premier et d'un second livre de Göthe sous ce même titre. Or, nul ne l'ignore, rien de moins rigoureux, rien de plus vague que la façon habituelle de citer chez les anciens [1].

Mais d'autres conclusions d'une importance bien supérieure méritent d'attirer notre attention. Sans doute mettons par la pensée un moderne à la place d'Aristote : en écrivant la *Poétique* il eût certainement glané dans l'*Ion* plus d'une réflexion heureuse, et dans un traité consacré comme *Les réfutations sophistiques* à combattre la fausse science par la double arme du raisonnement et de l'ironie, il eût puisé à pleines mains dans les piquantes satires de l'*Euthydème*. Néanmoins en pareille matière le hasard et les circonstances jouent un rôle si capital, les prétentions des écrivains grecs à l'originalité sont si manifes-

1. C'est ici le cas de se souvenir de la judicieuse réflexion de Strabon (XII, 554) au sujet d'Homère : Μοχθήρου σημείου χρῆται πᾶς ὁ ἐκ τοῦ μὴ λέγεσθαί τι ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ ἀγνοεῖσθαι ἐκεῖνο ὑπ' αὐτοῦ τεκμαιρόμενος. Allant plus loin, un érudit contemporain a même eu raison d'ajouter : « Affirmer qu'un écrit a été inconnu de l'antiquité parce qu'on n'en trouve plus mention dans les livres qui nous restent, ne semble pas une conclusion légitime, ce n'est là qu'un fait négatif : nous avons perdu tant d'ouvrages et tant de témoignages ont péri que ce silence ne saurait passer pour une preuve décisive. »

1. C'est ainsi qu'Aristote lui-même, au chap. XXIV de sa *Poétique*, cite une scène ἐν Ἠλέκτρᾳ : il s'agit du drame de Sophocle : le soupçonnera-t-on de n'avoir pas connu la pièce du même nom d'Euripide ?

tes, et par dessus tout les habitudes littéraires d'alors ressemblent si peu aux nôtres que, encore une fois, l'argument négatif tiré du silence d'Aristote est ici sans valeur. S'agit-il au contraire non d'une composition plus ou moins accessoire où le fond le cède visiblement à la forme, mais des bases mêmes du système de Platon ou des phases essentielles de sa pensée ? La question change entièrement de face. Comme chacun le sait, Aristote était ou du moins se croyait en dissidence radicale avec son maître sur les problèmes philosophiques les plus essentiels ; de là cette lutte continuelle, opiniâtre, où il ne fait grâce à son adversaire d'aucune objection. La première règle d'une pareille polémique, c'est de s'appuyer constamment sur des textes et sur des faits. Si donc, comme on l'insinue de divers côtés, le *Sophiste* et le *Politique* représentent au double point de vue du fond et de la méthode une des évolutions les plus décisives de la métaphysique platonicienne, s'ils ont été composés, sinon publiés, par le grand philosophe à la fin de sa carrière comme une sorte d'*erratum* ou de correction apportée à ses affirmations antérieures, n'était-ce pas un devoir impérieux pour son illustre contradicteur de les lire, de s'en pénétrer, d'en faire le thème par excellence de sa réfutation ? Platon y aurait accumulé contre les parties les plus vulnérables de sa théorie des difficultés nombreuses et redoutables, et son disciple aurait passé indifférent à côté d'elles ou s'en serait emparé sans souffler mot de son origine, alors que contre Platon il pouvait si aisément s'armer de Platon lui-même ! Or, nous l'avons vu, non seulement ces deux dialogues ne sont pas nommés par Aristote, mais dans son œuvre entière la sagacité des modernes n'a pu découvrir que deux ou trois allusions des plus problématiques : ils n'ont laissé de trace durable ni dans ses écrits ni même dans son souvenir.

Voici qui est plus remarquable encore. Les points les plus importants de la *Philosophie première* sont discutés tout au long dans les quatorze livres de la *Métaphysique* : Aristote y revient dans d'autres écrits et notamment dans la *Physique*, œuvre de spéculation intellectuelle bien plus que d'observation scientifique. Plusieurs passages soumettent à une critique sévère les théories de Parménide et celles de Platon sur les premiers principes, et les idées abstraites d'être et d'unité y sont analysées avec autant de subtilité que de profondeur. Or il y a un dialogue considérable qui n'a pas d'autre objet : c'est le *Parménide*, que les critiques anciens et modernes nous présentent en outre très volontiers comme la clef de voûte de l'édifice platonicien. La discussion y est sèche, aride, dépouillée de ces métaphores, de ces mythes séduisants contre lesquels s'insurge l'intelligence du Stagirite, amoureuse avant tout de précision et de rigueur. A quelque époque de la vie de Platon que l'on veuille faire remonter cette composition, comment eût-elle échappé aux recherches et à l'attention d'Aristote, à qui s'offraient en foule les occasions de s'y rapporter ? Or, chose étrange, nulle part Aristote ne cite le *Parménide*, ni en termes exprès, ni même sous forme d'allusion indirecte : nulle part nous ne surprenons dans ses nombreux écrits une idée, une tournure ou une expression qui permette de conclure avec quelque vraisemblance que ce dialogue ne lui était pas absolument inconnu. Bien plus, et ce fait confirme singulièrement toute notre argumentation, Aristote nie en termes formels que Platon ait jamais abordé l'un des sujets qui sont traités *ex professo* soit ici, soit dans le *Sophiste*. « Quant à rechercher, écrit-il [1], en quoi consiste cette participation ou cette imitation des idées par les choses, c'est ce dont ni Platon ni les Pythagoriciens ne se sont occupés. » A rapprocher de cette affirmation catégorique de M. Fouillée [2] : « Comme le *Sophiste*, le *Parménide* a pour objet la doctrine de la participation, soit participation des choses aux Idées, soit participation des Idées entre elles. Les commentateurs n'ont pas aperçu l'admirable unité du dialogue, où ce sujet unique se développe à travers des digressions qui ne sont qu'apparentes ». Selon la très juste remarque d'Uberweg [3], cet argument tiré des déclarations mêmes d'Aristote ajoute une

1. *Métaphysique*, I, 6, 987a 13.
2. *La philosophie de Platon*, I, p. 181.
3. *Untersuchungen*, p. 176.

force nouvelle à la démonstration négative qui résultait pour nous de son silence.

En matière de platonisme, Aristote, on le comprend sans peine, est un juge d'une compétence exceptionnelle et ce serait se faire une étrange illusion que d'espérer trouver parmi ses contemporains un second témoin d'une autorité égale ou même comparable à la sienne. Cependant nous l'avons vu, s'il projette sur certains points déjà évidents par eux-mêmes une nouvelle et éclatante lumière, il laisse dans l'ombre ou du moins n'éclaire que d'une façon insuffisante les parties les plus obscures et les plus controversées de nos recherches. Aussi est-ce avec empressement que nous accueillerions quiconque se présenterait avec des titres sérieux pour combler les lacunes ou corriger le vague de ses dépositions. Mais semblable satisfaction ne nous sera point accordée. Dans l'histoire littéraire, pas de période plus pauvre que le IIIe et le IIe siècle avant notre ère; la littérature grecque est sur son déclin, comme épuisée par la riche moisson qu'elle vient de produire : la littérature latine est encore dans l'enfance : la philosophie, sans être absolument délaissée, n'est plus cultivée, sauf de très rares exceptions, que par des esprits de second ordre plus jaloux de se créer des voies nouvelles, au risque d'étonner par leurs paradoxes, que de tenir d'une main ferme le drapeau de la tradition. D'ailleurs les écrits de ce temps, presque tous perdus aujourd'hui, ne nous sont connus que par des fragments conservés comme au hasard, et dont le sens véritable, en l'absence du contexte, n'est pas toujours aisé à définir.

Les exemples suivants en fourniront la preuve.

3. THÉOPOMPE, DICÉARQUE, PERSÉE.

Le premier auteur auquel nous nous arrêterons est Théopompe de Chio. Historien de quelque renom, mais nullement

philosophe, cet élève d'Isocrate a trouvé dans l'antiquité bon nombre d'accusateurs à côté de l'un ou de l'autre panégyriste [1]. Peut-être pour venger son maître, peut-être pour satisfaire une animosité personnelle, il avait composé du vivant de Platon, ou assez peu de temps après sa mort, une sorte de pamphlet [2] contre ce philosophe. C'est là, selon toute apparence, plutôt que dans ses *Philippiques* qu'on lisait cette critique bien inattendue reproduite avec empressement par Athénée : « On jugera la plupart des dialogues de Platon inutiles, faux et étrangers à leur auteur, un grand nombre étant empruntés à Aristippe, quelques-uns à Antisthène, plusieurs à Bryson d'Héraclée [3]. »

Que veulent dire ces singulières paroles? Que l'on était surpris de rencontrer assez fréquemment sous la plume de Platon la délicatesse efféminée d'Aristippe et la rigueur toute stoïcienne d'Antisthène? Le mot ψευδεῖς se trouve ainsi complètement sacrifié. Il ne s'explique qu'à demi dans l'hypothèse d'Uberweg lequel s'attachant surtout à la première épithète (ἀχρείους) suppose que Théopompe, frappé de voir reproduites dans les dialogues platoniciens des assertions vingt fois exprimées ailleurs, contestait formellement l'utilité d'ouvrages aussi dénués de mérite et d'originalité. Steinhart, cet admirateur de Platon si convaincu, si enthousiaste, crie au scandale et proclame le jugement de Théopompe « un comble de déraison [4] ». Teichmüller l'en reprend doucement : si les expressions employées

---

1. Que l'on consulte, par exemple, les jugements de Cicéron (*De Legibus*, I, 1) et de Denys d'Halicarnasse (VI, 183). Bœckh appelle Théopompe « omnium et hominum et civitatum calumniatorem maledicentissimum. »

2. Cité sous ce titre : Κατὰ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς.

3. Athénée, XI, 508 C, las d'entendre proclamer Platon le prince des écrivains et l'Homère des philosophes, s'écrie : Ἔχει τις καὶ παρ'ἑτέρων ταὐτὰ λαβεῖν ἢ βέλτιον λεχθέντα ἢ μὴ χεῖρον, et cite triomphalement cette phrase de Théopompe : Τοὺς πολλοὺς τῶν διαλόγων αὐτοῦ ἀχρείους καὶ ψευδεῖς ἄν τις εὕροι, ἀλλοτρίους δὲ τοὺς πλείους, ὄντας ἐκ τῶν Ἀριστίππου διατριβῶν, ἐνίους δὲ κἀκ τῶν Ἀντισθένους, πολλοὺς δὲ κἀκ τῶν Βρύσωνος τοῦ Ἡρακλεώτου. Il n'est pas inutile de remarquer qu'ἀλλότριος n'a pas nécessairement le sens d'« apocryphe », et que διατριβὴ désigne moins des écrits qu'un ensemble de théories ou de vues personnelles.

4. « Den Gipfel des Unsinns. »

force nouvelle à la démonstration négative qui résultait pour nous de son silence.

En matière de platonisme, Aristote, on le comprend sans peine, est un juge d'une compétence exceptionnelle et ce serait se faire une étrange illusion que d'espérer trouver parmi ses contemporains un second témoin d'une autorité égale ou même comparable à la sienne. Cependant nous l'avons vu, s'il projette sur certains points déjà évidents par eux-mêmes une nouvelle et éclatante lumière, il laisse dans l'ombre ou du moins n'éclaire que d'une façon insuffisante les parties les plus obscures et les plus controversées de nos recherches. Aussi est-ce avec empressement que nous accueillerions quiconque se présenterait avec des titres sérieux pour combler les lacunes ou corriger le vague de ses dépositions. Mais semblable satisfaction ne nous sera point accordée. Dans l'histoire littéraire, pas de période plus pauvre que le IIIe et le IIe siècle avant notre ère; la littérature grecque est sur son déclin, comme épuisée par la riche moisson qu'elle vient de produire: la littérature latine est encore dans l'enfance : la philosophie, sans être absolument délaissée, n'est plus cultivée, sauf de très rares exceptions, que par des esprits de second ordre plus jaloux de se créer des voies nouvelles, au risque d'étonner par leurs paradoxes, que de tenir d'une main ferme le drapeau de la tradition. D'ailleurs les écrits de ce temps, presque tous perdus aujourd'hui, ne nous sont connus que par des fragments conservés comme au hasard, et dont le sens véritable, en l'absence du contexte, n'est pas toujours aisé à définir.

Les exemples suivants en fourniront la preuve.

3. THÉOPOMPE, DICÉARQUE, PERSÉE.

Le premier auteur auquel nous nous arrêterons est Théopompe de Chio. Historien de quelque renom, mais nullement

philosophe, cet élève d'Isocrate a trouvé dans l'antiquité bon nombre d'accusateurs à côté de l'un ou de l'autre panégyriste [1]. Peut-être pour venger son maître, peut-être pour satisfaire une animosité personnelle, il avait composé du vivant de Platon, ou assez peu de temps après sa mort, une sorte de pamphlet [2] contre ce philosophe. C'est là, selon toute apparence, plutôt que dans ses *Philippiques* qu'on lisait cette critique bien inattendue reproduite avec empressement par Athénée : « On jugera la plupart des dialogues de Platon inutiles, faux et étrangers à leur auteur, un grand nombre étant empruntés à Aristippe, quelques-uns à Antisthène, plusieurs à Bryson d'Héraclée [3]. »

Que veulent dire ces singulières paroles? Que l'on était surpris de rencontrer assez fréquemment sous la plume de Platon la délicatesse efféminée d'Aristippe et la rigueur toute stoïcienne d'Antisthène? Le mot ψευδεῖς se trouve ainsi complètement sacrifié. Il ne s'explique qu'à demi dans l'hypothèse d'Uberweg lequel s'attachant surtout à la première épithète (ἀχρείους) suppose que Théopompe, frappé de voir reproduites dans les dialogues platoniciens des assertions vingt fois exprimées ailleurs, contestait formellement l'utilité d'ouvrages aussi dénués de mérite et d'originalité. Steinhart, cet admirateur de Platon si convaincu, si enthousiaste, crie au scandale et proclame le jugement de Théopompe « un comble de déraison [4] ». Teichmüller l'en reprend doucement : si les expressions employées

1. Que l'on consulte, par exemple, les jugements de Cicéron (*De Legibus*, I, 1) et de Denys d'Halicarnasse (VI, 183). Bœckh appelle Théopompe « omnium et hominum et civitatum calumniatorem maledicentissimum. »
2. Cité sous ce titre : Κατὰ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς.
3. Athénée, XI, 508 C, las d'entendre proclamer Platon le prince des écrivains et l'Homère des philosophes, s'écrie : Ἔχει τις καὶ παρ' ἑτέρων ταὐτὰ λαβεῖν ἢ βέλτιον λεχθέντα ἢ μὴ χεῖρον, et cite triomphalement cette phrase de Théopompe : Τοὺς πολλοὺς τῶν διαλόγων αὐτοῦ ἀχρείους καὶ ψευδεῖς ἄν τις εὕροι, ἀλλοτρίους δὲ τοὺς πλείους, ὄντας ἐκ τῶν Ἀριστίππου διατριβῶν, ἐνίους δὲ κἀκ τῶν Ἀντισθένους, πολλοὺς δὲ κἀκ τῶν Βρύσωνος τοῦ Ἡρακλεώτου. Il n'est pas inutile de remarquer qu'ἀλλότριος n'a pas nécessairement le sens d'« apocryphe », et que διατριβὴ désigne moins des écrits qu'un ensemble de théories ou de vues personnelles.
4. « Den Gipfel des Unsinns. »

par l'historien ancien sont excessives et injurieuses, le fond est parfaitement exact [1]. Constamment préoccupé de rectifier les vues de ses rivaux ou de répondre à leurs attaques, Platon a été souvent dans la nécessité de les citer, et les a cités en effet au risque d'introduire dans ses compositions des théories et des démonstrations qui jurent avec les siennes. Suckow et Susemihl avec plus de raison, ce nous semble, ont pris l'accusation au pied de la lettre. Qui nous empêche en effet d'admettre que dans la collection platonicienne, telle qu'elle existait ou tendait à se former au temps de Théopompe [2], une partie seulement était authentique, le reste se composant d'œuvres écrites par d'autres socratiques ou rédigées à l'aide des ouvrages laissés par ces derniers? Seulement, à l'imitation de tous les anciens, très curieux de ces sortes de découvertes, Théopompe flaire aussitôt de la part de Platon un honteux plagiat, sans se douter qu'il est la dupe des erreurs involontaires ou des falsifications intéressées dont libraires et copistes commençaient à se rendre coupables. Dans cette circonstance la passion aurait parlé chez lui plus haut que la logique : car Antisthène passe pour avoir été son idéal [3] et en accusant Platon, il aboutissait à son insu à l'excuser aux dépens de ses rivaux.

Quoi qu'il en soit, hâtons-nous de dire que l'assertion de Théopompe, en tant qu'entachant la loyauté de Platon, n'a trouvé absolument aucun écho. Athénée, si sévère cependant pour la mémoire des grands hommes, la rapporte, mais ne paraît pas se soucier de la prendre à son compte.

Une appréciation de Dicéarque sur le *Phèdre*, rapportée par Diogène Laërce [4], nous prouve que le disciple de Théophraste tenait ce dialogue pour l'un des premiers et des plus impar-

1. « Das Verleumderische liegt blos in der Bezeichnung solcher Bezugnahme als Compilation : das Verhältniss ist aber durchaus richtig angegeben. »
2. N'oublions pas que cet historien a vécu plusieurs années encore après Alexandre.
3. Diogène Laërce, VI, 1.
4. III, 38 : Δικαίαρχος.. καὶ τὸν τρόπον τῆς γραφῆς ὅλον ἐπιμέμφεται ὡς φορτικόν.

faits de Platon. Elle paraît le fait non d'un détracteur mesquinement jaloux, mais bien plutôt d'un homme peu familiarisé avec les ivresses de la dialectique et l'exubérance du style poétique. Ce n'est pas ici le lieu de la discuter.

Mais voici apparaître, à la suite des tentatives des faussaires, les soupçons des critiques. Diogène Laërce nous apprend [1] que Persée attribuait à Pasiphon la majeure partie des dialogues publiés sous le nom d'Eschine, l'accusant en outre d'avoir mis au compte d'Antisthène et des autres philosophes les produits de sa coupable industrie. Quelle confiance mérite ici l'accusateur, et que savons-nous du prévenu ? Le premier est un élève de Zénon, un contemporain d'Antigone, et l'auteur de συμποτικοὶ διάλογοι ou ὑπομνήματα [2] pour lesquels il avait librement mis à profit les ἀπομνημονεύματα de ses devanciers. Le second appartient à l'obscure école d'Elis ou d'Erétrie, et quelques-uns de ses écrits, sinon tous, sont postérieurs à la mort de Diogène (224) [3]. Sa réputation devait être assez fâcheuse, car Plutarque [4] lui reproche d'avoir inscrit comme étant de Phédon un de ses propres dialogues intitulé *Nicias*. Si nous comprenons bien le texte un peu confus de Diogène Laërce, Pasiphon serait l'auteur de tous les écrits socratiques apocryphes connus au temps de Persée : dès lors rien ne s'opposerait à ce qu'avec Uberweg on le rendît responsable de tel dialogue plus que médiocre, tel que le *Minos*, inséré dans la liste incomplète des œuvres de Platon dressée par Aristophane de Byzance.

Mais quelle est au juste la valeur du témoignage de Persée? Comment Pasiphon avait-il songé, comment avait-il réussi à entreprendre et à soutenir sur une aussi vaste échelle ce rôle

1. II, 61 : Τῶν ἑπτὰ τοὺς πλείστους Περσαῖός φησι Πασιφῶντος εἶναι τοῦ Ἐρετρικοῦ, εἰς τοὺς Αἰσχίνου δὲ κατατάξαι (les plus anciennes traductions montrent qu'il faut lire κατατετάχθαι), ἀλλὰ καὶ τῶν Ἀντισθένους τόν τε μικρὸν Κῦρον καὶ τὸν Ἡρακλέα τὸν ἐλάσσω καὶ Ἀλκιβιάδην καὶ τοὺς τῶν ἄλλων ἐσκευώρηται.
2. Diogène Laërce, VII, 1.
3. Ib., VI, 73.
4. *Nicias*, 4.

de faussaire [1]? Où et quand ces faux dialogues avaient-ils été mis en circulation, et surtout de quelle manière la fraude avait-elle été découverte? Persée était-il le premier à la révéler? Voilà pour nous bien des questions qui demeurent obscures, malgré la lumière qu'elles pourront recevoir du chapitre suivant [2].

4. LES BIBLIOTHÈQUES D'ALEXANDRIE ET DE PERGAME

Pendant longtemps, nous l'avons vu, et jusque dans l'âge d'or de la Grèce la diffusion des livres avait été des plus restreintes, la profession de libraire à peu près inconnue. Mais quand les esprits se détournèrent des luttes politiques, l'érudition tenue jusque là comme inutile ou comme suspecte devint pour celui-ci un passe-temps agréable, pour cet autre un sujet de légitime fierté. Surtout après que Socrate, Platon et Aristote eurent conquis pour ainsi dire à la philosophie droit de cité dans le monde, et mis à la mode les joutes sérieuses ou captieuses de la dialectique, ceux qui étaient ou du moins qui voulaient se donner pour les disciples de ces maîtres illustres cherchèrent à se procurer leurs ouvrages : et comme il arrive infailliblement chaque fois que l'offre est inférieure à la demande, le prix des copies dut augmenter avec

1. Singulière époque en vérité que celle où nous assistons ainsi aux scènes les plus opposées ! D'un côté, j'aperçois Eschine accusé d'avoir dérobé (ὑποβάλλεσθαι) à Xanthippe des dialogues composés par Socrate et s'attirant, pendant une lecture qu'il faisait de ses écrits à Mégare, cette sanglante apostrophe d'Aristippe : Πόθεν σοι, λῃστά, ταῦτα· (Diogène Laërce, II, 62). De l'autre je vois Pasiphon d'Erétrie si peu préoccupé de s'enrichir de la sorte de trésors usurpés qu'au contraire il met ses propres compositions au compte des maitres dont il s'imaginait avoir reproduit le style et les idées.

2. Je passe sous silence un texte de Crantor transcrit par Proclus (*in Tim.* 24) et dans lequel Suckow à grand renfort d'interprétations subtiles et de conjectures plus ou moins plausibles, avait cru découvrir une preuve contre l'authenticité du *Critias*. C'est qu'en effet il n'a pas été difficile à Susemihl de faire bonne et prompte justice de cette singulière argumentation.

une assez grande rapidité. A elle seule cette circonstance suffisait pour provoquer la fraude, singulièrement favorisée d'ailleurs par l'absence de tout catalogue officiel, si l'on peut ainsi parler, et de tout contrôle permanent. Admettons, s'il s'agit de Platon, que la bonne foi d'un Athénien n'ait pas pu être facilement surprise : en sera-t-il de même pour un habitant de Syracuse, de Corinthe ou d'Ephèse? Telle falsification audacieuse, impossible au moins en apparence du vivant de l'auteur ou au lendemain de sa mort, devenait vingt ou trente ans plus tard la chose du monde la plus aisée. Le texte de Persée que nous avons cité plus haut est une preuve entre beaucoup d'autres des pièges que les machinations des faussaires tendirent de bonne heure au public érudit. Que sera-ce lorsque les circonstances se feront en quelque sorte les auxiliaires et les complices de la fraude? C'est là cependant ce que nous voyons se produire dans le monde hellénique, dès les dernières années du IVe siècle.

Au cours de sa mémorable expédition, Alexandre, avec ce coup d'œil qui distingue les hommes supérieurs, avait discerné non loin des bouches du Nil un site unique admirablement situé pour servir de centre et de lien commercial à trois continents. Devenus paisibles possesseurs de l'Egypte, les Ptolémées rêvèrent pour Alexandrie leur capitale un éclat intellectuel égal à son importance politique et à la richesse de son trafic maritime. Ils voulurent en faire une seconde Athènes assez opulente, assez lettrée, assez embellie des merveilles de l'art pour n'avoir rien à envier à la première : une ville grecque peuplée de temples, de propylées, de statues et de tableaux s'éleva par enchantement sur le sol de l'Afrique. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans leur entreprise, c'est un projet auquel ne s'était élevée aucune des républiques de la Grèce. Réunir en un même lieu, sous le même toit, dans le même splendide édifice les éléments dispersés de la science et de la sagesse humaines, ouvrir un asile vraiment princier à toutes les richesses intellectuelles de l'ancien monde, fournir à des esprits cultivés les moyens de vivre dans une sorte d'intimité

quotidienne avec les plus brillants modèles, n'était-ce pas un procédé infaillible pour faire éclore des chefs-d'œuvre nouveaux ? Séduisante illusion. En réalité les efforts des Ptolémées n'aboutirent qu'à retarder la décadence déjà visible de la littérature et des arts de la Grèce : tout au plus vit-on des compositions artificielles se substituer à une poésie inspirée, et des générations de savants succéder à des siècles féconds en grands génies. Le γραμματικός jusque-là obscur et dédaigné hérite de toute l'influence des scribes des vieux Pharaons.

Mais ce qui intéresse particulièrement notre sujet, c'est la vaste bibliothèque publique fondée par les souverains de l'Egypte hellénisée. Sans doute quelques historiens [1] attribuent à Pisistrate l'honneur d'avoir le premier mis libéralement au service de tous une collection de livres réunis par ses amis : cependant le fait en lui-même est douteux, et en tous cas les Athéniens en avaient perdu jusqu'au souvenir, après le pillage et l'incendie de leur cité par Xerxès. D'ailleurs entre l'œuvre du célèbre Athénien et celle des souverains de l'Egypte, quelle différence inévitable ! Dans cet intervalle de trois siècles, quelle multiplication prodigieuse des richesses littéraires de la Grèce ! et comme si ce n'était point assez, les Ptolémées firent parcourir jusqu'aux régions étrangères pour satisfaire leur curiosité et celle des savants de leur cour. Les bibliothécaires avaient ordre d'accroître leurs collections par tous les moyens possibles : prières et menaces, faveurs et violences, ruses de la diplomatie ou exigences impérieuses de la force, rien ne fut épargné : mais on doit supposer que l'or surtout fit des merveilles. Pisistrate, dit-on, avait richement payé chaque vers nouveau d'Homère : les Ptolémées firent preuve d'une semblable munificence non pour un poète unique, mais pour tous les écrivains. Et qu'on veuille bien le remarquer, ils ne furent pas les seuls alors à jouer ce rôle de Mécènes. Les Attalides de Pergame ne se bornèrent pas à se

1. Ainsi Aulu-Gelle (VI, 1) qui a le tort de se représenter un peu trop l'Athènes d'alors à l'image de la Rome des Antonins.

présenter partout aux Hellènes comme leurs dévoués protecteurs, à décorer ou à enrichir les sanctuaires les plus vénérés : ils se firent également une gloire d'attirer à leur cour des grammairiens et des lettrés, et de les combler de faveurs. Eux aussi ils voulurent fonder une vaste bibliothèque, et l'on pense qu'ils ne songèrent pas à s'imposer les ennuis d'une enquête, chaque fois qu'on leur apportait un ouvrage nouveau signé du nom de Platon, de Démosthène ou d'Aristote, surtout s'il était prouvé que cet ouvrage ne figurait pas sur les rayons de la vaste collection d'Alexandrie. Au point de vue intellectuel et artistique comme au point de vue politique, Pergame fut par excellence un pont jeté entre l'Orient et le monde gréco-romain.

Pour en revenir aux Ptolémées, quels résultats surprenants ! Tel écrivain ancien nous parle de 70,000 volumes : un second de 400,000 [1], un troisième, enchérissant encore, porte ce chiffre à 700,000 [2]. Supposons même que chaque βιβλίον ne contînt selon l'usage qu'un chant d'une épopée ou qu'un chapitre de prose (ce que Plutarque veut désigner probablement par l'épithète d'ἁπλᾶ) ; un total aussi prodigieux pour l'époque ne conduit pas moins à cette conclusion que tout fut admis indistinctement et sans contrôle. Aussi bien le zèle du collectionneur et la réserve prudente du critique marchent rarement ensemble, et un conquérant est bien autrement préoccupé de reculer sans cesse les limites de son empire que d'établir la parfaite légitimité de ses annexions. Que l'on compare ce qui s'est passé à la fin du moyen âge et au début de la Renaissance, alors qu'on savait si peu et si mal distinguer entre l'authentique et l'apocryphe, entre les illustrations de l'histoire littéraire et des écrivains du dernier ordre : la découverte d'un nouveau manuscrit ne soulevait pas moins d'enthousiasme que celle d'un royaume, et dans leur ardeur intempérante les érudits d'alors

1. Cf. Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, IX. — Aulu-Gelle, VI, 17 — Ammien Marcellin, XXII, 16, etc.

2. C'est vers 320 que commence à se former la bibliothèque alexandrine : mais c'est sous Ptolémée Philadelphe (285-247) qu'elle prit son plus grand développement.

achetaient de toutes mains sans compter, sans choisir. Pendant la première moitié du IIIe siècle, Alexandrie offrit le même spectacle.

Mais quelle devait être et quelle fut en réalité la conséquence de cet empressement irréfléchi et de cette libéralité sans bornes ? Il n'est pas difficile de le prévoir.

Galien[1] s'abuse manifestement quand il soutient que les débuts de la *pseudographie* datent de la fondation des grandes bibliothèques[2]. Depuis longtemps la rareté des manuscrits, leur lente et coûteuse transmission, l'inexpérience des copistes, l'absence de toute tradition littéraire positive, la reconnaissance des disciples faisant hommage à leur maître des travaux entrepris sous son influence, la vénération qui entourait certains personnages plus ou moins légendaires[3], et, motif moins avouable, les rivalités jalouses des écoles philosophiques avaient fait naître certainement plus d'un ouvrage apocryphe. Mais le même Galien a tout à fait raison quand il voit dans la générosité vraiment royale des Ptolémées et des Attalides la cause d'une recrudescence effrayante dans ce genre de supercheries. Et en effet, si l'on veut bien y réfléchir, fut-il jamais concours de circonstances plus propre à favoriser cette coupable industrie ? Du jour où les faussaires furent récompensés par des faveurs et des trésors, et non plus seulement par la satisfaction d'avoir ajouté à la gloire de leur secte, ou par le malin plaisir d'avoir fait des dupes, le nombre dut

1. *De natura hom.* I, 42 : Πρὶν τοὺς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τε καὶ Περγάμῳ γενέσθαι βασιλεῖς ἐπὶ κτήσει βιβλίων φιλοτιμηθέντας οὐδέπω ψευδῶς ἐπεγέγραπτο σύγγραμμα. Λαμβάνειν δ'ἀρξαμένων μισθὸν τῶν κομιζόντων αὐτοῖς σύγγραμμα παλαιοῦ τινος ἀνδρός, οὕτως ἤδη πολλὰ ψευδῶς ἐπιγράψαντες ἐκόμιζον. Qu'on veuille bien le remarquer, ceci n'est pas un ouï-dire, une supposition gratuite, mais bien une affirmation positive.

2. Il suffit de rappeler ici entre tant d'autres l'histoire de cet Onomacrite qui à la cour même de Pisistrate portait une main audacieuse sur les livres des anciens théologiens. — Sur l'ἀκρισία de l'antiquité, consulter les *Prolégomènes* de Wolf (p. LXVIII).

3. Sans parler d'Orphée, de Linus et de Musée, c'est ainsi que s'est créée toute une littérature de contrefaçon autour des noms de Pythagore et de Démocrite. Au temps de Porphyre (*Vie de Plotin*, 16) on continuait encore à faire passer des écrits tout récents pour l'œuvre de l'antique Zoroastre.

s'en multiplier presque à l'infini : on a vu dans tous les temps l'esprit de contrefaçon se porter où il y a chance de succès et de profit.

Les uns, poussant la hardiesse ou plutôt l'audace jusqu'au bout, forgeaient de toutes pièces des ouvrages entiers qu'ils abritaient sans pudeur sous le couvert des illustrations de l'antiquité, de même que certains sculpteurs inscrivaient le nom de Phidias ou de Praxitèle sur la base de la statue, œuvre de leur ciseau inhabile : supercherie, il faut l'avouer, d'un genre à part, bien différent de celui auquel nous ont accoutumés les plagiaires d'Occident, puisqu'il consiste à prêter aux hommes célèbres au lieu de leur emprunter. D'autres, afin de donner plus de prix aux manuscrits qu'ils rapportaient à Alexandrie, y interpolaient des passages et des chapitres entiers, ou encore, chose infiniment plus facile, effaçaient les noms des auteurs véritables pour en substituer de plus honorés ou de plus populaires. C'est qu'en effet les livres signés d'un nom éminent étaient achetés au poids de l'or à leurs heureux possesseurs : dès lors la tentation était grande de s'enrichir à l'aide de quelques traits de plume, et il n'est pas étonnant qu'on y ait succombé dans un siècle où tout contrôle sérieux était impossible. Ce n'est point ici une pure hypothèse : c'est un fait attesté par des textes nombreux et précis[1]. Bien des faussaires, écrit E. Egger[2], ont abusé du nom illustre d'Aristote pour accréditer de mauvais livres. Ammonius[3] nous affirme que certains

1. Au texte de Galien cité plus haut nous ajouterons le suivant (*Préface*, II, p. 128) : Ἐν τῷ κατὰ τοὺς Ἀτταλοὺς τε καὶ Πτολεμαϊκοὺς βασιλέας χρόνῳ πρὸς ἀλλήλους ἀντιφιλοτιμουμένους περὶ κτήσεως βιβλίων ἡ περὶ τὰς ἐπιγραφάς τε καὶ διασκευὰς αὐτῶν ἤρξατο γίγνεσθαι ῥᾳδιουργία τοῖς ἕνεκα τοῦ λαβεῖν ἀργυρίον ἀναφέρουσιν ὡς τοὺς βασιλέας ἀνδρῶν ἐνδόξων συγγράμματα. — On lit dans Diogène Laërce (VI, 100) au sujet des écrits attribués à Ménippe : Ἔνιοι δὲ τὰ βιβλία αὐτοῦ οὐκ αὐτοῦ εἶναι ἀλλὰ Διονύσου καὶ Ζωπύρου τοῦ Κολοφωνίου, οἳ τοῦ παίζειν ἕνεκα γράφοντες ἐδίδοσαν αὐτῷ ὡς εὖ δυναμένῳ διαθέσθαι, c'est-à-dire, comme le rend la version latine, « tamquam venditori idoneo ». — En ce qui touche l'histoire, les témoignages d'Arrien ne sont pas moins instructifs.

2. *Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 185 de la nouvelle édition.

3. *Ad Categ.* f. 3 a : Ὅθεν τινὲς χρηματίσασθαι βουλόμενοι ἐπιγράφοντες συγγράμματα τῷ τοῦ φιλοσόφου ὀνόματι προσῆγον. — Le grand jour de la publicité moderne rend de pareilles substitutions à peu près impossibles : mais il faut

péripatéticiens, dans un but intéressé, mirent leurs propres compositions au compte de leur maître, si bien que presque au lendemain de la mort d'Aristote, la bibliothèque contenait quatre cent cinquante mille lignes de ce philosophe, entre autres quarante livres d'*Analytiques* et un nombre considérable de traités sur les *Catégories*[1].

On ne traita pas moins généreusement Démocrite, dont Epicure avait fait un peu malgré lui la réputation[2].

Il est facile de pressentir qu'en cette circonstance Platon dut avoir particulièrement à souffrir, et cela pour deux motifs : le premier, parce que ses écrits arrivaient à Alexandrie précédés d'une renommée éclatante, tandis que des siècles s'écouleront avant que les traités les plus profonds d'Aristote soient appréciés à leur véritable mérite[3]; le second parce que le dialogue socratique, où l'auteur s'efface, où les théories les plus divergentes peuvent être soutenues tour à tour, où les objections s'étalent avec une sorte de complaisance, se prête merveilleusement aux spéculations intéressées dont nous venons de parler. Telle est, n'en doutons pas, l'explication la plus naturelle des apocryphes qui se sont glissés dans la collection platonicienne, et dont quelques-uns seulement ont été

convenir qu'aujourd'hui encore elles auraient le pouvoir de transformer un échec en succès : tant certaines renommées exercent de fascination !

1. De quelles ressources particulières les critiques (ἐξηγηταί) purent-ils disposer en cette circonstance pour discerner l'authentique de l'apocryphe ? c'est ce dont les anciens ont malheureusement oublié de nous instruire. Voici en quels termes Ammonius justifie ses préférences pour l'exemplaire qu'il suivait : Ἐκρίθη ἐκ τῶν νοημάτων καὶ τῆς φράσεως καὶ τῷ ἀεὶ ἐν ταῖς ἄλλαις πραγματείαις μεμνῆσθαι τούτου τοῦ βιβλίου τὸν φιλόσοφον. Philoponus rapporte de son côté qu'il eut à choisir entre deux livres de *Catégories* également attribués à Aristote : προτετίμηται δὲ τοῦτο (celui que nous lisons aujourd'hui) ὡς τάξει καὶ πράγμασι πλεονεκτῶν καὶ πανταχοῦ πατέρα τὸν Ἀριστοτέλην κηρῦττον. La pierre de touche n'est pas, on le voit, d'une sûreté absolue.

2. Après avoir parlé des prétendus ouvrages magiques de Démocrite Aulu-Gelle (X, 12) ajoute « multa autem videntur ab hominibus male sollertibus hujusmodi commenta in Democriti nomen data, nobilitatis auctoritatisque ejus perfugio utentibus. »

3. Notons toutefois qu'au dire du commentateur David l'Arménien, Ptolémée Philadelphe avait lui-même rédigé ἀναγραφὴν τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων καὶ τὸν βίον αὐτοῦ καὶ τὴν διάθεσιν. Il est assez surprenant qu'aucun des Alexandrins n'ait fait à Platon pareil honneur.

dès l'ère païenne découverts et signalés par la critique. Le premier venu d'entre les contemporains des bibliothécaires alexandrins n'était guère capable de composer de toutes pièces le *Minos* ou l'*Axiochus*, moins encore le *Sophiste* ou le *Politique* : au contraire, rien n'était plus aisé que de s'emparer de ces productions, sorties ou de l'école platonicienne ou de différentes sectes socratiques, pour en grossir téméraireraient l'héritage de Platon[1]. Ce qui est certain, de l'aveu général, c'est qu'aucune époque ne fut plus fertile en supercheries philosophiques et littéraires que le siècle qui suivit la mort d'Alexandre[2].

Mais ni les efforts et les ruses des faussaires, ni l'aide efficace qu'ils trouvaient dans l'émulation des villes[3] et des princes n'eussent fait courir à la science de dangers véritables si chacun eût été à la hauteur de sa tâche : les faux-monnayeurs ne commencent à devenir redoutables que le jour où l'autorité ferme les yeux sur leurs coupables agissements. La fondation des grandes bibliothèques aggrava, nous l'avons vu, le mal qu'elle devait supprimer : de telle sorte que si jamais raison décisive justifia l'intervention de la critique, et de la critique armée de toutes ses rigueurs, c'est bien la confusion inévitable causée par l'accumulation hâtive de tant de manuscrits dans les dépôts d'Alexandrie. Mettre dans ce désordre un ordre sévère constituait une tâche immense, surtout pour des hommes qui

1. M. P. Janet, quoique fort peu porté à faire des concessions à la critique moderne, n'hésite pas à penser que « de bonne heure on a dû fabriquer du faux Platon. » — M. von Stein écrit à son tour : « Les œuvres authentiques de Platon ont dû se répandre assez promptement avec la renommée du grand philosophe : mais des éléments étrangers en ont altéré ou compromis l'éclat. »

2. Dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous, des causes identiques ont produit des effets analogues. A propos de l'ouvrage paradoxal (*De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite*, Paris, 1890) dans lequel M. Hochart a essayé d'établir que ces deux livres sont l'œuvre de Poggio, un critique a fait cette remarque : « Il est certain que l'intérêt d'argent qu'il y avait à découvrir des manuscrits d'auteurs anciens, le plaisir aussi de mystifier ses contemporains et la vanité de composer une œuvre assez belle pour être crue ancienne contribuèrent à des fraudes reconnaissables et depuis reconnues. »

3. Des cités telles que Smyrne (Strabon, XIV, 646), Delphes, Corinthe voulurent avoir leur bibliothèque publique.

inaugurant en leur personne ces délicates fonctions de bibliothécaires étaient fatalement très peu préparés à les remplir.

Il est impossible, nous dit-on, qu'ils n'aient pas soupçonné la grandeur du péril et la multiplicité des pièges tendus à leur bonne foi. Vain espoir! les preuves de leur crédulité abondent : celles de leur jugement et de leur sagacité sont autrement rares [1]. Ils n'ont rien omis, rien négligé pour recueillir l'héritage entier des siècles antérieurs : en outre, nous le verrons, ils ont catalogué avec un soin minutieux et non sans un certain orgueil leurs innombrables richesses : mais ne leur demandez pas de discerner l'ivraie du bon grain, la pierre précieuse de la contrefaçon qui en simule plus ou moins habilement l'éclat [2].

Aussi bien, pour instruire de semblables procès, les érudits alexandrins n'avaient guère dans la plupart des cas d'autre critérium que des données vagues et insuffisantes. De tous les moyens de contrôle qui abondent entre nos mains : possession des autographes, mémoires des contemporains, journaux et revues de l'époque, existence de collections publiques et privées dont le répertoire est dressé de façon à faciliter les recherches, connaissance approfondie tant de l'histoire littéraire en général que du style, de l'esprit, et des doctrines de chaque écrivain ; de tous ces moyens quels sont ceux que possédaient ou qu'ont essayé de se ménager les critiques anciens ? Le plus petit nombre évidemment. Eprouvaient-ils ce besoin de tout

1. Cf. Bergck (*Histoire de la littérature grecque*, I, 255) : « Das Gebiet der Literatur soweit es jenen Kritikern vorlag war so unübersehbar, die Masse zweifelhafter Schriften so ungeheuer dass, wie viele auch ihre Zeit und Kraft diesen mühsamen Studien zuwenden möchten, sie doch nicht im Stande waren, die Aufgabe genügend zu lösen » : jugement que complète celui de M. von Stein : « Mehrfach giebt das Alterthum uns Gelegenheit, seine Geschicklichkeit in Einschiebung, seine Sorglosigkeit in Zulassung des Unächten zu beobachten, aber selten oder nie finden wir Veranlassung, bei der Ausscheidung des Aechten vom Unächten die Sicherheit seines Tactes, die Richtigkeit seiner Argumente zu bewundern. »

2. Après avoir raconté l'une des méprises dont ils furent victimes, Valentin Rose ajoute : « En auctoritatem catalogorum veterum, quorum auctores, etiamsi veram rei rationem non ignorent, non critici partes agunt, sed bibliothecarii in tabulas redigentis auctorum titulos codicibus inscriptos. » (*Aristoteles pseudepigraphus*, p. 246.)

éclaircir, de tout vérifier qui nous rend parfois défiants à l'excès ? alors surtout, sauf exceptions, nous sommes bien plutôt en présence de beaux esprits dont la curiosité s'absorbe dans d'obscurs et inutiles problèmes, rebelles à toute explication précise.

Leur arrivait-il d'hésiter au sujet de l'origine d'un ouvrage? ou bien ils s'en référaient docilement à l'opinion commune, quelque erronée qu'elle pût paraître, ou bien ils jugeaient d'après leurs vues personnelles : dans l'un et l'autre cas il nous est permis d'en appeler de leur sentence. L'homonymie, relativement rare dans les temps modernes, où elle est d'ailleurs corrigée et atténuée par la diversité des prénoms [1], était assez fréquente dans l'antiquité [2] : s'était-on mis en garde contre les erreurs qu'elle devait entraîner [3] ? Plus d'un manuscrit avait dû parvenir à Alexandrie sans nom d'auteur [4] : quelle tentation que celle d'invoquer un caractère extérieur plus ou moins apparent, afin de l'attribuer à un nom célèbre plutôt qu'à un écrivain obscur? Ainsi de quelque côté que l'on envisage ce problème, on s'aperçoit bien vite des difficultés de tout genre qui ont dû en entraver la solution.

Mais, pour nous borner au sujet spécial de ce travail, M. Waddington affirme que dès leur arrivée à Alexandrie, les écrits de Platon, merveilleusement protégés jusque-là contre toute intrusion fâcheuse, se trouvèrent « sous la sauvegarde d'une autre lignée de conservateurs aussi savants et non moins capables que les scolarques de l'Académie de découvrir les fraudes, s'il s'en produisait ». Rappelons ici ce que nous avons précédemment établi, à savoir que le grand philosophe n'avait

1. Que l'on songe aux deux Corneille, aux deux Racine, aux deux Rousseau.

2. C'est ainsi que Jonsius a compté jusqu'à seize Platon, parmi lesquels un disciple d'Aristote.

3. Le grand ouvrage de Démétrius de Magnésie, contemporain de Cicéron, ouvrage intitulé Περὶ ὁμωνύμων, montre que l'on avait essayé dès lors de jeter quelque lumière au milieu de cette confusion.

4. Ce nom ne figurait généralement que sur la première page du manuscrit roulé ou *volumen*, c'est-à-dire celle qui avait le plus à souffrir de l'usure et du temps.

donné lui-même aucune édition définitive de ses dialogues, et que ses successeurs jusqu'à la fin du IVe siècle paraissent avoir été fort indifférents à l'égard de ce précieux trésor. Maintenant les bibliothécaires des Ptolémées, juges à coup sûr peu autorisés en matière de philosophie, étaient-ils particulièrement qualifiés pour prévenir et découvrir dans ce domaine toutes les erreurs, de façon à faire d'une main sûre, au lendemain de la confusion à peu près inévitable de la première heure, le départ de l'authentique et de l'apocryphe ? Il est à tout le moins permis d'en douter. M. Waddington vante « ces grammairiens érudits et subtils qui savaient le grec sans doute, ces critiques délicats qui avaient étudié à fond leurs auteurs, et faisaient leur métier de connaître la manière et le génie de chacun d'eux. » Pour le succès de sa thèse, il eût été bien préférable qu'il pût nous montrer en eux, sinon des platoniciens, du moins des philosophes d'esprit et de profession [1]. Une enquête sur les vrais ouvrages de Leibnitz ou de Kant eût évidemment mieux convenu à Maine de Biran ou à Damiron qu'à Théophile Gautier ou à Philarète Chasles. Or à l'époque dont nous parlons, non seulement il ne se produit à Alexandrie ni philosophie nouvelle [2], ni ouvrage de dialectique ou de métaphysique dont le souvenir ait survécu, mais aucune des nombreuses sectes alors régnantes n'y compte un représentant de quelque renom. Leurs chefs refusent, non sans raison, les honneurs du Musée et daignent à peine s'y faire remplacer par un obscur disciple. Tout au plus peut-on citer le sceptique Sextus comme ayant établi momentanément à Alexandrie le siège de son enseignement. Ceux-là même qui comme M. Victor Egger considèrent l'école d'Alexandrie comme

1. Les difficultés d'une pareille tâche croissent avec les siècles, et cependant avec quel succès le grand commentateur arabe d'Aristote, Averroës, ne s'en est-il pas acquitté en plein moyen-âge ? « Bewundernswerth ist der kritische Tact, mit dem er aus einem Schwarm untergeschobener und pseudeponymer naturwissenschaftlicher Schriften die wirklich von Aristoteles verfassten herausfindet und ordnet » (Freudenthal). Pourquoi ? parce que c'était un esprit vraiment philosophique.

2. On sait que Philon le juif appartient aux premières années de l'ère hrétienne.

une succursale ou une colonie du Lycée, déplorent l'étrange et coupable ingratitude qui fit négliger aux Alexandrins l'œuvre du maître, auquel ils ne surent consacrer aucun travail de critique ni même de bibliographie. Quant à rencontrer dans l'Egypte alors un platonicien quelconque, il faut y renoncer. Pendant les deux derniers siècles de l'ère païenne, les Romains de distinction, savants et philosophes aussi bien que poètes et lettrés, affluent à Athènes : nul ne songe à se rendre en Egypte si ce n'est pour satisfaire une vaine curiosité [1]. C'est qu'en effet on savait pertinemment qu'en aucun temps la philosophie sérieuse et les recherches métaphysiques, pas plus que la grande éloquence, ne furent en honneur auprès de ces esprits curieux, si l'on veut, mais aussi frivoles que curieux et en tout cas, ignorants de toute distinction précise et positive entre les divers systèmes.

Afin de mieux nous en convaincre, passons en revue les collaborateurs officiels des Ptolémées, en commençant par celui même qui passe pour l'inspirateur de la grande bibliothèque d'Alexandrie, Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste. On suppose qu'il s'est empressé de mettre à profit ses relations personnelles avec les scolarques athéniens pour procurer aux souverains de l'Egypte des copies en bonne et due forme de l'héritage littéraire de tous les chefs d'école [2]. Il devait notamment, nous dit M. Janet précisant la pensée de Grote, savoir d'une manière certaine qu'à l'Académie même était le monument authentique et garanti de l'œuvre platonicienne. Y a-t-il

1. C'est ainsi qu'Ovide (*Tristes*, I, 2, 77) veut contempler en personne les merveilles que l'on raconte de la contrée du Nil.

2. « Comment Démétrius n'eût-il pas obtenu de son ami Théophraste des copies de ses livres et de ceux d'Aristote pour la collection qu'il s'était chargé de former ? » (M. Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique*, I, 12.) Il ne faut pas oublier que celui dont Quintilien a dit : « Primus inclinasse eloquentiam dicitur, » était avant tout un lettré et un grammairien. Josèphe nous parle de la peine qu'il se donna pour rassembler autant qu'il était en lui tous les livres de la terre : « Si quelque part il entendait parler d'une chose digne d'admiration et agréable au roi, il cherchait à se la procurer. » Pareil empressement, pareille préoccupation est généralement peu compatible avec une juste critique.

recouru ? L'hypothèse est séduisante, mais nous cherchons en vain un texte qui la confirme.

Après Démétrius se place Zénodote d'Éphèse, le célèbre éditeur d'Homère et un grand homme, s'il faut en croire certains anciens. Pierron [1] a fait justice de cette réputation usurpée. Ce n'est pas lui faire tort, écrit-il, que de contester à sa méthode toute espèce de valeur scientifique : c'est à peine si nous pouvons le tenir pour autre chose qu'un ignorant et un capricieux. Accordons à Callimaque son successeur d'avoir été un habile et gracieux versificateur, peut-être sans rival alors dans la poésie légère : mais quel intérêt pouvait prendre à la *République*, aux *Lois*, à la *Métaphysique*, je dirai même à toute discussion sérieuse celui qui avait constamment à la bouche le mot fameux : Μέγα βιβλίον, *μέγα κακόν*? Eratosthène et Apollonius de Rhodes nous sont mal recommandés au point de vue philosophique pour avoir écrit, le premier l'*Hermès*, le second les *Argonautiques*. Voilà cependant quels furent les prédécesseurs et sans doute les modèles d'Aristophane de Byzance qui doit nous occuper un peu plus longuement.

Les seuls mémoires de Denys d'Halicarnasse sont une preuve explicite et par là même singulièrement intéressante de la confusion qui régnait en matière de littérature oratoire sur les rayons des érudits du temps. Mais on n'éprouve qu'une médiocre surprise à constater que nulle part l'invasion de l'apocryphe n'a été plus menaçante ni plus funeste que dans le domaine scientifique et philosophique : Leucippe, Démocrite et Aristote lui-même n'ont pas été moins épargnés que leurs devanciers Thalès, Pythagore et Epicharme. Néanmoins quiconque songe aux ravages du temps se félicitera peut-être de ce que les bibliothèques de l'antiquité se sont ouvertes par un abus de complaisance à des écrits supposés, plutôt que de s'être fermées par trop de scrupule devant des ouvrages authentiques [2].

1. *Iliade d'Homère*, I, p. XXIX et suiv.
2. On sait en effet que dans les derniers siècles de l'antiquité païenne, alors que déclinait si rapidement le goût des lettres, bon nombre d'ouvrages condamnés ou frappés de suspicion par les critiques alexandrius n'ont plus trouvé de copistes.

Mais nous avons hâte d'arriver au premier et à vrai dire, au seul des érudits alexandrins qui, sans l'avoir cherché apparemment, se trouve avoir attaché son nom à l'histoire du texte et des écrits de Platon. A ce titre il a droit dans ce volume à un chapitre spécial.

5. ARISTOPHANE DE BYZANCE.

« Quelques auteurs, et parmi eux Aristophane le grammairien, divisent les dialogues de Platon en trilogies : dans la première sont compris la *République*, le *Timée*, le *Critias* : dans la seconde, le *Sophiste*, le *Politique* et *Cratyle* : dans la troisième, les *Lois*, *Minos* et l'*Epinomis* : dans la quatrième, *Théétète*, *Euthyphron* et l'*Apologie* : dans la cinquième *Criton*, *Phédon* et les *Lettres*. Quant aux autres dialogues, ils les laissent isolés et n'établissent entre eux aucun ordre [1]. »

Ce texte, objet de nombreuses discussions, mérite une attention particulière. La division qu'il renferme est si peu logique, si peu rationnelle, si peu digne en somme d'un critique de la valeur d'Aristophane, que certains modernes, Suckow à leur tête, ont voulu en décharger le célèbre grammairien. Mais l'interprétation naturelle de la phrase s'y oppose, et tout ce que l'on peut admettre, c'est que cette division imaginée par d'autres a été un peu à la légère acceptée par Aristophane, à qui sans doute la littérature philosophique n'était pas très fami-

1. Diogène Laërce, III, 61 : Ἔνιοι δὲ, ὧν ἐστι καὶ Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικὸς, εἰς τριλογίας ἕλκουσι τοὺς διαλόγους, καὶ πρώτην μὲν τιθέασιν ἧς ἡγεῖται Πολίτεια, Τίμαιος, Κριτίας· δευτέραν Σοφιστής, Πολιτικός, Κρατύλος· τρίτην Νόμοι, Μίνος, Ἐπινομίς· τετάρτην Θεαίτητος, Εὐθύφρων, Ἀπολογία· πέμπτην Κρίτων, Φαίδων, Ἐπιστολαί· τὰ δ' ἄλλα καθ' ἓν καὶ ἀτάκτως. — Nous voyons également que Thrasylle laissa sans ordre (ἀσύντακτα, Diogène Laërce, IX, 47) certains écrits de Démocrite, sans doute parce qu'il n'avait pas pu les faire rentrer dans ses tétralogies ; de même en dehors et à côté du *Corpus aristotelicum* plusieurs traités détachés du Stagirite se publiaient ἄτακτα.

lière. Les anciens vantent sa passion pour l'étude [1] et Vitruve [2] va jusqu'à soutenir que chaque jour il lisait quelqu'un des volumes de sa bibliothèque [3], en observant avec le plus grand soin l'ordre dans lequel ses prédécesseurs les avaient disposés. Ceux-ci en effet n'étaient pas restés inactifs, et sur l'invitation des Ptolémées, qui voulaient étendre à toutes les générations le bénéfice de leur libéralité, à une première période de concentration des manuscrits succéda une seconde période de classement, consacrée à dresser un catalogue exact et complet de toutes les richesses accumulées dans ces archives universelles. L'idée n'était pas neuve, mais jusqu'alors elle n'avait jamais été exécutée sur une aussi vaste échelle, et en apparence du moins, dans d'aussi favorables conditions. Callimaque le premier [4] aborda cette tâche immense en y appliquant certaines règles de méthode. Ses tables (πίνακας [5]) revues, complétées et corrigées après lui par Aristophane [6], ne comprenaient pas moins de cent vingt livres dont chacun répondait à une catégorie spéciale d'écrivains en vers ou en prose. Lorsqu'on y voit figurer des auteurs fort au-dessous du médiocre, on peut être assuré que le « divin » Platon y occupait sa place, sans doute dans le chœur privilégié des « classiques », c'est-à-dire des grands noms justement proposés à l'étude et à l'admiration de la postérité.

1. Cf. Varron, *de lingua latina*. — Cicéron, *De Finibus*, V, 19, 58.
2. Préface de son VIIIe livre.
3. On me permettra de rapporter à ce propos une phrase significative de Rathgeber (*Grossgriechenland und Pythagoras*, p. 351) : Durch Kunde der Bibliotheken, wenn theils selbständige Ausübung der Wissenschaft nicht hinzukommt, theils ein geschichtlich philosophisches Ziel fehlt, wird Niemand ein Förderer der Wissenschaft. »
4. « En qualité de bibliothécaire du roi, dit Cécilius, Callimaque avait écrit lui-même les titres sur chacun des volumes de la bibliothèque. » N'est-il pas imprudent d'en conclure avec M. Chaignet que le poète alexandrin avait institué des recherches critiques sur l'authenticité des ouvrages et des auteurs ?
5. Le titre complet était le suivant : Πίνακες τῶν ἐν πάσῃ παιδείᾳ διαλαμψάντων καὶ ὧν συνέγραψαν.
6. Athénée (IX, 408 F) cite d'Aristophane une dissertation intitulée : Πρὸς τοὺς Καλλιμάχου πίνακας.

Que dans un aussi vaste catalogue l'ivraie et le bon grain aient été trop souvent confondus, c'est ce que les circonstances, nous l'avons vu, rendaient à peu près inévitable : néanmoins on ne saurait trop regretter la perte de cet important monument, fruit de tant de dépenses, de recherches et d'efforts. Que ne donnerions-nous pas à cette heure pour connaître d'une façon sûre, ce catalogue en mains, les ouvrages platoniciens ou présumés tels qui existaient au temps de Callimaque sur les rayons de la bibliothèque d'Alexandrie ?

C'est là précisément ce qui donne un prix exceptionnel aux quelques lignes transcrites en tête de ce chapitre, et dans lesquelles dix ouvrages au moins de Platon, dont plusieurs n'ont pas trouvé grâce devant la critique moderne, sont mentionnés pour la première fois. N'oublions pas qu' Aristophane est postérieur de deux siècles à la fondation de l'Académie, et que si comme inventeur des principaux signes de quantité, d'accentuation et de ponctuation, comme éditeur d'Alcée, de Pindare et surtout d'Homère il a bien mérité des amis des lettres, il ne s'est intéressé, à l'exemple de son maître Callimaque, qu'au style et aux expressions [1], nullement à la doctrine des philosophes : dès lors quel fond faire sur son témoignage en ces matières d'authenticité si difficiles et si délicates ?

Mais examinons de plus près l'étrange répartition des dialogues qu'il a, selon Diogène Laërce, ou introduite, ou tout au moins sanctionnée de son autorité.

Remarquons d'abord que ce qu'elle offre de forcé et d'artificiel se trouve très bien marqué dans la phrase de Diogène par le mot ἕλκουσιν, lequel implique comme une sorte de violence faite de la sorte au génie de Platon. D'où a pu venir aux critiques alexandrins la première idée de ces trilogies ? Probablement des poètes dramatiques, dont ils s'étaient certainement

1. C'est ainsi qu'il blâme ce que le style d'Epicure offrait de trop abstrait et de trop technique (Diogène Laërce, X, 13), de même que Callimaque avait rédigé un catalogue spécial, non pas des écrits de Démocrite, mais de ses tours et de ses constructions (πίναξ τῶν Δημοκρίτου γλωσσῶν καὶ συνταγμάτων).

occupés avec prédilection [1] : les dialogues de Platon ne pouvaient-ils pas en effet être regardés comme des drames en prose, drames, il est vrai, d'une nature toute particulière ? Ou bien cette classification a-t-elle eu pour origine certains rapprochements établis par le philosophe lui-même, ou certaines affinités apparentes dans le sujet ou les matières traitées ? ou encore ne s'agit-il que d'une indication bibliographique à l'usage des employés et des visiteurs de la bibliothèque [2] ? De toute manière l'idée ne peut que difficilement se justifier.

Ce n'est pas tout : impossible de ne pas reconnaître que l'application faite par Aristophane du principe adopté est au moins aussi étrange que ce principe lui-même. Plus de la moitié en effet des écrits de Platon, à supposer que leur nombre fût alors le même qu'aujourd'hui, restent en dehors de cet essai de classement ; on y cherche en vain plusieurs de ses plus célèbres compositions, des plus notoirement authentiques, le *Phèdre*, le *Gorgias*, le *Protagoras*, le *Banquet*. Comment expliquer un pareil résultat et d'où vient qu'Aristophane ait été si promptement arrêté dans l'exécution de sa tâche ? Il convient en outre d'observer que la première trilogie repose sur un lien tout extérieur, la seconde sur d'incontestables analogies de forme, la troisième sur la ressemblance des problèmes discutés : mais comment se rendre compte de la quatrième et de la cinquième ? Quelle connexion [3] imaginer entre le *Cratyle* et l'*Euthyphron* d'un côté, entre ce dernier dialogue et le *Théétète* de l'autre [3] ?

1. Comparer les *Prolégomènes* de Wolf (p. CCXIX) et les remarques d'Egger (*Essai sur la critique*, 2e édit. p. 306).

2. « Les bibliothécaires d'Alexandrie n'eurent rien tant à cœur que de réunir les ouvrages analogues, de composer des séries plus ou moins régulières en rapprochant trop souvent ce qui était naturellement séparé, et en séparant ce qui était uni. Ce qui actuellement ne serait qu'une affaire de rangement devenait aisément dans l'antiquité une classification définitive qui se transmettait comme étant l'œuvre de l'auteur lui-meme » (Daremberg).

3. « Es scheint nicht die Absicht des Aristophanes gewesen zu sein, vollständige Bestimmungen und in einem allzu massgeblichen Sinne zu treffen. Er wollte vielleicht nur eine Meinung darüber äussern, in welcher Reihenfolge die Hauptschriften zweckmässig gelesen werden könnten, ohne dass er es für nöthig angesehen, sich bei der Ausführung dieses Gedankens, sei

Toutes ces difficultés ont conduit Munk à une hypothèse curieuse, si l'on veut, quoique en elle-même bien peu vraisemblable. Aristophane, dit-il, devait posséder des renseignements précis sur la date de la rédaction ou de la publication des divers écrits qu'il a mentionnés par leur titre, et il les a disposés précisément dans cet ordre : s'il a passé tous les autres sous silence, c'est que ces renseignements lui faisaient défaut ; de même s'il a séparé le *Sophiste* du *Théétète* qui le précède ou semble le précéder, c'est que d'autres dialogues avaient vu le jour entre la composition du premier et celle du second. On verra dans un autre volume comment, d'après Munk, c'est l'âge de Socrate qui détermine la succession logique des dialogues : or si certains détails de l'arrangement d'Aristophane concordent assez bien avec ce système, en revanche la troisième trilogie exclut absolument toute préoccupation de ce genre. En tout cas une pareille tentative, si incomplète, si illogique prouve clairement, chose importante à noter, qu'il n'y avait alors dans l'école ni ordre chronologique ni ordre rationnel reconnu et consacré par la tradition. De là à penser que tout catalogue et par suite tout critérium certain pour distinguer l'apocryphe de l'authentique faisait défaut, il n'y a qu'un pas.

Aussi bien les critiques qui n'obéissent pas à une opinion préconçue ou au secret désir de découvrir partout des preuves à l'appui de leur système sont-ils presque unanimes à déclarer que le témoignage d'Aristophane peut sans doute corroborer utilement celui d'Aristote, mais que seul et par lui-même il ne constitue aucune démonstration sérieuse d'authenticité [1]. Ainsi

es von allzu grosser philologischer Exactheit, sei es etwa von einem aus der Sache selbst geschöpften philosophischen Interesse leiten zu lassen. » (Von Stein, II, 181, note). On peut remarquer à ce propos que le côté théorique du platonisme prédomine dans les premières trilogies, et dans les dernières le côté pratique.

1. Je citerai entre beaucoup d'autres le jugement d'Alberti (p. 58) : » Wir müssen annehmen dass unter den von Aristophanes vorgefundenen Schriften unter Plato's Namen schon unächte waren, dass seine Kritik nicht auf traditionneller Kenntniss der Aechtheit beruhte. » — Faut-il avec Ozann attribuer à Aristophane les signes variés introduits à cette époque dans les

nous avons vu que dans certains passages de ses écrits Aristote paraît avoir en vue le *Théétète*, ailleurs l'*Apologie de Socrate* : la mention expresse de l'un et de l'autre dans la liste incomplète dressée par Aristophane donne à cette supposition une vraisemblance très voisine de la certitude. En revanche l'autorité du célèbre « homérisant »[1] est manifestement insuffisante pour nous obliger à reconnaître la main de Platon dans le *Sophiste* et le *Politique*, à plus forte raison dans des dissertations aussi dépourvues de mérite que l'*Epinomis* et le *Minos*. Nous lui sommes redevables de savoir qu'elles existaient sur les rayons de la bibliothèque alexandrine et qu'elles avaient réussi — comment, nous l'ignorons — à se faire accepter pour du vrai Platon : et telle est notre pénurie de documents que Diogène Laërce eût rendu à la science moderne un véritable service, s'il avait pris la peine de désigner, chacun par son titre, les dialogues reçus comme platoniciens à Alexandrie, auxquels Aristophane et ses émules avaient renoncé à appliquer leur bizarre procédé de classification[2].

Qu'on nous permette ici une réflexion. Comment ne pas être tristement surpris de constater que cent cinquante ans après la mort du fondateur de l'Académie, à Alexandrie même, c'est-à-dire dans la ville savante où s'est définitivement formée la collection platonicienne, des compositions que nous regardons

éditions de Platon (Voir plus haut, page 395) comme dans celles d'Homère ? Cette opinion a pour elle un assez haut degré de probabilité.

1. Au jugement de Pierron, le commentaire d'Aristophane de Byzance sur Homère est « une œuvre de saine discussion et de goût délicat. »

2. M. Waddington a tenté, non sans habileté, de suppléer à ce silence : « Quels sont ces écrits catalogués, mais non classés par Aristophane ? En lisant avec attention tout ce passage, on ne peut guère douter qu'il ne s'agisse du canon de Thrasylle. En effet, c'est après avoir reproduit tout au long les neuf tétralogies de ce dernier critique que Diogène rappelle qu'Aristophane avait ébauché deux siècles auparavant un travail analogue de classement, mais qu'il l'avait laissé inachevé, se contentant d'inscrire à la suite, un à un, les autres ouvrages de Platon, savoir ceux que tout le monde, avant et après lui jusqu'à Diogène, admettait sans conteste, et qu'il lui était si aisé de faire collationner sur ses manuscrits originaux conservés à l'Académie. Le catalogue d'Aristophane conforme à celui de Callimaque, ne différait donc pas de celui de Thrasylle par le contenu, mais par le mode de classement » (Mémoire cité, p. 25).

aujourd'hui comme manifestement apocryphes passaient pour authentiques, et cela non seulement aux yeux du grand public, mais auprès de critiques d'ailleurs justement considérés ; ou plutôt cette erreur n'est-elle pas la conséquence naturelle de la situation que nous avons essayé de dépeindre dans le chapitre précédent ?

6. PANÉTIUS

Immédiatement après le catalogue d'Aristophane, il serait naturel de parler de celui de Thrasylle : mais pour demeurer fidèle à l'ordre chronologique, nous avons encore à passer en revue et à discuter un certain nombre de témoignages appartenant aux deux derniers siècles de l'ère païenne.

Le premier qui s'offre à nous est celui de Panétius, ce célèbre stoïcien que M. Martha a si justement nommé « le grand instituteur de la société romaine »[1]. Elève non seulement de Stilpon et de Diodore, mais encore de deux scolarques de l'Académie, Xénocrate et Polémon, sans parler de Cratès le cynique, Zénon le fondateur de la secte avait pu recueillir et transmettre à ses successeurs dans le Portique plus d'un renseignement utile sur les théories et les ouvrages des divers héritiers et continuateurs de Socrate. Aussi lorsque nous apprenons[2] que de tous les dialogues qui circulaient sous leur nom, Panétius ne voulait reconnaître que ceux de Platon, de Xénophon, d'Antisthène et d'Eschine, hésitant au sujet de ceux de Phédon et d'Euclide, et condamnant en bloc tous les autres, ce jugement mérite d'attirer l'attention[3]. Au lieu des assertions confuses que nous

1. Dans un fragment découvert à Herculanum, l'épicurien Philodème disait de lui : Ἦν ἰσχυρῶς φιλοπλάτων καὶ φιλαριστοτέλης.

2. Diogène Laërce, II, 64 : Πάντων μέντοι τῶν Σωκρατικῶν διαλόγων ἀληθεῖς εἶναι δοκεῖ τοὺς Πλάτωνος, Ξενοφῶντος, Ἀντισθένους, Αἰσχίνου· διστάζει δὲ περὶ τῶν Φαίδωνος καὶ Εὐκλείδου, τοὺς δὲ ἄλλους ἀναιρεῖ πάντας. Il peut paraître surprenant qu'ἀληθεῖς ait le sens « d'authentique » : cependant le fait n'est pas sans exemple.

3. Le sens critique de Panétius se montre ailleurs encore, notamment

rencontrons trop souvent ailleurs, il y a ici, chose rare dans l'antiquité, une précision rigoureuse qui d'abord séduit et s'impose. Toutefois à la réflexion certaines préoccupations se font jour. Dans un autre passage de Diogène [1], nous voyons que Panétius, contrairement à Sosicrate de Rhodes, admettait comme authentiques plusieurs compositions d'Aristippe: avons-nous affaire à une contradiction de notre stoïcien ou à une transcription inexacte de la part de son compilateur ? Quelques lignes plus haut Diogène rapporte que Persée rejetait une bonne partie des dialogues attribués à Eschine : Panétius avait-il souscrit à cette condamnation ? Entendait-il affirmer, d'une part, que les socratiques dont il ne fait pas mention n'avaient réellement rien écrit, de l'autre, que tous les dialogues sans exception des quatre premiers qu'il nomme, et notamment de Platon, étaient authentiques ? autant de questions qu'il est difficile ou impossible de trancher aujourd'hui.

Mais Panétius nous intéresse encore à un autre titre. D'après un commentateur d'Aristote, il aurait osé contester l'authenticité du *Phédon* [2]: la raison qui l'y déterminait était à la vérité d'une nature bien singulière ; comme il soutenait que l'âme était mortelle, il ne pouvait se faire à l'idée que Platon, son idéal comme philosophe [3], avait défendu, et défendu avec tant

dans ses remarques sur l'orthographe de Platon (Eustathe, p. 813) et dans son appréciation sur les ouvrages prétendus du stoïcien Ariston (Diog. Laërce, VII, 164). J'ignore ce qui a fait supposer à M. V. Egger que ces diverses citations de Panétius n'étaient pas empruntées à son traité *Des sectes* (περὶ αἱρεσέων), vaste encyclopédie philosophique en plusieurs volumes, qui à cause de son étendue même se sera vu dans la suite préférer des sommaires d'un mérite bien inférieur.

1. II, 85.

2. *Schol. in Arist. metaph.* 576, 39 (Brandis) : Παναίτιός τις ἐτόλμησε νοθεῦσαι τὸν διάλογον, ἐπειδὴ γὰρ ἔλεγεν εἶναι θνητὴν τὴν ψυχήν (c'était bien là en effet son opinion d'après Asclépius, 576a 35), ἐβούλετο συγκατασπᾶσαι καὶ τὸν Πλάτωνα. Cette assertion a inspiré à Syrianus une des épigrammes de l'Anthologie (IX. 358) :

Ἀλλὰ νόθον μὲ τέλεσσε Παναίτιος, ὅς ῥ' ἐταλασε
Καὶ ψυχὴν θνητήν, κἀμὲ νόθον τελέσαι.

3. Posidonius, disciple de Panétius, hérita de son maître sa profonde vénération pour Platon (Sextus Empiricus, *adv. Matth.*, VII, 93, Proclus in Parmen. VI, 25).

d'éloquence la thèse opposée. Si le fait est exact, ce que plusieurs critiques se refusent à admettre [1], ce serait le premier exemple connu d'un dialogue rejeté pour des motifs purement internes [2] et en grande partie personnels ; mais quelle importance attacher à une boutade de dépit ! Au reste, s'il faut en croire Teichmüller, c'est bien à tort et tout à fait en pure perte que Panétius dans son admiration pour Platon a eu recours à cette résolution désespérée : car comme il ne saurait être question de principes individuels dans le platonisme, l'immortalité de la personne n'y intervient qu'à titre de mythe et de métaphore. Ce n'est pas ici le lieu de prendre à partie cette surprenante affirmation.

7. CICÉRON ET DENYS D'HALICARNASSE

Les Romains, comme on le sait, n'ont jamais eu de philosophie vraiment originale ; leurs écrits les plus vantés en matière

1. D'après E. Egger, qui dans le *Journal des savants* (1872, p. 691) a proposé une rédaction un peu différente de l'épigramme de Syrianus, le poète de l'*Anthologie* a simplement voulu dire qu'en niant l'immortalité à l'exemple de plusieurs stoïciens, Panétius va du même coup condamner le *Phédon* et le réduire au rang d'une composition apocryphe. D'autres pensent qu'on a confondu le *Phédon* avec les écrits du philosophe de ce nom, écrits dont l'origine était suspecte aux yeux de Panétius. Dans sa première *Tusculane*, Cicéron se borne d'ailleurs à signaler le flagrant désaccord qui sur ce point seulement séparait Panétius de Platon son maître et son modèle : « Credamus igitur, s'écrie-t-il (I, 79) Panætio a Platone suo dissentienti ! » — Ce curieux problème d'érudition a été discuté récemment dans une brochure spéciale par M. Chiappelli (*Panezio di Rodi e il suo judicio sulla autenticità del Fedone,* Roma, 1882). Voici, à l'entendre, ce qui a pu déterminer la position prise par le savant et hardi stoïcien : 1° Le *Phédon* est le seul dialogue où Platon se nomme lui-même à la troisième personne ; 2° à l'opposition si fortement accentuée partout ailleurs entre la partie inférieure et la partie supérieure de l'âme se trouve substituée ici celle de l'âme et du corps ; 3° Platon qui nous représente ailleurs Socrate hésitant en face de l'immortalité, lui prête ici une conviction arrêtée et des arguments rigoureux solidement enchaînés.

2. Nous voyons l'Athénien Zénodote, dans son édition d'Homère, prononcer également des athétèses et des suppressions uniquement pour des raisons d'inconvenance (διὰ τὸ ἀπρεπές) ou de redondance.

rencontrons trop souvent ailleurs, il y a ici, chose rare dans l'antiquité, une précision rigoureuse qui d'abord séduit et s'impose. Toutefois à la réflexion certaines préoccupations se font jour. Dans un autre passage de Diogène [1], nous voyons que Panétius, contrairement à Sosicrate de Rhodes, admettait comme authentiques plusieurs compositions d'Aristippe: avons-nous affaire à une contradiction de notre stoïcien ou à une transcription inexacte de la part de son compilateur? Quelques lignes plus haut Diogène rapporte que Persée rejetait une bonne partie des dialogues attribués à Eschine : Panétius avait-il souscrit à cette condamnation? Entendait-il affirmer, d'une part, que les socratiques dont il ne fait pas mention n'avaient réellement rien écrit, de l'autre, que tous les dialogues sans exception des quatre premiers qu'il nomme, et notamment de Platon, étaient authentiques ? autant de questions qu'il est difficile ou impossible de trancher aujourd'hui.

Mais Panétius nous intéresse encore à un autre titre. D'après un commentateur d'Aristote, il aurait osé contester l'authenticité du *Phédon*[2]: la raison qui l'y déterminait était à la vérité d'une nature bien singulière ; comme il soutenait que l'âme était mortelle, il ne pouvait se faire à l'idée que Platon, son idéal comme philosophe [3], avait défendu, et défendu avec tant

dans ses remarques sur l'orthographe de Platon (Eustathe, p. 813) et dans son appréciation sur les ouvrages prétendus du stoïcien Ariston (Diog. Laërce, VII, 164). J'ignore ce qui a fait supposer à M. V. Egger que ces diverses citations de Panétius n'étaient pas empruntées à son traité *Des sectes* (περὶ αἱρεσέων), vaste encyclopédie philosophique en plusieurs volumes, qui à cause de son étendue même se sera vu dans la suite préférer des sommaires d'un mérite bien inférieur.

1. II, 85.

2. *Schol. in Arist. metaph.* 576, 39 (Brandis) : Παναίτιός τις ἐτόλμησε νοθεῦσαι τὸν διάλογον, ἐπειδὴ γὰρ ἔλεγεν εἶναι θνητὴν τὴν ψυχήν (c'était bien là en effet son opinion d'après Asclépius, 576a 35), ἐβούλετο συγκατασπᾶσαι καὶ τὸν Πλάτωνα. Cette assertion a inspiré à Syrianus une des épigrammes de l'Anthologie (IX, 358) :

Ἀλλὰ νόθον μὲ τέλεσσε Παναίτιος, ὅς ῥ' ἐταλασε
Καὶ ψυχὴν θνητήν, κἀμὲ νόθον τελέσαι.

3. Posidonius, disciple de Panétius, hérita de son maître sa profonde vénération pour Platon (Sextus Empiricus, *adv. Matth.*, VII, 93, Proclus in Parmen. VI, 25).

d'éloquence la thèse opposée. Si le fait est exact, ce que plusieurs critiques se refusent à admettre [1], ce serait le premier exemple connu d'un dialogue rejeté pour des motifs purement internes [2] et en grande partie personnels ; mais quelle importance attacher à une boutade de dépit ! Au reste, s'il faut en croire Teichmüller, c'est bien à tort et tout à fait en pure perte que Panétius dans son admiration pour Platon a eu recours à cette résolution désespérée : car comme il ne saurait être question de principes individuels dans le platonisme, l'immortalité de la personne n'y intervient qu'à titre de mythe et de métaphore. Ce n'est pas ici le lieu de prendre à partie cette surprenante affirmation.

7. CICÉRON ET DENYS D'HALICARNASSE

Les Romains, comme on le sait, n'ont jamais eu de philosophie vraiment originale ; leurs écrits les plus vantés en matière

1. D'après E. Egger, qui dans le *Journal des savants* (1872, p. 691) a proposé une rédaction un peu différente de l'épigramme de Syrianus, le poète de l'*Anthologie* a simplement voulu dire qu'en niant l'immortalité à l'exemple de plusieurs stoïciens, Panétius va du même coup condamner le *Phédon* et le réduire au rang d'une compositiou apocryphe. D'autres pensent qu'on a confondu le *Phédon* avec les écrits du philosophe de ce nom, écrits dont l'origine était suspecte aux yeux de Panétius. Dans sa première *Tusculane*, Cicéron se borne d'ailleurs à signaler le flagrant désaccord qui sur ce point seulement séparait Panétius de Platon son maître et son modèle : « Credamus igitur, s'écrie-t-il (I, 79) Panætio a Platone suo dissentienti ! » — Ce curieux problème d'érudition a été discuté récemment dans une brochure spéciale par M. Chiappelli (*Panezio di Rodi e il suo judicio sulla autenticità del Fedone,* Roma, 1882). Voici, à l'entendre, ce qui a pu déterminer la position prise par le savant et hardi stoïcien : 1° Le *Phédon* est le seul dialogue où Platon se nomme lui-même à la troisième personne ; 2° à l'opposition si fortement accentuée partout ailleurs entre la partie inférieure et la partie supérieure de l'âme se trouve substituée ici celle de l'âme et du corps ; 3° Platon qui nous représente ailleurs Socrate hésitant en face de l'immortalité, lui prête ici une conviction arrêtée et des arguments rigoureux solidement enchainés.

2. Nous voyons l'Athénien Zénodote, dans son édition d'Homère, prononcer également des athétèses et des suppressions uniquement pour des raisons d'inconvenance (διὰ τὸ ἀπρεπές) ou de redondance.

de logique et de morale ne sont guère qu'une traduction, une imitation ou un commentaire de leurs modèles grecs. Il semble dès lors qu'on doive rencontrer chez eux quelques échos des recherches que les écrivains d'Athènes ou d'Alexandrie avaient faites sur le passé. Cette attente n'est que faiblement satisfaite : aussi bien l'érudition et la critique n'ont-elles jamais été en grand honneur à Rome, où elles devaient céder le pas à des travaux et des préoccupations d'une utilité plus immédiate.

Cicéron, par exemple, qu'on a appelé avec quelque raison « le Platon romain », professait une égale admiration et pour les doctrines et pour le style merveilleux[1] du grand philosophe : c'est le seul dont il ait lu et relu les chefs-d'œuvre, tandis que pour ses rivaux, péripatéticiens ou stoïciens, il puise à des sources récentes plus volontiers qu'il n'a recours aux textes originaux. Lui-même est avant tout un littérateur et un orateur qui ne prend dans Platon que ce qui l'intéresse : ainsi son silence à l'endroit de tel ou tel dialogue de pure dialectique s'explique sans peine. En revanche il serait long de noter tous les passages de Platon que Cicéron a transcits ou dont il s'est inspiré dans ses nombreux traités de cosmologie, de politique, de morale et d'éloquence, et nous ne retirerions qu'un mince profit de cet immense travail; d'abord parce que ces emprunts viennent presque tous de dialogues universellement considérés comme authentiques, et en second lieu parce que dans les rares occasions où ils sont tirés d'ouvrages contestés, l'autorité de Cicéron, bien que paraissant à première vue avoir une indiscutable valeur[2], en réalité n'est ni plus sûre, ni mieux établie que la tradition sur laquelle elle se fonde. Un Romain contemporain de César, séparé de Platon et d'Aristote par un intervalle de trois siècles, était bien plus mal informé de ce qui concerne

1. « Tullius, ut ubique, etiam in scribendo de philosophia Platonis æmulus extitit. » (Quintilien, X, 1.)

2. C'est la thèse que Stallbaum essaie de défendre : « Etsi longiore demum interjecto temporis spatio floruit, tamen testis est minime contemnendus, quandoquidem iis polluit doctrinæ opibus, unde judicium de pristinæ ætatis operibus eorumque pretio et dignitate facile repetere posset. »

ces deux maîtres et avait bien plus de peine à s'en instruire que nous des événements du règne de François Ier.

Ainsi, que dans ses *Tusculanes*[1] il rappelle avec complaisance l'interrogatoire que Socrate adresse à l'esclave dans un curieux passage du *Ménon*, que dans le même traité[2] et dans l'*Orator*[3] il parle avec éloge du *Ménexène*, que dans le *De Finibus*[4] et en maint passage de sa correspondance il cite et transcrive quelques-unes des *Lettres* de Platon, nous recueillerons ces divers textes avec un intérêt véritable, mais nous n'irons en aucun cas jusqu'à y voir une démonstration formelle d'authenticité.

La même remarque s'applique *a fortiori* aux écrivains de l'âge suivant. Nous n'avons pas à juger ici la critique exclusive et injuste de Denys d'Halicarnasse, contestant à Platon toute utilité pratique en même temps que toute sagesse politique : nous n'avons pas davantage à apprécier les règles aussi mesquines qu'arbitraires qui lui servent à faire le départ de l'authentique et de l'apocryphe dans l'héritage des orateurs attiques. A part la diligence qui amasse des matériaux et une certaine finesse dans les analyses grammaticales, tout lui a manqué, écrit E. Egger, pour être un véritable critique. Mais tandis que dans les discours attribués de son temps à Lysias et à Démosthène il découvre ou croit découvrir des richesses étrangères, il est trop dénué de sens philosophique pour concevoir un seul soupçon de ce genre en ce qui touche Platon. Au reste, parmi les dialogues nommés dans ses ouvrages (soit qu'il en donne de longs extraits, comme du *Phèdre* et du *Ménexène*, soit qu'il se contente d'une mention plus ou moins brève, comme pour l'*Apologie*, le *Philèbe*, le *Banquet* et la *République*) un seul, le *Ménexène*, a été sérieusement contesté par la critique moderne. Denys n'a d'ailleurs pas d'autre but que de rabaisser le philosophe devant l'illustre orateur son contempo-

1. V, 24.
2. V, 12.
3. Ch. 44.
4. III, 14, 45 et 28, 92.

rain, lorsqu'il oppose triomphalement le *Discours sur la couronne* à ce qu'il appelle les pauvretés de l'*Apologie* et du *Ménexène*[1]. En terminant ce parallèle, un autre eût pu concevoir des doutes : quant à Denys, après avoir constaté cette supériorité en apparence écrasante, il n'en est que plus convaincu que les deux morceaux incriminés sont de la main de Platon.

8. THRASYLLE

Dans le grand débat qui s'est élevé sur l'authenticité des dialogues platoniciens, il n'est pas de pièce plus importante et, en apparence, plus décisive que le catalogue dressé par Thrasylle et dont la teneur plus ou moins complète nous a été transmise par Diogène Laërce[2]. C'est qu'en effet d'une part il s'étend (ce qui n'était malheureusement le cas d'aucun des documents antérieurs) à la totalité des textes contenus dans nos manuscrits[3], et que de l'autre, sauf une restriction particulière presque insignifiante, il affirme sans détours l'origine platonicienne des divers éléments de cette vaste collection. On conçoit dès lors les efforts tentés par Grote et ses partisans afin de nous persuader que Thrasylle est pour nous l'écho fidèle, le représentant autorisé de la tradition alexandrine, partant que son jugement, loin de procéder d'un caprice personnel, traduit l'opinion unanime de l'antiquité lettrée. « Cette classification, écrit M. Waddington, n'est pas l'œuvre de Thrasylle; c'est un héri-

1. *De adm. vi dicendi in Demosth.*, § 23-29. Dans ce dernier ouvrage, « le meilleur cependant de ses discours politiques », Platon est accusé tantôt d'introduire des pensées qui n'ayant rien de frappant ni de remarquable doivent emprunter tout leur mérite à la pompe de l'expression, tantôt d'user d'ornements qui annoncent peu de goût et trahissent une véritable faiblesse. — Le réquisitoire n'est pas absolument injuste : mais n'y a-t-il pas erreur sur la personne de l'accusé ?

2. III, 57-61.

3. Sauf les deux dissertations insignifiantes, peut-être d'origine postérieure, intitulées περὶ δικαίου et περὶ ἀρετῆς.

tage de ses devanciers et un résumé de leurs travaux. Or aucun critique (sauf Panétius) n'a fait entendre aucune protestation sur aucun écrit. Ainsi la tradition recueillie par Thrasylle était non seulement vénérable par son antiquité et sa stabilité, mais contrôlée par la critique. La question d'authenticité avait été posée : d'autres dialogues avaient été rejetés. L'élimination des écrits supposés a été faite et bien faite par des hommes qui avaient entre les mains des moyens efficaces de contrôle ».

Telle est, réduite à ses points essentiels, la thèse que nous avons à discuter.

Et d'abord examinons quelle est la valeur personnelle de l'auteur qui est ici en cause. Ce que nous savons de lui n'est guère de nature à nous promettre un critique bien consciencieux. Il change de goûts et d'occupations avec une incroyable légèreté. Né à Rhodes au Ier siècle avant notre ère, d'abord grammairien, il essaie ensuite de s'initier au platonisme, et finit par s'adonner à l'astrologie, jaloux de se pénétrer comme Pythagore de la merveilleuse harmonie des sphères[1]. Nous renvoyons à Tacite[2] ceux qui seraient curieux de connaître les circonstances singulières et absolument romanesques qui le rapprochèrent de Tibère. Toujours est-il que ce prince paraît l'avoir tenu en assez grande estime[3]. Ce fut un astrologue et un devin de cour, semblable à celui que Schiller a mis en scène dans sa trilogie de Wallenstein.

1. On lit dans le scoliaste de Juvénal (*Satire* VI, 576) : « Thrasyllus multarum artium scientiam professus postremo se dedit Platonicæ sectæ ac deinde mathesi qua præcipue viguit apud Tiberium ». Ce sont, dit-on, les affinités de certaines doctrines de Démocrite et de Platon avec les théories de Pythagore qui l'ont amené à s'occuper de préférence, peut-être même exclusivement, de ces deux philosophes.

2. *Annales*, VI, 20-21, passage dont il convient de rapprocher plusieurs textes de Pline l'ancien et de Dion Cassius (LV, 11 et LVII, 15). — C'est sans doute au rôle en somme peu honorable joué par Thrasylle à la cour impériale que se rapportent ces lignes de Julien (*ad Themist.*, p. 265) : Θράσυλλος, Τιβερίῳ πικρῷ καὶ φύσει χαλεπῷ τυράννῳ συγγενόμενος, εἰ μὴ διὰ τῶν καταλειφθέντων ὑφ' αὑτοῦ λόγων ἀπελογίσατο δείξας ὅστις ἦν, ὤφειλεν ἂν εἰς τέλος αἰσχύνην ἀναπάλλακτον.

3. Suétone, *Tibère*, 14 : « Thrasyllum ut sapientiæ professorem contubernio admoverat ».

Il est question çà et là [1] d'une dissertation qu'il aurait écrite sur la vie et les doctrines de Platon, peut-être comme introduction à la lecture de ses ouvrages, ainsi qu'il le fit pour Démocrite[2]. Les Néo-Platoniciens[3] le citent sur le même rang que Numénius et Moderatus, parmi les interprètes les moins éclairés de Platon : il est vrai qu'en raison même de son origine, cette sentence est loin d'être sans appel. Néanmoins et pour conclure, tandis qu'Aristophane était un érudit et un grammairien sans prétentions, Thrasylle, sauf erreur sur la personne[4], est un prétendu philosophe, un rêveur qui se laisse guider par des idées préconçues.

En veut-on la preuve ? Le caractère sacré des nombres 36 et 56 chez les anciens a certainement exercé sur l'esprit de ce mathématicien une influence décisive, et introduit ainsi dans sa classification un élément tout arbitraire[5]. Peut-être même les propriétés merveilleuses du nombre 4 aux yeux des Pythagoriciens lui ont-elles suggéré l'idée première de ses tétralogies[6]. En présence de pareilles superstitions la critique moderne ne peut que sourire[7].

---

1. Par exemple chez Diogène Laërce (III, 1).

2. Diogène Laërce cite de Thrasylle une dissertation intitulée πρὸ τῆς ἀναγνώσεως τῶν Δημοκρίτου βιβλίων, à laquelle Plutarque parait faire allusion (*De la musique* ,21).

3. Porphyre, *Vie de Plotin*, 20 et 21.

4. Plusieurs auteurs se sont demandé en effet si Thrasylle le platonicien devait se confondre avec l'astrologue. Cobet le conteste formellement. On peut consulter sur ce sujet deux dissertations : l'une de l'abbé Sévin, dans la première série des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, (tome X) : l'autre du savant K. F. Hermann (*Disputatio de Thrasyllo grammatico et mathematico*, Göttingue, 1852). — La mention faite par Plutarque de deux autres Thrasylle a fourni à Th. H. Martin la matière d'une lettre à Buoncompagni sous ce titre : *Sur quatre personnages appelés Thrasylle*. L'Académie des inscriptions en 1859 en a entendu quelques fragments.

5. Pourquoi en effet considérer les *Lettres* comme un seul et unique ouvrage, alors que sans raisons apparentes on partage la *République* en 10 livres et les *Lois* en 12 ?

6, Trois siècles plus tard Porphyre répartira de même en six Ennéades les œuvres de Plotin son maitre à cause de la perfection (τελειότης) du nombre 6.

7. Mullach (*Fragm, phil. græc.*, III, p. 61) conclut ainsi son appréciation : « Tantum abest ut quæcumque comparent in Thrasylli catalogo eam ob rem genuina Platonis scripta esse dicam, ut hominem nulla re minus quam critica facultate valuisse existimem. »

Mais afin que le lecteur puisse juger en connaissance de cause cet ordre tout de fantaisie, sans caractère philosophique, sans valeur litéraire, et probablement sans autorité historique, on nous permettra de transcrire ici littéralement la page curieuse que lui consacre Diogène Laërce. « Thrasylle prétend qu'à l'exemple des tragiques, Platon avait publié ses dialogues par tétralogies... Ses dialogues authentiques, dit-il, sont en tout au nombre de cinquante-six. La *République*... étant divisée en dix livres, et les *Lois* en formant douze, il n'y a en somme que neuf tétralogies : car la *République* et les *Lois* ne comptent chacune que pour un ouvrage. Les dialogues qui composent la première tétralogie ont, suivant Thrasylle, un sujet commun, l'auteur s'efforçant d'y établir quelle doit être la vie du philosophe. Chacun de ces ouvrages porte deux titres, tirés, l'un du nom du principal personnage, l'autre du sujet du dialogue. A la tête de cette première tétralogie il place un dialogue expérimental[1], *Euthyphron* ou de la Sainteté, puis trois dialogues moraux, l'*Apologie de Socrate* : *Criton* ou du Devoir : *Phédon* ou de l'Ame. — 2e tétralogie : *Cratyle* ou de la Justesse des noms (dialogue logique) : *Théétète* ou de la Science (expérimental) : le *Sophiste* ou de l'Etre (logique) : le *Politique* ou de la Royauté (logique). — 3e tétralogie : *Parménide* ou des Idées (logique) : *Philèbe* ou de la Volupté (moral) : le *Banquet* ou du Bien (moral) : *Phèdre* ou de l'Amour (moral). — 4e tétralogie : *Alcibiade* ou de la nature de l'homme (maïeutique) : le *second Alcibiade*, ou de la Prière (même genre) : *Hipparque* ou de l'Amour du gain (moral): les *Rivaux* ou de la Philosophie (moral). — 5e tétralogie : *Théagès* ou de la Philosophie (maïeutique), *Charmide* ou de la Tempérance (expérimental) : *Lachès* ou du Courage (maïeutique) : *Lysis* ou de l'Amitié (maïeutique). — 6e tétralogie : *Euthydème* ou de la Dispute (destructif) : *Pro-*

---

1. Il est fâcheux que ce mot « expérimental » qui, par son étymologie répond assez bien au grec πειραστικός, ait pris dans notre langue un sens très différent.

tagoras ou les Sophistes (démonstratif) : *Gorgias* ou de la Rhétorique (destructif) : *Ménon* ou de la Vertu (expérimental). — 7e tétralogie : Les *Deux Hippias*, le premier sur l'Honnête et le second sur le Mensonge (tous deux du genre destructif) : *Ion* ou de l'Iliade (expérimental) : *Ménexène* ou l'Eloge Funèbre (moral). — 8e tétralogie : *Clitophon* ou Exhortation (moral) : la *République* ou du Juste (politique) : *Timée* ou de la Nature (physique) : *Critias* ou l'Atlantide (moral). — 9e tétralogie : *Minos* ou de la Loi (politique) : les *Lois* ou de la Législation (politique) : l'*Epinomis*, intitulé encore Entretiens nocturnes ou le Philosophe (politique) : enfin treize lettres morales. Ces lettres portent pour inscription *honnêteté*, tandis que dans celles d'Epicure on trouve le mot *bonheur*, et dans Cléon *salut*. Une de ces lettres est adressée à Aristodème, deux à Archytas, quatre à Denys, une à Hermias, Erastus et Coriscus, une à Laodamus, une à Dion, une à Perdiccas, deux aux amis de Dion.

Telle est la classification de Thrasylle, adoptée par quelques auteurs.

Que penser de ce système de classification visiblement imité des tétralogies attribuées avec plus ou moins de raison aux anciens poètes tragiques, au nombre desquels dans la pensée de Thrasylle figurait Platon lui-même ? C'est en vain qu'on se mettrait en quête d'une justification, d'une explication rationnelle. Ce n'est même pas de la forme dramatique des dialogues platoniciens que Thrasylle a dû s'inspirer, puisqu'il passe pour avoir disposé sur le même plan les écrits de Démocrite, d'un tour tout didactique. Je ne vois à ce procédé d'autre avantage que celui de se prêter sans la moindre contrainte à toutes les combinaisons imaginables : en effet dès que l'on réunit dans un même groupe des dialogues aussi dissemblables que le *Banquet* et le *Parménide*, ou le *Premier Alcibiade* et l'*Hipparque*, tous les rapprochements deviennent également possibles. L'emploi des trilogies trouvait à la rigueur une certaine justification dans la pratique de Platon lui-même : ici cette excuse fait entièrement défaut : tout au plus peut-on dire avec M. Chaignet que le tort ou le mérite de Thrasylle a été

d'étendre à tous les ouvrages de Platon sans distinction une distribution symétrique dont on aperçoit dans l'un ou l'autre passage de ce philosophe les très vagues linéaments [1]. Où trouver d'ailleurs le moindre effort pour placer à la fin de chaque tétralogie l'équivalent du drame satyrique ? En tout cas il eût été utile et nécessaire d'établir un lien entre une tétralogie et la suivante, et de grouper dans chacune d'elles d'une façon intelligente et d'après une suite raisonnée et facile à saisir les quatre dialogues qui la composent : on eût ainsi atténué l'erreur impardonnable commise « en emprisonnant dans des compartiments artificiels le libre génie d'un artiste inspiré tel que Platon. » Or cette préoccupation, si élémentaire qu'elle fût, est restée étrangère à l'esprit à coup sûr peu philosophique de Thrasylle, et ses plus chauds partisans ont été obligés d'en convenir.

Voyez K. F. Hermann qui après avoir adopté très fidèlement cette division dans son édition a cherché à établir qu'elle était en harmonie non seulement avec l'esprit de l'antiquité, mais encore avec les sujets traités et la succession chronologique des divers dialogues, de telle sorte qu'en faisant la part de l'apocryphe et en transposant la troisième tétralogie après la septième, on obtiendrait à peu de chose près l'ordre qui passe aujourd'hui pour le plus rationnel : il a jugé lui-même sa propre démonstration si peu satisfaisante qu'il la termine par cet aveu : « Mira sane ratio quaque hodie vix quemquam usurum esse certum est [2]. » Ajoutons que pour s'aliéner jusqu'au bout notre confiance, Thrasylle osait affirmer que cet ordre remontait à Platon lui-même qui l'avait, disait-il, suivi intégralement dans la publication de ses ouvrages [3].

1. En ce sens que l'*Hermogène* devait servir à compléter la trilogie réelle *République, Timée, Critias*, et le *Philosophe* la trilogie présumée *Théétète, Sophiste, Politique*.

2. Suckow l'appellera plus tard « ein folgewidriges und zweckloses Verfahren. »

3. Diogène Laërce, III, 56 : Θρασύλλος δέ φησι καὶ κατὰ τὴν τραγικὴν τετραλογίαν ἐκδοῦναι αὐτὸν τοὺς διαλόγους. L'invraisemblance de cette assertion aurait dû frapper davantage un érudit tel que Mullach. Zévort, sans doute

Une page plus haut [1], Diogène Laërce rapporte un autre modèle de division des dialogues, d'après le but poursuivi et la méthode adoptée dans chacun d'eux : c'est à coup sûr le type de classement le plus logique qu'ait imaginé l'antiquité. Hermann, Grote et d'autres modernes [2] en font également honneur à Thrasylle, comme aussi du mérite d'avoir substitué aux titres vulgaires (ἀπὸ τοῦ ὀνόματος) d'autres désignations tirées du fond des choses (ἀπὸ τοῦ πράγματος) : sur ce second point peut-être ont-ils raison [3] : quant au premier, je cherche en vain les textes qu'ils pourraient invoquer, sans parler de l'espèce de versatilité qu'ils imposent à leur client, obligé ainsi de prendre au même titre sous son patronage deux classifications reposant sur des principes opposés, presque contradictoires.

J'ai dit précédemment que l'œuvre de Thrasylle était non seulement sans valeur philosophique, ce que chacun accordera sans beaucoup de peine, mais encore sans autorité historique : il importe d'insister sur ce point.

Remarquons tout d'abord qu'en ce qui concerne la division en trilogies, Diogène Laërce ne l'attribue pas à Aristophane de Byzance seul, mais à un groupe de critiques dont ce célèbre grammairien faisait partie ; ici au contraire c'est bien à Thrasylle qu'il fait remonter cette répartition en tétralogies, tout en insinuant, ce que démontrent d'ailleurs nos manuscrits, qu'il avait trouvé des imitateurs [4]. Albinus, il est vrai, joint au nom de Thrasylle celui d'un commentateur absolument inconnu à Diogène et dont la date est des plus incer-

pour décharger Thrasylle ou son historien d'une lourde invraisemblance, traduit ἐκδοῦναι par : « avait groupé. »

1. III, 49-51.

2. Voir notamment une curieuse dissertation d'Yxem dirigée contre Schleiermacher (Ein λόγος προτρεπτικός, Berlin, 1841), où l'ombre de Thrasylle est évoquée du fond de la tombe pour confondre avec une mordante ironie les prétentions du célèbre platonicien.

3. Faisons du moins une exception pour le *Phédon*, ainsi désigné dans la 1re *Tusculane* (ch. 11) : « Evolve Platonis eum librum, qui est *de animo*. »

4. Diogène Laërce, III, 57 : Εἰσί τοίνυν, φησίν, οἱ πάντες αὐτῷ γνήσιοι διάλογοι ἓξ καὶ πεντήκοντα, et plus loin (61) : καὶ οὗτος μὲν οὕτω διαιρεῖ καί τινες.

taines : Dercyllidas, lequel avait écrit sur la philosophie de Platon un ouvrage assez étendu, puisque Simplicius en cite le onzième livre [1] ; et il ajoute que ces deux auteurs crurent devoir procéder dans leur classement d'après les rapports des personnages et des événements [2]. Ce principe est en effet appliqué, et d'une façon en somme assez heureuse, dans la première tétralogie, où la personnalité de Socrate considéré comme le modèle du philosophe est manifestement en évidence [3] : mais dans les suivantes il est difficile ou plutôt impossible de le reconnaître : on y marche à l'aventure, dès que font défaut les analogies extérieures.

Un texte de Varron [4], sur lequel on croyait pouvoir s'appuyer pour établir que la division de Thrasylle était déjà en honneur au premier siècle avant notre ère, n'offre qu'une base fragile et même absolument ruineuse, s'il faut en croire les plus récents éditeurs.

Ainsi rien n'autorise à conclure que ce platonicien d'occasion, comme on l'a appelé, ait emprunté à l'opinion régnante ou aux catalogues des grandes bibliothèques autre chose que la

1. *Ad Arist. phys.* 54. M. Chaignet traite cet ouvrage de peu loyal, sans doute pour ce seul motif qu'il traduit par « altérer », au lieu de « transcrire » le mot παραγράφειν dans la phrase de Simplicius : τὸν Δερκυλλίδην... Ἑρμοδώρου τοῦ Πλάτωνος ἑταίρου λέξιν παραγράφειν ἐκ τῆς περὶ Πλάτωνος αὐτοῦ συγγραφῆς. Il s'agit de l'identification que Platon avait, dit-on, établie entre les divers termes : μέγα καὶ μικρόν, ἀόριστον, ἄπειρον, ὕλη.

2. Ch. VI : Δοκοῦσι δέ μοι προσώποις καὶ βίων περιστάσεσιν ἠθεληκέναι τάξιν ἐπιθεῖναι : tentative qu'Albinus déclare à son point de vue absolument stérile.

3. On pourrait appeler cette tétralogie « socratique », tandis que la première trilogie d'Aristophane est au plus haut point platonicienne. Voir d'ailleurs l'explication qu'en donne Albinus d'après Thrasylle : « La première tétralogie comprend d'abord l'*Euthyphron*, parce que c'est là que l'assignation est donnée à Socrate ; en second lieu l'*Apologie*, qui ne pouvait précéder l'assignation : le *Criton*, parce que les faits qui s'y passent ont suivi les débats et la condamnation : enfin le *Phédon*, qui est nécessairement le dernier acte de la tragédie. » (*Introduction*, ch. 4.)

4. On lisait en effet autrefois dans le traité *De lingua latina*, II, 85 : « Plato, in quarto, de fluminibus » ce qui semblait indiquer que pour désigner un dialogue (ici le *Phédon*), il suffisait de rappeler son numéro d'ordre dans la collection : mais, sauf Mullach, la plupart des modernes ont adopté la correction d'O. Müller : « Plato in quatuor fluminibus ».

liste pure et simple des écrits qui passaient alors pour avoir été composés par le grand philosophe; tout le reste, classification, distribution en tétralogies, distinction entre l'authentique et l'apocryphe, pourrait fort bien être ou son œuvre propre ou l'œuvre de quelqu'un de ses devanciers immédiats. C'est en tout cas une hypothèse éminemment gratuite de supposer que pour mieux assurer le succès de son entreprise il avait vu et consulté à l'Académie ou au Ptolemæum la précieuse collection (alors dispersée depuis longtemps sans doute) des autographes de Platon. Il est trop évident, étant donné d'un côté son tempérament intellectuel, si l'on peut ainsi parler, et de l'autre les détails de sa biographie, qu'il n'a pris lui-même l'initiative d'aucune recherche historique ou critique. Ce qui est également certain, c'est qu'il n'a pas dû recourir au critérium interne avec la même liberté que certains critiques allemands ni comparer chaque dialogue en particulier à un type platonicien fixé à l'avance d'une façon plus ou moins arbitraire; nous en avons la preuve dans la variété presque infinie des écrits auxquels il a fait une place dans son catalogue, depuis le *Clitophon* et le *Minos* jusqu'au *Parménide* et au *Timée*. Enfin il est si peu assuré de la véracité de ses assertions qu'en ce qui touche les *Rivaux* il était le premier, nous rapporte Diogène Laërce [1], à émettre des doutes sérieux sur leur authenticité.

On dit : les dialogues que l'antiquité a rejetés d'une voix unanime manquent dans le catalogue de Thrasylle : donc ce catalogue a joui d'une autorité décisive : donc il remontait aux bibliothèques d'Alexandrie. — Pour tourner cette difficulté, il suffirait d'admettre que ces apocryphes sont d'une date postérieure : mais cela même n'est pas nécessaire. Dans quel temps, pour quels motifs, ou grâce à quelles circonstances l'origine mensongère de ces dialogues avait-elle été démasquée? nous n'avons pas

1. IX, 37. C'est tout à fait occasionnellement, à propos de Démocrite, que Diogène nous instruit de ce détail. Il est donc bien permis de supposer que des doutes analogues ont pu être exprimés sur d'autres compositions semblables, sans qu'aucun texte ne nous en ait conservé le souvenir.

à le rechercher ici, et d'ailleurs cette enquête demeurerait sans résultat : mais tirer de ce fait, que Thrasylle ne devait pas ignorer, un brevet pour ainsi dire officiel d'authenticité pour tous les écrits contenus dans sa collection, c'est aller plus loin que ne le permet la logique. Au reste qu'on veuille bien le remarquer : les deux catalogues d'Aristophane et de Thrasylle sont trop dissemblables et par le nombre et par la distribution des écrits qui y figurent pour dériver de la même source : si donc, ce qui est vraisemblable, le premier est conforme aux canons alexandrins, il est à peu près certain que le second s'en sépare. Grote et M. Waddington pensent que Diogène n'a été si sobre de détails sur la classification d'Aristophane que parce qu'elle renfermait exactement les mêmes dialogues que celle de Thrasylle, qu'il préférait comme moins forcée et plus naturelle et sur laquelle il venait de s'étendre : pourquoi supposer que sur trente-six dialogues, Aristophane malgré tous ses efforts n'a réussi à en cataloguer que quinze, et que pendant les deux siècles qui le séparent du règne d'Auguste, siècles exploités au degré que l'on sait par la mauvaise foi des éditeurs, la collection platonicienne a été victorieusement garantie contre toute invasion [1]?

Mais on insiste, et pour établir le parfait accord entre le catalogue dressé par Thrasylle et l'opinion générale des lettrés d'alors, on allègue ce fait que les copistes s'y sont universellement et docilement conformés [2]. — Je n'examine même pas la question de savoir dans quelle mesure la symbolique appliquée

1. Cf. Uberweg (p. 196) : « Es ist nicht wahrscheinlich, dass das Verzeichniss, welches Thrasyllus vorfinden mochte, noch völlig mit demjenigen übereinstimmte, an welches Aristophanes sich gehalten hatte : es hatten seitdem doch wohl noch andere Dialoge, sei es als echte oder als zweifelhafte, Aufnahme gefunden, da einige von den vorhandenen wohl eine spätere Entstehungszeit verrathen. »

2. Dans le célèbre manuscrit de Platon connu sous le nom de *Clarkianus*, les titres mêmes des dialogues semblent avoir été empruntés directement au catalogue de Thrasylle. Un tableau dressé par M. Schanz (p. 14-17 de ses *Studien zur Geschichte des Platonischen Textes*) permet de se rendre compte à première vue des ressemblances ou des dissidences entre ce catalogue et 68 des principaux manuscrits.

à ce problème d'érudition par l'astrologue de Tibère a pu, en un temps de crédulité superstitieuse, contribuer à la popularité de sa tentative. Comme tous les manuscrits actuels de Platon dérivent de deux ou trois archétypes, on voit que le hasard a pu ne pas être étranger à la ressemblance que l'on signale, et qu'il ne faut pas exagérer. Tantôt en effet l'ordre marqué par Thrasylle est suivi de point en point, comme dans le manuscrit Ξ, tantôt seulement en partie; il est même assez fréquent que maint dialogue soit déplacé, mainte tétralogie supprimée. Les trois dernières surtout n'ont été que bien rarement respectées.

Qu'on veuille bien d'ailleurs le remarquer : les commentateurs et interprètes de Platon ont conservé en face de cette classification la plus entière indépendance. Albinus et Diogène Laërce nous apprennent l'un et l'autre l'étrange confusion d'idées qui régnait au sujet de l'ordre dans lequel il convenait de faire étudier les dialogues aux futurs disciples du platonisme. En somme, le double exemple d'Aristophane et de Thrasylle montre seulement combien l'érudition romaine ou alexandrine était mal préparée à résoudre définitivement de tels problèmes [1], de même que Diogène Laërce trahit son peu de profondeur en s'intéressant bien moins à la doctrine même de Platon qu'aux hypothèses des grammairiens sur l'ordre et la division de ses dialogues.

Enfin c'est un fait irrécusable que dès l'antiquité des doutes se sont élevés sur plus d'un dialogue inséré au canon de Thrasylle. Celui-ci, nous l'avons vu, constatait lui-même [2] que l'origine platonicienne des *Rivaux* était tout au moins suspecte : l'*Epinomis* était généralement attribuée à Philippe d'Opunte [1], et le *Second Alcibiade* à Xénophon [2]. Tout porte à croire que si alors la crédulité eût été moins commune, l'érudition plus sérieuse, la critique plus en éveil, ces doutes se seraient étendus bien plus loin. D'ailleurs n'est-il pas possible, probable même que l'authenticité de tel ou tel dialogue a été mise en question sans que cette incertitude ait laissé de traces dans l'histoire littéraire ou philosophique?

1. On connait les termes dédaigneux qu'emploie Aulu-Gelle en parlant des catalogues des comédies de Plaute (*Nuits attiques*, III, 3) : « Verum esse comperior quod quosdam bene litteratos homines dicere audivi, qui plerasque Plauti comœdias curiose atque contente lectitaverunt, non indicibus Ælii, nec Sedigiti, nec Claudii, nec Aurelii, nec Attii, nec Manilii super iis fabulis quæ dicuntur ambiguæ credituros, sed ipsi Plauto moribusque ingenii atque linguæ ejus. Hac quoque judicii norma Varronem quoque usum esse videmus. »

2. Diogène Laërce, IX, 37 : Εἴπερ οἱ Ἀντερασταὶ Πλάτωνός εἰσιν. Yxem a sans doute tenté d'interpréter ces paroles dans le sens d'une confirmation nouvelle de l'authenticité du dialogue : mais il est clair qu'elles ne s'y prêtent en aucune façon. — Cf. Galien (XV, p. 169, éd. Kuhn.)

Il est temps de clore ce débat. Le catalogue de Thrasylle peut être considéré comme la réponse la plus complète qu'ait faite l'antiquité à ce problème : « Quels sont les écrits authentiques de Platon? » Mais pour que nous lui reconnaissions une autorité incontestée et incontestable, supérieure à toutes les objections du sens personnel, trois conditions, Grote l'a impartialement proclamé, sont absolument requises : la première, c'est qu'une tradition ininterrompue, entourée de toutes les garanties désirables, ait porté d'Athènes à Alexandrie la connaissance précise et certaine de ce qui était sorti de la plume de Platon : la seconde, c'est que les bibliothécaires tant des Attalides que des Ptolémées aient été en situation de discerner et de démasquer les erreurs d'attribution et les tentatives de fraude qui ont été provoquées par la création des grandes collections dont ils avaient la surveillance : la troisième, c'est que la liste dressée par Thrasylle, au lieu d'être en tout ou en partie l'œuvre de ce platonicien obscur, soit la copie pure et simple, sans addition étrangère, du jugement définitif porté par les critiques alexandrins.

Or, si nous ne nous faisons illusion, les pages qui précèdent établissent qu'aucune de ces conditions n'a été intégralement remplie. Au lecteur de conclure.

1. Diogène Laërce, III, 37, — Cf. Elien, VIII, 2.

2. Athénée, XI, 506 C.

9. LES APOCRYPHES

Immédiatement à la suite du canon de Thrasylle, on lit dans Diogène Laërce [1] : « Parmi les dialogues on rejette d'un commun accord *Midon* ou *l'Eleveur de chevaux*, *Eryxias* ou *Erasistrate*, *Alcyon*, huit compositions à l'état d'ébauche [2], *Sisyphe*, *Axiochus*, *les Phéaciens*, *Démodocus*, *l'Hirondelle*, *la Semaine*, *Epiménide* : dans ce nombre l'*Alcyon* parait être l'œuvre d'un certain Léon, comme le veut Favorinus au chapitre V de ses commentaires [3]. »

Cette phrase mérite de nous retenir quelques instants. D'abord, elle établit d'une manière indiscutable le fait que l'antiquité a connu des « faux Platon, » et que par conséquent l'entrée de la collection platonicienne n'était pas gardée par une tradition assez précise et assez respectée pour décourager à l'avance toutes les tentatives des faussaires. Quand le mal fut constaté, il n'était sans doute plus temps d'y remédier : c'est ainsi que le texte des tragiques dans la recension officielle dressée à la suite du décret de Lycurgue et destinée à prévenir toute altération nouvelle, contenait des interpolations en face

1. III, 62 : Νοθεύονται τῶν διαλόγων ὁμολογουμένως. L'auteur des *Prolégomènes* qui vivait á une époque assez postérieure ne mentionne plus parmi les dialogues supposés et reconnus tels que *Sisyphe*, *Démodocus*, l'*Alcyon* et *Eryxias* (ce sont précisément, avec l'*Axiochus*, ceux qui ont été conservés). Il y ajoute des *Définitions* (Ὅροι) qu'on attribue, dit-il, á Speusippe. M. Ravaisson, dans sa belle thèse sur ce philosophe, s'oppose á ce qu'on mette à son compte des définitions dont la plupart n'ont aucun rapport avec les principes de Platon. — Parmi les titres de ces compositions supposées, il en est de si étranges qu'ils font penser à toute autre contrée plutôt qu'à la Gréce.

2. Je traduis ainsi le qualificatif ἀκέφαλοι. — Comme le *Sisyphe* débute précisément par une intéressante introduction, il est probable que l'ἡ qui précéde est un signe numéral, et non la conjonction *ou*, ainsi qu'on l'a admis généralement jusqu'ici.

3. Suckow prétendait faire remonter á Favorinus la liste même des apocryphes : il est certain au contraire que Diogène n'invoque l'autorité du philosophe platonicien d'Arles qu'à propos de l'auteur présumé de l'*Alcyon*.

desquelles on demeura désarmé [1]. Puisque le nom de Platon a figuré, ne fût-ce que pendant une période restreinte, en tête de ces productions supposées, quelle sécurité nous offre-t-il quand il s'agit d'œuvres bien inférieures à celles que les critiques anciens ont ainsi frappées de leur réprobation ?

Tout au contraire, répliquent les partisans de la tradition, loin que cette circonstance doive inspirer des doutes sur les écrits du canon platonicien, elle fournit un argument en leur faveur. L'élimination de ce qui était apocryphe a été faite, et bien faite, par les critiques de l'antiquité qui avaient à leur disposition tous les moyens désirables de vérification et de contrôle. Puisque ces dialogues, et ceux-là seulement, ont été condamnés d'une voix unanime, on doit en conclure que tous les autres avaient victorieusement subi la même épreuve et que leur origine platonicienne reposait sur des titres certains.

A aller au fond des choses, ce raisonnement nous parait assez peu convaincant. Peut-on nous dire en effet à quel moment les dialogues dont il s'agit ont été mis sous le nom de Platon, ensuite par qui, dans quelles circonstances, et en vertu de quelles considérations ils ont été jugés et repoussés ? Si le fait s'est produit depuis la rédaction des catalogues alexandrins, comme les érudits modernes inclinent à le croire, il n'en résulte évidemment aucune garantie particulière d'authenticité pour les écrits qui y avaient été portés. Admettons même que ces apocryphes remontent plus haut [2], et que les bibliothécaires des Ptolémées aient eu le mérite ou la bonne fortune de les

1. « Les savants commentateurs d'Euripide accusent encore les acteurs de certaines altérations, quelquefois en se référant à des textes plus purs, parfois aussi par simple conjecture. Il faut croire que la mesure ordonnée par Lycurgue vint trop tard pour réparer le mal qui était déjà fait, et qu'elle n'empêcha pas absolument le renouvellement des abus qu'elle voulait supprimer » (M. Weil, *Revue des études grecques*, 1888, p. 8).

2. En voyant ces productions la plupart sans grande valeur (la même remarque s'applique à quelques-uns des dialogues qui ont longtemps passé pour authentiques) traverser les siècles, alors que tous les écrits des successeurs même les plus célèbres de Platon se sont perdus, on est porté à croire que leur fausse attribution à Platon remonte à une date assez ancienne, peut-être même au IVe siècle. Mais ce n'est là qu'une conjecture.

découvrir au milieu de la foule immense des manuscrits accumulés entre leurs mains : est-ce qu'une cause fortuite n'a pas pu leur révéler l'erreur du copiste ou la supercherie du faussaire, en dehors de toute enquête régulière et notamment de toute confrontation avec les autographes platoniciens, selon les uns, conservés à l'Académie, et selon les autres, envoyés à Alexandrie ?

Quoi qu'il en soit, de même que les critiques ne font aucune difficulté de considérer comme authentiques tous les écrits de Platon en parfait accord pour le fond et pour la forme avec ceux qui ont pour eux l'autorité d'Aristote, de même K. F. Hermann avait imaginé d'employer ces compositions reconnues apocryphes pour déterminer par comparaison celles qui contre tout droit ont été introduites par fraude ou se sont glissées par méprise dans la collection platonicienne [1]. Le procédé est malheureusement inadmissible, et s'il était mis en œuvre avec quelque sévérité, il aboutirait, on peut le craindre, à une sorte d'élimination en masse. C'est qu'en effet à côté des défauts qui les déparent, l'un ou l'autre des dialogues condamnés offre des mérites littéraires et même philosophiques par où il apparaît supérieur au *Théagès*, au *Clitophon* et au *Minos*, mérites tels que maint critique moderne a cru devoir le relever de l'ostracisme qui l'avait atteint. Afin qu'on puisse mieux en juger, nous allons passer en revue les écrits conservés, dans l'ordre même où Diogène les a énumérés.

ERYXIAS. L'*Eryxias*, véritable dialogue socratique sans élévation ni profondeur, mais gracieux et ingénieux dans quelques parties, roule sur cette question : A quelles conditions la richesse est-elle un bien ? alors seulement qu'elle est entre les mains du philosophe, répond Socrate. La double méthode du sage d'Athènes, la maïeutique et l'ironie, se trouve assez bien imitée : il serait en outre difficile de noter dans ces quinze

1. C'est qu'en effet, selon sa judicieuse expression, « es bedarf bei weitem nicht so sehr allgemeiner Kennzeichen der Aechtheit als besonderer der Unächtheit.»

pages une phrase ou une tournure en contradiction avec le style habituel de Platon. Il est vrai que sauf l'intervention soudaine de Critias [1], copiée d'un passage analogue de l'*Euthydème* [2], on ne voit que bien peu dans ce dialogue l'art de Platon dans la conception et la mise en scène des caractères : M. Chaignet déclare la forme obscure, pénible, embarrassée : l'argumentation se compose d'une mosaïque de plagiats, dont les uns sont aussi maladroits que d'autres peuvent passer pour heureux [3]. Notons un curieux passage [4] où est attribué aux Carthaginois l'emploi d'un papier-monnaie muni du sceau de l'Etat et tout semblable à nos lettres de change, et une déclamation contre le luxe athénien qui semble renouvelée de la 3[e] *Olynthienne* de Démosthène. Suidas nomme un *Eryxias* parmi les écrits dont il fait honneur à Eschine, et en réalité notre dialogue n'est nullement indigne de ce socratique [5]. Cependant certains paradoxes, celui-ci par exemple : « Ici-bas les plus sages sont nécessairement aussi les plus riches, » rappellent plutôt l'école cynique qui contenait en germe l'enseignement stoïcien.

ALCYON. Ce dialogue, rempli de dissertations fort peu platoniciennes sur des métamorphoses destinées à faire éclater la puissance des Immortels, trahit en outre son origine postérieure par une allusion à la bigamie prétendue de Socrate. Il est douteux que son auteur présumé [6] soit le même Léon que le disciple de Platon qui trempa dans le meurtre du tyran Cléarque : l'épithète Ἀκαδημαϊκός, que lui donne Athénée, suppose une date plus récente.

DU JUSTE et DE LA VERTU. De ces deux dialogues, que l'on croit appartenir au groupe des ἀκέφαλοι mentionné par Diogène, le

1. 395 E.
2. 276 C.
3. Par exemple 393 E, 395 E, 398 B.
4. 400 A.
5. Lucien (*Parasite*, 32) dit d'Eschine : Ὁ τοὺς μακροὺς καὶ ἀστείους διαλόγους γράψας. La première de ces épithètes, sinon la seconde, s'appliquerait très mal à l'*Eryxias*.
6. Diogène Laërce, et Athénée. — Tandis qu'Yxem, dans son Λόγος προτρεπτικός, attribue hardiment l'*Alcyon* à Platon, Hermann l'appelle « das elendeste Machwerk eines verunglückten Sokratikers. »

premier est un résumé fort inhabile de deux thèses soutenues dans le *Protagoras*, à savoir que la justice est une science, et que personne n'est volontairement méchant : le second est un abrégé de l'*Euthyphron* et surtout du *Menon* : mêmes théories, souvent mêmes expressions. Précisément pour ce motif Socher a cru pouvoir revendiquer pour ce dernier opuscule la main de Platon [1].

Sisyphe et Démodocus. Compositions médiocres, dont l'auteur cherche à broder çà et là sur un fond absolument insignifiant quelques tours empruntés à la conversation de Socrate. La seconde, composée de quatre amplifications sophistiques, où l'on serait tenté de reconnaître les surprises captieuses des dialecticiens de Mégare, est visiblement un travail d'école, un exercice dialectique [2]. On y agite des questions telles que les suivantes : « Vaut-il mieux demander la vérité à ceux qui nous aiment, bien qu'ils l'ignorent, qu'à des inconnus qui la possèdent? — Comment l'homme incertain sur la conduite qu'il doit tenir reconnaîtra-t-il qu'il faut suivre tel conseil et négliger tel autre? » Le *Sisyphe*, centon de phrases platoniciennes alignées parfois avec un certain art, développe la première thèse discutée dans le *Démodocus*. « A quoi bon délibérer? Sur ce que l'on sait, la chose est inutile; sur ce que l'on ne sait pas, stérile et même impossible. L'avenir, objet de la délibération, n'existe pas : comment l'atteindre? » A coup sûr il n'y a rien là de platonicien [3].

Axiochus [4]. Voici le plus important et le plus remarquable sans contredit des dialogues rejetés par les anciens. Socrate, appelé auprès d'Axiochus mourant, lui parle de la vie terrestre

1. Bœckh, s'appuyant sur une phrase assez étrange d'une des *Lettres* attribuées à Platon, suppose que ces deux ébauches ont vu le jour au temps de Socrate et sont l'œuvre du cordonnier Simon. — Isidore de Péluse (IV, ép. 91) non seulement en admet l'authenticité, mais encore affirme que plusieurs résumés de ce genre avaient été composés par Platon.

2. Cf. 388 D.

3. Le διπλασίασμος τοῦ κύβου, mentionné 388 E, trahit une date postérieure. Cf. Plutarque (*De Ei apud Delphos*, 6).

4. Dans quelques manuscrits, ce dialogue est intitulé *Clinias*, du nom d'un autre personnage.

et du monde à venir avec une élévation plus apprêtée, mais presque aussi touchante que celle du *Phédon*. « Dans un langage d'une beauté éloquente, il lui démontre que la vie n'est qu'un voyage, et qu'il faut la quitter avec des chants de joie. L'homme n'est qu'une âme qui a soif, désir et regret de l'éther dont elle partage la nature immortelle, et il doit aspirer à mourir pour revivre dans les chœurs célestes. La vie corporelle n'est qu'une succession de maux et de souffrances, d'autant plus pénible qu'elle se prolonge plus longtemps. Tardez-vous à payer votre dette à la nature? comme une prêteuse à la petite semaine elle vous redemande ce qu'elle vous a prêté d'organes et de sens [1]. Ce n'est pas à la mort que nous mène la mort, c'est à l'immortalité [2]. »

Ce qui pourrait nous détourner de reconnaître ici la main de Platon, ce n'est pas à coup sûr cette teinte mystique, ce mépris à peine déguisé de la vie présente et de ses misères, ni même la préoccupation visible de l'auteur d'abaisser le mérite de Prodicus pour exalter d'autant celui de Socrate. Dirons-nous avec un critique que l'*Axiochus* est aux vrais dialogues ce qu'est un murmure à une voix puissante et sonore? Ce jugement nous paraît bien sévère. D'autres objections n'ont pas une beaucoup plus grande valeur. On croyait autrefois que les jeunes Athéniens n'avaient pas été soumis avant le IIIe siècle à la surveillance de l'Aréopage, expressément mentionnée dans notre dialogue [3] : certaines inscriptions récemment découvertes montrent que la haute cour athénienne, si l'on nous permet cette expression, était investie en ce qui touche les παιδοτρίβαι d'un droit d'inspection relativement très ancien. Le Lycée et l'Académie sont cités en témoignage de la discipline sévère imposée à la jeunesse : mais pour en connaître et pour en prendre le chemin, les Athéniens n'avaient certainement

1. 367 B. Que l'on rapproche le passage de l'oraison funèbre du P. de Bourgoing, où Bossuet compare la nature à un bienfaiteur avare qui nous reprend l'un après l'autre tous ses dons.

2. Analyse empruntée à M. Chaignet (*La vie et les œuvres de Platon*, p. 118).

3. 366 E.

pas attendu que Platon et Aristote se fissent chefs d'école [1], et d'ailleurs la fréquentation des philosophes n'a jamais figuré parmi les contraintes de l'éducation.

Ce qui est peut-être plus significatif, c'est le commentaire que nous rencontrons d'une pensée célèbre d'Epicure : « O mort, si je suis, tu n'es pas : si tu es, je ne suis pas [2] : » puis la mention d'un bon démon, laquelle implique à peu près nécessairement la distinction entre bons et mauvais démons, aussi familière aux successeurs de Platon qu'inconnue au maître lui-même [3] ; enfin une imitation au moins apparente soit d'un fragment de Télès, contemporain d'Antigone Gonatas, fragment rapporté par Stobée [4], soit de quelques vers fameux de Lucrèce. Ces mots : « Où sont ces fiers discours, ces perpétuels éloges de la vertu, ce courage inébranlable ? Comme un lâche athlète, après avoir fait preuve de bravoure dans les gymnases, tu refuses de combattre ! » font songer aux maximes stoïciennes et notamment aux adieux de Sénèque mourant dans Tacite. Prise dans son ensemble, l'argumentation est faible, et le mythe de Gobryas bien au-dessous des allégories analogues de Platon. Au lieu d'une simplicité élégante, nous sommes en présence de cette rhétorique superficielle propre aux âges de décadence. Les néologismes y abondent [5].

Aussi quelles profondes divergences dans l'appréciation des critiques, depuis Cobet qui déclare qu'un abîme sépare le genre de notre dialogue de celui de Platon, jusqu'à Bœckh qui y découvre au contraire « plura prorsus divina et Platone haudqua-

1. Qui ne se souvient notamment des beaux vers d'Aristophane dans les *Nuées* ?

2. Diogène Laërce, X, 125. Mais est-il démontré qu'Epicure n'ait absolument rien emprunté à Platon ?

3. Voir le long chapitre intitulé *Dæmonenlehre* dans l'étude que M. R. Heinze vient de consacrer à Xénocrate.

4. *Sermones*, XCVIII, 72.

5. Sans parler du mot κριτικοί (366 E) qui à lui seul semble trahir une date postérieure. Les vingt premières lignes contiennent six mots inconnus à Platon et les lexiques platoniciens permettent de relever trente cas de ce genre parmi les seuls mots commençant par α.

quam indigna [1] ! » Welcker place l'*Axiochus* à côté des *Mémorables* et Boissonnade souscrit sans réserve à ce jugement des éditeurs des Deux-Ponts : « Dignus sane Socratis discipulo Axiochus vel ipso Socrate, nativa quadam gratia commendabilis, ex ipsa ingenii animique humani indole ac fine repetitus ». On l'a tour à tour attribué à Eschine et à Xénocrate, auteurs d'un livre *sur la Mort* [2]. Les passages que cite Pollux [3] de l'*Axiochus* d'Eschine ne se retrouvent pas dans notre dialogue, pas plus que les invectives auxquelles il s'y abandonnait contre Alcibiade, au rapport d'Athénée [4]. Plusieurs pensées justement admirées rappellent de très près le célèbre traité de Crantor Περὶ πένθους dont Cicéron disait dans son admiration : « Aureolus, ad verbum addiscendus libellus [5] » ; cependant rien ne nous oblige à croire qu'elles en aient été tirées. Ailleurs, que de rapprochements avec la Ire *Tusculane*, la Ire *Satire* d'Horace et l'*Enéide ?*

Il est facile de le reconnaître, les apocryphes que nous venons d'examiner ont une valeur fort inégale, et une origine visiblement très différente. Encore une fois, ce sont les circonstances qui ont accompagné leur apparition, et non l'absence plus ou moins complète de mérite, qui ont dû entraîner leur radiation de la collection platonicienne.

1. N'est-ce pas le cas, par exemple, des lignes qui suivent : « Et la politique si vantée, à quels dangers nous expose-t-elle ? Elle a des joies enivrantes et des saillies de bonheur semblables aux accès de la fièvre : mais ses revers sont cruels et pires que mille morts. Quel plaisir de vivre pour le peuple, tantôt hué, tantôt applaudi, ballotté comme un vain jouet, sifflé, puni, tué, regretté ! »

2. Diog. Laërce, IV, 12. « Ce dialogue nous semble l'œuvre d'un platonicien imbu des idées si répandues à cette époque sur l'importance des rites purificatoires, chose qui n'a rien à voir avec la morale. » (G. Sorel, *Le procès de Socrate*, p. 355.)

3. *Onomast.*, VII, 135.

4. V, 240 : Ἐν δὲ τῷ Ἀξιόχῳ πικρῶς Ἀλκιβιάδου κατατρέχει ὡς οἰνόφλυγος καὶ περὶ τὰς ἀλλοτρίας γυναῖκας σπουδάζοντος.

5. *Acad.* II, 44. — C'est sur la prière de Côme de Médicis mourant que Ficin composa sa traduction de l'*Axiochus*. On raconte en outre qu'un des griefs élevés contre Etienne Dolet fut qu'il avait rendu ces mots du dialogue : ὡς ἀρὰ οὐκ ἔσει par cette expression énergique : « Après la mort tu ne seras rien du tout. »

9. AUTEURS ET COMMENTATEURS DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

Les auteurs qui se sont appliqués à recueillir les témoignages historiques relatifs aux dialogues de Platon sont à peu près unanimes à passer sous silence les écrivains de l'ère chrétienne ou du moins à ne leur reconnaitre dans cette question qu'une autorité très inférieure. Au premier abord il y a là de quoi étonner, et la surprise redouble lorsqu'on réfléchit aux destinées du platonisme. Compromis par les tentatives dissidentes d'Arcésilas et de Carnéade, engagé dans une lutte presque incessante contre le Portique, l'esprit platonicien, conçu au sens du maître, avait subi une sorte d'éclipse durant les trois derniers siècles de l'ère païenne. Diverses circonstances sur lesquelles il est inutile d'insister ici contribuèrent à sa résurrection dans l'âge suivant. Pendant qu'Apulée et Maxime de Tyr rendaient populaire chez les Latins le nom de Platon, Plutarque non content de feuilleter avec assiduité ses écrits, les médite, les commente, les cite en cent occasions, charmé d'en faire passer ainsi la substance dans ses propres traités. Toute une école philosophique se fonde à Alexandrie avec la prétention de remonter aux théories platoniciennes primitives, sauf à y mêler les rêveries de Pythagore et je ne sais quel mysticisme oriental. Galien et Aulu-Gelle, Élien et Athénée, d'ailleurs avec des sympathies et des préoccupations singulièrement diverses, se plaisent à parler de la vie et des écrits de Platon. D'où vient que des citations aussi précieuses en apparence laissent le plus souvent la critique indifférente?

La raison en est simple. Les éloges ou les attaques de ces divers auteurs offrent, si l'on veut, un réel intérêt pour l'histoire des idées philosophiques et morales, mais ne nous apprennent rien ou presque rien sur l'objet spécial de nos recherches. Le Musée Alexandrin ou plutôt son aréopage d'érudits avait jugé sans appel toutes les productions de l'esprit humain. « Les grammairiens gardèrent avec soin les trésors d'érudition accumulés par les écoles de Pergame et d'Alexandrie : ils y puisèrent à pleines mains, ils ne songèrent pas à y ajouter. Le classement des auteurs et des œuvres demeura tel qu'il avait été réglé. Quand les Grecs étaient si timides, les Romains ne pouvaient montrer beaucoup de hardiesse : élèves respectueux, ils s'en tinrent à l'opinion de leurs maitres : ils mirent leur honneur à les répéter fidèlement [1]. »

Ainsi sur Platon comme sur tous les grands noms de l'antiquité, une tradition s'est formée depuis la période Alexandrine : universellement acceptée, cette tradition fait loi : nul ne songe à lui demander ses lettres de créance, moins encore à protester contre ses arrêts. D'ailleurs par quoi la remplacer ? où chercher, où trouver les éléments d'une solution meilleure ? Aussi K. F. Hermann s'est-il trompé lorsqu'il a proposé de considérer l'absence de toute contestation, de toute contradiction au sujet de tel ou tel dialogue comme une présomption formelle d'authenticité [2]. Ne faisons pas un crime aux anciens de cette adhésion paresseuse aux décisions des canons alexandrins [3] : car il faudrait étendre cette condamnation aux premiers éditeurs de la Renaissance, tous coupables de la même docilité, j'allais dire de la même crédulité.

Toutefois l'histoire philosophique a le privilège de nous offrir une catégorie particulière de témoins : je veux parler des scoliastes et des commentateurs dont le nombre se multiplie durant les premiers siècles de l'ère chrétienne : car tandis que dans la recension et l'explication du texte des poètes les conclusions des Zénodote, des Callimaque et des Aristarque avaient promptement acquis force de loi, jusqu'aux derniers jours du paganisme les écrits des philosophes célèbres ne cesseront pas d'être l'objet de débats et de travaux fort étendus, sinon tou-

1. E. Jullien. *Les professeurs de littérature de l'ancienne Rome*, p. 267.
2. Suckow a réfuté avec beaucoup de vivacité cette singulière théorie.
3. « Omnibus antiquorum πινάκων reliquiis, — si librorum tabulas ab ipsis scriptoribus aut discipulis familiarissimis confectas, ut par est, excipias — id proprium est, quod ea tantum, quæ in certis bibliothecis sive Alexandriæ, sive Pergami sive alibi conlecta erant, respici solent volumina. » (Usener, *Analecta Theophrastea*, p. 24.)

jours très éclairés. Des scolies sur Platon nous n'avons pas à nous occuper ici [1] : quant aux commentateurs, ils développent les points de doctrine traités dans les dialogues beaucoup plus dans le sens de leur propre pensée que dans le sens du maître lui-même : d'ailleurs, quelque intérêt qui s'attache à certains égards aux dissertations d'Albinus, d'Alcinoüs, d'Atticus, et même, malgré l'éloignement des temps et d'évidentes dissidences doctrinales, aux laborieuses études des Proclus et des Olympiodore, il n'y a rien ou du moins il y a fort peu à y glaner relativement aux questions de chronologie et d'authenticité. Pour eux, il semble qu'elles n'existent pas ou qu'ils n'ont pas à les aborder, moins encore à les approfondir. La tradition historique ne leur inspire qu'une profonde indifférence : on dirait qu'ils lui refusent toute valeur ou même qu'ils n'en soupçonnent pas l'importance. Et cependant dans un temps où à la place du génie qui fait défaut l'érudition abonde dans les écoles et dans les bibliothèques, on s'attendrait à trouver dans ces ouvrages de seconde et de troisième main un intérêt véritable pour la précision des dates, l'exactitude des titres, la multiplicité des documents de toute espèce. Il faut constater que notre attente est peu satisfaite, parfois à peu près entièrement trompée. Malgré tout, ces textes à la fois si diffus et si pauvres sont à lire avec soin. Parce qu'un renseignement très admissible en lui-même ne nous est donné que par un écrivain plus ou moins obscur, ce n'est pas une raison suffisante pour le rejeter : car, selon la remarque très juste de Cousin, ce renseignement peut venir des sources les plus pures, des auteurs les plus sûrs, par une suite non interrompue d'emprunts parfaitement autorisés.

Une distinction s'impose ici entre les commentateurs de Platon et ceux d'Aristote. Ces derniers, plus froids, moins accessibles à l'enthousiasme, se posent d'ordinaire au début de chacun de leurs traités un certain nombre de problèmes sur l'objet prin-

1. Ces scolies, publiées par Ruhnken, sont une mosaïque d'explications et de compilations d'auteurs et de temps très différents. — Cf. Cohn, *Untersuchungen über die Quellen der Platonischen scolien* (1884).

cipal et le degré d'authenticité du livre qu'ils se proposent d'expliquer, sauf à résoudre ces problèmes par des raisonnements et des conjectures plutôt que par des documents précis. « Aux questions qui piquent le plus vivement notre curiosité d'érudits, l'interprète ne répond guère que par des considérations d'une généralité peu instructive : rarement il lui arrive d'invoquer l'autorité des anciens manuscrits, ou l'opinion motivée soit des bibliographes alexandrins, soit de biographes tels que Hermippe et Aristoxène [1]. » Pour s'expliquer une pareille pénurie de témoignages formels et de solutions explicites sous la plume d'érudits tels qu'Ammonius et Simplicius, il faut admettre que les bibliothèques déjà fort appauvries offraient peu de ressources à l'avidité scientifique de ces hommes studieux.

Aux commentateurs néo-platoniciens s'appliquent au contraire à la lettre les remarques légèrement ironiques de Malebranche [2] : non-seulement la matière qu'ils traitent est toujours la plus belle, la plus relevée, celle qu'il est le plus nécessaire de savoir : mais à leurs yeux Platon n'est pas un mortel ordinaire, c'est un homme divin, un génie sans rival, digne d'une admiration éternelle. Ils se regardent comme ne faisant avec lui qu'une même personne, l'environnent de leur mieux de clartés et de lumière, le comblent de gloire, sachant bien que cette gloire rejaillira sur eux. Veut-on un exemple de ce que j'appellerais volontiers ce parti-pris de vénération ? Proclus [3] en vient incidemment à parler du *Ménexène*. Pourquoi ce discours est-il si peu philosophique ? Parce que Platon voulait se mesurer avec l'oraison funèbre, chef-d'œuvre de Thucydide. La chose paraît singulière, mais ce qui est plus surprenant encore, c'est d'apprendre que le philosophe a réussi à se montrer « très supérieur et par l'enchaînement des pensées, et par l'originalité des développements, et par la clarté lumineuse de la diction. » De telles hyperboles laissent deviner à quel diapason se montera l'enthousiasme du commentateur, partout où il

1. Egger, *Journal des Savants*, février 1877, p. 110.
2. *Recherche de la vérité*, livre II, ch. 6.
3. *In Parm.*, I, 22.

découvrira ou croira découvrir de profondes vérités. Il est bien certain qu'en composant son interminable commentaire sur le *Parménide* non seulement Proclus n'a pas eu un seul instant d'hésitation sur l'authenticité de ce dialogue, mais à la seule pensée qu'elle serait attaquée un jour, son étonnement se serait mêlé d'indignation. Il nous apprend [1] sans doute ce fait assez intéressant que Jamblique dans un intérêt didactique avait réduit l'œuvre entière de Platon à dix dialogues, commençant par l'*Alcibiade* et se terminant par le *Parménide* : mais il oublie de nous dire quels étaient les huit autres et ce qui leur avait valu cet honneur. Notons encore que de tous les néo-platoniciens Olympiodore est seul à citer expressément les deux *Alcibiade* et les deux *Hippias* : la longue étude consacrée par Proclus au *Premier Alcibiade* ne renferme pas un mot d'où l'on puisse inférer qu'il connaissait sous ce titre un deuxième ouvrage de Platon.

Mais voici une assertion passablement étrange, surtout si l'on tient compte du respect presque servile professé par l'école d'Alexandrie à l'égard de la tradition. L'auteur anonyme d'une *Vie de Proclus* affirme que ce philosophe considérait l'*Epinomis* comme apocryphe, et rejetait la *République* et les *Lois*, parce que selon la traduction ou plutôt selon la paraphrase de M. Chaignet, « le caractère de la conversation et la forme du dialogue y étaient effacés par la longueur démesurée des discours [2]. » S'il fallait entendre ici ἐκβάλλει comme un synonyme de νοθεύει qui précède, la fausseté évidente par elle-même de l'assertion serait surabondamment établie, en ce qui concerne Proclus, par les commentaires qu'il nous a laissés sur la *République*. On ne saurait nier que les œuvres de Platon ne lui fussent très familières : il en est bien peu qu'il n'ait pas mentionnées ou dont il n'ait pas donné des extraits dans ses nombreuses études d'exégèse philosophique. Tant de citations auraient pour nous un prix inestimable, si elles pouvaient nous servir à constater l'authenticité des dialogues devenus suspects à la science moderne : mais de l'aveu de M. J. Simon, il est malheureusement impossible de fonder aucune induction de cette espèce sur un témoignage aussi dénué de toute autorité critique. Les néo-platoniciens du v[e] siècle sont trop éloignés de Platon dans l'ordre des temps pour le connaître sûrement à la lumière de l'histoire, et malgré leurs prétentions contraires, emportés par un courant d'idées trop différent pour l'apprécier sainement à la lumière de leur philosophie [1].

Ainsi pour nous résumer, la question d'authenticité, posée au sujet des écrits de Platon, par le fait, d'une part, de l'absence de tradition arrêtée dans l'école, et de l'autre, des falsifications que dut provoquer de bonne heure et notamment lors de la fondation des grandes bibliothèques la renommée exceptionnelle du grand philosophe, n'a jamais été chez les anciens l'objet d'une enquête ni d'une discussion approfondie, devant aboutir à un résultat incontestable et incontesté : elle n'a été agitée et résolue qu'à une époque tardive, par des juges mal éclairés, prononçant dans un domaine qui n'était pas

1. *In Alcib.*, 297.

2. Τὸ Ἐπινόμιον νοθεύει ὁ θεῖος Πρόκλος, ἐκβάλλει δὲ καὶ τὰς Πολιτείας, διὰ τὸ πολλοὺς εἶναι λόγους καὶ μὴ διαλογικῶς γεγράφθαι· καὶ τοὺς Νόμους διὰ τὸ αὐτό. La même phrase figure au 26[e] chapitre des *Prolégomènes à la Philosophie de Platon* : il est très possible qu'Olympiodore auquel on les fait remonter se soit rendu coupable d'une confusion. Cette assertion surprenante attribuée à Proclus a été discutée dans deux articles de l'*Hermès*, le premier de Zeller (XV, 548), le second de Freudenthal (XVI, 201). Ce dernier rappelle que Proclus, semblable à ce grammairien Didyme lequel, dit Quintilien (I, 8, 19) avait tant écrit qu'à chaque instant il lui arrivait de se contredire, a très bien pu au cours de sa longue carrière exprimer un jour un jugement peu favorable à l'authenticité de la *République* et des *Lois*, jugement exagéré ensuite par un de ses auditeurs, sauf à revenir plus tard à une opinion moins déraisonnable. Il est certain d'ailleurs que dès le second siècle de notre ère, le sens véritable de ces deux grands ouvrages politiques de Platon s'était perdu. Albinus ne voit dans la *République* qu'un traité d'éducation et ne trouve aucune thèse philosophique à citer dans les *Lois*. Jamblique raye ces deux dialogues de la liste des écrits classiques (πραττόμενοι) de Platon, et Proclus lui-même, dans sa *Theologia platonica*, les relègue au second rang, au-dessous du *Cratyle* et du *Protagoras*.

1. « Peut-être au XIX[e] siècle sommes-nous plus près du sens des dialogues de Platon que ces néo-platoniciens qui lui imposaient trop souvent, sinon toujours, les formes, les cadres et pour tout dire, les fantaisies de leur imagination métaphysique » (Ch. Lévêque).

le leur et sur des documents probablement en partie altérés.

Et puisque les seuls dialogues dont l'authenticité ressort d'une façon irréfragable des citations de l'unique témoin compétent, je veux dire d'Aristote, sont précisément ceux où la hauteur des pensées, le talent de la composition et la perfection du style obligent à reconnaître la marque du maître, *ex ungue leonem*, ceux par conséquent dont l'origine n'a jamais été sérieusement contestée, il reste à tous les autres à subir l'épreuve de la critique et à justifier la réputation dont ils ont joui. Sans doute, nous le répétons, il serait à la fois plus commode et plus sûr de pouvoir terminer ces délicates controverses en s'appuyant sur des arguments historiques, c'est-à-dire sur des faits positifs et des textes précis : mais, comme on a pu s'en convaincre, nous sommes, bon gré, mal gré, renvoyés à l'emploi du critérium interne avec toutes les difficultés, toutes les incertitudes, partant toutes les fluctuations que comporte une pareille enquête [1]. Aussi ne sera-t-il pas inutile de rappeler en quelques mots d'un côté les procédés à mettre en œuvre, les précautions à observer pour instruire de semblables procès, de l'autre les règles à suivre, les considérants à invoquer pour les trancher.

1. Après avoir exposé les polémiques qui se sont engagées au sujet des citations de Platon par Aristote, Ribbing ajoute : « Wir haben diesen ganzen Streit nur anführen wollen, um zu zeigen, dass man bei dem Versuche, sich der Autorität des Aristoteles allein und im Einzelnen in Rücksicht auf die Echtheit der platonischen Schriften zu bedienen oder überhaupt diese Frage durch äussere Zeugnisse zu einer endlichen Entscheidung zu bringen, zuletzt zu Conjecturen getrieben wird, von denen eine jede Probabilitätsgründe für sich anführen kann, welche ebenso gut sind als die der entgegengesetzten, ohne dass weder die einen noch die anderen decisiv wären. » (*Genetische Darstellung der Ideenlehre*, p. 112, note.)

CHAPITRE III

LE CRITÉRIUM INTERNE

Dans l'histoire littéraire et philosophique, dès qu'il s'agit d'une époque reculée, c'est chose rare qu'une attestation dans les règles délivrée par des témoins compétents, et dès lors coupant court à toute discussion. Ainsi s'explique cette phrase de M. de Rémusat : « Pour juger de l'authenticité d'un livre, on ne peut considérer que deux choses : le style et les opinions [1]. » Il semble même qu'en pareil cas le premier travail à accomplir soit de se mettre en présence du monument lui-même, de l'examiner avec la plus sérieuse attention et d'en tirer, si c'est possible, une réponse aux problèmes à résoudre. Mais on ne peut se le dissimuler, le terrain est des plus glissants : nous sommes livrés à l'entraînement toujours arbitraire des appréciations individuelles : déplacée dans les recherches historiques, l'intervention du sentiment personnel a ses périls jusque dans les questions de goût. C'est un juge auquel manquent assez souvent ces deux éléments d'une sentence équitable, les lumières suffisantes et l'impartialité : aussi dans ce domaine n'est-il aucune règle de critique, si droite qu'on la suppose en

1. Deuschle a posé la même règle quand il a écrit à propos des ouvrages de Platon : » Die Frage ist stets ob das Werk in seinem Ganzen und in allen seinen auch individuellsten Theilen als Product platonischen Geistes sich selbst erweise. »

elle-même, qui ne se plie selon les esprits qui l'emploient : ceux qui l'invoquent sur un point donné avec le plus d'assurance sont parfois les premiers à l'écarter ailleurs, quand elle gène leurs desseins ou qu'elle contrarie leurs conclusions.

Ajoutons qu'en ces matières les assertions les plus contestables ou les plus contestées sont d'ordinaire celles auxquelles leurs auteurs s'attachent de préférence, et le ton tranchant avec lequel il les défendent laisse bien voir que la réfutation met en cause moins leur savoir que leurs préjugés ou leur amour-propre. Comme on l'a dit non sans quelque ironie, le philologue établi juge absolu de l'authenticité d'un ouvrage ne pense pas qu'il ait à compter avec ce qu'il appelle le préjugé public. L'énergie ou la délicatesse de son organisation intellectuelle lui permet d'apprécier des nuances qui échappent au vulgaire des esprits : il ne propose pas sa solution, il l'impose. Plein de dédain pour ses contradicteurs, il se renferme dans le cercle de ses adeptes comme les philosophes grecs dans l'enceinte de leurs écoles : ses décisions veulent être des oracles. Rien de plus stérile pour la science, mais rien de plus divertissant pour la galerie que ces combats d'érudits, faisant assaut de protestations ou d'anathèmes. — Il faut être aveugle pour ne pas voir que j'ai raison, dit l'un. — Il est clair comme le jour que vous tombez dans une erreur grossière, réplique l'autre. — Et chacun a ses fauteurs et ses adhérents.

Mais oublions ces excès et ces écarts pour envisager le sujet avec une gravité toute scientifique. Trois points surtout, dans l'examen d'un ouvrage, peuvent et doivent attirer les investigations du critique : l'invention ou les idées énoncées, la disposition ou la forme sous laquelle elles sont présentées, enfin l'élocution ou le style dont l'auteur les a revêtues.

1. L'INVENTION

De ces trois éléments le premier est sans contredit le plus important, le plus décisif, celui qui peut conduire aux résultats les plus sûrs.

Sommes-nous en présence de faits, de découvertes, d'événements évidemment postérieurs au temps, à l'écrivain auquel la tradition assigne l'ouvrage ? Il faut de toute nécessité considérer ou le passage comme interpolé, ou l'œuvre entière comme apocryphe : mais cette règle est si élémentaire qu'il est à peine nécessaire de la rappeler et que, sauf exceptions, les faussaires de tous les temps ont eu garde d'y contrevenir.

Supposons maintenant un écrit en désaccord manifeste et inexplicable avec les convictions reconnues de son auteur présumé. Nous aurons le droit d'en conclure à une fausse origine, avec quelque réserve toutefois, s'il s'agit d'un romancier ou d'un poète, qui va où l'entraine son imagination mobile. Mais voici un philosophe, auteur d'un vaste système dont toutes les parties s'enchainent, un savant qui doit sa renommée à une conception nouvelle et originale de la nature et du monde : comment reconnaître le premier dans un écrit qui combat et détruit ce système, le second dans un traité d'où cette conception est absente, bien mieux, où elle est formellement battue en brèche [1] ?

En ce qui touche les anciens philosophes, la première règle d'une sage et consciencieuse exégèse, c'est de les apprécier, non à la lumière des idées modernes, mais par eux-mêmes et par leur temps. Ce n'est qu'en creusant la pensée d'un auteur qu'on arrive à établir une distinction sûre entre ce qui lui a paru capital et ce qu'il a jugé accessoire, entre les bases fondamentales de ses théories et les additions qu'a reçues plus tard l'édifice. On a dit avec finesse de certains critiques qu'au lieu d'éclairer l'antique monument dont ils nous font les honneurs, ils l'offusquent en quelque sorte de l'ombre d'un système étran-

1. Cicéron dès l'antiquité donnait l'exemple de ce genre de critique lorsqu'il rejetait le testament d'Epicure : « Illud enim non solum a philosophi gravitate, sed etiam ab ipsius sententia judico discrepare ».

ger [1]. D'autres choisissent certains textes avec le soin le plus scrupuleux, et écartant impitoyablement tout le reste, se composent un ensemble qui répond de tout point à leurs vues propres, mais qui mérite d'autant moins de servir de règle à la critique qu'il est plus infidèle à la réalité.

Dans un trop grand nombre de cas, ce qui nous est parvenu, c'est un petit nombre de fragments dont la brièveté laisse champ libre aux conjectures : nous avons vu au contraire que par un privilège remarquable le temps a respecté l'œuvre entière de Platon. Nous sommes donc en possession de tous les documents nécessaires pour nous faire une idée exacte et complète du philosophe, de son esprit, de sa méthode et de son enseignement : et cela sans parler de tous les anciens qui, ses admirateurs ou ses adversaires, ont été amenés à mettre en lumière les points essentiels de sa doctrine que je définirais volontiers d'une manière générale un idéalisme tempéré par le bon sens et la finesse de Socrate, et embelli par une poésie où la grandeur se marie à la grâce.

Prétend-on d'ailleurs enlever à un auteur le droit de se corriger et de rectifier ses idées même après les avoir publiées ? Non sans doute : une telle exagération serait aussi injuste que ridicule. Quel est l'écrivain assez heureux pour trouver du premier coup l'expression adéquate et définitive de sa pensée ? quelle est la raison assez sûre d'elle-même pour éviter de se donner toute espèce de démenti et pour affronter sans dévier jamais les antinomies redoutables de la métaphysique ? Un changement d'opinion, loin d'être toujours un indice de faiblesse d'esprit, peut très bien signifier développement et progrès [2]. Jusque chez les intelligences les plus puissantes il n'est pas rare de surprendre d'incessants *pour* et *contre*. Ces divergen-

1. C'est là, par exemple, ce qui ôte presque toute valeur aux interminables commentaires des néo-platoniciens sur divers dialogues de Platon.

2. Quintilien a dit avec raison (III, 6) : « Etiam supervacuus foret in studiis longior labor si nihil liceret melius invenire præteritis. » Le long volume des *Rétractations*, par exemple, ne mérite-t-il pas d'être cité à l'éloge de saint Augustin ?

ces, ces inconséquences si l'on veut, que souvent l'on se hâte trop de qualifier de flagrantes contradictions [1], nous paraîtraient moins graves, dit M. Janet, si l'on s'habituait à considérer les propositions d'un philosophe comme les approximations, les tâtonnements, les à peu près d'une pensée investigatrice, qui nous montre sincèrement tous les aspects ou points de vue qui la frappent tour à tour ou à la fois [2].

Les exemples en abondent dans l'histoire. Rien de plus surprenant, mais aussi rien de mieux avéré que les phases successivement traversées par la pensée de Schelling et, plus près de nous, par celle de Cousin. Si nous n'avions pas des témoignages irrécusables, qui donc attribuerait au même Leibnitz les inspirations si élevées de la *Théodicée* et le *Non inelegans specimen demonstrandi in abstractis* ?

Ajoutons que les anciens ne se faisaient pas de la convenance logique des idées une notion aussi stricte que la nôtre [3] et que notamment en ce qui concerne les variations de Platon, bien des motifs doivent nous incliner à l'indulgence. N'a-t-il pas écrit durant une longue carrière, qui lui a permis de s'initier à Athènes et hors d'Athènes à des courants d'idées bien divers ? Avant lui s'était-on préoccupé de composer un système, c'est-à-dire un tout où chaque vérité mise à sa place reçoit sa lumière de celles qui précèdent et éclaire à son tour celles qui suivent ?

1. C'est ainsi que Proclus opposait témérairement le Dieu du *Gorgias* à celui du *Cratyle*, et le Dieu du *Phèdre* à celui du *Timée*. C'est ainsi encore que M. Ladevi-Roche (*Le vrai et le faux Platon*, ou *Le Timée démontré apocryphe*, Paris, 1867) affirme qu'il faut choisir pour Platon entre le *Timée* et les *Lois*, à moins de faire du plus grand philosophe d'Athènes un misérable sophiste qui à la dernière heure de sa vie plaide le pour et le contre, soutient le *oui* et le *non* sur les questions les plus fondamentales. — Comme l'a très bien fait observer M. Lévêque, lorsque de deux propositions l'une n'est qu'une modification de l'autre, il convient de les appeler *limitatives*, et non *contradictoires*.

2. « Nées d'ordinaire de vues incomplètes et par conséquent différentes, les contradictions supposées des auteurs se laissent expliquer aisément à qui embrasse le sujet tout entier » (Cousin, *Fragments de philosophie ancienne*).

3. Voyez plutôt les notions confuses qu'Hérodote et Euripide, par exemple, conçoivent des dieux et de la divinité.

Peut-être : en tout cas Platon est par sa date le premier Grec capable de subir en face cette épreuve : il faut lui pardonner s'il ne s'en tire pas toujours à son honneur, si en vrai disciple de Socrate il s'est défié, trop défié même d'un enseignement systématique qui se serait déroulé presque à la façon d'un traité de géométrie [1]. Enfin il ne faut pas oublier qu'il s'est servi, et servi exclusivement du dialogue; d'où la tentation bien naturelle de se modifier et de se corriger sans cesse, en raison de la facilité même qu'il y trouvait. Il y a des opinions particulières qu'il semble avancer et retirer non seulement d'une de ses œuvres à l'autre, mais au cours du même entretien. Ce n'est pas un maître qui enseigne, c'est un causeur qui adapte ses idées et ses expressions aux circonstances et à l'auditoire auquel il s'adresse. Or chaque interlocuteur de Socrate représente une nuance d'esprit particulière [2]. Platon a commencé par des discussions familières et enjouées sur des questions spéciales : il a fini par des traités en forme qu'on a pu comparer à autant d'encyclopédies.

Voilà bien des réserves, et si l'on aime mieux, bien des concessions, et néanmoins je maintiens que certaines théories contenues dans des dialogues qui passent pour platoniciens peuvent et doivent éveiller en nous une défiance parfaitement légitime. Laissons un rhéteur comme Isocrate se vanter de l'opposition qui éclate entre telle et telle de ses compositions oratoires [3]; il est dans son rôle. De l'ensemble des vues de Platon se dégagent naturellement certaines conceptions fondamentales, nécessaires, que ce philosophe a soin lui-même à plusieurs reprises de nous présenter comme telles, qui lui sont

1. Grote est si hostile à tout dogmatisme dans Platon qu'il prend plaisir à relever l'une après l'autre, avec une tranquillité imperturbable, les mille contradictions où lui paraît tombé ce grand génie.

2. « Il ne faut pas s'étonner si l'on trouve dans des dialogues séparés par la distance des années et par la différence des sujets des théories diverses ou quelques détails contradictoires » (M. Chaignet).

3. « Nul, s'écrie-t-il dans son *Panathénaïque* (ch. 71), ne sera assez insensé, assez dominé par l'envie pour ne pas me donner des louanges et ne pas me regarder comme ayant agi avec sagesse en présentant les faits jadis dans mon *Panégyrique* sous un certain jour, et maintenant sous un autre. »

attribuées unanimement par tous ses disciples et ses interprètes : je me refuse à admettre que sans motifs et sans raison, Platon par un jeu d'esprit des plus périlleux, ait jamais consenti à les battre en brèche, moins encore à les renier d'une façon plus ou moins expresse, pour y substituer des assertions dont on a le droit de dire qu'elles n'ont jamais été les siennes. Un critique contemporain l'a affirmé : « Tant qu'on persistera à rapporter *Parménide*, *Sophiste* et *Philèbe* au même auteur que *Phèdre*, *République* et *Timée*, l'unité de la doctrine platonicienne ne pourra pas être aisément soutenue [1]. » La phrase me paraît inexacte en ce qui touche le *Philèbe* : quant aux deux dialogues dont la mention précède, elle est d'une rigoureuse exactitude. Or dès l'instant où Platon serait convaincu d'être l'auteur responsable d'un pareil chaos, nou pourrions continuer à admirer en lui le poète et l'écrivain : sa gloire de philosophe ne serait-elle pas sérieusement compromise? Le savant éditeur d'Hippocrate, se trouvant en présence de contradictions analogues, n'a pas hésité à écrire : « Il y a, chose singulière, des traces nombreuses de polémique entre les différents écrits de la collection hippocratique... Ces résultats nous démontrent en même temps d'une manière indirecte la multiplicité et la diversité des sources qui ont concouru à la formation de la collection et nous préparent déjà à y distinguer différents groupes [2]. » Partout où les prémisses sont les mêmes, comment ne pas aboutir anx mêmes conclusions ?

A peine est-il nécessaire d'ajouter qu'inversement, dans un procès d'attribution, la conformité entre la doctrine d'un écrit et celle de son auteur supposé constitue non une démonstration décisive, mais une simple présomption d'authenticité [3].

1. *Revue philosophique*, 1880.

2. Daremberg, *Journal des Savants*, 1852.

3. On peut appliquer à tous les chefs d'école, et notamment à Platon, ces paroles si judicieuses de C. Jourdain (*Philosophie de saint Thomas*, p. 73) : « Nous ne serions pas en droit de déclarer l'authenticité d'un écrit portant le nom de saint Thomas sur ce seul fondement qu'il est conforme en tout point à ses opinions. En effet dès les commencements de sa renommée,

Elle peut même résulter des calculs d'un faussaire aussi bien que de la docilité d'un disciple. .

2. LA DISPOSITION

De l'invention nous passons à la disposition, ce mot était pris évidemment dans l'acception la plus large, pour désigner dans l'écrivain ce qu'est le *faire* ou la *manière* dans le peintre. Un philosophe, par exemple, n'a pas seulement sa doctrine : il a sa méthode, je veux dire sa façon de présenter ses théories, de les amener, de les démontrer, de les défendre : s'il a recours au dialogue comme forme littéraire, il aura son secret pour peindre ses personnages, pour les mettre en scène, pour les faire parler et agir. En dehors du vocabulaire et de la syntaxe qui lui sont propres, la tournure particulière de son esprit se reconnaît au mouvement imprimé à sa pensée. Bref, dans sa façon de composer tout auteur a sa physionomie personnelle, qui échappe peut-être au commun des lecteurs, mais qui est parfaitement connue de tous ceux qui l'ont pratiqué avec quelque intimité.

Sur ce terrain comme sur le précédent, rien de plus dangereux qu'un jugement absolu et précipité. A vouloir ne consulter que les règles du bon goût dans l'appréciation des écrivains antiques, on est tenté de leur refuser sans hésitation tout ce qui paraît chez eux moins raisonnable et moins parfait. « Chacun jugeant à sa façon, ce qui plaît à l'un choque l'autre, et comme tous s'attribuent le droit d'élaguer ce qui déplaît, il finit par ne plus rien rester de l'ouvrage... On reconnaît là les vieux procédés sommaires de Procuste. Cette école n'a de mérite que comme protestation contre celle des « contresens vénérables », des explications « quand même », chères à ces interprètes à

saint Thomas a eu de fidèles admirateurs qui se sont appliqués à reproduire sa doctrine. »

outrance dont Cobet a dit qu'ils n'ont jamais compris ce que c'est que de comprendre [1]. » C'est ainsi que de nos jours Peerlkamp a abouti à chasser Horace d'Horace lui-même ; c'est ainsi que dans l'antiquité Zénodote s'était forgé dans sa tête un type d'Homère ; tout ce qui s'y rapportait était bien : tout ce qui s'en éloignait, détestable. Il n'avait point de principe, nous dit Pierron : il n'avait que des sympathies ou des antipathies. Qu'une méthode ainsi appliquée cesse absolument d'être scientifique, il est superflu de le prouver : mais les exagérations du critique alexandrin n'ont pas empêché les scoliastes de condamner certains vers qui leur paraissaient manifestement dépourvus du « caractère homérique », ou de rayer par une considération analogue le *Rhésus* de la liste des drames d'Euripide [2].

C'est chose téméraire que d'invoquer des textes isolés, souvent explicables en tout sens, soit pour établir une interprétation particulière du système d'un philosophe, soit pour décider de l'importance ou de l'authenticité de tel ou tel de ses écrits. En pareil cas, selon la règle très juste tracée par M. Janet, c'est l'esprit même de la méthode qu'il faut consulter. Il ne s'agit donc pas ici d'un degré déterminé de perfection dans la forme ou de brillant dans l'exposition. Un tel critérium, nous le verrons plus loin à propos du style, est des plus incertains. Déclarer, par exemple, qu'un dialogue n'est pas et ne peut pas être platonicien, par ce seul motif qu'il est moins profond que le *Timée*, moins pathétique que le *Phédon*, moins magistral que la *République*, quel manque de logique ! Alléguer ainsi des

1. S. Reinach. — Sauppe a sur ce point quelques considérations très justes : « In hac disquisitione quum magna sit adhibenda cautio, tum falli videntur ii, qui, quem librum paululum a consuetudine ceterorum ejusdem scriptoris librorum recedere vel aliter quam exspectetur conscriptum viderint, judicium hoc vel commodius vel ingeniosius rati, auctoris nomine indignum statim judicant atque ab eo scriptum esse negant. »

2. Τὸ δὲ δρᾶμα ἔνιοι νόθον ὑπενόησαν, ὡς οὐκ ὂν Εὐριπίδου, τὸ γὰρ Σοφόκλειον μᾶλλον ἀποφαίνει χαρακτῆρα. C'est le même argument qu'emploie Quintilien (III,1) pour rejeter les discours qui passaient pour être de Périclès : « Equidem non reperio quidquam tanta eloquentiæ fama dignum : ideoque minus miror esse qui nihil ab eo scriptum putent, hæc autem quæ feruntur, ab aliis esse conscripta. »

Elle peut même résulter des calculs d'un faussaire aussi bien que de la docilité d'un disciple.

2. LA DISPOSITION

De l'invention nous passons à la disposition, ce mot était pris évidemment dans l'acception la plus large, pour désigner dans l'écrivain ce qu'est le *faire* ou la *manière* dans le peintre. Un philosophe, par exemple, n'a pas seulement sa doctrine : il a sa méthode, je veux dire sa façon de présenter ses théories, de les amener, de les démontrer, de les défendre : s'il a recours au dialogue comme forme littéraire, il aura son secret pour peindre ses personnages, pour les mettre en scène, pour les faire parler et agir. En dehors du vocabulaire et de la syntaxe qui lui sont propres, la tournure particulière de son esprit se reconnaît au mouvement imprimé à sa pensée. Bref, dans sa façon de composer tout auteur a sa physionomie personnelle, qui échappe peut-être au commun des lecteurs, mais qui est parfaitement connue de tous ceux qui l'ont pratiqué avec quelque intimité.

Sur ce terrain comme sur le précédent, rien de plus dangereux qu'un jugement absolu et précipité. A vouloir ne consulter que les règles du bon goût dans l'appréciation des écrivains antiques, on est tenté de leur refuser sans hésitation tout ce qui paraît chez eux moins raisonnable et moins parfait. « Chacun jugeant à sa façon, ce qui plaît à l'un choque l'autre, et comme tous s'attribuent le droit d'élaguer ce qui déplaît, il finit par ne plus rien rester de l'ouvrage... On reconnaît là les vieux procédés sommaires de Procuste. Cette école n'a de mérite que comme protestation contre celle des « contresens vénérables », des explications « quand même », chères à ces interprètes à

saint Thomas a eu de fidèles admirateurs qui se sont appliqués à reproduire sa doctrine. »

outrance dont Cobet a dit qu'ils n'ont jamais compris ce que c'est que de comprendre [1]. » C'est ainsi que de nos jours Peerlkamp a abouti à chasser Horace d'Horace lui-même ; c'est ainsi que dans l'antiquité Zénodote s'était forgé dans sa tête un type d'Homère ; tout ce qui s'y rapportait était bien : tout ce qui s'en éloignait, détestable. Il n'avait point de principe, nous dit Pierron : il n'avait que des sympathies ou des antipathies. Qu'une méthode ainsi appliquée cesse absolument d'être scientifique, il est superflu de le prouver : mais les exagérations du critique alexandrin n'ont pas empêché les scoliastes de condamner certains vers qui leur paraissaient manifestement dépourvus du « caractère homérique », ou de rayer par une considération analogue le *Rhésus* de la liste des drames d'Euripide [2].

C'est chose téméraire que d'invoquer des textes isolés, souvent explicables en tout sens, soit pour établir une interprétation particulière du système d'un philosophe, soit pour décider de l'importance ou de l'authenticité de tel ou tel de ses écrits. En pareil cas, selon la règle très juste tracée par M. Janet, c'est l'esprit même de la méthode qu'il faut consulter. Il ne s'agit donc pas ici d'un degré déterminé de perfection dans la forme ou de brillant dans l'exposition. Un tel critérium, nous le verrons plus loin à propos du style, est des plus incertains. Déclarer, par exemple, qu'un dialogue n'est pas et ne peut pas être platonicien, par ce seul motif qu'il est moins profond que le *Timée*, moins pathétique que le *Phédon*, moins magistral que la *République*, quel manque de logique ! Alléguer ainsi des

1. S. Reinach. — Sauppe a sur ce point quelques considérations très justes : « In hac disquisitione quum magna sit adhibenda cautio, tum falli videntur ii, qui, quem librum paululum a consuetudine ceterorum ejusdem scriptoris librorum recedere vel aliter quam exspectetur conscriptum viderint, judicium hoc vel commodius vel ingeniosius rati, auctoris nomine indignum statim judicant atque ab eo scriptum esse negant. »

2. Τὸ δὲ δρᾶμα ἔνιοι νόθον ὑπενόησαν, ὡς οὐκ ὂν Εὐριπίδου, τὸ γὰρ Σοφόκλειον μᾶλλον ἀποφαίνει χαρακτῆρα. C'est le même argument qu'emploie Quintilien (III,1) pour rejeter les discours qui passaient pour être de Périclès : « Equidem non reperio quidquam tanta eloquentiæ fama dignum : ideoque minus miror esse qui nihil ab eo scriptum putent, hæc autem quæ feruntur, ab aliis esse conscripta. »

divergences purement extérieures comme signe indiscutable d'inauthenticité, c'est méconnaître à plaisir les ressources de l'art et la variété inépuisable du grand écrivain.

Le premier des « platonisants » de notre siècle, Schleiermacher n'a pas échappé à cet écueil : il avait pénétré si avant dans l'intelligence du génie de Platon qu'il s'était fait du philosophe ancien une sorte de type idéal : aussi avec quelle sévérité et quel dédain ne juge-t-il pas tout ce qui dans les éditions courantes n'atteint point à cette hauteur! Grote a très bien fait ressortir ce que cette jurisprudence nouvelle a d'arbitraire [1]. Les dessins d'un grand peintre, d'un Ingres ou d'un Raphaël, par exemple, ne sont-ils pas de lui au même titre que ses tableaux les plus achevés ? Racine n'a-t-il pas commencé par *Alexandre* et les *Frères ennemis*, de même que son glorieux rival devait finir par *Agésilas* et par *Attila*? Quel est, en quelque genre que ce soit, l'artiste qui à côté de ses chefs-d'œuvre n'a pas des ébauches où parfois, abandonnant ses procédés habituels, il s'essaie avec plus ou moins de bonheur dans un genre différent? Quel est le publiciste contemporain qui ne laisse dans son héritage, outre les volumes chargés d'assurer sa renommée, des articles et des brochures d'un mérite tout relatif, et d'une vogue tout éphémère? Pourquoi exigerions-nous qu'il en ait été autrement, quand il s'agit des anciens [2]?

Ici pourrait trouver place une question secondaire, à laquelle nous ne ferons que toucher en passant. Deux ouvrages du même auteur posent le même problème, lui consacrent des développements analogues et enfin aboutissent à la même conclusion. Aussitôt l'on crie à l'imitateur, au plagiaire : la communauté

1. « J think it an injudicious novelty introduced by Schleiermacher to set up a canonical type of Platonism, all deviations from which are to be rejected as forgeries... These critics cannot bear to admit any Platonic work as genuine unless it affords to them ground for superlative admiration and glorification of the author. »

2. Parmi les écrits aujourd'hui reconnus comme hippocratiques, il est facile de distinguer (*a*) des recueils de remarques et d'observations, (*b*) des aphorismes rédigés dans un style d'une concision magistrale, (*c*) des traités suivis où la simplicité s'unit à l'éloquence.

de tendances et de pensées devient une objection aussi certaine, aussi décisive que l'était peu d'instants auparavant une divergence avérée de principes. On voit par ce seul exemple combien sont à plaindre les auteurs que la critique a résolu de dépouiller. Cependant de quel droit interdire à un écrivain, fût-ce même à un philosophe, de revenir sur un sujet traité, et de résumer ici, d'étendre ailleurs une argumentation utile ou simplement intéressante [1]? Des réminiscences comme en offre plus d'un dialogue, dit très bien M. Chaignet [2], paraissent bien permises à un homme qui ayant beaucoup écrit, s'est répété quelquefois sans le savoir et sans le vouloir, et prouvent plutôt en faveur de l'authenticité.

Toutes ces remarques ont une justesse indéniable : elles ne sauraient cependant empêcher que des procédés d'exposition inaccoutumés, une méthode entièrement ou presque entièrement opposée, une forme essentiellement différente, en un mot un esprit étranger ne soient des indices qu'une critique consciencieuse a le droit et le devoir de recueillir [3]. Lorsque des variations qui touchent de si près au génie même de l'écrivain sont assez marquées, assez profondes pour ne trouver leur explication dans aucune influence extérieure, elles trahissent manifestement une main étrangère. Considérés à ce point de vue, comme nous pourrons nous en convaincre, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* font penser à un tout autre écrivain qu'à l'auteur du *Phèdre*, du *Théétète* et des *Lois*.

1. C'est le droit que revendique Isocrate (*Epître* VI, 7) : Καὶ γὰρ ἂν αὐτὸς ἄτοπος εἴην, εἰ ὁρῶν τοὺς ἄλλους τοῖς ἐμοῖς χρωμένους, αὐτὸς ἀπεχοίμην τῶν ὑπ' ἐμοῦ πρότερον εἰρημένων.

2. *Vie et écrits de Platon*, p. 162, note.

3. Il faut prendre garde toutefois à l'arbitraire de certaines formules. Ainsi Teichmüller propose comme caractéristique de Platon « das souveräne Verknüpfen des Gegensätzlichen. » Veut-on savoir ce que signifient ces mots ? Son disciple, M. Ohse, va nous répondre : « Des personnages d'autrefois représentant les amis et les ennemis du présent : des débats sophistiques à travers lesquels perce un esprit enthousiaste de la vérité : des mythes enfantins cachant les conceptions les plus profondes : des dialogues qui se terminent par un aveu d'ignorance, alors que l'auteur et le lecteur initié connaissent le secret. »

3. L'ÉLOCUTION

Reste un troisième critérium, si voisin du précédent qu'à certains égards ils paraissent se confondre : c'est celui que l'on tire de la langue et du style des ouvrages contestés. Voici comment l'apprécie un critique contemporain : « Je conviens que ce genre d'épreuve est délicat et toujours contestable. Quelque différence que l'on aperçoive entre deux esprits, entre deux styles, comment pourrait-on la démontrer ? Comment répondre à ceux qui refusent de la reconnaître et qui déclarent qu'ils ne la voient pas ? Et pourtant comment se résoudre à sacrifier ces raisons de goût ? Faire de la critique sans le goût, ne serait-ce pas comme si l'on voulait faire de la morale sans la conscience [1] ? »

C'est chose évidente que ce qui nous appartient en propre dans nos écrits, ce qui constitue notre individualité, c'est moins encore la pensée, laquelle souvent nous vient d'autrui, que l'expression dont nous la revêtons. On dirait autant de moules différents d'où le même métal sort avec les figures les plus variées : vérité admirablement saisie et rendue dans ce mot fameux de Buffon : *Le style, c'est l'homme*[2]. Bien plus il semble que dans les annales d'une langue chaque siècle ait sa syntaxe, son vocabulaire, ses coupes de phrase préférées. C'est ce qui a fait dire à un maître éminent, en possession d'une science vraiment merveilleuse de l'antiquité : « Quiconque s'est habitué par

1. E. Havet, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. — Un critique allemand contemporain, M. Dittenberger, est encore plus précis : « Wo über Echtheit oder Unechtheit eines Schriftwerkes entschieden werden soll, da kann es keine zuverlässigere Grundlage der Untersuchung geben, als eine genaue und eindringende Beobachtung des Sprachgebrauches. » L'antiquité n'a guère connu que ce genre d'enquête, et l'on peut aisément se convaincre par l'exemple de Denys d'Halicarnasse qu'elle y était très imparfaitement préparée.

2. « Der Stil verhält sich doch zur Seele, wie die äusseren Formen der Thiere und Pflanzen zu dem innerlichen Bildungsgesetz » (Teichmüller).

des lectures et des comparaisons attentives aux formes diverses de l'hellénisme suivant les pays et les âges, acquiert un sentiment que l'on peut considérer comme une des facultés du critique pour distinguer l'authentique de l'apocryphe [1]. » La rareté ou la fréquence de certaines particules a paru suffisante à tel critique pour fixer l'ordre chronologique des dialogues de Platon, à tel autre pour discerner dans l'héritage d'Aristote les traités supposés. A un point de vue moins grammatical et plus esthétique, le cachet inimitable du maître et une saveur de terroir sur laquelle les fins connaisseurs ne sauraient se méprendre ne laissent aucun doute sur la provenance des œuvres les plus célèbres [2]. Il eût fallu sans contredit un second Bossuet, à défaut du premier, pour écrire certaines pages des *Oraisons funèbres* ou du *Discours sur l'histoire universelle*.

Mais en est-il toujours de même ? Sont-ils nombreux, les auteurs dont on peut dire qu'il leur était inutile de signer certains livres parce qu'eux seuls étaient capables de les écrire ? Puis comment s'y prendre pour appliquer un pareil critérium ? Distinguer entre couleurs éclatantes est facile : de simples nuances sont loin d'être aussi aisément saisissables [3]. On peut

1. Egger, *Journal des Savants*, 1879, p. 468. — Pour ne citer qu'un exemple choisi parmi les plus simples, le *Second Alcibiade* est rendu suspect aux grammairiens par l'emploi simultané de μηδέν et μηθέν, οὐδέν et οὐθέν, alors que les deux premières formes se rencontrent seules, ou à peu près, dans les dialogues authentiques.

2. « Es lässt sich erwarten, dass es grade bei einem Schriftsteller wie Plato gelingen werde, die echten Kinder seines Geistes als solche zu erkennen und von Bastardproducten zu sondern, da seine hohe Originalität, welcher die Gründung einer durchaus eigenthümlichen Speculation und einer ganz neuen Literaturgattung verdankt wird, den Stempel ihres Wesens jenen aufzuprägen nicht verfehlt haben wird. » (Schaarschmidt). — C'est ce qu'exprimait déjà Ovide en vers sans doute un peu flatteurs à son ami le poète Carus :

Ipse quoque ut chartæ titulum de fronte revellas,
Quid sit opus videar dicere posse tuum.
Quamlibet in multis positus noscere libellis,
Perque observatas inveniere notas.

(*Pontiques*, IV, 13.)

3. Schleiermacher lui-même, qui passe, en ce qui touche Platon, pour avoir le premier engagé la critique moderne dans l'examen des preuves

définir le style d'un ouvrage : n'est-il pas téméraire de vouloir ramener à quelques traits exclusifs le style d'un écrivain [1]? de quel droit se serait-il imposé ou lui imposerions-nous l'obligation de s'élever constamment à la même hauteur, sans rester jamais en deçà ni s'avancer au delà de la ligne prescrite, de garder dans toutes ses compositions une grâce, une noblesse ou une concision soutenue [2]? N'est-ce pas un de ses premiers devoirs en même temps qu'une de ses qualités les plus précieuses de savoir approprier ses expressions au sujet et aux circonstances ?

Rien par conséquent n'est plus hasardeux que de prétendre qu'un ouvrage n'est pas d'un auteur, uniquement parce qu'à une lecture rapide il ne paraît pas digne de lui [3]. C'est ainsi que Denys d'Halicarnasse s'appuie sur des règles à la fois très arbitraires et très mesquines, lorsque essayant de reconnaître les compositions faussement mises sous le nom des orateurs attiques, il assigne au style de chacun d'eux des caractères tellement nécessaires que tout morceau qui s'en écartera sera par là même déclaré apocryphe. Sans invoquer bien d'autres motifs, la jeunesse et la vieillesse sont des explications toutes

---

internes, n'attache qu'une médiocre importance aux conclusions tirées du style, surtout en faveur de l'authenticité. Qui empêchait un faussaire, écrit-il, de s'approprier, sinon le genre entier de Platon, tout au moins ses mots et ses expressions? (Voir son *Introduction*, p. 27 et 36.)

1. On sait que le style du *Dialogue des orateurs* est un des arguments les plus forts invoqués contre son attribution à Tacite. Pour y répondre, ne suffirait-il pas de faire remarquer que cet écrivain l'a composé alors qu'il était jeune encore et qu'il vivait dans l'étude et l'admiration de Cicéron?

2. C'est ainsi que procédait Denys d'Halicarnasse dans son appréciation des écrits de Lysias (c. 10 et suiv.). La formule même qu'il a donnée de sa critique paraît intéressante à transcrire : Ὅταν διαπορῶ περί τινος τῶν ἀναφερομένων εἰς αὐτὸν λόγων, καὶ μὴ ῥάδιον ᾖ μοι διὰ τῶν ἄλλων σημείων τἀληθὲς εὑρεῖν, ἐπὶ ταύτην καταφεύγω τὴν ἀρετὴν ὡς ἐπὶ ψήφων τὴν ἐσχάτην · ἔπειτα ἂν μὲν αἱ χάριτες αἱ τῆς λέξεως ἐπικοσμεῖν δοκῶσί μοι τὴν γραφήν, τῆς Λυσίου τέχνης αὐτὴν τίθεμαι καὶ οὐδὲν ἔτι πορρωτέρω ταύτης σκοπεῖν ἀξιῶ. Ἐὰν δὲ μηδεμίαν ἡδονὴν μηδὲ ἀφροδίτην ὁ τῆς λέξεως χαρακτὴρ ἔχῃ, δυσωπῶ καὶ ὑποπτεύω μήποτ' οὐ ᾖ Λυσίου ὁ λόγος.

3. Ast ne retrouve pas dans le *Criton* la manière habituelle de Platon. Teichmüller y signale un « langage de vieux ». « Comme si le philosophe, réplique M. Janet, n'avait pas pu varier sa manière et déconcerter par la richesse de ses formes l'étroite admiration de ses critiques? »

prêtes quand il faut rendre raison des écarts ou des défaillances du talent [1]. D'ailleurs est-ce que le plus bel arbre n'a que des fleurs pleinement épanouies, que des fruits également savoureux? De même les grands génies ont leurs bons et leurs mauvais jours, et c'est une manie fâcheuse des éditeurs et des commentateurs des anciens de vouloir que ceux-ci ne s'oublient jamais et demeurent toujours semblables à eux-mêmes, comme perpétuellement visités par le souffle de l'inspiration.

On voit par ces simples considérations combien dans la pratique l'application de ce critérium soulève de difficultés. Que de cas où un jugement définitif excéderait les lumières, partant, les droits de la critique? Est-il, nous demande-t-on, un helléniste assez fin, assez consommé pour pouvoir déterminer avec précision le grec de Platon et pour affirmer que le style de tel dialogue n'est pas celui que l'auteur a l'habitude d'employer? Platon a tenu la plume pendant un demi-siècle, il a dû se créer à lui-même son vocabulaire philosophique [2] : le plus grand nombre des ouvrages de son temps qui pourraient nous offrir des rapprochements utiles sont perdus : dès lors comment s'autoriser de la présence d'un ou de plusieurs mots nouveaux, ou de quelque tour de phrase jusque-là inusité pour prononcer un arrêt d'exclusion [3] ? Eschine reprochait à Démosthène d'em-

---

1. Porphyre avoue que les écrits de Plotin, son maître, portent la trace du progrès et du déclin de ses forces physiques : Τὰ μὲν γὰρ πρῶτα ἐλαφροτέρας ἐστὶ δυνάμεως καὶ οὐδέπω πρὸς εὐτονίαν ἀρκοῦν μέγεθος ἐχούσης, τὰ δὴ τῆς μέσης ἐκδόσεως τυχόντα τὸ ἀκμαῖον τῆς δυνάμεως ἐμφαίνει, καὶ ἔστι πλὴν τῶν βραχέων τελεώτατα, τὰ μέντοι τελευταῖα ὑφειμένης ἤδη τῆς δυνάμεως γέγραπται (*Vie de Plotin*, 6).

2. Les anciens déjà avaient remarqué non sans quelque étonnement la fréquence des néologismes chez Platon (Diogène Laërce, III, 24). On lit en revanche chez E. Egger : « Socrate et ses disciples immédiats semblent avoir toujours parlé, sauf un petit nombre d'exceptions, le langage commun de leur pays et de leur temps. Les successeurs de Platon et d'Aristote n'eurent pas les mêmes scrupules. ».

3. On s'est appuyé sur les différences de poésie et de diction pour contester l'unité de main de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* : on est allé plus loin et on a prétendu par ce procédé retrouver les éléments divers qui sont entrés dans la composition de l'une et de l'autre de ces épopées. Celui des chants de l'*Odyssée* qui contient le moins d'ἅπαξ εἰρημένα en a 16 : le v[e] en compte 72, le IX[e] 60. Mais qu'en conclure?

ployer dans ses discours des locutions étrangères au pur atticisme : qui oserait se flatter de les y signaler aujourd'hui ?

A un autre point de vue, quelques dons qu'il ait reçus de la nature, Platon a dû connaître et le progrès de la pensée et la perfection croissante de l'art. Aristote disait de ses dialogues qu'ils tenaient le milieu entre la poésie et la prose, et les anciens sont presque unanimes à constater que sa langue rappelle Homère[1] au moins autant que Socrate. Est-ce à dire que la première ligne ou la première page venue de ses nombreux écrits doive à elle seule justifier les appréciations les plus enthousiastes ? S'étonnera-t-on de l'imagination juvénile du *Phèdre* et du *Lysis*? devra-t-on être scandalisé du ton particulièrement grave et solennel des *Lois*? Non sans doute. Mais en revanche « que pourrait dire de l'authenticité des divers dialogues celui qui serait incapable de sentir la profonde différence entre le style des petits dialogues attribués à Platon et celui du *Phédon*, de la *République* et du *Timée* ?[2] » Est-il naturel qu'un écrivain dont le style est célèbre par son éclat, sa richesse et son harmonie ait laissé tomber de sa plume les discussions arides et fastidieuses du *Parménide*, et que l'adversaire résolu des déclamations des sophistes ait à se reprocher la *macrologie* du *Clitophon* ? Aussi les défenseurs de la tradition n'ont-ils rien négligé pour donner le change sur ces trop visibles défauts[3].

Il y a un cas toutefois où la présence de certains mots (sauf le cas d'interpolations ou d'adaptations postérieures[4]) trahit presque nécessairement une origine apocryphe : je veux parler

1. *Du sublime*, XXXII, 7.
2. Cousin, *Promenade philosophique en Allemagne*.
3. C'est ce qu'un érudit allemand contemporain appelle « die Sucht das Sinnlose zu erklären, das Abgeschmackte zu entschuldigen, das ganz Confuse zu vertuschen, oder gar als etwas besonders schönes, als eine Probe jenes ὑψηλόν, für das dem Ungeweihten freilich das Verständniss fehlt, darzustellen. » Voilà comment on arrive à nous parler des « grâces inimitables » des *Rivaux* et du *Théagès* !
4. « Nicht immer lässt sich eine Schrift ohne weiteres für unächt erklären, wenn die Sprache dem Zeitalter oder der Nationalität des vorausgesetzen Verfassers unangemessen ist : denn die Sprache kann durch Ueberarbeitung verändert sein. » (Bœckh)

des termes non seulement inconnus au temps de l'auteur, mais tout à fait étrangers au cercle de ses idées. Ce sont des locutions qu'on pourrait appeler *techniques*, en ce sens qu'elles sont caractéristiques d'une période déterminée de l'art ou de la science. Chaque système a sa terminologie propre, par là même qu'il introduit dans le monde intellectuel des idées nouvelles ou interprète à sa manière les idées déjà répandues, soit qu'il les soumette à une analyse plus profonde, soit qu'il découvre entre elles des rapports jusque là inaperçus. Or cette terminologie n'a sa raison d'être que dans le milieu auquel elle a été adaptée, dans la doctrine dont elle est l'expression naturelle. Si donc dans l'exposé d'une théorie il s'est glissé des termes ou des locutions manifestement empruntés au vocabulaire d'une secte différente, notre défiance sera justement en éveil : à plus forte raison les soupçons seront-ils fondés si ces termes ou ces locutions appartiennent à une école postérieure. Pour emprunter un exemple aux temps modernes, que dirait-on, par exemple, d'un texte philosophique qui se donnerait comme antérieur au XVIIIe siècle et dans lequel on verrait apparaître les *antinomies*, l'*impératif catégorique*, la *raison pure* opposée à la *raison pratique*, et tant d'autres mots plus ou moins étranges mis à la mode par la réforme kantienne ? Ne doit-on pas éprouver une égale surprise en présence de termes tout aristotéliques au milieu de prétendus dialogues platoniciens ? Et parmi les preuves de l'origine apocryphe de la plupart des fragments de Philolaüs et d'Archytas, ne faut-il pas placer en première ligne les locutions platoniciennes et même stoïciennes qu'on y rencontre à chaque pas[1] ?

1. « N'est-on pas obligé, quand on sait que les mots πρόληψις, κατάληψις, ἐποχή sont postérieurs à Aristote, de ne pas admettre comme complètement exacts les textes où ils sont appliqués à des philosophes antésocratiques? » (M. Picavet). — Cependant ici même une certaine prudence s'impose. Ainsi on pourrait croire que les deux locutions τὸ καθῆκον, τὰ καθήκοντα sont d'origine exclusivement stoïcienne (comme on le voit affirmé chez Diogène Laërce, VII, 108), alors que la seconde tout au moins se rencontre déjà avec une acception presque identique dans la *Cyropédie* (I, 2, 1). Dans le texte actuel du 1er chapitre du VIIe livre de la *Politique* d'Aristote l'expression ἐξωτερικὰ ἀγαθὰ a une forte teinte de stoïcisme.

Quoi qu'il en soit, nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que dans la grande majorité des cas, en dehors des fautes les plus grossières et des beautés les plus frappantes, tout le reste en matière de style est sujet à contestation, même aux yeux d'esprits non prévenus. Nulle base d'argumentation n'est plus glissante, et les condamnations de ce genre sont de nature à provoquer d'interminables débats.

Arrivé au terme de ce chapitre, après avoir loyalement signalé tous les écueils et tous les périls inhérents à l'emploi du critérium interne, accorderons-nous, comme on l'a proclamé, que ce critérium fait défaut de tous les côtés? Non, sans doute, et en maintenant ses droits après en avoir tracé avec soin les limites, nous croyons servir les vrais intérêts de la science, si rarement en possession de tous les éléments nécessaires pour trancher par la voie de l'histoire et des témoignages les problèmes de tout genre que l'érudit rencontre sur ses pas en parcourant l'antiquité [1].

1. Souvent même ce second critérium est appelé non seulement à compléter, mais à contrôler le critérium externe. « Pour moi, la règle la plus importante est le témoignage transmis par une tradition orale ou appuyé sur des documents qui existaient alors et qui n'existent plus aujourd'hui. En second lieu, le contenu des écrits doit être tel qu'il donne à cette preuve toute sa valeur. » (Grimm, cité par Littré dans son étude sur Hippocrate, p. 179.)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages

Avant-propos 1

LA VIE DE PLATON

CHAPITRE I

Introduction 1

CHAPITRE II

Athènes au cinquième siècle avant notre ère 14

CHAPITRE III

Platon jusqu'à la mort de Socrate

1. Famille, naissance et premières années du philosophe . . . 19
2. Éducation de Platon 33
3. Platon à l'école de Socrate 45

CHAPITRE IV

Platon après la mort de Socrate

1. Séjour à Mégare 56
2. Les voyages de Platon 68

Quoi qu'il en soit, nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que dans la grande majorité des cas, en dehors des fautes les plus grossières et des beautés les plus frappantes, tout le reste en matière de style est sujet à contestation, même aux yeux d'esprits non prévenus. Nulle base d'argumentation n'est plus glissante, et les condamnations de ce genre sont de nature à provoquer d'interminables débats.

Arrivé au terme de ce chapitre, après avoir loyalement signalé tous les écueils et tous les périls inhérents à l'emploi du critérium interne, accorderons-nous, comme on l'a proclamé, que ce critérium fait défaut de tous les côtés ? Non, sans doute, et en maintenant ses droits après en avoir tracé avec soin les limites, nous croyons servir les vrais intérêts de la science, si rarement en possession de tous les éléments nécessaires pour trancher par la voie de l'histoire et des témoignages les problèmes de tout genre que l'érudit rencontre sur ses pas en parcourant l'antiquité [1].

---

1. Souvent même ce second critérium est appelé non seulement à compléter, mais à contrôler le critérium externe. « Pour moi, la règle la plus importante est le témoignage transmis par une tradition orale ou appuyé sur des documents qui existaient alors et qui n'existent plus aujourd'hui. En second lieu, le contenu des écrits doit être tel qu'il donne à cette preuve toute sa valeur. » (Grimm, cité par Littré dans son étude sur Hippocrate, p. 179.)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages

AVANT-PROPOS 1

LA VIE DE PLATON

CHAPITRE I

INTRODUCTION 1

CHAPITRE II

ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE 14

CHAPITRE III

PLATON JUSQU'A LA MORT DE SOCRATE

1. Famille, naissance et premières années du philosophe . . . 19
2. Éducation de Platon 33
3. Platon à l'école de Socrate 45

CHAPITRE IV

PLATON APRÈS LA MORT DE SOCRATE

1. Séjour à Mégare 56
2. Les voyages de Platon 68

Pages
3. Rapports entre la Grèce et l'Orient
A. Considérations générales 79
B. L'Inde 96
C. La Perse 104
D. L'Egypte 109
E. La Judée 113
F. Conclusion 120
4. Platon en Égypte 128
5. Platon dans la grande Grèce 135
6. Platon et le Pythagorisme 139
7. Platon en Sicile 171
8. Deuxième voyage en Sicile 179
9. Troisième voyage en Sicile 185

CHAPITRE V

Platon a l'Académie

1. L'enseignement philosophique au vie et au ve siècle 189
2. Le dessein de Platon 194
3. L'emplacement de l'Académie 198
4. Ce qu'était l'école de Platon 208
5. Le programme et les conditions d'admission 217
6. Le rôle du maître 224
7. La méthode 231
8. Platon avait-il une doctrine secrète ? 245
9. Les élèves de Platon 252

CHAPITRE VI

Vieillesse et mort de Platon 259

CHAPITRE VII

Les jugements des anciens sur Platon 267

CHAPITRE VIII

Rapports personnels de Platon avec ses contemporains

1. Xénophon 277
2. Aristophane 289
3. Isocrate 303
4. Aristote 316

Pages

CHAPITRE IX

Platon et la politique athénienne 331

CHAPITRE X

Traits distinctifs de l'esprit platonicien 341

L'ŒUVRE DE PLATON

Introduction 349

PREMIÈRE PARTIE

LA PUBLICATION DES DIALOGUES

CHAPITRE I

La production littéraire au siècle de Périclès 354

CHAPITRE II

Publicité donnée aux écrits de Platon 365

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTHENTICITÉ DES DIALOGUES

CHAPITRE I

Règles de la critique d'attribution 402

Pages

CHAPITRE II

Le critérium externe ou les témoignages historiques

1. Rareté des témoignages contemporains de Platon 405
2. Aristote 411
3. Théopompe, Dicéarque, Persée 430
4. Les bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame 434
5. Aristophane de Byzance 447
6. Panétius 453
7. Cicéron et Denys d'Halicarnasse 455
8. Thrasylle 459
9. Les apocryphes 470
10. Auteurs et commentateurs de l'ère chrétienne 478

CHAPITRE III

Le critérium interne 485

1. L'invention 486
2. La disposition 492
3. L'élocution 496

Table des matières 503

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.



COLUMBIA UNIVERSITY
0032186126

VOLUME 2

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

PLATON

II

DU MÊME AUTEUR

De l'authenticité du Parménide, in-8°. — Thorin, 1873 . . . . 1 fr.

De priorum pythagoreorum vita et scriptis, in-8°. — Thorin, 1873 . . . . 1 50

Platon a l'Académie, in-8°. — Thorin, 1882 . . . . . 1 50

Le Gorgias, commentaire grammatical et littéraire des chapitres XXXVII-LXXXIII, précédé d'une étude sur le style de Platon et suivi d'un appendice sur les mythes de ce philosophe, in-8°. — Lahure, 1884 . . . . 2 fr.

Études sur le Philèbe, in-8°. — Picard, 1885 . . . . 1 50

Études sur le Politique attribué a Platon, in-8°. — Picard, 1888 . . . . 1 50

Études sur le Banquet de Platon, in-8°. — Thorin, 1889 . . . . 3 fr.

Examen de la date du Phèdre, in-8°. — Thorin, 1890. 2 fr.

Imprimerie générale de Chatillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.

LA VIE ET L'ŒUVRE DE PLATON

PAR

CH. HUIT

Professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris

Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques

---

TOME SECOND



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France, de l'École Normale Supérieure et de la Société des Études Historiques.
4, RUE LE GOFF, 4

1893

L'ŒUVRE DE PLATON

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTHENTICITÉ DES DIALOGUES

CHAPITRE IV

LES TRAVAUX DES CRITIQUES MODERNES

INTRODUCTION

Rien de plus instructif, et en même temps rien de plus attachant que de suivre à travers les âges la fortune d'un de ces systèmes philosophiques ou scientifiques que recommande l'éclat d'un grand nom. Tour à tour exaltés et méconnus, objet tantôt d'un fol enthousiasme, tantôt d'un injuste dédain, ils subissent le contre-coup immédiat de toutes les révolutions intellectuelles que traverse l'humanité.

Platon est un remarquable exemple de ces vicissitudes du génie. De son vivant on l'entoure, on l'applaudit à l'Académie d'Athènes : trois siècles plus tard, quelques érudits seuls s'in-

téressent à sa mémoire. Avec l'ère chrétienne commence pour ses écrits un regain de popularité : les Alexandrins le proclament leur oracle, mais leurs rêveries insensées courent risque de le compromettre à jamais. Le moyen-âge le connaît à peine ou lui préfère son rival Aristote. A la Renaissance il trouve, en Italie surtout, des admirateurs et des fanatiques : mais au sein des générations suivantes son influence, sinon sa renommée, subit une éclipse nouvelle et les efforts isolés de quelques savants le défendent mal contre l'indifférence et l'oubli.

Cependant, dès le milieu du xviiie siècle, avec les premiers historiens modernes de la philosophie grecque apparaissent aussi les premiers travaux consciencieux sur Platon, ses écrits et son système, et depuis lors l'illustre philosophe n'a pas cessé d'être un objet d'étude, à ce point que peu d'écrivains classiques, aucun peut-être, ont attiré au même degré l'attention. L'antiquité déjà avait comme pressenti la « question homérique : » on peut dire de notre siècle qu'il a posé, sinon résolu « la question platonicienne. » Non pas que l'on ait osé, comme pour le vieil aède, contester l'existence du philosophe : mais tout ce qui touche à sa vie et à son enseignement a fourni matière aux plus intéressantes comme aux plus vives polémiques. On a voulu savoir d'où avaient été tirés les éléments de son système, sous quelles influences il les avait associés et fondus ensemble dans une brillante synthèse. La forme même qu'il a choisie pour livrer sa pensée à la postérité a quelque chose tout à la fois de si séduisant et de si fugitif, de si gracieux et de si mobile que sur une question donnée il n'est pas toujours facile de démêler au milieu de tant d'affirmations diverses celle à laquelle il a entendu définitivement s'arrêter. Chez lui l'élément artistique et l'élément scientifique, d'ordinaire en antagonisme, sont si merveilleusement unis et entremêlés qu'on ne sait auquel s'attacher de préférence dans une analyse de ses idées et de sa doctrine. Résoudre ces divers problèmes est une tâche difficile, puisque aucune solution jusqu'ici n'a paru décisive, mais aussi une tâche agréable, puisque tant de fois elle a été recommencée. Le sujet est d'une telle fécondité que dix

et vingt ouvrages importants ne l'ont pas épuisé. Pour tout autre philosophe, les divergences entre critiques ne portent guère que sur des points plus ou moins secondaires : le platonisme seul ou presque seul a ce privilège, que chaque tentative nouvelle d'explication entraîne comme une révolution complète, non seulement dans la solution à intervenir, mais, chose étonnante, jusque dans les termes mêmes où se pose le problème.

Ici, comme ailleurs, malgré des travaux considérables publiés en France et en Angleterre, le premier rang n'en appartient pas moins à l'Allemagne, proclamée avec raison « le grand atelier de l'érudition moderne [1]. » Au lieu de regarder les chefs-d'œuvre de l'antiquité avec une sorte d'éblouissement contemplatif, ses savants les ont soumis à une analyse sévère, et si leurs gros volumes manquent le plus souvent de cette élégance qui nous est propre, en revanche on ne sait pas toujours assez ce qu'ils attestent de veilles laborieuses, de patience dans l'investigation des textes, de sagacité dans leur interprétation. C'est là, disait naguère un de nos plus remarquables érudits, c'est là qu'on apprend le sérieux, la gravité, la conscience scrupuleuse du travailleur, en même temps que l'universelle curiosité des choses de l'esprit.

Appelé à faire connaître les travaux les plus remarquables de ce siècle sur l'ensemble de l'œuvre de Platon, je n'ai pas cru pouvoir me borner à une simple analyse, et puisqu'il s'agit d'une longue série d'études, il m'a paru que chacune des voix autorisées dont je résumais les conclusions devait trouver ici avec l'écho qui la reproduit, l'appréciation qui la juge.

1. Gérando disait déjà au début de ce siècle (*Archives littéraires*, I, 10) : « Précisément parce que l'appareil de l'érudition nous rebute et nous fatigue, il nous convient mieux de chercher à profiter de celle d'autrui, et puisque les étrangers ont consenti à en faire les frais, nous devons nous empresser du moins de saisir les résultats dont ils ont préparé toutes les données ».

téressent à sa mémoire. Avec l'ère chrétienne commence pour ses écrits un regain de popularité : les Alexandrins le proclament leur oracle, mais leurs rêveries insensées courent risque de le compromettre à jamais. Le moyen-âge le connaît à peine ou lui préfère son rival Aristote. A la Renaissance il trouve, en Italie surtout, des admirateurs et des fanatiques : mais au sein des générations suivantes son influence, sinon sa renommée, subit une éclipse nouvelle et les efforts isolés de quelques savants le défendent mal contre l'indifférence et l'oubli.

Cependant, dès le milieu du XVIIIe siècle, avec les premiers historiens modernes de la philosophie grecque apparaissent aussi les premiers travaux consciencieux sur Platon, ses écrits et son système, et depuis lors l'illustre philosophe n'a pas cessé d'être un objet d'étude, à ce point que peu d'écrivains classiques, aucun peut-être, ont attiré au même degré l'attention. L'antiquité déjà avait comme pressenti la « question homérique : » on peut dire de notre siècle qu'il a posé, sinon résolu « la question platonicienne. » Non pas que l'on ait osé, comme pour le vieil aède, contester l'existence du philosophe : mais tout ce qui touche à sa vie et à son enseignement a fourni matière aux plus intéressantes comme aux plus vives polémiques. On a voulu savoir d'où avaient été tirés les éléments de son système, sous quelles influences il les avait associés et fondus ensemble dans une brillante synthèse. La forme même qu'il a choisie pour livrer sa pensée à la postérité a quelque chose tout à la fois de si séduisant et de si fugitif, de si gracieux et de si mobile que sur une question donnée il n'est pas toujours facile de démêler au milieu de tant d'affirmations diverses celle à laquelle il a entendu définitivement s'arrêter. Chez lui l'élément artistique et l'élément scientifique, d'ordinaire en antagonisme, sont si merveilleusement unis et entremêlés qu'on ne sait auquel s'attacher de préférence dans une analyse de ses idées et de sa doctrine. Résoudre ces divers problèmes est une tâche difficile, puisque aucune solution jusqu'ici n'a paru décisive, mais aussi une tâche agréable, puisque tant de fois elle a été recommencée. Le sujet est d'une telle fécondité que dix

et vingt ouvrages importants ne l'ont pas épuisé. Pour tout autre philosophe, les divergences entre critiques ne portent guère que sur des points plus ou moins secondaires : le platonisme seul ou presque seul a ce privilège, que chaque tentative nouvelle d'explication entraîne comme une révolution complète, non seulement dans la solution à intervenir, mais, chose étonnante, jusque dans les termes mêmes où se pose le problème.

Ici, comme ailleurs, malgré des travaux considérables publiés en France et en Angleterre, le premier rang n'en appartient pas moins à l'Allemagne, proclamée avec raison « le grand atelier de l'érudition moderne [1]. » Au lieu de regarder les chefs-d'œuvre de l'antiquité avec une sorte d'éblouissement contemplatif, ses savants les ont soumis à une analyse sévère, et si leurs gros volumes manquent le plus souvent de cette élégance qui nous est propre, en revanche on ne sait pas toujours assez ce qu'ils attestent de veilles laborieuses, de patience dans l'investigation des textes, de sagacité dans leur interprétation. C'est là, disait naguère un de nos plus remarquables érudits, c'est là qu'on apprend le sérieux, la gravité, la conscience scrupuleuse du travailleur, en même temps que l'universelle curiosité des choses de l'esprit.

Appelé à faire connaître les travaux les plus remarquables de ce siècle sur l'ensemble de l'œuvre de Platon, je n'ai pas cru pouvoir me borner à une simple analyse, et puisqu'il s'agit d'une longue série d'études, il m'a paru que chacune des voix autorisées dont je résumais les conclusions devait trouver ici avec l'écho qui la reproduit, l'appréciation qui la juge.

---

1. Gérando disait déjà au début de ce siècle (*Archives littéraires*, I, 10) : « Précisément parce que l'appareil de l'érudition nous rebute et nous fatigue, il nous convient mieux de chercher à profiter de celle d'autrui, et puisque les étrangers ont consenti à en faire les frais, nous devons nous empresser du moins de saisir les résultats dont ils ont préparé toutes les données ».

1. LE XVIIIe SIÈCLE, BRUCKER, MEINERS, TIEDEMANN, TENNEMANN, HERBART

Au milieu du XVIIIe siècle, alors qu'au dire de Voltaire nul ne lisait Platon, « hors sept ou huit songe-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, » un érudit allemand écrivait non sans tristesse : « Non habemus auctorem ullum, qui Platonis Platonicorumque omnium historiam, vitas, scripta justo ordine congesserit ac digesserit, qui tamen vehementer faceret ad philosophiæ ejus illustrationem. » Quelques années plus tard, une première satisfaction allait lui être donnée par Brucker, dont l'*Historia critica philosophiæ* [1] est restée longtemps classique. C'est un ouvrage volumineux où se trouvent entassées, malheureusement sans beaucoup de critique, des connaissances peu communes à cette époque : l'auteur s'inspire des commentaires bien plus que des sources elles-mêmes, et la solidité du jugement est loin d'égaler chez lui l'étendue du savoir. En ce qui touche Platon, on ne pouvait espérer une appréciation vraiment sérieuse de la part d'un esprit encore engagé dans les subtilités de la scolastique et peu propre à goûter les inspirations d'une âme religieuse. Brucker consacre à ce philosophe plus de cent pages dans le premier volume de son édition de 1741 : c'est dire qu'il a recueilli indistinctement tout ce que la tradition pouvait lui offrir. A l'entendre, la doctrine platonicienne est l'œuvre d'un homme avide de se créer à tout prix une célébrité, un enseignement mystérieux enveloppé dans une diction pleine de recherche et dissimulé autant que possible par son fondateur, afin d'échapper à la persécution qui avait frappé son maître : la forme dialoguée n'a d'autre raison d'être que de lui permettre de mieux voiler sa véritable pensée. Que n'est-il resté le fidèle disciple de Socrate? mais à l'exemple de Pythagore, il a voulu s'occuper d'abstractions géométriques et de rêveries cosmologiques, et tout cela pour aboutir à un système qui manque et de cohérence et de vérité. Dispensé ainsi de chercher le lien qui forme de ces éléments divers un ensemble, Brucker ne nous a laissé en somme sur Platon qu'une mosaïque laborieuse de textes plus ou moins logiquement rapprochés.

1. 1re édition, Leipzig 1741, 5 volumes in-4° : 2e édition en 1767, augmentée d'un sixième volume.

Plus brillante, plus variée, l'érudition de Meiners ne laisse pas d'être très souvent superficielle. Littérateur plus encore que philosophe, professeur distingué de la célèbre université de Göttingue, penseur éclectique et esprit indépendant, il a rempli ses nombreux ouvrages [1] d'une prodigieuse variété de citations, fruit d'une immense lecture. Dans les pages qu'il a consacrées à Platon et à son œuvre [2], la sagacité habituelle de son jugement ne l'a pas empêché de s'égarer en d'étranges hypothèses : il accuse Platon de déraison aussitôt qu'il cesse de le comprendre et lui reproche ici des longueurs inexcusables, là une fatigante obscurité.

Les deux auteurs qui précèdent s'étaient contentés de réserver à Platon la place d'honneur qui lui revient dans le vaste développement de la civilisation antique : voici un critique qui n'hésite pas à faire de l'illustre philosophe et de chacun de ses écrits l'objet d'une étude spéciale. Les *Arguments* de Tiedemann [3] donnèrent le signal de ce grand mouvement qui se développant d'année en année, devait faire dire à Le Clerc dès 1820 que l'Allemagne était devenue « toute platonique. » Tiedemann avait très heureusement soupçonné la part consi-

1. Citons en particulier son *Histoire des sciences en Grèce et à Rome*, publiée en 1782.
2. Les deux chapitres les plus importants sont intitulés : *Considérations sur le siècle de Platon — Sur le Timée de ce philosophe et son hypothèse d'une âme du monde.*
3. *Dialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Biponti, 1786. Une partie considérable de son *Esprit de la philosophie spéculative* concerne Platon (IIe vol., p. 63-198).

dérable qui revenait aux disciples et aux commentateurs de Platon dans l'idée que l'on concevait alors de sa doctrine, et s'il est loin d'avoir résolu tous les problèmes que soulève la philosophie platonicienne, si sous l'influence de l'empirisme de Locke il n'a même pas su l'apprécier à sa juste valeur [1], du moins il a le mérite d'en avoir marqué et signalé les principales difficultés. En matière d'authenticité la tradition règne encore de son temps en souveraine : des dialogues tels que le *Théagès*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, l'*Epinomis*, sont à ses yeux des monuments aussi indiscutables du platonisme que le *Phédon* et le *Timée*.

Publié quelques années plus tard, l'ouvrage de Tennemann devait avoir un tout autre retentissement. Son *Histoire de la philosophie* [2], supérieure à celle de Brucker au double point de vue de l'intelligence de l'antiquité et de la sûreté de la critique, contient sur Platon un chapitre plein d'intérêt. Mais quelle que soit l'étendue de son érudition, cette publication, fruit de toute une vie de travail, présente un grave défaut : en effet tous les systèmes tant anciens que modernes y sont exposés et appréciés à la lumière des théories de Kant, dont Tennemann était devenu un des adeptes les plus fervents. La même remarque s'applique à celle de ses œuvres dont nous avons particulièrement à nous occuper ici : je veux parler de son *Système de la philosophie platonicienne*, qui parut en quatre volumes à Leipzig, de 1792 à 1795. L'auteur dans sa *Préface* ne manque pas de faire remarquer qu'aucun moderne avant lui n'avait conçu semblable entreprise. Néanmoins c'est à peine si dans son *Introduction* [3] il hasarde quelques brèves réflexions sur l'utilité que pourrait offrir la discussion de l'authenticité et de la succession chronologique des divers dialogues. Pareille re-

1. « Les arguments qu'il a mis aux dialogues de Platon sont de perpétuels contresens, et on ne peut s'empêcher de sourire en le voyant appliquer à de pareils monuments la petite mesure de la philosophie de Locke » (Cousin).
2. En 11 volumes in 8, Leipzig 1798-1819.
3. Page LVI.

cherche, dit-il, entraînerait à l'infini, car il faudrait de toute nécessité l'étendre aux auteurs mêmes dont le témoignage devrait être invoqué. Meiners avait insisté sur le caractère apocryphe des lettres prétendues platoniciennes : Tennemann ne fait aucune difficulté de les admettre, et déplore très sincèrement la perte des διαιρέσεις et des ἄγραφα δόγματα.

Mais sur un point important il a devancé Schleiermacher qui ne lui a point assez rendu justice. Jusqu'alors on s'était demandé dans quel ordre il convenait d'entamer et de poursuivre la lecture des dialogues : des intentions qui avaient guidé leur auteur, il n'était pas même question, comme si le hasard seul avait décidé de leur publication. Tennemann le premier essaya de les assigner à une période déterminée de la vie de Platon, espérant de la sorte mettre en lumière les caractères dominants de sa philosophie. Malheureusement la méthode ici employée est trop incertaine pour conduire à des résultats concluants. Ainsi il place au temps de Socrate *Lysis*, *Lachès*, *Charmide*, *Hipparque*, *Ion*, les deux *Hippias*, *Euthydème*, *Protagoras*, auxquels il ajoute non sans un certain embarras *Théagès*, les *Rivaux*, les deux *Alcibiade*, *Cratyle* : puis dans les années qui suivirent la mort du sage, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Ménon*, *Gorgias*. Le reste de l'œuvre de Platon se partage en trois groupes ; dialogues scientifiques : *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Philèbe*, *Parménide* ; dialogues scientifiques et moraux : *Banquet*, *Phèdre* (au sujet duquel il repousse absolument la conjecture de Diogène Laërce), *Ménexène* ; dialogues systématiques : *République*, *Timée*, *Critias*, *Lois*, *Epinomis*.

Comme Brucker, Tennemann [1] croit à l'existence dans l'école de Platon d'un double enseignement dont les dialogues représentent le côté exotérique, le charme de la forme n'étant qu'un accessoire gênant, imposé au philosophe par la nécessité de dissimuler aux yeux de la foule superstitieuse les témérités de sa pensée : de temps en temps seulement une révélation

1. Voir le tome I de son ouvrage, p. 114, 128, 137, 264.

discrète laisse apercevoir quelques-unes des bases du système. Mais ce qui a surtout contribué à égarer Tennemann, c'est son admiration exclusive pour Kant, dont le disciple de Socrate doit, bon gré mal gré, épouser à l'avance toutes les doctrines, n'ayant d'autre but que « de dériver de principes à priori la connaissance des choses en soi. » A chaque page de ce commentaire on rencontre les mots de *subjectif* et d'*objectif*, de *raison pure* et de *raison pratique*: autant de catégories abstraites aussi étrangères que possible au libre génie de Platon.

Une tentative plus impartiale, partant plus sérieuse pour construire dans ses grandes lignes la philosophie de Platon partit d'un métaphysicien aujourd'hui à peu près ignoré, Herbart [1]. Dans sa dissertation intitulée : *De Platonici systematis fundamento* [2], il demande d'abord qu'on se garde d'appliquer à un philosophe ancien des formules toutes modernes et de triompher des réponses incomplètes qu'il donne à des questions alors non encore entrevues. La seule manière de comprendre Platon, c'est de se mettre en face des erreurs auxquelles il a voulu échapper : s'il a cherché un refuge dans la théorie des idées, c'est pour supprimer les difficultés métaphysiques où se trouvaient engagés Héraclite et les Eléates. Celui-là admettait des êtres, mais à l'être en soi il substituait le devenir : ceux-ci proclamaient bien haut l'existence de l'être, mais en dehors de l'être ne reconnaissaient aucune réalité. Il fallait réconcilier ces deux doctrines opposées. Les conflits de la connaissance sensible viennent de ce que le même objet se présente à nous avec des qualités contraires. Isolons ces qualités : considérons chacune d'elles dans une indépendance absolue : toute contradiction disparaîtra et nous aurons l'Idée platonicienne, qui n'est qu'une simple notion générale à sa plus haute puissance [3].

---

1. Né à Oldenburg en 1776, professeur à Königsberg (1809), puis à Göttingue (1833), Herbart mourut en 1841. Sa philosophie a été appréciée par Thurot dans la *Revue critique* (1807, II, p. 369).
2. Göttingue, 1805.
3. C'est ce qu'Herbart exprimait par la formule bizarre : « Divide Heracliti γένεσιν οὐσίᾳ Parmenidis : habebis Ideas Platonis. »

Si Platon en dehors et au dessus de ses Idées parle d'un Dieu, s'il construit une sorte d'échelle dialectique au faîte de laquelle brille l'idée du bien, ce sont là chez lui autant d'inconséquences fâcheuses auxquelles l'ont conduit des motifs d'ordre religieux et esthétique. Il en est de même de l'explication qu'il a tenté de donner du monde, après avoir attribué à la création une demi-réalité.

Ainsi, longtemps avant Hermann, Herbart avait envisagé les écrits de Platon comme autant de documents irréfutables des transformations subies par sa conception des choses : mais d'une part, il s'agissait ici de transformations intérieures d'ordre purement logique, et de l'autre le point de départ de toutes ces déductions était sinon absolument faux, du moins manifestement incomplet. De quel droit en effet, dans la genèse de la théorie des Idées, substituer l'influence problématique de Parménide et des Éléates à l'intervention historique et démontrée de Socrate ? Aux yeux d'Herbart le platonisme véritable est tout entier dans le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Philèbe*, auxquels on peut encore associer la *République* : au reste, comme ses devanciers, il cite le *Minos* et l'*Hippias* sans plus de scrupule que le *Gorgias* ou le *Phédon*.

2. SCHLEIERMACHER

Avec Schleiermacher [1], non moins illustre parmi les philologues et les théologiens que parmi les philosophes, commence la longue série des critiques qui dans notre siècle, en Allemagne et ailleurs, ont attaché leurs noms à la question platonicienne, comme Wolf, Heyne, Lachmann, Payne Knight et

---

1. Né à Breslau en 1768, nommé en 1805 professeur de théologie à Halle, il passa en 1810 à l'Université de Berlin. En 1811 l'Académie des sciences de cette ville lui ouvrait ses portes et dès l'année suivante elle consacrait sa réputation en le nommant secrétaire perpétuel de la classe de philosophie. Schleiermacher est mort à Berlin le 12 février 1834.

Pierron à la question homérique. On avait demandé à Schleiermacher de collaborer à une réédition de Platon sous la direction de Wolf et de Heindorf[1]. Schlegel son ami lui fit presque en même temps une proposition bien autrement séduisante : celle de doter enfin leur patrie, grâce à leurs efforts réunis, d'une traduction de ce philosophe digne de la célébrité de l'original : c'est ce que les deux jeunes écrivains, dans leur enthousiasme, appelaient « la tâche divine, la sainte entreprise ». Schlegel, esprit aventureux, avait plus d'ardeur que de persévérance, et bientôt Schleiermacher resta seul; heureusement il trouvait en lui tous les éléments propres à le conduire au succès[2]. C'est qu'en effet de tous les philosophes dont il avait subi l'influence, Platon était celui avec lequel son propre génie offrait le plus d'affinité. Cousin, qui avait connu et pratiqué Schleiermacher, vante la prodigieuse souplesse de son esprit : « On ne saurait, dit-il, être plus habile et plus délié. » Mais ce n'était pas seulement la précision dialectique et la délicatesse du goût que Schleiermacher avait en commun avec son modèle antique; il y ajoutait le don des méditations profondes, une conception idéale de la morale, et une sorte de ferveur religieuse, qui lui fit consumer son existence dans la recherche de l'unité supérieure où la religion se confond avec la science. « Ce pieux panthéiste, a dit Caro, ce disciple de Spinosa a employé une admirable vie d'étude à vouloir réconcilier l'*Ethique* et le *Phédon*[3] ». Rompant avec les préjugés d'un rationalisme vulgaire aussi bien qu'avec les exigences d'une orthodoxie toute littérale, il chercha à donner pour base à la religion un sentiment *sui generis*, l'intime persuasion de la dépendance absolue de l'homme vis-à-vis de la divinité[1]. N'était-ce pas à beaucoup d'égards la situation prise par Platon en face des Protagoras et des Anytus de son temps? Ces ressemblances allaient si loin qu'on s'est demandé si, toute question de système à part, Platon avait jamais trouvé, même dans l'antiquité, même parmi ses propres disciples, une seconde nature en aussi parfaite harmonie avec la sienne.

Aussi c'était trop peu pour Schleiermacher de traduire Platon, quelque succès que lui promît cette tâche : il voulut pénétrer dans la pensée intime du philosophe, afin de le faire revivre tout entier avec ses desseins, ses ambitions et ses espérances. On n'avait sans doute pas attendu jusque-là pour l'interroger, mais la réponse dépendait des préoccupations du critique : et tandis que ceux-ci déclaraient n'avoir affaire en lui qu'au philosophe, ceux-là réservaient toute leur admiration à l'écrivain. Personne n'avait remarqué le caractère personnel et original de ce beau génie, à savoir l'art inimitable de la composition, associant dans l'union la plus intime la réflexion intérieure et la forme qui la traduit au dehors. On savait que dans tel dialogue Platon avait prodigué tous les trésors de son imagination, dans tel autre donné la mesure de sa subtile et pénétrante dialectique : le talent qui lui avait permis de développer librement dans le cadre vivant d'un entretien les vérités philosophiques les plus hautes était assez visible pour frapper un lecteur même inattentif. Et cependant parmi ses nombreux commentateurs, qui pouvait se vanter de l'avoir compris? Pris à part, chacun de ses ouvrages avait

1. Cette édition en quatre volumes, restée d'ailleurs incomplète, parut à Berlin de 1802 à 1809. Elle témoigne d'un vaste savoir philologique, mais les questions de doctrine et d'authenticité y sont absolument négligées.

2. Un de ses biographes les résume en ces mots : « Philologische Genialität und philosophische Congenialität mit Plato : die schärfste Kritik und die innigste Frömmigkeit, das gründlichste Studium und die bewundernde Liebe zu seinem Gegenstande. »

3. Sur quoi Cousin fait cette remarque : « Schleiermacher a beau vouloir mêler Spinosa et Platon, ils s'excluent. J'en demande bien pardon au savant traducteur de Platon : le dieu de Platon et celui de Spinosa sont essentiellement différents. J'admets bien que dans Platon les mythes jouent un assez grand rôle : seulement les mythes couronnent la philosophie platonicienne, ils ne la constituent pas, ils la mettent en rapport avec les croyances populaires qu'ils élèvent et ennoblissent; mais sous ces mythes est une philosophie aussi nette que sublime, et qui n'a rien à voir avec celle du célèbre juif hollandais » (*Promenade philosophique en Allemagne*).

1. « Die Religion der Frömmigkeit ist das bewusste Sichhingeben an das All, oder das sich als Theil des Ganzen wissen, das unmittelbare Seyn des Endlichen in dem Unendlichen » (*Erste Rede*).

subi mille interprétations opposées, parfois même contradictoires : à quelle cause attribuer ces surprenantes divergences ? Tel fut le problème que se posa Schleiermacher, avec la ferme détermination de ne l'abandonner qu'après en avoir trouvé la solution. Cette solution, nous la trouvons dans les arguments qu'il a placés en tête de chaque dialogue [1] et surtout dans la mémorable *Introduction* qui sert de préface à son œuvre entière [2].

Ce que les écrits de Platon offrent de plus original, c'est bien sans contredit la forme qu'y revêt l'enseignement philosophique. Le hasard seul en avait-il décidé ? Il est difficile, ou pour mieux dire, impossible de le croire : pour être irrégulier en apparence, ce vaste édifice n'en avait pas moins dû s'élever d'après un plan savamment médité. Faute de s'en être rendu compte, si la lumière s'était faite sur quelques points, l'ensemble était resté obscur, ce que notre critique rendait assez spirituellement en rappelant l'expression d'Horace : *invenies disjecti membra poetæ*. On avait heureusement deviné le but et la portée de tel ou tel dialogue : la philosophie platonicienne n'avait pas livré son secret.

Il y a pour un philosophe, continuait Schleiermacher, deux manières de procéder. L'une que l'on pourrait appeler *systématique*, consiste à répartir son enseignement en un certain nombre de chapitres ou de traités isolés, portant chacun un titre nettement défini. La construction pourra manquer de grâce : la solidité ne lui fera pas défaut. L'autre se complait dans des recherches de détail, s'en remettant à l'avenir du soin de réunir et de cimenter en un faisceau compacte ces fragments épars.

Rien de semblable chez Platon. Au premier abord, tout parait insaisissable et mystérieux chez un auteur qui évitant avec soin de se renfermer dans les bornes étroites d'une ques-

1. Ces arguments ont été plus tard traduits en anglais par Dobson.

2. La première édition de l'ouvrage de Schleiermacher porte la date de 1804 : mais on connait surtout la réimpression faite à Berlin en 5 volumes in-8°, de 1817 à 1828.

tion particulière n'a cependant nulle part marqué les grandes lignes de son système et qui, loin de séparer les diverses parties de la philosophie, affecte au contraire de les rapprocher au point de les confondre.

Aussi les uns, arrêtés par les hésitations et les contradictions apparentes du philosophe, ont entièrement renoncé à lui demander un corps de doctrines : ils ont vu en lui un esprit plus brillant que solide, jaloux de renverser les opinions d'autrui, médiocrement préoccupé d'asseoir fortement les siennes. Lui prend-il fantaisie de poser un principe ? il court l'emprunter à quelque théorie antérieure dont ailleurs, sans aucun scrupule, il fait impitoyablement le procès. Un tel langage, quand il s'agit d'un des génies philosophiques les plus éminents qui aient paru dans l'histoire, équivaut, dit très justement Schleiermacher, à un aveu d'ignorance : au lieu d'accuser Platon, ces critiques devraient s'accuser eux-mêmes. Il ne suffit pas en effet d'admirer chez ce grand génie l'élégance soutenue du style, le coloris poétique de la pensée, ou quelques maximes morales d'une élévation incontestable. La postérité, et avec raison, a vu dans Platon autre chose qu'un modèle admirable d'atticisme, même doublé d'un moraliste supérieur.

D'autres, pour excuser le peu de succès de leurs efforts, ont invoqué quelques témoignages douteux attribuant à Platon un double enseignement [1]. A les entendre, le véritable platonisme, loin d'être contenu dans les dialogues, y est à peine indiqué par quelques allusions plus ou moins obscures, sur le vrai sens desquelles règne le plus complet désaccord. Sans doute, répond Schleiermacher, c'est ainsi qu'avait agi Pythagore : mais sa philosophie était moins grecque qu'orientale, et d'ailleurs ce qu'il voulait dérober aux indiscrétions des profanes, c'étaient bien plutôt des desseins politiques que des spéculations métaphysiques au fond très inoffensives. Pour affirmer que Platon a suivi cet exemple, ou un aveu formel de sa

1. C'était le cas, nous l'avons vu, de la plupart des prédécesseurs immédiats de Schleiermacher, dont la réfutation, toute concluante qu'elle fût, n'a pas empêché cette thèse d'être reprise maintes fois après lui.

part ou des attestations historiques seraient nécessaires. Depuis le néo-platonisme, on a tenté plus d'une fois l'une et l'autre de ces démonstrations : toutes deux ont échoué et il est parfaitement inutile de déplorer, comme on l'a fait tant de fois à la légère, la perte d'un trésor secret de sagesse platonicienne. Aristote, le plus compétent de tous les témoins, ne considère-t-il pas les dialogues de son maître comme autant de documents indiscutables des théories professées à l'Académie ? Où a-t-on vu que tous les écrits de Platon ne sont pas arrivés au même titre et de la même façon à la publicité ? Au reste quel eût été l'objet de cette science occulte, enveloppée d'ombre et de mystère ? Il ne saurait être question de la théosophie orientale que Platon ne connut jamais. Veut on parler de la lutte qu'il engagea contre le polythéisme ? Mais pouvait-on frapper la mythologie régnante d'une condamnation plus sévère qu'en écrivant la *République* et les *Lois* ? C'est un des mérites les plus évidents de Schleiermacher d'avoir vengé ainsi Platon des accusations d'inconséquence qui avaient amené certains critiques à lui attribuer une double doctrine.

Mais comment pénétrer jusqu'au cœur même du platonisme? Contempler successivement et isolément les diverses parties d'une statue ou d'un édifice a toujours été un procédé des plus défectueux pour acquérir une notion complète de l'ensemble ; de même, dit Schleiermacher, c'est une illusion chimérique, quoique longtemps répandue, d'espérer dégager d'un grand nombre d'analyses partielles, si exactes fussent-elles, le sentiment profond de l'unité cachée sous une apparente diversité : la question d'authenticité elle-même ne reçoit de ce procédé aucune lumière. Ce que l'on n'a pas vu, c'est que chez Platon le fond et la forme sont assez étroitement unis pour qu'il soit impossible de saisir le vrai sens des dialogues, quand on ne les lit pas dans l'ordre fixé par leur auteur.

Le premier devoir, la première tâche du critique est donc de retrouver l'enchaînement originel de ces compositions jusqu'alors rapprochées presque au hasard ; tel sera le mot d'ordre de Schleiermacher, l'idée maitresse qui inspirera tous ses

travaux et qu'il développera, avec plus d'habileté, il est vrai, que de succès dans toute la suite de son œuvre. Mais qui peut mieux nous livrer le secret de Platon que Platon lui-même ? Ouvrons donc ses écrits pour savoir s'il ne nous y a pas laissé quelque confidence sur les principes auxquels il a obéi comme écrivain.

Un curieux passage du *Phèdre* (275 A) avait déjà attiré l'attention des critiques, et notamment de Tennemann. Il était réservé à Schleiermacher non seulement d'en creuser le sens, mais encore de le transformer en déclaration solennelle, en programme d'action. Et à qui en témoignerait sa surprise il répond qu'on ne saurait prêter une trop grande attention aux premiers pas d'un homme de génie dans la carrière. Or, à l'entendre, le *Phèdre* est le premier en date des dialogues.

Dans ce passage Platon discute longuement les avantages comparés de la parole et de l'écriture comme organes et véhicules de la pensée. L'écriture, dit-il, ne laisse d'ordinaire dans l'esprit du lecteur qu'une connaissance apparente : à l'ignorant comme au savant elle parle le même langage, langage que le dernier est seul à comprendre. Dans l'enseignement oral au contraire l'échange incessant d'idées entre le maître et l'élève prévient les confusions, signale les méprises et redresse les erreurs. Pénétré de cette conviction, Platon n'a pu et dû prendre la plume que parce qu'il croyait avoir découvert le moyen de rapprocher ces deux modes de propagande intellectuelle, et d'instruire la postérité par ses écrits comme il instruisait ses auditeurs par sa parole [1].

Son principal but, comme celui de Socrate, semble avoir été de mettre en garde contre la science incomplète et prématurée qui n'est qu'une fausse science. Vous cherchez des conclusions précises qui vous dispensent de suivre pas à pas la marche souvent capricieuse de l'argumentation ? Vous n'en trouverez

1. Si je comprends bien Schleiermacher, Platon aurait pu adopter comme épigraphe de son œuvre entière le vers célèbre :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

pas. Sur la foi de tel ou tel passage, vous vous imaginez avoir saisi la pensée fondamentale d'un dialogue ? Poursuivez votre lecture : ce qui vous paraissait tout à l'heure évident deviendra douteux et obscur. Platon veut avant tout que vous pensiez par vous-même, que vous vous imposiez l'obligation de passer par toutes les phases qu'aurait traversées un entretien réel [1]. Tel est à ses yeux le sens, tel est le prix de la forme dialoguée qu'il a adoptée à l'exclusion de toutes les autres : seul un esprit préparé et initié par cette gymnastique préalable est en mesure de résoudre l'énigme.

En second lieu, la philosophie pour Platon prend son point de départ dans certaines notions supérieures : ce n'est qu'en descendant de ces sommets de la spéculation qu'elle s'applique aux sciences particulières. Or une pareille méthode suppose un fil conducteur qui relie d'une manière visible ou cachée les diverses parties de l'ensemble. Ainsi les dialogues ne se laissent pas diviser en deux ou plusieurs séries traitant l'une de la physique, l'autre de la morale, une troisième et une quatrième de la dialectique et du gouvernement des Etats. Ils constituent une série unique où tout est rapproché dans une vaste et vivante synthèse, de telle sorte que les conclusions d'un dialogue marquent le point de départ du dialogue suivant : de la base au faîte, toutes les pierres ont leur place distincte et ne pourraient être déplacées sans troubler l'économie de l'édifice [2]. A l'unité du système Platon a substitué l'enchaînement de la méthode. Ainsi, de même que dans un discours chaque phrase reçoit du contexte sa signification précise et complète, au lieu que considérée à part elle serait susceptible d'interprétations fort éloignées de la pensée de l'auteur, de même

1. « Platon betrachtet alles Denken so sehr als Selbstthätigkeit, dass bei ihm eine Erinnerung an das Erworbene auch nothwendig eine sein muss an die erste und ursprüngliche Art des Erwerbes. »

2. « Denn weiter fortschreiten kann Plato doch nicht in einem anderen Gespräch, wenn er nicht die in einem früheren beabsichtigte Wirkung als erreicht voraussetzt, so dass dasselbe, was als Ende des einen ergänzt wird auch muss als Anfang und Grund eines anderen vorausgesetzt werden. »

chaque dialogue ne peut être véritablement compris qu'à la lumière des démonstrations qui le précèdent.

Telle est, on peut l'affirmer, la clef de voûte de l'hypothèse de Schleiermacher, hypothèse présentée avec un talent si réel qu'elle rencontra d'abord une adhésion unanime, à peine mêlée de quelques timides objections.

Jusque-là Schleiermacher avait posé plutôt que résolu le problème ; il restait à retrouver l'ordre logique qui unissait ainsi dans une série ascendante les anneaux de cette longue chaîne. Depuis l'antiquité, que d'essais de classification tour à tour proposés et rejetés ! La double tentative d'Aristophane et de Thrasylle montre que la vraie notion de l'ordre à suivre s'était perdue de bonne heure, même dans l'école du maître : quant à la critique alexandrine, elle était incapable d'une semblable découverte. Parmi les modernes, les uns ont emprisonné le génie si libre et si indépendant de Platon dans le formalisme étroit d'un système ; les autres ont admis que le philosophe en écrivant ses dialogues n'avait consulté que son caprice ou le désir d'accabler ses rivaux. Schleiermacher qui mentionne à peine en passant les travaux de Geddes et d'Eberhard, reconnaît le mérite tout au moins relatif de Tennemann, dont il s'est inspiré jusque dans les endroits où il le combat.

Avant tout, pour procéder avec ordre, il s'agissait de déterminer quels sont les dialogues vraiment sortis de la main de Platon et, selon les propres paroles de notre critique, de séparer l'ivraie du bon grain ; car on ne peut songer à s'en rapporter sur ce point à l'autorité depuis longtemps discréditée de la tradition [1]. Trancher la question d'après une règle tirée des ouvrages eux-mêmes, c'est s'enfermer manifestement dans un cercle vicieux : sans méconnaître l'importance du témoi-

1. « Vielmehr werden die meisten die ganze Frage nicht erwarten über die Echtheit der platonischen Schriften, sondern sie für längst entschieden ansehen bis auf unbedeutende Zweifel, welche nur ein Paar Kleinigkeiten betreffen von denen sehr gleichgültig sein kann, ob sie Jemand annimmt oder verwirft. So nämlich werden alle diejenigen urtheilen, die sich in der längst verjährten Auctorität der Ausgaben beruhigen ».

gnage d'Aristote, Schleiermacher a cru devoir consulter de préférence l'idée qu'il s'était faite lui-même de la philosophie de Platon ou, plus exactement, de Platon philosophe.

C'est ainsi que dans la collection platonicienne il distingue une première série qu'il appelle *élémentaire* ou *fondamentale*, composée des écrits suivants : *Phèdre*, *Protagoras*, *Parménide*, supposés par beaucoup d'autres dialogues et qui eux-mêmes n'en supposent aucun. On y trouve définies et décrites les diverses faces de la dialectique, et la théorie et la pratique y sont plus nettement séparées qu'ailleurs.

Une seconde série comprend *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Phédon*, *Philèbe* : elle apprend à distinguer la connaissance philosophique de la connaissance vulgaire, en même temps qu'elle renferme une explication raisonnée, profonde et subtile parfois jusqu'à l'obscurité, des principes de la connaissance et de l'action.

Enfin les écrits de la troisième et dernière série, dont chacun forme un tout savamment construit, ont pour objet l'exposé et la démonstration du système indirectement préparé par les dialogues précédents : ce sont la *République*, le *Timée* et le *Critias*.

Sur la succession de ces trois périodes, dans chacune desquelles l'ordre des dialogues est déterminé par le développement naturel des idées, Schleiermacher n'admet pas de discussion. Est-il raisonnable, écrit-il, de penser qu'après avoir élevé son édifice, Platon l'a renversé ou repris en sous-œuvre pour le rebâtir [1], ou qu'il en a construit la coupole avant d'en avoir assuré les fondements ?

Nous n'avons nommé jusqu'ici qu'un certain nombre de dialogues : tous les autres, semblables à des gardes d'honneur disposés aux côtés de quelque grand personnage, trouveront place à l'endroit où ils seront le mieux éclairés et où ils jette-

1. Schleiermacher insiste particulièrement sur ce point et va jusqu'à dire (I, p. 48) que pour ruiner entièrement son système, il suffirait d'établir par des preuves solides que l'un quelconque des dialogues du premier groupe est postérieur à la *République*.

ront eux-mêmes le plus de lumière. Schleiermacher va jusqu'à proposer de mesurer leur degré d'authenticité à la facilité avec laquelle ils se laissent insérer dans cette suite logique [1] : les exceptions fâcheuses qui contrarieraient ou troubleraient ce bel ordre doivent être autant d'apocryphes.

C'est ainsi qu'à la première série il rattache *Lysis*, *Lachès*, *Charmide* et *Euthyphron*, tandis qu'il ne voit d'autre issue pour sauver l'*Apologie* et *Criton* que de les considérer assez dédaigneusement comme des écrits de circonstance. Le *Cratyle*, le *Banquet* lui-même tombent au rang de compositions accessoires : le *Gorgias*, le *Ménon* et l'*Euthydème* n'ont d'autre destination que de préparer le *Politique*, pendant que les *Lois* sont un complément manifeste de la trilogie formée par la *République*, *Timée* et *Critias*.

Comme on peut s'en convaincre, plusieurs dialogues, rebelles sans doute au groupement imaginé par Schleiermacher, n'ont pas trouvé grâce devant sa critique : mais l'habileté avec laquelle était proposée plutôt que prononcée leur expulsion n'éveilla aucune protestation. D'ailleurs n'était-ce pas la destinée commune des grands écrivains de l'antiquité d'abriter sous leur nom une suite plus ou moins nombreuse d'apocryphes ?

Quoi qu'il en soit, voilà par quelle voie Schleiermacher se flattait de réussir où avaient échoué ses devanciers, et de faire pénétrer ses lecteurs dans l'intimité même du philosophe athénien. Admirateur aussi convaincu mais plus éclairé de Platon que Ficin, il fut pour les platoniciens du XIXe siècle ce que ce dernier avait été pour les platonisants de la Renaissance. Non content de redonner au disciple de Socrate une popularité nouvelle, il l'a pris lui-même pour maître [2] et lui a emprunté la meilleure part de sa propre philosophie. Platon était à ses yeux une sorte de médiateur entre la pensée antique et la

1. « Die Prüfung der Aechtheit und die Aufsuchung des rechten Ortes für ein jedes Gespräch unterstützen und bewähren einander gegenseitig » (p. 42).
2. Ce sujet a été particulièrement approfondi par M. von Stein (III, 365-375).

pensée moderne, et un jour qu'on lui demandait quels auteurs anciens il voudrait sauver de préférence du naufrage total de la littérature classique, il répondit : Homère, Hérodote et Platon [1]. Au reste à cette même époque un souffle platonicien passait sur Jacobi, Fichte et Schelling comme sur les coryphées de l'école romantique tant en deçà qu'au delà du Rhin.

Les applaudissements ne firent pas défaut à l'initiative tour à tour heureuse et téméraire de Schleiermacher. Bœckh, lui-même interprète érudit et sympathique de la science platonicienne [2], n'avait pas assez d'éloges pour ce qu'il appelait une découverte de génie, et Bekker [3] décernait solennellement au critique de Berlin le titre, raillé par Grote, de *Platonis restitutor*. Heindorf disait de lui : « Cui plus aliquando Plato debebit quam omnibus quotquot et sunt et erunt. » Parmi les philosophes Ritter, Brandis, Trendelenburg et Susemihl lui ont donné leur complète adhésion. Deux causes ont contribué à ce succès : d'une part la chaleur communicative avec laquelle Schleiermacher exposait ses sentiments, de l'autre la parfaite harmonie de cette tentative avec le goût littéraire et l'esprit esthétique de l'époque. On goûta surtout cette importance restituée à la forme extérieure de la philosophie platonicienne, à cet art merveilleux dont on se montrait d'autant plus épris que jusque-là il avait été plus sacrifié.

Mais, tout ingénieux qu'il soit en apparence, ce système ne soulève-t-il pas de très légitimes objections ? Si avant Schleiermacher il n'y avait que désordre dans l'interprétation des dialogues, l'ordre qu'il a voulu y introduire n'est-il pas trop

1. *Lettres* (II, p. 208).

2. Né à Carlsruhe en 1785, mort en 1867, Bœckh eut pour maîtres Wolf et Schleiermacher : professeur successivement à Heidelberg, à Königsberg et enfin à Berlin, où l'Université le compta depuis 1817 au nombre de ses gloires, il fut un des initiateurs du mouvement qui dans notre siècle a rajeuni et illustré la science allemande. Dès 1806 il publiait une dissertation *in Platonis Minoem* : plus tard il a étudié avec un soin particulier le système astronomique exposé dans le *Timée*. — Voir la dissertation : *A. Bœckh als Platoniker*, publiée par Bratuschek dans les *Phil. Monatshefte*.

3. Dont l'édition de Platon (Berlin, 1818-9), d'ailleurs justement estimée, reproduit avec fidélité l'ordre adopté par Schleiermacher.

rigoureux ? En outre est-ce chose commune dans l'histoire de la philosophie qu'un penseur arrêtant à une heure donnée de sa vie, que dis-je, au seuil même de sa carrière, non seulement les grandes lignes de sa doctrine, mais encore le plan complet de tout ce qu'il publiera dans la suite pour l'exposer ou la défendre [1] ? Cela est vrai de Kant dont la correspondance entre 1770 et 1778 atteste qu'il avait dès lors jeté les bases de sa double *Critique* : mais Kant indifférent à tout, sauf aux évolutions intérieures de sa pensée, est vraiment une exception, même parmi les métaphysiciens de l'Allemagne. Cela est vrai de Berkeley et de Hume qui publiaient, le premier à 35 ans sa *Nouvelle théorie de la vision*, le second à 36 ans son *Traité de la nature humaine*. Cela est vrai de Rosmini, dont les écrits ne sont que l'éloquent et parfois un peu confus développement de la théorie qu'il avait définitivement ébauchée dès l'âge de 28 ans, et tout récemment de Hartmann qui avait 27 ans à peine quand parut la *Philosophie de l'inconscient*. Mais surtout en matière philosophique, cette précocité surprenante n'est pas la règle : que de temps n'a-t-il pas fallu à Schleiermacher lui-même pour atteindre son point de vue définitif ?

Ainsi, que Platon à 22 ans après quelques mois à peine passés dans la familiarité de Socrate et avant qu'il ait pu songer à devenir un jour chef d'école, se soit tracé le plan de tout ce qu'il devait écrire jusqu'au terme de sa longue et féconde vieillesse sans que ce plan dût subir désormais aucune dérogation, l'hypothèse est en soi si peu rationnelle, si peu vraisemblable qu'elle exige des confirmations multipliées : or, si je cherche des preuves plus sérieuses que le sentiment personnel de Schleiermacher, je n'en découvre pas.

Ainsi pour comprendre Platon, nous serions impérieusement tenus à lire ses dialogues dans un ordre déterminé,

1. « Das wahre Philosophiren hebe nicht mit etwas Einzelnen an, sondern mit einer Ahnung wenigstens des Ganzen und wie der persönliche Charakter des Menschen, so müsse auch das Eigenthümliche seiner Denkart und Weltansicht schon im ersten Anfange zu finden sein » (Schleiermacher, p. 76).

celui-là et aucun autre ; le secret de sa philosophie serait précisément dans le lien méthodique qui en embrasse l'ensemble [1], et quiconque l'ignore se verrait condamné à n'avoir du grand philosophe qu'une connaissance trompeuse ! mais alors Platon a dû ne rien négliger pour mettre ce lien en lumière, son école a conservé scrupuleusement la tradition, et après vingt siècles cet ordre se révèle à nous avec une indiscutable évidence. Singulière déception ! Les écrits de Platon ne font aucune allusion à cet enchaînement ; chose surprenante, les deux séries de dialogues qui passent seules pour avoir été projetées par le philosophe lui-même sont restées l'une et l'autre inachevées : les platoniciens de tous les âges, depuis Aristote dont le silence difficilement paraîtra calculé, jusqu'à Apulée qui avait entre les mains les mémoires de Speusippe, ont si peu soupçonné ce mystère qu'ils ont eu recours dans la distribution des dialogues aux combinaisons les plus opposées ; même désarroi chez les critiques modernes : enfin pour donner une apparence de vérité à son système, Schleiermacher est obligé de s'emparer de quelques phrases du *Phèdre*, de leur donner une interprétation au moins étrange et d'en tirer des conséquences qui sont encore plus discutables. Platon s'est rendu un compte assurément très exact des inconvénients d'un texte écrit pour la transmission d'une doctrine : pouvait-il se flatter d'imaginer pour sa pensée une forme qui les fît magiquement disparaître ? Il a trouvé dans le dialogue un genre littéraire neuf, intéressant, suffisamment dramatique, approprié à son génie, recommandé par l'exemple de Socrate ; il s'en est servi avec autant d'empressement que de bonheur, mais sa doctrine n'y était pas essentiellement intéressée.

Schleiermacher surprend ou croit surprendre des transitions

1. Trendelenburg lui-même, tout partisan qu'il fût de Schleiermacher, n'a pu s'empêcher de faire remarquer combien pareil procédé était contraire aux usages de l'antiquité : « Quidquid operis antiquitas finxit, et antiqui ingenii quasi nota signavit, id per se unum et quamvis ad alia relatum, ita tamen aliquatenus certe absolutum est ut quasi ex se ipso natum per se etiam intelligi queat ». N'en avons-nous pas une preuve évidente dans les chefs-d'œuvre dramatiques qui forment les trilogies d'Eschyle ?

entre certains dialogues : ces rapprochements souvent ingénieux font honneur à la pénétration du critique sans justifier ses conclusions [1]. Que dans tout ce que Platon a écrit il y ait un écho des vues et des théories préférées de Platon, quoi de plus naturel ! mais sous prétexte que la question de méthode est au premier plan dans le *Phèdre*, le *Protagoras* et le *Parménide* (n'en est-il pas de même du *Philèbe* ?), de quel droit rapprocher trois dialogues dont l'un repose sur ce que la théorie des idées a de plus séduisant et de plus poétique, dont le second nous ramène aux polémiques subtiles entre Socrate et les sophistes, dont le troisième enfin ruine la théorie des Idées pour y substituer je ne sais quelle dialectique obscure renouvelée de l'école éristique [2] ? Est-il raisonnable de reléguer dans l'ombre, bien au dessous des autres écrits de Platon, ces deux perles charmantes, l'*Apologie* et le *Criton* ? de traiter de publications accessoires des œuvres aussi étendues et à bien des égards aussi parfaites que le *Gorgias*, le *Banquet* et les *Lois* ? Enfin un système qui prétend s'appuyer sur un enchaînement établi par Platon lui-même ne prononce-t-il pas sa propre condamnation en intercalant trois dialogues d'une indiscutable importance entre le *Théétète* et le *Sophiste* qui veut en être la continuation ?

Je n'insisterai pas ici sur les proscriptions édictées par Schleiermacher contre bon nombre d'écrits renfermés dans le catalogue de Thrasylle : il me suffira de rappeler que Hegel, sans les combattre, n'en a jamais parlé qu'avec une suprême indifférence [3], tandis que plus récemment Grote a ouvert une

1. C'est ce que reconnaît Brandis, malgré l'admiration que lui inspire l'œuvre de Schleiermacher prise dans son ensemble. « Doch fragt sich, ob er nicht zur Erreichung seines Zweckes über die thatsächlich nachweislichen inneren Beziehungen hinausgegangen und das Fehlende durch sinnreiche Voraussetzungen ergänzt habe » (*Histoire de la philosophie*, I. 279).

2. Les détails de la classification prêteraient aux mêmes critiques que les vues principales. C'est ainsi que Susemihl écrit à propos de la connexion établie par Schleiermacher entre *Lysis* et *Phèdre* : « Wenn je eine Verdrehung der augenscheinlichsten Wahrheit zum Zwecke einer vorgefassten Grille stattgefunden hat, so ist es diese ».

3. « Das literarische, das kritische Herrn Schleiermachers, die kritische

vigoureuse campagne contre le principe même qui lui paraissait les avoir inspirées [1].

Une dernière remarque complètera notre critique. Schleiermacher a-t-il pris les moyens nécessaires pour se faire une juste idée de la personne et de l'œuvre de Platon ? s'est-il rendu un compte suffisant de l'état intellectuel de la Grèce d'alors, et des événements qui ont marqué la vie du célèbre Athénien ? Il nous le représente comme une sorte de démiurge s'essayant à réaliser une pensée toujours la même par une série de créations de moins en moins imparfaites, ou si l'on préfère, comme un éditeur moderne fixant à l'avance, *ne varietur*, la suite et le contenu, presque le nombre et la date de publication des trente ou quarante volumes dont se composera quelque encyclopédie nouvelle. Mais quand on s'appelle Platon, et que l'on a reçu en partage un génie aussi brillant et aussi compréhensif, au lieu de s'astreindre à un ordre didactique inflexible, on aime à se déployer en toute liberté dans le domaine infini de la pensée.

En second lieu, quelques lacunes que présentent les biographies anciennes de Platon, il s'y trouve néanmoins certains détails historiques dont Schleiermacher s'est trop peu préoccupé, comme si Platon était un sage idéal, élevé au-dessus de toutes les vicissitudes de l'existence terrestre [2]. Il fallait au contraire le replacer, comme dans son cadre naturel, au milieu de l'Athènes politique et philosophique de son temps, d'abord en face des sophistes et de leurs héritiers souvent plus

Sonderung, ob die einen oder die anderen Nebendialoge ächt seien, ist für die Philosophie ganz überflüssig und gehört der Hyperkritik unserer Zeit an ». Aussi bien, comment ces vétilles pouvaient-elles intéresser un esprit planant sur les plus hauts sommets de l'idée pure ?

1. « I think it an injudicious novelty introduced by Schleiermacher to set up a canonical type of Platonism, all deviations of which are to be rejected as forgeries ».

2. « Schleiermacher ist ganz in der Romantik befangen, als drehte sich bei Plato Alles um Produktion zeitloser Kunstwerke und als wollte er den göttlichen ihm verliehenen Weisheitsschatz in kunstmässig organischer Gliederung allmählich im Laufe seines Lebens zur Welt bringen » (Teichmüller).

méprisables et plus dangereux encore, les Thrasymaque et les Calliclès, puis en face de ses anciens condisciples à l'école de Socrate devenus ses détracteurs ou tout au moins ses rivaux, en face des grandes écoles philosophiques du passé dont il n'a acquis qu'avec les années une connaissance sérieuse, enfin en face de la démocratie athénienne elle-même, à laquelle il n'a ménagé ni les avertissements ni même les anathèmes. Voilà ce que n'a pas fait Schleiermacher, et il ne faut pas chercher ailleurs le point vulnérable de son système. Lui qui nous a laissé sur Héraclite, dont le premier il a mis en ordre les fragments, sur Anaximandre, sur Diogène d'Apollonie, sur Socrate des dissertations si remarquables, était admirablement préparé pour explorer avec succès la période suivante de la philosophie ancienne, celle-là même qu'il avait le plus d'intérêt à approfondir. Chose étrange, l'importance de ces recherches semble n'avoir jamais frappé son esprit : tout au plus lui arrive-t-il d'invoquer les voyages attribués à Platon pour expliquer les interruptions les plus saillantes dans la suite et l'enchaînement de ses écrits.

Mais toutes ces critiques n'enlèvent pas à Schleiermacher un mérite aussi éclatant qu'indéniable : celui d'avoir le premier soulevé ce que l'on a appelé avec raison « la question platonicienne [1] ». Depuis lors cette question a été reprise et agitée en tous sens, car tandis que l'immense travail philologique entrepris par les successeurs de Wolf et d'O. Muller subissait comme un temps d'arrêt, les recherches relatives à l'histoire de la philosophie se sont poursuivies des deux côtés du Rhin avec une égale ardeur. On a combattu, très vivement combattu même l'hypothèse soutenue par Schleiermacher : c'est le même problème auquel, dans les deux camps opposés, on s'est attaché à donner une solution.

1. « Schleiermacher hat in der That die unverwüstliche Grundlage aller wissenchaftlichen Erforschung des Plato erst geschaffen » (Susemihl).

3. AST

Cette remarque trouve son application immédiate dans l'œuvre d'Ast[1], lequel partant de ce principe posé par Schleiermacher, que chez Platon le fond et la forme avaient jailli d'une inspiration commune, n'en a pas moins abouti à des conclusions fort différentes de celles de son devancier. En apparence il ne s'en séparait que sur un point : ce point, il est vrai, était d'une importance exceptionnelle. En effet Ast conteste formellement que Platon ait eu jamais un système, au sens moderne de ce mot, et qu'il ait disposé l'ensemble de son œuvre en vue d'un but unique, facile à déterminer. Chaque dialogue doit être apprécié en lui même et par lui-même : c'est un tout, un organisme complet, selon l'expression de Platon dans le *Phèdre*. Inutile de chercher quelque connexité entre tant d'ouvrages si divers de sujet et d'allure : ce sont, si l'on peut ainsi parler, autant d'individualités isolées. Cette supposition, à laquelle cinquante ans plus tard Grote devait attacher son nom[2], parait en soi bien peu naturelle quand il s'agit d'un dialecticien et d'un philosophe : de plus elle se heurte dans le cas particulier à une objection préalable assez sérieuse. Parmi les dialogues qu'Ast daigne reconnaitre comme authentiques, il en est plus d'un qui n'aboutit à aucune conclusion positive. Mais notre critique n'était pas homme à se laisser déconcerter par cette difficulté et il se borne à répondre : « La fin qui est aujourd'hui absente a dû exister autrefois, mais elle nous a été dérobée soit par les ravages du temps, soit par l'inadvertance des copistes. »

1. Né en 1778 à Gotha, Ast fut nommé dès 1802 professeur à Iéna et il s'était déjà fait connaitre par un traité d'esthétique (*Handbuch der Esthetik*, Leipzig, 1805) lorsque parut son grand ouvrage sur Platon (*Platons Leben und Schriften*, Leipzig, 1816). La vie de Platon n'y occupe que vingt pages : mais le livre entier est écrit avec l'enthousiasme que la philosophie de Schelling avait provoqué en faveur de Platon. Ast mourut à Munich en 1841.

2. Grote en parlant d'Ast, a écrit quelque part : « Je souscris sans hésiter à tous ses principes : je rejette presque toutes ses conclusions. »

Les arguments qu'il oppose à Schleiermacher ont assurément plus de portée. D'où vient que Platon, s'il n'a pas eu d'autre but que de traduire méthodiquement sa pensée, a pris plaisir à l'entourer de cet appareil poétique qui en estompe les contours plus encore qu'il ne l'embellit ? Pourquoi ce vague dans la position de la question, pourquoi cette incertitude finale laissée comme à dessein dans l'esprit du lecteur ? Il y a sans doute un lien, un seul, qui fait un tout de ces membres épars : c'est le génie même de Platon, c'est l'esprit qui les inspire. Or quelle est l'idée par excellence qui peut servir de devise au génie grec et dont le platonisme est l'expression la plus haute ? C'est l'idée du parfait, du *καλοκαγαθόν*. En poursuivre la réalisation partout, représenter le monde et l'humanité, l'individu et l'Etat en possession de la perfection suprême, tel a été le rêve de Platon. Ses différents dialogues ne font que traduire la même conception idéale dans les différentes sphères de la vie. Aucun philosophe ne s'est tenu aussi soigneusement à l'écart de toute préoccupation passagère et terrestre : aucun n'a vécu aussi complétement de l'idée et pour l'idée. Dans la première période de la philosophie grecque, l'esprit s'était effacé devant la nature : plus tard avec Socrate il s'était orgueilleusement concentré en lui-même. Ce fut la mission de la double école de Platon et d'Aristote de concilier ces deux points de vue divergents plutôt qu'opposés et d'unir dans une vaste synthèse l'explication du monde du dedans et celle du monde du dehors. A lire cette page d'Ast, on reconnait bien vite les hautes ambitions qu'un Schelling et un Hégel assignaient alors à la philosophie.

Quand Platon parut, la sagesse grecque n'était pas allée au delà de résultats encore incertains et problématiques : Ast irait presque jusqu'à dire que la philosophie n'existait pas encore. Ce qui importait surtout, c'était de mettre en lumière l'intervention active et personnelle de l'esprit dans la recherche de la vérité, la *maïeutique*, selon le mot de Socrate[1]. Or seule

1. C'est ce que Ast lui même appelle « das reine ideale Sichselbstbilden

la forme dramatique se prêtait à un semblable dessein, ou plutôt elle en était l'expression spontanée et naturelle. Faut-il en conclure que Platon, imitant jusqu'au bout les Eschyle et les Sophocle, aurait disposé ses écrits en tétralogies, auxquelles ne manquerait même pas le drame satirique ? Ast se refuse à l'admettre[1].

A l'entendre, quand Platon prit la plume au début de sa carrière, son unique préoccupation était de venger Socrate des attaques incessantes des rhéteurs et des sophistes, non, comme Xénophon, en plaidant sans cesse son innocence en face de la foule, mais en le représentant à ses disciples comme la vertu et la science personnifiées. De là sont sortis le *Protagoras*, le *Phèdre*, le *Gorgias* et le *Phédon*, autant de dialogues où se donne carrière la riche et exubérante imagination du jeune écrivain[2]. Plus tard, à la suite d'une étude patiente des systèmes antérieurs et particulièrement de l'éléatisme, Platon élève l'enseignement de son maître à la hauteur d'une science philosophique, tandis qu'à côté de lui ceux qu'on a si justement appelés « les socratiques imparfaits » s'enferment dans un point de vue étroit et exclusif. Cette seconde période comprend le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide* et le *Cratyle*. Pour réduire plus aisément ses adversaires, Platon fait usage d'une arme redoutable déjà à Athènes, le ridicule et l'ironie ; en même temps la dialectique obscurcit et éteint la poésie et l'éclat de la diction. Enfin quand il est sorti vainqueur de la lutte, il entreprend lui-même la construction de son propre édifice dans le *Philèbe*, le *Banquet*, la *République*, le *Timée* et le *Critias*. Ici la raison prend définitivement le pas sur l'imagination mais sans l'exclure : aucun écart de pensée,

und Erzeugen der Idee, das innere Leben des philosophischen Geistes » (p. 37).

1. Peut-être, dit-il (p. 48, note), tel était le plan primitif : mais aujourd'hui la perte possible de tel ouvrage et l'intrusion subreptice de tel autre ne nous laissent aucun espoir de le reconstituer.

2. Comment ne pas être étonné de ne pas rencontrer dans ce groupe le *Banquet*, vrai chef-d'œuvre de gaité badine ?

aucune hardiesse de langage ne trouble la majesté solennelle de l'exposition.

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre, cette classification, assez voisine en réalité de celle de Schleiermacher, suppose dans le développement philosophique de Platon des phases dont Ast n'a ni donné ni même cherché l'explication. Il semble qu'il ait été redevable de l'idée première de cette division beaucoup moins à une étude approfondie des dialogues qu'aux formules philosophiques alors toutes-puissantes en Allemagne : n'y retrouvons-nous pas en effet la thèse, l'antithèse et la synthèse si chères à tout véritable hégélien[1] ?

Sur la question d'authenticité, Ast pousse la défiance au delà de toutes les bornes. Il est du nombre de ces critiques qui, semblables à Erostrate immortalisé par l'incendie du temple d'Ephèse, pensent qu'un défi audacieux jeté à la croyance commune suffira pour les faire passer à la postérité. Quelle gloire, semblent-ils se dire, d'avoir infirmé tous les témoignages, renversé toutes les preuves, ébranlé toutes les traditions ! De tels hommes ont, selon la spirituelle expression d'un contemporain, le goût des paradoxes impertinents[2].

Ast pose en principe que pour juger des écrits de Platon nous sommes réduits presque toujours à nos impressions personnelles ; et en même temps il gémit sur « les défenseurs obstinés de certains dialogues, auxquels il en coûte de se séparer d'amis à qui ils ont donné à l'aventure toute leur confiance et dont la société leur est devenue familière. » Quant à ceux qui savent vraiment ce qu'est Platon et qui ont été capables d'apprécier toute la hauteur de son génie, impossible d'espérer qu'ils con-

1. Rappelons à ce propos que Hégel, aux yeux duquel Platon est inférieur à Aristote, a très finement fait ressortir tout à la fois le mérite incomparable et les inconvénients évidents du dialogue platonicien.

2. « Il n'est pas aujourd'hui de lauréat dans les universités allemandes qui au lendemain de ses thèses, se réveillant docteur, ne songe à se faire place dans le monde lettré par la témérité d'un nouveau doute. Il cherche quelqu'une de ces figures devant lesquelles se soit longtemps inclinée l'admiration des hommes : il n'aura pas de paix qu'il n'ait brisé l'idole... C'est un triste jeu que de démolir ainsi les vieilles gloires » (Ozanam, à propos des *Niebelungen*).

sentiront à lui attribuer des compositions sans mérite, dignes tout au plus de quelque écrivain subalterne, indignes certainement de celui qu'on a appelé « le divin Platon [1]. »

Comme on l'a vu plus haut, quatorze dialogues seulement sont susceptibles aux yeux d'Ast de subir victorieusement cette épreuve : mais alors comment expliquer ce flot d'ouvrages apocryphes qui sont venus s'y ajouter ? notre critique invoque l'abondance extraordinaire des écrits philosophiques composés du v[e] au i[e] siècle avant notre ère, les falsifications adroites dont furent victimes les fondateurs des grandes bibliothèques, enfin les doutes émis dans ce domaine par l'antiquité elle-même. Et si, ajoute-t-il, tous ces motifs réunis ne suffisaient pas pour confirmer nos soupçons, mieux vaudrait un raffinement de scepticisme qu'un excès de crédulité : car de même qu'on ajoute à l'éclat de l'or en l'isolant absolument du minerai qui l'accompagne, de même c'est rehausser la gloire de Platon que de supprimer son nom sur des œuvres manifestement au dessous de son admirable génie [2].

On comprend sans peine qu'une sévérité aussi exagérée ait trouvé bien peu d'approbateurs. Les condamnations portées par Schleiermacher, d'ailleurs avec beaucoup de réserve, avaient passé inaperçues : si les raisons qui les motivaient étaient assez souvent contestables, quelques-unes du moins avaient une portée sérieuse. En poussant ce procédé à l'extrême, Ast faillit le compromettre sans retour. Cette élimination en masse étai

1. Voici comment Ast s'exprime sur ce sujet : « Der einzige Weg den man bei der Kritik der Platonischen Schriften einschlagen kann, um zu einem sicheren Ziele zu gelangen, kann ja nur dieser sein, dass man in den grösseren Werken des Plato, deren Echtheit nicht in Zweifel gezogen werden kann, den eigenthümlichen Geist dieses Denkers erforscht, wobei man vorzüglich solche Stellen beachten muss, in denen P. seine Ansicht und Grundsätze über die Schriftstellerei vorgetragen hat, und dass man dann diesen den grösseren Werken eigenthümlichen Geist als den Maasstab betrachtet, nach welchem die anderen Werke beurtheilt werden müssen ». Schaarschmidt se réclamera plus tard de la même méthode, mais pour en faire sortir des conclusions bien autrement téméraires.

2. Ast est au premier rang de ces critiques dont Grote a dit finement : « They cannot bear to admit any Platonic work as genuine unless it affords to them ground for superlative admiration and glorification of the author ».

un véritable coup de force : a-t-il cherché à la justifier ? Non, car on ne peut qualifier de raisonnements des exclamations et des interrogations multipliées à l'infini, et d'autant moins concluantes que Schleiermacher dans ses *Arguments* y avait presque toujours répondu à l'avance [1]. Ceux-là surtout qui comme Ast refusent à Platon tout système sont tenus d'admettre dans les manifestations de sa pensée une variété presque infinie, au lieu de donner à la moindre divergence ou disparate les proportions d'une objection décisive. Au contraire Ast se fait du platonisme une idée *à priori*, semblable à celle qu'aurait de Corneille un homme qui n'aurait lu et ne voudrait lire du poète que deux ou trois de ses plus éminents chefs-d'œuvre. Indigne dès lors de Platon, toute discussion qui des idées contingentes et particulières ne nous transporte pas immédiatement dans la sphère du parfait et de l'absolu : indigne, tout dialogue où l'élévation du style n'égale pas la hauteur de la pensée. S'agit-il d'accumuler contre un écrit qu'il rejette les charges même les plus insignifiantes, Ast déploie une ardeur infatigable, et l'insistance avec laquelle il appuie sur de menus détails touche parfois de près au ridicule. Il ne semble pas avoir connu cette critique large et féconde qui sans s'aveugler sur les défauts, s'attache de préférence aux beautés : au reste, est-il bien fondé à blâmer ce qui manque à la forme du *Ménon* et de l'*Euthydème*, celui qui salue dans le *Parménide* un des types du génie platonicien [2] !

Aussi les protestations ne se firent pas attendre. Les savants examinèrent de plus près les titres prétendus de cette critique audacieuse qui se faisait gloire de rompre au grand jour avec la tradition, et elle trahit bien vite son irrémédiable faiblesse. En parlant d'Ast, les Allemands eux-mêmes se servent volontiers des termes peu flatteurs d'*Hyperkritik* et *Unkritik*. Chez nous Letronne écrivait avec une fine ironie : « Ne nous étonnons

1. Aussi Schleiermacher a-t-il toujours condamné « die verworrene Astische Kritik ».

2. « Dunkelheit, Künstliche Verflochtenheit », voilà d'après Ast lui-même le caractère dominant des écrits de la deuxième période.

point de ces négations téméraires : évidemment quelque héritier éloigné de Platon vient d'envoyer à Iéna les mémoires secrets de l'illustre philosophe. » Moins de dix ans après la publication du livre d'Ast, Cousin en constatait l'échec absolu : « Déjà le savant célèbre qui semble avoir attaché son nom à l'époque du scepticisme historique et verbal dans la critique platonicienne, Ast avec ses hypothèses aventureuses est aujourd'hui presque abandonné et traité avec une sévérité voisine de l'injustice ». Aussi un demi-siècle se passera avant que des esprits plus réfléchis, appuyés sur une science de l'antiquité bien autrement étendue, essaient de relever ce drapeau. Ne faut-il pas en effet, selon l'observation très juste de M. Janet, un singulier courage d'érudit pour ôter à Platon le charmant dialogue de l'*Euthydème*, le court mais excellent dialogue de l'*Euthyphron*, le *Ménon* si profondément platonicien, les *Lois* enfin qui malgré leurs imperfections, couronnent admirablement les travaux philosophiques de Platon ?

Néanmoins, en dépit de ses erreurs, Ast conservera le mérite d'avoir frayé la voie à la critique qu'on a appelée « historique ». Dans les dialogues de Platon il voyait autant de reflets de son tour d'esprit aux diverses époques de sa vie, et en cela il fut, plus encore qu'Herbart, le précurseur direct d'Hermann dont nous aurons à parler plus loin. Mais en même temps qu'il inaugurait cette méthode, il en faussait l'application. En effet en rejetant presque sans examen les traditions relatives à la vie de Platon, il enlevait à ses déductions leur base la plus solide et se plaçait pour juger l'œuvre du philosophe à une hauteur telle que toutes les nuances devaient nécessairement disparaître. Nous n'avons plus affaire au Platon véritable, demandant un surcroît de lumière à tous les centres d'enseignement et à tous les systèmes, mais à un Platon abstrait et de convention [1]. D'ailleurs si Ast ne s'est pas montré équitable pour les petits dialogues, il a enrichi

1. Plus justement encore que Schleiermacher, Ast s'est entendu reprocher par Teichmüller de n'avoir vu dans les écrits de Platon que « zeitlose ideale Kunstwerke. »

de mainte remarque pleine de finesse le commentaire des plus brillants et des plus célèbres. Esprit en somme plus lettré que métaphysicien, il n'a guère rendu à la critique platonicienne que des services de détail, là même où il ne lui est pas arrivé d'abuser des droits du philosophe au point de supprimer arbitrairement l'autorité de l'histoire. Donnons toutefois une mention à son édition de Platon, qui peut encore être utilement consultée [1], et surtout à son *Lexicon Platonicum* [2], composé à la suite mais non sur le plan de celui de Thomas Mitchell [3], auquel il est très supérieur. Cet ouvrage a passé longtemps pour un modèle en ce genre : mais il a été dépassé depuis par l'*Index Aristotelicus* de Bonitz (1870).

4. SOCHER

Le livre d'Ast sur Platon fut suivi de très près par celui de Socher [4]. Le cadre, comme le sujet, était le même ; les conclusions bien différentes. Ast avait apprécié Platon du point de vue de l'idéalisme spéculatif qui régnait alors en Allemagne : Socher, plus érudit, demanda à l'histoire littéraire la solution du problème. Le premier il requit que tous les témoins fussent entendus dans cette importante enquête, et leurs dépositions sur les écrits, les pensées et le style même de Platon exactement recueillies. En théorie la méthode sans

1. *Platonis quæ exstant opera* : accedunt Platonis quæ feruntur scripta. Ad optimorum librorum fidem recensuit, in linguam latinam convertit, annotationibus explanavit, indices rerum et verborum accuratissimos adjecit F. Ast. En 9 volumes in-8°, Leipzig, 1819-1827.
2. En trois volumes, 1834-8.
3. *Index græcitatis platonicæ*, Oxford, in-8°, 1832.
4. *Uber Platon's Schriften*, Munich et Landshut, 1820. — Socher, né en 1755 à Peutingen en Bavière, devint membre de l'Académie des sciences de Munich et du Parlement bavarois. Il avait embrassé les théories de Kant, s'il faut en juger par son *Appréciation des nouveaux systèmes en philosophie* (in-8, 1800). Son *Esquisse des systèmes philosophiques*, depuis les Grecs jusqu'à Kant (in-8°, 1802) n'offre guère qu'un résumé assez sec, si on le compare aux ravaux analogues.

nul doute était excellente : dans la pratique Socher dut convenir qu'elle ne donnait que des résultats insuffisants. Les contemporains de Platon semblent ne lui prêter aucune attention : les écrits de ses condisciples à l'école de Socrate sont perdus, sauf ceux de Xénophon, qui n'a daigné nommer qu'une fois le plus célèbre de ses condisciples. On pourrait se promettre beaucoup d'Aristote, puisque dans ses nombreux traités il se plaît à citer ses prédécesseurs, et qu'il passe pour avoir suivi pendant vingt ans les leçons de l'Académie. Quelques attestations d'une haute importance, puis de vagues indications propres plutôt à éveiller des doutes, voilà ce qu'il nous offre. Après lui se placent trois siècles d'une activité philosophique presque exubérante : de la littérature de toute cette période à peine subsiste-t-il quelques vestiges. A Rome, sous les empereurs, les témoins se multiplient : les historiens citent Platon, les rhéteurs l'invoquent, les philosophes le célèbrent ou le discutent. Dans l'âge suivant, des sophistes tels que Dion Chrysostôme, Aristide, Thémistius et Libanius se font les admirateurs de ce même Platon qui avait attaché une flétrissure ineffaçable au titre dont ils se parent. Durant la lutte entre le paganisme expirant et le christianisme naissant, les néo-platoniciens et les Pères de l'Eglise se mettent avec un égal empressement sous l'égide du grand philosophe : puis le silence et l'oubli enveloppent son nom.

L'éloignement des temps n'est pas seul à enlever à ces témoignages de nature si disparate et de dates si différentes la meilleure part de leur valeur : d'autres motifs nous imposent une extrême réserve. Platon enseignait beaucoup plus qu'il n'écrivait, et une allusion à sa doctrine n'est pas nécessairement empruntée à l'un de ses dialogues. Ainsi, conclut Socher, autant le témoignage d'Aristote est décisif et ne pourrait être infirmé que par des raisons très sérieuses, autant après lui tout devient problématique. Il y a quelques traces de vraie critique chez Cicéron et Denys d'Halicarnasse, mais qu'était-ce que Thrasylle ? un philologue qui prête à Platon une classification où il entre plus de fantaisie que de science et de

raison. L'histoire ne nous offre donc que de rares points d'appui, et la plupart fort chancelants.

Je ne fais que résumer ici ce que Socher a développé avec une érudition que lui eussent enviée ses deux devanciers, encore que depuis lors elle ait été largement dépassée. Ce qui mérite d'être noté, c'est l'hypothèse qu'il a émise pour justifier la présence d'œuvres apocryphes dans la collection platonicienne. Peut-être, dit-il, des hommes dont le nom était fort peu connu ont-ils imaginé de s'exercer dans le dialogue, genre alors à la mode : une fois tombés dans le domaine public, leurs écrits flottèrent quelque temps sans maître, jusqu'au moment où des amis trop zélés de Platon crurent lui faire honneur en les revendiquant pour sa mémoire. Ast se trompe en cherchant leurs auteurs dans les rangs des sophistes, qui n'auraient jamais consenti à prendre pour modèle leur irréconciliable adversaire : ce sont bien plutôt des disciples de Socrate ou de Platon, semblables à ces élèves de Raphaël qui ont exécuté plus d'une toile dont l'illustre artiste avait conçu la pensée, parfois tracé l'esquisse.

Si aucun document certain ne nous fixe le nombre des dialogues vraiment authentiques de Platon, nous ne sommes pas dans une moindre ignorance en ce qui touche leur date et leur succession. La vie du philosophe ne nous est connue que par une collection d'anecdotes où perce tantôt une intention malveillante, tantôt une vénération superstitieuse : à peine d'ailleurs y rencontre-t-on quelques données confuses sur ses premiers et sur ses derniers écrits. Quant aux conjectures des modernes, Socher n'en voit aucune qui mérite d'être prise au sérieux.

Dans cet embarras, et puisque Platon a paru croire qu'il avait assez fortement imprimé à ses œuvres le sceau de son génie pour que toute confusion fût impossible, à quel parti s'arrêter ? Il ne reste qu'à prendre comme pierres de touche ceux des dialogues où le caractère platonicien apparaît en traits plus saillants : de ce nombre sont aux yeux de Socher *Phédon*, *Protagoras*, *Gorgias*, *Phèdre*, le *Banquet*, la *Répu-*

blique et *Timée*, compositions universellement admirées qui ont le double avantage de traiter de sujets très distincts et d'appartenir selon toute apparence à des périodes assez différentes de la vie de Platon. Dès lors il sera possible de se prononcer avec quelque certitude sur le degré d'authenticité de chacune des autres pièces de la collection.

Certes, ce n'est pas Socher que l'on accusera de s'être laissé guider dans cette occasion par une théorie préconçue. Lui-même rappelle le mot d'Horace : *Quandoque bonus dormitat Homerus*, et se garde bien d'être scandalisé de la plus légère imperfection dans la forme ou de la moindre disparate dans le fond. La philosophie de Platon, dit-il en songeant à la théorie de Schleiermacher, n'a pas jailli soudain de ses méditations comme Minerve du cerveau de Jupiter : devant son regard pénétrant l'horizon s'est graduellement éclairé, graduellement étendu. Sa doctrine forme un tout si peu homogène qu'elle a pu être adaptée presque sans violence à des systèmes aussi opposés que le dogme chrétien et le formalisme de Kant, ou l'idéalisme de Schelling. L'histoire nous apprend que les grands penseurs appliquent leur méthode avant d'en avoir scientifiquement jeté les bases : d'ailleurs quel logicien s'astreint dans son enseignement à suivre pas à pas l'enchaînement qui existe dans ses pensées ? Puis que de fois les projets les mieux concertés sont-ils modifiés par des incidents inattendus ? Les attaques des sophistes, le procès et la condamnation de Socrate, ses propres voyages, autant d'événements auxquels Platon n'a pas dû rester indifférent. Ainsi des dialogues que rapprochent certaines démonstrations communes peuvent être séparés par un long intervalle : d'autres qui trahissent une méthode différente appartiennent peut-être à la même période. Quelque soin qu'ait mis Platon à se tenir éloigné de la scène politique, le contre-coup des faits extérieurs nous aidera à retrouver la suite de ses dialogues : mais pour saisir des traces aussi fugitives, il faut avoir pénétré dans le vif de l'époque par la lecture assidue de Thucydide, de Xénophon, de Lysias et d'Isocrate.

On le voit, c'est un des mérites les moins contestables de Socher d'avoir compris ce qu'il convenait de demander à l'histoire, et ensuite d'avoir attiré l'attention sur la correspondance étroite qui devait exister entre les écrits de Platon et sa biographie. Seulement malgré son savoir il n'a fait qu'ébaucher l'entreprise : c'est à Hermann et à Teichmuller qu'il était réservé de l'accomplir.

En somme, Socher admet dans la vie de Platon quatre périodes. Dans la première qui s'étend jusqu'à la mort de Socrate, il place sans aucun scrupule la plupart des petits dialogues sans même en excepter des productions aussi inachevées que le *Théagès* et le Περὶ ἀρετῆς : il y ajoute le *Ménon* et le *Cratyle*, et la couronne par le *Phédon*. La seconde se termine à la fondation de l'Académie et comprend *Ion*, *Euthydème*, le *grand Hippias*, *Protagoras*, *Théétète*, *Gorgias*, *Philèbe*. La troisième embrasse avec les vingt premières années de son enseignement, cinq dialogues, *Phèdre* (nous sommes loin, on le voit, de l'opinion de Schleiermacher et d'Ast sur ce dialogue) *Ménexène*, le *Banquet*, la *République* et *Timée*. Le *Critias* étant déclaré apocryphe ainsi que l'*Epinomis*, il ne reste pour la vieillesse de Platon qu'un seul ouvrage, il est vrai le plus considérable de tous, les *Lois* [1].

Dans l'énumération qui précède, le lecteur a dû remarquer l'absence de trois ouvrages mis communément au nombre des sources par excellence du platonisme. Schleiermacher et Ast avaient été choqués de l'imperfection littéraire ou de la pauvreté philosophique de certains dialogues : Socher refusa absolument ce double critérium ; en revanche il crut qu'une opposition formelle de principes ou de méthode était de nature à éveiller les doutes les plus légitimes. Mais laissons à M. Janet

1. Socher à la fin de son œuvre a résumé sa pensée dans une comparaison ingénieuse : « In der ersten Periode geht nach einer immer heller werdenden Dämmerung der Jugendschriften im Phædo die Sonne des platonischen Geistes auf : in der zweiten erhebt sie sich immer höher, in der dritten erreicht sie mit der Republik und dem Timæus ihren Culminationspunkt, in der vierten neigt sie sich in den Gesetzen zum Niedergange » (p. 461).

le soin d'exposer et d'apprécier un acte de hardiesse dont Socher lui-même, préoccupé beaucoup plus du côté historique que du côté métaphysique du problème, n'avait pas mesuré toutes les conséquences :

« Sa théorie, plus paradoxale encore que celle de Ast, est en un sens plus scientifique : il ne rejette pas arbitrairement et comme au hasard les dialogues de Platon qui ne lui conviennent pas : mais frappé, comme tous les commentateurs impartiaux, de la difficulté de concilier la métaphysique du *Parménide* et du *Sophiste* avec celle de la *République*, il a tranché le nœud d'une manière hardie, en contestant l'unité de main de ces divers dialogues. Il a donc nié que le *Parménide* et le *Sophiste*, auxquels il ajoute le *Politique* et le *Critias*, fussent de Platon. L'explication qu'il donne de cette confusion est ingénieuse. On sait qu'après la mort de Socrate, Platon se retira à Mégare : il eut là de fréquents rapports avec les Mégariques : il subit leur influence, et leur communiqua la sienne. Il faut attribuer à cette influence réciproque du côté de Platon le *Théétète*, du côté des Mégariques le *Sophiste*, le *Politique* et le *Parménide*. Si cette opinion avait le moindre fondement, elle serait d'une haute valeur : elle débarrasserait ce qu'on peut appeler l'exégèse platonicienne de la plus grande difficulté qu'elle rencontre : Platon en effet n'est difficile et obscur que dans le *Sophiste* et le *Parménide* : elle déterminerait en la limitant la vraie théorie de Platon. D'autre part elle ferait jaillir une école nouvelle, sur laquelle nous n'avons ou nous ne croyons avoir que des renseignements épars, incohérents et dont nous posséderions tout à coup trois monuments du premier ordre. Mais plus les conséquences de cette opinion sont importantes, plus il est nécessaire qu'elle ne repose pas sur le vide. Or cette théorie pèche par la base. Il ne faut admettre la prétendue contradiction que sous réserve, quand même l'obscurité des monuments ne nous permettrait pas d'en apercevoir la conciliation qui est possible, car sous une différence de forme se fait sentir à un lecteur attentif une doctrine commune. D'ailleurs des raisons bien

fortes, quoique indirectes, renversent l'hypothèse de Socher. Comment l'école de Mégare qui aurait produit d'aussi grands monuments a-t-elle pu entièrement disparaître ? comment cette école n'aurait-elle pas laissé des disciples empressés de rapporter à leurs maîtres leurs titres légitimes et de ne point laisser augmenter à leurs dépens la gloire d'un génie rival ? Comment l'homme supérieur qui aurait composé le *Sophiste* et le *Parménide* n'a-t-il pas laissé de nom ? Rien ne s'explique dans cette hypothèse : elle est grandiose, mais vide » [1].

Jamais, si je ne me trompe, Socher n'avait obtenu dans sa propre patrie pour la plus remarquable de ses thèses les honneurs d'une discussion aussi courtoise et aussi approfondie. On s'était contenté de hausser les épaules en face de ce que l'on appelait un scandale. S'inscrire en faux contre l'enthousiasme des alexandrins et des platoniciens de la Renaissance, et ce qui est plus grave, contre les jugements en apparence réfléchis de la plupart des modernes, quelle audacieuse témérité ! Le silence se fit pour un demi-siècle autour de l'imprudent critique.

Toutefois ce n'est pas le seul point sur lequel Socher se soit séparé de ses devanciers : ainsi contrairement à l'opinion commune, il place la composition du *Phédon* au lendemain de la mort de Socrate, bien avant celle du *Gorgias*, et combat vivement Schleiermacher et Ast qui s'étaient accordés à considérer le *Protagoras* et le *Phèdre* comme des œuvres de jeunesse : cette dernière démonstration peut même passer pour une des parties les plus achevées de son livre.

Il est difficile, il faut le reconnaître, de souscrire à l'ordre un peu arbitraire dans lequel il a distribué les divers dialogues. En général ses raisonnements, là même où ils sont le plus justes, manquent de clarté et surtout d'étendue. Le style est terne, sans brillant, sans élégance, et la disposition extérieure de l'ouvrage prête à la critique. Socher est un esprit

1. M. P. Janet. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. Platon.

très judicieux plutôt qu'une haute intelligence : on le quitte satisfait des détails et mécontent de l'ensemble. Ses successeurs, tout en affectant de l'ignorer, lui ont fait en secret plus d'un emprunt.

5. STALLBAUM

Jusqu'ici pour résoudre les multiples problèmes soulevés autour des écrits et de la doctrine de Platon, nous avons vu à l'œuvre la philosophie avec Schleiermacher et Ast, ou l'érudition avec Meiners et Socher : voici la philologie qui fait son entrée sur la scène dans la personne de Stallbaum [1]. Avant lui traducteurs et éditeurs de Platon s'étaient docilement conformés au texte traditionnel : Stallbaum eut le mérite de le soumettre à un examen sévère, d'en faire l'objet d'une étude persévérante, et de chercher, selon l'expression d'Hermann, à lui redonner « sève et vie. » Mettant habilement à profit la collation des manuscrits de Vienne, de Paris et de Florence entreprise par Heindorf et Bast, il publia ou dirigea successivement plusieurs éditions partielles ou complètes de Platon, revues, corrigées et perfectionnées d'année en année avec un soin minutieux [2].

Non content des arguments et des notes abondantes dont il avait enrichi chaque dialogue, il a consacré une foule de monographies aux divers problèmes spéciaux que soulève la question platonicienne. La plus étendue, sinon la plus lue et

1. Né en 1793 à Zaach, il entra dans l'enseignement en 1817 et y remplit avec une infatigable activité les fonctions les plus importantes, notamment au Pædagogium de Halle.

2. Ce sont 1° *Platonis quæ supersunt opera*. Textum ad fidem codicum Flor. Paris. Vindob. aliorumque recognovit God. Stallbaum. Leipzig, 1821-5, 12 vol. in-8°. — 2° *Platonis opera omnia* recensuit et commentariis instruxit Stallbaum, 12 vol. in-8°. Leipzig, Erfurt et Gotha, 1827 et suiv. — 3° Une édition stéréotype en un volume unique in-4°, Leipzig, 1850. — Enfin 4° la réimpression particulièrement soignée, en cours de publication depuis 1874 dans la *Bibliotheca græca* de Jacobs et Rost, Leipzig.

la plus célèbre, c'est le volumineux commentaire en 343 pages qu'il publia en 1839 sur le *Parménide*.

Mais ce qui nous intéresse ici particulièrement, c'est l'*Introduction* à sa première édition, publiée sous ce titre : *Disputatio de Platonis vita, ingenio et scriptis* [1]. Cette courte mais remarquable dissertation est destinée à établir qu'en dehors d'un petit nombre d'exceptions, il est possible d'assigner à chaque dialogue sa place dans le développement graduel de la pensée de Platon : si grand en effet qu'ait été le génie de l'illustre philosophe, il est la résultante naturelle des croyances, des institutions et des mœurs de l'époque [2] : c'est là avant tout qu'il faut chercher l'explication de ce qu'il a pensé et plus encore de ce qu'il a écrit. Aux yeux de Stallbaum l'originalité personnelle de Platon s'efface et disparait derrière l'action exercée sur lui par le milieu ambiant ou par les systèmes qui l'avaient précédé.

Dans la vie comme dans l'œuvre du philosophe il veut que l'on distingue trois périodes, dont la deuxième commence à la fondation de l'Académie, la dernière au second voyage de Platon en Sicile [3]. Voici à quels signes se reconnaissent les écrits qui appartiennent à la première : le style et la forme offrent des inégalités visibles : les diverses notions morales sont étudiées à la lumière de la dialectique, non de la métaphysique : on n'y rencontre aucun écho des théories pythagoriciennes. L'absence de système, la variété infinie du ton et des sujets n'ont rien qui doive surprendre : Platon n'est pas un professeur moderne qui publie par livraisons successives

1. Stallbaum l'a réimprimée trois fois, sans lui faire subir aucun changement, en 1833, 1848 et 1857.

2. « Etenim tota Platonis sapientia paullatim quasi nata est et orta ex ætatis qua vivebat institutis, moribus, sentiendi agendique ratione. »

3. Citons la règle prudente à coup sûr, mais singulièrement peu précise qui lui sert à retrouver l'ordre des dialogues : « Hoc unum addimus, in hac causa sic versandum esse, ut tum ad vitam et fortunam philosophi, tum ad scribendi occasiones et causas, tum ad singulorum librorum argumenta, consilia et similitudinem, tum ad disserendi formam ac rationem diligenter respiciatur. »

un cours entièrement achevé à l'avance : Stallbaum se refuse d'ailleurs absolument à admettre avec Schleiermacher que quelques-uns tout au moins de ces petits dialogues aient été conçus comme autant d'annexes ou de « notes explicatives » d'ouvrages plus importants.

La seconde période a pour caractères essentiels la lutte de Platon contre l'école de Mégare, l'influence croissante du pythagorisme, enfin l'exposition systématique de la théorie des Idées : elle comprend *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Parménide*, le *Banquet*, *Ménexène*, *Phèdre*, *Phédon*, *Philèbe*, la *République*, *Timée* et *Critias* [1]. A la troisième Stallbaum, comme Socher, ne laisse que les *Lois*.

Sur la question d'authenticité, après avoir proclamé en théorie des règles très sages et dont pourrait presque se contenter la critique la plus exigeante [2], il les oublie ou les néglige presque complétement dans la pratique. Ast, nous l'avons vu, avait semé autour de lui les ruines : Stallbaum longtemps avant Grote a relevé sans hésiter le drapeau de la tradition. C'est un de ces critiques qui dépensent tout ce qu'ils ont de finesse, de savoir et de pénétration à pallier les imperfections, à combler les lacunes, à aplanir les aspérités, à concilier quand même les textes les plus contraires : où l'on signale des contradictions, ils voient des analogies intimes, dissimulées sous un apparent désaccord : où l'on rencontre des négligences évidentes, des obscurités impénétrables, ils parlent de beautés cachées, de théories pleines de profondeur. Décou-

1. Stallbaum accompagne cette énumération de la remarque suivante : « Hoc fere modo videntur illi dialogi editi esse : id quod apparet tum ex argumenti eorum cognatione et similitudine, tum ex temporum vitæque vicibus, ad quas philosophus scribendi consilia direxit atque accommodavit » (*Disputatio*, p. XXXIII).

2. On lit dans ses *Prolégomènes* au *Premier Alcibiade* (p. 170) : « Plura autem genera sunt argumentorum quibus scripti alicujus Platonici auctoritas defendi possit. Primum enim ipsum loquendi genus examinandum est... Deinde de rebus ad historiam pertinentibus videndum est... Tertium est ut de universi operis argumento, consilio et ratione et descriptione quæratur... Denique animus advertendus est etiam ad materiæ tractationem quæ vel in scenico dialogi apparatu, vel in disserendi forma et ratione cernitur. »

vre-t-on dans deux dialogues des assertions contraires ? L'explication est des plus simples : l'un doit être pris au sérieux, l'autre entendu dans un sens ironique. A ce prix on a sans peine une solution toute prête à tous les problèmes, une réponse victorieuse à toutes les difficultés.

Un des défauts les plus saillants de Stallbaum, c'est une abondance bien souvent stérile ; apologiste trop empressé, il éveille la défiance par ses affirmations mêmes. On avait justement reproché à Ast la prolixité, l'abus des détails dans ses réquisitoires : les mêmes inconvénients rendent fatigants les plaidoyers de son antagoniste, à qui il arrive tantôt de changer de principes selon les besoins de la thèse qu'il soutient, tantôt de trancher la même question, au gré des circonstances, dans les sens les plus opposés. Ainsi il avait débuté par placer *Philèbe*, *République* et *Timée* au nombre des premiers écrits rédigés par Platon devenu chef d'école : plus tard, sans tenir aucun compte de ses propres arguments, il est revenu à l'opinion traditionnelle. Ainsi l'*Euthydème* et le *Cratyle*, qu'il avait crus d'abord antérieurs au *Protagoras*, lui ont paru ensuite une préparation nécessaire au *Sophiste* et au *Parménide* : jamais, dit-il, Platon n'eût osé faire une place dans son propre système à la dialectique subtile de l'école de Mégare, s'il n'en eût pas auparavant dénoncé et ridiculisé les aberrations et les excès. Ainsi encore, après avoir considéré comme apocryphes des dialogues tels que le *Premier Alcibiade*, le *Petit Hippias* et l'*Ion*, il n'a pas hésité dans la suite à entrer en campagne pour se réfuter lui-même. Malgré le développement quelquefois exagéré de ses commentaires, où l'explication tourne volontiers à la paraphrase, il a soin de prévenir le lecteur qu'il ne touchera ni aux points délicats, ni aux discussions sérieuses, ni aux questions controversées [1]. « M. Stallbaum, écrivait Cousin [2] à propos de son

1 « Quæ longiorem et subtiliorem requirent disputationem, aut multis adhuc obnoxia sunt dubitationibus, ea vel silentio transmittemus, vel leviter quasi attingemus. »

2. *Journal des Savants*, 1825, p. 421.

Introduction au *Philèbe*, ne se méfie pas assez des sens raffinés sur les passages les plus clairs, tandis que souvent il glisse sur des passages difficiles et vraiment obscurs. » Le même écrivain ajoutait cette seconde observation dans un autre de ses ouvrages [1] : « Nous nous permettons de remarquer une fois pour toutes que Stallbaum se complait un peu trop à signaler entre les devanciers de Platon et Platon lui-même une foule de ressemblances plus apparentes que réelles. On ne saurait le redire, tout en rappelant les ressemblances qui établissent la suite et l'enchaînement des pensées de l'humanité, ce sont surtout les différences qu'il faut faire ressortir, pour marquer le caractère propre de chaque système et de chaque philosophe. » C'est qu'en effet si Stallbaum a été un philologue du plus haut mérite, auquel Cousin a été le premier à rendre justice [2], si les inexactitudes sont rares dans les notes littéraires ou historiques qui font le prix de ses éditions, en revanche le sens métaphysique lui a manqué pour pénétrer dans la pensée intime des anciens philosophes grecs [3] : Platon lui-même, qu'il a cependant étudié avec une si constante prédilection, ne lui était que bien peu connu. A ses yeux, ce n'est guère autre chose qu'un second Socrate, plus savant, plus éloquent, mais aussi dédaigneux de toute synthèse savante que le premier. En négligeant trop le fond pour la forme, Stallbaum s'est condamné à n'introduire qu'une unité factice dans la collection platonicienne : on cherche en vain sous sa plume le lien commun, quel qu'il soit, qui rapproche et réunit en un faisceau unique tant de membres épars.

En somme, c'est lui qui a été le précurseur direct et immédiat d'Hermann, lequel n'a eu qu'à préciser, à approfondir et à convertir en système les considérations esquissées par Stallbaum [4]. Mais avant d'aborder l'analyse de l'œuvre accomplie par l'heureux rival de Schleiermacher en Allemagne, il ne sera pas inutile de revenir sur nos pas, pour faire l'histoire de la résurrectiou parallèle du platonisme dans notre propre pays.

1. *Traduction de Platon*, XII, p. 329.
2. Voir notamment ses *Notes* sur le *Timée*.
3. « All serious students are aware of Stallbaum's incompetency in all higher questions of Platonic exegesis » (American Journal of Philology, 1889).
4. Aussi ne serons-nous pas surpris des éloges qui dès la première heure lui furent décernés par Hermann dans la *Darmstädter Schulzeitung*, année 1830-1.

6. LA CRITIQUE PLATONICIENNE EN FRANCE AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE

Je ne sais lequel de nos contemporains a écrit que le Français n'est pas platonicien. Cette thèse peut se défendre si l'on entend par idéalisme un courant qui nous sépare du monde et des choses sensibles pour nous confiner dans de vagues rêveries ou nous jeter dans un formalisme abstrait. Il n'en est plus de même si l'on considère comme le trait essentiel du platonisme une certaine générosité d'âme inspirée par la double élévation des pensées et des sentiments.

A la suite de Bossuet et de Malebranche, le XVIIe siècle avait visiblement incliné vers Platon, d'ailleurs sans bien le connaître : le XVIIIe, sur les traces de l'école empirique, s'est rattaché de préférence à la doctrine d'Aristote : la théorie des Idées ne pouvait en effet que bien difficilement plaire à une philosophie systématiquement enfermée dans l'étude des faits et l'observation des phénomènes. Nous ne demanderons pas à Condillac, écrivant trois volumes sur l'histoire et la philosophie de l'antiquité alors que peut-être il ne savait pas un traître mot de grec, s'il n'a pas mérité ce trait piquant de madame de Staël : « C'est le pédantisme de la légèreté » : ce qui nous intéresse, c'est que dans son *Cours d'études* l'auteur du *Traité de sensations* n'a pas hésité à écrire : « Les opinions de Platon ne me paraissent qu'un délire : ce philosophe a retardé les progrès de la raison. » Il fallait dès lors s'attendre à ce que

dix ans seulement avant que Cousin relevât l'étendard du platonisme, Platon obtînt à grand' peine quelques pages de Gérando dans son ouvrage resté si longtemps classique, *Histoire comparée des systèmes de philosophie.* C'est en vain que dans ses dialogues les plus remarquables le fondateur de l'Académie avait creusé les problèmes alors si vivement controversés qui touchent à l'origine et à la valeur de nos connaissances : il était frappé d'une sorte d'ostracisme et on pouvait lire dans le *Discours préliminaire* de la *Logique* de Destutt de Tracy : « Les idéologues français, loin d'être des déserteurs de l'école d'Aristote, sont ses continuateurs, ses disciples et je pourrais dire ses exécuteurs testamentaires. »

La supériorité littéraire de l'auteur de tant d'admirables écrits n'était pas moins discutée. « L'ordre et la méthode ne sont sûrement pas pour Platon au nombre des mérites et des devoirs : car sa métaphysique et sa physique et sa musique et sa physiologie et ses mathématiques sont indifféremment semées dans ses livres. Tout est pêle-mêle dans ses ouvrages, ce qui n'empêche pas que la lecture n'en soit agréable, parce qu'il jette sur tous les objets une étonnante profusion d'idées, la plupart très hasardées et souvent même fausses, mais toujours plus ou moins séduisantes. Aussi s'exprime Laharpe dans son *Cours de Littérature* [1], et, à tout prendre, les réflexions qui suivent ne sont pas sans justesse : « Le défaut de logique tient de fort près pour l'ordinaire à la vivacité d'imagination. Platon pose beaucoup trop légèrement ses principes : les conséquences deviennent ensuite ce qu'elles peuvent, et comme elles ne le font jamais revenir sur ses pas, du moins dans un même ouvrage, il s'en tire par des subtilités qui à la fin le mènent très loin du point d'où il était parti ». Puis passant en revue les divers dialogues, Laharpe fait ressortir avec beaucoup de force les contradictions qui existent entre le *Politique* et la *République*, analyse les deux *Alcibiade*, parle avec enthou-

1. III, p. 259.

siasme de l'*Apologie* et du *Phédon*, mais esquive habilement tout ce qui de près ou de loin aurait un air de métaphysique. En somme, étant donné son auditoire, la leçon qu'il consacre à Platon n'est pas sans mérite, ne fût-ce qu'en raison de la liberté avec laquelle il relève et critique ses défauts.

En 1809 paraissait un ouvrage dont le titre était plein de promesses [1] et qui renferme en réalité beaucoup de détails intéressants sur la vie de Platon, ses vertus, et ses rapports avec les personnages les plus célèbres de son temps : malheureusement ces deux volumes sont écrits dans le style tendu et déclamatoire de l'époque, et cachent sous le couvert du grand nom de Platon une déclaration de guerre au christianisme.

S'inspirant de cette remarque de Laharpe : « L'on ne peut recueillir de Platon que des idées partielles et des vérités détachées », deux écrivains d'inégale réputation, Le Clerc [2] et Pillon [3], publièrent l'un et l'autre des extraits de notre philosophe. Le premier fit suivre la biographie de Platon de notes éminemment instructives et de la traduction de bon nombre de passages où, selon ses propres expressions, il ne s'est proposé aucune autre ambition que d'être éloquent comme son modèle : le second dans sa *Préface* déplore en termes légèrement emphatiques que « l'image de Platon n'apparaisse plus que comme une ombre vague à travers les siècles, effacée par les imitations de ses admirateurs. »

Platon était ainsi le premier à recueillir en France le bénéfice du mouvement fécond qui dans la première moitié de ce siècle redonna une vie nouvelle à l'étude du passé : à aucune époque depuis la Renaissance la littérature grecque n'a été cultivée, approfondie, goûtée comme elle le fut de 1815 à 1830, sous l'impulsion des Daunou et des Naudet, des Burnouf et des Letronne. Mais si remarquables qu'ils fussent, les travaux de ces célèbres érudits n'eussent point suffi à provoquer une

1. *Essai historique sur Platon et coup d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous*, par Combes-Dounous. Paris, 1809, 2 vol. in-12.
2. *Pensées de Platon*, 1re édition, Paris, 1819, 2e édition, Paris, 1823.
3. *Extraits de Platon*, Paris, 1829.

résurrection sérieuse du platonisme, sans l'ardeur enthousiaste d'un philosophe qui à ce titre mérite dans cette revue une place d'honneur. J'ai nommé Victor Cousin [1].

7. COUSIN

« Il y a du Platon dans ce jeune homme », dit un jour de Cousin, simple élève de l'Ecole normale, un illustre appréciateur du talent. Il ne se trompait pas. Même élévation de pensée, même élan vers les choses de l'âme, même séduction dans la parole, et par dessus tout même amour de la beauté associé à la recherche persévérante de la vérité. Dès ses premiers cours à la Sorbonne la philosophie ancienne, trop longtemps dédaignée et la métaphysique, exilée depuis cent cinquante ans, se virent applaudir en sa personne par une jeunesse enthousiaste, et dès lors elles eurent bientôt repris leur place dans la science française. Bien plus l'idéalisme platonicien, qui avait émerveillé sa jeunesse, devint plus tard, selon l'expression de M. P. Janet, le nœud et le centre de toute sa carrière philosophique : c'est sous la protection de Platon non moins que de Descartes et de Bossuet que Cousin mit le spiritualisme rajeuni et renouvelé. Un des livres les plus marquants de madame Staël lui avait suggéré la résolution de visiter l'Allemagne : il s'y rendit, comme autrefois Pythagore et Platon aux sanctuaires de l'Egypte. Jeune encore, dans ce pays des vastes synthèses intellectuelles il subit tour à tour l'ascendant de Schleiermacher, de Kant, de Schelling et de Hégel : et s'il n'alla pas jusqu'au bout des con-

1. Né en 1792, Cousin était entré en 1810 à l'Ecole normale, d'où il sortit pour suppléer Royer-Collard à la Faculté des Lettres. Rappelé à la Sorbonne en 1827, après un exil de six ans, nommé après 1830 successivement membre du Conseil supérieur, directeur de l'Ecole normale et ministre de l'instruction publique, il laissa peu à peu la littérature, l'histoire et l'art prendre le pas sur la philosophie dans ses préoccupations. Il est mort en 1867, justement alarmé de l'antagonisme auquel se heurtaient de plus en plus ses doctrines.

clusions téméraires de l'idéalisme transcendantal et de la philosophie du devenir, c'est à Platon en grande partie qu'il en fut redevable. Cousin eut l'honneur d'appliquer un des premiers parmi nous la critique historique aux origines et aux grandes manifestations de la pensée humaine, ce qui le conduisit à en explorer les sources principales, à en suivre les évolutions diverses : mais entre tous les systèmes il y en a un qui lui tenait particulièrement au cœur. « J'ai eu bien des maîtres, aimait-il à redire : Leibniz fut peut-être le plus grand : mais le plus aimable et le plus cher, celui auquel je me suis le plus étroitement attaché, c'est Platon » ; Platon à qui du reste il allait payer d'une façon éclatante sa dette de reconnaissance.

En 1821 les défiances excessives du pouvoir enlevèrent Cousin à sa chaire et le condamnèrent au silence. Le jeune philosophe se confina dans une retraite studieuse qu'honorèrent de grands travaux. N'était-ce pas le moment, dit un de ses biographes, de mûrir son système et de livrer sa pensée après avoir commenté celle d'autrui ? Cousin préféra éditer Proclus [1] et Descartes, et ce qui était mieux encore, traduire Platon. N'en soyons pas surpris : il avait débuté par être professeur de grec à l'Ecole normale et ceux qui ne l'ont connu que dans la seconde moitié du siècle, alors que les grandes dames du temps de la Fronde l'occupaient tout entier, ne se doutent guère qu'il avait été d'abord un érudit, et un érudit passionné. Au témoignage de Sainte-Beuve [2], son contemporain, il était homme à s'occuper des textes, à rechercher des manuscrits, à s'intéresser à des scolies et à des commentateurs, à ne faire grâce ni à soi-même ni aux autres d'aucune variante ni d'aucune leçon, à une condition toutefois, c'est de sortir au moment le plus inattendu de ces investigations minutieuses pour se permettre des généralisations historiques, des conceptions d'artiste et des verves d'orateur. Platon surtout éveillait alors en lui de telles

1. *Procli opera inedita*, en 6 volumes qui parurent de 1820 à 1827. Les Néo-Platoniciens ont profité, parfois jusqu'à l'excès, du culte que Cousin avait voué à la mémoire et aux théories de Platon.

2. *Premiers Lundis*, t. I.

sympathies et un tel enthousiasme qu'il passait, disait-il, des nuits entières à étudier et comparer les variantes des manuscrits.

Le ministère de 1828 se hâta de rendre à Cousin sa chaire. Surpris tout le premier par ce retour de fortune, voici le programme qu'il esquissa dans sa première leçon : « Pour l'année prochaine Platon : pour cette année l'humanité tout entière, afin de savoir quelle place y occupe, quel rôle y joue l'élément platonicien. » Quelle brillante perspective ouverte devant les admirateurs du grand philosophe ! Les événements en décidèrent autrement. Quand le 27 novembre de la même année Cousin reprit son cours, il annonça que voulant faire de la philosophie non pas une pure spéculation, mais une leçon qui éclairât le passé pour préparer l'avenir, il avait jugé que l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle offrirait à son auditoire un intérêt plus immédiat que la métaphysique grecque, fût-ce celle de Platon.

Veut-on néanmoins connaître le plan vraiment complet qu'il s'était tracé? Le voici, tel qu'il devait être reproduit dans la préface de sa traduction : « Le premier volume de la collection servira d'introduction à l'ouvrage entier et contiendra à peu près toutes les recherches importantes dont Platon peut être l'objet, savoir cinq dissertations, la première sur les travaux de tout genre relatifs à Platon depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la seconde sur la vie de Platon, la troisième sur l'authenticité de ses dialogues, l'ordre dans lequel on peut supposer qu'ils furent composés et dans lequel on peut les publier aujourd'hui, la quatrième sur la philosophie de Platon prise dans ses ouvrages mêmes, la cinquième enfin sur l'histoire du platonisme à travers toute l'antiquité et sur les traces qui en subsistent dans la philosophie moderne et les écoles contemporaines. »

Que ces divers projets eussent été exécutés avec les ressources que donnait à Cousin sa vaste érudition, et sous l'impulsion de l'attrait qu'il éprouvait pour cette noble doctrine, son nom devenait réellement inséparable de celui du philosophe athé-

nien. Il n'en fut rien [1]. L'étendue de la tâche que lui imposait la publication d'une traduction intégrale de tous les dialogues, plus tard les préoccupations de tout genre inséparables de l'exercice d'une autorité que les circonstances grandissaient tous les jours, et au déclin de sa vie, l'ardeur dont il s'éprit pour de tout autres sujets, voilà autant de motifs qui expliquent cette lacune sans toutefois adoucir ni atténuer nos regrets [2].

Le premier et le second des deux points indiqués au programme qui précède n'ont été, que nous sachions, nulle part abordés par Cousin : il n'a touché qu'en passant au troisième, et sans faire preuve d'ordinaire de beaucoup de profondeur. Cependant pour un nombre relativement important de dialogues, la question d'authenticité avait été nettement posée par les critiques allemands dont il connaissait les travaux : et pour les réfuter d'une manière victorieuse, il ne suffisait pas apparemment d'écrire des phrases telles que la suivante : « Ast et Socher ont nié l'authenticité de ce dialogue faute de le comprendre » [3]. Chose assez étrange chez un métaphysicien de profession, c'est aux arguments tirés de la forme qu'il paraît attacher le plus de prix. Ainsi dans le récit intitulé : *Promenades philosophiques en Allemagne*, qu'il inséra en 1857 dans

1. Et cependant les amis et les disciples de Cousin lui rappelaient volontiers ses promesses. « Quand donc, écrivait Colincamp, l'éditeur de Boissonade, quand donc M. Cousin en donnant cette Introduction générale qui sera le couronnement de son entreprise, comblera-t-il les vœux de tous ceux qui aiment et son noble talent et la philosophie éloquente de Platon ? »

2. « Capable des vues les plus promptes et les plus pénétrantes, il se laissait aisément égarer par la fougue d'une imagination toujours en mouvement et qui le transportait successivement sur trop de choses pour qu'aucune pensée eût le temps de mûrir silencieusement, ce qui est la condition du progrès scientifique ». Tel est le jugement que porte sur Cousin un des hommes qui l'ont approché de plus près et qui le connaissaient le mieux, M. P. Janet. Peu de temps avant sa mort, un de ses plus fidèles disciples exprimait devant lui le regret que la politique d'abord, et plus tard des préoccupations d'un autre ordre, l'eussent ravi à Platon et à la philosophie. « Quel admirable monument vous nous eussiez légué ! et si le philosophe athénien vous rencontre aux Champs-Elysées, qu'aurez-vous à lui répondre ? » — « Vous avez raison, repartit vivement Cousin, et les reproches qu'il me fera sont moins vifs que ceux que je m'adresse à moi-même. »

3. Notes du *Lysis*.

la *Revue des Deux-Mondes*, on lit à côté d'une boutade contre ceux qui refusaient à Platon les *Lois* avec la même assurance qu'ils substituaient à Homère les Homérides : « Que pourrait dire de l'authenticité des divers dialogues de Platon celui qui ne pourrait les lire en grec et sentir la profonde différence du style des petits dialogues attribués à Platon et de celui du *Phédon*, de la *République* et du *Timée* ? » Seules les compositions les plus inférieures de la collection platonicienne, un *Hipparque*, un *Minos*, peuvent être condamnées sans appel au nom d'un pareil raisonnement.

Visiblement le problème de l'arrangement des écrits de Platon l'a préoccupé davantage : nous insisterons dans une autre partie de ce mémoire sur le procédé par lequel il se proposait de le résoudre. Une première période où règnent la poésie et la religion : une seconde où triomphent la raison et la dialectique : une troisième et dernière où se rapprochent et se concilient ces deux tendances contraires, voilà sur ce point l'hypothèse à laquelle il s'est rallié. « Accablée par la grandeur même de ses objets, écrit-il, la pensée du jeune homme n'a pas la force et ne connaît pas encore le secret de s'en séparer pour les considérer à distance avec plus de calme, de les diviser pour les envisager sous toutes leurs faces : et elle les présente comme elle les voit, à travers un nuage et sous le demi-jour du mysticisme. Le mysticisme, voilà le caractère fondamental des premiers essais de Platon... C'est à ce signe que se reconnaissent les grandes natures, leur berceau est la religion ; c'est là qu'elles se forment, c'est là qu'elles amassent ces saintes convictions qui seules peuvent les soutenir dans les épreuves qui les attendent ; c'est de là qu'elles partent et s'élancent, selon leur mission, dans les orages de la vie ou de la science. Platon, comme tout grand homme, a cru d'abord et a avancé sur la foi de convictions irrésistibles, mais non raisonnées, plus de choses qu'il n'en savait et n'en pouvait démontrer ; sa composition est alors comme sa pensée, forte, abondante, brillante, mais sans méthode. Telle est sa première manière ». J'ignore si en dehors de Platon il y a dans l'histoire de la pensée humaine un

second et un troisième exemple qu'on puisse invoquer à l'appui de cette théorie : même en ce qui concerne Platon elle est au moins contestable ; mais passons. « La seconde partie de la vie du philosophe servit puissamment au développement de son génie : pour lui-même et pour les autres il dut rappeler sa foi aux lois et à la forme d'une démonstration rigoureuse. Or à l'instant où la réflexion commence, finit le mysticisme ; ses instruments ne sont pas l'inspiration et l'enthousiasme, mais l'analyse et la dialectique... En Grèce c'est la seconde manière de Platon qui représente instinctivement l'esprit grec, comme la première représentait l'esprit oriental. Qu'a fait depuis Aristote ? rien autre chose que s'emparer de la seconde manière de son maître et se l'approprier en la perfectionnant. » Mais toute vérité, poursuit Cousin sur les traces de Hegel, est dans l'harmonie des contraires : unissez la réflexion à l'enthousiasme sans la détruire, développez la foi par la dialectique et la religion par la science, alors toute contradiction est vaincue, tous les besoins de la nature humaine sont satisfaits. « Platon n'arrive qu'assez tard à cette hauteur, lorsque après avoir beaucoup vu et beaucoup voyagé, trop ferme pour tomber dans le scepticisme, trop éclairé pour se soumettre à aucun des systèmes qu'il avait rencontrés, il ne lui restait qu'à tenter de les concilier ». Ainsi « dans la première époque de sa vie et de son talent, la naïveté, le sublime, le mouvement et la grâce dominent comme dans la nature : mais on y chercherait en vain ou du moins on n'y trouverait qu'à un assez faible degré l'ordre, la précision et la lumière. Au contraire la seconde manière de Platon présente au plus haut degré ces dernières qualités, mais au détriment des premières. Les détails y sont sacrifiés à l'ensemble : l'ordre et la méthode y sont accompagnés d'un peu de roideur et de sècheresse ; le dessin est d'une précision parfaite, mais le coloris et la vie n'y sont pas ». Enfin après la thèse et l'antithèse, la synthèse : le génie de Platon à son apogée va nous apparaître à la fois dans toute son ampleur et dans tout son éclat. « Par la diversité des qualités dont il se compose, le style représente merveilleusement

l'étendue et l'universalité auxquelles la pensée de Platon est enfin parvenue. Il est bien difficile de trouver ce qui manque à ce style comme au vaste système qu'il reproduit.... Partout la chaleur avec la lumière, la force unie à la grâce, les traits les plus délicats et les plus profonds. La parole de Platon, comme sa pensée, réfléchit l'univers [1]. »

Platon lui-même se fût-il reconnu dans cette page brillante ? il est permis d'en douter; la succession qui y est décrite est trop régulière pour n'être pas quelque peu factice, et on aurait de la peine à en tirer un critérium définitif pour la solution du problème chronologique à propos duquel elle a été imaginée.

Sur ce point néammoins Cousin n'a pas varié, car on peut lire dans la onzième édition de son *Histoire générale de la philosophie* : « Platon a, comme Raphaël, des manières différentes selon le progrès de l'âge et de la pensée, et un œil exercé les peut reconnaître [2] ». Et commentant cette conception dans l'*Argument* de l'*Euthydème* [3], il ajoutait : « Nous ne pouvons admettre que ce soit dans les rapports des sujets qu'il faille chercher ceux des ouvrages. Assurément il est des cas où le choix du sujet indique déjà la situation de l'âme de l'artiste, et fixe la date d'un monument. Cependant les sujets sont empruntés la plupart du temps à des raisons tout extérieures et n'ont en général aucune relation avec le plus ou moins de perfection du talent de l'artiste. Or c'est là précisément ce qu'il s'agit de reconnaître pour déterminer l'époque de son développement à laquelle se rapporte le monument en question. Où donc et comment saisir le plus ou moins de perfection d'un

1. *Le Globe*, 3 novembre 1827. Deux motifs nous ont déterminé à donner de cet article des citations étendues : le premier, c'est que Cousin n'a jamais traité la question ailleurs avec autant de développements, le second, c'est que ce morceau destiné à entrer dans le VI° volume de sa traduction n'a depuis lors jamais été réimprimé, et constitue par conséquent une page presque inédite. M. Janet explique cette suppression par le scrupule qu'inspiraient plus tard à Cousin les tendances hégéliennes manifestes dans tout l'article.
2. P. 124.
3. P. 344.

ouvrage ? Evidemment dans la manière dont le sujet y est traité et non dans ce sujet : c'est là qu'est selon nous le vrai principe de classification des ouvrages de l'art. »

Sans même insister sur ce que cet exposé a d'obscur, on peut se demander si la perfection suit ainsi une ligne droite constamment ascendante. Quelle serait à ce compte la chronologie des pièces de Corneille ? Aucune décadence n'est-elle possible ? et notamment en ce qui touche Platon, dans les *Lois* où la discussion s'élève parfois à une si remarquable hauteur, la forme n'est-elle pas bien inférieure à celle de la *République* ou du *Phédon* ?

Sur le quatrième point du programme de Cousin, je veux dire sur la philosophie de Platon, nous devrions du moins nous attendre à trouver dans ses écrits pleine et entière satisfaction. Il lui appartenait plus qu'à tout autre d'embrasser Platon tout entier, de saisir l'ensemble de ses théories en montrant le lien évident ou caché des parties les plus diverses, et de faire ressortir la grande et belle unité d'une philosophie où tant d'esprits prévenus ont refusé de reconnaître un système [1]. Mais ici encore Cousin ne nous offre que des fragments.

Ce sont d'abord les *Arguments* qu'à l'exemple de Schleiermacher il a placés en tête de la plus grande partie des dialogues, et dont Mignet a dit qu'ils étaient autant « de dissertations historiques et philosophiques dignes de ces grands sujets dont ils sont comme les savantes préfaces et les commentaires éloquents. » Malheureusement la tâche est demeurée interrompue : la persévérance, sinon les loisirs, a manqué à Cousin ponr apprécier non seulement des dialogues secondaires comme le *Ménon* et le *Cratyle*, ou contestés comme le *Sophiste*, le *Politique* et le *Parménide*, mais des compositions aussi importantes, aussi foncièrement platoniciennes que la *République*, le *Timée*, le *Phèdre* et le *Banquet*. Au reste si comparés aux sommaires aussi secs que médiocres de Ficin et de Tiedemann, les *Argu-*

1. C'est ce que M. Jules Simon a très bien mis en lumière dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (15 déc. 1840).

ments de Cousin nous offrent de la pensée de Platon une exposition plus animée, plus originale sans être moins fidèle, et surtout plus rapprochée de nos expressions et de nos habitudes modernes, il faut convenir que maintes fois le dialogue visé « a servi de prétexte pour lancer dans le monde des idées alors nouvelles et dont quelques-unes au moins pouvaient passer pour singulièrement hardies [1]. »

En second lieu il convient de citer trois articles insérés dans ses *Fragments de philosophie ancienne* sous les titres suivants : *Longue de la théorie des idées — Antécédents du Phèdre — Examen d'un passage du Ménon*. Le second mérite particulièrement de nous arrêter ; en voici le début : « Rien ne serait plus précieux que de bien connaître les antécédents de Platon et de savoir précisément ce qu'il doit à ses devanciers. Et si c'était une entreprise trop étendue que d'embrasser Platon tout entier et ses nombreux ouvrages, on obtiendrait encore un important résultat en se bornant à l'analyse d'un seul dialogue. » Cousin ne s'est pas trompé en découvrant dans le *Phèdre*, à côté de l'influence socratique, des éléments orphiques et pythagoriciens : mais avec Schleiermacher il croyait que c'était le premier écrit de Platon : erreur étrange qui ne pouvait manquer de compromettre ses conclusions. D'ailleurs quel que soit le prix de ces études fragmentaires, elles ne sauraient tenir lieu de la vue d'ensemble qui manque [2].

---

1. Ainsi s'exprime (*Victor Cousin et son œuvre*, p. 218) M. P. Janet qui relève en particulier : le programme de la morale indépendante (argument de l'*Eutyphron*) — l'immortalité de substance opposée à l'immortalité personnelle (argument du *Phédon*) — la conscience considérée comme source de la notion d'infini et d'absolu (argument du *Théétète*) — la liberté absolue de l'inspiration morale (argument du *Petit Hippias*) — la notion de Dieu impliquée dans la notion du moi (argument du *Premier Alcibiade*), etc. Hégel qui ne tarissait pas en éloges de la traduction de Cousin, faisait ses réserves sur l'interprétation : « N'étant pas satisfait de ce que vous trouvez dans tel ou tel dialogue, lui écrivait-il, vous y suppléez en donnant à entendre au moins où cela aurait pu être conduit. »

2. Pendant le court passage de Cousin au ministère, de Xivrey écrivait avec plus de justesse dans la pensée que de bonheur dans l'expression : « Lorsque le traducteur aujourd'hui ministre reviendra aux loisirs littéraires, il se retournera vers son œuvre et jettera un regard de complaisance vers ce bel emploi de ses plus fertiles années. Récapitulant toutes les pensées qui lui sont survenues pendant la durée de son voyage intellectuel avec le philosophe d'Athènes, il en formera le discours de haute appréciation où l'ensemble des idées du divin philosophe et chacun de ses traités sera évalué par le juge le plus compétent. » L'événement a fait de cette prédiction un vœu « platonique ».

Si dans Platon, chose étonnante, Cousin n'a nulle part approfondi le système entier du philosophe, en revanche il a étudié avec amour les merveilleuses ressources de l'écrivain [1]. Je n'en donnerai qu'une preuve, tirée de l'*Argument* d'un des dialogues devenus les plus suspects à la critique allemande, le *Lysis* :

« Le procédé caractéristique du génie de Platon, comme dialecticien et comme artiste, est précisément ce qui fait l'embarras et presque le désespoir du lecteur moderne qui n'en a pas le secret. Platon ne réfute jamais une opinion qu'en faveur d'une autre à laquelle il amène l'interlocuteur, qu'il lui suggère et qu'il établit avec tant de soin qu'il semble vouloir s'y reposer et qu'on est tenté de le faire avec lui. Puis cette même opinion qu'il vient d'entourer de tant de lumière, de vraisemblance et d'intérêt, il la dégrade, l'obscurcit et la ruine en faveur d'une autre qu'il élève de nouveau pour la précipiter à son tour, et toujours de même, promenant ainsi son interlocuteur et son lecteur de triomphe en triomphe et de ruine en ruine sans trouver ni même sans avoir l'air de chercher aucun résultat ferme et solide ». Il y a lieu, pensons-nous, de faire des réserves expresses sur une théorie qui voudrait nous faire accepter comme la méthode par excellence du philosophe athénien ce qui n'a été et ne pouvait être pour lui qu'un procédé passager, un moyen et non un but : mais poursuivons. « Il ne faut pas croire que ces opinions que Platon élève et détruit tour à tour soient des jeux de son esprit, des hypothèses imaginées à plaisir pour être à plaisir et facilement réfutées : non, ce sont des opinions réelles et historiques empruntées à de grandes écoles antérieures ou contem-

---

1. Ajoutons qu'il s'en est souvent inspiré, et avec succès. Témoin cette phrase à propos du Créateur : « Il a fait l'homme parce qu'il ne voulait pas retenir dans l'inaccessible solitude de son être ses perfections infinies. »

poraines et que l'histoire de la philosophie retrouve pour la plupart à mesure qu'elle avance et connaît mieux le siècle de Platon : avec cette différence toutefois que dans Platon elles sont éclaircies dans leurs principes, fortifiées dans leur exposition, poussées à la rigueur dans leurs conséquences, c'est-à-dire élevées à leur idéal, et ne sont plus par conséquent des manières de voir particulières, propres à tel ou tel contemporain de Socrate, mais des théories générales et fondamentales, et comme les types classiques de tous les systèmes analogues répandus à travers les âges. Une pareille polémique n'appartient plus à la Grèce et à l'histoire, mais à l'esprit humain et à la philosophie. C'est pour cela que les dialogues de Platon sont immortels, qu'ils planent au-dessus de tous les siècles, interviennent dans toutes les discussions les plus lointaines. »

Un mot résume à lui seul toute son admiration et tout son respect pour le grand philosophe. « Platon, dit-il, a eu le suprême honneur de n'avoir jamais franchi les limites au delà desquelles le sens commun ne contient pas le génie et où commencent les abîmes. » Ne soyons pas surpris d'un pareil éloge, rien n'avait été épargné pour montrer dans Platon le premier modèle et le premier apôtre de l'éclectisme [1].

Ce double rôle, abdiqué par le maître, de critique et d'historien du platonisme, aurait dû, ce semble, tenter un de ses nombreux disciples, parmi lesquels se rencontraient tant d'esprits éminents. Mais soit que les travaux d'ensemble soient plus rares dans notre pays qu'ailleurs, soit que le génie français s'accommode mal de ces hypothèses hardies, de ces généralisations aventureuses qui ont la prétention de tout comprendre et de tout expliquer, autant se multiplient en France après 1830 les études de détail sur telle ou telle face spéciale du problème platonicien, autant sont rares les publications comparables à à celles que l'Allemagne, avec une fécondité qu'on pourrait

1. « Il fallait draper Platon avant de l'installer dans sa niche », écrit à ce propos M. Secrétan.

croire inépuisable, nous a déjà offertes ou va nous offrir pendant la même période [1].

Parmi les ouvrages les plus remarquables des continuateurs et des disciples de Cousin, deux surtout méritent l'attention ; *la Psychologie de Platon* de M. Chaignet, dont il sera parlé un peu plus loin, et l'*Essai sur la dialectique de Platon*, de M. P. Janet. On lit dans la préface de ce dernier livre : « Les travaux d'un écrivain illustre ont rendu populaires les dialogues de Platon et jeté une lumière éclatante sur l'esprit vrai de cette philosophie antique et sur quelques-uns de ses points essentiels... Toutefois il est permis de dire que la méthode dialectique de Platon, c'est-à-dire selon nous, la base de tout son système, n'a pas encore été présentée dans toute son étendue et toute sa rigueur. L'étude de cette méthode dans ses origines historiques d'une part, et de l'autre dans ses conséquences métaphysiques, mais surtout en elle-même, la recherche scrupuleuse de tous les éléments compliqués de cette méthode riche et simple comme l'esprit humain, et du lien qui les unit : en un mot la restitution fidèle de la dialectique platonicienne d'après Platon, tel est l'objet de ce travail. » Quant à son mérite, voici comment il a été apprécié par un juge compétent entre tous, M. Franck : « C'est bien plus qu'un jugement sur le sublime auteur de la *République* et du *Phédon* : c'est plus qu'un simple résumé de sa philosophie : c'est le mouvement même de la pensée qui l'a produite, c'est le secret d'un homme de génie resté naturel et soulevé par une grande âme, qui après avoir été saisi avec une remarquable perspicacité, est retracé

1. Dans le catalogue des thèses soutenues devant les diverses Facultés des Lettres de France, je relève en dehors des deux livres mentionnés dans le texte les titres suivants : *De reminiscentia Platonica* (Schwalbe, 1835) — *De Platonis Republica* (Bénard, 1836) — *Le Gorgias* (Colin, 1837) — *De Platonica idearum doctrina* (Harivel, 1841) — *De Parmenide Platonis* et *Essai sur la République de Platon* (Hatzfeld, 1850) — *Du principe de l'art d'après la méthode et les principes de Platon* (Burnouf, 1850) — *La psychologie de Platon* (Tissandier, 1851) — *Quæ Plato de ideis senserit* (Nourrisson, 1852) — *Examen du Parménide* (Matinée, 1864).

dans un langage d'une clarté irréprochable. » Tout au plus peut-on ajouter avec de Rémusat que l'auteur semble passer un peu légèrement sur les variations, les hypothèses et les paradoxes qui se rencontrent en si grand nombre dans la partie dogmatique des écrits de Platon.

Malgré ce que son titre offre de spécial, l'ouvrage de Th. H. Martin : *Etudes sur le Timée de Platon* [1] mérite ici une mention, non seulement à cause du savoir immense de l'auteur, mais parce qu'il déclare lui-même « chercher dans le *Timée* le complément du platonisme et le nœud de la plupart des difficultés que ce système présente. » Dans les 208 notes (dont bon nombre ont l'étendue d'une dissertation) qui suivent le texte et la traduction du dialogue, il touche successivement à presque tous les enseignements de Platon pour en marquer le sens, la valeur intrinsèque et l'influence historique. Ainsi il reproche au disciple de Socrate d'avoir absolument séparé les idées des choses, et cela pour n'avoir pas compris que « les principes nécessaires, modes éternels de l'intelligence divine, ont Dieu pour substance et sont imposés nécessairement à titre de loi aux choses passagères par la cause suprême dans laquelle ils résident ». Martin hésite sur la question de savoir si Dieu est l'une quelconque des espèces intelligibles, l'idée du bien, par exemple, laquelle embrasserait toutes les autres : il lui semble en effet que Platon sur ce point est plus d'une fois en désaccord avec lui-même. Quant au lieu, par lequel le *Timée* définit la matière, il n'est point en Dieu, il n'est point l'œuvre de Dieu, il est éternel comme lui.

8. HERMANN

Nous avons vu qu'au début du siècle le génie allemand, alors dans toute sa ferveur philosophique, ne croyait qu'aux

1. Paris, 1841, 2 volumes.

idées et dédaignait volontiers l'histoire : peu à peu l'érudition devait reprendre le pas sur la métaphysique et on put légitimement appliquer à l'esprit nouveau qui soufflait dans la patrie de Kant et de Hégel ce mot de Sénèque : *Quæ philosophia erat, facta philologia est.* »

Dans le domaine spécial qui nous occupe, la théorie de Schleiermacher, d'abord accueillie avec une sorte d'enthousiasme, perdait graduellement de son prestige, lorsqu'un érudit déjà connu par d'autres travaux entreprit de la saper par la base pour lui substituer un système tout opposé. Schleiermacher était parti du principe même du platonisme pour en apprécier et en ordonner, si l'on peut ainsi parler, les manifestations littéraires : Hermann [1] partira des données historiques et extérieures pour pénétrer dans le fond même de la doctrine et en ressaisir les transformations successives. Avant lui on avait envisagé Platon presque comme une sorte de penseur idéal : avec lui nous retrouvons l'Athénien qui a vécu à telle date, dans tel milieu, et dont la figure se détache sur l'ensemble et la suite de ses dialogues, à peu près comme celle d'Ulysse sur les multiples aventures que célèbre l'*Odyssée*.

Mais pour procéder avec méthode, commençons par une rapide analyse de l'ouvrage d'Hermann [2].

Le premier livre (p. 1-128) est intitulé : *Vie de Platon : ses rapports avec la société de son temps.* On y voit appliqué le même genre de critique que Villemain avant Sainte-Beuve faisait en ce temps-là même prévaloir avec tant d'éclat dans l'histoire littéraire. Après une courte introduction, l'auteur passe en revue l'état d'Athènes au début de la guerre du Péloponnèse, la famille de Platon, sa jeunesse, ses rapports avec les hommes politiques les plus marquants de l'époque, les

1. K. Fr. Hermann fut successivement professeur à Heidelberg, à Marburg et à Göttingue où il succéda en 1851 à Otf. Müller. Il est mort le 31 décembre 1855, laissant une réputation d'infatigable activité.

2. Cet ouvrage a pour titre : *Geschichte und System der Platonischen Philosophie.* T. I, *die historisch-kritische Grundlegung enthaltend*, Heidelberg 1839 (le tome II n'a jamais paru). Le travail était dédié au célèbre Creuzer

connaissances qu'il put acquérir à Athènes, ses voyages à Mégare et en Egypte d'abord, plus tard en Italie et en Sicile, les visées politiques qui le ramenèrent deux fois à Syracuse, enfin sa longue et féconde carrière comme chef d'école à l'Académie.

Le second livre (p. 129-342) est consacré à l'étude des rapports qui relient Platon à ses devanciers et à ses contemporains. Ce n'est rien moins qu'une histoire complète de la philosophie grecque jusqu'à la fin du v[e] siècle, destinée à mettre en pleine lumière l'état des esprits au moment où le platonisme apparaît sur la scène [1]. A l'école naturaliste d'Ionie, à l'école atomistique à laquelle Hermann rattache, on ne sait pourquoi, Anaxagore, s'opposent les Pythagoriciens et les Eléates. Il s'arrête avec une insistance peut-être excessive sur les causes qui ont préparé l'avénement et le succès de la sophistique : enfin il en vient à Socrate, à son œuvre capitale de réforme intellectuelle, à Xénophon qui s'en est fait l'annaliste, et aux socratiques imparfaits qui ne pouvaient aboutir qu'à la compromettre tout en se flattant de la continuer.

Le troisième et dernier livre (p. 343-712) est de beaucoup le plus important : c'est la partie vraiment originale de l'ouvrage : il s'agit de tirer des écrits de Platon l'histoire exacte et authentique de sa pensée [2]. Mais comment procéder ? Sommes-nous en présence d'une exposition systématique, d'une œuvre conçue et fondue en quelque sorte d'un seul jet ? C'est ce qu'affirme Schleiermacher : mais une découverte aussi tardive est justement suspecte, et les efforts qui ont été nécessaires pour faire entrer tous les écrits de Platon dans ce lit de Procuste suffisent à la décréditer. Ces écrits offrent l'image d'un développement organique et vivant, soit : en résulte-t-il que Platon, dès ses premiers pas en possession de tout son système, ait

1. Michelis a reproché à Hermann, et avec quelque raison, d'avoir jugé les premiers philosophes de la Grèce trop exclusivement à travers les analyses d'Aristote.

2. Voici le titre allemand : *Plato's schriftstellerischer Nachlass als Quelle seines Systems gesichtet und geordnet.* Les 150 dernières pages de l'ouvrage sont occupées par des notes dont quelques-unes tout au moins sont extrêmement intéressantes.

voulu conduire ses lecteurs comme par la main du seuil du temple jusqu'aux parties les plus reculées du sanctuaire ? Non, c'est la pensée du maître elle-même qui s'est ainsi graduellement développée : c'est en recueillant les vérités éparses autour de lui, c'est en les incorporant peu à peu à son système qu'il s'est élevé de ses premiers dialogues aux derniers, des discussions toutes pratiques où se plaisait Socrate aux hauteurs toutes spéculatives de la théorie des idées [1].

Que l'on compare en effet le *Charmide,* le *Protagoras,* même le *Gorgias* et le *Ménon* d'un côté, avec la *République,* le *Philèbe* et le *Timée* de l'autre : les différences sont trop profondes, trop accentuées pour pouvoir être expliquées par un simple calcul pédagogique. Il ne s'agit pas seulement de difficultés croissantes, à la solution desquelles une initiation habile doit préparer le lecteur : c'est un esprit nouveau, c'est une conception des choses de plus en plus vaste, de plus en plus haute [2]. De plus Hermann se fait une arme contre Schleiermacher des condamnations portées par ce dernier contre un certain nombre de dialogues : il en cherche l'unique explication dans « la fausse ambition d'imposer à la variété naturelle de la muse platonicienne le type d'une unité artificielle. »

Ces déplorables conséquences, continue Hermann, se font jour avec plus de force encore dans l'ouvrage d'Ast, qui tout en corrigeant sur quelques points le principe de Schleiermacher, ailleurs l'a poussé à bout de manière à rompre ouvertement avec toutes les lois de la critique historique et philologique. Il est vrai que pendant qu'Ast ne trouvait jamais l'autorité d'un dialogue assez fortement établie, la première preuve venue, souvent même la plus discutable suffit à Hermann, qui par

1. Hermann ne cite nulle part Cousin. Est-ce cependant par le seul fait du hasard que tous deux s'accordent ainsi à faire de Platon un « éclectique » par excellence ?

2. « Je mehr wir Platon's Schriften als den treuen Abdruck seines Geistes betrachten, desto mehr nöthigt uns ihre Verschiedenheit, gewisse Stadien in seinem eigenen Entwicklungsprocesse anzunehmen, deren Unterschiede gewiss tiefer als in der blossen dialektischen Berechnung eines methodischen Lehrcursus begründet sind » (p. 351).

principe ne se scandalise d'aucune divergence, d'aucune contradiction.

Les systèmes faux ou incomplets se trouvant ainsi éliminés, où est la règle qui nous permettra de trancher sûrement le problème platonicien [1] ? Comment établir sans crainte d'erreur les phases que Platon a dû traverser pour donner à sa pensée sa forme définitive [2] ? Deux sources d'informations nous sont ouvertes : les écrits du philosophe d'un côté, de l'autre les incidents bien connus de sa vie. D'une période à la période suivante ce ne sont pas les mêmes questions qui le préoccupent, ce n'est pas à la même méthode qu'il en demande la solution. Tant que vécut Socrate, Platon ne pouvait songer et en réalité n'a jamais songé à se faire chef d'école : or c'est seulement quand il a pris ce rôle qu'il lui a été nécessaire de réduire ses idées en système. Quelle a été visiblement sa mission ? Réunir en un vivant faisceau tous les débris épars de la science et de la sagesse grecques. La chose lui était impossible à Athènes : de là les voyages qu'il a entrepris non pas à l'aventure, mais avec ce but nettement arrêté : puiser aux sources de la philosophie comme un demi-siècle auparavant Hérodote aux sources de l'histoire. Une fois cette tâche accomplie, nous le voyons se poser en maître et fonder son enseignement.

Chose curieuse, Hermann parti en guerre avec une vivacité extrême contre Schleiermacher aboutit en fait à des conclusions

1. Hermann appelle le procédé qu'il préconise « eine historisch-individuelle Auffassung der Platonischen Werke », et voici comment il le caractérise : « Sie schliesst zwar die geistige Einheit der echten Werke Plato's nicht aus, sucht aber diese weder in einer methodischen Verknüpfung noch in einer durchgehends gleichen Weltanschauung, sondern in dem individuellen Geistesleben des gemeinschaftlichen Verfassers, das auch bei der normalsten Entwicklung jedenfalls zu reich und zu bewegt war, um nicht durch die Verschiedenheit seiner Durchgangsstufen eine grosse Mannigfaltigkeit seiner Erscheinungen zu rechtfertigen » (p. 367).

2. Il peut y avoir quelque témérité à se prononcer sur les choses de l'Allemagne dans un sens opposé à celui des Allemands eux-mêmes : mais en vérité il nous semble difficile d'admettre le parallèle que l'on a établi à cette occasion entre Hermann et Hégel. La pensée pure de Hégel se développe en vertu d'une nécessité intérieure : la pensée de Platon, d'après Hermann, est au contraire sous la dépendance immédiate d'influences extérieures.

presque semblables, sauf que l'un s'applique à mettre en lumière les rapprochements qui unissent les divers dialogues, l'autre les divergences qui les séparent.

Une première période s'ouvre par le *Petit Hippias*, l'*Ion*, le *Premier Alcibiade*, le *Charmide*, le *Lysis*, le *Lachès*, se continue par le *Protagoras* et l'*Euthydème*, et s'achève par une époque de transition à laquelle appartiennent l'*Apologie*, le *Criton*, le *Gorgias*, l'*Euthyphron*, le *Ménon* et le *Grand Hippias*. La pensée de Platon y apparait sous une forme spontanée, dans son éclat naturel : Socrate y parle un langage peu différent de celui que lui prête Xénophon : Platon ne sait des autres systèmes que ce qui en était entré, si cette expression est ici à sa place, dans le domaine public, et c'est à peine s'il nous laisse pressentir, et de loin, ce que deviendra plus tard sa doctrine.

Pendant la seconde période, Platon est sous l'influence visible d'Euclide et des Mégariques : il entreprend de lutter contre ses devanciers ou plutôt de les concilier avec l'esprit socratique. Cette crise intellectuelle a son contre-coup inévitable sur la forme : la poésie disparait refoulée par la dialectique : en outre Platon est loin d'Athènes, ce foyer du véritable atticisme. Ces causes réunies, dit Hermann, expliquent surabondamment le changement complet, heureusement passager, qui s'est opéré dans le style et la méthode du *Cratyle*, du *Théétète*, du *Sophiste*, du *Politique* et du *Parménide*.

En quittant Mégare, Platon est allé se retremper aux sources vives du pythagorisme ; en y découvrant son idéal, il y a retrouvé l'enthousiasme et la poésie. Désormais il va reprendre son œuvre avec une ardeur nouvelle où le sérieux de la maturité s'unit à l'élan de la jeunesse, la solidité du fond à la perfection de la forme : il reviendra à ses aspirations et à ses convictions premières, mais pour leur donner une base à la fois plus ferme et plus vaste dont le pythagorisme fera les principaux frais. Le *Phèdre* contiendra, comme le voulait Stallbaum, le programme de cet enseignement nouveau : il sera suivi du *Ménéxène*, du *Banquet*, du *Phédon*, du *Philèbe*, et la liste des

écrits de Platon se fermera par la trilogie de la *République*, du *Timée* et du *Critias*, enfin par les *Lois*.

Puis, après avoir défini le caractère de Platon comme écrivain dans un chapitre qui peut compter au nombre des plus remarquables du livre, Hermann demande à l'analyse sommaire des dialogues la confirmation des vues établies par lui un peu *à priori* dans les pages qui précèdent.

Un second volume devait suivre, consacré à l'exposé et à l'appréciation de la philosophie platonicienne : soit que Hermann ne se soit pas senti à la hauteur d'une pareille tâche, soit tout autre motif, ce volume n'a jamais vu le jour. Toutefois nous avons encore à résumer les vues développées dans un article [1] où Hermann a pris à partie d'une façon spéciale le principal argument invoqué par Schleiermacher. Celui-ci, on s'en souvient, avait exagéré la portée des déclarations de Platon dans le *Phèdre* : par une interprétation toute contraire, dans ce passage célèbre Hermann voit la preuve qu'aux yeux du philosophe, la parole écrite, vain simulacre de la parole vivante [2], est absolument sans valeur scientifique ; elle est à la pensée ce que le phénomène est à l'idée ; Platon a eu recours au dialogue parce que Socrate lui en avait donné l'exemple, et non parce qu'il avait tout d'un coup découvert dans ce mode d'exposition des propriétés merveilleuses, comme si le dialogue fournissait, on ne sait comment, un moyen assuré, infaillible, d'épuiser les difficultés et les objections.

Mais alors, quel but poursuivait Platon en rédigeant ses écrits ?

Pour le comprendre, il convient de faire deux parts dans son enseignement : d'un côté la théorie des idées considérée dans ses principes, dans ses éléments constitutifs empruntés exclusivement au monde intellectuel : de l'autre les applications de cette théorie dans la sphère du terrestre et du contingent. Il fallait

1. *Uber Plato's schriftstellerische Motive*, réimprimé dans ses *Gesammelte Abhandlungen*, Göttingue, 1849, p. 281-305.

2. 276 A : Εἴδωλον τοῦ λόγου ζῶντος καὶ ἐμψύχου.

rendre l'homme attentif aux traces de la vérité entrevue dans une première existence et lui rappeler ainsi tout ensemble son origine et sa destinée. Voilà l'ὑπόμνησις qui est le propre de l'écriture [1]. Mais, ajoute Hermann, à l'aide de cette image fragmentaire et imparfaite quiconque a des yeux pour voir et un esprit pour entendre pourra reconstruire pour soi l'organisme complet de cette philosophie.

Ces assertions sont bien peu vraisemblables. Eh quoi ! dans le siècle même où Eschyle dédiait fièrement ses tragédies au temps, où Thucydide écrivait en tête de son histoire les mots fameux : *κτῆμα εἰς ἀεί*, Platon aurait écrit pour ses seuls disciples et systématiquement caché à la postérité les bases essentielles de sa doctrine ! Est-ce qu'Aristote n'appuie pas sa critique des vues de son maître précisément sur ces écrits d'où elles sont absentes, s'il faut en croire Hermann ? Est-ce que certains dialogues tout au moins ne nous entretiennent pas expressément de la théorie des Idées ? Platon ne s'y montre-t-il pas aussi jaloux de nous élever de la sphère du sensible à la sphère de l'intellectuel que de nous faire redescendre des hauteurs de la dialectique aux phénomènes du monde extérieur ou du monde moral ?

Quant à la théorie, tout autrement importante, qui servait à Hermann à expliquer la genèse et les développements ultérieurs du platonisme, elle fut accueillie généralement avec

1. « Mit den Principien der übersinnlichen Ideenlehre hatten es die mündlichen Vortrage des Philosophen zu thun und auf sie findet die gegen schriftliche Mittheilung gerichtete Erklärung um so gewissere Beziehung, je weniger sich in der That nachweisen lässt, dass Plato jemals in seinen Schriften die obersten Principien anders als andeutungsweise oder beiläufig behufs anderweitigen Anwendung auf Fragen und Zustande der erscheinenden Welt berührt habe : fur diese Anwendung aber, wo die überirdische Wahrheit überall nur im Gewande der Sinnlichkeit und des Scheines wirksam gemacht werden konnte, war die schriftliche Ausdrucksweise gerade um ihres materielleren, gleichsam bildlicheren Charakters willen ebenso nothwendig gegeben » (Article cité, p. 292). — Hermann fait remarquer à ce propos combien dans le *Timée*, par exemple, les détails secondaires abondent, tandis que nous n'obtenons que des réponses superficielles à ces questions vitales : Quels sont les éléments de l'âme ? Quelle est la nature du monde et des idées ?

faveur. On était revenu des conceptions abstraites des idéalistes allemands du commencement du siècle : la méthode historique était rentrée dans tous ses droits. Quoi de plus naturel que de se représenter les phases successives de la vie de Platon comme le cadre où chaque dialogue devait aisément et comme de lui-même trouver sa place ! D'un autre côté quoi de plus légitime que de déterminer la part qui revenait dans le système de Platon à chacune des grandes écoles antérieures ! Est-ce que ses écrits ne nous attestent pas une série de directions parallèles presque indépendantes plutôt qu'un progrès continu dans une direction unique ?

Malheureusement bien poser un problème ne suffit pas toujours pour le résoudre. Avons-nous en effet une biographie vraiment complète, vraiment certaine de Platon ? Savons-nous d'une façon positive quand il entra à l'école de Socrate, combien de temps dura son séjour à Mégare, en Egypte, en Sicile, dans la Grande-Grèce ? Son génie était-il assez mobile, ses idées assez peu arrêtées pour subir une transformation radicale au contact d'Euclide d'abord, plus tard d'Archytas et des autres pythagoriciens ? A chaque instant Hermann a recours à des inductions plus ou moins heureuses pour combler les lacunes de l'histoire ; les hypothèses dont l'abus le choque si fort chez ses devanciers tiennent dans son récit comme dans ses raisonnements autant de place que les faits, et les incertitudes de la tradition ne laissent qu'une valeur probable à ses conclusions en apparence les plus solides.

A un autre point de vue, après avoir rendu hommage à l'immense érudition qui a fait d'Hermann l'émule de l'illustre Bœckh [1], on peut se demander si lorsqu'on est en présence d'un penseur de génie comme Platon, il est juste de subordonner aussi absolument la philosophie à l'histoire, et de raisonner comme s'il s'agissait d'un personnage politique jeté dans la mêlée des événements. A ce compte que saurions-nous

1. L'un des plus beaux monuments de l'érudition d'Hermann est sans contredit son livre intitulé : *Culturgeschichte der Griechen und Römer*, publié après sa mort par les soins de K. G. Schmidt (Göttingue, 1857).

du développement intellectuel de Descartes ou de Kant ? Ici c'est avant tout l'homme intérieur qui nous intéresse, et en dehors de ses confidences, quel moyen avons-nous de le connaître ?

Mais examinons de plus près les hypothèses sur lesquelles s'appuie la théorie d'Hermann. En 400 avant notre ère, Athènes, ce prytanée de la Grèce, en était-elle à ignorer les théories d'Héraclite, de Parménide et de Pythagore ? Est-il vraisemblable de se représenter un esprit aussi ouvert que Platon comme tellement enchaîné à Socrate du vivant de celui-ci qu'il n'ait pas osé porter sa curiosité ailleurs ? L'éléatisme à Mégare, le pythagorisme en Italie l'ont-ils d'autant plus frappé qu'ils se présentaient inopinément devant ses yeux éblouis ? Hermann va si loin dans cette voie qu'il n'hésite pas contre tous les témoignages, sauf peut-être celui de l'école alexandrine, à faire du pythagorisme le fond même et le noyau du platonisme, si bien qu'avant ses voyages et sans ses voyages le philosophe n'aurait été que l'ombre du Platon que nous connaissons : c'est opposer une erreur contraire, mais non moins manifeste, à celle de Schleiermacher qui nous montre Platon dès sa première jeunesse en possession définitive de tous les éléments essentiels de sa doctrine. Que Platon ait profité, largement profité même des systèmes antérieurs, nous l'accorderons volontiers : mais que son propre système se compose uniquement de pièces de rapport dont le philosophe a été redevable avant tout aux circonstances, qu'il ait mérité une place parmi ces disciples d'Héraclite dont il raille « l'évolution éternelle », voilà ce qu'il est difficile ou pour mieux dire impossible d'admettre. Les hommes de génie sont comparables non à des ruisseaux qui empruntent leurs eaux à d'innombrables affluents, mais à des fleuves qui jaillissent à flots pressés d'une source vive.

A force de concentrer toute son attention sur des différences qu'il exagère, Hermann en vient à affirmer que tel dialogue est socratique, tel autre pythagoricien ou mégarique : il n'oublie qu'une chose : c'est qu'ils sont tous platoniciens. Munk

s'est spirituellement moqué de cette prétention de considérer les écrits de Platon comme autant de bulletins réguliers de ses découvertes et de l'état de ses idées. Sans doute plus d'une assertion d'Hermann eût été profondément modifiée, s'il avait reçu une initiation plus sérieuse aux questions de métaphysique, et surtout s'il avait lu les dialogues mêmes de Platon avec autant de soin que les témoignages de Cicéron, de Diogène ou d'Olympiodore.

9. BRANDIS, ZELLER, STEINHART

Dès l'apparition de l'œuvre d'Hermann, ceux-là mêmes qui étaient disposés à faire le meilleur accueil à son principe refusèrent de souscrire au plus grand nombre de ses conclusions. Brandis [1] notamment soutint qu'à l'école de Socrate les méditations de Platon et de ses condisciples n'avaient pas été systématiquement concentrées dans la pratique et que si les premiers dialogues de Platon ne font que bien rarement allusion aux écoles antérieures, rien n'autorise à interpréter ce silence comme un aveu explicite d'ignorance. Est-ce qu'Euclide, malgré son profond attachement pour Socrate, n'a pas de bonne heure suivi le courant qui l'entraînait vers les problèmes les plus épineux de la dialectique ? Attaché comme Ritter à l'hypothèse de Schleiermacher, Brandis pose en principe qu'un vrai philosophe débute par une conception d'ensemble, non par des vues de détail : mais si Platon de bonne heure a arrêté les bases de son édifice, il n'en a entrevu qu'assez tard le plan définitif. Brandis a eu d'ailleurs le double mérite

1. Né à Hildesheim en 1790, Brandis s'occupa de bonne heure de la philosophie ancienne, comme l'attestent ses *Commentationes eleaticæ* qui parurent à Copenhague en 1812. Il lut Platon avec Cousin à Paris : mais c'est à Aristote surtout qu'il a élevé un monument par la publication des *Scholia in Aristotelem* (Berlin, 1836). Dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine* (1835 et 1866) il juge sévèrement Ast et prend ouvertement parti pour Schleiermacher. Brandis mourut à Bonn en 1867.

d'abord de rattacher plus étroitement qu'aucun de ses devanciers Platon à Socrate, ensuite d'étudier Platon non seulement dans Platon lui-même, mais dans son illustre disciple Aristote. Ses deux dissertations *De deperditis Aristotelis libris de Ideis et de bono* [1] — *Uber die Zahlenlehre der Pythagoreer und Platoniker* [2], attestent une étonnante habileté à se servir de quelques phrases du Stagirite pour reconstituer les parties les plus obscures de la théorie des Idées.

L'historien par excellence de la philosophie grecque en Allemagne, Zeller [3], ne s'est inféodé en ce qui touche Platon ni à Schleiermacher ni à Hermann. Au premier il reproche avec raison d'avoir trop peu tenu compte du développement naturel du philosophe athénien ; au second, d'avoir cherché uniquement dans des causes extérieures et pour ainsi dire purement mécaniques l'explication des phases traversées par la pensée platonicienne. D'après Zeller, nous devrions dans tout dialogue authentique retrouver tout au moins une trace, un écho des théories fondamentales de Platon [4] : tel est sans doute le motif qui lui avait fait d'abord rejeter la plupart des écrits qualifiés ordinairement de « socratiques. » Poussant plus loin la hardiesse, il avait même, à l'exemple de Ast, tenté dans ses *Etudes platoniciennes* [5] de prouver que les *Lois* étaient une composition apocryphe. Plus tard, après mûre réflexion, il n'a pas hésité à revenir sur ces jugements trop précipités [6].

1. Bonn, 1823.
2. Article inséré dans le *Rheinisches Museum*, 1828.
3. Né en 1814 à Kleinbottwar dans le Wurtemberg, Zeller entra à dix-sept ans à l'Université de Tubingue où il fut élève de Baur et de Strauss. Dès 1844 paraissait la 1re partie de sa *Philosophie des Grecs*, dont le quatrième et dernier volume fut imprimé en 1852. Successivement professeur à Berne, à Marbourg, à Heidelberg et à Berlin, où sa robuste et infatigable vieillesse est entourée de la sympathie et de l'admiration publiques.
4. « Frühzeitig sind aus Sokratischer Lehre die Grundlinien des durch ihn zu bildenden Systems in Plato's schöpferischem Geiste mit Deutlichkeit und Bestimmtheit hervorgetreten und haben durch die ihnen innewohnende Kraft sich allmählig angemessener, naturgemässer Weise entwickelt. »
5. 1839.
6. Ainsi dans un article publié par la *Zeitschrift für die Alterthumswis-*

Sur la question de la succession chronologique, Zeller a déployé une subtilité infinie à découvrir les rapports intrinsèques qui peuvent exister entre les divers dialogues.

Pendant de longues années, on s'était habitué en Allemagne à considérer l'exposé de la philosophie platonicienne dans le grand ouvrage de Zeller comme le plus exact et le plus fidèle, sinon le plus complet et le plus étendu que l'on pût citer. Récemment un de ses compatriotes, Teichmüller s'est inscrit en faux contre l'opinion générale [1] : tout en rendant hommage au savoir et à l'érudition de Zeller, il lui reproche d'avoir confondu le mythe poétique et la démonstration rationnelle, l'image et le sens caché qu'elle recouvre, et d'avoir ainsi laissé sciemment subsister des contradictions grossières dans le tableau qu'il trace du platonisme. Ce n'est point ici le lieu d'analyser et de discuter l'un après l'autre les arguments employés dans cette polémique d'ailleurs assez confuse [2]. Il semble au reste que sur plus d'un point Zeller soit en droit de rejeter sur Platon lui-même le blâme qu'on lui adresse : ainsi, quoique Teichmüller demande si à l'aide du vide, des rapports mathématiques et des Idées on peut se vanter de donner une explication sérieuse du monde sensible

senschaft (1851, p. 250), il admet l'authenticité du *Lachès*, du *Lysis*, même du *Petit Hippias*, du *Charmide* et de l'*Euthyphron*, et déclare inutile et superflue toute réfutation des athétèses prononcées par Socher (*Philosophie der Griechen*, II, 1, p. 322, note 2).

1. Voir en particulier sa brochure intitulée *Platonische Frage, eine Sendschrift an Zeller*.

2. Qu'on en juge par une citation : « Wo es sich um philosophische Auffassung handelt, ist Zeller doch nur soweit beachtenswerth als noch bei ihm die von Hegel gewonnene Bildung nachklängt... Zeller ist unberührt geblieben von der strengen Zucht des Platonischen Denkens : wir können bei ihm auch kaum eine Ahnung von Plato's Geist und Philosophie gewinnen... Seine rationalisirende platonische Dogmatik hat mit Plato's Begriffen ein Puppentheaterspiel aufgeführt... Zeller ist zu sehr in die mythologische Auffassung Plato's hineingerathen dass er in diesem dichten Buschwerk vor lauter Märchengestalten die klaren und einfachen Grundlinien der Platonischen Begriffe gar nicht mehr erkennt und alle freie Aussicht verliert. Er stellt mit chronikenhafter Treue die verschiedenen Aussprüche Platon's nebeneinander ohne uns in die Dialektik einzuführen, und reiht Bild und Sinn des Bildes, Orthodoxie und dialektische Erkenntniss unterschiedslos aneinander » (*Literarische Fehden*, II, 5).

avec le mouvement et la vie qui y éclatent de toutes parts, on ne voit pas qu'il y ait une autre solution exposée ou même annoncée dans le *Timée*.

Si Brandis et Zeller inclinent en somme plutôt du côté de Schleiermacher, Hermann a trouvé des partisans convaincus dans la personne de Deuschle, Schwegler et Steinhart. Le premier, enlevé par une mort prématurée à la science qu'il honorait par ses travaux, voudrait que les événements extérieurs intervinssent dans l'étude du platonisme beaucoup moins comme base unique d'examen que comme moyen de contrôle. Contrairement à Cousin, c'est sur le fond et non sur la forme, sur l'ensemble des théories exposées et non sur le degré d'habileté de cette exposition même qu'il s'appuie pour retrouver l'ordre des dialogues [1]. Le second distingue nettement dans la vie de Platon trois périodes : son éducation intellectuelle à l'école de Socrate, ses voyages, son enseignement à l'Académie [2]. Le troisième [3] a eu le mérite de faire rentrer dans la discussion l'élément philosophique que Hermann en avait à peu près banni. Chargé de rédiger les *Introductions* aux divers dialogues traduits et publiés par C. Müller, il s'est acquitté de cette tâche avec un succès comparable à celui qu'avaient eu en France les *Arguments* de Cousin. Il s'agissait, nous dit-il lui-même, de lutter efficacement contre les théories désolantes de Feuerbach qui gagnaient alors la jeunesse : aussi bien ces *Introductions*, fruit d'une érudition considérable, mais portée plus légèrement que ce n'est le cas d'ordinaire en Allemagne, écrites d'ailleurs avec une chaleur communicative dans un style plein d'éclat, sont-elles très propres à faire admirer et aimer le noble idéalisme de Platon.

1. Voir les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, vol. LXXXI, p. 576 et suiv.

2. En allemand *Lehr=, Wander=, Meisterjahre*.

3. Steinhart, né en 1801, est mort en 1872. Outre les *Introductions* dont il va être parlé, on a de lui sur Platon une série d'articles dans la *Zeitschrift für Philologie und philologische Kritik*, et une brochure assez curieuse : *Aphorismen über den gegenwärtigen Stand der plat. Forschungen*, 1868.

Dès son apparition, l'œuvre reçut de grands éloges [1]. Néanmoins Steinhart a les défauts de ses qualités. Ces deux éléments, historique et philosophique, qu'il veut à tout prix associer se gênent mutuellement [2] : ses longs commentaires, supérieurs souvent en étendue au texte lui-même, manquent de netteté et de précision justement sur les points les plus essentiels. Il traite Platon non en critique, mais en panégyriste ou du moins en avocat sans cesse préoccupé de justifier son client [3] : partout il découvre ou croit découvrir des allusions lointaines, des pensées d'autant plus profondes qu'elles sont plus cachées. Dans les questions d'authenticité (de même que dans la *Vie de Platon*, œuvre posthume qui fut publiée en 1873), Steinhart a fait à la tradition toutes les concessions possibles. Dans la succession qu'il assigne aux dialogues, deux points seulement doivent être relevés : le premier, c'est qu'avec Stallbaum et Hermann il regarde le *Phèdre* comme contemporain des débuts de Platon à l'Académie, le second, c'est qu'il place l'*Euthydème* et le *Ménon* l'un avant, l'autre pendant le procès de Socrate.

10. SUSEMIHL

Après Schleiermacher et Hermann, on eût pu croire la question platonicienne épuisée. Il n'en était rien. Un érudit qui s'est fait un nom à part dans le domaine de l'histoire philosophique, Fr. Susemihl, ouvrit pour la résoudre une voie nouvelle [4]. Il a raconté lui-même comment élevé par Bœckh

1. Notamment de Zeller dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1851, p. 33.

2. Ainsi Uberweg (p. 279) lui reproche d'avoir considéré comme autant d'aveux formels les expressions figurées qu'emploie Socrate dans le *Cratyle*, le *Théétète* et ailleurs, lorsqu'il est question de la théorie des Idées.

3. En rendant compte de l'œuvre de Steinhart, un critique a dit avec raison : « Allzustark lässt er den göttlichen Platon in einem Luftglanz erscheinen und versäumt es, die beruhigenden Schatten fehlbarer Menschlichkeit über sein Gemälde zu werfen. »

4. Dans son *Prodromus Platonischer Forschungen*, publié en 1852, il porte

et Trendelenburg dans une sorte de culte pour Schleiermacher, captivé par ce que les écrits du célèbre critique avaient de généreux et d'enthousiaste, il avait dû néanmoins s'en séparer à mesure que se poursuivaient ses propres méditations. Mais Hermann à son tour lui déplut pour avoir trop cédé à la tentation habituelle des novateurs : faire table rase de tout ce qu'ont pensé et écrit leurs devanciers. Veut-on avoir la parfaite intelligence de la personnalité d'un homme de génie et plus particulièrement d'un métaphysicien ? il ne suffit pas évidemment de recueillir et de commenter les menus faits de la tradition et même de l'histoire [1]. Dans Platon on s'était jusqu'alors beaucoup occupé du philosophe : de quel droit avait-on négligé sa philosophie ? On avait étudié Platon par le dehors : pourquoi ne pas chercher à le saisir par le dedans ? Sa pensée avait été comparée à la plante qui subit comme fatalement l'influence des divers milieux où on la transporte : il eût fallu au contraire nous la montrer grandissant en vertu de son énergie propre, et s'assimilant progressivement tous les éléments de fécondité qu'elle rencontre autour d'elle.

A entendre Susemihl, nous possédons sur toutes les phases du développement philosophique de Platon les données les plus précises : ce sont ses dialogues, véritables miroirs de toute la suite de ses états d'esprit [2]. A une heure donnée de sa vie, telle vérité est clairement entrevue, telle autre obscurément pressentie : ce qui n'était d'abord qu'un objet de croyance s'appuie plus tard sur l'autorité du raisonnement.

encore, selon ses propres expressions, la chaine de Schleiermacher. Mais il la secoue dès l'année suivante. C'est en 1855 que parut à Leipzig son principal ouvrage : *Die genetische Entwicklung der Platonischen Philosophie einleitend dargestellt*, en deux livres.

1. « Hörte man doch endlich einmal auf, Thatsachen und Uberlieferungen, die der verschiedensten Deutung gleich fähig sind, sofort zu den weitgreifendsten Hypothesen auszuspinnen » (II, 92).

2. « Es ist der platonischen Schriftstellerei eigen, dass jedes Werk fur sich das vollständige System Platon's wie es seinem jedesmaligen Entwicklungsstandpunkte entspricht, nur mit specieller Rücksicht auf den besonderen, gerade vorliegenden Gegenstand der Behandlung in sich schliesst » (I, 125). — Cf. II, 65.

Ce point de vue, assez légitime en lui-même, a conduit Susemihl à des conjectures dont quelques-unes assurément des plus heureuses : mais a-t-il réussi à les transformer en certitudes ?

Où est l'unité de l'œuvre de Platon ? Dans un plan tracé à l'avance ? Nullement : il faut la chercher au fond même de sa nature dans son aspiration incessante à une vérité plus complète et plus haute [1]. Que l'on suive attentivement dans ses écrits toutes les faces du problème philosophique et les formes diverses que revêt la pensée : les progrès accomplis nous révéleront la place qui convient à chaque dialogue. C'est le propre du génie de marcher droit à son but, avant même d'avoir définitivement exploré et arrêté sa route ; la théorie ne vient qu'après la pratique, la méthode qu'après les principes. Platon a débuté dans la carrière avec la parfaite conscience de tout ce qui lui manquait pour être à la hauteur de sa tâche : il ne s'agissait pour lui en effet de rien moins que de trouver un terrain de conciliation entre la socratique et les systèmes antérieurs, parfaitement connus du monde savant d'Athènes dans leurs grands traits. Dissimulant à dessein ses doutes, peut-être même son ignorance derrière l'ironie de Socrate, il s'est plu dans ses premiers écrits à poser devant ses lecteurs des problèmes dont il ne possédait point encore la solution [2], un résultat négatif n'ayant pas moins de prix à ses yeux que les conclusions les plus positives. On voit par là toute la distance qui sépare Platon des autres philosophes, jaloux de ne paraître en public qu'une fois en possession du système qui doit les immortaliser. Il est vrai que comme peintre et comme écrivain, il a donné à ces ébauches de sa pensée un éclat presque égal à celui de ses chefs-d'œuvre : on dirait même que moins le fond est solide, plus il prodigue les ornements et les arabesques à la surface. Dès ses premiers dialogues, le

1. C'est ce que Susemihl appelle tantôt « ein dunkler Drang, » tantôt « die geniale Mitgabe seiner Natur. »

2. Sur ce point, Grote ne fera que reprendre, pour les développer, les idées émises dix ans avant lui par Susemihl.

Petit Hippias, le *Lysis*, le *Charmide*, on aperçoit les germes de la théorie des Idées : ces germes mûriront dans la suite, grâce à ses méditations personnelles et à son commerce avec les penseurs les plus renommés de sa génération. La morale de Socrate, voilà son point de départ : la dialectique de Socrate, voilà sa méthode. Platon lui-même en plus d'un passage désigne les écrits de sa jeunesse comme une initiation progressive, comme un voyage philosophique à la conquête d'une vérité supérieure entrevue jusqu'à la fin plutôt que définie [1]. Dans cette hypothèse, le débat entre Schleiermacher et Hermann perdait singulièrement de son importance [2], et les adversaires en présence pouvaient se réconcilier sur ce terrain commun, l'unité de l'inspiration et de l'œuvre platoniciennes.

Maintenant avons-nous là un critérium suffisant pour faire le départ de l'authentique et de l'apocryphe, tâche dont Susemihl a paru d'ailleurs se désintéresser, et pour établir un lien précis entre les divers dialogues ? Quelque sagacité que déploie l'auteur dans les questions de détail, il est permis d'en douter. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que du commencement à la fin de sa longue carrière la pensée de Platon eût été invariablement orientée vers le même but : il faudrait en outre qu'au travers des méandres et des circuits inséparables de tout dialogue, on pût en chaque circonstance discerner ses convictions réelles : or, adopte-t-il toutes les idées qu'il présente et qu'il développe ? rejette-t-il définitivement tout ce qu'il discute ? Puis, comme l'a montré Teichmüller, Susemihl à force de ne voir dans Platon que la philosophie a beaucoup trop perdu de vue le philosophe

1. Une réflexion de Susemihl sur ce sujet mérite d'être relevée : « Plato ist stets ein Werdender geblieben, weil es ihm unmöglich ist, mit einem unrichtigen oder einseitigen Zwecke, wie es die von ihm beabsichtigte möglichste Beseitigung alles Werdens ist, jemals zum Abschluss zu kommen. Das von ihm verschmähte Werden hat sich an ihn gerächt. »

2. Voir à ce sujet une note très instructive d'un article de Susemihl sur le *Phédon* (*Philologus*, V, 385). — Deuschle l'a félicité d'une façon assez piquante d'avoir le premier mis au jour les fondements cachés, la vraie porte et les escaliers primitifs de l'édifice platonicien. Il ne restait désormais, ajoute-t-il, qu'à retrouver les ornements propres à chacune des salles qu'il renferme.

lequel cependant, bien loin d'avoir vécu dans une cellule d'anachorète, a été engagé dans toutes sortes de relations avec les hommes et les choses de son temps. Enfin parce qu'il voulait à tout prix retrouver les phases progressives de la pensée de Platon, le critique a été conduit à chercher et à découvrir dans les dialogues ce qui parfois n'y était pas. Constamment il cède à la tentation de doubler le sens naturel d'un sens caché et allégorique : pas de phrase, pas d'allusion, pas de nom propre qu'il ne soumette à quelque interprétation inattendue, au point qu'il semble croire à une seconde philosophie platonicienne tout à fait en dehors de celle qui a son expression dans les dialogues. Appréciateur éclairé des opinions d'autrui, polémiste redoutable à cause de sa modération même, Susemihl au point de vue philosophique pèche par défaut plutôt que par excès d'originalité.

II. SUCKOW

En même temps que Susemihl, un autre érudit, Suckow, se vantait d'avoir enfin découvert en ce qui touche Platon le mot de l'énigme vainement cherché jusqu'à lui [1]. Pourquoi tant d'efforts sont-ils demeurés stériles? parce que les critiques ont oublié de se poser certaines questions essentielles ou du moins ne leur ont accordé qu'une attention insuffisante. Ces questions sont les suivantes : quels sont les écrits vraiment authentiques de Platon et à quels signes les reconnaître ? a-t-il eu réellement un système, ou s'est-il contenté de traiter scientifiquement, à son heure, les sujets les plus divers ? dans le premier cas, a-t-il formulé sa doctrine lui-même ou a-t-il préféré laisser à ses lecteurs le soin de la deviner ? Tant que ces pro-

1. Le titre même de son livre n'est pas exempt de toute prétention et se prêterait mal à une traduction française : *Die wissenschaftliche und künstlerische Form der Platonischen Schriften in ihrer bisher verborgenen Eigenthümlichkeit dargestellt*, Berlin, 1855.

blèmes ne seront pas éclaircis, les obscurités du platonisme ne seront pas dissipées. Mais Suckow, qui affecte une sévérité si injuste à l'endroit de ses devanciers, notamment de Stallbaum et d'Hermann, a-t-il du moins réussi à porter la lumière où il n'y avait avant lui que ténèbres ?

Schleiermacher, dit-il, semblait avoir touché le but, mais l'édifice qu'il a construit répond mal aux travaux préliminaires entrepris pour l'élever. Parmi les anciens commentateurs de Platon, il y en a un que Galien appelle son maître, c'est Albinus : l'ordre dans lequel il a disposé les dialogues peut et doit servir de modèle. Sur le chapitre de l'authenticité les témoignages d'Aristote, pris en général, méritent sans doute notre confiance : toutefois dans le nombre il en est qui sont insuffisants ou même qui autorisent des doutes : Suckow va jusqu'à admettre qu'Aristote a pu se méprendre sur le véritable auteur du *Politique* et des *Lois* : il s'arme de l'autorité d'Isocrate pour rejeter ce dernier ouvrage, de celle de Crantor pour condamner le *Critias*. Hermann et Susemihl avaient cru à l'existence d'une tradition ininterrompue au sein de l'école depuis le siècle de Platon jusqu'au déclin du paganisme : Suckow a déployé une érudition étonnante pour combattre cette opinion.

A ses yeux, c'est bien à tort qu'on attribuerait à Platon une métaphysique secrète, différente de celle qu'il a confiée à ses ouvrages : heureux philosophe, s'il a trouvé autour de lui des intelligences vraiment capables d'en saisir le sens ! Ainsi c'est dans le *Phèdre*, le *Banquet*, la *République* et le *Timée* qu'il faut chercher avant tout le vrai Platon : puis on consultera, quoique déjà avec moins d'assurance, le *Phédon*, le *Théétète* et le *Sophiste*. Mais voici la découverte à laquelle notre critique se flatte d'attacher son nom : c'est Platon lui-même qui se charge de lui révéler le critérium positif d'après lequel on discernera sûrement ses écrits. Ne déclare-t-il pas en effet dans le *Phèdre* (244 C) que toute œuvre philosophique vraiment digne de ce nom est comparable à un être animé ayant une tête, un corps et des pieds? Cette image, semble-t-il, se comprend d'elle-

même et elle a été maintes fois reproduite [1]. Suckow nous en propose une interprétation raffinée que rien ne justifie. Les pieds représentent la question posée au début de l'entretien, le corps la démonstration, la tête la conclusion. Mais alors comment expliquer l'affection toute particulière de Platon pour la méthode hypothétique, si peu compatible avec le cadre rigide qui vient d'être tracé? Notez que l'ensemble des dialogues est soumis à la même règle que chacun d'eux en particulier. Suckow s'arme ensuite de certaines déclarations de Platon au sujet de la division pour soutenir que ce procédé est absolument essentiel à la dialectique platonicienne, dût celle-ci se transformer de la sorte en une scolastique des plus rebutantes : ce qui ne l'empêche pas de conclure par un rapprochement beaucoup plus subtil qu'exact ; à l'entendre les mêmes lois régissent les dialogues de Platon et les hymnes de Pindare.

Pour justifier sa théorie par une application, Suckow a eu la singulière idée de choisir le dialogue même où sont contenues ces révélations décisives, à savoir le *Phèdre,* dont il nous donne en 220 pages une analyse pédantesque et ridiculement minutieuse : sous sa plume le plus charmant des écrits de Platon, semblable à une rose entre les mains du botaniste qui la dissèque, se transforme en une sorte de poussière dialectique. A ce compte le philosophe athénien aurait composé et légué à la postérité non des inspirations pleines de fraîcheur et de grâce, mais des mosaïques savantes d'un pénible arrangement. La liberté d'un artiste de génie ne s'accommode pas de pareilles chaînes. Je sais bien que Suckow exige du critique qu'indifférent à l'extérieur et si l'on peut ainsi parler, à l'enveloppe dramatique, il pénètre au-delà jusqu'au noyau scientifique : mais d'où vient qu'alors il s'en tient lui-même si servilement à la lettre, à l'exemple d'un Jamblique et d'un Proclus? est-il sûr de s'inspirer de Platon en proclamant ce divorce absolu entre la science et l'art, que le disciple de Socrate

1. Voir Lucien, *De la manière d'écrire l'histoire,* ch. 23.

avait au contraire si heureusement et si étroitement associés l'un à l'autre?

Sur la question d'authenticité, Suckow a renouvelé en les aggravant, les condamnations portées par Ast [1], et ce qui est plus étrange, c'est que le critérium auquel il s'est exclusivement attaché ne les justifie en aucune manière. Dans son livre, écrit avec une sorte de raideur mathématique, les hypothèses accumulées sur les points contestés ne fatiguent pas moins le lecteur que le luxe de démonstrations dont il entoure les thèses les plus simples : la grâce de Platon n'en est pas moins absente que son esprit. Comme Susemihl, il fait penser à cette épigramme de Balzac : « Ceux qui ne se donnent point de peine à faire leurs livres en donnent souvent à ceux qui les lisent. » En somme, superficiel à force de prétendue profondeur, hésitant malgré le nombre et le développement insolite de ses preuves, Suckow n'a gagné et ne pouvait gagner personne à la découverte dont il se vantait d'avoir le premier pénétré le secret.

12. MUNK

Une nouvelle tentative devait suivre de près la sienne. Bœckh avait proposé de grouper les œuvres de Platon en cycles, à la façon de celles de Shakespeare : Schleiermacher lui-même avait insinué que la portée décroissante du rôle assigné à Socrate pouvait jeter quelque lumière sur la succession chronologique des dialogues : enfin une note de l'ouvrage de Suckow [2] contenait en germe l'hypothèse que Munk allait soutenir et développer avec un réel talent.

Frappé du désarroi de la critique, et justement surpris de

1. Suckow ne considère comme absolument authentiques que les dialogues suivants, répartis par lui en trois classes : 1° *Parménide, Protagoras, Banquet, Phèdre*; 2° *République, Timée*; 3° *Philèbe, Théétète, Sophiste, Apologie, Phédon.*
2. P. 508.

voir Platon seul entre tous les écrivains de l'antiquité provoquer des discussions aussi prolongées, Munk pensa que la faute en était non pas à Platon lui-même, mais aux modernes qui ont entrepris de faire entrer de force ses écrits dans des classifications tout artificielles [1]. Les uns ont disposé les dialogues d'après leur importance philosophique et le degré de maturité des solutions proposées : les autres d'après leur mérite littéraire, les attribuant à des périodes diverses de la vie de Platon, selon qu'ils y reconnaissent les tâtonnements d'un auteur encore novice ou la perfection d'un écrivain accompli. Tous se sont trompés. Dans chacune de ses compositions, Platon ne nous a laissé entrevoir de ses convictions et de sa doctrine que ce qui convenait à son sujet : quant à leur forme, Denys d'Halicarnasse ne nous apprend-il pas que le philosophe n'a pas cessé de la corriger et de la retoucher? Si cette assertion est exacte, les imperfections relevées avec tant de vivacité par certains critiques ne sauraient être que relatives, c'est-à-dire qu'elles rentraient par quelque côté dans le plan de l'auteur. Le but de Platon en composant la suite de ses dialogues a été évidemment de faire assister ses lecteurs à la lente élaboration de sa philosophie, au lieu de la leur présenter comme un tout complet et achevé. Mais où est l'idée dominante qui préside à tous les détails de l'ensemble? où est le fil conducteur qui permette de s'orienter sans crainte au milieu de ce dédale? D'après Munk, et c'est ici surtout qu'apparaît l'originalité de sa théorie, Platon s'est inspiré avant tout de sa profonde admiration pour son maître. Ses condisciples, Xénophon, Eschine, Simmias, Cébès ont mis comme lui Socrate en scène, mais en s'attachant à lui conserver les traits sous lesquels il s'était gravé dans leur souvenir : Platon a eu l'ambition bien autrement relevée d'incarner en quelque sorte la philosophie dans la personne de celui qui venait de lui ouvrir une si brillante carrière, et de représenter dans la vie idéalisée de Socrate la

1. De là par opposition le titre placé par Munk en tête de son principal ouvrage qui parut à Berlin en 1857 : *Die natürliche Ordnung der platonischen Schriften.*

destinée terrestre du vrai sage. Celui à qui il était redevable de sa vocation philosophique aura ainsi tout l'honneur de la féconde moisson dont il n'avait fait en réalité que semer les germes, et du même coup Platon joignant l'exemple au précepte mettra sous les yeux de ses lecteurs non pas une sèche argumentation et de froids raisonnements, mais ce qui est plus persuasif à coup sûr, un modèle vivant [1].

Cette hypothèse, Munk lui-même en fait la remarque, suppose que l'on rompt avec certains préjugés qui remontent jusqu'à l'antiquité. On veut, par exemple, que le *Ménon*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon* aient été composés pendant le procès de Socrate pour prévenir sa condamnation, ou immédiatement après sa mort pour venger sa mémoire : on attribue au ressentiment ou à la tristesse de Platon en face de cette suprême injustice de ses concitoyens les accents tantôt indignés tantôt mélancoliques qui se font jour dans certains dialogues : enfin c'est une opinion généralement admise que les compositions où dominent les discussions dialectiques ont été rédigées à Mégare sous l'influence plus ou moins immédiate d'Euclide et de son école. Autant d'idées fausses, dit Munk, autant d'explications préconçues. Mais au moment même où il se déclare l'ennemi irréconciliable de toute hypothèse, si spécieuse, si ingénieuse qu'elle puisse paraître [2], il en propose une à son tour, aussi gratuite et plus hardie que toutes les autres.

Pour l'établir, c'est aux écrits de Platon qu'il en appelle, en même temps qu'au témoignage des anciens les mieux qualifiés pour nous éclairer sur cet intéressant problème.

Et d'abord ouvrons les dialogues : il y a un acteur auquel

1. Voici en quels termes précis Munk pose le problème : « Sind die Schriften Plato's blosse philosophische Abhandlungen die der Verfasser nur zu dem didaktischen Zwecke, uns seine Philosophie in der sokratischen Lehrmethode mitzutheilen, in die dialogische Form gekleidet hat, oder sind sie poetische Kunstwerke die uns nicht todte Lehren, sondern lebendige Handlungen vorführen? »

2. « Wir haben es uns zur besonderen Pflicht gemacht, alle gewaltsamen Deutungen und unerwiesenen Voraussetzungen fern zu halten. » (*Préface*, p. IX).

Platon confie presque invariablement le premier rôle et qu'il place tour à tour dans les situations les plus diverses : comment méconnaître son intention de nous retracer une biographie complète de Socrate, depuis sa première vocation sous les auspices du vieux Parménide, jusqu'au jour où il meurt victime de ses convictions? Combattre l'erreur, proclamer la vérité et donner, s'il le faut, sa vie pour elle, voilà en trois mots la mission de Socrate.

Dans le *Parménide*, qui sert en quelque sorte de préface et de prologue à l'ensemble, Platon résume ainsi tout le programme de sa philosophie : se servir de la dialectique pour établir l'existence des idées. Une première série de dialogues (*Protagoras*, *Charmide*, *Lachès*, *Gorgias*, *Ion*, *Grand Hippias*, *Cratyle* et *Euthydème*) nous montre Socrate, entre 35 et 50 ans, partant dans sa pleine maturité, aux prises avec la fausse sagesse et ses représentants les plus accrédités. Son influence triomphante sur la jeunesse, ses rapports avec ses amis ou ses disciples, ses luttes contre les sophistes, le côté extérieur, si l'on peut parler ainsi, de son enseignement, voilà ce que nous représente cette suite de tableaux terminée par le *Banquet*, où Socrâte nous apparaît au milieu de toute la licence et de tout l'éclat des fêtes athéniennes.

Une seconde série, composée par Platon entre 383 et 370, nous introduit au cœur même de la doctrine de Socrate, représenté désormais en possession d'une science complète. Munk fait rentrer dans ce groupe le *Phèdre*, le *Philèbe*, la *République*, le *Timée* et le *Critias*.

Enfin une troisième et dernière série (*Ménon*, *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*) nous fait admirer dans Socrate le défenseur intrépide et le martyr inébranlable de la vérité, calme et serein devant les accusations les plus imméritées comme en face de la mort, qu'il voit approcher sans trouble, confiant dans la bonté des Dieux.

Voilà, s'écrie Munk, une biographie sans égale dans aucune littérature : Xénophon a tenté la même entreprise : quelle différence dans les résultats ! L'ensemble des dialogues forme un

cycle socratique, analogue au cycle épique des Homérides, ou, dans les temps modernes, à celui où se groupent les tragédies nationales de Shakespeare, depuis *Le roi Jean* jusqu'à *Henri VIII*.

On objecte que les anciens n'ont gardé aucun souvenir d'un semblable arrangement : Munk soutient au contraire qu'on en retrouve des traces aussi bien dans la classification de Thrasylle que dans celle d'Aristophane. Nul ne croira, ajoute-t-il, que Platon dans ses dialogues ait fait parler Socrate au hasard : autant vaudrait prétendre que l'harmonie du monde résulte du concours fortuit des atomes. Au reste, ce ne sont pas de simples entretiens, mais bien de véritables scènes dramatiques, des mimes à l'imitation de ceux de Sophron. Exalter dans Platon l'écrivain aux dépens du philosophe, ou par une exagération opposée, blâmer comme un hors-d'œuvre importun cette parure extérieure, c'est commettre une égale erreur. C'est qu'en effet aux yeux de Platon la philosophie est tout à la fois un art et une science : et les critiques contreviennent à ses recommandations formelles [1] lorsque pénétrant dans ses « jardins d'Adonis » ils séparent arbitrairement de la tige et de la racine le feuillage et les fleurs.

Schleiermacher s'est visiblement trompé en affirmant que du vivant de Socrate Platon avait conçu un système que rien depuis n'a pu ni dû modifier : comment excuser ce jeune Athénien assez présomptueux pour ne pas craindre de s'attaquer aux réputations les plus considérables, et pour lancer dans le monde avec une surprenante légèreté ses solutions improvisées? L'hypothèse du savant critique devient au contraire très aisément acceptable, si l'on accorde que Platon n'a commencé à écrire qu'après la fondation de son école, de telle sorte que ses dialogues puissent être envisagés comme la rédaction officielle de son enseignement. Que Platon ait reçu successivement plusieurs initiations philosophiques, c'est ce qui paraît hors de doute : mais chacune d'elles a-t-elle laissé

1. *Phèdre*, 260 et suiv.

comme à son insu une trace dans ses écrits, ainsi que le prétend Hermann? Ici encore tout s'explique, à condition d'admettre que Platon n'a pris la plume que le jour où après tant d'excitations fécondes, son génie était entré dans la pleine conscience de sa force. Ainsi les premiers écrits du philosophe, composés entre 389 et 383, appartiennent à cette période de sa vie où les ardeurs de la jeunesse s'unissent à la maturité de l'âge viril.

Pour Susemihl la succession chronologique des dialogues n'avait qu'un intérêt restreint, tandis que la question d'authenticité acquérait une importance capitale. Munk, comme on peut s'y attendre, est assez indifférent à l'un et à l'autre de ces problèmes. Dans quelques circonstances qu'ait vu le jour l'un des dialogues, il suffit à Platon d'en marquer à l'avance la place par la date où il nous transporte : c'est le moyen qu'il a employé pour rapprocher du *Théétète* le *Sophiste*, écrit sans nul doute dans un temps et un milieu fort différents : le ton plus ou moins poétique de l'exposition est en rapport avec le sujet traité et avec les interlocuteurs choisis, nullement avec l'âge de l'écrivain. Au reste Munk est-il gêné dans son arrangement par l'absence de Socrate ou pour tout autre motif ? Il accorde sans hésiter, non que le dialogue est apocryphe, mais qu'il ne fait pas partie du cycle général : tel est à ses yeux le cas du *Lysis* et des *Lois*.

Si l'on ajoute que Munk est un écrivain des plus habiles et que son ouvrage se recommande par une clarté, une précision et même une élégance assez rares en Allemagne, on comprendra qu'il ait pu un instant faire illusion. Quelques résultats isolés ressemblent à autant de traits de lumière imprévus. En apparence, sa solution a tous les mérites de celle de Schleiermacher sans en avoir les défauts : en réalité elle est encore plus inadmissible. Munk rejette les classifications de ses devanciers comme artificielles : la sienne ne présente-t-elle pas au plus haut degré ce caractère? Elle est simple, d'une application facile, je l'accorde : mais ne se heurte-t-elle pas aux assertions les mieux établies ? En dépit des efforts souvent étonnants de l'auteur, ne jette-t-elle pas la plus entière confusion

dans l'ensemble des dialogues, dès qu'on les considère au point de vue de la suite et de l'enchaînement des pensées? Sans doute, il peut paraître téméraire, selon une remarque de Munk, de conclure de la nature d'une tragédie à l'âge de l'auteur : mais comment admettre que même dans Platon le philosophe ait pu se subordonner à l'artiste au point de réduire son œuvre à une biographie poétique, analogue par certains côtés à la *Cyropédie* ? Si Platon est l'auteur du *Parménide*, était-il logique de sa part de débuter par un dialogue qui suppose des lecteurs déjà familiarisés de longue date avec la théorie des Idées ? Etait-il habile d'inaugurer sa collection par ce chef-d'œuvre de dialectique abstraite et épineuse? à qui persuadera-t-on que la maïeutique de Socrate, telle qu'elle apparaît dans le *Lachès*, le *Charmide* et l'*Ion*, d'où la théorie des Idées est notoirement absente, soit le développement naturel et le dernier mot de la méthode si laborieusement définie dans le *Parménide*[1]? La supposition de Munk étant admise, est-il raisonnable de nous montrer Socrate épelant pour ainsi parler les éléments de la science, longtemps après qu'il s'est élevé aux conceptions métaphysiques et cosmologiques les plus hautes, et se retrouvant à la veille de sa mort dans l'*Euthyphron* et le *Criton* tel que nous l'a montré le *Charmide*?

A un point de vue un peu différent, comment, si tel avait été réellement le dessein de Platon, la tradition n'en a-t-elle conservé aucun souvenir ? Platon n'aurait-il pas pris soin d'accentuer plus fortement la personnalité de Socrate et le progrès graduel de ses pensées? n'était-il pas tenu de marquer avec la précision d'un historien la date où se passe la scène de chaque dialogue, date le plus souvent restée dans l'ombre ou objet de controverse entre savants? Les anachronismes assez fréquents qu'il se permet ne deviennent-ils pas dans cette hypothèse autant de fâcheuses et inexplicables contradictions propres à déconcerter toutes les recherches ?

Dès l'apparition du livre de Munk, Susemihl l'avait soumis à

1. « Eine höhere Vollendung des im Parmenides empfohlenen Verfahrens. »

une critique approfondie [1] : l'auteur répliqua dans la même revue [2], mais malgré le talent qu'il déploya dans cette polémique, il ne réussit pas mieux que Suckow à se concilier les suffrages des érudits, et moins encore des philosophes, justement frappés de son insuffisance métaphysique.

13. BONITZ, RIBBING, MICHELIS

La question platonicienne était devenue un champ de bataille des plus confus lorsque peu de temps après la publication de Munk, on y vit paraître un combattant rompu aux recherches critiques et armé d'une science extraordinaire. Tout en rendant justice aux travaux de ses devanciers, Bonitz a fait voir que leur ambition même les avait égarés. Admettons, dit-il, qu'on connaisse avec certitude la succession chronologique des dialogues : qui nous prouve qu'il faille les considérer comme autant d'étapes progressives dans le développement philosophique de Platon ? C'est anticiper étrangement sur les faits et sur le cours naturel des choses que de prêter au disciple de Socrate dès sa jeunesse un ensemble arrêté de doctrines. Non contents de soutenir que nous pouvons arriver à une intelligence complète des écrits de Platon, Steinhart et Susemihl affirment que tout dialogue nous permet de dire : telle vérité n'était encore que pressentie par le philosophe, de telle autre il ne possédait aucune démonstration scientifique. De semblables prétentions, dit Bonitz, ne vont à rien moins qu'à rendre impossible toute recherche précise et sincère, c'est-à-dire à supprimer le seul

1. *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1858, p. 829-867. On lisait notamment dans cet article : « Es mangelt dem Verfasser nicht an Scharfsinn und Kenntnissen, aber sein Buch gibt ein warnendes Beispiel davon, wie wenig man mit diesen Besitzthümern ausrichtet, weun sie unter der Herrschaft einer fixen Idee stehen... Es bleibt in der Auffassung des wissenschaftlichen Inhalts der platonischen Werke und der platonischen Philosophie hinter den billigsten Anforderungen zurück. »

2. 1859, p. 781-795 : *Einige Bemerkungen zu Hn. Susemihls Beurtheilungen meines Buches.*

moyen certain que nous ayons de nous faire une idée vraie du platonisme. Et joignant l'exemple au précepte, ses *Etudes platoniciennes* [1] contenaient une analyse de quatre dialogues (*Gorgias, Théétète, Euthydème* et *Sophiste*) laquelle passe en Allemagne pour un modèle d'exactitude et de profondeur. Malheureusement la tâche commencée n'a pas été poursuivie et il n'en a rejailli sur l'ensemble que des traits de lumière isolés. Ajoutons toutefois que grâce à son heureuse initiative, la littérature platonicienne allait s'enrichir d'un remarquable ouvrage. Ce fut Bonitz en effet qui détermina l'Académie des sciences de Vienne à mettre au concours en 1858 les questions suivantes :

1° Hermann a donné sa classification des dialogues comme reposant sur des documents absolument historiques. Lacunes et défauts de sa démonstration.

2° Quels sont les dialogues dont la date peut être assignée avec une indiscutable évidence soit par eux-mêmes, soit par comparaison avec d'autres dialogues ?

Nous verrons un peu plus loin le brillant résultat provoqué par ce concours.

L'ouvrage très peu connu de Ribbing [2], qui parut sur ces entrefaites, se recommande en première ligne par une judicieuse appréciation des efforts plus ou moins heureux de ses devanciers. Schleiermacher lui plaît peu, mais Hermann est celui qu'il traite de la façon la plus sévère : c'est, dit-il, un de ces philologues qui à la suite de quelques recherches savantes sur la langue et les écrits d'un philosophe s'imaginent qu'ils vont aussitôt prendre rang parmi les métaphysiciens. Au reste les contradictions ou plutôt les contrastes qu'Hermann a cru découvrir entre les diverses phases de la doctrine platonicienne sont plus apparents

1. Vienne, 1856 et 1860. Ouvrage réimprimé en 1875 et dont une troisième édition a paru récemment.

2. La première édition parut en suédois à Upsal en 1858 sous ce titre : *Genetisk framställning af Plato's ideelära.* L'auteur en donna plus tard une traduction allemande qui comprend deux parties : *Genetische Darstellung der Platonischen Ideenlehre nebst beigefügten Untersuchungen über Echtheit und Zusammenhang der Platonischen Schriften*, Leipzig, 1863 et 1864.

que réels. On a eu le tort de demander aux textes historiques si rares, si peu précis, beaucoup plus qu'ils ne pouvaient donner : eût-on même retrouvé sûrement l'ordre chronologique des dialogues, on se ferait illusion en se flattant d'avoir du même coup résolu tous les problèmes que soulèvent la genèse et les développements du platonisme. Ribbing reproche ensuite à Steinhart et à Susemihl leurs démonstrations diffuses, leur commentaire prolixe à l'excès : le lecteur des dialogues n'a que faire de ces formules d'admiration qu'on lui prodigue, et de ces interprétations allégoriques qui nous ramènent au temps de Ficin et de la Renaissance. A raffiner ainsi sur les moindres allusions, sur les moindres nuances de la pensée, on est naturellement conduit à perdre de vue le fond même des choses et à lâcher la proie pour l'ombre.

Abordant à son tour le sujet de son livre, Ribbing débute par des réflexions pleines de justesse sur les citations d'Aristote, les doutes qu'elles laissent, le profit légitime qu'on en retire. Les anciens déjà se sont préoccupés de retrouver l'unité de la philosophie de Platon et la succession naturelle de ses dialogues, mais sans aucun résultat positif auquel les modernes aient pu universellement se rallier. En fait, ajoute l'auteur, il est impossible d'établir que tel dialogue soit la continuation logique et systématique de tel autre, impossible par conséquent d'assigner à chacun une place invariable.

Quelle est donc la méthode à suivre ? Aristote attribue à Platon, à l'exclusion de tout autre philosophe, une théorie célèbre, celle des Idées : donc tout dialogue où elle est enseignée porte sur lui sa marque d'origine [1], et l'ensemble des dialogues qui répondent à cette condition essentielle, en nous révélant les traits distinctifs du génie de Platon comme philosophe et comme

1. « Die Dialoge, welche ausdrücklich oder stillschweigend auf die Ideen hinweisen oder für das in ihnen gesagte oder gezeigte direct oder indirect die Ideen voraussetzen, oder durch die Lehre von denselben ihre letzte Erklärung und Rechtfertigung auf ungezwungene Weise erhalten können, und ferner die, welche dieselben Ideen und ihre Wirklichkeit von irgend einer Seite rechtfertigen und darstellen, müssen als Plato zugehörend angesehen werden, und umgekehrt. »

écrivain [1], fournira un critérium inattaquable pour juger de l'authenticité du reste de la collection. Ribbing admet des dialogues socratiques, composés par Platon dans un temps où il était encore tout pénétré des enseignements de son maître, et caractérisés d'un côté par une tendance polémique, de l'autre par la prépondérance des considérations morales. Dans une seconde période Platon s'élève graduellement jusqu'à sa conception des Idées : dans la troisième et dernière, il s'en servira pour éclairer autant qu'il est en lui quelques-uns des plus graves problèmes de la philosophie.

Le point de vue particulier où s'est placé Michelis pour traiter la question platonicienne ne nous permet qu'une courte mention de son livre [2], où se donne libre carrière la verve du polémiste. Depuis la chute retentissante de l'hégélianisme, écrit-il, le matériel de la philosophie est aux enchères : seuls des empiristes et des matérialistes se présentent comme acquéreurs. Nous vivons dans une nouvelle ère de sophistique, caractérisée par le triomphe du mensonge autant que par l'absence d'idéalisme et d'élan moral : appelons Platon à notre secours. Il a labouré jadis pour le compte de l'Evangile : la terre n'est redevenue stérile que parce que nous ne savons plus la cultiver.

Après une très belle étude sur la mission réformatrice de Socrate, Michelis écarte résolument la supposition chère à certains néo-platoniciens, d'après laquelle Platon se serait élevé dans le domaine religieux à la conception chrétienne de la divinité en elle-même et dans ses rapports avec le monde. Il refuse de voir dans l'Idée un terme avec lequel Platon aurait comme identifié sa doctrine, et selon ses propres expressions, une sorte

1. Voici la définition qu'en donne Ribbing : « Eine mimisch dramatische Darstellung bis zur vollständigen, aber immer auf künstlerisch-idealistischem oder typischem Standpunkte festgehaltenen Individualisirung der Personen und der Situationen. »

2. *Die Philosophie Platon's in ihrer inneren Beziehung zur geoffenbarten Wahrheit*, Münster, 1860.

de *Schibboleth* mystérieux qui nous obligerait à rejeter comme apocryphe tout écrit d'où il serait absent. La philosophie de Platon ne consiste pas dans telle ou telle opinion déterminée et ne se laisse pas réduire à un système, comme l'a faussement enseigné Schleiermacher ; elle a une signification tout autrement générale et permanente : c'est la borne éternelle opposée aux prétentions de la sophistique. La théorie des Idées représente la forme à laquelle Platon a essayé de ramener les résultats de ses méditations, plutôt que ces résultats eux-mêmes dans leur expression primitive et immédiate. Néanmoins elle occupe une place si éminente dans le platonisme qu'à l'exclusion de toute considération historique elle doit servir de règle pour la classification des dialogues. Pour l'étudier, c'est aux écrits appelés communément dialectiques qu'il faut, contrairement à l'opinion commune, s'adresser tout d'abord, car encore que la fleur sorte du bouton, c'est dans la fleur épanouie que l'on discerne le mieux les éléments qui la constituent.

Ces vues de Michelis, sévèrement attaquées par certains critiques et notamment par M. von Stein, n'ont trouvé en Allemagne qu'un bien faible écho.

14. UBERWEG, ALBERTI

Un tout autre succès attendait l'œuvre d'Uberweg [1], couronnée en 1869 par l'Académie des sciences de Vienne à la suite du concours dont nous avons parlé plus haut.

Conformément au programme qui lui était imposé, Uberweg débute par une analyse intéressante, quoique un peu confuse, des deux points de vue opposés où s'étaient placés Schleiermacher et Hermann. Le premier, dit-il, est tombé dans une

1. *Untersuchungen über die Echtheit und Zeitfolge Platonischer Schriften und über die Hauptmomente aus Plato's Leben*, Vienne, 1861. — Uberweg, né en 1826, a été attaché depuis 1852 à l'Université de Bonn, puis à celle de Königsberg où il est mort en 1871. Quelques-uns de ses ouvrages ont eu l'honneur de traductions en plusieurs langues.

exagération évidente : comment en effet parler d'unité systématique dans un temps où Platon non seulement n'avait pas fondé d'école, mais sans doute y songeait à peine, alors surtout qu'on insiste sur la dépendance où il place toute rédaction écrite à l'égard de l'enseignement oral ? d'autre part, Hermann, cédant comme il arrive fréquemment aux entraînements de la polémique, a protesté d'une façon trop absolue et en termes trop peu mesurés contre l'hypothèse de son devancier : il n'aurait même pas, s'il faut en croire Uberweg, le mérite de l'originalité : car longtemps avant lui Herbart avait proposé de déterminer à l'aide des dialogues les phases par lesquelles avait passé la pensée de Platon : il est vrai qu'il s'agissait pour lui non pas d'influences extérieures, mais d'une sorte de *processus* logique tout intérieur.

Uberweg discute longuement à son tour la célèbre phrase du *Phèdre*, d'où Schleiermacher avait tiré les conséquences que l'on sait. Il montre très bien que les grandes compositions philosophiques de Platon ont pu être précédées par des écrits d'un caractère plus élémentaire, où Platon prenait pour point de départ une théorie régnante ou même une hypothèse qui lui était suggérée par un entretien avec ses disciples, hypothèse qu'il se réservait d'approfondir plus tard. Hermann de son côté a eu tort de considérer une page du *Phédon* comme le résumé tracé par Platon lui-même des diverses initiations qu'il avait successivement traversées : c'est de Socrate qu'il est question dans ce drame si profondément historique, sauf que Platon a jugé utile d'ajouter comme fond de tableau la perspective des Idées [1]. Deux mots résument avec beaucoup de bonheur le jugement impartial d'Uberweg : Schleiermacher n'a pas assez tenu compte de la variété naturelle, Hermann de l'unité naturelle de Platon.

Qu'est-ce que l'antiquité nous apprend de certain sur la vie du philosophe athénien ? Telle est la première question à résou-

1. Uberweg a discuté ce point avec une très fine érudition dans un article spécial du *Philologus* (XXI, p. 20).

dre. Sur ce point, tout en travaillant de son mieux à dégager l'histoire de la légende, Uberweg a paru à plus d'un critique faire à la tradition des concessions excessives. Secondement, qu'est-ce que l'antiquité nous apprend des ouvrages de Platon ? Sans doute depuis longtemps on avait compris l'utilité d'une semblable enquête et notamment en ce qui concerne Aristote, Schleiermacher et Suckow avaient ouvert la voie. Uberweg a repris à son tour cette tâche, et il y a apporté une telle précision qu'après lui on pourra modifier ses conclusions, mais qu'il sera difficile de rien ajouter aux faits sur lesquels elles reposent.

La partie la plus neuve de son livre est celle où il cherche à déterminer la succession des dialogues soit d'après les rares témoignages des anciens, soit d'après les traces historiques qu'ils renferment, soit enfin d'après ce qu'ils nous révèlent du développement intellectuel de Platon au triple point de vue de la dialectique, de la psychologie et de la morale. Il fait remarquer avec raison que si l'auteur des dialogues modifie avec le cours des années l'expression de sa pensée, il ne faut pas se hâter d'en conclure qu'il ait modifié sa pensée elle-même, et d'un exposé à tout le moins ingénieux de la théorie des Idées il tire cette conséquence, que le *Sophiste* et le *Politique* dans lesquels cette théorie subit une transformation capitale ne reflètent que la dernière évolution de l'enseignement platonicien. Dans le domaine psychologique, nous faisons un pas en avant en passant du *Phèdre*, où l'âme est définie « un principe de mouvement » au *Timée* où créée par le Démiurge, elle est mise par sa nature même en contact étroit avec les Idées. Le *Phédon* qui fonde l'immortalité sur la participation de l'âme à l'idée de la vie lui paraît postérieur et au *Timée* et au *Ménon* où se trouve exposée pour la première fois la doctrine de la réminiscence. En morale le *Protagoras* a précédé le *Gorgias*, lequel à son tour est antérieur au *Ménon* et au *Phèdre*.

Sur les questions d'authenticité, l'auteur garde en général une prudente réserve : toutefois dans son ouvrage il n'hésite pas à tirer du silence d'Aristote sur le *Parménide* la conclusion que

ce dialogue n'est pas de Platon. Quant au *Sophiste* et au *Politique*, il a été amené d'abord à les attribuer à la vieillesse du philosophe, et plus tard [1], à y voir l'œuvre d'un disciple modifiant librement les doctrines et la méthode du maître.

En somme, Uberweg paraît disposé à répartir les dialogues de Platon en quatre groupes d'une façon qui contraste sur plus d'un point avec l'opinion commune. A la tête du premier groupe, destiné à nous faire assister à la lutte de la vérité, personnifiée dans Socrate, contre les préjugés et les erreurs des contemporains, se place le *Protagoras*. Dans la seconde période, un nouvel esprit souffle sur Platon : c'est le temps du *Phèdre* et du *Banquet*, des aspirations idéales, des pressentiments, de l'enthousiasme. La théorie des Idées, conçue sous une première forme qui répond plus particulièrement aux exigences de l'imagination, doit expliquer l'Etat, le monde, la nature et la destinée de l'âme : c'est l'objet de la *République*, du *Timée* et du *Phédon*. Enfin après que les leçons orales de l'Académie, peut-être même certaines polémiques ont donné à cette théorie une précision plus rigoureuse, le *Théétète*, le *Cratyle* et le *Philèbe* nous révèlent les arguments scientifiques sur lesquels elle s'appuie [2]. Ainsi se trouve transportée hardiment à la fin de la carrière philosophique de Platon la période dialectique par laquelle on croyait jusqu'alors qu'elle s'était ouverte.

Il est à regretter que le savant critique, après avoir accumulé dans son livre tant de remarques de détail intéressantes, n'ait pas songé à leur donner un corps par une conclusion générale, moins encore à les couronner par une vue d'ensemble de l'œuvre et de la doctrine de l'illustre philosophe [3]. Grâce à la distinc-

1. Voir notamment son *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, 1865, réédité en 1886.

2. On a fait à ce propos la remarque qu'il y avait plus d'une analogie entre les conclusions d'Uberweg et celles de Munk. « Dabei bleibt im Allgemeinen der Gedanke gewahrt, dass das idealisirte Lebensbild des Sokrates nach aufsteigender Lebensordnung den Hauptgesichtspunk bilde als die poetische Einheit auf deren Grunde sich die Mannigfaltigkeit philosophischer Gedankenentwicklung vollzieht. » (Schaarschmidt)

3. Il en avait d'ailleurs loyalement prévenu les lecteurs de sa *Préface* :

tion scrupuleuse qu'il a maintenue entre les faits et les suppositions qui étaient venues peu à peu s'y greffer, il a réussi à détruire ou du moins à entamer fortement des préjugés presque séculaires. Mais aux solutions erronées de Schleiermacher et d'Hermann on ne peut pas dire qu'il ait substitué une solution personnelle définitive, comme si les éléments lui eussent fait défaut pour dominer la contradiction en face de laquelle dès le début le programme à remplir l'avait jeté [1].

Avant de nous séparer d'Uberweg, nous devons une mention à un travail de moindre importance, qui est venu compléter de la façon la plus heureuse les investigations auxquelles il s'était livré sur les textes d'Aristote. Alberti [2] constate combien en dépit des apparences il est difficile de tirer des écrits si nombreux du disciple un portrait vraiment fidèle et vraiment authentique du maître. Aristote considère sans doute la théorie des Idées comme le centre et le cœur du platonisme ; mais il a oublié de nous en retracer l'histoire et se borne le plus souvent à l'apprécier au point de vue de sa doctrine propre : or autant il se rapproche de Platon dans ses conclusions, autant il s'en éloigne dans ses prémisses. Le point de vue moral et esthétique est au premier plan chez le maître : l'auteur de la *Métaphysique* est avant tout un dialecticien : de là une hostilité d'autant plus importune qu'en maint passage elle semble le résultat d'un malentendu. Non seulement Alberti a discuté avec infiniment de pénétration le sens et la portée des moindres citations de Platon qui se rencontrent ou qu'on a cru rencontrer sous la plume d'Aristote, mais en outre il nous a laissé une appréciation très fine de cette polémique constante qui se poursuit sous mille formes, reparaît en cent endroits divers et en définitive

« Die vorliegende Schrift, écrit-il, ist wesentlich auf Kritik und elementare Grundlegung eingeschränkt. »

1. De là l'appréciation un peu sévère de Volquardsen (*Neue Jahrb. für Phil. und Pædag.* 1862, p. 524-551).

2. *Die Frage über Geist und Ordnung der Platonischen Schriften beleuchtet aus Aristoteles*, Leipzig, 1864.

nous laisse en ce qui touche l'enseignement de l'Académie dans l'ignorance de ce que nous aimerions le plus à savoir.

15. VON STEIN

Un nouvel ouvrage sur Platon, dont l'auteur est M. von Stein [1], a singulièrement agrandi la question platonicienne. Il ne s'agit plus seulement en effet de rechercher ce que fut et ce qu'a légué à la postérité un philosophe qui enseignait à Athènes au IVe siècle avant notre ère, mais de mesurer tout ce qu'il doit aux siècles qui ont précédé, et plus encore tout ce que lui doivent les siècles qui ont suivi. N'est-il pas permis en effet de soutenir que Platon appartient moins à l'histoire de la Grèce qu'à celle de la civilisation ?

L'introduction, quelque intérêt qu'elle présente, ne nous retiendra pas longtemps. L'auteur y suit le développement de la pensée grecque d'Homère à Thalès, montrant dans le vieux poète le premier type à la fois des sublimes conceptions d'Eschyle et des railleries cyniques d'Aristophane à l'endroit des dieux. La réforme morale accomplie par Socrate au milieu d'une Grèce troublée par les factions et ébranlée dans ses croyances est mise en pleine lumière.

Entrant ensuite dans le vif de son sujet, M. von Stein fait remarquer qu'autant dans Platon la grandeur et la beauté des sentiments attirent, autant la manière de poser et de traiter les questions déconcerte. Parmi tant de personnages qu'il fait parler tour à tour, quel est son interprète ? En a-t-il un ? On serait tenté d'en douter, à n'examiner que le vague des résultats. Plus on essaie de serrer de près sa doctrine, plus on y découvre de difficultés nouvelles. Est-ce ignorance, est-ce négligence de sa part ? ou bien Platon possédant la vérité, a-t-il refusé d'ouvrir la main pour la répandre ?

1. *Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus*, 1er volume 1862, 2e volume 1864, 3e volume 1875, Göttingue.

De même qu'Hérodote est le père de l'histoire, de même Platon a créé le drame philosophique en prose : quelles figures vivantes que ses divers acteurs ? à vingt-deux siècles de distance nous croyons les voir discourir et parader sous nos yeux : même les moins sympathiques, un Protagoras, un Calliclès réussissent à nous intéresser. Un élément concret et particulier se trouve ainsi étroitement associé à un élément philosophique universel, auquel il communique son relief et son attrait [1]. Tantôt Platon marque expressément le sujet qu'il se propose de traiter, tantôt il se borne à l'insinuer à mots couverts, parfois même il semble prendre plaisir à conduire son lecteur comme à l'aventure. Ici il aboutit à une conclusion qu'on pourrait croire incomplète : là il s'abstient rigoureusement de conclure. De là tant d'hypothèses bizarres, tant de singuliers contresens commis à propos de ses écrits. On lui reproche ses contradictions : a-t-on réfléchi qu'il cause plutôt qu'il n'enseigne, et qu'il a été le premier ou l'un des premiers à aborder les plus graves problèmes ? Pour le comprendre, il faut à tout prix sortir de soi-même et se laisser élever jusqu'à lui.

Au reste, Platon semble avoir lui-même pressenti ce que ses procédés d'exposition offraient d'étrange, puisque dans divers dialogues et notamment dans le *Phèdre* il semble s'en excuser auprès du lecteur. N'oublions pas cependant qu'ici c'est Socrate qui fait le procès de l'écriture, Socrate qui à dessein n'a rien voulu écrire, Socrate d'autant plus dédaigneux de ce que les Athéniens d'alors appelaient φιλολογία que Phèdre son interlocuteur s'en montre plus épris.

M. von Stein distingue dans la collection platonicienne sans aucun souci de l'ordre chronologique : 1° des dialogues préliminaires, contenant la doctrine de l'amour, esquissée dans le

1. « Die allgemeine Absicht aller platonischen Schriften kann in nichts Geringeres verlegt werden, als in das Bestreben des Plato, durch seine Schriften alles nur irgendwie Wesentliche seiner philosophischen Überzeugungen und Ansichten einem aufmerksamen und zur eindringendsten Selbstthätigkeit aufgelegten Leser in innerlichster Weise zuzueignen » (p. 31).

Lysis, développée dans le *Phèdre* et le *Banquet*; 2° des dialogues où sont exposées les diverses parties du système, — la morale dans le *Ménon*, le *Protagoras*, le *Charmide*, le *Lachès* et l'*Euthyphron* auxquels, chose étonnante, il associe l'*Euthydème*, — la théorie de la connaissance dans le *Théétète*, — la nature du bien dans le *Gorgias* et le *Philèbe*, — la théorie des Idées dans le *Parménide*, le *Sophiste*, et le *Politique*, — enfin l'origine et les destinées de l'âme dans le *Phédon* : 3° des dialogues destinés à rendre compte de l'existence de l'Etat et du monde ; la *République*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois*. A ces écrits s'ajoutent à titre d'annexes l'*Apologie*, le *Criton*, le *Ménexène*, les deux *Hippias*, l'*Ion*, le premier *Alcibiade*, et le *Cratyle*. En matière d'authenticité, on ne saurait guère, comme on le voit, pousser plus loin les concessions.

Sous quels traits, d'après l'ensemble des dialogues, convient-il de se représenter Platon ? Dans le disciple de Socrate il y a, selon la remarque ingénieuse de M. von Stein, un poète qui remonte directement à Homère, et un philosophe qui au contraire s'obstine à défendre contre les croyances mythologiques les attributs les plus éminents de la divinité. D'autre part, malgré les apparences contraires, il se sépare nettement des philosophes antérieurs, sauf à emprunter aux principaux d'entre eux telle ou telle partie détachée de leur système : en politique et en morale, au point de vue chronologique aussi bien qu'au point de vue religieux, comme penseur et comme écrivain, Platon marque le point culminant de la civilisation hellénique.

Socrate n'a pas à se plaindre de M. von Stein qui lui attribue une large part dans les qualités et le mérite de Platon. Les rapports de ce dernier avec ses condisciples, Xénophon, Eschine et Aristippe sont très finement étudiés : mais ce qui est surtout digne d'éloges, c'est l'appréciation d'Aristote comme témoin et critique des enseignements de son maître. M. von Stein fait ressortir très nettement les défauts et les lacunes qui déparent cette analyse en apparence si sûre, en même temps que la part considérable qui revient au platonisme dans les doctrines du Lycée. La comédie a pris plaisir à railler Platon et son école,

mais elle n'a pas eu le front de l'attaquer en face, preuve du respect universel dont son nom était entouré. Ce chapitre historique si instructif à tant d'égards se termine par la remarque suivante, aussi juste qu'originale : destiné à la Grèce et à l'Athènes du IVe siècle, le platonisme n'a réellement trouvé d'écho que dans la postérité.

Après avoir étudié ainsi Platon, si l'on peut employer cette expression, à la lumière de l'histoire, M. von Stein a voulu discuter la valeur des traditions qui sont demeurées attachées à son nom, et qu'il croit puisées à trois courants différents. Dans le premier domine le panégyrique, dans le second la satire, dans le troisième cette érudition vétilleuse qui faisait à Alexandrie les délices des pensionnaires royaux du Musée. Les uns établissent des rapports étroits entre le philosophe et le dieu de Delphes qui l'inspire. Les autres s'emparent des événements les plus saillants de sa vie, naissance, situation de fortune, rôle politique, voyages à la cour des deux Denys, rapports avec Dion, ceux-ci pour exalter sa vertu et sa grandeur d'âme, ceux-là pour le cribler d'une pluie d'épigrammes. Une réflexion jetée en passant par un biographe a été répétée par tous ses successeurs comme si c'était un document historique, et quelques parcelles de vérité se trouvent enveloppées et perdues au milieu d'un amas de fictions. Notons également que même les voyages attribués à Platon, sauf celui qu'il fit en Sicile, paraissent à M. von Stein dénués de toute vraisemblance.

Les livres suivants consacrés à l'histoire du platonisme dans ses rapports avec la philosophie et la théologie des âges postérieurs, sont certainement des plus remarquables : mais ce n'est pas le lieu de les analyser et de les juger ici.

16. SCHAARSCHMIDT

Par un de ces contrastes qui ne sont pas rares dans l'histoire de la pensée humaine, à l'heure même où, comme nous le ver-

rons bientôt, Grote en Angleterre se faisait le champion de la tradition jusque dans ses plus incroyables écarts, un érudit allemand entreprenait de la battre en brèche avec plus de hardiesse qu'aucun de ses devanciers. Il semblait qu'en fait de scrupules et de scepticisme il fût difficile de dépasser Schleiermacher, Ast et Socher : un critique allait se rencontrer qui devait réunir et fortifier en quelque sorte les unes par les autres les objections de ces trois écrivains. C'est M. Schaarschmidt [1].

Une revue rapide des travaux antérieurs et la discussion des textes anciens relatifs à Platon occupent les deux premiers chapitres du livre. Karsten et von Stein venaient précisément d'établir, l'un le caractère apocryphe de toutes les lettres attribuées à Platon, sans en excepter la septième, l'autre le peu de créance que méritent les traditions en apparence les plus sûres. Schaarschmidt a garde de négliger de pareils auxiliaires. On parle beaucoup, dit-il, du séjour de Platon à Mégare ; mais l'autorité d'Euclide était-elle suffisante, au lendemain de la mort de Socrate, pour le jeter dans une voie toute différente ? On veut qu'il n'ait été initié qu'assez tard à la doctrine de Pythagore : mais la préexistence, base de la réminiscence et par elle de la théorie des Idées, est un élément certainement pythagoricien. Enfin en ce qui touche l'Académie, Schaarschmidt pense que ce fut d'abord un petit cénacle, sans analogie avec les écoles bruyantes ouvertes par les rhéteurs et les sophistes du temps : il ne croit pas d'ailleurs que Platon ait rien composé ou publié du vivant de Socrate : démonstration qui lui est d'autant plus facile qu'il rejette absolument tous les dialogues appelés socratiques.

Il va plus loin encore et s'arme de la tradition contre la tradition elle-même. Ce n'est qu'à Alexandrie que s'est formée la

1. Son livre qui parut à Bonn en 1866 a pour titre : *Die Sammlung der Platonischen Schriften,* zur Scheidung der echten von den unechten untersucht. — Trois ouvrages principaux avaient antérieurement attiré sur M. Schaarschmidt l'attention des historiens de la philosophie : *Plato et Spinosa philosophi inter se comparati* (Berlin, 1845). — *Descartes und Spinosa* (Bonn, 1850). — *Die angebliche Schriftstellerei des Philolaüs* (Bonr 1864).

collection platonicienne; donc pendant près d'un siècle les écrits du philosophe athénien avaient été recopiés et répandus un peu au hasard. Des témoignages irrécusables jettent un jour inquiétant sur les procédés employés pour fonder et enrichir les grandes bibliothèques qui surgissent alors sur tant de points du monde hellénique. Panétius affirme que l'on avait fabriqué de son temps toute une littérature socratique : il croyait sans doute que Platon et Xénophon avaient échappé aux faussaires : mais sur quelles preuves s'appuyait sa conviction ?

On allègue les témoignages d'Aristote : sont-ils tous précis, tous concluants ? Loin de là. Lorsque le disciple se borne à rapporter une opinion du maître, qui nous dit qu'il l'emprunte non à ses souvenirs, mais à un dialogue qu'il a sous les yeux ? Bien mieux, ne devons-nous pas supposer que poussés par l'appât du gain ou par tout autre motif, des écrivains peu scrupuleux se sont emparés de certains textes péripatéticiens pour donner plus aisément une apparence authentique aux compositions qu'ils publiaient sous le nom de Platon ? Somme toute, Schaarschmidt considère sept dialogues comme couverts par l'autorité d'Aristote : trois autres, le *Gorgias*, le *Ménon* et le *Petit Hippias*, sont nommés dans ses ouvrages, preuve qu'ils existaient alors, mais ne sont nullement donnés comme étant de Platon. Ces sept dialogues, — *République*, *Timée*, *Lois*, *Phédon*, *Banquet*, *Phèdre*, *Théètète*, — c'est peu en apparence, beaucoup en réalité. C'est là en effet que d'instinct tous les siècles sont allés puiser le platonisme pur et véritable : ce sont de tous les écrits de Platon ceux qui ont exercé l'influence la plus décisive sur les destinées ultérieures de la philosophie. Seuls le *Gorgias* et le *Protagoras* peuvent être mis sur le même rang que ces chefs-d'œuvre : tous les autres dialogues trahissent par quelque signe leur fausse origine.

Le quatrième chapitre [1] du livre de Schaarschmidt est de

1. Ce chapitre (p. 113-159) porte le titre un peu prolixe : « Darlegung des Maasstabes für die Echtheit platonischer Schriften insbesondere der literarischen Zwecke Plato's, nebst der sich daraus ergebenden Classification aller ihm zugeschriebenen Werke ».

beaucoup le plus important. L'idée qu'il se fait du développement philosophique de Platon s'écarte sur bien des points de l'opinion régnante. Se représenter Platon débutant par une cosmologie empruntée à Héraclite, qu'il complète et rectifie dans la suite à la lumière des enseignements de Socrate, lui paraît aussi vraisemblable que l'hypothèse contraire [1]. On veut à tout prix que chez Platon l'analyse ait précédé la synthèse : chez les hommes de génie est-il si rare de voir les grandes et fécondes intuitions devancer les recherches et les méditations qui plus tard leur serviront d'appui ?

Reconstruire dans toutes ses parties le système de Platon est une tâche en face de laquelle ont échoué tous les commentateurs [2] : mais à la place d'un système Platon nous a légué un certain nombre de pensées maîtresses, inspirées d'un esprit général qui est l'âme de sa philosophie. Rien de ce qui est en opposition formelle avec cet esprit ne peut et ne doit lui être attribué. Il en est de même de la forme : imiter le talent de Platon est en apparence chose facile : mais dans cette perfection tant de qualités se trouvent heureusement rapprochées que l'absence de l'une ou de l'autre décèle aussitôt le maladroit contrefacteur.

Tennemann avait cru à une doctrine secrète : Schleiermacher pensait que Platon avait racheté par un plan systématique l'absence de tout système, Hermann qu'il avait à dessein re-

1. « Es ist recht wohl denkbar, dass er verhältnissmässig frühe die Höhe und das Centrum seiner spekulativen Weltanschauung, die Ideenlehre fand, hinterher aber erst zu immer vollständigerem Unterbau dieser Lehre mittels psychologischer Begründung schritt, also von einer synthetischen Denkungsart zu analytischer Thätigkeit, und dass er diesen Gegensatz einer mit jugendlicher Kühnheit entworfenen Systematik und der erst später nachkommenden auf Analysis der Thatsachen des Bewusstseins beruhenden Fundamentirung der einzeln gefassten Hauptsätze auch literarisch ausprägte » (p. 115).

2. « Die feine Ironie, mit welcher diese Schriften gewürzt sind, der hie und da wenigstens bemerkbare Mangel positiver Lehren in ihnen, ihre häufige Beziehung auf Dinge die uns nur zum Theil oder auch gar nicht bekannt sind, endlich das Unbestimmte, Flüssige, Doppelsinnige mancher Auslassungen legt dem Streben, eine scharf begrenzte und vollständige Einsicht in den eigentlichen Lehrinhalt der platonischen Philosophie zu gewinnen, nicht geringe Hindernisse in den Weg » (p. 118).

noncé à toute exposition doctrinale : autant de suppositions reconnues inadmissibles. Platon n'ignorait pas que la vérité ne se conquiert pour ainsi dire que de haute lutte : aussi ses dialogues s'adressent-ils visiblement à des lecteurs déjà initiés aux choses de la philosophie. Il les présente comme un jeu (παιδιά), mais comme un jeu destiné à former le caractère et à élever la pensée : c'est le contrepoison de l'art corrompu des poètes et des mythologues. Réfutation ironique ou indignée des sophistes, analyse des puissances et des aspirations de l'âme, peinture du monde des Idées, mythes sur la création ou sur la vie à venir, voilà ce qu'ils renferment : ce sont des εἴδωλα de la vie idéale, une ἀνάμνησις de cette existence supérieure à laquelle chacun de nous doit tendre sans relâche. Méditer sur ces grandes vérités, c'est travailler à sa propre félicité et à la prospérité des Etats. Platon eût pu réserver ce bienfait à ses seuls auditeurs : il a mieux aimé prendre la plume et en faire jouir la postérité. Pour régénérer la Grande Grèce, Pythagore avait eu recours à une *vente* secrète : c'est au sein même de l'humanité que Platon rêve de fonder l'hégémonie de la science. De là vient, conclut Schaarschmidt, que les discussions de principes tiennent si peu de place dans ses écrits [1] : il s'agit avant tout de gagner ses lecteurs, dût-il parler au sentiment et à l'imagination de préférence à la raison. Ainsi s'explique l'union du mythe et de la dialectique, l'accord constant de la théorie et de la pratique, enfin la place d'honneur donnée à Socrate, le plus grand réformateur moral qu'ait vu naître la Grèce.

Que dans ce portrait de Platon plus d'un trait soit exact et finement observé, nous l'accorderons volontiers : mais qu'il faille en conclure que sauf les neuf dialogues nommés plus haut tout le reste de la collection platonicienne est apocryphe, c'est ce que nous contestons de la façon la plus absolue.

La première partie de son ouvrage ne mérite pour ainsi dire

1. « Dramatische Dialoge mögen uns das gelobte Land der Philosophie mit seinen Wegen und Stegen, seinem Lichte und Schatten, seinen Höhen und Tiefen zeigen — sie selbst sind diess gelobte Land nicht » (p. 143).

que des éloges : peu d'écrivains, surtout en Allemagne, ont joint à une connaissance incontestable du platonisme un esprit aussi délié, un talent aussi réel d'exposition. Mais pas plus dans les questions scientifiques qu'ailleurs il n'est aisé de faire au scepticisme sa part, et pour s'y être imprudemment abandonné, Schaarschmidt est tombé dans d'étranges écarts [1]. Il est du nombre de ces auteurs qui ont un faible pour les paradoxes, même légèrement impertinents. Infirmer toutes les autorités reçues, jeter un défi audacieux à l'opinion commune, quelle gloire ! Pendant ce temps ils ne s'aperçoivent pas combien ils prêtent à rire à tous ceux qui sans atteindre peut-être à leur finesse ont, ce qui est préférable, plus de bon sens et de droiture de jugement.

Ainsi comment justifier, comment excuser même une condamnation *a priori* de toutes les données de la tradition ? Qu'elle contienne des erreurs, soit : mais que tout y soit faux et controuvé, en dépit de la concordance des témoignages, voilà ce que personne ne réussira à démontrer. L'assurance avec laquelle on procède à cette démonstration n'ajoute absolument rien à sa valeur : on aime peu ces critiques qui en matières délicates et très légitimement controversées ne songent qu'à imposer leur opinion par le ton doctoral et dictatorial qu'ils prennent pour la soutenir [2]. De quel droit supprimer d'un trait de plume les trois quarts de l'héritage platonicien, et cela au nom d'impressions toutes personnelles ? car on ne peut appeler principes des assertions vagues que Schaarschmidt lui-même s'est bien gardé de prendre pour règles invariables. Ainsi à la suite de Hermann, il regarde comme un critérium de l'esprit platonicien la pénétration mutuelle de la spéculation et de la pratique : d'où vient alors qu'il condamne le *Philèbe*, où sont abordés simul-

1. Alberti lui a appliqué avec raison le vieux proverbe allemand : « Allzuscharf macht schartig. »
2. C'est ce que lui a reproché Hayduck : « Ein so hartiges Umsichwerfen mit widersinnigen und grundlosen Vermuthungen kann für seine Sache unmöglich vom Nutzen sein : am allerwenigsten ist es geeignet, uns mit dem anspruchsvollen und siegesgewissen Tone auszusöhnen, in dem seine Schrift fast durchgehends abgefasst ist. »

noncé à toute exposition doctrinale : autant de suppositions reconnues inadmissibles. Platon n'ignorait pas que la vérité ne se conquiert pour ainsi dire que de haute lutte : aussi ses dialogues s'adressent-ils visiblement à des lecteurs déjà initiés aux choses de la philosophie. Il les présente comme un jeu (παιδιά), mais comme un jeu destiné à former le caractère et à élever la pensée : c'est le contrepoison de l'art corrompu des poètes et des mythologues. Réfutation ironique ou indignée des sophistes, analyse des puissances et des aspirations de l'âme, peinture du monde des Idées, mythes sur la création ou sur la vie à venir, voilà ce qu'ils renferment : ce sont des εἴδωλα de la vie idéale, une ἀνάμνησις de cette existence supérieure à laquelle chacun de nous doit tendre sans relâche. Méditer sur ces grandes vérités, c'est travailler à sa propre félicité et à la prospérité des Etats. Platon eût pu réserver ce bienfait à ses seuls auditeurs : il a mieux aimé prendre la plume et en faire jouir la postérité. Pour régénérer la Grande Grèce, Pythagore avait eu recours à une *vente* secrète : c'est au sein même de l'humanité que Platon rêve de fonder l'hégémonie de la science. De là vient, conclut Schaarschmidt, que les discussions de principes tiennent si peu de place dans ses écrits [1] : il s'agit avant tout de gagner ses lecteurs, dût-il parler au sentiment et à l'imagination de préférence à la raison. Ainsi s'explique l'union du mythe et de la dialectique, l'accord constant de la théorie et de la pratique, enfin la place d'honneur donnée à Socrate, le plus grand réformateur moral qu'ait vu naître la Grèce.

Que dans ce portrait de Platon plus d'un trait soit exact et finement observé, nous l'accorderons volontiers : mais qu'il faille en conclure que sauf les neuf dialogues nommés plus haut tout le reste de la collection platonicienne est apocryphe, c'est ce que nous contestons de la façon la plus absolue.

La première partie de son ouvrage ne mérite pour ainsi dire

1. « Dramatische Dialoge mögen uns das gelobte Land der Philosophie mit seinen Wegen und Stegen, seinem Lichte und Schatten, seinen Höhen und Tiefen zeigen — sie selbst sind diess gelobte Land nicht » (p. 143).

que des éloges : peu d'écrivains, surtout en Allemagne, ont joint à une connaissance incontestable du platonisme un esprit aussi délié, un talent aussi réel d'exposition. Mais pas plus dans les questions scientifiques qu'ailleurs il n'est aisé de faire au scepticisme sa part, et pour s'y être imprudemment abandonné, Schaarschmidt est tombé dans d'étranges écarts [1]. Il est du nombre de ces auteurs qui ont un faible pour les paradoxes, même légèrement impertinents. Infirmer toutes les autorités reçues, jeter un défi audacieux à l'opinion commune, quelle gloire ! Pendant ce temps ils ne s'aperçoivent pas combien ils prêtent à rire à tous ceux qui sans atteindre peut-être à leur finesse ont, ce qui est préférable, plus de bon sens et de droiture de jugement.

Ainsi comment justifier, comment excuser même une condamnation *a priori* de toutes les données de la tradition ? Qu'elle contienne des erreurs, soit : mais que tout y soit faux et controuvé, en dépit de la concordance des témoignages, voilà ce que personne ne réussira à démontrer. L'assurance avec laquelle on procède à cette démonstration n'ajoute absolument rien à sa valeur : on aime peu ces critiques qui en matières délicates et très légitimement controversées ne songent qu'à imposer leur opinion par le ton doctoral et dictatorial qu'ils prennent pour la soutenir [2]. De quel droit supprimer d'un trait de plume les trois quarts de l'héritage platonicien, et cela au nom d'impressions toutes personnelles ? car on ne peut appeler principes des assertions vagues que Schaarschmidt lui-même s'est bien gardé de prendre pour règles invariables. Ainsi à la suite de Hermann, il regarde comme un critérium de l'esprit platonicien la pénétration mutuelle de la spéculation et de la pratique : d'où vient alors qu'il condamne le *Philèbe*, où sont abordés simul-

1. Alberti lui a appliqué avec raison le vieux proverbe allemand : « Allzuscharf macht schartig. »

2. C'est ce que lui a reproché Hayduck : « Ein so hartiges Umsichwerfen mit widersinnigen und grundlosen Vermuthungen kann für seine Sache unmöglich vom Nutzen sein : am allerwenigsten ist es geeignet, uns mit dem anspruchsvollen und siegesgewissen Tone auszusöhnen, in dem seine Schrift fast durchgehends abgefasst ist. »

tanément tant d'importants problèmes de dialectique et de morale, à n'être au même titre que le *Théagès* et le *Minos* qu'un vulgaire apocryphe ? Si l'on trouve dans les dialogues les plus considérables quelque chose de synthétique et d'universel, est-ce une raison pour faire de ce caractère une garantie indispensable d'authenticité[1] ! Le vrai Platon, nous dit-on, marque son but et y marche sans détours : il fallait dans ce cas éliminer le *Protagoras*, où la discussion est engagée dans un tel dédale que les interprètes hésitent sur le véritable objet qui s'y trouve traité. Supposons un instant que Schaarschmidt, surpris de ne rencontrer aucune mention de ce dialogue dans Aristote[2], ait résolu de le rayer du nombre des écrits authentiques : sa méthode à coup sûr lui rendait la chose merveilleusement facile. Il suffit en effet de fermer les yeux sur le charme et le piquant de la mise en scène, pendant que l'on exagère arbitrairement comme dans un réquisitoire[3], tous les défauts que la critique la plus sévère aura pu relever. Quoi de plus insipide, dira-t-on, que ce cénacle de sophistes ! dans ces divers tableaux qui se succèdent, où est l'élément vraiment philosophique ? Quel décousu dans le débat ! Quelle interversion perpétuelle des rôles ! quelle contradiction dans la conclusion ! pourquoi cette digression sans but sur une strophe de Simonide ? Socrate joue au plus fin avec le sophiste, confond le bien et le plaisir et ne

1. « Gehört zum Charakter der echten Dialoge die Universalität des Inhalts und der Auffassung, so wird daher der der unechten die Partikularität sein, das heisst, letztere werden auf dem durch Aristoteles hervorgetretenen und von ihm als οἰκεία σκέψις bezeichneten Prinzip der Teilung der Arbeit beruhen, wonach jedes Problem gesondert für sich, mit Ausschluss der übrigen zur Verhandlung kommt » (Schaarschmidt, p. 147).

2. Schaarschmidt, qui n'admet pas que le *Ménon* soit attesté par Aristote, applique à contresens au *Protagoras* une page de la *Morale à Nicomaque* (X, 2, 1172b.)

3. L'expression est de M. Tournier dans la *Revue critique* (1867, II, p. 35) : « Cette critique, entreprise sous l'influence d'un parti pris, conduit à des exagérations toutes semblables à celles des réquisitoires où l'on ne cherche qu'à accumuler et grossir les charges qui pèsent sur l'accusé... Schaarschmidt fait preuve d'érudition, il expose ses idées avec clarté ; s'il ne réussit pas à les faire partager, ce ne sera pas sa faute, mais celle du sujet qu'il a entrepris de traiter ».

paraît pas avoir la moindre notion de ce que devait être le platonisme. Ainsi aurait parlé Schaarschmidt, et le *Protagoras* serait allé rejoindre le *Ménon* et l'*Euthydème*.

Qu'au prix de tant d'éliminations accumulées l'auteur arrive, comme il s'en vante, à nous restituer un Platon parfaitement homogène et presque d'un seul jet, nous ne songerons pas à l'en féliciter : c'est le procédé qu'emploient certaines autorités ou certaines assemblées très peu parlementaires pour assurer à leurs décisions l'unanimité des suffrages. Platon qu'il dépouille sans pitié précisément parce qu'il l'admire a le droit de s'écrier : « Mon Dieu, gardez-moi de mes amis ! » Déclarer que tout dialogue étranger à l'esprit platonicien n'est pas de Platon, c'est bien : encore faut-il qu'on ne se soit pas trompé dans la définition qu'on aura préalablement donnée de cet esprit même[1].

L'idée fixe de M. Schaarschmidt, c'est que tous les dialogues jugés par lui apocryphes sont sortis de la plume d'écrivains uniquement occupés d'une part à compiler des passages de Xénophon et de Platon, sauf à les détourner en mainte occasion de leur véritable sens, et de l'autre à développer tout au long certaines assertions d'Aristote. Quiconque se sent capable de mener à bonne fin un pareil travail de mosaïque préférera certainement conquérir sa réputation par des écrits originaux[2].

1. C'est ce qu'a fait ingénieusement remarquer M. Bonghi dans son *Cratyle* (p. 125) : « Qui si nasconde una petizion di principio : lasciamo stare se quel tipo ce lo siamo formato o no a ragione e perfettamente ; è certo, ch'esso dovrebb'essere in parte diverso, se fossero stati di Platone quei dialoghi che danniamo mediante esso ; cosè, per dirla in altro modo, adoperiamo nel dar sentenza un giudice che abbiamo fornito di sola una parte della dottrina che gli occorre a sentenziar bene, e l'adoperiamo a danno della dottrina ond'egli ha appunto diffetto. Io dubito che un siffato metodo possa mai menare a scoprire una conclusione che paia vera a nessun'altro da quello in fuori che l'ha dedotta. »

2. Voir notamment pages 278, 341, 405, 406, etc. Teichmüller dit à ce propos : « Es gehörte nicht wenig Genie, ungefähr wohl gerade so viel als Plato besass, um aus solchen Bausteinen einen Dialog aufzubauen. »

17. LA CRITIQUE PLATONICIENNE EN ANGLETERRE. — GROTE

L'Angleterre, restée jusqu'ici en dehors du cercle de nos recherches, va entrer en scène avec un ouvrage digne de toute notre attention, quoique conçu dans un esprit à part et en tout cas très peu sympathique aux tendances dans lesquelles s'était engagée de plus en plus la critique allemande. Disons de suite que par tempérament la nation anglaise avait résisté plus longtemps que d'autres à l'impulsion créée par la Renaissance, impulsion qui en Italie d'abord, en France ensuite, avait redonné une nouvelle vie à l'étude de l'antiquité. Si l'auteur du *Novum Organon* faisait avec passion le procès d'Aristote ou plutôt des péripatéticiens arriérés du moyen-âge, ce n'était certes pas, comme chez Gémiste Pléthon et Patrizzi, au profit de l'idéalisme platonicien. Cependant à la fin du XVIIe siècle nous découvrons à Cambridge un petit groupe de platonistes, au premier rang desquels brillent Moore et Cudworth [1] : mais, chose singulière, c'est bien plus directement aux Alexandrins qu'ils se rattachent qu'à Platon lui-même [2]. Au siècle suivant les mêmes plaintes retentissent en Angleterre comme ailleurs sur l'abandon où se trouvent la philosophie et la littérature anciennes. Après avoir établi sa compétence en écrivant son *Tableau synoptique des écrits de Platon* [3], Sydenham ouvre une souscription qui lui permette de composer et d'imprimer une traduction complète des dialogues : les encouragements sur lesquels il avait compté lui manquent, et l'œuvre commencée demeure interrompue. En 1804 elle est reprise par Taylor, qui place en tête de sa publication une *Introduction* qu'on croirait empruntée

1. Taylor écrit de Cudworth, et avec raison : « I think him by far the ablest English writer on Platonic themes ».

2. Il y a quelques années se fondait aux Etats-Unis une revue mensuelle intitulée : *The Platonist, exponent of philosophical truth*, où Platon occupe moins de place que Plotin, Jamblique, Proclus et Damascius.

3. *Synopsis or general view of the works of Plato*, 1759.

littéralement aux rêveries enthousiastes d'un Proclus ou d'un Ficin. Rien de plus bizarre que l'ordre dans lequel il propose de distribuer les dialogues : il est vrai que cet ordre doit être calqué sur celui de l'univers, où la création des êtres particuliers a suivi celle de l'ensemble du monde. Au reste cette admiration un peu factice pour Platon, admiration qui d'ailleurs ne provoqua aucun effort sérieux pour éclairer sa doctrine ou pour restituer son texte, a fait place depuis à une appréciation tout opposée. De nos jours la critique anglaise est bien plutôt portée à méconnaître et à attaquer les mérites même les moins contestables de Platon : il suffira de citer un ouvrage de Potter, où Platon est appelé « le maître sophiste de cette période sophistique » et sa doctrine, sous couleur de se réduire à un mysticisme obscur et exalté, rabaissée bien au-dessous de la simplicité si pratique et si humaine de Socrate. Le livre de Grote qui va nous occuper [1], témoigne d'une préoccupation d'esprit analogue : mais il a sur tous ceux que nous venons de nommer une supériorité évidente : on y trouve en effet abordée et discutée avec talent sous presque toutes ses faces cette question platonicienne qui depuis Schleiermacher avait suscité en Allemagne de si nombreux débats.

Sa grande *Histoire de la Grèce*, commencée dès 1823, avait mis en lumière la solidité, l'étendue de son érudition, en même temps que sa résolution bien arrêtée de rejeter toute hypothèse pour asseoir son jugement sur les faits. Si ce réalisme extrême qui lui fait admirer Cléon, et flétrir Alexandre, se prête peu à l'intelligence de ce qu'il y avait d'idéal dans le génie et dans le rôle du peuple grec, en revanche il permet de pressentir à quelles conclusions l'auteur s'arrêtera en ce qui touche Platon.

1. *Plato und other companions of Socrates*, Londres, 1863, réimprimé en 1885. — Né en 1794, Grote s'était de bonne heure retiré de la politique pour se consacrer tout entier à l'étude. Son *Histoire de la Grèce* qui commence aux temps héroïques pour se terminer à la mort d'Alexandre, parut en 12 volumes de 1846 à 1855 : on sait qu'il en existe une traduction française due à M. Sayous. Dans le domaine philosophique Grote s'était déjà fait connaître en 1860 par une dissertation sous ce titre : *Plato's doctrine respecting the rotation of the earth und Aristotle's comment upon that doctrine.*

Les deux premiers chapitres du livre sont consacrés à l'appréciation des systèmes antérieurs à Platon : Grote, pour le dire en passant, se fait une arme contre les métaphysiciens de tous les temps des hypothèses si peu rationnelles, si naïvement contradictoires imaginées par un Thalès, un Anaximène, un Héraclite ou un Empédocle pour expliquer l'origine et la nature des choses. Le troisième chapitre contient une biographie de Platon succincte et néanmoins assez complète, où l'auteur, comme on devait s'y attendre, suit docilement les données des anciens. Vient ensuite la partie vraiment neuve et originale de l'ouvrage, épithètes qui paraitront étranges, puisque Grote accepte les conclusions de l'antiquité sans modification aucune, mais qui se justifient, si l'on réfléchit que parmi les contemporains aucun critique ne l'avait précédé dans cette voie, et qu'aucun ne devait l'y suivre jusqu'au bout. Reconnaissons que dans un temps où les attaques les plus audacieuses contre les croyances passées trouvaient faveur et semblaient même sur certains points avoir acquis définitivement gain de cause, il pouvait y avoir quelque mérite à relever aussi fièrement le drapeau de la tradition : ajoutons que Grote la défend non en partisan aveugle qui cède uniquement au désir de soutenir des paradoxes, mais en adhérent convaincu qui met au service de ses opinions toutes les ressources d'une intelligence savante et déliée.

Quel est en ces matières le seul critérium sûr? c'est, répond Grote, le critérium externe ou critérium historique. Hors de là, point de salut. Ainsi toute discussion soulevée sur l'authenticité d'un ouvrage ancien doit prendre pour base les catalogues rédigés par les critiques alexandrins. Or précisément en ce qui concerne Platon, nous avons la bonne fortune de posséder une liste complète de ses œuvres, dressée par Thrasylle, qui a pour elle les plus fortes présomptions d'exactitude. Le quatrième chapitre tout entier n'a pas d'autre objet que d'établir cette thèse [1]. Voici à l'aide de quels raisonnements.

1. Nos lecteurs l'ont déjà rencontrée dans notre premier volume p. 385-393.

Lorsque Platon mourut, il avait sur tous les écrivains d'alors l'avantage d'avoir fondé une école, non pas seulement au sens spéculatif et abstrait du mot, mais un véritable centre philosophique, destiné à lui survivre pendant plusieurs siècles. Ce seul fait a dû jouer un rôle considérable dans la conservation de ses manuscrits mêmes, gardés pieusement à l'Académie « comme le mémorial sacré de son grand fondateur [1]. » Dès lors où trouver un auteur qui ait en sa faveur d'aussi fortes, d'aussi complètes garanties d'authenticité? qu'on suppute les chances de perte ou de falsification auxquelles étaient exposés les manuscrits d'un Euripide, d'un Thucydide, d'un Démosthène : Platon n'avait aucune menace de ce genre à redouter. A la fin de sa vie, particulièrement préoccupé de sa renommée d'écrivain, il lui avait presque sacrifié, comme plus d'un moderne, ses devoirs de philosophe : pourquoi ses disciples se seraient-ils montrés moins soucieux d'assurer aux générations à venir l'intégrité de son œuvre? Sachant tout ce qui était sorti de la main de leur maître, depuis les ébauches les plus imparfaites jusqu'aux productions les plus achevées, rien ne leur était plus aisé que de fermer la bouche aux faussaires et de déjouer leurs manœuvres intéressées. Ou plutôt, si l'on en croit Grote, ces manœuvres n'ont même pas pu se produire, car démasquer la fraude était l'affaire d'une simple confrontation! Combien Aristote n'a-t-il pas été plus malheureux!

Puis après une description et une histoire fort séduisantes de la bibliothèque des Ptolémées, Grote essaie d'établir les trois points suivants : 1° la division des dialogues de Platon en trilogies, adoptée par Aristophane de Byzance, remonte à Callimaque lui-même : 2° les écrits couverts par l'autorité d'Aristophane ne peuvent être l'objet d'aucun doute : 3° avant leur entrée dans la bibliothèque, les dialogues de Platon n'avaient

1. Grote dit en parlant de la bibliothèque que Platon a dû créer : « It provided not only safe und lasting custody such as no writer had ever enjoyed before, for Plato's original manuscripts, but also a guarantee of some efficacy against any fraud or error which might seek to introduce other compositions into the list » (1, 134).

Les deux premiers chapitres du livre sont consacrés à l'appréciation des systèmes antérieurs à Platon : Grote, pour le dire en passant, se fait une arme contre les métaphysiciens de tous les temps des hypothèses si peu rationnelles, si naïvement contradictoires imaginées par un Thalès, un Anaximène, un Héraclite ou un Empédocle pour expliquer l'origine et la nature des choses. Le troisième chapitre contient une biographie de Platon succincte et néanmoins assez complète, où l'auteur, comme on devait s'y attendre, suit docilement les données des anciens. Vient ensuite la partie vraiment neuve et originale de l'ouvrage, épithètes qui paraîtront étranges, puisque Grote accepte les conclusions de l'antiquité sans modification aucune, mais qui se justifient, si l'on réfléchit que parmi les contemporains aucun critique ne l'avait précédé dans cette voie, et qu'aucun ne devait l'y suivre jusqu'au bout. Reconnaissons que dans un temps où les attaques les plus audacieuses contre les croyances passées trouvaient faveur et semblaient même sur certains points avoir acquis définitivement gain de cause, il pouvait y avoir quelque mérite à relever aussi fièrement le drapeau de la tradition : ajoutons que Grote la défend non en partisan aveugle qui cède uniquement au désir de soutenir des paradoxes, mais en adhérent convaincu qui met au service de ses opinions toutes les ressources d'une intelligence savante et déliée.

Quel est en ces matières le seul critérium sûr? c'est, répond Grote, le critérium externe ou critérium historique. Hors de là, point de salut. Ainsi toute discussion soulevée sur l'authenticité d'un ouvrage ancien doit prendre pour base les catalogues rédigés par les critiques alexandrins. Or précisément en ce qui concerne Platon, nous avons la bonne fortune de posséder une liste complète de ses œuvres, dressée par Thrasylle, qui a pour elle les plus fortes présomptions d'exactitude. Le quatrième chapitre tout entier n'a pas d'autre objet que d'établir cette thèse [1]. Voici à l'aide de quels raisonnements.

1. Nos lecteurs l'ont déjà rencontrée dans notre premier volume p. 385-393.

Lorsque Platon mourut, il avait sur tous les écrivains d'alors l'avantage d'avoir fondé une école, non pas seulement au sens spéculatif et abstrait du mot, mais un véritable centre philosophique, destiné à lui survivre pendant plusieurs siècles. Ce seul fait a dû jouer un rôle considérable dans la conservation de ses manuscrits mêmes, gardés pieusement à l'Académie « comme le mémorial sacré de son grand fondateur [1]. » Dès lors où trouver un auteur qui ait en sa faveur d'aussi fortes, d'aussi complètes garanties d'authenticité ? qu'on suppute les chances de perte ou de falsification auxquelles étaient exposés les manuscrits d'un Euripide, d'un Thucydide, d'un Démosthène : Platon n'avait aucune menace de ce genre à redouter. A la fin de sa vie, particulièrement préoccupé de sa renommée d'écrivain, il lui avait presque sacrifié, comme plus d'un moderne, ses devoirs de philosophe : pourquoi ses disciples se seraient-ils montrés moins soucieux d'assurer aux générations à venir l'intégrité de son œuvre? Sachant tout ce qui était sorti de la main de leur maître, depuis les ébauches les plus imparfaites jusqu'aux productions les plus achevées, rien ne leur était plus aisé que de fermer la bouche aux faussaires et de déjouer leurs manœuvres intéressées. Ou plutôt, si l'on en croit Grote, ces manœuvres n'ont même pas pu se produire, car démasquer la fraude était l'affaire d'une simple confrontation! Combien Aristote n'a-t-il pas été plus malheureux!

Puis après une description et une histoire fort séduisantes de la bibliothèque des Ptolémées, Grote essaie d'établir les trois points suivants : 1° la division des dialogues de Platon en trilogies, adoptée par Aristophane de Byzance, remonte à Callimaque lui-même : 2° les écrits couverts par l'autorité d'Aristophane ne peuvent être l'objet d'aucun doute : 3° avant leur entrée dans la bibliothèque, les dialogues de Platon n'avaient

1. Grote dit en parlant de la bibliothèque que Platon a dû créer : « It provided not only safe and lasting custody such as no writer had ever enjoyed before, for Plato's original manuscripts, but also a guarantee of some efficacy against any fraud or error which might seek to introduce other compositions into the list » (1, 134).

jamais été disposés dans un ordre fixe et déterminé, ni d'après leur date de composition, ni d'après leur contenu : cet ordre en effet eût été certainement respecté. Après avoir ajouté que pour Grote le catalogue de Thrasylle reproduit celui d'Aristophane et se rattache directement par cet intermédiaire à la tradition académique, nous aurons donné une idée complète de son argumentation.

Mais, dira-t-on, toutes ces garanties, toutes ces précautions si complaisamment énumérées par l'historien anglais n'ont pas empêché cependant certains apocryphes de se produire. — Ce n'est pas à Alexandrie, répond Grote, c'est à Pergame que les bibliothécaires, hommes de moindre talent et dépourvus de moyens efficaces de contrôle, ont été victimes des calculs des faussaires : et puisqu'on a découvert et constaté la fraude, cette découverte peut et doit nous rassurer sur l'origine de tous les écrits qui ont été reconnus authentiques.

Dans un cinquième chapitre, Grote fait une revue rapide, mais d'autant plus nette et plus précise, des travaux des modernes depuis Ficin et Serranus jusqu'à Hermann : chose singulière, il semble ignorer jusqu'au nom de Cousin et ne cite absolument aucun ouvrage français. Les raisons intrinsèques invoquées par Schleiermacher et ses continuateurs n'ont d'autre évidence que celle qu'on leur prête et le vice de la méthode éclate dans l'irréconciliable désaccord des résultats. Autant Hermann était fondé à signaler les évolutions de la pensée de Platon, autant il a eu tort de chercher à en déterminer les causes : nous ignorons absolument dans quelles circonstances ou avec quel dessein a été composé chacun des dialogues.

Ainsi, vouloir à la suite des plus grands critiques de l'Allemagne retrouver la succession chronologique ou l'enchaînement méthodique des écrits de Platon, c'est perdre son temps et sa peine, pareille tâche étant aussi impraticable que stérile.

Nous avons vu combien Grote est respectueux de la tradition, il y a cependant un point où il n'hésite pas à la contredire. Il était généralement admis que certains dialogues avaient été composés du vivant de Socrate : on croyait en avoir la preuve

soit dans la physionomie particulière de ces dialogues, soit dans des textes anciens. Grote est d'un avis opposé. Platon, pense-t-il, a attendu pour livrer ses pensées à la postérité la pleine maturité de son génie : le *Protagoras*, que l'on range dans cette classe, n'est-il pas au point de vue de la forme un chef-d'œuvre inimitable ? Qui donc à Athènes aurait consenti à lire les entretiens de Socrate, alors que tous les jours on pouvait y assister? L'exclamation d'étonnement que les anciens ont mise dans la bouche de Socrate parcourant le *Lysis* montre combien à leurs yeux Platon fût sorti de son rôle en prêtant à son maître du vivant de celui-ci un langage si différent du sien. Pour n'être pas le même que celui des *Nuées*, pareil travestissement devait être fort peu du goût de Socrate. Enfin, ajoute Grote, est-ce que Platon, comme tout jeune Athénien, n'a pas été appelé sous les drapeaux pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse ? plus tard n'a-t-il pas essayé d'entrer dans les affaires ? Si donc avant la mort de Socrate il s'est fait connaître comme écrivain, c'est uniquement par des drames ou des épigrammes du genre de celles qui nous ont été conservées. Au contraire, pendant la première moitié du IVe siècle, Athènes retrouva un calme éminemment favorable aux méditations philosophiques. Ne soyons donc pas surpris de voir l'analyse des dialogues s'ouvrir par l'*Apologie*, le *Criton* et l'*Euthyphron*.

Ici se pose dans le livre de Grote cette question tout autrement importante : Platon a-t-il en propre une méthode, un système ? On l'a cru, et on en a même tiré des conclusions contre l'authenticité de tel ou tel dialogue. L'historien anglais conteste absolument et les prémisses et les conséquences. La longue durée de l'enseignement du philosophe à l'Académie, l'inconnu que nous offre sa vie, le côté poétique de sa nature où l'imagination se montre avec tant d'éclat, tout nous interdit la prétention de lui imposer l'obligation de jeter ses pensées dans un moule uniforme [1]. Volontiers, nous dit Grote,

1. Ou, comme s'exprime Grote, « to put limitation on the means which

il eût répété, en se les appliquant, ces vers d'Aristophane :

> Ἀλλ' ἀεὶ καινὰς ἰδέας ἐκφέρων σοφίζομαι
> Οὐδὲν ἀλλήλοισιν ὁμοίας, καὶ πάσας δεξιάς [1].

et avec Descartes [2] il eût « mis entre les excès toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté ». C'est même dans cette inconséquence perpétuelle, fortuite ou calculée, que Grote aperçoit le côté le plus intéressant, le plus instructif de la philosophie de Platon. Elle renferme, dit-il, une partie affirmative, une autre négative, en complète et parfaite indépendance l'une à l'égard de l'autre [3].

Sans doute nous possédons dans la collection platonicienne des œuvres accomplies, presque sans égales dans les lettres classiques : mais ce n'est pas d'un seul jet que le célèbre écrivain s'est élevé à cette hauteur : et plus d'une esquisse imparfaite, l'*Hipparque* ou le *Minos* par exemple, nous intéresse précisément comme les prémices modestes d'un génie appelé dans la suite à tant de perfection. Bref, aucune illusion n'est plus gratuite, aucune n'a été plus féconde en erreurs que celle qui consiste à concevoir et à maintenir une certaine unité de style, de type et d'esprit dans les écrits de Platon.

Une fois engagé dans cette voie, Grote la suivra jusqu'au bout. Ainsi il consent à ce qu'à l'exemple de Thrasylle on distingue des dialogues où le philosophe cherche la vérité, et des dialogues où il l'enseigne en maître : mais pareille classification est sans portée à ses yeux, car tout dialogue a deux faces, l'une destructive, indispensable pour faire justice des préjugés et des erreurs, l'autre positive, qui nous montre de loin un monde supérieur, il est vrai sans nous y introduire. Fort indifférent à la seconde, le critique anglais n'a pas assez d'admiration pour la première. A l'entendre, Platon, plus ingénieux à découvrir

---

Plato might choose to take for rendering his dialogues acceptable and interesting. »

1. *Nuées*, 539.

2. *Discours de la méthode*, III.

3. Ou, comme il s'exprime : « Two unconnected operations of thought. »

les objections qu'habile à les résoudre, ne nous donne nulle part la clef des doutes et des difficultés qu'il accumule comme à plaisir sur ses pas. La théorie des Idées, qu'il invoque sans cesse, ne fait que susciter des obscurités nouvelles, et cependant rien n'autorise la supposition qu'il ait tenu secrète pour une élite de disciples la réponse aux problèmes que lui léguait le passé ou que lui-même devait léguer à l'avenir. Ainsi, contrairement à l'opinion universelle, non seulement Socrate, mais Platon, cependant comme son maître si sévère à l'endroit de la demi-science, n'en est pas moins resté dans une perpétuelle incertitude [1] : à peine a-t-on le droit de l'appeler philosophe, si ce mot implique un dogmatisme à la façon de Descartes et de Leibnitz. Il est grand par l'art avec lequel il a posé et discuté les questions les plus graves et les plus diverses : de système, il n'en a point.

Mais cette absence de toute doctrine arrêtée, de toute solution définitive n'est-elle pas de nature à compromettre la renommée du grand Athénien ? C'est bien plutôt le contraire. De tous les exercices intellectuels, la libre discussion, l'examen contradictoire des opinions est le seul vraiment profitable, le seul qui donne à l'esprit la pénétration et l'indépendance qui lui sont nécessaires [2]. Qu'importe que le terme recule à mesure que l'on croit faire un pas en avant ? A chacun de s'orienter à travers le dédale et de se faire sa vérité à ses risques et périls.

---

1. « When Plato comes forward to affirm, his dogmas are altogether a priori : they enunciate preconceptions or hypotheses which derive their hold upon his belief not from any aptitude for solving the objections which he has raised, but from deep and solemn sentiment of some kind or other » (I, 270).

2. « The negative analysis is not discreditable and corrupting, but both original and valuable... There is a process of enquiry not only fruitless, but devious, circuitous, and intentionnally protracted, considered as being in itself profitable and invigorating, even though what is sought be not found » (I, 237). C'est une théorie sur laquelle il revient sans cesse. « I have already declared, that the caracter of Plato is in my judgment essentially manysided. It comprehends the whole process of searching for truth and testing all that propounded as such : it does not shrink from broaching und developing speculative views, not merely various and distinct, but sometimes even opposite » (II, 20).

Disons à l'excuse de Grote que c'est là beaucoup moins le paradoxe d'un homme d'esprit que le programme officiel d'une école [1].

Si telle est en réalité l'idée qu'il faut se faire de Platon, inutile de s'attarder à déterminer l'ordre le plus rationnel de ses dialogues : ce sont autant de conversations imaginaires, improvisées en dehors de tout plan sous la dictée du moment [2]. La question platonicienne, telle que l'avait posée Schleiermacher, se trouve du même coup supprimée.

Adopter ces conclusions c'est, on le voit, passer condamnation à la fois sur les plus ingénieuses tentatives et sur les négations les plus téméraires de l'érudition allemande. Celle-ci, comme on devait s'y attendre, protesta avec une extrême énergie [3]. Mais avant de résumer les griefs justement reprochés à l'œuvre de Grote, rappelons qu'elle a eu un mérite, très bien relevé dans ce jugement de M. Janet : « Ce qui restera surtout de ce travail, c'est la critique solide dirigée contre la méthode inventée en Allemagne et que l'on appelle méthode du critérium interne, laquelle consiste à juger de l'authenticité d'un dialogue, non par les témoignages et les faits historiques, mais par l'examen intérieur et par les impressions personnelles du critique. » Ajoutons une connaissance remarquable des diverses faces de la vie antique, et un sentiment très vif des controverses sans nombre qui mettaient les esprits aux prises au temps

1. Aussi son étude sur Platon a-t-elle vivement applaudie par Stuart Mill (*Revue d'Edimbourg*, Avril 1866). Renan proposait de même « de substituer à la philosophie une critique qui examinerait et comparerait sans prononcer ».

2. « I shall not affect to handle dialogues as contributories to one positive doctrinal system nor as occupying each an intentional place on the gradual unfolding of one preconceived scheme, nor as successive manifestations of change knowable and determinable in the views of the author. For us they exist as distinct imaginary conversations, composed by the same author at unknown times aud under unknown specialties of circumstance » (I, 278). Et ailleurs : « Each dialogue represents the intellectual scope and impulse of a peculiar moment which may or may not be in harmony with the rest. »

3. Voir notamment un article de Peipers dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen* (20 janvier 1869).

de Socrate et des plus célèbres sophistes. Aussi l'écrivain anglais est-il arrivé à nous donner de certains dialogues considérés isolément une analyse singulièrement exacte et pénétrante.

Chose étrange, Grote nous semble être tombé aussi bien dans un dogmatisme que dans un scepticisme excessif. Tel est le caractère de l'esprit anglais : a-t-il une base ? il s'y appuie sans se laisser ébranler par les objections ; dans le cas contraire il reste dans le doute par horreur de l'hypothèse [1]. L'édifice historique que Grote a construit pour justifier la tradition n'a sur certains points qu'une solidité purement apparente, et tout en raillant les conjectures de la critique allemande, il n'a pas remarqué qu'il lui arrivait assez souvent à lui-même de substituer aux faits ses propres suppositions. Où a-t-il vu, par exemple, qu'on ne pouvait prendre des copies des manuscrits de Platon qu'à l'Académie et avec le consentement exprès des scolarques ? Comment prouver que le catalogue de Thrasylle n'est que la reproduction fidèle de celui d'Aristophane ? et ainsi de beaucoup d'assertions non moins gratuites au fond que celles qu'il combat.

Prétendre pour expliquer les divergences absolues qui séparent certains dialogues, que Platon était capable de tout, même de se contredire sciemment ou à son insu, c'est couper le nœud gordien à la façon d'Alexandre, ce n'est pas le dénouer. Historien et érudit plutôt que philosophe, Grote était peu qualifié pour juger des aspirations et des doctrines philosophiques, sans même tenir compte de l'abîme qui sépare l'idéal platonicien du point de vue positiviste dont il fait profession [2]. Il s'est visi-

1. C'est ce que M. Fouillée en quelques lignes a très bien fait ressortir : « La critique anglaise semble tout accepter sans vouloir parfois voir autre chose que la lettre. Dans une excellente intention de fidélité elle juxtapose les témoignages comme ils se présentent, et reste trop souvent à la surface des doctrines sans en montrer l'unité intime : aussi finit-elle par être infidèle à l'esprit de la philosophie antique. »

2. Comment aurait-il pu s'enthousiasmer pour le révélateur du monde idéal, celui qui constate avec une satisfaction si peu déguisée l'abandon actuel, avoué ou implicite, de toute recherche ultraphénoménale ?

blement trop attaché à certains dialogues sans conclusion apparente. Or il en est du scepticisme socratique comme du doute de Descartes : c'est un moyen, et non une fin, une étape provisoire sur la route de la certitude, et non la négation de toute vérité. En outre si Socrate s'est préoccupé avant tout de renverser les préjugés du temps et de confondre la vanité des sophistes, Platon après lui tenait des circonstances et de son propre génie une autre tâche à remplir. C'est ce que Grote n'a pas su reconnaitre, et l'image qu'il nous laisse de l'enseignement auquel l'Académie d'Athènes a dû sa célébrité ressemble de tout point à l'impression qu'éprouve un spectateur voyant défiler successivement sous ses yeux dans un stéréoscope les paysages les plus divers. Tels qu'ils nous apparaissent dans ses analyses, d'ailleurs fidèles et parfois même littérales, les dialogues ne portent aucune empreinte commune.

En renonçant par là de propos délibéré et pour ainsi dire *à priori* à nous donner une synthèse quelconque des théories platoniciennes [1], Grote a supprimé à la fois, selon la remarque très juste de M. Janet, la principale différence et le plus grand intérêt d'un ouvrage tel que le sien. « Quelques concessions que l'on puisse faire, il reste inadmissible qu'à travers ces vicissitudes, ces contradictions d'une pensée toujours active, il n'y ait pas un dessein plus ou moins suivi, une direction générale, une vue prédominante, enfin un ensemble d'idées qu'il est intéressant de recueillir même dans leur désordre. Comment admettre contre l'évidence que dans chacun de ses dialogues Platon aurait tout à fait oublié ce qu'il aurait pensé dans tous les autres? Comment admettre en un mot qu'il puisse y avoir

1. « What authoritative creed has Plato proclaimed for disciples, to swear allegiance to? what positive truths previously unknown or improved has he established? Next by what arguments has he enforced or made them good?... In so far as I venture to present a general view of one who keeps constantly in the dark, — who delights to hide himself, not less difficult to catch than the supposed sophist in his own dialogue called Sophistes, — I shall consider it as subordinate to the dialogues each and all : and above all, it must be such as to include and acknowledge not merely diversities, but also inconsistencies and contradictions » (ch. V).

autant de Platons que de dialogues [1]? » Pour être sommaire, la réfutation n'en est pas moins concluante.

18. FOUILLÉE

L'histoire du mouvement philosophique est presque toujours pleine de contrastes. Nous avons déjà dit comment, à l'heure où paraissait en Angleterre l'ouvrage de Grote, essai de réhabilitation savante de la tradition alexandrine, en Allemagne Schaarschmidt s'apprêtait à combattre impitoyablement sur tous les points cette même tradition. Voici un second rapprochement non moins curieux. On vient de voir que la conclusion peut-être la plus saillante du critique anglais, c'est son refus formel de voir dans l'œuvre platonicienne rien qui ressemble à un système logique, à un enchaînement méthodique, à des principes constamment affirmés et universellement appliqués [2]. Or l'année précédente, sous l'inspiration de l'illustre rénovateur du platonisme en France, l'Académie des sciences morales venait précisément de mettre au concours la question suivante : *Examen de la théorie des Idées de Platon*. Le sujet avait été choisi par Cousin lui-même, qui en avait de sa main construit et rédigé le programme, heureux de laisser à d'autres un mérite et un honneur qu'il lui eût été si facile de revendiquer. Je crois devoir transcrire ici en entier ce programme, malgré son étendue, afin de prouver jusqu'à quel point le célèbre traducteur de Platon avait pénétré dans la pensée intime de son modèle :

1. *La Critique platonicienne dans les ouvrages de M. Grote* (*Journal des savants*, 1866 et 1867). De tous les comptes-rendus dont le travail de Grote a été l'objet, je n'en connais aucun qui égale celui-ci en impartialité comme en étendue. M. Janet a saisi cette occasion pour rendre justice aux érudits hollandais, tels que Ruhnken, Wyttenbach et van Heusde, dont les savantes études sur les écrits de Platon sont trop peu connues, même en Allemagne.

2. Un érudit allemand, Kron, l'avait même ironiquement félicité de s'être aussi soigneusement abstenu de toute philosophie en étudiant l'un des plus illustres parmi les métaphysiciens.

Première partie. — « Exposition détaillée et approfondie de la théorie des Idées, considérée en elle-même et dans ses principales applications.

» Déterminer le caractère propre de l'Idée. Est-elle seulement une conception de l'esprit et n'ayant d'existence que dans l'esprit, ou n'est-elle pas aussi quelque chose d'existant en soi, comme les espèces et les genres, et n'exprime-t-elle pas l'unité réelle qui réside dans tous les individus d'un même ordre et constitue leur appartenance à cet ordre ?

» Apprécier à ce point de vue les propositions suivantes :

» Tout a son Idée; l'Idée est l'essence de toute chose; l'Idée est le type invisible des choses visibles : l'Idée est le fondement de la définition : l'Idée est l'objet unique et éternel de la science, de l'art, de la morale, de la politique.

» En quoi consiste la dialectique platonicienne?

» De l'Idée du Beau. — Esthétique platonicienne.

» De l'Idée du Juste dans chaque homme et dans l'Etat. — Morale et politique platonicienne.

» De la hiérarchie des Idées.

» De l'Idée du Bien placée au faite de cette hiérarchie, et du Bien supérieur à l'existence, comme en étant la raison et la cause finale.

» Du Dieu de Platon comme le premier et le dernier principe de l'Idée du Bien, et des Idées qui s'y rattachent. — Théodicée platonicienne. »

Deuxième partie. — « Rechercher ce que les prédécesseurs de Platon, et surtout Socrate, ont fourni à la théorie des Idées. »

Troisième partie. — « De la polémique d'Aristote contre la théorie des Idées. »

Quatrième partie. — « Suivre cette polémique dans l'école d'Alexandrie : discuter la valeur de la conciliation entreprise par cette école entre Platon et Aristote. »

Conclusion. — « Résumer les mérites et les défauts de la

théorie platonicienne des Idées : reconnaître la part et le fond de vérité que contient cette théorie, par conséquent l'importance de son étude et les lumières que lui pourrait emprunter la philosophie contemporaine. »

M. Lévêque, l'un des juges et le rapporteur de ce concours, avait le droit d'apprécier comme il suit la page magistrale que l'on vient de reproduire : « Un tel programme était vaste et difficile à remplir. Il exigeait des concurrents, d'abord une étude approfondie et une intelligence toute particulière de la philosophie platonicienne, puis une connaissance exacte des systèmes antiques qui l'ont préparée comme de ceux qui en sont plus ou moins sortis, et enfin une raison métaphysique capable de juger cette philosophie en elle-même et d'y découvrir les éléments durables que la science actuelle doit recueillir et adopter. Une réunion de pareilles qualités est rare, et les espérances de l'Académie auraient pu être trompées. Mais une main vigoureuse avait dès longtemps remué le terrain, répandu les semences et préparé la moisson. »

Quatre mémoires furent remis à l'Institut, trois parurent dignes à des titres divers de l'estime et des récompenses de l'Académie. Un seul a été publié depuis, le plus brillant, il est vrai, et le plus considérable [1], et dans cette revue des travaux durables de notre siècle sur la philosophie platonicienne, c'est pour nous une douce satisfaction de pouvoir après tant de noms étrangers analyser et louer, comme il le mérite, un livre exclusivement français.

Sans exorde, sans préambule d'aucun genre, M. Fouillée

1. *La Philosophie de Platon*, exposition, histoire et critique de la théorie des idées par Alfred Fouillée, deux volumes in-8, Paris, 1869. L'ouvrage a été réimprimé depuis chez Hachette (1888-1890) en quatre volumes in-16. L'auteur écrit en tête de la préface de cette deuxième édition : « Depuis que la première édition a paru, nous avons suivi avec attention tous les travaux publiés dans les divers pays sur la philosophie platonicienne. Ces travaux nous ont permis de rectifier ou de compléter quelques parties de ce livre, sans modifier notre conception générale du platonisme... C'est avec une conviction arrêtée et motivée que nous maintenons aujourd'hui cette interprétation ».

jette son lecteur *in medias res* [1]. Son premier livre est consacré à démontrer l'existence des Idées. « Le principal trait du génie de Platon, écrit-il, c'est la foi aux Idées, c'est-à-dire à la vérité, à la beauté, à la justice. » Tous ses dialogues et notamment le *Timée* distinguent dans l'esprit humain deux facultés différentes par leur nature et conséquemment par leur objet : au-dessus de toutes les opérations logiques il y a en nous des principes d'unité qui s'imposent à la connaissance sensible. En second lieu, les objets extérieurs, divers et changeants, supposent au-dessus d'eux l'unité immuable où ils ont leur raison et leur essence. « L'âme n'est intelligente et la nature n'est intelligible que par les Idées » : la science, c'est l'intelligence saisissant l'intelligible et ne faisant qu'un avec son objet. L'Idée est ainsi nécessaire pour expliquer non seulement la connaissance, mais l'existence ; elle est à la fois principe d'essence et type de perfection, raison d'être des genres et cause finale.

Le second livre traite de la nature des Idées. L'Idée, principe d'unité, est distincte de la notion générale, bien qu'au point de vue le plus élevé du platonisme la logique s'identifie avec la métaphysique : en même temps elle est un principe de distinction. « Autant Platon unit et généralise, autant il divise et différencie. Le fond positif de l'Idée contient la possibilité d'un élément négatif et multiple. »

De quoi y a-t-il Idée ? Problème difficile et controversé, discuté dans le troisième livre. « Les Idées forment une hiérarchie dont les degrés sont plus ou moins éloignés du suprême intelligible et offrent par là même plus ou moins de clarté. Aux degrés inférieurs, la pensée de Platon hésite et se trouble : mais en réalité, le véritable principe platonicien, c'est que tout a son Idée. » Ce qu'il faut entendre en ce sens que « tout ce qui a son essence propre, tout ce que la pensée distingue et détermine par des caractères particuliers (existences, qualités,

1. L'auteur nous apprend lui-même que son mémoire s'ouvrait par une introduction où l'hégélianisme était apprécié d'une façon inexacte et mis en opposition trop absolue avec le platonisme : aussi cette étude a-t-elle été supprimée à l'impression.

relations, quantités) a son principe intelligible dans une idée correspondante. »

M. Fouillée consacre ensuite deux livres à discuter le mode de participation des choses aux Idées. Qu'est-ce donc, sinon la mystérieuse question des rapports du fini à l'infini, du monde à Dieu ? Dans le *Timée*, Platon invoque la nécessité pour expliquer l'existence d'un élément phénoménal coéternel à l'intelligible. Mais « sous le dualisme provisoire dont il se contente dans le *Timée*, le *Parménide* creusant plus avant nous fait entrevoir l'unité. » Dans ce dernier dialogue le problème de la participation est résolu d'une manière moins symbolique et beaucoup plus métaphysique, par l'étude des rapports des Idées entre elles, rapports qui consistent dans des relations de contrariété ou de différence formelle quand on les compare une à une, et d'unité substantielle quand on les embrasse dans leur ensemble.

Les livres sixième, septième et huitième étudient les rapports des Idées aux trois facultés essentielles de l'âme. La dialectique de Platon qui procède par définition, division et induction, s'appuie sur la réminiscence, ou plutôt sur l'union primitive et nécessaire entre l'intelligence et l'intelligible : la pensée et l'être se confondent dans l'intuition rationnelle, mais Platon, préoccupé de l'universel, néglige trop de nous expliquer l'individu. De même que toute erreur dérive de la participation mutuelle des Idées et particulièrement de l'Idée du non-être, de même toute certitude repose sur l'Idée de la vérité absolue. « Voir la multiplicité dans l'unité, le relatif dans l'absolu, le passager dans l'éternel, le mobile dans l'immuable, c'est le but suprême de la pensée, et la philosophie est la vision de toutes choses en Dieu » (p. 279). Les lois du langage et la syntaxe elle-même, loin d'être arbitraires, reflètent les Idées.

A l'occasion du rapport des Idées à la sensibilité, M. Fouillée approfondit la double théorie, si importante dans le platonisme, de l'amour et de l'art. L'Idée du Beau ne se confond ni avec le plaisir, ni avec l'utilité, ni avec la convenance. Elle est identique à l'Idée du Bien. L'Idéal ainsi défini est sublime,

mais abstrait. « C'est un idéalisme tellement austère qu'il est incompatible avec les vraies conditions de l'art. » D'un autre côté, qu'est-ce que la volonté aux yeux de Platon? l'inclination naturelle de l'âme vers le bien que lui révèle la raison. Comme Socrate, il proclame l'ascendant impérieux, irrésistible de la science; tout au plus atténue-t-il dans certains passages ce principe trop absolu par la distinction entre le bien conçu dans toute sa plénitude, et le bien entrevu à travers les illusions de l'opinion. S'il en est ainsi, il faut renoncer à trouver sous la plume du grand philosophe la notion exacte de la liberté autonome. « Son système demeure un intellectualisme compliqué d'un certain fatalisme de passion : dire que l'âme est libre, c'est dire qu'elle agit en vertu d'un principe interne qui est la tendance essentielle de la raison et de la volonté vers les Idées. »

Le livre neuvième traite du rapport des Idées à Dieu. Au sommet de la hiérarchie des Idées, se trouve l'unité, identique au bien lequel, pour être supérieur à l'essence, n'en est pas moins l'être dans son universelle et absolue compréhension. Impossible d'en donner une définition exacte et adéquate, car c'est le dernier terme de la dialectique. Les Idées elles-mêmes ne sont pas des pensées divines, mais « des perfections déterminées, prises dans l'ensemble inépuisable de perfection qui constitue l'être le plus réel, le parfait. » Tout ici, écrit M. Lévêque, est du plus saisissant intérêt. L'argumentation est savante, abondante, pressante, conduite de main de maître.

Nous passons rapidement sur la double preuve de l'existence de Dieu que Platon tire des causes efficientes et des causes finales pour arriver au livre dixième et dernier du premier volume : c'est-à-dire au rapport de Dieu au monde, rapport défini un peu énigmatiquement, à ce qu'il nous semble, « la production du Bien par le Bien dans le Bien lui-même. » Image des Idées, l'univers est engendré sans commencement et sans fin. Les âmes individuelles ont préexisté dans l'âme universelle formée de trois éléments idéaux, car elle doit tout envelopper virtuellement pour pouvoir tout connaître. « La dialectique descendante, c'est la chute des âmes, c'est l'unité se développant en multiplicité, c'est l'œuvre de la création. Le dialectique ascendante, c'est le retour à l'unité, c'est le développement nouveau des ailes que l'âme avait perdues, c'est l'œuvre de la Providence « (p. 570). Le célèbre optimisme de Platon n'exclut nullement la nécessité du mal envisagé comme le contraire du bien, ou selon l'expression de M. Fouillée, comme « le possible débordant toute réalité imparfaite. »

Conformément au programme tracé par l'Académie, le second volume remonte aux origines du platonisme, et en expose les vicissitudes ultérieures au sein du paganisme d'abord, et plus tard du christianisme. Malgré la vaste érudition dont témoignent ces pages et notamment l'exposé de la polémique d'Aristote contre son maître, nous sortirions de notre sujet en insistant sur cette partie essentiellement historique, où nous nous bornerons à relever le jugement suivant : « Le problème que Platon s'était proposé contenait deux parties : premièrement, embrasser dans une large synthèse la multiplicité des doctrines antérieures déjà si riches de vérité et de lumière : secondement, en découvrir l'harmonie et l'unité. Le lien découvert par Platon, c'est l'Idée. Forme de l'être, de la pensée et de l'activité tout à la fois, l'Idée est essentiellement médiatrice, si l'on peut parler ainsi. La matière elle-même n'existe que par l'idée et relativement à l'Idée, qu'on pourrait presque appeler la matière première du monde en même temps que sa cause » (p. 94).

M. Fouillée terminait son ouvrage en affirmant le triomphe final du platonisme dans ce qu'il a d'essentiel. « Platon, dit-il, a compris que seule l'Idée du Bien peut fournir la solution des deux grandes antinomies dans lesquelles viennent se résumer toutes les autres. Il semblait à première vue que la perfection de Dieu fût un obstacle à son être : mais, en dernière analyse, cette perfection est la raison même de l'existence de Dieu. Il semblait à première vue que la perfection de Dieu fût un obstacle à l'être du monde, puisque le parfait se suffit à lui-même :

mais en dernière analyse la perfection divine est la raison même de l'existence du monde. Le platonisme est tout entier dans ces deux principes destinés à triompher tôt ou tard : l'être le meilleur en soi est aussi le plus réel en soi et le plus actuel : sa bonté est sa raison d'être : l'être le meilleur en soi est aussi le meilleur pour les autres, le plus puissant, le plus aimant, le plus fécond : sa bonté est leur raison d'être. C'est là, nous osons le dire, le degré le plus élevé auquel puisse atteindre la pensée, le terme inévitable de toute dialectique, de toute science, de toute philosophie » (p. 733).

Si nous avons transcrit ce passage, ce n'est pas seulement en raison de l'importance des conclusions, c'est aussi parce qu'il nous semble très propre à mettre en lumière la précision dont est capable l'auteur, qui sans se départir d'une sévérité élégante, aime en général, à l'exemple de Platon lui-même, donner carrière à son enthousiasme.

Certes, c'est là un travail qui fait le plus grand honneur à la science francaise et quelle que soit la réputation métaphysique des érudits allemands, on ne rencontre chez aucun d'eux, pas même chez Schleiermacher, un effort aussi soutenu, aussi persévérant pour expliquer le platonisme tant dans son ensemble que dans chacune de ses parties. Non seulement toutes les divisions de l'ouvrage sont fortement coordonnées autour d'un centre unique, lequel n'est autre que la théorie des Idées, mais, comme s'exprime M. Lévêque, rapporteur du concours, « l'auteur passe en revue tous les aspects de la philosophie de Platon sans imposer nos classifications modernes aux pensées de ce libre génie. Cette exposition est un modèle de clarté et de méthode ; on voit s'y disposer et s'y enchaîner naturellement avec les détails de la doctrine elle-même, les solutions et les discussions diverses auxquelles le platonisme a donné lieu dans tous les temps. » Revenant plus tard et insistant sur cet éloge à propos de la seconde édition, il ajoutait : « M. Fouillée a et gardera l'honneur d'avoir éclairé mieux que personne jusqu'ici ce magnifique système. Autant qu'il a pu, il est entré en société avec Platon : il lui a, sans se lasser, demandé ses confi-

dences : il en a obtenu et de bien précieuses. Nous devons à M. Fouillée sur Platon une œuvre d'ensemble vaste, lumineuse, profonde, dont l'étranger ne nous a pas jusqu'ici présenté l'équivalent. »

Ce n'est pas un des moindres mérites de cette publication d'être le fruit d'une conception tout à fait personnelle. Feronsnous à M. Fouillée un grief d'avoir négligé les travaux de la critique allemande? Ce n'est pas qu'il les ignore : dans quelques-unes de ses notes apparaissent les noms de Schleiermacher, d'Ast, de Socher, de Steinhart et de Stallbaum : mais évidemment il a oublié de les approfondir, ou peut-être ces discussions lui ont-elles paru stériles [1]. D'ailleurs c'est un de ces esprits assez riches de leur propre fonds pour pouvoir se passer des inventions et des réflexions d'autrui.

Ce qui surprend davantage chez un écrivain aussi pénétrant, c'est de le voir se placer de prime abord en face du Platon de la tradition, sans se poser un seul instant la question de savoir si dans cette vaste collection tout est marqué au coin d'une authenticité incontestable. On lui a justement reproché la sévérité avec laquelle il traite ceux qui ont osé faire un départ qui leur paraissait nécessaire [2]. Admettons que la critique et l'interprétation des textes anciens doivent marcher de front ; on devra nous accorder que la première précède logiquement la seconde : or ici elle se trouve systématiquement écartée.

1. Notons cependant une confusion évidente entre Ast et Socher, dans la note de la page 159. — La critique française contemporaine n'a jamais témoigné beaucoup de goût pour la discussion des questions d'origine, et c'est à peine si elle a marqué jusqu'ici son passage sur ce champ où la critique allemande se plaît au contraire à pousser en tous sens ses explorations. « A part quelques hommes éminents, peut-être supérieurs à tout ce que l'Europe produisait dans le même ordre, l'école française en fait de lettres savantes, resta médiocre. Ce ne fut ni l'esprit ni la pénétration, ni les habitudes laborieuses qui lui manquèrent : ce fut la tradition » (Renan).

2. Voici en quels termes il les apprécie : « Les faux érudits qui repoussent l'authenticité de tant de dialogues — parmi lesquels de vrais chefs-d'œuvre — sous prétexte qu'ils n'en voient pas le lien avec la doctrine de Platon telle qu'ils l'imaginent, prouvent simplement leur myopie intellectuelle qui les rend incapables d'embrasser du regard trois ou quatre idées à la fois avec leurs relations ».

Même indifférence en face du problème chronologique sur lequel, dit M. Fouillée, on ne peut hasarder que de pures hypothèses. Aussi déclare-t-il qu'il aime mieux élever la discussion au-dessus de toutes ces incertitudes historiques : cependant puisqu'il est reconnu que les divers dialogues de Platon traduisent chez ce philosophe des états d'esprit divers et des degrés inégaux de conviction, est-il sans intérêt de connaître la marche qu'a suivie sa pensée ?

On sait en particulier que dans le Platon traditionnel il y a deux hommes, deux métaphysiciens s'inspirant de principes bien différents, on pourrait presque dire opposés. L'ambition de M. Fouillée a été visiblement de supprimer cette contradiction en la dominant. Abordant de front cette partie la plus difficile à coup sûr de sa tâche, il n'hésite pas au milieu de l'interprétation des textes si lumineux, si universellement admirés de la *République*, du *Timée*, du *Phèdre* et du *Banquet*, à nous ramener aux subtilités du *Sophiste*, aux thèses et aux antithèses du *Parménide* [1]. Ce dernier dialogue occupe même dans sa conception et son exposition du système une place qu'aucun platonicien depuis Proclus n'avait consenti à lui reconnaître. Affirmer que le dualisme du *Timée* n'est que provisoire et que le dernier mot de Platon sur les rapports du fini avec l'infini est dans le *Parménide* ; voir dans ce dialogue en dépit de son argumentation toute sceptique, un dogmatisme destiné à prouver que les contraires, loin d'être inconciliables, ont dans l'unité un sujet commun où ils coexistent ; c'est soutenir une thèse bien hardie et bien peu vraisemblable aux yeux de quiconque ne fait pas de Platon une sorte de Hegel antique.

1. Si Platon a mis en scène les doctrines les plus diverses avec les personnages les plus divers, c'est par conviction que pour celui qui va au fond des choses tout se ramène à l'harmonie et à l'unité. « M. Fouillée met en évidence l'enchaînement des dialogues suspects. Il saisit sûrement les points par où les dialogues se touchent, se tiennent, s'expliquent, et là où d'autres n'aperçoivent que des contradictions, il découvre et montre une réelle harmonie... Son interprétation de la thèse fondamentale du *Sophiste* nous paraît d'une irréprochable justesse » (M. Lévêque dans le *Journal des Savants*, juin 1890).

La vigueur métaphysique dont cette tentative fournit la preuve laisse d'autant plus de regret que l'auteur a trouvé des expressions admirables soit pour parler du Dieu de la *République* et du *Timée*, soit pour décrire les Idées telles qu'elles apparaissent dans le *Phèdre* et le *Phédon*, pénétrant de leur clarté céleste toute notre vie intellectuelle et morale. Appuyé sur cette profonde intelligence du platonisme authentique et véritable, il nous eût certainement donné une œuvre sans égale, si à l'exemple de Socher, de Schaarschmidt et d'Uberweg, il avait résolument abandonné à leurs obscurités le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, ces trois rejetons illégitimes du tronc socratique et platonicien.

Même en dehors de cette considération, il nous semble que M. Fouillée a tenu à mettre dans le platonisme une unité, un enchaînement qui dépassent ce qu'avait entrevu son fondateur [1]. Selon la remarque de M. de Rémusat, il s'est efforcé de retrouver dans les dialogues tout ce que la méditation des dialogues lui avait suggéré, et s'il eût été donné à Platon de le lire, il est probable que le philosophe athénien se serait souvenu du mot de Socrate sur le *Lysis* : « Que de choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'avais jamais songé [2] ! » On a dit de l'exposé final par où s'achève la *Philosophie de Platon* que c'était la profession de foi d'un spiritualiste moderne : à qui persuadera-t-on que l'évolution de la pensée humaine pendant vingt siècles n'a rien eu à ajouter, rien à retrancher à ce qu'avait découvert le génie platonicien [3] ?

1. « M. Fouillée donne de la doctrine une interprétation systématique, arrêtée, constructive, souvent arbitraire, absorbe la doctrine tout entière dans la théorie des idées, et se débarrasse préalablement des recherches érudites par quelques formules souverainement dédaigneuses » (*Revue critique*, 1er février 1892).

2. « Der Hang zum Systematisieren bringt den Verfasser vielfach in die Lage, dem Plato Dinge abzufragen, auf welche dieser, streng genommen, gar keine Antwort hat und haben kann, weil sie seiner Spekulation fern lagen » (Apelt). Voir l'appréciation de M. Bonghi dans sa traduction du *Phédon* (p. 152) et celle de M. Bénard dans la Préface de l'ouvrage tout récent dont il sera parlé plus loin.

3. Plus récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* M. Fouillée a paru con-

En même temps qu'il se fait fort de retrouver l'unité fondamentale de la doctrine, le critique est si frappé de la richesse et de la multiplicité des points de vue réunis et associés dans le platonisme, qu'il voit tour à tour dans Platon un Berkeley ramenant la matière à l'idée, un Spinosa supprimant les êtres individuels en face de l'être absolu, un Malebranche proclamant la théorie de la vision en Dieu, un Hegel posant en principe l'identité des contradictoires, ou tout au moins un Cousin travaillant à établir l'harmonie des contraires. Il résulte de ce mélange que si certaines interprétations, prises à part, paraissent claires et lumineuses, le rapprochement de tant de conceptions divergentes finit par engendrer sur plusieurs points, et non des moins importants, une certaine obscurité.

Cependant, quoi que l'on pense de ces critiques, à ce style d'une allure magistrale et éloquente, à cette faculté de s'assimiler et de combiner les opinions les plus diverses, à cette remarquable ouverture d'esprit, à cet élan vers l'idéal, Platon, nous n'hésitons pas à le dire, dans le lauréat de l'Institut de France en 1867 eût promptement reconnu l'un des siens.

19. CHAIGNET

L'ouvrage que nous venons d'analyser était appelé à trouver un complément aussi précieux qu'inattendu dans une publication un peu postérieure de M. Chaignet, alors professeur, depuis recteur à la Faculté des Lettres de Poitiers [1]. M. Fouillée, comme le demandait le programme de l'Académie, s'était préoccupé avant tout, chose difficile et méritoire entre toutes, de coordonner, d'enchaîner, d'expliquer systématiquement les théories et les principes de Platon : absorbé par la philosophie,

damner au moins indirectement la théorie des idées en blâmant Platon de « rechercher l'élément supérieur à la matière, non dans l'intelligence seule, mais dans des objets ou des rapports intelligibles. »

1. *La vie et les écrits de Platon*, Paris, 1871.

il avait négligé le philosophe, les événements qui ont marqué sa vie, les caractères qui distinguent ses écrits. Tels seront précisément les sujets traités de préférence par M. Chaignet, et détachés par lui d'un mémoire qui présenté concurremment avec celui de M. Fouillée, obtint de l'Institut une distinction des plus honorables, malgré quelques réserves sur certaines interprétations philosophiques [1]. Ses juges rendaient en particulier un complet hommage « à son érudition philologique et bibliographique aussi exacte qu'étendue. »

Déjà quelques années auparavant, M. Chaignet avait en quelque sorte pris possession de ce domaine en choisissant la *Psychologie de Platon* comme sujet de sa thèse française de doctorat [2]. Il y établit que la connaissance de l'âme joue dans le platonisme un rôle considérable, qu'il faut y voir la racine obscure et cachée d'où sortent la tige et les rameaux de la doctrine. Des deux parties du livre, la première traite des vues de Platon sur l'origine et la destinée de l'homme et de l'univers : la seconde analyse les facultés de l'âme, la méthode suivie pour les déterminer, le rôle de la sensation et des faits moraux, enfin les diverses opérations de l'entendement. M. Chaignet raye Platon du nombre des partisans de l'animisme. Si le corps ne vit que par l'âme, dit-il, comment réagit-il contre elle ? Il n'y a qu'une force qui puisse résister à une force. Néanmoins, malgré des expressions contradictoires, malgré des inadvertances de langage, il est difficile de croire que Platon n'a pas attribué à l'âme, et à l'âme seule tous les actes de la sensibilité. M. Chaignet se plaît même à faire ressortir « avec quelle finesse,

1. J'extrais du rapport de M. Lévêque, en ce qui concerne cet ouvrage, les lignes suivantes : « Dans l'introduction, l'auteur exprime en termes pleins d'une sincère modestie les sentiments qu'il éprouve au moment d'aborder le grand et redoutable sujet d'études proposé par l'Académie. Il demande grâce d'avance pour l'opinion qu'il osera risquer. Il traite en premier lieu la question si débattue de l'authenticité des dialogues. La solution qu'il en donne, assez large d'ailleurs et assez raisonnable, n'a rien de bien neuf. Il est honorable de s'être arrêté quelques instants sur ce point dont le programme ne parlait pas : mais il eût alors fallu serrer de plus près les termes du problème. »

2. Paris, 1862.

quelle sûreté de coup d'œil, quelle délicatesse profonde le grand moraliste est descendu dans ces replis obscurs de la conscience, comme il a sondé, dégagé, découvert les mouvements secrets du cœur humain et de quelle lumière éclatante et soudaine il en a éclairé les abîmes » (p. 304).

Son livre sur la *Vie et les écrits de Platon* fait aux questions d'histoire la première place. Autant la métaphysique y devient rare, autant l'érudition y règne en souveraine. On sent même qu'il eût été facile à l'auteur, s'il l'eût voulu, d'en étaler davantage : c'est d'une main discrète et habile que soit dans son texte, soit dans ses notes, il sème renvois, commentaires et citations. « Je ne prétends pas, écrit-il dans son *Avertissement*, en racontant la vie de Platon, y montrer le principe de son développement philosophique, la racine et le germe de sa doctrine. Est-ce à dire qu'il est inutile de la connaître? Ce serait une exagération contraire et une autre erreur. D'ailleurs la vie de ces hommes qui ont nourri et nourrissent tant de générations de la moelle de leur pensée, qui sont comme la chair et le sang de notre propre esprit, excite une curiosité universelle et un sympathique respect. » La biographie du grand philosophe, dont M. Chaignet étudie tour à tour la vie extérieure, le caractère et l'enseignement, occupe près d'une centaine de pages [1].

Le reste du volume est consacré aux écrits de Platon et aux problèmes de tout genre qu'ils ont soulevés. Ces problèmes sont si multiples, si difficiles qu'on ne s'étonnera pas si la discussion est parfois un peu sommaire, partant la conclusion incomplète. Un premier chapitre est consacré *ex professo* à discuter l'authenticité des dialogues. Les lignes suivantes trouveront peu de contradicteurs : « Il est trop évident qu'avant d'interpréter et de juger un système philosophique il faut en posséder une

1. A propos de cette biographie, nous rappellerons volontiers les éloges décernés par l'Académie des sciences morales à la *Vie de Socrate* du même auteur, qu'elle définissait « un livre complet sur la matière, qui n'a peut-être pas son égal dans la collection des biographies philosophiques ni pour la variété et l'abondance, ni pour l'emploi judicieux des textes, ni pour l'intérêt de la composition et le charme du style. »

exposition complète et sincère, il faut avoir vérifié la valeur des textes qui la contiennent, et l'authenticité des sources qui nous en ont transmis la connaissance. » Autrement l'on s'expose à faire en pure perte des frais immenses de recherche et d'interprétation. M. Chaignet se prononce presque avec la même énergie que Grote contre la méthode du critérium interne et demande que pour chacun des dialogues on s'en réfère d'abord à la tradition commune, constante et pour ainsi dire universelle de l'antiquité. Toutefois, si porté qu'il soit aux concessions, il n'en rejette pas moins trois des dialogues inscrits au catalogue de Thrasylle, l'*Hipparque*, le *second Alcibiade*, et les *Rivaux*. Le chapitre qui traite des ἄγραφα δόγματα paraît pouvoir être cité comme un modèle : je ne crois pas qu'aucun critique, même en Allemagne, ait jeté plus de clarté sur cette obscure question. Les trois cents pages qui suivent contiennent les arguments de trente-trois dialogues réputés authentiques : c'est la partie la plus faible du livre. L'analyse est souvent superficielle, la partie bibliographique insuffisante : de cet ensemble d'études isolées on a peine à dégager une notion exacte de ce que fut le système platonicien, considéré soit dans ses principes, soit dans ses conséquences.

L'auteur reprend en revanche tous ses avantages dans la discussion des questions spéciales par où s'achève le volume. Toute recherche de l'ordre chronologique des dialogues lui paraît frappée à l'avance de stérilité, et il se borne à mentionner en passant les conjectures opposées de Schleiermacher, de Stallbaum et d'Hermann. Ce dernier avait pris comme point de départ ce fait que l'esprit, en tant qu'organisme vivant, est soumis à des lois nécessaires dans tous ses développements. M. Chaignet proteste au nom de l'originalité et de la liberté du génie : « La force de l'imagination, la volonté de l'artiste, la nature du sujet ne pouvaient-elles pas replacer l'auteur un instant dans le milieu intellectuel et moral qu'il avait antérieurement traversé et dont le souvenir ne pouvait être effacé? Il est des esprits, et ce sont précisément les plus grands, qui arrivent de très bonne heure à la maturité de toutes leurs fa-

cultés et qui retrouvent jusque dans l'âge le plus avancé toute leur jeunesse et toute leur fraîcheur de pensée et de style [1]. » D'ailleurs, puisque Platon jusqu'au dernier jour a retouché ses ouvrages, comment se flatter d'y retrouver aujourd'hui les phases successives de sa pensée? Ainsi le seul problème utile à résoudre, c'est la suite logique des dialogues, et ici M. Chaignet passe en revue les solutions des anciens et des modernes, depuis Aristophane de Byzance jusqu'à Cousin.

Puis il se pose cette question : « Pourquoi Platon a-t-il écrit? » et il rencontre sur ses pas l'explication d'Hermann, assimilant la philosophie platonicienne à une création disparue dont les dialogues ne sont que les membres épars : pour la retrouver nous serions ainsi réduits à procéder à la façon d'un Cuvier. M. Chaignet avoue ne pas posséder ce don de divination, ni cette audace de reconstruction philosophique. Mais, ajoute-t-il, « sur quelles raisons appuie-t-on cette opinion qui renverse l'autorité, sinon l'authenticité de ces précieux et admirables monuments? Eh quoi! parce que dans une œuvre de jeunesse Platon déclame dans un livre contre les livres, le voilà condamné à n'en plus faire! » Et s'emparant du texte même du *Phèdre*, il montre que malgré les apparences Platon a très bien pu sans inconséquence composer ses dialogues comme un mémorial durable de son enseignement.

Pourquoi Platon si amoureux des mythes poétiques, a-t-il néanmoins écrit en prose? « La philosophie, passion du pourquoi, curiosité insatiable de la raison complète, claire et vraie des choses, a besoin de se soustraire au cercle magique et enchanté de la poésie, et de prendre une langue plus virile et plus sévère ». D'ailleurs pour combattre efficacement les sophistes, il fallait les suivre sur le terrain où ils s'étaient triomphalement établis.

1. P. 457. Il nous semble que cette préoccupation a entraîné l'auteur trop loin quand il écrit à la page suivante : « Il m'est impossible de croire que l'une des grandes lois du développement historique ou du développement de l'esprit aurait été violée si Platon avait écrit les *Lois* avant la *République*, au lieu d'écrire la *République* avant les *Lois*, comme Aristote nous apprend qu'il a fait. »

Pourquoi des dialogues? « C'est là l'expression naturelle de la dialectique qui consiste dans le fait d'interroger et de répondre : elle repose au fond sur ce principe que la vérité est innée à l'esprit, que tout homme a dans sa raison les formes de la science et que du choc des idées amenées par la conversation doit jaillir la lumière. » En outre c'était rester fidèle à la méthode et à la pratique de Socrate, enfin c'était imiter presque jusqu'à l'illusion le discours parlé, le seul, capable au jugement de Platon, d'agir à la fois sur les esprits et sur les cœurs. Si nous ne nous trompons, les pages où ces pensées se trouvent développées peuvent passer au nombre des meilleures du livre; sans digression, sans hors d'œuvre l'auteur a su trouver le moyen d'être neuf après tout ce qui avait été écrit sur ce sujet.

Ce qu'il dit sur les mythes n'est pas moins remarquable : il les définit « un élément intégrant de la philosophie et comme le corps de la pensée grecque. » Puis, passant à l'ironie platonicienne, il fait un reproche à ceux qui en cherchent et en trouvent partout, au point d'en faire une tendance et presque une manie de l'auteur des dialogues: celui d'oublier les autres qualités de ce beau génie, si mesuré et si harmonieux. Le chapitre est couronné par cette réflexion finale : « Sa conception de la nature, de l'homme et de Dieu est poétique par essence : il y a du rêve dans le système, de là cette jeunesse, cette grâce, cette vie, tout cet éclat de poésie qui se fondent si merveilleusement avec la tendance idéale de la doctrine, et en sont comme l'expression naturelle. »

Nulle part les jugements des anciens sur le style de Platon n'ont été plus complètement et plus savamment rapprochés. Bien que ce style témoigne d'un art merveilleux, « ici l'art sert non à masquer le vide de la pensée, mais à la faire valoir et à la mettre dans un jour plus lumineux, dans un relief plus saillant. Ce qui éclate surtout dans Platon, c'est d'une part la riche diversité des couleurs et des tons, qui se fond en une admirable harmonie, de l'autre la puissance de vie qu'il répand sur sa pensée, et dont il pénètre la forme de l'expression » (p. 516).

Enfin la dernière partie du livre, malheureusement bien courte, contient une indication sommaire des biographes, commentateurs, éditeurs et traducteurs du grand philosophe. En somme, si le philosophe et le métaphysicien ont peu à apprendre dans l'ouvrage de M. Chaignet, le littérateur, l'historien et l'érudit le liront avec plaisir : ils y trouveront, à défaut de vues originales et profondes, une science fine et curieuse mise en œuvre par un esprit souple et délié, dans un style parfois éloquent, toujours net et précis.

20. TEICHMULLER

On sait en quels termes Voltaire excuse dans le domaine artistique et littéraire la stérilité relative de son époque. « Vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer. La route était difficile au commencement du siècle, parce que personne n'y avait marché : elle l'est aujourd'hui, parce qu'elle a été battue. Les grands hommes du passé ont dit ce qu'on ne savait pas : ceux qui leur succèdent ne peuvent guère dire que ce qu'on sait. »

Ces paroles reviennent involontairement en mémoire, lorsqu'on réfléchit au nombre vraiment surprenant des travaux suscités depuis cent ans, particulièrement en Allemagne, autour de la question platonicienne. Cependant assez récemment cette question a été réveillée par une série d'études sorties de la plume d'un érudit aussi savant qu'ingénieux, Teichmüller [1], à la suite d'un singulier conflit d'opinions entre lui et le célèbre auteur de la *Philosophie des Grecs*, M. Zeller. Celui-ci, si nous en

1. Professeur à l'Université de Dorpat en Livonie, mort en 1891. Parmi ses nombreuses dissertations, il suffira de mentionner ici les suivantes: *Geschichte der Begriffe der Parusie* (Halle, 1873) — *Studien zur Geschichte der Begriffe* (Francfort, 1874) — *Die Platonische Frage, eine Streitschrift gegen Zeller* (Gotha, 1876) — *Neue Studien zur Geschichte der Begriffe* (Gotha, 3 volumes, 1876-1879) — *Uber die Reihenfolge der Platonischen Dialoge* (Leipzig, 1879). — *Literarische Fehden im IV. Jahrhundert vor Christi* (1er volume, Breslau, 1881, 2e vol. 1884). — *Religionsphilosophie* (Breslau, 1886).

croyons son adversaire, aurait eu le tort grave de mettre Platon sur le même pied qu'Homère, Hésiode, et les anciens θεόλογοι si dépréciés par Aristote. Pourquoi ? Parce qu'au lieu de ne tenir aucun compte de l'élément mythique dans la reconstitution de la doctrine platonicienne, il y a vu une des faces, et non la moins importante, de l'enseignement du philosophe. Platon prévoyait qu'il n'aurait pas seulement de purs logiciens parmi ses lecteurs : aussi s'est-il servi du mythe à peu près comme Voltaire se servait de la religion. Si la foi de Platon et sa philosophie ne sont pas d'accord, il faut résolument subordonner dans son interprétation la première à la seconde : et contre tous les interprètes aussi bien de l'antiquité que des temps modernes, Teichmüller réclame le droit de concevoir et de représenter Platon *in forma rigida*, comme il s'exprime lui-même, c'est-à-dire en éliminant cette gangue mythique pour s'attacher uniquement à l'or pur qu'elle enveloppe. Comme tout esprit impartial, Zeller avait été frappé des hautes considérations morales qu'il a plu à Platon de traduire dans ce langage poétique. Teichmüller répond que pour avoir une moralité, les fables n'en sont pas moins des fables, et non des démonstrations logiques. Ce qui constitue le platonisme véritable, c'est l'affirmation de l'impersonnalité et de l'éternité de l'âme universelle : tout le reste n'est qu'accommodation plus ou moins habile aux croyances populaires. Faute de cette remarque capitale, Platon sort des mains de la critique à l'état de « musée de curiosités » (*Raritäten kammer*).

Prenons un exemple. Rien de plus manifeste en apparence chez Platon que la préoccupation de l'immortalité : rien de plus clair que ses affirmations réitérées sur ce point essentiel. Cependant, si nous en croyons Teichmüller adoptant pleinement sur ce point l'interprétation de Hegel, rien n'est plus éloigné de la pensée de Platon que l'immortalité personnelle dont il ne parle que dans ses mythes [1] et qui est inconciliable avec ses théo-

1. Parler ainsi, n'est-ce pas être bien sévère pour quelques-uns au moins des arguments développés dans le *Phédon* ?

ries sur l'*autre* et le *même*, sur le fini et l'infini. Il n'y a qu'une chose durable et permanente dans l'âme humaine [1] comme dans la science humaine, c'est le monde divin des Idées, lumière de l'âme et fondement de la science. De Dieu personnel, il n'y en a pas davantage chez Platon : la divinité ne prend conscience d'elle-même que dans le sage. Quel est le degré le plus élevé de la perfection ? se sentir divin par participation à l'essence divine. Ce qui fait le fonds du platonisme, ce n'est pas, comme chacun l'a cru, la théorie des Idées, condamnée ou tout au moins rectifiée sur un point capital dans le *Sophiste* : c'est la communauté des Idées entre elles et avec le monde matériel [2]. Dieu et la nature ne sont qu'un [3]. Rien de plus mystérieux que cette absorption mutuelle de ce qui passe et de ce qui demeure : de là les métaphores de tout genre auxquelles Platon a successivement recours chaque fois qu'il s'adresse aux profanes : de là aussi, ajoute notre critique, le voile qui cache sa doctrine, voile que personne jusqu'ici n'a entièrement soulevé.

De telles assertions, d'ailleurs en partie renouvelées de Schleiermacher, tranchaient trop avec l'opinion courante pour ne pas susciter d'ardents contradicteurs [4] : en même temps aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger elles trouvaient des adhérents

1. « Das individuelle menschliche Seelenleben ist alles durch Gemeinschaft mit dem Leibe entstanden, und also sterblich... Das individuelle hat bei Plato kein Wesen, ist nur eine sterbliche Mischung von lauter allgemeinen Elementen... Plato kennt gar kein besonderes substantielles Ich, keine Persönlichkeit, deren Würdigung erst dem Christenthum vorbehalten blieb » (*Literarische Fehden*, II, 163).

2. Ainsi les Idées sont des abstractions, la matière est une abstraction, seul le monde est réel, parce qu'il possède les attributs de la divinité. « Nur dies ist Platonismus, dass unser Wesen das Wesen des Vaters der Welt selbst ist und dass die Welt nicht gottverlassen, sondern durch Theilnahme an ihm eudämonisch, unsterblich und göttlich ist ». Tout originales qu'elles paraissent, ces idées, si je ne me trompe, ne sont pas absolument neuves : il me semble avoir lu chez les néo-platoniciens des rêveries analogues et c'est ainsi, pour son malheur, que Platon a été plus d'une fois entendu au moyen-âge.

3. Il est à remarquer que Teichmüller lui-même n'est nullement panthéiste, comme en fait foi la dernière et la plus importante de ses publications : *Religionsphilosophie*.

4. Citons notamment un article de Siebeck dans la *Zeitschrift für Philosophie and phil. Kritik* (1876, 2e cahier), un jugement de la *Rassegna settimanale* (1879) et l'ouvrage de Chiappelli : *Della interpretatione panteistica di Platone* (Florence, 1878).

convaincus, au premier rang desquels se placent MM. Spielmann [1] et Tannery [2]. Mais nous aurons garde d'insister sur ce débat, puisque c'est par le seul côté *philologique*, comme s'expriment les Allemands, que doit être abordée ici l'étude de Platon.

Que penser de l'origine des dialogues ? ont-ils tous Platon pour auteur ? Quels sont ceux que nous avons le droit d'écarter comme apocryphes ? ce vaste procès pendant depuis un siècle a été à peu près entièrement négligé par Teichmüller. Aussi bien après avoir rejeté aussi allègrement l'authenticité du sens, qui serait tenté de s'attacher à plaider l'authenticité du texte ?

En revanche peu d'érudits ont travaillé avec plus de persévérance à résoudre le difficile problème de la succession chronologique des écrits platoniciens. Une série de publications de Teichmüller [3] nous apportent sur ce point des conclusions nouvelles, obtenues par des procédés nouveaux dont il se plaît à vanter l'excellence et l'efficacité. Ici encore nous devons nous borner à résumer en quelques traits ce qui sera plus opportunément exposé et jugé dans une partie spéciale de ce volume.

Tout d'abord l'attention de Teichmüller a été attirée et retenue par un passage du *Théétète* où Platon blâme le tour narratif, employé par lui exclusivement dans ses dialogues antérieurs

1. Voir sa brochure : *Platon's Pantheismus* (Brixen, 1877) où il essaye d'établir que cette solution supprime dans Platon toute contradiction, est indépendante de tout élément mythique, enfin communique à l'ensemble de la doctrine une surprenante profondeur.

2. « C'est la gloire de Teichmüller, écrit-il, d'avoir reconstruit contre le maître lui-même un platonisme systématique et sans incohérence. »

3. *Ueber die Reihenfolge der platonischen Dialoge* (Leipzig, 1899). — *Literarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Chr.* On lit dans la préface de ce dernier ouvrage : « Was lange ersehnt und nur in süssen Träumen von den Gelehrten gehofft oder erblickt wurde, das soll hier wenigstens für die wichtigere erste Periode des platonischen Stils in Erfüllung gegangen sein. Und es werden dafür nicht nebelhafte Beweise in's Feld geführt, wie sie ein jeder auf seine Weise aus den Eindrücken des philosophischen Inhalts der Dialoge zieht, sondern die Methode wird dem Gegenstande genau angepasst und hat dabei den Charakter derjenigen Beweisführung, wie sie bei dem gerichtlichen Process und in der Geschichtsforschung üblich ist. »

ries sur l'*autre* et le *même*, sur le fini et l'infini. Il n'y a qu'une chose durable et permanente dans l'âme humaine [1] comme dans la science humaine, c'est le monde divin des Idées, lumière de l'âme et fondement de la science. De Dieu personnel, il n'y en a pas davantage chez Platon : la divinité ne prend conscience d'elle-même que dans le sage. Quel est le degré le plus élevé de la perfection ? se sentir divin par participation à l'essence divine. Ce qui fait le fonds du platonisme, ce n'est pas, comme chacun l'a cru, la théorie des Idées, condamnée ou tout au moins rectifiée sur un point capital dans le *Sophiste* : c'est la communauté des Idées entre elles et avec le monde matériel [2]. Dieu et la nature ne sont qu'un [3]. Rien de plus mystérieux que cette absorption mutuelle de ce qui passe et de ce qui demeure : de là les métaphores de tout genre auxquelles Platon a successivement recours chaque fois qu'il s'adresse aux profanes : de là aussi, ajoute notre critique, le voile qui cache sa doctrine, voile que personne jusqu'ici n'a entièrement soulevé.

De telles assertions, d'ailleurs en partie renouvelées de Schleiermacher, tranchaient trop avec l'opinion courante pour ne pas susciter d'ardents contradicteurs [4] : en même temps aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger elles trouvaient des adhérents

1. « Das individuelle menschliche Seelenleben ist alles durch Gemeinschaft mit dem Leibe entstanden, und also sterblich... Das individuelle hat bei Plato kein Wesen, ist nur eine sterbliche Mischung von lauter allgemeinen Elementen... Plato kennt gar kein besonderes substantielles Ich, keine Persönlichkeit, deren Würdigung erst dem Christenthum vorbehalten blieb » (*Literarische Fehden*, II, 163).

2. Ainsi les Idées sont des abstractions, la matière est une abstraction, seul le monde est réel, parce qu'il possède les attributs de la divinité. « Nur dies ist Platonismus, dass unser Wesen das Wesen des Vaters der Welt selbst ist und dass die Welt nicht gottverlassen, sondern durch Theilnahme an ihm eudämonisch, unsterblich und göttlich ist ». Tout originales qu'elles paraissent, ces idées, si je ne me trompe, ne sont pas absolument neuves : il me semble avoir lu chez les néo-platoniciens des rêveries analogues et c'est ainsi, pour son malheur, que Platon a été plus d'une fois entendu au moyen-âge.

3. Il est à remarquer que Teichmüller lui-même n'est nullement panthéiste, comme en fait foi la dernière et la plus importante de ses publications : *Religionsphilosophie.*

4. Citons notamment un article de Sïebeck dans la *Zeitschrift für Philosophie and phil. Kritik* (1876, 2e cahier), un jugement de la *Rassegna settimanale*

convaincus, au premier rang desquels se placent MM. Spielmann [1] et Tannery [2]. Mais nous aurons garde d'insister sur ce débat, puisque c'est par le seul côté *philologique*, comme s'expriment les Allemands, que doit être abordée ici l'étude de Platon.

Que penser de l'origine des dialogues ? ont-ils tous Platon pour auteur ? Quels sont ceux que nous avons le droit d'écarter comme apocryphes ? ce vaste procès pendant depuis un siècle a été à peu près entièrement négligé par Teichmüller. Aussi bien après avoir rejeté aussi allègrement l'authenticité du sens, qui serait tenté de s'attacher à plaider l'authenticité du texte ?

En revanche peu d'érudits ont travaillé avec plus de persévérance à résoudre le difficile problème de la succession chronologique des écrits platoniciens. Une série de publications de Teichmüller [3] nous apportent sur ce point des conclusions nouvelles, obtenues par des procédés nouveaux dont il se plaît à vanter l'excellence et l'efficacité. Ici encore nous devons nous borner à résumer en quelques traits ce qui sera plus opportunément exposé et jugé dans une partie spéciale de ce volume.

Tout d'abord l'attention de Teichmüller a été attirée et retenue par un passage du *Théétète* où Platon blâme le tour narratif, employé par lui exclusivement dans ses dialogues antérieurs

(1879) et l'ouvrage de Chiappelli : *Della interpretatione panteistica di Platone* (Florence, 1878).

1. Voir sa brochure : *Platon's Pantheismus* (Brixen, 1877) où il essaye d'établir que cette solution supprime dans Platon toute contradiction, est indépendante de tout élément mythique, enfin communique à l'ensemble de la doctrine une surprenante profondeur.

2. « C'est la gloire de Teichmüller, écrit-il, d'avoir reconstruit contre le maître lui-même un platonisme systématique et sans incohérence. »

3. *Ueber die Reihenfolge der platonischen Dialoge* (Leipzig, 1899). — *Literarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Chr.* On lit dans la préface de ce dernier ouvrage : « Was lange ersehnt und nur in süssen Träumen von den Gelehrten gehofft oder erblickt wurde, das soll hier wenigstens für die wichtigere erste Periode des platonischen Stils in Erfüllung gegangen sein. Und es werden dafür nicht nebelhafte Beweise in's Feld geführt, wie sie ein jeder auf seine Weise aus den Eindrücken des philosophischen Inhalts der Dialoge zieht, sondern die Methode wird dem Gegenstande genau angepasst und hat dabei den Charakter derjenigen Beweisführung, wie sie bei dem gerichtlichen Process und in der Geschichtsforschung üblich ist. »

si nous en croyons notre auteur, et se déclare converti à la forme dramatique, incontestablement plus rapide et plus dégagée. Comme dans l'histoire des lettres grecques, dans la vie de Platon écrivain le drame à une heure donnée aurait succédé à l'épopée. La séparation des deux périodes a-t-elle été aussi complète, aussi absolue? c'est ce que nous aurons à examiner.

Au reste, les patientes investigations de Teichmüller ne devaient pas tarder à l'engager dans une autre voie plus intéressante à coup sûr et en apparence plus féconde. Partant de ce principe que deux éléments concourent à former les plus grands hommes, l'un constant, leur génie et leurs dons naturels, l'autre variable à l'infini, leurs relations avec les personnages et les événements contemporains, il n'eut pas de peine à constater que ce second point de vue avait été considérablement négligé jusqu'à lui sinon par les biographes, du moins par les interprètes et les commentateurs de Platon. On dirait, écrit-il, qu'aux yeux du plus grand nombre les écrits du philosophe athénien sont des créations descendues du ciel, sans rapport aucun avec le cours des choses terrestres et inspirées par d'austères méditations dans une solitude plus entière encore que celle de Descartes ou de Kant. Non, la science ne fait que de naître ; Platon n'est pas un érudit moderne, se plaisant à ressusciter pour les combattre des penseurs et des systèmes depuis longtemps dans l'oubli : c'est à ses contemporains qu'il s'adresse, c'est d'eux aussi qu'il les entretient : engagé dans une multitude de polémiques, de nos jours à Berlin ou à Paris il eût écrit des articles de journaux et de revues, dans l'Athènes d'alors il a composé des dialogues, où une étude attentive nous aidera à retrouver dans chaque cas particulier les hommes et les théories auxquels il s'attaque.

Reconnaissons qu'à défaut d'autre mérite cette conception offrait celui de rajeunir la critique platonicienne : ce champ sur lequel après tant d'explorations consécutives il semblait qu'il n'y eût plus à glaner pour les nouveaux venus que de maigres et rares épis devient sous les pas de Teichmüller une sorte de

terre vierge où il pousse en tous sens ses voyages de découverte, pleins de rencontres agréables et surtout imprévues : telles les cités antiques de la Campanie sortant de leur linceul de lave et contraintes de livrer leurs secrets à quelque intrépide touriste, maniant tour à tour ici une baguette divinatoire, là la pioche et le marteau. Ce n'est pas seulement le texte de Platon qui devra gagner ainsi en intérêt [1]: une foule d'indications éparses dans Diogène Laërce, Athénée, Elien, Aulu-Gelle, jusqu'ici dédaignées par la critique, acquièrent tout d'un coup un prix inattendu, de même que, vraies ou fausses, les assertions de Tacite, de Lucien, de Celse nous révèlent les difficultés qui assaillirent le christianisme naissant. En réalité, Teichmüller a recueilli avec un zèle des plus méritoires tous les indices propres à éclairer la situation intellectuelle dans l'Athènes du IVe siècle et à déterminer les courants divers qui s'y partageaient les esprits.

Maintenant cette vaste enquête dont l'idée première en ce qui touche Platon était contenue en germe dans une page de Schaarschmidt [2], repose-t-elle sur des bases sérieuses? Un philosophe, un métaphysicien doit-il être assimilé à Aristophane ou à Démosthène dans leurs luttes quotidiennes? pourrait-il sans déchoir déserter à ce point la sphère des vérités éternelles pour celle des préoccupations du jour et de l'heure? Le mot

1. « Ich sehe Streitschriften in den Dialogen und fordere für den auch von den Früheren erkannten Humor als eine eigene Kunstgattung das Recht die für andere Redegattungen obligate Objektivität überall durch Allusionen zu durchbrechen und die unmittelbare historische Gegenwart Platon's und auch seine persönlichen Verhältnisse beliebig einzuschieben und je nach Wunsch durch Anachronismen, Parabasen und Maskeraden der Interlocutoren die von Platon beabsichtigten praktischen Zwecke der Vernichtung seiner Gegner und die Begründung einer mächtigen auf das Gute gerichteten conservativen Partei unbekümmert um die ästhetischen Normen der Dichter mit souveräner Freiheit durchzuführen. » (*Literarische Fehden*, II, 35.)

2. « Plato hat seine Produktionen recht eigentlich aus seiner Zeit heraus, für seine Zeit geschrieben und dazu bestimmt, auf diese erleuchtend, läuternd und umgestaltend zu wirken. » Mais dans le même passage Schaarschmidt avoue que les points de contact révélés par les dialogues entre Platon et son temps, loin d'éclairer l'histoire littéraire, doivent être nécessairement éclairés par elle. Tel était déjà le sentiment de Cousin.

célèbre de Thucydide, κτῆμα εἰς ἀεί, n'est-il pas la devise naturelle de toute œuvre vraiment philosophique? Qu'on ouvre les écrits des grands penseurs tant anciens que modernes : à peine y rencontre-t-on de loin en loin une allusion à leur temps. Pour ne citer qu'un exemple, lorsque Platon dans le *Théétète* et ailleurs combat avec tant de vigueur les théories et les conclusions de l'empirisme, s'agit-il uniquement pour lui de s'égayer et d'égayer ses lecteurs aux dépens de tel ou tel de ses contemporains ?

Mais laissons là le principe pour en venir à l'application. Quelque talent qu'ait déployé Teichmüller, quelque précieuse que soit telle ou telle de ses révélations, peut-on dire que sa méthode ait jeté beaucoup de lumière sur les difficultés et les obscurités du problème platonicien ? Nous fournit-elle le moyen de trancher avec plus d'assurance les questions d'authenticité, les plus importantes cependant en même temps que les plus délicates? Non sans doute [1]. Il y a assurément quelque chose de fort ingénieux et par là même de très séduisant dans la façon dont notre érudit, s'armant pour lire Platon des clefs de La Bruyère, découvre des noms propres et des situations concrètes sous des assertions et des peintures absolument anonymes. Rien de plus hardi ni de plus original que cette tentative de ressusciter sous les yeux du lecteur moderne les querelles, sérieuses ou puériles, des beaux esprits d'Athènes : mais quelle confiance mérite notre guide? Il est mieux renseigné que personne, je l'accorde : son entreprise n'en a pas moins un côté chimérique.

Que dans la patrie de Périclès et d'Aristophane, de Socrate et d'Euripide, au temps des logographes et des sophistes, les disputes littéraires, les rivalités d'amour-propre n'aient été ni moins vives ni moins nombreuses que dans la France du XVIIIe siècle, on le croit sans peine : mais sommes-nous en mesure de préciser les phases de ces divers tournois, le rôle

1. Rappelons toutefois qu'un fervent de cette méthode, M. Ohse, a écrit un ouvrage spécial pour montrer qu'il en résultait une démonstration manifeste de l'authenticité du *Charmide*.

et l'attitude de chacun des combattants? Si certaines pensées, certaines expressions peuvent paraître assez caractéristiques pour faire penser tout aussitôt à tel rhéteur ou tel publiciste alors en vogue, combien d'autres sont générales et visent les théories et les écoles, non les personnes? Cette chasse perpétuelle à l'allusion a ses surprises, ses bonnes fortunes inespérées : mais à vingt-deux siècles de distance elle a aussi ses mécomptes et ses dangers [1]. A côté de la solidité apparente qu'elle emprunte à certains dehors historiques, la méthode ici préconisée ouvre la porte aussi large que possible aux assimilations arbitraires, aux inventions de pure imagination. C'est un terrain flottant où, grâce à une érudition merveilleuse et à un don de divination qui lui est personnel, Teichmüller paraît assez fréquemment à son avantage : mais s'il est parfois difficile d'opposer à ses assertions une réfutation péremptoire, il est plus rare encore qu'on soit forcé de leur reconnaître une valeur décisive : telle de ses conjectures est à retenir ou tout au moins à discuter, telle autre est manifestement inexacte ou singulièrement exagérée [2]. Non seulement la stérilité finale des résultats contraste avec la somme des recherches et des travaux employés à les préparer [3] : mais tout en protestant contre le subjectivisme philosophique et littéraire de ses devanciers, l'auteur des *Literarische Fehden* n'a pas pris garde qu'il tombait par une autre voie dans le même excès. A son insu l'hypothèse se glisse dans ses savantes combinaisons : ainsi nous l'avons vu, pour justifier ses vues sur les rapports entre Platon

1. C'est ce qui faisait dire à un érudit du XVIIIe siècle : « En recherchant la source de tant de fables débitées sur Homère, on croit l'avoir découverte dans les conjectures hasardées de ceux qui faute de mémoires transmis par des auteurs contemporains et n'ayant par devers eux que son nom et ses écrits, les ont pour ainsi dire mis à l'alambic et en ont tiré des traits d'histoire. »

2. Nos lecteurs ont pu aisément s'en convaincre dès notre premier volume à l'occasion de la double étude consacrée aux rapports de Platon avec Isocrate d'une part, et de l'autre avec Aristote.

3. Après avoir résumé une des parties les plus importantes de l'œuvre de Teichmüller, Dittenberger écrit : « Auch hier ergiebt sich aus den darüber geführten Verhandlungen nur das negative Resultat, das nach keiner Seite hin eine sichere Entscheidung zu erreichen ist. »

et Aristote, soutenir d'une part que le Περὶ ψυχῆς dont le jeune disciple de l'Académie entendit un jour la lecture était non le *Phédon*, comme l'a cru l'antiquité tout entière, mais le *Parménide*, et de l'autre que la *Morale à Nicomaque*, œuvre incontestable de la maturité d'Aristote, a été cependant écrite et publiée par lui assez tôt pour que Platon ait pu en prendre à partie maint chapitre dans ses *Lois* [1].

D'où lui est venu néanmoins ce succès grandissant jusqu'à l'heure de sa mort prématurée? De ce que ses discussions, si savantes, si érudites, si pleines de rapprochements piquants, si riches de faits tantôt réels, tantôt imaginés avec adresse pour combler les lacunes inévitables de l'histoire, sont écrites d'un style vif, alerte, qui en rend la lecture facile, presque agréable. Ce talent d'exposition, qu'on a comparé à une conversation imprimée, cet emploi discret des tournures destinées à provoquer l'attention par leur familiarité même, l'originalité des idées, l'imprévu du tour, la variété des digressions, voilà ce qui assigne à Teichmüller une place à part parmi les platoniciens allemands. Pourquoi faut-il qu'il y ait si peu de régularité dans son plan, si peu de cohérence entre les diverses parties de son argumentation, et que ses ouvrages, au lieu d'un édifice solide, ne nous offrent le plus souvent qu'une brillante mosaïque de fragments dissonants et hétérogènes [2]?

Durant les dix dernières années, l'Allemagne, comme on le pense, ne s'est pas entièrement désintéressée de cette « question platonicienne » qu'elle a soulevée la première pour l'approfondir ensuite sous toutes ses faces : mais le seul ouvrage vraiment important qui mériterait notre attention [3] est consacré

1. Il arrive même à Teichmüller de s'égarer dans le dédale compliqué de ses suppositions. Ainsi le *Busiris* d'Isocrate lui paraît un hommage rendu à la supériorité morale de Platon : mais en même temps il croit voir percer dans cet ouvrage l'intention secrète d'enlever à Platon toute originalité en attribuant les traits essentiels de son état idéal à ce roi éminemment légendaire.

2. Pour en avoir la preuve, il suffit de jeter les yeux au hasard sur la table de l'une quelconque de ses nombreuses publications.

3. Nous voulons parler des *Untersuchungen über Plato, die Echtheit und*

presque en entier à la discussion de la date et de l'ordre chronologique des dialogues, et nous en parlerons plus opportunément dans la suite de ce volume.

En revanche nous nous félicitons de ce que les circonstances nous permettent de terminer cette longue énumération par une publication signée d'un de nos philosophes français les plus distingués et les plus laborieux. Elle atteste bien haut que dans notre pays comme ailleurs Platon est lu, étudié et justement apprécié.

21. BÉNARD [1]

Dès les premières lignes de sa préface, l'auteur s'ouvre de son dessein avec une entière franchise :

« A cette époque d'anarchie intellectuelle où l'esprit critique, s'alliant à l'esprit positif, semble ne rien laisser debout dans les intelligences de ce qu'avaient admiré et cru comprendre nos devanciers, les grands systèmes de la philosophie ancienne n'ont pu échapper au discrédit général qui atteint les hautes spéculations de la pensée. D'autre part, les travaux de science pure et d'érudition sur les écrits qui les renferment et les points particuliers qui y sont traités se sont tellement multipliés qu'il est difficile même aux esprits les plus versés en ces matières de s'y reconnaître et de s'y orienter... Nous sommes comme enveloppés d'un nuage épais de poussière érudite et de science diffuse qui nous dérobe la vue de ce qu'on a la prétention de nous montrer dans tout l'éclat d'une lumière supérieure. »

De telles plaintes ne sont pas sans motif : et M. Bénard aura

Chronologie der platonischen Schriften, par Constantin Ritter (Stuttgart, 1888). Sur les questions d'authenticité, l'auteur est très sobre de conclusions.

1. *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par Ch. Bénard (Paris, Alcan, 1892) avec cette épigraphe empruntée à Origène: Οὐδεὶς ἡμῶν θαῤῥήσει ὅτι πάντα οἶδε τοῦ Πλάτωνος. L'ouvrage n'est sorti de presse qu'au cours de l'impression de nos deux volumes, où nous aurions aimé à le citer plus souvent.

et Aristote, soutenir d'une part que le Περὶ ψυχῆς dont le jeune disciple de l'Académie entendit un jour la lecture était non le *Phédon*, comme l'a cru l'antiquité tout entière, mais le *Parménide*, et de l'autre que la *Morale à Nicomaque*, œuvre incontestable de la maturité d'Aristote, a été cependant écrite et publiée par lui assez tôt pour que Platon ait pu en prendre à partie maint chapitre dans ses *Lois* [1].

D'où lui est venu néanmoins ce succès grandissant jusqu'à l'heure de sa mort prématurée? De ce que ses discussions, si savantes, si érudites, si pleines de rapprochements piquants, si riches de faits tantôt réels, tantôt imaginés avec adresse pour combler les lacunes inévitables de l'histoire, sont écrites d'un style vif, alerte, qui en rend la lecture facile, presque agréable. Ce talent d'exposition, qu'on a comparé à une conversation imprimée, cet emploi discret des tournures destinées à provoquer l'attention par leur familiarité même, l'originalité des idées, l'imprévu du tour, la variété des digressions, voilà ce qui assigne à Teichmüller une place à part parmi les platoniciens allemands. Pourquoi faut-il qu'il y ait si peu de régularité dans son plan, si peu de cohérence entre les diverses parties de son argumentation, et que ses ouvrages, au lieu d'un édifice solide, ne nous offrent le plus souvent qu'une brillante mosaïque de fragments dissonants et hétérogènes [2]?

Durant les dix dernières années, l'Allemagne, comme on le pense, ne s'est pas entièrement désintéressée de cette « question platonicienne » qu'elle a soulevée la première pour l'approfondir ensuite sous toutes ses faces : mais le seul ouvrage vraiment important qui mériterait notre attention [3] est consacré

1. Il arrive même à Teichmüller de s'égarer dans le dédale compliqué de ses suppositions. Ainsi le *Busiris* d'Isocrate lui paraît un hommage rendu à la supériorité morale de Platon : mais en même temps il croit voir percer dans cet ouvrage l'intention secrète d'enlever à Platon toute originalité en attribuant les traits essentiels de son état idéal à ce roi éminemment légendaire.

2. Pour en avoir la preuve, il suffit de jeter les yeux au hasard sur la table de l'une quelconque de ses nombreuses publications.

3. Nous voulons parler des *Untersuchungen über Plato, die Echtheit und*

presque en entier à la discussion de la date et de l'ordre chronologique des dialogues, et nous en parlerons plus opportunément dans la suite de ce volume.

En revanche nous nous félicitons de ce que les circonstances nous permettent de terminer cette longue énumération par une publication signée d'un de nos philosophes français les plus distingués et les plus laborieux. Elle atteste bien haut que dans notre pays comme ailleurs Platon est lu, étudié et justement apprécié.

21. BÉNARD [1]

Dès les premières lignes de sa préface, l'auteur s'ouvre de son dessein avec une entière franchise :

« A cette époque d'anarchie intellectuelle où l'esprit critique, s'alliant à l'esprit positif, semble ne rien laisser debout dans les intelligences de ce qu'avaient admiré et cru comprendre nos devanciers, les grands systèmes de la philosophie ancienne n'ont pu échapper au discrédit général qui atteint les hautes spéculations de la pensée. D'autre part, les travaux de science pure et d'érudition sur les écrits qui les renferment et les points particuliers qui y sont traités se sont tellement multipliés qu'il est difficile même aux esprits les plus versés en ces matières de s'y reconnaître et de s'y orienter... Nous sommes comme enveloppés d'un nuage épais de poussière érudite et de science diffuse qui nous dérobe la vue de ce qu'on a la prétention de nous montrer dans tout l'éclat d'une lumière supérieure. »

De telles plaintes ne sont pas sans motif : et M. Bénard aura

Chronologie der platonischen Schriften, par Constantin Ritter (Stuttgart, 1888). Sur les questions d'authenticité, l'auteur est très sobre de conclusions.

1. *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par Ch. Bénard (Paris, Alcan, 1892) avec cette épigraphe empruntée à Origène: Οὐδεὶς ἡμῶν θαῤῥήσει ὅτι πάντα οἶδε τοῦ Πλάτωνος. L'ouvrage n'est sorti de presse qu'au cours de l'impression de nos deux volumes, où nous aurions aimé à le citer plus souvent.

garde d'enrichir d'une discussion de plus cet amas de subtiles controverses. Il écrit d'ailleurs, il nous en avertit lui-même, non pour les savants de profession, mais pour le public éclairé, auquel il a voulu offrir et offre en effet un tableau complet et fidèle de la philosophie platonicienne considérée tout ensemble et dans la théorie des Idées qui en est le centre, et dans les multiples applications de cette théorie aux divers domaines du savoir humain.

Au point de vue où nous nous sommes placés, un intérêt plus spécial s'attache aux chapitres préliminaires intitulés : *La vie de Platon. — Les écrits de Platon. — Les sources de sa philosophie.* Sur les voyages du célèbre philosophe, sur ce qu'il doit à l'influence immédiate ou indirecte de l'esprit oriental, les conclusions de M. Bénard sont très voisines des nôtres. De même il ne se prononce pas moins catégoriquement que nous ne l'avons fait contre l'admission d'une doctrine secrète, opposée à celle que Platon a confiée à ses écrits.

Sur les questions d'authenticité, l'auteur entend se montrer extrêmement réservé; aussi bien les juge-t-il généralement insolubles. Tout en continuant à attribuer à Platon le *Parménide*, le *Sophiste*, le *Cratyle*, le *Philèbe*, il reconnaît que ces dialogues « acceptés par les uns, rejetés par les autres, offrent des doutes plus ou moins fondés. » D'autres écrits, « d'un mérite incontestable et du plus vif intérêt, quoique de moindre étendue, restent au moins très probables. » Veut-on savoir pourquoi M. Bénard croit devoir en prendre la défense? « Tout à fait dignes du maître, s'ils ne sont pas de sa main, ils sont au moins de ses disciples. Ceux-ci, imbus de ses idées, parfaitement au fait de sa doctrine, étaient astreints à la fidèlement reproduire, sans quoi ils eussent été contredits. Qu'ils aient été composés sous ses yeux ou plus tard, ils seront toujours regardés comme vraiment platoniciens. Il serait de l'esprit le plus étroit de les exclure comme ne faisant pas assez bien connaître et apprécier les doctrines du grand philosophe qui les a inspirés » (p. 22). Il ajoute dans un autre passage : « Ce sont comme des planètes ou des satellites qui sortis de l'astre central lui renvoient la

lumière qu'ils en ont reçue. Si faible que soit leur clarté, en temps d'éclipse on aurait tort de la dédaigner » (p. 50).

En s'exprimant de la sorte, M. Bénard se doute-t-il qu'il se rapproche singulièrement de ceux dont il a résolu de se séparer [1] ? En effet la plupart des critiques n'ont jamais imaginé que tel ou tel dialogue, qu'ils se refusent à tenir pour authentique, ait été composé de toutes pièces longtemps après Platon, loin d'Athènes et de l'Académie. Les écrits même le plus légitimement contestés passent auprès du plus grand nombre pour des rejetons du tronc socratique et platonicien [2].

De même M. Bénard est intimement convaincu que « le système de Platon ne s'est pas créé ni fixé en un jour » : mais il lui paraît impossible « de démêler les époques de son éclosion » et il s'en console en pensant que les changements introduits par Platon dans sa doctrine au cours de sa longue carrière ne touchent pas au fond de sa philosophie.

Quant à cette doctrine elle-même, elle est exposée ici sous toutes ses faces avec autant de compétence que d'impartialité [3] : la Rhétorique et l'Esthétique ne sont pas moins bien partagées que la Dialectique et la Morale. Spiritualiste convaincu, l'auteur a parfaitement saisi tout à la fois ce qui fait la force et la faiblesse du système. « A peine Platon a-t-il mis le pied dans le monde réel qu'il a hâte d'en sortir, de s'élancer dans la région

---

1. On éprouve une certaine surprise en voyant l'auteur (note 1 de la page 23), nous présenter sans hésiter comme « dialogues non authentiques » non seulement ceux que l'antiquité déjà avait condamnés, mais encore *Hipparque*, *les Rivaux*, *Théagès*, *Minos*, *Epinomis*, le *Deuxième Alcibiade* et chose plus inattendue encore, *Lachès*, *Charmide* et le *Petit Hippias*.

2. Sans doute le *Parménide* et le *Sophiste* contiennent une polémique visible contre le véritable platonisme : mais on est parfaitement en droit d'appliquer à ces deux dialogues ce que M. Bénard dit très justement des attaques dirigées contre la pensée platonicienne par certains modernes : « Beaucoup des doctrines dissidentes qui la combattent ont été par elle au moins provoquées, ne fût-ce que par l'opposition qu'elle suscite : elles lui doivent ainsi en partie ce qu'elles sont et ce qu'elles ne seraient pas sans elle. Seuls les esprits superficiels et les ignorants seraient tentés d'élever des doutes à cet égard » (p. 542).

3. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les réserves, relativement sans importance, qu'appelleraient à nos yeux certains points de détail.

des Idées dont il lui répugne ensuite de descendre. Le monde réel lui apparaît alors comme une ombre dont il reconnaît à peine l'existence. Pour lui c'est le non-être. Obligé cependant de s'en occuper, d'en chercher le rapport avec l'idée, il ne le fait qu'à regret. L'intervalle qui sépare le sensible du suprasensible reste infranchissable. » Néanmoins après avoir rendu à l'écrivain un éclatant hommage, M. Bénard fait ressortir le prestige incontestable du métaphysicien : « Pour qui sait suivre et apprécier le mouvement des idées, aucune des grandes conceptions de l'esprit moderne, non seulement dans l'ordre spéculatif, scientifique et philosophique, mais moral, religieux, artistique et littéraire, social, politique et pédagogique, n'est restée étrangère à l'action que le philosophe grec, père de l'idéalisme, a exercée par sa doctrine et ses écrits » (p. 542).

Il nous plaît de terminer par ces paroles, imprimées d'hier, notre revue des travaux des modernes sur Platon [1].

Quiconque achève la lecture de ce long chapitre a dû éprouver un étonnement véritable en voyant le même problème d'érudition philosophique, ou si l'on préfère, d'analyse intellectuelle, posé de tant de manières et recevant tant de solutions diverses, parfois même opposées. Cependant il ne s'agit plus ici de poésies comme les Védas ou les épopées homériques, qui par leur lointaine origine touchent aux âges légendaires : il s'agit d'un philosophe qui a vécu et enseigné au grand jour de l'histoire et dont le nom à travers bien des vicissitudes n'a depuis, en aucun temps, disparu de la pensée et du souvenir des hommes.

1. Maint travail publié dans les Revues savantes de notre pays et de l'étranger, les remarquables articles consacrés à Platon et à son œuvre dans des recueils tels que le *Dictionnaire des sciences philosophiques* ou l'*Encyclopédie Pauly* pouvaient, à l'égal d'ouvrages spéciaux, mériter ici les honneurs d'une analyse. Mais il fallait nous borner.

Ne l'oublions pas, le génie lui-même est souvent impuissant à expliquer d'une façon évidente et sans réplique la genèse de ses propres conceptions, de ses créations les plus personnelles : dès lors comment demander avec assurance une semblable explication à ceux qui ne le connaissent qu'à travers une tradition inconsistante, sans base fixe, sans garanties positives ? ou quelle confiance peuvent inspirer à cet égard les suppositions *a priori* chères à la science allemande, qui non contente de les imaginer, s'y enferme et s'obstine d'ordinaire à en pousser jusqu'au bout les dernières conséquences ?

Au reste, si nombreux qu'ils soient, les critiques dont nous venons d'analyser les vues partent presque tous de l'une ou de l'autre de deux idées fondamentales, et par conséquent se répartissent au fond en deux groupes distincts.

Les uns, tels que Schleiermacher, Susemihl et Munk, ne voient dans l'œuvre philosophique et littéraire de Platon que l'expansion naturelle d'une intelligence privilégiée, que le développement régulier, d'une part, du germe fécond déposé dans l'âme du jeune homme par l'enseignement de Socrate, de l'autre, d'un plan conçu et arrêté par Platon au moment où il fondait son école, ou même bien des années auparavant. C'est un chêne qui sort lentement du gland confié à une terre fertile : qu'importent les circonstances extérieures, les beaux jours ou les orages ? C'est le caractère, ou comme l'on dirait aujourd'hui, la pensée maîtresse du philosophe qui seule peut et doit nous expliquer son œuvre.

Les autres, tels que Socher, Stallbaum, Hermann et Steinhart, affirment que Platon, avec la largeur d'un esprit curieux de toutes les sources d'instruction, mis en contact par ses études avec les principaux systèmes antérieurs, par ses voyages avec mainte civilisation étrangère, n'a pas pu ne pas se pénétrer et s'enrichir graduellement de ses incessantes découvertes : restreint d'abord, son horizon s'est peu à peu agrandi, presque jusqu'à l'infini, tandis que des variations parallèles devenaient manifestes dans son point de vue. L'œuvre du philosophe doit donc s'éclairer avant tout à la lumière de sa biographie.

Poussées à l'extrême, ces deux thèses sont également fausses : c'est ce que nous avons essayé de montrer en discutant les arguments de leurs plus éminents défenseurs. Platon n'est pas aussi rigide, aussi homogène que se le figure Schleiermacher : il est plus un, plus original, plus personnel que ne le laisse croire Hermann. Les événements ont agi sur lui beaucoup plus que ne l'admet le premier, beaucoup moins que ne l'affirme le second. Si Schleiermacher avait raison, on ne s'expliquerait pas ce qu'on peut appeler « le Platon d'Aristote » que les dialogues nous permettent à peine de soupçonner : si la solution d'Hermann était exacte, l'unité, très réelle au fond, de l'enseignement platonicien constituerait une véritable énigme. Du grand disciple de Socrate on peut dire ce que Hégel a dit de Schelling son maître : « Il fit ses études devant le public. Sa philosophie se modifia, varia dans son expression, s'accrut et se compléta, sans jamais changer essentiellement ». La doctrine de Platon si vaste, si compréhensive, ses écrits si nombreux, si variés, ne sont pas sortis, comme le monde, d'un acte créateur unique : avant d'enseigner à son tour, il s'est fait longtemps disciple, à l'école de Socrate d'abord, plus tard à celle d'Héraclite et des Pythagoriciens. Mais ce n'est pas davantage un automate marchant au hasard et changeant à tout instant de direction sous une impulsion venue du dehors. Quoiqu'il ait vécu dans son temps et de son temps, quoiqu'il ait parlé et écrit avant tout pour son temps, en toute circonstance, à la fin comme au début de sa carrière, il a vécu, écrit et parlé pour faire triompher cet ensemble de conceptions idéales sur Dieu, sur l'homme et sur l'univers, auquel depuis deux mille ans son nom et sa gloire demeurent indissolublement attachés.

CHAPITRE V

CONCLUSIONS

Dans un premier volume consacré, si l'on peut ainsi parler, aux questions de fait, on a retracé la vie entière de Platon, replacé le grand philosophe dans le milieu où il s'est fait élève avant de devenir maître, raconté la fondation et les premières vicissitudes de son école : puis on a suivi pas à pas à travers l'antiquité la destinée de ses nombreux ouvrages, rappelé les témoins qui en ont connu et qui en attestent l'existence, confronté leurs déclarations, apprécié tour à tour le sens de leurs affirmations ou la portée de leur silence, marqué dans quelles conditions vraiment exceptionnelles se constitua tardivement, loin d'Athènes et de l'Académie, le canon platonicien : enfin dans le présent volume on a essayé de donner une idée de la série si curieuse des systèmes imaginés depuis le commencement de ce siècle tant en France et en Angleterre qu'en Allemagne pour retrouver l'enchaînement des dialogues, en expliquer l'origine, en déterminer la synthèse, en suivre le développement, en préciser le but et le dessein.

De cette revue historique, si rapide et si abrégée qu'elle soit, nous croyons que découle un double enseignement : d'une part elle fait toucher du doigt les aspects multiples et la complexité tout à fait surprenante du platonisme, de l'autre elle permet de mesurer ainsi tout à la fois l'intérêt et la difficulté du vaste problème dont nous avons entrepris la solution : on a vu des esprits également sérieux et, en apparence du moins, égale-

ment préparés à l'aborder, également qualifiés pour l'approfondir, le résoudre dans les sens les plus divers, uniquement parce qu'ils l'avaient envisagé sous des aspects différents ou sous l'empire de préoccupations opposées. Le même dialogue a été l'objet de l'admiration enthousiaste de celui-ci, et des diatribes passionnées de celui-là : tel a cru découvrir le résumé préalable, le point de départ nécessaire de tout l'ensemble dans un écrit auquel tel autre conteste formellement ce rôle d'initiateur. Bref, du jour où elle a été posée devant l'esprit moderne, la question platonicienne, comme on l'appelle en Allemagne, a été presque aussi féconde en querelles que la question homérique : à l'exemple de cette dernière, elle apparaît sur le titre de bon nombre d'ouvrages dont les auteurs, tout occupés à discuter et à critiquer leurs devanciers, s'absorbent dans cette tâche toujours grandissante, parfois au point d'oublier, ou à peu près, qu'ils nous doivent à leur tour leur opinion.

Mais après avoir signalé l'écueil, nous serions doublement coupable de ne pas y échapper. A vrai dire, c'est ici seulement que nous entrons dans le vif de notre sujet, tout ce qui précède pouvant à la rigueur être considéré simplement comme l'enquête préliminaire, et pour ainsi dire comme l'instruction inévitable et légitime du procès historique que nous instruisons. J'ajoute qu'en passant en revue les théories des divers critiques qui ont touché à ces problèmes, nous avons chemin faisant recueilli l'écho des plaidoiries adverses : tout est prêt, et l'heure est venue de nous prononcer à notre tour, en nous résignant à l'avance et de la meilleure grâce du monde à ce que nos propres décisions soient, elles aussi, frappées d'appel.

1. LES DIALOGUES AUTHENTIQUES

Tout d'abord, hâtons nous de le proclamer, il y a un certain nombre de dialogues qui sont hors de tout débat, puisque jamais dans la cause, si l'on nous permet cette nouvelle expression juridique, ils n'ont figuré au rôle, sinon en qualité de témoins parlant avec autorité et écoutés avec déférence. Leurs titres de possession, confirmés pour la plupart par le témoignage exprès d'Aristote, ont été solennellement et définitivement reconnus depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Non seulement ces écrits contiennent la substance et la moelle de la doctrine platonicienne, telle que nous la révèlent les appréciations et les commentaires des anciens : mais ils portent d'une façon indiscutable le cachet du maître, élévation de la pensée, raison solide, imagination brillante, grâces de l'expression, liberté d'esprit qui se joue avec une souplesse merveilleuse à travers des problèmes encore dans toute leur fraîcheur. Aussi qu'il s'agisse de célébrer les mérites de l'écrivain ou d'exposer les vues préférées du philosophe, ils s'offrent d'eux-mêmes à la mémoire : c'est à eux que l'on recourt comme d'instinct, ce sont leurs textes que l'on cite et leurs conclusions que l'on invoque. Pour suspecter la tradition unanime qui consacre leur origine, à plus forte raison pour s'inscrire en faux contre cette tradition même, il n'existe absolument aucun motif : nous ne leur ferons pas l'injure de prendre en main leur défense contre des objections supposées ou contre des adversaires imaginaires. Néanmoins, en raison même tant de cette situation privilégiée que de leur extrême importance, on nous reprocherait à bon droit de ne pas nous y arrêter un instant, ne fût-ce qu'afin de leur demander une définition authentique du platonisme, et des points de repère assez fixes, assez précis pour éclairer notre suffrage et nous aider à discerner ensuite avec plus de sûreté dans le reste de l'héritage de Platon ce qui est vraiment platonicien et ce qui ne l'est pas.

Ces huit dialogues, restés en dehors et au-dessus de toute attaque au milieu des vives et audacieuses controverses qui se poursuivent sur ce terrain depuis un siècle, sont : la *République* et le *Timée* [1], le *Gorgias* et le *Phédon*, le *Protagoras* et le *Théétète*, le *Phèdre* et le *Banquet*.

1. Faut-il avouer qu'il s'est trouvé des érudits pour déclarer que Platon

Quelle philosophie renferment-ils?

A cette question nous allons essayer de répondre, d'abord en écartant expressément les opinions de tous les commentateurs pour ne nous attacher qu'aux textes mêmes du grand philosophe, ensuite en ramenant le platonisme à sa base fondamentale, la théorie des Idées, sans en passer en revue les innombrables applications. Il ne sera donc question dans cette rapide analyse ni de la logique du *Théétète*, ni de la cosmologie du *Timée*, ni de l'esthétique du *Banquet*, ni de la politique de la *République*, ni de la morale de ce dernier dialogue et du *Gorgias*.

Comment Platon fut-il conduit à croire aux Idées? Rappelons-le en quelques mots. En enseignant le flux et le reflux incessants des êtres sensibles, Héraclite avait du même coup prouvé qu'il fallait chercher ailleurs pour la science un fondement solide. Chose remarquable, la même conclusion se dégage, quoique sous une forme un peu différente, de trois autres philosophies non moins caractéristiques de la Grèce du ve siècle. Démocrite, lui aussi, ne reconnaissait de caractère scientifique qu'aux atomes et au vide, conçus par la seule raison : dans l'école éléatique rien de plus nettement affirmé que l'incertitude radicale de tout ce qui tombe dans le domaine de l'opinion: enfin c'est au travail de l'esprit que Socrate déjà demandait les notions qui définissent l'essence des choses : mais chercher ces notions dans le fonds commun des discours

---

n'est pas l'auteur du *Timée*? C'est notamment ce qu'a soutenu le célèbre philosophe Schelling, ne sachant comment concilier avec le pur intellectualisme de la *République* ces doctrines toutes traditionnelles, cette part faite à la nécessité aveugle dans la constitution de l'univers, ces métempsycoses bizarres et ces théories anatomiques où les hypothèses s'enchaînent aux hypothèses: visiblement il n'avait réfléchi ni au tour d'esprit particulier de Platon, ni aux méprises inséparables d'une science encore au berceau. Il était réservé à un Français, longtemps professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Bordeaux, M. Ladevi-Roche, de développer magistralement cette thèse singulière. Dans son ouvrage (déjà cité à la page 489 de notre premier volume) : *Le vrai et le faux Platon* ou *Le Timée démontré apocryphe*, il s'appuie sur une opposition prétendue entre le *Timée* et les *Lois* pour exiger que le premier de ces dialogues soit refusé à Platon. Est-il besoin de faire remarquer que le désaccord visé ne porte que sur un ou deux points seulement, et d'importance secondaire ?

et des actions des hommes, n'était-ce pas leur refuser implicitement toute réalité supérieure?

Partout au contraire Platon insiste sur la nécessité absolue, pour qui ne veut pas enlever à l'intelligence toute sécurité objective, de constituer en qualité d'êtres à part des formes primitives, éternelles, immuables, pures de tout mélange terrestre, formes que la pensée seule est appelée à connaître. A ses yeux la vérité absolue a pour signes distinctifs la fixité et l'inaltérabilité.

Lorsque dans le *Phèdre* il entrevoit (pour la première fois, dirait-on) les splendeurs de cette sphère idéale, l'enthousiasme qu'il ressent ne le dissuade pas pour autant de s'intéresser aux choses d'Athènes et de la vie. Quand il écrit le *Phédon* et la *République*, ce monde supérieur l'éblouit et le captive au point de rabaisser tout le reste à n'être plus qu'une caverne où passent des ombres, où s'agitent des fantômes : l'âme n'a pas de plus grande noblesse que de s'arracher à la servitude du corps pour vivre dans le commerce et la contemplation continuelle des Idées. Et voici que plus tard dans le *Timée* le monde visible, les réalités sensibles retrouvent au regard du savant une valeur et un intérêt que le philosophe semblait leur avoir à jamais refusés.

L'œuvre par excellence de Platon a été de dégager ainsi et de séparer l'être du devenir, le même du divers, ce qui est permanent et identique de ce qui naît, grandit et meurt. Ainsi se trouve satisfait le besoin d'unité et d'absolu qui tourmente les plus hautes intelligences. Seulement tandis que la science moderne rêve de lois immuables, la pensée platonicienne, moins positive, plus mystique, rêvait d'idées immortelles. De part et d'autre c'est la résolution de ne pas s'arrêter à ce qui passe, de s'élever au-dessus du flot mobile des phénomènes : mais les Idées platoniciennes ne sont pas un résultat de l'expérience qui les tirerait des choses par voie d'induction ou d'abstraction : elles sont à la lettre tombées du ciel dans l'esprit humain, auquel, unes par essence, elles apparaissent multiples à la suite du nombre et de la variété des êtres qui y participent.

La *République* nous présente les Idées comme des créations de Dieu : le *Phédon*, comme des causes ordonnatrices de l'univers, à l'exemple du νοῦς d'Anaxagore; le *Timée*, comme des substances ayant part à l'éternité et à la perfection divines. Partout nous sommes avertis de chercher en elles les causes exemplaires des êtres, sortis du chaos le jour où la divinité en fit autant d'images des Idées. Le soleil qui illumine le monde intellectuel, c'est l'Idée du Bien à laquelle toutes les autres Idées doivent non seulement leur existence, mais leur vérité : aussi Platon élève-t-il cette Idée éminente même au-dessus de l'Idée d'être, pour en faire le point culminant de sa doctrine et l'objet de la plus noble des sciences.

Maintenant a-t-il admis des Idées non seulement pour les êtres naturels, mais encore pour les créations de l'art, bien plus, pour des notions de simple relation? — a-t-il conçu ses Idées comme transcendantes ou immanentes? comme indépendantes de Dieu, ou au contraire comme faisant partie de l'intelligence divine? — de quelle façon s'expliquait-il la présence de l'Idée dans les choses? — Les dialogues dont nous nous occupons en ce moment autorisent des réponses assez diverses à ces différentes questions : un seul et même ouvrage, la *République*, reflète à travers ses dix livres plus d'une ébauche de solution. La doctrine de Platon est une pensée vivante qui se traduit par des formules successives : nul n'a traité ses propres théories avec une plus étonnante liberté. Ne le blâmons pas trop sévèrement soit d'avoir négligé certaines préoccupations toutes modernes, soit de n'avoir pas rencontré du premier coup la mesure précise et la clarté parfaite, alors que le premier entre les Grecs il se posait dans toute leur complexité des problèmes entre tous délicats et obscurs, dont les difficultés ne lui ont pas échappé. On a dit très justement, et ce jugement suffit à son éloge, que si sur tel ou tel point ses conclusions sont hésitantes ou imparfaites, il n'en a pas moins triomphalement ouvert la voie où se sont engagés à sa suite les plus célèbres penseurs. Quant au langage qu'il a dû se créer, si les mots employés sont vagues, aucun d'eux ne mérite le reproche d'être vide.

Platon a d'ailleurs ce privilège de se garder sagement de toute opinion extrême. Quelque idéaliste qu'il soit, il hésite aussi bien à donner aux Idées tous les attributs de l'Etre absolu, qu'à dépouiller définitivement les choses sensibles de toute réalité. Il exalte la science, mais il fait à ce qu'il appelle « l'opinion droite » une part de plus en plus considérable. Tandis qu'une sorte de lumière venue d'en haut éclaire tous ses raisonnements, c'est aux scènes variées de la vie terrestre et quotidienne que ses dialogues empruntent leur plus grand charme et leur parure habituelle. Il unit, chose rare, la rigueur du logicien, la finesse de l'observateur et l'élan du poète.

Voilà, en quelques mots, le portrait intellectuel du philosophe d'après ses monuments les plus irréfragables : s'il y a témérité manifeste à suspecter au milieu d'autres écrits réputés platoniciens les données qui le complètent ou le modifient, il paraîtra logique d'exclure ce qui visiblement le contredit.

2. LES DIALOGUES INJUSTEMENT CONTESTÉS

A côté, quoique un peu au-dessous des œuvres magistrales que nous venons d'énumérer prennent place immédiatement six dialogues d'étendue et d'importance fort inégales, attestés pour la plupart directement ou indirectement par Aristote, acceptés sans conteste comme authentiques par la grande majorité des éditeurs, et néanmoins refusés obstinément à Platon par certains critiques, appuyés sur des arguments spécieux en apparence, insoutenables en réalité. C'est qu'en effet, soit qu'on s'attache au fond, soit qu'on envisage la forme, l'empreinte du maître est ici encore aisément reconnaissable. Alors même qu'il serait possible de mettre ces écrits à l'écart sans briser du même coup les lignes fondamentales du platonisme, et sans altérer la notion essentielle que nous devons nous former de l'ensemble du système, ce serait tout au moins, nous le verrons, s'interdire des compléments précieux et sur certains points, d'un -

intérêt et d'une importance également indiscutables. Si l'imprévu de telle ou telle conclusion cause de prime abord à l'interprète un embarras dont une étude plus approfondie lui permet d'ailleurs de triompher sans trop de peine, on ne saurait nier que la méthode, la façon habituelle de penser et d'écrire soient platoniciennes, si bien que l'inspiration dominante de chacune de ces compositions crée un lien manifeste entre elle et ceux des dialogues reconnus authentiques dont selon toute apparence elle fut contemporaine. Nous voulons parler des *Lois*, du *Philèbe*, du *Ménon*, du *Cratyle*, de l'*Euthydème* et du *Critias*. Sans doute sauf pour les *Lois*, et en partie pour le *Ménon*, aucune citation d'Aristote ne constitue ici de témoignage décisif : néanmoins, nous n'hésitons pas à l'affirmer, et on pourra s'en convaincre par les pages qui vont suivre, ces six dialogues ont été injustement et arbitrairement contestés à Platon.

Au moment d'aborder cette longue suite de controverses qui constituent une partie capitale et peut-être l'élément le plus original du présent travail, nous devons à nos lecteurs une sorte de déclaration préalable. En effet, dans les discussions de ce genre, quelque parti que l'on embrasse, que l'on se range parmi les adversaires ou au contraire parmi les défenseurs de l'authenticité, la thèse à établir sera une œuvre de patience, qui devra se dégager lentement d'un vaste ensemble de rapprochements et de comparaisons. Impossible dès lors de faire porter successivement l'attaque et la défense sur tous les points vulnérables ou controversés, de la première page du texte à la dernière, sans s'imposer une tâche presque effrayante par ses seules proportions : pour la conduire heureusement et complètement à terme, il ne faut rien moins qu'une série de monographies spéciales dont quelques-unes atteignent ou dépasseraient même sans peine les dimensions d'un juste volume.

Dans les cas les plus importants, ce qui est en jeu, c'est l'enseignement même de Platon considéré tantôt dans son esprit constitutif, tantôt sous un aspect spécial, et parfois dans ce qu'il a de plus abstrait, de plus enveloppé, de moins aisément accessible : avec cette difficulté de plus, que dans chaque cas particulier la démonstration que l'on a en vue, pour s'adapter exactement au point en litige, doit être précisée, complétée, remaniée et pour tout dire, recommencée sur nouveaux frais.

S'agit-il au contraire de quelque composition secondaire et de ce que l'on appelle communément « les petits dialogues », il est rare que les principes mêmes du système soient impliqués dans la discussion. La tactique change : il faut descendre de ces hauteurs : aux discussions doctrinales se substituent des observations de détail en nombre presque infini : autour de chaque développement, presque de chaque phrase et de chaque expression se livrent des escarmouches fuyantes et sans cesse renouvelées.

C'est ce qui explique comment et pourquoi en Allemagne, sur cette terre classique des polémiques érudites toujours assurées d'attirer un public de curieux spectateurs, seuls ou presque seuls les écrivains qui à l'exemple de Schleiermacher, d'Ast, d'Hermann et de Steinhart se sont faits traducteurs ou éditeurs de Platon ont eu dans les *Introductions* ou les *Commentaires* dont ils ont accompagné chaque dialogue l'occasion de justifier avec quelque précision leur sentiment favorable ou contraire à son authenticité. Après avoir constaté l'état de la question, au double point de vue des faits acquis à la cause et des jugements portés par leurs devanciers, la plupart ou avec Ueberweg s'abstiennent de prendre sur chaque point particulier des conclusions personnelles, ou avec Stein et Ribbing se contentent de déposer leur vote sans considérants à l'appui.

Mais, quel que fût notre désir de ne reculer devant aucune des exigences du sujet, ne fût-ce que pour nous assurer, s'il était possible, une part de nouveauté dans une matière déjà tant de fois explorée, il ne pouvait être question d'introduire ici même dans toute leur extension les vingt-cinq ou trente dissertations particulières qu'exigeraient les nombreux dialogues platoniciens justement ou injustement contestés par la critique : pareille entreprise eût donné à notre travail des proportions absolument importunes. Il fallait nous restreindre. D'autre

part, comment écarter ou éluder ce qui est la raison d'être et l'objet direct de ces deux volumes, ce dont les pages qui précèdent ne sont que la préparation éloignée ou immédiate, je veux dire la discussion et la détermination des droits de chaque dialogue à l'authenticité ? Ce second parti était encore moins acceptable que le premier.

Heureusement entre un résumé trop bref et trop succinct qui n'offrirait guère que des conclusions au sens juridique et restreint de ce terme, et les monographies complètes, étendues, détaillées, que nous avons depuis longtemps résolu de consacrer aux divers écrits que l'antiquité nous a transmis sous le nom de Platon [1], il y avait évidemment un milieu à garder. C'est le but qu'ont visé nos efforts.

Ainsi dans les pages qui vont suivre on ne trouvera ni une analyse entière et minutieuse de chaque dialogue, ni une étude spéciale des personnages, de la mise en scène ou des incidents que traverse la discussion, ni des rapprochements savants entre les points de doctrine affirmés et les théories analogues ou opposées d'autres philosophes. Notre unique ambition est d'initier sur chaque point nos lecteurs à l'état actuel de la question, en marquant avec soin les arguments essentiels présentés de part et d'autre, ainsi que la réfutation dont ils ont été ou dont ils peuvent être l'objet. Il faut qu'un coup d'œil rapide jeté sur cet ouvrage permette à chacun de se faire une idée suffisamment exacte de la controverse pour qu'il puisse, à son tour, si les circonstances l'y amènent, prendre en pleine connaissance de cause position dans le débat.

Les Lois

Les *Lois*, cet *Œdipe à Colone* d'un nouveau Sophocle, « ce

1. Parmi ces monographies, les unes ont déjà paru (on en trouvera l'indication au commencement du premier volume), les autres sont en préparation ou ont déjà fait l'objet d'articles de Revues ou de communications à l'Académie des sciences morales.

délicieux ouvrage de la vieillesse de Platon, tranquille et doux comme une belle soirée [1] », ont été de tout temps considérées comme un des monuments les plus importants du platonisme. L'antiquité tout entière a cru à leur authenticité, historiquement établie d'ailleurs par un ensemble imposant de témoignages [2], au premier rang desquels se placent ceux d'Aristote [3] : un passage de la *Politique* [4] confirme en outre ce qui se dégage à première vue de la simple lecture, à savoir que la composition des *Lois* est postérieure à celle de la *République* : anciens et modernes sont d'accord pour y voir une des dernières productions du grand philosophe et même, s'il faut s'en rapporter à un récit conservé par Diogène Laërce et Suidas, à la mort de Platon l'œuvre n'était encore qu'à l'état d'ébauche sur ses tablettes [5]. Ce serait un de ses disciples, Philippe d'Opunte, qui l'aurait publiée soit telle qu'elle était tombée entre ses mains, soit après l'avoir soumise à une sorte de révision préalable [6].

1. De Sacy.
2. Citons notamment deux vers d'Alexis dans Athénée (226 A) ; l'ouvrage du stoïcien Persée, élève de Zénon et contemporain d'Antigone, Πρὸς τοὺς Πλάτωνος νόμους, en 7 livres ; les nombreuses allusions ou citations dans Cicéron (*De Legibus*, I, 5, 15 — II, 6, 14 — III, 12, 13 : *De divinatione*, I, 1 : *De natura deorum*, I, 12, etc. : Strabon, X, 477 et XIV, 943 : Sénèque, ep. 94 : « Non probo quod Platonis Legibus adjecta principia sunt », jugement expressément blâmé par Diderot : Athénée, XI, 504 E : Plutarque, *Quæst. Platon.*, II, 2, *De amore fraterno*, 4, *Isis et Osiris*, 370 E. Quant aux néo-platoniciens, leur silence est moins surprenant que la condamnation apparente portée par Proclus.
3. *Politique*, II, 7, 1266a, 5, Πλάτων τοὺς νόμους γράφων : 9, 1271b, 1 : ὅπερ καὶ Πλάτων ἐν τοῖς Νόμοις ἐπιτετίμηκεν. — Un passage de la *Morale à Nicomaque* (II, 2, 1104b, 11) reproduit une pensée des *Lois* (II, 653 A). — Diogène Laërce (V, 22) cite parmi les écrits d'Aristote τὰ ἐκ τῶν νόμων Πλάτωνος α′ β′ γ′ : mais ces extraits ne seraient-ils pas apocryphes ? La même objection s'applique au περὶ κόσμου (7, 401b 23) où une phrase des *Lois* est reproduite avec cet en-tête très peu aristotélique : καθάπερ ὁ γενναῖος Πλάτων φησίν.
4. II, 1264b 26 : σχεδὸν δὲ παραπλησίως καὶ πρὸς τοὺς νόμους ἔχει τοὺς ὕστερον γραφέντας, avec cette circonstance singulière que dans ce qui suit Aristote, par simple méprise sans doute, attribue à Socrate le même rôle dans les *Lois* que dans la *République*.
5. Diog. Laërce, III, 37 : τοὺς νόμους μετέγραψεν ἐν κηρῷ ὄντας.
6. Cf. Bruns, *Plato's Gesetze vor und nach ihrer Herausgabe durch Philipp von Opus*, Weimar, 1881, et Pratorius, *De legibus Platonicis a Philippo Opun-*

Peut-être certains critiques avaient-ils trouvé dans cette supposition un moyen commode d'expliquer ce qui dans les *Lois* manque à la perfection de la forme, au fini du style et à l'harmonie de l'ensemble.

Il était réservé à l'Allemagne du XIXe siècle de franchir hardiment toute barrière et de déclarer l'œuvre entière apocryphe. La première attaque est partie d'un érudit resté célèbre pour les excentricités de sa critique, Ast, lequel, chose étrange, avait commencé par publier la première édition des *Lois* qu'ait possédée l'Allemagne [1] : dans la *Préface* le sentiment dominant était même sans conteste celui d'une grande et sincère admiration [2]. Deux ans plus tard ses convictions avaient bien changé. Dans son livre sur *La vie et les écrits de Platon* [3], il rappelle que plusieurs cités grecques passaient pour avoir sollicité du philosophe athénien l'honneur de recevoir de ses mains une constitution : les *Lois* ne seraient-elles pas précisément l'une de ses réponses, habillée plus ou moins ingénieusement en dialogue à la façon des autres écrits platoniciens ? Mais cette explication est très difficile à admettre (c'est Ast qui parle) et selon toute apparence les critiques qui attribuent à Platon un monument aussi incohérent sont dupes ou de la supercherie d'un faussaire ou d'une erreur de la tradition. Les *Lois*, il est vrai, ont pour elles l'autorité du témoignage d'Aristote, mais qui nous garantit que les passages de la *Politique* qui s'y rapportent ne sont pas autant d'interpolations calculées ? On a coutume d'excuser les imperfections manifestes de l'œuvre par les défaillances de l'âge : on oublie que Platon mourant tra-

tio retractatis, Bonn, 1884. C'est à ce même Philippe que remonte, d'après la tradition, la division des *Lois* en 12 livres.

1. Leipzig, 1814.

2. « Platonis Leges quum sive argumenti gravitatem rerumque cognitu jucundissimarum copiam sive, id quod in philosopho perrarum est, rerum humanarum ac civilium peritiam animumque unice ad actionem vitæ intentum spectas, non solum inter omnia antiquitatis monumenta, verum etiam inter rel quos Platonis libros tantopere emineant, satis mirari non possum quid sit, quod neglectæ adhuc et pene contemptæ jacuerint. »

3. Leipzig, 1816.

vaillait non pas aux *Lois*, mais au *Critias* resté inachevé. L'auteur de la *République* n'avait-il pas pris soin de déclarer que l'éducation doit procéder du dedans, non du dehors et que dès lors pour assurer le règne de la justice, rien n'était plus vain que de recourir à la discipline et au frein tout extérieur des lois ? En outre ces interlocuteurs imaginaires, ce ton pesant et solennel si éloigné de la finesse habituelle du dialogue platonicien, ce complet abandon de l'élément idéal qui est le ressort par excellence de tout le système, cette accumulation importune de prescriptions minutieuses, la théorie qui contrairement aux doctrines de Platon les mieux établies reconnaît l'existence d'un principe du mal dans le monde, voilà autant d'objections conduisant à cette conclusion que les *Lois* sont l'œuvre de quelque académicien sans mérite, tel que ce Xénocrate tant de fois, et toujours inutilement, invité par le maître à sacrifier aux Grâces.

La même thèse a été reprise par un critique d'autant de pénétration que de savoir, E. Zeller [1].

Comment Platon, même au déclin de l'âge, a-t-il été amené à rompre brusquement avec tout son passé et à composer un ouvrage dont la valeur philosophique est si mince, à l'exception de quelques pages du Xe livre faites plutôt pour surprendre ? L'histoire qui devrait nous en instruire, reste muette. Ne lit-on pas dans la *République* que l'état parfait est le seul où il soit permis au philosophe de se mêler de politique ? On dit que Platon a été le premier à considérer comme une utopie sa cité idéale : si telle eût été sa conviction, fût-il entré dans les merveilleux développements qui occupent les cinq derniers livres de son plus célèbre ouvrage ? Pour lui hors de l'Idée point de réalité véritable : or ici on ne sort pas de la sphère inférieure de l'expérience : la théorie des Idées est entièrement sacrifiée, et avec elle non seulement toute recherche dialectique, mais encore la morale si haute éloquemment exposée dans tant de dialogues. A sa place un appel constant à la tradition, aux événements his-

1. Dans ses *Platonische Studien* (1839), un de ses premiers écrits.

toriques, au culte des dieux. Socrate, cet interprète préféré de Platon, est absent : les interlocuteurs sont des personnages sans relief, sans expression et sans vie. Plus de quarante pages sont consacrées ensuite par le critique à relever l'une après l'autre toutes les imperfections, toutes les lacunes, toutes les longueurs de l'exposition, les tournures archaïques, les termes nouveaux ou singuliers qui s'y rencontrent, les passages authentiques de Platon que l'auteur a maladroitement reproduits ou imités. Quels sont les caractères dominants des *Lois* ? un penchant au pythagorisme, des préoccupations religieuses qui sur quelques points confinent à la superstition, enfin une morale empruntée pour le fond comme pour la forme aux idées régnantes : autant de traits qui trahissent les premiers successeurs de Platon à l'Académie. C'est de la plume du même faussaire que sont sortis le *Ménexène* d'une part, et de l'autre les *Lois*. Restent les textes d'Aristote : mais ce grave philosophe qui n'est revenu à Athènes pour y fonder son école que treize ans au plus tôt après la mort de Platon n'a-t-il pas été fortuitement induit en erreur ?

Au reste, E. Zeller est un esprit trop réfléchi et trop consciencieux pour demeurer longtemps esclave d'un paradoxe : en écrivant l'article *Platon* dans l'encyclopédie Pauly il ne fait plus à ses premières conclusions qu'une allusion discrète, jusqu'à ce qu'enfin dans son ouvrage capital, l'*Histoire de la philosophie des Grecs*, il en vienne à confesser son erreur et à se réfuter lui-même sur ce point avec une franchise assez rare pour être remarquée.

Déjà Suckow, tout en adhérant aux conclusions négatives de Zeller relativement à l'authenticité des *Lois*, avait été frappé de ce qu'il trouvait de faible et d'inconsistant dans l'argumentation : aussi laissant de côté les subtilités doctrinales ou grammaticales sur lesquelles s'était appuyé son devancier, il demanda à un texte jusque là négligé un argument qui lui parut décisif.

Dans sa *Lettre à Philippe* (dont la date d'ailleurs mal connue est certainement postérieure de quelques années à la

mort de Platon [1]), Isocrate se plaint que les projets complaisamment caressés par lui dans son *Panégyrique* aient trouvé si peu d'écho. « Il en est de ces discours, écrit-il, comme des *Lois* et des *Républiques*, œuvres des sophistes. De part et d'autre même stérilité [2]. » Or Suckow constate que le pluriel οἱ σοφισταί, synonyme de φιλόσοφοι sous la plume d'Isocrate [3], implique manifestement deux auteurs différents, et si la *République* et les *Lois* publiées maintenant sous le nom de Platon sont réellement les seuls ouvrages de ce genre qui fussent connus de Philippe, la conséquence est facile à tirer. Quant à Aristote, il s'est mépris tout à la fois sur l'auteur des *Lois* et sur leur véritable signification, et si plus tard il a eu occasion de reconnaître son erreur, il n'a pas eu le courage de la rétracter : au reste pour quel motif Platon aurait-il fait en quelque sorte amende honorable des hautes ambitions de sa *République*, au risque de s'imposer d'inexcusables contradictions ? Suckow conclut en mettant les *Lois* au compte de Philippe d'Opunte, esprit médiocre qui aura pris sans hésiter à l'égard de Platon les mêmes libertés que celui-ci s'était arrogées à l'égard de Socrate.

Disons de suite que la démonstration prétendue de Suckow est sans la moindre valeur. Le pluriel αἱ πολιτεῖαι montre qu'Isocrate avait en vue d'autres écrivains que Platon [4] et en réalité l'histoire nous apprend que les troubles intérieurs d'Athènes et de la Grèce au IVe siècle avaient dirigé du côté du problème politique l'attention de tous les esprits curieux [5]. Dès lors le

1. Hermippe dit qu'Isocrate la composa μικρὸν πρὸ τῆς ἑαυτοῦ καὶ Φιλίππου τελευτῆς.

2. § 84 : Ὁμοίως οἱ τοιοῦτοι τῶν λόγων ἄκυροι τυγχάνουσιν ὄντες τοῖς Νόμοις καὶ ταῖς Πολιτείαις ταῖς ὑπὸ τῶν σοφιστῶν γεγραμμέναις. Pourquoi les *Lois* au premier rang ? parce que, répond Suckow, Isocrate n'a que dédain pour les abstractions de la pure théorie.

3. Comme il est aisé de s'en convaincre en lisant les deux épîtres à Démonique (ch. 13) et à Nicoclès (ch. 17 et 21). — Une lettre (d'ailleurs apocryphe) de Speusippe à Philippe reproche à Isocrate d'avoir traité Platon dans ce passage avec aussi peu de respect.

4. A moins qu'on ne préfère y voir ce que les grammairiens appellent un *pluralis majestatis*.

5. Pour ne rien dire des écrivains venus après Isocrate, il suffira de citer

débat qui s'agite ici ne reçoit aucune lumière de la phrase invoquée.

L'insuccès de Suckow a ramené Ribbing dans la voie des objections d'ordre philosophique. Soutenir l'authenticité des *Lois*, écrit-il, c'est admettre du même coup dans la pensée de Platon une transformation trop radicale pour n'avoir laissé aucune trace chez ses biographes. Parmi les doctrines les plus personnelles du philosophe, les unes sont ici mises entièrement à l'écart, les autres conservées mais en même temps appuyées sur des considérations d'un ordre tout nouveau. La dialectique ne tient plus la moindre place dans l'éducation, et la σοφία descend de ses hauteurs divines pour devenir φρόνησις, c'est-à-dire bon sens pratique : où finit la science de l'homme, où s'arrêtent ses prévisions, interviennent brusquement la religion et les dieux. La vertu cessant d'avoir un fondement rationnel, il faut pour l'exciter et l'éprouver avoir recours à des moyens vulgaires : la politique n'empruntant plus à une conception idéale de la justice sa règle et sa boussole, nous sommes mis en face d'un véritable régime parlementaire où les institutions les plus diverses se coudoient plutôt qu'elles ne s'harmonisent. On dit que Platon cette fois avait en vue non pas son cercle intime d'élèves, mais le grand public athénien : se flatte-t-on d'expliquer de la sorte, outre l'abaissement du niveau intellectuel, la décadence visible de la diction et du style ? La griffe du maître n'est pas sur l'ouvrage et pour l'honneur de Platon lui-même, il est préférable de l'attribuer à un de ses disciples.

Toute cette polémique dirigée contre les *Lois* n'a eu et ne

---

parmi les pythagoriciens Ocellus et Archytas, parmi les socratiques Criton et Antisthène, Protagoras parmi les sophistes et Xénocrate parmi les platoniciens, Hippodamus de Milet, etc. (Cf. Fred. Neumann, *Prolegomena ad Arist.* πολιτειῶν τὰ σωζόμενα, p. 21). C'est qu'en effet le IVe siècle est pour la Grèce une de ces périodes de transition où les réformateurs se donnent libre carrière. Les évènements tant intérieurs qu'extérieurs, les rapports de plus en plus multipliés entre le monde hellénique et le monde oriental avaient brisé, mais sans le remplacer, le vieux moule trop étroit de la cité grecque.

pouvait avoir qu'un bien faible écho. D'abord le témoignage d'Aristote est formel et ne prête à aucune équivoque. Sans doute l'auteur de la *Politique* n'est rentré à Athènes qu'en 334 et Platon était mort en 347 : mais ayant assisté aux dernières leçons du maître, il avait pu suivre jusqu'au bout l'évolution de sa pensée : admettre qu'un faussaire ait réussi à lui en imposer, c'est braver toute vraisemblance, et si l'on cherche un refuge dans une suite d'interpolations, autant vaut déclarer la *Politique* entière apocryphe. D'ailleurs comment expliquer la fraude ? un travail d'école n'a pas des proportions aussi vastes, et l'auteur qui à ce moment aurait substitué le nom de Platon au sien en tête d'un monument de l'importance des *Lois* aurait fait preuve d'un désintéressement absolument incompréhensible.

Mais, dit-on, Platon ici a déserté son idéal : où est cette vigueur de pensée qui ne craignait pas de rompre en visière aux préjugés, et s'il le fallait, au sens commun ? — On oublie que c'est le sort de la plupart d'entre les penseurs de renoncer dans leur âge mûr aux rêves témérairement caressés dans l'enthousiasme de la jeunesse. Quel est le publiciste qui, au cours d'une longue carrière, a échappé aux sévères leçons des événements ? Platon avait tenté de réaliser ses théories : il avait échoué et les renseignements de l'expérience lui avaient appris qu'autre chose est un métaphysicien abstrait, autre chose un homme d'Etat pratique. Après avoir déclaré autrefois que les lois sont inutiles à des citoyens parfaits, éclairés par la pure raison, il en est venu à reconnaître que « l'homme sortant des mains de la nature n'a point assez de lumières pour discerner sûrement le bien social, ni assez d'empire sur soi-même et de bonne volonté pour faire toujours ce qu'il a reconnu comme tel [1]. Il continue à affirmer « qu'aucune loi, qu'aucun arrangement n'est préférable à la science, car il n'est point dans l'ordre que l'intelligence soit sujette ou esclave de quoi que ce

---

1. *Lois*. IX, 875 A. C'est ce qu'affirme également Horace (*Satires*. I. 3. 113) : Nec natura potest justo secernere iniquum.

soit, étant faite pour commander à tout quand elle est appuyée sur la vérité et entièrement libre, comme elle doit l'être de sa nature. » Mais il se hâte d'ajouter : « Par malheur, la science n'est aujourd'hui nulle part, si ce n'est chez un petit nombre. A son défaut il faut recourir au commandement et à la loi qui distingue bien des choses, mais qui ne saurait s'étendre à tout [1]. » On s'étonne qu'Aristote n'ait pas bruyamment triomphé de ces contradictions de son maître : comment les eût-il blâmées, après avoir lui-même écrit en propres termes au quatrième livre de sa *Politique* : « S'agit-il de la meilleure forme de gouvernement ? C'est à une même science qu'il appartient de décider ce qu'elle est et quelles conditions lui assurent toute l'excellence désirable en dépit des obstacles extérieurs, comme aussi à quels peuples elle s'adapte : car à la plupart il est impossible d'y atteindre. Tellement qu'il est du devoir du législateur et du véritable politique de n'ignorer ni la constitution absolument parlant la plus parfaite ni la meilleure possible dans certaines circonstances données... La difficulté n'est pas moindre à réformer un gouvernement qu'à l'établir dès le principe ». Aussi au lieu de voir dans les *Lois* la réfutation et la condamnation de la *République*, Aristote mieux inspiré les considère comme un pont jeté entre l'idéal et la réalité.

La théorie des Idées est absente des *Lois* : mais si elle illumine les hauteurs de la métaphysique, quelles lumières jette-t-elle sur le détail complexe et presque infini de la législation ? — Platon semble avoir renoncé à la dialectique : sans doute, car il ne s'agit pas ici comme dans la *République* et le *Théétète* de disserter sur les degrés successifs de la connaissance ou sur les formes diverses de l'être. En revanche, l'analyse psycholo-

1. Cf. Aristote, *Morale à Nicomaque*, X, 1179b 24. — La même pensée a dicté à Lucrèce les vers où il nous montre le genre humain las de vivre sous l'empire de la violence, se courbant de lui-même sous le frein des lois :

quo magis ipsum
Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura.

gique est poussée ici plus loin que dans la *République* [1]. — La tradition, surtout la tradition religieuse, tient une place considérable : avant de s'en formaliser, qu'on cite ceux des écrits platoniciens d'où elle est absolument proscrite. — Les *Lois* font de larges emprunts aux données de l'histoire : mais n'a-t-on pas félicité Aristote de s'être préparé à la composition de sa *Politique* par l'examen comparé des constitutions de plus de deux cent cinquante cités ?

Sur un point, nous l'avons vu, mais sur un point seulement, la doctrine exposée dans les *Lois* paraît s'éloigner de l'enseignement platonicien. Au xe livre [2], après avoir établi que l'âme est le principe des mœurs et des caractères, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, l'Athénien pose le problème que voici : « L'âme qui habite en tout ce qui se meut et en gouverne les mouvements est-elle unique ou y en a-t-il plusieurs ? » Et il répond : « N'en admettons pas moins de deux : l'une bienfaisante, l'autre ayant le pouvoir de faire le mal ». Voilà, dit-on, un dualisme inattendu, aussi éloigné de la conception hellénique que familier aux systèmes religieux de l'Orient. — Mais pourquoi Platon n'aurait-il pas été frappé de l'existence du mal et pourquoi n'en aurait-il pas tenté une explication [3] ? Le *Timée*, on le sait, nous fait assister à la lutte de la puissance divine contre la matière informe à laquelle il faut en quelque sorte faire violence pour la façonner à l'empreinte des Idées. Mais l'ordre admirable du monde physique laisse subsister le désordre affligeant du monde moral et dans ses plus célèbres dialogues Platon dépeint en termes saisissants le combat qui se livre au fond de chacun de nous.

Le tort de certains interprètes a donc été de prendre dans un sens trop littéral, trop rigoureusement dogmatique une

1. Campbell cite comme particulièrement concluant à cet égard le parallèle qu'on peut établir entre le début du VIe livre de la *République* et les deux passages suivants des *Lois* (III, 644-646 et VI, 770 D).
2. 896 D-E.
3. J'avoue que le rapprochement cherché dans deux passages, l'un du *Philèbe* (23 D), l'autre du *Théétète* (176 A), jette bien peu de lumière sur ce point difficile.

phrase à laquelle l'auteur même des *Lois* n'attachait qu'une médiocre importance, puisque dans la suite c'est à peine s'il y est fait de nouveau allusion [1]. Quelques lignes plus loin sa pensée intime se traduit avec une entière clarté : « L'âme qui appelle l'intelligence à son aide gouverne toutes choses avec sagesse et les conduit au vrai bonheur : le contraire arrive quand elle prend conseil de l'imprudence » : et après un coup d'œil jeté sur la constante et harmonieuse régularité des mouvements célestes, non seulement il affirme qu'à ces révolutions préside une ou plusieurs âmes « accomplies en tout genre de perfection », mais il n'hésite pas à s'approprier la maxime célèbre dont la tradition antique fait honneur à Thalès : « Tout est plein des dieux. »

Si du fond nous passons à la forme, il faut accorder que les personnages sont dessinés avec moins de relief que dans la plupart des dialogues précédents : mais leur rôle de magistrats et de législateurs n'a pas à en souffrir. On a relevé la prolixité de l'exposition, les circuits de la discussion, la solennité parfois fatigante du style : exigera-t-on de Platon au déclin de l'âge la même verdeur, la même force, la même précision que de l'auteur du *Gorgias* et du *Banquet?* Au surplus quelques pages d'une grandeur imposante dans la première et surtout dans la seconde moitié de l'ouvrage ne plaident-elles pas éloquemment en faveur de l'écrivain? Platon, ici plein de respect pour l'homme, s'adresse à la raison pour la convaincre, non à la volonté pour la briser. L'ensemble de sa législation procède d'une conception morale profonde, de même que les détails d'exécution témoignent d'une pénétration souvent bien remarquable et jettent une vive lumière sur certains aspects de l'organisation des sociétés anciennes. Le peu que nous savons du droit public et privé de la Grèce nous montre avec quel soin l'orateur du dialogue l'avait approfondi [2], et dans la mesure

1. Aussi Cousin a-t-il pu écrire en parlant de ce passage : « Je n'y vois qu'une manière un peu équivoque de commencer et d'établir la discussion. »
2. C'est ce qu'a mis en lumière avec autant de force que de sagacité un savant mémoire lu par M. R. Dareste à l'Académie des sciences morales

même où l'on blâme les utopies inconsidérées de la *République*, on doit applaudir aux sages prescriptions des *Lois*.

Enfin ce qu'on ne saurait trop mettre en lumière, c'est cet admirable combat de Platon vieillissant contre les athées et les matérialistes de son temps : ce qu'il prêche, ce qu'il impose avant tout le reste comme condition nécessaire de la paix et de la prospérité sociales, c'est le respect de ce qui en nous, hors de nous est sacré, est divin : aussi Kant a-t-il défini les *Lois* « le catéchisme des gens religieux en Grèce jusqu'à l'avénement du christianisme ». C'est un Platon un peu différent sans doute de celui de la *République* et du *Phédon* : mais en somme il n'est ni moins grand ni moins admirable : jamais il n'a eu une conscience aussi vive de la faiblesse naturelle de l'homme : jamais il n'a parlé en termes plus émus de la divinité et de la justice éternelle, son plus auguste attribut.

Le Philèbe

Dire du *Philèbe* qu'il est au nombre des plus brillants, des plus populaires d'entre les écrits platoniciens, ce serait évidemment aller contre la vérité : en revanche refuser à ce dialogue toute valeur philosophique, méconnaître son importance exceptionnelle pour nous initier à une intelligence plus complète du système, c'est contredire l'opinion unanime des érudits les plus autorisés tant anciens que modernes. Plus d'un désaccord subsiste sur l'interprétation qu'il convient de donner à tel ou tel point spécial : l'ensemble a toujours paru digne de la plus sérieuse attention. Aussi avant M. Schaarschmidt [1] personne

en décembre 1890, mémoire dans lequel ont été mis à contribution non seulement les textes conservés des historiens et des compilateurs, mais les monuments épigraphiques de plus en plus nombreux découverts sur le sol même de la Grèce.

1. Voir dans son ouvrage les pages 277-326. Nous avons discuté, à mesure que nous les rencontrions sur nos pas, les objections du critique allemand dans nos *Etudes sur le Philèbe* (Paris, Picard, 1885) auxquelles nous ferons plus d'un emprunt dans les pages qui vont suivre.

n'avait-il osé suspecter l'authenticité du *Philèbe* : mais si téméraire que soit l'attaque, elle n'en exige pas moins une scrupuleuse réfutation.

Tout d'abord le critique allemand est obligé de révoquer en doute le témoignage au moins indirect d'Aristote. Au second chapitre du xe livre de la *Morale à Nicomaque* on lit après un résumé de l'opinion d'Eudoxe sur le plaisir : « C'est par un raisonnement analogue que Platon démontre que le plaisir n'est pas le souverain bien. La vie de plaisir est plus désirable avec la sagesse : mais si le mélange de la sagesse et du plaisir est meilleur que le plaisir, il s'ensuit que le plaisir tout seul n'est pas le vrai bien [1]. » Aux yeux de tout esprit non prévenu, l'allusion au *Philèbe* est évidente : même façon de poser le problème, même manière de le résoudre : que peut-on exiger de plus [2]? Affirmer qu'Aristote avait ici en vue les questions de morale débattues dans le *Protagoras*, c'est se raidir contre l'évidence : prétendre, comme le fait Schaarschmidt dans un autre passage, que la polémique du VIIe et du Xe livre de la *Morale* est dirigée essentiellement contre Speusippe, dont le nom se trouve mentionné une seule fois, et comme au hasard, c'est trahir par l'étrangeté des conjectures le peu de solidité de l'argumentation. A coup sûr toutes les citations qu'on a relevées dans Aristote en faveur de l'authenticité du *Philèbe* n'ont pas la précision de la précédente, et même dans cette dernière le titre du dialogue ne figure pas : mais de là à croire qu'un faussaire a pu, sans éveiller l'attention, les mettre à profit pour forger de toutes pièces un dialogue édité ensuite par lui sous le nom de Platon, il y a loin assurément.

Passant à l'examen intrinsèque du dialogue, Schaarschmidt y cherche en vain l'unité philosophique et le talent dramatique qui sont à ses yeux la marque obligée de tout véritable écrit de Platon. Evidemment si nous savions de source certaine que le philosophe s'était interdit de rien composer qui n'atteignît à

1. X, 2, 1172b, 28 : passage où le présent ἀναιρεῖ mérite d'être remarqué.
2. Cf. Reinhardt, *der Philebus des Plato und des Aristoteles Nikomachische Ethik*, Bielefeld, 1878.

la perfection du *Banquet* et du *Gorgias*, à la grâce du *Phèdre* et du *Phédon*, ce ne serait pas seulement le *Philèbe*, mais beaucoup d'autres dialogues, et non des moins intéressants, qu'il faudrait lui refuser. Les anciens déjà, une dissertation de Galien [1] aujourd'hui perdue en fait foi, avaient été frappés de la multiplicité des digressions qui semblent ici rompre à tout instant le fil de l'entretien : certains modernes, à commencer par Schleiermacher [2], n'ont pu s'empêcher de relever en assez grand nombre des inégalités et des imperfections. Faut-il les mettre au compte de l'âge? L'exemple des *Lois* pourrait être ici invoqué, avec cette différence toutefois qu'au point de vue métaphysique le *Philèbe* est incontestablement supérieur. Si tel développement n'offre pas moins d'étrangeté que de profondeur, si une science exceptionnelle paraît nécessaire pour mettre certaines affirmations en parfaite harmonie avec le reste du système, si dès le début nous sommes jetés *in medias res* et que le débat se poursuive en dehors de cet appareil scénique qui prête tant de charme à d'autres compositions, néanmoins aux comparaisons ingénieuses, aux traits d'esprit qui y sont semés, à la vivacité de certaines réparties, nous reconnaissons sans trop de peine la main du plus séduisant prosateur d'Athènes et de l'antiquité.

Serait-ce même trop s'avancer que de retrouver ici reproduite avec un surcroît de fidélité la physionomie extérieure de l'enseignement de Platon à l'Académie? Entre maître et élèves

1. Περὶ τῶν ἐν Φιλήβῳ μεταβάσεων, titre diversement interprété par les éditeurs modernes.
2. « Der eigentliche dialogische Charakter, wie wir ihn bei Plato zu finden gewohnt sind, tritt nicht recht hervor, das Gespräch macht sich nicht von selbst, wie denn auch schon die Entstehung des Gegenstandes hinter die Bühne geschoben wird, wofür die mimische Stellung, welche Philebus dadurch gewinnt, wohl keinen Ersatz giebt. » Il était naturel que Schaarschmidt allât plus loin : « Es wird sich zeigen, dass weder die Composition im Ganzen Plato's würdig ist, noch die Haltung der einzelnen Prosopa, zumal des Sokrates, dass der Verfasser ferner sowohl in der allgemeinen Principienlehre von Plato abweicht, als auch in der Auffassung der besonderen Gegenstände, von denen er handelt, dass er endlich durch manche Unzukömmlichkeiten und Verstösse im Einzelnen sich als einen Mann verräth, den man mit Plato wahrlich nicht verwechseln darf. »

l'entretien commencé, quel qu'en fût le sujet, devait comporter plus d'une digression provoquée par l'intervention subite d'un contradicteur ou la curiosité inattendue d'un disciple. Quelle habileté ne fallait-il pas pour renouer constamment la trame interrompue du discours et reprendre la route dont on tendait sans cesse à s'éloigner? Or la difficulté spéciale du *Philèbe* tient précisément aux déviations multiples, aux transitions soudaines du dialogue échangé entre Socrate et Protarque. Le point de départ est nettement indiqué : le point d'arrivée ne l'est pas moins : ce que l'on a peine à définir, ce sont les étapes parcourues; nous ne touchons au but qu'après une série de marches et de contre-marches constituant une stratégie des plus compliquées. En revanche qu'on examine avec quelle insistance l'écrivain s'applique soit à marquer le lien des diverses parties ou à signaler les écarts de la discussion, soit à revenir sur les points jugés obscurs ou à résumer en quelques mots les résultats acquis, et l'on se convaincra qu'il y a ici comme un besoin de précision que l'on ne rencontrerait pas au même degré ailleurs : on dirait que Platon averti par l'expérience se rapproche graduellement de la forme didactique où devait triompher plus tard le génie méthodique d'Aristote.

Mais Schaarschmidt insiste, et fait observer que le Socrate auquel nous avons ici affaire n'est ni le Socrate de Platon ni celui de l'histoire. Le premier, qu'il recoure à son ironie familière ou qu'il oppose à l'erreur une réfutation tantôt plus subtile tantôt plus enthousiaste, n'a-t-il pas toujours un rôle magistral? n'est-ce pas à lui et à lui seul qu'il appartient de diriger, d'élever et de clore la discussion? Ici au contraire avec quel empressement ne se prête-t-il pas aux évolutions d'esprit de ses deux antagonistes? Bien plus, il ne fait aucune difficulté d'abandonner une doctrine qui cependant, nous le savons, fut la sienne [1], je veux dire la thèse d'après laquelle la sagesse est le souverain bien. — Sur l'un et l'autre de ces points [2], excuser

1. Cf. *Mémorables*, IV, 5, 6.
2. Inutile de s'arrêter aux objections contradictoires de M. Schaarschmidt

Platon n'est pas chose difficile. Le Socrate du *Philèbe* comme celui du *Théétète* a devant lui un jeune homme docile à instruire, non un sophiste orgueilleux à humilier. Rappelons-nous d'ailleurs que les cyniques avaient exagéré les théories morales du maître au point de définir le plaisir le plus grand de tous les maux [1]. Si Platon a mis ici en présence les deux doctrines opposées de Socrate et de Philèbe, comme s'il voulait les corriger l'une par l'autre, c'est pour mieux faire ressortir la conciliation qu'il prépare, sauf à établir par toute une suite de réflexions lumineuses de quelle hauteur Socrate domine son adversaire. Si le plaisir n'est pas absolument exclu de la notion totale du bien et du bonheur, du moins il est relégué au dernier rang.

Voici un autre défaut plus grave : à entendre M. Schaarschmidt, l'auteur du dialogue a omis un point d'une importance capitale, à savoir la démonstration même de la solution morale qu'il croit devoir substituer à celle de Socrate : mais est-ce exagérer que de donner ce nom aux considérations si judicieuses développées au début et à la fin de l'entretien [2]? Si savoir et jouir sont les deux rêves, les deux biens par excellence de l'homme et que chacun d'eux isolément soit convaincu d'être impuissant à nous donner une félicité véritable, n'est-ce pas dans leur étroite association qu'il faudra chercher le bonheur? Et a-t-on le droit de reprocher ensuite à l'auteur une flagrante contradiction, pour avoir affirmé que de tous les genres de vie le plus divin est celui où règne la sagesse à l'exclusion du plaisir, lequel contient un élément inférieur qui dégraderait la

contre le rôle de Protarque, rôle qu'il trouve tantôt trop important, tantôt au contraire trop effacé et trop au-dessous de celui de Calliclès dans le *Gorgias*.

1. Voici en quels termes ingénieux M. Lévêque apprécie le railleur redoutable et impudent qui avait pour devise μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην : « Promenant dans les rues de la ville élégante son manteau percé, au travers duquel on aperçoit l'orgueil en révolte, Antisthène fit entendre à Athènes, ivre de politesse et de plaisirs, une voix méprisante : il repousse du même coup les vices séduisants d'Alcibiade et les joûtes brillantes des sophistes et des rhéteurs, l'apologie de la volupté par Aristippe et la sagesse divine et souriante du noble Platon. »

2. Voir notamment les pages 20 E, 22 B et 63 A-E.

divinité? Contre cette distinction l'anthropomorphisme le plus vulgaire est seul à protester.

Le critique allemand n'est pas moins choqué par la métaphysique du *Philèbe* où se rencontrent, dit-il, des théories étrangères au véritable platonisme. Il n'ignore pas que les quatre principes si nettement établis dans ce dialogue trouvent sous d'autres noms leur équivalent exact dans le *Timée* : mais au lieu de puissances cosmiques, ainsi qu'il s'exprime, nous serions ici en face d'idées abstraites, de catégories aristotéliciennes (*subjektive Denkbilder*) bonnes tout au plus à permettre une classification telle quelle des êtres de la nature. Sans doute ce qui domine dans le *Philèbe*, c'est le point de vue dialectique, dont Platon a dû se préoccuper tout spécialement (Aristote nous l'apprend) à un moment donné de sa carrière : mais de nos jours encore, après vingt-cinq siècles de philosophie, où est le penseur capable de tracer des frontières précises, une ligne de démarcation absolue entre la logique et la métaphysique, entre le monde de la connaissance et celui des existences ? Pourquoi dès lors s'étonner d'une confusion qui était certainement inévitable au berceau même de la langue et de la science philosophiques [1] ?

Au reste, comme l'on devait s'y attendre, discussions de détail et vues d'ensemble mécontentent également M. Schaarschmidt. Ainsi il en veut à l'auteur de n'établir une distinction formelle entre le fini et l'infini que pour poser, aussitôt après, l'existence d'une troisième catégorie d'êtres qui contiennent à la fois et au même titre ces deux principes contradictoires. — Mais quand donc vit-on la précision de l'analyse exclure la réalité de la synthèse? Les rapports entre le fini et l'infini, n'est-ce pas là le vrai nœud gordien tant de la pensée contemporaine que de la pensée antique? Dans un ordre d'idées très voisin, et sans sortir du monde extérieur, l'esprit humain ne découvre-t-il pas dans toutes les essences, depuis les plus hautes

1. Voir à ce propos les judicieuses considérations présentées par Uberweg dans ses *Untersuchungen* (p. 204 et suiv.)

jusqu'aux plus humbles, un mélange de ce que Platon appelait avec son étonnante concision le *même* et l'*autre* ? Tout nombre n'est-il pas par sa nature la réunion nécessaire de deux termes non moins diamétralement opposés, l'*un* et le *multiple* [1]?

Que deviennent ici, poursuit Schaarschmidt, les Idées, cette pierre angulaire de tout le système platonicien ? Deux ou trois lignes çà et là, et en passant, voilà tout ce qui leur est accordé, d'ailleurs avec les expressions techniques qui servent à les caractériser [2]. — D'autres juges non moins compétents, M. von Stein par exemple, déclarent au contraire que nulle part Platon n'a donné à sa théorie de prédilection une expression plus scientifique, que nulle part il n'en a creusé plus avant les derniers fondements.

Cependant, dit-on, le *Philèbe* ne fait-il pas bon marché du dualisme si énergiquement maintenu par Platon entre la réalité idéale et la réalité matérielle? Ne ramène-t-il pas l'une et l'autre à des éléments identiques [3] ? — Oui, mais qui ne voit qu'opposer les idées à la nature comme l'être au non-être, c'est rendre toute métaphysique inutile et même impossible? L'auteur du *Timée* et des *Lois* avait trop de génie pour ne pas s'en être rendu compte, et s'il y a quelque reproche à lui adresser, ce n'est pas d'avoir laissé sans solution précise un problème peut-être insoluble : il n'en garde pas moins le mérite de l'ingénieuse explication qu'il a tenté d'en donner. Aux yeux de Platon les deux mondes dont on vient de parler sont distincts à ce point qu'il va jusqu'à affirmer ici même l'existence d'une double arithmétique, d'une double géométrie : mais il y a entre eux des rap-

1. L'harmonie, la conciliation des contraires a été de tout temps considérée comme le trait dominant du génie platonicien. « Das Mannigfache in Eins zusammenzuschauen und jedes Einzelne vom Ganzen her zu beleben und bereichern, das hat Plato vor allen andern verstanden » (Eucken). Ou comme s'exprime avec plus de concision encore M. Fouillée : « Platon tend obstinément au même but par les voies les plus diverses et les plus libres : l'existence d'un monde intelligible, d'un monde d'idées où le multiple et l'un coïncident. »
2. Notamment 58 A, 59 C.
3. Nous pensons d'ailleurs que M. Schaarschmidt se trompe, lorsqu'il applique aux choses sensibles ces mots : τὰ ἀεὶ λεγόμενα εἶναι (16 C).

ports nécessaires, manifestes, reposant sur une communauté primordiale de nature et d'origine. Sur ce point nous avons mieux que des suppositions plus ou moins gratuites, j'entends le témoignage exprès d'Aristote [1], auquel les textes du *Philèbe* seuls donnent sa véritable signification. Que les termes dont se sert à cette occasion le Stagirite aient été imaginés et employés par les Platoniciens ses contemporains plutôt que par Platon lui-même, c'est assez vraisemblable : néanmoins il est certain qu'à la fin de sa carrière le fondateur de l'Académie a emprunté au pythagorisme et à l'étude des nombres la pensée d'une transformation graduelle de son système. A l'époque où il composait le *Phèdre* et le *Banquet*, des expressions telles que ἑνάδες, μονάδες ne se seraient pas rencontrées sous sa plume pour désigner les Idées : quinze ou vingt ans plus tard, quoi qu'on puisse dire, elles ne sont pas pour nous surprendre.

M. Schaarschmidt se plaint ensuite de voir la dialectique platonicienne méconnue et travestie dans le *Philèbe*. Quand donc cependant son rôle a-t-il été mieux défini, son importance plus explicitement reconnue que dans le passage suivant : « Tous ceux qui ont un peu d'intelligence conviendront que la connaissance la plus vraie sans comparaison est celle qui a pour objet l'être, ce qui existe réellement, et dont la nature est toujours la même : car la stabilité, la simplicité, la vérité et ce que nous appelons pureté ne se trouvent que dans ce qui est toujours dans le même état, de la même manière, sans aucun mélange [2]. » Or, cette science maîtresse, qui ne donnant rien à l'opinion et appuyée uniquement sur des principes universels et nécessaires poursuit et impose partout l'idéal scientifique dont elle est la plus haute expression, le *Philèbe* la nomme en toutes lettres, c'est la dialectique.

1. Voir les textes cités dans notre premier volume, p. 422 et 423.

2. *Philèbe*, 58 A et 59 C. Que penser en outre du passage suivant : « Après une sérieuse attention et une méditation suffisante, sans avoir égard à l'utilité des sciences et à la célébrité qu'elles nous donnent, mais considérant uniquement s'il y a dans notre âme une faculté faite pour aimer le vrai, et prête à tout entreprendre pour parvenir à le connaître, ayant d'ailleurs

Sur les rapports qu'il établissait entre l'âme et l'idée, Platon ne nous a donné aucune explication concluante : toutefois il y a certainement une double exagération à affirmer avec M. Schaarschmidt d'une part que le philosophe identifiait l'âme avec son premier principe, de l'autre que dans notre dialogue l'âme joue un rôle absolument effacé. Le *Philèbe* ne célèbre-t-il pas au contraire l'intelligence suprême, « l'âme de Jupiter » ? et que lit-on dans les *Lois*, sinon que l'âme est le plus ancien et le plus divin non pas de tous les êtres, mais des êtres qui existent par voie de génération ?

La conclusion du dialogue, il faut l'avouer, est assez singulière, et notre critique ne pouvait manquer d'y insister. On y trouve une sorte d'échelle des biens que le sujet n'exigeait pas, et notre étonnement redouble en voyant de quelle manière elle est composée. Qu'est-ce que l'auteur cherche ici à définir ? ce n'est pas à coup sûr le bien pratique que prêchait Socrate, moins encore celui qui brille d'un si vif éclat au ciel de la dialectique platonicienne. Sommes-nous en face de biens différents ou sont-ce les moments divers, et comme s'exprime assez ingénieusement Plutarque, les générations successives d'un seul et même bien ? S'agit-il du bien de l'homme ou du bien en soi ? Une distinction précise était ici nécessaire : l'auteur visiblement embarrassé ne la fait pas.

Il y a une réelle obscurité dans cette dernière page, c'est évident, même si l'on tient compte de la fantaisie que déploie Platon dans ces classifications alors aussi nouvelles que subtiles [1] : n'oublions pas cependant qu'au regard de ce philosophe un rapport étroit rattache le microcosme au macrocosme, l'homme à l'ensemble des choses [2]. A un plus haut degré encore

réfléchi à ce qui est le pur objet de l'intelligence, n'est-il pas raisonnable de dire que cet objet est le partage de cette faculté ? »

1. Voici comment s'exprime à ce sujet un platonicien anglais contemporain, M. Whewell : « I must confess that this conclusion appears to me very much wanting in distinctness and definiteness. The five things which are thus arranged appear to me by no mean coordinate notions or things among which any order of parallelism or succession can be asserted. »

2. Le *Philèbe* est explicite sur ce point (Voir notamment 64 A). Comme

que Pythagore, Platon a le sentiment de l'harmonie fondamentale des deux mondes, physique et moral. Mais tandis que la *République* considère le bien en soi et d'un point de vue tout abstrait, le *Philèbe* l'analyse sous ses diverses manifestations les unes plutôt absolues, les autres plutôt contingentes et relatives.

Mais quel est l'objet essentiel du dialogue? Evidemment une enquête philosophique sur la vraie nature du plaisir : le sous-titre περὶ ἡδονῆς montre que les anciens ne s'y étaient pas trompés. Or le mérite psychologique de cette longue discussion [1] n'a pas échappé, et j'ajoute, ne pouvait pas échapper à M. Schaarschmidt : si l'on vante, et avec raison, les théories d'Aristote sur le plaisir en lui-même et ses rapports avec notre nature morale, il est certain que l'auteur de la *Morale à Nicomaque* n'a eu sur bien des points qu'à développer à sa manière les pages les plus remarquables du *Gorgias* et du *Philèbe*, et l'on pourrait même sans beaucoup de peine retrouver ici le premier germe de la théorie fameuse de la κάθαρσις au VIe chapitre de la *Poétique*.

Néanmoins la critique du savant allemand ne désarme pas : entrant dans l'examen des détails, il relève des incohérences, des assertions inconciliables avec notre logique moderne ou avec ce que nous savons d'ailleurs de l'enseignement de Platon [2].

l'a très opportunément fait remarquer M. Franck, cet ordre que Platon élève si haut, ce n'est pas l'ordre circonscrit dans le temps et l'espace, l'ordre limité et en quelque sorte rationné, c'est l'ordre éternel, universel, suprême, auquel, par les attributs distinctifs de notre nature, nous sommes appelés à concourir dans la mesure de notre intelligence et de nos forces. — Les mêmes pensées ont été celles de plus d'un éminent philosophe de ce temps. Jouffroy disait : « Le bien, c'est l'ordre réalisé ; le vrai, c'est l'ordre pensé ; le beau, c'est l'ordre exprimé. Puis l'entendement humain fait un pas de plus et s'élève jusqu'à Dieu, auteur souverain de cet ordre, de cette harmonie universelle. Ainsi rattaché à sa substance éternelle, l'ordre sort de son abstraction métaphysique et devient l'expression de la pensée divine : le côté religieux de la morale se révèle. »

1. « La philosophie moderne, si rigoureuse dans ses démonstrations, si précise dans ses analyses, n'a point dépassé sur la question du plaisir les analyses et la démonstration du *Philèbe* » (E. Burnouf).

2. « Das Resultat der Vergleichung ist dass der Verfasser die platonischen Werke zwar vielfach benutzt, Plato's Aufstellungen auch im Gegensatze zu gewissen Gegenbemerkungen des Aristoteles im Ganzen aufrecht erhalten habe, dass er aber gewöhnlich nicht im Stande gewesen sei, in den eigentlichen Sinn und Geist der platonischen. Lustlehre einzudringen, vielmehr es nur zu einer trüben Compilation und verzerrenden Ueberarbeitung der einfachen, grossen und wahren Gedanken des Philosophen gebracht habe... Man mag sich im Philebus, wohin man will, wenden, überall finden sich Schiefheiten und Doppelsinnigkeiten, welche aus der unklaren Vermischung empfangener und schlecht verstandener, ohne logische Consequenz aneinander gebrachter Begriffe herstammen. » (p. 307 et 319).

Ainsi il se flatte de triompher du *Philèbe* en lui opposant la *République*, où chaque partie de l'âme a ses joies qui lui sont propres, la contemplation du Bien constituant la jouissance intellectuelle par excellence, privilège et récompense du philosophe. Mais que veut dire autre chose le *Philèbe*, lorsque immédiatement après l'intelligence, les sciences et les arts, il énumère parmi les biens qui nous sont proposés les joies pures éveillées dans l'âme par la recherche du vrai et l'admiration du beau? Par nature le plaisir est insatiable et ne dit jamais : assez; mais inspiré par des motifs élevés et maintenu dans la mesure que marque la raison, il a le droit d'être appelé un bien. A un autre point de vue, parler de « fausses » joies et de « fausses » douleurs est peut-être psychologiquement inexact, ce que l'auteur du dialogue prend soin lui-même de faire remarquer [1] : toutefois cette façon de parler est si expressive qu'elle est restée en usage chez les moralistes de tous les temps.

M. Schaarschmidt termine son réquisitoire laborieux, minutieux et, ajoutons-le, singulièrement confus, en insistant sur certaines bizarreries dans le style, et sur l'imperfection de la forme, obscure tantôt par excès de concision, tantôt par excès de poésie : il nous montre l'auteur plagiaire tour à tour de Platon, ce qui est exact, et d'Aristote, ce qui l'est beaucoup moins. Sur le premier point, qui exigera de Platon vieillissant (et de nombreux indices concourent à assigner au *Philèbe* une date relativement tardive) ou les grâces du *Phèdre* ou la verve du *Gorgias*? sur le second, pourquoi ne pas reconnaître Platon lui-même dans cet auteur si attentif, si habile à s'inspirer des

1. 41 A.

assertions platoniciennes? Quant à être surpris de voir Platon consacrer un dialogue spécial à une question qu'il avait déjà effleurée en plus d'une occasion dans ses écrits antérieurs, ce serait mal connaître l'Athènes du IVe siècle. Chaque époque, on l'a dit très justement, a son problème de prédilection que suscite le besoin des temps ou plutôt l'état des âmes, problème autour duquel se concentrent presque tous les grands combats de l'intelligence durant une ou plusieurs générations. Tel est de nos jours le problème de la liberté morale : tel fut le problème du bonheur dans la Grèce antique, de Socrate jusqu'à Épicure et Zénon.

Le Ménon

L'authenticité du *Ménon* n'a trouvé que deux contradicteurs : Ast et M. Schaarschmidt. Il est vrai que pour la contester, il faut commencer par prétendre qu'en mentionnant ce dialogue à deux reprises différentes dans ses *Analytiques*, Aristote avait en vue un tout autre écrivain que Platon, dont il n'aurait point osé faire à ce point la critique, si nous en croyons M. Schaarschmidt, oublieux de toutes les attaques dirigées par le disciple contre son maître.

L'objection la plus sérieuse et celle dont pour ce motif nous parlerons tout d'abord, résulte non du choix du sujet, mais de la conclusion finale. Nous savons sans doute par Aristote que l'origine de la vertu était un des points les plus fréquemment controversés dans les écoles socratiques : seulement est-ce bien Platon qui a pu l'expliquer « par un bienfait divin accordé à ceux en qui elle se rencontre, sans intelligence de leur part [1] ? »

On pourrait d'abord être tenté de croire que cette phrase est ironie pure et que Platon, content de relever les erreurs cou-

1. 99 E.

rantes sur la nature de la vertu et de faire vivement ressortir le vice radical de l'enseignement sophistique, n'a pas jugé à propos de nous instruire de sa véritable pensée. N'ajoute-t-il pas en effet cette singulière remarque : « Nous ne saurons le vrai à ce sujet que lorsque, avant d'examiner comment la vertu se trouve dans les hommes, nous entreprendrons de chercher ce qu'elle est en elle-même [1] ». Mais c'est là une défaite qui ne peut raisonnablement nous suffire, encore que maint dialogue platonicien laisse au lecteur le soin de tirer les conséquences des prémisses posées et discutées sous ses yeux.

Une seconde explication rendue vraisemblable par de multiples allusions aux grands hommes d'Athènes vise la distinction établie ailleurs par Platon lui-même entre la vertu philosophique, privilège d'un petit nombre et représentant seule ce qu'on pourrait appeler « l'énergie consciente du savoir », et les vertus qualifiées de préférence de « politiques [2], » en raison du théâtre sur lequel elles s'acquièrent ou du moins se déploient. Ce sont ces dernières qui seraient ici particulièrement en jeu. Tel Athénien d'alors faisait le bien naturellement, spontanément, sans avoir jamais été l'élève d'aucun maître de sagesse. Pourquoi celui-là plutôt que tout autre ? voilà la question à laquelle il fallait répondre. Or qu'on ouvre le *Protagoras* ou la *République*, toutes les fois qu'il s'agit de vertus politiques et sociales, Platon incline constamment à les considérer comme un présent du ciel. Au reste, même entendue dans un sens plus général, l'assertion dont certains interprètes se sont si fort scandalisés répond en somme à une croyance traditionnelle chez les esprits les plus élevés de la Grèce : Homère, Pindare, Simonide et les grands tragiques l'ont tous exprimée, chacun à sa manière, dans quelques-uns de leurs vers les plus justement admirés. Ne soyons donc pas surpris d'en trouver maint écho jusque chez Platon lui-même : sans parler ni de l'*Apologie* [3], où les signes extraordinaires qui

1. 100 B.
2. *Phédon*, 82 A-B.
3. 33 C.

ont déterminé la vocation de Socrate sont expressément attribués à une θεία μοῖρα, ni du *Phédon* [1], où la sérénité admirable de ses derniers moments reçoit la même explication, qu'on ouvre la *République* et les *Lois*, on y lira des phrases telles que la suivante : « Si dans un Etat gouverné selon les maximes des sophistes il se trouve quelqu'un qui échappe au naufrage commun et qui soit ce qu'il doit être, on peut assurer sans crainte de se tromper qu'il est redevable aux dieux de son salut [2], » ou celle-ci encore : « Seuls les Athéniens ne doivent pas leur vertu à une éducation forcée : elle naît en quelque sorte avec eux : ils la tiennent des dieux en présent : elle est franche et n'a rien de fardé [3]. » Le philosophe qui a proclamé la science un don du ciel [4] a très bien pu, ne fût-ce que pour mieux confondre les prétentions des sophistes et de leurs disciples, chercher à établir que « la vertu échoit par une faveur divine à ceux qui la possèdent ». M. Chaignet l'a dit très justement : « Reconnaître un élément divin dans la vertu et la raison, c'est tout simplement reconnaître que l'homme n'est pas un être absolu et parfait, mais un être imparfait, limité et relatif. Ce n'est pas parce que j'y trouve professée dans une mesure exquise cette grande vérité que le *Ménon* me sera suspect [5]. »

Mais ce n'est pas la conclusion seulement, c'est l'argumentation tout entière qui est blâmée par Ast, sous prétexte que la discussion, mal dirigée, est rompue et reprise plusieurs fois sans transition véritable. Il conviendrait cependant de ne pas oublier qu'Aristote a été le premier à définir rigoureusement les lois et la marche du raisonnement : puisque Platon a préféré composer des dialogues, c'est apparemment qu'il entendait user dans l'exposition de ses doctrines de toutes les libertés et de tout l'abandon de la conversation. Si d'ailleurs on veut

1. 58 E.
2. 492 E. Cf. 422 B.
3. *Lois*, I, 642 C.
4. *Philèbe*, 16 C.
5. *La vie et les écrits de Platon*, p. 219.

mesurer la place que tiennent dans son talent la finesse et la subtilité propres au génie grec, qu'on relise le *Protagoras*, dont personne, pas même Ast et Schaarschmidt, n'oserait suspecter l'authenticité.

On dit en outre que le *Ménon* confond l'opinion droite (ὀρθὴ δόξα) et la science, si soigneusement distinguées dans le *Théétète*. — L'assertion n'est exacte qu'en ce qui touche la pratique, et à ce point de vue il importe peu en effet par quelle voie nous découvrons la vérité : mais en théorie il en va tout autrement. C'est ce que Socrate affirme ici même : « Lorsque je dis que l'opinion vraie diffère de la sience, je ne pense pas que ce soit là une conjecture. Je sais bien peu de choses, mais si je puis me vanter d'en savoir, voici certainement l'une de celles que je sais... Les opinions vraies, promptes à s'échapper de l'âme de l'homme, n'ont qu'un prix bien médiocre, à moins qu'on ne leur communique de la fixité par la connaissance raisonnée de la cause [1]. » Ces derniers mots ne rappellent-ils pas de très près une définition célèbre du *Phèdre*?

On ajoute que, mises en opposition ailleurs, la méthode des géomètres et celle des philosophes sont identifiées dans le *Ménon*. — Sans doute pour atteindre au sommet de la dialectique, l'âme a besoin de s'élever jusqu'à un principe premier indépendant de toute hypothèse, et les arts fondés sur des suppositions ne conduisent point à la même certitude : mais le *Phédon* [2] nous apprend que la réminiscence n'apparaît nulle part plus évidente que dans les démonstrations semblables à celle qu'emploie ici Socrate s'entretenant avec l'esclave de Ménon. Au reste, c'est le passage entier qu'Ast incrimine, alléguant que cette allusion d'ailleurs si mal amenée à la réminiscence eût infailliblement abouti entre les mains de Platon à une affirmation de la théorie des Idées. Mais n'eût-on pas fait au philosophe un grief plus grave encore s'il eût insisté sur cette digression prétendue, si opportune cependant pour ré-

1. 98 A et B.
2. 73 B.

pondre au dilemme de Socrate : « Il est également impossible à l'homme de rechercher ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas » ?

M. Schaarschmidt s'étonne en outre de voir Socrate n'accepter ici qu'avec réserves et qualifier bizarrement de « tragique » une définition de la couleur renouvelée d'Empédocle et de Démocrite, définition que Platon reproduira plus tard en la développant dans le *Timée* [1]. — Sans insister sur le but différent des deux dialogues, il n'est pas inutile de faire remarquer que le *Timée* nous donne une réédition corrigée, et heureusement corrigée, de l'explication accueillie ici par Ménon en sa qualité de disciple de Gorgias avec une admiration que Socrate se refuse à partager.

Le même critique a soumis le *Ménon* et le *Protagoras* à une comparaison minutieuse, d'où il résulte que le premier n'est sur bien des points que la reproduction plus ou moins fidèle du second : il se hâte d'en conclure à un plagiat, sans même remarquer combien ces deux dialogues sont loin de faire double emploi. Il aurait pu lire cependant dans l'argument de Cousin : « Le sujet, identique à celui du *Protagoras*, est exposé dans un nouvel ouvrage tout différent du premier, où la méthode régnera presque seule, où la lumière remplacera la chaleur, un ensemble austère des parties brillantes, et le mouvement un peu raide et monotone de la dialectique l'allure aisée et variée du drame. »

Quant aux personnages, il est aussi oiseux de se demander si avant son procès Socrate avait eu des rapports personnels avec Anytus, qu'il est sans intérêt de constater que le Ménon de notre dialogue n'a pas ou du moins n'affiche pas tous les vices du général dont l'*Anabase* nous trace le portrait peu flatté. En ce qui touche Socrate, il y a certainement peu d'écrits platoniciens où sa physionomie traditionnelle et son esprit aient été rendus avec plus de finesse, avec une intelligence plus pénétrante de la méthode d'interrogation et d'examen qui lui était

1. 67 C.

familière. Pour arriver à la définition d'un objet, de la vertu par exemple, il commandait avec raison d'éliminer les attributs particuliers pour ne s'attacher qu'à l'élément constant et général, ou, selon ses expressions [1], d'embrasser les choses dans leur totalité et leur intégrité au lieu de les rompre et de les réduire en fragments informes. M. Schaarschmidt lui-même ne fait aucune difficulté d'avouer que l'empreinte de Platon est ici tout autrement visible que dans le *Cratyle*, le *Sophiste* et le *Politique*, tandis qu'aucune assertion, aucune locution ne rappelle Aristote [2]. Ainsi lui échappe un des arguments auxquels il se plaît à recourir pour étayer ses condamnations.

Le Cratyle

Voici un dialogue assez extraordinaire et qui en France du moins a rarement attiré l'attention, soit parce que dans l'ensemble des théories platoniciennes il n'occupe qu'une place secondaire, soit parce que les allures insolites de la discussion sont de nature à rebuter bon nombre de lecteurs. Il s'agit des rapports entre les mots et les choses : sont-ce des relations intrinsèques ou le résultat d'une convention? Question intéressante, mais traitée avec une telle désinvolture, avec une telle ignorance des lois les plus élémentaires de la linguistique qu'involontairement on se prend à plaindre Platon de s'être embarqué sur cette galère. N'oublions pas qu'en dehors de la grammaire comparée (et elle n'existait pas chez les Grecs) aucune science véritable des étymologies n'est possible. Bref, tout en faisant certaines réserves [3], jusqu'à M. Schaarschmidt la critique

1. 79 A.
2. « Der Verfasser des Meno steht noch sozusagen inmitten der platonischen Werke und bezieht die Fäden seines Gewebes aus diesen, indem er nur, wie der Verfasser des Euthydem und mehrerer kleinerer Dialoge, Xenophon's Schriften mit zu Hülfe nimmt. Dagegen von einer Benutzung oder Kenntniss aristotelischer Philosophie findet sich bei ihm nichts. » (p. 372).
3. « Viel Mühe hat den Freunden des Plato von altem Schrot und Korn

allemande elle-même avait cru à l'authenticité du *Cratyle*.

Nulle part, il faut le reconnaître, le dialogue n'est cité par Aristote [1] : mais qui obligeait le disciple à parler sans aucune exception de tous les écrits du maître? Ast, frappé de ce qu'avait de brusque l'entrée en matière, avait émis l'hypothèse que le Cratyle devait primitivement entrer dans une trilogie : mais ce qui lui avait paru un défaut est loué au contraire par M. Bonghi comme un mérite.

M. Schaarschmidt s'attaque aux personnages : il ne veut pas d'un Socrate lequel, dit-il, au lieu de s'inspirer de la dialectique platonicienne n'est occupé qu'à se railler lui-même [2]. Hermogène a été tiré des *Mémorables* : quant à Cratyle, Héraclite trouve en lui un partisan aussi timide qu'infidèle, au lieu d'un disciple assez convaincu pour exagérer jusqu'à ses paradoxes [3]. — Mais, demanderons-nous à notre tour, une dialectique semblable à celle de la *République* et du *Théétète* était-elle de mise dans un pareil sujet? Xénophon lui-même nous apprend que Hermogène était un Athénien du temps, très estimé de Socrate : enfin en s'appuyant sur le témoignage des Alexandrins, M. Bonghi a établi que non seulement Héraclite croyait à l'origine naturelle des mots, mais qu'il les considérait comme la voie la plus sûre pour atteindre à la connaissance des choses.

La doctrine de l'auteur est flottante, ajoute le critique alle-

dieses Gespräch immer gemacht. » Ainsi s'exprime Schleiermacher, qui ajoute à propos de certains passages plus faibles : « Wenn man bei dergleichen Stellen allein stehen bleibt, möchte man fast zweifeln, ob sie platonisch wären. »

1. M. Bonghi, quoique assez vainement, à ce qu'il nous semble, a essayé de prouver qu'en composant le premier et le deuxième chapitre du Περὶ Ἑρμηνείας, Aristote visait le *Cratyle* et les théories qui y sont exposées.

2. « Das sticht nicht nur von der Feinheit und Urbanität des platonischen Sokrates gewaltig ab, sondern widerspricht dem Bilde des Mannes, wie es Plato uns liefert, auch geradezu. Sokrates, das Muster geistiger Nüchternheit und Besonnenheit, darf auch nicht im Scherz von Krankheitsstoffe unsauberer Besessenheit angesteckt erscheinen : und wenn er auch bei Plato sich mitunter in ironischer Art nach dem Flittergold der sophistischen Weisheit lüstern stellt, so darf er doch nicht selbst mit solchen falschen Münzen spielen und zahlen wollen » (p. 251).

3. Cf. Aristote, *Métaph.*, 1010ª 10.

mand : la thèse qu'on devait croire démontrée dans la première partie du dialogue est combattue dans la seconde, si bien que la discussion aboutit à un résultat purement négatif [1]. — Cette assertion n'est vraie que du problème philologique ; or peut-on dire qu'aujourd'hui ce problème ait reçu sa solution définitive, et les meilleurs philosophes n'allèguent-ils pas d'excellentes raisons pour considérer la parole humaine tantôt comme un langage naturel, tantôt comme un langage artificiel?

Mais que penser de la méthode suivie dans le *Cratyle*? Le lecteur ne se heurte-t-il pas à des répétitions fastidieuses, à des longueurs interminables? D'autre part traiter l'ensemble de ces étymologies de pur jeu d'esprit, impossible : leur reconnaître une valeur scientifique quelconque, plus impossible encore. — Ignore-t-on que c'est le propre de Platon et des attiques de mêler si étroitement le sérieux et l'ironie qu'il est malaisé de marquer où finit l'un, où commence l'autre? — Il y a de l'obscurité dans l'exposition de la thèse de Cratyle : ne serait-ce pas un effet de style calculé pour rappeler la manière même d'Héraclite?

A toutes ces raisons M. Schaarschmidt ajoute la suivante qu'il regarde comme décisive : il déclare la question ici débattue absolument étrangère à la curiosité hellénique avant l'âge d'Aristote et les travaux de l'école stoïcienne. — Sans doute les textes manquent pour donner à cette assertion un démenti formel : ils suffisent du moins pour la rendre éminemment invraisemblable. Est-ce que les sophistes n'avaient pas étudié sous toutes les faces les éléments constitutifs et les propriétés essentielles du langage? Antisthène notamment n'avait-il pas soutenu que l'analyse des noms était le commencement de la science [2]? Pourquoi refuser à Platon la pensée et le droit d'abor-

1. « In der That behauptet weder die φύσει ὀρθότης das Feld noch die ξυνθήκη ὀρθότης, weder der Satz, dass die Worte Erkenntniss verleihen, noch auch die Lehre von der göttlichen Abkunft oder barbarischen Herkunft der Sprache, weder die Grundlegung der herakliteischen noch der entgegengesetzten Weltansicht. »

2. Arrien, *Epictète*, I, 17. En plus d'un passage probablement ironique du *Cratyle*, Antisthène est sans doute visé à notre insu.

der à son tour, à ses périls et risques, cet ordre si curieux de recherches [1] ? Ses dialogues les plus authentiques, le *Phèdre*, la *République* et les *Lois*, par exemple, ne contiennent-ils pas des essais d'étymologie de tout point comparables à ceux qui font sourire dans le *Cratyle* ? La variété même et la richesse des expressions ici employées pour caractériser les deux thèses opposées n'annoncent-elles pas des sujets dont la discussion était devenue familière ?

Nous scandaliserons-nous avec M. Schaarschmidt de voir Platon mettre l'étude des choses mêmes au-dessus de celle des mots? Non sans doute [2]. — Les rapprochements à établir entre le *Cratyle* et le *Théétète* [3] sont nombreux : d'autres passages rappellent ou le *Gorgias*, ou le *Phédon*, ou la *République*. Il semble que ce soient là autant d'indices sérieux d'authenticité : erreur! ce sont des plagiats trahissant le faussaire, si nous en croyons le critique allemand lequel certainement, ici comme dans le *Philèbe*, a dû le voir à l'œuvre, tant il excelle à le suivre à la piste, tout occupé à dérober à Platon et à Aristote tantôt une pensée ou un développement, tantôt une métaphore brillante ou quelque curieuse expression.

Pour terminer cette réfutation, il nous sera permis de faire observer que le *Cratyle* contient assez de pages remarquables pour avoir provoqué l'admiration non seulement de critiques tels que Tiedemann, mais de philologues aussi éminents qu'Otfried Müller et Benfey. Accorder non seulement à chaque syllabe primitive, mais à chaque lettre de l'alphabet une signification spéciale peut paraître téméraire : cependant aujourd'hui encore

1. Il est à remarquer que, dans les dernières pages du dialogue, la théorie des idées est nettement affirmée.

2. La confusion qu'établit ici le critique allemand entre λόγοι (ἐν τοῖς λόγοις σκοπεῖσθαι τὰ ὄντα, *Phédon*, 100 A) et ὀνόματα (αὐτὰ ἐξ αὐτῶν ζητητέον μᾶλλον ἢ ἐκ τῶν ὀνομάτων, *Cratyle* 409 B) n'est nullement justifiée.

3. Les anciens déjà en avaient été frappés, comme le montrent les deux classifications d'Aristophane et de Thrasylle. A propos des conséquences que M. Schaarschmidt veut tirer de ce double fait que Cratyle quitte Socrate pour se rendre à la campagne et que Terpsion en revient au début du *Théétète*, M. Bonghi ne peut s'empêcher de s'écrier : « Noi italiani questo lo chiamiamo arzigolare. »

cette théorie n'a pas cessé de recruter des partisans. Platon a parfaitement discerné les rapports nécessaires entre la parole et la pensée ; par une vue de génie il a compris la part qui revenait à chaque race dans la constitution définitive de son idiome et ce fait capital que les langues subissant des transformations incessantes sont, pour parler le langage hégélien, dans un *devenir* perpétuel.

L'Euthydème

Au temps de Socrate et de Platon tout sophiste était-il nécessairement un beau parleur doué d'une intarissable faconde, à la façon d'un Protagoras et d'un Gorgias ? Le même dédain des principes qui ruinait par la base et la métaphysique et la morale devait tôt ou tard se retourner contre la raison et l'intelligence elles-mêmes et s'attaquer aux lois essentielles de la logique : or une dialectique assez perverse pour ne se complaire qu'en mille inventions fallacieuses et pour jouer sans pudeur avec les idées aussi bien qu'avec les mots ne méritait-elle pas d'être mise en scène pour elle-même, si je puis ainsi parler, et réfutée avec une verve ironique où pourrait se reconnaître l'auteur des *Nuées*? Comme l'a fait remarquer Cousin, après des attaques indirectes et d'inutiles escarmouches, il importait à Platon d'en finir avec le sophisme et de lui livrer une bataille décisive. Aristote a consacré à cette polémique un traité tout entier : et il aurait été interdit à Platon de le devancer! Il nous semble bien plutôt que l'*Euthydème* avait sa place marquée à l'avance dans la collection platonicienne : c'était en quelque sorte le complément nécessaire de la lutte engagée par Platon contre les erreurs et les négations doctrinales des sophistes.

Cependant ce dialogue n'a pas été épargné par la critique. Schleiermacher sans doute n'a point osé en suspecter, moins encore en contester formellement l'authenticité. Comme tout lecteur non prévenu, il a été frappé du talent avec lequel les divers interlocuteurs sont tour à tour mis en scène, de ce mé-

lange de sérieux et de malice, de hauteur et de déraison que couronne chez Euthydème et chez Dionysodore une irrésistible habitude de s'admirer soi-même. Mais comment et pourquoi l'idée d'un tel dialogue se serait-elle présentée à l'esprit de Platon ? A cette question Schleiermacher ne trouvait pas de réponse : est-ce l'école de Mégare, est-ce Antisthène qu'il s'agissait de combattre, ou fallait-il venger la dialectique socratique et platonicienne de certains rapprochements par lesquels on s'était flatté de la compromettre ? Aucune de ces solutions ne s'imposait avec évidence.

Plus hardi, surtout plus téméraire, Ast déclara purement et simplement l'*Euthydème* indigne de Platon. Est-il admissible que le philosophe auquel nous devons le *Gorgias* et le *Théétète* ait pu concevoir et écrire une « bouffonnerie » sans côté sérieux, sans valeur scientifique, où les rapports entre le vrai, le bien et le beau sont si peu clairement, si peu rationnellement définis ? En accumulant les expressions insolites, les métaphores, les locutions proverbiales, les allusions historiques et les réminiscences mythologiques les plus bizarres, l'auteur entend sans doute nous donner une haute idée de son érudition : mais il n'aboutit qu'à étaler son insuffisance.

M. Schaarschmidt ne s'est pas contenté de ce réquisitoire, et au risque d'affaiblir sa thèse, il y a introduit de nouveaux arguments d'une très médiocre efficacité. Le plan du dialogue, écrit-il, est renouvelé du *Protagoras*, et des sophistes qui s'abaissent à de pareilles logomachies ne sont qu'une caricature de la réalité. A moins d'interpréter εὐτυχία dans un sens purement subjectif, comment soutenir, comme c'est le cas ici, que Socrate identifiait la vertu et le bonheur ? Platon partout se sert de la socratique pour combattre la sophistique : pourquoi ici se serait-il borné à deux tableaux parallèles, d'où ne se dégage aucune conclusion ? C'est le seul dialogue où Socrate soit à la fois ironique, didactique et critique : convenait-il de lui attribuer trois rôles aussi différents ? Ce moraliste et ce politique de cabinet si cruellement raillé dans les dernières pages ne peut être qu'Isocrate devenu chef d'école : par quel impardonnable

anachronisme Socrate apprécie-t-il de la sorte des faits postérieurs dont il n'a certainement pas été témoin ? Mettez entre les mains d'un écrivain même ordinaire les *Mémorables* de Xénophon et le Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων d'Aristote : rien ne lui sera plus aisé que d'imaginer et de composer l'*Euthydème*.

Cette argumentation, qui a paru ébranler Uberweg lui-même[1], serait-elle convaincante ? nous ne le pensons pas.

En ce qui concerne Aristote, il faut renoncer, il est vrai, à aucune démonstration positive de l'origine platonicienne de l'*Euthydème*. Cousin a relevé avec le plus grand soin dans les écrits du Stagirite tout ce qui rappelle ou reproduit un passage de notre dialogue : mais en l'absence de toute allusion et de toute citation, ces rapprochements n'offrent dans la discussion présente qu'un très mince intérêt. Constatons toutefois avec Teichmüller que pour tirer de ces textes, même en y joignant ceux de Xénophon, la comédie savante de l'*Euthydème*, il n'eût fallu rien moins qu'un second Platon.

Quant au dessein fondamental du dialogue, nous avons déjà dit qu'il s'expliquait sans peine à l'heure même où apparaissaient pour la première fois, avec le prestige de la nouveauté, des sophismes la plupart grossiers sans doute, quelques-uns cependant assez captieux pour être restés célèbres dans les écoles bien au delà de l'antiquité. Rompre le prestige qui fascinait au détriment de la vérité les imaginations éblouies, confondre ces ἀντιλογικοί qui n'aboutissaient qu'à énerver les intelligences et à jeter un discrédit mortel sur la philosophie, opposer à l'incurable frivolité des sophistes la portée utile et sérieuse de la dialectique socratique, Platon pouvait-il avoir une plus pressante et plus légitime ambition ? Où découvrir même l'apparence d'une contradiction entre sa doctrine et un dialogue qui place le mobile déterminant de nos actions dans le désir du bonheur, qui fait de la science le bien humain par excellence, et qui attend d'une réforme philosophique la résurrection politique de l'humanité ?

1. *Philologus*, XXVII, p. 180.

Quoi qu'en dise Schaarschmidt, la méthode n'est pas plus pour surprendre.

La disposition générale du dialogue offre sans doute de l'analogie avec celle du *Protagoras* : mais en même temps quelle diversité ! Comme chaque personnage, qu'il s'agisse d'Euthydème ou du Clinias, de Dionysiodore ou de Ctésippe, de Criton ou de Socrate, se dessine avec sa physionomie propre ! Quelle netteté dans l'exposition, quelle vivacité dans la riposte ! Si le combat d'abord régulier dégénère peu à peu en mêlée plus ou moins confuse, c'est un trait de plus emprunté à la réalité : d'autre part si après avoir lutté d'esprit et de subtilité avec les sophistes dans le *Protagoras*, Platon comme un autre Aristophane les couvre ici de ridicule, sauf à donner carrière à son indignation dans le *Gorgias*, nul assurément ne sera étonné de l'art avec lequel le grand écrivain adapte le genre de défense et d'attaque à la qualité de son adversaire [1]. Schaarschmidt affirme que les lois de la composition dramatique ne permettaient pas au philosophe de réunir ainsi dans la personne de Socrate la dialectique, la critique et l'ironie : quel est le code littéraire, ancien ou moderne, où pareille interdiction se trouve promulguée ? Les dernières lignes du *Banquet* attestent que Platon était conséquent avec lui-même lorsqu'il ambitionnait d'associer la verve comique à la dignité tragique.

Enfin, en ce qui touche l'élocution, le sujet et le ton général de la discussion expliquent dans une certaine mesure cette exubérance au moins relative de comparaisons, de métaphores, de jeux de mots, d'allusions de tout genre qui a scandalisé tel ou tel critique : çà et là sans doute la pointe nous échappe ; pour la saisir il faudrait être un Athénien du grand siècle. Schaarschmidt lui-même ne peut s'empêcher de reconnaître que, pris dans l'ensemble, le style du dialogue est manifestement platonicien [2].

1. C'est ce qu'a très bien mis en lumière Bonitz dans la 3e édition de ses *Platonische Studien* (p. 137-151). Cf. Anton Bolzer, *Uber die Echtheit des Euthydemus*, Olmütz, 1874.

2. « Im Ganzen bewahrt sich der Verfasser eine ziemliche Reinheit der Sprache, der namentlich keine aristotelischen Wendungen und Ausdrücke anzumerken sind, und weiss seinen Stil dem platonischen ziemlich geschickt nachzubilden ». — Badham dans son édition qualifie l'*Euthydème* de « suavissimus dialogus ».

Nous nous approprierons donc volontiers pour conclure cette appréciation d'A. Saisset :

« Le plan très étudié de l'*Euthydème*, dont plus d'une page semble empruntée à une comédie achevée, les dialogues différents qui s'y succèdent comme autant de scènes dont la variété relève sans la rompre l'unité de la composition, le mélange des traits profonds et comiques, parfois bouffons, dont elle est semée à pleines mains, le choix des personnages, l'ordre et l'objet des entretiens, tout ici conspire au même but, tant de fois choisi par Platon, la ruine des sophistes. Jamais peut-être l'héritier de Socrate ne leur a fait la guerre avec tant d'adresse et de force, parce qu'il n'a mis nulle part plus de fidélité ni de suite à les peindre tels qu'ils étaient. On les voit dans l'*Euthydème* entrer en scène avec leur prestige populaire, jouer leur personnage avec toute l'habileté dont ils étaient capables, et quand ils ont épuisé leurs rôles, sortir démasqués, bafoués, deux fois discrédités par la preuve de leur impuissance et par le ridicule. C'est à ce résultat qu'il faut mesurer la profondeur de l'*Euthydème*. Car à son ordinaire, Platon met beaucoup d'art à dérober sous les agréments d'une raillerie légère la forte trame de ce dialogue ».

Le Critias

Deux raisons nous permettent d'être ici très courts. La première, c'est que nous sommes en face d'un simple fragment que la mort, au dire de Plutarque, empêcha Platon de terminer [1]. La seconde, c'est que l'authenticité de ces quinze pages n'a été contestée que par Socher et Suckow.

1. Peut-être Platon a-t-il spontanément renoncé à pousser plus avant un ouvrage où la fiction matérielle, si l'on peut ainsi parler, tenait tant de place et qui dès lors le rapprochait malgré lui de ces poètes et de ces sophistes dont il s'était montré l'implacable adversaire : peut-être aussi a-t-il

Le premier alléguait qu'en guise de théories philosophiques le *Critias* n'offre que des descriptions romanesques imprégnées d'un étrange merveilleux. Le reproche, si c'en est un, tombe nécessairement sur Platon lui-même, car ce que nous avons ici n'est que le développement de la fable ingénieusement résumée au début du *Timée*[1]. Ce n'est pas un Etat ordinaire, c'est une république idéale qu'il s'agit de dépeindre sous une forme qui lui prête couleur et vie, et l'on sait quelles libertés s'arroge l'imagination platonicienne dans l'emploi du mythe et de la légende. Les douze livres des *Lois* sont là d'ailleurs pour nous attester que Platon vieillissant se détournait de plus en plus des hauteurs de la métaphysique pour se consacrer à des études politiques et sociales, d'une application plus immédiate au bonheur de l'humanité.

De son côté Suckow avait été frappé de l'absence de toute citation du *Critias* et même de toute allusion à ce dialogue dans un passage curieux de Proclus, racontant d'après Crantor, platonicien de la première Académie, que l'histoire de l'Atlantide était reproduite en entier sur d'anciennes stèles égyptiennes. Ce silence de Proclus ne suffit pas évidemment pour nous convaincre qu'à ses yeux le *Critias* était un vulgaire apocryphe.

A ne considérer que le style, le *Critias* a une étonnante affinité avec les *Lois*, et des raisons de plus d'un genre nous amènent en effet à assigner l'une et l'autre de ces compositions aux dernières années de la carrière philosophique de Platon.

été détourné d'y donner suite par les cruels désenchantements que lui avaient valus ses tentatives politiques en Sicile.

1. La *Cyropédie* de Xénophon, véritable roman philosophique, paraît avoir provoqué un grand nombre de compositions analogues, auxquelles la curiosité grecque fit le meilleur accueil. Ici la critique doit se montrer d'autant plus réservée qu'elle n'a entre les mains qu'un fragment insignifiant d'un ensemble dont les grandes lignes ne sont même pas connues.

3. LES DIALOGUES INCERTAINS

Les dialogues dont nous nous sommes occupés jusqu'ici se recommandaient d'eux-mêmes à l'attention par leur importance intrinsèque, par la place au moins relative qu'ils tiennent dans l'exégèse platonicienne, par les mérites d'exposition et de style qui s'y révèlent à tout lecteur non prévenu. Les refuser à Platon, c'est d'une part excéder visiblement les droits de la critique et de l'autre supprimer sans raison dans l'héritage du philosophe certaines parties qui ne sont pas au nombre des moins instructives ou des moins intéressantes.

Nous arrivons maintenant à une série assez considérable de dialogues qu'il y aurait témérité à réunir dans une même classe avec les précédents. Quelque opinion que l'on s'en fasse, ce sont des compositions d'arrière-plan, qui passent le plus souvent inaperçues et pour les historiens des lettres grecques, car leur mérite littéraire pâlit complètement à côté des grandes œuvres platoniciennes, et pour les historiens de la philosophie, car quelque lumière qu'elles jettent sur des points de détail, elles ne nous apportent aucun renseignement de valeur sur les bases mêmes et sur le développement du platonisme : comme elles intéressent en somme bien plus la connaissance des mœurs que celle des idées, leur élimination causerait à coup sûr moins de regrets au philosophe de profession qu'au curieux et au lettré. Authentiques ou non, elles n'ajoutent ou n'ôtent rien à la gloire de Platon et ne sauraient exercer sur notre conception de sa philosophie qu'une influence très lointaine. Tout au plus pouvons-nous leur demander quelques traits complémentaires pour préciser davantage tel ou tel aspect particulier de la doctrine : encore, à aller au fond des choses, l'esthétique de Platon, par exemple, a-t-elle fort peu à perdre à l'exclusion du *Grand Hippias*, et sa psychologie à celle du *Premier Alcibiade*. Dans le nombre de ces dialogues de rang manifestement infé-

rieur, il en est même qui nous étonnent par leur totale insignifiance : qu'il s'agisse de les rejeter ou de les admettre, la critique même la plus érudite, même la plus exercée ne sait où se prendre, et elle se venge par son indifférence du peu d'intérêt qu'inspirent ces rejetons en grande partie stériles du tronc platonicien.

Les anciens eux-mêmes, sauf de rares exceptions, en avaient déjà jugé ainsi. Les témoins compétents gardent le silence sur ces compositions : Aristote notamment, autant du moins qu'on peut en juger par ses écrits, ou en ignorait l'existence ou, quoiqu'il les connût, les a complètement négligées : ce qui à la rigueur pourrait s'expliquer ou par leur date relativement ancienne, ou par ce fait que Platon lui-même, parvenu sur les hauteurs de sa métaphysique et en pleine possession de son système, aurait le premier comme oublié ces premiers-nés de sa verve philosophique. Telle de ces courtes dissertations, le *Premier Alcibiade*, par exemple, acquiert au temps des Alexandrins une sorte de notoriété posthume: mais l'exception confirme ici la règle, et il est permis de les comparer dans leur ensemble à ces satellites qui tout en empruntant leur lumière à l'astre principal, s'effacent et disparaissent dans son éclat.

Dès lors on comprend sans peine les incertitudes du critique qu'ici le double critérium externe et interne laisse également dans un complet embarras. Pour en sortir il a devant lui, c'est vrai, deux solutions radicales qui l'une et l'autre séduisent par leur apparente simplicité. La première consiste à s'en rapporter docilement à la tradition ou du moins à accepter comme règle absolue le canon de Thrasylle qui en est dans l'antiquité la dernière expression : la seconde, à se créer un type platonicien plus ou moins réel, plus ou moins imaginaire, et à condamner sans pitié tout ce qui s'en éloigne, tout ce qui lui est inférieur.

La première de ces théories, il faut le reconnaître, est très commode: elle fournit un critérium aisé, d'une application extrêmement facile, et dispense du souci de raisonner son propre choix. Ce n'est pas qu'elle ne puisse invoquer en sa faveur des motifs en apparence assez plausibles. Assurément on n'a

pas encore reconnu ni à la présomption ni à la prescription les mêmes droits en matière littéraire qu'en matière juridique: mais jusque dans les questions historiques l'un et l'autre de ces éléments d'information ne sont pas sans valeur. Une opinion qui a traversé tant de siècles en ralliant tous les suffrages doit reposer sur des titres véritables [1] : œuvre du temps et des années, ajoute-t-on, la tradition n'est-elle pas en somme le seul garant de l'authenticité de la plupart de nos textes classiques [2] ? Pour les critiques dont je parle, elle a même fini par acquérir une sorte d'infaillibilité grâce à laquelle elle suffit à tout, répond à tout. Ce n'est pas pour eux évidemment qu'a été imaginé le proverbe antique si goûté de Cicéron : Νῆφε καὶ μέμνασ' ἀπιστεῖν. S'agit-il d'une œuvre manifestement inférieure? On les voit prendre triomphalement leur parti des invraisemblances, des disparates, des contradictions qu'on leur signale ou au contraire, en garde contre leurs scrupules personnels les mieux fondés, dépenser tout ce qu'ils ont de talent et d'érudition à se dissimuler à eux-mêmes et à dissimuler aux autres les imperfections et les inconséquences les plus évidentes. A les croire, pas de dialogue platonicien ou donné comme tel qui ne doive être à sa manière et qui ne soit en réalité un petit chef-d'œuvre.

En ce qui touche Platon, nous ne pensons pas nous faire illusion en affirmant que l'étude impartiale contenue dans le premier volume de cet ouvrage a pour conséquence directe d'ôter définitivement à cette opinion ses prétendus appuis historiques. En effet, comme nous l'avons vu, les écrits platoniciens, en raison même de la célébrité de leur auteur et de la faci-

---

1. « Si j'étais seul à avoir confiance dans ce que la tradition rapporte sur les faits anciens et dans les écrits de ce temps qui sont arrivés jusqu'à nous, on pourrait m'adresser de justes reproches : mais un grand nombre d'hommes, et des hommes d'un jugement éclairé, ont les mêmes convictions que moi » (Isocrate, *Panathénaïque*, 60).

2. C'est ce qu'assurait déjà S. Augustin : « Platonis, Aristotelisque, Ciceronis, Varronis aliorumque ejusmodi auctorum libri, unde noverunt homines quod ipsorum sint, nisi eadem temporum sibimet succedentium contestatione continua? »

lité avec laquelle le dialogue se prête à l'imitation, ont été exposés plus que d'autres peut-être à se voir associer dans les grandes bibliothèques des compositions analogues, œuvre de quelque socratique de moindre renom : telle qu'elle nous est parvenue, la succession du grand philosophe ne peut donc être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Bref, grâce au perfectionnement incessant des méthodes et des investigations de la critique, les modernes, après vingt siècles, ont soumis à une légitime révision les décisions des Alexandrins. Aussi parmi nos contemporains je ne vois que Grote en Angleterre et à sa suite M. Waddington en France affirmer catégoriquement que le canon platonicien rédigé et fixé par Thrasylle doit en ces matières couper court à toute contestation [1].

Mais en face des esprits circonspects qui s'attachent invariablement à la tradition sans hasarder contre elle la protestation même la plus modeste, comme s'ils craignaient en touchant à la moindre pierre d'ébranler tout l'édifice, se dressent les esprits aventureux qui se complaisent dans les négations les plus hardies. Ils savent que la tradition est essentiellement ennemie de tout retour sur elle-même et que la renommée n'a pas été calomniée dans le tableau que nous en fait le poète latin :

Tam ficti pravique tenax quam nuntia veri.

Le paradoxe les tente, loin de les rebuter et, par exemple, toutes les fois que s'agite la question platonicienne, au lieu de s'incliner devant les décisions d'un Thrasylle ou même d'un Aristophane, ils déclarent qu'ils n'ont pas à en tenir compte.

Que faire alors, et sur quelle base appuyer leurs propres conclusions? Réduire toute l'œuvre de Platon aux dialogues directement couverts par un témoignage exprès d'Aristote, les plus téméraires n'oseraient le proposer : une élimination aussi

1. Aux auteurs que l'on vient de nommer pourrait s'ajouter M. Chaignet, dans son livre : *La vie et les écrits de Platon*, si de la liste des écrits authentiques il n'éliminait pas, avec les *Lettres*, la quatrième tétralogie de Thrasylle tout entière, sauf le *Premier Alcibiade*.

radicale passerait à bon droit pour un acte de folie, et tout décidés qu'ils fussent à rompre en visière à l'opinion universelle, Ast et Schaarschmidt eux-mêmes ont su se préserver d'un tel excès. Le moyen imaginé est assez différent. Il consiste à se représenter un certain Platon élevé par nature au-dessus de toutes les imperfections et de toutes les inconséquences humaines, métaphysicien constamment idéaliste, écrivain constamment supérieur, habitant une sphère intellectuelle à part, caractérisé par une perfection dont il lui est complètement interdit de déchoir. Dès lors parmi les œuvres que la tradition lui attribue, le départ à faire est très simple. Tout ce qui ne répond pas à ce type arrêté, très variable d'ailleurs, cela s'entend, quand on passe d'un critique à l'autre, sera impitoyablement écarté, proscrit, condamné.

Dans plusieurs des chapitres précédents [1], nous avons apprécié, comme il convenait, cette singulière méthode. Sous peine de méconnaître les lois fondamentales de l'humanité, il faut permettre au génie d'une part de n'atteindre que par degrés aux sommets où il doit briller un jour, et de l'autre de se rapprocher ensuite quelquefois du niveau commun, par lassitude ou par condescendance [2]. Platon est sans contredit le plus brillant philosophe de l'antiquité païenne : ce n'est pas une raison pour que du commencement à la fin de sa longue carrière il n'ait conçu et publié que des œuvres hors ligne [3].

1. Voir la page 497 de notre premier volume et dans celui-ci les jugements portés sur Ast et Schaarschmidt.

2. Pourquoi serait-il interdit même à un grand philosophe de ressembler parfois à cet *urbanus* dont nous parle Horace et qu'il nous représente

parcentis viribus atque
extenuantis eas consulto.

3. On se plaint, non sans quelque exagération, de la pauvreté au moins relative au point de vue philosophique de ces compositions, antérieures sans doute de bien des années au *Banquet*, au *Phédon* et au *Théétète*. Mais il y a tout au moins dans plusieurs de celles que l'on incline généralement à regarder comme authentiques une abondance d'idées, une richesse d'expressions, un mouvement dans le style, qui n'appartiennent qu'à un écrivain de marque. Si pour ce motif personne ne conteste à Platon le *Protagoras*, pourquoi ne pas étendre la même conclusion à d'autres dialogues où brille un talent à peine inférieur?

Mais cette réfutation générale ne saurait nous dispenser d'examiner l'un après l'autre les griefs invoqués par les critiques auxquels nous avons ici affaire.

Dans ces petits dialogues [1], disent-ils, on cherche une pensée philosophique, on ne la trouve pas. — A ce compte, on devrait soutenir que Socrate lui-même, si célèbre cependant comme philosophe, n'a pas eu de théories personnelles. Celui qui suivant un mot souvent cité de Cicéron, « fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, et l'introduisit dans les cités et dans les maisons, » n'était que par accident et pour ainsi dire inconsciemment un métaphysicien au sens précis de ce terme. A son école Platon, vivant dans un temps et chez un peuple où le subjectivisme le plus illimité se donnait carrière, avait appris à considérer comme une tâche méritoire et peut-être comme la plus importante le redressement intellectuel et la réforme morale de ses concitoyens. Avant de dérober au monde idéal le rayon de clarté rationnelle qui devait illuminer la science totale, la science par excellence, il importait de bannir le préjugé ou l'ignorance en portant successivement la lumière sur tous les détails, de même qu'avant de chercher à expliquer et à dépeindre la vertu éminente qui est le propre du sage, il était nécessaire de passer en revue les différentes habitudes morales, de définir avec quelque précision les diverses vertus particulières. Si élevé que soit l'édifice du platonisme, on oublie que seul le socratisme lui a servi et pouvait lui servir de fondement.

Mais on insiste. Dans ces petits dialogues, dit-on, ce n'est pas seulement le sujet qui est le plus souvent banal et vulgaire : c'est l'argumentation qui est défectueuse, presque enfantine, s'attardant à des comparaisons multipliées qui n'éclairent ni le but à atteindre ni la route qui doit y conduire. Les interlocuteurs semblent converser au hasard, sans avoir une conscience bien nette de ce qu'ils cherchent et de ce qu'ils veulent découvrir [1]. — Sans même invoquer la souplesse de conceptions, l'indépendance de pensée, ces deux caractéristiques du génie athénien, si pour écrire un livre philosophique il faut à tout prix rivaliser avec Platon dans sa *République* ou Aristote dans sa *Métaphysique*, le *Charmide* et le *Lachès* par exemple sont assurément assez loin encore de cet idéal : mais pas plus de nos jours qu'au temps de Socrate ce n'est avec cette raideur, avec cette tension d'esprit soutenue que procède l'enseignement populaire [2] : il demande une marche plus libre, des allures moins austères, s'attachant avec une insistance que seuls les savants jugent importune aux principes et même aux vérités de sens commun sur lesquelles reposent ses démonstrations [3]. Il faut se souvenir d'ailleurs qu'à la fin du ve siècle le dialogue socratique constituait un genre littéraire encore au berceau : et de même que sous la plume d'Hérodote l'histoire rebelle à toute règle méthodique revêt de préférence la forme simple et familière de la causerie, de même dans la bouche de Socrate et sous la plume de ses premiers disciples la dialectique n'est à tout prendre qu'une conversation plus spécialement philosophique où aucun des interlocuteurs n'est pressé de conclure, où l'on fait la revue de ses idées ou des idées d'autrui plutôt qu'on ne les soumet à un examen sévère [3]. Sans doute entre

1. Ce n'est pas seulement dans les dialogues « socratiques », c'est dans tous les écrits de Platon presque sans exception que von Sybel (*De Platonis proœmiis academicis*, Marburg 1889) nous invite à voir non des leçons régulières, mais des programmes de discussions.

1. Je lis à ce propos dans un ouvrage tout récent (*Essai sur le fondement métaphysique de la morale*, par M. Rauh, p. 227) : « Simples d'attitude et de costume, ceux qui ont pour mission de réformer l'âme des hommes parlaient simplement et divinement, avec bonhomie quelquefois, comme Socrate, pour se tenir aussi près que possible de la pensée, pour exprimer l'intime de l'âme, pour que leur parole fût comme la voix même des choses et de l'esprit, et ce qu'ils disaient avait à peine l'air d'être pensé ».

2. L'histoire de l'éloquence prête à une remarque toute semblable. Tandis que l'orateur moderne aime à laisser deviner sa pensée, l'orateur ancien, supposant toujours que ceux qui l'écoutent sont des ignorants, leur apprend même ce qu'ils ont la prétention de connaître le mieux.

3. Un philosophe doublé d'un érudit écrivait naguère à propos des relations de tout genre qui existent aujourd'hui entre savants de divers ordres et de divers pays : « Les anciens Grecs communiquaient à leur manière et sans difficulté... Ils voyageaient plus que nous et quand ils se rencontraient, ils bavardaient et disputaient entre eux plus que n'ont jamais fait les académiciens des temps modernes. Les anciens ont conçu d'ailleurs autrement que nous la société des chercheurs de vérité : elle était principalement pour

les mains de Platon parvenu à l'apogée de son talent le dialogue socratique sera appelé aux destinées les plus brillantes : mais sachons tenir compte de la modestie inévitable de ses débuts.

A ce premier grief les adversaires de l'authenticité en ajoutent un second : comment attribuer à Platon des écrits sans résultat direct, sans conclusion doctrinale arrêtée, où le lecteur est plus troublé qu'éclairé par la suite des opinions qui défilent successivement sous ses yeux, convaincues les unes d'erreur, les autres d'inexactitude et d'insuffisance [1]? Un esprit sérieux qui a conscience de la grandeur de sa mission pouvait-il se contenter de quelque chose d'aussi incomplet, d'aussi négatif? — Raisonner de la sorte, c'est imposer assez gratuitement au passé, et à un passé singulièrement reculé, les préoccupations du présent. Aujourd'hui nous entendons que le philosophe se pose en maître, que la philosophie se présente à nous avec une doctrine, avec un système [2] : il lui était difficile à coup sûr de réaliser du premier coup cette condition à l'école de celui qui tantôt avec sincérité et tantôt par ironie répétait qu'il ne savait qu'une chose, c'est qu'il ne savait rien. Il causait, il conversait ; or nos propres conversations ont-elles toujours quelque conclusion dogmatique? Son enseignement visait avant tout à remuer des idées, à provoquer la réflexion, à opérer seul ou à plusieurs ce discernement, cette critique

---

eux ce qu'elle n'est pour nous qu'accidentellement, une arène, une occasion de discuter une dialectique contradictoire. »

1. Si l'on hésite sur le but véritable et la signification réelle de telle ou telle page, qu'on imite les Alexandrins aux prises avec de semblables problèmes dans leurs tentatives d'interprétation de certaines allégories homériques : Τὸν Ὅμηρον ἐάσωμεν, ἐπειδὴ καὶ ἀδύνατον ἐπανέρεσθαι, τί ποτε νοῶν ταῦτ' ἐποίησε τὰ ἔπη.

2. Rappelons toutefois que la règle comporte des exceptions, et qu'un éminent philosophe spiritualiste de notre siècle s'est entendu adresser le même reproche que Platon. Dans ses livres, où est la conclusion? nulle part, si vous la cherchez nettement formulée : partout, si vous savez voir qu'elle est supposée à chaque ligne : la pensée de l'auteur n'apparait que par de discrets sous-entendus. Et cependant cette façon de parler et d'écrire constituait, on l'a très bien dit, « le grand secret de son art et la source de son incontestable talent de persuasion ».

que toute philosophie suppose. Est-il aux prises avec un sophiste arrogant? Ses questions insidieuses enferment son adversaire dans un cercle vicieux qui l'oblige à recommencer sans cesse sa route et à confesser la vanité de ses prétentions [1]. Est-il au contraire en face de quelque jeune intelligence plus ou moins égarée qu'il s'agit de convertir, non de confondre? Lentement et par degrés, il l'amènera à se convaincre de tout ce qui lui manque pour posséder la science dont elle se pique ou du moins à laquelle elle aspire. Platon ne s'est retiré que tard dans l'enceinte studieuse de l'Académie : pourquoi à l'exemple de Socrate n'aurait-il pas commencé par attacher un véritable prix à cette méthode en apparence toute réfutative? n'est-ce pas là une des nécessités de toute polémique [2]? On dit que son génie était de plus haut vol et ne pouvait se satisfaire avec un rôle aussi inférieur [3] : n'est-ce pas oublier le milieu où il a grandi, l'effervescence intellectuelle dont Athènes était alors le théâtre et qu'attestent à leur manière tant de passages curieux d'Euripide? n'est-ce pas méconnaître un des dons les plus originaux, les plus personnels de celui qui devait écrire le *Gorgias* et la *République*, le *Théétète* et le *Phédon*?

---

1. Ecoutez ce qu'il dit à Euthyphron : « J'attache mon esprit à tout ce que tu dis et j'ai soin de n'en rien laisser tomber sans le ramasser ». Au siècle dernier, dans un mémoire présenté à l'Académie des inscriptions en 1713, l'abbé Fraguier avait donné de ces pratiques de Socrate une justification assez ingénieuse : « Socrate ne conclut rien et l'on ne voit, dit-on, aucun fruit réel de ses discours. C'est précisément comme un homme qui voyant un laboureur défricher son champ et le préparer sans le voir jeter son grain dans la terre, dirait : ce paysan ne fait que détruire de mauvaises herbes sans qu'on voie aucun autre fruit de son travail. Mais qu'on revienne en automne et l'on trouvera la plus abondante moisson. » En écrivant cette dernière ligne Fraguier songeait sans nul doute à l'admirable et féconde philosophie des grands dialogues platoniciens.

2. « Comme Platon ne pense pas que ce soit peine perdue d'avoir réfuté une erreur, suggéré un doute, dissipé une équivoque, posé une question, montré la faiblesse ou la fausseté des solutions données jusqu'alors, souvent il s'en tient là et ne croit pas qu'un ouvrage de critique ait manqué le but, s'il laisse le lecteur embarrassé, mais averti, incertain, mais détrompé » (Ch. de Rémusat).

3. « Für ein philosophisches Drama wäre dies kein ausreichendes Motiv gewesen » (Schaarschmidt).

Sans doute, s'il était prouvé, comme le soutiennent Schaarschmidt en Allemagne et M. Waddington en France, que Platon n'a absolument rien composé du vivant de Socrate, si le *Phèdre* devait nous donner l'exacte mesure de ses « écrits de jeunesse », nous aurions peine à nous expliquer comment et pourquoi le métaphysicien en possession de son système serait redescendu à des controverses d'ordre accessoire. Mais sans entrer dans la discussion de cette thèse dont nous aurons à nous occuper plus tard [1], bornons-nous à faire remarquer qu'elle a contre elle les témoignages historiques, la tradition et la vraisemblance. Il serait bien étrange que le « dialogue socratique » eût attendu la mort de Socrate pour se produire, plus étrange encore que Platon eût dédaigné de suivre l'exemple de tant de ses condisciples et de traiter à sa manière quelques-unes de ces questions de morale familière où Athènes étonnée admirait la finesse, la pénétration, la subtilité du maître. Pour que des faussaires aient cherché à copier Platon, ou pour que les bibliothécaires alexandrins aient accepté sans protestation d'inscrire sous son nom des compositions apocryphes, il fallait que l'éminent philosophe passât universellement pour avoir laissé dans son héritage mainte dissertation de ce genre. Nous verrons que parmi celles qu'on lui attribue il en est en effet qui ne sont nullement indignes de lui.

Enfin il va de soi que si les partisans de la tradition se croient intéressés à vanter tout ce qui porte l'étiquette platonicienne, ses adversaires déploient la même ardeur à faire le procès de tout ce qu'ils rejettent : second excès qui n'est pas moins blâmable que le premier. Ainsi ont-ils décidé l'exclusion de tel dialogue ? Il n'est pas de dissidence qu'ils n'exagèrent, pas de faiblesse de pensée ou d'expression qu'ils ne relèvent, pas de terme nouveau ou quelque peu insolite dont ils ne se scandalisent, pas d'imperfection même légère, dont ils ne se fassent une arme contre l'opinion commune. Leur commentaire devient un perpétuel réquisitoire avec les qualités, mais

1. Voir le dernier chapitre du présent volume.

aussi avec les défauts ordinaires de ce genre de compositions. Sont-ils en présence de locutions, de constructions, de tours de phrase absents du reste de l'œuvre platonicienne, ils s'écrient d'un air de triomphe : « Vous voyez bien que nous avons affaire à un auteur tout différent ! » Le contraire se produit-il et les rapprochements s'imposent-ils en quelque sorte d'eux-mêmes ? « Qu'avons-nous besoin d'autres preuves ? nous disent-ils : le plagiaire s'est trahi à son insu. » Mais pourquoi interdire à Platon la faculté qui appartient à tout écrivain de varier indéfiniment son style, ou d'user deux fois ou plus de la même expression, de la même métaphore ? Ne nous arrive-t-il pas tous les jours de reconnaître tel publiciste à certaines comparaisons, à certaines images, à certaines explications qu'il affectionne et qui à tel ou tel détour de la discussion se présentent à lui presque sans qu'il s'en doute ? Remarquons à ce propos que le philosophe dont l'intelligence se meut habituellement dans la sphère des idées générales est exposé plus que tout autre à se répéter, surtout quand il a manié la plume pendant plus de cinquante ans. Ces réminiscences voulues ou inconscientes n'ont rien que de très naturel, et alors même qu'il s'agirait de reproductions identiques, n'est-on pas en droit, fait observer M. Chaignet [1], de demander à son tour : « Qui se persuaderait qu'un faussaire n'eût pas évité avec soin de pareilles répétitions ? Le seul écrivain qui puisse ne pas y prendre garde, c'est le véritable auteur ».

En somme et pour conclure, d'une part il n'existe pas de témoignage historique assez certain pour garantir l'origine platonicienne des dialogues que nous allons passer en revue, de l'autre les raisons générales alléguées pour les rejeter en bloc, si l'on peut ainsi parler, n'ont rien de probant, rien de décisif. En présence d'un tel résultat, il ne nous reste qu'à marquer, et autant qu'il se pourra, à peser attentivement dans chaque cas particulier, les arguments de quelque valeur qui ont été ou qui pourraient être invoqués pour ou contre l'authenticité.

1. *La vie et les écrits de Platon*, p. 162.

L'Apologie de Socrate

L'*Apologie* n'est certainement pas une œuvre de premier ordre. Comme plaidoyer, comme défense régulière, elle est même assez faible : Socrate laisse dans une ombre discrète les chefs d'accusation les plus graves pour s'étendre complaisamment sur des points accessoires : sous les dehors d'une réponse juridique se dissimule habilement ici un panégyrique de Socrate, là le procès de ses accusateurs : mais en somme quelle photographie merveilleusement ressemblante de la pensée et de l'attitude du réformateur ! Seul un témoin et un admirateur était capable de tracer un pareil portrait.

L'allusion peu bienveillante faite à l'auteur des *Nuées*, comparée au rôle assigné à Aristophane dans le *Banquet*, suffirait-elle, comme Groen van Prinsterer l'a prétendu, pour établir que l'*Apologie* n'est pas l'œuvre de Platon ? Il y a là peut-être un problème littéraire assez piquant à résoudre [1], mais évidemment aucune preuve décisive d'inauthenticité. Les objections d'Ast sont plus sérieuses. L'*Apologie*, écrit-il, digne tout au plus d'un rhéteur, a-t-elle pu sortir de la même plume qui peu d'années plus tard composait ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle le *Gorgias* ? Du premier de ces ouvrages au second le progrès est incontestable, nullement inexplicable, surtout si l'on songe à la mise en scène dramatique que comporte un dialogue et qu'exclut un discours [2]. — Socrate, ajoute Ast, fait son propre éloge tantôt avec une naïveté comique, tantôt avec une vanité ridicule. Mais n'est-ce pas ainsi que devait s'exprimer un homme qui durant toute sa carrière avait usé de la plus entière liberté de langage [3] et tant de fois insisté sur le caractère religieux de

1. Que le lecteur veuille bien se reporter dans le premier volume au chapitre intitulé : *Platon et Aristophane*.
2. Il semble même que plus d'un passage du *Gorgias* (486 B, 522 D par exemple) contienne une allusion indirecte à l'*Apologie*.
3. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, I, 29 : « Adhibuit liberam contumaciam a magnitudine animi ductam, non a superbia. »

sa mission ? Au reste il y a lieu de s'étonner de voir le critique allemand et Cousin après lui lire d'un œil indifférent tant de pages où apparaît, comme on l'a dit très justement, non le sectateur d'une froide sagesse, mais l'apôtre plein de feu et d'enthousiasme, parlant un langage d'une noblesse à laquelle la philosophie ancienne ne nous avait certes pas accoutumés [1]. — La réponse à la première accusation est presque sophistique, la réponse à la seconde notoirement insuffisante. Passons condamnation : nul ne s'attend à voir Socrate discuter pied à pied les raisons de ses adversaires comme le ferait un avocat moderne. — Le Socrate de l'*Apologie*, parle de son δαιμόνιον autrement que celui des *Mémorables* [2]. Mais cet oracle mystérieux se prêtait mal à une définition rigoureuse, et aujourd'hui encore les érudits sont loin d'être d'accord sur sa véritable signification. — On trouve dans l'*Apologie* mainte réminiscence des dialogues platoniciens, ou des écrits de Xénophon et d'Isocrate. Mais pourquoi s'étonner de voir certaines pensées morales entrées, si l'on peut ainsi parler, dans le patrimoine indivis des socratiques ? D'ailleurs que prouvent les rapprochements signalés, si, comme tout le fait supposer, l'*Apologie* est ici la première en date ? — La défense de Socrate devint, l'histoire nous l'atteste, un des lieux communs sur lesquels s'exerça avec le plus de complaisance la verve des rhéteurs. Sans doute, mais n'était-il pas naturel que Platon fût le premier comme le plus compétent de tous ces avocats ? — Socrate dans l'*Apologie* déclare qu'il ne s'est jamais occupé de physique [3] : dans le *Phédon* il tient un langage assez différent. Soit, mais dans ce dernier dialogue n'est-ce pas Platon lui-même qui se met en scène sous le nom de son maître ? — Enfin

1. Sans aller tout à fait aussi loin, Schaarschmidt en dépit de la sévérité proverbiale de sa critique a rendu ainsi témoignage au mérite tout au moins relatif de l'*Apologie* : « Es lässt sich nicht läugnen, dass der Stil rein, die Composition einfach und würdig, der Inhalt nicht ohne mannigfache Schönheiten ist. »
2. *Mem.*, I, 1, 4.
3. C'est la thèse que soutient en toute circonstance le Socrate de Xénophon.

si sur la grave question de l'immortalité Socrate refuse en quelque sorte de se prononcer, n'est ce pas là un trait de plus de fidélité historique ? lui prêter devant ses juges l'argumentation savante du *Phédon* eût été à la fois un hors-d'œuvre et un anachronisme, et même dans cet admirable dialogue le philosophe mourant ne présente sa croyance à l'autre vie que comme une espérance dont il convient de s'enchanter.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'Aristote semble avoir en vue l'*Apologie* dans deux passages de sa *Rhétorique* : l'un [1], où on lit ce simple raisonnement : « Le δαιμόνιον est ou un dieu ou une œuvre de Dieu : croire que c'est une œuvre de Dieu, c'est encore croire en Dieu » : l'autre [2] où la même réflexion, sauf une légère variante, est mise dans la bouche de Socrate répondant à Mélitus. Mais pour que ces deux textes eussent une force probante, il faudrait établir, ce qui est impossible, qu'ils ne peuvent s'expliquer que par une lecture antérieure de l'œuvre de Platon.

En résumé, les objections opposées à l'authenticité de l'*Apologie* n'ont que bien peu de valeur, et s'effacent pour ainsi dire devant les mérites indiscutables de cette intéressante composition, à laquelle Platon est redevable d'une large part de sa popularité.

Le Criton

Le *Criton*, comme l'*Apologie*, est un remarquable exemple des conclusions divergentes qui dérivent en matière esthétique de la spontanéité des impressions et de la subtilité de la réflexion. Tout lecteur non prévenu s'expliquera sans peine le témoignage si honorable que Platon rend ici au patriotisme de son maître : au contraire un critique, la tête pleine des chefs-d'œuvre du philosophe, trouvera le sujet insignifiant, le développement puéril et indigne d'un aussi profond métaphysicien. Les anciens croyaient à cette proposition d'évasion faite à Socrate [1] : mais plusieurs l'attribuaient à Eschine, et accusaient la jalousie de Platon, qui en avait reporté à un autre tout l'honneur. Or, si nous en croyons M. Schaarschmidt, Criton aurait eu bien plutôt le droit de se dire diffamé par celui qui lui prêtait une proposition aussi déshonorante et sur le sort de laquelle aucun disciple de Socrate ne pouvait avoir d'illusion.

1. II, 23, 1398a 15. Cf. *Apologie*, 27 B.
2. III, 18, 1419a 8.

Mais examinons la question de plus près. Les meilleurs juges ont été frappés par l'élégante correction du style : dans le fond comme dans la forme ils ont reconnu sans hésiter l'empreinte platonicienne, et le *Criton* leur a paru, comme à Schöll, un des plus précieux monuments de la littérature classique : à elle seule la prosopopée des *Lois* suffirait à nous avertir qu'au point de vue littéraire nous n'avons pas affaire à un écrivain vulgaire. Quant aux sentiments exprimés, ils dénotent une véritable élévation : alors que le Socrate historique continuait encore volontiers à s'inspirer de la vieille morale de Solon et des gnomiques, *rendre le bien pour le bien et le mal pour le mal*, celui du *Criton* réprouve absolument la vengeance, préludant ainsi aux profondes considérations morales du *Gorgias*. Quelle impression profonde produite sur les Athéniens, amis ou adversaires du grand réformateur, par cette déclaration de soumission absolue aux lois dans la bouche d'un innocent qui venait d'être frappé d'une sentence de mort !

On nous dit, il est vrai : est-ce en ces termes que Platon parle ailleurs des institutions sociales et politiques d'Athènes ? Sans doute, mais ceux-là même dont l'imagination élabore les projets les plus hardis de démolition et de reconstruction sociale ont volontiers une morale « provisoire » en vertu de laquelle ils respectent les « lois existantes », si antipathiques qu'elles puissent et doivent leur paraître. Sur ce point Platon lui-

1. Voir Diogène Laërce, II, 60 et III, 36. Le *Phédon* (99 A) y fait très probablement allusion, et dans l'*Apologie* de Xénophon (ch. 23) Socrate repousse cette offre par une réplique pleine d'ironie.

même est resté fidèle à toute la tradition antique[1] en sacrifiant sans scrupule dans sa *République* les droits de l'individu aux exigences de la raison d'Etat. Peut-on d'ailleurs juger entièrement vide de toute philosophie un dialogue où l'on rencontre sur les liens politiques et, pour nous servir d'une expression moderne, sur le contrat social des réflexions si justes et si pénétrantes ? Que Platon ait voulu soutenir une thèse doctrinale ou plus modestement ajouter un chapitre éloquent à son *Apologie*, il était impossible de définir le devoir civique avec plus de force et de simplicité.

Le Lachès

Très admiré par certains critiques, le *Lachès* a été suspecté par Uberweg et formellement rejeté par Ast et par Schaarschmidt. Entre ces deux solutions extrêmes Cousin nous paraît avoir vu juste, quand il a écrit : « On ne peut méconnaître dans la marche et les détails de ce dialogue le même artifice et le même genre de subtilités dialectiques dont le *Charmide* est parsemé et l'on est forcé de regretter aussi que l'importance des idées n'y soutienne pas toujours la grâce et la délicatesse de la forme. » C'est une conversation intéressante et nullement invraisemblable entre interlocuteurs qui font assaut de courtoisie.

Le but poursuivi semble être de mettre en lumière l'importance ou plutôt la nécessité d'une culture intellectuelle supérieure à celle qui naît de la seule expérience, la vertu ne consistant pas d'ailleurs uniquement dans la connaissance abstraite du devoir, mais encore dans la force morale indispensable à son accomplissement[2]. Or cette double pensée n'a rien

1. « Des lois en petit nombre tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays. L'idée de liberté, qu'une telle conduite inspirait, était admirable : car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple » (Bossuet).

2. « Der Laches weist im Kern auf den Unterschied zwischen der höheren philosophischen Tugend und Lebensrichtung und der niederen Tugendübung hin, die im Streben nach äusserer Fertigkeit in den der eigentlichen Tugend höchstens nur dienenden Mitteln ein Genüge findet » (Deuschle).

qui ne s'accorde avec ce que nous savons de l'enseignement socratique et platonicien.

La discussion, en apparence du moins, n'aboutit pas : mais n'est-ce pas le sort commun de la plupart des premiers dialogues platoniciens et peut-être d'une bonne partie des entretiens de Socrate ? M. Chaignet fait à ce propos une réflexion très juste : « L'objection non résolue qui termine négativement le *Lachès* soulève néanmoins dans la pensée du lecteur l'opinion qu'il doit y avoir, qu'il y a un point de vue supérieur où se montrent le lien de toutes les vertus entre elles et leur unité dans la science, une idée suprême à laquelle elles ne peuvent participer qu'en perdant dans une certaine mesure leur isolement et leur élément de différence. Il est tout à fait conforme à la méthode et à l'esprit de la philosophie de Platon d'ouvrir de ces longues perspectives et de laisser à l'auditeur le soin d'y marcher lui-même[1]. »

Le style de ce petit dialogue n'est certainement pas sans mérite et plus d'un passage, notamment celui où Lachès décrit l'impression produite sur lui par Socrate[2], mérite de sincères éloges. Il y a un parti pris évident dans la façon dont Schaarschmidt présente comme autant d'arguments à l'appui de sa thèse certaines imitations plus ou moins réelles du *Protagoras*, du *Ménon* et de l'*Euthydème*.

1. Schaarschmidt fait une remarque analogue : « Wenn Sokrates seine Dialektik nur *via negationis* geltend macht, wird er doch durch deutliche Winke als ein solcher bezeichnet, der im Grunde viel mehr weiss als er sagt und für die Geistesbildung junger Leute allerdings den besten Rathgeber machen kann » (p. 410) : mais il ajoute tout aussitôt : « Sokrates selbst stellt die Eigenschaften auf, welche ein guter Rathgeber haben müsse, und zeigt hinterher durch die Thatsache dass er sie nicht besitze. Sonach wäre die Prosopographie des Gesprächs ebenso verfehlt, wie dessen philosophischer Inhalt nichtig ist ».

2. 188 C-D.

Le Charmide

Ce dialogue aux allures si gracieuses a été néanmoins rejeté par Ast et par Socher. Outre que le fond y paraît sacrifié à la forme, et que le cadre déborde presque partout sur le tableau, le vague du sujet, l'insignifiance des conclusions, la marche capricieuse de la discussion, le rôle inférieur assigné à Critias dont tant d'autres dialogues font l'éloge, sont de nature à éveiller des doutes : on peut même remarquer que telle conception de la justice combattue ici par Socrate est soutenue par lui dans la *République*, tandis qu'une définition de la sagesse acceptée dans le *Charmide* est sévèrement critiquée dans le *Théétète*. On a pu également reprocher à l'auteur de se perdre dans ses subtilités au point de représenter la science socratique par excellence, je veux dire, la connaissance de soi-même, sinon comme impossible, du moins comme inutile : enfin est-il naturel que Platon, le futur auteur du *Théétète*, vante avec une telle insistance la noblesse de sa famille, et prête à Socrate une attitude si peu réservée en présence du jeune Charmide [1] ?

Pour nous attacher tout d'abord à ces deux derniers griefs, il nous semble que si Platon paraît en certains passages afficher sans détour ses prétentions et ses préférences aristocratiques, ailleurs son intention non moins visible est de montrer combien une éducation sérieuse faisait défaut aux classes riches de son temps. D'autre part en ce qui touche les mœurs athéniennes, le *Phèdre* et le *Banquet* sont là pour nous apprendre qu'il y avait encore quelque mérite à opposer à la passion une demi-résistance, sans aller jusqu'au bout de certains égarements.

Examine-t-on maintenant le dialogue dans son ensemble et sa valeur philosophique ? Les plus autorisés d'entre les interprètes modernes du platonisme ne se sont pas laissé arrêter par

1. L'objection se rencontre déjà chez Athénée, V, 187 E.

les objections qui viennent d'être résumées. Si le débat est conduit avec moins de logique que de finesse [1], si le résultat n'a pas toute la netteté désirable, c'est qu'il s'agit avant tout pour Platon de faire voir combien sont insuffisantes les notions dont se contentent autour de lui les esprits même les plus cultivés [2]. Le *Charmide* serait ainsi, selon Cousin, une leçon de dialectique et de modestie, rien de plus : la subtilité qui s'y étale n'a rien d'étrange chez un Grec et un disciple de Socrate. Dans ce dialogue trop dédaigné des philosophes de profession, on découvrirait sans trop de peine la première ébauche de plus d'une démonstration importante dans le double domaine de la psychologie et de la morale : et si la forme, en dépit de ce qu'elle a de piquant et d'animé, n'est pas exempte de méprises et d'imperfections, il sera toujours permis de conclure avec A. Saisset : « Est-ce à dire que le *Charmide* soit indigne de Platon, ne soit pas de Platon ? Nullement. L'aigle ne plane pas toujours dans la nue : quelquefois il se repose à la cime d'un rocher : quelquefois il descend dans la plaine. Toutes les œuvres d'un maître ne sont pas nécessairement des œuvres magistrales, et je ne vois pas pourquoi Platon un jour en se jouant n'aurait pas écrit avec moins de force un dialogue de moindre prix [3]. »

Schaarschmidt qui rejette l'authenticité du *Charmide* et Teichmüller qui l'admet croient également que l'auteur a eu

1. Ast (et Schaarschmidt après lui) le qualifie sans ménagement d' « eristisches Geschwätz. »

2. « On pourrait dire que Platon se propose ici moins de détruire des erreurs que de montrer comment on emploie fréquemment sur les points les plus graves des mots d'un sens vague et équivoque, qu'on est dans l'impossibilité de déterminer avec précision : comment des opinions justes et des sentiments vrais sont renversés au moindre souffle, quand ils ne sont pas fondés sur des principes scientifiques » (Chaignet).

3. Cf. Apelt (*Berliner Philol. Wochenschrift*, 5 avril 1890) : « Das allmählige Sammeln der Merkmale des zur Erörterung gestellten Begriffes, das Hervorkehren zunächst der mehr äusserlichen, den Kern nicht treffenden Seiten der Sache, die daran sich knüpfende, gleichfalls etwas äusserliche Widerlegung, die schliesslich erreichte Vollständigkeit der Bestimmungen, endlich die so recht erzieherische, weil die Denkfaulheit bekämpfende Zumutung an den Leser, sich das Ergebnis selbst zusammenzusetzen, alles dies erinnert an bekannte Eigenthümlichkeiten der Platonischen Schriftstellerei. »

sous les yeux certains passages des *Mémorables* [1] où ce même jeune Athénien nous est présenté sous des traits en somme fort honorables. Mais dans l'hypothèse la plus favorable à leur opinion, cette assertion toute problématique aboutirait à reculer jusqu'aux premières années du IVe siècle un dialogue où qualités et défauts trahissent une œuvre de jeunesse. Réciproquement, à lire plus d'un passage du discours *Contre les Sophistes*, on pourrait imaginer qu'Isocrate s'est inspiré du *Charmide* : le fait fût-il certain, il serait d'autant moins décisif que dans ces divers passages le nom de Platon n'est nulle part prononcé. La même remarque s'applique à un certain nombre de textes d'Aristote que d'indiscutables analogies rapprochent de ce qu'on lit dans notre dialogue [2]. Il y est question d'ailleurs de notions logiques assez élémentaires pour que deux philosophes aient pu les concevoir sans peine chacun de son côté. Deux termes qui joueront plus tard un rôle capital dans le pyrrhonisme, σκέψις [3] et ἐπέχειν (ἐποχή) reviennent très fréquemment dans le *Charmide* : nous nous garderons d'en conclure que l'ouvrage est postérieur aux premiers sceptiques [4]. Bien plus précis que Xénophon dans son vocabulaire logique, l'auteur ne connaît pas encore ce qu'on appelle couramment en Allemagne le « schématisme » d'Aristote : dès lors n'est-il pas naturel de penser que c'est Platon [5] ?

1. Livre III, ch. 6, § 1 et ch. 7.
2. La similitude des expressions est surtout frappante en ce qui touche le relatif (*Charmide*, 168 B-C et *Catégories*, 5), le sens moral (*Charmide*, 159 A-B et *Analytiques post.* ch. 33 — Cf. *Ethique à Nicomaque*, X, 9 à la fin) et les ἀπορίαι dont la discussion approfondie doit précéder toute démonstration positive (*Charmide* 169 A et *Metaphys.* II, 1, 995a 24).
3. Xénophon ne connaît encore que les deux verbes σκέψασθαι et σκοπεῖν.
4. Un écrivain contemporain, M. Troost, est allé jusqu'à attribuer le *Charmide* à un stoïcien du IIIe siècle.
5. « Wir müssten, wenn wir bloss das Logische zum Criterium nähmen, den Charmides zwischen Xenophon und Aristoteles setzen. Die geistvolle, leicht spielende Art, wie auch die logischen Elemente im Charmides zur Geltung gebracht werden, lässt uns unwillkürlich an Platon als Verfasser denken » (Ohse).

Le Lysis

Ce petit dialogue a eu auprès des critiques modernes des fortunes très diverses. Schleiermacher en avait fait une sorte d'appendice naturel du *Phèdre*, thèse éminemment peu vraisemblable, comme l'a montré Hermann, à ce point que tout récemment Ritter, amené par des considérations de linguistique à maintenir la priorité du *Phèdre*, découvrit dans ce fait une objection grave contre l'authenticité du *Lysis*. Ast et Socher déjà l'avaient condamné : pour le premier ce n'est qu'une accumulation de sophismes puérils nés du double sens du mot φίλος, appliqué tour à tour aux personnes et aux choses, et pris par conséquent dans un sens tantôt actif et tantôt passif : pour le second, c'est un long défilé de contradictions sans but et sans terme.

D'autres au contraire, comme Alberti et Stein [1], ont été tentés d'en exagérer le mérite et parce que la distinction entre le bien relatif et le bien absolu y est nettement affirmée, parce que l'affinité intrinsèque et essentielle du bien avec notre âme y est expressément mise en lumière, ils ont soutenu que le dialogue n'avait pu être écrit que par Platon en pleine possession de sa théorie des Idées [2].

D'autres enfin ont pensé que le sujet n'avait ici qu'une importance secondaire : donner un exemple de discussion philosophique, voilà le principal, sinon l'unique but de Platon. « Si cet essai dialectique est encore un peu rude, écrit Cousin, il est d'autant plus curieux et plus aisé d'étudier l'artifice fonda-

1. Au dire de cet érudit, le *Lysis* serait « ein wahres Cabinetstück platonischer Kunst und Philosophie ... die künstlerisch vorgefasste Anschauung des wissenschaftlichen Systems. »
2. « L'amour, qui est un soupir vers le bien, est à la fois le sentiment d'une lacune, de l'absence du bien que nous désirons, et en même temps le sentiment de sa présence puisque nous l'aimons déjà, doctrine que nous retrouvons développée dans le *Banquet* et les *Lois* » (Chaignet). Il est vrai qu'après avoir exposé cette théorie l'auteur du *Lysis* ne se gêne nullement pour la mettre en doute.

mental de sa composition : c'est un combat, un combat à outrance, et rien de plus. » En effet comme dans le *Charmide* Socrate termine l'entretien par l'aveu presque triomphant[1] qu'il n'a sur le sujet aucune vue arrêtée.

Le style du *Lysis* n'a du reste rien que de platonicien, en dépit des efforts de Schaarschmidt pour railler certaines expressions qu'il taxe « d'exagérations ridicules. »

Il est à remarquer que Zeller, après avoir d'abord déclaré le dialogue apocryphe, est revenu plus tard de cette opinion : toutefois au jugement de plusieurs critiques l'authenticité du *Lysis* est plus douteuse que celle du *Charmide*. Les traités de morale que nous avons sous le nom d'Aristote et où la φιλία rejette à l'arrière plan l'ἔρως platonicien contiennent sans doute plus d'une allusion directe ou indirecte aux théories ici développées : mais le dialogue lui-même n'est nommé nulle part, et ces coïncidences entre les deux auteurs peuvent être le simple résultat de préoccupations communes, si même on ne s'en sert pas avec Schaarschmidt pour expliquer la tentation qui a fait le faussaire.

L'Euthyphron

L'*Euthyphron*, « court mais excellent dialogue[2], » n'a pas provoqué des jugements moins contradictoires. Ceux-ci ont trouvé parfaitement ridicule le caractère prêté à cet interlocuteur de Socrate, moitié poète, moitié théologien : ceux-là ont admiré la peinture vivante de ce Tartufe païen assez aveugle sur les choses morales pour faire violence à ses sentiments et devenir impie à force de piété. Les uns soupçonnent ici un écrit de circonstance, composé par Platon au lendemain de l'accusation portée contre Socrate, soit pour combattre un parti nombreux foncièrement hostile à son maître, soit pour met-

1. 210 E.
2. M. Janet.

tre au grand jour l'inanité d'attaques appuyées sur une interprétation étroite et superficielle des croyances populaires[1]. Mais un plaidoyer aussi agressif, aussi éloigné du calme suprême que respire toute l'*Apologie*, n'eût-il pas infailliblement exaspéré les juges mêmes dont il s'agissait de ramener les suffrages? Les autres, frappés de voir combien certaines parties de l'*Euthyphron* l'emportent en hardiesse et même à quelques égards en profondeur sur les idées courantes de Socrate[2], ont reculé la rédaction de ce dialogue à une période ultérieure, le considérant comme une protestation tardive de Platon contre des préjugés dont il n'avait pas mesuré d'abord tout l'odieux. Faudra-t-il renoncer à cette opinion par l'unique considération de la différence, d'ailleurs manifeste, entre le ton ironique et léger de l'*Euthyphron* et le ton tour à tour sévère et indigné du *Gorgias*[3]? mais sans compter que les grands écrivains aiment et excellent à varier leurs discours, est-ce que les circonstances changeantes où nous prenons la plume n'exercent pas une influence décisive sur le tour que nous donnons à nos idées?

Les objections de Ast ont plus d'importance[4]. Il reproche à l'auteur de rejeter successivement toutes les définitions proposées de la piété, qui est cependant l'objet direct de l'entretien, et de n'offrir à ses lecteurs aucune grande vérité spéculative. Mais sans aller jusqu'à proclamer ce dialogue avec Cousin « le premier manifeste d'indépendance de la raison, la première discussion où le sentiment moral ait osé se dégager des

1. C'est ce qui semble résulter de ce qu'on lit à la fin (15 E).
2. C'est ainsi que nous sommes en présence d'une théorie qui est bien celle des idées : Ἐκεῖνο αὐτὸ τὸ εἶδος, ᾧ πάντα τὰ ὅσια ὅσιά ἐστιν· ἔφησθα γάρ που μιᾷ ἰδέᾳ τά τε ἀνόσια ἀνόσια εἶναι, καὶ τὰ ὅσια ὅσια (6 E). Il est vrai que l'opposition établie entre οὐσία et πάθος (11 A) et l'emploi des mots διατριβή (2 A), παράδειγμα (6 E) et ὑπόθεσις (11 C) ont incliné un érudit tel qu'Uberweg à soupçonner un faussaire, comme l'avait fait avant lui Schaarschmidt.
3. « Das setzt einen starken Mangel sittlichen Tactes auch bei dem Verfasser voraus, dessen der Verfasser des so ernst und so würdig gehaltenen Phædo sich niemals schuldig gemacht hätte. » (Schaarschmidt, p. 393).
4. Je ne parle pas d'observations sans valeur, comme la conclusion tirée de cette simple phrase : οἱ Ἀθηναῖοι καλοῦσι (2 A) laquelle démontre à elle seule, dit Ast, que l'auteur n'est pas Athénien.

formes religieuses qui le corrompaient, » n'est-ce pas le bien mal comprendre que de n'y pas lire cette conclusion voilée, mais certaine : la sainteté est éternelle, absolue, indépendante de la volonté et des caprices des dieux [1] ? Si l'on y prend garde, pareille affirmation ne va à rien moins qu'à la condamnation et à la ruine de la plus grande partie de la mythologie païenne. Il serait donc difficile d'en exagérer la portée, dès qu'on se replace dans le milieu où vécut Platon.

Passons sur les analogies qui ont été relevées entre notre dialogue d'une part, et le *Ménon*, la *République* et le *Théétète* de l'autre : aussi bien elles ont été invoquées tantôt pour démontrer, tantôt pour infirmer son authenticité. Enfin si du fond on passe à la forme, l'*Euthyphron*, dédaigné par Ast comme d'une exécution essentiellement inhabile, par Schaarschmidt comme dépourvu de tout enchaînement logique, médiocrement apprécié par Schleiermacher, loué assez timidement d'ailleurs par Steinhart et Susemihl, a mérité de la part d'autres critiques des éloges sans réserve [2]. « Dans ce dialogue comme dans l'*Euthydème*, écrit M. Janet, on peut voir de charmants pamphlets et pour ainsi dire « les Petites Lettres » du philosophe athénien. »

Le premier Alcibiade

Parmi les dialogues au sujet desquels la critique moderne s'est montrée le plus hésitante, figure le *Premier Alcibiade* qui cependant est loin d'être sans mérite. Si l'on n'en relève aucune mention avant le catalogue de Thrasylle, en revanche dans la période suivante il est l'objet d'une sorte d'admiration. Albinus dans son Εἰσαγωγή le considère comme le chemin le plus court et le plus sûr pour arriver à la connaissance de soi-

1. Platon a insisté à plusieurs reprises sur cette notion capitale : ainsi dans la *République* (II, 376 A) et les *Lois* (X, 905 E).
2. Citons le jugement d'Arnold : « Dieses kunstreich angelegte und durchgeführte Gespräch. »

même et à la vertu qui en découle. Renchérissant encore sur cet éloge, les néo-platoniciens y trouvent les bases non seulement de leur propre doctrine, mais encore de toute philosophie : Jamblique le place en tête des dix dialogues où se concentrait selon lui la pure essence du platonisme : Proclus le commente, non sans prévenir ses lecteurs qu'il a été devancé par toute une lignée d'éminents interprètes ; Olympiodore le compare aux Propylées qui donnent accès aux temples de l'Acropole. On le voit, si les Alexandrins faisaient autorité en ces matières, rien ne manquerait, ou à peu près, à la renommée et au prestige du *Premier Alcibiade.*

Au reste, que Platon, comme plusieurs des socratiques, ait été tenté de mettre en scène le jeune ambitieux en qui l'Athènes des sophistes avait trouvé sa plus brillante incarnation, nul n'a le droit de s'en étonner. La rumeur publique n'avait-elle pas exploité dans les sens les plus divers la familiarité réelle ou supposée des relations de Socrate avec ce singulier disciple ? Il est fait allusion à cette intimité dès les premières lignes du *Protagoras* : et que lit-on dans le discours si curieux par où s'achève le *Banquet ?* « Socrate me force à avouer (c'est Alcibiade qui parle) que malgré tout ce qui me manque je n'ai qu'insouciance à l'égard de moi-même, alors que je m'occupe des affaires de la cité. » N'est-ce pas là, comme on l'a maintes fois insinué, le résumé de notre dialogue ? ou serait-ce au contraire le programme qu'un lecteur de Platon aurait plus tard développé à sa façon, avec un assez médiocre souci de l'exactitude historique ?

Socrate en effet commence par flatter son jeune interlocuteur dans ses projets ambitieux qu'il semble approuver, dans ses espérances qu'il feint de partager : puis soudain aux éloges succèdent leçons et reproches acceptés par Alcibiade avec une docilité, une humilité qu'on est surpris de lui voir attribuer par un contemporain. Mais l'infidélité au moins apparente du tableau peut être excusée ou par l'humeur extrêmement mobile du présomptueux Athénien, ou par le secret dessein de mettre ainsi en pleine lumière l'ascendant exercé par Socrate sur les

natures les plus rebelles. En outre, comment le maître peut-il blâmer si sévèrement de s'être jeté sans préparation dans la mêlée politique celui dont tout à l'heure il vantait la richesse, l'éducation, les alliances puissantes et la haute position sociale? Un écrivain de marque eût certainement évité de semblables disparates.

Cherche-t-on maintenant à définir l'objet propre du dialogue? Les avis sont très partagés, indice manifeste d'inexpérience ou d'obscurité à mettre au compte de l'auteur. Les uns y voient un écrit de circonstance, soit une apologie de Socrate sur qui Athènes faisait retomber les étranges et scandaleux écarts d'Alcibiade et sa conduite si hautaine à l'égard de sa patrie, soit un suprême effort tenté en vue de ramener au bien une âme aussi libéralement douée que foncièrement pervertie. Les autres estiment qu'il s'agissait avant tout de montrer à l'œuvre les procédés de Socrate dans la discussion philosophique, ou mieux encore de montrer en quoi consiste et comment s'obtient la connaissance de soi-même. Maintenant est-il légitime d'arguer de cette incertitude pour rejeter l'authenticité du *Premier Alcibiade?* Pour cela il faudrait ne pas connaître le procédé habituel de Platon qui dans sa première période tout au moins paraît préférer se jouer à l'entour des questions plutôt que de les traiter avec méthode et de les résoudre avec rigueur.

Il est d'ailleurs incontestable, selon la remarque très juste de M. Janet, que l'on rencontre dans ce dialogue quelques-unes des plus belles formules que le spiritualisme ait inventées pour mettre en lumière la supériorité de notre nature morale: « L'homme qui se sert de son corps est autre chose que ce corps auquel il commande. — Nous ne saurions rien trouver en nous qui soit plus nous que notre âme. — Au lieu de s'arrêter à définir des êtres particuliers, il faut aller à l'essence des choses; or, en se repliant sur lui-même, l'homme découvre en soi un élément divin. — La seule chose nécessaire à la prospérité des Etats, c'est la vertu. » Autant de pensées, dit-on, qui trahissent une conception platonicienne, et les admirateurs anciens et

modernes du *Premier Alcibiade* n'ont pas manqué d'y insister.

On pourrait objecter qu'on ne rencontre ici ni la théorie des Idées ni celle de la réminiscence, toutes deux cependant si étroitement liées chez Platon à l'explication rationnelle de la science : mais exigera-t-on d'un philosophe, même du plus illustre, que semblable aux personnages de la tragédie classique il se montre tel dès l'abord qu'il sera à la fin, une fois en possession de toutes les parties de sa doctrine? Une autre observation bien plus importante, c'est que, la précision de la forme mise à part, ces assertions si justement vantées font partie au fond de l'enseignement de Socrate, renvoyant, lui aussi, chacun de nous à sa propre pensée et affirmant la communauté d'essence de l'âme humaine, distincte du corps dont elle est la maîtresse, avec l'intelligence et la nature divines. De plus, soit que Platon ait le premier découvert ces formules, soit qu'il n'ait fai que les reproduire, comment un génie tel que le sien n'en aurait-il pas mesuré et la portée et les conséquences? et s'il l'a fait, pourquoi s'est-il borné à une indication aussi rapide, s'interdisant des développements presque indispensables, en tout cas très naturels et surtout en parfaite harmonie avec le problème psychologique en discussion?

Il resterait à relever le manque évident de proportion entre les diverses parties du développement, car l'auteur après d'interminables détours n'arrive au point essentiel que pour l'effleurer en passant et se jeter tout aussitôt dans les conséquences pratiques : il resterait enfin à expliquer les détails très circonstanciés dans lesquels entre ici Socrate à propos d'institutions exclusivement propres à la Perse et la mention expresse de Zoroastre, nom inconnu à Hérodote et à Thucydide. Ainsi, que l'on accepte ou que l'on rejette l'authenticité du *Premier Alcibiade,* les vraisemblances ne manqueront à l'appui ni de l'une ni de l'autre opinion.

L'Ion

La donnée fondamentale de ce dialogue se retrouve d'une

part dans le *Phèdre* où l'inspiration poétique est décrite en termes si enthousiastes, de l'autre dans le *Ménon* qui fait remonter à la munificence divine (θείᾳ μοίρᾳ) les dons les plus précieux du caractère et du génie. Platon n'a pas cessé de distinguer entre l'œuvre inconsciente du poète et l'œuvre réfléchie du philosophe, entre les élans de l'imagination d'où naît la séduction du premier et les vues fermes et suivies qui font la force du second.

Avant lui Socrate, au témoignage de Xénophon, n'avait eu que dédain pour ces rapsodes qui s'en allaient parcourant la Grèce et réclamant orgueilleusement le monopole de l'éducation sociale. Ainsi, bien que la morale proprement dite n'apparaisse dans l'*Ion* qu'à l'arrière-plan, alors qu'elle tient tant de place dans tous les autres dialogues appelés « socratiques », il serait injuste de prétendre avec Ast que le sujet était indigne d'attirer l'attention de Platon. « C'est une scène de la lutte entreprise par le philosophe contre tout savoir qui n'a que l'apparence, contre toute influence et toute autorité qui n'est pas fondée sur la raison [1]. »

En revanche l'exécution est très imparfaite, le but mal défini ; le développement n'est exempt ni de confusion ni d'équivoque. Quelques passages sont remarquables : telle la définition du poète, la célèbre comparaison entre l'aimant qui communique sa vertu au fer et l'enthousiasme qui passe de la Muse au poète et du poète à ses plus lointains interprètes. Le reste est médiocre, comme écrit au hasard. Quant au style, il est celui de Platon ou tout au moins d'un habile imitateur. Cousin nous paraît donc avoir assez heureusement résumé les perplexités de la critique dans les lignes suivantes : « Si l'on met à part une page brillante, il n'y a pas un passage qui rappelle la manière de Platon : peu de variété et d'abondance dans les idées : des citations longues et accumulées : un ton presque dogmatique substitué quelquefois à la modestie habituelle de Socrate : enfin l'absence de toute dialectique, voilà bien des

1. M. Chaignet.

motifs pour douter tout au moins de l'authenticité de l'*Ion*. Cependant est-il impossible que Platon dans un moment d'humeur contre ce peuple de lettrés et d'histrions qui persécutaient son maître ait laissé échapper avec la facilité et la fécondité qui caractérisent le véritable artiste une ébauche légère, où se retrouve comme la trace d'une main supérieure ? »

Le Grand Hippias

Le dialogue connu aujourd'hui sous le titre de *Petit Hippias* est désigné dans la *Métaphysique* par ce seul mot : l'*Hippias*. C'est donc, en ont conclu quelques critiques, qu'Aristote ignorait l'existence d'un second dialogue de ce nom. L'objection est loin de nous paraître absolument concluante : sans même supposer avec M. Fouillée que les deux entretiens aujourd'hui distincts n'en formaient qu'un dans l'antiquité, il suffit de rappeler qu'on cite quotidiennement le *Faust* de Gœthe, par exemple, malgré la division de cette étrange épopée en deux parties nettement séparées.

Hippias, on ne saurait en disconvenir, est traité ici moins généreusement que Protagoras ou Gorgias ailleurs : son portrait selon l'expression de Grote, tourne à la caricature : mais Platon avait-il les mêmes raisons de le ménager ? D'ailleurs n'y a-t-il pas quelque esprit dans la façon dont sont tournées en ridicule les prétentions du vaniteux sophiste à la science universelle ?

Sur la valeur philosophique du dialogue, les opinions sont singulièrement divergentes. La discussion, disent les uns, ressemble à une vraie toile de Pénélope : aussi n'a-t-elle qu'une issue négative, après que Socrate a réfuté l'une après l'autre d'abord sa propre thèse, à savoir que le beau se mesure à l'utile, puis celle de Platon qui place l'essence du bien dans la convenance et la mesure. — C'est un dialogue préliminaire, répondent les autres, destiné à débattre et à rejeter les opinions fausses, qui avaient cours à cette époque dans le monde athénien sur la nature du beau. Il s'agit de prouver que pour avoir défini le

beau dans les choses, on ne doit pas se flatter d'avoir défini le beau en soi. Comment ne pas reconnaitre la main de Platon dans un dialogue où l'on retrouve tout à la fois les formules de la dialectique platonicienne et la terminologie caractéristique de la théorie des Idées? Au jugement de Cousin « la composition dans sa brièveté a de la grandeur, une méthode parfaite et un vif intérêt. »

Le *Grand Hippias* offre en outre avec l'*Euthyphron* des analogies de méthode et de disposition si frappantes qu'on est autorisé à considérer ces deux ouvrages comme appartenant à la même école et sortis de la même main. Cependant le premier de ces dialogues a reçu en général des éditeurs et critiques modernes un accueil beaucoup moins bienveillant que le second.

Le Petit Hippias

Le sophiste Hippias était-il digne au même titre que Gorgias et Protagoras ses émules, de donner son nom à un et même à deux dialogues platoniciens? Sans nous arrêter à débattre cette question, rappelons qu'Aristote au IVe livre de sa *Métaphysique* blâme « la discussion contenue dans l'*Hippias*[1] », d'abord à cause de l'assimilation qui y est établie entre le véridique et le menteur, ensuite à cause de la préférence donnée à celui qui fait le mal avec intention : deux points traités en effet dans le *Petit Hippias*. « Dire avec Ast que l'autorité d'Aristote ne prouve rien en faveur de l'authenticité d'un ouvrage de Platon est un luxe de témérité et un moyen expéditif de se tirer d'affaire que nous sommes très peu tentés de nous permettre[2]. » Mais, outre que des doutes ont été élevés sur l'authenticité absolue de ce passage de la *Métaphysique* par des critiques de la valeur de

1. 1025a 6 : διὸ ὁ ἐν τῷ Ἱππίᾳ λόγος παρακρούεται.

2. Cousin, qui dans un autre passage s'exprime de la sorte : « S'il faut dire toute notre pensée, c'est à un médiocre écolier de Platon que nous attribuerions cette mauvaise ébauche dialectique ». Ajoutons que l'argument rédigé par Cousin en tête de sa traduction de ce dialogue est particulièrement remarquable.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, il faut remarquer que le dialogue n'est nullement donné par Aristote comme étant de Platon, et que la littérature des λόγοι σωκρατικοί avait pris une extension considérable pendant la première moitié du IVe siècle.

L'idée fondamentale du *Petit Hippias* est empruntée à une page mal interprétée des *Mémorables*[1], et se trouve en contradiction avec la thèse célèbre : Οὐδεὶς κακὸς ἑκών, que Platon s'est appropriée à la suite de son maître[2] : lui-même place l'amour de la vérité au premier rang des qualités du sage. — Mais, dit-on, Socrate exprime ici des doutes sur la conclusion qu'il formule, et les subtilités absolument sophistiques auxquelles il a recours contiennent peut-être dans la pensée de l'auteur une forte dose d'ironie. — Cette hypothèse que rien ne confirme n'explique d'ailleurs en aucune façon ce qu'il y a de puéril, d'emphatique et d'insignifiant dans une discussion où n'apparaissent que de loin en loin des réflexions platoniciennes[3] : pris dans son ensemble, le dialogue est très certainement inférieur au *Lachès* et au *Lysis*. Si M. Fouillée en a fait le plus grand éloge au point de vue philosophique[4], c'est qu'il a cru (à tort d'ailleurs)

1. IV, 2, 19-20. Xénophon dans ce dialogue entre Socrate et Euthydème l'emporte sur notre auteur, quel qu'il soit.

2. « Dass solch' ein Machwerk Plato's schriftstellerische Erstlingsleistung gewesen sei, scheint doch eine zu missliche Hypothese. Das wäre die unmittelbare Frucht der sokratischen Disciplin gewesen, dass Plato seinen hochverehrten Lehrer in Gespräch mit einem Sophisten als einen Sophisten darstellte und ihn eine Behauptung vertreten liesse, von welcher das Gegentheil nicht nur Sokrates selbst stets kundgegeben, sonden auch er selbst, Plato, in den als echt bezeugten Gesprächen kundzugeben nicht unterlassen hat? » (Schaarschmidt, p. 385.)

3. Après avoir relevé ce qu'il y a de plausible et même de séduisant dans le paradoxe moral qui fait le fond du *Petit Hippias*, A. Saisset ajoute : « Confiez à Platon le développement de ces idées : elles produiront infailliblement une composition aussi solide et aussi forte de raisonnement qu'ingénieuse et brillante dans la forme et les détails... Ici tout est faux ou présenté à faux. L'âme est partout révoltée du ton d'indifférence morale qui règne d'un bout à l'autre de cette bizarre production. Il nous répugne de prêter à Platon une telle absence de méthode et de délicatesse. »

4. « In hoc opere altissima de virtute et scientia et libertate investigatio reperitur, et maxime sublimes ostenduntur quasi dialecticæ scalæ per quas ex inferioribus doctrinarum et bonorum gradibus ad summum rationis et voluntatis fastigium conscendimus... Primus Socrates in libero arbitrio nihil nisi servum vidit : primus contra communem de voluntate opinionem

y découvrir une démonstration inattendue de la thèse développée dans son grand ouvrage : *La liberté et le déterminisme*. En Allemagne, Zeller est le seul critique de quelque réputation qui persiste à attribuer le *Petit Hippias* à Platon.

Le Ménexène

Nous avons assez rapidement passé sur la plupart des dialogues précédents : on nous permettra d'insister un peu plus longuement sur le *Ménexène*, qu'en France on considère volontiers comme une des œuvres classiques de Platon.

On a vu précédemment [1] qu'en deux passages de sa *Rhétorique* Aristote fait allusion à ce dialogue, ou pour être plus exact, à ce discours, omis dans le catalogue restreint d'Aristophane. Cicéron, manifestement prévenu en faveur de Platon, rapporte que de son temps encore les Athéniens goûtaient cette oraison funèbre au point d'exiger que chaque année elle fût récitée au moins une fois au public [2]. Denys d'Halicarnasse n'a pas le moindre doute sur son origine platonicienne, ce qui ne l'empêche pas de la juger avec une sévérité impitoyable. Synésius [3] au contraire trouve qu'ici Platon par d'autres qualités s'est élevé à la hauteur de Thucydide, et Proclus [4] renchérissant sur cet éloge élève sans hésiter le philosophe infiniment au-dessus de l'historien. Quant aux citations du *Ménexène* qui se rencontrent chez Plutarque [5], Athénée [6], Longin [7] et Ga-

fortiter pugnavit. In hoc dialogo sublimis simul et subtilis videtur bonus ille Socrates, ut aiunt. »

1. P. 421-422 de notre premier volume.
2. *Orator*, 44 : « Plato in populari oratione (ou comme il s'exprime ailleurs, « in epitaphio ») qua mos est Athenis laudari eos qui sint in prælio interfecti : quæ sic probata est ut eam quotannis, ut scis, illo die recitari necesse sit. »
3. *Dion*. ch. 3.
4. *Commentaire du Parménide*, I, p. 22.
5. *Périclès*, 24.
6. XI, 115.
7. Ou l'auteur, quel qu'il soit, du traité *Du sublime* (XXIII, 4 et XXXVIII, 2).

lien [1], elles n'ont dans le débat qu'une importance très secondaire.

Quelle est la signification véritable, quel est le but de cette composition oratoire, représentée comme l'écho direct d'une inspiration d'Aspasie, et en tout cas sans analogue dans l'œuvre entière de Platon ? Je dis sans analogue, car l'*Apologie de Socrate* a été dictée par des motifs faciles à comprendre et fait honneur au sage Athénien, tandis que le *Ménexène* est bien près de nous le présenter sous un jour ridicule. Platon, je le reconnais, s'est occupé et beaucoup occupé de rhétorique et de politique : mais toutes les fois qu'on nous met en sa présence, il est naturel que nous cherchions le philosophe. Or ici on n'aperçoit en somme qu'un rhéteur quelconque, du nombre de ceux que dépeint Horace :

> Sunt quibus unum opus est intactæ Palladis arces
> Carmine perpetuo celebrare, et
> Undique decerptam fronti præponere olivam.

Devons-nous même prendre au sérieux ce panégyrique d'Athènes? Il y a longtemps que cette question est agitée entre critiques.

En publiant le *Phèdre*, disent les uns, Platon avait ameuté contre lui la foule ombrageuse des rhéteurs qui pour se venger le sommaient lui même de prouver, avant de dénigrer la carrière oratoire, qu'il était capable d'y faire quelque figure. Piqué au jeu, le philosophe aurait résolu de montrer que même en renonçant à toutes les fictions de la fable et aux flatteries emphatiques des sophistes, il se sentait de force à battre ses contradicteurs sur leur propre terrain [2]. A-t-il réussi ? L'auteur du *Ménexène* a-t-il réellement, comme le veut Cousin, gardé une noble liberté au milieu des entraves du genre, attentif à ne faire tomber l'éloge que sur le mérite ? C'est la thèse

1. Dans son *Exhortation à l'étude des arts*.
2. Voir le remarquable travail de Caffiaux : *De l'oraison funèbre dans la Grèce païenne* (Valenciennes, 1861).

que nous voyons soutenue dans mainte histoire littéraire [1].

Je sais bien que Platon a dû se souvenir de la vérité d'expérience résumée dans cette phrase du *Gorgias* : « Les hommes se plaisent aux discours qui se rapportent à leur caractère : tout ce qui lui est étranger les offense » : je sais aussi que cet Athénien, hôte habituel d'un monde idéal, n'était nullement insensible aux gloires terrestres de sa patrie, puisque le *Timée* comme le *Critias* [2] contient un éloge enthousiaste de l'antique Athènes. Néanmoins je crois que si Platon avait conçu un jour le dessein de se mesurer avec les sophistes ou leurs continuateurs, il nous eût donné autre chose qu'une improvisation hâtive où l'on cherche en vain quelque trait, quelque expression qui décèle son génie [3] : j'éprouve une légitime surprise en voyant que Socrate, le spirituel contradicteur de Gorgias, l'antagoniste victorieux de Calliclès, l'ennemi convaincu de ces flatteurs du peuple dont il qualifie dédaigneusement les procédés de « cuisine oratoire, » Socrate qui confesse dans l'*Apologie* sa complète ignorance des habitudes et de la langue de l'agora, joue ici un personnage qui ne pouvait et ne devait pas être le sien : je m'explique mal comment Platon, juge d'ordinaire si sévère des institutions et des hommes politiques d'Athènes, n'aurait ici pour toutes les entreprises et toutes les variations de sa patrie que des éloges d'une monotonie fatigante : je ne le crois pas assez ignorant des odes de Pindare, des *Perses* d'Eschyle,

1. Celle de Pierron, par exemple. On nous fait admirer dans le tableau des guerres médiques « une progression d'intérêt en relation parfaite avec les résultats obtenus », et dans la péroraison une prosopopée digne du plus éloquent orateur.

2. Notons à ce propos que le *Critias* exclut formellement toute idée d'une querelle entre les dieux pour la possession de l'Attique. Le contraire dans le *Ménexène* (237 C).

3. Denys d'Halicarnasse reproche à ce discours, dont il a commencé, on ne sait pourquoi, par faire l'éloge, des ornements sans goût, des métaphores employées mal à propos, l'abus des tours poétiques, des figures déclamatoires et dignes tout au plus de Gorgias, tandis que les idées trahissent partout l'impéritie et l'ignorance. Il termine par ces mots : Ἕτερός τις αὐτοῦ γίγνεται Πλάτων τότε καὶ καταισχύνει τὴν φιλόσοφον ἀξίωσιν (*De adm. vi dicendi in Demosth.*, 23). La même appréciation sévère se rencontre chez Munk : « Sie ist eben nur eine Rede von ganz gewöhnlichem Schlage, die gegen die sonst so originellen Reden Platons allzusehr absticht. »

de l'épopée historique de Chérilus de Samos, et surtout des grands travaux d'Hérodote et de Thucydide pour soutenir sérieusement que rien n'a été tenté avant lui en vue d'immortaliser le souvenir des guerres médiques : je le sais trop attaché à ses convictions ou, si l'on aime mieux, à ses espérances d'immortalité pour se contenter, dans un sujet de ce genre, d'une phrase de convention sur la vie aux enfers : je le comprends très peu, au lendemain de la fondation de l'Académie, dans tout l'éclat de son rôle nouveau, se composant tout à coup, on ne sait pourquoi, un rôle si différent, et il faut l'avouer, si inférieur : enfin sans parler des étranges libertés dont il use en véritable rhéteur [1] à l'égard de l'histoire, je ne vois pas ce qui pourrait l'excuser d'avoir placé dans la bouche de Socrate le récit et l'appréciation d'événements bien postérieurs à la mort de ce philosophe [2]. Sans doute Platon s'est permis ailleurs plus d'un anachronisme discret : mais celui-ci qui s'étale en pleine saillie dépasse tout ce que l'on peut raisonnablement supposer [3].

Mais peut-être toute l'argumentation qui précède est-elle sans objet ? En effet la note ironique n'est-elle pas visible dans le dialogue qui sert de cadre au discours, l'auteur n'ayant eu d'autre but que de railler ceux qu'il copie ? Socrate lui-même nous avertit qu'il va se livrer à un badinage [4], et sa moquerie égale celle d'Aristophane lorsqu'il célèbre en termes si plaisants, lui l'ennemi irréconciliable de la fausse sagesse, les illusions et les enchantements où le jette la faconde des orateurs populaires [5]. Mais contre qui serait dirigée cette satire ? Est-ce,

1. Quel prix n'aurait pas pour nous l'ouvrage aujourd'hui perdu du rhéteur Cécilius : Περὶ τῶν παρ' ἱστορίαν εἰρημένων τοῖς ῥήτορσι ?

2. Pour épargner à Platon le déshonneur d'un tel anachronisme, Léo Allatius, un platonisant du XVIIe siècle, n'hésitait pas à faire vivre Socrate jusqu'après la paix d'Antalcidas, dont la honte ne paraît d'ailleurs toucher que très médiocrement notre auteur.

3. Un faussaire ne l'aurait infailliblement pas commis, disent Socher et von Stein, et ils vont jusqu'à tirer de cette faute criante une attestation d'authenticité.

4. Cf. 235 D et 236 C.

5. Que l'on compare en effet les paroles de Socrate (234C-235C) avec les *Acharniens* (v. 615) et les *Chevaliers* (v. 640).

comme le croit M. Chaignet, contre « quiconque ne donne pas pour but à l'éloquence au moins une vérité morale [1] ? » Mais où est ici la verve tour à tour spirituelle ou mordante du *Phèdre* et de l'*Euthydème* ? — Dira-t-on que Platon a voulu s'égaler à Thucydide et à Périclès qu'il suit fidèlement dans ses divisions, et qu'ainsi s'explique le dédain avec lequel il parle ici d'Antiphon, le maître de l'historien, en même temps que l'allusion très explicite au rôle considérable joué par Aspasie dans les conceptions et les succès du grand politique [2] ? Mais comment justifier une jalousie aussi peu motivée et une rivalité aussi ridicule? — S'agit-il de Gorgias [3], dont la pompe aussi vide que sonore n'a jamais trouvé grâce aux yeux de Platon, ou de Lysias [4], dont le philosophe, au dire de Denys d'Halicarnasse, a été le constant adversaire, et aux dépens duquel il nous instruit et nous divertit à la fois dans le *Phèdre*? Autant d'hypothèses toutes gratuites : mais quelle que soit celle à laquelle on s'arrête, il sera toujours vrai de dire de ce dialogue : « Parodie plus pédante que les pédants qu'elle raille, plus emphatique que les rhéteurs qu'elle persifle, plus grotesque que les ridicules qu'elle fustige. »

Ainsi qu'on prenne le *Ménexène* pour une œuvre sérieuse ou pour une satire déguisée, les difficultés sont égales, et les juges même les plus indulgents en sont réduits à cet aveu de Saisset : « Je suis bien tenté de ne voir ici qu'un jeu d'esprit, ou plutôt, s'il m'est permis de dire ainsi, un jeu d'éloquence... Si l'exhortation est fort belle, la première partie du discours

1. Thèse de Lörs (*De Dionysii Halicarnassei judicio de Platonis oratione et genere dicendi*, Trèves, 1840).

2. Se souvenir du rôle ironique prêté par Aristophane à cette même Aspasie dans les *Acharniens*. « Par ce détour, écrit Villemain, j'imagine que Platon voulait tout à la fois exercer librement sa féconde imagination et railler le talent apprêté des orateurs en titre, en les accablant sous un jeu d'esprit de la belle Milésienne. »

3. Thèse de Berndt (*De ironia Menexeni Platonici*, Münster, 1881) : « Es ist dieselbe Rhetorik, deren Wesen Plato im Gorgias begrifflich gerichtet hat, deren trügerisches Bild er uns im Menexenos mit humoristischer Plastik enthüllt. »

4. Thèse d'Hermann, de Stallbaum et de Schönborn, réfutée par Hölscher (*De vita et scriptis Lysiæ oratoris*).

est incontestablement très inférieure. Toute cette histoire des guerres des Athéniens contre les autres peuples grecs est une fable et tout cet éloge est une flatterie... A parler nettement, n'était la citation d'Aristote, je n'hésiterais pas à nier l'authenticité du *Ménexène*. »

Or, nous l'avons fait remarquer ailleurs, les textes d'Aristote sont loin de constituer en la matière un argument décisif. Quant à l'assertion de Cicéron, elle provoque plus d'un doute. Au IVe siècle, ces cérémonies funèbres n'avaient lieu à Athènes qu'au lendemain d'une campagne, dans des circonstances déterminées. Ici rien de semblable : le *Ménexène* ne se rapporte à aucune date fixe, à aucun événement spécial. Quel motif aurait pu décider les Athéniens à faire choix d'une production aussi médiocre pour être récitée dans un anniversaire régulier? Ce ne serait pas le seul exemple d'informations inexactes recueillies hâtivement par Cicéron durant son assez court séjour en Grèce. Quant à la perpétuité et à l'unanimité de la tradition antique, on sait combien il est téméraire d'y chercher un solide appui.

Aussi les critiques les plus autorisés inclinent-ils de plus en plus à considérer le *Ménexène* comme apocryphe. L'entretien initial avait déjà été rejeté par Schleiermacher comme une addition due à un écrivain postérieur [1] : ainsi disparaissait tout anachronisme. Tullmann [2], séduit par des ressemblances superficielles de pensées et d'expressions [3], avait cru pouvoir attribuer le dialogue à Philippe d'Opunte qu'il considère en dépit d'Aristote comme l'auteur et l'éditeur des *Lois* : l'hypothèse n'a rencontré aucune faveur. Chassang refuse cet écrit à Platon, et Caffiaux ne le lui accorde qu'à la condition d'admettre « qu'à l'époque où fut prononcé annuellement cet éloge funèbre une main de sophiste l'avait retouché, remanié et sur-

1. La même opinion est soutenue par Zeller qui n'a jamais accepté l'authenticité du *Ménexène*.

2. *De Platonis qui vulgo fertur Menexeni consilio et origine*, Greifswald, 1859.

3. Par exemple entre *Ménexène*, 240 B-C, et *Lois*, III, 698 C-D.

tout augmenté afin d'en faire une histoire à peu près complète d'Athènes pendant sa période de vie active. »

Le sujet, personne n'en doute, est de ceux sur lesquels ont pu et dû s'exercer en tout temps l'éloquence et le patriotisme athéniens [1]. Bien mieux, si l'on ne peut songer ni au *Ménexène* d'Antisthène, dialogue consacré selon toute apparence à la philosophie politique [2], ni à celui que Thémistius [3] attribue à Aristote, pourquoi n'aurions-nous pas l'œuvre de Philon le dialecticien [4], condisciple de Zénon, ou mieux encore celle de Glaucon, auteur de neuf dialogues reconnus authentiques, parmi lesquels figure précisément un *Ménexène* [5]? Les traits sous lesquels Platon et Xénophon nous dépeignent cet élève de Socrate sont singulièrement propres à accréditer une semblable supposition.

Le Clitophon

Socrate, si enclin à critiquer les mœurs privées et publiques de son temps, avait-il condensé lui-même sa morale en un corps de doctrines? Ses contemporains avaient sur ce point des doutes dont les lignes suivantes des *Mémorables* [6] se font l'écho : « Quelques personnes s'imaginent, comme plusieurs l'écrivent et le disent par conjecture, que Socrate possédait le plus grand talent pour inviter les hommes à marcher vers la vertu, mais qu'il était incapable de les y faire pénétrer. » Cela

1. Chose remarquable, de toutes les oraisons funèbres que nous a léguées la Grèce antique, si nous mettons à part l'œuvre de Thucydide, celle d'Hypéride retrouvée, comme on sait, sur des papyrus égyptiens, est seule tenue pour certainement et absolument authentique.

2. Comme le montre le sous-titre, ἢ περὶ τοῦ ἄρχειν (Diogène Laërce, VI, 18).

3. XXIII, 295 C.

4. Dont font mention Clément d'Alexandrie (*Stromates*, IV, 528, citation qui parait d'ailleurs étrangère au texte actuel du *Ménexène*) et saint Jérôme (*Contre Jovin.*, I, 4).

5. Diogène Laerce, II, 124. C'est à cette supposition que s'est rallié Uberweg.

6. I, 4, 1.

étant, il ne serait pas déraisonnable de voir avec Grote dans le *Clitophon* un fragment ingénieux et instructif, contenant des objections assez naturelles contre l'enseignement socratique [1].

Ces objections, il est vrai, ne sont pas réfutées [2] : mais n'aurait-on pas le droit, en se rappelant l'assaut livré par Thrasymaque à la notion du droit et de la justice dans les premières pages de la *République* [3], de penser que nous avons ici le prélude d'un vaste entretien dont le plan aurait été ensuite abandonné?

Evidemment ni les allusions prétendues des *Morales* et de la *Politique* d'Aristote, ni l'autorité de Thrasylle, ni les citations qu'on rencontre chez Galien, dans les Φιλοσοφούμενα [4] et chez Synésius ne sont des arguments décisifs d'authenticité.

Le silence gardé par Socrate en face du long et emphatique discours de Clitophon étonne : et pour l'excuser il ne suffit pas sans doute de dire avec Proclus que Platon ne jugeait pas de tels reproches dignes de réponse. Le ton général trahit non un continuateur, moins encore un admirateur de Socrate, mais un adversaire. Aussi, parmi les platonisants de marque, Tennemann et Ritter sont à peu près les seuls qui tiennent le *Clitophon* pour un écrit de Platon. Déjà au XVIe siècle Serranus avait conçu des doutes qui avaient déterminé les Estienne à rejeter ce fragment à la fin de leur édition à côté des apocryphes. Hermann n'y voit « qu'un de ces travaux d'école où les disciples de l'Académie s'exerçaient à traiter avec la dialectique platonicienne et à la manière socratique un thème paradoxal. » Encore, le style assez alerte mis à part, est-il difficile

1. Ainsi en avaient jugé ceux des anciens qui faisaient commencer par le *Clitophon* la lecture de Platon (Diogène Laërce, III, 62).

2. Le commentaire que Proclus nous a laissé du *Timée* contient la preuve que l'antiquité ne possédait pas un *Clitophon* plus étendu que le nôtre.

3. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Clitophon et Thrasymaque, tous deux nommés ici, reparaissent l'un et l'autre dans la *République*, le premier, il est vrai, uniquement comme personnage muet.

4. L'auteur de ce traité, rapportant une pensée du *Clitophon*, la donne comme de la *République* (ἐν Πολιτείᾳ).

de retrouver dans ces pages quoi que ce soit de vraiment socratique ou de platonicien.

L'Epinomis

Ce petit traité, dont l'authenticité était déjà suspecte pour quelques anciens, a trouvé peu de faveur auprès des modernes. Il n'en est fait aucune mention dans Aristote [1], ce qui ne doit pas nous surprendre : mais Aristophane et Thrasylle l'ont inséré, l'un et l'autre, sans hésiter dans leur catalogue des œuvres platoniciennes. Cicéron s'y arrête [2] pour en tirer une pensée certainement très remarquable, et les premiers érudits chrétiens, Clément d'Alexandrie [3] et Eusèbe par exemple, heureux de puiser à cette source plus d'un précieux témoignage, ne songent pas un instant à en discuter l'autorité. Il en est de même de Nicomaque dans son *Arithmétique* [4], où nous apprenons en outre que ce dialogue était parfois désigné sous le nom de Φιλόσοφος [5]. Théon de Smyrne, auteur d'une sorte de commentaire astronomique de Platon [6], le mentionne, comme on devait s'y attendre, mais en le qualifiant d' 'Επινόμιον. En revanche, Diogène Laërce [7] se fait l'écho de certains critiques qui attribuaient l'*Epinomis* à Philippe d'Opunte, l'éditeur présumé des *Lois*. Suidas [8] répète la même assertion et les termes dont se sert Proclus [9] en parlant de cette annexe du grand ouvrage

1. Quelques critiques ont voulu, bien à tort, interpréter comme un argument négatif cette phrase de la *Politique* (1265b 18) : « Les Lois sont muettes sur la différence qui doit exister entre gouvernants et gouvernés. »
2. *De Oratore*, III, 6.
3. Notamment, *Stromates*, III, 3, 434 C et XIII, 18, 702 C.
4. I, 3 : Καὶ Πλάτων ἐπὶ τέλει τοῦ τρισκαιδεκάτου τῶν Νόμων, ὅνπερ τινὲς φιλόσοφον ἐπιγράφουσιν.
5. Même indication chez Diogène Laërce, qui y ajoute cet autre titre non moins étrange : ἢ νυκτερινὸς σύλλογος.
6. Publié par Th. H. Martin en 1845 : Τὰ κατὰ τὸ μαθηματικὸν χρήσιμα εἰς τὴν Πλάτωνος ἀνάγνωσιν. M. Dupuis en a donné tout récemment (Hachette, 1892) la première traduction française.
7. III, 37.
8. Au mot φιλόσοφος.
9. Dans son *Commentaire du Timée*.

platonicien donnent à penser qu'il avait quelques doutes sur son origine.

Ce qui est incontestable, c'est que nous sommes ici en présence d'une dissertation écrite avec le dessein exprès de donner un supplément aux douze livres des *Lois* [1]. Mais ce supplément est-il réellement nécessaire, et les développements dans lesquels Platon était entré [2] ne le rendaient-ils pas à peu près superflu? Ne lit-on pas à la dernière page des *Lois* qu'il est impossible de rien statuer au sujet des connaissances à exiger des membres du Conseil suprême avant d'être éclairé par les résultats de l'expérience [3] ? Sans doute, mais après avoir insisté de nouveau sur les difficultés pratiques du problème, l'Athénien qui a dirigé tout l'entretien ajoute : « Si nous voulons risquer le tout pour le tout, il ne faut rien négliger. Je partagerai le péril avec vous en vous proposant et vous expliquant ma pensée sur l'éducation et l'institution dont nous venons de parler [4]. » Il y a là comme une promesse et l'on comprend sans peine la tentation qu'a pu éprouver un disciple de s'en acquitter à la place du maître [5]. « Il s'y laissa gagner par la facilité d'exécuter le plan annoncé, par la gloire d'achever ce qu'il crut que le grand philosophe n'avait pas entièrement fini, ainsi que par l'espérance de se voir confondu un jour avec un si célèbre écrivain [6]. »

1. 793 A : « Cette question, la plus importante qu'on puisse agiter et résoudre, je veux dire quelles sciences peuvent faire un sage d'un homme mortel, nous ne l'avons ni agitée, ni résolue. Abordons-la aujourd'hui, autrement nous laisserions imparfait un ouvrage que nous avons tous entrepris avec la résolution de nous expliquer avec clarté depuis le commencement jusqu'à la fin. »
2. En particulier au VIIe livre et au XIIe, où il avait admirablement montré le but, s'il ne s'était pas expliqué sur le chemin.
3. « Hanc disciplinam Plato prætermisit, utpote ratus in ea civitate quæ quam proxime ad vitæ humanæ veritatem accederet, etiam rerum usui et ipsorum magistratuum prudentiæ aliquid tribuendum esse » (Stallbaum).
4. 968 E.
5. Hermann a donc eu raison d'écrire : « Der Dialog stellt sich nicht als Fälschung, sondern vielmehr als eine Ergänzung heraus. »
6. Extrait d'un mémoire lu en 1722 par l'abbé Sallier à l'Académie des inscriptions.

Parmi les modernes, Tiedemann, Tennemann [1], Grote et M. Chaignet sont à peu près seuls à considérer l'*Epinomis* comme sortie de la plume de Platon. Il faut leur accorder, contrairement à l'avis de Stallbaum [2], qu'à parcourir le dialogue au sortir de la lecture, je ne dirai pas du *Phèdre* et de la *République*, mais du *Timée* et des *Lois*, ni le fond ni la forme ne contraignent impérieusement à en contester l'authenticité : tout au contraire certaines pages, par la vigueur des convictions, par l'élévation des sentiments contiennent un écho manifeste de la doctrine platonicienne. Mais cette préoccupation même est si dominante que l'abbé Sallier a pu écrire : « L'auteur se démasque par la continuelle et puérile attention qu'il a de faire revenir en foule les mêmes idées que Platon a répandues en ses différents ouvrages, comme si ce philosophe avait eu peur lui-même d'être méconnu... Vouloir rassembler dans un même livre les beautés diverses qui brillent dans tous ses écrits, c'est les déplacer, c'est montrer qu'on est plagiaire. »

Au reste un examen plus attentif, sinon plus sévère, conduit quoique par de tout autres voies à une semblable conclusion. Non que nous soyons surpris du portrait qui nous est tracé ici du sage : si la *République* représente la suprématie de l'intelligence philosophique et de ce qu'un moderne appellerait volontiers « la raison pure », les *Lois* font passer cités et sociétés humaines sous l'autorité de la législation positive, du sentiment, de la tradition, de la coutume. Ce qui est plus grave, c'est que Platon, si enthousiaste qu'il fût de la science des nombres, n'en a nulle part poussé l'admiration, je dirais presque l'idolâtrie au point qu'elle atteint ici [3]. L'*Epinomis* substitue hardiment

1. D'après ce critique, ce serait Platon lui-même qui, en raison de l'importance du sujet, aurait détaché des *Lois* ce fragment et lui aurait donné un titre spécial.

2. L'*Epinomis* a trouvé dans Stallbaum un juge si prévenu, qu'estimée indigne de Philippe d'Opunte lui-même elle a dû se contenter d'avoir pour auteur un Alexandrin quelconque, incapable de rien comprendre au platonisme authentique.

3. Par exemple dans la phrase suivante : Πάντα ἀπολεῖται τὸ πάραπαν, ἐὰν ἀριθμητικήν τις ἀνελῇ (977 E). -- Cf. *Lois*, VII, 818 B.

et définitivement cette science à la philosophie elle-même et pour élever notre âme jusqu'à la divinité, ne connaît plus d'autre route assurée que la contemplation des phénomènes célestes. Ce n'est pas du vivant du maître, ce n'est qu'après sa mort que le pythagorisme a régné à ce point dans l'ancienne Académie.

Au reste il ne suffit pas à l'auteur de nous montrer dans les astres et leurs révolutions réglées par d'antiques décrets la manifestation la plus éclatante de la sagesse et de la puissance divines : de là à affirmer que ce sont des dieux ou des images des dieux, et à concentrer pour ainsi dire toute la divinité dans une sorte d'âme du monde, il n'y avait qu'un pas et ce pas, il l'a franchi, comme le feront les stoïciens plus tard, comme le fit avant eux d'après certains témoignages [1] Speusippe, le successeur même de Platon.

Enfin les éléments sont ici [2] définis au nombre de cinq, parmi lesquels l'éther, qu'Aristote le premier, dit-on, introduisit dans l'explication des phénomènes physiques. Mais le nom tout au moins se rencontre déjà dans le *Timée* [3], et l'ensemble de la théorie passe pour dater de Pythagore.

Quant à la forme, il est certain que les défauts déjà visibles dans les *Lois* s'y retrouvent, et pour la plupart aggravés. La diction est embarrassée, les constructions pénibles [3], et plus d'une fois l'obscurité à laquelle se heurte le lecteur semble étudiée pour dissimuler sous une apparente profondeur le peu de consistance des idées. Bref si l'hypothèse qui fait de Philippe d'Opunte l'auteur de l'*Epinomis* n'est rien moins que certaine, elle nous paraît du moins se recommander par un très haut degré de probabilité.

1. Cicéron, *De natura deorum*, ch. 13.

2. 981 B.

3. 58 D.

4. « Oratio insigniter hiulca nec levibus maculis inquinata, disputandi ratio iners, fatua, atque inepta : verborum comprehensiones scabræ et perplexæ ut et ipsi intelligendi facilitati multum officiant. » (Stallbaum). « Style obscur et prétentieux », écrit Cousin.

Le second Alcibiade

Que Platon, avec le don d'invention qui le caractérise, ait mis le nom d'Alcibiade en tête de deux de ses compositions, c'est ce qu'il semble difficile d'admettre [1] : mais comme nous l'avons vu, l'authenticité du *Premier Alcibiade* lui-même est controversée.

Considéré dans l'ensemble, le *Second Alcibiade* rappelle à bien des égards les entretiens de Socrate : quelques belles pensées sur le sentiment religieux y ont été de tout temps justement admirées, notamment cette alliance de la piété et de la science qui ici comme dans l'*Epinomis* est présentée comme l'idéal de la destinée humaine. Ainsi s'était exprimé Soorate : ainsi devaient s'exprimer dans la suite les plus célèbres d'entre les stoïciens.

D'autre part la discussion, où l'on cherche vainement quelques traces de la finesse ou de l'ironie platonicienne, a une marche hésitante, tantôt retardée par des redites ou des longueurs inutiles, tantôt embarrassée de citations et d'allusions fort peu opportunes [2]. Si bien avant les stoïciens Platon a cherché dans la connaissance du souverain bien la science fondamentale, celle de qui relèvent toutes les autres (144 D), il n'aurait sans doute consenti ni a prêter aux dieux les passions humaines (138 B), ni à accorder que l'ignorance puisse jamais être un bien(144 C), ni à assimiler selon un paradoxe stoïcien toute

1. On sait que les qualificatifs πρῶτος, δευτέρος ajoutés à un nom propre dans les didascalies désignent en général non deux pièces différentes, mais deux éditions (la seconde d'ordinaire remaniée) d'un seul et même drame.

2. Est-ce un écrivain familiarisé avec l'histoire grecque que celui qui parle de longues et désastreuses guerres entre Athènes et Sparte dans les temps qui précédèrent la naissance de Socrate (148 D)? L'envoi d'une députation au sanctuaire d'Ammon (148 E) peut paraître surprenant au v[e] siècle avant notre ère : mais les *Oiseaux* d'Aristophane et les *Lois* de Platon nous montrent que l'oracle égyptien n'était guère moins apprécié que ceux de Delphes et de Dodone. Quant à la mention de la mort d'Archélaüs, c'est un anachronisme manifeste, mais dont il ne conviendrait de s'étonner qu'à demi chez Platon.

sottise à la folie (139 B) [1]. — L'étude du style et du vocabulaire, où se rencontrent des formes d'une date postérieure [2], conclut également contre l'authenticité de ce dialogue que dès l'antiquité certains déjà voulaient attribuer à Xénophon, sans doute à cause de la religiosité bien connue de ce disciple de Socrate. Les critiques modernes, sauf de très rares exceptions, sont d'accord pour le refuser à Platon.

Le Théagès

A ne considérer que le charme de la forme, le *Théagès* se distingue avantageusement de la plupart des petits dialogues qui ont trouvé place avec lui dans la collection platonicienne [3]. Les anecdotes qui y sont semées avec une abondance exceptionnelle en rendent même la lecture assez intéressante : il est vrai qu'elles n'ajoutent rien, loin de là, à sa valeur philosophique.

Dès les premières lignes une comparaison d'ailleurs assez inattendue entre la culture de la plante et l'éducation de l'homme conduit à des réflexions d'un tour certainement platonicien : mais les pages qui suivent, où à travers une série d'exemples fort inutiles la discussion se prolonge sans méthode comme sans résultat, dénotent un auteur des plus médiocres. En

1. Néanmoins, tout en classant le *Second Alcibiade* parmi les apocryphes, M. Chaignet n'a pas tort d'apprécier ainsi ces apparentes contradictions : « Je trouve que c'est attacher à une œuvre bien légère une trop grosse importance : eh quoi ! pour prouver qu'il faut être réservé dans les prières à faire aux dieux, Platon ne pouvait pas, dans une conversation si courte, faire usage des arguments que lui fournissait la croyance de son pays et de son temps?... La proposition que la science est quelquefois plus nuisible que l'ignorance ne vient-elle pas se lier à cette proposition éminemment socratique que la science, sans la science du bien, est rarement utile ? »

2. Οὐθὲν et μηθέν par exemple, alors que Platon emploie régulièrement οὐδὲν et μηδὲν : ou encore le pronom composé αὐτοςαυτοῦ au lieu de la forme classique ἑαυτοῦ.

3. D'après Stallbaum, le ton dominant est une « anfractuosa atque diffusa disserendi ratio. » D'ordinaire si indulgent, le critique allemand nous paraît ici bien sévère.

somme, il s'agit de déterminer Socrate à prendre pour disciple Théagès, lequel ne rêve que d'honneurs et de dignités : mais le philosophe se récuse, alléguant qu'une permission divine est nécessaire à qui veut profiter de ses entretiens ; et au dire de quelques critiques, le développement de cette pensée donne au dialogue « une sorte de gravité pieuse ». Sans doute Socrate nous est volontiers représenté par les anciens comme possédant une double nature où la lucidité de la réflexion s'unit à l'illuminisme de l'extase[1]. De même que Xénophon, Platon parle du δαιμόνιον qui en tant de circonstances lui servait d'oracle : jamais cependant Socrate ne lui a reconnu une autorité aussi décisive, jamais il ne l'a envisagé comme une puissance supérieure qu'il faut apaiser par des prières et par des sacrifices[2].

Il y a dans le *Théagès* un certain nombre de néologismes : mais quel est le dialogue, fût-ce le plus indubitablement authentique, où il ne s'en rencontre ? Parce que certaines pensées, certaines expressions mêmes se retrouvent dans le *Théétète* et le *Banquet*, dans le *Ménon* et l'*Apologie*, Stallbaum s'écrie : « Quæ quis sibi persuadeat ab ipso Platone ita iterata esse ? » — « Ces réminiscences, répond M. Chaignet, me paraissent bien permises à un homme qui a beaucoup écrit, et qui se répète quelquefois sans le savoir et sans le vouloir, et prouvent plutôt contre la thèse des adversaires de l'authenticité ». En somme, à propos de ce dialogue comme de la plupart de ceux qui précèdent, l'une et l'autre conclusion peuvent se défendre, bien que la grande majorité des critiques incline à le déclarer apocryphe.

1. 131 A. — Stallbaum prétend même que le *Théagès* n'a pas dû voir le jour avant les discussions auxquelles Xénocrate et les stoïciens se sont livrés sur le δαιμόνιον et les δαίμονες.

2. Ou, comme s'exprime Grote, « a mixture of the sublime and the eccentric, of racionative acuteness witth impulsive superstition. »

Les Rivaux

Quelle idée convient-il de se faire de la philosophie ? C'est une étude inutile et ridicule, répond un jeune Athénien qui semblable au Zéthus d'Euripide est tout entier aux exercices du corps. Non, lui réplique un rival, c'est une culture générale qui permet de s'intéresser à tous les arts et d'en parler avec quelque compétence[1], sans atteindre en aucun d'eux à la hauteur de ceux qui en font leur occupation exclusive. Socrate qui repousse la première thèse, ne consent pas davantage à accepter la seconde : pour lui la philosophie est avant tout une science morale : en matière d'éducation comme en matière de politique, qu'il s'agisse de diriger sa maison ou de gouverner l'Etat, il faut que le philosophe non seulement ne le cède à personne, mais donne l'exemple à tous (138 E).

Sans doute ni le fond ni la forme de ces quelques pages n'ont rien d'absolument indigne d'un Platon ou d'un Xénophon : néanmoins Platon n'a pas l'habitude de mettre ainsi en scène des personnages anonymes, sans physionomie caractérisée, et de plus il a dû tout jeune encore à l'école de Socrate entrevoir les profondes spéculations où devait le conduire la philosophie. Cette discussion correcte, ingénieuse même parfois, mais sans portée, sans élévation intellectuelle, est d'un auteur et surtout d'un penseur de second et même de troisième ordre. Aussi les critiques modernes sont-ils à peu près unanimes à rejeter ce dialogue que Thrasylle lui-même, tout en l'admettant dans son catalogue, ne considérait pas comme sûrement platonicien[2].

1. Quelques anciens, se rappelant le savoir encyclopédique de Démocrite, ont prétendu que ce philosophe était visé ici au moins indirectement par l'auteur du dialogue : Εἴπερ οἱ Ἀντερασταὶ Πλάτωνός εἰσι, φησὶ Θρασύλος, οὗτος ἂν εἴη ὁ παραγενόμενος ἀνώνυμος, τῶν περὶ Οἰνοπίδην καὶ Ἀναξαγόραν ἕτερος (Diog. Laërce, IX, 37. A la place de ce dernier mot qui se lit dans l'édition Didot, le texte primitif portait sans doute ἑταῖρος).

2. Voir le texte cité dans la note précédente.

Le Minos — L'Hipparque

Contrairement à l'usage de Platon, ces deux dialogues doivent leur titre non à l'un des interlocuteurs, mais à un personnage dont la mention se trouve amenée au cours de l'entretien [1]. Ils offrent d'ailleurs dans l'ensemble comme dans le détail des analogies suffisantes pour qu'on soit autorisé à les croire sortis de la même main. Et cependant ils sont loin d'avoir eu même destinée dans l'antiquité. L'*Hipparque* ne figure que sur le catalogue de Thrasylle, et l'unique, ou presque unique auteur qui en parle, Elien, exprime un doute formel sur son authenticité [2] : le *Minos* au contraire a le double honneur d'avoir été maintes fois cité [3] et d'être porté dans le catalogue d'Aristophane, sans doute à cause de l'étroite affinité du sujet traité avec celui de l'*Epinomis* et des *Lois*.

Parmi les défauts les plus saillants de ces deux dialogues, relevons l'absence de toute caractéristique dans les personnages, un manque à peu près absolu d'esprit philosophique, enfin l'allure lâche et capricieuse de la discussion, où la question véritable est à peine effleurée tandis que des réflexions futiles sont développées avec une fâcheuse insistance. Comme dans le *Sisyphe* et l'*Eryxias*, dialogues tenus pour apocryphes déjà par les anciens, ce sont ici des exemples accumulés à satiété, empruntés sans ordre et, j'ajoute, sans résultat aux sciences et aux arts les plus différents : après cet entassement d'analogies le lecteur certainement n'est pas plus éclairé [4]. La fin

1. Il est trés vraisemblable en effet que, dans la rédaction primitive, l'interlocuteur de Socrate était anonyme dans le second dialogue aussi bien que dans le premier.
2. VIII, 2 : Εἰ δὴ ὁ Ἵππαρχος Πλάτωνός ἐστι τῷ ὄντι.
3. Notamment par Plutarque, Maxime de Tyr, Alexandre d'Aphrodise, Clément d'Alexandrie et Proclus.
4. Remarquons en passant que la même remarque s'applique à deux dialogues bien autrement importants, le *Sophiste* et le *Politique*, dont l'auteur, non content de faire un emploi singulièrement abusif de ce procédé, en entreprend *ex professo* la justification théorique. Le *Sophiste* fait remonter

même du dialogue n'a qu'un rapport très éloigné avec le sujet débattu, circonstance qui trahit un esprit étroit, incapable de gouverner logiquement ses idées, un de ces *philosophi plebei* que Cicéron, si peu métaphysicien qu'il fût, ne rencontre cependant jamais sans être tenté de leur faire sentir son dédain.

En revanche, la lecture de ces deux dialogues fait songer à un temps où les controverses érudites commençaient à être en honneur : l'auteur de l'*Hipparque* ne résiste pas à la tentation de faire la leçon aux Athéniens à propos d'un des événements les plus populaires de leurs annales nationales [1], de même que l'auteur du *Minos* entame une longue digression sur la réputation de cruauté faite au célèbre roi de Crète par les tragiques [2]. Il y est question en particulier d'un ministre de Minos, nommé Talus, qui pour surveiller l'administration de la justice, parcourait l'île portant partout avec lui les lois de son roi gravées sur des tables d'airain : anachronisme manifeste, mais facile à comprendre et à excuser [3].

On a prétendu également retrouver dans l'un et l'autre dialogue des traces manifestes d'imitations platoniciennes [4] : le *Minos* a même été rattaché plus ou moins habilement au *Politique*, l'*Hipparque* au *Ménon* et au *Lysis*; mais il s'agit ou de

l'école d'Elée au delà de Xénophane, le *Minos* la tragédie au delà de Thespis et de Phrynichus (321 A).

1. Voir sur ce point dans la *Littérature grecque* d'E. Egger (Paris, 1890) l'article intitulé : *L'Apologie du meurtre politique*. De plus, c'est à Pisistrate et non à Hipparque que la tradition commune attribue la première édition d'Homère.
2. L'abbé Banier, dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions, trouvait plus simple d'admettre à côté du fameux législateur un second Minos, type du tyran avide et cruel.
3. 320 C : ἐν χαλκοῖς γραμματείοις ἔχων γεγραμμένους τοὺς νόμους. Sans même invoquer le souvenir des tables de la loi données par Dieu à Moïse, il suffit de se rappeler qu'en parlant de Lycurgue tous les anciens se servent de l'expression : ἔγραψε νόμους. — Est-ce Platon qui eût ainsi traité Jupiter de « sophiste? » (319 C).
4. C'est ainsi que l'on a rapproché dans le *Minos*, 314 D et *Euthyphron* 14 B, — 318 B et *Banquet*, 215 C, — 319 D et *Gorgias*, 520 C, — 318 E et 319 B avec *Lois*, VI, 765 E, et I, 624 A : dans l'*Hipparque*, 225 D et 228 A avec *Ménon*, 79 A, 89 A-B, tandis que 228 D contredit ce que nous apprend le *Protagoras* au sujet de Pittacus.

faits alors universellement connus, ou de questions partout agitées, ou de vérités de sens commun [1] qu'un auteur répète à son tour sans songer un seul instant à tous ceux qui ont pu et dû les exprimer avant lui.

Ajoutons une remarque particulière au sujet du *Minos* à peu près complètement ignoré.

Le sujet de ce dialogue paraît avoir vivement préoccupé les esprits au ve et au ive siècle [2], depuis que les sophistes avaient en apparence victorieusement opposé le règne de la nature à celui de la loi. C'est sans contredit élever le débat que de définir la loi « l'expression d'un rapport nécessaire et réel [3]; » et une fois engagé dans cette voie, l'auteur nous paraît interpréter d'une façon assez intelligente la pensée socratique qui fait de la recherche de la loi la recherche du vrai. Mais dès lors se dressait en face de cette théorie l'objection fameuse que Pascal devait traduire un jour avec sa brûlante éloquence : « Plaisante justice qu'une rivière borne! vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Pourquoi et comment, se demande l'auteur de notre dialogue, les différents peuples ont-ils des lois différentes [4]? comment ce qui est légitime peut-il le demeurer toujours, puisque nous sommes perpétuellement occupés à renverser les lois existantes et à en édifier de nouvelles [5]? Si la réponse qu'il donne à ces redoutables problèmes est moins décisive qu'il ne le suppose, elle n'en garde pas moins sa valeur. « C'est peut-être, dit Socrate, qu'on ne réfléchit pas qu'à travers toutes ces transformations la loi reste debout. Tout ce qui est mal en effet est illégitime de sa nature : seuls les ignorants le pro-

1. De *truismes*, comme nous nous exprimerions aujourd'hui.
2. Criton et Simon passaient pour avoir composé un écrit Περὶ νόμου, de même qu'Antisthène et Speusippe.
3. 315 A : ὁ νόμος βούλεται εἶναι τοῦ ὄντος ἐξεύρεσις. Nous sommes sur la voie qui conduira à la définition si remarquable de Montesquieu. La définition donnée dans les *Mémorables* (IV, 4, 13) est bien moins philosophique.
4. Il est question ici à plusieurs reprises de Carthage et des Carthaginois, dont Platon n'a jamais parlé avant de composer les *Lois*.
5. 316 C : l'aveu trahit l'Athénien. Xénophon, dans ses *Mémorables* (IV, 4, 14), met la même réflexion dans la bouche d'Hippias.

clament une loi. [1] » L'auteur n'est pas moins heureusement inspiré lorsqu'à ces contradictions passagères que font résonner si haut les sophistes de tous les temps il oppose les traditions constantes, la croyance commune de l'humanité [2].

Dans l'*Hipparque*, l'absence de toute méthode et de tout plan scientifique est peut-être encore plus frappante : le commencement et la fin sont d'une médiocrité accablante [3] : mais de bons juges y ont reconnu çà et là quelques traits vraiment socratiques [4], et si on la considère dans l'ensemble, la langue est saine et de bonne époque, au point que Tennemann, Letronne et Yxem inclinent à tenir ce dialogue pour original. Cousin résume en ces termes la thèse qui s'y trouve développée : « Tout bien est un gain pour celui qui le désire : aimer le gain n'est donc pas plus criminel que d'aimer le bien, pourvu qu'on règle et qu'on éclaire cet amour. » Un tel sujet, isolé de toute considération supérieure, convient beaucoup mieux à un socratique vulgaire qu'au génie de Platon, surtout si l'on tient compte de la faiblesse et de la subtilité vraiment fastidieuse de la discussion [5].

Le style de l'*Hipparque*, très voisin de celui de l'*Eryxias* et de l'*Axiochus*, est assez attique pour que Stallbaum ait commis une erreur évidente en faisant descendre ces diverses compositions jusqu'au siècle des Ptolémées [6]. Ce critique s'est montré d'ailleurs sévère jusqu'à l'injustice en répétant ici à chaque page de ses prolégomènes les mots d'« ineptie » et de « stupidité. »

1. 317 C.
2. 316 A-B.
3. Que penser notamment de la réflexion sur laquelle se ferme le dialogue : « Celui qui reproche à un autre d'être avide n'est-il pas lui-même tout le premier convaincu d'avidité?
4. Par exemple, 227 D.
5. L'interlocuteur même de Socrate ne peut s'empêcher d'en faire la remarque : Οὐκ οἶδ' ὅπῃ ἐν τοῖς λόγοις ἄνω καὶ κάτω στρέφεις (228 A). — Cf. 232 B : Ἠνάγκασέ με ὁ λόγος μᾶλλον ἢ πέπεικε.
6. Par une erreur contraire, un traducteur suppose ce dialogue écrit par Platon au temps des Trente.

Du juste — De la vertu

Ces deux dialogues ou plutôt, ce qui assurément n'est pas la même chose, ces deux dissertations par demandes et par réponses ne sont qu'une compilation aussi pauvre que maladroite de pensées platoniciennes entremêlées à des réflexions plus ou moins banales [1] : la seconde notamment reproduit une grande partie des arguments du *Ménon* sans même le plus souvent changer quoi que ce soit à l'expression. Aussi, bien qu'on les rencontre dans certains manuscrits de Platon, nul n'a été tenté, en dépit du témoignage très tardif de Stobée, d'en soutenir sérieusement l'authenticité, et si nous en parlons ici, c'est uniquement pour rappeler une hypothèse ingénieuse imaginée par Bœckh au commencement de ce siècle [2].

Diogène Laërce rapporte en effet qu'un cordonnier d'Athènes, nommé Simon, dans la boutique duquel Socrate s'arrêtait volontiers à converser avec des amis, avait gardé par écrit note de ses entretiens, et même s'était fait une réputation en publiant, le premier, des dialogues socratiques au nombre de 33 [3]. Or dans le catalogue de ces ouvrages, tel que nous le possédons, se rencontrent précisément les titres suivants : *du Juste, de la Vertu, de la Loi, de l'Amour du gain.* Frappé de cette coïncidence, Bœckh crut pouvoir affirmer qu'il ne fallait pas chercher ailleurs l'auteur des quatre ouvrages dont nous venons de nous occuper. La supposition est plausible, mais non concluante, car nous savons que dans l'école socratique certaines

1. Faisons toutefois une exception pour ces lignes par où se termine le petit traité *De la vertu* : « Quand Dieu veut du bien à une république, il lui donne des hommes vertueux, et quand il a résolu de la punir, il lui ôte ceux qu'elle possède. »

2. Dans sa dissertation intitulée : *Simonis Socratici, ut videtur, dialogi quatuor,* Heidelbergæ, 1810.

3. Diog. Laërce, II, 122 : Οὗτος, φασὶ, πρῶτος διελέχθη τοὺς λόγους τοὺς σωκρατικούς. Dans sa 18e lettre socratique, Xénophon vante chez Simon ὅτι διατελεῖ προσέχων τοῖς Σωκράτους λόγοις καὶ οὔτε πενίαν οὔτε τὴν τέχνην πρόφασιν αἰνίττεται τοῦ μὴ φιλοσοφεῖν.

questions de morale avaient passé à l'état de lieux communs que chacun traitait à sa manière [1]. Les dialogues que nous refusons à Platon sont-ils de Simon, d'Eschine, de Pasiphon d'Erétrie ou de quelque autre ? Aucun indice décisif ne nous permet de nous prononcer. Contre l'opinion de Bœckh Stallbaum [2] a fait valoir d'abord que ces compositions sans mérite, où respire si peu le véritable esprit socratique, ne pouvaient être l'œuvre d'un homme qui nous est représenté vivant dans l'intimité de Socrate, ensuite qu'il était impossible que Simon n'ait pas publié ses rédactions longtemps avant l'apparition des derniers écrits de Platon, que ces quatre traités exploitent chacun à sa manière, quoique sans grand succès. J'ai déjà dit plus haut mon sentiment sur cette dernière considération.

Réponse à une objection

Au terme de l'étude rapide que nous avons consacrée à ce que l'on est convenu d'appeler « les petits dialogues », nous devons répondre à une objection qui a dû surgir presque inévitablement dans un grand nombre d'esprits, étonnés de voir tant de chapitres se terminer, comme les dialogues eux-mêmes, par une conclusion toute provisoire ou même par une absence totale de conclusions.

Si l'abstention a ses avantages pour l'écrivain, c'est de toutes les solutions celle dont s'accommodent le moins les lecteurs. Vous nous aviez loyalement avertis, diront-ils, des difficultés de votre tâche ; mais nous n'en attendions pas moins de vous sur chaque point une solution ferme, une décision motivée : au lieu de cette satisfaction, vous vous bornez à nous

1. Les σκυθικοὶ λόγοι attribués dans l'antiquité par les uns à Eschine, par d'autres à Phédon, ne se confondent-ils pas avec les σκυτικοί que Diogène accorde à Simon ? Parmi les ἀκέφαλοι dont Suidas gratifie Eschine se rencontre un Περὶ ἀρετῆς. N'est-ce pas la preuve que ces dialogues plus ou moins anonymes étaient, selon les bibliothèques, rangés tantôt sous un nom et tantôt sous un autre ?

2. *De dialogis nuper Simoni Socratico adscriptis*, Leipzig, 1841.

mettre en présence des hésitations de la critique, du conflit des thèses opposées, laissant ainsi vagues et flottants des contours qui dans l'intérêt du tableau devraient être nettement accusés [1]. Dans les luttes civiles une loi de Solon enjoignait aux Athéniens de s'enrôler dans l'un ou l'autre des partis aux prises : de même c'est le devoir de l'érudit de ne laisser aucune question indécise, et de choisir hardiment entre les vraisemblances, chaque fois qu'il n'est pas en son pouvoir de créer une certitude.

On nous permettra de ne pas être absolument de cet avis et de nous souvenir à propos de la maxime antique : *Quædam nescire pars magna sapientiæ*.

Il est vrai que le Code va jusqu'à autoriser des poursuites contre un tribunal qui refuserait de juger sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi ; et parmi les difficultés inhérentes à l'exercice de la justice humaine, l'une des plus sérieuses est assurément l'obligation où elle se trouve de prononcer ainsi sur toutes les causes qui lui sont légalement soumises : car que de cas complexes et mal définis, dont l'instruction est restée forcément incomplète, et où dès lors la conscience du magistrat intègre et éclairé aimerait à répondre par les mots : *non liquet* ? Impossible : il faut qu'une décision expresse intervienne, au risque de violer l'équité à seule fin de donner satisfaction à la loi.

La même règle absolue doit-elle prévaloir dans des débats d'un genre fort différent, je veux dire dans les procès d'authenticité soulevés depuis un demi-siècle autour des noms les plus célèbres de l'antiquité ? Ici, dans tous les cas, exigera-t-on du critique, comme des juges de nos tribunaux, une solution ex-

1. Dans la *Préface* de son *Histoire de la Grèce*, Grote dépeint spirituellement l'impatience qu'éprouveront certains de ses lecteurs en voyant se multiplier sous leurs pas les termes qui traduisent une affirmation timide et hésitante : puis il ajoute : « L'auteur lui-même à qui cette contrainte est plus pénible encore est souvent tenté de se délivrer de ce charme invisible par lequel le paralyse une critique consciencieuse, pour forcer le possible et le probable jusqu'à les transformer en certitude par la suppression de toute considération servant de contrepoids. Mais il n'en a pas le droit ».

plicite, précise et formelle ? Qu'il étudie la cause à fond, qu'il s'entoure de toutes les lumières, qu'il ne néglige aucun témoignage même éloigné, même discutable, voilà autant de devoirs auxquels il ne peut légitimement se soustraire : mais cette première tâche terminée, si les faits en dépit de ses consciencieux efforts persistent à demeurer obscurs, ne lui sera-t-il pas permis de laisser en ce qui le concerne la question en délibéré ? Une telle sentence équivaut-elle nécessairement à une constatation d'incompétence, à une abdication coupable, impliquant ou une négligence sans excuse ou un excès de timidité ? Tout au contraire il nous semble que la critique commettrait bien plutôt un abus de pouvoir en créant à son usage une évidence factice, en prétendant rendre un arrêt en due forme alors qu'elle ne peut raisonnablement aboutir qu'à mettre en balance d'égales probabilités [1].

Voici, par exemple, les dialogues platoniciens ou présumés tels passés en revue dans le présent chapitre. Peut-on espérer dans chaque cas particulier une solution assez solidement établie, assez sérieusement justifiée pour s'imposer même à un esprit prévenu ? Peut-on même affirmer que la philosophie d'un côté, l'érudition de l'autre soit en possession des éléments d'information les plus indispensables ? Peut-on supposer qu'elle les réunira un jour ? Nous ne le croyons pas.

Or, dans l'état actuel de nos connaissances, soutenir qu'il est absolument, évidemment impossible ou que tel de ces dialogues soit sorti d'une main qui ne fût pas celle de Platon, ou que tel autre au contraire ait pour auteur quelque socratique plus ou moins inconnu, et le soutenir de telle sorte que l'affirmation opposée apparaisse à tous les yeux comme ridicule et impertinente, c'est à quoi aucun critique sérieux ne voudra consentir.

1. « C'est une partie de bien juger que de douter quand il faut. Celui qui juge certain ce qui est certain, et douteux ce qui est douteux, est un bon juge » (Bossuet). Ceux de nos lecteurs dont nous aurions trompé désagréablement l'attente voudront bien se rappeler en quels termes Rémusat excusait les dialogues où Platon laisse son lecteur « embarrassé, mais averti, incertain, mais détrompé. »

Encore devons-nous ajouter que deux circonstances aggravent ici d'une façon toute particulière la difficulté du problème. D'une part, nous savons combien a été populaire, et par là même étendue la littérature qu'à l'exemple des anciens nous caractériserions volontiers par l'épithète de « socratique » [1] : de nombreux écrivains se sont exercés dans ce genre agréable, et plus facile encore qu'agréable, lorsque le dialogue se borne au développement de quelque maxime élémentaire de psychologie ou de morale : or il est trop évident que pour expliquer la composition de l'un des deux *Hippias*, ou du *Clitophon*, ou du *Théagès*, il n'est nullement nécessaire de recourir à un métaphysicien de génie. D'autre part l'ensemble des œuvres attribuées à Platon forme une longue chaîne où par des transitions insensibles on passe de chefs-d'œuvre incomparables, qui comptent parmi ce que le génie humain a produit de plus achevé, à des œuvres non seulement médiocres, mais au-dessous du médiocre. Faisons même un instant abstraction des dialogues dont l'origine, en raison de leur éclatante perfection, n'a jamais été et ne sera jamais contestée : ne considérons que les écrits dont l'authenticité a pu raisonnablement être mise en doute. Il en est dans le nombre que des qualités secondaires, si l'on veut, mais très appréciables encore et très réelles, heureux choix du sujet, habile disposition de l'ensemble, grâce des détails, distinction du style, engagent à maintenir au nom de Platon : en réalité si l'on recueillait les suffrages, on constaterait bien vite que la grande majorité des juges s'est prononcée en leur faveur ; ceux même qu'une sévérité qu'on taxerait volontiers d'exagérée a conduits à une conclusion négative sont les premiers à reconnaître qu'il est permis

1. Diogène Laërce cite plus de cent dialogues composés par des socratiques, sans compter ceux dont le cours du temps avait effacé le souvenir. « Quo confidentius dico, écrit V. Rose (*De libr. Arist. ordine*, p. 68), in hoc omni negotio ex sola rei ratione et studiorum historia dijudicandum esse neque ullam esse traditorum titulorum auctoritatem. » Remarquons à ce propos qu'un fragment de Philodème retrouvé parmi les papyrus d'Herculanum attribue formellement à Théophraste la partie considérée jusqu'ici comme la plus authentique des *Economiques* d'Aristote.

de ne pas partager leur sentiment [1]. Nommons ici l'*Apologie*, le *Criton*, le *Lachès*, le *Lysis*, le *Charmide* et l'*Euthyphron*, en avouant sans trop de façons que la « question platonicienne » serait très probablement encore à naître, si ces six compositions avaient été seules à provoquer les soupçons des érudits.

Malheureusement pour elles, elles se trouvent en assez inquiétante compagnie : catalogues anciens et éditeurs récents leur associent en effet sans aucun scrupule d'autres dialogues chez lesquels des défauts très visibles, la bizarrerie de l'idée fondamentale, une insignifiance manifeste, et par dessus tout l'absence totale de ce qu'on pourrait appeler la note platonicienne font songer de préférence à quelque socratique mettant par écrit, non sans insouciance, les entretiens véritables du maître, ou un pastiche plus ou moins ingénieux de ces entretiens. Aussi les critiques modernes sont-ils à peu près unanimes à suspecter ici une erreur des premiers biographes ou bibliographes de Platon ; en dépit de tel ou tel plaidoyer entrepris accidentellement pour la défense de la tradition, les juges compétents ont écarté comme caduques à la fois en droit et en fait les très anciennes prétentions à l'authenticité de l'*Epinomis*, du *Minos*, de l'*Hipparque*, des *Rivaux*, du *Second Alcibiade*, du *Clitophon* et du *Théagès*. Si Platon ne nous était pas connu d'ailleurs, ce n'est pas là assurément qu'on songerait à le chercher.

Voilà donc deux groupes assez nettement séparés, dès qu'on les envisage isolément, pour qu'il n'y ait presque aucun doute sur l'acquittement d'un côté, sur la condamnation de l'autre. Il n'en est plus de même et l'embarras du critique renaît lorsqu'il considère que les circonstances de la cause établissent entre ces deux groupes une sorte de solidarité relative, surtout lorsqu'il constate qu'entre eux toute ligne de démarcation tranchée fait défaut. Tout au contraire, qu'on descende du premier

1. C'est ainsi qu'en ce qui touche l'*Apologie* et le *Criton* Schaarschmidt lui-même entend que la décision soit réservée aux préférences et à l'appréciation personnelle du lecteur : mais alors pourquoi ailleurs essaie-t-il de lui imposer en quelque sorte de haute lutte ses audacieuses négations?

au second ou qu'en sens inverse on remonte du second au premier, on passe par une série d'anneaux intermédiaires qui constituent comme autant de transitions insensibles. Le caractère platonicien ne s'efface que lentement et par degrés. Ce sont ici de véritables questions de nuances, et l'on sait que rien n'est plus difficile à trancher. Faut-il dès lors attribuer ces dialogues en bloc à Platon, sur la foi des plus satisfaisants et des mieux travaillés, ou au contraire les lui refuser en bloc également, au nom des plus médiocres et des plus imparfaits? Quoique ces deux hypothèses aient eu des partisans, elles offrent l'une et l'autre quelque chose d'excessif qui détourne de s'y arrêter. Ainsi une seule voie reste ouverte : faire le départ entre ce qu'il faut conserver et ce qu'on doit rejeter. Mais comment s'acquitter de cette tâche délicate? Dans le fond comme dans la forme aucun critérium certain ne se présente, et il est trop évident que le résultat dépendra avant tout de la trempe d'esprit personnelle, des exigences spéciales, des préoccupations particulières du critique. Selon qu'il sera porté dans ces matières à la sévérité ou à l'indulgence, selon qu'il se fera telle idée ou telle autre du génie, de la carrière ou des desseins du grand philosophe, quelle différence dans la solution à intervenir!

Ainsi, si avec la plupart des biographes on se représente les débuts de Platon comme écrivain datant d'une époque où jeune encore il faisait ses premières armes en philosophie sous la conduite et pour ainsi dire aux côtés de Socrate : si l'on songe que dans cette hypothèse il fut selon toute apparence le créateur du dialogue socratique dont la perfection, comme celle de tous les autres genres, a dû être achetée au prix d'essais multipliés : si l'on remarque que les écrits ici en jeu, sauf peut-être une ou deux exceptions, s'élèvent au moins par quelque côté au-dessus du socratisme pur et trahissent par conséquent un disciple capable non seulement de le reproduire, mais de le développer : si l'on tient compte de ce fait que parmi les écrivains philosophiques grecs à nous connus, les plus rapprochés de Platon par leur date, Xénophon et Aristote, n'ont point dédaigné

de composer avant ou après leurs grands traités des dissertations de moindre importance : si l'on se rappelle que les chefs-d'œuvre de presque tous les auteurs illustres, de Virgile à Corneille et de Démosthène à Gœthe, ont été précédés et préparés par des écrits moins parfaits, parfois même médiocres : si au point de vue philosophique on distingue avec soin le résultat obtenu, souvent très pauvre, des conclusions parfois assez importantes qui se dégagent du débat pour un lecteur vraiment intelligent, si enfin au souvenir de la vénération profonde de Platon pour son maître on considère plusieurs de ces petits dialogues, et particulièrement l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Criton*, comme autant d'improvisations de circonstance destinées à venger la réputation ou la mémoire de Socrate de certaines accusations trop aisément acceptées par l'opinion : rien de plus naturel que de se sentir porté à l'indulgence, et de concevoir la possibilité de rattacher avec la tradition au trône platonicien jusqu'à des branches stériles et informes, dénuées de grâce, de sève et de végétation.

Admet-on au contraire que Platon, génie extraordinaire et résolu à ne jamais se laisser confondre avec le commun des mortels, n'a commencé à écrire qu'après la mort de Socrate, c'est-à-dire dans un temps où il était en pleine possession de sa supériorité intellectuelle et de son indépendance philosophique : se persuade-t-on en outre que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, jaloux au degré que l'on sait de sa renommée d'écrivain, n'a voulu se présenter devant ses contemporains et devant la postérité qu'avec des ouvrages d'une perfection au moins relative : calcule-t-on le nombre considérable de Grecs qui élevés à l'école de Socrate ont eu en même temps que Platon l'ambition de se faire un nom par des entretiens philosophiques : a-t-on acquis la conviction que la tradition, telle qu'elle s'est constituée, ne saurait en aucun cas tenir lieu de règle décisive : tout aussitôt le point de vue se modifie, et par une conséquence naturelle, jusque dans les plus achevés d'entre les petits dialogues on inclinera à ne voir que des œuvres étrangères, transportées par calcul ou par inadvertance dans l'héri-

tage légitime de Platon. Sans doute pour les rejeter aucune de ces réflexions n'est absolument péremptoire : mais de même qu'en matière d'histoire il ne suffit pas qu'un fait soit possible ou même vraisemblable pour que du même coup il doive être réputé certain [1], de même en matière de critique la simple possibilité intrinsèque d'une attribution, quelle qu'elle soit, ne permet pas de conclure à sa réalité [2].

De part et d'autre, on le voit, les arguments invoqués sont également plausibles, dans aucun sens ils n'entraînent de solution décisive : aussi les divergences entre juges même autorisés sont-elles nombreuses et s'expliquent-elles sans peine. Chose plus surprenante et qui mieux que tout le reste fait toucher du doigt les incertitudes du problème, on a vu des critiques éminents tels qu'Uberweg et E. Zeller avoir sur ces questions des convictions successives, défendre avec ardeur une thèse donnée, puis passer d'un camp dans l'autre et après avoir confessé leur erreur, soutenir avec la même sincérité la thèse diamétralement opposée.

En face d'une telle situation, l'ἐποχή, c'est-à-dire la suspension du jugement recommandée par les sceptiques anciens, fut-elle jamais plus légitime ? Imitons ici la prudence de Platon lui-même. Que de fois lui est-il arrivé d'exprimer avec une visible indécision des vérités qu'il ne faisait qu'entrevoir ? Il eût préféré sans doute tenir sur tous les points un langage clair, précis, catégorique : mais jusque dans ses affirmations les plus chères il a voulu avec une noble candeur ne pas dé-

1. « C'est à mon sens un système déplorable que celui qui consiste à dire : Cela peut être, pourquoi cela ne serait-il pas ? La vérité historique ne souffre pas de pareils procédés : elle ne permet pas qu'on accepte comme vrais des faits qui sont seulement possibles ou probables en eux-mêmes, mais qui n'ont de garantie intrinsèque ni dans la sûreté de la tradition ni dans l'autorité du narrateur. Agir ainsi, c'est annuler le rôle de la critique » (Daremberg).

2. « Will man bei der Frage nach der Æchtheit der Platonischen Dialoge geschichtlich und unbefangen verfahren, so darf man die Möglichkeit der Æchtheit nicht mit ihrer Wirklichkeit und Gewissheit verwechseln und die letztere noch nicht als erwiesen betrachten, wenn es blos nicht gelingen sollte, ihre absolute Unmöglichkeit darzuthun » (Zeller).

passer la limite où s'arrêtait pour lui la lumière, et aux formules presque dubitatives qui traduisent d'ordinaire la politesse athénienne il a ajouté mainte réserve formelle dont toute l'histoire de la pensée humaine depuis vingt-deux siècles ne confirme que trop éloquemment la sincérité. Pourquoi en ce qui touche certains des écrits qu'on lui attribue, feindrions-nous une assurance qui n'est pas la nôtre ? Encore une fois, pareille hésitation n'est pas ici le prélude ou le fruit d'un doute systématique, moins encore un aveu de timidité ou d'impuissance : c'est l'état naturel d'un esprit qui ne cherchant la certitude que dans l'évidence, se garde avec le même soin et de négations téméraires et d'affirmations qu'il serait incapable de justifier. C'est le propre, non de la science vraie qui connaît ses limites, mais de la fausse érudition qui s'ignore de ne se résigner jamais au silence, quel que soit le point, évident ou obscur, douteux ou manifeste, simple ou complexe sur lequel on lui demande de prononcer [1]. Dans l'histoire des lettres anciennes, écrivait E. Egger, il y a des questions qu'il est difficile d'éluder, mais auxquelles il est plus difficile encore de répondre, et à la fin d'un de ses cours les plus remarquables l'éminent helléniste ne craignait pas de placer cette déclaration catégorique : « Que si maintenant par les conclusions auxquelles je voudrais associer mes auditeurs je paraissais détruire certaines opinions commodes pour y substituer le doute et l'incertitude, j'aurais à ce reproche une réponse : c'est que le doute est en certains cas une conquête qui a son prix [2]. »

1. C'est ce qui faisait dire avec tant de sens à Quintilien : « Ex quo mihi inter virtutes grammatici habebitur aliqua nescire ».

2. *Mémoires d'histoire et de littérature ancienne*, p. 94. — On lit dans E. Zeller à la suite du passage cité dans une note précédente : « Etwas schwankendes wird die Entscheidung einzelner Fälle immer behalten und wenn es allerdings Gespräche gibt, bei denen wir mit aller Bestimmtheit sagen können : « So kann nur Plato geschrieben haben » und andere bei denen sich ebenso bestimmt behaupten lässt : « So kann Plato unmöglich geschrieben haben », so liegt doch zwischen beiden noch eine ziemliche Anzahl von solchen Werken in der Mitte, zwischen denen eine solche Grenzlinie zu ziehen schwer est. » Dans la dernière édition de la *Philosophie des Grecs* (t. II, 1, p. 413) se retrouve la même affirmation : « Es ist fast unvermeid-

Avant de terminer ce chapitre, il nous reste peut-être un dernier point à élucider. On voudra savoir comment dans la collection platonicienne l'apocryphe a pu ainsi se mêler à l'authentique. Sans renvoyer nos lecteurs à la longue étude historique développée dans la première partie de cet ouvrage, nous nous bornerons ici à quelques courtes réflexions.

La publicité ancienne différait essentiellement, ne cessons pas de le rappeler, de la publicité moderne : en l'absence d'un commerce de librairie organisé et de tout contrôle permanent, les circonstances décidaient seules de la destinée des ouvrages que leur importance ou leur célébrité ne protégeait pas contre l'oubli. En outre, « une des conséquences de l'invention de l'imprimerie a été d'opérer une sélection parmi les productions autographes des écrivains : un manuscrit doit avoir une certaine valeur pour mériter les soucis et les dépenses que nécessite sa transformation en livre imprimé ; chez les anciens le *volumen* créait une sorte d'égalité injuste entre les œuvres parfaites, les médiocres et les pires : les chefs-d'œuvre existaient à trop peu d'exemplaires : les méchants livres en avaient aisément autant : ainsi s'explique en partie la prompte disparition de beaucoup d'œuvres éminentes et la conservation de compilations informes... Entre celui qui n'écrivait que pour lui-même et pour quelques amis, et celui qui visait la gloire et songeait à la postérité, il n'existait pas comme aujourd'hui une distinction précise fondée sur un fait matériel et économique. Aussi devint-il bientôt très malaisé de bien composer une bibliothèque : celle d'Alexandrie, celle de Pergame étaient des amas de livres plutôt que des collections bien ordonnées, et les *canons* par lesquels les Alexandrins essayèrent de désigner les auteurs les plus dignes de respect et d'étude

lich, dass sich zwischen den Gesprächen, welche man Plato entschieden beilegen oder absprechen kann, andere einschieben, bei denen man über einen mittleren Grad der Wahrscheinlichkeit nicht herauskommt. » Après avoir exposé l'étrange désaccord des érudits en ce qui touche le plus grand nombre des dialogues, Teichmüller arrivait à son tour à cette conclusion: « Darum halte ich einen gewissen Skepticismus in Betreff der Anerkennung Platonischer Dialoge für den angezeigten Standpunkt. »

ne pouvaient suffire à mettre de l'ordre dans ce chaos [1]. »

De ces considérations générales passe-t-on au sujet particulier qui nous occupe, comment ne pas tenir compte des judicieuses réflexions d'E. Egger? « Quelques-uns des dialogues de Simon ou d'Eschine figurent peut-être aujourd'hui, on l'a conjecturé sans invraisemblance, parmi les ouvrages que les manuscrits nous ont transmis sous le nom de Platon. Ce dernier, continuateur inventif et hardi, plutôt que simple interprète de la philosophie de son maître, a naturellement éclipsé tous ceux qui employaient autour de lui la même méthode dans l'exposition des théories philosophiques... Beaucoup d'ouvrages circulaient alors dans le public sans nom d'auteur ou sous des noms supposés : l'analogie des sujets a dû souvent faire grouper autour de l'œuvre de Platon des opuscules composés par des imitateurs de second ou de troisième ordre ; mais à moins de découvertes que l'on ne peut plus guère espérer, la critique ne réussira pas à marquer nettement dans cette riche collection le point où s'arrête la main de Platon et où commence la main de ses médiocres émules [2]. »

En réalité quelques-uns des dialogues que nous avons passés en revue reproduisent la correction aisée et le tour d'esprit un peu étroit de Xénophon et, comme mainte page des *Mémorables*, semblent n'avoir d'autre but que de mettre en relief la supériorité intellectuelle et morale de Socrate sur les plus éclairés d'entre ses contemporains. D'autres offrent de frappantes analogies avec le ton des fragments, malheureusement très rares, que nous avons d'Eschine. Toutes les vraisemblances font de l'*Epinomis* l'œuvre d'un disciple et d'un successeur de Platon.

Inutile d'ajouter que plus un homme était célèbre, plus sa renommée contribuait à grossir son héritage, plus aussi elle attirait les plagiaires et les faussaires. Dans le siècle même de Platon, Hippocrate et Eudoxe, Xénophon et Aristote étaient destinés à en faire l'expérience. Ce serait d'ailleurs commettre

1. Victor Egger, *Science ancienne et science moderne*.
2. *La littérature grecque*, p. 246.

un véritable cercle vicieux que de s'autoriser de la transmission intégrale des œuvres réputées platoniciennes, à l'exclusion de celles des autres socratiques, pour justifier leur authenticité : il est évident que si elles nous sont heureusement parvenues, c'est précisément parce que l'antiquité les avait léguées aux âges suivants sous le couvert du grand nom de Platon. Nous possédons de même à peu près au complet les discours qu'avait rédigés Démosthène : mais de même aussi, et pour une cause toute semblable, nous lui voyons attribuer des pages qui ne lui appartiennent pas. Encore faut-il se souvenir que les rhéteurs, s'attachant avant tout aux caractères extérieurs de l'argumentation et de la période, en étaient arrivés à se faire de chaque orateur classique un type idéal et dès lors, par respect pour une définition parfois singulièrement artificielle de son talent, à lui refuser des ouvrages d'une authenticité cependant démontrée. Assurément les critiques qui se sont occupés de Platon et d'Aristote n'ont pas été arrêtés par de pareils scrupules, soit qu'en matière de philosophie le fond leur parût seul digne d'attention au détriment de la forme [1], soit qu'on trouvât naturel de mettre au compte d'un chef d'école tout ce qui était né à son ombre, je veux dire, tout ce qui avait été composé à son imitation, parfois même comme une extension ou un correctif de son enseignement.

Et de même que ce n'est pas porter une main téméraire sur l'héritage de l'antiquité que d'enlever tel discours à Démosthène pour le restituer à Hypéride, à Hégésippe ou à Dinarque, de même que les fervents d'Aristote ont sagement renoncé à le considérer comme l'auteur des trois *Morales*, de même ce n'est pas appauvrir Platon ni diminuer sa gloire que d'effacer au moins provisoirement son nom en tête de compositions de mérite inférieur, où tant d'inductions légitimes nous autorisent à soupçonner des produits étrangers.

---

1. La critique de Denys d'Halicarnasse est à cet égard singulièrement instructive. Il n'est pas de reproche qu'il n'adresse au *Ménexène* : mais il n'en considère pas moins ce discours comme le chef-d'œuvre oratoire de Platon.

4. LES DIALOGUES APOCRYPHES

Réflexions préliminaires. — Partis ou non de la main de Platon, les dialogues contestés que l'on vient de passer en revue n'intéressent que très médiocrement la conception essentielle et fondamentale du platonisme : qu'on les tienne pour authentiques ou qu'on les rejette comme apocryphes, non seulement les grandes lignes de l'édifice n'en sont pas changées, mais les parties maîtresses n'en subissent aucune altération appréciable. Parmi ces compositions de second et de troisième ordre, il en est même contre lesquelles il n'existe aucun argument plus décisif que leur complète insignifiance, et la difficulté qu'on éprouve à se représenter Platon prenant la plume pour écrire sur des questions banales des pages sans élévation philosophique, sans caractère, sans mérite, telles que pouvait en produire le premier venu d'entre les socratiques.

Il en est tout autrement du *Parménide*, du *Sophiste* et du *Politique*. Quelque jugement que l'on en porte, ces trois dialogues ne sont pas d'un penseur vulgaire et renferment, les deux premiers surtout, certaines pages dignes assurément de la plus haute attention. De plus ils touchent, et par plus d'un côté, aux œuvres vives du système, à ce point que, selon l'expression d'un contemporain, leur élimination entraînerait une modification « colossale » dans la notion que la postérité doit garder d'un des plus mémorables enseignements philosophiques de l'antiquité. Bref, la part qu'il est à peu près universellement convenu de leur faire dans la conception et l'explication du platonisme est si considérable que pour prononcer en ce qui les concerne, on ne peut se contenter d'une affirmation entourée de quelques preuves sommaires, moins encore de l'expression telle quelle de préférences ou d'aversions toutes personnelles ; et puisque nous croyons ici devoir rompre avec une tradition vieille en France de quatre siècles, à défaut des étu-

des étendues [1] nécessaires pour discuter des questions aussi complexes d'authenticité sous toutes leurs faces et dans tous les détails, nous sommes tenus de mettre en pleine lumière les arguments considérables et à certains égards décisifs, qui nous détournent de voir dans ces trois dialogues l'œuvre immédiate et personnelle de Platon.

Avant d'en aborder l'examen particulier, commençons par deux remarques générales, l'une et l'autre d'une extrême importance.

Tout d'abord, de l'aveu unanime des critiques, ces dialogues nous révèlent un second Platon, très différent de celui qui a écrit et signé le *Phèdre*, le *Banquet*, le *Gorgias*, le *Phédon*, le *Timée*, la *République*, ces documents platoniciens par excellence, aussi admirables par le bon sens que par le génie métaphysique. Ce sont d'autres préoccupations, d'autres enseignements, un style d'une sécheresse toute didactique en rapport avec une manière très dissemblable de poser et d'aborder les problèmes, des conclusions inattendues, souvent contraires à celles qu'on rencontre ailleurs : d'un mot, sortis de la même plume que les dialogues précédents, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* nous feraient assister à une véritable métamorphose intellectuelle. Or l'unité de pensée est la marque à laquelle se reconnaissent les grandes doctrines, et il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'un philosophe en vienne à déserter ses principes, à se combattre et surtout à se contredire lui-même. Nous serions en face d'un double Platon : mais qui a jamais parlé d'un double Aristote ? d'un double Descartes ? d'un double Leibniz ? S'il y a un désaccord apparent entre la première et la seconde philosophie de Schelling, c'est qu'entre celle-là et celle-ci se place l'apparition soudaine et

1. Pour ne pas grossir outre mesure les proportions du présent volume, on a dû se borner à résumer ici ce que les lecteurs curieux de ces difficiles problèmes trouveront développé d'une part dans les ouvrages suivants : *De l'authenticité du Parménide*, Paris, Thorin, 1873 — *Études sur le Politique*, Paris, Picard, 1888, — et de l'autre dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales (Nov.-Déc. 1879, Janvier et Février-Mars 1880) et les *Annales de philosophie chrétienne* (Octobre 1888).

triomphante de l'hégélianisme : si chez Kant le dogmatisme de la *Critique de la Raison pratique* s'accorde mal avec le scepticisme de la *Critique de la Raison pure*, dogmatisme et scepticisme n'en ont pas moins dans l'esprit de leur auteur une racine commune. En ce qui touche Platon, toutes les tentatives imaginées pour donner une explication raisonnable de cette volte-face de sa pensée ont absolument échoué.

Les uns, comme Cousin dans un article célèbre du *Globe* [1], ont essayé de partager la vie de Platon en trois périodes distinctes. Dans la première, il n'entrevoyait la vérité que sous forme de pressentiments sublimes : le mysticisme le possède et le réclame tout entier. Mais vers le temps de la mort de Socrate commence pour le philosophe une nouvelle existence et avec elle une manière nouvelle : à la méditation et au culte des vérités éternelles sous les auspices de la religion succède tout à coup une vie aventureuse remplie d'ailleurs par des études pénibles et diverses : la dialectique se substituant à l'inspiration remplace la poésie par la prose, le symbolisme par l'abstraction, l'allure souple et entraînante de l'ode et du drame par le mouvement régulier mais pesant de l'ordre didactique et le langage décoloré du raisonnement. — Le contraste que je viens de résumer est séduisant : répond-il à la réalité ? Outre que les variations de l'écrivain peuvent être et sont généralement indépendantes de celles du penseur, sur quoi s'appuie-t-on pour imaginer cette ingénieuse hypothèse ? sur des documents historiques ? sur les attestations des anciens ? loin de là, ce sont les dialogues mêmes dont nous parlons qui l'ont suggérée et dès lors ne peuvent en bonne logique servir à la confirmer.

Les autres pensent que cette conversion imprévue du grand philosophe trouverait plus naturellement sa place à la fin de sa carrière, dans un temps où les objections de ses disciples et notamment d'Aristote lui avaient ouvert les yeux sur les points

1. Une analyse assez étendue en a été donnée plus haut (p. 52 du présent volume).

faibles de son système. Mais si nous possédons dans le *Parménide* et le *Sophiste* le dernier mot de Platon et pour ainsi dire l'édition définitive, revue et corrigée de ses théories métaphysiques, d'où vient qu'Aristote et l'antiquité tout entière ont ignoré cette rétractation, ou si le mot paraît excessif, cette transformation suprême? d'où vient qu'historiens et commentateurs n'y font pas la moindre allusion? Qu'on examine les écrits (tels que le *Timée*, le *Critias*, les *Lois*) qui appartiennent notoirement aux vingt ou aux dix dernières années de la vie de Platon : on verra le disciple de Socrate se détourner de plus en plus des controverses métaphysiques, des hauteurs un peu nuageuses de la spéculation pure pour reprendre pied sur le terrain de la pratique, et se tourner de préférence vers l'étude de la nature, vers les données de l'histoire, enfin et surtout vers les applications de l'idée de justice à toutes les parties de l'organisation et de la législation sociales. Entre le *Parménide* et les *Lois*, comme entre le *Sophiste* et le *Phèdre*, quel abîme! On nous parle sans doute d'une évolution lente qu'aurait subie le platonisme du vivant même de son fondateur : mais les témoignages les moins suspects, celui d'Aristote en tête, nous apprennent que la pensée directrice de cette évolution n'était autre qu'une conciliation entre la théorie des idées et la théorie des nombres, telle que depuis Philolaüs elle s'était développée au sein du pythagorisme.

Cette réflexion en amène naturellement une autre. Il est incontestable que le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, sans être pour cela nécessairement l'œuvre du même auteur, ont vu le jour dans un milieu où l'éléatisme, tout discuté qu'il fût, avait gardé quelque prestige et passait au point de vue philosophique pour très supérieur non seulement au socratisme primitif, mais au platonisme, sa plus haute et sa plus parfaite expression. Dans le premier de ces dialogues le disciple de Xénophane tient le rôle principal que nous savons dévolu à Socrate, sauf de rares exceptions, dans tous les dialogues platoniciens : quant aux deux suivants, l'étranger qui dirige l'entretien nous est représenté en termes exprès

comme « un vrai philosophe, natif d'Elée, de la secte de Parménide et de Zénon [1]. »

Loin de moi la pensée de contester le caractère original et à certains égards si saisissant de la doctrine éléatique, écho lointain et imprévu du panthéisme des Védas sur une terre où le polythéisme et l'antropomorphisme fêtaient depuis tant de siècles leur triomphe. Tout en demandant aux nombres l'explication du monde, Pythagore lui-même, loin de détourner son regard des choses créées, avait eu le pressentiment des lois harmonieuses qui président à l'ordre et à la vie de l'univers. L'éléatisme est-il sorti d'une protestation de la conscience contre les erreurs de la mythologie vulgaire? ou bien, comme tendraient à le prouver certains vers de Xénophane et de Parménide, est-ce une tentative désespérée pour assurer à la science une base solide en dehors des hypothèses contradictoires où se perdaient les φυσιόλογοι essayant d'expliquer tout ensemble l'essence commune et la nature différente des corps? Pour Parménide, le véritable métaphysicien du système, est-ce que tout se résume en un Dieu concret, embrassant toutes les réalités dans son infinitude, ou au contraire est-ce que l'ensemble des choses vient en quelque sorte se fondre dans la notion de l'être en soi, de l'être abstrait, au sein duquel il n'y a place pour aucune séparation, pour aucune différence? Que penser de la polémique obstinée de Zénon contre la pluralité, de cette dialectique destructrice qui pour le malheur de la Grèce eut alors un si prodigieux succès [2]? De quelque façon qu'on tranche ces problèmes très controversés, on discerne mal comment l'éléatisme aurait pu, surtout au lendemain de la mort de Socrate, s'imposer à celui dont la doctrine entière est visiblement dominée par cette formule célèbre : ἓν καὶ πολλά. Si dans le *Théétète* Platon parle avec vénération de Parménide, c'est en se hâtant d'ajouter : « J'ai grand peur que nous ne compre-

1. *Sophiste*, 216 A.
2. Comme le montrent l'*Euthydème* de Platon, le Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων d'Aristote et maint passage d'Isocrate (notamment *Panathénaïque*, ch. 10).

nions pas ses paroles et que nous soyons encore bien moins à la hauteur de ses pensées [1]. » Certains modernes n'en ont pas moins découvert ce qui avait entièrement échappé à Aristote, à savoir que Parménide a été « le véritable, le grand précurseur de la dialectique et de la métaphysique platoniciennes [2]. » D'autres, précisant davantage, ajoutent que le platonisme a emprunté aux Eléates la distinction essentielle de deux ordres de choses, de deux mondes, l'un invisible, intellectuel » se révélant à la raison seule, l'autre physique, matériel où nous donne accès la sensation : on oublie trop que Démocrite, ce prétendu matérialiste, étudié, approfondi, combattu même par Platon sur d'autres points avec tant d'insistance, avait établi cette même distinction d'une façon plus expresse et plus explicite encore.

Quant à l'école mégarique, dont nous parlerons plus en détail à propos du *Sophiste*, il suffira de rappeler que si le *Théétète* nous instruit des relations sympathiques qui ont pu se nouer à un moment donné entre Platon et Euclide, rien ne laisse supposer que le premier ait jamais salué un maître dans le second. Comme les autres socratiques, Platon a pu chercher un refuge momentané à Mégare : à aucune époque les Mégariques ne l'ont compté parmi leurs disciples [3]. Aristote, le témoin le mieux renseigné sur les origines historiques du platonisme, ne fait pas la moindre allusion à une intervention, quelle qu'elle soit, du mégarisme dans la formation et le développement de la théorie des Idées.

Voici maintenant une seconde remarque, dont l'importance n'échappera à personne.

Sans revenir sur ce qui a été exposé précédemment [4], il importe néanmoins de rappeler ici que les sujets abordés dans le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* sont de ceux qu'Aris-

1. 184 A : φοβοῦμαι μὴ οὔτε τὰ λεγόμενα ξυνιῶμεν, τί τε διανοούμενος εἶπε πολὺ πλέον λειπώμεθα.
2. Riaux, *Dictionnaire des sciences philosophiques*.
3. Voir les pages 56-63 de notre premier volume.
4. Pages 428 et 429 de notre premier volume.

tote a abordés avec une sorte de prédilection : les idées d'unité, d'être et de non-être, de vrai et de faux ont été creusées par lui et analysées dans maint traité avec une étonnante profondeur. Or les historiens de la philosophie savent qu'en dépit des plus minutieuses recherches et après des tentatives désespérées il a fallu définitivement renoncer à trouver dans Aristote une phrase quelconque ayant trait, directement ou indirectement, au *Parménide* [1].

Le *Sophiste* et le *Politique* sont en apparence moins mal partagés : mais un examen plus attentif enlève aux textes invoqués toute force probante. Ainsi au VIe livre de la *Métaphysique* [2], après un exposé de ce qu'on appelle en philosophie le *contingent* (τὸ συμβεβηκὸς) on lit : « Ce n'est donc pas à tort, à un certain point de vue, que Platon a placé dans le non-être l'objet de la sophistique. » A première vue on pourrait croire qu'on a ici la transcription fidèle, dépouillée de toute métaphore, d'un passage célèbre du *Sophiste* [3] : en y regardant de près, on voit que le problème du non-être se trouve posé chez les deux auteurs de façon très différente, et qu'en outre cette même conclusion a pu être tirée par Aristote de maint autre passage de Platon. — Une remarque analogue s'applique aux lignes suivantes de la *Métaphysique* [4] : « Après Parménide il fallait prouver l'existence du non-être : alors les êtres proviendraient de l'être et de quelque autre chose et la pluralité serait expliquée. » Dans le *Sophiste* [5], c'est un autre dessein qui amène l'auteur à faire de l'être et du non-être comme le double principe et des idées et des choses : il s'agit d'expliquer la possibilité de l'erreur. — Certaines phrases d'Aristote [6] offrent de vagues rapprochements avec les étranges dichotomies qui sont l'une des caractéristiques des dialogues ici considérés : mais là

1. La démonstration détaillée de cette thèse se trouve dans notre ouvrage sur le *Parménide* (ch. IV, p. 138-146).
2. 1026a4. Cf. Alberti, p. 65.
3. 254 A.
4. XIV, 2, 1089a5.
5. 256 et suiv.
6. Notamment *De part. anim.*, I, 2,642b et 3,643b17.

comme dans les exemples précédents, d'où vient qu'Aristote ne les a pas nommés par leur titre, si réellement il y songeait et s'il les avait sous les yeux? En discutant au IIIe livre de sa *Politique* la question, sans doute vivement agitée dans la Grèce du IVe siècle, de savoir s'il est préférable de remettre le pouvoir à un individu accompli ou à d'excellentes lois, il ne laisse pas supposer un seul instant que Platon ait agité le même problème, et s'il désapprouve une opinion exprimée en termes formels dans le *Politique* [1], c'est en désignant l'auteur par une périphrase anormale et absolument invraisemblable, au cas où à ses yeux cet auteur eût été Platon. Aussi un critique éminemment impartial, Deuschle, a-t-il déclaré sans détours que dans cette double controverse on devait entièrement renoncer à se couvrir de l'autorité d'Aristote [2].

En revanche, plus on examine attentivement ces trois dialogues, plus on y surprend de traces vraisemblables, on pourrait presque dire manifestes de l'enseignement péripatéticien. Ainsi ouvrons tel livre, tel chapitre de la *Métaphysique* : au milieu des arguments parfois un peu confus qui y sont dirigés contre la théorie des Idées, nous en découvrons qui offrent une ressemblance frappante avec les principales objections développées dans le *Parménide*, et cela sans qu'aucun mot ne donne à entendre, même de loin, que le disciple se borne à reproduire quelque passage du maître. La réduction des Idées à de simples conceptions de l'intelligence [3], la distinction établie non seulement entre le non-être absolu et le non-être relatif [4], mais, chose plus surprenante encore, entre l'acte et la puissance [5], le reproche adressé aux Idées, éternelles et immuables, d'être des principes de permanence et d'inmobilité [6], le bien défini

1. 303 A. Voir Aristote. *Politique*, IV, 2, 1289a5.
2. « Aus Aristoteles kann die platonische Herkunft der beiden besprochenen Dialoge auf keine irgendwie stichhaltige Weise nachgewiesen werden. »
3. *Parménide*, 132 B.
4. Voir d'une part *Sophiste* 237 A et 260 D, et de l'autre *Sophiste* 257 B, 258 E, 259 A-D, et *Parménide* 160 C, 163 C, 164 C.
5. *Sophiste*, 247 E.
6. *Sophiste*, 248 E.

« le milieu placé à égale distance des extrêmes » [1], des oppositions d'idées et de termes qui présentent d'étroites affinités avec les célèbres catégories péripatéticiennes, le tour général de l'argumentation, la précision toute didactique de certains passages, voilà autant de considérations qui permettent difficilement de croire que ces trois dialogues soient antérieurs à la fondation du Lycée.

Mais quelle qu'en soit l'importance, ces considérations générales ne sauraient nous suffire : des arguments plus précis en faveur de notre thèse se tireront d'une analyse attentive des ouvrages contestés, examinés au triple point de vue des doctrines enseignées, de la méthode suivie et de la forme employée.

Le Parménide

I. Que penser ici des personnages, et pour un critique familiarisé avec les habitudes et les préférences platoniciennes, n'y a-t-il rien d'inattendu dans ce Parménide, représenté comme le plus subtil et le plus audacieux des sophistes, dans ce Zénon que raille le *Phèdre* tandis que le *Parménide* n'a pour lui que des éloges, dans ce Socrate réduit au rôle d'un écolier qu'on admoneste et dont on blâme la juvénile témérité, enfin dans cet Aristote choisi — coïncidence vraiment étonnante si elle est purement fortuite — pour répondre ou plutôt pour assister aux interrogations captieuses de Parménide? Quant à la fiction sur laquelle repose toute la mise en scène, elle est visiblement aussi mal imaginée que possible [2], ce qui doit d'autant plus surprendre, au cas où Platon serait l'auteur du dialogue, qu'il y est question de sa propre famille. Mais passons sur ces détails.

II. Voici qui est bien autrement grave. Zénon vient de répéter ses arguments bien connus contre la multiplicité. So-

1. *Politique*, 284 E.
2. C'est ce que reconnait Schleiermacher lui-même.

crate se flatte de les réfuter, comme l'avait fait sans doute Platon lui-même, en invoquant la théorie des Idées. Première difficulté : toutes choses, même les plus humbles, même les moins nobles, ont-elles leur Idée ? Socrate hésite et Parménide, après l'avoir blâmé de manquer sur ce point de courage, lui prouve successivement : 1° que l'Idée ne pouvant être tout entière en elle-même et hors d'elle-même, il n'y a entre les Idées et les choses aucun mode de participation possible : 2° que la théorie proposée entraîne logiquement l'admission d'une série d'Idées se multipliant à l'infini, puisque le même raisonnement qui permet de déduire de la comparaison de plusieurs objets grands une Idée unique de grandeur, peut être reproduit entre cette Idée elle-même et les êtres qui en participent. Pour échapper à son redoutable antagoniste, Socrate essaie, mais inutilement, soit de se réfugier dans un conceptualisme que Platon n'a jamais admis, soit au contraire d'invoquer cette interprétation chère à son disciple, laquelle fait des Idées les modèles que reproduisent les choses créées. En outre, comment répondre à celui qui nierait à l'âme humaine le pouvoir de connaître les Idées, considérées comme parfaites et absolues ? La doctrine platonicienne est ainsi formellement accusée de creuser entre le sensible et l'intelligible un abîme infranchissable. Et si quelques lignes plus loin Parménide, comme touché d'un remords, tente de sauver cette même théorie que jusque-là il s'est efforcé de détruire, c'est pour nous laisser à la fin de cette première discussion en face de ce singulier dilemme : admettre des Idées est absurde, n'en pas admettre l'est presque autant.

Il n'y a pas à s'y méprendre : les objections de Parménide, supérieures, s'il est possible, en vigueur et en précision à celles d'Aristote lui-même [1], visent directement l'enseignement, non de telle ou telle école socratique [2], mais de Platon, dont les affirmations se trouvent ici reproduites dans les termes mêmes dont il se plaît à les revêtir.

1. Grote l'affirme sans hésiter (*Aristotle*, II, p. 261).
2. Les Mégariques, au dire de Stallbaum et de Susemihl.

Veut-on maintenant que le fondateur de l'Académie, en même temps qu'il posait les bases de sa théorie, ait prévu toutes les attaques dont elle allait être l'objet ? Mais qui donc a jamais songé aux critiques dans l'enthousiasme d'une découverte ? Préfère-t-on admettre [1] qu'au lendemain de la mort de Socrate il y avait une école de Mégare avec sa doctrine et sa méthode propres, du sein de laquelle est partie cette opposition à une conception philosophique alors à peine ébauchée dans la pensée de son auteur ? Pure conjecture démentie par l'histoire. Ou bien faut-il se représenter Platon recueillant ces objections à la fin de sa vie de la bouche d'Aristote, et prenant les devants, si l'on peut ainsi parler, pour les publier avec une netteté qu'on a peine à retrouver même dans les passages les plus célèbres de la *Métaphysique* ? Alors le *Parménide* serait contemporain du *Timée* et des *Lois*, c'est-à-dire des deux dialogues qui s'en éloignent le plus et par leur forme et par leur esprit, et cette circonstance inattendue viendrait greffer un vrai problème psychologique sur une question par elle-même déjà suffisamment embarrassante.

Ce n'est pas qu'au cours de sa longue carrière Platon n'ait pressenti aucune des difficultés élevées par l'empirisme de tous les temps à l'encontre de sa brillante et ingénieuse hypothèse ; mais s'il y fait allusion, c'est en passant et comme quelqu'un qui, sans leur contester toute valeur logique, a garde d'en être ébranlé [2]. En tout état de cause, pour qu'il ait jugé opportun

1. C'est la thèse soutenue par un critique contemporain, Bäumker.
2. Il y a notamment dans le *Philèbe* (15 B) un passage que MM. Fouillée et Zeller considèrent comme une attestation par Platon lui-même de l'authenticité du *Parménide*. Socrate vient de parler de l'homme, du bien et du beau en général, il ajoute : « C'est sur ces unités et les autres de même nature que l'on s'échauffe beaucoup sans réussir à s'entendre. — Comment ? — Premièrement on conteste si l'on doit admettre ces sortes d'unités comme réellement existantes. Puis on demande comment ces monades, exemptes de génération et de dépérissement, gardent universellement leur identité dans les êtres particuliers : ensuite, s'il faut dire que dans les êtres soumis à la génération et infinis en nombre cette unité se trouve divisée par parcelles et devenue plusieurs, ou qu'elle est tout entière, bien que hors d'elle-même, en chacun ; ce qui paraît la chose du monde la plus impossible... Difficultés d'où naissent de grands embarras quand on répond mal,

de formuler au regard de ses disciples et de la postérité une critique aussi explicite, aussi sévère, il fallait qu'il se sentît capable d'y opposer une réponse triomphante : or cette réponse, nous la cherchons en vain dans toute la suite de *Parménide* : la seconde partie du dialogue, loin de contenir ou même de préparer la solution des objections énoncées dans la première, ne fait qu'ajouter de nouvelles ténèbres à l'obscurité bien constatée du sujet. Et ce qui aggrave les perplexités du critique, c'est de retrouver presque toute cette polémique sous la plume d'Aristote, sans la moindre indication de la source où il serait allé la puiser.

III. Mais pour sérieux qu'il soit, ce premier grief n'est pas le seul. Appartient-elle réellement à Platon, l'étrange méthode qui doit servir à trancher les difficultés inhérentes à la théorie des Idées, « véritable voyage de recherches à travers toutes choses », comme s'exprime Zénon ? Socrate se flattait de posséder la vérité ; il a dû confesser son erreur : c'est le défaut d'exercice qui l'a perdu. « Essaie tes forces », lui dit le vieux Parménide. Et de quelle manière ? « Pour toute chose que tu pourras supposer être ou ne pas être, ou considérer comme affectée de tout autre attribut, il faut examiner ce que lui arrivera soit par rapport à elle-même, soit par rapport à toute autre chose qu'il te plaira de lui comparer, ou par rapport à plusieurs choses ou par rapport à tout : puis examiner à leur tour les autres choses et par rapport à elles-mêmes et par rapport à tout autre objet dont tu voudras de préférence supposer l'existence ou la non-existence » Est-ce clair ? Non sans doute, et

comme aussi les plus grandes clartés quand on y répond bien. » Ces dernières paroles nous expliquent à merveille pourquoi le *Parménide* est si obscur, mais n'établissent nullement qu'il soit de Platon, car plus haut (14 D) Socrate avait dit dédaigneusement : « On est d'accord aujourd'hui qu'il ne faut point soulever de semblables questions, considérées comme puériles, comme triviales et bonnes tout au plus à compliquer les discussions. » On voit en même temps par ce passage du *Philèbe* comment, après s'être une fois égaré dans le labyrinthe tortueux de l'éristique, un esprit initié de près ou de loin aux controverses de l'Académie a pu en venir à composer le *Parménide*.

lorsque sur la demande des assistants Parménide a consenti à prêcher d'exemple en appliquant au dogme constitutif de son école ces règles d'une complexité si effrayante nous sommes, si c'est possible, encore plus désorientés qu'auparavant.

A entendre la plupart des historiens de la philosophie, les Mégariques, continuateurs de Zénon, se seraient servis de la méthode hypothétique dont ils avaient étudié avec soin les lois ou plutôt les captieux détours. Peut-être que Platon, fatigué de cette sophistique d'un nouveau genre, a jugé bon de la mettre en scène pour la contraindre à se percer de ses propres armes et pour en étaler ainsi à tous les yeux le vide et la fausseté. L'hypothèse est commode, ne fût-ce que pour fournir une explication telle quelle de défauts trop évidents pour passer inaperçus : mais où trouver ici la moindre intention ironique, chez un écrivain passé maître dans le maniement de l'ironie ? Bon gré, mal gré, il faut prendre au sérieux ces déductions contradictoires, ces antinomies accumulées.

Je sais bien qu'on rencontre jusque dans les dialogues platoniciens les plus authentiques des pages toutes pleines de l'esprit socratique, on pourrait presque dire, de l'esprit grec avec ses subtils arguments, ses déductions spécieuses, parfois même sophistiques : mais ce qui n'est ailleurs qu'un jeu d'esprit devient ici une thèse doctrinale, et la pierre angulaire d'un système : pour que ce système fût celui de Platon, il faudrait se persuader qu'à une heure donnée le disciple de Socrate, désertant la voie féconde tracée par son maître, a rendu les armes à l'éléatisme, et encore à l'éléatisme pratiqué non à la façon élevée d'un Parménide, mais à la manière captieuse d'un Zénon [1]. Quel critique sérieux oserait assimiler à cette logique ténébreuse et stérile la dialectique platonicienne telle que Platon

1. La dialectique du *Parménide* est celle dont s'occupent les *Topiques* d'Aristote. « The Dialectician is agonistic and eristic, just as much as the sophist : the line which Aristotle draws between them is one not founded upon any real distinction between two purposes and modes of procedure, but is merely verbal.. The dialectic procedure is from its beginning intrinsically contentious » (Grote).

la définit et l'emploie avec tant de bonheur dans le *Banquet*, dans le *Phédon*, dans la *République*, je veux dire cette ascension de l'intelligence qui s'élève par degrés des choses sensibles, images des Idées, jusqu'au bien suprême, splendeur et félicité de l'être? De Proclus à Stallbaum, les commentateurs de Platon s'y sont essayés : aucun, on peut l'affirmer, n'y a réussi, même en imaginant pour les besoins de la cause je ne sais quel Platon *ésotérique*, n'ayant pour ainsi dire que le nom de commun avec le philosophe que les siècles ont admiré.

IV. Arrivons maintenant à ce qui constitue ou du moins à ce qui devrait constituer la partie maîtresse et éminemment doctrinale du dialogue, à savoir la discussion sur l'unité. Où veut-elle nous conduire ? A quelles conclusions vient-elle aboutir? Quel enseignement s'en dégage, je ne dis pas à une première et rapide lecture, mais après les plus sérieuses et les plus pénétrantes méditations ? Une seule réponse est possible : nous sommes en présence d'un chaos d'abstractions au milieu desquelles certains traits de lumière ne brillent soudain que pour nous replonger ensuite dans de plus profondes ténèbres.

Aux termes mêmes de sa méthode, l'auteur est contraint d'examiner huit thèses successives lesquelles, prises deux à deux, amènent à des résultats absolument divergents. Précisons-les brièvement. Il établit tout d'abord que, si l'un est, aucun attribut ne saurait lui convenir plutôt que l'attribut contraire. On ne peut en avoir ni idée, ni science, ni sensation, ni opinion. Ainsi entendue, l'unité arrive à un tel degré d'abstraction qu'il ne lui est plus même possible d'emprunter le vêtement sensible du symbole. Aux Alexandrins seuls il est permis de ne voir « rien que de vrai et de profond dans ce chef-d'œuvre de déduction ». A un autre point de vue l'un a droit au contraire à tous les attributs imaginables : il est à la fois plus grand, plus petit, plus vieux et plus jeune que lui-même, etc. On dirait l'auteur préoccupé de remplacer par une affirmation toutes les négations qu'il avait préalablement accumulées. Cette deuxième thèse est-elle à ses yeux plus vraie que la pre-

mière ? Rien ne nous autorise à le penser. Mêmes contradictions en ce qui concerne les autres êtres, l'un étant supposé exister. Mais faisons l'hypothèse contraire : Parménide va entreprendre de nous démontrer que l'un qui n'est pas n'en participe pas moins aux attributs de l'être comme à ceux du non-être, sauf à renverser toute cette démonstration dès la page suivante. Quant aux autres êtres, assimilables à des masses renfermant un nombre infini de parties, ils n'auront entre eux d'autre différence que celle de leur multiplicité même : ils paraîtront en mouvement de toutes les manières et absolument en repos : ou plutôt, — dernière thèse — si l'on veut être dans le vrai, il faut dire : que l'un ne soit pas, et jamais rien ne sera.

Voilà le résumé d'une discussion que l'auteur a parfaitement raison de comparer à un fleuve aux ondes troublées, aux multiples détours [1]. D'une dialectique dédaigneuse à ce point de la logique comme de la réalité il ne peut se dégager et il ne se dégage qu'un véritable nihilisme doctrinal. S'agit-il ici de l'Un absolu des Eléates, ou de l'Idée de l'unité au sens platonicien, Idée dont toutes les autres seraient distinguées sous ce terme collectif τἄλλα ? Rien ne l'indique : mais qu'importe ? Dans un cas comme dans l'autre aucune théorie raisonnable ne ressort de ces antinomies où l'affirmation et la négation se succèdent et s'opposent sans relâche. Quel est donc ce Hegel ancien capable de confondre aussi hardiment l'identité et la diversité, et de tirer d'une même formule avec une ténacité infatigable cet effroyable cliquetis de conséquences contradictoires ? Sans doute depuis l'époque alexandrine on en a donné mille interprétations ingénieuses : mais pour les y trouver, il faut de toute nécessité les y introduire à l'avance. On n'a pas même la ressource de prétendre que l'auteur a en vue quelque doctrine qu'il dissimule, sauf à la laisser inopinément apparaître dans la conclu-

1. E. Zeller avait essayé de la présenter comme contenant une réponse aux difficultés si complaisamment énoncées dans la première partie du dialogue. Dans ses *Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie*, Apell après beaucoup d'autres vient de faire bonne et définitive justice de cette singulière assertion.

sion : en effet le dernier mot de l'entretien, tel qu'il est formulé par Parménide lui-même, c'est sous la forme de la plus complète et de la plus expresse contradiction un ensemble d'illusions qui s'imposent au même titre à notre intelligence abusée, et pour qui se refuse à chercher ailleurs le dernier mot du dialogue, « le triomphe de la sophistique vaincue et l'expression du plus absolu scepticisme [1] ».

Ainsi, qu'on considère le point de départ de la discussion, ou les étapes parcourues, ou le point d'arrivée, on s'avance au hasard, on marche dans la nuit et cela, ne l'oublions pas, après une controverse préliminaire où les bases mêmes de l'édifice platonicien ont été violemment et en apparence victorieusement ébranlées [2].

V. La forme ne soulève pas moins d'objections. Dans tout l'entretien qui se poursuit entre Parménide et Aristote, quelle sécheresse ! quelle absence totalement systématique de tout élément susceptible, je ne dis pas de charmer l'esprit et de parler à l'imagination, mais de reposer, ne fût-ce qu'un instant, l'intelligence fatiguée de ce flot ininterrompu d'abstractions ! Si Platon est réellement l'auteur du dialogue, il a oublié ses belles et profondes maximes, que la connaissance ne va pas sans l'amour et qu'il faut aller à la vérité avec l'âme tout entière : et la métamorphose de l'écrivain n'est pas moins radicale, pas moins stupéfiante que celle du philosophe [3]. Ajoutons que certains mots sont employés avec une acception que Platon, selon toute vraisemblance, ne leur a jamais reconnue [4], tandis que d'autres

1. M. Fouillée.

2. Voici sur ce point l'aveu d'un juge impartial, quoique favorable malgré tout à l'authenticité du dialogue : « Der zweite Theil steht in Missverhältniss zu den im ersten Theile aufgeworfenen und begründeten Bedenken, da unter diesen solche sind welche die Ideen überhaupt, also auch trotz der Fassung aufheben, in der sie im zweiten Theile mit dem Vielen gesetzt werden ».

3. On aurait sans doute la ressource de voir avec Schleiermacher et Munk dans le *Parménide* « un méchant essai de jeunesse » : mais pareille hypothèse est ce qu'il y a au monde de plus invraisemblable.

4. Citons notamment les mots χωρὶς et χωρίζειν qui reviennent sans cesse

termes, et des plus importants, ne sont ni définis ni précisés nulle part : tout est laissé dans un vague qui devait ouvrir et qui en effet a ouvert la porte aux explications les plus arbitraires. Bref, sous quelque aspect qu'on l'envisage, le *Parménide* est un chef-d'œuvre d'obscurité, où l'on cherche vainement le style, les doctrines, la pensée et le génie propre de Platon. Serait-ce donc, répéterons-nous avec M. Janet lui-même, le dépouiller d'une bien grande partie de sa gloire que de lui enlever une œuvre aussi extraordinaire ?

Le Sophiste

Le *Sophiste* nous retiendra plus longtemps. Ici en effet d'une part les motifs d'« athétèse » sont à certains égards moins pressants, moins décisifs : de l'autre quelques pages de ce dialogue ont une telle importance philosophique que d'éminents critiques ont cru y trouver la clef de tout le système platonicien.

I. Le dialogue s'ouvre par ces mots : « Comme nous en étions convenus hier, Socrate, nous arrivons ponctuellement et nous t'amenons cet étranger. » Est-ce que par hasard ce rendez-vous serait indiqué dans un autre entretien ? « Il semble, répond Cousin, qu'il s'agit ici du *Théétète*, lequel se termine en effet par un engagement de reprendre le lendemain la conversation interrompue ». Mais pour admettre que ce rapprochement ait quelque valeur, il faut n'avoir lu les dernières lignes ni du *Protagoras*, ni du *Lachès*. Dira-t-on que nous avons ici un premier modèle ou une imitation de la trilogie

dans la polémique d'Aristote : γένος, φάντασμα, γράμμα (dans le sens d'*écrit* qu'il n'a pris qu'au temps de Callimaque), etc. sans parler de certaines particularités grammaticales moins importantes, comme le futur γενηθήσομαι (141 E) lequel n'apparaît qu'après la période attique, et le retour extraordinairement fréquent de la locution οὐδέ μήν dont l'usage, comme on le sait, est allé croissant au cours du IVe siècle : or on la rencontre aussi souvent dans le *Parménide* seul que dans tous les autres dialogues réunis.

formée par la *République*, le *Timée* et le *Critias*? Mais si certains éditeurs de Platon ont imprimé le *Sophiste* immédiatement à la suite du *Théétète*, les interprètes du platonisme n'ont aperçu entre ces deux dialogues qu'un lien tout artificiel; Stallbaum reconnaît que l'impression produite de part et d'autres est toute différente, et Grote déclare sans détours que le *Sophiste* n'est pas plus annoncé dans le *Théétète* qu'il ne le continue. Et en effet, sujet, méthode, ton, style, attitude des divers personnages, de l'un à l'autre tout change, tout se modifie.

Et d'abord, pourquoi l'introduction de cet hôte nouveau désigné contrairement à toutes les habitudes de Platon par la simple qualification d' « étranger » (ξένος)? Faut-il voir une inspiration heureuse dans la création de ce métaphysicien fictif, dont le rôle comporte une réfutation en règle de cette même doctrine éléatique qu'il est censé personnifier? au fait s'il a traversé tous les systèmes, comme ses paroles le feraient croire, il ne s'est arrêté à aucun.

Voilà le héros du dialogue. Et que devient donc Socrate, en tant d'autres discussions l'adversaire éloquent et l'heureux vainqueur des sophistes, Socrate, qui dans le *Théétète* précisément vient de donner un si remarquable exemple de supériorité philosophique? Il disparaît de la scène, réduit au rôle peu glorieux de comparse muet. De même le Théétète du *Sophiste* ne fait guère songer à l'intéressant jeune homme que Platon nous a dépeint sous les traits les plus sympathiques : si intelligent la veille, alors qu'il s'entretenait avec Socrate, pourquoi en présence de l'Etranger se montre-t-il à la fois si ignorant et si timide?

Enfin il n'est pas jusqu'au titre même du dialogue qui ne soit pour surprendre, comme celui de son frère jumeau le *Politique*. Sauf quelques exceptions saillantes qui s'expliquent sans peine, tous les écrits de Platon portent en tête un nom propre, celui d'un des interlocuteurs de Socrate. En revanche chez ses contemporains ou ses successeurs moins habiles que lui à animer des personnages, les désignations vagues semblables à celle que nous rencontrons ici deviennent extrêmement fréquentes.

II. Le point de départ de la controverse, bien différente de celle qui remplit le *Théétète*, c'est la confusion perpétuelle que fait le vulgaire, au dire de Socrate, entre le politique, le sophiste et le philosophe. Il s'agit de marquer chacune de ces professions par des traits précis. Nous possédons le *Sophiste* et le *Politique* : d'où vient que le *Philosophe* nous manque? Qui donc était mieux préparé à l'écrire que l'auteur de la *République*, du *Phédon* et du *Banquet*?

Somme toute, la séparation promise reste dans une sorte de pénombre. Certains passages de notre dialogue visent les sophistes les plus décriés : d'autres rappellent l'étymologie originelle du mot, au temps où Hérodote l'appliquait sans scrupule à un Solon ou à un Pythagore : ailleurs enfin le sophiste et le philosophe sont si étroitement rapprochés qu'on ignore en vérité auquel des deux on a affaire. De la part de Platon, voilà qui doit étonner.

Mais comment va procéder l'étranger? Imitera-t-il, fidèle à l'esprit platonicien, la controverse familière de Socrate? Il s'y essaiera sans doute : mais quelle reproduction lointaine et toute superficielle! Le sage qui converse librement sous un portique d'Athènes ou aux bords de l'Ilissus fait place au maître qui expose méthodiquement ses théories au milieu du silence de son école. Compris comme il l'est ici et dans la majeure partie du *Parménide*, le dialogue n'est plus un échange fécond de pensées entre esprits curieux et indépendants, une recherche en commun de la vérité, où les reparties et les objections ouvrent à chaque instant à la discussion des horizons nouveaux : c'est une lecture didactique, sous forme de questions le plus souvent sans autre réponse qu'une exclamation de surprise ou un acquiescement sans réserve. Aux timides interpellations de Théétète et plus tard du jeune Socrate, l'étranger qui a demandé lui-même « un interlocuteur facile et de bonne volonté » (217 C) répond tantôt avec sérieux, tantôt

sur un ton de plaisanterie. Se plaignent-ils de la longueur de certains développements aussi stériles que fastidieux? Il insiste sur l'importance de ces distinctions subtiles, de ces redites qui paraissent oiseuses, mais qui contribuent à ce qu'il appelle lui-même « la gymnastique de la pensée. » Sent-il leur patience à bout? Il leur cède adroitement, les excuse, leur propose une route nouvelle, ou mêle à ses déductions logiques une digression inattendue d'esthétique ou de morale, sauf à reprendre ensuite de plus belle le fil de sa laborieuse argumentation.

III. La véritable originalité d'un penseur consiste souvent beaucoup moins dans les théories auxquelles est attaché son nom que dans la route qui l'y a conduit. Or comment entend procéder l'Etranger? « De quelque objet qu'il s'agisse, mieux vaut être d'accord sur la chose en la définissant que sur le nom sans la définir. » Jusque là pas d'objection : le *Phèdre* et bien d'autres dialogues contiennent semblable recommandation. Mais que penser de ce qui suit? « Dans toutes les grandes entreprises, dont on veut se tirer avec honneur, c'est une opinion générale et fort ancienne qu'il convient de s'exercer d'abord sur de plus petits objets pour n'arriver qu'ensuite aux plus grands. » Non seulement dans la bouche de Platon ce langage est absolument extraordinaire: mais les commentaires ridicules qui l'accompagnent [1] en aggravent encore l'invraisemblance.

Ainsi, ce que l'on poursuit, c'est la définition du sophiste : comment y atteindre? en cherchant celle du pêcheur à la ligne : « n'est-ce pas là un objet à la portée de tous et ne réclamant qu'une médiocre attention? »

Ici commencent ces interminables *dichotomies*, comme on les a appelées, qui donnent au *Sophiste* et au *Politique* une physionomie à part, je ne dis pas simplement dans l'œuvre de Platon, mais dans la littérature philosophique tout entière. Font-elles honneur à leur auteur? il est permis d'en douter.

1. Par exemple, 227 B.

Néanmoins jugeons la méthode en elle-même, avant d'en examiner l'application.

Partir d'une idée générale, puis décomposer sans relâche cette idée au point de vue de la compréhension de façon à ce que les parties distinguées soient au nombre de deux seulement, représentant chacune une espèce du genre que l'on a en vue et ayant autant que possible une extension égale, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à une subdivision répondant exactement à l'objet que l'on considère: voilà pour notre auteur la vraie, presque la seule marche scientifique. « L'honneur du premier rang appartient incontestablement à la méthode qui nous met en état de diviser par espèces [1]... Distinguer les genres, ne dirons-nous pas que c'est là le propre de la science dialectique [2]... Il n'est pas sûr de procéder par de petites parties: le mieux est de diviser par moitiés [3]. »

Platon a-t-il prescrit et pratiqué ailleurs une semblable dialectique?

Tout d'abord il semble naturel de rapprocher la formule κατὰ γένος διακρίνειν ou κατ'εἶδος σκοπεῖν, qui revient si fréquemment dans le *Sophiste* et le *Politique*, des expressions analogues κατ' εἴδη τέμνειν, κατ' εἴδη διαιρεῖσθαι, qu'on lit dans le *Phèdre* et la *République*. Mais, à regarder de près, l'identité disparaît et ne laisse subsister qu'une lointaine analogie: de même dans un passage du *Philèbe* (16 D) qu'on pourrait être tenté d'invoquer, c'est la métaphysique qui est en cause plutôt que la logique. Nulle part on ne trouve ce procédé isolé de tous les autres, comme il l'est ici, et défini avec un semblable formalisme. Quant au διαλέγειν κατὰ γένη, étymologie de la *dialectique* d'après Socrate dans les *Mémorables*, M. Janet a très bien montré qu'il faut l'entendre non d'une classification philosophique, mais uniquement d'exemples d'induction et d'analogie.

En revanche, l'art des divisions, et des divisions subtiles,

1. *Politique*, 286 D.
2. *Sophiste*, 253 D.
3. *Politique*, 265 A.

passe pour avoir été en honneur après Platon au sein de l'Académie. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'Aristote cite quelque part « Platon dans ses divisions » [1] : mais le contexte ne permet pas de songer au *Sophiste*. Ailleurs le même philosophe visant sans le nommer un de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, fait allusion à une erreur de division qui se retrouve dans notre dialogue : toutefois l'expression employée fait songer plutôt à des notes prises à un cours ou à un recueil analogue à celui que nous possédons de cette époque sous ce titre : *Définitions*.

Mais si aucun texte authentique ne permet d'attribuer à Platon cette méthode étrange, il est tout au moins certain qu'elle a dû provoquer des objections de plus d'un genre : car l'auteur du *Politique* est visiblement préoccupé de l'éclaircir et surtout de la justifier. Ses efforts n'ont point abouti : c'est qu'en effet le procédé est propre à enfanter des rapprochements aussi faux en réalité qu'ingénieux en apparence. Qu'on voie plutôt notre dialogue : c'est par six côtés différents que l'Etranger tente d'aborder son sujet, en définissant tour à tour le sophiste un chasseur de jeunes gens riches — un marchand de connaissances, gros et détail — un fabricant de sciences — un athlète dans les luttes de la parole — un purificateur des opinions. Le jeune Théétète se perd au milieu de ce dédale, et l'Etranger de lui dire : « Tu as raison d'être embarrassé ».

Etait-ce à ce prix seulement, comme l'insinue Proclus, qu'il pouvait se flatter d'enlacer de toutes parts « cet être ondoyant et divers, le sophiste aux mille têtes » ? Il me semble voir sourire en face d'une telle assertion l'auteur du *Protagoras*, de la *République* et de l'*Euthydème* [2].

Mais tandis que nous cherchons gravement le dernier mot de ce problème, qui sait si nous ne serions pas simplement en

1. *De gen. et corrupt.* II, 3, 330b 16 : καθάπερ Πλάτων ἐν ταῖς διαιρέσεσιν.
2. « The variety of definitions to which we are led by the process of dichotomies when applied to the sophist, not only shows that his nature is difficult to grasp, but also proves the method to be onesided und inadequate » (M. Campbell).

présence d'un de ces jeux d'esprit chers à la subtilité grecque? Ce qui en fournirait presque la preuve, ce sont les fautes de logique que l'auteur multiplie comme à plaisir [1] : dans telle division, au lieu de deux membres opposés, nous n'avons que deux parties prises au hasard : ailleurs au contraire la subtilité est poussée à ce point que la langue grecque elle-même, si riche et si flexible, refuse à notre philosophe les néologismes dont il a besoin. Ajoutons que certains exemples sont d'un grotesque achevé. S'agit-il peut-être de tourner en ridicule une école contemporaine, ou les procédés aussi prétentieux que maladroits d'un disciple? Mais le vrai Platon s'acquitte d'une pareille tâche avec autrement de grâce et d'esprit. Où trouver ici l'ironie socratique? est-ce dans la démonstration de cette thèse que l'homme est de la classe des animaux qui s'assemblent en troupe sur la terre ferme, qui y marchent, et n'ont pas de cornes, classe qui se subdivise selon que le pied est fendu ou d'une seule pièce? est-ce dans une recherche destinée à séparer la politique de l'art de fabriquer des vases, des sièges ou des armes, ou encore de la science de nourrir et d'amuser les hommes, sous prétexte que ce sont là autant de moyens auxiliaires de gouvernement? D'ailleurs l'Etranger lui-même a soin de couper court à nos hésitations. « Il n'est pas question ici d'épiloguer ni de badiner », comme il le fait entendre à Théétète d'un ton doctoral [2] : nous devons le prendre au sérieux. Ces divisions qui nous paraissent trop mesquines pour être réfléchies, et trop pédantes pour être ironiques, font partie intégrante de sa méthode : elles rentrent dans le plan de son travail, et pour ne laisser sur ce point aucun doute, après une digres-

1. « Kaum könnte man, wenn ihm dies ein wesentlicher Theil des Gansen gewesen wäre, dem Platon solche Fehler zutrauen, als hier begangen werden.. Die angewendete Methode wird hier beinahe verhöhnt, gleichfalls nachlässig behandelt; Willkür herrscht überall... Doch vielleicht scherzt Plato! Auf keine Art! Der Sokrates des Sophista schweigt, und mit ihm schweigt seine sonst gewohnte Ironie » (Schleiermacher). — L'aveu a d'autant plus de poids que l'auteur ne songe nullement à contester l'authenticité du *Sophiste*.
2. 237B : Μὴ ἔριδος ἕνεκα μητὲ παιδιᾶς.

sion importante qui occupe plus de la moitié du dialogue, il y revient pour leur demander sa définition finale tant du Sophiste que du Politique.

Il ne reste dès lors qu'à rapprocher cette méthode de la dialectique à laquelle le nom de Platon a été et restera attaché durant les siècles : le résultat d'un tel parallèle ne saurait être que négatif, et il n'y a pas lieu de s'étonner si Socher, qui le premier au commencement de ce siècle ouvrit les yeux sur cette divergence frappante, y a puisé un de ses arguments les plus décisifs contre l'authenticité du *Sophiste*.

IV. Fidèle au principe qu'il s'est posé, l'Etranger débute par une analyse plus ou moins rationnelle de la pêche à la ligne, analyse qui le conduit à définir le sophiste « un homme pratiquant la chasse aux animaux marcheurs et apprivoisés, de façon à prendre par l'appât trompeur de la science des jeunes gens riches et de distinction. »

Mais cette première explication suffit-elle? Non sans doute : l'Etranger en a conscience. « Plaçons-nous maintenant à un autre point de vue », dit-il : et cette formule, ici comme dans le *Parménide*, reparaîtra maintes fois au cours de l'entretien. Rien de plus aisé en effet que de multiplier à l'infini des définitions nées d'une comparaison choisie au hasard.

Cette fois la sophistique apparaîtra « comme l'art d'acquérir par le commerce en faisant des échanges, en achetant et en vendant des discours et des préceptes de vertu » (224C) : c'est un trafic intellectuel.

Après l'art de chasser, après l'art de vendre, apparaît l'art de combattre, mais dans des luttes tout oratoires où il s'agit, pour le sophiste, bien moins de faire assaut d'esprit dans des controverses frivoles que de spéculer sur la bourse de ses clients ou de ses auditeurs.

Puis une nouvelle trace se présente : l'art de démêler, et au terme de considérations d'un tour presque platonicien sur le rôle de l'éducation surgit cette quatrième définition : « La sophistique de noble race n'est autre que le talent de réfuter

les vaines opinions et la fausse sagesse » (231 B). Mais alors, que sera le vrai philosophe? et la distinction promise n'aboutit-elle pas à une confusion absolue?

Aussi un dernier procédé est-il mis en œuvre : reconnaître aux sophistes ce caractère par excellence d'être des disputeurs et d'enseigner aux autres à le devenir. Choses divines, choses humaines, génération et essence des êtres, lois et politique, arts et professions de tout genre, ils prétendent à la possession de la science universelle. Mais cette prétention est-elle sérieuse? Non, ils se montrent comme ayant en tout « une apparence de science, non une science véritable » : et l'expérience se charge d'apprendre à leurs disciples trompés et séduits combien ils étaient loin de la vérité des choses [1].

Ici se pose soudain un problème « hérissé de difficultés. » En effet, « qu'on puisse soutenir qu'il y a réellement des paroles fausses et de faux jugements et qu'en l'affirmant on ne se combatte pas soi-même, voilà, Théétète, ce qu'il est on ne peut plus malaisé de concevoir » (241 A). L'erreur est-elle réelle? est-elle même possible? Telle est la double question à laquelle l'auteur du *Sophiste* va chercher une réponse, après l'avoir élevée, il est vrai, à la hauteur du plus grave, du plus profond des problèmes métaphysiques : l'existence et les rapports de l'être et du non-être.

Est-ce Platon que nous allons entendre? Le *Théétète* montre qu'il est impossible de penser ou de croire ce qui n'est pas : or d'après le *Sophiste*, c'est en cela précisément que consiste l'erreur. Une conciliation se préparerait-elle entre ces vues opposées?

V. Le grand Parménide, dit l'Etranger, avait autrefois donné ce résumé de sa doctrine : « L'être est, le non-être n'est pas ». Unité ou pluralité, aucun nombre n'est applicable au non-être :

1. Dans le *Journal of philology* (vol. XIV) M. Jackson a fait d'ingénieux efforts pour adapter ces multiples définitions aux phases successives de la sophistique grecque. Il y eut en effet des classes de sophistes distinctes, quoique issues au fond d'un même état d'esprit.

on ne peut ni en parler ni le concevoir : pensée et langage, parole et raisonnement, il échappe à toutes les prises.

Le Sophiste, qu'on s'était trop tôt flatté d'avoir confondu, va maintenant prendre l'offensive : « Qu'entendez-vous, dira-t-il, par une apparence, un simulacre? » Pour répondre, l'auteur s'engage dans une discussion fort embarrassée, d'où il résulte qu'un simulacre est un objet « ayant une existence véritable, et cependant n'étant pas réellement ce qu'il paraît être. » Mais alors, réplique Théétète, voilà l'être et le non-être mêlés et embrouillés ensemble d'une façon bien étrange, et même absurde. — Absurde en effet, répète l'Etranger, et au risque de passer pour parricides, nous nous trouvons dans la nécessité de soumettre à un examen sévère les théories de notre père Parménide.

Ici nouvelle digression, faiblement rattachée et à ce qui précède et à ce qui suit. Au milieu d'un débat purement théorique se glisse une sorte de révision générale des systèmes antérieurs et pour ainsi dire une histoire abrégée de la métaphysique grecque avant Socrate. Devant le critique moderne une double question se pose : ces pages répondent-elles d'abord aux tendances philosophiques de Platon, et ensuite à ses habitudes d'écrivain ?

Pour se convaincre que le disciple de Socrate s'est initié aux spéculations de ses devanciers, à défaut d'autres preuves il suffirait d'ouvrir le *Théétète* et le *Phédon*. Mais il faut descendre jusqu'à Aristote pour voir les anciens philosophes énumérés méthodiquement, leurs assertions reproduites, leurs conclusions adoptées ou combattues. Platon a trop d'élan et d'imagination pour s'astreindre à des allures aussi érudites, et par le criticisme dont elles sont pleines ces pages du *Sophiste*, sauf le ton enjoué qui y règne, rappellent tel chapitre bien connu de la *Physique* ou de la *Métaphysique* [1]. D'ailleurs au lieu de faire suite, comme on s'y attendrait, aux démonstrations du *Théétète*, elles en offriraient plutôt la contre-partie.

1. « The conception of studying philosophical ideas in the light of their history, and almost of the impossibility of studying them in any other way comes mores distinctly into consciousness in this passage than even in Aristotle » (M. Campbell).

L'Etranger combat d'abord ceux qui ramènent l'univers à deux éléments, puis les philosophes qui soutiennent qu'il est un. L'éléatisme en particulier est mis aux prises avec ce dilemme : ou supprimer l'attribut être dans le Tout et dans l'Un, et alors on supprime l'Etre même : ou le maintenir, et alors on tombe dans une pluralité de principes. Ainsi plus on avance, plus, de l'aveu de Théétète, on s'égare dans cet obscur sujet.

Ce n'est pas tout. Il reste à réfuter ceux qui font descendre sur la terre tout ce que renferment le ciel et la région de l'invisible, embrassant grossièrement de leurs mains les pierres et les arbres, et affirmant que cela seul existe qui donne prise au toucher et aux sens. C'est pourquoi ceux qui prennent parti contre eux leur livrent combat d'une position supérieure, en se plaçant hors du sensible, et les forcent à reconnaître certaines idées intelligibles et incorporelles pour la véritable essence. (246 A-B). Pour concilier ces deux écoles entre lesquelles se poursuit une guerre acharnée, l'Etranger propose de définir l'être, au moins provisoirement, comme une « puissance » (247 C).

Interrogeons de plus près les partisans des idées : à leurs yeux, l'âme, au moyen de la raison, entre en communication avec l'être véritable, lequel est toujours semblable à lui-même au sein d'une immutabilité éternelle. Voilà donc l'intelligence et le mouvement refusés à l'Etre absolu. D'autre part, la connaissance est impossible, si tout est emporté dans un mouvement sans but et sans fin.

VI. Les pages dont le résumé précède ont une importance indiscutable : mais elles éveillent précisément des doutes très graves sur l'authenticité du dialogue.

Et d'abord quelles sont ces deux écoles dont l'antagonisme au sujet de la nature dernière des choses avait réussi à passionner à ce point les esprits ? Qu'on lise et qu'on relise le texte en dehors de toute préoccupation : on n'hésitera pas. Si d'un côté ce sont les physiciens de l'école d'Ionie, se continuant dans les cyniques et les atomistes du camp de Démocrite, de l'autre ce sont non moins manifestement Platon et ses disciples. Ni Dio-

gène Laërce ni Cicéron ni Aristote lui-même ne nous ont laissé en aussi peu de lignes une définition aussi précise de la métaphysique platonicienne, concentrée, comme on le sait, dans la théorie des Idées. Non seulement aucun trait caractéristique n'est omis, mais nous retrouvons jusqu'aux termes techniques dont Platon a coutume de se servir [1]. Pourquoi donc les critiques, contre toute évidence, ont-ils rejeté cette conclusion ? c'est qu'elle entraîne pour eux une conséquence écrasante [2]. Comment Platon, en reléguant aussi expressément cette solution au nombre des hypothèses fausses et incomplètes, aurait-il rédigé et signé sa propre condamnation ? Et qu'on veuille bien le remarquer, ce n'est plus seulement ici, comme dans le *Parménide*, de graves objections qui demeurent sans réponse, c'est une réprobation formelle qui porte sur l'essence même du système platonicien.

Il fallait donc à tout prix se mettre en quête d'une explication différente : mais quelle confusion et quel désarroi !

A la suite de Proclus, Tennemann a cru qu'il s'agissait des Pythagoriciens. Assurément si certains fragments conservés d'Archytas et de Philolaüs étaient d'une authenticité inattaquable, pareille opinion pourrait se défendre. Mais ce fondement est si ruineux qu'elle a été universellement abandonnée.

Un critique de mérite, Ritter, s'était prononcé pour Héraclite, dont les opinions obscures se prêtent à toutes sortes d'interprétations. Cependant lui attribuer une théorie des idées, c'était faire violence à la logique plus encore qu'à l'histoire : il a fallu y renoncer. Songer, avec M. Waddington, aux socratiques en général et à leur affirmation des genres logiques ne paraît pas plus satisfaisant.

Sans avoir au fond de base sérieuse, une autre assertion est

1. C'est ce que vient précisément d'établir M. Appel avec une merveilleuse érudition dans l'*Archiv für die Geschichte der Philosophie* (1892, cah. 1, p. 55).

2. M. P. Janet en fait loyalement l'aveu dans sa *Dialectique de Platon* (note de la p. 30).

entrée en possession d'un véritable crédit en raison du nombre et de la valeur des critiques qui s'y sont ralliés.

Schleiermacher d'abord et E. Zeller après lui, tous deux avec une réserve extrême et, de leur propre aveu, faute uniquement d'une solution meilleure, avaient mis en avant les Mégariques. Ce qui à leurs yeux n'était qu'une supposition douteuse a pris insensiblement rang de vérité démontrée. Sans parler des Allemands, en France MM. Matinée, Chauvet, Janet et Fouillée sont d'accord pour l'accepter. « Les plus grandes ressemblances, écrit l'auteur de la *Dialectique de Platon*, sont pour que cette école soit confondue avec l'école de Mégare. En effet la critique principale dirigée par Platon contre cette école est qu'elle exclut absolument le mouvement et la vie de l'être absolu. Or quelle autre école que l'école d'Elée, ou celle de Mégare qui en sort directement, a attribué au premier principe l'immobilité absolue ? »

Cette assertion peut avoir pour elle certaines apparences : mais c'est tout. Ainsi, que les Mégariques aient combattu la théorie ionienne de la multiplicité par des raisons subtiles renouvelées de Zénon : qu'ils aient supprimé tout mouvement et par suite tout changement dans l'univers, proclamant l'absolue immutabilité de l'Etre qu'ils substituaient à la fois à l'Un des Eléates et au Bien de Socrate, rien de tout cela n'autorise à en faire des « amis des Idées ; » il reste à prouver qu'à côté ou au sein de l'unité de l'Etre ils admettaient une pluralité objective et réelle. Tout ce que nous savons à cet égard des Mégariques, M. Janet est le premier à le reconnaître, c'est qu'à l'exemple de Parménide ils rejetaient les sensations et les opinions qui en dérivent pour ne s'en rapporter qu'à la raison. Or cela suffit pour conduire à leur théorie de l'Etre, mais non à une théorie des Idées.

Au surplus, le silence le plus complet est gardé sur ce point par l'antiquité tout entière. Aucun texte ne nous révèle une théorie des Idées propre à l'école de Mégare, aucune allusion n'en laisse soupçonner l'existence. Comment un fait de cette importance eût-il échappé à la curiosité pénétrante d'Aristote ?

Comment Euclide aurait-il eu, à l'insu de tous et sans que personne n'ait jamais songé à faire valoir ses droits, l'honneur d'imaginer, ne fût-ce même qu'en commun avec Platon, une des plus grandes théories qui aient fait époque dans l'histoire? Au déclin de l'antiquité, des esprits jaloux ont accusé Platon d'avoir dérobé son système au comique Epicharme : à Euclide et aux Mégariques, jamais.

Pour éluder une pareille somme d'invraisemblances, il a fallu ou distinguer avec Zeller deux périodes dans la philosophie des Mégariques, l'une socratique, l'autre éléatique et éristique : ou soutenir que leur opposition énergique contre les atomistes avait fait illusion à Platon sur tout ce qui manquait à leur système : ou enfin imaginer que Platon a pris bénévolement pour autant d'idées les noms divers que portait l'unité d'Euclide. Autant d'expédients bien peu sérieux.

Ajoutons une dernière remarque. Les « amis des Idées » dont parle le *Sophiste* sont des savants « d'allure pacifique [1] » et admettant à la fois la génération et l'être [2] : or d'une part Euclide et ses disciples ont laissé la réputation de « disputeurs opiniâtres », et de l'autre ils supprimaient à la fois l'autorité de la perception sensible et son objet même, c'est-à-dire ce que les anciens appelaient la génération.

Ainsi, qu'on examine de près le texte ou qu'on s'en réfère à la tradition, la théorie des Idées, exposée et critiquée dans notre dialogue, n'est autre que la célèbre théorie de Platon [3]. Serait-ce comme quelques-uns, et tout récemment encore M. Jackson, l'ont supposé, une sorte de première ébauche de sa pensée, que le grand philosophe aurait condamnée plus tard, tandis que certains de ses élèves auraient refusé de le suivre dans son

1. Ἡμερώτεροι (246 C).

2. « In jener Gegenüberstellung von γένεσις und οὐσία scheint mir so scharf wie möglich Platos eigene Position im Phädon und Theätet gekennzeichnet zu sein » (Natorp). Que l'on compare en effet le *Sophiste* (246 B et 248 A) avec le *Phédon* (78-79 et 81 B) : pensées et expressions, tout est identique.

3. Le qualificatif βιαζόμενοι qu'emploie l'auteur (246 B) s'applique même assez rationnellement à l'excès d'idéalisation qu'on est en droit de reprocher à Platon à l'endroit des réalités sensibles.

évolution [1]? Non, c'est bien la doctrine que nous retrouvons dans tous ses dialogues, celle qu'Aristote dénonce et contre laquelle il ne se lasse pas de protester.

Conclusion nécessaire, à ce qu'il semble : Platon n'est pas l'auteur du *Sophiste*.

Ce n'est pas tout. Un peu plus loin, nous rencontrons dans ce dialogue une définition célèbre de l'être, qui a une saveur toute péripatéticienne. Dans le procès qui nous occupe, c'est un nouvel indice à recueillir.

« L'être, lisons-nous, n'est ni plus ni moins qu'une puissance. » Cette doctrine, à laquelle est attaché dans les temps modernes le nom illustre de Leibniz, et après lui celui d'Herbart, est-elle vraie ou fausse? La question est ici hors de cause. Deux points seulement nous intéressent : est-il naturel de la rencontrer sous la plume de Platon? en second lieu peut-elle être mise en harmonie avec ce que nous savons de son enseignement?

C'est à Aristote, comme chacun le sait, que remonte la distinction de l'acte et de la puissance, distinction qui fait partie intégrante de son système au point d'avoir été maintes fois signalée comme « le fond du péripatétisme. » Une seule fois, dans la *République*, Platon se sert du mot δύναμις et encore en lui conservant sa signification la plus ordinaire, celle de « faculté » : vainement en chercherait-on dans ses écrits un second exemple avec l'acception philosophique toute spéciale qui lui est assignée dans le système péripatéticien. On ne dira pas davantage que Platon a emprunté un jour aux Mégariques une théorie que ceux-ci, s'ils l'eussent rencontrée, auraient constamment et énergiquement repoussée.

D'ailleurs, comment le philosophe qui définit l'être par l'Idée, et l'Idée suprême par le Bien, aurait-il été amené à une

1. « Wir dürfen in der Ansicht der εἰδῶν φίλοι Plato's eigene frühere Auffassung erkennen und es möchte am richtigsten sein, unter diesen Ideenfreunden diejenigen von Plato's Anhängern zu verstehen, die noch in der früheren Form seiner Lehre standen, über welche er selbst im eigenen Denken bereits hinausgeschritten war » (Uberweg).

conception aussi différente, aussi hétérogène? Voilà pourquoi plus d'un critique, loin de porter aux nues cette page du *Sophiste*, a préféré relever avec empressement le trait de scepticisme par lequel elle se termine. « Plus tard, dit l'Etranger, peut-être penserons-nous autrement » (247 E) : ce qui d'ailleurs ne l'empêche nullement de persister dans cette opinion. Mais affirmation catégorique ou hypothèse provisoire, cette définition aristotélicienne avant Aristote provoque une très juste défiance.

VII. Ce qui ne mérite pas moins l'attention, ce sont les reproches que fait notre auteur aux « amis des Idées. » La connaissance, déclare-t-il à leur encontre, résulte d'une action et d'une passion. D'après M. Fouillée, l'objection aurait un caractère tout matérialiste et tout provisoire : la vraie pensée de Platon est fort différente. Et en effet où a-t-il parlé ailleurs de cette passivité imposée à tout être, même à l'être absolu, au nom des lois mêmes de l'entendement? Mais ce qui est particulièrement curieux, c'est d'entendre l'Etranger s'écrier, comme scandalisé d'affirmer avec les idéalistes que l'être est essentiellement immuable : « Nous laisserons-nous facilement persuader que ni le mouvement, ni la vie, ni l'âme, ni la sagesse n'appartiennent véritablement à l'être absolu [1]? »

N'est-ce là qu'une simple exclamation sans portée ou au contraire, en dépit de la forme interrogative, sommes-nous en présence d'une affirmation dogmatique digne de compter parmi les plus célèbres? Les avis sont partagés, et, pour trancher le débat le contexte n'est rien moins que décisif.

En outre, où chercher les philosophes ainsi visés par l'auteur du *Sophiste*? Une fois de plus ce sont les Mégariques qui ont été invoqués pour tirer d'embarras les critiques, sous prétexte que leur système consistait précisément à admettre des Idées, sauf à les revêtir d'un caractère abstrait, et à en faire, selon le mot de M. Fouillée, des « substances métaphysiques. » Mais sur

1. 248 E. De l'être suprême, le vrai Platon n'affirme et ne nie rien expressément.

quelle autorité s'appuyer pour leur prêter un tel enseignement? Ensuite de quoi s'agit-il? Est-ce du principe suprême dans l'ordre des existences, de Dieu? Est-ce des Idées, considérées comme le fondement et le terme de la science?

Dans le premier cas, nous serions sans aucun avertissement transportés tout d'un coup sur un terrain nouveau sans rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Or, quoi qu'en ait dit Aristote [1], le Dieu du *Philèbe* et du *Timée* a bien réellement en partage l'intelligence, l'âme et la vie, mais Platon lui eût-il volontiers attribué le mouvement, origine et condition de tout changement, de toute altération, d'après l'opinion commune des anciens? Au reste Aristote lui-même, loué dans tous les temps pour avoir écrit : « La divinité meut le monde entier sans se mouvoir », ne revendique pour elle la pensée qu'avec des restrictions restées fameuses et en termes que l'on pourrait croire reproduits par l'auteur du *Sophiste* [2].

Dans le second cas, comment ne pas constater avec stupéfaction que si par « l'être absolu » il faut entendre les Idées, Platon se réfuterait manifestement de ses propres mains? Les preuves surabondent pour établir que cette introduction du mouvement dans le monde idéal est en opposition directe avec son système. Dans ses dialogues les plus authentiques, le *Phédon*, le *Banquet*, la *République*, le *Timée*, les Idées sont

1. D'après Cousin, c'est précisément dans ce raisonnement du *Sophiste* qu'Aristote aurait puisé l'idée première d'une grande partie de sa polémique contre les idées platoniciennes. Il est certain qu'après ce dialogue et le *Parménide* sa tâche était déjà presque terminée. Et c'est Platon qui l'aurait ainsi prévenu et devancé !

2. Cf. *Métaph*, XII, 9. — A propos de la définition célèbre : νόησις νοήσεως M. Lévêque va jusqu'à écrire : « Dans cette formule tout s'efface, tout disparait, tout s'évanouit... C'est en vain qu'après avoir enlevé à son Dieu l'être et la réalité Aristote par un retour involontaire tâche de l'animer et de lui souffler la vie. Il a bien pu dans une de ses plus belles pages attribuer la vie à l'acte pur et l'appeler un « animal parfait » : l'âme et la vie restent en quelque sorte enfermées dans les expressions du philosophe, ne montent pas jusqu'à son Dieu ». Tout autre il est vrai, est l'opinion de M. Ravaisson, d'après lequel le progrès pressenti par Platon fut accompli par son disciple dont la philosophie pourrait, dit-il, être appelée « la doctrine de la vie ».

constamment représentées comme immobiles, absolues en elles-mêmes, sans vicissitudes ni altérations d'aucun genre [1]. Il ne pouvait en être autrement : la conception maîtresse de la théorie platonicienne, n'est-ce pas précisément le besoin impérieux pour l'esprit humain de trouver quelque part un point d'appui inébranlable au milieu de ce flux et de ce reflux des choses qui avait si vivement frappé Héraclite?

Reste une dernière hypothèse. Peut-être la composition du *Sophiste* se place-t-elle au déclin de la carrière de Platon : la doctrine qui y est contenue ou tout au moins insinuée serait comme la dernière évolution du grand philosophe et pour ainsi dire le désaveu de ce qu'il considérait comme un péché de jeunesse [2]. Malheureusement pour cette explication, de preuves à l'appui il n'en existe ni chez Platon, ni chez ses successeurs. Aristote, si empressé à relever toutes les contradictions de son maître, ne sait rien de cette transformation radicale du platonisme. Plus tard Cicéron et Sénèque continuent à parler des Idées comme soustraites par leur essence même à des attributs qui n'appartiennent qu'au monde du passager et du contingent. Accuser Platon, comme on l'a fait, de s'être exprimé d'une façon inexacte et incomplète partout ailleurs, de telle sorte que dans le *Sophiste* seul il nous aurait livré le fond de sa pensée, c'est, il nous semble, payer vraiment bien cher la satisfaction de proclamer ce dialogue authentique.

Aussi bien, pourquoi le philosophe eût-il abdiqué une de ses vues les plus profondes? En soi, Aristote lui-même ne fait

1. « Die Prädikate, welche Plato den Ideen beilegt, bezeichnen vorwiegend das wandellose Beharren derselben in ihrer Sichselbstgleichheit » (Uberweg). — « Les idées ne peuvent expliquer dans la nature une réalité qu'elles ne possèdent point. Il faudrait qu'elles fussent des choses pensantes, des âmes... Pythagore et Platon passent de la matérialité dont s'étaient contentés leurs prédécesseurs à un monde immatériel, tout fait de contours vides, monde d'abstractions, sans rien de substantiel et de vital » (M. Ravaisson).

2. Contraint par l'évidence, Zeller a recours à une supposition toute contraire, quoique également invraisemblable. « In den Sätzen des Sophista über das wahrhaft Seiende wird man, da sie von der spätesten Form der Ideenlehre, der von Aristoteles bezeugten, am weitesten abliegen, nicht eine Umbildung ihrer ursprünglichen Gestalt, sondern einen in der Folge aufgegebenen Versuch zu suchen haben ».

aucune difficulté de le reconnaître, le changement, résultat d'une imperfection, est incompatible avec la notion de l'absolu : et de nos jours M. Fouillée a dit précisément à propos de Platon : « L'immobilité de l'Idée, loin d'être contradictoire avec le bien et avec la vraie puissance active, est au contraire la condition essentielle de la perfection et de l'activité. »

VIII. L'analyse du *Sophiste* s'est trouvée suspendue au moment où la critique de presque toutes les grandes écoles antérieures aboutissait à ce singulier résultat de rendre pour les deux interlocuteurs « l'être plus obscur encore que le non-être ».

Dans ce qui suit nous avons affaire à une nouvelle école qui repousse toute liaison entre une notion et une autre [1]. Faut-il admettre que les choses ne sauraient en aucune façon participer les unes des autres, ou au contraire établir une communication entre toutes les Idées indistinctement?

Ainsi se trouve posé le problème fameux de la κοινωνία τῶν γενῶν, ou des rapports des Idées entre elles. C'est là incontestablement un point d'une importance exceptionnelle. Platon semble bien avoir été le premier à déterminer les lois de la connaissance appelée aujourd'hui *discursive* : jusqu'alors les philosophes grecs n'avaient défini et étudié que la connaissance *intuitive*, née de l'application immédiate de l'intelligence à son objet. Sur cette route nouvelle devait surgir nécessairement la question de l'erreur.

Quoi qu'il en soit, affirmer ou nier absolument toute relation, toute participation entre les diverses notions paraît à notre auteur également inacceptable : de ces deux théories, la seconde en effet rend la science et le langage impossibles, tandis que la première rapproche et identifie ce qu'il y a de plus contraire. Reste une troisième supposition : « les choses se comportent comme les lettres : entre les unes il y a accord, en-

1. Les critiques sont unanimes à reconnaître dans cette école les Cyniques, et particulièrement leur chef Antisthène.

tre les autres désaccord ». Faire cette distinction capitale dans tous les cas qui peuvent se présenter, c'est le propre, non du sophiste, mais du philosophe qui dans tous ses raisonnements s'attache à l'idée de l'être, tandis que son rival « s'enfuit dans l'obscurité du non-être, avec laquelle il se familiarise par un long séjour [1] ». Et cependant le dernier mot des démonstrations subtiles auxquelles nous assistons ici à propos de l'être, du repos et du mouvement, du « même » et de « l'autre », c'est que « dans chacune de nos idées l'être tient beaucoup de place, et le non-être infiniment » (256 E).

A une conclusion aussi surprenante il faut une ingénieuse interprétation. « Nous n'accorderons pas que la négation signifie le contraire du terme positif... Le *non beau*, par exemple, est l'opposition d'un être à un être, et cette opposition n'est pas moins une essence, s'il est permis de le dire, que l'être même ». Le non-être est donc aussi réel que l'être, et l'hégélianisme était inventé vingt-deux siècles avant Hégel. En ce temps là déjà ces thèses aventureuses faisaient germer d'innombrables paradoxes, car l'auteur ajoute : « Prendre plaisir à faire combattre les contraires dans ses raisonnements, ce n'est pas là une méthode sérieuse [2], et elle annonce un novice qui entre pour la première fois en commerce avec les êtres » (259 B).

Et maintenant pour déjouer les dernières tentatives du sophiste, que reste-t-il, sinon à étudier la nature du discours, de l'opinion et de l'imagination, afin d'établir la part de non-être qui a pu s'y glisser, et cette tâche accomplie, d'y enchaîner le sophiste sur lequel il est si difficile de mettre la main ?

Renvoyant au texte même pour tout le détail de cette curieuse exposition, nous avons hâte d'en apprécier la valeur et le caractère. « Entre l'abîme de l'identité absolue et celui de la séparation absolue des Idées, où se fixer ? où est la limite juste,

1. A ceux qui admirent dans cette phrase une profondeur extraordinaire il n'est pas inutile de rappeler que les livres VI et VII de la *République* en sont tout à la fois l'éloquent commentaire et le lumineux développement.
2. Cette méthode si justement condamnée est précisément celle qui est mise en œuvre dans le *Parménide*.

infranchissable ? Question formidable où les dernières difficultés de la métaphysique sont engagées [1] ». Cette question, l'auteur du *Sophiste* a voulu y répondre, et la réponse a pris de telles proportions que certains commentateurs y voient le morceau capital et le but exprès du dialogue. « Si l'on me demandait, écrivait Teichmüller, quel est le fond par excellence du platonisme, je ferais passer la théorie des Idées bien après ces pages du *Sophiste* ». D'autres, moins hardis, se bornent à dire qu'elles comblent une lacune regrettable dans le reste de l'œuvre platonicienne.

Mais alors, comment se fait-il qu'on n'en retrouve l'équivalant dans aucun autre dialogue ? que cette démonstration capitale ne soit ni reproduite ni même rappelée ailleurs ? qu'aucun commentateur n'en ait soupçonné la portée ? D'où vient que Platon ne parle de cette κοινωνία τῶν γενῶν que dans une digression assez imprévue rattachée par un lien des plus lâches à l'économie générale du dialogue où elle a trouvé place ? Serait-ce parce que une telle doctrine est en dehors de son système ? arriver à une démonstration quelconque de la réalité du non-être, tel est le but du *Sophiste*, et pareille préoccupation est aussi peu platonicienne que possible.

D'ailleurs rien de moins précis que toute cette discussion, comme le montrent surabondamment les divergences des interprètes. L'Idée de Platon est plus et mieux qu'un genre, c'est-à-dire une simple abstraction généralisée. Or il semble bien que nous soyons ici en pleine logique formelle, uniquement occupés des affinités naturelles que l'intelligence discerne entre ses diverses conceptions. « Ταὐτὸ et θἄτερον, écrit M. Chaignet, ne sont pas des réalités ontologiques, des êtres véritables, mais seulement des entités logiques, des genres purement abstraits, non des termes contradictoires, mais de simples contraires logiquement conçus ». A ce compte tout se réduit à une

1. M. Janet, *Dialectique de Platon*, p. 116. On peut remarquer qu'un problème tout semblable est posé, mais non résolu dans le *Parménide* (129 D).

théorie aussi banale qu'insignifiante, bien au-dessous de l'antinomie métaphysique qu'il s'agit de résoudre.

Préfère-t-on avec d'autres critiques supposer que l'auteur a ici en vue les essences mêmes des êtres ? On va au devant de sérieuses difficultés. Sans invoquer à ce propos, comme l'a fait M. Jackson, le χωρισμός tant reproché à Platon entre les Idées et les choses, il est certain que si le *Phédon*, la *République* et le *Philèbe* établissent une sorte de hiérarchie entre les Idées, à titre de subordination et nullement de pénétration réciproque, c'est à coup sûr dans un dessein et des termes bien différents : les rapports qui existent ainsi entre elles sont fixes et inaltérables, et c'est un des objets de la dialectique, bien qu'elle ait une portée plus haute, « de fixer les lois d'attraction et de répulsion qui les dominent ». Voilà comment se trouve posé dans le vrai Platon le double problème de la participation des Idées entre elles et des choses aux Idées.

Au reste, où veut en venir l'auteur du *Sophiste* ? A expliquer, nous dit-on, ce qui rend la négation possible, comment elle devient intelligible : à opposer en un mot l'existence du non-être à la sophistique qui la niait pour déduire de cette négation l'impossibilité de l'erreur. Or, le *Théétète* et le *Timée* traduisent sans doute l'un et l'autre par le mot θάτερον la notion de tout ce que l'esprit conçoit, sous certains rapports, comme l'opposé ou la privation de l'être : néanmoins qu'on dise la place que peut revendiquer le non-être en soi dans une philosophie comme celle de Platon, orientée tout entière vers l'être, non pas l'être conçu logiquement, dernier degré de l'abstraction, mais vers le bien, c'est-à-dire vers une perfection idéale qui résume en elle toutes les qualités à un degré éminent ? Le non-être comme tel est banni de son système ; Platon lui refuse l'existence [1] et ne consent même pas à ce que l'intelligence puisse le saisir par cette faculté d'ordre inférieur qu'il nomme l'*opinion* [2] ; à plus forte raison n'a-t-il jamais introduit

1. *République*, V, 478 D.
2. *Théétète*, 167 A.

jusque dans la sphère de la science pure l'antinomie de l'être et du non-être, bien loin d'accorder à ce dernier « autant de réalité et d'essence qu'à tous les autres genres [1]. » Pareille théorie acceptée, philosophe et sophiste n'ont plus rien qui les sépare : la « nuit du non-être » s'étend sur le domaine entier de la connaissance, sans en excepter le monde céleste et divin des Idées [2].

IX. Après ces critiques rétrospectives et ces digressions métaphysiques, l'auteur triomphant d'avoir enfin découvert « le faux discours et la fausse opinion » revient à son point de départ, à la définition du sophiste que dans son embarras il s'était vu forcé d'abandonner. Or, quel est le résultat final de tant d'investigations minutieuses ? Le voici : « L'imitation dans cette sorte de contradiction qui est ironique et selon l'opinion : l'imitation fantasmagorique qui est une partie de l'art de faire des simulacres, non la divine, mais l'humaine : l'imitation qui est précisément dans le discours l'art de produire des prestiges : telle est la race, tel est le sang du véritable sophiste. » Ainsi finit le dialogue, sans que Socrate soit sorti de son silence.

De quelque indulgence qu'on fasse preuve, une telle définition peut-elle être prise au sérieux ? Fait-elle penser à ces tableaux pleins tantôt d'une grâce légère, tantôt d'une vive éloquence où le disciple de Socrate place son maître en face des sophistes qu'il confond ? Le contraste est si frappant que de savants critiques ont considéré le sujet apparent comme un simple cadre adroitement choisi pour discuter certains problèmes métaphysiques. Mais ces problèmes se sont-ils réellement

1. *Sophiste*, 258 B.
2. « Das Dilemma das dem Gespräch unterläuft, im Allgemeinen wie im Besonderen der Negation ein Wesen zuzutheilen, dadurch aber consequent die Ideen gleichen Schwierigkeiten auszusetzen wie die Dinge, würde, wenn Platon selber Ideen vom Negativen nicht angenommen hätte, dies als einen Widerspruch erscheinen lassen, aber so, dass ihre Annahme auf der andern Seite eine Aufhebung der Ideenlehre selber involvirt » (Alberti, *Geist und Ordnung Platonischer Schriften*, p. 77).

posés sous cette forme devant l'esprit de Platon ? Et ce point accordé, les eût-il traités et résolus comme on vient de le voir, mettant en péril ou renversant à chaque instant son propre système ? Un esprit impartial et éclairé aura de la peine à s'en convaincre.

X. La langue de l'auteur n'étonne pas moins que ses idées. Le lecteur à qui les écrits de Platon sont familiers se sent ici plus d'une fois dépaysé. Les locutions insolites et pour parler le langage des érudits, les ἅπαξ εἰρημένα abondent : le *Lexicon platonicum* d'Ast n'en mentionne pas moins de vingt-deux à la seule lettre A. Mais ce qui frappe encore plus, c'est de voir certains termes tels que ἔλεγχος, δύναμις, ἀπορία, ἀπόδειξις, φάσις et ἀντίθεσις employés avec une signification technique qui ne leur a appartenu qu'après Platon : maintes fois on est transporté en pleine terminologie aristotélicienne.

Quant au style même, il est méthodique, écrit Thurot, au point d'être pédantesque. La clarté et l'élégance habituelles du maître font ici presque complètement défaut. Est-ce une œuvre de jeunesse, composée à Mégare au lendemain de la mort de Socrate ? Toutes les vraisemblances s'y opposent. Est-ce une œuvre de vieillesse conçue alors que Platon était depuis longtemps chef d'école ? Les *Lois* qu'il n'eut pas le temps d'achever nous renseignent sur le genre de composition qui avait alors ses préférences : rien de moins ressemblant, on en conviendra, à la sécheresse dialectique du *Sophiste*.

Ce dialogue offre-t-il du moins une unité organique, une homogénéité réelle ? Il serait difficile de le prétendre en présence des digressions de tout genre qui s'y succèdent. Faut-il mettre au compte du sujet les lenteurs inaccoutumées du développement, ces retours incessants sur le chemin parcouru ? La comparaison de la *République* et du *Phédon* suffit pour réduire cette excuse à sa juste valeur.

Si de l'écrivain nous passons au philosophe, nos doutes iront plutôt croissant : quelques pages que Platon n'eût pas désavouées ne sauraient en effet donner le change sur l'ensemble.

La théorie des Idées est supposée depuis longtemps connue et enseignée, sauf à n'être acceptée qu'avec des modifications qui la rendent méconnaissable. Qu'on dise avec les uns qu'elle revêt dans le *Sophiste* une forme plus ésotérique et moins populaire, ou avec les autres qu'elle y entre en composition avec les données de l'expérience, il reste qu'elle est déclarée insuffisante et même contradictoire.

De plus, chose curieuse, autant sur certains points l'auteur s'éloigne de Platon, autant il se rapproche d'Aristote. En veut-on la preuve ?

Aristote a attaché son nom à la distinction de l'acte et de la puissance ; une assertion du *Sophiste* n'est que l'écho de cette doctrine.

Aristote a créé dans ses *Catégories* la théorie du relatif ; Grote déclare que cette même théorie est exposée en maint passage du *Sophiste*.

Aristote a introduit dans la métaphysique la notion du non-être relatif (στέρησις), qui marque seulement l'absence de tel attribut, opposée à celle du non-être absolu (ἀπόφασις), suppressive de l'existence même. L'auteur du *Sophiste* fait de cette distinction une des bases de son propre système : à chaque instant dans sa longue discussion sur le non-être il prend soin de la rappeler.

Aristote définit la philosophie première « la science de l'être en tant qu'être ». L'Etranger se représente en termes identiques le domaine et la mission du philosophe.

Aristote accorde une réalité positive aux êtres particuliers : il n'en va pas autrement dans le *Sophiste*.

Aristote reproche aux Idées immobiles d'être incapables de déterminer en tant que causes aucun acte, aucun mouvement. La même objection est développée avec beaucoup de vivacité dans le *Sophiste*.

Voilà pour le fond du dialogue : dans la forme l'esprit aristotélicien est encore plus sensible, comme Grote lui-même n'a pu s'empêcher de le remarquer. L'érudition philosophique, telle qu'elle s'étale dans le *Sophiste*, la controverse philosophique,

telle qu'elle y est pratiquée [1], passent universellement pour dater d'Aristote et de son école.

A coup sûr le *Sophiste*, quoi qu'en pensent Ficin et les Alexandrins, est très supérieur au *Parménide* [2] : le style philosophique y dispose d'un vocabulaire plus riche et à certains égards plus précis : la discussion y suit une marche moins déraisonnable et moins ténébreuse. Néanmoins un lecteur impartial conviendra qu'à ce point de vue l'ensemble ne fait guère songer à Platon. En dehors même du désaveu explicite infligé sur plus d'un point aux théories fondamentales du célèbre philosophe, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup pratiqué ses écrits pour s'étonner de ne rencontrer dans ce dialogue ni son inspiration pratique, ni sa profonde et pénétrante morale, ni, ce qui est plus significatif encore, son souffle et son esprit.

Le Politique

I. Dans l'examen sommaire auquel nous soumettons ici l'authenticité des divers dialogues réputés platoniciens, le *Sophiste* méritait une place à part, proportionnée à celle qui lui est accordée d'ordinaire dans la reconstruction et l'interprétation du platonisme. Quoique selon toute apparence l'œuvre du même écrivain, et malgré les liens de tout genre qui le rattachent au *Sophiste* [3], le *Politique* est très loin d'avoir une égale importance : aussi nous retiendra-t-il bien moins longtemps.

1. « Die Untersuchung baut sich überhaupt auf ἀντιλογίαις, ja ἐναντιολογίαις und fort und fort sich neu erhebenden ἀπορίαις auf » (Deuschle).

2. Ces deux dialogues sont-ils nés dans une même école? La chose est probable. Sont-ils de la même main? Nous ne le croyons pas. On a dit que les thèses du *Parménide* étaient reprises et confirmées dans le *Sophiste*, où se trouverait en même temps la réponse aux objections les plus décisives du vieux philosophe éléate contre les Idées. Rien de moins démontré. Ce qui paraîtrait plus logique, c'est de voir dans un passage déjà relevé du *Sophiste* (259 B) une satire à peine déguisée de l'argumentation aussi captieuse que stérile du *Parménide*.

3. Relevons en particulier ce fait que contrairement à toutes les habitudes de Platon l'auteur a pris soin de marquer en termes exprès (266 D, 284 B et 296 B), par des renvois tout semblables à ceux que nous offrent les écrits d'Aristote, que le *Politique* continuait le *Sophiste*.

C'est à coup sûr une idée singulière que de choisir pour diriger une discussion sur la politique un représentant des théories éléatiques auxquelles cet ordre de recherches est resté sans doute totalement étranger. Quant au jeune Socrate qui lui sert de répondant, on ne saurait mieux le comparer qu'à ces figurants de théâtre dont tout le rôle se réduit à transformer par leur présence un long monologue en un semblant de conversation.

S'il était vrai, comme Grote l'insinue en plus d'un passage, que Platon dédaigneux des résultats positifs de la science n'a eu d'autre but que de créer chez ses disciples une aptitude dialectique universelle, le *Politique* comme le *Sophiste* répondrait assez bien à ce programme. Sans parler des questions de méthode qui s'y trouvent agitées, en l'absence visible de tout plan régulier, un véritable luxe de divisions, de distinctions et de digressions de toute nature interrompt constamment l'enchaînement naturel des idées. Une fois entré dans la voie des comparaisons et des exemples, « indispensables auxiliaires de quiconque veut connaître les grandes choses », l'auteur, nous avons déjà eu occasion d'y insister, s'abaisse à un degré de banalité, presque de vulgarité bien propre à éveiller des soupçons. Sans doute dans des dialogues éminemment platoniciens l'art de diviser est proclamé comme il l'est ici une des opérations essentielles du logicien : mais l'application qui en est faite, plus artificielle encore et plus compliquée que dans le *Sophiste*, ne permet guère de songer à un esprit aussi élevé, aussi judicieux que Platon [1]. A plusieurs reprises l'auteur, déclarant la méthode employée défectueuse, s'empresse de « prendre un autre point de départ et de suivre une route différente. » C'est pour ce même motif qu'il essaie de corriger par le récit d'un mythe la sécheresse rebutante de la première moitié du dialogue.

1. Que penser notamment de définitions comme la suivante : « La politique est l'art de gouverner volontairement des bipèdes qui s'y prêtent volontiers »?

« Cet univers, écrit-il, tantôt Dieu lui-même le dirige dans sa marche et lui imprime un mouvement circulaire : tantôt il l'abandonne, lorsque ses révolutions ont rempli la mesure du temps marqué... De là des convulsions redoutables, des bouleversements violents, suivis d'une période de calme, après laquelle les éléments discordants redeviennent graduellement les maîtres, menaçant l'univers d'un retour au chaos. »

Ce mythe, à propos de la définition du politique, peut paraître assez peu naturel : mais ce qui est plus grave, c'est que les enseignements qui y sont ou formellement exprimés ou implicitement contenus s'accordent mal avec ce que nous lisons dans les dialogues les plus authentiques. Que devient ici notamment le dogme de la Providence. enseigné avec tant d'éclat par Socrate et Platon ? Le profond métaphysicien qui a écrit des pages si éloquentes sur la bonté et la toute-puissance de l'Etre suprême peut-il admettre que la divinité passant successivement de l'inertie à l'acte, et de l'acte à l'inertie abandonne son œuvre au risque de la voir périr ? D'autres philosophies, celle de l'Inde par exemple, et en Grèce d'autres penseurs, au premier rang desquels se placent les stoïciens, ont cru à ces alternatives de création et de dissolution, de réveil et de sommeil du monde condamné à traverser des périodes fatales de trouble et de décomposition : mais, comme chacun le sait. le démiurge du *Timée* confère expressément aux astres et à l'univers sorti de ses mains le privilège d'une indéfectible immortalité.

II. On a dit que le gouvernement de la science, tel qu'il est esquissé dans le *Politique*, était sous d'étroites proportions l'original dont la *République* nous offre la copie agrandie et développée. Soutenir cette thèse, c'est s'attacher à des ressemblances apparentes et négliger des différences essentielles. D'un côté, le politique et le philosophe sont nettement séparés : de l'autre ils sont étroitement rapprochés, presque confondus [1]. Nul n'ignore quelle est pour Platon la condition par excellence

1. Voir notamment le célèbre passage de la *République* (VI, 473 C).

imposée aux futurs dépositaires de l'autorité : c'est la connaissance et la possession de la dialectique, qui seule les rendra capables de saisir dans toute sa pureté l'essence immuable du vrai, du juste et du beau. Or dans le *Politique* il n'y a pas un mot de ce programme si élevé d'éducation [1]; on n'y rencontre pas même une mention lointaine de ce bien que Platon plaçait au sommet du monde intellectuel comme le soleil qui l'éclaire : à quoi bon d'ailleurs aspirer à ces hauteurs, puisque l'unique mission, ou à peu près, du politique, mission d'une nature toute pratique, est « d'unir les caractères forts et modérés dans un tissu royal de façon à réaliser le plus heureux mélange » (311 A)? C'est un chef de haras, un bouvier qui s'entend à perpétuer les meilleurs sujets du troupeau.

Sommes-nous en présence d'une œuvre de jeunesse, prélude négatif aux affirmations de la *République*? est-ce une réfutation des attaques dirigées contre ce dernier dialogue? ou une transition entre la cité idéale dont Platon s'était d'abord épris et les procédés fort différents de gouvernement complaisamment développés dans les douze livres des *Lois*? Toutes ces hypothèses ont été proposées : aucune n'est satisfaisante. L'auteur du *Politique*, adoptant l'idéal de Xénophon, rêve d'un roi doué d'aptitudes exceptionnelles pour commander à un peuple de sujets [2] qui n'a contre l'oppression d'autre garantie que la vertu du monarque. Rhétorique, art de la guerre, pouvoir judiciaire, tout relève de ce souverain, moins en raison de sa science que du rang élevé dont il est revêtu. Un écrit, justement désigné par le sous-titre περὶ βασιλείας, car il ne connaît que la royauté et ne parle que d'une dictature (294 A), se comprend mal sous la plume de Platon : sa date doit être plus récente. « C'était une idée courante à la fin du IVe siècle que pour

1. N'est-il pas étrange que dans un dialogue rattaché étroitement au *Théétète* toute ligne de démarcation disparaisse entre les divers modes de connaissance, l'opinion vraie ou même simplement l'opinion tout court (309 C, 310 E) obtenant tous les honneurs réservés par Platon à la science comme au seul instrument d'initiation philosophique?

2. 309 A : δουλικὸν γένος, expression au moins singulière.

être philosophe il fallait voir dans la démocratie une forme surannée et dans la royauté le véritable principe du temps [1]. »

III. Quant à l'élocution, ici comme dans le *Sophiste*, les endroits mêmes où la pensée pourrait faire songer à Platon sont écrits dans un style heurté, tourmenté, qui n'a rien de la grâce et de la souplesse, moins encore de la variété et de l'ampleur de la *République* ou même du *Théétète*. Le génie platonicien dans sa maturité n'a pas passé par là.

Réponse a une objection. — Le contraste qui sépare le *Sophiste* et le *Parménide* du reste de l'œuvre platonicienne est si frappant, si nettement accusé que M. Janet n'a pas hésité à écrire : « La suppression de ces deux dialogues débarrasse ce qu'on peut appeler l'exégèse platonicienne de la plus grande difficulté qu'elle rencontre et détermine en la limitant la vraie théorie de Platon [2]. » Rien de plus exact. Loin de moi la pensée de prétendre que du même coup disparaissent toutes les obscurités du platonisme : du moins c'est une doctrine une et homogène, dont les lignes principales ne sont plus brisées par des constructions étrangères. Mais aussitôt surgit un problème en apparence singulièrement redoutable.

Si le *Parménide* et le *Sophiste* (l'insignifiance doctrinale de son frère jumeau le *Politique* permet d'écarter ce dernier du débat) ne sont pas de Platon, de qui sont-ils? Quel est le philosophe ou plutôt quels sont les philosophes, aujourd'hui inconnus, dont les productions pseudonymes se sont glissées de la sorte au milieu de la collection platonicienne? Dans un siècle éclairé par la lumière de l'histoire une pareille substitution est-elle explicable? Peut-on raisonnablement admettre qu'un penseur capable d'écrire de tels ouvrages en ait volontairement abdiqué la propriété ou en ait été illégitimement dépouillé sans qu'aucune protestation se soit fait entendre?

1. L. Carrau.
2. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Platon*.

Si grave que soit l'objection, nous ne ferons aucune difficulté d'y répondre.

Sans doute si l'on interroge Proclus ou Ficin par exemple sur le mérite du *Parménide*, il se récriera que c'est un livre divin, un chef-d'œuvre incomparable : il s'est même rencontré des critiques de sens rassis très disposés à placer le *Sophiste* au-dessus de tous les écrits de Platon. Sans vouloir par un excès tout opposé rabaisser l'un et l'autre de ces dialogues, le second surtout, au rang de productions insignifiantes [1], personne cependant ne sera tenté de leur appliquer le raisonnement de M. B. Saint-Hilaire au sujet de la *Métaphysique* : « Si elle n'est pas authentique, de qui pourrait-elle être? L'heureuse Grèce aurait-elle à se flatter d'avoir produit à côté d'Aristote quelque autre génie aussi profond et aussi étendu? » Ici nous sommes en présence d'œuvres dignes d'attention, si l'on veut, mais à propos desquelles il serait téméraire de parler d'admiration.

Il est à remarquer d'ailleurs que leur apparition reculée jusqu'à la seconde moitié du IVe siècle est en complète harmonie avec ce que nous savons de la production philosophique à cette époque. Aux considérations indiquées dans les pages précédentes à l'appui de cette hypothèse nous ajouterons les suivantes.

Dans les trois dialogues qui nous occupent, l'entretien ne se poursuit que pour la forme, tant est effacé le rôle d'un des interlocuteurs. Or précisément après Platon le dialogue, c'est-à-dire la conversation aux libres allures, aux reparties savantes ou ingénieuses, fut remplacé par des expositions suivies à la façon des traités d'Aristote : rompant avec la poésie pour ne plus relever que de la logique [2], la philosophie se créa un lan-

1. Nous pousserons plus loin nos concessions. Ceux-là même qui accepteront les conclusions ici formulées accorderont sans peine que l'étude du *Parménide* et du *Sophiste* continue à s'imposer à quiconque entreprend une analyse complète et une discussion impartiale du platonisme, au même titre que la lecture de certains écrits de Hobbes, de Gassendi et d'Arnaud est indispensable à tout historien sérieux des théories cartésiennes.
2. Cf. Cicéron, *De Finibus*, V, 4. Ce n'est pas seulement Platon dans le

gage spécial, riche en abstractions. D'autre part, descendue de de la région supérieure des Idées, parfois compromise dans des alliances équivoques avec une certaine sophistique, la dialectique ne cessa pas d'être cultivée dans les écoles à titre d'exercice de gymnastique intellectuelle, de simple prélude à l'œuvre ultérieure de la métaphysique [1]. Or tel est bien le caractère qui lui est ici assigné. Enfin l'attitude prise dans ces trois dialogues à l'endroit de la théorie des Idées s'explique dès qu'on se rappelle que Speusippe et Xénocrate l'abandonnèrent [2] et qu'Aristote mit son génie à en faire la critique.

En vient-on à les examiner de plus près? Le *Parménide* trahit une époque de doute et de défaillance intellectuelle : et ce trait caractérise incontestablement les générations contemporaines de Pyrrhon et d'Arcésilas. Le *Sophiste* et le *Politique* sortent d'une école où la philosophie commençait à perdre tout contact avec la vie : or que furent le stoïcisme et l'épicurisme, sinon une réaction nécessaire contre l'abus des controverses logiques, pointilleuses et stériles?

On a souvent parlé de l'éléatisme ou plutôt du « mégarisme » qui perce dans ces trois dialogues : le mot est peut-être juste, mais dans un sens assez différent de celui qu'on entendait lui donner. Euclide, dit Cousin, fonda sur la dialectique de Socrate, corrompue par un mélange adultère avec la tradition éléatique, une école éristique qui dégénéra bientôt en un foyer de scepticisme : mais on comprend que grâce à lui et à ses disciples les enseignements de Parménide fussent encore assez répandus au temps d'Aristote pour que l'auteur de la *Métaphysique* ait jugé opportun de les réfuter en mainte occasion. Si d'ailleurs des raisons chronologiques nous détournent d'attribuer le *Parménide* au fondateur même de l'école de Mégare, Stilpon qui florissait à la fin du IVe siècle et compta le stoïcien Zénon parmi ses élèves fut « un de ces hommes que l'on voit apparaître au déclin des écoles et qui par leur valeur personnelle leur rendent un instant l'éclat qu'elles n'avaient plus et qu'elles perdent avec eux. [1] » Il est cité expressément comme ayant nié la réalité des Idées : Diogène Laërce qui nous l'apprend [2] ajoute que ses dialogues étaient des compositions « dépourvues de toute chaleur » : la qualification s'applique d'elle-même au *Parménide*.

Philèbe, c'est Isocrate dans son *Panathénaïque* qui accuse la folle passion de la jeunesse instruite d'alors pour les arguties de la dialectique.

1. « Philosophi eloquentiam despexerunt, oratores sapientiam » (*De Oratore*, III, 19).

2. Aristote (*Métaphysique*, XIII, 9, 1086a2) dit des platoniciens de son temps qu'ils avaient reconnu τὴν περὶ τὰ εἴδη δυσχέρειαν καὶ πλάσιν. Il serait facile de relever dans le *Politique* des traces du pythagorisme attribué à Xénocrate.

Socher avait cherché également l'auteur du *Sophiste* et du *Politique* dans les rangs des Mégariques : il oubliait que cette école soutint avec opiniâtreté l'immobilité de l'être directement attaquée dans le premier de ces dialogues. Pour nous le *Sophiste* (avec le *Politique* qui en forme la suite) est l'œuvre d'un platonicien dissident, frotté de péripatétisme, si l'on peut employer cette expression [3]. L'histoire nous montre que Platon n'eut que des héritiers infidèles, incapables de maintenir sa doctrine dans toute son intégrité : l'enseignement de l'Académie revêtit de plus en plus un caractère mathématique et abstrait qui justifie tout à la fois certaines affirmations et certaines critiques également inattendues. L'éclectisme inconscient ou prémédité qui se fait jour soit dans la définition du sophiste, soit dans l'analyse des attributions du politique, soit dans l'explication de l'être, soit dans l'examen de la théorie des Idées répond certainement à la tendance générale du mouvement philosophique durant la seconde moitié du IVe siècle.

Maintenant ne consentir à effacer ici le nom de Platon que pour y substituer un autre nom propre dûment qualifié, c'est, il me semble, à la distance où nous sommes de cette époque et avec le peu de renseignements que nous possédons sur les

1. Henne, *Ecole de Mégare*, p. 204.

2. II, 119 : Δεῖνος ἄγαν ὢν ἐν τοῖς ἐριστικοῖς ἀνῄρει καὶ τὰ εἴδη.

3. Schaarschmidt qui a rajeuni en Allemagne la thèse de Socher parle même (à tort selon nous) d'éléments stoïciens.

destinées de l'école platonicienne, méconnaître la limite des exigences légitimes qui s'imposent à la critique [1].

Qu'on y réfléchisse en effet. Des cent ou cent cinquante ans qui se sont écoulés entre la mort de Socrate et l'établissement définitif des Ptolémées, que nous reste-t-il aujourd'hui, en dehors des ouvrages attribués à Platon et à Aristote, sinon quelques noms d'auteurs, quelques titres de livres [2]? Et cependant, au témoignage unanime des écrivains postérieurs, aucune période n'avait été plus féconde, comme si la plume avait hérité de l'action sociale refusée désormais à la parole publique. Au moment où furent fondées les grandes bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame, la plus grande partie de ces œuvres philosophiques de second ou de troisième ordre subsistait encore : c'est donc une hypothèse plausible et fort naturelle de croire que notre double collection, platonicienne et aristotélicienne, recèle dès cette date un certain nombre de dialogues et de traités étrangers qui s'y sont glissés à la faveur de l'ignorance et de l'inadvertance, ou à la suite d'une fraude intéressée. En ce qui concerne notamment le platonisme, le vague que créait l'absence d'une tradition avérée, d'un enseignement intégralement perpétué au sein de l'école, rendait les méprises plus aisées à commettre, plus difficiles à découvrir et à réparer. Le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* étaient très peu lus, à peine connus : à côté d'un faux air de profondeur la discussion offrait quelques éléments platoniciens : ici une pensée, là un

1. « Parmi les dialogues prétendus platoniques, quelques-uns ne sont peut-être que des pastiches, quelques autres sont d'un ami ou d'un élève de Platon; mais entre ces amis et ces élèves, lequel choisir pour lui en transférer la propriété, quand aucun témoignage formel ne dirige nos conjectures pour ce changement d'attribution? L'histoire des lettres anciennes ne doit pas se grossir sans profit d'un amas de conjectures dénuées de fondement » (E. Egger). — Que d'œuvres d'art, même du XVe et du XVIe siècle, demeurent et resteront longtemps encore anonymes!

2. « La plupart des successeurs de Platon et d'Aristote ont écrit, mais non pas pour nous. On ne saurait trop le redire, ni trop appuyer sur une telle perte. Le riche trésor des livres de Platon et d'Aristote, sur lequel nous jugeons la philosophie, n'est pourtant qu'un débris, quoique ce débris soit magnifique : tout le reste a disparu. Nous frappons pour ainsi dire à la porte de toutes ces écoles, mais la porte est fermée » (E. Havet).

développement rappelait d'autres écrits de Platon dont l'origine était incontestée : il n'en fallait pas davantage, en dépit de graves divergences dont on n'avait qu'imparfaitement conscience, pour qu'une science peu sûre d'elle-même ait sans trop de peine accueilli comme authentiques ces dialogues avec tant d'autres de moindre importance : si dans les siècles suivants ils ont conservé ce caractère, sans qu'aucune réclamation autorisée ne soit arrivée jusqu'à nous, il faut s'en prendre à l'absence de toute critique sérieuse et à l'autorité infaillible qui s'attacha dès l'origine aux décisions des Alexandrins.

Les Lettres

Pour achever l'examen que nous avons entrepris et nous acquitter jusqu'au bout de notre tâche de critique, il nous reste à prononcer sur un recueil assez singulier, compris dans toute édition ou traduction complète de Platon [1], et annexé dès l'antiquité, le double catalogue d'Aristophane et de Thrasylle en fait foi, à l'héritage littéraire et philosophique du fondateur de l'Académie. Il ne s'agit plus ici de dialogues ou de traités composés avec le dessein exprès de les faire servir à la conservation fidèle et intégrale d'une grande doctrine, mais bien de lettres [2] écrites à l'occasion et l'on pourrait presque dire, sous la dictée des événements. Ces lettres, il faut le reconnaître, n'offrent guère plus d'intérêt au métaphysicien qu'au lettré et à l'historien : néanmoins en considération du nom qu'elles portent, la critique moderne s'en est occupée à plusieurs reprises et dans la première moitié de ce siècle la question de leur

1. Il ne saurait être question de discuter à fond l'authenticité des poésies plus ou moins légères attribuées au grand philosophe par des compilateurs tels que Diogène Laërce. C'est un sujet auquel nous avons touché en passant dans notre premier volume (p. 37).

2. Au nombre de 13 dans les éditions courantes, et de 18, si l'on y ajoute celles qui ont été découvertes depuis le commencement de ce siècle dans divers manuscrits.

authenticité a été aussi vivement discutée que diversement résolue.

Disons de suite qu'un érudit au courant des choses de l'antiquité est involontairement préparé à se tenir ici sur ses gardes. C'est qu'en effet si la littérature latine nous a légué mainte collection épistolaire d'une origine reconnue en même temps que d'un prix véritable, en revanche la littérature grecque, sous ce rapport plus riche encore peut-être, ne nous présente que des richesses de provenance habituellement suspecte, à ce point que si les lettres platoniciennes devaient être jugées par un simple rapprochement avec les textes analogues qui se rapportent au ve, au ive, et même au iiie siècle avant notre ère, leur sort ne serait pas longtemps douteux [1]. Il ne semble pas en effet qu'on puisse citer chez les anciens un genre d'écrits qui ait payé un plus large tribut à l'erreur et à la fraude. Dès lors pour nous convaincre que nous possédons vraiment des lettres sorties de la main de Platon, il faudra des arguments solides, un critérium décisif.

Or convient-il d'invoquer à ce titre le témoignage d'Aristophane de Byzance qui a compris les *Lettres* dans sa cinquième et dernière trilogie, à la suite du *Criton* et du *Phédon*? Nous ne le pensons pas, et fût-il démontré, ce qui ne l'est pas, que le recueil visé par le bibliothécaire alexandrin concordait de tout point avec le nôtre, il est aisé de se représenter comment sa bonne foi a pu et dû être surprise.

D'autre part, Platon a beaucoup voyagé; sa carrière a été longue, sa réputation a franchi de bonne heure les limites de l'Attique et même de la Grèce : on doit croire qu'il a été maintes fois consulté par tout ce qui autour de lui était désireux de s'éclairer, ou même simplement capable de réfléchir : en Italie et en Sicile, même avant la fondation de son école, il a noué des relations auxquelles jusqu'à la fin de sa vie il est demeuré fidèle : autant de circonstances qui, à juger du passé par le présent, suffiraient à expliquer une correspondance très active et très étendue.

1. Voir à ce propos un article publié par la *Revue des études grecques* (avril-juin 1889) sous ce titre : *Les épistolographes grecs.*

Soit : Platon a eu de nombreuses occasions d'écrire : a-t-il écrit en réalité aussi souvent, et surtout de quelle manière ses lettres sont-elles parvenues à la postérité? De nos jours avec tous les moyens de publicité et toutes les facultés de communication dont un éditeur dispose, composer et publier un recueil de ce genre est chose souvent laborieuse : à quels obstacles ne devait-on pas se heurter dans l'antiquité?

Veut-on que Platon ait gardé lui-même copie de ses lettres dans sa bibliothèque personnelle? Ce n'est pas vraisemblable, étant donné leur peu d'importance, sauf l'une ou l'autre exception. — Sont-ce les correspondants siciliens [1] de Platon qui d'eux-mêmes ou sur une invitation expresse du philosophe auraient conservé ses communications, de telle sorte que cinquante ou cent ans plus tard il ait été possible à leurs héritiers de s'entendre pour répondre à un appel présumé des premiers éditeurs à Athènes, ou à Alexandrie? Seconde invraisemblance, d'autant qu'en maint passage [2] il s'agit expressément d'une doctrine secrète qu'il faut soigneusement mettre à l'abri de toute indiscrétion [3]. Au contraire, tout s'explique, à la seule condition de voir dans ces lettres soit un exercice d'école, soit l'œuvre d'un faussaire, soit même une tentative d'apologie dictée à quelque disciple par une admiration plus zélée d'ailleurs qu'intelligente. Leur demandons-nous sur la personne, la carrière et l'œuvre de Platon quelques-unes de ces confidences et de ces révélations infiniment trop rares à notre gré dans ses dialogues, notre attente est à peu près complètement trompée. Parmi les faits historiques de quelque valeur qui y sont mentionnés, combien en est-il que les disciples ne pussent connaître aussi bien que le maître?

1. Par une coïncidence au moins singulière, toutes ces lettres sont à destination de la Sicile.
2. Par exemple, II, 314 A-C et VII, 341 B-E.
3. Sur les doctrines secrètes maintes fois attribuées à Platon, consulter notre premier volume, p. 245-252.

Quant au système platonicien, ou ces lettres sont muettes, ou ce qu'elles ont la prétention de nous en révéler cadre généralement assez mal avec les enseignements contenus dans les écrits les plus authentiques et les plus considérables du philosophe.

On ne sera donc pas surpris d'apprendre que dans notre siècle la solution négative tend de plus en plus à rallier tous les suffrages. Seuls parmi nos contemporains Grote en Angleterre et M. Waddington en France, par déférence pour la tradition ancienne, se sont prononcés dans un sens différent.

Mais à la suite de ces considérations générales il ne sera pas inutile, sinon de soumettre à un examen spécial, du moins de passer rapidement en revue chacune des lettres de la collection.

Les citations morales contenues dans la première conduisent d'elles-mêmes à l'envisager comme un exercice d'école. — La seconde prête à Platon des déclarations d'une vanité ridicule chez un auteur qui a pris soin de faire disparaitre complètement sa personne même de ses écrits les plus achevés : d'ailleurs il est bien difficile de ne pas tenir pour suspecte une lettre qui donne de la « nature première » une explication aussi fantastique, explication visiblement destinée à rester une énigme pour tout lecteur non initié, une lettre qui déclare en outre en termes exprès « qu'il n'y a pas eu et, qu'il n'y aura jamais d'ouvrage de Platon ». — La quatrième est adressée à Dion : comment reconnaître l'auteur du *Gorgias* et de la *République* dans une lettre où un homme politique engagé dans une périlleuse et redoutable entreprise ne reçoit d'autre conseil que des variations sur ce thème vulgaire : « Plaire, voilà le moyen infaillible de réussir » ? — La cinquième nous représente Platon se disculpant aux yeux de Perdiccas de s'être aussi complètement désintéressé des affaires d'Athènes : est-ce bien un roi de Macédoine que le vrai Platon eût choisi pour se laver publiquement ou confidentiellement de ce reproche ? — Dans la sixième on est surpris de rencontrer non seulement un retour aux pratiques les plus bizarres du pythagorisme, mais des phrases d'un tour aussi manifestement chrétien que la suivante : « Tous, dans la mesure où nous serons bienheureux, nous connaîtrons un jour clairement le Dieu suprême, maître des choses présentes et futures, et le père souverain de ce maître et de ce créateur ». — Enfin les lettres IX, X, XI, XII, XIII, aussi banales qu'insignifiantes, et sur l'authenticité desquelles nous voyons des doutes exprimés dans nos manuscrits eux-mêmes, ne méritent vraiment pas les honneurs d'une discussion.

Il n'en va pas de même des trois lettres III, VII et VIII, dont il nous reste à parler et qui ont attiré à bon droit l'attention des érudits. Elles ont un but commun : défendre Platon contre des accusations qui ont dû à peu près infailliblement l'atteindre. On sait en effet que le même Athénien qui jugeait la décadence de sa propre patrie trop irrémédiable pour venir à son secours, n'avait pas dédaigné de jouer un rôle actif dans les affaires de Syracuse, depuis longtemps la proie d'une démocratie ardente et sauvage : comme tout le faisait prévoir, le succès n'avait pas répondu à son attente : dès lors avec quelle irrévérence jaloux et curieux n'ont-ils pas parlé de ce pédagogue assez insensé pour se flatter de gagner à ses vues des princes nés et élevés au sein d'une cour corrompue ? Les Athéniens ont-ils su gré à Platon d'avoir doté leur patrie d'une école philosophique, la première au monde et peut-être la plus célèbre ? On l'ignore : ce qu'on peut affirmer, c'est que du vivant du philosophe et après sa mort, ses tentatives politiques ont été l'objet d'un blâme sévère, auquel il est assez naturel que maître et disciples aient opposé de multiples essais d'apologie.

La troisième lettre roule tout entière sur les rapports entre Platon et Denys de Syracuse. Le philosophe s'y défend d'abord d'avoir été le principal inspirateur de la politique du tyran, ensuite d'avoir réservé à Dion l'honneur d'inaugurer un gouvernement plus juste et moins tyrannique. Non seulement l'auteur insiste sur des événements et des incidents que Denys devait parfaitement connaître, mais tout ce plaidoyer offre un

mélange aussi peu habile que peu vraisemblable d'abandon familier et de brusque gronderie, on pourrait dire de hautaine sévérité.

Par son étendue et son importance au moins apparente, par l'intérêt qu'elle présente, la lettre septième, adressée aux parents et aux amis de Dion, occupe dans la collection platonicienne une place vraiment à part : le lecteur ne sera donc pas surpris de nous voir entrer ici dans quelques détails. Platon y rappelle comment les excès de la démocratie restaurée par Thrasybule le frappèrent d'une sorte de vertige : aussi lorsqu'à la mort de Denys l'ancien, il fut supplié par Dion de venir en personne présider à l'éducation politique du jeune prince qui allait hériter du trône, comment eût-il pu s'y refuser ? Mais le tyran de Syracuse n'avait du philosophe que l'apparence et les dehors : aucune exhortation n'a pu triompher de ses mauvais instincts : Dion devenu son ennemi est tombé victime d'une lâche conspiration. Si ses amis songent sérieusement à conserver le pouvoir, qu'ils se fassent craindre, surtout qu'ils se fassent respecter. Puis, revenant en arrière, Platon entreprend de justifier ses derniers voyages en Sicile et la témérité avec laquelle Dion s'était jeté dans une campagne dont le dénouement devait être pour lui si tragique.

Disons-le de suite, ces pages historiques ne sont pas d'un écrivain vulgaire. L'auteur sait à merveille animer son récit et mettre en scène ses personnages. D'ailleurs point d'invective bruyante contre les tyrans et la tyrannie, point d'apothéose déclamatoire de la sagesse et de la science des philosophes, double indice ordinaire des compositions analogues sorties de l'officine des rhéteurs. Rôle des courtisans et des mercenaires à la cour de Syracuse, caractère dissimulé et vaniteux de Denys, rêves politiques et mécomptes de Dion, tout y est dépeint par quelqu'un qui a vu de près le gouvernement d'Athènes et a été initié aux affaires de la Sicile. En revanche, les redites sont nombreuses, les digressions se greffent sur les digressions, et l'on discerne mal à quel plan d'ensemble se rattachent des développements aussi mal coordonnés. En outre, si jamais les

circonstances ont pu déterminer Platon à rompre avec ses habitudes de composition pour laisser lui-même à la postérité une notable partie de ce qu'on pourrait nommer son *curriculum vitæ*, est-ce à l'expérience qu'il en aurait ainsi appelé, lui le philosophe de l'idéal, pour établir et justifier ses théories? aurait-il passé entièrement sous silence son œuvre scientifique et notamment l'école qu'il avait fondée et dirigée avec tant d'éclat ?

Ce n'est pas que la philosophie soit totalement absente de cette lettre : tout au contraire, au milieu du récit surgissent brusquement çà et là des réflexions abstraites d'un tour fort inattendu. Bien qu'à la fin de sa vie Platon semble avoir penché de plus en plus vers une sorte de mysticisme, les déclarations auxquelles nous nous heurtons ici n'en sont pas moins pour étonner. Et d'abord que penser de la leçon de logique que voici : « Il y a dans chaque être trois choses qui sont les conditions de la science : le nom, la définition et l'image... Vient ensuite la science elle-même, l'intelligence, l'opinion vraie... Enfin en cinquième lieu ce qu'il s'agit de connaître, la vérité [1] ». Rapprocher ainsi la définition et l'image, confondre la science et l'opinion vraie, ne plus se souvenir que l'Idée est le terme naturel et l'objet suprême de la connaissance, est-ce parler comme Platon ? Selon la remarque de Cousin, les habitudes du langage péripatéticien se trahissent dans les développements qui suivent, et où l'on rencontre sur les incertitudes du savoir et du raisonnement humain une théorie remarquable à coup sûr, mais inconciliable avec l'enthousiasme de Platon célébrant la puissance et les bienfaits de la philosophie.

La surprise redouble en face des conséquences tirées d'aussi singulières prémisses. « Cette insuffisance radicale de la méthode, écrit l'auteur, interdira toujours à un homme sensé la témérité d'ordonner ses pensées en une théorie, et en une théorie irrévocable, comme cela arrive quand elle est une fois fixée par l'écriture. » La philosophie doit donc être l'ob-

1. 342 A-C.

jet d'un enseignement secret et mystérieux. « Pour ceux qui ont rédigé ou qui rédigeront ce qu'ils croient être mes vrais principes, qu'ils prétendent les tenir de moi-même ou d'autres, je déclare qu'ils ne peuvent en savoir un mot. Je n'ai jamais rien écrit et je n'écrirai jamais rien sur ces matières [1]. » Dans un accès tardif de misologie, Platon vieillissant aurait-il donc renié ce qui fait sa gloire, et souhaité de faire tomber dans l'oubli les chefs-d'œuvre destinés à immortaliser son nom? Avec Cousin nous nous refusons absolument à supposer que l'auteur du *Phédon*, de la *République* et du *Timée* ait jamais conçu et signé une aussi ridicule et aussi inutile rétractation.

La huitième lettre, complément de la septième, est loin d'avoir la même portée, mais ne prête pas non plus aux mêmes critiques. Rien de plus sage que les conseils donnés aux parents et aux amis de Dion pour rendre la paix et la prospérité à Syracuse menacée d'une anarchie irrémédiable, et les éloges décernés à ce propos à Lycurgue et à ses institutions sont conformes à l'esprit dominant non seulement de Platon mais de toute l'école socratique. En revanche voici où se trahit le faussaire. La solution politique la plus chaudement recommandée dans cette lettre, c'est l'établissement à Syracuse d'une sorte de triumvirat royal, où entrerait notamment le fils de Dion. Or l'histoire nous apprend que ce jeune homme mourut du vivant même de son père. Comment imputer à Platon l'ignorance que suppose un pareil anachronisme ?

En résumé, et pour conclure sur ce point spécial, de la Grèce du ve et du ive siècle avant notre ère il ne nous est parvenu aucune lettre d'une authenticité indiscutable : de plus on ne voit pas comment cette collection certainement incomplète aurait été constituée ou par Platon lui-même ou assez longtemps après lui par ses premiers éditeurs. Ce qu'elle contient d'intéressant au point de vue philosophique nous donnerait une idée plutôt inexacte et fausse de l'enseignement platonicien. Enfin

1. 341 B-C.

de l'examen sommaire auquel nous venons de procéder il résulte que les lettres mêmes dont sur tel ou tel point particulier on aimerait à invoquer le témoignage, en raison du ton de sincérité qu'elles semblent offrir, portent tantôt dans l'esprit qui les a dictées, tantôt dans les erreurs matérielles qu'elles contiennent, des traces assez évidentes d'une origine postérieure. Les plus importantes remontent sans doute aux premiers temps de l'ancienne Académie, mais « il est impossible d'admettre que Platon si avare dans ses ouvrages d'informations sur lui-même, ait composé exprès des Mémoires dans un cadre qui devait être si peu de son goût. Ces lettres ne sont qu'une forme artificielle donnée à des renseignements historiques sur la vie, la personne et les tendances du grand philosophe [1]. »

1. M. Chaignet, *La vie et les écrits de Platon*, p. 148.

TROISIÈME PARTIE

L'ORDRE CHRONOLOGIQUE DES DIALOGUES

CHAPITRE I

IMPORTANCE ET DIFFICULTÉS DU PROBLÈME

Placée en face de la collection platonicienne, telle que l'avait constituée la tradition, la critique moderne devait se proposer avant tout d'en discerner les éléments sûrement authentiques. Mais à cette première tâche s'en est jointe une seconde : essayer de déterminer la succession chronologique des dialogues. Il va de soi qu'il ne s'agit pas ici de l'ordre dans lequel ils ont été publiés, au sens moderne de ce mot : des raisons de diverse nature ont pu engager l'auteur à ne faire d'abord connaître tel de ses écrits que dans un cercle très restreint. Il s'agit moins encore de l'ordre arbitraire et d'ordinaire faussement systématique qui a été adopté tour à tour par les divers critiques pour éditer, commenter et expliquer les œuvres du maître. Ce que nous voudrions connaître, ce qui aurait pour nous un intérêt exceptionnel, c'est l'ordre dans lequel ils ont été composés, le

seul qui nous remette sous les yeux le développement naturel d'un esprit toujours agissant, toujours en progrès.

Une semblable préoccupation, reconnaissons-le, est assez récente. Elle apparaît à peine dans l'antiquité [1], et au siècle dernier encore elle eût été jugée sans doute aussi illusoire qu'inutile. C'est de nos jours seulement que la chronologie en général a été estimée à sa juste valeur et si en nous permettant de suivre pas à pas l'histoire des idées, des mœurs et des institutions elle jette sur la marche de l'esprit humain une vive lumière, elle n'est pas moins précieuse quand il s'agit d'apprécier la carrière d'un homme illustre. Le génie, a-t-on dit, n'est qu'une longue patience, et il n'est pas indifférent pour nous de savoir avec précision par quelles étapes successives l'intelligence d'ailleurs la plus heureusement douée a conquis avec la perfection de l'art le prestige de la renommée.

« Figurez-vous un musée où seraient réunis non seulement toutes les toiles de Raphaël, mais tous ses dessins, en un mot son œuvre tout entière, depuis ses premiers essais à l'école du Pérugin jusqu'à la *Transfiguration*. Quoi de plus curieux que de suivre une à une toute les transformations de son merveilleux talent, de le voir se dégager par degrés du genre péruginesque pour se faire une manière plus libre, plus simple, plus variée, plus originale, s'inspirer des autres grandes écoles de l'Italie, de Léonard, de Masaccio, de Michel-Ange, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la grande manière de la fin de sa vie, où peut-être il était au moment de se transformer encore. Au contraire représentez-vous l'œuvre de quelque autre grand génie, et pour passer de la peinture à la poésie, je choisirai Molière : représentez-vous une édition de son œuvre qui commencerait par les *Femmes savantes* et finirait par les *Précieuses ridicules*, où un éditeur bizarre se serait passé le sot caprice d'accoupler en trilogie *Amphitryon*, l'*Avare* et *Psyché*, sous prétexte que les

---

1. On voit par exemple les éditeurs anciens de Démosthène, s'aidant de la date des divers événements mentionnés dans les harangues politiques du grand orateur, chercher à en retrouver la succession naturelle : mais ils y avaient renoncé pour ses plaidoyers.

deux premiers sont imités de Plaute, et tous les trois d'auteurs anciens : que diriez-vous d'un tel arrangement et de l'application qu'on en pourrait faire à l'œuvre de Racine ou à celle de Shakespeare? Si donc il y a quelque chose de clair au monde, c'est que le seul ordre qui ait de l'intérêt et de la vérité dans la suite des œuvres d'un poète ou d'un artiste, c'est l'ordre historique [1] ». La philosophie évidemment ne fait pas ici exception, et l'on traiterait avec une juste rigueur quiconque éditant Descartes placerait les *Principes* en tête du premier volume, réservant le *Discours de la méthode* pour le dernier.

J'ajoute une seconde remarque : depuis que la critique a cessé d'être purement esthétique, comme au temps de Rollin et de La Harpe, depuis qu'elle a eu l'heureuse pensée d'appeler l'histoire à son aide, la biographie d'un écrivain emprunte son plus vif attrait aux détails relatifs à la naissance, à la composition, à la publication, à la diffusion de ses écrits. L'antiquité elle-même n'a pas été oubliée dans cette révolution du goût, et d'un bout à l'autre de l'Europe des légions d'érudits ont dépensé une sagacité ingénieuse et un labeur infini à marquer la succession exacte des odes de Pindare, des discours de Lysias et des drames d'Euripide.

Mais s'agit-il d'ouvrages philosophiques élevés par leur objet même au-dessus des phénomènes contingents et transitoires de la vie réelle? de prime abord on est tenté de se persuader que de pareilles recherches sont sans raison d'être. Tandis que le reste des hommes est étroitement mêlé aux événements du dehors et en subit l'inévitable contrecoup, la pensée du philosophe ne relève que de l'idéal sur lequel est fixé son regard : ni le temps ni l'espace ne semblent avoir de prise sur elle. Sans doute : mais cette marche même vers l'absolu, ἡ ἄνω πόρεια, selon la belle et forte expression de Platon, a ses phases et ses péripéties inattendues : tantôt le penseur avance, porté par son enthousiasme, tantôt il recule comme arrêté par des obstacles invisibles : et le but même qu'il poursuit peut être comparé à

1. Préface de la traduction des œuvres complètes de Platon, par A. Saisset.

ces cimes des Alpes qui ne resplendissent à un moment donné dans l'azur que pour s'envelopper quelques instants après d'un impénétrable brouillard.

Puis, quand nous sommes en présence de systèmes qui ont passionné pendant des siècles l'élite de l'humanité (et qui oserait contester au platonisme ce privilège?), n'y a-t-il pas un intérêt psychologique de premier ordre à se rendre un compte exact de leur formation progressive, à discerner les éléments d'origine diverse qui sont successivement entrés dans la construction de l'édifice? Or les historiens de la philosophie sont d'accord pour constater que le mérite de Platon le plus incontestable a été de fondre dans un harmonieux ensemble toutes les vérités partielles découvertes depuis deux siècles par ses devanciers. Seulement dans cette féconde synthèse quelle part faire à l'action personnelle de Socrate, aux théories d'Héraclite, aux démonstrations et aux rêveries de Pythagore? Telle est la question importante, mais aussi obscure qu'importante dont la science moderne cherche impatiemment la solution : or qui ne voit par combien de côtés elle touche à celle qui nous occupe ici? Quel est le dialogue où Platon n'ait pas fait acte de philosophe et qui par conséquent n'ait rien à nous apprendre sur la lente évolution de sa pensée?

Mais pour retrouver cette succession chronologique, par quelle méthode procéder [1]? recourir à un raisonnement *à priori*, faire intervenir des conjectures toutes personnelles, paraît téméraire et chimérique : malheureusement combien sont rares et incomplètes les données de l'histoire! combien incertaines les conclusions qui se dégagent des textes eux-mêmes?

1. Il va de soi que cette enquête est subordonnée d'une façon absolue aux procès d'authenticité qui pourraient être soulevés, ainsi que le déclarait déjà expressément l'auteur des *Prolégomènes à la philosophie de Platon* (ch. 26) : Ἵνα τὴν ἀληθῆ τάξιν μάθωμεν, εἴπωμεν πρῶτον ποῖοί εἰσιν οἱ νόθοι καὶ τούτων τὴν τάξιν μὴ ζητήσωμεν. Cependant rien n'interdit de poursuivre de front deux recherches aussi étroitement connexes, et de fait la plupart des platonisants de ce siècle ont répété dans les mêmes termes ou dans des termes à peine différents ce qu'avait affirmé Schleiermacher : « Die Untersuchungen über die Echtheit der Werke gehen Hand in Hand mit denen über die Reihenfolge. » — Cf. Susemihl (I, p. IX).

Il n'est pas surprenant que plusieurs d'entre les plus célèbres écrivains de l'antiquité aient songé à défendre leurs écrits par une liste dressée à l'avance contre les oublis de l'ignorance, les méprises des copistes ou les calculs des faussaires : utiles exemples qui, s'ils fussent devenus la règle, auraient prévenu bien des doutes, et épargné notamment aux amis de la philosophie grecque plus d'une stérile et ingrate polémique. Epicure, dit-on, avait fait mieux encore ; en vue de couper court aux discussions de priorité qui dès lors ne manquaient pas de s'élever entre écoles rivales, il avait pris soin de consigner une date à la fin de chacun de ses écrits. Cette heureuse inspiration, Platon, moins défiant, ne l'a pas partagée, et pour établir un ordre quelconque entre ses nombreux dialogues, éditeurs et critiques en sont réduits à suivre la tradition des manuscrits ou leurs préférences individuelles. Aussi l'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on entend un moderne déclarer avec assurance qu'il vient enfin de retrouver ce que personne n'avait su découvrir avant lui, à savoir la seule disposition vraiment capable de donner la clef des écrits du grand philosophe, en même temps que l'enchaînement naturel de ses pensées. Si cette prétention était le moins du monde justifiée, quelle faute de la part de Platon d'avoir négligé aussi complètement de léguer à ses contemporains le fil d'Ariane indispensable pour les orienter à travers le dédale de ses théories !

C'est qu'en effet, sur ce point, il est tout à fait inutile de consulter ses dialogues, qui non seulement nous laissent sans réponse, mais semblent se jouer comme à plaisir de toute tentative de classification [1]. De l'aveu de leur auteur, chacun d'eux forme un tout achevé, un organisme vivant et indépendant, sans liaison nécessaire avec une publication antérieure ou postérieure : chacun doit s'expliquer par lui-même, car par l'effet d'une disposition qui manifestement n'a rien de fortuit, Socrate

1. « Not one of the dialogues affords any positive internal evidence showing the date of its composition : nor is there any good extraneous testimony to determine the date of any one among them » (Grote).

est mis constamment en face d'interlocuteurs différents [1]. Donc pas de renvoi possible à une conversation précédente, alors même que la question y aurait été réellement traitée : un lien extérieur rattache l'un à l'autre tel et tel des dialogues qui figurent dans la collection platonicienne, mais c'est tout [2]. Aristote en écrivant rappelle volontiers ses autres compositions, ce qui met aux mains de ses interprètes quelques données intéressantes pour reconstituer la succession de ses ouvrages [3] : chez Platon les allusions de ce genre sont rares et comme involontaires, d'ailleurs toujours conçues en termes si vagues qu'elles se refusent à toute conclusion précise. Citons au hasard quelques exemples. Au chapitre XVIII du *Phédon*, il est très probable que Platon songe à un des épisodes les plus connus du *Ménon* : mais il se garde bien de le laisser voir. Dans un passage du *Protagoras*, on lit : « Nous examinerons une autre fois (εἰσαῦθις σκεψόμεθα) ce que peuvent être cet art et cette science de la mesure », et à la fin du même dialogue le sophiste d'Abdère prend congé de Socrate en lui disant : « Nous recauserons de tout cela quand tu le voudras (εἰσαῦθις διέξιμεν) [4]. » Chaque fois qu'il arrive à Platon de s'exprimer de la sorte, a-t-il déjà dans l'esprit le plan d'un entretien nouveau ? Bien téméraire qui voudrait le prétendre.

A défaut du témoignage du philosophe, aurions-nous celui de ses contemporains et de ses successeurs immédiats ? Pas

1. Cette seule circonstance rend déjà suspect l'un au moins des deux *Hippias* et des deux *Alcibiade*. « Freilich liegt bei solcher Homonymie der Verdacht gegen die Identität sehr nahe. » (Bergck).

2. Je veux parler ici de la trilogie formée par la *République*, le *Timée* et le *Critias*. A propos de celle que la tradition a établie entre le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Politique*, il n'est pas sans intéret de rappeler que les renvois exprès du *Politique* (266 D, 284 D et 286 B) au *Sophiste*, renvois absolument en dehors des habitudes de Platon, constituent un véritable argument contre l'authenticité de ces deux dialogues.

3. Il est vrai que ces renvois étant assez souvent réciproques (entre la *Poétique* et la *Rhétorique*, par exemple) ne jettent sur la question de priorité qu'une bien faible lumière.

4. Quelques critiques ont cru voir la première de ces promesses tenue dans le *Politique*, la seconde dans le *Ménon* et le *Gorgias*. De même le *Théétète* répondrait au *Charmide* (169 D), et le *Lachès* à la *République* (IV, 430 C).

davantage. Nous savons par Aristote ce que la lecture la plus superficielle suffirait à révéler, à savoir que les *Lois* ont été composées après la *République*. Diogène Laërce ajoute même, nous l'avons vu, que leur première publication fut l'œuvre de Philippe d'Opunte. Le même compilateur mentionne le bruit d'après lequel le *Phèdre* aurait été le début de Platon dans la carrière d'écrivain [1] : mais les motifs allégués pour justifier cette supposition ne sont que des impressions personnelles. D'autres récits dont l'origine est difficile à vérifier veulent que le *Lysis* ait paru du vivant de Socrate [2], que Platon ait été surpris par la mort pendant qu'il composait le *Critias* [3], enfin que les deux sophistes Protagoras et Gorgias aient eu connaissance des dialogues publiés par Platon sous leur nom [4].

Voilà à coup sûr des indications manifestement insuffisantes, comparées à l'étendue et à la complexité du problème à résoudre. Aussi les critiques modernes se sont-ils ingénié de mille manières à y suppléer. Les pages qui vont suivre rendront sur ce point un éclatant témoignage à leur fertilité d'invention.

1. III, 38 : Λόγος δὲ πρῶτον γράψαι αὐτὸν τὸν Φαῖδρον. On lisait autrefois par erreur λόγον, ce qui présentait la phrase comme une assertion d'Euphorion et de Panétius, cités trois lignes plus haut. Cf. Cicéron, *Orator*, 13.
2. Diogène Laërce, III, 35.
3. Plutarque, *Solon*, 32.
4. Athénée, XI, 505.

CHAPITRE II

LES MÉTHODES PROPOSÉES

I. — Tout d'abord on a songé à demander aux événements les points de repère les plus sûrs de la classification cherchée. C'est qu'en effet Platon par sa philosophie l'homme de l'idéal, pour tout le reste s'inspire profondément de la réalité : c'est un Athénien qui jusque dans sa solitude de l'Académie n'en continue pas moins à vivre de la vie d'Athènes, à suivre d'un œil curieux les vicissitudes de sa patrie. L'antiquité déjà avait surpris dans les dialogues mainte allusion aux incidents de l'histoire politique ou à la littérature de la Grèce d'alors : mais on se croyait en présence tantôt de licences poétiques, tantôt d'interpolations postérieures. Dans les autres genres littéraires, les faits analogues étaient rares : ainsi dans les drames conservés de Sophocle et d'Euripide c'est à peine si de temps à autre la pensée du poète se reporte aux destinées présentes d'Athènes, soit pour se réjouir de ses triomphes, soit pour compatir à ses malheurs : même dans les *Perses* d'Eschyle l'histoire s'efface derrière une conception idéale. Platon à son tour s'est visiblement imposé une grande réserve, du moins en ce qui touche aux faits contemporains. On dit que les agissements politiques d'Alcibiade lui ont suggéré le *Premier Alcibiade* : les emportements de Critias, le *Charmide* : une parole méprisante de Socrate à l'endroit des rhapsodes, l'*Ion* : les excès de la démagogie athénienne, le *Gorgias* : son désir de

mettre en lumière la portée sociale de l'enseignement de Socrate, le *Protagoras* et l'*Euthydème* : conjectures plausibles si l'on veut, mais qui ne nous apprennent absolument rien de précis sur la date de ces divers dialogues. D'ailleurs, à vingt-quatre siècles de distance, il est aussi facile de négliger une allusion où elle existe que d'en supposer où il n'en existe pas.

Quelques passages, il est vrai, autorisent des conclusions plus positives. Ainsi dans le *Gorgias* (473 E) Socrate rappelle discrètement une des circonstances de sa vie qui lui firent le plus d'honneur, je veux parler du jour où chargé de diriger les débats de l'Assemblée dans laquelle passaient en jugement les vainqueurs des Arginuses, il refusa de mettre aux voix leur condamnation. Bentley et Bœckh considèrent le Ier livre des *Lois* comme postérieur à 356, date présumée de la victoire des Syracusains sur les Locriens qui s'y trouve mentionnée (638 B). Deux phrases, l'une de la *République* (I, 336 A), l'autre du *Ménon* (90 A), ne s'expliquent que du vivant d'Isménias de Thèbes, lequel mourut en 382. Le *Ménexène* suppose la paix d'Antalcidas (387), et le *Banquet* (193 A) fait allusion à la dispersion des malheureux habitants de l'Arcadie par les Lacédémoniens (385). Dans ces derniers cas, comme on le saisit sans peine si l'on réfléchit que Socrate est au nombre des interlocuteurs, nous sommes en face d'anachronismes manifestes, commis, on peut le croire, sous l'impression encore présente de ces divers événements, car plus tard ces dérogations à la vraisemblance non seulement couraient risque de n'avoir aucun sens pour le lecteur, mais certainement ne seraient même pas venues à la pensée de l'auteur. A l'heure où ces faits occupaient l'opinion, une inadvertance plus ou moins inconsciente de l'écrivain est assez explicable : une addition postérieure et réfléchie dans un texte déjà existant l'est beaucoup moins [1]. Dans l'antiquité certains critiques peu bienveillants [1] avaient pris prétexte de ces anachronismes pour accuser Platon d'une ridicule ignorance : parmi les modernes l'illustre philosophe a trouvé des juges moins sévères, et jusqu'à des approbateurs [2].

1. On lit cependant dans la thèse savante de M. Bonnet sur Grégoire de Tours : « Même la mention d'événements historiques dont la date est connue ne prouve pas absolument que le livre où elle se trouve soit postérieur à ces événements, parce que comme on le voit par les citations réciproques et par certaines apostilles qui ont tout le caractère d'additions faites après coup, Grégoire avait l'habitude de retoucher ses ouvrages déjà achevés et peut-être même publiés. » Telle était, tout nous le prouve, la coutume générale de l'antiquité.

II. — Ajoutés aux données extrêmement vagues de la tradition, les renseignements que nous venons de recueillir laissent encore un vaste champ aux hypothèses [3]. Un érudit contemporain, Teichmüller, las, selon son expression pittoresque, de voir les critiques ballotter les dialogues, comme les pions d'un échiquier, d'un point à l'autre de la série chronologique, se mit en quête d'une méthode nouvelle capable sinon de supprimer, du moins de restreindre dans des limites connues les incertitudes du problème. Pendant, dit-il, qu'Aristote cultive une philosophie abstraite qui ne descend presque jamais de la sphère spéculative, et que Cicéron développe ses théories dans des cadres tout artificiels, Platon a une philosophie vivante qui recherche plus qu'elle ne les fuit les points d'opposition ou de contact avec les opinions et les hommes du jour. L'auteur du *Gorgias* et du *Banquet*, loin d'être un homme de cabinet qui ignore ce qui se passe autour de lui, se tient en contact incessant avec le mouvement des mœurs et des idées. Aussi d'une part ses ouvrages

1. Par exemple, Aristide et Didyme qui nous sont représentés comme ἐπιφυόμενοι τῷ Πλάτωνι παριστοροῦντι.

2. « Die Angst vor Anachronismen bei humoristischen und satyrischen Darstellungen ist überhaupt nicht Sache der Kunst, sondern der Pedanterie.. Der Anachronismus und die Allusion gehören wesentlich zum Kunstcharakter der platonischen Dialoge, und der erste ist weder ein Fehler, noch ein zufälliger Reiz » (Teichmüller).

3. Nous parlerons plus tard des rapports entre la philosophie de Platon et les écoles qui s'étaient fondées à côté de la sienne. Uberweg a fait preuve d'une étonnante érudition dans les pages où s'appuyant sur ce que nous savons de Théétète, d'Euclide, de Théodore le mathématicien, de Socrate le jeune, et en général de l'école de Mégare, il essaie d'établir que le *Théétète* est très postérieur à la fondation de l'Académie. Mais il nous a paru inutile de discuter des suppositions à peu près dépourvues de toute base positive.

nous font voir à côté du dialecticien et du moraliste, l'homme et le citoyen d'Athènes, engagé dans toutes sortes de dissidences et de polémiques : de l'autre il est impossible que les personnages très réels, loués ou combattus dans ses écrits sans doute parce qu'ils l'étaient dans son enseignement, n'aient pas noté avec complaisance ses éloges ou répondu avec vivacité à ses attaques. Cette double considération jointe à ce fait que maint dialogue a dû être inspiré à Platon par les questions de ses élèves ou par les objections de ses adversaires, a donné à Teichmüller l'espoir vainement entrevu et caressé avant lui de tirer de l'œuvre si étendue du philosophe l'histoire complète de sa vie et de sa pensée. Tel est l'objet du volume qu'il a intitulé : *Querelles littéraires au* IVe *siècle avant Jésus-Christ* [1], volume où il s'est appliqué à reconstruire au prix des plus patientes recherches la suite des rapports que Platon a entretenus avec les plus marquants d'entre ses contemporains. Disons immédiatement qu'on y rencontre une foule de rapprochements exposés avec beaucoup d'agrément et affirmés avec une assurance capable de créer l'illusion d'une conviction, à défaut de cette conviction elle-même : notamment ces trois grandes figures de l'Athènes d'alors, Isocrate, Platon et Aristote, c'est-à dire le rhéteur plus ou moins emphatique, l'idéaliste élevé et l'exact observateur, y sont dépeintes et caractérisées avec une finesse vraiment surprenante.

Voici maintenant, au point de vue de la question qui nous occupe [2], quelques-uns des résultats qu'avec un peu trop de hâte sans doute Teichmüller s'était flatté d'avoir mis par ce procédé au-dessus de toute discussion.

1. *Literarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Chr.*, où se lit entre autres ce qui suit : « Im Bedürfniss grösserer Anschaulichkeit für die Erkenntniss des Historischen und in einer perspectivischen Betrachtungsweise der menschlichen Dinge... will ich immer neue Harmonien entdecken, bis das ganze Leben und Denken Platos aus den Dialogen selbst offen zu Tage gebracht ist ».

2. Nous avons donné plus haut (p. 136 et suiv.) une analyse complète des vues de Teichmüller sur l'œuvre platonicienne. Le lecteur est prié de vouloir bien s'y reporter.

Dès son entrée dans la carrière Platon, frappé de l'ascendant funeste que plusieurs sophistes avaient acquis sur la foule, les uns par leurs discours, les autres par leurs écrits, a tourné en ridicule le fol orgueil des premiers, puis mis dans la bouche de tel ou tel de ses interlocuteurs les principaux arguments des seconds, afin de se donner ensuite le malin plaisir de les réfuter à son aise. Aujourd'hui en pareil cas nous croyons utile et même nécessaire d'indiquer tout au long nos références : Platon s'est affranchi de cette obligation, persuadé qu'aucun de ses lecteurs n'était menacé de s'y méprendre, et que chacun discernerait de lui-même où visaient ses coups. C'est même ainsi, ajoute Teichmüller, que s'explique de la façon la plus satisfaisante l'absence de conclusions dans bon nombre de dialogues : content d'avoir victorieusement démasqué l'erreur, Platon s'en remettait à l'avenir du soin de faire briller la vérité.

Puis à la mort de Socrate, il quitte Athènes : ses dialogues désormais portent la trace indéniable de ses voyages, et le *Phèdre* [1] notamment nous montre en lui un homme qui connaît l'Egypte et qui a qualité pour en parler. La tête pleine de réformes politiques, il écrit les cinq premiers livres de la *République*, dont quelques pages sont vivement prises à partie en 390 par Aristophane dans l'*Assemblée des femmes* [2]. S'il se rend à Syracuse, c'est afin de gagner Denys l'ancien à ses théories : et en effet, d'après Plutarque [3], le philosophe ne cesse de représenter au tyran que la prospérité des trônes et des peuples a pour unique fondement la justice. Les impressions profondes qu'il rapporte de cette infructueuse tentative éclatent comme malgré lui dans les cinq derniers livres de cette même République : ainsi pour réaliser son Etat idéal il n'a plus d'autre espoir que dans les fils et les héritiers des rois ses contemporains [4] : plus loin [5] des allusions formelles aux doctrines et aux

1. 275 B.
2. Teichmüller croit retrouver la preuve du fait jusque dans la *Politique* d'Aristote (II, 7). Je suis de ceux que sa démonstration n'a pas persuadés.
3. *Dion*, 5.
4. VI, 502 A.
5. Livre VII.

coutumes pythagoriciennes attestent son commerce avec les politiques de la Grande-Grèce : enfin la peinture si vivante, si expressive, ici d'une démocratie sans frein où le peuple est ballotté sans cesse entre les partis les plus extrêmes [1], là des terreurs incessantes qui assiègent l'âme d'un tyran [2], est d'un témoin qui a vu de ses yeux et les violences de Denys et la décadence sociale de Syracuse.

Mais ce sont tout particulièrement les relations entre Platon et Isocrate qui ont attiré l'attention de Teichmüller : aussi bien l'auteur du *Panégyrique* est-il un des écrivains les plus féconds de l'Athènes d'alors, et surtout un de ceux dont le temps a le mieux respecté les ouvrages. D'après notre érudit, le docte et habile rhéteur se serait senti visé en même temps que les deux sophistes dans le *Grand Hippias* et le *Protagoras*, où sont raillés les maîtres de sagesse qui se payent de déclamations creuses et se font des rentes de la crédulité de leurs admirateurs : aussitôt il aurait pris la plume et fait une réponse des plus vives : c'est son *Discours contre les sophistes* (392), qui lui attire une allusion mordante dans l'*Euthydème* (390). Mais le succès de la *République* publiée sur ces entrefaites lui aurait ouvert les yeux et dans son *Busiris* il se serait rapproché de Platon. Enfin entrant dans une nouvelle manière, il aurait mérité par l'élévation des idées de son *Panégyrique* (380) les louanges et les encouragements qui lui sont décernés dans le *Phèdre*. Qu'on souscrive à ces conjectures, et du même coup l'ordre chronologique de quatre ou cinq dialogues platoniciens se trouvera assez solidement établi.

Une autre opposition de principes et de tendances a dû éclater de très bonne heure entre Platon et Aristote, entré à l'Académie en 364. Teichmüller s'est gardé de la négliger. Appuyé sur cette donnée considérée par lui comme indiscutable, que le disciple dissident n'a pas attendu la mort de son maître pour se séparer avec éclat et élever autel contre autel, il veut à tout

1. Livre VIII.
2. IX, 577 A-C.

prix que Platon justement blessé ait relevé le gant et entrepris une campagne en règle contre le futur fondateur du Lycée. Allant plus loin et retrouvant dans certains dialogues des expressions tout aristotéliciennes, il y voit autant de documents décisifs dans la polémique que reconstruit son imagination. De même que le *Parménide* est une première réplique aux objections d'Aristote sur le terrain de la métaphysique, de même les livres IX et X des *Lois* répondent aux théories exposées dans la *Morale à Nicomaque* [1].

Voilà des assertions ingénieuses peut-être, mais à coup sûr fort hasardées : et le nombre en est grand dans ce volume de Teichmüller comme dans ceux qu'il y a ajoutés depuis. Sans doute la prétention de l'auteur est moins de fixer de la sorte la date exacte de la composition de chaque dialogue que d'arriver par une série d'approximations à resserrer de plus en plus la période au milieu de laquelle cette date vient se placer. Malheureusement l'hypothèse joue dans la plupart de ses calculs un rôle considérable et même excessif, à tel point qu'on a pu reprocher avec quelque raison à son livre de ne pas faire avancer d'un pas la solution des questions proposées. Après lui un autre érudit, Dümmler [2], a usé de la même méthode avec plus de prudence, sinon avec beaucoup plus de succès.

Nous nous reprocherions de quitter cette partie de notre sujet

1. Pour plus de détails, voir dans le premier volume (p. 303-330) la double étude consacrée aux rapports entre Platon d'une part, Isocrate et Aristote de l'autre.

2. Voir notamment ses *Akademika* et ses *Chronologische Beiträge zu einigen platonischen Dialogen aus den Reden des Isokrates* (Bâle, 1890). Un critique de talent, Wendland, écrit à propos du premier de ces ouvrages : « Auf dem Wege literarhistorischer Forschung lässt sich nicht nur das Verständniss der Abzweckung der Platonischen Dialoge und die Frage nach der Echtheit mancher Schriften fördern, sondern sich auch wohl zunächst wenigstens für die Feststellung der Chronologie der Dialoge sicherere Ergebnisse gewinnen als einerseits durch die sprachstatistische Methode solange dieselbe nicht mit noch viel umfassenderem Material arbeitet als selbst die neueste, bedeutendste Leistung auf diesem Gebiete, andererseits durch die philosophische die, wenn erst auf anderem Wege mehr feste Marksteine gewonnen sein werden, wieder mit Erfolg wird einsetzen können ».

sans rappeler brièvement, après l'avoir exposée et discutée plus haut en détail [1], une tentative antérieure d'un tout autre genre, destinée, elle aussi, dans la pensée de son auteur, à substituer à de véritables jeux d'esprit des données positives, aisées à déterminer. Disciple de Schleiermacher, Munk s'était persuadé que Platon n'avait pas pu, n'avait pas dû composer ses nombreux écrits au hasard, moins encore laisser sans aucun fil conducteur les jeunes intelligences qui voudraient y puiser leur éducation philosophique. Bien résolu à s'adresser non à la raison seule, mais en même temps à l'imagination et au cœur, ce n'est pas dans des traités didactiques que Platon déposera ses leçons et ses doctrines : il veut, s'il est permis de parler ainsi, les incarner dans une philosophie vivante. Un jour dans un élan d'enthousiasme et de reconnaissance pour son maître il a juré d'honorer sa mémoire, sûr ainsi de la venger. C'est donc la vie du vrai sage qu'il va dérouler sous nos yeux dans une série de tableaux qui prenant Socrate enfant à l'heure de sa première vocation philosophique, le suivent pas à pas dans sa carrière jusqu'à la prison où il boit la coupe fatale au milieu de ses amis en pleurs. Dès lors, pour déterminer sûrement la place d'un dialogue, il suffirait, chose relativement facile, de savoir en quelle année a lieu l'entretien qu'il est censé reproduire, l'ensemble formant un véritable cycle socratique comparable au cycle épique des Homérides.

Séduits par le talent très réel de l'auteur, la plupart des critiques ont déclaré l'hypothèse ingénieuse : il ne s'est trouvé personne pour l'accepter comme exacte.

Munk en effet ne s'est pas demandé pourquoi et comment cette résolution de Platon avait été à ce point ignorée de ses disciples et de l'antiquité tout entière ; il n'a voulu voir ni qu'elle était contredite par des données historiques, ni qu'elle introduisait dans la suite logique des dialogues le plus étrange bouleversement, Socrate commençant ainsi par enseigner dogmatiquement des vérités à la recherche desquelles il s'appli-

1. Voir les pages 81-88 du présent volume.

que plus tard. En composant ses écrits, qui d'ailleurs l'ont occupé du commencement à la fin de sa carrière, Platon n'a certainement pas eu la préoccupation que Munk lui a prêtée.

Somme toute, il faut renoncer à reconstituer à l'aide soit des documents, soit d'éléments historiques, la succession chronologique des dialogues. « Veut-on, écrit Saisset, les classer comme on est en mesure de classer les tragédies de Racine et les comédies de Molière ? Veut-on savoir à quelle époque précise chacun d'eux a été composé, si c'est avant ou après tel autre, et tout cela d'une manière certaine et irréfragable ? Le problème ainsi posé est insoluble : il surpasse les forces de la critique et dût-on faire de grands progrès dans la connaissance de l'antiquité, dût-on découvrir de nouvelles sources d'information, ce qui n'est pas probable, on n'aboutirait pas à un résultat aussi complet, aussi précis, aussi certain. »

III. — Il semblait donc qu'on dût désespérer de résoudre le problème par voie objective, comme l'on dit en Allemagne, et par un procédé absolument indépendant des caprices et des conclusions personnelles de l'écrivain. Or, voici que depuis vingt ans la critique a tenté en ce sens un dernier et suprême effort, dont personne auparavant ne s'était avisé. L'Allemagne, si féconde en philologues et en hellénistes, a imaginé d'appliquer à la solution de toutes les questions de ce genre une méthode très en faveur dans notre siècle positif : la statistique. Seulement ce qu'il faut dresser ici, ce sont des statistiques verbales : il s'agit de contrôler attentivement, minutieusement, le retour de certains mots, de certaines expressions, de certains tours de phrase, afin de tirer ensuite de ces additions comparées des inférences que plusieurs inclinent à regarder comme irréfutables. On reconnaîtrait à ces chiffres l'âge relatif de deux écrits comme en paléontologie à la présence plus ou moins abondante de tel ou tel fossile l'âge relatif de deux terrains.

En théorie, rien de plus aisément acceptable. N'est-il pas reconnu en effet qu'en dépit de la formule célèbre : *Le style, c'est l'homme*, nos préférences et nos habitudes en matière de

style vont insensiblement en se modifiant, le plus souvent à notre insu ? conçoit-on un écrivain, quelque originalité qu'il ait en partage, échappant entièrement aux vicissitudes subies de son vivant par son propre idiome ? Supposons maintenant que des documents d'origine certaine permettent de suivre en quelque sorte pas à pas ces vicissitudes, au point que l'on puisse dater avec une suffisante précision l'apparition ou la disparition de telle ou telle formule : d'une simple comparaison va jaillir la lumière si laborieusement et presque toujours si inutilement cherchée par d'autres voies.

Prenons un exemple. Les anciens déjà avaient relevé dans la langue de Thucydide, surtout dans ses discours, des traces non équivoques de l'influence de Gorgias [1]. Or, le vieux sophiste n'est devenu à la mode à Athènes que durant son second séjour dans la capitale, c'est-à-dire précisément pendant l'exil de Thucydide. Donc c'est une fois rentré dans sa patrie, après 404, que l'historien a dû remanier son œuvre pour l'accommoder au goût du temps.

Ajoutons que le grec se prête d'une façon tout exceptionnelle à ce genre d'investigations : ne crée-t-il pas avec une merveilleuse facilité des locutions nouvelles ? N'abonde-t-il pas en particules qui par leurs multiples combinaisons nuancent à l'infini la pensée ? Enfin, circonstance des plus favorables quand il s'agit des dialogues platoniciens, leur auteur n'a-t-il pas tenu la plume durant plus de cinquante ans, et cela à l'heure du plein épanouissement de la prose attique ?

Que penser de cette méthode à coup sûr un peu inattendue ?

Philologues et grammairiens en vantent à l'envi l'excellence : chose naturelle, puisque c'est leur science qui est mise à contribution pour trancher des problèmes dont la discussion jusqu'alors leur avait été interdite [2]. A leur exemple, quelques

1. Consulter à ce propos la *Notice* (p. 114 et suiv.) placée en tête du *Thucydide* de M. A. Croiset.

2. M. Blass, par exemple, proclame ce procédé « le meilleur et le plus sûr ». M. Adalbert Roquette s'en étant servi dans son livre *De Xenophontis vita* (Kœnigsberg, 1884), voici en quels termes sa tentative a été appré-

historiens de la philosophie, frappés surtout de l'incertitude des résultats obtenus par leurs devanciers, n'ont pas hésité à prendre sous leur patronage ces enquêtes auxquelles leurs propres études les avaient en général fort peu préparés, et dont il serait téméraire de ne tenir aucun compte, plus téméraire encore de s'exagérer arbitrairement la portée [1].

Tout d'abord il est clair que des remarques d'ordre purement grammatical ne nous apprennent rien ou presque rien sur les questions d'authenticité, sauf le cas assez rare où nous serions en présence d'un faussaire plus jeune de plusieurs siècles que l'auteur auquel il a tenté de se substituer : encore le bon sens le plus vulgaire lui conseille-t-il en pareille circonstance de glisser dans sa manière d'écrire le nombre d'archaïsmes nécessaire pour faire du moins illusion au lecteur inexpérimenté. Ainsi en ce qui touche Platon, qui oserait soutenir qu'il existe sur tel ou tel point une distinction absolue

ciée par un juge compétent, O. Riemann : « Je pense que les arguments de cette nature peuvent avoir une importance réelle lorsqu'ils viennent s'ajouter à d'autres raisons qu'on avait déjà de placer tel ou tel écrit à une certaine date. Ce ne sont plus alors des faits isolés pouvant sembler suspects, ce sont des faits d'un caractère tout à fait précis, qui viennent apporter une confirmation inattendue à des résultats obtenus d'une autre manière » (*Revue critique*, 1886). Il est difficile, ce semble, de contester plus ingénieusement et plus formellement à cette méthode toute valeur intrinsèque. Un autre juge, M. Hartmann dans ses *Analecta Xenophontea* (Leipzig, 1887) ne s'est pas montré moins sévère : « Particularum istam collectionem nullius dico esse pretii et Roquettium tabulis suis componendis operam perdidisse ».

1. M. Dittenberger lui-même qui en sa qualité d'initiateur, devait apporter dans ce débat un amour-propre d'auteur, en a fait loyalement l'aveu : « Ich verhehle mir nicht dass es bedenklich ist, die Entwicklung des Sprachgebrauches in diesem Punkte Schritt vor Schritt genau verfolgen oder gar darnach eine chronologische Anordnung der Schriften aufstellen zu wollen in welcher jeder ihr ganz bestimmter Platz angewiesen würde. Für jeden Besonnenen muss es ausser Frage stehen, dass wir es nicht mit einem Unterscheidungsmerkmal platonischer und unplatonischer Diktion, sondern mit einer Differenz im Sprachgebrauch des Platon selbst zu thun haben ». — Un autre tenant non moins convaincu de la méthode, M. Siebeck, n'en vante cependant les applications qu'avec une sage réserve : « Zur nebenhergehenden Kontrolle anderweitig gefundener Resultate sowie zur Anregung von Vermuthungen, zu deren Prüfung dann noch andere Faktoren in Rechnung zu ziehen sind, müssen sie jedenfalls immer mit beachtet werden » (*Untersuchungen zur Phil. der Griechen*, 2e édit. p. 265).

entre le style de ce philosophe et celui de ses contemporains ou de ses successeurs immédiats? Certaines expressions semblent lui appartenir en propre [1] : faudra-t-il exclure tout dialogue d'où elles sont absentes? Aucun orateur attique, dit-on, ne s'est servi, comme Platon, de οἷα ou de ἅτε devant un génitif absolu : mais on sait que d'autres prosateurs ont adopté ces deux constructions. Examine-t-on à ce point de vue, comme l'a fait M. Ritter, les dialogues reconnus apocryphes dès l'antiquité? Sans doute l'*Axiochus* offre des affinités étranges avec le *Sophiste* : en revanche le *Sisyphe*, pas plus que le *Clitophon*, le *Théagès* et le *Minos*, n'a rien à cet égard qui le sépare des écrits qualifiés de « socratiques. »

Même à se renfermer strictement dans le domaine chronologique, la méthode ici exposée est loin de conduire à des résultats certains : on ne peut en tirer, sauf exceptions, que des inductions extrêmement flottantes [2]. Que penser, par exemple, d'un éditeur français qui chercherait à établir une classification chronologique des œuvres de Corneille ou de Fénelon d'après l'emploi de *donc* ou de *car*? Pour avoir un champ d'action suffisamment étendu, le critique doit nécessairement s'attacher à des éléments d'un emploi perpétuel, et par là même peu importants, tels qu'adverbes et particules, que multiplie ou néglige à son gré le caprice de l'écrivain. Dans ce domaine des rapprochements très étroits sont souvent le fait non d'une identité de date, mais, si je puis parler de la sorte, d'une communauté d'humeur : ainsi, le dialogue entre Socrate et Diotime mis à part, rien n'est plus semblable que le style du *Banquet* et celui du *Protagoras*. En outre des variations en apparence considérables peuvent tenir à une circonstance toute fortuite ou à la seule différence du ton et du sujet. Prenons l'exemple que cite M. Weil : puisque ἀληθῶς se lit déjà dans Simonide et ὄντως dans les *Guêpes*, c'étaient des mots en usage,

1. Citons comme exemples certaines périphrases où entre γίγνεσθαι, comme τὰ μὲν περὶ τὸ σῶμα νοσήματα ταύτῃ ξυμβαίνει γενόμενα (*Timée* 86 B).

2. Après avoir paru d'abord affectionner le duel, Platon l'a abandonné ensuite dans ses derniers écrits.

et le hasard seul a pu faire que dans certains dialogues Platon a écrit plus souvent ὡς ἀληθῶς que ἀληθῶς tout court; mais les auteurs de ces laborieuses statistiques qui comptent les vocables et jusqu'aux particules ne comptent pas avec le hasard.

Un autre point est à noter. Les résultats courent risque d'être très divergents selon le mot ou les mots auxquels on s'arrête [1], et à moins d'opérer sur de grandes masses, on se heurte à des inégalités dont la cause est parfois tout accidentelle : une lecture que nous venons d'achever, une discussion à laquelle nous avons pris part suffit pour exercer sur notre façon de nous exprimer une influence décisive, si passagère d'ailleurs qu'on la suppose. Certaines formules dont le hasard a permis que nous fussions frappés soumettent notre imagination à une obsession qui pour être momentanée, et même inconsciente, n'en est pas moins réelle : réciproquement il est toujours au pouvoir d'un écrivain d'écarter résolument tel mot ou telle locution, fort en honneur autour de lui. Et que dire des dispositions intérieures, des diverses affections de l'âme qui tantôt précipitent et tantôt retardent le cours spontané de l'expression? Enfin, ne l'oublions pas, les statistiques de toute nature, travail éminemment machinal [2], demandent pour être sûrement interprétées un jugement et un discernement bien au-dessus de l'ordinaire : en particulier dans le domaine des sciences morales elles sont d'autant moins probantes qu'ici il faut compter non seulement avec les forces plus ou moins connues du dehors, mais avec les impulsions et les résistances presque toujours inconnues du dedans. Aussi dans le cas qui nous occupe, le

1. Ainsi, d'après les remarques de M. Frederking, peu favorable d'ailleurs à la tentative de Dittenberger (Voir les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1882, p. 534), la particule τε, très rare dans les petits dialogues, présente la même fréquence dans le *Phèdre* que dans le *Timée* et le *Critias*. Or qui voudrait attribuer ces trois ouvrages à la même période de la vie de Platon ?

2. « American have a strong native bent towards statistics... One can always become master of a critical text-edition und counting is not denied to any one », écrit le directeur de l'*American Journal of Philology*. Cette réflexion nous est souvent revenue à l'esprit à propos du sujet qui est traité ici.

célèbre historien de la philosophie des Grecs en Allemagne, M. Zeller, ne consent-il à reconnaître quelque valeur à ce genre de recherches qu'à la condition, à peu près irréalisable, de faire entrer en ligne de compte non pas tel ou tel élément isolé, mais l'ensemble de tout ce qui imprime à un ouvrage son vrai caractère littéraire [1]. Un résultat partiel ne mérite même pas que l'on s'y arrête [2].

Quoi qu'il en soit, Platon qui a confié à ses dialogues, si divers de ton et d'allure, les libres inspirations de son génie, Platon qui a toujours été, à l'exemple des grands écrivains, le maître et non l'esclave de sa plume [3], serait peu flatté, pour ne rien dire de plus, de l'étrange contrôle, de l'inspection microscopique à laquelle le soumettent de nos jours certains grammairiens d'Outre-Rhin. Rien de plus vivant, rien de plus varié que son style : mais selon la remarque très juste de M. Bonghi [4],

1. Voici comment il s'exprime : « Für's erste nämlich bedarf die Frage, wie weit überhaupt sprachliche Ubereinstimmungen oder Differenzen unter den Werken eines und desselben Schriftstellers für ihre zeitliche Nähe oder Entfernung beweisen, noch einer genaueren Untersuchung... Noch fraglicher ist es ob für diesen Beweis so vereinzelte Wahrnehmungen ausreichen, wie sie bis jetztvorliegen, und ob nicht hiefür eine viel umfassendere Feststellung aller der Momente nöthig wäre, welche den Sprachcharakter der Schriften bestimmen : denn so beweiskräftig ein Zusammentreffen aller dieser Momente ist, so unsicher sind die Schlüsse aus einzelnen derselben, so lange nicht dargethan ist, dass diese mit den übrigen in einer Urknüpfung stehen, welche constant genug ist um sie als zuverlässige Leitmuscheln fur die Bestimmung der literarischen Perioden erscheinen zu lassen ».

2. Ainsi prétendre comme l'a fait Walbe (*Platonicæ syntaxis specimen*, Bonn, 1888) établir une chronologie des dialogues platoniciens d'après l'emploi du seul adjectif ξύμπας, c'est, selon le mot très juste d'Apelt, vouloir discréditer sans retour la méthode que l'on met en œuvre.

3. Ce qui le prouve, c'est que le *Philèbe* ne nous offre pas moins de 55 ἅπαξ λεγόμενα, le *Théétète* 93, et le *Phèdre* jusqu'à 170. Quant au *Timée* et au *Critias*, le nombre des composés nouveaux qui y apparaissent dépasse ce qu'on pourrait imaginer.

4. La renommée si méritée de M. Bonghi comme platonicien me détermine à transcrire ici quelques lignes empruntées à un de ses articles dans la *Cultura* (Août 1889) : « Variazioni di stile ve ne hanno in Platone : se n'accorge chiunque sia abbastanza innanzi nel suo studio da poter leggere i dialoghi l'un dopo l'altro senza intoppo. Ma questa variazione di stile non si può cogliere colla sola observazione, per diligente che sia, di tali formule. Si reconosce alla genialità dell'inventiva del tessuto del dialogo

cette admirable variété tient à des causes bien autrement sérieuses, bien autrement profondes qu'à la fréquence plus ou moins considérable de tel adverbe ou de telle formule : elle s'explique par le génie créateur de l'écrivain, aidé de la flexibilité merveilleuse de la langue, non par un asservissement réfléchi à je ne sais quel mode ou quel caprice passager du temps.

Un érudit anglais des plus distingués, M. Campbell [1], a même fait à ce propos une remarque qui paraîtra aussi spirituelle que judicieuse, surtout à qui se rappelle ce que les anciens nous rapportent de la coquetterie mise par Platon à perfectionner son style [2]. En composant le *Phèdre* le philosophe s'était fait un style à part, en rapport étroit avec un Socrate qui se déclare νυμφόληπτος et parle dans les termes que l'on sait de l'enthousiasme poétique : cadences balancées, termes empruntés au vocabulaire des tragiques, formes archaïques, datifs ioniens, fuite des hiatus, rien n'y manque : c'est comme un habit de circonstance revêtu exceptionnellement par l'écrivain. Mais son talent s'y trouvant à l'aise, il a cédé à une séduction pour lui inévitable, et ce qui n'était et ne devait être qu'un rôle passager, qu'un accessoire momentané est devenu graduellement l'un des caractères dominants de son élocution : il s'y était

alla parte di fantasia che vi si mostra : alla fluidità della conversazione ; alla richezza del linguaggio ; all'abbondanza degli anacoluti : alla sottigliezza del ragionimento, e a tante altre qualità simili ». A rapprocher le jugement de M. Gildersleeve, dans l'*American Journal of Philology* (1882, p. 197) : « Plato 's syntax is so various, it holds in solution so much, it suggests so much conscious playing with language, that no author requires a more circounspect handling. Von Stein well says that Plato writes an ideal style for an ideal reader ».

1. Dans les *Transactions of the Oxford Phil. Society* (1888 — 1889). Le même auteur a développé plus tard ses vues dans la première livraison (Juillet-Août 1889) de la *Bibliotheca platonica* que venait de fonder M. Johnson à Osceola dans le Missouri.

2. On est même en droit de se demander, comme M. Gomperz l'a fait pour le *Phèdre*, si dans leur teneur actuelle les dialogues sont tous, comme nous dirions, de première édition. Platon n'en aurait-il pas revu et corrigé plus d'un en l'accommodant à ses préférences du moment ? En ce cas rien ne serait plus trompeur que le critérium proposé, puisque la forme pourrait être très récente alors que le fond serait très ancien.

abandonné d'abord un peu en raillant et par ironie, il finira par s'en servir à dessein et avec une gravité solennelle; ainsi dans le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* [1], Denys d'Halicarnasse, considérant les derniers écrits de Platon, n'a pas eu tout à fait tort de le rapprocher de Thucydide : tous deux ont fait revivre ce qu'il appelle le τραγικὸς λῆρος, c'est-à-dire un certain penchant à une sonorité pleine et majestueuse, parfois même redondante.

Au reste, quelques réserves qui soient ici nécessaires, comme il s'agit en somme d'un procédé nouveau dont la critique française s'était à peine avisée jusqu'alors [2], nous croirions ne nous être acquitté qu'imparfaitement de notre tâche si nous ne résumions pas brièvement la campagne entreprise sur ce terrain par la science allemande.

C'est M. Dittenberger qui en a donné le signal en 1881 [3] en étudiant l'adverbe μήν, avec les diverses locutions dans lesquelles il entre : καὶ μὴν qui prépare la réplique, ἀλλὰ μὴν qui annonce une objection, τί μήν qui équivaut à une adhésion complète, γὲ μὴν où se cache une opposition, enfin la formule de serment ἦ μήν, propre à quelques dialogues. Et quel est le résultat de ses recherches, appliquées au texte entier de Platon, sauf l'*Apologie*, le *Timée* et le *Critias*, qui sont des discours suivis, presque sans aucun mélange de conversation? C'est que

1. Je ne partage en aucune façon la surprise de M. Campbell, constatant que le même style est commun aux trois interlocuteurs des *Lois*. Platon n'a jamais eu la pensée de devancer Molière et d'imaginer pour le plus grand divertissement de ses lecteurs un pastiche du dialecte de Sparte ou de Crète.

2. Notons cependant la curieuse tentative faite dernièrement par M. l'abbé Lebarq en vue de fixer la date de ceux des sermons de Bossuet pour lesquels ni les allusions historiques, ni les mémoires du temps, ni le style ne fournissent d'indication précise. C'est à l'orthographe des manuscrits qu'il a eu recours, en s'appuyant sur les remarques suivantes. Pendant la première période de sa prédication, Bossuet orthographie *phonétiquement*, c'est-à-dire comme l'on prononce : jusqu'à la fin de ses études théologiques, l'application du système est rigoureuse. A dater de 1652, les formes étymologiques font de fréquentes réapparitions jusqu'à ce qu'enfin elles soient seules employées. — Inutile de dire que pareille ressource nous fait absolument défaut quand il s'agit des anciens.

3. Dans un article de l'*Hermès* intitulé : *Sprachliche Criterien für die Chronologie der Platonischen Dialoge*.

les deux premières formes se rencontrent dans tous les dialogues authentiques, le *Criton* excepté, tandis que les deux suivantes paraissent spéciales aux écrits que l'on considère généralement comme les plus récents [1]. Or ἀλλὰ μὴν et οὐδὲ μὴν ne se sont introduits dans la prose attique qu'à la fin du v[e] siècle [2]. Ainsi sur la foi de cette statistique il conviendra de répartir les dialogues en trois groupes successifs : le premier, où μὴν apparaît rarement, depuis le *Protagoras* et l'*Euthydème* jusqu'au *Gorgias*, au *Cratyle* et au *Phédon* [3] : — un second où cette particule commence à se multiplier : en tête figure le *Banquet*, que suivent notamment le *Lysis*, le *Phèdre*, le *Théétète* et la *République*: — enfin un troisième où μὴν abonde comprend le *Philèbe*, les *Lois* et les trois dialogues communément qualifiés de « mégariques ». La séparation entre le premier et le second de ces groupes est même si marquée qu'elle suppose un intervalle de temps considérable, sans doute rempli, ajoute Dittenberger, par le voyage de Platon en Sicile [4] : les fragments d'Epicharme et de Sophron attestent en effet que dans cette île τί μὴν était particulièrement en honneur, tandis qu'à Athènes poètes dramatiques et orateurs du temps en ignorent à peu près l'emploi.

Avec la même patience M. Dittenberger a étudié postérieurement l'usage parallèle des adverbes ὥσπερ et καθάπερ, ἕως et μεχρί.

1. Ainsi, pour nous borner à ce seul exemple, γέ μήν, dont les premiers écrits de Platon n'offrent que des traces isolées, apparaît 6 fois sur les 52 pages du *Sophiste*, 8 fois sur les 54 pages du *Politique*, 7 fois sur les 76 pages du *Timée*, 25 fois enfin sur les 368 pages des *Lois*.

2. En ce qui touche Xénophon, μὴν est absent du Κυνηγητικὸς et de la première moitié des *Helléniques* : d'un emploi plus ou moins fréquent dans les *Mémorables*, le *Hiéron*, l'*Anabase* et la *Cyropédie*, il abonde jusqu'à la satiété dans les écrits de sa vieillesse.

3. Dittenberger ne tient aucun compte de ce fait que dans les dialogues *diégématiques*, comme on les appelle, tels que le *Phédon* et l'*Euthydème*, τὶ μὴν et ἀλλὰ μὴν doivent être aussi rares qu'ils seront fréquents dans les dialogues *dramatiques*, comme le *Phèdre* et le *Théétète*.

4. C'est de la même façon, je veux dire par le séjour d'Eschyle en Sicile qu'Athénée veut expliquer les locutions siciliennes relevées par les puristes dans le style du vieux poète : Αἴσχυλος διατρίψας ἐν Σικελίᾳ πολλαῖς κέχρηται φώναις Σικελικαῖς, οὐδὲν θαυμαστόν (IX, 402). On a cherché de même à quel degré l'influence athénienne se fait sentir dans la manière d'écrire d'Hérodote (Voir M. Jules Girard dans le *Journal des savants*, Mai 1892, p. 288).

Ὥσπερ, presque seul chez Aristophane, cède graduellement du terrain à καθάπερ, si fréquent sur toutes les inscriptions du IVe siècle. Or le premier se rencontre 212 fois dans la *République*, et 24 fois seulement dans les *Lois*, tandis qu'au contraire il y a cinq exemples du second dans la *République* et 148 dans les *Lois*, où il n'est pas relativement plus fréquent que dans le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe*, le *Timée* et le *Critias*. De même ἕως, seul usité dans les dialogues contemporains de la *République*, entre en concurrence avec μέχρι dans les écrits de Platon plus rapprochés des *Lois*.

Schanz entrant à son tour dans la même voie [1] a établi que τῷ ὄντι, seul ou presque seul dans les premiers dialogues, s'efface par degrés devant ὄντως qui règne exclusivement dans le *Politique*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* [2]. Σχεδόν sans τι existe à peine dans toute une classe de dialogues, puis devient tout à coup extrêmement fréquent dans le dernier groupe que nous venons de mentionner.

Epris d'une sorte d'enthousiasme pour la méthode nouvelle, M. Constantin Ritter [3] a eu la patience de poursuivre sur une échelle tout autrement vaste l'enquête commencée. On peut compter jusqu'à une centaine de mots ou d'expressions dont il a étudié les vicissitudes à travers la série entière des dialogues. Recueillons brièvement quelques-uns de ses résultats. Les datifs ioniens ne sont nulle part aussi abondants que dans les *Lois*: nulle part aussi l'entretien n'a plus de lenteur et d'abandon. — Compare-t-on les deux synonymes τάχα et ἴσως? La proportion qui dans tout le reste est presque constamment de

1. Dans l'*Hermès* (vol. XXI, p. 439).
2. Ὄντως, d'allure philosophique, doit avoir été créé par Euripide. D'après Ritter, c'est le retour continuel des mots ὄν, ὄντα, οὐσία, etc., qui aurait contribué à bannir τῷ ὄντι des livres V-VII de la *République*.
3. *Untersuchungen über Plato*, Stuttgart, 1888. L'ouvrage a été l'objet d'une appréciation très favorable de la part d'un critique compétent, M. Natorp : « Das von den Früheren entschieden zu bequem gehandhabte Verfahren der Sprachstatistik ist hier durch Vermehrung des Materials wie durch sorgfältigere Abwägung der einzelnen Instanzen gegeneinander zu einem Grade der Sicherheit erhoben worden, welcher verbietet, an diesen Forschungen länger achtlos vorbeizugehen ».

1 à 10, s'élève brusquement de 1 à 2 dans le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe* et les *Lois*. — Τὰ νῦν, forme propre aux tragiques, apparaît 5 fois dans le *Sophiste*, le *Politique* et le *Timée* et jusqu'à 79 fois dans les *Lois*. — Les formules de réponse ἔγωγε, οἶμαι ἔγωγε, ἐμοίγε δοκεῖ représentent dans le *Ménon* une proportion de 25 °/o, dans le *Gorgias* de 15 °/o, dans le *Criton* de 10 °/o, dans la *République* de 5,5 °/o, dans le *Phédon*, de 2 °/o, dans le *Philèbe* et le *Politique* de 1 °/o : le *Timée* n'en offre plus aucun exemple [1]. — Puis, comme si avec le temps l'expression simple avait perdu aux yeux de Platon de sa force et de son relief, ou que l'écrivain eût jugé opportun d'appuyer davantage sur sa pensée, Ritter relève dans les dialogues platoniciens une abondance croissante de périphrases grammaticales et de dédoublements d'expression [2]. Ainsi πρέπον ἂν εἴη remplaçant πρέποι se lit 2 fois dans le *Timée* et 16 fois dans les *Lois*; de même le *Timée* nous offre 3, le *Critias* 2 et les *Lois* 57 exemples de χρεὼν ἂν εἴη au lieu de χρή ou χρείη. Κάλλιστος et ἄριστος, rapprochés une fois seulement dans le *Phèdre* et le *Banquet*, tout plein cependant de l'affinité profonde du beau et du bien, se rencontrent sans cesse côte à côte dans les *Lois*.

Si maintenant on songe à la masse énorme des matériaux accumulés par M. Ritter, on sera frappé de ce qu'il y a d'incomplet et de problématique dans ses conclusions. Il croit sans doute pouvoir déduire de ses recherches ce fait que le *Cratyle*, le *Protagoras* et l'*Euthydème* ont été composés par Platon du

1. Il est clair que ἔγωγε dans la réponse supposant un verbe à la seconde personne dans l'interrogation, a dû devenir d'autant plus rare que Platon se préoccupait moins de cette précaution indispensable. — Ritter a étudié de même γὰρ et γὰρ οὖν, — καὶ μάλα, μάλά γε et μάλιστα, — δῆλον ὡς et δῆλον ὅτι, — ἔλεγον et εἶπον appliqués au rappel d'une pensée antérieure, etc. — Un érudit américain qui a étudié à ce dernier point de vue l'emploi fait par Platon des divers temps passifs de λέγω, ajoute cette remarque : « A word used to convey a peculiar or novel sense might have long been in an author's mind before he would have occasion to use it ».
2. C'est ce que le critique allemand exprime assez heureusement par ces deux mots : « Schwerfälligkeit und Umständlichkeit des Ausdruckes. » Pour être générale, la règle posée n'a cependant rien d'absolu : c'est ainsi que ἀληθέστατα finit par se substituer complètement à l'ἀληθῆ λέγεις des premiers dialogues.

vivant de Socrate, tandis que le *Phèdre*, postérieur d'au moins dix ans au *Discours contre les sophistes* d'Isocrate, n'aurait pas vu le jour avant 375. Toutes les comparaisons qu'il a instituées le conduisent à établir une séparation tranchée entre le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe* et les *Lois* d'une part, et de l'autre, le reste de l'œuvre de Platon. Pour la partie dialoguée le *Timée* se rapproche manifestement de ce dernier groupe, tandis que la *République*, le *Phèdre* et le *Théétète* lui paraissent appartenir à une période intermédiaire à laquelle le *Parménide* est antérieur, à moins, ajoute Ritter, qu'il ne soit apocryphe. Le *Philèbe* serait contemporain des six premiers livres des *Lois*, le *Timée* des six derniers. Le premier livre de la *République* est notablement antérieur aux suivants qui ont d'ailleurs été composés dans une seule et même période : le *Clitophon* n'a pas pu, comme on l'a prétendu, servir d'introduction à l'œuvre entière. Le *Ménexène*, à ne considérer que le style, est indubitablement authentique : la lettre VII est de la même date et sans doute de la même main que l'*Epinomis*. Le *Lysis* doit être rangé parmi les plus anciens dialogues, l'*Ion* parmi les plus récents : le *Premier Alcibiade* prend place entre le *Banquet* et le *Théétète*. Quant à attribuer à ses diverses révélations une véritable valeur démonstrative, Ritter lui-même ne pousse pas aussi loin son ambition.

Tout récemment M. Siebeck s'est flatté de perfectionner ce procédé en insistant de préférence sur la forme des questions et des réponses, et sur ce qu'il appelle « la charpente extérieure » des dialogues où la conversation est vraiment vivante. Il constate, par exemple, que les deux particules interrogatives ἆρα et μῶν ont pris dans la phrase de Platon une diffusion croissante, la seconde, chose curieuse, étant entièrement absente du *Charmide* et du premier livre de la *République*[1]. Quant aux réponses, elles doivent être réparties d'après le degré d'assurance de l'affirmation en trois classes, *problématiques*, *asserto-*

1. *Untersuchungen zur Philosophie der Griechen*, 2e édition. Voir notamment les pages 265 et suivantes.

riques, *apodictiques*. Comme on pouvait s'y attendre, avec le temps la première forme se fait de plus en plus rare, tandis que la dernière est de plus en plus employée. Bref après avoir déclaré qu'en ces matières il n'hésiterait pas à mettre l'autorité de la philologie au-dessus de celle de la philosophie depuis longtemps convaincue d'impuissance[1], Siebeck aboutit à classer dans une première période le *Charmide*, le *Second Hippias*, le *Gorgias*, le *Protagoras*, le *Ménon*, et le premier livre de la *République*, et à reléguer au contraire dans une troisième et dernière le *Théétète*, le *Timée*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe*, le *Parménide*, et les *Lois*. La même thèse ou à peu près est soutenue avec un grand renfort d'érudition par M. Campbell dans les deux articles que nous avons mentionnés : le savant professeur d'Oxford s'attache à montrer comment cette méthode établit un lien positif entre des dialogues que d'autres considérations séparent[2].

Le lecteur a vu plus haut ce que nous pensions de cette méthode presque purement grammaticale qui évidemment est absolument insuffisante en elle-même pour fixer d'une manière absolue la succession chronologique des dialogues. Il est à noter cependant, ainsi qu'on a pu s'en convaincre par les pages qui précèdent, que sur un assez grand nombre de points les résultats obtenus offrent entre eux et avec les rares données de la tradition une concordance remarquable. Il ressort notamment comme conclusion uniforme de ces multiples et minutieuses enquêtes ce fait que les trois dialogues dialecti-

1. Dans l'*American Journal of Philology* (1890, IV) M. Hussey se prononce nettement contre cette manière de voir.

2. Ainsi après avoir signalé comme un des caractères les plus décisifs des dialogues du dernier groupe « a measured and elaborately balanced gravity or even ponderosity of utterance in wich the rhetorical artifices which Plato once half affected, and half contemned, are passing into a settled habit of ῥητόρεια and conscious impressiveness », il fait ailleurs cette remarque : « It would be stupid to ignore the great differences of style which exist between the Laws and the Timæus. The high-wrought concentration, the sustained movement, the strong energy of the Timæus might be affectively contrasted with the leisurely progress, the lengthy diatribes — even the wordiness of the Laws. Yet the two dialogues have large elements in common ».

ques dont nous avons contesté l'origine platonicienne, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, loin d'avoir été composés à Mégare au lendemain de la mort de Socrate, ne peuvent appartenir, s'ils sont authentiques, qu'aux dernières années de la vie de Platon. Reste à savoir s'il est facile de leur y ménager une place dans le voisinage immédiat du *Timée*, du *Critias* et des *Lois*.

IV. — Avant de quitter pour le sol mouvant des opinions et des conjectures personnelles le terrain plus solide en apparence des faits, nous avons une dernière tentative à apprécier.

Tous les lecteurs de Platon savent qu'au point de vue de la forme ses dialogues ne sont pas jetés exactement dans le même moule : tantôt purement narratifs, tantôt exclusivement dramatiques, tantôt tenant à la fois de l'un et de l'autre genre [1]. Diogène Laërce, si insuffisante à tous égards que soit sa critique, faisait déjà remarquer que si au point de vue littéraire cette distinction avait sa valeur, il n'en était pas de même au point de vue philosophique [2]. De fait elle remontait à Platon lui-même : car on lit au IIIe livre de la *République* : « Dans la poésie et dans toute fiction il y a des récits de trois sortes : le premier est tout à fait imitatif, et appartient tant à la tragédie qu'à la comédie : le second se fait au nom du poète, il est employé dans les dithyrambes : le troisième est mêlé de l'un et de l'autre, on s'en sert dans l'épopée et ailleurs. » Un peu plus loin Socrate recommande à l'honnête homme qui a quelque chose à dire un récit semblable à celui d'Homère, en partie direct, en partie imitatif, de manière cependant que l'imitation revienne rarement dans la suite du discours [3].

1. L'observation en a été faite et par Plutarque (*Quæst. conv.*, VII, 81), et par Proclus (*In Remp.*, 352).

2. III, 50 : 'Αλλ' ἐκεῖνοι τραγικῶς μᾶλλον ἢ φιλοσόφως τὴν διαφόραν τῶν διαλόγων προσωνόμασαν. — Plutarque ajoute à ce propos un assez curieux détail : Τούτων οὖν τῶν δραματικῶν τοὺς ἐλαφροτάτους ἐκδιδάσκονται παῖδες, ὥστ ἀπὸ στόματος λέγειν· πρόσεστι δὲ ὑπόκρισις πρέπουσα τῷ ἤθει τῶν ὑποκειμένων προσώπων καὶ φώνης πλάσμα καὶ σχῆμα καὶ διάθεσις ἑπόμεναι τοῖς λεγομένοις. Voilà un succès auquel Platon n'avait pas songé.

3. On nous permettra de faire remarquer combien le *Phédon* se rapproche

Cette appréciation mérite d'autant plus d'être remarquée qu'elle est en désaccord avec un passage du *Théétète* où Teichmüller [1], avec sa subtilité habituelle, avait cru trouver la règle invariable, le critérium indéfectible depuis si longtemps cherché, et vainement cherché, pour jeter quelque lumière sur la chronologie des dialogues. C'est qu'en effet, à l'entendre, ce critérium offre un double avantage : il porte sa démonstration en lui-même, et en même temps il est assez simple pour frapper du premier coup le regard le moins exercé. Qu'on en juge.

Euclide informe Terpsion qu'il va lui lire l'entretien que Socrate eut un jour avec le jeune Théétète. « Voici, lui dit-il, mon travail : tu entendras les personnages eux-mêmes, et non le récit que Socrate m'en a fait. J'ai voulu par là éviter l'embarras de ces phrases qui interrompent sans cesse le discours, comme *Je lui dis*, ou *Là-dessus je lui répondis*, si c'est Socrate qui parle, ou si c'est Théétète *Il en convint*, ou *Il le nia*. Pour retrancher tout cela, j'introduis directement Socrate discourant avec ses interlocuteurs. » Et Terpsion de répondre : « Vous avez eu là, Euclide, une fort heureuse pensée [2]. »

Ou ce passage n'est qu'une digression oiseuse, s'écrie Teichmüller, ou c'est une confidence solennelle faite par Platon à ses lecteurs : tout d'abord l'aveu qu'il a suivi jusqu'alors une méthode défectueuse, que les inconvénients en aient été reconnus par lui ou relevés par d'autres, et ensuite l'indication

de cet idéal tracé par Platon. Croirait-on que l'espèce de défaveur jetée dans la *République* sur la forme dramatique en général a paru à un autre érudit allemand, Schöne, un argument suffisant pour affirmer contre toute évidence que la *République* a été écrite après les *Lois* ?

1. Voir sa brochure intitulée : *Uber die Reihenfolge der Platonischen Dialoge* (Leipzig, 1879). Louée par Schaarschmidt (*Philososophische Monatshefte*, XVI, 118), elle a été vivement critiquée par Th. H. Martin (*Revue critique*, 13 sept. 1879).

2. 143 C. Cicéron (*Tusc.*, I. 4) devait exprimer un jour la même opinion : « Sed quo commodius disputationes nostræ explicentur, sic eas exponam, quasi agatur res, non quasi narretur ». Pourquoi, se demande Teichmüller, Platon laisse-t-il à Euclide l'honneur de présider à cette transformation ? Serait-ce qu'un des manuscrits de ce dernier en aurait suggéré la première idée au philosophe ? et une telle découverte n'aurait-elle pas contribué à l'épithète de διαλεκτικοὶ donnée aux Mégariques ?

de la méthode nouvelle qu'il est résolu à adopter désormais, car comment supposer qu'il reviendra jamais à des errements si sévèrement condamnés? Ainsi se trouve marquée par le *Théétète* où est manifestement inaugurée la méthode nouvelle une ligne de démarcation infranchissable entre deux périodes distinctes de la carrière littéraire de Platon [1], la première où ses démonstrations philosophiques sont encadrées dans une narration, la seconde où elles prennent une forme dramatique, les personnages eux-mêmes parlant et discourant sous nos yeux. Au reste Teichmüller ne manque pas de faire observer que même dans ce dernier cas prologue et épilogue, c'est-à-dire les parties auxquelles toute dialectique est étrangère, peuvent fort bien être conçus sur le plan d'un récit. De la sorte il est conduit à assigner à la première période, entre autres dialogues importants, le *Protagoras*, la *République*, le *Banquet*, l'*Euthydème*, le *Phédon*, tandis que dans la suivante prennent place le *Phèdre*, le *Ménon*, le *Gorgias*, le *Cratyle*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Timée*, le *Parménide* et les *Lois*. Platon, au moment où sa pensée conquiert définitivement son indépendance, s'affranchit, nous dit Teichmüller, d'une forme importune, héritage plus ou moins direct de Socrate [2].

Tout en accordant que les dialogues communément regardés comme postérieurs au *Théétète* ont une forme dramatique, nous craignons que Teichmüller ne se soit singulièrement exagéré la portée de sa découverte, si même ce mot est ici à sa

1. « Dadurch sind zwei Epochen seines Stils sicher und ganz unbestreitbar festgestellt... Wer versuchen wollte, eine Ordnung der Dialoge gegen diesen Grundgesetz zu vertheidigen, der wird erfahren, was der Geschmack für ein feiner und zugleich unerbittlicher Richter ist ».

2. Teichmüller croit en effet « que Socrate dans la dernière partie de sa vie, celle où Platon l'a connu, exposait sa doctrine non pas en discutant effectivement avec ses disciples, mais, ce qui était beaucoup plus instructif pour eux, en leur racontant ses discussions antérieures, qu'il devait au reste avoir remaniées on refaites après coup dans sa tête » (Voir l'article de M. Tannery dans la *Revue philosophique*, décembre 1880, p. 672). L'hypothèse est bien peu vraisemblable malgré la confirmation qu'en demande l'auteur à cette assertion du *Brutus* : « Orationes scribuntur habitæ jam, non ut habeantur. »

place, puisqu'avant lui Schleiermacher et Susemihl avaient déjà remarqué et discuté ce passage. Il est vrai qu'ils y avaient vu non pas une sorte de déclaration de principes, mais simplement une opinion de circonstance se rapportant à la mise en scène du *Théétète*, dialogue d'un tour plus particulièrement abstrait et scientifique [1]. A qui voudrait-on persuader que Platon avait attendu vingt et trente ans avant de s'apercevoir des avantages du nouveau système, et qu'il regrettait sérieusement des compositions telles que le *Banquet* et le *Protagoras*, dont la mimique peut rivaliser avec ce que la comédie attique offre de plus piquant [2] ? Est-ce qu'Epicharme et Sophron, ses maîtres et ses modèles, n'avaient pas appliqué, et l'on sait avec quel succès, le dialogue dramatique aux questions de morale? Et ne pourrait-on pas conclure avec la même logique du passage de la *République* résumé plus haut que Platon ne reconnaissait à l'élément dramatique proprement dit qu'un mérite et un rôle tout à fait subordonnés [3] ? La vérité est qu'il s'est servi avec un égal bonheur de toutes les formes du dialogue et que du début à la fin de sa carrière aucune règle arbitraire n'est venue mettre entrave à l'absolue liberté de son choix. D'ailleurs même en admettant l'exactitude complète de l'hypothèse de Teichmüller, la détermination de l'ordre chronologique des dialogues n'en recevrait que bien peu de lumière.

V. — Les pages qui précèdent ont montré combien pour

1. « So allgemeine Folgerungen dürfen wohl aus dieser Stelle nicht gezogen werden », avait écrit Schleiermacher.

2. Inutile de faire observer que spontanément maint passage dans un dialogue narratif revêt un tour dramatique, à ce point qu'on peut à volonté classer le *Phédon*, l'*Euthydème* et le *Parménide* dans l'un et dans l'autre des deux groupes si radicalement séparés par l'érudit allemand.

3. Il serait en effet difficile de ne pas se ranger à l'avis d'un des plus récents commentateurs du *Protagoras*, M. Westermayer, qui professe pour le plan vraiment ingénieux de ce dialogue une admiration presque sans réserves : « Diese Form ermöglicht einen wesentlichen Fortschritt über die Tradition des alten klassischen Dramas : durch nichts an Bedingungen des Raumes gebunden vermag sie den Ort der Handlung nach Belieben und lediglich dem Bedürfniss der Handlung folgend rasch oder successiv

éclaircir le problème qui nous occupe il y a peu à attendre des documents à emprunter à l'histoire, ou des indices tirés du style et de la disposition littéraire des dialogues. Il est vrai que depuis longtemps la critique s'était flattée, chose assez naturelle, d'arriver au but en s'appuyant sur des considérations moins extérieures, plus profondes et dès lors en apparence du moins plus décisives; je veux dire la méthode suivie et les idées énoncées. Ces deux enquêtes, la première surtout [1], avaient déjà préoccupé les anciens; ainsi Pyrrhon [2] établissait une distinction entre ce qu'il appelait les dialogues « gymnastiques » et les dialogues « dogmatiques », distinction que Quintilien adopte, sauf à modifier un peu la première épithète [3]. Se plaçant à un point de vue semblable, un platonicien de la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne, Albinus, partage les dialogues en deux classes subdivisées ensuite à leur tour, 1° ὑφηγητικοί, qui enseignent, tracent la méthode à suivre et conduisent à la vérité : 2° ζητητικοί, dont le but immédiat est de découvrir et de démasquer l'erreur à l'aide d'une sorte de gymnastique intellectuelle [4]. Albinus a trouvé dans M. Chaignet un juge des plus sévères : « Rien de plus arbitraire, écrit ce dernier, et de plus imaginaire que cette ordonnance systématique, empruntée de l'esprit de la logique péripatéticienne et imposée après coup et de vive force aux écrits de Platon. »

Les tentatives analogues des modernes nous retiendront

zu wechseln und durch ein individuelleres Colorit Ort und Handlung mehr in Wechselwirkung zu setzen ».

1. L'abbé Fleury y attachait une véritable importance : « Quoique l'ordre des dialogues soit arbitraire, il serait très utile de les distinguer en plusieurs classes non pas tant par les matières que par la manière de les traiter. »

2. *Pyrrh. Hyp.*, I, 33.

3. II, 15 : « Alii sunt ejus sermones, ad coarguendos qui contra disputant, compositi, quos ἐλεγκτικοὺς vocant, alii ad præcipiendum, qui δογματικοὶ appellantur ».

4. *Introduction à la philosophie de Platon*, c. 4. Une division toute semblable, mais où le luxe des subdivisions est poussé encore bien plus loin se trouve dans Diogène Laërce (III, 49), qui n'en nomme pas l'auteur. Yxem dans son *Logos protrepticos*, déjà mentionné plus haut, déclare ce classement très supérieur à ce qu'il appelle assez dédaigneusement « les rêveries de Schleiermacher ».

d'autant moins qu'elles ne sont guère plus logiques et en somme ne nous apprennent rien sur la date des divers dialogues [1]. Ainsi à la fin du XVIe siècle Jean de Serres, plus connu sous son nom latinisé Serranus, fit entrer bon gré mal gré les écrits de Platon dans un cadre tout scolastique qui ne tient aucun compte de leur enchaînement naturel, ce dont Fleury dans son *Discours sur Platon* l'a repris avec plus de raison que d'éloquence : « Un attentat que je ne puis lui pardonner, écrit-il, c'est d'avoir changé l'ordre des ouvrages ou plutôt d'en avoir voulu donner un nouveau. Car voulant rendre Platon tout à fait régulier et composer de ses œuvres un corps entier de philosophie, il les a de son autorité privée et contre la tradition de tous les siècles rangées en diverses classes, sous lesquelles il les a placées non pas selon leur véritable matière, mais selon ce que le titre semble promettre. » Cinquante ans plus tard Samuel Petit abandonna les « syzygies » de Serranus pour en revenir aux tétralogies de Thrasylle, aggravant encore le désordre et la confusion si justement reprochés à son modèle. Sa seule excuse, si toutefois c'en est une, c'est qu'il n'avait pas compris Platon, comparé par lui à « Apollon rendant des oracles sur son trépied d'or. »

Il était réservé à Schleiermacher de poser la question sous son véritable jour [2]. A la seule lecture des dialogues, la criti-

1. Evidemment je ne veux pas dire par là qu'il soit indifférent au penseur et au métaphysicien de savoir dans quel ordre il est préférable aujourd'hui de distribuer et de lire les écrits de Platon, lorsqu'on veut comparer les phases diverses de son évolution philosophique et pénétrer aussi avant qu'il se peut dans l'intelligence de son système. C'est ce que Ribbing a très bien mis en lumière : « Der Gewinn für die Wissenschaft und das wissenschaftliche Interesse, welche damit verbunden sind, bestehen nicht darin dass man auf solche Weise die Nachricht erhalte, in welchem Jahre und aus welcher zufälligen Veranlassung Plato eine so oder so benannte Schrift verfasst habe, sondern sie bestehen darin, dass man zu einer genauen und bestimmten Erkenntniss der Beschaffenheit der philosophischen Ansicht gelange, welche den wesentlichen Inhalt der Schriften bildet, und eben daher auch darin, dass man sich von dem innern Zusammenhange zwischen den verschiedenen Seiten oder Darstellungen dieser Ansicht, welche in den verschiedenen Schriften von ihrem Urheber dargeboten sind, Rechenschaft zu geben im Stande sei. »

2. Voir plus haut, p. 9 et suiv.

que moderne peut-elle espérer de retrouver au moins dans ses grands traits l'ordre de leur composition ? Oui, a répondu le savant critique, et prêchant d'exemple, il a les distribués lui-même en trois groupes (qualifiés par lui d' « élémentaire, préparatoire ou transitoire, et constructif ») conformes à l'idée très particulière qu'il s'était faite de l'enseignement philosophique inauguré par Platon. A l'entendre, dès son début dans la carrière, le disciple de Socrate pour communiquer et répandre ses doctrines s'est tracé un plan d'ensemble que dès lors il n'a pas cessé d'avoir sous les yeux en rédigeant successivement ses divers écrits.

Sans contester tout ce que Schleiermacher a dépensé d'érudition et de subtilité ingénieuse en faveur de son hypothèse, on doit reconnaître qu'il n'a guère réussi à la faire universellement accepter : l'ordre qu'il avait assez arbitrairement fixé entre les dialogues « a été remanié après lui et interverti de cent manières, au nom de cette même intelligence de Platon que chacun de ses interprètes croit avoir en partage, à laquelle ils en appellent tous et qui varie étrangement de l'un à l'autre [1]. »

Un des résultats assurément les plus surprenants des recherches de Schleiermacher, c'est la place qu'il crut devoir assigner au *Phèdre*, à ses yeux le premier ouvrage de Platon. Cette opinion, il est vrai, avait déjà été exprimée dans l'antiquité par Diogène Laërce [2], appuyé sur un jugement plus littéraire que philosophique de Dicéarque. Comme elle a été reproduite et adoptée dans notre siècle par un grand nombre d'historiens du platonisme, il ne sera pas inutile de nous y arrêter un instant.

1. M. Waddington. — Cf. Rohde (*Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1882. p. 90) : « Eine solche von vorn herein festgestellte Lösung der platonischen Schrifstellerei ist vielmehr, indem sie sogar das Gefühl, dass man einem Problem gegenüber stehe, zerstört, sicherlich das wirksamste Mittel, um sich selbst und anderen eine richtige Lösung vollend unmöglich zu machen. » Au surplus, à quel vague, à quelles hésitations ne se condamnent pas les critiques qui, comme Deuschle, ne connaissent nul autre critérium plus précis à invoquer en ces matières que « die innere Denkform ? »

2. Olympiodore (*Vie de Platon*, p. 78) répète à son tour cette tradition.

Tant de poésie, nous dit-on, tant de préoccupations oratoires trahissent celui qui, hier encore étranger à la philosophie, vient seulement de sacrifier à une vocation plus haute ses goûts poétiques et ses aptitudes à l'éloquence. D'un bout à l'autre du dialogue apparaît la main du jeune homme qui puise à profusion dans le trésor de ses idées et n'a pas encore appris à les distribuer dans un cadre régulier. On sent que l'âge des méditations viriles n'est pas encore venu et que l'auteur, tout épris qu'il soit des charmes de la dialectique, en ignore les lois rigoureuses et les sévères exigences. — Admettons que cette appréciation soit exacte en ce qui touche la première partie du dialogue : de quel droit l'appliquer à la seconde, si sûre dans sa marche, si positive dans ses résultats ? De tous les éléments constitutifs du platonisme, quel est celui qui est entièrement absent du *Phèdre* ? La théorie des Idées notamment, cette moelle du système, comme on l'a justement appelée, n'apparaît-elle pas ici avec plus d'éclat, sinon plus de précision que nulle part ailleurs ? Et en ce qui touche la forme, n'est il pas visible que Platon, loin d'être la dupe de sa fougue et de son exubérance, raille lui-même tout le premier ce luxe d'imagination [1] ? — Voilà comment la critique interne, abandonnée au caprice de l'inspiration personnelle, est à peu près fatalement condamnée à engendrer un perpétuel conflit d'opinions. Le même dialogue qui est pour celui-ci une ébauche désordonnée, fruit d'une juvénilité débordante, est pour celui-là une production achevée où se révèle un profond génie.

Loin de nous cependant la pensée de nier la possibilité de tirer de l'examen attentif des dialogues quelques données sur la date au moins relative de leur composition : mais ici une sage réserve s'impose, et un excès de prudence n'est guère à redouter. Ainsi, le génie de Platon ayant pris avec les années quelque chose de plus compréhensif et de plus didactique, on serait tenté de classer ses écrits d'après l'étendue des développements

1. P. ex., 257 A. On trouvera le problème discuté sous toutes ses faces dans ma brochure intitulée : *La date du Phèdre*.

et la complexité du sujet. Il est cependant très probable que la *République*, malgré ses dix livres, appartient à une période relativement ancienne de la carrière de Platon. — Faut-il s'attacher de préférence au degré de sévérité de la méthode? mais celle-ci varie nécessairement avec la question abordée, avec les interlocuteurs entre lesquels cette question s'agite et surtout avec le public que l'écrivain a en vue [1]. — Même remarque, si l'on s'attache à la profondeur de la métaphysique ou à la hardiesse du raisonnement. « Un dialogue, écrit M. Fouillée [2], peut être métaphysiquement supérieur à un autre, bien qu'il lui soit antérieur dans le temps. En effet une question déterminée peut être traitée plus ou moins profondément par Platon, et sous une forme plus ou moins ésotérique : 1° selon l'objet spécial et le caractère général du dialogue : 2° selon le personnage mis en scène et l'école à laquelle il appartient : 3° suivant les variations et les doutes qui ont pu se produire dans la pensée même de Platon : 4° suivant les lecteurs plus ou moins initiés auxquels s'adresse particulièrement le dialogue. »

Si dans ce passage M. Fouillée semble faire trop peu de cas de la succession chronologique, qui n'est pas à ce point indifférente, encore doit-on reconnaître que dans les conclusions auxquelles on est ainsi conduit par voie de comparaison il entre plus de vraisemblance que de certitude. C'est un champ ouvert aux conjectures et non au raisonnement. Ainsi quelques lignes jetées en passant sur un sujet peuvent être tantôt le résumé d'une discussion précédente, tantôt le point de départ d'une

1. « Fasst man den Inhalt der platonischen Dialoge richtig, so ist freilich auch ein methodologischer Fortschritt darin unverkennbar : aber es ist die Nebensache : das sachlich Reale der entwickelten Gedankenobjecte ist die Hauptsache : an diesem entwickelt sich erst das methodische mit, ist aber ohne jenes Nichts » (Deuschle).

2. *La Philosophie de Platon*, I, p. 158, note (1re édition). C'est la réponse du savant philosophe à l'objection qui lui avait été faite de n'avoir pas démontré historiquement l'antériorité chronologique du *Timée* par rapport au *Parménide*, dont la métaphysique profonde, écrivait-il, « ébranle par ses objections, efface et finalement remplace par l'unité le dualisme des Idées et de la matière essayé provisoirement dans le *Timée*. »

discussion future [1]. Lorsqu'un auteur se répète, c'est, dit-on, qu'il se développe. Entrevoit-il pour la première fois une vérité? d'ordinaire ce n'est au regard de sa pensée qu'une simple hypothèse, qui fécondée par la réflexion prendra corps peu à peu et s'expliquera dans un deuxième ouvrage, sauf à n'arriver à se prouver et à se compléter que dans un troisième. D'une œuvre à l'autre il est naturel de voir grandir la sûreté dans la méthode, la finesse dans les aperçus, la justesse dans l'expression, la solidité dans la construction. — Accordons que tel est le cas le plus fréquent : mais est-il impossible d'imaginer un penseur, enthousiaste à la première heure d'une théorie dont il ne découvre qu'après coup les difficultés, et dès lors uniquement préoccupé, si l'on me permet cette expression, de faire retraite en bon ordre en se bornant à des mentions de plus en plus discrètes? Précisément en ce qui concerne Platon et sa conception fondamentale, la longue suite de ses écrits fournit des arguments plausibles en faveur de l'une et de l'autre de ces deux suppositions. — De même encore la synthèse est le terme logique auquel doit aboutir l'analyse : cependant on conçoit aussi qu'un esprit philosophique se plaise à étudier dans le détail des notions ou des vues qu'il avait d'abord saisies dans leur vivante et féconde complexité [2].

Il semble donc que la méthode proposée se dérobe à nous de tous côtés [3]. Peut-être néanmoins peut-elle nous fournir quelques indices moins discutables.

1. Tel est notamment le débat que soulève un passage de la *République* (VI, 505 B) comparé aux savantes discussions du *Philèbe* dont il offre le plus intelligent résumé. — De même le *Théétète* fait allusion à un entretien que Socrate eut, très jeune encore, avec le vénérable Parménide. Faut-il en conclure que le *Parménide*, supposé platonicien, est antérieur au *Théétète*? « Nous sommes portés à croire toujours que l'allusion est postérieure au récit qu'elle vise : or en plus d'une occasion assurément c'est le récit au contraire qui est sorti de l'allusion purement fictive à l'origine » (M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, I. 206). La remarque vise avant tout les épopées homériques : mais il est certain qu'elle trouve à s'appliquer ailleurs.

2. Ainsi le *Protagoras* comme tableau d'ensemble est-il antérieur au *Lachès*, au *Charmide* et à l'*Euthyphron*, véritables monographies philosophiques? Ribbing et Munk répondent oui, Hermann non.

3. S'agit-il d'œuvres purement littéraires ? La difficulté est la même. Ainsi dans les fragments de la *Médée* de Néophron Patin voyait une sorte d'imi-

Ici une expression, une idée sont présentées comme des nouveautés, ailleurs comme d'un usage courant [1] : tel dialogue énonce avec une sorte d'hésitation ce qui dans tel autre est catégoriquement affirmé : dans celui-ci l'auteur, comme transporté en face d'une révélation soudaine, est tout entier à la joie de tenir enfin une solution jusque-là vainement cherchée ; dans celui-là au contraire, il pèse les conséquences prochaines ou éloignées de la même doctrine, il se débat contre ses propres objections ou contre celles d'autrui [2] : n'aurons-nous pas dans chaque cas des raisons sérieuses pour nous prononcer sur la date comparative de ces deux compositions ?

Quoi qu'il en soit, en ce qui touche Platon, il suffit de jeter les yeux sur les études de Siebeck [3] pour se convaincre de la médiocrité des résultats obtenus même au prix des re-

tation libre, de copie abrégée de celle d'Euripide, sans doute, écrivait-il, parce qu'une curiosité impatiente accusait alors de longueur ces développements de passion qui au plus bel âge de l'art assuraient à un drame son principal intérêt. Au contraire M. Weil y découvre une ébauche, des contours auxquels Euripide a donné plus tard la couleur et la vie. On ne comprendrait pas, ajoute-t-il, qu'à aucune époque un auteur ait pu avoir la malencontreuse idée d'opposer des vers aussi faibles à la composition immortelle du grand tragique.

1. C'est le cas, par exemple, du mot διαλεκτικός, hasardé pour la première fois dans le *Phèdre* (266 C) et si fréquent dans d'autres dialogues, notamment au VIe livre de la *République*. « Diejenigen Schriften sind jünger, in welchen ein philosophischer Begriff umständlich und mit aller für die erste Aufstellung eigenthümlicher Sorgfalt entwickelt, später aber diejenigen, in welchen ein solcher Terminus schon geläufig gebraucht und als feststehend vorausgesetzt wird » (Teichmüller).

2. De là cette nouvelle règle posée par Teichmüller (*Literarische Fehden* I, 119), règle qui cependant n'a rien d'absolu : « Ich denke, Niemand werde bestreiten, dass in der Entwicklung unserer Gedanken ein Begriff, dessen Wesen uns zuerst bewusst wird, alleinherrschend auftritt, dass wir aber allmählich bei der Anwendung desselben bemerken, er sei doch nicht allein maasgebend, sondern habe noch andere Begriffe neben sich durch die er eingeschränkt werde. Logisch ausgedrückt, der locirte als Art anderer Arten coordinirte, Begriff ist später und reiferem Denken angehörig, als die ohne Division und Coordination angewendete Idee. Mithin müssen wir als Criterium aufstellen, dass eine Schrift, in welcher ein Begriff in unbestimmter Weise allein geltend gemacht und als Hauptperson behandelt wird, früher geschrieben sei als eine andere in welcher derselbe Begriff ungeschränkt und neben anderen angeordnet erscheint. »

3. Dans ses *Untersuchungen* un chapitre très étendu (p. 107-151) n'a pas d'autre objet.

cherches les plus minutieuses et les plus persévérantes. On doit croire le *Ménon* antérieur au *Phédon*, puisque la théorie de la réminiscence exposée avec complaisance dans le premier de ces dialogues est rappelée en quelques mots dans le second (73 A-B) comme un fait définitivement établi. Réciproquement il semble bien que le Xe livre de la *République* ait été écrit après le *Phédon*, dont il résume (611 A-C) et suppose les belles démonstrations en faveur de l'immortalité : mais ce n'est déjà qu'une probabilité. Gomperz à son tour a fait remarquer que le *Ménon* devait être postérieur au *Protagoras*, puisque Platon y conteste la possibilité d'enseigner la vertu, et au *Gorgias*, puisqu'il y adoucit les jugements sévères portés dans ce dernier dialogue sur les grands hommes d'Athènes [1]. Quant à la phrase qui revient en tant de circonstances sous la plume de Platon : « Nous traiterons ce sujet une autre fois » ou « Nous reviendrons plus tard sur cette question », il serait déraisonnable, ainsi qu'on l'a déjà fait observer plus haut, de la prendre constamment au pied de la lettre comme l'annonce certaine d'une discussion ultérieure arrêtée dès lors dans la pensée du philosophe : à chaque instant dans la conversation ne nous arrive-t-il pas de recourir à quelque formule analogue pour écarter un problème importun ?

VI. — Si ce qu'on pourrait appeler « l'économie comparée » des dialogues a si peu de chose à nous apprendre sur la date de leur composition, en sera-t-il de même du fond ? Tout origi-

1. Cette observation et quelques autres du même genre ne suffisent pas à la vérité pour justifier les espérances que Gomperz faisait miroiter aux yeux de ses collègues de l'Académie des sciences de Vienne (séance du 20 juillet 1887) : « Die Lösung des heiss umstrittenen Problemes verheisst uns reichen Gewinn. Von ihr erwarten wir die schliessliche Beseitigung des auf diesem Boden noch immer üppig wuchernden, Discrepanzen verhüllenden, äusserlichen Einklang erzwingenden harmonistischen Bemühens : die Sicherung und in anderen Fällen die Anbahnung eines völlig unbefangenen und eindringenden Verständnisses gar vieler dieser Scriften : desgleichen die Beschaffung eines unverächtlichen Hülfsmittels zur Entscheidung der Echtheitsfrage in Ansehung des angefochtenen Theils der Sammlung : ja schliesslich vielleicht auch die Gewinnung neuer Einblicke in die Entwicklungs-und Bethätigungsweise schöpferischer Geister überhaupt ».

nale, toute personnelle que soit la philosophie de Platon, elle n'a pas jailli soudain de son cerveau comme Minerve de la tête de Jupiter. L'auteur de la *République* a eu tout à la fois la patience et le mérite de s'initier à toutes les théories antérieures rapprochées et fondues avec plus ou moins de bonheur dans son propre système, qu'Aristote lui-même, dans un passage célèbre, nous représente comme sorti d'un rapprochement de génie entre les affirmations de Socrate et celles d'Héraclite. A quel moment précis de sa vie Platon a-t-il appris à connaître les doctrines de ce dernier philosophe, pour lesquelles Cratyle, dit-on, lui servit de maître? Il est difficile de répondre; mais nous l'avons dit ailleurs, tout fait croire que ce fut le commerce de Socrate qui décida tout d'abord de sa vocation. Nous ne placerons donc qu'après les dialogues communément appelés « socratiques » ceux qui comme le *Théétète* et le *Cratyle* portent la trace visible d'une familiarité plus ou moins étroite avec les idées d'Héraclite. Beaucoup plus tard seulement, nous dit Aristote, Platon rapprocha sa théorie de celle des nombres, si chère à Pythagore et à ses disciples. Quand prit-il la résolution, quand trouva-t-il les moyens d'étudier les spéculations aventureuses et l'étrange organisation de l'école italique? Ce n'est pas à Athènes, où il a pu, dit M. Rousselot, se rencontrer quelque pythagoricien du vivant de Socrate, mais où l'on eût vainement cherché un véritable adepte de cette philosophie, l'équivalent d'un Archytas ou d'un Philolaüs: c'est donc durant son séjour en Italie et en Sicile. Cette considération suffit pour marquer à quelle période de la vie de Platon appartiennent des dialogues tels que le *Phèdre*, le *Phédon*, le *Timée* et les derniers livres de la *République*. Reste l'école de Mégare, dont le fondateur Euclide joue un rôle en somme assez honorable au début du *Théétète*, tandis que les subtilités sophistiques où elle ne tarda pas à se jeter sont vivement prises à partie dans l'*Euthydème*. Or cette école ne fut fondée selon toute apparence qu'après la mort de Socrate [1]. Il en fut de même très probablement de celles d'Aristippe et d'Antisthène, que Platon vise d'une façon explicite ou détournée en plus d'un passage [1].

1. Je rappelle en passant que ces rapports de Platon avec les philosophies antérieures ont été dans le premier volume l'objet de recherches approfondies, ici brièvement résumées.

Mais en quittant le terrain des généralités pour en venir aux détails, ne donnerait-on pas à ce genre de recherches un degré supérieur de précision? Or, nul ne l'ignore, la partie fondamentale, essentielle, caractéristique du système de Platon, c'est incontestablement la *théorie des Idées*. On s'attend très légitimement à ce que le grand philosophe nous ait laissé dans ses écrits comme autant de documents de ses aspirations, de ses progrès et de ses conquêtes définitives dans le domaine métaphysique. Si donc nous connaissions sûrement par une autre voie les phases par lesquelles a passé son esprit, on en tirerait par une conséquence facile à comprendre des indications précieuses sur la succession chronologique de ses ouvrages. Cet espoir malheureusement se trouve très peu justifié.

D'une part en effet, pour connaître la genèse réelle de la théorie des Idées, nous ne pouvons nous adresser aujourd'hui qu'à Aristote dont les données sur ce point sont trop brèves pour ne pas être insuffisantes. Sans doute il s'occupe beaucoup, ne fût-ce que pour le combattre, de l'idéalisme professé à l'Académie: mais il semble ne le connaître que sous sa dernière forme, mêlé aux spéculations pythagoriciennes sur les nombres. Pour suivre

1. Cf. E. Zeller, *Plato's Mittheilungen über frühere und gleichzeitige Philosophen*, dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie* (1892), travail remarquable auquel j'emprunte les lignes suivantes : « Wer wäre da eingebildet genug, um zu meinen, dass es ihm gelingen werde, alle Andeutungen dieser Art aus unserer lücken-und trümmerhaften Kenntniss der Erscheinungen, auf die sie gehen, zu deuten? Aber schon diejenigen Fälle, in denen uns diese Deutung mit Sicherheit, oder wenigstens mit geschichtlicher Wahrscheinlichkeit möglich ist, reichen aus, um uns zu überzeugen, wie wenig sich Plato als Schriftsteller und ebenso gewiss auch als Lehrer auf die einsame Höhe seiner eigenen Spekulation zurückzog, wie er vielmehr mit der vielseitigsten Theilnahme mitten in der geistigen Bewegung seiner Zeit stand und wie lebhaft er selbst in ihre wissenschaftlichen Kämpfe als eine der streitenden Parteien eingriff. »

les évolutions successives de la pensée platonicienne, nous sommes donc réduits à consulter les dialogues eux-mêmes [1] : d'où l'impossibilité à peu près complète d'en marquer par cette voie la date relative, sans s'exposer à commettre un véritable cercle vicieux.

D'autre part, Platon n'est rien moins qu'un logicien sévère, procédant en toutes choses avec une rigueur méthodique. Pour lui la philosophie est encore un art et n'a rien de la marche régulière de la science. Il a exposé ses vues par fragments, assez intéressants pour attirer et récompenser le lecteur attentif, assez incomplets pour que le rapport de chaque partie à l'ensemble fût dissimulé aux regards des profanes. Lorsque dans le *Cratyle* il fait dire à Socrate que les Idées lui apparaissent comme au milieu d'un rêve, ou que dans le *Théétète* il nous les présente comme le mot encore caché de l'énigme universelle, il serait téméraire d'en conclure qu'au moment où il composait ces deux dialogues, il n'avait point encore arrêté les fondements de son système [2].

Cependant s'il nous est difficile ou même impossible de marquer avec précision chaque étape de son développement philosophique, si les dialogues même les plus explicites sont, selon la remarque de Brandis, presque muets sur ce point, nous savons par où Platon a commencé, nous savons mieux encore par où il a fini. A ses débuts disciple, et disciple brillant de Socrate, il a été amené à traiter avec plus d'ampleur, mais dans l'esprit et avec les procédés de son maître, quelques-unes des questions de psychologie morale familières à ce dernier. Puis traversant les divers systèmes ou plutôt les divers courants d'idées qui s'étaient fait jour de son temps, il a pris à chacun ce qui était

1. On a cru, un peu à la légère, que dans une page célèbre du *Phédon* (96 et suiv.) Platon avait retracé à grands traits sa propre initiation philosophique : même dans cette hypothèse, le problème dont nous parlons offrirait encore bien des obscurités.

2. Uberweg l'a fait remarquer avec beaucoup de raison : « Für das Verständniss des Platonismus ist kaum ein anderer Irrthum gefährlicher, als der, eine Zurückhaltung, die Plato aus methodischen Gründen übte, mit einem Nochnichtwissen zu verwechseln, in welchem er selbst befangen sei ».

d'accord avec le tempérament de son esprit ; et rejetant par une polémique en apparence purement négative tous les éléments discordants ou contraires, il a cherché d'abord à arrêter les grandes lignes de sa propre doctrine, puis à explorer à la lumière de cette métaphysique nouvelle les différents domaines de la pensée. Examiné à ce point de vue, le *Phédon* [1] paraît notablement postérieur au *Phèdre* et même à la *République*. C'est vers la fin seulement de sa carrière que Platon s'est préoccupé de justifier l'existence des Idées en déterminant les éléments qui les composent et les conditions nécessaires de leur rapport avec les choses qui en participent et qui les manifestent. A ce titre, le *Philèbe*, le *Timée* et le *Sophiste* (en admettant que ce dernier soit de Platon) appartiennent sans conteste à la dernière période de son enseignement [2]. Ce n'est plus le travail intérieur d'un esprit qui jeune encore s'élance avec une sorte de confiance enthousiaste vers les plus hautes régions de la pensée : ce sont les profondes et sévères méditations d'un maître que poursuit le désir d'asseoir sur une base solide un système dont la réflexion ou les critiques d'autrui lui ont révélé les lacunes. On ne remarque pas assez en effet que Platon, après avoir fièrement revendiqué pour les Idées, et pour les Idées seules, toute explication et même toute connaissance scientifique, est redescendu par degrés de ces hauteurs à une conception plus humaine [3] : il a fait une place de plus en plus grande à ce

1. Voir notamment 76 D et 100 B.

2. Les textes d'Aristote (notamment *Métaph.* I, 6, 987a32 et XIII, 4, 1078b12) ne laissent aucun doute à ce sujet.

3. Nous avons vu précédemment comment de l'étude grammaticale de Platon M. Campbell avait conclu que le *Philèbe*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* formaient un groupe à part, datant des dix ou quinze dernières années de la vie du philosophe. Entre ces mêmes dialogues il aperçoit un autre lien, celui de la communauté de doctrine, et voici en quels termes il s'exprime : « We find in them an increasing sense of the remoteness of the ideal, without any diminution of its importance. A deepening religious consciousness is associated with a clearer perception of the distance between man and God, and of the feableness and dependance of mankind. But this feeling is accompanied with a firm determination to face and cope with the burden and the mystery of the actual world, to provide support for human weakness, alleviations of inevitable misery. The

qu'il appelle « l'opinion vraie » (ἀληθὴς δόξα), limite qu'il est donné à un si petit nombre d'intelligences de franchir [1]. En même temps que l'écrivain mesurait mieux les difficultés et les exigences de sa tâche, le philosophe faisait effort pour s'accommoder au « monde des ombres ». Ces créatures qu'il nous représentait dans la *République*, non sans quelque dédain, comme des fantômes « éternellement ballottés entre l'être et le non-être », il les étudie dans le *Timée* avec une curiosité bienveillante, et le désir sincère d'en retrouver l'origine, d'en indiquer la structure intime, d'en marquer les rapports et d'en découvrir la fin. Son dernier et son plus grand ouvrage, les *Lois*, nous montre en lui à la place du hardi métaphysicien, le moraliste pénétrant et le patient observateur : au grand scandale de quelques critiques, celui que l'on pouvait croire perdu dans les abstractions de Parménide ou dans les rêveries de Pythagore redevient le philosophe populaire, le disciple pieux de Socrate [2].

---

presence of Necessity in the universe and in life is acknowledged, in order that it may be partly conquered ».

1. Voir en particulier toute la conclusion du *Théétète*, *Phédon* 67 B, *Timée* 37 B, *Lois* 653 A et 688 B.

2, Tout récemment un érudit bien connu pour la hardiesse de ses hypothèses, M. Pfleiderer, a tenté de donner de la thèse qui vient d'être exposée une démonstration par les faits. Sa brochure (*Zur Lösung der platonischen Frage*, Fribourg en Brisgau, 1888) divise la *République* en trois parties distinctes, composées à des dates très différentes : la première (A) comprend d'abord les livres I-V, 471 C, puis VIII et IX : la troisième (B) va de V, 471 C à la fin du livre VII : enfin le livre X représente une période de transition (A-B) entre les deux précédentes... Cela posé, il distingue de même trois périodes dans la carrière de Plator : à la première appartiennent tous les dialogues conçus dans l'esprit socratique : *Hippias II*, *Lachès*, *Charmide*, *Euthyphron*, *Protagoras*, *République* (A), *Apologie* et *Criton*. — Le *Gorgias* et le *Ménon* ouvrent la seconde où Platon désabusé, découragé, se détourne de plus en plus de la réalité pour se réfugier dans une métaphysique dédaigneuse de l'expérience : c'est l'époque du *Phèdre*, du *Cratyle*, de la *République* (A-B), du *Théétète*, du *Sophiste*, de l'*Euthydème*, du *Politique*, du *Parménide*; la *République* (B), avec le *Phédon* en marque l'apogée. Enfin dans la troisième, le philosophe, contraint de se rapprocher de la réalité et de concilier avec elle les intransigeances de son idéalisme, renonce à ses rêves : le *Banquet*, le *Philèbe*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* figurent en quelque sorte ses étapes successives dans la voie des concessions (Voir notamment dans les *Lois* 739 C-D. et 807 B).

Nous ne nous arrêterons pas ici à démêler ce qu'il y a de téméraire, sinon de chimérique dans une semblable interprétation.

Mais si nous connaissons suffisamment le point de départ et le point d'arrivée de cette longue évolution d'une pensée qui semble prendre plaisir à se dérober elle-même, tout fil conducteur nous manque pour la suivre pas à pas à travers un intervalle de plus de cinquante ans. La même difficulté subsiste lorsqu'au lieu de la théorie des Idées en général, on choisit comme champ de recherches un canton particulier du vaste domaine philosophique, l'éthique ou la physique par exemple, ou même quelque question spéciale, comme celle de l'immortalité. Dans ces patientes et laborieuses enquêtes, plusieurs critiques ont fait preuve d'une pénétration qui n'était pas toujours exempte de subtilité : mais les résultats de l'un ont été, comme il fallait s'y attendre, contredits par les conclusions de l'autre [1] : si bien que la détermination de la suite chronologique des dialogues est restée aussi obscure que par le passé. Un seul point a été mis de la sorte en pleine lumière : ce sont les fluctuations de la pensée de Platon, lequel non content d'exposer ses opinions préférées tantôt en poète, tantôt en philosophe, ici à l'aide de raisonnements en forme, là sous le voile plus ou moins transparent du mythe, revient dans la suite, sans s'en douter peut-être, à telle opinion qu'il semblait avoir définitivement abandonnée.

Quoi qu'il en soit, en dépit de toutes les divergences de détail, il semble que sur les grandes lignes un compromis tacite soit intervenu entre les critiques. Presque tous en effet s'accordent à partager en trois périodes la carrière philosophique et littéraire de Platon, la première se terminant à peu près vers la mort de Socrate, et la seconde à la fondation de l'Académie.

---

1. Un exemple suffira. Des recherches d'Uberweg il ressortait que Platon, après avoir cru, lorsqu'il écrivait le *Phèdre*, à la survivance aussi bien qu'à la préexistence de l'âme tout entière, ne la considère plus dans le *Timée* comme immortelle, sinon dans sa partie supérieure et en vertu d'une concession spéciale de la divinité : tandis que dans le *Phédon* il essaie d'appuyer sur des arguments positifs la thèse de l'immortalité personnelle. Or cette interprétation a été vivement attaquée par le savant historien E. Zeller, pendant qu'une troisième solution du même problème était proposée et soutenue par Teichmüller.

Voici comment s'exprimait à ce sujet Cousin, il y plus de cinquante ans :

« On peut distinguer dans les compositions de Platon trois manières essentiellement différentes : la première où domine le caractère poétique, la seconde où domine au contraire le caractère dialectique, la troisième qui les réunit tous les deux. Cette distinction, si elle est fondée, peut servir de principe à une nouvelle[1] classification des dialogues de Platon, et les partage en trois séries. »

Avec M. Chaignet nous estimons qu'on ne saurait sans une exagération manifeste parler de périodes « essentiellement » différentes, et qu'une semblable classification est encore trop littéraire pour être suffisamment philosophique. Ecoutons néanmoins le commentaire que Cousin lui-même nous a laissé de sa pensée dans un article célèbre du *Globe*[2] :

« Il y a dans l'ensemble des compositions de Platon trois manières bien distinctes, comme il y a trois époques différentes dans sa vie. Nourri dans le sein de la religion et de la poésie, ses premiers essais philosophiques sont tout pénétrés des habitudes de sa jeunesse. On sent déjà, il est vrai, le grand métaphysicien dans le fond de la pensée, mais la forme retient quelque chose du dithyrambe et de la tragédie : le philosophe porte encore les bandelettes du prêtre et la lyre du poète : ses idées sont des dogmes et sa parole un chant. Aucune vérité ne lui manque, mais toutes les vérités sont dans son âme et dans ses écrits sous la forme de pressentiments sublimes et non de démonstrations rigoureuses... Vers le temps de la mort de Socrate commence pour Platon une existence nouvelle et avec elle une manière nouvelle... La vie paisible de sa première jeunesse, la méditation et le culte des vérités éternelles à l'ombre des foyers

1. L'épithète n'est pas absolument exacte : car l'idée première de cette division se rencontre chez plus d'un des devanciers de Cousin, notamment chez Schleiermacher et Ast. M. Campbell en donnait naguère une formule remarquablement précise : « Thus in comparing Plato with himself we are now permitted to assume three periods : one of inception, one of intellectual culmination, and one of closer insight and fuller realisation. »
2. 3 novembre 1827.

domestiques font place tout à coup à une vie aventureuse et à des études pénibles et diverses... Tombé au milieu des contradictions du monde et des écoles, le jeune enthousiaste mis aux prises avec la réalité sentit le besoin pour défendre sa foi de s'en rendre un compte sévère... Cette révolution dans l'opération même de la pensée en amène inévitablement une semblable dans son expression. La dialectique en succédant à l'inspiration remplace la poésie par la prose, le symbolisme par l'abstraction, l'emploi brillant des formes mythologiques et l'allure souple et entraînante de l'ode et du drame par le mouvement régulier mais pesant de l'ordre didactique et le langage décoloré du raisonnement... Il était réservé à Platon d'atteindre au troisième et dernier développement de la pensée et par là d'anticiper l'ouvrage de la spéculation la plus avancée... Dans sa troisième manière, le style par la diversité des qualités dont il se compose, représente merveilleusement l'étendue et l'universalité auxquelles la pensée de Platon était parvenue. »

Remarquable à coup sûr, le travail dont nous venons de transcrire quelques lignes n'en est pas moins au fond plus brillant que solide. Il repose en grande partie sur deux hypothèses que nous croyons inexactes ; la première, qui considère le *Phèdre* comme le premier écrit de Platon, la seconde, qui veut qu'après la mort de Socrate son disciple ait traversé une crise philosophique assez intense pour ébranler toutes ses convictions, étouffer son élan et son enthousiasme, éteindre ses dons les plus précieux, en un mot, transformer entièrement sa nature au point de l'amener à se désavouer lui-même. M. P. Janet croit également qu' « avant de se faire lui-même chef d'école, Platon a éprouvé le besoin de renverser les grandes écoles du temps : il les combat avec leurs armes, et même en se séparant d'elles il subit l'influence de leur esprit ». Précisant davantage, les critiques allemands, sauf de rares exceptions, parlent tous à l'envi d'une « période mégarique » durant laquelle Platon retiré à Mégare aurait en quelque sorte abandonné, j'allais dire renié Socrate pour se plonger tout entier dans les abstractions de l'éléatisme et les subtilités dialectiques chères aux disciples

d'Euclide [1]. Nous avons déjà eu occasion de faire justice d'un préjugé qui ne repose sur aucun témoignage historique, qu'Aristote condamne par son silence et qui a été imaginé dans un but facile à comprendre, pour atténuer l'invraisemblance de certaines affirmations.

Je ne sais jusqu'à quel point il est exact de dire avec M. Waddington qu'à l'époque de Cicéron l'école platonicienne étudiait curieusement ses propres origines : mais l'auteur du traité *De finibus* a vu juste, lui, ou le biographe dont il était l'écho, quand il nous représente Platon comme le disciple et l'héritier de deux maîtres : Socrate d'abord et Pythagore ensuite [2]. Il nous paraît donc plus sage, et plus conforme aux données de l'histoire de partager les dialogues en deux séries : l'une où Platon s'inspire des enseignements, de la méthode et des préoccupations avant tout morales de Socrate : l'autre où devenu vraiment lui-même, riche de tout ce qu'il a recueilli d'un développement philosophique de deux siècles, il expose et développe sous toutes ses faces le vaste système conçu par son génie, système où les règles de la dialectique se mêlent aux conceptions politiques les plus hautes, et une théorie complète de la connaissance à des spéculations vraiment étonnantes sur le monde et la nature. Mais de cette donnée générale à la détermination méthodique de la date de chaque dialogue, évidemment il y a loin [3].

1. Si l'on me demandait de trouver dans Platon un écho positif de « mégarisme », j'indiquerais volontiers l'*Euthydème*, suggéré sans doute par l'effrayant abus des subtilités logiques auxquelles l'école de Mégare a dû le surnom peu enviable d'« éristique ».

2. V, 29 : « Cur Plato ad Archytam et ceteros Pythagoreos, ut, quum Socratem expressisset, adjungeret Pythagoreorum disciplinam, eaque quæ Socrates repudiabat addisceret ? » N'oublions pas toutefois que le Socrate de Platon ne peut et ne doit pas être confondu avec le Socrate historique.

3. La théorie des trois périodes vient d'être renouvelée par M. Carl Joël (*Zur Erkenntniss der geistigen Entwicklung und der schriftstellerischen Motive Plato's*, Berlin, 1887). Voici le résumé de ce livre, tel que je le détache d'un très intéressant compte-rendu de M. Th. Reinach (*Revue critique*, 22 août 1887) : « Dans la première de ses phases, Platon est un jeune lutteur plein de confiance en ses forces, non sans une pointe de présomption, qui met en scène des adversaires réels, leur prête un langage plus ou moins conforme à leurs idées pour les étreindre par la puissance de sa dialectique, les terrasser aux applaudissements du public et les couvrir de ridicule *ad majorem Socratis gloriam*. Deuxième phase : le sens critique s'éveille et s'affine : le disciple émancipé de Socrate reconnait la portée de certaines objections naguère dédaignées ou mal comprises : sa pensée hésite entre des influences contraires. Alors les contradicteurs de Socrate que Platon met en scène ne sont plus que ses propres objections habillées en chair et en os : la lutte se poursuit, vive, acharnée, sans aboutir le plus souvent à une conclusion bien nette. Mais le doute ne devait pas verser dans le scepticisme... Dans sa troisième période Platon se ressaisit lui-même : il a conquis une certitude nouvelle, certitude faite d'imagination, d'esthétique et d'amour. Il renonce à faire sortir la vérité d'un duel dialectique : elle est affaire d'intuition, non de raisonnement. Dès lors plus de discussions serrées, précises, passes d'armes aux coups redoublés, mais de longues tirades où toute une conception de l'univers s'oppose en bloc (?) à une autre conception... A proprement parler, ce n'est plus un dialogue, mais un monologue inspiré, rarement interrompu. L'âme déployant ses ailes s'envole dans la sphère du mythe, éprise de l'idéal qu'elle s'est créé. Après le critique acerbe qui raillait, après le docteur troublé qui s'interrogeait, voici le prophète qui annonce triomphalement une vérité nouvelle ».

Tout cela au premier abord est très séduisant, mais quand il s'agit des anciens dont la vie nous est si peu connue, le plus vraisemblable risque de n'être pas toujours le plus vrai. Puis comment se répartissent les dialogues entre ces trois séries ? L'*Euthydème*, par exemple, porte au plus haut degré les caractères de la première : faut-il le mettre sur la même ligne que le *Charmide* et le *Lysis ?* Le *Timée* appartient à la dernière : y placerons-nous également la *République* ? On le voit, les difficultés de détail se multiplient dès qu'on essaie de passer à l'application. Au reste d'après M. Joël, Platon aurait pris la plume non pour enseigner un système, mais pour se procurer une jouissance d'écrivain et de styliste, παιδιᾶς χάριν, comme il s'exprime dans le *Phèdre*.

CHAPITRE III

LES DIALOGUES APPELÉS SOCRATIQUES

Reste une dernière question à traiter. A quelle période de la vie de Platon appartiennent ceux de ses écrits que l'on est convenu de désigner par l'épithète de « socratiques ? » Jusqu'ici, appuyée sur certains textes anciens, la critique admettait qu'ils avaient été composés, sauf peut-être l'une ou l'autre exception [1], du vivant de Socrate. Depuis quelques années l'opinion contraire, soutenue d'abord par Combes-Dounous en France[2], plus récemment par Grote en Angleterre et par Uberweg en Allemagne, a rallié un nombre assez considérable de partisans : il ne sera donc pas inutile de nous y arrêter un instant.

« Que de choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'ai jamais songé ! Il me conduit où il veut, quand il veut, et

1. Il est certain, par exemple, que l'*Euthyphron* (Cf. 6 D) et le *Grand Hippias* peuvent passer pour conduire jusqu'au seuil même de la théorie des Idées. Mais en résulte-t-il nécessairement, si Platon en est le véritable auteur, qu'ils sont postérieurs, et de plusieurs années, à la mort de Socrate ?

2. Voici quelques lignes empruntées à son argumentation : « Platon ne s'occupa de la rédaction de ses immortels écrits qu'après que de retour de tous ses voyages il eut ouvert son école à Athènes. Il est absurde, et d'une absurdité palpable, de supposer que Platon se soit avisé d'écrire des dialogues sur des matières de philosophie, je ne dirai pas avant d'avoir laissé prendre à son génie toute sa maturité, mais je dirai avant d'avoir acquis les matériaux nécessaires à un philosophe, et que d'autre part il ait poussé la maladresse jusqu'à lire devant Socrate un dialogue où il avait mis dans sa bouche des choses qui n'étaient pas dans la sphère de son enseignement ».

comme il veut ! » Telle est la double exclamation que la lecture de certains écrits de Platon, si nous en croyons Diogène Laërce, avait arrachée à Socrate [1]. Grote, partout ailleurs si attaché à la tradition, s'est refusé ici à accepter ce qu'il appelle une légende sans autorité, recueillie on ne sait où six siècles plus tard. Mais, comme on va s'en convaincre, les arguments qu'il invoque à l'appui de sa thèse sont fort peu concluants. C'est à tort, dit-il, que l'on considère la jeunesse de Platon comme aussi entièrement consacrée à la philosophie que son âge mûr. Or Platon lui-même se charge de lui répondre que la jeunesse est l'âge ardent et actif par excellence [2] : ne sont-ce pas des jeunes gens qu'il met en scène de préférence ? — Hypothèse difficile à concilier avec les faits, écrit à son tour M. Waddington à la suite de Grote : « Etant donné l'éducation de Platon, sa parenté et ses relations, il ne pouvait rester étranger aux affaires de son pays et indifférent à sa fortune. Dans des temps si agités et si tourmentés, lorsque suivant le mot de Thucydide Athènes ressemblait moins à une cité qu'à une place d'armes, après la désastreuse expédition de Sicile, pendant les alternatives des dernières victoires et des derniers revers accompagnés d'autant de révolutions, dans les souffrances d'un long siège aboutissant à la défaite finale, l'abstention d'un jeune homme robuste, courageux, au cœur noble, est tout à fait inadmissible. Platon fit donc son devoir de soldat et de citoyen. Après la guerre ce fut la politique qui le réclama ». Loin de moi la pensée de faire gratuitement planer des doutes sur le patriotisme du grand philosophe : mais si, ce qu'on ne peut contester, les événements ont permis à Platon de suivre les leçons et d'assister aux entretiens de Socrate, comment lui auraient-ils enlevé les loisirs de les mettre par écrit en les parant de tout l'éclat de sa propre imagination ? — Tant que vécut

1. M. Schaarschmidt a eu la singulière idée de voir dans ces anecdotes autant d'inventions calomnieuses des ennemis de Platon : voyez, disaient-ils, son maître lui-même l'a convaincu d'imposture !

2. *Théétète*, 146 B : Τῷ ὄντι ἡ νεότης εἰς πᾶν ἐπίδοσιν ἔχει. (Voir à ce sujet la thèse de Taine : *De personis platonicis*)

Socrate, ajoute Grote, à Athènes il ne pouvait se rencontrer aucun lecteur pour de tels dialogues : qui aurait désiré « lire Socrate », alors que le plus vif intérêt de sa conversation tenait précisément à son inspiration primesautière, à la vivacité de ses reparties, au jeu piquant de sa physionomie, autant de qualités que la plume la plus habile devait se reconnaitre impuissante à reproduire? auprès de l'original, toute relation était condamnée à pâlir. Comme si aujourd'hui la renommée d'un orateur ôtait tout prix à ses discours imprimés, je ne dis pas auprès de ses concitoyens éloignés, mais même pour les habitants de sa propre cité, pour ceux qui ont le loisir de l'entendre et le bonheur de l'applaudir! J'imagine au contraire que tous les « honnêtes gens » d'Athènes devaient être friands de ces publications alors si nouvelles, où la finesse et la subtilité socratiques se mêlaient avec tant d'habileté aux dons d'une merveilleuse imagination. D'ailleurs aux yeux de Platon lui-même qui nous a laissé sur ce point un aveu formel, n'est-ce pas un noble divertissement que de semer dans les jardins de l'écriture, afin de se créer pour soi et de préparer à autrui un trésor de souvenirs? — Les autres socratiques, et notamment Xénophon, n'ont pris la plume que pour venger leur maître de l'accusation dont il avait été l'innocente victime. De même le premier écrit de Platon a dû être l'*Apologie*. Mais qui obligeait Platon à attendre une catastrophe que rien ne faisait prévoir pour payer son tribut d'admiration à celui qui l'avait conquis définitivement aux recherches et aux discussions psychologiques [1]? — Enfin on objecte que Platon n'a pas dû s'exposer à mécontenter Socrate, et cela en se mettant en contradiction avec les mœurs athéniennes qui dans les dernières années du v[e] siècle ne lui auraient pas permis d'en prendre ainsi à son aise avec des personnages vivants. Mais si pour le talent de la mise en scène Platon rivalise avec son ami Aristophane, il est

1. Selon Susemihl, le *Phédon* attesterait que pendant un certain temps Platon fatigué de tous les autres systèmes se serait à dessein confiné dans le socratisme : puisque nous trouvons des dialogues qui répondent précisément à cet état d'esprit, pourquoi ne pas accepter cette explication?

trop évident que contre l'auteur du *Charmide* et du *Protagoras* Socrate ne pouvait pas nourrir le même ressentiment que contre le poète des *Nuées*, confondant ainsi le plus affectionné de ses disciples avec le plus satirique de ses adversaires [1]. Admet-on un seul instant que Platon tombait pour ses dialogues sous le coup des restrictions imposées à la comédie moyenne? Il faut alors contre toute vraisemblance reculer le *Gorgias* jusqu'après la mort de ce sophiste, c'est-à-dire après 378 [2].

Il va de soi que toute difficulté disparait, dès que à l'exemple d'Ast et de Schaarschmidt on exclut sans pitié de l'héritage de Platon les dialogues appelés socratiques : mais les considérer comme postérieurs à la mort de Socrate, alors qu'on les déclare tous authentiques, ne laisse pas que de jeter dans un étrange embarras. En effet à quelle époque placer la composition de ces dix-sept ou dix-huit dialogues? Après la fondation de l'Académie? Mais, quoi qu'en dise Brandis, il serait absolument inexplicable que le *Lysis* fût contemporain du *Phèdre*, le *Charmide* du *Théétète*, l'*Hippias* du *Banquet*. Dans les dix ou douze ans qui ont suivi immédiatement la mort de Socrate? Mais comment trouver une place pour des travaux de ce genre soit entre les nombreux voyages que Platon fit durant cet intervalle, soit au milieu des préoccupations philosophiques et politiques fort différentes dont son esprit était alors assiégé?

Je suis sans doute très éloigné de voir avec Hermann une démonstration historique décisive de la thèse contraire dans les exclamations que Diogène Laërce prête à Socrate ou dans ce fait rapporté par le même compilateur [3], qu'une partie tout au moins des dialogues étaient, comme les *Mémorables*, désignés sous le nom d'ailleurs suffisamment exact de ἠθικὰ ἀπομνημο-

1. Le seul sentiment qu'il dut légitimement éprouver est celui que la Muse de Virgile prête à l'arbre dont la greffe a transformé la nature et renouvelé les fruits :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

2. Pour éclairer toute cette polémique, il ne sera pas inutile de se reporter aux considérations historiques développées dans le premier volume (p. 51-54), à l'occasion de cette période de la vie de Platon.

3. III, 34.

νεύματα. En revanche, il suffit, ce semble, de parcourir attentivement la collection platonicienne pour y discerner, non pas sans doute deux esprits opposés, mais une diversité manifeste d'inspiration.

Platon était doué de qualités trop géniales pour se réduire jamais à n'être qu'un simple écho de Socrate, à la façon, par exemple, de Simon le corroyeur et de l'honnête Xénophon [1]; il a reproduit son maître en artiste qui ajoute à son modèle son propre sentiment, en philosophe qui entrevoit et pressent les conséquences encore enveloppées d'une théorie ou d'un principe. J'accorde volontiers que telle page de ces premiers dialogues ne serait pas indigne de Platon devenu chef d'école, et que dans les plus achevés l'on découvre le même dessein, la même physionomie que dans les productions de sa maturité. Néanmoins, pris dans leur ensemble, ils n'en présentent pas moins, comparés à ceux qui ont suivi, des différences notables. Le regard de l'auteur porte visiblement moins haut et moins loin : son horizon est plus restreint : la surabondance des détails extérieurs, naturelle sous une plume de poète, contraste avec la simplicité relative du fond [2]. Prenons le plus remarquable : le *Protagoras* est sûrement l'œuvre d'un maître écrivain, l'heureux émule de Sophron et d'Epicharme : mais quelle allure capricieuse, quel amour des digressions, quel faible pour les controverses les plus subtiles ? On dirait, si l'on me permet cet anachronisme, un amusant article de Revue bien plutôt qu'un sérieux débat philosophique. Le véritable Socrate n'a jamais étalé tant d'esprit, ni raillé avec plus d'atticisme : néanmoins il se serait reconnu dans ces exposés captieux, dans ces discussions curieuses où il semble vouloir jouer au plus fin avec les sophistes ses con-

1. « Unwillkürlich übte das Ideal Einfluss auf die im Geiste des Schriftstellers sich vollziehende Ausgestaltung der geistigen Persönlichkeit des Darzustellenden : die Begeisterung sah vollendet, wozu der Meister nur einen Anlauf genommen, — löste die aufgeworfene Frage im Geiste des Lehrers — zog aus den von Sokrates aufgestellten Sätzen weitergehende Folgerungen » (Westermayer).

2. Ainsi s'explique le silence à peu près absolu que les anciens, à commencer par Aristote, gardent sur ces divers dialogues.

tradicteurs. De là au Socrate du *Gorgias* et du *Théétète*, quel visible intervalle !

A un autre point de vue, ces dialogues de la jeunesse de Platon traitent chacun une question spéciale, d'une portée généralement assez restreinte : ce sont avant tout des recherches morales, des explications psychologiques analogues à celles où se complaisait le Socrate de l'histoire. Aucun de ces coups d'aile qui dans les écrits de la période suivante nous emportent sur les hauteurs de la métaphysique en nous mettant en face des mystérieuses obscurités de la vie à venir : aucune spéculation sur l'essence de l'âme, sur la nature des choses : aucune allusion ni aux systèmes antérieurs ni aux écoles qui sortiront de l'enseignement de Socrate : aucun écho de la théorie des Idées, le centre et le foyer d'où rayonnera plus tard en tous sens le platonisme. Sans doute le pythagorisme n'avait que faire dans le *Criton*, ou l'ontologisme dans l'*Apologie* : mais sur quoi se fondent certains critiques, Stallbaum et Deuschle par exemple, pour affirmer qu'en composant ses premiers écrits, destinés par lui à attirer l'attention de ce que nous appellerions aujourd'hui le grand public, Platon dissimulait à dessein les grandes conceptions, fruit de son génie ? S'autoriser de l'exemple des *Lois* pour soutenir cette thèse, c'est confondre dans la vie du philosophe des temps, et si l'expression est permise, des « états d'âme » bien distincts.

Reste une hypothèse intermédiaire qui s'appuie sur une interprétation à mon sens très peu exacte de certains textes. Platon, nous dit Mullach [1], n'a pas attendu la mort de son maître pour prendre la plume : mais ses débuts dans la pu-

1. « Quapropter forsitan non infelix sit conjector qui suspicetur ordinem quo Platonis opera vel vivo adhuc auctore vel mortuo prodierunt non multum discrepare ab eo qui Varronis et Thrasylli ævo in codicibus manu exaratis erat ». — On cite à l'appui de cette hypothèse le fait, attesté par Diogène Laërce (III. 62), que plusieurs mettaient l'*Apologie* en tête des écrits de Platon. Mais il s'agit ici beaucoup plus de l'ordre méthodique à observer dans la lecture des dialogues que de leur succession chronologique. Nous voyons par Averroës et les catalogues arabes que les commentateurs d'Aristote avaient obéi de bonne heure à une préoccupation identique.

blicité ont été les quatre dialogues relatifs au procès et aux derniers moments de Socrate, dialogues placés pour ce motif en tête de la collection par les Alexandrins que copie Thrasylle. *Facit indignatio versum*, s'écriait Juvénal dégoûté de la corruption romaine : c'est un effet tout semblable qu'aurait produit sur l'âme indignée de Platon le spectacle de l'injustice qui allait déshonorer Athènes. — Pour être ingénieux, le rapprochement n'en est pas plus concluant. En ce qui touche la disposition adoptée et recommandée par Thrasylle, nous avons indiqué précédemment la raison véritable, d'ordre purement didactique, dont se sont inspirés ses premiers auteurs : enfin à moins de considérer le *Phédon* tout entier, avec l'ensemble imposant de ses démonstrations, comme la reproduction pure et simple d'une scène historique, qui peut songer sérieusement à y voir, au même titre que pour le *Criton* et l'*Apologie*, l'œuvre d'un philosophe de vingt-huit ans, disciple de la veille, et dès lors n'ayant encore et ne pouvant avoir ni école régulière ni enseignement arrêté?

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Pour clore ce débat par une rapide vue d'ensemble, voici ce qui apparait comme le plus probable. Avec l'antiquité et la grande majorité des critiques modernes, nous croyons que Platon, jaloux d'élever un monument à la fois à son maître et à la philosophie, a composé ses premiers dialogues du vivant de Socrate, peut-être en s'inspirant d'entretiens dont il avait été témoin et auxquels il s'est borné à donner un tour plus littéraire et des développements plus brillants. La condamnation et la mort « du plus juste et du plus sage des hommes [1] » ont produit sur lui une impression profonde, dont le contre-coup se fait ouvertement ou discrètement sentir dans quelques-uns de ses ouvrages, le *Gorgias*, le *Ménon*, l'*Euthydème* : plus tard, au retour de ses longs voyages, en possession d'une science plus vaste et d'une plus haute expérience, il est amené à se créer simultanément un système et une école, système annoncé et brillamment esquissé dans le *Phèdre*, la *République* et le *Banquet*, approfondi dans le *Cratyle*, le *Phédon* et le *Théétète*, développé au contact et sous l'influence des doctrines pythagoriciennes dans le

1. C'est sur ces mots, si éloquents dans leur simplicité, que se ferme dans le *Phédon* l'oraison funèbre de Socrate.

Timée et le *Philèbe* [1]. Enfin dans les *Lois*, qui sont comme son testament philosophique, il quitte la sphère de la spéculation abstraite pour combattre avec une ardeur renaissante ceux qui osent nier Dieu, la Providence, le bien moral, l'âme et ses hautes destinées. Des enseignements de Socrate comme d'un germe fécond Platon a tiré une doctrine philosophique imposante par sa grandeur : mais à quelque hauteur qu'atteigne son génie, il s'y est élevé et il y élève après lui ses lecteurs non par un brusque et soudain élan, mais sans secousse et presque sans effort, par une suite de transitions habilement ménagées.

Voilà quelques affirmations que personne, ou à peu près, ne sera tenté de démentir, mais dont la curiosité d'un très petit nombre se déclarera satisfaite. Comme on a pu s'en convaincre, en dépit de tout ce qu'une légion d'érudits a essayé pour le résoudre, le problème de la succession chronologique des dialogues de Platon subsiste presque entier. On a pu en torturant les textes émettre la prétention de leur faire dire plus qu'ils ne contiennent : une critique sérieuse ne saurait prendre à son compte les résultats problématiques aussi péniblement obtenus. On a tenté, d'autre part, de multiplier les hypothèses et les conjectures : la discussion, il fallait s'y attendre, n'a pas trouvé pour autant une marche plus sûre, un point d'appui plus solide. On s'est flatté de découvrir les variations du philosophe en analysant celles de l'écrivain : l'assimilation était trop peu justifiée, trop peu rationnelle pour ne pas paraître téméraire. Bref, vouloir ici comme ailleurs trancher

1. Susemihl fait au sujet de cette pensée toujours en mouvement une réflexion intéressante : « Eben so wenig wie sich schon von den frühesten Werken Plato's die Nebenabsicht einer vom Niedern zum Höhern aufsteigenden Darstellung ausschliessen lässt, da es bereits ein sokratischer und kein eigenthümlich platonischer Gedanke ist, den Fortscбritt in der eigener Erkenntniss an die Mittheilung zu binden, eben so sehr ist Plato auf den andern Seite stets ein werdender geblieben, weil es eben unmöglich ist, mit einem unrichtigen oder einseitigen Zwecke, wie es die von ihm beabsichtigte möglichste Beseitigung alles Werdens ist, jemals zum Abschlusse zu kommen. Das von ihm verschmähte Werden hat sich an ihm gerächt ».

une question d'histoire en l'absence de tout document historique était une gageure bien faite pour solliciter l'érudition germanique, encore qu'elle commence à s'en lasser elle-même, comme de plusieurs autres de ses plus hardies et de ses plus orgueilleuses tentatives dans l'ordre spéculatif.

Ajoutons une dernière réflexion.

Tout lecteur de Platon est convaincu, à ne pas en douter, que la pensée du grand philosophe a traversé, même après la fondation de son école, une longue et incessante évolution. Il serait du plus haut intérêt d'en suivre pas à pas les étapes : malheureusement, il n'est pas moins certain qu'il faut y renoncer : trop de confidences, trop de lumières de tout genre nous manquent pour mener à bonne fin une semblable tâche. C'est qu'en effet, eussions-nous, par quelque procédé inespéré et inattendu, l'heureuse fortune de mettre la main sur la suite réelle et authentique des dialogues, toute obscurité du même coup ne serait pas éclaircie, toute incertitude dissipée. Il semble bien que tous les écrits d'Aristote qui nous sont parvenus, depuis les plus élémentaires et les plus exotériques jusqu'aux plus ésotériques et aux plus profonds, soient sortis, sinon d'une seule et constante conception des choses, du moins d'un même état d'esprit. En fut-il ainsi de Platon, un de ces caractères chez lesquels la mobilité de l'impression s'unit à la persistance de la recherche ? Tout prouve le contraire. Son génie était, non pas plus vaste et plus étendu que celui de son disciple, mais plus accessible à des élans et à des retours inattendus, son âme non pas précisément moins éprise de la science avec ses exigences rigoureuses, mais plus sensible aux influences extérieures, aux leçons de l'expérience, aux objections et aux critiques de son entourage. Voilà pourquoi, voilà comment sur des sujets très voisins, souvent même identiques, la même plume nous a donné à des dates différentes le *Protagoras* et le *Philèbe*, le *Phèdre* et le *Théétète*, la *République* et les *Lois*. Le secret de ces variations intimes qui éclatent au grand jour et de tant d'autres que nous pressentons, que nous devinons tout au plus sans les bien connaître, Platon et ses premiers disciples l'ont emporté

dans la tombe, et la science moderne s'épuiserait en vain à en préciser l'explication : circonstance d'ailleurs qui, loin d'ôter au mérite des dialogues, leur assure peut-être aux yeux du lecteur moderne une partie de leur indiscutable attrait.

APPENDICE I

LES MANUSCRITS DE PLATON

Malgré les progrès évidents et si réjouissants de la philologie française, le sujet dont nous allons traiter paraîtra si nouveau au plus grand nombre qu'il ne sera pas inutile d'entrer en matière par quelques considérations d'une portée générale.

I

Que de fois l'ami des lettres n'est-il pas tenté de maudire la fortune en songeant à tous les chefs-d'œuvre du passé que le temps nous a ravis? Ne serait-il pas plus logique et plus équitable de nous applaudir de ce qui nous a été conservé ? En tout cas il est rare que les lecteurs même les plus éclairés et les plus enthousiastes des ouvrages classiques se demandent par quels intermédiaires ces trésors ont passé des mains de l'auteur original dans les leurs; pour leur permettre de franchir victorieusement toute la suite des âges, il a fallu pendant longtemps, surtout dans des siècles d'indifférence, des soins extraordinaires et une infinité de copies successives. Dès lors quelle difficulté n'éprouve-t-on pas en bien des cas pour remonter à la rédaction primitive, et selon la belle expression d'un érudit français, E. Egger, pour restituer à ces précieuses médailles la pure et juste empreinte du génie qui les a frappées ?

Certaines œuvres ne nous ont été transmises que par un manuscrit unique : mais ce cas est rare et le plus souvent nous sommes en présence d'un nombre considérable de copies de date et de provenance très diverses. Pour constituer le texte originel, un choix sera à faire : mais lequel? S. Jérôme nous dit que de son temps on tenait bien plus à de riches manuscrits des Ecritures qu'à une recension correcte : au xve et au xvie siècle les savants, indifférents aux mille précautions de la paléographie et de la diplomatique, ignoraient l'art de se guider au milieu des innombrables manuscrits qui sortaient alors des bibliothèques tant de l'Orient que de l'Occident ; chacun s'attachait à celui que le hasard avait mis en sa possession ou bien à celui qui offrait la plus belle écriture et l'exécution matérielle la mieux soignée. Malheureusement ce n'était là souvent qu'un indice trompeur : car au-dessus du copiste calligraphe, mais sans connaissances philosophiques ou littéraires suffisantes, il faut placer le copiste éclairé, même lorsque sa main est détestable. Plus tard l'habitude qui prévalut consistait à accumuler des variantes puisées indifféremment à toutes les sources, sauf à prendre celle qui s'adaptait ou paraissait s'adapter le mieux au contexte. Une telle façon de procéder comporte une part évidente d'arbitraire.

De nos jours les progrès de la critique permettent d'établir ou de restituer les textes par une méthode plus exacte, à la fois sévère et hardie. Ce qui n'était jadis qu'un art abandonné, ou peu s'en faut, au caprice personnel, est bien près d'être devenu une science malgré les difficultés et les obscurités inséparables de ce genre de recherches [1]. On a décrit et étudié la physionomie propre de chaque manuscrit célèbre : on a apprécié son importance spéciale : on a cherché surtout à reconstruire son histoire. Entre les diverses reproductions d'un même texte la parenté est tantôt très étroite, tantôt assez éloignée. Plusieurs copies, venues primitivement d'une source identique, sont aujourd'hui disséminées aux quatre coins de l'Europe : leur communauté d'origine se trahit par l'identité de certaines leçons importantes, par la similitude des lacunes ou des interpolations, par l'introduction dans le

1. « Duplex cum de codicum fide agitur, existit quæstio : altera, qua diligentia archetyporum suorum verba referant, altera quanti ipsorum archetyporum auctoritas sit æstimanda » (Jordan).

texte de gloses écrites d'abord à la marge, ou encore par des suppressions résultant tantôt de passages devenus illisibles, tantôt de la répétition de mots ou de finales semblables [1]. Dans quelques cas il est possible de suivre pour ainsi dire à la piste les transformations successives subies par un texte donné dans l'intervalle de plusieurs siècles. Comme les familles princières, les grands manuscrits ont aujourd'hui leurs tableaux généalogiques, mais « à la différence des hommes, ils ne valent que par leur descendance [2]. »

En général, plus un manuscrit est ancien, plus il est estimable [3] : car tandis qu'aujourd'hui il est aisé, à chaque réédition d'un ouvrage imprimé, de corriger les fautes relevées dans les éditions précédentes, autrefois les exemplaires sortis de la main de plusieurs copistes ou même d'un copiste unique étaient exposés à offrir des variantes fâcheuses, résultat de l'ignorance, de l'inattention, ou de l'intervention personnelle de l'écrivain. De génération en génération, de siècle en siècle, le nombre des fautes allait ainsi croissant sans même qu'on pût toujours en soupçonner l'existence et dans le cas le plus favorable, sans qu'on sût comment y porter remède. Cependant si évidente qu'elle soit, la règle ainsi posée n'en comporte pas moins de nombreuses exceptions [4]. Sans parler des cas où une révision scrupuleuse faite par des juges autorisés a abouti à l'élimination graduelle des fautes de l'original [5], il est certain qu'on a beaucoup trop médit des copistes du moyen-âge, peu éclairés peut-être, mais d'ordinaire exacts et consciencieux : les altérations les plus graves et les plus difficiles à corriger se sont produites dans les temps anciens. C'est

1. Ce que les philologues appellent des ὁμοιοτέλευτα.
2. M. Tournier.
3. C'était déjà la conviction de l'antiquité. A cette question d'Aratus : Πῶς τὴν Ὁμήρου ποίησιν ἀσφαλῶς κτήσαιτο, Timée le Phliasien répondait : Εἰ τοῖς ἀρχαίοις ἀντιγράφοις ἐντυγχάνοι, καὶ μὴ τοῖς ἤδη διωρθωμένοις (Diogène Laërce, IX, 113). — Aujourd'hui de tous les auteurs grecs profanes on ne possède qu'une seule copie complète antérieure au vi^e siècle : c'est le Dioscoride dédié à Julienne, fille de l'empereur Olybrius.
4. « Novitas codicum non majus est vitium quam hominum adolescentia : etiam his non semper ætas experientiam affert » (Wolf).
5. Il arrive parfois, écrit M. Tournier, que de copie en copie les textes déclinent dans le sens de la correction plate et de la facilité banale : à côté des fautes grossières que l'ignorance ou l'étourderie seule explique prennent place les fautes spécieuses, fruit de la demi-science.

ce qu'attestent jusqu'à l'évidence soit les papyrus et parchemins retirés depuis un siècle du sol de l'Egypte, soit les rouleaux d'Herculanum, où abondent les fautes d'orthographe, les corrections à la marge ou entre les lignes, les omissions et les répétitions : on sait d'ailleurs combien sont fréquentes et amères les plaintes des anciens contre l'inexpérience et l'incapacité des copistes [1].

Quoi qu'il en soit, on comprend qu'une des premières préoccupations du critique soit de déterminer autant qu'il est en lui l'origine et la date de ces monuments séculaires : en quel lieu ont-ils été copiés? par qui? pour qui? Quelle série d'aventures les a promenés en ce monde depuis leurs premiers possesseurs jusqu'à la bibliothèque où ils ont enfin trouvé un perpétuel asile? A la grande joie des savants, quelques manuscrits portent eux-mêmes leur date ou du moins l'indication du personnage historique auquel ils étaient destinés. Mais le plus souvent tout renseignement de ce genre fait défaut : alors l'érudition de se mettre aux champs, comme on l'a dit, de compulser, de retourner dans tous les sens ces précieuses copies. Mille riens qui seraient lettre morte pour le commun des lecteurs, armoiries, devises, signatures, reliure, notes finales ou marginales, elle tient registre de tout avec une infatigable sollicitude : car la découverte désirée se dégage lentement de ces éléments épars, tantôt combinés entre eux, tantôt rapprochés du témoignage de certains auteurs ou de l'ensemble des observations déjà faites sur d'autres manuscrits. Une remarque analogue s'applique à la nature de la substance qui en forme les feuillets (papyrus, parchemin, papier de coton ou de chiffe [2]), à la rareté ou à la multiplicité des abréviations, à la manière de les tracer, au caractère de l'écriture [3] et des ornements qui ont varié suivant les divers pays et les diverses époques : un œil suffisamment exercé peut arriver de la sorte à marquer non seulement le siècle, mais la portion de siècle à laquelle appartient tel ou tel manuscrit [1].

1. Citons entre beaucoup d'autres textes Cicéron (*ad Quint. fratr.*, III, 5), Strabon (XIII, 609), Galien (VII, 982), S. Jérôme (lettre 52), Porphyre (*Questions homériques*, VIII).

2. Sauf de rares exceptions, tous les manuscrits qualifiés dans les catalogues de *Bombycini* appartiennent, selon Graux, au XIIIe ou au XIVe siècle.

3. Hormis les textes sacrés ou liturgiques, les lettres *onciales* (ainsi nommées, dit-on, parce qu'elles avaient en hauteur le douzième d'un pied, comme l'*uncia* était la douzième partie de la livre) ont disparu de l'usage dès le Xe siècle.

Ce problème une fois résolu dans la mesure où il peut l'être, il reste à se prononcer sur le mérite et la valeur des diverses recensions existantes : laquelle ou lesquelles prendre pour règle? Sur ce point il est rare qu'entre les critiques il y ait parfaite entente. En cas de divergences se décider, comme au suffrage universel, par voie de majorité semble bien peu logique, ne tenir compte que d'un petit nombre peut paraître téméraire [2] : ceux-ci veulent qu'on travaille uniquement d'après le manuscrit jugé le meilleur, à l'exclusion de tous les autres : tel critique, plus hardi encore, répète à la suite de Scaliger : *Codices sunt sterquilinia*, et veut qu'on aille de l'avant sans hésiter, en dépit de l'unanimité des manuscrits, là où une correction est jugée indispensable [3]. Ce qui contribue en maintes circonstances à rendre un classement définitif à peu près impossible, c'est que toutes les parties d'un même manuscrit ne proviennent pas toujours de la même source et par conséquent n'ont pas nécessairement la même valeur : les meilleurs contiennent parfois des leçons vicieuses, tandis qu'un manuscrit réputé détestable dans l'ensemble pourra offrir à telle ou telle de ses pages des variantes d'un véritable prix. La saine critique exige un choix raisonné, dicté par l'étude attentive de chaque copie conservée et par une connaissance approfondie de l'histoire de la langue en général, et du style de l'auteur en particulier.

II

En ce qui concerne Platon, les modernes peuvent s'estimer par-

1. Rendons ici hommage, puisque l'occasion s'en présente, aux remarquables publications de M. Omont.

2. « Ut ratione et ordine procedas, unum paucosve libros eligere debebis, non quos externus nitor sermonisve elegantia aut sententiarum facilitas aliqua commendet, sed quos vetustas aliæque virtutes emendatrices manus minime passos esse spondeant, hisque demum inventis solida fundamenta habebis, quibus reliquam ædificationem imponas » (K. F. Hermann).

3. Certains éditeurs n'ont suivi que trop docilement ce conseil. « On voit des médecins toujours prêts à brûler, à couper, d'autres au contraire qui ont toujours peur et perdent la tête devant le moindre accident. De même on rencontre des critiques dont les mains brutales n'épargneront pas même les endroits intacts, tandis que d'autres osent à peine poser un doigt tremblant sur les parties malades » (God. Hermann).

ticulièrement heureux. De nombreux manuscrits (on n'en connaît pas moins de 147) nous ont conservé dans un état de pureté qu'on peut appeler exceptionnel une portion plus ou moins considérable de son œuvre, quelques-uns même son œuvre entière. Les moyens de contrôle abondent, ne laissant à la critique conjecturale qu'un champ extrêmement restreint. Ailleurs nous sommes réduits bien souvent à deviner la pensée de l'écrivain, cachée sous les gloses d'un scoliaste inepte ou rendue inintelligible par les *lapsus calami* du copiste : ici rien de semblable, et Cousin n'a fait que résumer l'opinion à peu près unanime des érudits lorsqu'il a dit : « Nous savons que nous possédons le texte de Platon tel qu'il est permis de le posséder et tel qu'on le possédait dans l'antiquité. Il ne reste plus, au lieu de le défigurer par des corrections hypothétiques, qu'à l'étudier et essayer de le comprendre tel qu'il est à l'aide des ressources et des procédés d'une critique éclairée qui connaît ses droits et leurs limites [1]. »

Et cependant, nous l'avons vu [2], bien des années s'écoulèrent entre la mort du philosophe et la publication intégrale de son œuvre. La plus ancienne édition de Platon dont l'histoire ait gardé le souvenir ne remonte pas au-delà de la période alexandrine. Il faut descendre à une date encore plus récente pour voir se constituer dans ses grandes lignes et dans ses traits essentiels la tradition platonicienne : c'est le canon imaginé ou adopté par Thrasylle qui décide dès lors à peu près souverainement de l'authentique et de l'apocryphe, de même que dans la confection des copies manuscrites la division des dialogues en tétralogies triomphe désormais de toutes les dispositions rivales. On peut en conclure avec assez de raison que la source première de tous les manuscrits aujourd'hui existants [3] n'est pas antérieure au commencement de l'ère chrétienne [4].

---

1. Stallbaum n'est pas moins optimiste : « Platonis scripta ita ad posteritatem pervenerunt ut præ ceteris integra et sincera habenda videantur. »
2. Le sujet est traité tout au long dans le chapitre intitulé : *De la publicité donnée aux écrits de Platon* (Tome I, p. 365-401).
3. Faisons toutefois une exception en faveur du court fragment récemment découvert au Fayoum (voir la note 2 de la page 394 de notre premier volume). L'Egypte hellénisée ne devait pas faire moins pour Platon que pour Homère, Chrysippe, Philodème, Euripide et Hypéride.
4. On lit dans saint Jérôme (*Préface* du livre de Job) : « Habeant qui volunt veteres libros vel in membranis purpureis auro argentoque descriptos,

Un texte assurément fort curieux de Diogène Laërce [1] nous a appris quels étaient les signes conventionnels en honneur chez les premiers éditeurs de Platon. Dans nos manuscrits de ce philosophe l'*obel* marque un changement d'interlocuteurs, tandis que dans ceux de Démosthène on s'en est servi pour indiquer tantôt les passages jugés apocryphes, tantôt et plus souvent les endroits controversés auxquels paraissait manquer la dernière main. Dans son *Manuel de philologie* [2] M. Reinach relève également quelques notes spéciales aux premiers : la κρύφια (demi-cercle avec un point au milieu) signalait un passage obscur et incompris, l'astérisque la conformité des dogmes, enfin une λ cursive en marge traversée par un S en forme de croix les endroits à interpréter dans un sens mystique [3].

Les éditeurs de Platon antérieurs à notre siècle paraissent s'être peu souciés en général de s'instruire par la comparaison des manuscrits : du moins, au grand scandale de certains modernes ils se sont sur ce point abstenus de toute confidence. A la fin du dernier siècle il serait facile de citer quelques tentatives isolées comme celles de Fischer, de Wolf, et de Bast : mais Bekker est le premier qui ait créé ce que l'on appelle l'*apparatus criticus* des dialogues de Platon. Il visita tour à tour dans ce dessein Munich en 1805, en 1811 Paris où dès lors la Bibliothèque impériale ne possédait pas moins de 49 manuscrits de ce philosophe, plus tard enfin les bibliothèques de l'Italie de 1816 à 1818, et s'acquitta de sa tâche avec une habileté à laquelle les érudits les plus éminents

---

vel uncialibus, ut vulgo aiunt, literis. » Platon a-t-il jamais été l'objet dans l'antiquité, même au plus beau temps de sa gloire, d'une semblable édition de luxe, comme l'*Iliade* d'Homère ou certaines *Olympiques* de Pindare, ou cet Evangéliaire découvert en 1880 par M. Gebhard au monastère de Bassano dans la Calabre ? On ne saurait le dire.

1. Cité *in extenso* à la page 395 de notre premier volume.
2. Supplément, p. 45.
3. Un manuscrit de l'abbaye de la Cava près de Salerne, sous ce titre, *De notis antiquorum*, contient les renseignements suivants : « De obelis et asteriscis Platonis, quæ nos ex græco transtulimus, chi græcum purum (X) appositum dictum schema consuetudinemque platonicam significat ; chi græcum distinctum (X·) bonam et electam conscriptionem significat : < lambda græcum jacens purum (quam ipsa Græcitas a duabus lineis convenientibus *diplen* nominat) proprium dogma uniuscujusque philosophi, quod ipsi solum visum est, significat : <· lambda græcum jacens distinctum correctionem significat. » (Voir un article de Reifferscheid dans le *Rheinisches Museum*, 1868).

ont rendu hommage [1]. On lui a reproché néanmoins de n'avoir donné qu'une description très insuffisante des manuscrits qu'il avait eus entre les mains, et d'avoir fait entrer dans le cercle de ses investigations des documents inutiles, faute d'en avoir préalablement contrôlé l'origine et la valeur. Pour choisir au milieu de tant de richesses les leçons les plus sûres, il crut bon d'imiter le procédé de Zeuxis composant sa Vénus [2], ce qui devait enlever toute unité au texte ainsi constitué. Cousin l'a félicité d'avoir fait revivre la riche synthèse de la phrase platonicienne avec son mouvement et même son désordre apparent, tandis que Ast, doué d'une rare sagacité, mais enclin à une témérité excessive, introduisant dans le texte de Platon les catégories plus ou moins artificielles de la grammaire moderne, le bouleverse au profit d'une régularité qui serait un anachronisme. Par quelques-unes des notes dont il a accompagné sa traduction des dialogues, Cousin a prouvé qu'il n'eût tenu qu'à lui de se placer dans ce domaine au premier rang des philologues : moins heureux que Proclus, Platon n'a pas obtenu de notre grand philosophe les honneurs de la plus modeste édition [3], et à l'exemple de Cousin, ses élèves ont eu plus d'attrait pour la comparaison des systèmes que pour la collation des manuscrits. Tout récemment cette dernière tâche

1. « Collationes quibus distinctiores et planiores nullas, diligentiores paucissimas habemus » (Jordan).

2. « In hoc tantum dissimilis, écrit à ce propos Schneider, quod, cum ille nudas spectasset, hic adsciticio nonnunquam ornatu imponi sibi passus est. »

3. Voici en quels termes Cousin appréciait sur ce point l'œuvre de ses devanciers : « Il semble qu'il en soit de la critique verbale comme de la critique historique et d'autres branches plus importantes de la littérature et de la civilisation, qu'elle soit condamnée à passer successivement par deux époques de crédulité et de scepticisme, où d'abord on admet presque sans examen les textes les moins purs et les authenticités les plus douteuses, où ensuite l'orgueil de quelques corrections heureuses pousse jusqu'à la manie le dédain des autorités les plus positives et le goût des innovations, avant de parvenir à l'époque où la raison plus étendue et plus ferme emprunte aux époques précédentes ce qu'elles eurent de légitime, à l'une le respect de l'antiquité, à l'autre le droit d'examen, discute toutes choses sans préjugé comme sans suffisance... Ici comme partout les degrés et les intermédiaires sont inévitables et utiles... Il n'y avait qu'une foi vive et un peu superstitieuse qui pût inspirer le courage et soutenir la patience de ces hommes admirables qui au renouvellement des lettres, entreprirent de nous rendre les monuments écrits de l'antiquité ; trop de sévérité envers eux serait de l'ingratitude. »

sollicitait la légitime ambition d'un jeune érudit formé à l'école des maîtres les plus célèbres, M. Graux : une mort prématurée l'a enlevé à la philologie française, dont il eût été l'honneur. Ici encore c'est à l'Allemagne que nous devons emprunter les conclusions et les résultats les plus autorisés. Par des voies différentes, MM. Schanz et Jordan ont pénétré, selon le mot d'un critique, jusqu'au cœur et à la moelle des nombreux manuscrits dont la plupart n'avaient encore été examinés qu'à la surface : et en dépit de certaines divergences à peu près inévitables, on peut dire que leurs travaux permettent d'arrêter dès maintenant dans ses grandes lignes la hiérarchie des manuscrits, au double point de vue de leur filiation et de leur importance. Mais avant d'aborder cette partie de notre tâche, il nous a paru utile, pour mieux préciser le débat, de passer en revue et de décrire les manuscrits de Platon vraiment dignes de l'attention des critiques, en les rattachant aux bibliothèques qui les détiennent.

III

Nous commençons cette énumération par l'un des plus célèbres, et celui dont l'origine est le mieux connue. C'est le manuscrit d'Oxford, désigné sous la triple épithète de *Clarkianus*, *Bodleianus* et *Oxoniensis*. Voici comment Clarke lui-même en raconte la découverte [1], et ce récit navrant explique pourquoi tant de manuscrits qui existaient encore il y a deux et trois siècles sont aujourd'hui irrévocablement perdus.

« Au cours de mon voyage en Orient, je visitai à Cos un pauvre boutiquier qui m'avait été signalé par le consul français comme possédant plusieurs ouvrages anciens : je le trouvai effectivement lisant un manuscrit de l'*Odyssée*. Rien ne put le déterminer à partager ses richesses, que son fils devait emporter avec lui à Patmos, où les manuscrits, disait-il, étaient particulièrement recherchés. Cette révélation me détermina à me rendre dans cette île, où la bibliothèque du monastère me fut libéralement ouverte. Une grande salle était pleine de livres de toutes dimensions, dans

1. Dans ses *Travels in various countries of Europa, Asia and Africa* (2e édit., 1813). J'abrège le récit du savant anglais en me bornant aux points essentiels.

le plus déplorable état, les uns abandonnés sur le plancher où ils étaient rongés par les vers et par l'humidité, les autres disposés sur des rayons, mais absolument en désordre. A l'extrémité de la chambre opposée à la fenêtre, un nombre considérable de vieux volumes de parchemin avec ou sans couverture étaient entassés dans un pêle-mêle indescriptible : preuve qu'ils avaient été condamnés à disparaître. Quand nous demandâmes au supérieur ce qu'ils renfermaient, il répondit avec un geste de souveraine indifférence : Χειρόγραφα. C'est un de ces moments où un voyageur lettré est tenté de ne pas en croire ses yeux ; ces parchemins si dédaigneusement traités étaient autant de manuscrits grecs, dont quelques-uns remontaient à une assez haute antiquité. Continuant mon inspection, je mis la main sur le plus beau spécimen de calligraphie grecque qui soit arrivé jusqu'à nous : c'était une copie des vingt-quatre premiers dialogues de Platon, écrite d'un bout à l'autre sur vélin en caractères merveilleux, se terminant par une date et le nom du calligraphe : le tout formant un volume unique, in-folio, relié en bois. L'enveloppe, attaquée par les vers, tombait en pièces. Une étiquette de papier collée sur le dos portait cette inscription moderne : Διάλογοι Σωκράτους ; mais les lettres du nom de Platon, séparées par des étoiles, apparaissaient distinctement à la première page du manuscrit. »

Clarke, bien entendu, n'eut rien de plus pressé que d'entamer des pourparlers pour entrer en possession de ce trésor méconnu : mais en Orient ces sortes de négociations sont toujours des plus laborieuses.

« Le dimanche 11 d'octobre se passa dans une grande anxiété : c'était le jour où le supérieur s'était engagé à nous envoyer les manuscrits si ardemment convoités. Le soir, étant montés sur le pont de notre caïque, au coucher du soleil nous aperçûmes un homme suivant le sentier qui descend du monastère au port : peu à peu nous pûmes nous convaincre qu'il tenait un grand panier à la main. A son arrivée sur la plage, il fit un signal, aussitôt l'embarcation appartenant à notre caïque fut détachée. En abordant il cria à haute voix qu'il apportait les vivres commandés pour nous par le capitan-pacha à la suite de notre lettre : mais quelques instants après il nous fit un clignement d'œil significatif, ajoutant que le supérieur désirait que le panier fût vidé par nous, afin de bien constater que tout était en règle. Nous comprîmes

l'insinuation, et nous courûmes avec cette précieuse charge dans notre cabine, où, le panier renversé, nous trouvâmes le manuscrit de Platon, les poésies de saint Grégoire, un ouvrage de Philon, deux volumes contenant des notes de musique grecque et un autre renfermant le lexique de saint Cyrille. Toutes ces richesses furent cachées incontinent à l'intérieur d'un matelas dans un de nos lits, et le panier rendu au porteur avec une respectable gratification : puis on reconduisit ce dernier au rivage. »

C'est ainsi que le 11 octobre 1801 ce manuscrit fut arraché aux mains inintelligentes qui en auraient infailliblement laissé consommer la ruine. Comment était-il arrivé à Patmos? On l'ignore : mais on sait qu'il s'y trouvait déjà au xvie siècle; car la Vaticane contient un manuscrit de cette époque où se lit (fol. 82) un catalogue des manuscrits les plus remarquables existant à Patmos [1], et dans le nombre figure le *Clarkianus*.

Clarke en fit présent à Porson qui mourut le 25 septembre 1808. L'année suivante, l'Académie d'Oxford acheta au prix de 1,000 livres sterling tous les manuscrits recueillis par Clarke au cours de ses voyages. L'inventaire n'en fut rédigé qu'en 1812 [2] : Nicoll s'était chargé des manuscrits orientaux, Gaisford [3] des manuscrits grecs, et dans son travail le *Clarkianus* porte le numéro 39. Le même érudit en fit une première collation [4] : puis l'attention des savants s'en détourna et il ne fut plus consulté qu'à l'occasion de quelques éditions spéciales, publiées en Angleterre et à l'étranger [5], lorsque M. Schanz, enlevé à son enseignement en 1870 par

1. Πίναξ τῶν ἐν τῇ σεβασμίᾳ μόνῃ τῆς νήσου Πάτμου ἀξιολογωτέρων εὑρισκομένων βιβλίων. Le manuscrit porte la cote 1205.

2. Catalogus sive notitia mstorum qui a cel. D. Clarke comparati in bibl. Bodleiana asservantur, Oxonii.

3. Professeur de langue et de littérature grecques à Oxford, Gaisford en récompense de ses services fut nommé curateur de la bibliothèque Bodléienne.

4. On lit dans la Préface de ses *Lectiones platonicæ* (1820) : « Sumpto in manus Stephanicæ editionis exemplo, varietates qualescumque etiam levissimas notavi, certe enotare volui, spirituum, accentuum, librarii notarum, diligenti observatione facta. »

5. Citons la collation de M. Jowett pour l'édition du *Banquet* par Jahn : celle de Campbell pour son édition du *Théétète*, du *Sophiste* et du *Politique* : celle de Riddell pour son édition de l'*Apologie* (1867) : celle de Poste pour son édition du *Philèbe* (1866), enfin celle de Bywater pour le *Phédon* de Wagner (1870).

la guerre franco-allemande, conçut et exécuta le projet d'en donner une description complète [1], à laquelle sont empruntées la plupart des indications qui suivent.

Le manuscrit se compose de 420 feuilles; les deux premières, d'un format un peu plus petit, sont d'une main plus récente et moins exercée, et contiennent divers extraits de la *Physique* d'Aristote [2]. Suivent les 24 dialogues platoniciens énumérés les premiers dans la liste de Thrasylle, conformément à l'ordre adopté par ce grammairien : les tétralogies sont marquées en tête des dialogues par lesquels elles commencent, les dialogues sont numérotés sur la marge de gauche.

I. fol. 1 *a* Π·Λ·Α·Τ·Ω·Ν·Ο·Σ· [3]
α' εὐθύφρων ἢ περὶ ὁσίου, πειραστικός, titre répété (sauf le dernier mot) à la fin du dialogue (fol. 7b).
fol. 8 *a* β' ἀπολογία σωκράτους, ἠθικός.
fol. 20 *b* γ' (le mot Κρίτων est enlevé par une déchirure) περὶ πρακτοῦ, ἠθικός.
fol. 26 *a* δ' φαίδων ἢ περὶ ψυχῆς, ἠθικός.
II. fol. 58 *a* ε' κράτυλος ἢ περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος, λογικός.
fol. 83 *a* ς' θεαίτητος ἢ περὶ ἐπιστήμης (suit un mot illisible [4]).
fol. 113 *a* ζ' σοφιστὴς ἢ περὶ τοῦ ὄντος, λογικός.
fol. 136 *b* η' πολιτικὸς ἢ περὶ βασιλείας, λογικός.
III. fol. 154 *a* θ' παρμενίδης ἢ περὶ ἰδεῶν, λογικός.
fol. 173 *a* ι' φίληβος ἢ περὶ ἡδονῆς, ἠθικός.
fol. 198 *b* ια' συμπόσιον ἢ περὶ ἔρωτος, ἠθικός (une main postérieure a ajouté en marge : περὶ ἀγαθοῦ).
fol. 224 *a* ιβ' φαῖδρος ἢ περὶ καλοῦ, ἠθικός.
IV. fol. 248 *b* ιγ' ἀλκιβιάδης α' ἢ περὶ φύσεως ἀνθρώπου, μαιευτικός.
fol. 263 *a* ιδ' ἀλκιβιάδης β' ἢ περὶ προσευχῆς, μαιευτικός.
fol. 269 *b* ιε' ἵππαρχος ἢ φιλοκερδής, ἠθικός.
fol. 273 *a* ις' ἐρασταί ἢ περὶ φιλοσοφίας, ἠθικός (avec le second titre ἀντερασταί écrit en marge).

1. Voir ses *Novæ commentationes platonicæ*, Wurzbourg, 1871.
2. I, 6, 7, et I, 2, 3 (éd. Bekker).
3. L'encre a disparu, il ne reste que la trace des lettres.
4. Le haut de bon nombre de pages a été en effet endommagé par l'humidité.

V. fol. 277 *a* ιζ' θεάγης ἢ περὶ σωφροσύνης, μαιευτικός (avec le second titre περὶ φιλοσοφίας en marge).
fol. 282 *a* ιη' χαρμίδης ἢ περὶ σωφροσύνης, πειραστικός.
fol. 295 *a* ιθ' λάχης ἢ περὶ ἀνδρείας, μαιευτικός.
fol. 307 *a* κ' λύσις ἢ περὶ φιλίας, μαιευτικός.
VI. fol. 317 *b* κα' εὐθύδημος ἢ ἐριστικὸς, ἀνατρεπτικός.
fol. 336 *b* κβ' πρωταγόρας ἢ σοφισταί, ἐνδεικτικός.
fol. 368 *b* κγ' γοργίας ἢ περὶ ῥητορικῆς, ἀνατρεπτικός.
fol. 405 *a* κδ' μένων ἢ περὶ ἀρετῆς, πειραστικός. Le dialogue se termine fol. 418 *b*.

Il convient d'ajouter que l'épithète finale de chaque titre paraît être une addition postérieure.

Contrairement aux habitudes des copistes, l'auteur de ce manuscrit s'est fait connaître. On lit en effet à la fin du *Ménon* la suscription suivante : ἐγράφη χειρὶ ἰω̄ καλλιγράφου | εὐτυχῶς ἀρέθαι διακόνωι πα | τρεῖ · νομισμάτων βυζαντί | ων δέκα καὶ τριῶν μηνὶ νοεμ | βρίωι ἰνδικτιῶνο ιδ' ἔτει κόσμου | ςυΔ βασιλείας λέοντος τοῦ φι | λοχ̄υ υἱοῦ βασιλείου τοῦ ἀειμνήστου. Ainsi ce volume a été écrit par le calligraphe Jean en 896 [1] (l'an 6404 du monde) pour Aréthas de Patros, alors diacre, plus tard archevêque de Césarée.

Il se termine par six feuilles de parchemin dont la seconde contient un *index dialogorum* : si l'on fait abstraction des extraits d'Aristote ajoutés on ne sait pourquoi au commencement, le manuscrit compte 52 quaternions et demi, tous numérotés [2].

Chaque page a 34 lignes ; comme dans presque tous les manuscrits de ce temps les raies tracées à la pointe servent pour le recto et le verso de la même page. Les abréviations sont rares: l'iota est ascrit, non souscrit : les esprits se marquent ⊣ et ⊢. Ce manuscrit présente une particularité, qui est encore plus frappante dans le Venetus 185: il dérive d'une copie où les lignes ou στίχοι étaient numérotées à la marge par centaines [3] : en comptant les

1. L'empereur Léon VI, surnommé le *Philosophe*, régna de 886 à 912, et son père Basile de 867 à 886.
2. Gaisford n'avait compté que 418 feuilles : mais la feuille 111 et la feuille 418 sont en double. Le quaternion qui va dans le *Politique* de 289 D à 308 A a été transporté par mégarde au milieu du *Protagoras*.
3. Il en est de même, par exemple, du papyrus de Banks contenant l'*Iliade*. — Certains indices permettent de conclure que cette « stichométrie partielle », comme disent les philologues, avait été appliquée dans l'original à l'œuvre entière de Platon.

lignes du Clarkianus comprises entre deux de ces chiffres, Schanz a trouvé un total variant entre 68 et 75. Il faut croire en outre que cette copie n'était pas parfaitement lisible : car le *Protagoras* offre des lacunes qui ont été comblées par une main plus moderne, peut-être celle qui a ajouté çà et là les noms des personnages. Les corrections ajoutées sont généralement sans valeur. Cette même main, dit Teuffel, a introduit dans le texte de quelques dialogues, et notamment du *Phédon*, des variantes très défectueuses. Certaines scolies [1] paraissent déceler une origine chrétienne : il est assez naturel de les attribuer à cet Aréthas auquel le manuscrit était destiné, auteur d'un commentaire de l'Apocalypse et d'une étude sur les discours d'Aristide.

Le triple titre que portent tous les dialogues dans le *Clarkianus*, parmi nos manuscrits importants de Platon très probablement l'un des deux plus antiques, semble appeler ici au moins une courte explication. Que le premier seul vienne de l'auteur lui-même, c'est ce qui est universellement admis. On peut remarquer à ce propos qu'en Grèce l'usage de désigner sous un titre unique un ouvrage de quelque étendue ne s'est répandu qu'assez tard : les tragiques paraissent être les premiers parmi les poètes à y avoir eu recours, sans doute pour prévenir toute confusion entre leurs nombreuses créations. Depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse, le mouvement littéraire était devenu trop considérable, le nombre des lecteurs trop grand pour qu'au siècle suivant un ouvrage pût être lancé dans la publicité sans une qualification qui le fît aussitôt reconnaître, qu'elle eût été choisie par l'auteur ou imaginée avec plus ou moins de bonheur par ses éditeurs ou ses disciples [2]. Nous savons qu'une des fonctions de Callimaque consista à inscrire un titre sur chacun des volumes accumulés sur les rayons de la bibliothèque d'Alexandrie [3]. Parfois, comme dans l'*Anabase* et la *Cyropédie*, le titre ne vise qu'une par-

1. Schanz cite notamment celles qui se rencontrent *Euthyphron* 14 E, *Apologie* 27 D, *Charmide* 155 D.
2. Porphyre (ch. 4) raconte que Plotin, son maître, ayant oublié de donner lui-même un titre à chacun de ses ouvrages, chacun les intitulait diversement à son gré.
3. Schol. de Plaute : « Callimachus aulicus regius bibliothecarius etiam singulis voluminibus titulos inscripsit. » Cf. Alexis dans Athénée (IV, 164).

tie plus ou moins étendue de l'ouvrage, et qu'il s'agisse d'un poète comme Homère ou d'un philosophe comme Aristote, on distinguait les endroits que l'on voulait indiquer en rappelant les sujets particuliers qui y étaient traités [1].

Pour en revenir à Platon, il a employé pour désigner ses dialogues l'un des trois genres de titres en usage de son temps, et tirés soit d'un personnage marquant (ἀπὸ προσώπων, *Timée*, *Gorgias*), soit du sujet (ὀνόματα πραγματικά, *République*, *Lois*), soit enfin de quelque circonstance accessoire (ὀνόματα περιστατικά, le *Banquet*). C'est sans doute pour mieux marquer l'analogie entre ses écrits et les productions dramatiques de ses illustres contemporains qu'il a choisi de préférence des noms de personnes. Nous avons vu qu'Aristote citant le *Banquet* se sert de l'expression λόγοι ἐρωτικοί ; en revanche dans une lettre d'Isocrate à Philippe, écrite peu de temps après la mort de Platon [2], la *République* et les *Lois* se trouvent désignées sous leur titre traditionnel.

Mais comme un simple nom propre, assez fréquemment sans signification historique, ne constituait qu'une indication insuffisante du contenu, peu à peu dans un intérêt pédagogique la coutume prévalut d'accoler à ce premier titre un second, emprunté à la nature des questions traitées. A mesure que l'on avance, ce dernier de plus en plus répandu finit même par condamner l'autre à l'oubli. C'est ainsi que Cicéron dans ses *Tusculanes*, à l'exemple de Callimaque dans sa 24ᵉ épigramme, appelle le *Phédon* « liber de anima », et que Plutarque emprunte à Aristote un passage pris ἐν τῷ Εὐδήμῳ ἐπιγραφομένῳ ἢ περὶ ψυχῆς [3]. Dans la classification de Thrasylle, tous les dialogues de Platon portent de la sorte un second titre que ce grammairien avait sans doute emprunté (au moins pour un certain nombre) à la tradition courante [4]. Proclus distingue avec soin ces additions arbitraires,

1. Ainsi on cite Homère ἐν νίπτροις, ἐν νεκυίᾳ, etc.
2. En 337.
3. Une trentaine d'écrits de Varron ont à côté de leur titre un sous-titre grec, que M. L. Havet ne croit pas contemporain de la composition et de la première publication. — Les dialogues de Lucien ont également été pourvus d'un double titre, l'un tiré d'un personnage en vue, l'autre du sujet : Μένιππος ἢ νεκυομαντεία, etc.
4. Diogène Laërce, III, 57 : Διπλαῖς χρῆται ταῖς ἐπιγραφαῖς ἑκάστου τῶν βιβλίων. Mullach fait au sujet du second titre la remarque suivante : « In quo valde mihi videtur peccasse. Nam quum nomina hominum propria quæ

de provenance récente, des dénominations anciennes, seules authentiques [1]. Quant à la troisième indication qui sert à marquer à quel genre appartient le dialogue, elle a été ajoutée par les commentateurs, souvent de la façon la moins intelligente, et elle égare le lecteur plus encore qu'elle ne l'éclaire [2]. Les anciens déjà en avaient fait la remarque, et la comparaison entre le texte de Diogène Laërce et les principaux manuscrits que nous possédons, à commencer par celui d'Oxford, montre que si en général les copistes suivaient l'ordre marqué par Thrasylle, ils étaient loin de reproduire avec la même inviolable fidélité les sous-titres adoptés par ce dernier.

D'Oxford nous passons à Paris, non par un vain sentiment d'amour-propre patriotique, mais parce qu'en réalité notre Bibliothèque nationale possède pour l'éditeur de Platon des richesses comparables à la copie célèbre dont nous venons de parler. Ce sont les deux manuscrits cotés 1807 et 1808, que nous allons décrire avec le même soin [3].

Le premier (désigné autrefois sous le nom de Medico-Regius n° 2087, A de tous les éditeurs), est un grand in-folio de parchemin de 344 pages à deux colonnes, séparées par un espace assez large où sont indiqués les interlocuteurs en tête de chaque dialogue : chaque ligne a de 20 à 25 lettres. Le catalogue l'attribue au xe siècle, mais les érudits les plus compétents, Bekker, Graux, Bast, s'accordent à lui assigner une date antérieure. La reliure,

titulorum loco haud dubie jam ab ipso Platone libris imposita sunt, novis titulis qui dialogorum argumenta complecterentur, explicanda esse sibi persuasisset, nunquam ea usus est cautione ut pluribus verbis auctoris in scribendo dialogo consilium exprimeret, sed ea quam elegit inscriptione haud raro a Platonis mente aberravit aut partem tantum propositæ quæstionis attigit. » (*Frag. phil. græc.*, III, 61).

1. Après avoir constaté que tous les dialogues portent une indication relative au sujet (Πάντες ἀπὸ τοῦ προηγουμένου προβλήματος ἔχουσιν ἐπιγραφήν) Proclus ajoute en parlant du premier titre : Ἀρχαία καὶ οὐ νενοθευομένη, κάθαπερ ἄλλαι τῶν ἐπιγραφῶν προσθέσεις οὖσαι τῶν νεωτέρων τῆς ἐξουσίας ἀπολαυόντων (*In Remp.*, p. 350).

2. C'est ainsi que Grou s'indigne de voir le *Gorgias* qualifié de ἀνατρεπτικός. Loin de se borner dans ce dialogue à combattre des préjugés, est-ce que Socrate ne s'y élève pas aux plus hautes vérités touchant la nature et l'usage de l'éloquence ?

3. Schanz en a fait l'objet d'une notice spéciale dans le *Rheinisches Museum*, 1878, p. 303.

aux armes de France et de Navarre, date des premières années du xvie siècle. En voici le contenu qui, sauf pour la 7e tétralogie, complète admirablement celui du Clarkianus :

Fol. 1 — κθʹ Κλειτοφῶν ἢ προτρεπτικός (désigné comme le vingt-neuvième dialogue, par conséquent comme précédé de 7 tétralogies).

Fol. 3 *r* — Πλάτωνος πολιτεῖαι [1] ἢ περὶ δικαίου λʹ (Chaque livre est numéroté et l'ensemble compte pour dix dialogues : à la fin du premier livre πολιτείας ἢ περὶ δικαίου αʹ, et de même pour les suivants).

Fol. **114** *r* — Πλάτωνος Τίμαιος ἢ περὶ φύσεως, μʹ.

Fol. **145** *r* — Πλάτωνος Κριτίας ἢ Ἀτλαντικός, μαʹ.

Fol. **151** *v* — Πλάτωνος Μίνως ἢ περὶ νόμου, μβʹ.

Fol. **156** *r* — Πλάτωνος Νόμοι ἢ νομοθεσίαι μγʹ (à la fin de chaque livre νόμων ἢ νομοθεσίας αʹ, βʹ etc).

Fol. **291** *r* — Πλάτωνος Ἐπινομὶς ἢ φιλόσοφος.

Fol. **299** *v* — Πλάτωνος ἐπιστολαὶ ιβʹ.

Fol. **322** *r* — Ὅροι, puis les sept dialogues qualifiés de νοθευόμενοι.

A la fin, une main plus récente a écrit cette apostille : ὠρθώθη ἡ βίβλος αὕτη υπο κω (Κωνσταντινου) μητροπολ (μητροπολιτου) ιερα~ πολ~ (ἱερᾶς πόλεως) τοῦ καὶ ὠνησαμένου. Heureusement, dit Cobet à ce propos, dans tous les endroits corrigés on aperçoit encore l'ancienne écriture : les corrections de Constantin, faites à l'encre rouge, sont faciles à reconnaître. L'attention d'un autre réviseur s'est portée sur les consonnes écrites à la fin des lignes : il les efface pour les reporter au commencement de la ligne suivante.

Les abréviations sont très rares [2], l'accentuation très soignée, le iota ascrit, les changements d'interlocuteur marqués en marge par un trait perpendiculaire. L'écriture, sans doute de la même main à qui l'on doit, avec le célèbre Damascius de Venise (Marcianus 246), le Marcianus 283 et le fameux Palatinus 398 à Heidelberg, est assez remarquable : M. Omont y reconnait sans hésiter la main d'un Oriental. Les scolies sont en petites onciales d'une forme particulière.

1. Pluriel à remarquer.

2. On ne peut donc pas accepter sans réserve cette assertion du catalogue de 1740 : « Ibi observari possunt siglæ et scribendi compendia a librariis usurpari solita. »

L'histoire de ce manuscrit est très mal connue [1]. On sait seulement qu'il a appartenu au cardinal Nicolas Ridolfi (seconde moitié du xv[e] siècle), qui le tenait sans doute de Janus Lascaris, dont il porte l'*ex-libris* Λσ [2].

Le second manuscrit, coté **1808**, (autrefois Regius **2088**) également grand in-folio sur papier, est loin d'avoir une valeur aussi éminente [3]. Il semble en effet n'être qu'une copie, faite au xiii[e] siècle d'un manuscrit de Venise (App. cl. 4 c. 1) [4], puisque ce qui se trouve écrit de première ou de seconde main à la marge de ce dernier a été transporté dans le texte du premier. Il renferme **360** feuilles et on y rencontre d'abord les sept premières tétralogies de Thrasylle. A la fin du *Ménexène* se lisent les mots : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου : suivent les sept dialogues apocryphes, les *Vers dorés* et Timée de Locres.

Ici comme dans le manuscrit précédent les dialogues n'ont qu'un titre et un sous-titre : le troisième manque, sauf pour l'*Euthyphron* qualifié ici de λόγος ἐριστικός. Les deux *Hippias* sont désignés l'un et l'autre par les mots : περὶ τοῦ καλοῦ, et le *Criton* par cette variante : περὶ δόξης ἀληθοῦς καὶ δικαίου. Certains mots omis ont été reportés en marge de la main même du copiste : les variantes se lisent tantôt à la marge, tantôt entre les lignes : les scolies sont assez nombreuses : de la feuille 25 à la feuille 34, elles sont écrites en caractères slaves; quelques-unes sont effacées ou ont été coupées au moment de la reliure de façon à ne plus présenter

1. « Der Parisinus A geht auf eine Uncialhandschrift zurück, welche in zwei Columnen geschrieben war und beiläufig 38-40 Zeilen in jeder Columne hatte » (Schanz).

2. On sait que Lascaris a beaucoup fait au xv[e] et au xvi[e] siècle pour le développement des études grecques. Il avait réuni une bibliothèque très riche pour le temps et qui ne renfermait pas moins de 128 manuscrits grecs. Un grand nombre ont passé de son vivant ou à sa mort au cardinal Ridolfi, qui avait entretenu avec leur possesseur des relations d'amitié. Or dans l'inventaire qui en fut dressé par Devaris, on trouve sous la cote 93 : « Πλατωνος διαλογοι τινες και αι πολιτειαι, in pergameno, in-f° grande. » Il est probable que c'est notre Parisinus 1807.

3. M. Schanz qui déjà, à plusieurs reprises, s'était occupé de ce manuscrit (Cf. *Hermès*, X, 171 et XI, 104) l'a soumis en 1886 à une révision définitive, à la suite de laquelle il l'a déclaré sans valeur sérieuse. Stallbaum se borne à l'appeler « librum bonæ satis notæ. »

4. Il en sera parlé ci-après.

aucun sens. Les changements d'interlocuteurs sont indiqués de la même façon que dans le précédent manuscrit. Comme singularité d'orthographe, relevons l'infinitif des verbes en αω, écrit constamment αῖν.

Sur la troisième feuille se lit l'indication suivante : « Ex bibliotheca J. Huralti Boistaillerij, emptus aureis 35 a Nicolao græco, 1562 [Venetiis]. » Boistaillé, probablement un élève de Pierre Danès, fut ambassadeur de France à Constantinople et à Venise au milieu du xvi[e] siècle. La reliure, en jaune verdâtre, suffirait presque à elle seule pour indiquer cette provenance.

Les autres manuscrits de Paris n'ont pour la restitution du texte de Platon qu'une importance fort secondaire ; on en trouvera l'énumération plus loin.

Sans être aussi riche que la bibliothèque de Paris, celle de Venise possède également deux manuscrits auxquels nous devons une mention spéciale.

Le premier (App. class. 4 cod. **1**, — **t**, Bekker, — T, Schanz [1]) a passé de la bibliothèque du couvent de S. Jean et S. Paul à celle de Saint-Marc. C'est un manuscrit sur parchemin contenant **265** feuilles à deux colonnes de 50 lignes : entre les deux colonnes règne un espace large d'un doigt occupé par d'assez nombreuses scolies. Ce volume est l'œuvre de quatre copistes différents. Les quatre premières feuilles, renfermant Timée de Locres (**1-3** *a*), une scolie (**3** *b*), un extrait de Plutarque, et l'index des écrits de Platon d'après le canon de Thrasylle (**4** *b*), sont de Jean Rhosus, bien connu comme calligraphe. La partie la plus considérable et en même temps la plus soignée du manuscrit (**5** *a* — **212** *b*) comprend les sept premières tétralogies avec le *Clitophon* et s'arrête au commencement du III[e] livre de la *République* [2] : elle date du xii[e] siècle. Pour les dialogues qu'elle a en commun avec le Clarkianus, les titres sont identiques, sauf suppression de l'épithète finale et la substitution pour le *Théagès* des mots περὶ σοφίας à περὶ σωφροσύνης : voici en outre de quelle façon sont désignés les six dialogues qui suivent :

1. Voir sa brochure intitulée : *Ueber den Platocodex der Marcusbibliothek zu Venedig*, Leipzig, 1877.

2. 389 D. Pour ce dialogue, le Venetus **t** se rattache manifestement à la famille du Parisinus A, mais en raison de son origine postérieure il offre des traces bien plus nombreuses d'altérations.

κε′ ἱππίας μείζων ἢ περὶ τοῦ καλοῦ.
κϛ′ ἱππίας ἐλάττων ἢ περὶ τοῦ καλοῦ.
κζ′ ἴων ἢ περὶ ἰλιάδος.
κη′ μενέξενος ἢ ἐπιτάφιος.
κθ′ κλειτοφῶν ἢ προτρεπτικός.
λ′ πλάτωνος πολιτείας ἢ περὶ δικαίου α′, β′, γ′.

Les titres et les chiffres sont en rouge : le titre est répété à la fin de chaque dialogue. Comme dans le précédent, on lit à la suite du *Ménexène* : τέλος τοῦ ᾱ βιβλίου. L'écriture est nette, les abréviations fréquentes, l'iota ascrit, les accents souvent omis, surtout à côté des esprits. Les personnages sont marqués au début des sept premiers dialogues, puis du *Clitophon* et des trois livres de la *République* : un trait perpendiculaire en marge indique les changements d'interlocuteurs ; dans quelques passages une seconde main a écrit les lettres initiales des noms des personnages. La plupart des scolies datent de la première main et ont été écrites en même temps que le texte : d'autres sont moins anciennes, quelques-unes même tout à fait modernes. Le copiste, très scrupuleux, n'a pas osé dès l'abord introduire ses corrections dans le texte et s'est borné à les inscrire timidement à la marge.

Une troisième partie (213 *a* — 255 *b*), probablement du xv[e] siècle, contient la fin de la *République* : en tête de chaque livre on lit : Πλάτωνος πολιτειῶν τέταρτος, πέμπτος, etc. Les abréviations se font rares, l'iota est souscrit, mais souvent oublié. Une seule scolie de quelque importance à la page 216 *a*. Enfin le *Timée* (256 *a* — 265 *b*) a été ajouté postérieurement.

Ce manuscrit a été, dit-on, consulté par Arlenius pour la seconde édition de Bâle. Mais le fait n'est pas absolument démontré.

Le second manuscrit de Venise (n. 185, Π, Bekker — D, Schanz [1]) est un in-folio sur parchemin, comprenant 349 feuilles, du xii[e] siècle ou même d'après M. Jordan plus ancien, quoique très certainement postérieur au Parisinus A. On y trouve d'abord seize des dialogues contenus dans le Clarkianus : en tête, une main plus récente a placé Timée de Locres : viennent ensuite l'*Euthyphron* (fol. 5 *a*), l'*Apologie* (10 *a*), où certaines parties paraissent plus modernes,

1. Voir ses *Studien zur Geschichte des Platonischen Textes*, Würzbourg, 1874, p. 5-7.

le *Criton* (20 *b*), le *Phédon* (26 *a*) avec des passages plus récents et des interpolations inexplicables de morceaux appartenant à d'autres dialogues, le *Cratyle* (52 *a*), le *Théétète* (72 *b*), le *Sophiste* (100 *b*), le *Politique* (122 *a*), où deux feuilles ont été transportées par mégarde dans le X[e] livre de la *République*, le *Parménide* (143 *a*), le *Philèbe* (160 *a*), le *Banquet* (180 *a*) avec le sous-titre περὶ ἀγαθοῦ au-dessus duquel une main moderne a écrit ἔρωτος, le *Phèdre* (204 *a*) avec le sous-titre περὶ ἔρωτος, corrigé plus tard en περὶ καλοῦ, le *Premier Alcibiade* (220 *b*), le *Second Alcibiade* (232 *b*), l'*Hipparque* (237 *b*), les *Rivaux* (240 *b*), le *Clitophon* (243 *b*) avec le sous-titre προτρεπτικὸς, enfin la *République* (246 *a*) où deux feuilles ont été enlevées du VI[e] livre [1] : le X[e] est incomplet. — Le copiste paraît avoir été très peu soucieux de la correction : sur la même page le même mot est tantôt bien, tantôt mal écrit : chose singulière, plusieurs fautes sont communes à ce manuscrit et au Clarkianus. Il contient en outre mainte variante de seconde main [2].

La bibliothèque Vaticane, si riche en trésors de tout genre, n'a aucun manuscrit de Platon comparable aux précédents. Un seul in-folio sur parchemin, en deux parties de la même main (n. 225 et 226 — ΔΘ, Bekker, — V, Schanz) mérite de nous arrêter [3].

Le premier volume (Δ), de 487 feuilles, s'ouvre par une addition plus moderne, sur mauvais papier : ἀλκινόου διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων. La feuille 13[b] contient, rédigé de la main même du copiste, l'index des dialogues qui suivent : *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Gorgias*, *Ménon*, *Cratyle*, *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Parménide*, *Philèbe*, *Banquet*, *Phèdre*, *premier et second Alcibiade*, *Hipparque*, *Rivaux* (les quatre dernières lignes de ce dialogue ont été transcrites sur une petite feuille supplémentaire par la même main qui a écrit les feuilles 305 et 316). — Le second (Θ) avec la suscription Πλάτωνος βιβλίον δεύτερον, contient *Théagès*,

1. 507 E — 515 D.
2. « Wir haben im Venetus II die ersten sieben Tetralogien in derselben Ueberlieferung vor uns, die uns für die beiden letzten und die *Spurii* der Parisinus bietet, mit andern Worten eine Copie des jetzt verlorenen ersten Theiles des Parisinus. » (Jordan, *Hermès*, XIII, 480). De part et d'autre les scolies appartiennent à la même rédaction.
3. Schanz, *Studien*, p. 2-3. Nous avons là, au jugement de cet érudit, une copie du Clarkianus, et les lacunes qu'on y constate doivent être mises au compte des détériorations de ce dernier manuscrit.

Charmide, Lachès, Lysis, Euthydème, Protagoras, Timée, les deux *Hippias, Ion, Menéxène* (à la fin duquel on lit (196 a) : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου). Puis après les sept apocryphes, deux pages vides, le *Clitophon* et les dix livres de la *République*. Peu ou point de scolies. Les pages ont tantôt 33, tantôt 34 lignes. Ce manuscrit avait d'abord passé pour être du XII[e] siècle : mais dans la « Recensio manuscriptorum codicum qui ex universa bibl. Vat. anno 1792 procuratoribus Gallorum jure belli seu pactarum induciarum ergo et initæ pacis traditi fuere » (Leipzig 1803) il est désigné expressément comme du XV[e] siècle.

Nous terminons cette liste d'honneur, si l'on peut ainsi parler, par un manuscrit de Tubingue que l'on a proposé d'appeler « Crusianus », car c'est Crusius [1] qui l'a sauvé de la ruine au moment où un libraire de ses amis allait le déchirer pour faire servir le parchemin à des reliures. De forme carrée, il remonte au XII[e] ou au XI[e] siècle, et renferme en 360 pages de 25 lignes chacune (numérotées 1, 3, 5, etc) sous le titre : τὰ ἕπτα τοῦ Πλάτωνος un choix de dialogues, à savoir : *Euthyphron, Criton, Phédon, Parménide*, les deux *Alcibiade* et le *Timée*, ce qu'on pourrait appeler la « théologie » de Platon. En tête de chacun se trouvent une initiale et des ornements à l'encre rouge. Comme dans les manuscrits précédents les changements d'interlocuteurs sont marqués en marge par une ligne perpendiculaire : chaque fois que le nom même du personnage se trouve écrit, on est en face d'une addition postérieure. Quatre feuilles (p. 5-12) sont d'une autre main moins habile que le reste du volume. Les scolies sont rares, les ligatures peu compliquées : les abréviations ne se présentent guère qu'à la fin des lignes où les mots sont coupés de la façon souvent la plus arbitraire : les esprits affectent la forme ⌊ ou ⌋ : de la première main il n'y a ni iota ascrit ni iota souscrit. Un certain nombre de corrections se lisent soit au-dessus de la ligne, soit à la marge : quelques lacunes ont été comblées à la suite d'une révision. Plusieurs indices tendent à prouver que cette copie a été écrite à la dictée, en même temps que plusieurs autres : ainsi le remplacement presque constant de β par υ devant des voyelles (p. ex. συνέυη pour συνέβη) et certaines fautes qui ont évidemment leur origine dans l'itacisme.

1. Né en 1526, Crusius fut professeur à Tubingue pendant la seconde moitié de sa vie. Il mourut en 1607. Lui-même a consigné cette date mémorable (15 janvier 1560) sur le manuscrit, où figure son buste gravé sur bois par un des meilleurs artistes du temps.

Ce manuscrit, collationné par Reuss pour l'édition d'une partie des dialogues donnée par Fischer en 1783, avait été depuis lors laissé dans l'oubli lorsque Schneider et Schanz l'ont soumis à un nouvel examen [1].

IV

Ici se pose un problème d'une importance capitale. Quelle est la valeur de ces différentes sources? à laquelle s'attacher de préférence? Laquelle reproduit avec le plus de probabilité le texte primitif, tel qu'il était sorti de la main du philosophe? « Pareille question, écrit M. Croiset à propos de Thucydide, n'est pas facile à trancher. En cela comme en beaucoup d'autres choses, les solutions simples qui séduisent au premier abord laissent presque toujours de côté une certaine part de la vérité. Elles se remplacent même l'une l'autre à tour de rôle, car la mode règne jusque dans l'érudition. » Peut-être cependant l'éditeur de Platon n'est-il pas condamné à éprouver le même embarras.

L'un des princes de la philologie moderne, Cobet, n'a pas assez d'éloges pour le Parisinus A : « Præterquam quod est antiquissimus omnium, non memini me videre integriorem librum neque emendatiorem. Solus omnium, quotquot supersunt manuscripti codices, atticæ dialecti veteris ἰδιώματα et formas fideliter conservavit. Omnis lectionum fides et omnia emendationis subsidia in uno Parisino A continentur qui in *Republica* optimus, in *Legibus* aliquanto deterior sed tamen reliquis ad unum omnibus longe longeque melior, in *Timæo* et in *Critia* præstantissimus est... Supplet lacunas, omittit emblemata datque passim solus ex tenebris lucem. Igitur in solo Parisino A ut in stabili fundamento tota crisis libri platonici firmiter hæreat. » L'éloge est aussi complet qu'il peut l'être, mais aucun manuscrit n'est absolument irréprochable, et Cobet lui-même a proposé une série de corrections au texte du *Critias* [2]. Son jugement sur le Clarkianus est bien autrement sévère.

1. Voir un article de Teuffel dans le *Rheinisches Museum*, XXIX, p. 175.
2. *Mnémosyne*, 1875, p. 198-208.

« Bodleianus nullum correctorem nactus sed religiose ab indocto librario descriptus scatet vitiis erroribusque quorum pars in Veneto correcta legitur non ex auctoritate libri veteris, sed de Græci lectoris conjectura ut plurimum non infelici [1]. » On a répondu avec raison à Cobet qu'un critique du moyen-âge capable d'un nombre aussi considérable de corrections est un mythe : elles sont à la fois si importantes et si naturelles qu'il est impossible de douter de leur valeur originale.

Bekker, que l'on a si justement placé au premier rang des initiateurs de la philologie contemporaine, avait pris pour base de son édition le double manuscrit ΔΘ du Vatican qu'il avait mis ainsi particulièrement en relief. Schanz a fait voir que ce manuscrit dérivait du Clarkianus avec plus de fidélité qu'on ne l'avait longtemps supposé, quoique par l'intermédiaire d'une copie où certaines interpolations accueillies plus tard dans le texte figuraient encore comme gloses ou comme variantes marginales. En outre ce manuscrit ΔΘ est loin d'avoir dans toutes ses parties la même valeur : pour la première tétralogie il est au nombre des moins corrects : en outre certaines lacunes d'une ou deux lignes dans les deux premiers livres de la *République* révèlent dans Θ une copie de **t**. Somme toute, l'éditeur même le plus consciencieux n'a pas à en tenir compte.

Graux répartissait les manuscrits de Platon en deux groupes, l'un dérivant du Parisinus A, l'autre du Venetus Π : sans la mort prématurée qui l'a enlevé à la science française, il eût sans doute donné de cette thèse une démonstration qu'il n'a fait qu'ébaucher.

Plus entreprenant que ses devanciers, M. Schanz a entrepris de remonter jusqu'à l'original primitif d'où proviennent toutes les copies actuellement existantes : ce qu'il appelle d'un mot commode « l'archétype [2]. » Rédigé conformément aux indications de

1. *Ibid.* 1880, p. 397. Il est vrai que Cobet n'a pas toujours montré la même rigueur à l'égard d'un manuscrit dont un autre éditeur de renom, Jahn, a pu dire à propos d'une simple question d'accentuation : « Ego tantam duco libri unici Bodleiani auctoritatem ex ipsa eruditæ antiquitatis paradosi repetendi, ut ne in his quidem minutiis, nisi erroris causa non lateat, impune neglegatur. »

2. Voir dans ses *Studien* (p. 23) le chapitre qui a pour titre : *Ueber den Archetypos.* Il est regrettable que chez M. Schanz le philosophe ne soit pas à la hauteur du philologue. « La critique et l'herméneutique sont deux

Dercyllidas et de Thrasylle et datant par conséquent, selon toutes les probabilités, du premier siècle de notre ère, il renfermait les neuf tétralogies, suivies des *Définitions* et des sept dialogues apocryphes. Seuls les manuscrits Z de Florence et Ξ de Venise nous offrent aujourd'hui intégralement tout cet ensemble. De plus dans le Venetus **t** et le Vaticanus Θ (auxquels on peut ajouter l'Angelicus C. J. 4) nous avons vu qu'on lisait à la fin du *Ménexène* : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου ; on peut en conclure avec quelque assurance que l'archétype se composait de deux volumes, dont l'un (sauf la 7e tétralogie) est reproduit par le Clarkianus, et l'autre par le Parisinus A, aujourd'hui nos deux sources les plus anciennes. Il devait renfermer un certain nombre de fautes [1] qui se retrouvent dans tous nos manuscrits sans exception, en dehors des interpolations dont les unes sont évidentes, les autres résultent de citations très anciennement annexées au texte, tandis qu'il en est qui ne peuvent être découvertes que par la pénétration du critique [2]. Au point de vue de la disposition matérielle, c'est sans doute le Venetus *t* qui offre de l'archétype l'image la plus fidèle.

Reste à reconstruire sur ces bases la généalogie des divers manuscrits aujourd'hui connus. M. Schanz n'a apporté à cette nouvelle partie de sa tâche ni moins de talent ni moins de persévérance qu'à la première. Il admet qu'il a existé primitivement deux copies du premier volume de l'archétype, l'une où manquait la 7e tétralogie ainsi qu'un passage du *Théétète* [3] qui ne se retrouve ni dans le Vaticanus Δ ni dans le Venetus Π, l'autre complète, d'où dérivent des manuscrits plus récents et en même temps beaucoup moins corrects. Il partage ainsi les 68 manuscrits qu'il a exa-

sciences inséparables. On ne peut faire que de médiocre critique et donner que des éditions fautives, si l'on ne cherche pas à comprendre à fond les textes que l'on publie. » (Graux).

1. Il s'agit surtout de mots inconsidérément séparés ou rapprochés, de lettres ou de syllabes répétées ou omises (« Sæpissime hoc fit in Clarkiano, ut syllabæ similes intercidant »), etc. Il faut d'ailleurs constater chez M. Schanz un penchant peut-être excessif à soupçonner et à découvrir des altérations.

2. M. Schanz écrit à ce sujet : « Die Hauptaufgabe des Platokritikers wird immer die sein, die vielen unechten Zusätze auszuschneiden. » Quelques-unes de ces interpolations ne lui paraissent pas antérieures au ve siècle de notre ère.

3. 208 D — 209 A.

minés en deux familles, la première où il associe au Clarkianus[1] les deux copies que nous venons de nommer[2], ainsi que le Tubingensis dont la parenté avec les précédentes, notamment avec la première main du Clarkianus, lui paraît incontestable, — la seconde fort inférieure, défigurée de toutes manières par le caprice des copistes et bonne tout au plus à signaler et à combler certaines lacunes de la première[3]. Aussi à la fin de son travail s'approprie-t-il sans restriction ce jugement de Cobet : « Supersunt Platonis codicis manuscripti et plurimi et in ea copia nonnulli antiquissimi summa cura et studio in pulcherrimis membranis elegantissima et peritissima manu κεκαλλιγραφημένοι, quorum scripturæ passim reliquorum testium omnium auctoritatem sua præstantia obruunt. In unoquoque dialogo soli Platonis manum servant in ceteris manifesto errore vel fraude aut vitiatam aut interpolatam, eaque res tam perspicua est et evidens ut satius sit abjectis reliquorum omnium discrepantibus scripturis nullum omnino usum habentibus Platonis textum, quem vocant, illis solis libris veluti firmissimis fundamentis superstruere. Si quid enim ex reliquis testibus hic illic profertur boni, in iis locis ubi meliores titubant aut hallucinantur, debetur vera lectio non fidelioribus libris antiquis olim deperditis, unde illi manaverunt, sed sollerti conjecturæ et felici emendationi quales semper acutior aliquis inter legendum excogitare et reperire solet. »

Il est incontestable que les éditions des divers dialogues déjà publiées par Schanz réalisent presque partout un sérieux pro-

1. Cobet (*Mnémosyne*, 1875, p. 280) a de la peine à le lui pardonner : « Fidelissimo testi video comites esse additos libros deteriores Crusianum, Venetos duos, Vaticanum, unde minutias et quisquilias et ineptias sine numero Platoni adhærere. » On pouvait lire cependant dans les *Novæ commentationes Platonicæ* de M. Schanz (p. 38) : « Clarkianum optimum Platonicum librum fundamentumque recensionis esse XXIV dialogorum qui eo continentur, ex quo Turicenses et Hermannus Platonem ediderunt, omnibus qui hac de re judicant persuasum est. »

2. Stallbaum qualifie le Vaticanus Δ de « optimæ notaæ. »

3. Voici au surplus les conclusions textuelles de son mémoire *Ueber die Classen der platonischen Handschriften* : « a) Die gute Classe der plat. Handsch. giebt uns nur die 6 ersten Tetralogien : die Ueberlieferung der siebenten beruht auf der geringen Handschriftenclasse : b) der Clarkianus kommt für die 6 ersten Tetralogien vorzugsweise in Betracht : c) der Vaticanus ist gänzlich ausser Acht zu lassen : d) der Tubingensis gehört, der Timaios ausgenommen, zur guten Classe : e) mit Ausschluss des *Symposion* giebt uns der Venetus Π den Text der guten Classe. »

grès. Pour la constitution du texte de la *République*, il ne reconnaît d'importance, en dehors du Parisinus A, qu'au Venetus Π, où les interpolations sont plus nombreuses. Pour le *Timée*, A est également seul à posséder une valeur réelle. Quant au Venetus t, de tous les manuscrits de la seconde famille c'est celui qui se rapproche le plus du Clarkianus : il passe même aux yeux de Schanz pour la source de tous les autres, notamment du Parisinus B, qui a subi les retouches de deux correcteurs[1]. Il n'y a dès lors pas d'autre source à consulter pour la 7e tétralogie.

Les conclusions de M. Jordan[2] diffèrent sensiblement de celles de Schanz. Tandis que ce dernier a proclamé hautement la supériorité du Clarkianus en ce qui touche les vingt-quatre dialogues qu'il renferme, le premier, moins exclusif, n'admet pas que ce manuscrit (qui est loin en effet d'être de tout point irréprochable, ainsi qu'en témoignent d'assez nombreuses corrections de seconde main) serve de règle absolue pour juger du mérite des copies qu'on lui compare[3]. Pour sa part, M. Jordan distingue trois familles de manuscrits, sans aucune prétention d'ailleurs à rattacher définitivement à l'une d'elles chacune des copies existantes. La première comprend le Clarkianus, le Vaticanus Δ, le Venetus Π, tandis que la seconde où certaines variantes remontent au VIe et peut-être au Ve siècle, se divise en deux groupes, l'un formé des Pari-

1. M. Schanz s'est appliqué à en faire le départ dans sa récente édition de l'*Euthyphron*, à l'occasion de laquelle il a collationné une série considérable de manuscrits d'ordinaire très justement négligés (*Studien*, p. 68-86).

2. Voir sa brochure intitulée : *De Platonicorum codicum auctoritate*, Leipzig, 1874. Voici le résumé de ses recherches : « Tres sunt codicum ad sex priores tetralogias collatorum familiæ, α, β, ξ : duæ priores ex duobus unicis archetypi apographis originem duxerunt, quorum uterque multis variisque vitiis erat affectus : utraque igitur ad hæc detrimenta sananda alterius auxilio eget. Harum scripturæ (quales vel omnes vel optimi utriusque codices præbent) si diversæ sunt, utri obsequendum sit, a nexu sententiarum, Platonis dicendi genere, artis palæographicæ rationibus dijudicandum est. Tertia ξ ita est comparata ut quoties altera ultra reliquarum quod verum videatur præbeat, ea abstineamus : non igitur nisi si in familiis α et β peccatum esse manifesto appareat, ad tertiam refugiendum est videndumque si forte verum vel veri vestigia in ea deprehendi possint. » Jordan tient notamment en grande estime le Venetus t.

3. C'est le même conseil que répétait naguère M. Weil dans le *Journal des Savants* : « Il convient non de s'inféoder à la tradition d'un seul manuscrit ou d'une seule famille de manuscrits, mais de garder la liberté de ses jugements, et tout en n'accordant pas la même confiance à ces divers témoins, d'entendre toutes les dépositions et de faire entre elles un choix raisonné. »

sini C E F et des Florentini a, c et i ayant à leur tête le Parisinus B : l'autre composé du Venetus A, des Parisini I et X, et dont le type est le Florentinus b. Pour certains dialogues, le *Cratyle* par exemple, la seconde famille lui paraît l'emporter sur la première. Quant à la troisième, formée avant tout de Σ, Ξ et Υ, elle n'a qu'une valeur très inférieure.

Citons en terminant les travaux plus récents de M. Wohlrab [1], lequel conteste également l'autorité exclusive accordée par la plupart des éditeurs au Clarkianus. A son tour il a essayé de répartir les manuscrits platoniciens connus en un certain nombre de groupes : mais cette classification plus ou moins arbitraire n'a pas rencontré beaucoup de faveur.

Somme toute, comme on le voit dans ce qui précède, à côté de divergences de détail à peu près inévitables, il y a un accord presque unanime entre critiques pour mettre au premier rang le Clarkianus et le Parisinus A, et au second, mais à une grande distance l'un de l'autre, le Venetus *t* et le Parisinus B. Quant à la plupart des manuscrits qui pourraient revendiquer le droit de figurer à la suite, ce qui rend leur classement difficile, c'est que ce sont ou des manuscrits incomplets, ne comprenant qu'une partie souvent fort restreinte de l'héritage platonicien, ou des manuscrits mixtes se rapprochant tantôt d'un groupe, tantôt d'un autre [2], ce qui fait que leur autorité varie selon les écrits que l'on considère et l'édition qu'on se propose : le texte de chaque dialogue a ainsi sa généalogie et sa tradition à part [3]. La seule chose raisonnable, comme l'a montré M. Croiset, c'est de se servir de tous sans s'y asservir et de tâcher d'en tirer ce qu'ils contiennent de bon sans en prendre le mauvais.

A ce propos il n'est pas sans intérêt de constater que la prééminence reconnue du Clarkianus vient de subir un redoutable assaut. A deux reprises déjà nous avons eu occasion de parler des

1. *Die Platohandschriften und ihre gegenseitigen Beziehungen* (article publié d'abord dans les *Jahrbücher für classische Philologie*, 15 Suppl. Band). Wohlrab compte jusqu'à 13 manuscrits qualifiés pour servir de règle au critique.

2. C'est ce que M. Jordan déclare expressément en ce qui touche la classe ξ, se rapprochant tantôt de α, tantôt de β.

3. Ainsi le Vaticanus Δ pour la première tétralogie et le *Gorgias*, le Venetus II pour le *Banquet*, le Tubingensis pour le *Timée* dérivent d'une source très défectueuse.

fragments relativement considérables du *Phédon* [1], contenus dans un manuscrit récemment rapporté d'Egypte par M. Flinders Petrie. Or ce manuscrit, écrit dans l'Attique, ainsi que le conjecture Mahaffy d'après certaines particularités orthographiques, a le mérite de remonter à la première moitié du IIIe siècle avant notre ère et par suite d'être antérieur de mille ou onze cents ans au Clarkianus. Comme il fallait s'y attendre, les deux textes comparés entre eux offrent mainte différence, et tout aussitôt certains critiques [2] ont pris sévèrement à partie les grammairiens des âges suivants, coupables d'avoir, selon l'expression de l'un d'eux, versé leur eau claire dans le vin pur de Platon, en d'autres termes, d'avoir par leurs importunes paraphrases, par les interpolations de leur goût timoré, par des interversions conformes aux nouvelles règles de l'euphonie, poli, adouci et du même coup défiguré la concision énergique, l'allure mâle et hardie de l'original. Désormais, ajoutait-on, il sera aisé d'arracher à ce Platon de la décadence son masque d'emprunt.

Une étude plus attentive, modifiant ces impressions de la première heure, a démontré que si l'on pouvait sur quelques points s'inspirer très utilement de ce modèle inattendu, tout cependant n'était pas à lui emprunter : à la suite d'Usener, M. Weil a même tiré de ce parallèle une preuve de la haute idée qu'on doit se faire de la recension représentée par le manuscrit d'Oxford. Les grammairiens alexandrins ont fait des efforts louables, sinon toujours heureux, pour remonter aux sources, et il n'y a pas lieu d'être surpris de ce que ce papyrus égyptien, malgré son antiquité respectable, n'offre en somme aucune garantie supérieure d'exactitude [3].

Il importe d'ajouter en terminant qu'au point de vue de l'exégèse philosophique, cette laborieuse confrontation des manuscrits s'est montrée presque partout stérile, en ce sens que parmi les

1. De 67 E à 84 B, mais avec de grandes lacunes.

2. En particulier Diels dans la *Deutsche Literaturzeitung* (1891, p. 529).

3. C'est ainsi, comme on l'a fait très justement remarquer, que les éditions Hachette des grands écrivains français sont beaucoup plus correctes et plus pures que la plupart des éditions antérieures, car en rétablissant les textes primitifs, en les éclairant par la publication des variantes et par des annotations précieuses, elles nous rendent intacte et complète la pensée de nos propres classiques.

nombreuses corrections proposées ou adoptées depuis un siècle par l'élite des philologues, il serait difficile d'en citer une seule susceptible d'entraîner à sa suite une modification de quelque importance dans l'ensemble du système platonicien ou même dans la conception de telle ou telle théorie spéciale. Ficin et Henri Estienne lisaient un Platon qui, en ce qui touche la grammaire et l'orthographe, s'éloignait ici et là du nôtre : mais la métaphysique et la dialectique de Platon n'ont reçu de toutes ces retouches de détail aucune lumière nouvelle.

V

Pour compléter cet appendice, il nous reste à énumérer et à décrire [1] les manuscrits de Platon que possèdent les principales bibliothèques de l'Europe. Malheureusement beaucoup de catalogues sont incomplets ou d'un laconisme désespérant, donnant tout au plus au lecteur une très brève indication du contenu, sans rien qui permette de hasarder une conclusion ou même une hypothèse sur l'origine ou la filiation du manuscrit considéré.

PARIS

(*Parisini*) [2]

Aux manuscrits **1807** (A, Bekker) et **1808** (B, Bekker) décrits plus haut s'ajoutent dans notre Bibliothèque nationale :

1809 (C, Bekker). In-folio de 316 feuilles en parchemin [3], contenant les mêmes dialogues que B, auxquels une main plus récente a ajouté Timée de Locres et le *Clitophon*. C'est très probablement une copie de B, dont les corrections ont passé ici dans le texte. L'écriture est belle et régulière : il n'y a pas de iota ascrit. Plusieurs dialogues ont leur titre et une lettre initiale en rouge : aucune remarque à la fin du *Ménexène*. Ce manuscrit vient de Vatopédi, l'un des monastères de l'Athos, comme le montre la suscription grecque : ἡ βίβλος τοῦ βατοπεδίου. Le catalogue l'attribue au xve siècle, et rappelle qu'il a été désigné autrefois par l'épithète de Basnerianus.

1810 (D, Bekker). Grand in-folio de 302 feuilles, renfermant l'*Euthyphron*, le *Criton*, l'*Apologie*, les commentaires d'Hermias sur le *Phèdre* et de Proclus sur le *Parménide* [1] et se terminant par la *République* et le *Banquet*. Ce manuscrit, copie du Venetus Π, est assez mal conservé, ce qui en rend la lecture difficile. Il paraît être de la fin du xiiie siècle et figurait dans la bibliothèque de Jean François d'Asola, noble vénitien du commencement du xvie siècle. Le catalogue alphabétique des manuscrits grecs de Fontainebleau, rédigé en **1550** par Vergèce et Palæocappa, lui donne le n° **428** avec cette mention : ἐστὶ δὲ πάνυ παλαιόν, ἐν χάρτῃ δαμασκηνῷ.

1811 (E, Bekker). In-folio de 327 feuilles. On y trouve la seconde, la troisième et la quatrième tétralogies, puis le *Théagès*, le *Charmide*, le *Gorgias*, le *Ménon*, la septième et la première tétralogies, enfin le *Lachès*, le *Lysis*, l'*Euthydème* et le *Protagoras*. On lit à la fin : « Fuit Charoli Valgulii Brixiensis ». Attribué aux premières années du xive siècle, il a passé comme le précédent, entre les mains de Jean François d'Asola, puis à Fontainebleau où il fut catalogué sous le n° 427 avec cette note : ἐστὶ δὲ πάνυ παλαιόν, καὶ καλῶς γεγραμμένον, ἐν χάρτῃ δαμασκηνῷ. Schanz le fait venir du Venetus **t** comme le Tubingensis.

1812 (F, Bekker). In-folio de 277 feuilles du xive siècle, contenant les mêmes dialogues que E jusqu'à l'*Ion* inclusivement : les dialogues suivants sont remplacés par le *Timée*. Il porte en marge des scolies peu nombreuses, mais d'une réelle valeur. Il a appartenu à Colbert [2] et une note nous apprend qu'il a été payé **15** sols en Italie.

---

1. On suivra d'aussi près que possible l'ordre adopté par Bekker.
2. Les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale se divisent en trois catégories ; a) ceux qui y existaient en 1740, b) ceux qui y sont entrés depuis cette époque (l'inventaire sommaire en a été dressé par M. Omont en 1883), c) les manuscrits du fond Coislin, lesquels recueillis par le chancelier Séguier et donnés par l'évêque Coislin à l'abbaye de Saint-Germain, passèrent à la Bibliothèque à l'époque de la Révolution. Montfaucon en avait rédigé le catalogue avec une ampleur et une érudition qui en font un véritable modèle.
3. L'ancienne distinction des manuscrits en *membranei*, *chartacei* et *bombycini* paraît devoir être abandonnée, car en dehors du parchemin on n'a employé en réalité que du papier de fil.

1. C'est même, d'après M. Jordan, le prototype de toutes les copies connues de ces deux compilations néoplatoniciennes.
2. On sait que Colbert, chargé par Louis XIV de pourvoir à l'agrandisse-

1813 (G, Bekker). In-folio de 271 feuilles, du xv[e] siècle, en très mauvais état. On y trouve les dialogues suivants : *Phédon, Cratyle, second Alcibiade, Hipparque, Phèdre, Charmide, Lachès*, puis les *Définitions* et un commentaire de Proclus intitulé : « Procli diadochi de Platonis philosophia libri VI. » Pour les cinq premiers dialogues il appartient au groupe du Venetus Π: Stallbaum qui en fait un très grand cas va jusqu'à le qualifier de « Parisinorum optimus. »

1814 (H, Bekker). In-folio de 377 feuilles (les feuilles 285 et 286 sont une addition postérieure), comprenant les deux premières tétralogies, puis le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Phèdre* et une partie du *premier Alcibiade*. C'est une copie du Venetus **t** d'après Schanz, de *u* (Bekker) d'après d'autres critiques. Jordan le range dans sa seconde famille. Il était coté 429 dans le catalogue de Fontainebleau.

1815 (I, Bekker). In-folio du xvi[e] siècle, de 361 feuilles, renfermant avec des extraits de Lucien et d'Aristide le *Gorgias*, Timée de Locres, le *Cratyle* et le *Parménide*.

1642 (K, Bekker). In-folio du xv[e] siècle, de 277 feuilles. On y trouve outre des extraits de Xénophon et d'Hiéron la *République*, le *Banquet*, le *Minos* et les *Définitions*. La date d'achat est 1688. Ce manuscrit paraît dériver de Π par l'intermédiaire de D.

1001 (L, Bekker). In-4°, ne contenant que le *Phédon*. C'est un manuscrit du xiv[e] siècle, ayant appartenu à Colbert. On y lit le nom de Vincenzio Giustiniano et l'épigraphe suivante : *θεοῦ τὸ δῶρον καὶ Ἰωάννου πόνος φιλομαθήτου ψάλτου.*

1823 (M, Bekker). In-folio de 176 feuilles, dont six manquent au commencement. Ce manuscrit venu de Fontainebleau ne contient que Timée de Locres, et les commentaires d'Olympiodore sur le *Phédon* et le *Philèbe*, Une note nous apprend qu'il a été copié à Saint-Ambroise de Venise en 1536 par Valeriano Albiani, chanoine de Saint-Sauveur.

1825, 1826, 1827 (N, O, P, Bekker) renferment tous trois le commentaire d'Hermias. Le premier, du xvi[e] siècle, a appartenu à Jacques-Auguste de Thou avant de passer aux mains de Colbert : le second, copié en 1561 par Jean Murmuris à Venise, a été acquis par Hurault de Boistaillé : le troisième, du xvi[e] siècle également, est un des plus beaux manuscrits dus à la plume du calligraphe Ange Vergèce.

ment de la Bibliothèque royale, ne négligea pas de se créer lui-même, avec le concours de Baluze son bibliothécaire, une véritable collection de choix.

1835, 1836 (Q, R, Bekker) contiennent les sept livres du commentaire de Proclus sur le *Parménide* : le premier est attribué à Andréas Darmarius d'Epidaure.

1838, 1839, 1840, 1841 renferment le commentaire de Proclus sur le *Timée*.

2010 (S, Bekker, 61 du fonds Ridolfi), in-quarto. On y trouve l'*Apologie*, l'*Euthyphron*, le *Criton*, l'*Axiochus*, et le *Timée* avec quelques notes marginales.

2011 (T, Bekker). In-quarto de 67 feuilles, comprenant l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Phèdre*. Ce manuscrit, du xvi[e] siècle, (avec quelques scolies en marge de l'*Euthyphron*) a appartenu successivement à deux notaires du nom de Boniface et de Manuel. Il a en commun avec le Venetus Π une lacune saillante dans l'*Apologie*.

2017 (U, Bekker), in-quarto de 133 feuilles, renfermant le commentaire de Proclus sur le *Premier Alcibiade*, avec la suscription : *κτῆμα ἑρμοδώρου καὶ τῶν ἀληθῶς φίλων.*

2110 (V, Bekker), in-octavo de 128 feuilles, du commencement du xv[e] siècle. Outre trois dialogues de Lucien, on y rencontre l'*Axiochus* et le *Gorgias* avec la suscription : *ἡ βίβλος αὕτη φραγκίσκου τοῦ φιλέλφου ἐστιν, ἔτι δὲ καὶ τῶν φίλων αὐτοῦ*, et à côté : « Ex libris Johannis Pini, episcopi Rivorum » (Jean de Pin, évêque de Rieux, ambassadeur de François I[er] à Rome). C'est le n° 430 du catalogue de Fontainebleau.

2953 (W, Bekker), in-folio, contenant de la feuille 293 à la feuille 318 le *Gorgias* avec quelques annotations. Il provient de la bibliothèque du cardinal Ridolfi.

2992 (X, Bekker), in-quarto sorti de la bibliothèque de Boistaillé. Il renferme le *Phédon*, probablement transcrit de A. C'est l'œuvre de César Stratégos.

2998 (Y, Bekker), in-folio, renfermant le *Timée* (de la feuille 206 à la feuille 242). Ce manuscrit, du xiv[e] siècle, a appartenu à Fédéric Morel, puis au bibliothécaire de Colbert, Baluze.

3009 (Z, Bekker). in-quarto de 253 feuilles, comprenant à la suite d'une série de discours de Dion Chrysostôme le *Ménexène*, l'*Epinomis*, les apocryphes et douze *Lettres*, dont la dernière porte la mention : *λέγεται δὲ εἶναι οὐ Πλάτωνος.*

3012 (*a*, Bekker), in-quarto : une partie de l'*Apologie*.

1040 (*b*, Bekker), in-quarto, daté de 1325 : les *Lettres* et les *Définitions*.

1739 (*c*, Bekker), in-quarto de 376 feuilles : un extrait de la *Lettre* cinquième.

1760 et 2755 (*d* et *f* de Bekker) : certaines *Lettres in extenso*, d'autres en extraits.

2012 (*e*, Bekker), in-quarto sur parchemin : les *Lettres*. C'est un des manuscrits de Colbert.

2900 (*g*, Bekker), in-quarto sur parchemin : deux citations de la deuxième *Lettre*.

3044 (*h*, Bekker), in-quarto : les *Lettres* I, II, IV, V, IX, X.

3052 (*i*, Bekker), in-quarto : quatre extraits des *Lettres*, la neuvième et la douzième *in extenso*, puis les *Définitions*.

A ces manuscrits s'ajoutent les suivants, catalogués par M. Omont en 1883 dans son *Inventaire sommaire du supplément grec* :

69, in-quarto de 40 feuilles (Ψ, Bekker) : *Axiochus*, *Euthyphron*, *Criton*. Ce manuscrit, connu sous le nom de Huetianus, faisait partie de la bibliothèque que le savant évêque d'Avranches légua de son vivant en 1692 aux Jésuites de la maison professe de Paris. C'est une copie du Venetus π.

660, parchemin du XIVe siècle : le *Phèdre*.

668, parchemin du XIe siècle : le *Criton*, puis des extraits du *Phédon* et du *Cratyle*.

Enfin dans le fonds Coislin, nous trouvons coté 155 (Γ, Bekker) un in-folio du XIVe ou du XVe siècle de 309 feuilles, contenant les sept premières tétralogies et le *Clitophon* jusqu'à 473, 14, (éd. Bekker). C'est une copie complète du Venetus t, mais se rapprochant souvent des manuscrits que Schanz range dans la première famille.

BRUXELLES

(*Antverpiensis*)[1]

11360 (*k*, Bekker), du XIVe siècle, contient des extraits de divers dialogues.

ROME

a. Bibliothèque Vaticane (*Vaticani*)[2]

895 et 896 (*l*, *m*, Bekker), in-quarto : le *Cratyle*. Manuscrits sans valeur.

1353 (*n*, Bekker), in-4° de 241 feuilles : les *Lettres*, sauf la septième et la huitième.

1461 (*o*, Bekker). in-4° de 297 feuilles : les *Lettres*.

173 (𝔡, Bekker), in-4° sur parchemin, de 163 feuilles, en lettres très fines de la même main que le Coislinianus 345. Beaucoup de feuillets ont eu à souffrir des injures du temps. On y trouve l'*Apologie*, le *Phédon*, le *premier Alcibiade*, le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, suivis d'extraits de bon nombre de dialogues, accompagnés de scolies, enfin d'un *Lexicon Platonicum* (f. 147). Le titre est répété à la fin de chaque dialogue. Quelques critiques considèrent ce manuscrit, étroitement apparenté au Vindobonensis Y, comme

1. Le manuscrit est ainsi désigné parce qu'il provient, comme la plupart de ceux de Bruxelles, de la bibliothèque des Jésuites d'Anvers. Il occupe le n° 39 dans le *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibl. royale de Bruxelles*, dressé par M. Omont en 1885.

2. Le catalogue de la Vaticane a été publié par Stevenson en 1885. — Nous avons déjà décrit précédemment le double manuscrit 225-226. — Un autre manuscrit de quelque importance (796, Ω de Bekker) collationné jadis par Bekker et Bast, a disparu depuis lors de la bibliothèque où Schanz l'a vainement cherché. In-folio sur parchemin de 189 feuilles, il contenait les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres* et les apocryphes.

antérieur au Florentinus b et même au Parisinus B. Les citations du *Timée* reproduisent le texte du Parisinus A. L'index de la fin paraît être de la main de Jean Scutariote (xve siècle). Quant au manuscrit lui-même, M. Stevenson le croit du xe ou du xie siècle.

175 et 177 (c et f, Bekker), in-f° sur parchemin, se composant de deux volumes, de 169 et 171 pages: le premier renferme le *Timée*, la quatrième et la cinquième tétralogies, l'*Euthydème*, le *Protagoras* et le *Critias* — le second le *Minos*, les *Lois* et l'*Epinomis*. Comme le n° 173, ils portent la suscription : « Fuit olim Joannis Mannetii. » On les attribue à Jean Scutariote, quoiqu'ils ne soient pas signés.

81 (m, Bekker), in-4° de 168 feuilles, contient avec deux comédies d'Aristophane et des odes de Pindare neuf livres de la *République* et le *Gorgias* à peu près complet. Copie probable du Laurentianus 2758.

227 (n, Bekker), in-folio de 137 feuilles sur parchemin; on y trouve un fragment du *Phèdre*, une partie du *Théétète* et du *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Banquet*, et la première moitié du *Phèdre*.

228 (o, Bekker) in-4° de 308 feuilles; la première tétralogie, la seconde (moins le *Cratyle*), le *Timée* et le *Critias*, le *Ménexène*, le *Phèdre*, le *premier Alcibiade*, et au milieu de différents ouvrages les deux *Hippias* et des passages extraits de l'*Euthyphron* et du *Phédon*.

229 (p, Bekker), in-4° de 228 feuilles, de date récente : *Euthyphron*, *Criton*, *Apologie*, *Phèdre*, *Parménide*, Timée de Locres, *République*, *Banquet*, *Phédon*. *Gorgias*. Ce manuscrit dérive du Venetus II par le Parisinus D.

290. In-quarto du xve siècle sur parchemin, renferme de Platon le *Criton* et les deux *Alcibiade*.

1029 (r, Bekker) in-folio sur parchemin en deux volumes écrits sur deux colonnes. Le premier, de 487 feuilles, contient après l'introduction d'Albinus les trois premières tétralogies, le *premier Alcibiade*, le *Charmide*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux *Hippias* et un fragment considérable de l'*Ion* (jusqu'à 542 B) : le second, de 517 feuilles, fait suite au premier, et renferme la fin de l'*Ion*, l'*Euthydème*, le *Lysis*, le *Lachès*, le *Théagès*, les *Rivaux*, l'*Hipparque*, le *Ménexène*. Le *second Alcibiade* et le *Clitophon* sont d'une autre main : enfin un troisième copiste a ajouté la *Républi-*

que et le *Timée*, le *Minos*, les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres* et tous les apocryphes. L'index en fait lui-même foi : προσετέθησαν καὶ οἱ λοιποὶ πάντες. Cette disposition tout arbitraire se retrouve exactement dans le Vindobonensis 54. Remarquons ici le sous-titre du Criton : περὶ πρακτέου, et celui du Cratyle : περὶ ὀνομάτων. Ce qui est de la première main date du xiie siècle.

1030 (f, Bekker), in-folio de 357 feuilles. C'est la reproduction exacte du Parisinus E, comme on peut s'en convaincre par une lacune remplie par une main postérieure et résultant de ratures qui rendent dans E ce passage presque illisible.

b. Fonds d'Urbin (*Urbinates*)

28, 29, 30 (i, Bekker), in-folio de la même main que les Palatini c et f de la Vaticane, et par conséquent très récent. Les noms des interlocuteurs y sont marqués. Le manuscrit a été formé par la réunion de trois copies : la première (230 feuilles) comprend les deux premières tétralogies (sauf le *Cratyle*), puis le *Parménide* et le *Banquet* : la seconde (212 feuilles) les deux *Alcibiade*, les *Rivaux*, le *Charmide*, le *Gorgias*, l'*Ion*, le *Ménexène*, le *Timée* et le *Critias* (auxquels est joint Timée de Locres), *Du juste*, *Démodocus* et les treize *Lettres* : la troisième (208 feuilles), le *Minos*, les *Lois* et l'*Epinomis*.

31 (k, Bekker), in-folio sur parchemin, de 156 feuilles : *Clitophon*, *République*, Timée de Locres, *Lachès*, *Lysis*, *Euthydème*, *Protagoras*. Copie éloignée du Venetus t.

32 (f, Bekker) avec la suscription « manu Leonardi Aretini », de 108 feuilles, contenant *De la vertu*, *Démodocus*, *Alcyon*, *Eryxias*, *Axiochus*, *Clitophon*, les deux *Hippias*, *Théagès*, *Lysis* et deux pages et demie de l'*Euthydème*.

c. Bibliothèque Angelica (*Angelici*)[1]

C. J. 4 (u, Bekker), in-folio de 360 feuilles, copie probable du

1. Manuscrits ainsi désignés parce qu'ils proviennent du couvent de Santa-Maria de Angelis.

Parisinus B, car il contient les mêmes matières dans le même ordre, et à la fin du *Ménexène* on lit également : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου. A côté du titre courant de l'*Eryxias* se lisent les mots : ἐν ἄλλῳ ἢ Ἐρασίστρατος. Quelques scolies de première main : plusieurs feuilles perdues ont été remplacées par du papier blanc.

C. J. 7 (*v*, Bekker), in-folio de 380 feuilles sur parchemin, du XVIe siècle, débute par un fragment du *Gorgias*, suivi du *Ménon*, du *Ménexène*, du *Minos*, de la *République*, des deux *Hippias* : puis après six feuillets blancs une seconde main plus exercée a écrit le *Phèdre*, les *Lois* et le *second Alcibiade*, : enfin un supplément de 83 feuilles sur papier contient les dissertations d'Albinus, de Théon (τὰ κατὰ τὸ μαθηματικὸν χρήσιμα εἰς τὴν Πλάτωνος ἀνάγνωσιν), d'Alcinoüs, et le traité de Plutarque *Sur la musique*. Texte extrêmement peu satisfaisant.

C. J. 9 (*w*, Bekker), in-folio de 360 feuilles, est l'œuvre de trois copistes, dont deux ont travaillé au manuscrit précédent. On y trouve le *Banquet* (copie probable de Δ), le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Gorgias*, le *Cratyle*, l'*Euthyphron*, le *Criton*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *premier Alcibiade*, l'*Hipparque*, le *Charmide*, le *Lachès*, l'*Euthydème*, le *Protagoras*, le *Ménexène* et le *Clitophon*. Ce manuscrit, du XVIe siècle, paraît dériver en grande partie de Σ [1].

C. J. 11 (*x*, Bekker), in-folio avec la suscription : « fratris Ægidii Viterbiensis », ne contient de Platon que le *Timée* et l'*Epinomis*.

d. Bibliothèque du palais Barberini (*Barberinus*)

371 (*y*, Bekker), in-folio sur parchemin de 277 feuilles, avec la suscription « Caroli Strozzæ Thomæ », et de la même main que le Parisinus C. On y trouve tous les dialogues du Parisinus B, à l'exception du *Banquet*, des deux *Alcibiade*, du *Gorgias* et du *grand Hippias*. L'*Eryxias* y représente seul le groupe des apocryphes.

1. Au dire de Schanz, ce manuscrit aurait disparu de la Vaticane.

CÉSÈNE

(*Cesenensis*)

In-folio de 515 feuillets, contenant, outre le Πρόλογος d'Albinus qui est une addition postérieure, la vie de Platon par Diogène Laërce, les sept premières tétralogies, les apocryphes, le *Clitophon*, Timée de Locres, le *Timée* et le *Critias*, le *Minos*, les *Vers dorés* et la *République* : scolies rares, mais très lisibles. Dans le *Journal of Philology* M. Campbell avait cru devoir signaler d'une façon toute spéciale à l'attention des critiques ce manuscrit qu'il croyait du XIIe siècle. M. Schanz [1] l'a soumis à un minutieux examen d'où il ressort que ce manuscrit, copie éloignée du Venetus t, n'a par lui-même aucune valeur.

FLORENCE [2]

a. Bibliothèque Laurentienne (*Florentini* ou *Laurentiani*)

Plut. 59, 1 (z, Bekker — Flor. a, Stallbaum). In-folio de 539 pages, datant du XIVe siècle. L'index qui figure à la première page est suivi des mots τούτοις τῆς βίβλου ὁ πλοῦτος γνωρίζεται. Ce manuscrit renferme la Vie de Platon par Diogène, l'Εἰσαγωγὴ d'Albinus, Théon de Smyrne, Alcinoüs, le Περὶ μουσικῆς de Plutarque, les trois premières tétralogies, puis les *Vers dorés*, Timée de Locres sous ce titre : Τιμαῖος ὁ μικρός, un abrégé de la dissertation de Plutarque sur le *Timée* en tête du texte même de ce dialogue, les tétralogies IV, V, VI et VII (avec les mots τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου à la

1. Voir ses *Studien*, p. 67.
2. D'une lettre adressée par le professeur Vitelli de Florence au savant philologue et épigraphiste Comparetti je détache les lignes suivantes : « In generale tutti i codici fiorentini di Platone valgono pochissimo, e non crederei valesse la pena di pendere molto tempo a descriverli. »

fin du *Ménexène*), les apocryphes, le *Clitophon*, la *République* (à la fin de laquelle on lit : ὀφείλει δὲ ἐνταῦθα κεῖσθαι καὶ ὁ Τιμαῖος), le *Critias*, la neuvième et dernière tétralogie, enfin les *Définitions* et les épigrammes attribuées à Platon. Sur la page finale ce cri de satisfaction du copiste heureux d'avoir achevé entièrement son œuvre : τέλος τῆς πάσης πραγματείας τοῦ τῆς φιλοσοφίας κορυφαίου Πλάτωνος. Ce manuscrit, « bonæ notæ liber », comme s'expriment les critiques, contient en outre bon nombre de notes marginales. D'après les uns ce serait le modèle, d'après d'autres la copie du Vindobonensis XXI, auquel il est étroitement apparenté.

Plut. 85, 6 (𝔞, Bekker—Flor. b, Stallb.), in-folio de 244 feuilles sur parchemin, du XIIe siècle. Les six premières tétralogies y sont suivies de l'*Ion*, du *Clitophon*, du *Timée*, des deux *Hippias*, du *Ménexène*, et des deux premiers livres de la *République* : la fin du second (à partir de 358 E) a été écrite par une autre main fort élégante. Les scolies appartiennent en partie au premier, en partie au deuxième copiste. En tête cette dédicace qui fait songer aussitôt à la cour de Byzance : Τῷ ἐπὶ δεήσεων, « præfecto libellorum supplicum ». Comme le manuscrit précédent, celui-ci a des affinités évidentes avec le Parisinus B.

Plut. 85, 7 (𝔟, Bekker, — x, Stallb.) in-folio de 224 feuilles sur parchemin, à deux colonnes, du XVe siècle : *Gorgias*, *Ménon*, *Hippias*, *Ménexène*, *Ion*, *Clitophon*, *République*, *Timée*, *Critias*, *Minos*. Copie probable du Vindobonensis 55 ou du premier manuscrit de Florence décrit plus haut. Voici l'appréciation de Stallbaum : « Multas habet egregias lectiones, quas in ceteris libris frustra quæsiveris, quanquam passim vitiose scriptus est. » On lit à la fin : « Gorus prior Sanctæ Crucis, Zamerarius generalis et D. Lucensis episcopus. »

Plut. 85, 9 (𝔠, Beckker, — c, Stallb.) in-folio sur parchemin de 434 feuilles, comprend (à la suite d'une introduction composée des *Vers dorés*, des dissertations d'Alcinoüs et de Théon, de la vie de Platon et du prologue d'Albinus) les sept premières tétralogies, les apocryphes, le *Clitophon*, la *République*, Timée de Locres, un abrégé de Plutarque, le *Timée*, le *Critias*, la neuvième tétralogie et les *Définitions*. Suivent divers morceaux étrangers parmi lesquels l'*Economique* et le *Banquet* de Xénophon. Ce manuscrit du XIIe siècle, qui contient les mêmes matières que z, et dans un ordre très peu différent, parait être une copie de ce dernier.

Voici le jugement qu'en porte Bandini dans son catalogue : « Codex optimæ notæ et insignis, qui præter scolia varias etiam exhibet in margine correctiones et emendationes ab eadem scriptoris manu diligenter exaratas, cujus solemne est titulos singulorum operum etiam in fine repetere. Omnium quotquot in hac delitescunt bibliotheca Platonis exemplaria nitidissimum universa hujus philosophi opera prolegomenis ac scoliis marginalibus locupletat. » Au commencement se lit une double table, l'une en latin, l'autre en grec.

Plut. 85, 17 (d, Stallb.), du XIVe siècle, avec la première tétralogie, les *Rivaux*, le *Cratyle*, le *Gorgias*, le *Ménexène*, les deux *Alcibiade*, le *Lysis*. Quelques critiques lui trouvent une parenté d'une part avec le Coislinianus, de l'autre avec le Vaticanus Δ.

Plut. 87, 17 (e, Stallb.), in-4° du XIVe siècle : l'*Euthyphron* et l'*Apologie*, avec lacunes et fautes corrigées de seconde main.

Plut. 89, 78 (f, Stallb.) : grand in-8° sur parchemin de 100 pages du XVe siècle : l'*Euthyphron*, le *Criton*, le *Gorgias*. C'est un des manuscrits appelés Gudiani. On lit en tête : Τὸ βιβλίον τοῦ Πέτρου Παύλου τοῦ Βοργανίου.

Codex Abbatiæ Flor. 2643 (g, Stallb.), appartient au commencement du XIVe siècle : l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Parménide*, le *Banquet*. Stallbaum, qui fait un très grand cas de ce manuscrit, le croit proche parent du Clarkianus.

Même abbaye 2759 (h, Stallb.), du XIVe siècle; l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phèdre* avec le commentaire d'Hermias, Timée de Locres, *Parménide* avec le commentaire de Proclus. Ce manuscrit paraît venir du Parisinus D.

Même abbaye 2795 (i, Stallb.), du commencement du XIVe siècle, avec beaucoup de variantes spéciales : les trois premières tétralogies, puis le *premier Alcibiade*, le *Charmide*, le *second Alcibiade*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, le *Théagès* (incomplet). On le considère comme une copie de E.

Plut. 60, 6 (m, Stallb.) du XIVe siècle : *Phédon* et *Gorgias*.

Plut. 85, 14 (n, Stallb.) petit in-4° du XVe siècle de 324 feuilles; ce manuscrit, formé de la réunion de plusieurs copies différentes porte en tête : Αὕτη ἡ βίβλος ἐστὶν Ἀμμονίου τοῦ Ἀθηναίου : ἔχει φλούρια ι (10 florins). On y trouve le *Timée*, des fragments des livres III et IV de la *République*, le *Banquet*, le *second Alcibiade*, l'*Hipparque*,

les *Rivaux*, le *Ménon*. Un grand nombre de passages portent les traces d'une révision postérieure.

2552 (o, Stallb.), autrefois à l'abbaye de Casine, in-f° sur parchemin du xve siècle : les *Rivaux*, le *Théagès*, la sixième tétralogie, le *Minos*, les deux *Alcibiade*, le *Charmide*, le *Lachès*, le *Lysis*, les *Lois*, l'*Epinomis*, le *Timée*, le *Critias*, les *Lettres*. Ce manuscrit se rattache aux Laurentiani a et c.

Plut. 80, 27 (p, Stallb.) du xve siècle : l'*Hipparque*.

Plut. 4,33 (q, Stallb). in-12 de la fin du xve siècle : le *Ménexène* (f. 92-107) et Timée de Locres (Τιμαῖος ὁ μικρός).

Plut. 69, 25 (s, Stallb.) in-4° du xve siècle : le *Gorgias*.

Plut. 59, 47 (v, Stallb.) in-8° sur parchemin du xve siècle : le *Ménexène*.

Plut. 28, 29 (z, Stallb.) : in-4° du xve siècle : les *Définitions*, le *Ménexène* (incomplet), *Clinias* (avec le sous-titre ἢ περὶ θανάτου), Timée de Locres.

Plut. 80, 7 (α΄, Stallb.) in-folio sur parchemin, de 142 feuilles, du xve siècle : la *République*, le *Parménide* et le *Clitophon*. Comme le Parisinus 2110, le manuscrit, d'une assez belle écriture, a appartenu à Philelphe : il a été copié de la main de Théodore de Gaza.

Plut. 80, 19 (β΄, Stallb.) in-4° sur parchemin, de 247 feuilles. On y trouve la *République* et le *Timée*. La moitié de la dernière feuille a été remplacée par une main plus récente. On l'attribuait au xiie siècle : M. Jordan [1] le fait descendre au commencement du xve et y voit une copie du Venetus ii.

2758, autrefois à l'abbaye des Bénédictins (γ΄ Stallb.), in-4° sur parchemin, du xiiie siècle : la *République*.

Plut. 80, 17 (δ΄, Stallb.) petit in-4° du xiie siècle, de 353 feuilles : les *Lois*, l'*Epinomis*, les apocryphes et les *Lettres*.

Plut. 85, 12 (θ΄, Stallb.) in-4° du xive siècle, de 119 feuilles : *Gorgias*, *Cratyle*, la première tétralogie, *Phèdre*, *Ménexène*, les deux *Alcibiade*, les *Rivaux*, le *Lysis*, avec des scolies. Stallbaum, qui en fait l'éloge, le rapproche du Coislinianus.

Plut. 59, 5 (λ, Stallb.) in-4° du xve siècle : les *Lettres*. Parent du Parisinus 2012.

1. Cf. *Hermès*, XIII, 469.

Plut. 80, 17 (μ, Stallb.) grand in-4° du xve siècle, parait faire suite à δ΄, dont la cote est la même ; les *Lettres*.

Plut. 57, 45 (ξ, Stallb.) petit in-4° du xvie siècle ; les *Lettres*.

Plut. 57, 12 (ρ, Stallb.), du xve siècle ; les *Lettres*.

Plut. 56, 3 (ω, Stallb.) : du xve siècle ; choix de *Lettres*.

Plut. 11, 13 : in-4° du xive siècle, altéré par l'humidité ; l'*Axiochus*.

Une communication obligeante de M. Vitelli me permet d'ajouter à ces manuscrits les cinq suivants dont la Laurentienne a hérités à la suppression du monastère de Badia : ils portent tous l'ex-libris de Corbinelli.

Conv. soppr. 180 : in-folio sur parchemin, du xve siècle : le *Timée*, les tétralogies IV, V et VI, le *Critias*, la tétralogie IX et les *Définitions*.

Conv. soppr. 103 : grand in-8° du xive siècle (le manuscrit est daté) : *Euthyphron*, *Criton*, *Apologie*, *Phèdre*, *Parménide*.

Conv. soppr. 42 : grand in-8° sur parchemin : la *République*. Probablement du xiie siècle.

Conv. soppr. 78 : in-4° du xive siècle : *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Axiochus*.

Conv. soppr. 54 : in-8° du xive et du xve siècle : les quatre premières tétralogies (sauf l'*Hipparque*) et le *Théagès*.

d. Bibliothèque du palais Ricardi (*Riccardiani*)

65 (𝔤, Bekker) in-4° sur parchemin, commence à ces mots de la deuxième lettre : Ἀκούω Ὀλυμπιάσι. On y trouve les *Définitions*, Timée de Locres, le traité de Plutarque περὶ Ψυχογονίας, le *Timée*, le *Phèdre*, et les deux premières tétralogies sauf le *Phédon* et le *Politique*. — Copie probable du Parisinus C.

67 (𝔥, Bekker) in-f° de 183 feuilles sur parchemin : les dix premiers livres des *Lois* et une partie du onzième. — Copie probable du Florentinus δ΄.

VENISE

(*Veneti* ou *Marciani*) [1]

8 (App. class. 4, cod. 54 — Λ, Bekker — G, Schanz) : in-f° sur parchemin : les trois premières tétralogies sauf le *Criton* et le *Banquet*. — Ce manuscrit, qui a appartenu à Francesco Barbaro, porte en marge des notes latines. Copie du Parisinus B.

184 (Ξ, Bekker — E, Schanz), in-f° de 494 feuilles sur parchemin, chaque page ayant 50 lignes. En tête se lit Ἀλκινόου περὶ τῶν Πλάτωνος δογμάτων : puis les neuf tétralogies, les apocryphes (sauf l'*Eryxias*), Timée de Locres et la dissertation de Plutarque περὶ τῆς ἐν τῷ τιμαίῳ ψυχογονίας. Les scolies sont de la même main. Une double note latine et grecque nous apprend que ce manuscrit, d'une admirable écriture, a appartenu au cardinal Bessarion : « Platonis opera omnia. Liber pulcherrimus et correctissimus B. card. Tusculani » — Κτῆμα Βεσσαρίωνος καρδηναλέως τοῦ τῶν Τούσκλων. On le suppose copié sur l'ordre de ce cardinal, par Jean Rhosus de Crète. Ce manuscrit si complet ne paraît malheureusement avoir aucune valeur originale. Pour le plus grand nombre des dialogues, c'est une reproduction du suivant : pour le reste il est tributaire du Florentinus c. Jordan suppose que les Aldes l'ont eu entre les mains pour leur édition de Platon.

186 : in-4° de 386 feuilles, œuvre de plusieurs copistes du XIVe et du XVe siècle, contient les mêmes dialogues que 189, d'où il dérive certainement, au moins jusqu'au milieu de la septième tétralogie. Voici une note de F. Morel sur ce manuscrit : « Platonis textus maxima ex parte de codice 189 sumptus est ac proinde loca Convivii, Gorgiæ et Phædonis in eo erasa librarius prætermisit, at Bessario ea postea adjecit : qui quidem quum textum totum varia manu exaratum recensuerit, glossas atque emendationes passim adscripserit, hoc præsertim codice ad Platonis philosophiam addiscendam usus fuisse videtur. »

1. Le catalogue des manuscrits de Venise a été dressé en 1740. Nous rappelons que nous avons déjà donné précédemment la description des deux manuscrits les plus importants, le 185 (II) et App. class. 4, cod. 1. (t)

187, in-4° de 340 feuilles sur parchemin, du XVe siècle : *République*, *Timée* (avec Timée de Locres et la dissertation de Plutarque), *Critias*, *Minos*, *Lois*, *Lettres*. — Copie probable du Venetus 184.

188, in-4° de 178 feuilles, du XIVe siècle : *Lois*, *Epinomis*, quatre apocryphes, les *Lettres*.

189 (Σ, Bekker), in-f° de 394 feuilles, attribué au XIIe siècle. La particularité la plus saillante de ce manuscrit, c'est l'ordre absolument fantaisiste dans lequel y sont distribués les dialogues; à partir du *Parménide* le canon de Thrasylle se trouve entièrement bouleversé comme on peut en juger par le relevé suivant : le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, le *Banquet*, le *Timée*, les deux *Alcibiade*, l'*Axiochus*, *De justo*, *De virtute*, le *Démodocus*, le *Sisyphe*, l'*Alcyon*, le *petit Hippias*, le *Ménexène*, l'*Ion*, le *Clitophon*, le *Phèdre*, le *Critias*, le *Philèbe*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, la cinquième tétralogie, l'*Euthydème*, le *Protagoras*, enfin l'*Eryxias* et les *Définitions*. En tête se lisent les *Vers dorés*. Ce manuscrit, que Stallbaum qualifie « bonæ notæ » et qu'Hermann avait choisi comme la meilleure source pour la 7e tétralogie, a été pris par Jordan comme type de sa troisième famille, placée par lui bien au-dessous des deux premières. L'iota partout ascrit témoigne en faveur de son antiquité. Pour quelques dialogues il dérive du Vindobonensis 55, pour d'autres du Florentinus c ou même du Parisinus B.

193, in-8° sur parchemin de 140 feuilles, du XVe siècle comme les trois suivants : le *Timée*.

506, in-8° de 370 feuilles : le *Phédon*.

510, in-8° de 203 feuilles : le *Gorgias*.

520, in 8° de 234 feuilles : l'*Apologie*.

590, petit in-folio de 355 feuilles, du XIVe siècle : les deux premières tétralogies suivies du *Protagoras*, du *Gorgias*, du *Ménon*, du *grand Hippias*, du *Banquet*, du *Timée*, des deux *Alcibiade*, et des apocryphes, sauf l'*Eryxias*. — Manuscrit étroitement apparenté au Vindobonensis XXI.

1019, in 8° de 235 feuilles, du XVIe siècle : les *Lettres*.

App. cl. 11, cod. 3 : les *Lois*.

Aux manuscrits de Venise qui précèdent on doit ajouter celui qui est conservé dans la bibliothèque du monastère Saint-Michel. C'est un in-folio du XIVe siècle, où l'on trouve les trois premières

tétralogies [1] : la dernière page du *Phèdre* a été arrachée. On lit à la table : « Hic liber est Francisci Barbari quondam domini Condiani, et est pretii ducatorum decem. » Barbaro l'a enrichi de notes grecques et latines.

NAPLES

(*Borbonenses*)

III, A, 15 : in-8° du XV[e] siècle, de 119 feuilles : les *Définitions.*

III, B, 9 : du XIV[e] ou du XV[e] siècle, de 507 feuilles : de la feuille 255 à la feuille 379 la *République* et le *Timée*, d'après le Venetus II.

III, E, 15 : in folio du XIII[e] siècle, de 208 feuilles en deux volumes : le commencement et la fin sont mutilés. On y trouve les trois premières tétralogies (moins une lacune dans le *Parménide*, de 142,7 à 153, 10), le *premier Alcibiade* (dont une partie est une addition postérieure sur papier différent), les *Rivaux*, puis les tétralogies V et VI (le *Ménon*, avec le sous-titre ἢ εἰ διδακτὸν ἡ ἀρετή, est incomplet). — Le catalogue qualifie ce manuscrit d' « optimæ notæ. »

III, E, 16, du XIV[e] siècle : le *Gorgias*.

III, E, 19 : la dissertation d'Alcinoüs et le *Timée*.

MILAN

(*Ambrosiani*)

56 (*r*, Bekker) in-4° : *Euthyphron, Apologie, Phédon, Politique, Parménide, Banquet, Phèdre, Charmide, Protagoras, Gorgias, Mé-*

1. A la suite du *Parménide*, le catalogue mentionne sans doute par mégarde un dialogue intitulé *Apollodore*. Il s'agit très probablement du *Banquet*.

non, Ménexène et *Axiochus*. Ce manuscrit classé par M. Jordan dans sa seconde famille, paraît dériver en partie du Venetus II, par l'intermédiaire du Parisinus D.

71 (*s*, Bekker), in-folio relativement très récent, ne contient de Platon que les *Lettres*, le *Parménide*, le *Timée* et le *Phédon*.

90 (*t*, Bekker), in-folio sur parchemin : la *République*.

VIENNE

(*Vindobonenses*) [1]

Part. 4, I, in-folio de 156 feuilles : la *République* avec la traduction de Ficin à la marge jusqu'à la fin du livre III. L'accentuation est très défectueuse. Ce manuscrit, de même que les n[os] XXI, LXXII, CIX, CXXVI et CCLIX qui suivent, est accompagné de la note que voici : « Ad Joannem Sambucum, ut ipse solita propriæ manus inscriptione testatur, olim pertinuit. »

XXI (Y, Bekker — Vind. 2, Stallbaum), in-folio sur parchemin de 233 feuilles, écrit de six mains différentes, renfermant les deux premières tétralogies. le *Parménide*, le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, le *Banquet* (avec le sous-titre très rare περὶ ἀγαθοῦ), le *Timée*, les deux *Alcibiade* et les apocryphes (moins l'*Eryxias*, comme dans le Venetus 184). Une seconde main y a inséré des corrections et des additions d'une encre plus foncée. Les origines de ce manuscrit sont multiples; il tient du Clarkianus, du Parisinus A, et de C pour les sept derniers dialogues : à son tour, il a servi de modèle pour le Venetus Σ, et d'après M. Jordan, pour le Florentinus Z. De nulle valeur pour le *Gorgias*, c'est une des meilleures sources à consulter pour le *Banquet* et le *Timée*. Nessel le qualifie de « codex præstantissimus ».

LXXII : in-folio qui semble avoir eu à souffrir d'un naufrage : quelques *Lettres*.

LXXXIX (Vind. 4, Stallb.) : in-folio de 217 feuilles, acheté à

1. Le catalogue des manuscrits de Vienne a été dressé d'abord par Nessel en 1640, et réimprimé au siècle suivant par Kollar.

Constantinople par Auger de Busbek, qui l'atteste de sa main. On y rencontre la première tétralogie (le *Criton* porte ce sous-titre : Περὶ δόξης ἀληθοῦς καὶ δικαιοσύνης), *Cratyle*, *Théétète*, *Phèdre*, *Ménexène* et les cinq premiers livres de la *République*. C'est un des nombreux manuscrits dérivés du Venetus Π.

CIX (Φ, Bekker, — Vind. 6, Stallb.), grand in-4° de 322 feuilles : *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Axiochus*, *Alcyon*, *Ménexène*, *Phèdre*, *Gorgias*, *République*, Timée de Locres, 10 *Lettres*, *Définitions*.

CX, in-folio de 544 feuilles, a été écrit par un moine du Sinaï, nommé Mathusalem, puis acheté à Constantinople par Busbek. On y trouve un extrait de la *Lettre* VII.

CXVI (Vind. 5, Stallb.) grand in-4° de 311 feuilles : les deux premières tétralogies et le *Gorgias*. Ce manuscrit, proche parent de XXI, est une copie probable du Venetus Σ.

CXXVI (Vind. 7, Stallb.), in-4° de 77 feuilles sur parchemin d'une écriture ancienne et élégante : on y remarque même des lettres à l'encre d'or. Il renferme le *Criton*, le *Gorgias*, le *Banquet* (reproduit d'après la même source par le Parisinus K) et le *Phèdre*.

CLVI, in-4° de 25 feuilles, acheté à Constantinople par Busbek : le *Phèdre*.

CCLIX (Vind. 8, Stallb.), in-4° de 247 feuilles ; le *Phédon*. Le manuscrit est « bonæ notæ. »

CCCXXXVII, in-8°, sur parchemin de 53 feuilles, qualifié de « pervetustus » : le *Timée*. Quelques lignes manquent au commencement. M. Jordan le rattache au Parisinus A.

Les manuscrits dont l'énumération précède ont été catalogués en 1640. Dans la liste dressée par Reimann en 1712 figure en outre un in-folio de 162 feuilles contenant 10 dialogues avec des notes marginales, et l'épigraphe « Fuit Joannis Sambuci ».

Parmi les manuscrits viennois signalés ou même collationnés par de récents critiques trois méritent une mention.

Le premier (Vind. 54, *Suppl. phil. græc.* 7, — Vind. 1, Stallb. — — W, Schanz), source probable du Vaticanus **r**, est qualifié par Stallbaum de « perbonæ notæ » : M. Jordan le range dans sa première famille [1]. En tête l'εἰσαγωγὴ d'Albinus : à la feuille 4a

1. Le jugement de Schanz ne lui est pas moins favorable : « Haud scio an accuratius dixeris libri W fundamentum in prima librorum platonicorum

l'index des matières donne au *Criton* les deux sous-titres ἢ περὶ τοῦ πρακτοῦ, — ἢ περὶ δόξης ἀληθοῦς καὶ δικαίου. Une première main a écrit les trois premières tétralogies, les deux *Alcibiade*, le *Charmide*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux *Hippias*, l'*Ion*, l'*Euthydème*, le *Lysis*, le *Lachès*, le *Théagès*, les *Rivaux*, l'*Hipparque* et le *Ménexène*. Chaque page a 31 lignes : quelques feuilles sont d'une date postérieure. Un second copiste a ajouté le *Clitophon*, la *République* et le *Timée* ; un troisième, Timée de Locres. — M. Kral reconnaît à ce manuscrit une telle importance qu'il n'hésite pas à lui assigner la première place après le Parisinus A. En réalité il peut utilement servir à prononcer entre les variantes de A et celles du Venetus **t**.

Le second (Vind. 55, *Suppl. phil. græc.*, 3), in-4°, contient le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux tétralogies VII et VIII, et le *Minos*. En 1420 cette copie était entre les mains du Vénitien Francesco Barbaro, possesseur également du Venetus A. Jordan le croit dérivé du Laurentianus z et Schanz le considère comme la source probable du Venetus Σ pour tous les dialogues que les deux manuscrits ont en commun.

Le troisième (Vind. 3, Stallb.) renferme la première tétralogie suivie du *Phèdre*, et appartenait également autrefois à un patricien de Venise. D'après Schanz, il dérive de **t** pour l'*Apologie* et le *Criton*.

MUNICH

(*Monacenses*) [1]

345, in-folio du XVIe siècle : extraits du *Cratyle* et du *Ménexène*.

408, in-folio, avec la suscription : Ἀντώνιος Μεδιολανεὺς καὶ ταύτην τὴν βίβλον ἐν Κρήτῃ ἐξέγραψα (1590). Les caractères sont très nets et le manuscrit dans un parfait état de conservation. Il contient les deux premières tétralogies (avec le sous-titre περὶ πρακτοῦ pour le *Criton*), le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, le *Banquet*, le

familia, cujus egregius testis est nobis Clarkianus, ita positum esse, ut alterius familiæ scripturæ adscitæ sint. »

1. Catalogue dressé par Hardt en 1812.

Timée, les deux *Alcibiade*, et les apocryphes moins l'*Eryxias*; visiblement de la même famille que le Vindobonensis Y.

445, du xvie siècle : le *Cratyle* et le *Ménexène*, tous deux mutilés à la fin.

453, in-folio du xve siècle, de 50 feuilles, bien écrit et bien conservé (« titulis et initialibus miniatis literis minutis ac nitidis ») ne renferme que la première tétralogie. Une lacune dans l'*Apologie* (8 B) le rattache au groupe du Parisinus B et de l'Angelicus u.

490, in-4° du xve siècle, de 500 feuilles : on y trouve le *Ménon* suivi de divers extraits, tels que l'oraison funèbre du *Ménexène*, le livre V des *Lois* et le livre VII de la *République*.

514, in-4° du xve siècle, de 139 feuilles, de la main de plusieurs copistes, « charactere minutissimo et eleganti ». Le *Gorgias* avec notes marginales et le *Phédon*, puis des scolies sur la suite des dialogues catalogués par Thrasylle jusqu'au IIIe livre de la *République* inclusivement : viennent ensuite le *Critias*, le *Minos*, le *De justo* et les *Définitions*. Ce manuscrit, venu d'Augsbourg, est communément désigné sous le nom d'Augustanus [1].

237, in-4° de 294 feuilles, d'une petite écriture élégante, a appartenu au grec Démétrius Rhaul, puis à Nicolas Dorcaboric. Les *Définitions*, la *République*, le *Timée* et Timée de Locres, avec notes marginales.

313, in-8° : l'*Axiochus*. A la fin : τὸ βιβλίδιόν ἐστι ἐμοῦ ἀδελφοῦ ὠκκωνος.

336, in-4° du xve siècle, de 243 feuilles : le *Timée* avec la suscription : ἡ βίβλος αὕτη ἐστί κτῆμα ἐμοῦ δημητρίου ῥαοὺλ σπαρτιάτου καὶ βυζαντίου.

ERLANGEN [2]

89, in-4° du xve siècle, envoyé à Lud. Camerarius par le patriarche de Constantinople Cyrille Lascaris. Le *Gorgias*, le *Lysis*, le *Ménexène* et le *Clitophon*.

---

1. Voir sur ce manuscrit la préface de la traduction du *Phédon* par Fischer.
2. Catalogue dressé par Irmischer en 1882.

COPENHAGUE

(*Havniensis*) [1]

415 (ancien fonds), du xvie siècle, de 130 feuilles. Ce manuscrit, tracé par un Occidental d'une main inexpérimentée, contient le *Banquet* (f. 43) et l'*Euthyphron* (f. 84) moins les quatre lignes finales.

RAUDNITZ

BIBL. DES DUCS DE LOBKOWITZ (*Lobcoviciensis*)

(L. Schanz). In-folio de 645 feuilles sur parchemin, à deux colonnes de 30 lignes. Ce manuscrit, du xive siècle ou peut-être même antérieur, est d'une assez belle écriture. Il contient à la suite du Πρόλογος d'Albinus exactement les mêmes dialogues que le Vindobonensis 54, et dans le même ordre. C'est donc selon toute apparence une copie de ce dernier manuscrit, appartenant à la même classe que le Vaticanus r et le Florentinus g.

LONDRES

(*Harleiani*)

5547. Parchemin du xve siècle : le *Protagoras*.
5610. Fragment d'un manuscrit du xive siècle : 8 *Lettres*.

---

1. Voir la *Notice sommaire* publiée par Graux en 1873.

OXFORD

(*Bodleiani*)

85, petit in-4° du commencement du xve siècle : 5 *Lettres*.

189, in-folio de la même époque, ayant appartenu au collège de Clermont à Paris : le *Gorgias*.

261, petit in-4° : le *Phédon*.

16 (fonds Laud), in-4° du xve siècle : le *premier Alcibiade* (moins une page à la fin).

BERNE

(*Bongarsianus*)

579, in-8° de 205 feuilles, du xve ou du xive siècle, provient d'un couvent de Vérone : l'*Euthyphron*.

LEYDE

Deux manuscrits in-4° du xve contiennent l'un le *Timée*, l'autre les *Lettres*. Un troisième connu sous le nom de Vossianus (avec la suscription : « Ex bibliotheca viri illustris Isaaci Vossii, et ex libris Joannis Picarti ») est un in-folio de 397 feuilles que Van Heusde a collationné pour le *Minos* et les *Lois* [1]. On y rencontre dans le texte même les corrections marginales du Parisinus A. Les notes sont écrites tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre noire : d'autres sont d'une seconde main.

1. Jordan fait un assez grand éloge de ce manuscrit dans l'*Hermès* (XII, 161).

MADRID

XXXVI, in-4° de 157 feuilles, copié à Messine en 1480 par Constantin Lascaris : la *République* et les *Lettres*. Une seconde main y a ajouté des extraits de divers dialogues.

LXV, in-4 de 100 feuilles : les *Définitions*.

L'ESCURIAL

(*Escorialenses*) [1]

Υ, 1, 10, in-folio de 228 feuilles, du xvie siècle, provenant de la bibliothèque de Hurtado de Mendoza : l'*Euthyphron* (f. 169) avec des corrections et des scolies marginales.

Υ, I, 13, in-folio de 331 feuilles en deux parties, la première de la fin du xiiie siècle et la seconde du xive. Ce manuscrit contient les huit premières tétralogies jusqu'au *Critias* exclusivement [2]. Le *Timée* est précédé du Πρόλογος d'Albinus et de Timée de Locres.

Ψ, I, 1, in-folio de 324 feuilles, du xvie siècle. Ce manuscrit contient la plupart des dialogues importants, mais disposés dans un ordre très singulier : *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Cratyle*, *Phèdre*, *Gorgias*, *Ménon*, *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, *Parménide*, *Timée*, *Philèbe*, le *Banquet*, les deux *Alcibiade*, *Hipparque*, *Clitophon*, *Axiochus* et les autres apocryphes, la *République*, le Ve livre des *Lois*, l'*Epinomis*, le *Ménexène* [3] et les *Lettres*.

1. Catalogue dressé par Miller en 1848.

2. « Le *Phèdre* n'est pas porté au catalogue de Miller ; mais le nombre de feuilles assigné au *Banquet* fait croire que c'est un oubli ». (Note de Graux)

3. Le catalogue porte *Epitaphius*, titre que Miller supposait à tort être le résultat d'une méprise et qu'il proposait d'interpréter par les *Epigrammes*. Il s'agit, selon toutes les probabilités, du *Ménexène*.

Au catalogue des manuscrits des ouvrages que la tradition attribue à Platon certains critiques ont ajouté celui des manuscrits contenant les commentaires anciens du philosophe ou des traductions partielles de son œuvre publiées dans les premières années de la Renaissance; nous n'avons pas cru utile de les suivre dans cette voie.

APPENDICE II

LES PRINCIPALES TRADUCTIONS DES DIALOGUES

A. RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

Traduire Platon, a dit Jules Simon, c'est rendre service à la fois à la philosophie, aux lettres et à la morale. Mais comment interpréter ses dialogues hors de leur langue originale sans rien leur dérober de leur forme délicate et de leur idéale beauté? La tâche, en même temps qu'elle est des plus louables, apparait comme des plus difficiles, car elle exige une connaissance profonde tout à la fois du grec arrivé à sa perfection et de la philosophie ancienne ou pour mieux dire de l'antiquité en général, car dans leur admirable variété les écrits de Platon touchent presque sans exception à toutes les faces de la civilisation hellénique.

Insistons un peu sur ces différents points.

Chez tout écrivain un lien naturel unit le signe à la chose signifiée, le terme à l'idée qu'il représente. Mais chez un philosophe ce lien est plus étroit que partout ailleurs : pensée et expression ont vraiment jailli d'une conception commune. S'agit-il d'un poète, d'un orateur? des périphrases, des circonlocutions vien-

nent d'elles-mêmes en aide au traducteur dans l'embarras. Ici cet expédient lui est interdit, à moins qu'il ne borne son travail à un petit nombre de pages : car si faute de connaître ou de pouvoir rencontrer le mot propre il a recours à une tournure explicative, comment espérer que dans les écrits les plus divers cette tournure cent fois répétée satisfera partout également l'oreille, et ce qui est plus grave, la vérité et la raison ?

Ajoutons que la science antique et la science moderne ne parlent pas toujours le même langage : point de départ, but, méthode, en mainte circonstance de l'une à l'autre tout diffère, si bien que pour comprendre et traduire certains anciens nous sommes obligés de sortir en quelque façon de nous-mêmes, de nous dépayser de parti délibéré en renonçant aux habitudes d'esprit, fruit de notre propre éducation. Si les principes fondamentaux de la logique n'ont pas varié depuis le temps de Platon et d'Aristote, peut-être n'en est-il pas absolument de même de toutes leurs applications.

Rappelons-nous en outre qu'il s'agit ici du plus merveilleux des prosateurs grecs, de celui qui a le mieux deviné et le plus habilement mis à profit toutes les ressources de sa langue [1]. Nos idiomes modernes, le français en particulier, sont si amoureux de la clarté qu'ils lui sacrifient jusqu'à la précision : les mots composés ou dérivés que les Grecs créent avec autant de facilité que d'harmonie nous sont refusés, les inversions à peine permises. Puis comment lutter avec ces tours simples et rapides où l'article neutre est suivi d'un verbe ou d'un adjectif ? comment rendre la concision inévitable de locutions telles que *τἄλλα* [2], *θάτερον*, *τὸ οὗ ἕνεκα*, *ἡ τοῦ τόδε καὶ τοῦτο καὶ ἡ τῷδε φάσις* [3], et vingt autres analogues qui se rencontrent à chaque pas ? comment surtout se flatter de rendre

1. On croyait copier l'architecture grecque, écrit à ce propos un érudit, et l'on s'étonnait de n'en jamais reproduire l'effet : c'est qu'on ne tenait pas compte de la courbe imperceptible du Parthénon. De même on croit traduire les anciens, on croit avoir exprimé leur pensée tout entière, et l'on s'étonne de leur demeurer si inférieur. C'est qu'ici encore la traduction remplace impitoyablement par la ligne droite la ligne idéale qui faisait le charme secret de l'original.

2. « *Cetera* and *ceterum* are very inadequate renderings of the Greek neuter plural τἄλλα expressing neither unity nor plurality, but food [for both » (Maguire).

3. *Timée* 49 E.

tous les traits charmants et nobles auxquels se reconnaît la diction platonicienne ? tantôt le disciple de Socrate descend, sans s'abaisser, au style de la conversation, avec ses sous-entendus discrets, avec ses négligences calculées : tantôt au contraire il s'élève à une majesté qui a fait dire qu'il parlait la langue des dieux. Ici ce sont de longues et solennelles périodes où tout s'enchaîne dans une construction savante : là c'est une vivacité de repartie qui fait songer aux meilleures scènes d'un Sophocle ou d'un Aristophane. Que d'habileté ne faut-il pas pour ne porter aucune atteinte à cette simplicité élégante, à cette mesure qui indique tout sans appuyer sur rien, à ces images expressives, à ces finesses délicates, en un mot, à cet ensemble de qualités qui représentent pour nous l'atticisme dans toute sa fleur ?

Aussi une traduction parfaite de Platon est-elle encore à trouver. Est-ce le talent qui a manqué aux traducteurs ? Quelques-uns en avaient, et du meilleur : ils comptent parmi les premiers écrivains de leur temps. Sont-ce les loisirs ? La plupart ont consacré à cette entreprise la meilleure partie de leur vie. Quoi qu'il en soit, on peut leur appliquer cette phrase écrite à une tout autre intention : « Ceux qui aiment le mieux sont les plus fidèles, et ce sont aussi les plus heureux. » Demandons-le plutôt à Schleiermacher, à Cousin et à Bonghi.

B. *Traductions latines*

« Ce ne fut pas un faible ruisseau, mais un large fleuve de science et d'art qui coula de la Grèce à Rome. » Ainsi s'exprime Cicéron dans sa *République* : la vérité est que « la civilisation grecque a longtemps enveloppé et comme assiégé l'esprit romain avant de pouvoir y pénétrer [1]. » Ce que Livius Andronicus, Ennius, Nævius font passer d'abord dans la langue de leur pays d'adoption, c'est l'*Odyssée* d'Homère, ce sont les drames les plus familiers d'Euripide. Il faut attendre Lucrèce et surtout Cicéron pour que le latin se prête sans trop de résistance à la diffusion des systèmes philosophiques de la Grèce. « Eh quoi ! s'écrie l'auteur

1. E. Jullien, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, p. 49.

du traité *De finibus* [1], ces vers d'Ennius « Utinamne in nemore » ne nous plaisent pas moins que dans l'original grec, et nous ne voudrions pas posséder dans notre langue les théories de Platon sur le bonheur et la vertu ! »

En réalité nul à Rome n'était mieux qualifié pour entreprendre et mener à bonne fin pareille tâche. Cicéron était, comme on l'a très bien dit, un homme de chez Platon, « homo platonicus ». J'accorde qu'en métaphysique il n'a été qu'un amateur distingué, et que malgré son admiration partout affichée pour Platon [2] on l'eût jeté dans un singulier embarras en lui demandant une exposition suivie et complète de la théorie des Idées.

De sa traduction du *Protagoras* il ne reste aujourd'hui que trois phrases ou plutôt trois débris de phrase. Saint Jérôme [3] paraît l'avoir eue encore sous les yeux, et elle existait au temps de Priscien et de Donat [4]. Plus recherchée sans doute, celle du *Timée* a eu la bonne fortune d'arriver jusqu'à nous, sinon entière, du moins sous forme de fragments très étendus, destinés sans doute dans la pensée de l'auteur à prendre place dans quelque traité *De natura rerum*. M. Thiaucourt [5] l'a jugée avec faveur : « Cicéron a rendu avec exactitude la plupart des mots : rarement il en omet quelques-uns ou les transpose afin de rendre la traduction plus lettrée ; plus rarement encore il a ajouté quelque chose du sien : bref, il semble plutôt vouloir ramener le latin au génie de la langue grecque que donner aux pensées de Platon une physionomie romaine. » Cette fidélité dont on lui fait ici honneur nous paraît au moins toute relative : il suffit de prendre quelques phrases au hasard pour se convaincre que transporté dans la France du XVIIe siècle, le grand orateur se fût montré des plus indulgents pour ce qu'on appelait alors « les belles infidèles. » Il paraphrase plus souvent qu'il ne traduit : malgré tout sa version offre si peu de mouvement, d'élégance et d'harmonie qu'on croirait volontiers qu'il s'est déchargé de cette besogne aride sur un de ses collaborateurs, tel que Tiron son secrétaire. Lui-même avoue sans détours les difficultés extrêmes auxquelles il s'est heurté en lisant le *Timée*, qu'il n'ose pas se vanter d'avoir pleinement compris [1]. C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme à propos de ce dialogue : « Obscurissimus Platonis liber qui ne Ciceronis quidem aureo ore fit planior ». Ajoutons pour être complet que les divers traités de Cicéron contiennent la traduction de passages souvent assez considérables tirés de l'œuvre de Platon [2].

1. I. 2.
2. « Audiamus Platonem, quasi deum quemdam philosophorum » (*De natura Deorum*, II, 12).
3. Lettre 145.
4. *De inventione*, I, ch. 31.
5. *Essai sur les traités philosophiques de Cicéron* (1885).

Un des chapitres d'Aulu-Gelle porte ce titre bien fait pour piquer notre curiosité : « Quid mihi usu venerit interpretari et quasi effingere volenti locos quosdam Platonicos latina oratione ». Malheureusement ce chapitre ne figurait qu'au livre XIII des *Nuits attiques*, livre aujourd'hui perdu. Pour un motif semblable nous sommes réduits à croire sur parole Sidoine Apollinaire nous faisant l'éloge de la version du *Phédon* par Apulée.

Si la tradition platonicienne s'est maintenue en Occident à travers tout le moyen-âge jusqu'au jour où la Renaissance vint lui rendre sa première influence et l'entourer d'un incroyable prestige, c'est, le croirait-on ? en grande partie grâce à un inconnu, Chalcidius, qui composa vers le commencement du IVe siècle une version et un commentaire en latin du *Timée*. Un anonyme cité par Cousin [3] se borne à nous donner ce renseignement trop insignifiant : « Est igitur Timæus ignoratus a Latinis usque ad tempus Osii papæ [4], qui cum sciret in eo multa utilia nec fidei contraria contineri, rogavit Chalcidium archidiaconum suum in utraque lingua peritum ut de græco in latinum illum transferret : cujus auctoritati obediens primas partes illius transtulit ». Dans la préface de son commentaire Chalcidius lui-même s'exprime ainsi : « Non solum transtuli, sed etiam partis ejusdem commentarium feci, putans reconditæ rei simulacrum sine interpretationis explanatione aliquanto obscurius ipso exemplo futurum ». Tel est

1. *De finibus*, II, 5, — *Académiques*, II, 39.
2. Citons notamment une page remarquable des *Lois* (XII, 955) transportée dans le traité du même nom de Cicéron (livre II, ch. 18).
3. *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie* (Philosophie du moyen-âge), p. 357.
4. Peut-être l'évêque de Cordoue de ce nom qui joua un rôle au Concile de Nicée. On lit en tête de cette traduction dans un manuscrit de Leyde : « Incipit prologus in Timæum Platonis de græco in latinum petente Josio a Chalcidio viro claro translatum. » On s'accorde généralement à placer Chalcidius au IVe siècle.

l'ouvrage que les platoniciens du moyen-âge se sont passé de main en main pendant près de dix siècles.

Un peu plus tard, à quelle date? on l'ignore, est venue s'y ajouter une version latine du *Phédon*, publiée par Cousin d'après un manuscrit de notre bibliothèque nationale [1]. L'*Histoire littéraire de la France* [2] mentionne une traduction de la *République* et des *Lois* faite au IXe siècle par Mannon [3], mais on n'en retrouve plus dès lors aucune trace [4].

Franchissant d'un seul coup plusieurs siècles, nous arrivons à l'hôte et au maître de Boccace, Léonce Pilate, qui fut le premier à enseigner le grec dans l'Italie moderne et passe pour avoir traduit en latin à la suite de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* seize des dialogues de Platon. Leonardus Arretinus [5], né à Florence où il mourut en 1443, traduisit également divers ouvrages platoniciens [6], notamment le *Phèdre*, le *Gorgias* (achevé à Ferrare le 23 mars 1437),

1. Manuscrit catalogué 1771 dans l'ancien fonds de Sorbonne, aujourd'hui 16581. On lit en tête : « *Phedeon* (sic) *Platonis*, 8 solid. » (On le prêtait sans doute moyennant huit sous), puis cette note : « Iste liber est collegii pauperum magistrorum parisiensium in theologica facultate studentium. Ex legato magistri Gerondi de Abbatis villa. » Gérond ou Gérard d'Abbeville était un érudit des plus distingués de la première moitié du XIIIe siècle. — Cette traduction (reproduite d'ailleurs dans le nº 6567 du XIVe siècle) fait suite à l'*Ethique à Nicomaque*, traduite d'arabe en latin par Hermann l'Allemand.

2. Tome IV, p. 256 et V, p. 658.

3. Après avoir été écolâtre du Palais sous Charles le Chauve et Louis le Bègue, Mannon mourut prévôt de l'abbaye de Saint-Claude vers la fin du IXe siècle. — Voir nos études sur le platonisme au moyen-âge dans les *Annales de philosophie chrétienne* (Octobre 1889, p. 39).

4. Dans son livre *De ignorantia*, Pétrarque répond aux aristotéliciens qui lui reprochent son peu de savoir : « Nec literatus ego, nec grecus, sedecim vel eo amplius Platonis libros domi habeo, quorum nescio an ullius isti unquam nomen audierint. Stupebunt ergo, si hæc audiant... invenient tamen sic esse ut dico neque Grecos tantum, sed in Latinum versos aliquot nunquam alias visos aspicient ». M. de Nolhac écrit à ce propos : « C'est au *Timée* de Chalcidius que se réduisent les connaissances platoniciennes de première main de notre humaniste, et le pluriel (*aliquot versos*) pourrait bien être un artifice de polémique, d'un effet d'autant plus sûr que l'auteur sait bien que ses adversaires, après la leçon qu'il leur donne, ne reviendront plus visiter sa bibliothèque. »

5. Savant qui n'a rien de commun avec l'Arétin, lequel vécut au XVIe siècle.

6. La plupart de ces traductions sont encore manuscrites à la bibliothèque Harlésienne du British Museum (nos 2570, 3551 et 4923) et à la Laurentienne de Florence (nº CLX du catalogue Bandini).

l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon* (traduction dédiée à Innocent VIII) et les *Lettres*, qu'il paraît avoir particulièrement goûtées, ainsi qu'en témoigne une de ses épîtres à Côme de Médicis. On cite de la même époque la version des *Lois* par Georges de Trébizonde, de la *République* par Antoine Cassarini [1], par Pierre Candide qui fit hommage de son œuvre [2] au duc de Glocester, enfin par Ubertus December, un des élèves du fameux helléniste Chrysoloras.

Ce dernier nom nous amène au seuil de la période brillante où l'Occident et l'Italie en particulier s'éprirent d'un si vif enthousiasme pour les chefs-d'œuvre antiques rendus à la lumière après de longs siècles d'oubli. Parmi tant de gloires de tout genre nul écrivain grec ne souleva plus d'applaudissements que le divin Platon, apparaissant dans une auréole d'autant plus radieuse qu'Aristote son rival avait eu plus à souffrir des aridités et des obscurités de la scolastique. Mais la connaissance du grec était encore chose rare : c'est en latin seulement que le disciple de Socrate pouvait être compris des lettrés qui venaient de ressusciter sur les bords de l'Arno l'antique Académie d'Athènes. Aussi Côme de Médicis, frappé du savoir et du talent de son jeune ami Ficin, multiplia-t-il ses instances pour obtenir de lui une traduction complète du grand philosophe. Ficin, dont l'esprit était tourné vers Alexandrie et vers l'Orient plus encore que vers Athènes, se prépara à ce qui devait être la tâche par excellence de sa vie par une version d'Hermès Trismégiste, puis de la Théogonie et des hymnes de Proclus. Les dix premiers dialogues furent traduits par lui sous le règne de Côme, les neuf suivants sous celui de Pierre de Médicis : et il eût sans doute abandonné son œuvre, si Laurent le Magnifique par ses largesses ne l'avait pas déterminé à l'achever.

La première édition (sans date) parut à Florence entre 1482 et 1484 : elle précédait ainsi de plus de vingt ans le premier texte grec imprimé en Occident. Aux yeux des érudits elle garde la

1. Cassarini, mort à Gênes en 1444, avait au cours de ses longs voyages fait un séjour dans la capitale de l'empire byzantin. — Dans le *Philologus* (XIII, 195-204) Volger a publié un spécimen de cette traduction, tiré d'un manuscrit copié de la main de Musullus et qui en 1858 se trouvait entre les mains d'un vice-consul mexicain à Barcelone.

2. La seule copie qui en subsiste (à la Trivulcienne de Turin) ne contient que le livre I et le livre V.

valeur d'un manuscrit, celui sur lequel Ficin avait travaillé ayant disparu depuis [1]. C'était, autant qu'on peut en juger, une source assez pure, car certains contresens particulièrement choquants doivent sans doute être imputés au seul traducteur, ou à ses auxiliaires, Démétrius d'Athènes, Antoine Vespucci, Jean-Baptiste Boninsegui et Ange Politien. Je ne dis rien des arguments placés par Ficin en tête des dialogues. Dacier les a jugés sans injustice en leur reprochant de ne point aller au fait, et d'être plus obscurs que les dialogues eux-mêmes [2].

Si le traducteur florentin est resté au-dessous de la perfection, ce n'est pas du moins pour s'être fait illusion sur l'importance et la solennité de l'entreprise. Lui demande-t-on ce qu'il pense du style de Platon ? voici sa réponse : « Non tam humano eloquio quam divino oraculo similem, sæpe quidem tonantem altius, sæpe vero nectarea suavitate manantem, semper arcana cœlestia complectentem... Platonicus stilus continens universum, tribus potissimum abundat muneribus, philosophica sententiarum utilitate, oratorio dispositionis elocutionisque ordine, florum ornamento poetico. » Je m'arrête : la préface de Ficin a des pages entières sur ce ton.

On a parfois vanté l'exactitude de cette traduction [3] : c'est une fidélité, si l'on peut ainsi parler, tout extérieure : sans grand souci de la grammaire et de la syntaxe, la phrase latine est calquée plus ou moins adroitement sur le modèle grec, souvent au détriment de la clarté [4]. Du moins ce n'est pas l'œuvre d'un profane et en plus d'un passage on doit y louer avec M. Chaignet « la pénétration profonde du sens philosophique de l'auteur [5] ».

1. Il en est de même, comme on le sait, pour plus d'une autre traduction ou édition *princeps* du xve ou du xvie siècle.

2. Selon les usages du temps, le livre porte une épigramme des plus flatteuses, rédigée par un Florentin grand admirateur de Ficin, ainsi qu'en témoignent ces deux distiques de la fin :

At modo ne pereat tantæ pietatis imago
Neve suum perdat philosophia decus,
Marsilius terris alter Plato redditus est, qui
Factitet hæc eadem quæ dedit ille prius.

3. « Ut plurimum fideliter et docte confecta » (Routh).

4. Nous sera-t-il permis de regretter qu'un trop grand nombre de traductions insérées dans la collection Didot prêtent à la même critique ?

5. Schneider et Hirschig, les deux éditeurs du Platon de la collection

Si malgré tout les fautes y sont assez nombreuses, n'en soyons pas surpris : il s'agissait alors non pas de creuser tel ou tel problème de détail, mais bien de faire revivre dans leurs grandes lignes la pensée et la sagesse antiques, de leur ouvrir l'accès de tous les esprits.

En somme cette traduction de Ficin, revue après sa mort par des savants tels que Simon Grynæus, l'un des plus habiles latinistes de son temps, eut un très grand succès. Il serait facile d'en compter plus de vingt réimpressions dans les soixante premières années du xvie siècle [1] : et ce fut un des instruments les plus efficaces de la diffusion du platonisme au nord comme au sud des Alpes.

L'œuvre de Ficin ne fut effacée ni par celle de Cornarius imprimée à Bâle en 1561, ni même par celle de Serranus, quoique le haut patronage d'Henri Estienne [2] ait valu à cette dernière, en France du moins, une période d'incontestable célébrité. Nous avons mentionné ailleurs l'étrange division en *syzygies* imaginée par cet écrivain pour classer les dialogues : quant à sa traduction même, voici comment il l'annonce dans sa dédicace à la reine Elisabeth : « Hoc meum est, ut venerabilem hospitem senticosæ vastitatis squalore pene obsitum a deviis locis ad planam æquamque viam deducam, ut nova veste indutum in lucem conspectumque hominum proferam : quo, pristina auctoritate recuperata, cum tua quoque Majestate familiarius colloqui possit ». Promesse bien imparfaitement remplie, car de l'aveu unanime ce nouveau

Didot, n'ont pas hésité à recourir à la traduction de Ficin : mais pour le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* il fallut bon gré mal gré la refondre entièrement. Au xvie et au xviie siècle elle avait déjà rencontré des juges sévères : « Le bon seigneur, écrit Leroy, n'était guères expert en grec ny en latin, il a failly infiniment traduisant son auteur... Ce serait temps perdu de m'arrêter reprendre ce personnage en tous les endroits où il a failly, mais plutôt lui convient rendre grâces du labeur qu'il a pris volontairement pour aider à la postérité, et essayer de suppléer son défaut sans aigreur ». Le chevalier de Jaucourt dans l'Encyclopédie n'a pas la même indulgence : « Ficin nous a laissé une traduction du Platon si maigre, si sèche, si dure, si barbare, si décharnée, qu'elle est à l'original comme ces vieux barbouillages de peinture que les amateurs appellent des croûtes sont aux tableaux de Titien ou de Raphaël. »

1. Paris, Lyon et Bâle rivalisaient alors comme centres littéraires avec Venise et Florence.

2. Dans sa belle édition des dialogues (trois volumes in-folio, 1578).

traducteur aide d'autant plus rarement à comprendre son auteur qu'il a commencé par ne pas le comprendre lui-même. C'est ce qu'a très bien fait ressortir un des plus célèbres éditeurs de Platon au siècle dernier, Fischer : « Ab Serrani versione latina, cujus viri et conjecturæ et animadversiones breves in hac editione additæ sunt, parum auxilii in locis obscuris et dubiis exspectari posse eo magis credimus quum eam obscuriorem sæpe verbis græcis, omninoque non ita fidelem et bonam cognoverimus ». En effet, examinée de près, cette traduction, qui de son temps déjà passait pour obscure et embarrassée, n'est qu'une paraphrase languissante où l'on ne retrouve ni les grâces du platonisme ni même l'esprit de l'antiquité [1]. Si Ficin a pu être accusé de trouver dans Platon trop de symboles et de mystères, Serranus a le tort de ne pas en soupçonner assez. Il nous avertit lui-même qu'il avait gardé rancune aux rêveries creuses de ses devanciers : « Illorum tenebricosa interpretum somnia me a lectione Platonis pene absterruerant. « Félicitons-le toutefois d'avoir ajouté à ses arguments, presque tous de nulle valeur, des notes marginales dont quelques-unes sont précieuses et qu'il comparait ingénieusement aux Hermès plantés pour l'instruction du voyageur à tous les carrefours de l'Attique.

On ne sera donc pas surpris du jugement porté par Lamotte à la fin du XVII[e] siècle dans sa dissertation intitulée *De la lecture de Platon et de son éloquence* : « Toutes les traductions du grec de Platon en latin ne sont rien moins qu'élégantes, comme celles qui n'ont visé qu'à rendre le sens de l'auteur, sans se soucier autrement de la beauté du langage. Ce n'est donc pas merveille si ceux qui ne connaissent Platon qu'habillé ainsi désavantageusement à la romaine en parlent ensuite avec le mépris dont nous tâchons de le décharger. » [2]

1. Elle mérite tout spécialement le reproche adressé par un érudit d'alors aux traductions latines en général : « Si ipsa Plato legeret, pro suis non agnosceret. Ubi enim in latinis heroica illa vis et subtilitas grandiloqua ! ubi illa beata nec tamen otiosa verborum luxuries? »

2. Nous nous bornons à citer ici pour mémoire la double traduction en latin de la *République* par Antoine Montecatini (Ferrare, 1594) et par Jean Sozomène (Venise, 1626) de même que celle des *Lettres*, entreprise par Ramus avec la collaboration de Jacobus Tusanus (Paris, 1552). — Les textes m'ont fait absolument défaut pour apprécier les traductions jointes par Ast et Bekker à leurs éditions de Platon.

C. *Traductions françaises*

Dans son *Siècle de Louis XIV*, après avoir fait remarquer que les arts transplantés de Grèce en Italie à la Renaissance y avaient enfanté des merveilles, Voltaire ajoute : « La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne voulurent à leur tour avoir de ces fruits : mais ils ne vinrent point dans ces climats ou ils dégénérèrent trop vite. »

Je ne veux pas examiner ici si prise dans son ensemble cette assertion est exacte en ce qui touche la France : mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à dater du règne de François I[er] les études helléniques commencent à refleurir sur notre sol pour y produire dans la seconde moitié du siècle une brillante moisson. A Paris ou à Lyon les plus grands écrivains de l'antiquité trouvent des éditeurs. Homère et Hérodote se lisent en français avant 1550.

Platon ne sera pas moins favorisé : mais, chose étrange, ses petits dialogues, sans doute à cause de ce que leur lecture a de plus accessible, attireront l'attention et la curiosité des érudits bien avant ses chefs-d'œuvre [1]. Dès 1530 paraît chez Denys Janot à Paris « *Le livre nommé l'Axiochus de Platon, du contempnement de la mort*, en forme de dialogue, et sont les introduitz Socrates, Clinias et Axiochus. » En 1544, Dolet traduit « deux dialogues de Platon, philosophe divin et supernaturel, à savoir l'ung intitulé Axiochus, qui est des misères de la vie humaine et de l'immortalité de l'âme, et par conséquent du mépris de la mort :

1. Pour donner une idée de ces essais encore timides du XVI[e] siècle, je transcris ici quelques lignes empruntées à la première page d'une traduction du *Criton* dont le manuscrit seul nous a été conservé : « S. Je m'esmerveille comment le geollier t'a voulu tant favoriser et obeyr que de te laisser entrer à heure si indeue. — C. Il me cognoist assez, mayant veu si souvent venir icy te veoir et davantage il a receu de moy quelque bienfaict pour lui estre plus agreable. — S. Mais dis moy, y a il longtemps que tu es venu? — C. Assés, et non pas trop. — S. Pourquoi ne mas tu incontinent esueillé sans te seoir et ne dire mot? — C. Par Jupiter, je ne leusse jamais faict, car je ne vouldrois en si grande douleur te rompre le repos et certes ie tay jugé fort heureux tout le temps de ta vie pour une coustume que jay veue en toi si louable de n'estre point subject aux passions, et mesme en ceste présente fortune et calamité laquelle tu endures si aiseement et patiemment, etc. »

item ung aultre intitulé Hipparchus qui est de la convoitise de l'homme touchant la lucrative. » Deux ans plus tard s'imprime « le dialogue de Platon, philosophe divin, intitulé Io, qui est de la fureur poétique et des louanges de la poésie, translaté en françois par Richard Leblanc. » Le *Lysis* est traduit en 1547 par Despériers, en 1579 par Blaise de Vigenère, le *Criton* en 1547 par Philibert Duval, évêque de Séez, puis en 1582 par Jean le Masle, Angevin, qui à cette occasion mit en vers français la vie de Platon. Il se félicite de ce que les doctes enseignements de ce philosophe contribuent à la culture générale,

> car il commence à parler à chacun
> en maternel et langage commun
> par Regius, qui le sien grégeois style
> y rend à touts familiers et facile.

Lui-même enrichissait sa traduction de « plusieurs belles annotations », invoquant Virgile, Horace et Cicéron pour rendre plus sensible le pouvoir de l'or sur les mortels les plus récalcitrants : le tout à propos de la simple remarque de Criton sur la reconnaissance que lui garde le geôlier de la prison. C'est au savant jurisconsulte Brisson qu'il dédie ces commentaires écrits

> sur un petit ouvrage platonique
> dit le Criton, dont quelques points j'explique.

Mais le vrai traducteur de Platon au XVIe siècle, c'est Leroy ou Regius, dont Le Masle vient de nous faire l'éloge. Né à Coutances vers 1510, Leroy nommé jeune encore professeur de grec au Collège de France, justifia cette faveur en mettant à la portée du lecteur français successivement cinq des auteurs les plus considérables de l'antiquité hellénique, Platon, Aristote, Isocrate, Xénophon et Démosthène [1]. Dès 1546, il publie un ensemble de

1. Après avoir constaté que les loisirs et la capacité lui font défaut pour essayer « à mettre en avant ses propres inventions », Leroy ajoute dans une de ses préfaces : « Quand en cette médiocrité d'esprit et de savoir j'aurois seulement proposé le premier à la nation française la lumière des lettres et les précepteurs appelés par Sénèque du genre humain qui ont demeuré longtemps cachés ès escholes, ou ensevelis aux librairies sans être mis en usage, encore ne serois-je pas du tout à rejeter : travaillant mesmement en une langue non guères dressée ni accoutumée aux disciplines. »

traductions comprenant le *Phédon* et certains morceaux de choix de la *République*, du *Phèdre* et du *Gorgias* [1] ; entreprise qu'il s'est imposée, dit-il dans sa dédicace à Henri II, « principalement pour essayer à réduyre ces malheureux Epicuriens qu'on dit s'estre élevez puis n'aguéres à cause des dissensions survenues en la religion. »

En 1551 parut du même auteur « Le Timée de Platon, traittant de la nature du monde et de l'homme, et de ce qui concerne universellement tant l'âme que le corps des deux, translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles. » Dans sa préface, après avoir exposé les motifs qui l'ont engagé à choisir de préférence Platon comme objet de ses études, il en vient au *Timée* : « Lequel liure je me suis ingéré rendre en notre langue pour en avoir plus perfette intelligence, pour accoutrer mon style et dresser le jugement. Sans doute le travail a esté grand pour la difficulté de la matière, et pour ce que personne jusques à présent n'a traité de la philosophie en françois. » Ne soyons pas surpris de le voir revenir ailleurs sur la même pensée : « Certainement le labeur a esté grand à traitter premiérement en la langue françoise ces matiéres hautes, obscures et éloignées de l'intelligence commune des hommes, lesquelles toutefois nous avons mis peine d'éclaircir en exposant les lieux plus difficiles par Platon et Aristote mesmes, et conferant tous les meilleurs autheurs grecs, romains et arabes que nous avons pu recouvrer. »

La dernière œuvre de Leroy en ce genre fut « le Sympose de Platon, ou de l'amour et de beauté, traduit du grec en françois avec trois livres de commentaires extraictz de toute philosophie et recueillis des meilleurs autheurs tant grecs que latins et autres (1558) [2] ». Dans la dédicace au roi dauphin et à la reine dauphine, je remarque ce qui suit : « Estant donc retiré le Carême dernier quelques jours de la court, afin de ne perdre temps, j'ay

1. Ouvrage réimprimé en 1573 et en 1600, cette dernière fois avec des extraits du commentaire de Proclus sur la *République*, traduits par Morel, lecteur et interprète du roi.

2. Un lecteur moderne ne peut qu'être surpris de voir la longueur et la bizarrerie des ouvrages d'érudition au XVIe siècle passer ainsi jusque dans les titres, où l'on a soin d'énumérer tous les genres d'intérêt que le livre peut offrir au lecteur.

mis le Sympose ou Banquet de Platon en françois pour vous le présenter, estimant le subject du livre fort convenable à votre heureux mariage, à vos aages, à vos espritz et voluntez... Le présent livre a été écrit par le plus savant homme et le plus élégant qui fut oncques, en termes fort exquis et sentences très graves. » Le texte est accompagné de notes fort érudites et d'un commentaire plein d'intérêt.

Il nous reste maintenant à apprécier ce courageux et fécond traducteur : que de son vivant il ait joui d'une véritable réputation, nous le comprenons sans peine et nous n'en voulons d'autre preuve que la flatteuse épigramme suivante, de la plume du célèbre Du Bellay :

Regibus in toto majus nil nascitur orbe,
Nil magis augustum nil propiusve Deo.
Dum studet ad Gallos magnum transferre Platona
Quo nullum in terris grandius extat opus,
Scilicet ipse suo dignum se nomine reddit
Regius, et summis regibus æqua facit.

Combes-Dounous s'est montré sévère pour la version du *Timée* qu'il regarde « comme à peu près insoutenable » : au contraire Cousin regrette que « faite avec tant de soin, et d'un style si agréable, elle ne puisse être reproduite aujourd'hui à cause du langage qui a trop vieilli et des fautes nombreuses où le plus habile homme devait nécessairement tomber en traduisant au XVIe siècle un ouvrage tel que le *Timée*. » Le principal mérite de Leroy, c'est incontestablement son tour enjoué et gracieux, qui rappelle « l'élégant badinage » de l'école de Marot ; mais il respecte en général assez peu le sens littéral et se permet à chaque instant des additions, des longueurs qui tiennent peut-être autant à l'état de la langue qu'à l'inexpérience du traducteur [1]. Au reste pour le juger en parfaite connaissance de cause, il faudrait être mieux instruit que nous ne le sommes des changements survenus depuis lors dans l'emploi et la signification de bon nombre de mots.

1. « Il fait bon, écrivait Montaigne, à traduire les auteurs où il n'y a guère que la matière à représenter : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grâce et à l'élégance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapports à un idiome plus faible ». On connait la remarque ingénieuse et profonde de Rivarol, affirmant qu'en raison de notre besoin inné de clarté, une traduction française est toujours et nécessairement une *explication*.

Ce qui au XVIe siècle avait surtout frappé les esprits chez les anciens, c'était l'éclat, l'harmonie, la richesse de la forme : au XVIIe on cherche de préférence à travers ce brillant vêtement extérieur les grandes pensées spiritualistes et religieuses qu'il recouvre. C'est le temps où Marie de Rochechouart, d'une famille où les femmes, au dire de Saint-Simon, avaient toutes reçu l'esprit en partage, était surprise, jeune encore, à lire quelques opuscules de Platon dans l'édition grecque de Bâle. Plus tard, devenue abbesse de Fontevrault, elle n'hésita pas à entreprendre de traduire le *Banquet*, jusqu'au discours d'Alcibiade selon Cousin, en entier, prétendent d'autres biographes. Son œuvre achevée, elle l'apporta, avec prière de la corriger, à Racine lequel, après l'avoir soumise à une refonte complète, chargea son ami Despréaux de la présenter en son nom à la cour, expurgée des passages qu'il avait jugés trop licencieux.

A la fin de son *Discours sur Platon* (1670), Fleury a inséré la traduction de quelques belles pages du *Théétète* et de la *République*. Il lui arrive plus d'une fois, dit Le Clerc, de parler grec et latin en français : néanmoins en dépit de ses imperfections, il reproduit Platon en homme habile et qui sait son antiquité. Au reste le XVIIe siècle allait trouver son Leroy dans la personne du savant André Dacier, garde des livres du Cabinet du Roi, l'un des collaborateurs des éditions *ad usum Delphini*. Dacier était moins lettré qu'érudit, et la morale a évidemment plus d'attrait pour lui que la métaphysique : on lui doit cependant une version d'Hippocrate [1] à propos de laquelle Littré lui-même lui reconnaît une véritable compétence pour tout ce qui regarde le grec. Sa traduction de Platon, qui parut pour la première fois en 1690, s'étend à 10 dialogues : les deux *Alcibiade*, le *Théagès*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon*, le *Lachès*, le *Protagoras*, les *Rivaux*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus populaire, de plus aisément accessible dans l'œuvre réelle ou présumée du fondateur de l'Académie. Le premier volume s'ouvre par une biographie de Platon très complète, mais où se trahit à chaque page ce manque absolu de criti-

1. Paris, 1697, 2 volumes in-8°.

que qui nous rend aujourd'hui si importune la lecture de semblables compositions. Chose étonnante au temps de Bossuet et de Malebranche, Dacier se plaint du peu de faveur que rencontre alors dans le monde lettré en France le grand philosophe athénien, bien plus, des invectives auxquelles son nom est en butte. Pour lui, il n'a trouvé satisfaction ni chez Ficin ni chez Serranus, et sauf pour le *Phédon*, Leroy ne lui a été d'aucun secours. « Dénué de toute aide du côté des commentateurs vivants, pour entendre Platon je vais m'attacher à Platon même, et tâcher d'en donner une traduction fidèle accompagnée de quelques remarques dans les endroits les plus difficiles et les plus importants ».

Malheureusement, avec beaucoup de savoir, Dacier avait peu de goût et ne possédait qu'imparfaitement le génie de sa propre langue : son style souvent traînant et diffus [1] est très loin des grâces légères de l'esprit socratique. « Le sommeil le prend à toute heure, pendant qu'il fait parler son auteur, écrit un savant du XVIIIe siècle : on en a cherché la cause, et l'on n'en a point vu d'autre, sinon qu'il paraît craindre de donner l'essor à son génie et qu'il suit toujours Platon de trop près ». Cependant au point de vue de la pensée Dacier n'est guère plus heureux, et Cousin dans ses notes s'est plu à donner des preuves multipliées des inexactitudes de son devancier [2].

Quoique meilleur écrivain, l'abbé Maucroix, contemporain et émule de Dacier [3], est resté lui aussi bien au-dessous de la perfection. « Il a cru traduire l'*Euthydème*, l'*Euthyphron* et l'*Hippias* dans le style excellent de son temps, clair, naturel et agréable : par malheur cette traduction n'est rien moins qu'exacte » [4]. Il est vrai que si les traducteurs d'alors prenaient des libertés incroyables à l'égard de leurs modèles, ils étaient d'accord en

1. Je dois avouer que Le Clerc lui est bien autrement favorable : « Dacier s'exprime avec justesse et pureté; on voit qu'il écrit dans un bon siècle. »

2. Voir en ce qui touche notamment le *Phédon*, la traduction de Cousin, pp. 359, 362, 366, etc.

3. Dans l'Avertissement placé en tête des « *Ouvrages de prose et de poésie* des sieurs de Maucroix et de la Fontaine » (Paris 1685) où figurent les traductions dont il va être question, c'est le fabuliste qui prend en main la défense du philosophe.

4. Jules Simon.

cela avec le goût d'un public qui demandait à être intéressé plutôt qu'à être instruit. Il s'agissait avant tout de présenter au lecteur un ouvrage d'un tour irréprochable, conforme à ses habitudes d'esprit, et si à ce compte on faisait de l'auteur ancien comme un auteur nouveau, on était moins blâmé par les vrais érudits qu'encouragé et récompensé par la gratitude générale. On connaît la règle de Lamotte traduisant l'*Iliade* : embellir ce qui est beau dans l'original, supprimer ce qui ne l'est pas. Mais on sait en même temps à quelle étrange extrémité cette règle l'a conduit.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, l'œuvre de Dacier obtint un véritable succès. Réimprimée à Paris dès 1701, elle a servi de modèle à la traduction allemande de Müller [1], et à seize ans de distance (1744 et 1760) elle a eu les honneurs d'une double édition à Amsterdam [2].

Nous ne donnerons qu'une mention en passant aux essais de Lefèvre [3] et de l'abbé Sellier [4], ainsi qu'à une traduction imprimée à Londres en 1726 : « *La République de Platon*, ou du juste et de l'injuste », par M. de la Pillonnière. Dans sa dédicace au roi Georges, après avoir déploré « l'affreux dégoût » que lui ont laissé les deux versions latines alors en cours, celles de Ficin et de Serranus, l'auteur poursuit en ces termes : « J'apporte à vos pieds comme une espèce de tribut le chef-d'œuvre le plus fameux de l'antiquité, traduit dans une langue dont les beautés ne se font pas moins sentir à Votre Majesté que celle de la sienne propre... Beaucoup de gens malheureusement ne connaissent pas tout le mérite de Platon ni toute l'excellence particulière de l'ouvrage que l'on donne au public ».

Cette plainte n'était que trop fondée et cependant le XVIIIe siècle, si dédaigneux à l'endroit des grands métaphysiciens de l'antiquité, devait nous léguer une traduction française de Platon sans doute encore incomplète, mais incontestablement supérieure aux précédentes. Cousin, chaque fois qu'il l'a pu, l'a prise pour

1. Hambourg, 1736.

2. *Les œuvres de Platon*, traduites en français avec des remarques, et la vie de ce philosophe, avec l'exposition des principaux dogmes de sa philosophie. Aux dépens d'Estienne Roger.

3. Le *premier Alcibiade*, Paris 1668 et Amsterdam 1766.

4. Le *Criton* (Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, XIV).

base de la sienne : éloge décisif et qui dispense de tout autre.

Ce fut l'œuvre de Grou[1], savant helléniste en même temps qu'écrivain de talent : aussi a-t-il réussi généralement à rendre d'une façon heureuse tout à la fois la lettre et l'esprit de Platon. Son premier essai en ce genre, composé à Pont-à-Mousson, la *République*, venait d'être imprimé à Paris lorsque la suppression de l'ordre des Jésuites auquel il appartenait le détermina à s'expatrier en Hollande, où le libraire Rey d'Amsterdam accueillit avec empressement ses travaux. C'est là que parurent successivement : en 1763 une réimpression de la *République* : en 1769 les *Lois* et l'*Epinomis* en deux volumes[2] : enfin en 1770, en deux volumes également, un choix de dialogues : *Théétète, Protagoras,* les deux *Hippias,* — *Gorgias, Ion, Philèbe* et *Ménon*. On lit dans la préface de la traduction des *Lois* : « Cet ouvrage n'a point encore paru en notre langue, que je sache, et je ne crois pas qu'on puisse l'entendre ni le suivre dans les versions de Ficin et de Jean de Serres. Je l'ai traduit avec autant et plus de soin que la *République*. J'y ai fait peu de notes : les lecteurs que j'ai en vue m'approuveront de n'avoir détourné que rarement l'attention qu'ils donnent volontiers à Platon sur des remarques de critique ou d'érudition qui ne les intéressent guère. » Le livre, chose curieuse, était d'ailleurs dédié par l'éditeur à J.-J. Rousseau, à qui, disait-il, il était bien digne d'être offert : le publiciste génevois, persécuté et errant sur la surface de la terre, n'était-il pas en effet un autre Socrate, en butte à l'ostracisme de ses contemporains ?

Plein de modestie, Grou avait refusé à son libraire une traduction des *Œuvres morales* de Plutarque, estimant qu'il serait incapable d'atteindre à la vigueur et à la naïveté du style d'Amyot : de même en ce qui touche Platon, son ambition visait à compléter bien plus qu'à corriger l'œuvre de Dacier. « Je n'aurais point traduit ce dialogue, — écrit-il en parlant du *Protagoras* — si j'avais su qu'il l'eût été déjà par M. Dacier. Je ne l'ai appris que quand mon travail a été achevé. La même raison qui m'aurait décidé à ne pas entreprendre cette traduction devrait peut-être m'engager à la supprimer, mais puisqu'elle est faite, autant vaut

1. Né en 1731, mort en Angleterre en 1803.

2. Une réédition en cinq volumes in-18 a été publiée à Paris en 1796.

la donner au public : il aura le plaisir de la comparaison. » Le parallèle, hâtons-nous de le dire, est tout à l'honneur de l'helléniste du XVIIIe siècle, dont la phrase est moins antique, moins solennelle, tranchons d'un mot, plus française que celle de son devancier. Son mérite était proclamé dès lors par un juge d'une compétence indiscutable, l'illustre Walckenaër : « Le plus élégant des auteurs grecs ne perd rien de sa beauté, étant rendu en français par une plume aussi fidèle que la sienne[1] » : et il est probable que Laharpe ignorait les travaux de Grou, lorsqu'il écrivait dans son *Lycée*, après avoir rappelé l'adresse et l'heureux artifice dont Platon use dans ses plus célèbres compositions : « Je ne sache pas que cette partie des ouvrages de Platon, qui pour être bien rendue en français demanderait beaucoup de facilité, de précision et de grâce, ait jamais été parmi nous traduite comme elle devait l'être. Ce ne sont guère que des savants qui ont travaillé sur Platon et pour le traduire il faut plus que de la science. » Oui, mais encore la science est-elle ici nécessaire, et en s'essayant lui-même à transporter dans notre langue les dernières pages du *Gorgias*, Laharpe nous semble parfois n'avoir eu d'autre préoccupation que celle d'une irréprochable élégance[2].

1. C'est là peut-être exagérer l'éloge : en revanche Letronne s'est rendu coupable d'une injustice évidente, en écrivant qu'il n'a trouvé dans la traduction de Grou « qu'un squelette desséché au lieu d'un corps plein de force et de vie. »

2. Veut-on connaître les noms des savants qui vers la fin du XVIIIe siècle servaient d'introducteurs à Platon auprès du public lettré ? Il suffit d'ouvrir la collection intitulée : *Bibliothèque des anciens philosophes*, qui date précisément de cette période. Le tome IV contient : *Théagès, Euthyphron,* les deux *Alcibiade* (extraits), *Apologie, Criton, Phédon* (traduction Dacier) : le tome V *Lachès* (trad. Dacier), le *grand Hippias* et *Euthydème* (trad. Maucroix), le *Banquet* (avec cette note : traduit un tiers par M. Racine et le reste par madame de Rochechouart) : les tomes VI et VII, les *Lois* et l'*Epinomis* (trad. Grou), les tomes VIII et IX *Théétète, Protagoras,* le *petit Hippias, Gorgias, Ion, Philèbe, Ménon* (du même auteur). — Dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (XXXIX, p. 250) l'abbé Arnaud juge cette publication avec une extrême sévérité : il est vrai que lui-même s'était efforcé de faire en ce genre autre chose, sinon mieux. « J'y ai vu non sans étonnement un jargon plat et sauvage, substitué presque d'un bout à l'autre au style toujours noble, toujours élégant de Platon. En vérité ces prétendus traducteurs ont bonne grâce à nous vanter le charme et l'harmonie du langage de ce philosophe : a-t-on le sentiment de l'harmonie des langues anciennes quand on est si fort éloigné de sentir celle de sa propre langue ? Cependant c'est d'après ces versions que la plupart des lecteurs jugent de Platon : surpris, indignés de l'énorme différence qui se trouve entre l'idée

Dans son curieux ouvrage intitulé : *Essai historique sur Platon*, qui parut en 1809, Combes-Dounous annonçait qu'il avait entrepris et exécuté la traduction des quatorze dialogues négligés par Dacier et Grou : mais cette œuvre laborieuse n'a sans doute jamais vu le jour, car il est impossible d'en retrouver la trace.

A cette même époque, un homme appelé depuis par ses rares qualités à un des postes les plus enviés de la hiérarchie universitaire, Le Clerc, déplorait l'oubli où étaient tombés les chefs-d'œuvre de Platon : « On cite à peine quelques traits de la *République*, l'*Apologie*, les derniers discours de Socrate : et Platon est une divinité voilée pour un grand nombre de ceux qui continuent à l'appeler le divin Platon. » L'explication donnée ici de cette indifférence ne laisse pas d'être assez imprévue. « Il ne fallait pas traduire, comme on l'a fait, Platon tout entier : dans ses longs entretiens la raison humaine paraît souvent incertaine et chancelante... Le dirai-je ? cette naïveté même du dialogue, qui avait tant d'attraits pour les Grecs, mais qui s'accorde si mal avec nos usages, est peut-être ce qu'on a le moins goûté parmi nous. J'ai donc essayé de choisir : de plus, évitant cette monotonie des demandes et des réponses, j'ai voulu traduire ce qui fait de Platon un homme de génie, comme théologien, moraliste et législateur, ces mystérieuses pages qui ressemblent aux feuilles des oracles et que Saint Justin croyait inspirées ». Ne croirait-on pas lire quelque phrase détachée du *Génie du christianisme* ?

C'est ainsi que parurent en 1819 [1] les *Pensées de Platon sur la religion, la morale, la politique*, recueillies et traduites par J. V. Le Clerc, professeur d'éloquence latine à la faculté des Lettres. Letronne, chargé d'en rendre compte dans le *Journal des savants* [2], après avoir constaté que rien n'était plus difficile qu'une traduction complète des œuvres de Platon, plus difficile surtout que d'attirer à cette traduction des lecteurs, vantait « la rare intelligence avec laquelle l'auteur saisit l'enchaînement des idées et le

qu'on leur donne de son style et celle qu'ils sont forcés de s'en faire sur la manière dont on traduit ses ouvrages, ils mettent avec raison les éloges décernés à ce philosophe au nombre de ces vieilles admirations que les érudits se transmettent sans jamais les avoir senties ».

1. Une seconde édition, augmentée d'une *Histoire abrégée du platonisme*, date de 1824.
2. 1819, p. 324.

reproduit en français, ce qui suppose une connaissance très grande de la langue grecque jointe à un vrai talent d'écrivain ». Toutefois, ajoutait-il, quand se présente dens l'original une notion positive, exprimée avec netteté, précision, et un choix de termes en quelque sorte techniques, une certaine recherche de l'élégance et de l'harmonie force M. Le Clerc à négliger des nuances importantes. A coup sûr le nouveau traducteur n'avait nullement entendu faire œuvre de savant et de métaphysicien, ce qui d'ailleurs ne l'avait pas empêché de joindre à ses *Pensées* des notes dans lesquelles Letronne reconnaissait « une érudition variée, un goût très sûr, une littérature étendue ». En somme, peu fait en raison des libertés très grandes prises envers l'original pour aider à l'explication littérale du texte, ce livre, grâce à la parure d'une diction toute moderne, était très propre à faire goûter et admirer les plus beaux endroits de Platon.

Mais le philosophe athénien allait enfin trouver en France l'interprète autorisé capable de rendre populaires ses profondes méditations. Désigné par son talent précoce et par les circonstances pour prendre la direction du spiritualisme renaissant, Cousin, nous l'avons vu, s'était de bonne heure épris d'admiration pour l'école et la doctrine platoniciennes, et lorsqu'en 1821 les événements le contraignirent à renoncer pendant quelques années à l'enseignement public, il conçut à l'exemple de Schleiermacher en Allemagne le projet d'attacher son nom à une traduction intégrale de Platon. Dès 1821 paraissait le premier volume [1], l'un des plus achevés, brillantes prémices d'une moisson féconde : il eut un grand retentissement. Ce fut, dit Rémusat, comme une révolution. Le travail commencé se poursuivit dès lors pendant vingt ans, à travers bien des vicissitudes : rien de surprenant à ce que les derniers volumes rédigés, ainsi qu'on en a fait la remarque, avec une sorte de brusquerie, ne témoignent plus que d'un enthousiasme quelque peu refroidi.

N'était-il pas comme prédestiné à une semblable tâche celui qu'on a pu définir sans trop de flatterie « écrivain supérieur, ad-

1. Comme les quatre suivants, ce volume porte le nom d'un éditeur assez obscur du quai Voltaire, Bossange : les 6e et 7e parurent chez Pichon et Didier (1831) ; le 8e chez Pichon, les 9e, 10e et 11e chez Rey et Gravier (1833, 1834, 1837), le 12e et le 13e chez Rey (1840).

mirable par la splendeur de son style et la magnificence de ses formes, mais splendide sans faux éclat, magnifique sans luxe, élégant sans recherche, joignant à une intelligence merveilleuse de souplesse la vive imagination d'un poète, maniant avec une égale habileté l'analyse et la synthèse, capable de tout imiter et de tout reproduire dans ses modèles sans jamais abdiquer son originalité ? »

Les arguments qui précèdent la traduction des dialogues et dont nous avons parlé ailleurs, attestent le mérite du philosophe ; les notes qui la suivent, la méthode sévère et les scrupules scientifiques du philologue. Cousin lui-même se vante d'avoir tenu une assez juste balance entre une élégance infidèle et une exactitude qui en plus d'un cas confinerait pour le lecteur moderne à l'obscurité [1]. Au reste, alors et depuis, il s'est montré très sobre de confidences sur les principes qui lui ont servi de guides, sur les règles d'interprétation qu'il s'est prescrites : à la grande surprise du lecteur, le premier volume nous jette *in medias res*, sans préface ni introduction d'aucun genre : tout au plus lit-on dans une des notes de l'*Euthyphron* : « Je préviens que pour ce dialogue comme pour les trois suivants, j'ai fait quelques emprunts aux traductions existantes, toutes les fois que le système de fidélité et d'exactitude littérale que je me suis imposé me l'a permis ».

De toute façon, l'œuvre eut un grand et légitime succès, auquel le renom de l'auteur n'a pas été entièrement étranger. Les abords de toutes les parties de l'édifice platonicien étaient ainsi rendus faciles et agréables à une génération qui entendait présenter chaque jour le platonisme comme un antécédent glorieux de Descartes et de Malebranche, de Leibniz et de Bossuet. Cependant il s'est rencontré en France un critique [2] assez paradoxal, je devrais peut-

1. « Traduction plus littéraire que littérale, écrivait Mgr Dupanloup ; mais n'en est-elle pas d'autant plus fidèle à l'esprit de Platon ? »

2. M. Rossignol dans le *Journal général de l'instruction publique* (1859). Il y oppose triomphalement ce que les anciens nous rapportent des préoccupations littéraires de Platon à la négligence et à la désinvolture signalées par Cousin dans la phraséologie du philosophe, dont il définit quelque part (VII, 384) le style « une perpétuelle anacoluthie ». Il l'accuse d'avoir fort peu modifié, avant de se l'approprier, la partie du *Banquet* traduite par Racine, et de l'avoir fait presque toujours au détriment de la traduction : plus loin il prend prétexte de certaines scolies à son sens mal interprétées

être dire assez partial pour reprocher au nouveau traducteur d'avoir oublié de sacrifier aux grâces, au risque de dépouiller son modèle de sa qualité distinctive, de cette fleur d'élégance qui s'appelle atticisme ; jugement injuste auquel il suffit d'opposer entre vingt autres l'appréciation du plus fameux philosophe de l'Allemagne d'alors, de Hégel, félicitant Cousin d'avoir si bien su conserver le naturel et l'aménité de l'original.

Peut-être serait-on tenté au contraire de relever dans cette version une préoccupation trop constante de l'harmonie et du relief de la phrase, à qui sont parfois sacrifiés d'autres éléments non moins essentiels, surtout quand il s'agit d'une exposition dialectique. Cousin prévoyait sans doute cette objection lorsqu'il écrivait dans le *Globe* [1] : « Que cherche-t-on dans la traduction de Platon ? de la philosophie ? non, mais un écrivain plein d'esprit, d'originalité et de naturel, puis surtout un monument des mœurs, de la façon de penser, de sentir et de causer dans une belle époque qui est loin de nous et chez un peuple admirable auquel nous ne ressemblons pas. »

Un mérite plus certain encore de l'œuvre entreprise par Cousin, c'est qu'elle est complète : le scrupule à cet égard a été poussé jusqu'à y faire entrer les dialogues les plus insignifiants et ceux même (sauf l'*Alcyon*) qui dès l'antiquité ont été universellement qualifiés d'apocryphes. C'est ainsi que le *Sophiste*, le *Politique*, le *Cratyle*, le *Parménide*, le *Clitophon*, le *Minos* et le *Charmide* apparaissent ici en français pour la première fois. Pour tous les autres dialogues, Cousin partageait, et il ne s'en cachait pas, cette opinion d'un de ses contemporains : « On trouve souvent dans les vieux traducteurs des tours vifs, gracieux, énergiques qui rendent

pour s'écrier : « Etre capable de commettre de pareilles fautes, et se croire capable de traduire Platon, quel aveuglement ou quelle présomption ! » et termine ainsi : « A mon avis un helléniste un peu habile et qui ne serait dépourvu ni de jugement ni de pénétration pourrait sans forfanterie comme sans pédantisme mettre le traducteur au défi de citer dans tout son livre dix lignes de suite où il n'y ait à relever soit un ou plusieurs contre-sens avérés, soit une ou plusieurs inexactitudes graves ». L'exagération d'une telle critique est évidente : ce qui ne veut pas dire qu'à cet égard la traduction de Cousin soit absolument irréprochable : pour en juger, il suffit d'ouvrir la *Philosophie de Platon* de M. Fouillée (Tome I de la 1re édition, pages 63, 415, 420, etc).

1. 27 novembre 1824.

à souhait la pensée du maître : chercher d'autres termes pour le plaisir d'être neuf, c'est se condamner à un travail stérile et dans nombre de cas à une inévitable infériorité. Le mieux dans ces rencontres consiste à s'emparer de ces heureuses trouvailles comme d'un legs qui vous revient ». Parmi ses devanciers c'est naturellement à Grou qu'il s'est attaché de préférence, sauf à le retoucher soit pour lui donner une allure plus moderne, soit pour porter plus loin la ressemblance avec l'original. On a même soutenu avec de sérieux motifs qu'il ne s'était acquitté qu'à demi de sa dette de reconnaissance envers celui à qui en échange de tous ses emprunts (bien plus étendus qu'il ne le donne lui-même à croire [1]), il se contentait d'offrir en termes assez vagues « le témoignage de sa sincère estime pour un homme bien supérieur à sa réputation [2].»

Il suffit de comparer presque au hasard les deux traducteurs pour apercevoir combien sont grandes les obligations de Cousin à l'égard de son devancier, et en même temps quel genre de perfectionnement il a apporté à l'œuvre de ce dernier. Une transformation frappe au premier coup d'œil : c'est la substitution constante dans le dialogue du pronom singulier *tu, toi* au pluriel *vous,* exigé par les habitudes de politesse des siècles précédents [3]. De plus, en acceptant ou en se donnant des collaborateurs, Cousin s'était réservé de revoir et de remanier tous les passages importants, où il a vraiment imprimé sa marque au point de faire dire : voilà la griffe du lion. En passant des mains de Dacier ou de Grou

1. Il importe cependant de remarquer que la traduction de l'*Epinomis*, par exemple, est loyalement restituée à son véritable auteur.

2. C'était un peu chez Cousin péché d'habitude. Ainsi on a fait observer qu'il n'a nommé nulle part ses deux auxiliaires, Aug. Vigier et J. C. Farcy, sinon pour leur dédier à l'un et à l'autre un des volumes de sa traduction. S'il fallait en croire certaines indiscrétions récentes, la traduction du *Timée* serait l'œuvre de Jules Simon, et le maitre n'y aurait concouru que par deux ou trois retouches sans importance et l'apposition de sa signature. De même la traduction du XIIe livre de la *Métaphysique* d'Aristote, qu'il publia en 1837, n'était autre chose qu'un devoir fait l'année précédente à l'Ecole normale par un de ses élèves préférés.

3. Sur ce point et pour des motifs qui, je l'avoue, ne sont pas d'ordre littéraire, je crois devoir donner raison à Cousin contre le P. de Bonniot qui condamne cette substitution (*Etudes religieuses et littéraires*, Déc. 1888) : « Le dialogue en contracte une singulière dureté, et il y a tout lieu de s'étonner qu'un écrivain qui avait de l'oreille n'ait pas senti qu'il écorcherait celle de ses lecteurs ».

entre les siennes, la pensée y a pris je ne sais quoi de plus vif, la langue de plus net, le tour de plus libre et de plus rapide qui décèle l'homme habitué à manier en maître la parole : dans ces endroits à effet, comme on pourrait les appeler [1], il y a, comme l'a dit M. Janet, un éclat, une flamme, une imagination qui ne sont pas d'emprunt : le lecteur sent passer en lui quelque chose du souffle et de l'âme de Platon [2]. Et comme ce sont ces endroits qui sont recherchés, lus et consultés de préférence à tout le reste, ils ont largement contribué à fonder et à soutenir la réputation de l'ensemble [3].

Est-ce à dire que la traduction de Cousin soit parfaite? Non sans doute ; des juges compétents, Jules Simon, Fouillée, y ont relevé plus d'une inexactitude : les derniers volumes surtout semblent avoir été composés d'une main plus distraite, et la mort a surpris l'auteur avant qu'il ait pu donner à son travail le fini qu'il attendait d'une nouvelle révision [4]. Tel qu'il est, c'est peut-être avec le volume populaire : *Le vrai, le beau et le bien*, le titre le plus sûr de Cousin à une durable renommée, ne fût-ce que pour avoir rendu en France le nom de Platon à peu près inséparable du sien.

Comparée à ce vaste monument, une traduction anonyme qui suivit [5] n'a qu'une valeur bien médiocre, et les arguments qui

1. Qu'on examine, par exemple, dans le *Théétète* le portrait du philosophe, ou dans le *Gorgias* le célèbre discours où Calliclès essaie de détourner Socrate de sa noble mission (482 C). La transformation est surtout frappante dans la phrase qui commence par ces mots : « Mais qu'il paraisse un homme, etc. ». — D'autres divergences touchant au fond même des pensées s'expliquent par les changements introduits depuis Grou dans la constitution du texte : Cousin dans ses notes les discute en général avec beaucoup de sagacité.

2. Ainsi se justifie cette remarque d'un critique contemporain : « Si la tâche du traducteur a ses aspérités et ses périls, elle a aussi ses attraits et ses grandeurs, et l'on trouve un secours puissant dans le voisinage du génie. Difficile à suivre et égaler, il donne cependant de la force par l'entraînement qu'il communique ».

3. « Traduction souvent éloquente, mais inégalement originale » : ce jugement très fin d'E. Egger nous servira ici de conclusion.

4. J'exprimerais volontiers un autre regret : c'est que la traduction de Cousin ne renferme ni division des dialogues en chapitres, ni indication des pages de l'édition d'Estienne ; d'où une difficulté considérable, chaque fois qu'on veut la consulter sur un passage déterminé.

5. *Œuvres de Platon*, dans la collection intitulée : PANTHÉON LITTÉRAIRE, en 2 grands volumes in-4°, Paris, 1864. « L'œuvre présente, dit l'auteur, n'est

l'accompagnent ne sont pas assez remarquables pour en relever le prix.

Dans l'intervalle avaient paru chez Charpentier [1] les premiers volumes d'une traduction que la modicité de son prix et surtout la commodité de son format désignaient, à défaut d'autres mérites, aux préférences de la jeunesse studieuse. Au début l'œuvre était anonyme : mais l'*Introduction* de 45 pages par laquelle elle s'ouvrait trahissait immédiatement une plume philosophique exercée. En tête du VII[e] volume, publié en 1868 et consacré à la *République*, on peut lire le nom d'A. Saisset, professeur au Lycée de Laval ; enfin à dater de la mort de Cousin tous les exemplaires portèrent au verso du titre la note suivante de l'éditeur :

« Le plan de cette édition des *Œuvres complètes de Platon* a été conçu et son exécution dirigée par M. Emile Saisset, mais sans que son nom y figurât, par égard pour son maître, M. Victor Cousin, qui avait entrepris dès 1831 une publication semblable et ne l'a jamais achevée [2]. Aujourd'hui que tous deux ne sont plus [3], il n'y a nul inconvénient à signaler le concours si précieux de M. Emile Saisset à notre édition : c'est même, croyons-nous, un devoir, et il nous est doux de le remplir envers l'un des esprits les plus élevés, les plus purs et les plus délicats de notre époque. »

Quant au mérite de cette publication, il y a, si nous ne nous trompons, une distinction importante à faire.

S'agit-il des dialogues dont Dacier et Grou s'étaient occupés, c'est leur traduction tantôt littéralement reproduite, tantôt plus ou moins sérieusement modifiée que nous retrouvons ici. Or il y a des mots qui portent leur date, si l'on peut ainsi parler : de ce

point le fruit de nos seules veilles : elle est aussi l'œuvre commune des Universités et des Académies de France, d'Angleterre et d'Allemagne. On conviendra du moins que nous choisissons assez bien nos collaborateurs ». Il était très opportun d'annoncer ainsi à l'avance ce que la lecture de l'ouvrage lui-même n'aurait guère laissé supposer.

1. De 1861 à 1863.

2. Si M. Charpentier entend parler des *Arguments* qui devaient accompagner tous les dialogues, il a raison : mais si, comme le contexte le ferait croire, sa phrase se rapporte à la traduction elle-même, elle contient une erreur qu'on a de la peine à s'expliquer.

3. Emile Saisset était mort peu d'années avant son maître, le 27 décembre 1863.

nombre sont, par exemple, les deux expressions « sénateurs » et « maîtres jurés » qu'on lit dans le *Protagoras* [1] : depuis l'apparition du *Voyage du jeune Anacharsis*, nous avons fait dans la connaissance de l'antiquité, de ses mœurs, de ses institutions, des progrès qu'un traducteur est tenu de mettre à profit. Il y a plus : même en accordant que Dacier et Grou étaient pour leur temps des écrivains estimables, il faut reconnaître qu'à un et deux siècles de distance leur style a nécessairement un peu vieilli : l'érudition d'alors ne dédaignait pas une allure grave et magistrale : celle d'aujourd'hui veut plus de prestesse et de légèreté, et malgré tout, dans les dialogues dont nous parlons, la traduction Saisset a gardé de ses origines quelque chose de terne et d'effacé [2] : or comme ce sont précisément les dialogues de Platon les plus connus ou du moins ceux auxquels on a le plus d'occasion de revenir, il en est résulté surtout aux yeux d'une élite de lecteurs une certaine défaveur jetée sur l'œuvre entière. Quant aux dialogues qui avant notre siècle n'avaient pas été mis en français, la version de M. Chauvet peut soutenir la comparaison avec celle de Cousin, sinon pour le brillant et l'élégance, du moins au point de vue de l'exactitude : le texte est serré de plus près, comme il est facile de s'en assurer en confrontant au hasard quelques passages du *Politique*. Il y a tel dialogue, comme le *Charmide*, où il nous semble que le nouveau traducteur lutte de précision et de rapidité avec son rival : tel autre, comme le *Timée*, pour lequel il avait à sa disposition un concours précieux qui avait manqué à Cousin [3].

En somme, la traduction Saisset donne une idée suffisante des pensées et des théories de Platon : mais dans la mesure même où

1. Pages 26 et 42 de la traduction.

2. Dans ses *Souvenirs de la Sorbonne de* 1825, qui parurent dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 janvier 1853) Villemain raconte que le général Foy ayant lu dans la prose solennelle de Laharpe la traduction de l'exorde du *Pro corona* s'écria impatienté : « Ce n'est pas là Démosthène ». Que faut-il donc pour reproduire cet indomptable athlète? Arriver à le sentir, répond Villemain, à le prendre sur le fait, puis le traduire très littéralement avec des mots expressifs qui rendent, s'il est possible, l'ordre et le mouvement, la couleur de ses paroles, et comme l'accent de sa voix. — Platon sans doute n'est pas Démosthène : mais ces réflexions ne lui sont-elles pas applicables ?

3. Nous voulons parler non seulement de la traduction que Th. H. Martin avait donnée en 1841 de ce dialogue difficile, mais encore des éclaircissements et commentaires de tout genre dont il l'avait accompagnée.

elle éteint son éloquence, elle est peu propre à révéler à un profane le rayonnement extérieur du génie platonicien.

Aussi a-t-on vu récemment descendre dans la lice un nouveau concurrent [1] dont la mort prématurée a laissé l'œuvre interrompue. Deux volumes seulement ont paru [2] : l'un contenant la *République,* l'autre, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton,* le *Phédon* et le *Gorgias.* L'Avertissement placé en tête du premier s'ouvre par cette déclaration aussi ferme que modeste : « En comparant au texte grec les traductions françaises de la *République* de Platon, j'ai pensé qu'il était possible d'essayer une traduction plus exacte, plus fidèle, et plus en rapport avec les principes sévères qui sont en honneur dans l'Université ». Néanmoins, ainsi que nous avons pu nous en convaincre, au lieu de tenter une œuvre originale, l'auteur a préféré adopter à son tour les errements anciens, sauf à y introduire un certain nombre de corrections, la plupart heureuses, quelques-unes problématiques ou même absolument contestables.

D. *Traductions anglaises* [3]

La patrie de Bacon, de Hume et de Locke a paru longtemps se désintéresser de Platon et de ses écrits : et cependant à la fin du XVIIe siècle nous voyons réunis à Cambridge des érudits distingués que leur tour d'esprit et leurs opinions dominantes rapprochent singulièrement du platonisme ; au premier rang Marc Smith et Cudworth. Au siècle suivant Pope se rattache à la même école, mais personnellement il avait peu étudié l'œuvre platonicienne et ne la connaissait que par les écrits de Saint-John, réduit lui-même à la version latine de Ficin.

Le premier traducteur anglais de Platon fut Sydenham. Dès 1759 ce savant avait publié sur le philosophe athénien une étude d'ensemble, remarquable pour le temps. Ce n'était pas assez pour lui :

1. M. A. Bastien, agrégé de l'Université, ancien proviseur.
2. Le premier sans date : le second en 1880 (librairie Garnier).
3. Pour les traductions étrangères, on comprendra sans peine que nous défiant à bon droit de notre jugement qui eût été insuffisamment éclairé, nous ayons eu recours aux appréciations de critiques compétents dans la mesure où il nous a été donné de les connaître.

il voulut que ses concitoyens pussent lire Platon comme leurs propres moralistes, et en 1767 il dédiait à lord Granvelle la traduction de quatre dialogues : les deux *Hippias*, l'*Ion* et le *Banquet* [1]. Quoique pour les trois premiers tout au moins, il faut en convenir, Sydenham eût fait un choix malheureux, son livre n'en permit pas moins d'apprécier la connaissance profonde qu'il avait acquise de la philosophie et des mœurs grecques. Un peu plus tard parut un second volume contenant les *Rivaux*, le *Ménon*, les deux *Alcibiade*, le *Théétète* et le *Philèbe*. L'œuvre devait se poursuivre : mais la souscription ouverte par l'auteur ne reçut du public qu'un froid accueil, et ce savant aussi laborieux que modeste passa la dernière partie de sa vie aux prises avec la misère.

Trente ans plus tard seulement l'entreprise tentée par Sydenham fut achevée par Taylor, homme de beaucoup de savoir, mais de moins de jugement, qui à l'exemple des érudits de la Renaissance eut le tort de prêter à Platon toutes les rêveries, même les plus déraisonnables, de ses prétendus disciples alexandrins. Son travail fut publié à Londres (1804) en cinq volumes in-quarto, sous ce titre « *The works of Platon,* viz. his fifty-five dialogues [2] and twelve epistles, translated from the Greek, nine of the dialogues by the late Floyer Sydenham [3] and the remainder by Thomas Taylor. » Il était dédié au duc de Norfolk, que l'auteur élève sans hésiter au-dessus des fondateurs de l'Académie platonicienne. D'ailleurs tandis que Ficin avait traduit Platon en latin au milieu des loisirs d'une cour brillante, c'est dans sa langue maternelle que Taylor s'impose la même tâche au milieu des alarmes d'une guerre redoutable. Son admiration sans bornes pour le disciple de Socrate l'avait fait surnommer « le Platon anglais [4] » et dans ces dernières années le journal américain *The Platonist* lui a valu de

1. La préface, où Platon est appelé « one of the greatest masters of political science in ancient times », contient des considérations qui ne sont pas sans intérêt sur la classification des dialogues en « sceptiques et dogmatiques, dramatiques et narratifs ».
2. Chaque dialogue a ici son introduction particulière, sans préjudice de l'introduction générale placée en tête de l'ouvrage.
3. Voici en quels termes sévères Taylor juge son devancier : « I found him sometimes misteaking the meaning through ignorance of Plato's more sublime tenets and at other times perverting it in order to favour some opinions of his own. »
4. Lui-même se qualifie d'ἐραστὴς σφοδρὸς τῆς τοῦ Πλάτωνος φιλοσοφίας.

l'autre côté de l'Atlantique [1] un véritable regain de renommée. En somme sa traduction rend assez habilement les mots du texte [2], ce qui n'est pas nécessairement une garantie au point de vue du sens [3] : il n'avait d'ailleurs du grec qu'une connaissance médiocre, et les éditions dont il se servit étaient bien peu satisfaisantes : pour quelques dialogues, les *Lois* et l'*Epinomis* notamment, on a même la preuve qu'il n'avait eu sous les yeux que la traduction de Ficin. Les annotations, d'une prolixité extrême, sont pour la plupart ou inutiles ou obscures.

Aussi ne sommes-nous nullement surpris de voir Wright, publiant en 1848 une nouvelle version du *Phèdre*, du *Lysis* et du *Protagoras* [4], déplorer dans sa préface qu'on ait si peu fait jusqu'alors soit pour donner au public cultivé une idée exacte et complète de Platon, soit pour aider l'étudiant novice à pénétrer à travers une terminologie inaccoutumée jusqu'à la pensée intime du grand philosophe.

Mentionnons en passant la traduction due à la collaboration de trois érudits et insérée dans la *Classical library* de Bohn [5] : en Angleterre même elle a été très sévèrement appréciée. Il en est au contraire une plus récente qui paraît appelée, au moins auprès du grand public, à supplanter toutes les autres : c'est celle de M. Jowett (1871) [6], dont les quatre volumes ont plus fait, dit-on,

1. Notons à ce propos que M. Church a donné à New-York en 1880 une traduction de la première tétralogie de Thrasylle.

2. On lit dans la préface : « If my translation had been made with an eye to the judgment of the many, il would have been necessary to apologise for its literal exactness. »

3. A cet égard, M. Davies juge sévèrement « the unworth, obscure, unenglish and often extremely erroneus version of Taylor ».

4. Récemment réimprimée dans les *Macmillan's golden treasury series* (Londres, 1893).

5. *The work of Plato*, a new and litteral version : I. *Apologie, Criton, Phédon, Gorgias, Protagoras, Phèdre, Théétète, Euthyphron, Lysis* (par Cary, 1852) — II. *République, Timée, Critias* (par Davies, avec une étude sur Platon, 1849) — III. *Ménon, Euthydème, Sophiste, Politique, Cratyle, Parménide, Banquet* (par Burges, 1850) — IV. *Philèbe, Charmide, Lachès, Ménexène*, les deux *Hippias, Ion*, les deux *Alcibiade, Théagès*, les *Rivaux, Hipparque, Minos, Clitophon, Lettres* (par le même, 1851) — V. Les *Lois* (par le même, 1852). Enfin un VIe volume (1854) contient les apocryphes, les deux biographies antiques de Platon, et les *Introductions* d'Alcinoüs et d'Albinus.

6. *Plato, the dialogues*, translated into English with analyses and introductions, by B. Jowett, Regius professor of Greek, Oxford. — De toutes les traductions anglaises de Platon, c'est la seule qui soit en entier de la même main.

pour acclimater et populariser Platon en Angleterre que des montagnes de savantes dissertations. L'auteur, il est vrai, n'a rien négligé pour qu'elle pût se lire avec agrément, jusqu'à tenter de trouver dans sa propre langue un équivalent aux jeux de mots en honneur dans plus d'un dialogue. Partout M. Jowett se montre préoccupé de redonner à son modèle une jeunesse nouvelle, en multipliant les allusions et les parallèles empruntés aux temps modernes, même en demandant aux poètes favoris de l'Angleterre une traduction nécessairement approximative de certaines pensées et surtout de certaines citations. Si la critique philosophique a été frappée des défauts de son œuvre [1], la critique littéraire en a relevé de préférence les qualités [2]. Le succès d'ailleurs ne s'est pas fait attendre. A une seconde édition, en cinq volumes d'un élégant format (1875), l'auteur en a ajouté tout récemment une troisième, « revue et corrigée. »

Faut-il compter au nombre des traductions la publication récente de M. Whewell [3] ? c'est bien plutôt une adaptation au goût moderne des dialogues platoniciens les plus courts et les plus aisément intelligibles ; l'auteur en effet ne s'est nullement gêné pour laisser de côté tout ce qui lui a paru étrange ou prolixe ou obscur : il a été ainsi amené à omettre ces deux chefs-d'œuvre, la *République* et le *Timée*. Tel qu'il sort de ses mains, Platon a perdu toute sa profondeur et manifestement aussi la part peut-être la meilleure de son originalité.

1. Un des premiers d'entre les platonisants de l'Angleterre contemporaine, M. Jackson, écrivait à ce sujet : « The english style is good. But Jowett is very careless in his treatment of the original, and abounds in positive mistakes ». A cet égard la traduction du *Phédon* et du *Timée* par M. Archer-Hind est jugée en général bien supérieure.

2. Je cite deux témoignages entre plusieurs autres : un critique dans *the Nation* (27 avril 1871) appelle cette publication d'un mot familier à Platon un ἑρμαῖον : un autre écrit dans l'*Athenæum* (4 mars 1871) : « This book, a great and remarkable work, affords the clearest evidence of the industry, the learning and the ability of Prof. Jowett ». Voici cependant un reproche que je lui vois adressé : « He recasts his author rather than he renders him, and there is no effort to reproduce the stylistic effect in English ».

3. *The platonic dialogues for english readers*, en deux volumes : I. a) Dialogues of the socratic school, b) Dialogues referring to the trial and death of Socrates. — II. Antisophistic dialogues.

E. *Traductions allemandes*

Il semble que par son génie propre l'allemand, cette langue d'un peuple d'érudits et de métaphysiciens, doive se prêter de lui-même à rendre les pensées d'un philosophe, et surtout d'un philosophe grec. Examine-t-on le vocabulaire? Quelque différence qu'il y ait pour le reste entre l'idiome de Schiller et celui de Sophocle, sur un point tout au moins la ressemblance est frappante : je veux parler de la facilité avec laquelle l'un et l'autre créent substantifs, adjectifs et verbes composés [1] : ajoutons à cette souplesse native une sorte de déférence complaisante à l'égard des termes étrangers [2], et nous serons tentés de chercher de préférence en Allemagne la traduction moderne idéale de Platon. Les faits, nous allons le voir, justifient peu cette conclusion.

Au XVIIe siècle, sans doute en vue de l'éducation de quelque jeune prince, Leibniz dans sa jeunesse avait rédigé des versions abrégées du *Phédon* [3] et du *Théétète* : mais pour ce travail il avait eu recours au latin et au français, car, disait-il, si la langue allemande est plus riche que la française, elle est infiniment plus rebelle aux abstractions. Il est vrai que durant son séjour à Paris le futur auteur de la *Monadologie* avait pu lire Descartes et Pascal, converser avec Bossuet et Malebranche, tandis que l'Allemagne devait encore attendre pendant plus d'un siècle un Kant, un Schelling et un Hegel.

Sans nous arrêter aux essais partiels de Müller [4] et de Gedike [5], nous passons à la traduction de J-B. Kleuker, éditée à Lemgo en 6 volumes in-8° [6], beaucoup moins connue aujourd'hui en Alle-

1. Citons au hasard, parmi les mots qui nous ont le plus frappé au cours de ces études, *Lehrbarkeit*, *Mitbeziehung*, *Unächtheit*, *Zeitfolge*, *Reihenfolge*, *naturgemäss*, etc.

2. Pour prendre un exemple dans le sujet même qui nous occupe, Teichmüller, faisant l'histoire d'une des notions platoniciennes les plus importantes, n'a pas hésité à l'intituler : *Geschichte der Parusie*.

3. Livre achevé en Mai 1676 : Leibniz avait alors trente ans. Voir sur ce sujet la savante édition de Foucher de Careil.

4. *Alcibiade I*, *Lachès*, *Protagoras*, *Théétète*, *Alcibiade II*, les *Rivaux* (Hambourg, 1736).

5. *Ménon*, *Criton*, et les deux *Alcibiade* (Berlin, 1780).

6. I (1778) *Théétète*, *Euthyphron*, les deux *Hippias*, les *Rivaux*, *Théagès*,

magne, malgré sa date relativement récente, que ne le sont en France celles de Leroy, Dacier et Grou. Je présume néanmoins que Schleiermacher l'avait en vue dans les lignes suivantes de sa préface : « De l'unique version allemande qui s'étendît à Platon entier, je n'avais aucun service à attendre, d'après les souvenirs qui m'en restaient ».

On vient de nommer Schleiermacher : ce n'était pas sans raison que Cousin appelait son œuvre « le plus durable monument qui ait été élevé de notre temps à la philosophie platonicienne ». Non seulement l'auteur était philosophe, et philosophe de talent, mais on a le droit de le compter au nombre des platoniciens [1]. Sa traduction était commencée depuis plusieurs années quand parurent en 1804 les deux premiers volumes : il la continua avec un zèle et une conscience admirables. Trois autres volumes suivirent de 1804 à 1810 [2]. C'était au tour de la *République*. Le croirait-on? Schleiermacher attendit longtemps, espérant toujours trouver du fameux passage mathématique du livre VIII une solution qui semblait s'obstiner à fuir devant lui. Enfin ce dialogue parut en 1828 : ce fut le dernier.

Cette publication a passé alors en Allemagne, avec l'Homère de Voss et le Shakspeare de Schlegel, pour un modèle dans l'art de traduire. Cousin la qualifiait de « chef-d'œuvre de critique » et en faisait dater une ère nouvelle pour l'intelligence non seulement de Platon, mais de toute la philosophie ancienne. Cependant la forme est loin d'être irréprochable : le système de fidélité littérale auquel Schleiermacher a dû se conformer pour obéir à la mode alors régnante ôte à son style quelques-unes de ses qualités

Philèbe, *Hipparque*, *Ion*, *Ménon*. — II (1780) la *République* — III (1783) *Protagoras*, *Phèdre*, *Apologie*, *Banquet*, *Criton* — IV (1786) *Sophiste*, *Politique*, *Lysis*, *Lachès*, *Ménexène* — V (1792) *Minos*, *Euthydème*, les deux *Alcibiade*, *Parménide* — VI (1797) les six premiers livres des *Lois*. — Cette traduction où les dialogues, comme on le voit, se succèdent dans le plus complet désordre, n'en fut pas moins réimprimée à Vienne en 9 volumes de 1805 à 1808. Dans l'intervalle avait paru à Königsberg en 1796-1797 : *Auserlesene Gespräche des Plato*, übersetzt von F. zu Stollberg, en 3 volumes in-8°.

1. Schleiermacher avait d'ailleurs un sentiment profond des difficultés de sa tâche, comme le prouve le travail qu'il lut en 1813 à ses collègues de l'Académie des sciences de Berlin : *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens*.

2. Ces cinq volumes furent réédités de 1817 à 1824.

habituelles [1] : même pour un Allemand, cette lecture a quelque chose de pénible qui contraste avec le charme séduisant de l'original, et décourage plus qu'elle n'attire les profanes. Aussi Ancillon, collègue de Schleiermacher à l'Académie de Berlin, mêlait ses éloges de quelques réserves : « C'est un bel ouvrage qui entre profondément dans le sens de Platon, mais n'en reproduit pas la grâce. L'ironie de Platon s'exprime par un sourire, celle de Schleiermacher est un rire forcé ».

On a parfois vanté à cause de leur précision, les traductions de Gœtz [2] : mais l'œuvre de Schleiermacher resta sans rivale jusqu'à l'apparition de celle de Hier. Müller [3], qui fut d'ailleurs redevable d'une notable partie de son succès aux *Introductions* placées par Steinhart en tête de chaque dialogue. L'auteur nous avertit lui-même qu'il a entrepris et poursuivi sa tâche avec amour : excellente condition pour réussir, mais qui à elle seule ne saurait suffire. Au point de vue de la doctrine, Teichmüller [4] trouve fréquemment à reprendre à l'interprétation adoptée par Müller, dont le style lui paraît très lourd, surtout à cause des efforts inutiles tentés pour conserver les constructions et le mouvement de l'original. Schleiermacher a dans sa diction quelque chose de ferme, de magistral qui implique, si l'on veut, une certaine raideur : Müller abuse au contraire des additions et des périphrases : c'est un littérateur là où il fallait avant tout un philosophe.

Vers la même époque, un libraire de Stuttgart, Metzler, imagina de réunir dans une même collection des dialogues traduits isolément par divers auteurs dont quelques-uns se sont acquis une réputation méritée : Susemihl, Deuschle, Georgii, etc [5]. Mais quel

1. Schleiermacher lui-même fait à la fin de sa Préface un aveu assez curieux : « Als Uebersetzer, der schlechthin für sein Bedürfniss schaffen muss, werde ich mancher Vormuthung folgen, die ich als Herausgeber nicht nur nicht in den Text, sondern gar nicht oder mit grosser Schüchternheit erwähnen würde ».

2. L'Allemagne lui a dû successivement celles du *Parménide* (1826), du *Philèbe* (1827) et du *Protagoras* (1828).

3. Publiée à Leipzig en 9 volumes de 1850 à 1873.

4. « Die Uebersetzung ist ausserordentlich platt und voller Missverständnisse. »

5. Cette collection doit à Teuffel et Wiegand la *République* (1855) : à Deuschle, *Cratyle* (1855), *Gorgias* et *Théétète* (1856), le *Sophiste* (1857), le *Politique* (1861) : à Susemihl *Timée* (1856), *Critias* (1857), *Protagoras* (1858), le *Banquet* (1859), les *Lois* (1860), les deux *Alcibiade* (1864), les *Rivaux* (1865),

jugement d'ensemble porter sur une entreprise où chaque collaborateur a apporté inévitablement ses préoccupations et ses aptitudes spéciales?

Quant aux traductions séparées de tel ou tel dialogue, elles sont d'autant plus nombreuses qu'en Allemagne, depuis le commencement de ce siècle, les écrits de Platon n'ont pas cessé d'occuper une place considérable dans les programmes tant des gymnases que des universités.

F. *Traductions italiennes*

S'il y a une contrée de l'Europe qui ait dû devancer toutes les autres pour rendre Platon dans un idiome moderne, c'est assurément l'Italie dont la langue avait déjà atteint sa perfection au XIVe siècle dans l'admirable poème de Dante, l'Italie où dès la fin du XVe siècle l'Académie platonicienne de Florence réveillait le souvenir depuis longtemps effacé de celle d'Athènes.

Il n'en fut rien cependant. La traduction latine de Ficin tant de fois réimprimée au cours du XVIe siècle avait obtenu un tel succès, l'usage du latin dans les recherches et les polémiques savantes était si répandu, que toute autre aide pour arriver jusqu'à Platon pouvait paraître superflue. On cite sans doute de ce temps la version du *Lysis* par Colombi, de l'*Ion* par Trevisani, du *Phèdre* par Figliucci [1], de la *République* par Florimbene [2], et du *Timée* par Erizzo [3] qui y joignit plus tard l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Phédon* : mais il faut attendre un demi-siècle encore pour trouver l'Italie en possession d'une traduction complète du célèbre philosophe.

Ce fut l'œuvre du Vénitien Dardi Bembo [4], qu'il ne faut pas

Euthydème (1867) : à Georgii *Phédon* (1859), *Charmide*, *Ménon*, *Lachès* et le *petit Hippias* (1860).

1. Rome, 1544.

2. Venise, 1554.

3. Venise, 1557.

4. Elle parut pour la première fois à Venise, en 5 petits volumes in-12, de 1601 à 1607 : en 1742 elle a été réimprimée avec les arguments et les notes de Serranus en 3 volumes in-4°. Dans sa dédicace à Marin Grimani, l'auteur après avoir fait l'éloge de la philosophie, poursuit en ces termes : « Hor di quanti d'intorno a questo ad util nostro si affaticarono, fu senza

confondre avec le cardinal du même nom, dont le rôle fut si brillant à la cour des papes de la Renaissance. C'était un admirateur convaincu de Platon : son *Apologia Platonis* ainsi qu'une dissertation qu'il avait composée sur la philosophie platonicienne sont malheureusement demeurées inédites. Il a apporté à sa traduction une application extraordinaire dont témoigne notamment à la fin du dernier volume un *erratum* spécial, contenant les corrections que la comparaison et l'étude des textes lui avaient suggérées depuis l'impression. Cousin en jugeait le style agréable : aux yeux de ses compatriotes il passe pour n'avoir qu'imparfaitement rendu les beautés de Platon.

Après lui on ne cite plus en ce genre pendant deux siècles que des tentatives partielles, presque toutes de fort peu de valeur, telles que celles de Bonotto, de Stellini, de Bianchi et de Prieri.

En 1873, M. Ferrai a inauguré à Padoue une traduction nouvelle dont quatre volumes étaient achevés en 1881. Les documents nous manquent pour donner une appréciation de ce travail, qui en Italie même paraît à peine connu : l'auteur a une réputation de lettré et d'écrivain plutôt que de philosophe [1].

Mais l'interprète par excellence de Platon dans l'Italie contemporaine, c'est M. Ruggero Bonghi, élève de Rosmini, homme d'Etat et érudit merveilleusement initié à toutes les publications littéraires ou philosophiques de ce siècle. En présentant à l'Académie des sciences morales, à la fin de 1881, les deux premiers tomes de ce travail, M. Ravaisson avait raison de le signaler comme un véritable service rendu à l'histoire de la philosophie et à la philosophie elle-même.

Sept volumes ont paru jusqu'ici [2] : *Euthyphron*, *Apologie* et

---

pari il divino Platone, il quale, oltre all'haver trattato le cose naturali e sopranaturali divinamente, gli affetti e i loro effetti in maniera si maravigliosa esplicò, che si non può desiderar meglio : e per ciò a ragione per tutti i tempi fu sempre tenuto in soprema veneratione. Di questo autore essendomi io sopra modo dilettato sempre, volentieri hi diedi tutto quel tempo, che mi avanzava, e che levava agli altri affari e mie occupazioni : con che mi venuto fatto di trasportarlo nella lingua nostra materna ».

1. Nous signalerons volontiers,à cause du problème intéressant qui y est agité, la récente brochure de M. Pellaveri : *Il Critone e del miglior modo di tradurre Platone* (Mantoue).

2. A la librairie Fratelli Bocca à Rome : au mérite du fond s'ajoute le coquet aspect typographique de ces charmants in-18, d'un maniement si commode.

Criton (1880) — *Phédon* (1881) — *Protagoras* (1882) — *Euthydème*, suivi du περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων d'Aristote (1883) — *Cratyle* (1885) — *Banquet* (1888) — *Théétète* (1891).

Les compatriotes de l'éminent auteur sont unanimes à rendre hommage à la fidélité et à l'élégance de sa traduction, où il a mis merveilleusement à profit pour rivaliser avec son modèle la souplesse harmonieuse de l'idiome italien [1]. Quant à son talent et à son zèle, quant à l'art qui s'associe à sa science, les lecteurs français pourront en juger par l'analyse d'un de ses volumes : je choisis de préférence le *Cratyle*, si rarement édité et traduit dans notre pays.

Le livre s'ouvre par une lettre-dédicace à la comtesse Arese sur l'origine du langage, suivie d'un avertissement du traducteur relatif aux difficultés tout à fait spéciales qu'il a rencontrées dans les étymologies et les jeux de mots semés comme à plaisir d'un bout à l'autre de l'entretien. La préface proprement dite contient en huit chapitres la liste des mots expliqués dans le *Cratyle*, une étude sur les interlocuteurs, sur le sujet et la marche de la discussion, une revue très complète de tous les commentateurs et interprètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la défense de l'authenticité du dialogue contre les attaques récentes de Schaarschmidt, enfin la philosophie du langage en Grèce avant Platon, chez Platon et après Platon. Vient ensuite la traduction elle-même, justifiée et commentée dans les cinquante-six pages de notes qui suivent : on peut affirmer qu'aucun détail littéraire, philosophique ou bibliographique n'échappe à l'érudition curieuse et pénétrante de l'auteur. Le volume se termine par des appendices consacrés à l'examen de deux questions spéciales.

Il est vivement à souhaiter que ce beau monument s'achève : on voit assez par cet exemple quelle profusion de lumières et de renseignements de tout genre peuvent y puiser les amis de Platon et de sa philosophie.

---

1. M. Bonghi se plaint cependant, et peut-être a-t-il raison, de l'absence d'une langue philosophique véritable chez les Italiens, qui ont si peu de philosophes à eux, si même ils en ont jamais eu.

G. *Traductions en d'autres langues*

Notre rôle se borne nécessairement ici à l'énumération des titres que les circonstances ont fait passer sous nos yeux. Ce sont :

En Espagne :

1) Une traduction assez appréciée de la *République*, par Thomas y Garcia (Madrid, 1804).

2) *Les œuvres de Platon*, traduites en espagnol d'après les différentes versions tant latines que françaises, par D. Patricio de Azcarati (Madrid, 1871-1876).

3) *Cinto dialogos* (la première tétralogie de Thrasylle et le *Banquet*) traducidos directamente del griego con argumento y notas, par A. Longué y Molpeceres, professeur de grec à l'Université centrale (Madrid, 1880).

4) *Platon, dialogos polemicos*, traduccion y prologo de Antonio Zozaya (Madrid, Tomes I et II.)

5) *Platon, dialogos socraticos*, traduccion de J. de Vargas, — ouvrage qui est arrivé très rapidement à sa deuxième édition.

En Russie :

Les deux traductions de Resener et de Karpoff (1863).

En Suède :

Valda Skrifter af Plato : svensk ofversntining of M. Dalsjö (Stockholm, 1872-1886, en six volumes). Cette version passe pour aussi exacte qu'élégante.

En Hongrie :

M. Paul Hunfalvy [1] a traduit la *République*, le *Banquet* et neuf autres dialogues.

En remontant de dix siècles et plus en arrière, nous voyons qu'Agathias [2] atteste l'existence d'une traduction des œuvres complètes de Platon en persan, faite par les ordres de Chosroès. Une partie considérable des dialogues a été traduite également par les savants arabes : l'histoire parle notamment d'une version de la *République*, du *Timée* et des *Lois* entreprise pour le calife Al-Mamoun par Honain-ben-Isak, le plus célèbre et le plus laborieux des commentateurs qui florissaient alors à la cour de Bagdad. Enfin la bibliothèque du Vatican possède une traduction de la *République* en hébreu.

1. Mort le 30 novembre 1891.

2. II, 66. « Comment, écrit-il, une langue barbare et inculte permettrait-elle de conserver ou la profondeur des pensées de Platon et leur noblesse, ou la parfaite convenance de son style ? »

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

L'ŒUVRE DE PLATON

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTHENTICITÉ DES DIALOGUES

CHAPITRE IV

Pages

LES TRAVAUX DES CRITIQUES MODERNES. . . . .

Introduction. 1
1. Le XVIII[e] siècle, Brucker, Meiners, Tiedemann, Tennemann, Herbart. 4
2. Schleiermacher 9
3. Ast. 26
4. Socher 33
5. Stallbaum. 40
6. La critique platonicienne en France au commencement du XVII[e] siècle 45
7. Cousin 48
8. Hermann 60
9. Brandis, Zeller, Steinhart. 70
10. Susemihl 74
11. Suckow. 78
12. Munk. 81

Pages
13. Bonitz, Ribbing, Michelis 88
14. Uberweg, Alberti 92
15. Von Stein. 97
16. Schaarschmidt. 100
17. La critique platonicienne en Angleterre. — Grote. 108
18. Fouillée. 119
19. Chaignet 130
20. Teichmuller. 136
21. Bénard. 145

CHAPITRE V

CONCLUSION. 151

1. Les dialogues authentiques. 152
2. Les dialogues injustement contestés. 157
Les Lois. 160
Le Philèbe. 171
Le Ménon 182
Le Cratyle 187
L'Euthydème 191
Le Critias. 195
3. Les dialogues incertains 197
L'Apologie de Socrate. 208
Le Criton 210
Le Lachès. 212
Le Charmide. 214
Le Lysis. 217
L'Euthyphron 218
Le Premier Alcibiade. 220
L'Ion. 223
Le Grand Hippias 225
Le Petit Hippias. 226
Le Ménexène 228
Le Clitophon. 234
L'Epinomis. 236
Le Second Alcibiade 240
Le Théagès 241
Les Rivaux 243
Le Minos — L'Hipparque. 244
Du juste — De la vertu. 248
Réponse à une objection. 249

Pages
4. Les dialogues apocryphes
Réflexions préliminaires 261
Le Parménide. 269
Le Sophiste. 277
Le Politique. 302
Réponse à une objection. 306
Les Lettres 311

TROISIÈME PARTIE

L'ORDRE CHRONOLOGIQUE DES DIALOGUES

CHAPITRE I

IMPORTANCE ET DIFFICULTÉ DU PROBLÈME 320

CHAPITRE II

LES MÉTHODES PROPOSÉES. 327

CHAPITRE III

LES DIALOGUES APPELÉS SOCRATIQUES. 370

CHAPITRE IV

CONCLUSION. 377

APPENDICE I

LES MANUSCRITS DE PLATON. 381

Pages

APPENDICE II

LES PRINCIPALES TRADUCTIONS DES DIALOGUES

A. Réflexions préliminaires 435
B. Traductions latines 437
C. Traductions françaises 445
D. Traductions anglaises 462
E. Traductions allemandes 466
F. Traductions italiennes 469
G. Traductions en d'autres langues 472

TABLE DES MATIÈRES 475

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT et PÉPIN.

